




CHRONIQUES DU CARMEL



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

CHRONIQUES DU CARMEL

REVUE PÉRIODIQUE

paraissant le 1^{er} de chaque mois

NEUVIÈME ANNÉE

1897



BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK

37, RUE DES URSULINES, 37

Comme l'année dernière, en guise d'étrennes à ses collaborateurs, ses abonnés et ses lecteurs, la Rédaction des Chroniques du Carmel fera célébrer la sainte Messe pour eux le 17 janvier, jour de la fête du saint Nom de Jésus et solennité du saint Enfant Jésus miraculeux de Prague. A son tour elle demande aussi des étrennes; elle fait mettre dans chacun des numéros de ce mois un bulletin de souscription que voudra bien faire passer à un nouvel abonné chacun de ceux qui ont la bonté de s'intéresser aux succès des Chroniques.

Sainte et heureuse année à tous !

SON NOM !

Huit jours s'étaient écoulés depuis sa naissance; le moment de la circoncision était venu, on lui imposa donc le nom de Jésus, comme l'ange l'avait dit de la part de Dieu.

Pour les choses, le nom est une vraie définition; il désigne la nature propre de chacune d'elles; pour les hommes, les noms sont imposés d'après les circonstances; ou bien c'est l'époque de la naissance qui inspire le choix, par exemple on donne le nom du saint fêté au jour de cette naissance; ou encore c'est une raison de famille, on impose à l'enfant le nom soit de son père, soit d'un autre parent, les membres de la famille de saint Jean-Baptiste ne voulaient pas accepter pour lui le nom de Jean; " personne, disaient-ils, dans notre parenté, ne porte ce nom „ (1). Le nom servira encore à rappeler des événements particuliers; Joseph devenu le ministre de Pharaon voit naître son premier enfant, Manassès (2) : Le Seigneur m'a fait oublier aujourd'hui, s'écrie-t-il, toutes mes peines et toutes mes fatigues. Parfois c'est une qualité quelconque spéciale à l'enfant; le premier des deux

(1) Luc I.

(2) Gen. XLI, 51.

jumeaux, fils d'Isaac, est roux, immédiatement on l'appelle, pour cela, Ésaü (1). Enfin il arrive qu'un don gratuit de la prédilection divine est fait à un homme, alors un nom donné aussi par Dieu lui-même affirme cette vocation, cette mission spéciale. Il s'appelait Abram, " désormais „ lui dira le Seigneur, " tu te nommeras *Abraham*, car je t'ai constitué le père de nations nombreuses (2). „ — " Simon, fils de Jonas „, dit Notre-Seigneur à celui qu'il devait choisir comme prince de ses apôtres, „ désormais tu t'appelleras Pierre (3) „. La raison en sera donnée plus tard. " Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église (4). „ Or celui que nous avons vu naître à Bethléem, le mois dernier, avait reçu comme grâce spéciale, comme mission particulière, d'être le Sauveur de tous les hommes, c'est pourquoi il lui fut donné un nom qui convenait parfaitement à lui seul, le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Et afin que ce nom lui fût sûrement donné, l'archange avait prévenu de la volonté divine et la mère et le père nourricier de l'Enfant. D'autres avaient porté ce nom avant lui; mais quelle différence! Ils ont sauvé un peuple, une famille; Jésus a apporté le salut au genre humain tout entier, et personne n'a jamais pu, personne ne pourra jamais être sauvé que par lui.

Chose à remarquer; d'autres noms lui avaient été donnés par les prophètes, mais ils ne sont que les développements magnifiques du sens profond que possède ce seul nom : Jésus, c'est-à-dire Sauveur. En effet, Isaïe (5) nous dit qu'il sera appelé Emmanuel, ce qui signifie : Dieu avec nous; et plus loin (6) : " Donne-lui son nom : hâte-toi, enlève les dépouilles, vite conquiers ta proie. „ Au chapitre suivant, après nous avoir dit cette délicieuse parole : " Un enfant est né pour nous; un fils nous a été donné „, il ajoute : Et voici quel sera son nom : " l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix „. Le prophète Zacharie (7) nous dit enfin :

(1) Gen. XXV, 25.

(2) Gen., XVII, 7.

(3) S. Jean I, 42.

(4) S. Matth. XVI, 18.

(5) Isaïe VII, 14.

(6) Isaïe VIII, 3. — IX.

(7) Zach. VI, 12.

“ Voici l’homme (par excellence), Orient est son nom. „ Eh bien ! tout cela est contenu dans le nom de Jésus ou de Sauveur : Pour nous sauver ne devait-il pas être l’Emmanuel, c’est-à-dire Dieu avec nous. Qui pouvait donc, de toute la race humaine, réparer le péché comme l’exigeait la justice divine ? Si le Fils de Dieu, en tout égal à son Père, et vrai Dieu avec Lui, ne s’était fait homme que pour mourir sur la croix et donner aux souffrances et à la mort de son humanité une valeur infinie, à jamais nous restions enfants de colère et nous demeurions voués à la mort éternelle. Qui dit Jésus dit nécessairement Dieu, et voilà pourquoi à ce nom adorable partout, au ciel comme sur la terre et au plus profond des enfers, tout genou fléchit, toute créature s’abîme dans l’adoration. Mais, en nous sauvant, l’Homme-Dieu remporte une victoire sur le démon qui par ruse avait fait de nous sa conquête. De là, par la bouche d’Isaïe, Dieu lui donne un nom qui, rappelant ses triomphes, l’amène au combat. Va, lui dit-il, hâte-toi, arrache à l’usurpateur, comme de glorieuses dépouilles, les hommes, tes frères ; s’ils ont été la proie de l’ennemi, qu’ils soient celle de ton amour. De plus, parce qu’il est Sauveur, n’est-il pas digne d’une admiration éternelle ; il a arraché l’homme aux ténèbres, au mensonge, il restera donc le conseiller par excellence, la lumière du monde. Encore une fois il est Dieu, le Dieu fort et puissant, il aura donné la vie, comme fait un père, à toute la génération future et cette vie sera la vie éternelle, dans la vision de la paix et la jouissance de toutes ses délices dans la Jérusalem céleste. Oui le nom de Jésus dit tout cela en un mot comme il justifie également le mot de Zacharie ; Sauveur des hommes. Notre-Seigneur est l’homme entre tous digne de ce nom : *Ecce vir* ; et au milieu des ténèbres de l’idolâtrie, il s’est levé, *oriens*, comme une lumière vive, éclatante et douce qui a illuminé tous ceux dont le cœur est droit.

C’est le prince de la théologie qui nous a fourni ces pensées. Maintenant, avec le suave saint Bernard, nous chantons à genoux (1) : Roi admirable, triomphateur glorieux, ineffable douceur, Jésus, tout entier digne de nos désirs, quand vous visitez notre cœur, vous y faites luire la vérité, le monde et sa vanité ne nous inspirent que du

(1) Hymne des matines de la fête du saint Nom de Jésus.

mépris, et au dedans votre amour nous embrase. Jésus, douceur des âmes, source de vie, lumière des intelligences, vous dépassez toutes les joies et tous les désirs. O vous tous, connaissez donc Jésus, demandez son amour, cherchez-le avec ardeur et qu'en le cherchant vos cœurs s'enflamment de plus en plus ! O Jésus, que notre voix vous chante, que notre vie vous rappelle, que nos cœurs vous chérissent maintenant et dans l'éternité !

LA JOURNÉE RELIGIEUSE

(Suite.)

Le *Salve Regina* à la Messe.

Chez nous, le dernier Évangile est précédé d'une cérémonie qui doit nous être bien chère. Aussitôt après la bénédiction, le célébrant, au lieu d'aller au côté droit de l'autel, descend sur le second degré, et récite agenouillé ou debout, selon le jour et le temps, l'antienne *Salve Regina*, ou l'antienne *Regina Cæli*, durant la cinquantaine de Pâques. Ce rite appartient à l'ancienne liturgie carmélitaine (1).

(1) * *Missale Ordinis Fratrum R. Mariæ Virginis de Monte Carmelo, jussu R^{mi} P. M. Hieronymi Ari. Astensis, ejusdem Ordinis Prioris Generalis, editum. Antverpiæ, 1665.* — * *Data benedictione, sacerdos genuflectit, et dicit antiphonam Salve Regina, v. ora pro nobis et orationem, Protege : sed tempore Paschali, loco ejus, dicit stans antiphonam Regina cæli, v. Gaude et lætare, et orat. Deus qui per resurrectionem.* Ex rubricis Gen. Miss.

A part la récitation des antiennes *Salve Regina* et *Regina cæli*, qui est absolument particulière à l'Ordre, le rit de l'ancienne Observance était, et est encore celui du patriarcat latin de Jérusalem, tel qu'il fut établi dans la basilique du Saint-Sépulchre, sous Godefroy de Bouillon et ses successeurs. Cette liturgie latino-hiérosolymitaine n'était autre, elle-même, que le *Romano-Gallican* de l'Eglise de Paris, reçu à cette époque dans presque toutes les provinces ecclésiastiques de France, et porté en Orient par les croisés. Voilà comment, sauf le *Salve Regina* de la fin, le cérémonial de la Messe est identique, chez les Grands-Carmes et chez les Dominicains, qui usent, eux aussi, du vieux rit Romano-Gallican. Cf. *Missale supra citat.* et les *Institutions Liturgiques* de Dom Guéranger, 2 vol.

Lorsque, dès le principe, notre Réforme des Déchaussés adopta le Bréviaire et le Missel romains, la Congrégation de Saint Joseph, en Espagne, réserva formellement l'antienne *de Beata*, à la fin de la Messe. La Congrégation italienne de Saint Élie, au contraire, abandonna tout en bloc. Ce fut en 1853 seulement que le R. P. Noël de Sainte-Anne, alors Préposé Général, et très heureusement inspiré en cela, obtint de Pie IX de reprendre sur ce point le cérémonial de l'Ordre.

Conformément au symbolisme exposé plus haut, nous pouvons facilement attacher une signification mystique à notre antienne. Rien ne nous empêche d'y voir exprimé le rôle de Marie dans l'Église des premiers jours, au lendemain de la Pentecôte : rôle que la divine Mère exerce sans cesse du haut du ciel, et qui se continue auprès de tous les fidèles. Nous devons surtout nous rappeler, en récitant l'antienne, le bonheur que nous avons d'appartenir à Marie, Mère des chrétiens, Mère des hommes, et reine de l'Église, à un titre spécial, *singulari titulo* (1). Cette pensée si douce et si consolante ne peut

(1) " Deus qui Beatissimæ semper Virginis et Genitricis tuæ Mariæ, singulari titulo Carmeli Ordinem decorasti... ", Orat. fest. B. M. V. de Monte Carmelo. Disons incidemment à ce sujet, que, malgré la défaveur qu'ont pu jeter sur nos traditions certains documents, soit douteux, soit manifestement apocryphes, sur lesquels certains avaient appuyé l'histoire de l'ancien Carmel, nous ne risquons pas de nous compromettre en croyant ce que l'Église elle-même permet de croire, ce que tous nos saints, notamment le B. Soreth, sainte Thérèse, saint Jean ds la Croix et sainte Marie-Madeleine de Pazzi, ont cru et admis : c'est-à-dire l'origine élinique des solitaires du Mont-Carmel, la succession, au moins morale, de ces pieux ascètes dans les mille grottes de la montagne, depuis Elie et Elisée, jusqu'aux temps des croisades, et aussi l'antiquité du culte rendu par eux à la Vierge bénie sur les sommets vénérés où le Prophète avait aperçu la nuée mystérieuse : toutes choses qui viennent aboutir au grand privilège du saint Scapulaire (v. *Année liturgique*, 4^{me} vol. de la continuation). D'après la célèbre relation de Jean Phocas (*Bolland.*, t. I, avril., p. 775) on pourrait même supposer qu'avant l'invasion sarrasine en Terre sainte, au viii^e siècle, il y eut sur le Carmel plus que des ermites vivant séparément dans des grottes. Voici le texte latin de Jean Phocas, tel que l'a souligné le P. Côme de Villers dans sa *Bibliotheca Carmelitana* : " Subsequitur Mons Carmelus, de quo in veteri, recentiorique Scriptura plurimus sermo est. Jugatur mons ab ipso maris sinu qui circa Ptolemaidem et Caipham incurvatur, initium ducens et ad Galilææ fines perveniens. In extrema parte jugi qua mare respicit, Prophetæ Eliæ spelunca spectatur, in qua angelicam vitæ rationem cum exegisset mirificus vir ille in aera sublatus est. Erat eo loci antiquitus *monasterium magnum* ut structurarum vestigia ad hæc usque tempora commonstrant; sed illud tempore quod omnia in senium impellit, et gentium variis incursionibus penitus

qu'être un stimulant pour nous, en même temps qu'un motif de confiance et d'amour. Ne négligeons aucune occasion de nous en pénétrer.

(A suivre.)

NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

d'après sainte Thérèse.

Un mot et une idée dominent toute la doctrine thérésienne. Le mot, c'est " oraison ". L'idée peut s'exprimer en ces termes : Point de vie solidement chrétienne si elle n'est une vie d'oraison.

Sainte Thérèse, il est vrai, s'abstient parfois d'employer les noms d'oraison, de contemplation, parce que, dit-elle, ils sont pour plusieurs un sujet d'épouvante. Mais en mille endroits ces mots viennent d'eux-mêmes sous sa plume et, quand elle les omet, ce n'est certes pas pour diminuer ou taire les choses qu'ils représentent. L'oraison est le cœur de son enseignement ; c'est à ce point central que doit se placer quiconque veut d'un coup d'œil en embrasser l'ensemble.

abolitum. Verum ante aliquot annos quidam monachus, dignitate sacerdos, capillitio albus, e Calabria oriundus, ex *Prophetæ revelatione*, in montem appellens, ea loca, monasterii nempe reliquias, vallo perparvo cinxit, et turri ædificata, temploque non ingenti extructo, Fratribusque ferme decem collectis, etiamnum sanctum illum ambitum colit. „ Jean Phocas écrivait en 1185. Or, selon les Bollandistes eux-mêmes, ce moine, originaire de Calabre, qui réunit en communauté les quelques solitaires du Carmel, doit être notre saint Berthold. Né au diocèse actuel de Tulle, où il est honoré encore aujourd'hui comme un des saints patrons de cette église, saint Berthold aurait (si toutefois le renseignement donné par Phocas est exact), dans ce cas, habité quelque temps la Calabre avant de venir en Orient, à l'époque de la seconde croisade (1147). Quoi qu'il en soit, les leçons de son Office, au bréviaire de l'Ordre, disent qu'il mourut à l'âge de cent quinze ans, et qu'il gouverna le monastère du Mont-Carmel durant quarante ans : ce qui concordait avec la relation de Phocas (1147-1185). Qu'il y eut des ermites sur le Carmel, après la prise de Jérusalem, en 1099, c'est ce qu'atteste Jacques de Vitry : „ Iuxta fontem qui fons Eliæ dicitur, écrit-il, non longe a monasterio B. Margaretæ, vitam solitariam agebant in alvearibus modicarum cellularum, tanquam apes Domini dulcedinem spiritualem mellificantes. „ *Histor. Hierosolym.*, lib. I, cap. 52. La grande propagation de l'Ordre en Occident date du gouvernement de saint Simon Stock sixième Prieur Général latin. Ce fut alors, au retour de sa première croisade (1254), que saint Louis ramena avec lui „ les Frères du Carmel, comme dit Joinville, leur fit bâtir méson devers Charenton, et leur donna calices, patènes, chasubles et tout ce qui appartient à fère le service de Nostre Seigneur „

“ Nous marchons tous, écrit notre sainte, vers la fontaine de vie : mais il n’y a qu’un chemin qui y conduise, c’est l’oraison. Quiconque vous en indique un autre vous trompe „. Et ailleurs : “ Une âme sans oraison ressemble à un corps frappé de paralysie, qui ne peut remuer, bien que muni de pieds et de mains. „ Évidemment il ne s’agit point ici d’un groupe privilégié : l’avertissement s’adresse à tous, puisque nous marchons tous vers cette fontaine de vie qui n’est autre chose que l’union divine, consommée au ciel dans la béatitude. Dieu n’a créé aucune âme pour la paralysie ; à toutes celles qu’il tire du néant il dit : Allez, produisez du fruit, et du fruit qui demeure. Le fruit des âmes, ce sont les bonnes œuvres, demandées à tous et sur lesquelles tous seront jugés. Sainte Thérèse affirme donc ici, pour tous, la nécessité de faire oraison.

Elle est d’accord en cela avec l’évangile et la théologie.

Nous connaissons la parole de Notre-Seigneur : Il faut toujours prier et ne jamais cesser. Nous savons aussi comment l’interprètent les docteurs. Jésus-Christ dit : il faut. L’obligation est claire. Jusqu’où porte-t-elle ? Parmi les commandements, les uns ne réclament obéissance que d’une manière conditionnelle ; certains cas sont prévus où ils n’obligeront plus et si, en dehors de toute mauvaise volonté, on ne les a point observés, on pourra se sauver quand même. La nécessité d’obéir à ces commandements est ce qu’on appelle une nécessité de précepte : il faut parce que c’est commandé. Mais il en est d’autres tellement absolus qu’ils ne souffrent ni exception ni lacune ; ce qu’ils exigent rentre parmi les moyens indispensables pour arriver au salut : ainsi en est-il de la prière. Elle n’est point seulement de nécessité de précepte, elle est de nécessité de moyen ; pour les adultes bien entendu. Celui qui ne prie pas se damne, affirme saint Alphonse de Liguori. Le motif en est clair : depuis le péché d’origine, notre nature inclinée au mal ne peut accomplir tous les préceptes divins à moins d’un secours spécial de Dieu. Or ce secours, il est certes promis à la prière ; mais il n’est promis infailliblement qu’à elle. Quand Notre-Seigneur exprime la nécessité de la prière, c’est donc bien dans le sens absolu et universel que doit être prise sa parole : Il faut que tous prient sous peine de ne point faire leur salut.

Telle est l'interprétation de tous les théologiens catholiques. Mais, dira-t-on, cela ne prouve rien quant à l'assertion de sainte Thérèse. Elle parle d'oraison, c'est-à-dire de prière mentale, tandis que le Sauveur ne parle que de prière en général : la prière vocale suffit donc et, pour l'oraison, il faut la laisser parmi les purs conseils et les pratiques de surérogation.

A cette objection nous avons deux réponses. La première est prise du texte évangélique lui-même. Il faut *toujours* prier, déclare Notre-Seigneur. Le mot " toujours „ peut-il s'entendre de la prière vocale qui réclamerait des paroles incessantes et deviendrait incompatible avec les autres devoirs ou nécessités de la vie ? Et s'il ne désigne pas cette prière, il faut donc admettre qu'il y a pour l'autre aussi une obligation ; moins grave, moins pressante peut-être, mais enfin une obligation. D'ailleurs, et c'est la seconde réponse, la prière vocale elle-même ne saurait exister sans l'oraison à moins, remarque sainte Thérèse multipliant sur ce point les arguments et les comparaisons, à moins qu'on ne prétende que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le *Pater* par exemple on a l'esprit tout occupé du monde... Dites-moi, pourriez-vous adresser la parole à un monarque en lui donnant les titres qui lui sont dus, ou pourriez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant à un grand seigneur, si vous ignoriez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre... Si donc, étant en présence de ce grand Dieu, vous voulez lui parler avec le respect qu'il mérite, ne devez-vous pas considérer qui il est et qui vous êtes?... C'est déjà faire oraison mentale que de bien comprendre ces vérités. " Elle est donc vraiment nécessaire, cette oraison, puisque, si l'on veut prier, il faut qu'elle soit présente sous peine de ne parler à Dieu " que du bout des lèvres „. Concluons hardiment avec notre sainte Mère : " Que voulez-vous dire, chrétiens, quand vous dites que l'oraison mentale n'est point nécessaire ?... Vous montrez que l'oraison mentale, aussi bien que la manière de faire la vocale, sont chose entièrement inconnue de vous ; car, si vous en aviez la moindre idée, vous ne condamneriez pas dans la manière de traiter avec Dieu ce que vous approuvez ailleurs, „ c'est-à-dire dans le commerce avec les grands d'ici-bas.

La démonstration pourrait s'arrêter là. Mais, comme l'utilité d'une

chose en fait davantage ressortir la nécessité, il sera bon d'insister, avec Thérèse elle-même sur les avantages que l'oraison procure. " C'est un chemin royal et sûr, dit-elle... Là rien à craindre et tout à gagner. „

(*A suivre.*)

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU CARMEL EN BELGIQUE

OU

**Souvenirs du couvent des Grands Carmes d'Alost
et de l'antique chapelle de Notre-Dame à la Mule.**

Parmi les nombreux gentilshommes flamands qui prirent part à la croisade de 1249, avec le roi de France Louis IX, se distinguaient les seigneurs de Gavre et Liedekerke, qui appartenaient à l'une des familles les plus illustres de la Flandre. Les Flamands conduits par le jeune mais vaillant Gui de Dampierre, s'étaient rangés sous l'étendard de la mère de Dieu; ils débarquèrent, après une heureuse navigation, dans l'île de Chypre, d'où ils continuèrent leur route avec les autres croisés jusqu'à la ville de Damiette, qui tomba au pouvoir de l'armée chrétienne; plusieurs autres victoires importantes la favorisèrent ensuite, lorsque soudain la situation changea complètement, par une sanglante bataille contre les Sarrasins, où les croisés furent vaincus. Dans la chaleur du combat, les seigneurs de Gavre et Liedekerke se ressouvirent qu'à leur départ il s'étaient mis sous la protection de la Sainte Vierge; et, pleins de confiance en son puissant secours, ils firent vœu de bâtir à Liedekerke, en son honneur, une chapelle et un couvent. La légende rapporte, qu'à peine eurent-ils fait cette promesse, la Mère de Dieu, montée sur un mulet blanc, se montra à eux dans les airs, et que les Flamands n'eurent pas seulement le bonheur de se préserver du danger, mais encore celui de mettre en fuite, par un glorieux fait d'armes, une grande partie de leurs ennemis.

Cependant, l'armée chrétienne ne put plus tenir tête aux forces supérieures des Sarrasins; de plus, la peste et la famine firent tant de victimes, qu'après peu de mois, le nombre des croisés ne s'élevait

plus qu'à 6000 combattants : le roi fut fait prisonnier avec toute son armée. Après de longues négociations, on conclut enfin un traité, par lequel moyennant une forte rançon et la reddition de Damiette, saint Louis et les débris de son armée furent mis en liberté. Les quatre frères de Gavre étaient du nombre ; mais avant de retourner dans leur patrie, ils suivirent le roi en Palestine, où ils reçurent l'hospitalité au couvent des Carmes de Ptolemaïs. Rasse de Gavre et ses frères furent tellement épris de la vie des saints habitants de ce monastère, qu'ils conçurent le dessein de fonder, en exécution de leur promesse, une communauté de ces religieux à Liedekerke, aussitôt qu'ils seraient rentrés dans leur patrie (1).

Nos chevaliers étaient à peine de retour en Flandre, qu'on vit s'élever dans la forêt de Liedekerke, " à un mille et demi de la ville d'Alost (2) „ une chapelle, que Rasse de Gavre orna d'un tableau représentant la Sainte Vierge montée sur un mulet blanc, telle qu'elle s'était montrée à lui et à ses frères, pendant la journée de la Massoure (3). L'oratoire lui-même reçut le nom de chapelle de Notre-Dame-aux-Mulets (Onze-Lieve-Vrouw ter Muilen), et une confrérie ou association fut érigée sous le même titre, grâce au zèle du fondateur, en l'honneur de celle qui l'avait sauvé, lui et ses frères, d'une manière si merveilleuse. Jusqu'ici la légende.

Voici comment, dans une bulle de Léon X, donnée à Rome, l'an 1517, et qui se conservait autrefois au château de Liedekerke, la cause de la fondation et l'origine de la dévotion à Notre-Dame à la Mule est exposée : " La tradition rapporte (*ex patrum ad „ posteros translatione comperitur*), que jadis le seigneur temporel de „ Liedekerke et ses trois frères, de foi orthodoxe, avaient gagné les „ pays d'outre-mer sous l'étendard de la Bienheureuse Vierge, pour „ combattre les ennemis de la religion ; et que la même Bienheureuse „ Vierge Marie leur apparut miraculeusement dans le ciel avant un

(1) On sait que ce fut au même temps que saint Louis, sauvé du naufrage par la protection de la Reine du Carmel, gravit la sainte montagne, et en emmena avec lui en France, six religieux. (Voyez *Le Sanctuaire du Mont-Carmel depuis son origine jusqu'à nos jours*, par le R. P. Julien de Sainte-Thérèse ; page 97 et suiv.)

(2) P. Daniel, *Specul. Carm.*, p. 670, n. 2545.

(3) Pareil tableau se voit encore aujourd'hui à Alost, à la chapelle de Notre-Dame à la Mule, ainsi qu'à l'église paroissiale de Liedekerke.

„ combat, montée sur une mule blanche. Par son secours et assis-
 „ tance, comme on le croit pieusement, ils triomphèrent des ennemis
 „ de la foi orthodoxe et de la religion chrétienne. Étant retournés
 „ ensuite sains et saufs dans leur patrie, ils exécutèrent le vœu qu'ils
 „ avaient fait, de construire dans leurs domaines, s'ils revenaient
 „ heureusement chez eux, une maison sous l'invocation de Notre-
 „ Dame à la Mule, pour un prieur et quelques frères du dit Ordre
 „ (du Carmel), et de la doter convenablement des biens que Dieu
 „ leur avait donnés (1). „

En peu de temps, la chapelle de Notre-Dame aux Mulets (2) devint trop petite pour contenir tous les fidèles qui y affluaient de toute part. Afin d'y remédier, Henri de Flandre, seigneur de Ninove, et Robert de Namur, seigneur de Renaix et de Beaufort, en leur qualité de présidents de la confrérie susdite, érigèrent un nouvel oratoire et un autel, qu'ils dotèrent d'un revenu suffisant à l'entretien de deux chapelains; l'abbé de Ninove, qui jouissait du droit de patronage à Liedekerke, donna le consentement nécessaire, le 3 mai 1349.

Cependant, le service de la chapelle resta confié à deux Pères Carmes de Gand, jusqu'en 1410. “ Nous ne saurions préciser l'époque „ de l'arrivée des deux Pères à Liedekerke; car des prêtres séculiers „ y avaient déjà été établis pour desservir l'oratoire, avant les „ Carmes. Le monastère de Gand fut fondé en 1272. „ En 1410, Arnould de Gavre, fils de Gérard, érigea à proximité du célèbre sanctuaire, un couvent qu'il offrit aux Carmes de la province française, de laquelle dépendaient alors les couvents de Flandre. La fondation de ce monastère fut ensuite approuvée par le pape Martin V, par Jean de Gavre, évêque de Cambrai, par le duc Philippe le Bon, et par le Prieur général de l'Ordre du Carmel, le Père Jean Grossi (ou Legros).

“ L'an 1411, les religieux obtinrent du Général la permission de

(1) P. Daniel a Virg., *Vinea Carmeli*, P. III, n. 524, et alibi passim.

(2) La chapelle porta indifféremment le nom de Notre-Dame aux Mulets, au Mulet, à la Mule, de même que le monastère adjacent... *Conventus Alostanus divæ, Virginis ad mulum... monasterium sub titulo Dominæ nostræ ad mulam*. La confrérie est aussi appelée : Société de la Mule... *Societatis de mula dictæ*. (*Specul. Carm. et Vinea Carm.*..

„ prêcher dans les villages voisins, et d'y assister le peuple, afin de
 „ mieux pourvoir à l'entretien du couvent par les aumônes qu'ils
 „ pouvaient recueillir dans ce ministère. De son côté, le fondateur
 „ Arnould, seigneur de Reesgem et Liedekerke, dota le monastère
 „ d'un terrain, en 1445 (1). „

Sous le règne de Maximilien d'Autriche, dans le dernier quart du xv^e siècle, le couvent des Carmes à Liedekerke eut à endurer beaucoup de malheurs. Même après que la paix fut conclue, la contrée resta si peu sûre, à cause de l'occupation des forêts, par une multitude de brigands, que la communauté ne put demeurer plus longtemps au milieu des dangers qui l'environnaient de toutes parts ; et elle obtint de Philippe le Beau, par lettres du 25 janvier 1497, la faculté de s'établir dans la ville d'Alost. Cette translation fut concédée également par l'évêque de Cambrai, le 20 mars de la même année ; elle fait le sujet du distique suivant, qui forme un double chronogramme :

EERTIJDs IN MUYLENS BOSCH WAS BUITEN OP HET LANT
 HET CLOOSTER DAT IN STADT VAN AALST NU IS VERPLANT ;

ce qui signifie : “ Le couvent, qui vient d'être transféré dans la ville d'Alost, était situé autrefois à la campagne, dans le bois aux mulets. „

“ Après la destruction du couvent de Notre-Dame à la mule et sa
 „ translation, l'église ou chapelle fut toujours entretenue, et il y avait
 „ même grande affluence de fidèles, surtout à la fête de l'Annoncia-
 „ tion, et pendant l'octave. Plus tard, lorsqu'il fut reconstruit, la
 „ dévotion à la Vierge miraculeuse prit un nouvel accroissement, et
 „ beaucoup de personnes ont attesté y avoir reçu la guérison ou le
 „ soulagement de leurs infirmités, spécialement de la fièvre. „

„ Voici comment en parle la bulle de Léon X que nous avons déjà
 „ mentionnée : “... Le Très-Haut, par l'intercession de la même Bien-
 „ heureuse Marie sa Mere, exauçant les prières et supplications des
 „ fidèles, qui affluaient à la dite maison de la Bienheureuse Marie, y
 „ a opéré de fréquents miracles : comme de rendre la vue à un

(1) P. P. Wenners, *Chronycke der Carmeliten Order*, II, p. 510 et alibi passim.

„ enfant âgé de sept ans, et aveugle-né (ce qui est arrivé récemment);
 „ de guérir une femme nommée Catherine, qui s'était consacrée à la
 „ même Vierge Marie, dans la dite maison devant l'image de la
 „ vierge; miracles qui ne contribuèrent pas peu à l'exaltation du dit
 „ lieu, et à la consolation spirituelle des fidèles. „

„ Les religieux du Carmel en Belgique avaient vécu en paix depuis
 „ près d'un siècle, dans l'esprit d'observance et de régularité, d'après
 „ la réforme du B. Jean Soreth (1454), et avaient vu plusieurs de
 „ leurs frères se distinguer par l'éclat de leur sainteté et de leur
 „ science, lorsque vers la fin du xvi^e siècle (1570), les tourmentes de
 „ la guerre et la fureur des hérétiques leur conservèrent à peine
 „ l'espoir de pouvoir jamais se relever de l'état de désolation où
 „ était réduit leur Ordre. Mais Marie n'abandonna point ses enfants;
 „ et en même temps qu'il leur fut donné de réparer leurs pertes
 „ matérielles, ils eurent le bonheur de voir la réforme de Touraine
 „ s'implanter en Belgique; excités et encouragés par les discours des
 „ vénérables Pères Martin De Hooghe et Liévin de la Sainte Trinité,
 „ ils embrassèrent la réforme avec ardeur, et s'y distinguèrent par
 „ un zèle et une ferveur admirables.

„ L'an 1578, les Iconoclastes, après avoir pillé le couvent de Gand,
 „ qui perdit alors sa belle et ancienne bibliothèque, les ornements
 „ et l'argenterie de l'église, et en particulier sa précieuse relique de
 „ saint Simon Stock (un bras du saint), s'emparèrent également du
 „ couvent d'Alost, en chassèrent les religieux comme ils avaient fait
 „ à Gand, et firent butin de tout ce qu'ils purent saisir. Les Carmes
 „ ne rentrèrent à Alost qu'en 1583.

„ Cependant, le couvent primitif n'avait jamais été entièrement
 „ abandonné; toutefois, les troubles de la guerre et de l'hérésie obli-
 „ gèrent souvent les religieux de quitter le monastère; mais ils ne
 „ laissèrent pas d'y célébrer fréquemment les offices divins, jusqu'à
 „ ce qu'en 1648, ils eurent commencé à rebâtir le couvent; de sorte
 „ qu'actuellement (en 1666), un vicaire et dix ou douze religieux
 „ peuvent aisément y demeurer. L'emplacement étant de nature à
 „ favoriser la dévotion et l'amour de la solitude, le R. P. Liévin Cani-
 „ sius, Prieur d'Alost et ex-provincial de Belgique, y fonda un cou-
 „ vent érémitique, afin d'y faire refleurir les saintes observances des

„ anciens solitaires du Carmel. Il se compose de trois bâtiments, et
 „ des cellules avec leurs jardinets.

„ Le couvent d'Alost perdit vers ce temps le plus célèbre de ses
 „ fils. Le Révérend Père Pierre Wastélius, natif d'Alost, devint à
 „ diverses reprises, prieur, provincial en Belgique et commissaire-
 „ général de la province d'Irlande. De concert avec les vén. PP.
 „ Martin de Hooghe et Liévin de la Sainte-Trinité, il travailla avec
 „ un zèle infatigable à la réforme du Carmel dans les Pays-Bas. Il
 „ fut un modèle vivant de toutes les vertus, principalement d'humili-
 „ lité et de dévotion à Marie, dont il récitait fidèlement chaque jour
 „ le petit office, ou qu'il se faisait réciter quand la maladie le mettait
 „ dans l'impossibilité de le faire lui-même. Il était docteur en Théo-
 „ logie à l'Université de Douai, et nous a laissé un grand nombre
 „ d'ouvrages. Ce fut à Alost qu'il prit son vol vers le ciel, le
 „ 3 mai 1658, à l'âge de soixante-quinze ans (1). „

Un autre détail encore, se rapportant à ce monastère, mérite d'être
 annoté. Louis XV, roi de France, séjourna à Alost durant une quin-
 zaine de jours, pendant que son armée occupait la colline de Boek-
 hout à peu de distance de là (1715) : or la fête de l'Assomption de
 Notre-Dame tomba dans cet intervalle ; c'était l'anniversaire du jour
 où Louis XIII avait consacré, en 1638, la France à la Mère de Dieu,
 afin d'obtenir par son intercession, un successeur au trône ; on sait
 comment il fut exaucé. Louis XV tenait à renouveler chaque année
 cette consécration, et il avait coutume, à Paris, d'accompagner en ce
 jour la procession, avec toute sa cour. Il ne voulut pas omettre cette
 solennité à Alost, et comme il entendait tous les jours la messe de
 onze heures aux Carmes, il chargea les religieux d'organiser la pro-
 cession susdite, qu'il accompagna avec toute sa suite, en l'honneur
 de Marie.

En 1773, le couvent comptait 27 religieux, parmi lesquels six
 frères convers ; preuve de l'état florissant de la communauté.

„ Mais depuis l'année 1792, ils eurent beaucoup à souffrir des
 „ vexations des républicains français. La Belgique ayant été taxée,
 „ par un décret de la Convention du 18 juillet 1794, d'un subside de
 „ guerre de 60 millions de livres, Alost et Ninove durent livrer 4 mil-

(1) *Vinea Carmeli*. — *Chronycke der Carm.* — *Ménologe* : passim.

„ lions : les contributions furent divisées entre les différentes com-
 „ munautés civiles et religieuses, et précédées en outre d'exactions
 „ non moins révoltantes. Presque tous les couvents de Carmes
 „ (chaussés et déchaussés) de Belgique, devenus la proie des Jaco-
 „ bins, furent pillés et saccagés ; l'année suivante (1795), les religieux
 „ furent dispersés, et le reste des biens et des bâtiments vendus.
 „ Environ 12.000 prêtres belges, séculiers et réguliers, eurent à
 „ endurer la persécution, à cause de leur attachement à la religion.
 „ Les Carmes, de leur côté, se conduisirent en vaillants héros,
 „ dans la confession de leur foi (1), lorsqu'en 1798 le fameux ser-
 „ ment fut exigé.

„ Edouard de saint François, dans le monde, Ed. Van Tilborg, né
 „ à Anvers, l'an 1748, était prieur à Alost, lorsqu'il tomba entre les
 „ mains des sans-culottes, le 21 août 1798. Sur son refus énergique
 „ de prêter le serment de fidélité à la constitution civile du clergé et
 „ à la convention, il fut jeté dans une prison à Gand, où il mourut de
 „ misère et de privations le 17 novembre 1799 (2). Le R.P. Edouard
 „ eut la consolation d'avoir pour compagnons de captivité deux de
 „ ses religieux : le Père Martinien (Pierre-François Dirickx) né à
 „ Gheel en 1755, et le Père Amand (Pierre-Amand van Den Vegot)
 „ né à Meldert en 1748. Le premier fut amené à Gand, le 5 février
 „ 1799 ; transféré de sa première prison à l'ancien couvent des
 „ Alexiens, il parvint à s'évader dans la nuit du 4 décembre 1799. Il
 „ se rendit à Louvain, où il mourut en paix le 14 novembre 1829.
 „ Pendant la persécution de 1797, le Père Amand était resté dans
 „ son village natal (près d'Alost). Sa fermeté lui valut d'être jeté
 „ dans la prison de Gand, où souffrait son saint prieur, le 22 février
 „ 1799. Il y resta jusqu'au 4 janvier 1800, lorsque le consul Bona-
 „ parte eut donné ordre de rendre la liberté à tous les prêtres.

„ Plusieurs autres Carmes (au moins douze en tout, dont deux
 „ déchaussés), de différents monastères, furent aussi emprisonnés à
 „ Gand ; parmi lesquels, le Père Philippe, né à Alost, du couvent
 „ de Grammont ; le Père Boniface, né également à Alost, et le Père

(1) ... toonden die Kloosterlingen zich vrome helden in de belijdenis huns geloofs. (*Martelaarsboek*, vi, p. 563.)

(2) *Mémoires du Carmel*, au 17 novembre.

„ Maxime, tous deux du couvent de Gand; ces deux derniers moururent peu de temps après leur mise en liberté, victimes des mauvais traitements et de la misère qu'ils avaient endurés durant leur détention. Ces trois religieux avaient été délivrés le même jour que le Père Armand (1). „

Les Carmes, occupés uniquement des devoirs de leur profession, ont joui de tout temps de l'estime générale dans la ville d'Alost, et quand, vers la fin du siècle passé, ils furent chassés de leur monastère, le peuple manifesta hautement son indignation.

A côté de la porte de leur église, se trouvait une petite chapelle de Notre-Dame des nécessiteux (Onze lieve Vrouw ter Nood), ornée d'une image de la sainte famille; cette chapelle était très vénérée par le peuple, à cause de plusieurs guérisons qui y avaient été obtenues par l'intercession de la Mère de Dieu.

A l'endroit où s'élevait le couvent, furent bâties plusieurs maisons; le marché au beurre fut établi sur le cimetière, et l'église, restée debout en partie, servit d'abord de halle au drap, puis d'école dominicale, ensuite d'académie, et fut changée, il y a quelques années, en théâtre (2) !

FR. ANDRÉ CORSINI DE SAINTE-MARIE
C. D.

Gand, le 8 février 1896.

Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse.

EAU BÉNITE

1. Je l'ai éprouvé bien des fois, rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons et les empêcher de revenir.

Vie, ch. XXXI, p. 425.

2. Ceci n'est pas une illusion, je l'ai éprouvé un très grand nombre de fois et j'y ai fait une attention sérieuse.

Ibidem.

L'ordre alphabétique annoncé dans notre dernière livraison n'est déjà plus observé. Cela vient de ce que le livre a été composé en italien et que là après le mot : *Abbassamento*, vient : *Acqua benedetta*.

(1) Van Baveghem : *Het miltelaarsboek der belgische geestelijkheid* : passim.

(2) Tout ce qui n'est pas marqué de " guillemets ", est traduit de l'ouvrage flamand : *Geschiedenis der stad Aalst* (Histoire de la ville d'Alost) par De Potter et Broeckaert.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

AU MALABAR

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE JUILLET 1896.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Joseph Menezes.	—	1	—	—	1
Madilegam . . . R. P. Alphonse de Marie des Anges.	15	7	5	4	31
Moulougamoude . R. P. Victor de Saint-Antoine.	2	7	3	5	17
Vengotto . . . R. P. Elie de la Mère de Mis ^{de} .	1	1	—	1	3
	18	16	8	10	52

Description du Malabar.

LE COCOTIER.

Parmi tous les arbres du Malabar, se distingue le cocotier, dont chaque partie, depuis les feuilles jusqu'aux racines, a son utilité. Il se développe et fleurit le mieux le long des rivages de la mer et dans des terrains sablonneux. Il paraît qu'il a absolument besoin de sel, c'est pourquoi, quand il est planté à quelque distance de la mer, il devient languissant et moins productif. Toute la côte du Malabar semble une forêt de cocotiers, mais les plus beaux sont dans l'île de Vérapoly et aux alentours.

Le cocotier commence à porter des fruits la sixième année qu'il est planté, quelquefois même plus tôt ; il atteint son apogée, quand il est âgé d'environ un quart de siècle, puis il continue durant près de 50 ans, à donner des fruits en égale abondance ; il décline après 75 ans, enfin après un siècle de vie il a perdu toute fécondité et s'éteint.

C'est peut-être l'arbre le plus utile dont la divine Providence ait gratifié le monde.

Il s'élève comme une colonne, à une hauteur de 10 à 20 mètres ; il est couronné par un magnifique panache de longues feuilles en spirales, à l'ombre desquelles l'on voit, à toutes les saisons de l'année, un superbe mélange de bourgeons, de fruits verts, et de ceux parvenus déjà à maturité. Le tronc de l'arbre fournit des poutres pour les maisons, et des barques pour les pêcheurs ; les feuilles entrelacées font un excellent toit, servent comme ombrelles, contre la pluie ou le soleil ; on en fait aussi des nattes et des brosses. L'enveloppe du jeune fruit est extrêmement curieuse, elle ressemble à une pièce d'étoffe unie et pliée, comme si elle venait du métier d'un tisserand ; le pauvre s'en couvre ; elle sert à arrêter le sang et panser les blessures ; elle est employée surtout pour emballages. Les noix contiennent un lait délicieux ; la substance intérieure, ou le pépin, est douce comme l'amande : quand elle est sèche, elle fournit de l'huile en abondance et lorsque l'huile en est extraite, le restant sert à nourrir les bestiaux ou forme un excellent engrais. Le fruit encore vert donne au Malabaris une boisson (eau de coco) aussi agréable que saine, très rafraîchissante et qui ne fait jamais de mal. La noix de coco est regardée comme très nourrissante par les habitants (1) ; le coco au Malabar sert à la préparation de presque tous les mets, comme le beurre au nord de l'Europe, et l'huile d'olive au midi. L'huile de coco sert aussi à préparer des liniments et cataplasmes ; à adoucir les cheveux, comme cosmétique ; à alimenter les lampes, la nuit ; à illuminer les églises, etc. La coque de la noix fournit des vases, des jattes, des cuillers et autres ustensiles domestiques ; l'écorce surtout qui l'enveloppe est de la plus haute importance. L'on en fabrique toutes sortes de cordes, depuis les plus petites ficelles jusqu'aux plus grands câbles des navires ; les cordages faits des fibres du coco sont beaucoup plus durables que ceux de chanvre. Il y a, de nos jours, une grande exportation des écorces fibreuses du coco, que de nombreux navires transportent en Amérique et en Angleterre, pour en fabriquer de belles nattes, répandues maintenant dans le monde entier et employées dans toutes les maisons des riches et des bourgeois. Enfin, du suc qui découle des incisions faites à l'arbre, le Malabaris fait une boisson agréable, dont il peut extraire du sucre en abondance, qu'on transporte en Europe, pour les raffineries ; il en fait aussi des liqueurs, de l'eau-de-vie très forte, du vinaigre, du levain pour le pain, etc., etc.

*
* *

DIOCÈSE DE QUILON.

L'ŒUVRE DES CATÉCHISTES ET DES CONVERSIONS.

Une lettre du T. R. P. Victor de Saint-Antoine, C. D. Vic. Gén. de Quilon, en date du 27 octobre dernier, nous communique des détails intéressants sur les progrès toujours croissants du Christianisme au District de Moulougamoude.

(1) Les habitants des Iles Maldives, groupe innombrable d'îles, au nombre, dit-on, de plus de 11000 (onze mille) dans l'océan Indien, près de la côte du Malabar, ne vivent presque que des fruits du cocotier et du jacquier, et ils sont très forts.

Sa Révérence commence par remercier le bon Dieu de la charité de nos bienfaiteurs de Belgique qui relève puissamment nos Missions du Malabar... « C'est par l'Œuvre des Conversions, continue-t-il, celle des 6 fr. 50 c., instituée par le R. P. Alphonse, Zélateur de nos Missions, que nous devons maintenir nos Catéchistes et les écoles établies pour les nouveaux chrétiens. Nous ne pouvons pas congédier un seul catéchiste, ni un seul maître d'école. Il faut toujours veiller sur les catéchumènes, pour éloigner d'eux tout danger, et les tenir dans la bonne voie. Par le fait qu'ils ont été baptisés, il ne faut pas se les imaginer parfaits ; ces gens sont nés dans le paganisme et continuent à vivre au milieu de païens comme auparavant ; les catéchistes seuls peuvent leur inculquer et faire observer toutes les lois chrétiennes, et leur vigilance seule peut empêcher bien des désordres provenant de leurs anciennes habitudes. Figurez-vous le carême ; c'est un temps clos pour les mariages ; eh bien ! les Pariahs ont coutume de se marier le mois de Pangouni qui cette année correspondait avec les dernières semaines du carême ; le mois de Pangouni commence au 12 mars et finit le 12 avril, et quand on ne se marie pas alors, le mariage ne peut pas être heureux. Plus de 40 couples avaient fait leurs préparatifs pour se marier pendant la semaine sainte et pendant l'octave de Pâques : heureusement que j'avais averti les chefs des villages, pour y mettre un veto : la vigilance des catéchistes, hommes et femmes ont pu les tenir à l'ordre, et c'est ainsi de beaucoup d'autres choses. Ce sont ces catéchistes et les maitres d'école, qui répandent les bonnes idées et doivent jeter dans les masses les idées de superstitions et coutumes païennes, et puis, il faut qu'ils soient toujours prêts à enseigner les prières dans les villages aux nouveaux convertis, et faire en sorte qu'ils ne les oublient pas.

Par la bénédiction du Seigneur, les progrès de l'Œuvre des Conversions marchent toujours en avant. J'ai encore pris possession d'une place importante, nommée Atour, un grand village de Pariahs venu avec ses chefs ; ils ont des relations avec Trivandikaray et plusieurs petits villages de Sanars, chacun de 50 maisons environ ; il y a plusieurs chefs parmi eux ; ils semblent tous bien disposés. J'ai été les visiter samedi dernier, mais comme il est impossible d'aller instruire chacun chez soi, j'ai ordonné d'ériger une chapelle pour eux, sur le sommet d'un plateau ; elle coûte environ 60 francs. Vendredi, j'ai visité Pouancodou, où j'ai aussi une chapelle qui m'a coûté 56 francs ; elle est achevée, il reste seulement la porte à y mettre. Aujourd'hui, je vais visiter Mouttoukadou, où il y a aussi une chapelle, faite avec 56 francs ; il me faut ces chapelles pour rassembler le peuple ; autrement, on ne peut jamais le réunir qu'en pleins champs. Ma chapelle à Manalekaray est achevée aussi ; nos catéchumènes et les néophytes s'y étaient séparés des *Salvationistes*, secte de socialistes protestants ; ceux-ci, pour se venger, ont rempli de terre et de pierres le puits où les catholiques allaient puiser de l'eau. Les *Salvationistes*, ensuite, l'ont nettoyé eux-mêmes, ne permettant plus aux nôtres d'y puiser de l'eau ; j'ai dû intervenir pour faire cesser la dispute ; sur ma demande, les propriétaires Saudras (païens de haute caste) sont venus me dire que l'eau était pour les uns comme pour les autres et, depuis lors, les catholiques y puisent comme les autres. C'est ainsi que notre vie est une milice sans trêve ni repos :

vous voyez que le progrès de notre œuvre va de l'avant, d'un pas lent mais sûr. Tous ces petits villages réunis finiront par devenir une grande chrétienté et dans quelques années seront réunis tous ensemble.

Dans sa lettre du 26 octobre dernier, le R. P. Victor dit encore : J'aurai une récolte plus abondante de neophytes à Mouttoudou, que je n'en ai eue à Trivandikaray : je leur ai fait une chapelle qui doit leur servir de salle de réunion. J'y vois autant d'enthousiasme que j'en ai rencontré à Trivandikaray : j'ai été les voir dans leurs forêts, et tous les catéchumènes, hommes, femmes et enfants, vinrent au-devant de moi, en faisant le signe de la croix. (A suivre.)

FAITS DIVERS

Comme nous l'avons dit en annonçant la nouvelle revue *Le Messager de l'Enfant Jésus*, les *Chroniques* ne se désintéresseront pas de la dévotion au bien-aimé petit Sauveur, mais elles relateront encore les faits qui leur seront directement envoyés. C'est pourquoi nous insérons avec bonheur les lignes suivantes :

Saint-Josse-ten-Noode, le 25 novembre 1896.

Nous prions instamment le Très Révérend Père Étienne d'avoir l'extrême bonté d'insérer dans les *Chroniques du Carmel* la faveur suivante : Amour et reconnaissance au si généreux Petit Jésus de Prague pour avoir réussi avec succès dans des examens.

M. A. d'A.

La Croix de Cadix ou Merveilleuse protection de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Il n'y a pas bien longtemps encore, on pouvait voir au faubourg Saint-Augustin, à Cadix, une petite croix en bronze dorée, mais ternie par l'haleine de ce terrible destructeur qu'on nomme le temps. Sur le piédestal de cette croix, d'une simplicité toute chrétienne, on lisait ces mots gravés en espagnol : « Jusqu'ici, Mère Sainte ».

Je passai près de là un jour que j'étais venu à Cadix voir une vieille tante, qui y demeurait. Cette inscription me frappa. Que voulait dire ce mot : « Jusqu'ici ? », il y avait évidemment là le souvenir d'un fait mémorable.

Je résolus d'éclaircir mes doutes, et j'avais pour cela un excellent moyen : personne au monde ne racontait plus volontiers une vieille histoire que ma bonne tante : aussi le soir, dès que je lui eus manifesté mon désir, je vis tout de suite à son sourire qu'elle avait abondamment de quoi le satisfaire.

— Vous avez raison, mon fils, me dit-elle (elle me donnait toujours le nom de fils, la bonne dame) de penser que cette croix rappelle un grand événement ; c'est même

un véritable miracle, comme vous pourrez en juger. Un soir, la mer s'éleva furieuse contre notre ville de Cadix. Les vagues se dressaient comme des montagnes et se succédaient sans relâche avec un bruit mille fois plus terrible que celui du tonnerre. L'eau montait, montait sans cesse; bientôt elle menaça d'engloutir la cité. Tout le monde était dans l'épouvante, jamais on n'avait ouï parler d'un tel phénomène. Comme vous le pensez bien, mon fils, personne n'alla se coucher. Les hommes veillaient, les femmes et les enfants priaient. On se croyait à la fin du monde. Car ce n'était pas une tempête, c'était quelque chose d'inouï, d'étrange, de surnaturel. Le ciel était pur et étoilé, l'air était calme, et malgré cela, les flots furieux se lançaient sur la ville et augmentaient à chaque instant de hauteur. Vers cinq heures du matin, la mer franchit les remparts avec une force et une rapidité qui tenaient du prodige. L'on dit que le feu est terrible, mon fils, mais l'eau est plus terrible encore. En un clin d'œil, ces remparts que l'on croyait si solides étaient enlevés, dispersés, engloutis. L'eau montait toujours. Elle circulait dans les rues, se ruant et se cabrant : à chaque carrefour il y avait un remous. Ceux qui étaient dans leurs maisons voulurent sortir : ils furent refoulés par le flot. Alors ce ne fut plus qu'un grand cri d'épouvante et de désespoir dans toute la ville ; mais ce cri se perdait dans le bruit autrement imposant et formidable de la mer : car elle montait toujours. Bientôt on vit surnager les meubles. Les habitants se réfugièrent sur les toits qui, heureusement, sont presque tous en terrasse, et de là ils tendaient vers le ciel leurs bras désespérés. Quelques maisons s'écroulèrent ; parmi les débris que les eaux entraînaient, les malheureux qui pleuraient sur les terrasses pouvaient reconnaître le cadavre d'un ami, ou le corps d'un enfant enveloppé de langes. Et tout cela passait et repassait suivant le caprice des flots, qui semblaient s'en amuser comme d'autant de jouets. Et chacun prévoyait pour soi une fin semblable, car la mer redoublait de fureur.

En ce moment, au quartier élevé de la ville que les flots n'avaient pas encore atteint, du couvent des Carmes déchaussés sortit lentement une longue procession. Les Carmes étaient pieds nus et portaient le cilice : ils chantaient les litanies de la Sainte Vierge. A leur tête, marchait le prieur, vénérable vieillard, qui depuis est mort en odeur de sainteté. Le prieur tenait à la main un étendard de la Vierge. A cette vue, tout le monde sur les terrasses se mit à genoux, et quand un intervalle dans le mugissement des eaux eut permis de reconnaître le chant religieux, à chacune des perfections de la Mère de Dieu entonnées dans la procession, les habitants répondaient d'une voix déchirante et lamentable. Jamais le « priez pour nous » de la consolatrice des affligés n'avait été prononcé avec autant de larmes et de désespoir. La procession avança. Mais l'eau, plus furibonde, vint au devant d'elle, bientôt elle atteignit les genoux des pères qui allaient avec une foi surhumaine à la rencontre de l'élément dévastateur. La mer montait toujours. C'est alors que le prieur, saisi d'une inspiration divine, levant les yeux au ciel, prononça d'une voix pleine et forte, mais désolée et suppliante, ces mots que vous avez lus sur le piédestal de la croix : Jusqu'ici, Mère Sainte ; et en disant ces paroles, il planta dans le sol l'étendard de Notre-Dame du Mont-Carmel. Toute la procession s'était agenouillée dans l'eau et priait. Seul, le prieur, avec cette inébranlable convic-

tion que donne une foi ardente, resta debout, attendant le secours de Dieu. Il y eut comme un temps d'arrêt dans l'élan des flots. Puis, avec un mugissement effrayant, la mer se dressa en frémissant au devant de l'étendard, et, blanchissant d'écume, elle retomba impuissante. Une force invisible la repoussait en arrière; les vagues qui venaient de la rade rétrogradaient comme par un mouvement respectueux. Le prieur fit un pas, et reprenant son étendard de la main gauche, il étendit sa main droite sur les eaux. L'élément recula. A chaque pas que faisait le saint homme, l'eau se relevait et laissait un vide. La procession arriva ainsi jusqu'à l'endroit où se trouvaient naguère les fortifications, toujours précédée de la mer qui reculait devant l'image de Marie. Là, la Méditerranée s'éleva comme une montagne gigantesque, tourbillonna dans les airs en forme de trombe, puis s'affaissa soudainement avec un fracas formidable et rentra dans son lit. Un immense cri, cri de bonheur et de reconnaissance, s'éleva de tous les points de la ville, d'où l'œil avait pu suivre ce prodigieux spectacle, et retentit longuement dans les airs. Le danger avait cessé; la bonne Mère, une fois de plus, avait secouru ses enfants.

C'est en mémoire de ce fait, mon fils, continua ma vieille tante, qu'on a érigé au faubourg Saint-Augustin, à l'endroit même où le prieur avait planté son étendard, cette croix dont vous avez voulu connaître l'histoire.

(*Guirlande de Marie*, 6^e année, p. 47, 1871.)

ÉCHOS DE PARTOUT

Toulouse. — Confirmation du culte rendu de temps immémorial à la servante de Dieu,

JEANNE DE TOULOUSE

Religieuse du Carmel de l'antique observance, appelée Bienheureuse.

Dans la livraison de février 1895, les *Chroniques* ont publié d'intéressants détails empruntés à la *Semaine catholique* de Toulouse sur la bienheureuse Jeanne. Depuis lors le décret confirmant le culte immémorial avait été promulgué. Nous ne l'avions pas. Un ami nous l'envoie; nous nous hâtons de le publier.

DÉCRET

Au commencement du XIII^e siècle, Jeanne de Toulouse, fille de noble race, donnait, dès son enfance, les espérances les plus belles par sa piété, son obéissance, l'honnêteté et la douceur de ses mœurs. Durant sa jeunesse, elle n'avait rien tant à cœur que de se

proposer pour modèles les chrétiens et surtout les religieux qui, de son temps, s'illustraient par l'éclat de leurs vertus; aussi renonçant aux richesses de la terre et aux séductions du monde, elle se donna tout entière à Dieu comme une humble servante. Lors donc que les Frères du Mont-Carmel vinrent, aux environs de l'année 1240, de Palestine à Toulouse et s'y établirent; quand saint Simon Stock, Général des Carmes, passa par cette ville vers 1265 en se rendant à Bordeaux, Jeanne, saisissant l'occasion favorable, demanda et reçut l'habit de l'Ordre du Carmel du Général lui-même, entre les mains de qui elle fit, en même temps, le vœu de chasteté. Tout en demeurant dans la maison de son père, elle se rendait chaque jour en l'église de son Ordre, voisine de sa demeure; elle y assistait au saint Sacrifice, fréquemment elle s'approchait des Sacrements et accomplissait de grand cœur tous les devoirs de la piété. Fidèle observatrice de la règle entière de saint Albert, elle a été regardée comme la première tertiaire de l'Ordre du Carmel et l'institutrice dévouée de cet état de vie. Elle unissait dans un grand et même amour la pénitence et la charité, car tandis qu'elle faisait briller dans son cœur la mortification du Christ, ce qu'elle retranchait aux commodités et aux douceurs de la vie, elle le donnait pour soulager les malheureux que la pauvreté ou la maladie faisaient souffrir. Ce n'était pas seulement pour les corps, c'était surtout pour les âmes qu'elle était pleine de sollicitude, et elle exerçait avec zèle à l'égard des pauvres et des pécheurs toutes les œuvres spirituelles de miséricorde. Son crucifix était le livre qu'elle aimait à lire et à méditer; le tenir en main, le baiser souvent, l'arroser de ses larmes faisait ses délices. Enfin, toute parée de vertus et de mérites, elle s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 31 mars 1286, et son corps fut inhumé dans l'église des Carmes de Toulouse. Immédiatement ses concitoyens, ainsi que les étrangers, attirés par sa réputation de sainteté, accoururent au sépulcre de Jeanne pour implorer son intercession auprès de Dieu et vénérer d'un culte religieux ses restes sacrés. Ce culte immémorial, public et ecclésiastique, était attesté par une foule de documents qui dataient des siècles antérieurs et même de l'époque d'Urbain VIII et qui furent récemment remis au jour; aussi le juge spécialement chargé par Son Ém. le Cardinal Jules-Florian-Félix Desprez, d'illustre mémoire, archevêque de Toulouse, d'examiner si le culte rendu à la servante de Dieu, Jeanne de Toulouse, l'avait été de temps immémorial, c'est-à-dire avant l'année 1634 et continué sans interruption jusqu'à nos jours, rendit une sentence affirmative. C'est pourquoi sur les instances faites par le dit Cardinal, par le révérendissime P. Louis Galli, Prieur Général de l'Ordre, par les Communautés du Carmel, par plusieurs évêques de France, l'éminentissime et révérendissime Cardinal Vincent Vanutelli, ponent pour la cause dans l'assemblée ordinaire de la sacrée Congrégation des rites, réunie au Vatican au jour marqué plus bas, proposa la discussion du doute suivant : *Est-ce que la sentence portée par le juge délégué par Son Ém. le Cardinal Archevêque de Toulouse sur le culte rendu de temps immémorial à la susdite servante de Dieu, en d'autres termes sur le cas d'exception aux décrets du pape Urbain VIII doit être confirmée dans le cas actuel et pour l'effet dont il s'agit?* Les éminentissimes et révérendissimes Pères préposés à la garde des rites sacrés, après avoir soigneusement pesé toutes choses, après avoir entendu l'avis donné

verbalement et par écrit par le R. P. D. Augustin Caprara, promoteur de la foi sainte, ont cru devoir répondre : *Oui, c'est-à-dire la sentence doit être confirmée.* Le 29 janvier 1895.

La relation de tout cela ayant été faite par moi, soussigné, Préfet de la sacrée Congrégation des rites à notre très Saint Père le Pape Léon XIII, Sa Sainteté a ratifié et confirmé le rescrit de la dite sacrée Congrégation le 11 février de la même année.

GAËTAN, Card., ALOISI-MASELLA,
Préfet de la S. Congr. des rites.

A. TRIPEPI, Secrétaire.

Lieu † du sceau.

*
* *

Rome. — Un Bref de Sa Sainteté Léon XIII concernant le Chemin de la croix et donné en faveur de nos Sœurs Carmélites n'a pas encore été publié par les *Chroniques*. Nous nous faisons un devoir de réparer cet oubli.

LÉON XIII, PAPE.

En perpétuelle mémoire de la chose.

Notre cher fils l'actuel Procureur général des Frères déchaussés de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel nous a fait exposer que les religieuses du dit Ordre occupées, conformément aux règles de leur institut, à différents exercices de piété ou à d'autres offices ne peuvent s'adonner aussi souvent qu'elles le voudraient au pieux exercice du Chemin de la croix, bien que les stations soient érigées au chœur de chaque monastère respectif. C'est pourquoi, au nom des susdites religieuses, ce fils bien-aimé nous a adressé d'humbles prières afin que, pour la plus grande commodité de ces religieuses, et pour leur bien spirituel, si digne de notre sollicitude, nous daignions leur accorder, dans notre bienveillance apostolique, les faveurs que nous allons dire. Nous donc, voulant exaucer les vœux, appuyés sur la miséricorde de Dieu tout-puissant et sur l'autorité des saints apôtres Pierre et Paul, à toutes et à chacune de nos chères filles en Jésus-Christ, les religieuses dites déchaussées, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui, pour les causes énumérées plus haut, n'auront pu faire durant la journée, dans le chœur de leur couvent, là où le Chemin de la croix est érigé, ce pieux exercice, aient la faculté de le faire, en leur cellule respective, devant le crucifix qu'elles portent sur elles selon la coutume de leur Ordre et que, le faisant, elles gagnent les mêmes indulgences qu'elles gagneraient en faisant cet exercice selon l'usage dans leur chœur respectif ou dans les églises des Frères mineurs de l'Observance, à la condition toutefois que ces dites religieuses accomplissent comme il faut les autres œuvres de piété

qui sont prescrites. Nous leur accordons et leur concédons cette faveur en vertu des présentes, mais seulement pour les dix ans qui vont suivre. Nonobstant, etc.

Donné à Rome près saint Pierre sous l'anneau du Pêcheur, le 1^{er} juillet 1892, de notre Pontificat le 13^{me}.

S. CARD. VANUTELLI.

Lieu † de l'anneau du Pêcheur.

Cela concorde avec l'original qui se conserve à Rome, dans les archives de la Maison généralice.

Rome, de cette Maison généralice, le 5 décembre 1892.

F. BERNARDIN DE SAINTE THÉRÈSE,
Procureur général.

Lieu † du sceau.

*
* *

Boston (Amérique). — La cérémonie de la bénédiction de la première pierre du nouveau couvent des Carmélites de cette ville a donné l'occasion d'une magnifique démonstration de la foi du peuple de la nouvelle Angleterre, dit un journal de la localité. Ce peuple, en effet, accourait en foule, il se tenait pendant des heures sous les rayons d'un soleil ardent, non pas pour voir l'inauguration d'un hôpital, d'une maison d'éducation, mais celle d'un couvent où les religieuses, absorbées dans la contemplation divine, offrent à Dieu des prières incessantes pour l'Eglise et le monde tout entier. Cela prouve, d'une manière frappante, la victoire de l'âme sur les sens.

Deux archevêques, ceux de Boston et de Portland, trois évêques, une armée de prêtres, toute une foule de pieux laïcs, de toute condition, assistaient à la cérémonie.

Ce fut le P. Pardow, jésuite, qui fit le sermon de circonstance. Il prit à tâche de faire ressortir le grand rôle de la prière dans l'économie divine. Les œuvres sont nécessaires, mais elles ont besoin, pour être fécondes, de ce souffle de la grâce que la prière appelle et obtient. S. G. l'Archevêque de Boston procéda ensuite aux cérémonies de la pose de la première pierre, puis donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Dans la pierre avaient été placés, avec le procès-verbal écrit sur parchemin, une autre petite pierre provenant de la grotte du saint prophète Élie, au Mont-Carmel, un coquillage apporté des rivages de Tyr, en Palestine, puis un peu de terre du tombeau de sainte Thérèse, du jardin de Gethsémani et du tombeau de sainte Cécile.

*
* *

Ile de Malte. — Un journal de Malte, *le Patriote*, du 11 décembre 1896, nous apporte le récit d'une cérémonie touchante, célébrée le dimanche précédent à Birchir-cara. Un couvent et une église de Carmes déchaussés viennent d'être fondés en cette localité par le chevalier Alphonse-Marie Micallef; or, le 6 décembre, dans cette nouvelle église dédiée à saint Alphonse on inaugurait, en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, une chapelle, don de la piété de M^{me} la marquise Bugeja. Pour donner plus

de solennité à la cérémonie, on avait dédité de porter en procession la statue de la Vierge Miraculeuse. A cet effet, cette statue avait été déposée dans l'église paroissiale. C'est là que, vers trois heures et quart de l'après-midi, le cortège vint la prendre. Tout le chapitre était présent, tout le clergé, les confréries, la communauté, celle des RR. PP. Jésuites, enfin les enfants de l'hospice Bugeja. Arrivée à l'église, la statue alla prendre possession de sa chapelle qui, déjà très riche par la beauté de ses marbres, resplendissait par l'éclat de mille feux. L'église était bondée de monde et tout ce peuple rayonnait de joie. C'est que déjà la population de Birchircara est fortement attachée aux Pères Carmes, qui, vrais ouvriers dans la vigne du Seigneur, se dépensent, jour et nuit, aux travaux du saint ministère.

*
* *

Groenendyk, près de Leyde (Hollande). — Le 25 novembre dernier, les fidèles de la paroisse de Groenendyk, en Hollande, fêtaient avec une allégresse touchante le quarantième anniversaire de l'installation de leur digne curé, le Très Révérend Père Anastase de Saint-Joseph. Les paroissiens reconnaissants n'avaient rien épargné pour témoigner leur tendresse à l'égard de leur pasteur qui, malgré son âge déjà avancé, continue à se dévouer tout entier au bien des âmes confiées à sa sollicitude.

A l'issue de la Messe solennelle d'actions de grâces, le digne jubilaire annonça que Notre Saint Père le Pape avait daigné accorder la bénédiction apostolique à tous les fidèles présents. La fête fut clôturée le soir par le chant solennel du *Te Deum* et d'une Cantate composée pour la circonstance. Les habitants de Groenendyk se souviendront longtemps de cette solennité. Que le bon Dieu conserve de longues années encore le Révérend Père Anastase à l'affection de ses ouailles !

*
* *

Versailles (France). — Nous avons lu avec une joie vraiment fraternelle dans *La Vérité* du lundi 24 août 1896, l'article suivant :

La Retraite pastorale de Versailles — Le clergé diocésain de Versailles a été favorisé, cette semaine, du choix d'un excellent prédicateur pour sa retraite, le R. P. Elisée, prieur du couvent des Carmes à Lyon, si avantageusement connu et recherché par NN. SS. les évêques pour ce ministère, délicat et précieux entre tous, qu'il était demandé pour dix retraites en la présente année.

Rouen, Versailles et Cahors auront été bons premiers. L'éloquent et intrépide Carme, muni de la forte armature que donnent, seules, la science théologique, biblique et patristique, une longue pratique de ce genre d'apostolat et surtout l'amour du prêtre de paroisse, a tenu son vénérable auditoire, extraordinairement nombreux et sympathique, sous le charme de sa parole grave, entraînant et incisive.

Nul de ceux qui ont entendu ses sermons sur la dignité, la responsabilité et les obligations du sacerdoce, sur la sublimité du sacrifice eucharistique, et surtout le très émouvant tableau des considérants qui s'imposent actuellement au zèle des pasteurs

secondaires pour la direction des âmes et le service de l'Eglise et de la patrie, n'aura garde d'oublier pratiquement une doctrine aussi substantielle et opportune, dans le meilleur sens du mot.

Je ne serai démenti par aucun des heureux auditeurs en ajoutant que, n'étaient la sainteté du lieu et l'adorable présidence du Maître au sommet du magnifique autel marmoréen élevé par la piété filiale en souvenir des noces d'or du regretté supérieur du grand séminaire, le R. P. Benoit Perdercau, ce dernier discours aurait été couvert d'applaudissements, accentuant une résistible action de grâces et une adhésion unanime.

Le prophète Elie, fondateur et supérieur général toujours vivant de l'ordre des Carmes, doit être bien content de celui de ses fils qui prêche si vaillamment et si bien le clergé séculier au pays de Clovis et de saint Louis.

Le Chanoine E. BARBÉ.

*
* *

Milan. — Nos lecteurs se souviennent des fêtes célébrées en cette splendide capitale de la Lombardie, lors de l'érection de l'église provisoire du très Saint-Sacrement et du nouveau couvent des Carmes déchaussés. Fruit du Congrès eucharistique de Turin, souvenir de celui de Milan, cette église est devenue le centre d'une immense ligue eucharistique. Ne pouvant aujourd'hui donner aussi amplement que nous le voudrions les détails qui concernent cette œuvre d'ardente piété envers Jésus au très Saint-Sacrement, nous remettons le tout au mois prochain ; mais déjà aujourd'hui nous avons tenu à en dire un mot.

*
* *

Gratz (Autriche-Hongrie). — Notre très révérend Père Sérapion a célébré dernièrement son jubilé de cinquante ans de vie religieuse ; déjà en 1890 il avait célébré celui de sa prêtrise. La fête a été grandiose. Toute la province d'Autriche-Hongrie s'est fait une joie de témoigner au vénéré jubilaire sa filiale affection. Tout entière, en la personne de ses Supérieurs, elle était autour de notre Père. Rien n'a manqué à la solennité : Grand'Messe, *Te Deum*, cérémonies si touchantes du jubilé, à tout cela il faut ajouter la bénédiction envoyée spécialement au jubilaire par le Souverain Pontife, une lettre de Son Éminence le Cardinal Gotti qui a vécu durant neuf ans et demi côte à côte avec notre Père Sérapion ; Son Éminence étant procureur et notre Père Sérapion définitiveur ; les télégrammes envoyés par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Linz, des félicitations venant tant de notre Père Général occupé alors à la visite de la province d'Irlande, que du T. R. P. Vicaire, des Définitiveurs et du Procureur résidant à Rome, etc., etc. Tout cela n'était que justice ; notre Père Sérapion continue dans sa verte vieillesse à travailler au bien de notre saint ordre qu'il illustre par ses grandes vertus, sa haute science et ses incessants labeurs. Qu'il permette à la rédaction des *Chroniques* de lui offrir ses tardives mais sincères félicitations et ses vœux de santé et de bonheur.

NÉCROLOGIE

On nous écrit de Gand :

Voici le troisième coup que la divine Providence vient de frapper, cette année, dans les rangs déjà si éclaircis de notre province de Flandre. Le Révérend Père Hubert de Saint-Boniface, dans le monde Jean-Charles Freudevrind, vient de nous être enlevé dans la 62^e année de son âge et la 59^e de sa profession religieuse.

Né à Barmen en Prusse d'un père catholique et d'une mère luthérienne, il vint prendre l'habit religieux au Carmel d'Ypres, le 3 novembre 1837, espérant sans doute que la Sainte Vierge, qu'il choisissait pour sa mère et sa patronne, lui accorderait la conversion de sa mère selon la nature, et la ramènerait dans les bras de la Sainte Église, aux pieds de Jésus.

Ce Père semble être venu dans l'Ordre pour nous donner à tous l'exemple de la joie dans la souffrance, et du courage dans l'accablement d'une pénible maladie. Lorsqu'il eut fini ses études, ses supérieurs se disposaient déjà à lui confier ces offices que de fortes études humanitaires et théologiques semblaient lui avoir réservés, quand il se trouva subitement attaqué d'un mal de poitrine qui, sans lui donner la mort, l'empêchait néanmoins de vivre, mal qu'il traîna pendant trente ans, avec une énergie surhumaine et une patience héroïque. Épuisé par de pénibles efforts, ne goûtant de repos ni le jour ni la nuit, jamais il ne fit entendre le moindre murmure ni ne laissa échapper aucune plainte. Toujours il avait le visage souriant et heureux, toujours il était prêt à rendre tous les services que son mal ne lui défendait pas absolument. On a vu ce bon religieux traîner au chœur un corps exténué, on l'a vu faire l'office d'hebdomadier. Quand son tour venait de remplacer un absent, et plus tard, lorsque les progrès de sa maladie l'empêchaient de suivre les actes de la communauté, ce lui était toujours une fête de venir au chœur le dimanche et les jours solennels accompagner le chant de l'office sur l'harmonium. Il se dévoua également au salut des âmes dans le Saint Tribunal de la pénitence avec une générosité qui n'eut d'égales que ses peines et excita l'admiration et la reconnaissance des nombreux fidèles qui cherchaient auprès de lui lumière et consolation.

L'étude de la Sainte Écriture et des écrits des Saints Pères faisait ses délices. Aussi répétait-il souvent que c'est là qu'il puisait le courage nécessaire pour supporter ses douleurs.

Sa Révérence craignait d'être à charge, trouvant toujours qu'on faisait trop pour elle, et lorsqu'il lui arrivait de demander quelque léger service, c'était avec des paroles si douces, qu'elles remplissaient de confusion ceux qui étaient heureux de pouvoir le soulager.

Le Révérend Père Hubert vit approcher la mort avec calme. Comme un généreux athlète du Christ, il attendait avec joie le moment qui devait mettre un terme à ses rudes travaux et lui assurer la couronne promise.

Comme on lui parlait des derniers Sacrements, « Quand le moment sera venu, dit-il, je les demanderai. » Il les demanda en effet le dimanche, veille de sa mort. Après qu'il eut reçu avec une grande piété les secours de notre sainte Religion, il donna libre cours à l'expression de son bonheur et de sa reconnaissance, et dit au Frère qui le servait : « Maintenant je suis tranquille, je mourrai cette nuit ou demain matin ». Le lundi matin, à cinq heures, il demanda son crucifix, et à sept heures, le Révérend Père Prieur appelé en toute hâte eut à peine le temps de lui suggérer quelques pieuses aspirations. Il venait de prononcer la prière « doux Cœur de Jésus. soyez mon amour, doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! » quand le Révérend Père Hubert rendit doucement son âme à Dieu.

Il est mort, le cher Père, fort et fidèle jusqu'au bout. Espérons que le bon Dieu, qui donne à chacun selon ses œuvres, lui ouvrira bientôt les portes du paradis, où il n'y aura plus ni douleur ni souffrances, mais une joie et des délices éternelles.

R.

I.

P.

BIBLIOGRAPHIE

1. Nous sommes en retard pour annoncer un nouvel opuscule dû à l'infatigable plume de M. l'abbé Chatel. Cette fois c'est de la direction spirituelle que nous entretenit le pieux auteur. Il faut un directeur; mais celui-ci doit avoir des qualités sérieuses, seulement une fois qu'on a choisi celui qui doit guider dans la vertu il est nécessaire de lui obéir fidèlement. Voilà les trois pensées fondamentales; elles sont traitées avec solidité, jugement et véritable érudition. Ce petit traité sera utile et aux directeurs et aux âmes intelligentes qui demandent à une sage direction le chemin du ciel.

2. Le R. P. Amand de Saint-Joseph vient de faire paraître la seconde édition (1) du Manuel du Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de sainte Thérèse. L'auteur y a inséré l'important décret du 6 mars 1893 qui permet de donner, dès la veille, l'absolution générale en particulier, c'est-à-dire après la confession sacramentelle. Il a apporté aussi quelques légères améliorations et « il espère, dit-il, que cette nouvelle édition trouvera les mêmes sympathies qui ont accueilli et honoré la première ». Nous partageons la même espérance et lui en souhaitons la réalisation.

5. En vente chez TAFFIN-LEFORT, 24, rue Charles de Muysart, Lille, et 30, rue des Saints-Pères, Paris, le **Manuel de la dévotion au saint Enfant-Jésus mira-**

(1) En vente à Bagnères de Bigorre, 2 francs. franco.

culeux de Prague, par M. l'abbé J.-A. CHOLLET, docteur en théologie, professeur aux facultés catholiques de Lille.

Edition ordinaire in-32, broché	fr.	0 90
» » » percaline, tranche rouge		1 25
Edition de luxe avec filet rouge, in-32, cuir anglais, tranche dorée		2 50
» » » » » mouton poli		4 50
» » » » » chagrin poli		5 25

AVIS. — Le R. P. Henri, Carme déchaussé du couvent de Paris (35, rue de la Pompe, Passy), prie ceux de nos lecteurs qui auraient quelques documents relatifs à la vie du R. P. Dominique (1), de vouloir bien les lui communiquer. Il s'engage à les leur retourner aussitôt qu'il en aura pris connaissance.

Un certain nombre de nos abonnés de France, répondant à notre appel, se sont empressés de payer leur abonnement pour 1897. Pour leur accuser réception nous en donnons la liste, en les désignant par le numéro d'ordre marqué sur l'adresse.

212 — 221 — 309 — 382 — 393 — 376 — 405 — 406 — 417 — 433 — 435 — 440
— 445 — 452 — 463 — 465 — 470 — 554 — 1324 — 1525 — 1545 — 1468 — 1600
— 1651 — 1659 — 1736 — 1942 — 1951 — 2217 — 2245 — 2531 — 2596 — 2795.

Petite correspondance. — Nous ne connaissons pas de vie, en français, du V. P. Gratien.

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-TROISIÈME TRÉSOR

L'EXCÈS DE LA DIVINE BONTÉ.

Tu as déjà vu, mon âme, combien sont nombreuses les sources du Seigneur ton Dieu, sources bénies où tu peux puiser joyeusement toutes les eaux, tous les trésors que tu désires. Passons plus avant, ne cessons pas de chercher; nous en trouverons d'autres encore, non moins abondantes, non moins salutaires, non moins riches. Mais j'entends; tu murmures et ta voix mécontente parvient à mes oreilles: « A quoi bon, me dis-tu, découvrir tant de sources, promettre tant de trésors, si mes affaires demeurent en tel état et si je reste tellement pauvre que non seulement je me voie tout à fait vide de mérites mais encore n'ayant plus un seul bon désir? Ma vertu s'est desséchée comme

(1) Espagnol, restaurateur des Carmes déchaussés en France, mort à Rome en juillet 1870, tandis qu'il exerçait la charge de Préposé Général.

le chaume ; ma langue s'est attachée à mon palais ; mon âme en est venue à une telle abjection qu'elle a perdu jusqu'à la velléité du désir et ne ressent aucune soif de tous ces biens. Comment puiser ? je n'ai rien pour le faire. » — Vraiment, mon âme, ta pauvreté est grande ; ton abandon m'aillige, mais je ne voudrais pas te voir désespérer de ton Dieu et t'éloigner de lui, ton salut ; cela seul en effet lui déplairait plus et te nuirait davantage que tout le reste de tes maux. Allons ; ne t'en va pas ; assieds-toi plutôt au bord de la source où s'assied lui-même le Christ pour donner à ceux qui ne s'éloignent pas de lui l'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Il est écrit en effet : Nous ne nous sommes pas éloignés de vous ; vous nous vivifierez et nous invoquerons votre nom. Et si maintenant il te semble que ne puisse monter à ton cœur tout ce que tu pourrais attendre du Seigneur ton Dieu, sache que tu dois attendre de lui cela même qui ne peut pas monter jusqu'à ton cœur ; car il est écrit : Ce que Dieu prépare à ceux qui espèrent en lui, l'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu et cela n'est point monté jusqu'au cœur de l'homme.

S'attacher à Dieu, même quand on est en état si misérable, c'est toujours bon, mon âme, comme il est bon aussi de mettre en lui toujours notre espérance parce que toujours il a soin de nous. Ne vois-tu pas qu'il met à ta portée ses conseils, son secours ? Il est l'aide dans les dangers, dans les tribulations ; il relève ceux qui s'appuient sur lui ; l'abondance de sa bonté dépasse les mérites et les vœux des suppliants. N'est-ce pas à cette abondante, inépuisable source que tu peux toujours puiser même ce que tu ne mérites pas, ce que tu ne sais pas demander dans la prière ? Ecoute comment lui-même t'invite à espérer en toute patience son aide, disant : « Espère dans le Seigneur ; agis virilement ; que ton cœur s'affermisse ; attends le Seigneur. » L'âme de David s'appuyait sur cette parole ; son âme espérait dans le Seigneur. Ecoute ce que cette espérance lui a rapporté : « Attendant, dit-il, j'ai attendu le Seigneur et il m'a tendu la main. » C'est que ne point s'éloigner de Dieu, s'appuyer sur Dieu, attendre son secours, c'est déjà en quelque manière le prier ; aussi David ajoute-t-il : « Il a exaucé mes prières, il m'a tiré de l'abîme de mes misères et de la boue de mon abjection. » Son attente patiente avait été aux regards de Dieu une très agréable prière. D'ailleurs quoi d'étonnant que Dieu accorde à ceux qui ne s'éloignent point de lui, puisqu'il court après ceux qui le fuient, puisque même il secourt ceux qui marchent contre lui ?

N'était-il point chétif, Paul le futur apôtre ? n'était-il point sans mérites, sans bons désirs ? ou plutôt ses désirs n'étaient-ils pas mauvais et ses démerites nombreux ? Il se dressait comme un mur contre l'Église et contre Jésus qu'il persécutait à outrance. O quel édifice la bonté divine a construit sur cette chétive base ! La muraille a été détruite, rasée jusqu'à terre ; un fondement nouveau a été posé à une profondeur que manifesta plus tard la hauteur de l'édifice ainsi que sa masse imposante ; des pierres précieuses, des perles y furent enchâssées ; ce fut dès lors un rempart inexpugnable de l'Église, une tour si élevée que le nom du Seigneur brillant à son faite fut par là même manifesté à tout le peuple, propagé et glorifié. Je ne crois pas, mon âme, que tu puisses concevoir et atteindre par tes désirs de plus grandes grâces que celles dont Paul a été prévenu ; et pourtant, si on les compare avec l'abondance et la grandeur de

la bonté divine, que c'est peu de chose, ô Paul, que c'est peu de chose, ce que vous avez reçu !

Et toi, mon âme, dis-moi, si tu peux, quels furent tes désirs, quels tes mérites pour arriver à l'être alors que tu n'étais pas ; quelles bonnes œuvres t'ont valu d'être appelée à la grâce alors que tu ne savais ni parler ni connaître ? Si, depuis ce temps, tu as fait quelques bonnes œuvres, si tu as eu quelques bons désirs, certes il a fallu qu'ils fussent précédés de pensées bonnes ; or les premières bonnes pensées, par quelles autres les as-tu méritées ? Par aucune ; c'est sûr puisqu'elles furent les premières. Mais, si ce n'est pas par tes mérites, c'est du moins peut-être par tes forces : tu les a eues, ces pensées, comme venant de toi ? Que Paul réponde à ta place : Ce n'est pas, assure-t-il, que nous ayons la faculté de penser quelque chose comme de nous-mêmes ; notre capacité vient de Dieu. Ce qui revient à dire : C'est l'abondance de la bonté divine qui prévient et produit non seulement nos bonnes œuvres et nos bons désirs, mais encore nos bonnes pensées. Dieu lui-même nous l'atteste quand il dit : Je suis trouvé par ceux qui ne me cherchent pas, je me manifeste à ceux qui n'ont point souci de moi. Ainsi donc, mon âme, si parfois tu te trouves si mal disposée que tu ne te connaisses ni œuvres ni désirs ni aucune bonne pensée, recours vite à ce trésor de la divine bonté ; dis à Dieu que sa grâce te prévienne et te comble de douces bénédictions. Si parfois tu erres, ne sachant où aller, comme la brebis perdue, crie vers ton pasteur pour qu'il te cherche. Dis avec le psalmiste : « Je suis errant comme la brebis perdue ; cherchez, mon Dieu, votre serviteur. » Crois-moi : tout bien que ta prière ne peut espérer ni mériter d'obtenir, tu l'obtiendras en t'adressant à la divine bonté. Tout mal que tu redoutes et dont tes efforts ne peuvent te garantir, la divine bonté te donnera le moyen de l'écarter. En effet, Dieu peut, nous dit l'apôtre, faire surabonder en nous, par son opération toute puissante, ce qui est l'objet de nos demandes et de nos pensées. C'est pourquoi, connaissant bien ce trésor, la sainte Église le montre à ses enfants, leur apprenant à prier durant la messe en ces termes : Dieu tout puissant et miséricordieux, vous qui, dans l'abondance de votre bonté, dépassez les mérites et les vœux des suppliants, répandez sur nous votre miséricorde afin que soit écarté ce que nous redoutons et afin que nous soit donné ce que la prière n'oserait pas réclamer de vous.



CALENDRIER

avec intention de prières.

Ce mois est consacré au Saint Enfant Jésus.

Patron du mois. — **S. Anastase, martyr de l'Ordre**

Vertu „ — **Amour de Jésus Enfant.**

1. **Vendredi.** — CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Intention : *Tous les vœux et désirs de nos abonnés et lecteurs pour cette année nouvelle.*
2. **Samedi.** — Octave de S. Etienne. = *Le Souverain Pontife.*
3. **Dimanche.** Octave de S. Jean = *Nos Supérieurs généraux.*
4. **Lundi.** — Octave des SS. Innocents. = *Plusieurs communautés religieuses.*
5. **Mardi.** — Vigile de l'Épiphanie. = *Le R. P. Hubert de S. Boniface, décédé en notre couvent, à Gand.*
6. **Mercredi.** — ÉPIPHANIE. = *L'Ordre du Carmel.*
7. **Jeudi.** — 2^e jour dans l'octave. = *Le bien spirituel et temporel d'une famille.*
8. **Vendredi.** — 3^e jour dans l'octave. = *Les études de deux jeunes gens.*
9. **Samedi.** — 4^e jour dans l'octave. = *Le R. P. Joseph-Dominique de la Vierge du Carmel, décédé au Carmel d'Avila (Espagne).*
10. **Dimanche dans l'octave.** = *Le bonheur d'un jeune ménage.*
11. **Lundi.** — 6^e jour dans l'octave. = *Nos missionnaires.*
12. **Mardi.** — 7^e jour dans l'octave. = *La conversion des pécheurs.*
13. **Mercredi.** — Octave de l'Épiphanie. = *La persévérance de nos novices.*
14. **Jeudi.** — S. Hilaire, Évêque et Docteur († 367). = *Les évêques de Belgique.*
15. **Vendredi.** — S. Paul, 1^{er} ermite (iv^e siècle). = *Le Tiers-Ordre de N. D. du Mont Carmel et de S^{te} Thérèse.*
16. **Samedi.** — S. Marcel, Pape et Martyr (iv^e siècle). = *Tous ceux qui portent le S. Scapulaire.*
17. **Dimanche, le deuxième après l'Épiphanie.** — LE TRÈS SAINT NOM DE JÉSUS. = *La dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague.*
18. **Lundi.** — Chaire de S. Pierre à Rome. = *L'extension de la foi.*
19. **Mardi.** — S. Canut, Roi et Martyr († 1086). = *Les pauvres.*
20. **Mercredi.** — SS. Fabien et Sébastien. = *Tous nos abonnés, lecteurs et collaborateurs.*
21. **Jeudi.** = S^{te} Agnès, Vierge et Martyre († 304). = *Les religieuses de l'Ordre du Carmel.*

- 22. Vendredi.** — S. Anastase, Martyr de l'Ordre († 428). = *Les âmes du Purgatoire.*
- 23. Samedi.** — Les Epousailles de la S^{te} Vierge. = *Toutes les causes de béatification et de canonisation de l'Ordre du Carmel.*
- 24. Troisième dimanche après l'Épiphanie.** — FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE. = *Toutes les familles chrétiennes.*
- 25. Lundi.** — Conversion de S. Paul. — *Jour consacré au Saint Enfant Jésus.* = *Toutes les intentions qui lui ont été recommandées pendant ce mois, et publiées aujourd'hui.*
- 26. Mardi.** — S. Polycarpe, Évêque et Martyr. = *Des défunts.*
- 27. Mercredi.** — S. Jean Chrysostome, Confesseur et Docteur († 407). = *La prospérité et l'extension de notre nouvelle revue : Le Messager du Saint Enfant Jésus de Prague.*
- 28. Jeudi.** — S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie de l'Ordre. = *Plusieurs Enfants de Marie.*
- 29. Vendredi.** — S. François de Sales, Évêque et Docteur († 1622). = *Les âmes inclinées à la colère.*
- 30. Samedi.** — S^{te} Martine, Vierge et Martyre († III^e siècle). = *Tous les ordres religieux.*
- 31. Quatrième dimanche après l'Épiphanie.** — S. Pierre Nolasque, Confesseur († 1256). = *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*



Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

Maison VERBEKE-LOYS Imprimeur-Libraire

rue Nord du Sablon 46, à Bruges

Assortiment au complet de tous les articles relatifs à la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

1° *Imagerie*. Grande variété de choix.

2° *Petits tableaux*. De toute dimension.

3° *Médailles*. En métal blanc, en cuivre et en argent.

4° *Petits chapelets*. Montés en fil de fer, de cuivre, de maillechort et d'argent.

5. *Statuettes*. En nickel de 6, 10 et 15 centimètres. En plâtre polychromé de diverses dimensions.

6° *Garnitures et ornementation des statues*. Chandeliers, candélabres, bougies, fleurs et bouquets, niches et chapelles, etc. Format mignon.

Tous ces articles sont à prix modérés.

ACTE OFFICIEL

TRÈS SAINT PÈRE,

Les Procureurs Généraux de l'une et l'autre Observance de l'Ordre des Frères de N.-D. du Mont-Carmel très humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté la supplient que les Tertiaires du dit Ordre puissent recevoir deux fois par an la bénédiction papale avec l'Indulgence y annexée, ainsi qu'aux jours suivants, à savoir, la Nativité de N.-S. Jésus-Christ, sa Résurrection à Pâques, la Pentecôte, de même aux fêtes du Très Saint-Sacrement, de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie, de S. Joseph, Époux de celle-ci (19 mars), de sainte Thérèse, vierge (15 octobre), de tous les saints de l'Ordre des Carmes (14 novembre) l'absolution générale, c'est-à-dire la bénédiction avec indulgence plénière.

La Sacrée Congrégation préposée aux Indulgences et aux saintes Reliques, usant des facultés spéciales que lui a accordées Notre Saint Père le Pape Léon XIII à bienignement, concède aux Tertiaires de l'un et de l'autre sexe de l'Ordre du Carmel, purifiés par la confession, nourris de la Sainte Communion, une Indulgence plénière, s'ils reçoivent deux fois par an la bénédiction papale et à la condition de prier un certain temps aux intentions du Souverain Pontife. Également elle a concédé une indulgence plénière aux mêmes conditions aux susdits Tertiaires qui recevront l'absolution et la bénédiction aux jours de fête désignés dans la supplique, mais en observant ce que de droit il faut observer, surtout ce qui est prescrit dans les lettres apostoliques données sous forme de Bref le 7 juillet 1882; la concession faite le 27 février 1886, ayant vigueur jusque maintenant pour les membres du dit Tiers-Ordre est entièrement abrogée et la présente aura sa valeur à perpétuité sans aucune expédition de Bref nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome de la Secrétairerie de la même Sacrée Congrégation le 9 juillet 1896.

A. Card. STEINUBER, Præf.

✕ A. ARCHIEP. NICOPOLITAN, Secret.
Cela concorde avec l'original.

Rome, 10 octobre 1896.

F. RAYNAUD M^{re} DE S. JUSTE.
Procureur Général.

FÉVRIER 1897

BEATISSIME PATER,

PP. Procuratores Generales Ordinis Fratrum B. M. V. de Monte Carmelo utriusque Observantiæ ad Pedes S. V. humillime provoluti supplicant ut Tertiarii proprii Ordinis bis in anno Benedictionem Papalem cum adnexa Indulgentia Plenaria, et diebus infra descriptis, videlicet Nativitatis D. N. J. C., Paschatis, Resurrectionis Ejusdem ac Pentecostes: itemque, in festis diebus Sacratissimi Corporis Christi, Purificationis et Assumptionis B. V. Mariæ, S. Josephi Ejusdem Sponsi (19 Martii), S. Theresiæ Virg. (15 Octobris) ac Omnium Sanctorum Ordinis Carmelitarum (14 Novembris) Absolutionem Generalem hoc est Benedictionem cum Indulgentia Plenaria accipere possint.

Quod etc.

S. Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita, utendo facultatibus a SSmo D. N. Leone PP. XIII sibi specialiter tributis, universis utriusque Sexus Tertii Ordinis Carmelitici Sodali-bus Sac. Confessione expiatis Sacraque Synaxi reffectis bis in anno recepturis papalem Benedictionem, plenariam Indulgentiam benigne concessit, si ad mentem S. S. Deo aliquandiu supplicaverint; iisdem pariter Plenariam sum iisdem conditionibus Absolutionem h. e. Benedictionem item accepturis diebus festis, qui in supplici libello describuntur, servatis de jure servandis, iis præsertim quæ in Literis Apostolicis in forma Brevis d. d. 7 Julii 1882 præscribuntur, abrogata omnino alia concessione d. sub die 27 Februarii 1886, quæ pro Sodalibus prædicti Tertii Ordinis huc usque viguit.

Præsenti in perpetuum valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis die 9 Julii 1896.

A. Card. STEINUBER, Præf.

✕ ALEX. ARCHIEP. NICOPOLITAN,
Secret.

Concordat cum originali. Romæ, die 10 Oct. 1896.

L. ✕ S.

FR. RAYNALDUS M^a a S. JUSTO
Procurator Generalis
Carm. Excalceat.

SUR LA CONNAISSANCE DE DIEU

“ *Quis es Domine?* „
Qui êtes-vous Seigneur?
(ACTES DES APÔTRES.)

Qu'est-ce que Dieu? Tel est le cri qui a retenti dans le ciel dès la formation des Anges, alors que Lucifer ayant dit dans son orgueil : Je serai semblable à Dieu. Michel et tous ses anges lui répondirent : “ *Quis ut Deus?* „ Qui est semblable à Dieu ? Qui pensez-vous donc que Dieu soit, pour vous croire semblable à lui ? Qu'est-ce que cette Majesté infinie qui vient de nous tirer du néant pour que vous osiez vous comparer à lui ! Qu'est-ce que Dieu ? Mais ignorez-vous, que c'est la seule parole, la seule pensée qui soit encore admise dans le ciel ? Dieu est alors tout en tous, tout pour tous, en lui tous ont tout ce qu'ils désirent, en lui ils voient tout ce qu'ils savent. Toujours ils sont rassasiés des biens abondants de la maison de Dieu, *satiabimur ab ubertate domus tue*, et toujours ils sont avides, et c'est en Dieu que toujours ils les cherchent et que toujours ils les trouvent. Oui, l'éternité tout entière les verra occupés à étudier Dieu, et à trouver leur volupté dans cette étude. Qu'est-ce que Dieu ? Telle est leur pensée unique.

Et sur la terre que voyons-nous ?

L'esprit humain a été créé curieux par nature. Tous les hommes cherchent à savoir ; les savants approfondissent toutes les branches des sciences, les ignorants cherchent à se repaître au moins des nouvelles du jour, et que cherchent les uns et les autres, dans leur avidité insatiable : la vérité ! Or la vérité c'est Dieu, non pas une vérité en particulier, mais la suprême vérité, celle dont dépendent les vérités universelles, d'une façon nécessaire, les vérités contingentes, d'une façon libre. Dieu, voilà donc l'objet final auquel tend naturellement l'intelligence humaine, sans se rendre compte de l'Être vers lequel elle tend, comme la pierre vers le centre. Qu'est-ce que Dieu ? Voilà donc ce que chacun désire naturellement savoir, et ne parvient jamais en cette vie à découvrir clairement, ni même dans l'autre monde, à comprendre adéquatement.

Au célèbre monastère du Mont Cassin, métropole des moines d'Occident, croissait au commencement du ^{xiii}^e siècle un bel enfant de cinq à dix ans. Dans l'incarnat de ses joues le sang des rois de Sicile se mêlait à celui des empereurs d'Allemagne. Mais voici que cet enfant devient pensif, rêveur; il fuit l'aspect et le commerce de ses compagnons, on le voit errer solitaire dans les allées du jardin monastique.

Ah! sans doute il regrette le château paternel posé comme un nid d'aigle sur la cime d'un rocher. Sans doute, il soupire en se rappelant la douceur des baisers maternels! Il pense à ses jeux, à ses compagnons de plaisir! Voyez-le passer dans les cloîtres silencieux de l'antique abbaye; il rencontre un moine aux cheveux blancs, le front ridé par de longues méditations, les joues creusées par le jeûne. L'enfant lui pose cette question: " Mon père, qu'est-ce que Dieu? " Et qui eût pu lire dans l'avenir aurait vu briller sur sa tête enfantine la couronne des saints et l'auréole des docteurs de l'Église. C'était saint Thomas d'Aquin. Nul n'a parlé de Dieu comme lui en a parlé; or la suprême solution qu'il ait trouvée à sa question, savez-vous ce que c'est? C'est que nous pouvons mieux comprendre ce que Dieu n'est pas, que comprendre ce qu'il est (1).

Cette réponse, il l'avait trouvée dans saint Denis l'aréopagite, le père de la théologie mystique. Ce savant disciple de saint Paul ne trouve pas de meilleure comparaison pour représenter Dieu, que celle d'une nuée éblouissante. Rien de plus visible qu'une pareille chose, mais rien de plus impénétrable. Son éclat attire les regards de tout homme qui n'est pas complètement aveugle. Ainsi il n'est peut-être pas un homme raisonnable qui soit parvenu à se dire, je ne dis pas au fond de son cœur, mais au fond de son esprit: " il n'y a pas de Dieu! „ *Dixit impius in corde suo: non est Deus.*

Toutefois, si rien n'est plus visible qu'une nuée lumineuse, rien dans un sens n'est plus invisible qu'une nuée éblouissante. Rien n'est plus évident en soi que l'existence de Dieu; cette connaissance est spontanée en tout homme; la connaissance réflexe, raisonnée,

(1) Nous ne voulons pas discuter ici les fondements de cette tradition. Nous nous contentons de la citer.

philosophique est au contraire fort rare et difficile. *Vere tu es Deus absconditus*. Comme l'éclat d'une nuée brillante éblouit les regards, on ne la pourrait fixer longtemps; de même les splendeurs de la divinité causent aux âmes admises à les contempler sur la terre encore derrière un voile seulement, une souffrance au-dessus de toute douleur; c'est le suprême tourment des saints privilégiés, que Dieu purifie complètement, pour les faire jouir de sa présence.

En outre, une nuée nous empêche de distinguer la forme et la couleur des objets qu'elle enveloppe; et c'est ce qui arrive également dans la connaissance de Dieu; l'âme, au plus sublime degré de perfection qu'elle puisse atteindre, voit bien Dieu d'une façon générale et confuse, mais elle perd la connaissance de ses idées particulières et des formes imaginaires sous lesquelles nous nous représentons la Majesté infinie.

Mais ce n'est pas seulement saint Denis qui affectionne cette comparaison d'une nuée éclatante; le Tout-Puissant lui-même semble ne pouvoir en trouver de plus frappante.

Lorsque Notre-Seigneur se transfigura sur le Thabor, la divinité voulut témoigner sa présence d'une façon sensible. Une nuée lumineuse couvrit les disciples. *Nubes lucida obumbravit eos*. Voyez-vous encore ici ce mélange d'ombre et de lumière? Et la colonne qui guidait les Hébreux dans le désert, n'était-elle point de feu pendant la nuit et de nuée pendant le jour? *Respiciens Dominus per columnam ignis et nubis* (Exod. xiv, 24. V. etiam ibid. xiii, 31).

Puisque, du fondateur de la loi de grâce, nous remontons au promulgateur de la loi de crainte, nous trouvons encore " les feux et les éclairs „ avec " les torrents de fumée „. Jehovah se disposait à donner au peuple choisi sa loi sainte, sur le mont Sinai : alors

" Sur son sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enformé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire. „

(Voir l'Exode, chap. 19, etc.)

Saint Thomas d'Aquin avait un ami, un illustre ami, saint Louis, roi de France. Ce valeureux guerrier, le plus fier des chrétiens, était dévoré d'une ambition bien plus élevée que celle de conquérir la Terre Sainte, il prétendait avant tout acquérir la possession de Dieu

dans le ciel, et sa connaissance ici-bas. Un jour, il demande à un officier de sa cour : “ Sénéchal, quelle chose est Dieu? „ Et le Sire de Joinville de répondre : Sire, ce est chose si bonne que meilleure ne peut être. — Oh ! que cette définition est belle ! Qu'elle est vraie dans sa naïveté ! Saint Anselme de son côté définit Dieu : *Eus quo majus cogitari nequit.* “ L'être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand. „ Oui, car il est le bien infini (page 544, t. 18, Rrohrbacher). Il possède en lui-même tout le bonheur et tout l'agrément que nous pourrions désirer. *Omne delectamentum in se habentem.* C'est comme la manne (Exode xvi). Elle avait le goût que chacun souhaitait dans le moment même; ainsi Dieu fournira à ses élus, selon leur désir, des jouissances toujours anciennes et toujours nouvelles.

Et quand l'on n'éprouvait pas actuellement de désir particulier, la manne avait le goût de farine mêlée avec du miel, c'est-à-dire de la nourriture la plus substantielle, avec la plus douce et la plus agréable.

Ainsi Dieu est force et douceur, miséricorde et justice, puissance et bonté.

La manne était blanche comme la neige, image de la sainteté du Seigneur et de sa gloire éclatante.

La manne tombait tous les matins, se fondait aux premiers feux du soleil, ne pouvait se garder pour le lendemain, sauf la veille du sabbat où elle se conservait jusqu'au premier jour de la semaine; prise dans une égale mesure, pour tous elle correspondait à l'appétit de chacun. Tout cela nous montre qu'ici bas Dieu nous donne des avant-goûts de la félicité céleste, mais par moments seulement et comme à la dérobée, car nous sommes encore en exil. Il faut être vigilants et prévenir le jour, si l'on veut obtenir sa visite intérieure, enfin dans l'éternité qui était représentée comme on le sait par le sabbat, Dieu sera la nourriture intellectuelle sans interruption et sans fin de ses élus; ils verront tous le même Dieu, ils posséderont tous la même gloire, quoiqu'à des degrés différents, et ainsi ils en jouiront chacun d'après leur capacité respective.

Enfin, et cela nous ramène à notre sujet, la manne était un aliment mystérieux, miraculeux, en sorte que les Hébreux, en la voyant la première fois, s'écrièrent : “ Mannu? „ C'est-à-dire, qu'est-ce que cela, et c'est même de là aussi qu'est venu son nom. Mais Dieu, voilà le mystère des mystères !

Voilà l'objet dont toutes les créatures doivent se demander éternellement : Qu'est-ce que cela ? Mannu ? Qu'est-ce que Dieu ? Puisse-nous répondre bien à cette question pendant toute l'éternité !

BIOGRAPHIE DU VÉNÉRABLE PÈRE JEAN DE MARIE

AVANT-PROPOS

Cette biographie est extraite du tome IV des *Annales du Carmel réformé*, dont elle remplit les chapitres 8, 9, 10 et 11 du 14^e livre. Elle a été composée, en grande partie, sur la vie du Vénérable Père écrite par le R. P. Isidore de Saint Joseph et publiée à Rome en 1649. Le Père Isidore était Belge et de la noble famille De Baes; il naquit à Ypres vers l'an 1596, et reçut au baptême le nom de Liévin. Il parcourut d'une manière très brillante le cours des études littéraires, philosophiques et théologiques, dans la célèbre Université de Douai. Une maladie longue et opiniâtre vint arrêter, ou plutôt déterminer et diriger sa carrière : notre Vénérable Père Dominique de Jésus-Marie le visita, à son retour de cette fameuse bataille de Prague où, grâce à lui, les armées catholiques avaient remporté une complète victoire; il le guérit miraculeusement, et le confirma tellement dans son désir d'embrasser la vie religieuse, que, dès l'année suivante, c'est-à-dire au mois d'avril 1622, le jeune Liévin entra chez les Carmes Déchaussés et prit l'habit sous le nom de Frère Isidore de Saint-Joseph. Il fut dans le cloître un modèle achevé de toutes les vertus. Aussitôt après sa profession, on lui confia l'enseignement de la théologie, d'abord en Belgique, puis à Rome où, pendant vingt-deux ans, il fut chéri de tous les savants, et consulté comme un oracle dans les questions les

Cette biographie se trouve en tête de la première édition de la traduction par le T. R. P. Berthold de l'Instruction des novices du Vénérable Père Jean de Jésus Marie.

plus difficiles, et en particulier dans celle du Jansénisme, qui agitait alors toute l'Allemagne. Il remplit ensuite les grandes charges de l'Ordre, et fut successivement et à diverses reprises, Prieur, Procureur Général et Définiteur Général. Sa science et sa sainteté attirèrent sur lui l'attention des Souverains Pontifes : Innocent X et Alexandre VII l'attachèrent à diverses Congrégations en qualité de Consulteur et lui confièrent des missions importantes et délicates. Le R. P. Isidore mourut à Rome, au couvent de N.-D. de la Scala, au mois de mai de l'année 1666. Ce que nous venons de dire de ce grand homme suffit pour montrer que ce qu'il raconte du Vénérable Père Jean de Jésus-Marie mérite une entière créance; d'ailleurs, il a été presque contemporain du Vénérable, et il a pu facilement s'instruire de tout ce qui le concernait.

Nous rapportons ici, pour nous y associer nous-mêmes, les deux protestations que le R. P. Isidore a mises, l'une au commencement, l'autre à la fin de la vie du Vénérable Père Jean de Jésus-Marie.

A. Protestation de l'auteur de la vie suivante, conformément aux décrets de la Sainte Église Romaine.

“ Je n'ai pas en vue, par cet écrit, de préparer les voies à quelque acte de béatification, ou de prévenir le jugement des Supérieurs; je remplis le rôle d'historien, et je n'ai point d'autre intention que d'exciter en moi-même et dans mes Frères le zèle de la perfection religieuse. Au reste, je m'en réfère entièrement au jugement et aux décrets de la Sainte Église Romaine. „

B. Conclusion et protestation de l'auteur.

“ Tel est le tableau que j'ai tracé des vertus de notre R. P. Jean de Jésus-Marie, ou, si l'on veut, l'idée que j'ai donnée du vrai Carme Déchaussé. Quant à ce que j'ai dit, en passant, de révélations ou d'autres grâces surnaturelles, je ne veux pas qu'on l'entende en ce sens que ces faits auraient été examinés, ou confirmés par l'Autorité du Siège Apostolique, ou même approuvés par les Prélats inférieurs; et je ne prétends pas, par mes écrits, honorer ou publier la sainteté de qui que ce soit, ni, en aucune façon, préluder ou aider à quelque acte de béatification; mais, m'en référant absolument au jugement

et aux décrets de la Sainte Église Romaine et des Supérieurs, je laisse toutes choses dans les termes et dans l'état où elles se trouvaient avant mon travail. »

Bruxelles, 21 avril 1872, fête du patronage de N. S. Père Joseph.

P. BERTHOLD-IGNACE DE SAINTE ANNE,
C. D.

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE, JEUNESSE ET VOCATION DU VÉNÉRABLE JEAN DE JÉSUS-MARIE.

Cet homme admirable naquit l'an 1564, à Calahorra, ville de la Vieille-Castille, en Espagne. Il était fils de Diégo de Saint-Pierre, maître ès-arts et docteur en médecine, et de Dona Anne Uztarroz, qui appartenait à la noble et ancienne maison des Soparchos y Uztarroz, du pays de Roncal, au royaume de Navarre. Nous ne connaissons pas le jour précis de sa naissance ; mais il est certain qu'il reçut le saint baptême, en l'église cathédrale, le 27 janvier, jour où l'on célèbre la fête de saint Jean-Chrysostome. A cause de cette circonstance, on donna à l'enfant le nom de Jean : c'était comme un présage de l'avenir ; car il devait être, par ses écrits, une autre bouche d'or.

Sa mère avait déjà auparavant expérimenté que Dieu veillait tout particulièrement sur le fruit qu'elle portait : elle tomba du haut d'un escalier, se cassa la jambe, et demeura en proie à d'atroces douleurs ; or, de l'aveu même des médecins renommés qui la traitèrent, il ne fallut rien moins qu'un miracle pour qu'une chute aussi affreuse et des souffrances aussi cruelles n'eussent pas occasionné un accident. Dona Anne se confirma facilement dans cette opinion ; car, pendant tout le temps qui précéda la naissance de son enfant, et lorsqu'elle le mit au monde, elle se vit heureusement exempte de tout ce qui, depuis la prévarication de la première femme, afflige et tourmente toutes les mères : les douleurs cédèrent la place à la joie la plus douce ; et Anne, attribuant cette faveur à la future sainteté de son fils, se sentit secrètement poussée à croire que Dieu le réservait à quelque chose de grand.

La maison où cet enfant de bénédiction vit le jour devait aussi être l'objet des prédilections du ciel : elle fut convertie en un couvent de religieux Franciscains. Aussi Jean put dire, comme sainte Cécile, qu'il avait pour héritier Dieu lui-même, puisque de sa demeure on avait fait une église consacrée uniquement et pour toujours au culte de la majesté divine.

Dieu voulut manifester encore plus clairement ses desseins sur le petit Jean, lorsque lorsque celui-ci avait à peine atteint l'âge de cinq ans. Une sœur de son père, femme de très grande vertu, se trouvait au déclin de sa vie, qu'elle avait entièrement employée à *la pratique* des bonnes œuvres. A la suite d'un accès violent, elle sembla perdre tout à fait connaissance. On la tenait pour morte, quand tout à coup, reprenant ses sens, elle montra un visage rayonnant, et dit à sa belle-sœur : Anne, réjouis-toi ; car j'ai vu ton fils à Rome, parmi les Carmes déchaussés, revêtu de leur habit, et vénéré comme saint. „ Cette prédiction est d'autant plus remarquable qu'à cette époque (1569) on n'avait point encore vu dans le pays le costume des Carmes déchaussés, et que, d'un autre côté, le premier couvent, celui de Durrelo, comptant à peine une année et demie d'existence, les deux fondateurs (1) qui y menaient une véritable vie d'ermites, étaient peu connus, et fort éloignés d'espérer que la réforme s'étendrait un jour jusqu'en Italie.

Dès ses plus tendres années, Jean fit concevoir les plus magnifiques espérances. Homme parfait avant l'âge, il était pour ses égaux un miroir de modestie ; pour ses supérieurs un sujet de sainte confusion ; pour les gens de bien, un aiguillon puissant ; et pour tous ses parents, une source de douces consolations ; tous admiraient, parmi les fleurs du printemps de sa vie, des fruits de vertu en pleine maturité. On découvrait en lui un naturel vif, intelligent, prudent dans l'entreprise, actif dans l'exécution. Il était doué d'une compassion si tendre envers les pauvres, qu'il lui arrivait, pour venir à leur aide, de dépasser les limites de son pouvoir. Lorsque ses parents lui donnaient des friandises, ou qu'il pouvait lui-même adroitement s'en procurer, il les distribuait aux malheureux qu'il soignait ensuite de ses propres mains.

(1) Notre saint Père Jean de la Croix et le Père Antoine de Jésus.

Et il ne manquait pas de les recommander à tous ceux de sa maison. La plus grande faute qu'il commit à cette époque, fut de cueillir quelques fleurs dans un jardin sans la permission du propriétaire. Il en eut un tel regret, qu'il écrivit à sa mère pour la prier de réparer le dommage.

Aussitôt que sa raison commença à se développer, il fit paraître un esprit très pénétrant. Pour cultiver d'aussi heureuses dispositions, ses parents s'empressèrent de l'envoyer aux écoles : ses progrès furent si rapides dans l'étude de la grammaire et de la rhétorique, qu'il fallut bientôt lui chercher un champ plus vaste et le faire entrer à l'Université de Salamanque.

Il y apprit les lettres latines et grecques, et y fit son cours de philosophie avec un succès merveilleux.

Son amour pour la vertu marchait de pair avec son ardeur pour la science ; et, pendant que son esprit s'enrichissait de tous les trésors de la sagesse humaine, son cœur prêtait une oreille docile aux leçons d'une sagesse plus relevée, qui lui enseignait à marcher d'un pas ferme dans le chemin de la perfection et du ciel. Mais ce n'était point assez ; Dieu voulait que cette âme d'élite eût, pour lutter contre les tempêtes et contre les écueils de la vie, d'autres voiles et d'autres rames que celles de la piété commune. Il lui montra donc la religion comme le moyen le plus sûr d'arriver heureusement au port ; et, afin de le déterminer à prendre ce parti, il lui parla, non dans le souffle d'un léger zéphir, comme au saint prophète Élie, mais dans la bourrasque d'un vent violent et impétueux.

Jean entendit un jour raconter la fin lamentable du trop coupable Udon, archevêque de Magdebourg : le récit qu'on lui fit des faveurs extraordinaires dont ce malheureux avait été comblé, de la noire ingratitude par laquelle il y avait répondu, des crimes et des infamies dont il avait souillé sa dignité et son ministère, et du châtiment terrible que Dieu lui avait infligé, remplit de terreur l'âme de notre étudiant. Il considéra avec effroi les grands périls auxquels les talents et la liberté exposent la jeunesse, et ne vit de sécurité que dans la religion, c'est-à-dire, dans la pratique de l'humilité, de la retraite et de l'obéissance.

Puis il tremblait encore, en songeant que les conseils de Dieu sont

un abîme; que l'homme est lui-même un abîme de misères, lorsque la main du Seigneur se retire de lui; que la vertu présente n'est pas une garantie pour l'avenir; que, si Dieu est infiniment bon, il est aussi infiniment juste. Toutes ces considérations le remuèrent profondément, et excitèrent dans son cœur, avec le sentiment d'une crainte filiale à l'égard de Dieu, le désir arrêté de quitter le monde et d'aller chercher un abri dans le cloître.

On était en 1582; la réforme du Carmel, érigée en province séparée, voyait s'ouvrir devant elle une ère de paix et de prospérité. C'est là que Jean voulut se réfugier et ensevelir, sous l'humble habit de Carme Déchaussé, le magnifique avenir qui lui promettaient ses brillantes études et son riche patrimoine.

CHAPITRE II

NOVICIAT ET PROFESSION DU VÉNÉRABLE JEAN DE JÉSUS-MARIE. — IL PASSE EN ITALIE. — SES ÉTUDES. — OFFICES QU'IL REMPLIT.

La même année que la grande sainte Thérèse, semblable à l'aigle royal, s'envolait vers les cieux, le Vénérable Jean repliait ses ailes dans notre couvent de Pastrana : digne fils d'une telle mère, il semblait destiné à la remplacer ici-bas. Son renoncement à tout ce qu'il laissait dans le monde fut si parfait dès le principe, qu'en apprenant pendant l'année de son noviciat, la mort de son bon père, il demeura aussi calme que s'il se fût agi d'un étranger; et cette grandeur d'âme, il la puisait en Dieu, à qui il s'était entièrement abandonné. S'il recevait des lettres de sa mère, il les gardait des mois entiers sans les lire; puis il les portait à son Supérieur, en le priant de vouloir lui communiquer seulement ce qui pouvait être utile à son avancement spirituel, parce que, de tout le reste, il ne voulait rien savoir.

Il avait dix-neuf ans lorsqu'il prononça ses vœux : en cette circonstance solennelle, il se mit à toute la hauteur du nouvel état qu'il embrassait, se soumettant sans réserve, et avec une constance qui ne se démentit jamais dans la suite, aux nombreuses obligations qui y sont attachées; de sorte que nous n'aurons pas lieu de nous étonner que Dieu l'ait choisi pour être le fondement de la Réforme du Carmel en Italie.

Peu de temps après sa profession on l'envoya à Alcalá pour y étudier la théologie. Malgré tous les efforts de son humilité, le rare talent qui le distinguait jeta un tel éclat dans les séances publiques, qu'il était l'admiration des élèves et de ses maîtres. Un jour, le P. Nicolas Doria, alors Provincial des Carmes Déchaussés, l'entendit défendre ses thèses : il en fut émerveillé, et résolut aussitôt de le faire passer au couvent de Gênes, récemment fondé, dans l'espoir qu'un religieux si fervent et si magnifiquement doué serait le plus solide soutien de l'observance, et la meilleure recommandation de la Réforme.

Jean de Jésus-Marie reçut cet ordre avec la joie la plus vive : en quittant l'Espagne, il mettait une plus grande distance entre lui et les siens, et il lui semblait qu'il pourrait plus facilement encore se mettre en garde contre l'amour naturel et donner tout son cœur à Dieu.

L'obéissance le força à passer par sa ville natale, qui était sur son chemin, pour prendre congé de sa mère, de ses sœurs et de ses autres parents ; mais, une fois ce devoir accompli, il ne se souvint plus de ses proches que pour les recommander dans ses prières.

Le cours de théologie était déjà organisé au couvent de Gênes. En y arrivant, Jean de Jésus-Marie se remit à ses études, qu'il continua avec le plus grand succès sous tous les rapports : pendant qu'il ornait son intelligence des plus pures vérités spéculatives, il échauffait sa volonté des rayons de la lumière divine, et il enrichissait sa mémoire de tout ce qui pouvait alimenter le feu sacré de la science et de la vertu. Chaque jour, il apprenait par cœur un chapitre de l'Écriture Sainte et un article de la Somme de saint Thomas ; et ces deux livres, il les lisait toujours à genoux, la tête découverte, et avec une si profonde attention, que ce qu'il avait une fois appris ne s'effaçait plus de son souvenir. Aussi possédait-il avec une perfection que l'on pourrait appeler miraculeuse, la connaissance des Saints Livres et de tous les points les plus subtils et les plus élevés de la Scolastique : il suffisait de l'entendre pour être instruit et charmé tout à la fois. Il ne lui arriva jamais d'entrer dans la classe, ou de prendre un livre pour s'en servir dans sa cellule, sans se recueillir quelques instants, afin de demander, dans une fervente prière, les lumières nécessaires, et de diriger son intention à la plus grande gloire de

Dieu, se mettant dans la disposition de savoir ou de ne pas savoir, selon que la chose serait le plus utile à ses intérêts spirituels ou au salut des âmes. Voici la formule de direction dont il se servait en ces circonstances : “ O Jésus, Notre-Seigneur, qui êtes la vraie sagesse de Dieu, et qui ne vous communiquez d'ordinaire qu'aux cœurs purs et simples, purifiez mon âme dans le feu de votre amour, et affermissez mon intelligence et ma mémoire, afin que je puisse apprendre tout ce que vous m'ordonnez de savoir. Faites, ô mon Dieu, qu'en tout et partout, je ne cherche que vous, je n'aime que vous, je ne connaisse que vous; car c'est se tromper grossièrement que de vouloir chercher, aimer et connaître quelque chose en dehors de vous, qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! „

(A suivre.)

NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

d'après sainte Thérèse.

Nous venons de voir en effet que, pour la grande mystique, l'oraison consiste dans toute pensée que l'on a de Dieu. Parfois cette pensée accompagnera la prière vocale; parfois elle se produira seule et en silence : c'est une différence accessoire. Entendons bien seulement ce qu'est une “ pensée de Dieu „. Le mot pensée s'applique soit à l'opération purement spéculative de l'intelligence produisant ses concepts sans les faire rayonner hors d'elle-même, soit à la mise en mouvement de la volonté et des puissances inférieures émues et entraînées par l'illumination de l'esprit. Évidemment ici le premier sens n'a pas de place : autrement ils feraient oraison, les impies et les frondeurs qui pensent à Dieu pour l'insulter. La pensée, dont nous parlons, est précisément ce que le catéchisme appelle “ élévation et application de l'âme à Dieu „ en quoi consiste essentiellement la prière. Une fois de plus l'enseignement de Thérèse se trouve en parfaite coïncidence avec celui de l'Église. De même, penser à Dieu, cela voudra dire penser à tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à Dieu : tels “ nos devoirs, nos péchés, l'enfer, le paradis, les travaux et les dou-

leurs que Notre-Seigneur endura pour nous. „ Se mettre en l'esprit toutes ces choses, c'est faire oraison. Il est vrai, nous ne sommes alors qu'au plus bas degré de l'oraison mentale puisque le sommet, c'est-à-dire l'union divine, se perd dans les régions de la béatitude éternelle. Mais, si nous voulons une idée générale de l'échelle sainte, Thérèse va, comme en passant, nous en donner la définition suivante qui en comprend tous les échelons : “ D'après moi, l'oraison n'est qu'un commerce d'amitié où l'âme s'entretient seule à seul avec celui qu'elle aime et dont elle se sait aimée. „

Comme cela éclaire le “ rien à craindre „ de tout à l'heure ! Que peut-on craindre avec Dieu pour ami ? Il est vrai, le monde et le démon ne manqueront pas de présenter mille dangers et d'opposer d'imaginaires périls. “ O misérable et malheureux monde !... Cette voie, dit-il, est toute semée d'écueils : une telle personne s'y est perdue ; celle-ci s'y est égarée ; cette autre, qui ne cessait de prier, n'a pu éviter de tomber... En vérité, il raisonne d'une plaisante manière. “ Thérèse avait entendu bien souvent les raisonnements du monde, en cette petite cité d'Avila où les choses spirituelles étaient l'ordinaire aliment des causeries de société et où l'on passait son temps à surveiller les personnes pieuses, tout comme chez nos bonnes devotes d'aujourd'hui. L'avait-on assez plainte et assez décriée, cette doña Thérèse, avec ses utopies et ses illusions ! C'est d'expérience qu'elle parle ici. Elle connaissait aussi les ruses qu'implore le démon pour détourner les âmes de la prière mentale. Pendant deux ans, elle-même, croyant céder à l'humilité, était tombée dans ses pièges : elle avait abandonné l'oraison et nous savons, par son histoire, qu'il fallut l'intervention de Notre-Seigneur, des visions et des miracles, pour la lui faire reprendre. Aussi avec quel soin s'efforce-t-elle de prémunir les âmes en ce point particulier ! Et, de fait, puisque ce n'est pas sur nos mérites mais sur sa miséricorde que Dieu fonde la grâce de l'oraison, il n'y a aucun état qui nous en rende indignes et par conséquent qui nous en dispense : “ elle est un grand bien pour ceux-là même qui, loin de servir Dieu, l'offensent. „

Il faut donc répéter : rien à craindre sur ce chemin royal que Jésus a tracé et qu'ont suivi les saints. Thérèse ne dissimule pas d'ailleurs qu'il y faut de grands efforts. “ Pour que l'amour soit vrai et l'amitié

durable, il faut égalité de condition... Il doit dès lors être difficile d'aimer d'un parfait amour un Dieu dont une si grande inégalité nous sépare... „ Elle ne cache pas non plus qu'il y a de vrais périls ; mais “ quoi ! un grand trésor se trouve à l'extrémité d'un chemin plein de voleurs : prétendra-t-on qu'on peut aller l'enlever sans courir aucun risque?... Nous allons à la conquête d'un trésor inestimable et c'est de vive force que nous devons l'emporter „. Vraiment tout cela n'est pas à craindre, car, si on persévère, il y a tout à attendre de la miséricorde de Dieu.

Qui que nous soyons, nous rentrons dans l'une des catégories suivantes : ou nous sommes méchants, c'est-à-dire hors de grâce, ou nous sommes imparfaits, ou nous sommes saints. Or à tous la miséricorde divine promet dans l'oraison des avantages qui démontrent le “ tout à gagner „ dont la sainte faisait suivre son “ rien à craindre „ :

“ Les méchants y perdraient leurs inclinations mauvaises. „ Il y a longtemps que l'Esprit-Saint attribue, dans Jérémie, la désolation de la terre et l'iniquité des cœurs au défaut de réflexion pieuse. Et ce mot de l'Écriture est compris d'instinct par les âmes simples : entendant un jour parler d'une loi sectaire, édictée par un gouvernement ennemi de l'Église, une bonne sœur converse disait naïvement : Oh ! s'ils faisaient tous les matins méditation !

Les imparfaits, de leur côté, apprendraient “ peu à peu à connaître la route du ciel. Avec l'oraison ils peuvent se corriger ; sans elle c'est beaucoup plus difficile.

„ Quant aux saints, c'est-à-dire (au sens large) quant aux âmes que Dieu appelle à de grandes choses et à qui il inspire de grands désirs, oh ! celles-là surtout trouveront dans l'oraison tous les biens. Elles y apprendront plus en une heure que dans tous les autres exercices réunis en bien des années. „

Ainsi c'est surabondamment prouvé : “ l'oraison est un grand bien, une nécessité même... ; par elle-même elle n'offre aucun danger tandis qu'il y en a de sérieux à vivre sans elle. „ Comment alors ne pas s'écrier avec sainte Thérèse : Faites donc tous oraison. Citons encore pour terminer quelques-uns de ses appels : “ Ceux qui sont étrangers à cette sainte pratique, je les conjure de ne plus se priver

d'un bien si précieux... Pour ceux qui ont commencé, ils ne doivent pas y renoncer... Pourquoi ceux qui servent le Seigneur et veulent lui être fidèles abandonneraient-ils ce saint exercice? Non, je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit pour mieux savourer ce qu'il y a d'amer dans les peines de la vie et pour fermer la porte à celui qui viendrait les consoler. »

Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse.

EAU BÉNITE

3. Je considère à ce sujet quel caractère de grandeur l'Église imprime à tout ce qu'elle établit; je tressaille de joie en voyant la force mystérieuse que ses paroles communiquent à l'eau et l'étonnante différence qui existe entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Vie, ch. XXXI, p. 425.

4. J'en jetai moi-même (de l'eau bénite) du côté où était l'esprit de ténèbres et à l'instant il s'en alla. Tout mon mal me quitta comme si on me l'eût enlevé de la main.

Ibidem.

5. Ayez toujours de l'eau bénite auprès de vous, il n'y a rien qu'il craigne tant. (Lettre CXXXIX, S. Th. à son frère, t. II, p. 219.)

6. A moins que de l'atteindre avec de l'eau bénite, il ne fuit point. Ainsi il en faut jeter tout autour de vous.

Ibidem.



MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS D'AOUT 1896.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Joseph Menezes.	—	—	1	—	1
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	1	5	4	6	16
Cranganore . . R. P. Elie de Saint-Joseph.	4	2	1	—	7
Madilegam . . R. P. Alphonse de Marie des Anges.	1	1	—	—	2
Cottayam . . R. P. Léon	3	7	3	4	17
Cunémao. . . R. P. Elisée.	—	—	1	1	2
Cottar. . . R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	25	38	28	46	137
Moulougamoude . R. P. Victor de Saint-Antoine.	3	3	3	3	12
Vengotto. . . R. P. Elie de la Mère de Mis ^{de} .	9	8	12	10	39
	46	64	53	70	233

DIOCÈSE DE VÉRAPOLY-ERNACULUM

COUVENT ET ORPHELINAT DE SAINTE THÉRÈSE.

Dans le cours de l'année 1896, nous avons reçu plusieurs lettres intéressantes sur l'école et l'orphelinat dirigé par nos Sœurs Carmélites Tierçaires à Ernaculum. L'abondance des matières ne nous a pas permis de les publier, mais nous les résumons ici toutes ensemble, persuadés que ceux de nos lecteurs qui s'intéressent surtout aux travaux de nos Religieux Tierçaires seront plus satisfaits d'en trouver ici tous les détails réunis.

LA PREMIÈRE COMMUNION. — VISITE PASTORALE.

Depuis le commencement de l'année 1896, les religieuses d'Ernaculum avaient commencé de préparer leurs enfants pour la première communion. L'on avait d'abord fixé pour la célébrer, le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, 16 juillet,

mais comme le sacre de Mgr Bernard de Sainte-Thérèse, archevêque-coadjuteur de Vérapoly, dut avoir lieu peu après, on le remit jusqu'au mois suivant, afin que les prêtres fussent libres et en état de prêter leur concours pour la cérémonie. La Révérende Mère Thérèse demanda à Mgr Bernard de vouloir en même temps visiter le couvent, afin que les enfants reçussent la Confirmation le jour de la première communion. Sa Grandeur y consentit volontiers et fixa pour la fête, le 27 août, jour où l'Ordre du Carmel célèbre la Transverbération de notre Mère sainte Thérèse.

Une semaine auparavant, le R. P. François-Xavier, que nous avons mentionné déjà, jeune religieux plein de zèle, du couvent des Carmes Tierçaires de Montamel, vint prêcher la retraite aux enfants, il s'efforça surtout de leur inspirer le plus profond respect pour l'auguste Sacrement, et en même temps la plus tendre affection et une confiance illimitée dans le Dieu d'amour, qui réside et nous attend dans le saint Tabernacle. Les fatigues et les pieux efforts du jeune prédicateur furent benis du Seigneur, comme le témoigna la dévotion extraordinaire des jeunes filles le jour de leur première communion.

Le 27, de bon matin, les premières communiantes, apparaissant comme de petits anges, en leur costume blanc, se réunirent dans la salle de l'école, d'où elles furent conduites en procession dans la chapelle du couvent. Le R. P. Angé, un autre religieux Carme Tierçaire, leur fit d'abord un court sermon sur l'immense faveur que Dieu allait leur faire, et le devoir de reconnaissance et d'amour réciproque qui leur incombait. Ensuite la Reverende Mère Prieure lut à haute voix les prières avant la Communion, en insistant sur les principaux points qu'elle leur développa.

Vers 7 h. 50 m., Mgr Bernard, accompagné du T. R. P. Rombaut, vicaire général, fit son entrée au couvent, il y fut reçu par les RR. PP. Léon, Carme déchaussé, missionnaire apostolique, et le R. P. François-Xavier. A son entrée dans la chapelle, le chœur du couvent chanta le *Domine salvum fac*. Sa Grandeur célébra une messe basse, assisté du T. R. P. Rombaut et des autres Pères. La petite chapelle regorgeait de monde, les parents des enfants et d'autres séculiers ayant sollicité la faveur de pouvoir assister à la cérémonie.

Au *Domine non sum dignus*, les premières communiantes, avec leurs chandelles allumées, s'approchèrent du banc de communion en bel ordre et avec tout le recueillement possible pour recevoir le Pain des Anges. Vraiment leur attitude était angélique. Avant la sainte Communion, le R. P. François-Xavier leur rappela encore le respect dont elles devaient être animées pour le Très Saint-Sacrement, et les sentiments d'amour avec lesquels elles devaient recevoir leur Dieu, le Seigneur de l'Univers.

Les parents et toutes les personnes présentes furent singulièrement édifiés de la dévotion de ces petits anges, qui paraissaient parfaitement comprendre le devoir sacré qu'elles devaient remplir. Après l'action de grâces elles furent reconduites en procession à l'école. Mgr Bernard s'en alla à l'orphelinat de Saint-Albert et promit de revenir au couvent vers 2 heures et demie, pour la Confirmation.

Les enfants se réunirent à la chapelle vers 2 heures. On leur fit d'abord une courte instruction, puis elles renouvelèrent les vœux du baptême. Sa Grandeur, ensuite,

entra dans la chapelle, et conféra aux premières communiantes, assistées de leurs mairaines; le saint sacrement de la Confirmation. Après quoi l'archevêque officia pour le salut et la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Après que tous les services religieux furent terminés, il y eut une fête domestique, la réception officielle de Mgr Bernard au couvent et à l'école. A l'entrée de Sa Grandeur, une des filles joua une marche sur le piano, et les religieuses avec les enfants chantèrent le *Vivat Pastor bonus*. Une des filles les plus âgées lut ensuite une adresse pour féliciter Sa Grandeur, qui y répondit avec beaucoup de bonté, remercia la Communauté et exhorta tout le monde à l'accomplissement fidèle de leurs devoirs et à la pratique des vertus. Il y eut ensuite un petit concert, l'on chanta des chœurs, où l'on observa avec étonnement parmi les altos et les sopranos distinguées pour leurs belles voix, des filles de la Sainte-Enfance, appartenant jadis aux castes des esclaves païens. Pour présents, l'on offrit à Sa Grandeur une étole blanche brodée et deux coussins, dont l'un brodé avec les armoiries de l'Ordre du Carmel et les insignes de l'épiscopat. Sa Grandeur partit pour Magnamel vers 4 heures.

Nous devons ajouter encore que les jours suivants, plusieurs des filles qui avaient fait leur première communion, furent un sujet d'édification pour leurs compagnes, et de sainte joie pour les religieuses, car de leur propre mouvement elles restèrent presque toutes les journées de vendredi et de samedi à la chapelle, résolues de faire trois jours d'actions de grâces à Dieu, comme elles pourraient. Nous ne pouvons douter que le Seigneur aura pour agréables les prières et les offrandes de ces cœurs innocents, et que ces pieuses petites filles attireront les bénédictions du ciel sur nos missions du Malabar et sur leurs bienfaiteurs et bienfaitrices. Les premières communiantes, au nombre de vingt-quatre, n'avaient presque toutes que dix ans; une ou deux avaient douze ans.

*
* *

Ernaculum, le 16 décembre 1896.

Très Révérend et Bien-aimé Père,

Sachant combien vous et les chers lecteurs de nos *Chroniques* s'intéressent à nos missions du Malabar où la majeure partie des peuples est encore assise dans les ténèbres et à l'ombre de la mort du paganisme, et connaissant d'un autre côté votre tendre dévotion envers le Miraculeux Enfant Jésus de Prague, j'ai la double satisfaction et de vous donner quelques nouvelles de nos régions lointaines et de vous parler de l'Enfant Jésus, divin voyageur qui, par les charmes de sa sainte Enfance, a voulu établir son règne au cœur de nos missions, en vous communiquant l'installation très solennelle du Miraculeux Enfant Jésus de Prague dans la chapelle de nos Sœurs Tertiaires à Ernaculum.

La cérémonie présidée par le T. R. P. Rombaut, Vicaire Général de l'Archidiocèse de Verapoly, a eu lieu à 5 heures de l'après-midi, le dimanche, 6 décembre, jour du bon saint Nicolas, où grands et petits, riches et pauvres, se réjouissent sur le continent

Ce saint si généreux a aussi pensé aux pauvres du Malabar en suggérant à une charitable dame de l'Europe l'idée de nous faire présent d'une belle statuette de l'Enfant Jésus, la sainte image de Celui qui est l'auteur et la source de tous les biens. Permettez-moi, mon Très Révérend Père, de lui présenter par la voix des *Chroniques*, une fois de plus les remerciements les plus chaleureux et reconnaissants tant au nom de la Révérende Mère Thérèse, Prieure du couvent, et de ses Sœurs, qu'au nom de nos Pères missionnaires et du peuple d'Ernaculum, qui, dans leur filiale dévotion, l'appellent le « cheria mahan » le petit Grand. Nos bonnes Sœurs, quoique dans une pauvreté extrême, ont tout mis en œuvre pour rehausser la solennité par l'ornementation de la chapelle et du jardin, et elles ont réussi dans leur ingéniosité féminine de faire presque sans dépenses toutes sortes de draperies, d'oriflammes et d'autres objets d'ornementation. Aussi avaient-elles invité Sa Grandeur Mgr Bernard, Archevêque auxiliaire de Vérapoly. Quoique Sa Grandeur eût bien voulu accepter l'invitation pour témoigner sa vénération et sa piété envers l'Enfant Jésus, il ne put malheureusement pas venir, à cause d'une grave indisposition de notre vénérable Archevêque Mgr Léonard. Le jardin de l'avant-cour du couvent s'était transformé en une vaste chapelle. On y avait monté une tente ornée d'oriflammes, au fond de laquelle s'élevait un autel, magniquement orné des fleurs les plus variées, qui répandaient leur parfum autour du sanctuaire. Au milieu de cette mer de fleurs, produits de la riche végétation de nos régions tropicales, se tenait la douce et souriante statuette de l'Enfant Jésus de Prague, orné de son manteau royal et d'une couronne d'or, qu'un prêtre indigène a bien voulu nous prêter pour cette occasion. Bien avant le temps une foule compacte attendait et priait dans ce sanctuaire improvisé. A 3 heures, un de nos Pères Tertiaires montait les degrés de l'autel et dans une allocution pleine de piété il racontait en langue malayalam l'histoire et les merveilles de l'Enfant Jésus de Prague. Un de nos Pères missionnaires s'apprêtait pour célébrer à son tour les grandeurs du petit Roi en langue anglaise, mais comme il y avait grande apparence de pluie, le Très Révérend Père Vicaire Général a trouvé prudent de remettre cette allocution, de manière que nous ayons un second jour de fête à l'honneur de l'Enfant divin. Après le Sermon le Très Révérend Père Vicaire Général, assisté par cinq prêtres, procédait à la bénédiction de la statuette. Tous les cœurs étaient profondément émus, quand, avec sa belle et vibrante voix, il chantait les bénédictions liturgiques. Après l'acte de consécration on voulait porter processionnellement la statuette à la chapelle du couvent, mais c'est alors le peuple qui, dans son enthousiasme et son amour pour l'Enfant Jésus, exigeait de le porter d'abord par les rues de la petite ville. Il fallait bien s'y résigner, car enfin la voix du peuple, c'est la voix de Dieu. C'est donc Dieu, l'aimable Jésus lui-même, qui manifestait le désir de benir sur son passage les habitations de nos chers chrétiens et de jeter un rayon de sa grâce sur les maisons innombrables des payens. Un brancard pour porter l'Enfant Jésus était déjà prêt et de plus on était venu, à notre grand étonnement, de trois églises différentes avec des croix, des flambeaux, de manière qu'une belle et imposante procession était à l'instant organisée. Les chœurs de ces églises chanterent sur toute la route un cantique en latin, dont on ne pouvait malheu-

reusement pas comprendre les mots, mais sans doute ils ont été compris par Celui en l'honneur duquel ils étaient adressés. Nous étions bien émus et nos cœurs rendaient des vives actions de grâces quand sur notre passage tout le monde se mettait à genoux pour vénérer le Roi divin, qui pour la première fois traversait processionnellement une des villes du Malabar. J'ai vu même des payens à genoux, tendant d'une manière suppliante les mains vers la sainte image et les baisaient ensuite avec respect. Il était quatre heures bien sonnées, quand nous entrions dans la chapelle du couvent; elle était ornée avec un goût exquis et respirait à la fois et la grandeur et la piété du saint lieu, dont l'Enfant Jésus va prendre possession pour toujours. Les Sœurs exécutèrent l'hymne *Jesus dulcis memoria* à trois voix, puis eut lieu le salut très solennel. C'est ainsi que se termina cette belle journée, jour à jamais mémorable pour ceux qui ont eu le bonheur d'y participer. Puisse ce saint Enfant, du haut de son trône, gagner par ses grâces et sa beauté, l'amour de tous les hommes et puisse-t-il, par les charmes de sa divine Enfance, établir un règne heureux et prospère dans notre pauvre pays du Malabar, pauvre non seulement au point de vue matériel, mais surtout au point de vue spirituel.

L'Enfant Jésus a voulu montrer sa toute puissance envers ceux qui ont une vraie dévotion envers lui. Voici, bien-aimé Père, la relation toute simple du grand prodige, pour ne pas dire du *miracle*, qui s'est accompli ici à Ernaculum, pendant une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague. La personne qui en a été le sujet ainsi que moi, nous avons fait la promesse de le publier, dans vos *Chroniques*, au cas où nous serions exaucés. Vers le milieu de novembre de cette année, je recevais une lettre me communiquant qu'une mère de famille de notre voisinage était depuis deux mois et demi gravement malade, non seulement de la fièvre meurtrière de nos régions, mais aussi de la goutte, de manière qu'elle ne ressemblait plus qu'à une masse informe; elle me demandait de vouloir prier pour elle et de lui rendre, si possible, une visite. Ne pouvant venir de suite je lui écrivis de commencer avec une confiance illimitée une neuvaine en l'honneur de l'Enfant Jésus de Prague, l'assurant que sa maladie n'était pas pour la conduire au tombeau, mais pour manifester la toute puissance de l'Enfant Jésus de Prague et pour introduire son culte dans notre pays païen. En même temps je lui envoyais une image de l'Enfant Jésus, que le T. R. P. Ange, Provincial, a eu la bonté de me donner lors de mon départ de Bruxelles. Je priai aussi nos Sœurs Tertiaires, ainsi que mes vingt-huit orphelins, de vouloir s'unir à cette neuvaine. Le soir du même jour je m'en allai pour commencer la neuvaine auprès du chevet de la malade. Depuis lors toute la famille, cinq ou six autres personnes, ainsi que moi, nous nous trouvions chaque soir devant cette image, placée entre deux bougies allumées; nous récitons le petit chapelet de l'Enfant Jésus ainsi que la prière du Vén. P. Cyrille. La malade ne pouvant nous suivre de ses lèvres, priait de cœur. Le cinquième jour de notre neuvaine la malade devint tellement mal, que je jugeai prudent de lui administrer les derniers sacrements. Elle les avait d'ailleurs demandés elle-même, et elle les reçut avec une dévotion vraiment édifiante. Le médecin, qui était présent, déclarait à toute la famille assemblée ainsi qu'à la malade elle-même, qu'il n'y avait plus l'ombre d'espoir. Elle reçut cette

nouvelle avec une grande résignation, car, disait-elle, si l'Enfant Jésus ne veut pas me donner la guérison du corps, il me donnera certainement son ciel et il prendra soin de mes quatre petits enfants que je dois quitter. Après avoir fait ses adieux à toute la famille désolée et après avoir embrassé tous les siens un à un, au milieu des sanglots de tous, elle me demanda, plus par son regard que par ses paroles, de l'entretenir de l'aimable Jésus et de réciter des prières. Il était midi quand cette scène se passait ; à sept heures du soir, le médecin, qui est un ami de la famille, revenait, non pas pour assister la malade, mais pour présenter ses condoléances au père et aux petits enfants, car déjà le bruit s'était répandu que la malade était morte. Il n'en était pas ainsi, car, quoiqu'on attendît à chaque instant son dernier soupir, elle donnait toujours des signes de vie. Comment l'ai-je osé ? je ne saurais le dire, mais de fait j'assurai au médecin et au père que la malade ne mourrait pas, mais que l'Enfant Jésus la guérirait. Cette assertion, vous le pensez bien, fut reçue avec un sourire d'incrédulité. Le lendemain, la malade était un peu mieux et le neuvième jour de notre neuvaine, le médecin déclarait lui-même qu'elle était hors de tout danger. Comme après cette déclaration je lui faisais l'observation que si les médecins de la terre sont parfois impuissants pour guérir les malades, le divin médecin que nous avons invoqué le pouvait, il me répondit qu'eux ne faisaient que guider la nature. Maintenant la malade est complètement guérie, de manière qu'elle peut vaquer à ses occupations journalières. Le jour de Noël elle ira au couvent de nos Sœurs pour remercier l'Enfant Jésus de sa guérison et pour lui offrir une petite couronne. D'éternelles actions de grâces soient rendues au divin Jésus qui a voulu manifester sa bonté et sa toute puissance au milieu de notre peuple payen. Puisse cette faveur insigne contribuer à faire comprendre qu'il n'y a pas d'autre nom, dans lequel nous pouvons obtenir le bonheur tant pour le corps que pour l'âme, que le saint et adorable nom de Jésus.

Depuis le mois de décembre notre Archevêque m'a donné la charge de l'orphelinat. Sans doute, vous avez entendu que la récolte du riz a été très mauvaise cette année. De là vient que mes vingt-huit orphelins n'ont pas assez de riz et qu'ils souffrent de la faim. Que faire ? Monseigneur m'a dit formellement *qu'il n'a pas même une roupie à sa disposition*. J'étais assez heureux de recevoir d'Allemagne quelques bonnes intentions de messe, mais la dernière roupie vient d'être dépensée pour donner des vêtements aux enfants. Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, pensez, si vous le pouvez, à ces petits êtres rachetés du paganisme. Ne prenez pas de mauvaise part cette demande. Je ne la ferais certainement pas si nous ne nous trouvions pas dans une nécessité extrême. Dans les trois derniers mois nous avons reçu de l'Archevêché vingt-huit roupies envoyées par le R. P. Alphonse d'Ypres

Votre indigne Frère en J.-C.,

F. BONIFACE,

C. D., M. asp.

ENCORE LES ENFANTS DE MARIE D'ERNACULUM

Une lettre du R. P. Polycarpe, Carme Déchaussé, Mis. Ap. (qui fut employé pendant quelques années dans notre mission de Bagdad, mais qui fut rappelé ensuite, par nos Supérieurs, dans sa première mission, au Diocèse de Vérapoly,) nous décrit une autre solennité, qui eut encore lieu au couvent de nos Carmélites Tierçaires d'Ernaculum, le 8 décembre dernier. Nous communiquons à nos lecteurs le texte même de la lettre du R. P. Polycarpe.

Ernaculum, *Fête de l'Immaculée Conception*, 1896.

Je viens d'assister à une cérémonie ravissante. et, permettez-moi, mon Très Révérend Père, de vous communiquer, par le moyen de ces quelques lignes, les bienfait-santes et délicieuses impressions que j'en ai rapportées.

La Révérende Mère Supérieure de nos Sœurs du Tiers-Ordre à Ernaculum a établi pour ses filles la Sodalité des Enfants de Marie, et aujourd'hui, étant leur fête patro-nale, trois aspirantes devaient être formellement reçues à prendre leurs engagements définitifs, et de 20 à 25 nouvelles devaient recevoir le cordon vert des aspirantes. La Révérende Mère a bien voulu m'inviter à leur adresser quelques mots d'édification et à bénir les médailles miraculeuses, signe distinctif de leur Congrégation. Je me rendis avec plaisir à sa demande. Après l'instruction, les filles qui devaient recevoir la médaille avec le cordon, se présentèrent à la Sainte Table, et je ne saurais dire assez avec quelle expression de joie, de dévotion et de bonheur, elles endossèrent toutes la livrée sainte des Enfants de Marie. Là, tous les rangs, toutes les conditions étaient mêlés, fusionnés. Il y avait égalité et fraternité parfaites, telles que notre sainte Religion seule peut les réaliser. A côté de la fille choyée, il y avait l'humble orpheline, et parmi les enfants de famille, était prosternée la *quondam* pariatte, aujourd'hui si ennoblée par son titre de fille de l'Eglise. D'ailleurs, n'étaient-elles pas et ne sont-elles pas toutes, les filles chéries de Marie qui ne considère que les dispositions du cœur, mais ni les conditions sociales, ni les couleurs de races! La digne Mère avait jugé à propos de retarder l'admission de deux élèves, dont la conduite laissait quelque peu à désirer, afin de les stimuler davantage dans leurs efforts à réprimer certains défauts de caractère, mais ces pauvres enfants ne firent que pleurer pendant l'instruction et l'admission de leurs jeunes compagnes et avec une telle amertume que le cœur mater-nel de la digne Mère Thérèse ne put plus résister. Elle me pria donc de les admettre après les autres, comme aspirantes, sous la condition expresse qu'elles promettaient de faire de plus sérieux efforts à l'avenir, pour contenter leurs maîtresses, ce qu'elles firent de grand cœur et avec une componction sensible, de sorte que je leur ai imposé le cordon vert. Après avoir terminé toutes les formalités et cérémonies de l'admission de ces dernières, on donna le salut. Il me serait difficile de vous exprimer avec quel goût et quels sentiments de piété nos excellentes sœurs exécutèrent leurs différents chants. Pendant le chant de l'« O Salutaris hostia que coeli pandis ostium » il me semblait voir en effet les portes du Ciel s'ouvrir, et en ouvrant la porte du Tabernacle, je la prenais pour la porte du Ciel! Après tout ma méprise n'en est pas une, car le Tabernacle n'est-il pas notre Ciel sur la terre? En un mot, ce fut ravissant au-delà de

toute expression. Je me croyais tout simplement transporté dans une de nos églises ou chapelles d'Europe; d'ailleurs, la chapelle était si artistement décorée, qu'elle avait l'aspect d'un bijou, c'est encore ce qui prêtait au change. — Comme bouquet de fête, chaque fille promettait de devenir un Apôtre dans sa famille. Fiat! FR. P.

*
* *

NOTRE-DAME DE LOURDES AU COUVENT D'ERNACULUM

La dévotion à Notre-Dame de Lourdes fait grand progrès parmi les Malabaraïs catholiques, ils semblent vouloir rivaliser avec les pieux fidèles d'Europe en témoignages d'affection pour leur tendre Mère. C'est ce qu'on remarque surtout le jour de la procession solennelle de Notre-Dame, célébrée annuellement au Couvent de Notre Sainte Mère Thérèse à Ernaculum. Il y a dans l'avant-cour du couvent une grotte avec une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes, toujours exposée à la vénération publique, mais prévoyant cette année-ci (1896) un très grand concours de monde, le jour de la procession solennelle, les Religieuses avaient érigé une grotte provisoire ornée avec beaucoup de goût, sous un large pavillon, dans l'enceinte du couvent.

La fête avait été annoncée de la chaire dans les églises paroissiales d'alentour, et comme on l'avait prévu, la foule accourue pour payer leurs hommages à Notre-Dame, fut immense. Il y avait présents quatre Missionnaires Carmes Déchaussés, six prêtres séculiers indigènes, et tous les membres des confréries des églises voisines avec leurs bannières, croix et acolythes. L'officiant fut le T. R. P. Rombaux de Saint-Elie, C. D. du couvent de Bruges, vicaire général du Diocèse de Vérapoly. La cérémonie commença par un sermon en Malagalais (langue du Malabar) qui fit une grande impression sur la foule, sur les apparitions de la Vierge Immaculée à Lourdes. Le prédicateur était un prêtre indigène distingué pour son talent oratoire, le R. P. François-Xavier, Carme Tierçaire du couvent de Manhome.

Après le sermon, il y eut d'abord l'admission solennelle de six jeunes filles dans la Congrégation de la Sainte Vierge, sous le titre de l'Immaculée Conception. Parmi elles on remarquait une fille qui appartenait autrefois à l'une des castes les plus infimes des esclaves; elle fut admise au couvent de Sainte-Thérèse comme orpheline de la Sainte Enfance; après son baptême, elle se distingua toujours par sa sagesse et sa piété; maintenant elle était associée aux jeunes filles des classes les plus honorables du peuple, qui ne montraient aucune répugnance pour leur humble compagne, si vile d'après les lois du paganisme. C'est que le christianisme relève l'humanité déchue, en nous apprenant que nous avons tous le même Père, le Dieu souverain de l'Univers, le créateur de toutes choses, et que le vrai mérite de l'homme ne consiste que dans la pratique des vertus, qui nous rendent semblables à Dieu. Pendant la cérémonie de la réception des Enfants de Marie, les prêtres chantaient des Hymnes, sous la direction du R. P. Gaspar des Ris, C. D. qui touchait les orgues.

Entretiens fut organisée la procession solennelle. La belle statue de Notre-Dame de Lourdes était placée sur un joli brancard, gracieusement orné de fleurs et de

festons. La procession était ouverte par les garçons, en double file, de l'école de Saint-Albert, suivis des Frères et des Maîtres, puis venaient les filles du couvent et les congréganistes, portant de petites bannières de couleurs variées représentant les apparitions de Lourdes et les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Elles étaient suivies par des Religieuses, qui récitaient à haute voix le chapelet tout le long du chemin, auquel tout le peuple répondait. Venaient ensuite les membres des confréries, et enfin le clergé en chapes ou surplis. La procession continuait lentement sa marche à travers des arcs de triomphe et autres décorations érigés çà et là pour la circonstance, jusqu'à ce qu'elle arriva à une autel préparée dans une des principales rues où elle s'arrêta pour quelques instants. Pendant qu'on y déposa la statue de la Sainte Vierge, les Sœurs et les enfants du couvent chantaient un cantique en son honneur. La procession retourna ensuite dans le même ordre et se termina par le chant de l'hymne de Notre-Dame de Lourdes, que les Religieuses entonnèrent à l'entrée du couvent et dont le refrain fut chaque fois répété, avec beaucoup d'entrain, par les enfants des écoles de Saint-Albert et de Sainte-Thérèse et un grand nombre de personnes de la foule.

Tout le long des rues par où passa la procession, les maisons non pas seulement des chrétiens, mais aussi des païens, étaient décorées et illuminées. L'on remarqua surtout cette année-ci la grande foule de païens et même de mahométans qui suivirent la procession; mais les Chogans, la caste la plus estimable d'entre celles des esclaves, et la plus nombreuse parmi toutes les classes du peuple au district d'Ernaculum, surpassait tous les autres païens en dévotion pour Notre-Dame de Lourdes. Le jour de la procession est un jour de fête pour eux aussi bien que pour les chrétiens. De grand matin ils commencent à s'y préparer à leur façon en se baignant, en se frottant d'huile abondamment par tout le corps. Puis ils s'unissent pour décorer leurs maisons. Si la procession doit y passer, avec les belles et longues feuilles du bananier et les magnifiques branches du cocotier, qu'ils entrelacent habilement des façons les plus variées et les plus élégantes; quand la procession passe devant leurs maisons, toute la famille se prosterne le front contre terre, et ils font toutes sortes de révérences pour témoigner leur respect; enfin ils se mêlent à la foule et suivent la procession.

FAITS DIVERS

Quelques abonnées avaient demandé au saint Enfant Jésus miraculeux de Prague des grâces particulières, promettant de le faire insérer dans les *Chroniques du Carmel* s'ils étaient exaucés. C'est ce qui nous vaut le bonheur de transmettre à nos lecteurs les faits édifiants qui vont suivre.

X... (France), le 21 décembre 1896.

Mon Très Révérend Père,

Je viens vous prier d'acquitter une promesse que j'ai faite au saint Enfant Jésus au mois d'avril. J'avais une très grande peine morale que je n'avais plus le courage de

supporter et que je ne pouvais communiquer à personne, j'ai envoyé l'image du saint Enfant Jésus de Prague que j'aime beaucoup, en le chargeant d'arranger lui-même toutes choses. Je lui avais promis, si j'étais exaucée, de vous prier de publier cette grâce dans les *Chroniques du Carmel*, pour le faire connaître et aimer davantage s'il est possible. J'ai été exaucée de suite; si je n'ai pas acquitté plus tôt ma promesse, c'est que j'avais promis aussi de m'abonner aux *Chroniques* aussitôt que mes ressources le permettraient. Car je suis Tertiaire du Carmel depuis 1868, et je suis éloignée du Carmel depuis 1871, et je l'aime plus que jamais; tout ce qui m'en parle est une grande consolation. Aussitôt que je le pourrai je vous enverrai pour acquitter ma seconde promesse. Je vous prie, mon Révérend Père, de publier cette grâce le plus tôt possible, pour faire aimer davantage le bon petit Jésus. Voilà seulement un an qu'une pieuse Tertiaire m'a écrit pour me faire connaître cette dévotion, c'est le petit Jésus qui le lui a inspiré; car, depuis, la seule consolation que j'ai sur la terre, c'est de le prier et de lui dire mes grandes peines.

Mon Très Révérend Père, vous verrez bien comment vous devez publier cette grâce; je vous laisse toute liberté. Je vous prie de me recommander aux prières de votre communauté, en particulier à celles qui se font en l'honneur du saint Enfant Jésus.

Votre bien indigne servante en N.-S.

N. R.

*
* *

Saint-Nicolas (Waes). — La sœur d'une de nos religieuses était atteinte d'une très grave anémie et fut contrainte de quitter l'établissement où depuis plusieurs années elle recevait l'instruction. Nous lui fîmes connaître la dévotion au saint Enfant Jésus de Prague et nous promîmes insertion dans les *Chroniques* si elle se rétablissait et trouvait un bon pensionnat favorable à sa position. La double grâce était déjà reçue lorsque le 6 novembre, M^{lle} V. fut prise d'une cessation de tous les organes; plus de mouvement, plus de pouls, froideur, le danger était imminent et dura plusieurs heures. Mais le céleste petit Médecin était là; il fut invoqué, la jeune personne revint à la vie et il ne lui reste plus aucune trace de ses bien grands maux anciens.

Reconnaissance, amour, gloire à Jésus dans les siècles des siècles, ainsi soit-il.

*
* *

Lille (France). — Grâce soient rendues au saint Enfant Jésus de Prague, pour l'insigne faveur qu'il vient d'accorder à ma sœur. Atteinte de la fièvre typhoïde et d'une bronchite, son état fut bientôt désespéré. Profondément attristée de cette nouvelle, je m'adressai au divin Roi et le suppliai de guérir ma chère malade, mais bientôt j'eus la certitude qu'un miracle pouvait seul la sauver, puisque le médecin déclara, après deux mois de maladie, que le mal dégénérait en phthisie et que ma sœur était perdue. Je continuai à prier avec mes élèves et je promis au saint Enfant Jésus de faire publier la guérison, s'il daignait nous exaucer. Aujourd'hui fièvre et phthisie ont miraculeusement disparu, ma sœur a retrouvé la santé et ne sent plus aucune atteinte du mal qui l'avait conduite aux portes du tombeau.

Que le saint Enfant Jésus de Prague soit loué et béni à jamais.

S^r M. C.

Saint-Brieuc. — Mon Révérend Père,

Je viens vous demander de la part de notre Révérende Mère, de vouloir bien insérer dans les *Chroniques du Carmel*, la petite relation ci-jointe; elle est toute à la gloire du divin Enfant et fera connaître une fois de plus sa puissance et sa bonté. Depuis qu'il est arrivé parmi nous, cet aimable Petit Roi n'a cessé de nous combler de toutes sortes de grâces. Aussi nous efforçons-nous de le faire aimer et de propager son culte surtout parmi les petits enfants qu'il aime d'un amour de prédilection.

Le divin Petit-Grand fait des merveilles chez nous aussi. Une des plus touchantes faveurs obtenues dans notre chapelle, est la guérison du petit Pierre F..., charmant enfant de cinq ans, malade depuis de longs mois. Sa mère le voyant presque perdu s'adressa dans sa douleur au saint Enfant et une neuvaine fut aussitôt commencée. Il était touchant de voir le petit malade tenir entre ses mains l'Image miraculeuse et répéter autant que ses forces le lui permettaient : « Petit Jésus de Prague, guérissez-moi ! » Un mieux ne tarda pas à se déclarer, et l'enfant continuant sa prière : « Petit Jésus, si vous me guérissez, j'irai au Carmel vous remercier, et plus tard quand je serai grand, je serai curé ! » Le divin Enfant Jésus, imploré avec tant de ferveur, accorda une guérison complète et bientôt nous eûmes la joie de voir notre petit Pierre, rendu à une santé parfaite, venir au Carmel, remercier son céleste bienfaiteur et l'assurer qu'il compte bien tenir sa promesse, quand il sera grand.

Pendant les dernières fêtes de Noël, une neuvaine solennelle a réuni, tous les soirs de l'octave, de nombreux enfants aux pieds du Petit-Grand. Ils venaient, conduits par leurs maîtres ou leurs maîtresses, appartenant aux différentes congrégations de notre ville, chanter le salut et se consacrer à notre petit Roi; leurs voix innocentes nous attendrissaient; nous prîons alors avec plus de ferveur encore pour ces chères petites âmes que nous aimons tant. Puisse le divin Enfant accorder à beaucoup d'entre elles le bienfait de la vocation religieuse! Puisse-t-il en abriter surtout un grand nombre sous le manteau blanc de Notre-Dame du Mont-Carmel !

ÉCHOS DE PARTOUT

Malabar. — Nous lisons dans le bulletin mensuel des Missions belges de la Compagnie de Jésus, n° 1, janvier 1897, page 52 en note : « Au sujet de cette cérémonie (la consécration de trois nouveaux évêques Malabarais), l'*Indo-European Correspondance* de Calcutta, n° du 11 novembre 1896, écrit : « Nous apprenons par le *Messenger catholique de Ceylan*, que le dimanche 25 octobre dernier, les trois nouveaux prélats du rite syro-malabare, Mgr Pareparambil, vicaire apostolique d'Ernaculam; Mgr Makil, vicaire apostolique de Changanachery; et Mgr Manachery, vicaire apostolique de Trichur, ont reçu à Kandy, dans l'église de Saint-Antoine, la consécration épiscopale des mains de S. Exc. le Délégué apostolique, assisté par les évêques de Galle et de Kandy. Cette touchante cérémonie est l'heureux présage des futurs progrès de la foi catholique sur la

côte du Malabar; elle ressuscite en effet un rite uni avec nous et vénérable par son antiquité, un rite que la tradition fait remonter à l'apôtre S. Thomas. »

Afin de remédier aux maux que le schisme, l'hérésie jacobite et des conflits de juridiction avaient causés parmi les catholiques syro-malabares, S. S. Léon XIII, en vertu d'un bref daté du 20 mai 1887, avait partagé les églises de ce rite en deux vicariats apostoliques : celui de *Trichur*, ou vicariat septentrional, confié à Mgr A. Medlycott, ancien élève du Séminaire de la Propagande; et celui de *Cottayam*, ou vicariat méridional, confié à Mgr C. Lavigne, de la Compagnie de Jésus, qui résidait, non à Cottayam mais à Changanachery. Des lettres pontificales, reçues le 8 septembre 1896 à la Délégation apostolique à Kandy, ont modifié les dispositions précédentes, en créant les trois vicariats de *Trichur*, d'*Ernaclam* et de *Changanachery*, à la tête desquels étaient placés les prêtres du clergé indigène qui viennent de recevoir à Kandy la consécration épiscopale.

Les trois évêques du rite syro-malabare, dont parle cet article, sont tous les trois élèves de notre Séminaire des Carmes Déchaussés de Puthempally. Toujours nos Pères missionnaires ont tenu à avoir autour d'eux, comme nos lecteurs le savent, des prêtres indigènes qui ont conservé le rite syro-malabare, de sorte que celui-ci n'a pas besoin de la résurrection dont parle la note que nous reproduisons. Seulement l'élévation à l'épiscopat des trois prêtres, enfants de notre Séminaire, donne à la manière d'agir des Carmes au Malabar une magnifique sanction.

Milan. — Nous sommes bien en retard pour parler à nos lecteurs de l'œuvre admirable qu'a commencée et que poursuit, à Milan, le zèle infatigable du T. R. P. Gérard, Provincial de la province des Carmes déchaussés de Lombardie. Déjà cependant les *Chroniques* ont raconté l'inauguration de l'église provisoire élevée dans un quartier populaire de Milan sous le vocable du Très Saint-Sacrement et desservie par nos Pères. Cette église avait été désirée par le Congrès Eucharistique de Turin, et cela sous l'inspiration du P. Gérard. Non content d'avoir élevé ce temple, le Père voulut en faire le centre d'une immense association en l'honneur de l'Eucharistie. Pour donner une idée complète du projet nous ne pouvons faire mieux que de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre dans laquelle le P. Gérard expose au Souverain Pontife sa pensée tout entière.

« Très Saint Père, » écrivait-il le 2 novembre dernier « Daignez agréer un modeste projet qui regarde l'honneur et la gloire de Jésus dans la Très Sainte Eucharistie. Je suis un humble fils de sainte Thérèse de Jésus. Elle a propagé avec une ardeur apostolique la dévotion au Très Saint-Sacrement, moi, son humble fils, je viens présenter à votre Sainteté une idée que j'ai conçue et qui deviendra, j'espère, une consolante réalité quand votre Sainteté daignera lui accorder une petite place dans sa grande âme et dans ce grand cœur qui sait embrasser comme celui de Jésus, dont vous êtes le Vicaire, le monde tout entier.

» Au Congrès Eucharistique de Turin, il y a deux ans, a été accueillie ma pensée d'élever en l'honneur de Jésus au Très Saint-Sacrement et en souvenir du congrès une vaste église provisoire dans un quartier populaire de Milan. Jésus a béni cette pensée et durant l'année passée, lors de l'heureuse circonstance du congrès eucharistique de Milan, s'est ouverte avec grande solennité et au milieu de l'allégresse universelle la très grande église provisoire qui s'appelle l'église du Très Saint-Sacrement. Notre très aimé cardinal-archevêque, le clergé, le peuple fidèle de Milan sont les heureux témoins du grand bien qui se fait pour les âmes dans cette nouvelle église. En même temps un nouveau sujet de joie nous venait de ce que manifestement elles sont nombreuses les

âmes qui aiment Jésus au Très Saint-Sacrement, car d'un bout à l'autre de l'Italie, immédiatement des centaines de milliers de fidèles se firent inscrire dans l'association intitulée : « La ligue Eucharistique, » érigée il y a quelques mois à peine, que votre Sainteté a daigné fortifier par sa bénédiction et qu'ont recommandée plusieurs éminents cardinaux et des centaines d'archevêques et d'évêques.

» Au solennel congrès d'Orvieto, nous avons eu la consolation de voir consacrer, grâce au président du congrès, l'éminentissime cardinal Parocchi, une idée nouvelle qui n'est que le corollaire et le commencement de la précédente. C'était cette fois d'élever, en ces trois dernières années du siècle et à la place de la provisoire actuelle, une église grandiose, qui restera comme un monument de la foi et de la dévotion des cœurs catholiques du monde entier au déclin de ce siècle. Précieux héritage d'un siècle qui meurt à celui qui va naître, elle dira que l'humanité fourvoyée, répudiant les erreurs et l'immoralité qui l'envahit, trouve son salut à l'ombre de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

» Mais, en outre, ce sanctuaire, monument de la foi et de la dévotion au Très Saint-Sacrement, sera un lieu où seront offerts des sacrifices particuliers pour les âmes de nos chers défunts ; ce seront les mérites infinis de Jésus au très Saint Sacrifice et dans le Sacrement, mais aussi des pratiques spéciales de piété et d'incessantes prières que les fidèles prosternés devant l'Hostie Sainte feront monter vers Dieu en répétant avec l'Eglise ces paroles si belles : Donnez-leur, Seigneur, nous vous en conjurons, à eux et à tous ceux qui reposent dans le Christ le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. L'éminentissime cardinal Parocchi, dans son splendide discours par lequel il clôtura le congrès d'Orvieto, eut d'excellentes paroles pour cette idée que maintenant je viens soumettre à l'auguste approbation de votre Sainteté, lui demandant que dans sa grande bonté Elle daigne bénir :

» 1^o Ma pauvre personne et tous nos religieux qui m'aident dans cette difficile entreprise ;

» 2^o Les membres des deux comités de zélateurs et zélatrices qui seront organisés dans la chère ville de Milan, pour donner aide et conseil ;

» 3^o Tous ceux qui m'assisteront de leurs offrandes ou de tout autre manière, de sorte que le monument à Jésus dans l'Eucharistie, soit terminé et solennellement livré au culte lorsque verra s'éclorer l'aube du 1^{er} janvier 1900 et qu'ainsi notre Seigneur entre en triomphateur dans ce siècle nouveau qui sera le siècle du Très Saint-Sacrement.

» Prosterné aux pieds sacrés de votre Sainteté, je les baise avec respect et j'implore votre bénédiction apostolique.

» De votre Sainteté,

» Le très humble et dévoué

Milan 1896.

» P. GÉRARD BECCARO,

Le jour de la commémoration des fidèles trépassés.

» Carme déchaussé »

Le 30 novembre suivant, le Cardinal Rampolla, faisant parvenir au Père Provincial une lettre autographe du Souverain Pontife, en profitait pour louer son zèle et le féliciter de ses succès. Léon XIII, en effet, avait eu la bonté d'écrire de son auguste main au Père Gérard : « Mon cher Fils, — Salut et bénédiction apostolique. — Si nous ne cessons jamais de recommander et de favoriser le culte et la piété envers l'auguste mystère de l'Eucharistie, il nous est souverainement agréable de voir grandir chaque jour l'abondance des fruits de cette dévotion. Parmi ces fruits, il nous plaît de placer la fondation faite par vous de l'Association qui a pour titre : « Ligue Eucharistique, » et à laquelle des milliers et des milliers de fidèles, me dites-vous, ont donné leur nom. C'est encore un fruit à rappeler que cette église provisoire élevée en l'honneur du Très Saint-Sacrement pour la très grande utilité des populations, église que maintenant vous

méditez de bâtir définitivement et convenablement. Ce projet, qui est vôtre, nous l'honorons des éloges qu'il mérite et nous nourrissons le ferme espoir que vous recevrez l'aide dont vous avez besoin pour poursuivre votre œuvre, surtout de cette très noble cité dont ailleurs et dans une circonstance remarquable, nous avons pu louer la dévotion envers la divine Eucharistie.

» Mais puisque comme gage de succès pour cette œuvre que vous avez commencée et que vous faites tendre à un accroissement considérable de la piété, vous demandez instamment la bénédiction apostolique, nous vous l'accordons très affectueusement dans le Seigneur, à vous, à tous vos compagnons, et ensuite à tous ceux qui y travailleront avec vous.

» Donné à Rome le 24 novembre 1896, de notre Pontificat l'an 19^e.

» LEON XIII, Pape. »

Fort de cette auguste approbation et de la précieuse bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, le Père Provincial de Lombardie s'est mis résolument à l'œuvre. Les comités de zélateurs ou de zélatrices sont institués et reçoivent de chauds encouragements; des circulaires sont envoyées de tous côtés, car le Père Gérard veut que l'église du Saint-Sacrement de Milan devienne un centre universel de la dévotion à l'Eucharistie; des médailles sont frappées, des images de toute grandeur, de tout prix sont imprimées et distribuées, jusqu'à de toutes petites qu'il faut coller sur les portes comme mémorial constant de l'Eucharistie et gage de ses bénédictions. Voici en outre une revue qui s'annonce sous ce titre : *l'Aurore du siècle de l'Eucharistie*. Enfin, et nous aurions dû le dire déjà, le Souverain Pontife a daigné enrichir d'indulgences plénières la « Ligue de l'Eucharistie ». — Au jour de l'inscription. — A la Fête-Dieu ou un des huit jours suivants. — A la fête du Patronage de saint Joseph. — A la fête de notre Mère sainte Thérèse. — Au jour des Morts. — A l'article de la Mort.

Tous nos vœux appellent sur cette œuvre si éminemment juste et vraiment grandiose les bénédictions les plus abondantes de Dieu et de la Sainte Vierge. Quelle joie ce doit être pour le cœur de notre séraphique Mère sainte Thérèse, qu'un de ses fils se dévoue avec tant de zèle au culte du Saint-Sacrement !

NÉCROLOGIE

MADemoiselle SIDONIE DE MONTPELLIER, SOEUR JULIENNE DU TRÈS SAINT-SACREMENT (1).

Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Sainte-Thérèse vient de faire en Belgique une perte bien sensible. M^{lle} Sidonie de Montpellier d'Annevoie est décédée le 20 novembre 1896, au château d'Annevoie, où elle était née le 19 mai 1853; elle avait donc soixante et un ans et demi. C'était une très grande âme! on peut dire d'elle ce que nous disions tout à l'heure de la bienheureuse Jeanne de Toulouse; issue d'une noble famille, elle donna, dès l'enfance, les espérances les plus belles par sa piété, son obéissance et toutes ses vertus. Son dévouement filial lui fit passer à côté de sa mère sa jeunesse tout entière; et tandis qu'elle entourait de sollicitude et de tendresse cette mère tant aimée, elle se donnait à toutes les bonnes œuvres qui fleurissaient ou que les inventions de sa charité implantaient à Annevoie. Quand Dieu eut rappelé à lui celle à qui elle avait consacré son existence, M^{lle} de Montpellier se retira à Liège. Son but était de ne vivre que pour la piété et les œuvres de zèle, mais une autre raison avait aussi dicté sa résolution. A Liège, au couvent des Carmé-

(1) Cet article nécrologique devait paraître dans le numéro de janvier, l'abondance des matières a forcé de le remettre à ce mois-ci.

lites de Cornillon, vivait son unique sœur qui, devenue veuve après quelques années du plus heureux mariage avec M. de Moreau, était allée demander à la solitude du Carmel et à la vie de prière la consolation de sa douleur. Or, ces deux sœurs par la parenté du sang l'étaient bien plus encore par l'union des âmes et les affinités secrètes de la vertu et de l'amour du bon Dieu. Se rapprocher de la Sœur Anne de Jésus, pouvoir aller de temps en temps aviver encore davantage sa piété et sa charité aux saintes conversations de sa sœur, épouse de Jésus-Christ, c'était là ce qui avait fait choisir Liège à M^{lle} Sidonie de Montpellier. A peine y est-elle arrivée qu'elle apporte immédiatement son concours à toutes les bonnes œuvres. Bien vite, elle est Dame de Miséricorde, elle se met de toutes les confréries de la paroisse Saint-Renacle, sur laquelle elle habite. L'œuvre liégeoise par excellence, celle des XL heures, la voit chaque jour faire une heure d'adoration dans l'église où le Saint-Sacrement est exposé; mais voici qu'une œuvre mise sous la protection de Saint Joseph est établie pour la visite des malades à domicile, tout de suite elle en devient membre. Cependant, ce qui, ici, demande surtout à être relevé, c'est son zèle pour l'extension et le progrès de notre Tiers-Ordre. Heureuse de voir établir les réunions mensuelles, elle accepte, malgré sa modestie, d'être mise à la tête de l'Association, et alors rien n'échappe à sa sollicitude, rien ne rebute son infatigable ardeur. C'est elle qui ira chercher les personnes pieuses qui viendront chanter les saluts, c'est elle qui a le soin des postulantes et des novices. Elle stimule le zèle des tertiaires qui ont l'air de s'assoupir un peu, elle entretient celui des membres fidèles. Elle imagine des moyens nouveaux de donner aux réunions plus de splendeur ou plus d'intérêt. C'est elle qui fait tout, et dans son humilité elle attribue le mérite à d'autres et gaïement elle se compare à la mouche du coche. Bientôt une autre œuvre vint réclamer sa courageuse initiative : enfant du Carmel, elle aimait Chèvremont, mais ce sanctuaire avait à sa sollicitude un droit plus particulier. L'idée de bâtir une église sur la montagne de Chèvremont était due à Mgr de Montpellier, cousin de son père, de sorte que le nom des de Montpellier était et restera attaché toujours à celui de Chèvremont. Or, un jour que se tenait la réunion du Conseil du Tiers-Ordre, on demanda au directeur quand on continuerait la construction de l'église de Chèvremont. Le directeur répondit : « Quand vous voudrez » et comme on se récriait il raconta comment, en Hollande, avec des cotisations hebdomadaires de 5 et même de 2 centimes, on arrivait à bâtir et à meubler de splendides églises. » Immédiatement M^{lle} de Montpellier avait compris; il fallait établir l'œuvre qu'on appellerait l'obole de Chèvremont; elle en prend la charge, elle se met en quête de zélatrices; les refus ne la rebutent pas, elle sait relancer son monde, elle réussit très bien, mais jamais suffisamment au gré de ses desirs. Ainsi s'écoulait sa vie, mais Dieu l'avait déjà avertie, par une maladie qui la minait depuis longtemps, que ses jours étaient comptés. Elle avait accepté la volonté divine sans cependant rien laisser transpirer au dehors. Elle savait si bien dissimuler ses douleurs surtout auprès des siens qu'elle aimait d'une affection si délicate et si dévouée!

Tout à coup, à la fin du mois d'août dernier, le mal éclata avec force, il était irrémédiable. Dès que le danger l'exigea elle demanda et reçut les derniers sacrements avec la piété qu'elle avait eue toujours envers l'Eucharistie. Sa vie ne fut dès lors qu'une agonie. Pour elle, elle avait le cœur et les yeux tournés vers le ciel où, comme elle le disait, tant d'affections l'attendaient. Enfin la fille tant aimée de la Sainte Vierge rendit sa belle âme à Dieu le 20 novembre, c'est-à-dire la veille, au soir, de la fête de la Présentation de Marie au Temple. Ce fut aussi le jour de la fête d'un saint du Carmel, de saint Jean de la Croix, qu'elle fut enterrée.

Que du haut du ciel, M^{lle} de Montpellier protège les œuvres auxquelles elle s'est dévouée sur la terre et nous obtienne d'imiter ses vertus!

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-TROISIÈME TRÉSOR

LES BIENFAITS DU CHRIST.

De même, mon âme, que personne parmi les fidèles ne manque à reconnaître Dieu comme distributeur de tous les biens, de même, sache-le, il ne se trouve personne qui ne puisse dans chacun des bienfaits divins acquérir pour soi, je ne dis pas un peu, mais une infinité d'immenses trésors. Quelque minime, en effet, que soit en lui-même le don reçu, puisqu'il est donné par Dieu de qui rien ne vient qui ne soit excellent et parfait, il possède comme un principe intérieur de vie, de perfection, de continuelle croissance. C'est là ce que dit l'apôtre : « Celui qui donne la semence au semeur est aussi celui qui la transforme en pain capable de nourrir la multitude ; de même il multipliera votre semence spirituelle, il accroîtra les fruits de votre justice, de sorte que, enrichis de toutes manières, vous soyez dans l'abondance. »

Si le Christ notre Maître n'avait pas dit lui-même : Le royaume du Ciel est semblable à un grain de sénévé, je n'oserais pas, mon âme, élever si haut ton espoir et te promettre un royaume ; tu connais trop bien ta faiblesse et ta pauvreté. Mais dans les œuvres de la nature elle-même Dieu te manifeste sa bienfaisance féconde ; des choses terrestres il te mène ainsi, comme par la main, à concevoir et à croire les choses d'en haut. Tu diras : Je n'ai que peu en moi. — D'accord ; tu n'as que deux oboles ; ou, si tu veux, un seul talent ; ou deux poissons, ou cinq pains ; un peu de farine dans la huche, quelques gouttes d'huile dans un vase. Eh bien, c'est toujours un bienfait reçu de Dieu. Sache donc que c'est une semence qui va germer et produire toujours davantage. En tout don divin est virtuellement contenu, au bout d'une admirable et comme infinie suite de bienfaits, le royaume même des cieux. Les bienfaits de Dieu sont des chaînons qui s'attirent l'un l'autre, chaînons par lesquels Dieu nous attire à lui ; par conséquent par lesquels aussi nous nous emparons du Ciel. Mais tout cela ne peut se faire sans notre action, sans nos efforts ; aussi est-il écrit : Le royaume des cieux souffre violence ; les violents l'emportent. C'est-à-dire, mon âme, que tu dois toi-même d'un bienfait de Dieu tirer le bienfait suivant, d'un don de Dieu faire sortir d'autres et plus grands dons. L'exemple du sénévé va t'apprendre comment tu peux mener à bien cet ouvrage. Certes si tu voulais faire produire un grand arbre à une toute petite graine, tu commencerais par ne point la garder comme un simple dépôt ; tu confierais tout de suite cette semence à la terre ; puis, pour que la terre te la rende à l'état de jeune pousse, tu en soignerais la culture ; pour que la jeune pousse devienne un arbuste et l'arbuste un arbre, tu continuerais tes travaux. Tu exigerais de la terre toujours plus de sève jusqu'à ce que le développement naturel fût atteint et que l'arbre pût offrir aux oiseaux du ciel un abri. Regarde maintenant les sentiments de ton cœur : la nature les pousse d'un objet à l'autre ; tes vœux, tes desirs montent toujours ; tu demandes sans cesse du nouveau et du meilleur tant que tu sais pouvoir en obtenir. O mon âme, si tu agissais de même avec ton Dieu ; si, ayant reçu une première grâce, humble semence du royaume des cieux, tu ne cessais de réclamer à ton divin bienfaiteur, si tu demandais avec instance les développements que cette semence est susceptible de prendre et que Dieu peut toujours lui donner, alors, à coup sûr, le pouvoir divin n'ayant point de bornes, ses bienfaits et ses dons n'auraient pas de mesure. Plus en effet tu reçois de Dieu, et plus tu peux recevoir. Car, si toute force créée s'épuise en s'exerçant, la force divine, au contraire, étant infinie, ne peut diminuer ni décroître ; elle reste entière, elle demeure la même. Ce qu'elle nous accorde est pour nous préparer à des choses plus hautes et plus parfaites ; aussi desirs, vœux, souhaits, supplications, instances, recherches, demandes, importunités, violences, cris et efforts doivent grandir toujours pour que ces grandes choses nous soient accordées en réalité.

(A suivre.)

CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — **S. Pierre Thomas.**

Vertu „ — **Amour de l'Église.**

1. **Lundi.** — S. Ignace, Évêque et Martyr († 107). Intention : *Notre Mère la Sainte Église.*
2. **Mardi.** — PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. — Indulgence plénière. = *Tout l'Ordre du Carmel.*
3. **Mercredi.** — 2^e jour de l'Octave de la Purification. = *Nos supérieurs généraux.*
4. **Jeudi.** — S. André Corsini, Évêque de l'Ordre († 1373). = *Son Éminence le Cardinal Gotti et les évêques appartenant à notre saint Ordre.*
5. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S^{te} Agathe, Vierge et Martyre († 251). = *L'extension de la dévotion au Sacré-Cœur.*
6. **Samedi.** — S. Tite, Évêque († 1^{er} siècle). = *Nos missionnaires du Malabar, en particulier les trois évêques nouvellement consacrés.*
7. **Cinquième dimanche après l'Épiphanie.** — S. Romuald, Abbé († 1027). = *Nos missions de Mésopotamie et de Syrie.*
8. **Lundi.** — S. Jean de Matha († 1213). = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de sainte Thérèse.*
9. **Mardi.** — Octave de la Purification. = *Un grand accroissement en nous tous de la dévotion à la Sainte Vierge.*
10. **Mercredi.** — S^{te} Scolastique († 513). = *Les Tertiaires vivant en communauté.*
11. **Jeudi.** — Octave de S. André Corsini. = *La propagation de notre saint Ordre.*
12. **Vendredi.** — S. Denis, Pape de l'Ordre. = *Les étudiants de l'Ordre.*
13. **Samedi.** — S^{te} Euphrosine, de l'Ordre († 7^e siècle). = *Les Juvénats de l'Ordre.*
14. **Dimanche.** — SEPTUAGÉSIME. — S. Téléphore. = *Un grand amour pour l'Eucharistie.*
15. **Lundi.** — S. Pierre-Thomas, Évêque, de l'Ordre († 1366). = *La réunion des églises dissidentes de l'Orient, pour lesquelles saint Pierre-Thomas a tant travaillé.*
16. **Mardi.** — Commémoration des Saintes Reliques. = *La grâce d'une vraie dévotion aux saints de l'Ordre.*

17. **Mercredi.** — S. Vincent. = *Des familles très éprouvées.*
18. **Jeudi.** — S. Raymond de Pennafort. = *Plusieurs grands pécheurs.*
19. **Vendredi.** — B. Archangèle Giralani († 1494). = *Toutes les Carmélites.*
20. **Samedi.** — S. Cyrille d'Alexandrie, Evêque et Docteur, de l'Ordre. = *Le Souverain Pontife Léon XIII.*
21. **Dimanche.** — SEXAGÈSIME. = *Les âmes du Purgatoire.*
22. **Lundi.** — La chaire de S. Pierre à Antioche. = *La paix sociale.*
23. **Mardi.** — Office de la Passion. = *La grâce de méditer avec fruit la Passion de Notre-Seigneur.*
24. **Mercredi.** — S. Matthias. = *Les défunts de l'Ordre.*
25. **Jeudi.** — S. Avertan, de l'Ordre († 1380). = *Jour consacré à la dévotion du saint Enfant Jésus. = L'amour et l'imitation du saint Enfant, les progrès du Messager de l'Enfant Jésus.*
26. **Vendredi.** — S^{te} Marguerite de Cortone († 1297). = *La prospérité des Chroniques.*
27. **Samedi.** — FÊTE DE L'ORAISON DE NOTRE-SEIGNEUR. = *L'esprit de prière.*
28. **Dimanche.** — QUINQUAGÈSIME. = *Les collaborateurs, les abonnés et les lecteurs des Chroniques.*



LA DÉIFICATION DE L'HOMME

Il est une vérité (c'est peut-être la seule) où se rencontrent toutes les doctrines, tant les fausses que la vraie.

La déification de l'homme, voilà le dernier mot de la raison comme aussi de la révélation. Mais comme les différentes doctrines partent de principes contraires et arrivent à cette conclusion par des systèmes opposés, elles l'entendent dans des sens divers et en tirent des conclusions contradictoires.

Voici la route de l'erreur :

1° Le **PANTHÉISME** d'abord, cette grande folie, toujours ancienne et toujours nouvelle, cette espèce d'hydre de Lerne, le panthéisme, dis-je, considérant que Dieu ne peut être une abstraction, mais qu'il faut l'admettre comme un être existant, le suppose composé d'une essence et d'une existence, et ne fait par conséquent aucune difficulté de le regarder comme l'assemblage de toutes les perfections, un assemblage informe, indigeste, mal fondu, sans réfléchir que Dieu étant infiniment parfait doit, dans son essence complètement une et simple, contenir toutes les perfections d'une façon éminente, sans aucune division ni composition, puisque plus on est uni à la perfection, plus on est parfait, et que par conséquent pour être infiniment parfait, il faut non pas être composé d'une personnalité et de diverses perfections, mais être une seule et même chose avec toutes les perfections; et c'est là, soit dit en passant, que consiste la différence entre la vertu de l'homme et celle du Créateur. Tandis que l'homme n'a aucune vertu que comme un vêtement qui le couvre mais lui est étranger, Dieu est la vertu même, mais la perfection existante.

Ce principe une fois admis, que Dieu est l'assemblage de tous les biens, les panthéistes, remarquant que tout être a une perfection quelconque, ne fut-ce que celle d'exister, en concluent que Dieu ne serait plus l'assemblage de tous les biens, si tous les êtres ne faisaient partie de sa nature; puis voyant que tous les biens particu-

liers sont contenus dans l'univers et ne pouvant comprendre le bien infini que comme la collection de tous les biens particuliers, ils en déduisent que Dieu n'est autre chose que l'universalité des êtres. Ils arrivent ainsi logiquement à dire que l'homme, l'être le plus excellent du monde visible, est Dieu par sa nature et même la principale partie de leur Dieu. Ils aboutissent ainsi à un athéisme masqué, et à la déification de l'homme.

Pour le panthéiste, Dieu n'est qu'une agrégation de molécules; il le dissèque avec le scalpel de ses distinctions.

2^e L'ATHÉISME pur, au contraire, fait volatiser Dieu, passez-moi l'énergique vérité de cette expression, dans l'alambic de ses simplifications.

Voyez comme il fait cette opération :

Dieu étant infiniment parfait, doit être infiniment un en lui-même, sans division, ni distinctions; il doit être aussi un avec toutes les perfections, en ce sens qu'il ne soit pas uni avec telle ou telle perfection, mais qu'il ne soit autre chose que cette perfection même. Mais comme nous ne pouvons comprendre que la perfection puisse exister sans être composée de son essence et de son existence, l'athée, crainte de diviser la souveraine unité et simplicité de Dieu, en lui ajoutant l'existence, la lui refuse net, et du premier coup, fait de son Dieu une abstraction.

Dieu, d'après eux, n'est qu'une invention de notre esprit, que nous forçons tous les matins; de là comme notre esprit crée Dieu, on peut dire qu'il est le Dieu de Dieu même. Voilà donc la raison investie d'une opération propre à la Divinité.

La déesse raison, mère du Dieu des athées, n'est autre chose que la Minerve, déesse de la sagesse, mère du Jupiter païen.

3^e Quittons ces sentiers tortueux et suivons la route lumineuse que nous trace la FOI CHRÉTIENNE; la voici :

Le panthéiste, comme nous l'avons montré, proclame avec nous que Dieu est saint, qu'il est bon, juste et parfait, c'est-à-dire qu'il est une existence renfermant tous les biens; il refuse d'ajouter avec nous que Dieu est la sainteté même, la justice, la bonté, la perfection par essence, c'est-à-dire qu'il est souverainement un, et conséquemment souverainement parfait; l'athée, au contraire, dira bien avec les

chrétiens que Dieu est la sainteté même ; mais il ne consentira pas à avouer avec eux qu'il est saint, parce qu'il faudrait par cette expression reconnaître en lui l'existence, et qu'il craint de détruire son unité.

Pour nous, comme le remarque saint Thomas d'Aquin, le prince de nos philosophes et de nos théologiens, nous disons que la nature divine ne pouvant être atteinte ici-bas par l'intelligence humaine, nous ne pouvons non plus l'exprimer par aucun nom *adéquat*, ni par aucune formule exacte et complète.

Nous disons donc que Dieu est saint pour marquer qu'il existe réellement, qu'il est un Dieu personnel ; mais comme cette expression ne représente pas parfaitement l'idée que Dieu nous a donnée de lui-même dans les Saintes Écritures, nous la corrigeons par cette autre plus exacte, que Dieu est la sainteté même, la sainteté par essence ; pour indiquer que cette existence que nous reconnaissons en Dieu, ne nuit nullement à sa souveraine simplicité. Par ce principe nous mettons le Dieu véritable à égale distance entre le Dieu Univers et le Dieu Idée.

4^o Il faut signaler ici une chose singulière : l'athée est plus près de la vérité que le panthéiste. Le panthéiste part d'une notion mal comprise de l'Être suprême. Cette expression " Dieu est saint, juste, tout-puissant, parfait „, n'est pas absolument vraie ; car elle indiquerait littéralement que toutes les perfections sont des qualités du Créateur, comme elles sont des qualités des créatures ; tandis qu'en réalité, l'infinie perfection n'est pas une qualité de la divinité, mais qu'elle est Dieu lui-même, son essence même.

L'athée, au contraire, part d'une notion vraie, mais incomplète. Il est vrai en effet que Dieu est la perfection même, comme le disent les athées, mais il est la perfection existante, et c'est ce caractère que l'athée ne lui attribue point.

Pour nous faire donc, autant que cela nous est possible, une idée complète et exacte de l'Être infini, il lui faut attribuer les perfections des êtres concrets et celles des idées abstraites et ne lui attribuer les imperfections ni des uns ni des autres. Notre notion de Dieu tient ainsi le milieu entre celle de l'abstraction et celle de la concrétion.

Nous ne pouvons pas plus comprendre ce qui est au-dessus de

notre raison que discerner ce qui est au delà de notre vue ou atteindre ce qui est au-dessus de notre portée.

S'il y a quatre ou cinq systèmes pour analyser la substance des corps que nous palpons tous les jours et plusieurs aussi pour expliquer l'union de notre âme et de notre corps, est-il étonnant que nous ne comprenions pas Dieu? *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* " Celui qui veut pénétrer trop avant dans la majesté divine, sera ébloui par sa gloire. "

5° On nous avouera sans doute que la doctrine chrétienne donne une assez sublime idée de Dieu. Cela nous suffit peut-être. Pour nous, il nous faut maintenant demander pardon à Dieu, de crainte qu'il ne nous adresse ce reproche : Pauvre fourmi, tu as discuté à ta manière ce que je suis; mais était-ce là ce que j'attendais de toi? M'as-tu fait aimer des hommes?

Eh bien! chers lecteurs, si nous ne pouvons comprendre la nature de Dieu, nous ne pouvons pas comprendre davantage sa bonté; l'une et l'autre sont infinies; car l'une et l'autre sont la même chose. *Natura Dei bonitas.* " La nature de Dieu c'est la bonté ", dit saint Grégoire. Rappelez-vous donc tout ce que vous avez jamais vu de bon et de beau et regardez tout cela comme du fumier à côté de la bonté et de la beauté de Dieu. Imaginez-vous cette beauté, cette bonté sous les traits les plus charmants, dilatez votre cœur et votre pensée pour en concevoir une idée excellente, vous en êtes encore à une distance infinie. Essayez de sonder dans les effets de la miséricorde divine, dans les mystères de l'incarnation, de la crèche, de la croix, quelle bonté est Dieu, l'idée que vous en tirerez ne ressemblera pas plus à la bonté de Dieu que les essais d'un peintre commençant ne ressemblent à la réalité. Pour en concevoir quelque chose de digne de Dieu, il faut que Dieu lui-même se montre à nous sans voile; puissions-nous donc, après avoir éprouvé sur la terre les heureux effets de la miséricorde divine, arriver dans le ciel à admirer en face cette splendeur infinie.

Nous y verrons la suprême grandeur, unie à la plus gracieuse beauté et à la plus charmante bonté.

Notre intelligence y sera attirée par tout ce qui est grand, noble, sublime, nos sens par ce qui leur est agréable, notre cœur par tout ce qui est bon.

Nous serons ainsi quasi transformés en Dieu, devenus *déiformes* selon l'expression de saint Denis, et c'est une des manières dont le christianisme entend la déification de l'homme. (A suivre.)

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

Modèle de toutes les vertus, étudiant remarquable tant par sa vaste intelligence que par son ardeur au travail, le frère Jean de Jésus-Marie monta par échelons les degrés de l'autel jusqu'à ce qu'enfin il fut ordonné prêtre. Dire exactement la date de ce grand événement ne nous est pas possible; tout ce que l'on sait, c'est que dans les annales du couvent de Gênes, au mois de février 1590, notre vénérable y est désigné par le titre de *Père*, porté chez nous seulement par les prêtres. La dignité du sacerdoce ne lui servit pas à se relâcher, à rechercher des exemptions, à ouvrir son âme aux pensées d'ambition et de vaine gloire. Loin de là. Il savait trop bien que cette dignité redoutable aux anges exige de celui qui l'a reçue une humilité vraie et généreuse; il savait que Jésus, pain vivant, sa nourriture de chaque jour, a dit dans l'Évangile : celui qui me mange vivra lui aussi pour moi; aussi, dit son biographe, c'est par le jeûne qu'il voulait mériter le suave festin des anges; au sacrifice du très précieux corps de Jésus, il préludait par l'immolation de sa chair mortifiée et par une contrition de cœur telle qu'elle lui arrachait des torrents de larmes. Les assistants, les acolythes, tous, se sentaient le cœur débordant d'une douce émotion. Il gardera toute sa vie cette modestie angélique, cette gravité de mouvements, cette ferveur d'esprit dont il s'était fait une loi au début de sa vie sacerdotale. Les occupations deviendront écrasantes, les afflictions auront envahi son âme et néanmoins il sera toujours à l'autel un vrai séraphin tout brûlant d'amour, se tenant, l'âme saisie de respect et les ailes tremblantes, aux pieds du trône de la divine majesté. Rien d'étonnant

alors si les jeunes religieux regardaient comme un inestimable bienfait l'honneur de le servir à l'autel. Ils y goûtaient des fruits si abondants de componction et de dévotion!

Le nom du P. Jean de Jésus-Marie se trouvait inscrit dans les annales du couvent de Gênes au mois de février 1590, parce que, déjà alors, quoiqu'il fût si jeune et à peine prêtre, il recevait de la communauté un témoignage d'estime et de confiance, il était élu discret (1), et l'année suivante, cette vénération qui avait grandi encore choisissait notre vénérable comme le premier d'entre les discrets tandis qu'elle mettait au second rang et par conséquent après lui un père déjà âgé, célèbre par l'austérité de sa vie et qui remplit longtemps la place de procureur général d'abord de toute la Réforme, puis de la Congrégation d'Espagne.

Mais un fait de très grande importance vint donner un éclat nouveau aux mérites du P. Jean de Jésus-Marie. En 1593, se réunit à Crémone le chapitre général de l'Ordre tout entier. A cette époque, les Carmes déchaussés ne formaient pas encore une famille à part sous le nom de Carmel réformé. Sans doute, ils avaient en Espagne un gouvernement spécial; soumis à un vicaire général, ils étaient divisés en provinces ayant chacune un supérieur à sa tête, mais pour le reste de l'Ordre, ils n'étaient considérés que comme une branche du grand arbre. Voilà pourquoi les supérieurs, c'est-à-dire le P. Vicaire-Général, les provinciaux, les vicaires-provinciaux et les socii (2), avaient voix au chapitre de Crémone. Le P. Nicolas arriva donc à Gênes pour se rendre à ce chapitre général. Avec lui se trouvaient les provinciaux et leurs socii des six provinces déjà érigées: dans la vieille et la nouvelle Castille, en Andalousie, en Catalogne, au Portugal et au Mexique.

Conformément aux usages de ce temps, les chapitres généraux se donnaient la noble et bien légitime jouissance de faire soutenir devant eux des thèses de théologie par des religieux que leur science et

(1) On appelle discrets dans notre Ordre les trois conseillers du prieur, de même qu'on donne le nom de définiteurs à ceux qui forment le conseil du P. Général ou celui du P. Provincial.

(2) Quand un Provincial se rend au chapitre général il a deux compagnons (Socii en latin) qui, avec lui, représentent la province tout entière.

leurs mérites désignaient pour cet honneur. Le P. Nicolas amena à Crémone, dans ce but, les Pères Pierre de la Mère de Dieu et Jean de Jésus-Marie. Malgré leur grande jeunesse, tous les deux étaient forts en ce genre de combats; leurs études les y ayant préparés et habitués. Leur présence donna lieu à des incidents plaisants et édifiants tout à la fois.

L'habit pauvre et grossier des Carmes Déchaussés, la modeste simplicité de toute leur personne, avaient attiré à ces nouveaux venus, que presque personne ne connaissait, le mépris du grand nombre surtout de ceux qui dans ces réunions publiques font plus de cas de la pompe extérieure que de l'esprit intérieur. Lorsque dans les réunions solennelles ou dans les prières publiques chacun était appelé à son tour, tous les pères du chapitre ayant un grade (ils étaient maîtres en la sainte théologie), ce titre de Maître, " Magister „ précédait chaque nom. Quand vint le tour des Déchaussés, comme ils s'étaient interdit de prendre des grades, ils n'avaient pas non plus de titre et on les nommait " Frères „ tout simplement. L'appariteur avait le malicieux plaisir de crier : Que nos frères simples s'approchent. Et tandis qu'eux tout simplement prenaient la place qui leur était assignée, tout le monde riait. Bientôt tous les religieux et les séculiers ne les appelaient plus autrement que les frères simples ou les maîtres simples. Mais leur tour arriva également de prêcher et de soutenir les thèses. Le jeudi après la Pentecôte, en l'église de Saint-Barthélemy un déchaussé, célèbre prédicateur, fit, le matin, un sermon qui fut très apprécié, l'après-midi, sous la direction du P. Augustin des Rois, homme d'une très vaste érudition, le Père Pierre de la Mère de Dieu soutint la thèse préparée; l'assistance était très nombreuse, les hommes les plus savants assistaient à la solennité. Tous furent ravis; ils étaient stupéfaits de voir dans des hommes aussi pauvres et aussi modestes une sagesse si profonde, une habileté très grande dans la discussion en même temps qu'une étonnante facilité de parole. Mais lorsque, le samedi suivant, dirigé par le P. Dominique de la Présentation, Provincial de Catalogne, et son ancien professeur, le P. Jean de Jésus-Marie défendit les conclusions de sa thèse, l'admiration fut au comble. Les Prélats, les chanoines, les citoyens les plus distingués

de Crémone, les Pères qui étaient venus de tous les pays du monde pour le chapitre général, ne tarissaient pas en éloges. L'ironie s'était changée en louange, et on disait : sont-ce là les maîtres simples ? C'est que notre jeune père avait déployé tant de vivacité d'intelligence, de maturité de jugement, de promptitude de mémoire qu'on ne pouvait désirer mieux. Les réponses aux objections étaient tellement péremptoires que les opposants cessaient la lutte ; aussi, le temps fixé pour la dispute n'était pas écoulé, et pour le remplir le P. Jean se faisait à lui-même des objections nouvelles qu'il réfutait ensuite avec ordre et en quelques mots ; et tout cela sans ombre de cette vanité qui se caresse elle-même de louanges, mais au contraire avec une modestie et une humilité sincères. L'estime et l'affection que s'était attirées notre vénérable ne s'arrêtaient pas à sa personne, elles se répandaient sur la Réforme tout entière. Ces succès ne contribuèrent pas peu à faire accepter par la majorité des capitulants le projet de faire de la Réforme Thérésienne une Congrégation à part ; de sorte que ce bienfait peut être attribué en grande partie à la vertu et à la science de notre héros. *(A suivre.)*

LA PRÉPARATION DE L'ORAISON

d'après sainte Thérèse.

Notre mère dit quelque part qu'elle voudrait monter au sommet d'une haute montagne et crier de là aux hommes du monde entier : Priez ! priez ! priez ! Ailleurs elle ose formuler l'assertion suivante : Promettez-moi un quart d'heure d'oraison par jour ; moi, je vous promets le ciel. Ce désir et cette promesse ne sauraient plus nous surprendre si nous nous rappelons ce que la réformation du Carmel enseigne touchant la nécessité et l'efficacité de l'oraison. Ces deux points ont fait le sujet de nos deux derniers articles. S'il était permis d'en résumer ici la substance en la revêtant d'une comparaison sensible, nous dirions que l'oraison, étudiée dans les écrits de la sainte, nous est apparue comme la *ligne de faite* de la vie spirituelle.

Une ligne de faite, c'est, en géographie, la suite ininterrompue de cimes ou de plateaux qui marque le sommet d'une région. De là partent les pentes qui descendent, se creusant en vallées ou s'étendant en plaines, vers tous les horizons; là jaillissent les eaux qui courent ensuite le long de ces pentes, fertilisent ces plaines, arrosent ces vallées, vont enfin se perdre, routes vivantes, au sein de la mer. D'une ligne de faite à l'autre, la différence est grande : il y en a d'élevées; il y en a de basses; les unes uniformes, monotones; les autres mariant le pic neigeux à l'humble coteau. Mais toutes ont ceci de commun qu'elles déterminent le relief du pays : il leur doit sa physionomie comme aussi sa fertilité, ses relations, son importance. Tel est également le rôle, telles les prérogatives de l'oraison dans la vie spirituelle. En nous aussi il est des plaines et des vallées, plaines vastes et stériles si la grâce n'y coule à flots pressés, vallées profondes, vrais abîmes où habiterait l'horreur, la confusion du vice si les torrents d'en haut ne mettent en jeu leurs forces supérieures pour tout purifier. Enfin à notre âme, comme aux régions terrestres, il faut des routes, des voies de communication avec les autres âmes par où puissent s'épancher sur elles et remonter ensuite jusqu'à nous les salutaires courants de la charité. Toutes ces nécessités ne seront satisfaites que si notre vie intérieure est ordonnée, rassemblée, pourrions-nous dire, au pied d'une hauteur centrale. Sinaï spirituel où la force divine repose et se manifeste non plus par la splendeur terrible des éclairs, mais par l'épanchement fécond de la grâce qui s'en va fertiliser toutes les puissances de l'âme, et vivifier les derniers replis du cœur. Ce Sinaï, c'est l'oraison : non point l'oraison d'une heure ni d'un jour, mais l'oraison habituelle, continue dans le temps comme est continue dans l'espace la ligne qui partage les eaux d'un pays; oraison s'élevant vers Dieu dès que l'on s'éveille à la vie surnaturelle et ne cessant qu'avec cette vie ou plutôt se perdant comme elle dans l'océan de l'éternité. Admirables sommets que Dieu dispose dans les âmes justes! Ils ne seront, il est vrai, ni également sublimes ni également harmonieux dans chacune d'elles, parce que les desseins divins varient à l'infini et aussi parce que les résistances humaines sont hélas! étrangement multipliées; mais enfin ces hauteurs de l'oraison demeureront à jamais la caractéristique de l'âme où elles se trouvent,

la cause et la mesure de sa fécondité, la raison de son influence sur le prochain, le monde, l'Église.

Nous sommes-nous trop appesantis sur cette comparaison, à notre avis très juste ? Peut-être. Sainte Thérèse nous l'eût pardonné, en considération de l'ordre d'idées où nous introduisent les réflexions qui précèdent. N'a-t-elle pas dit : « Je ne trouve rien de plus propre que cet élément — l'eau — pour expliquer les choses spirituelles ? » N'a-t-elle pas toujours comparé la contemplation, terme de la prière, à une fontaine qu'il faut tâcher d'atteindre à travers mille obstacles, et le travail lui-même de l'oraison aux efforts qu'il faut faire pour puiser de l'eau dans un puits profond ? Aussi, sans regretter notre long préambule, nous concluons maintenant, plus fortement que jamais, à l'importance extrême de l'oraison en toute vie qui veut être chrétienne et nous tirons de là cette conséquence immédiate et autorisée : A un acte pareil, il faut une préparation très sérieuse.

— Fort bien, dira le lecteur. On sait ce que cela veut dire : se mettre en solitude, fermer un instant les avenues des sens, puis prendre un livre édifiant et en parcourir attentivement quelques lignes, voilà tout. — Non, vraiment ; car, si la préparation se réduisait à si peu de chose, l'oraison ne serait plus l'acte central dont nous parlions tout à l'heure. Parfois, dans les plaines les plus unies, vous rencontrez un monticule isolé, formé là (semble-t-il), par un jeu de la nature ; il a suffi, pour en parfaire le modeste contour, de remuer le sol à peu de distance ; ce ne sont que quelques mottes de terre d'où peut couler à peine un mince filet d'eau. Mais pour former la ligne de faite, majestueux réservoir des fleuves et des rivières, c'est toute la contrée qui se soulève comme par un effort intérieur, graduel et constant. Il faudra de même dans l'âme un travail profond, résultat d'un effort habituel, pour que toutes ses puissances se rangent et que toutes ses énergies prennent place sur la montée divine, d'où tout bien doit descendre et qui mène aux vrais sommets de l'oraison. En d'autres termes, la préparation prochaine ou actuelle est loin d'être suffisante ; il est nécessaire de mettre tous ses soins à celle que l'on nomme la préparation habituelle ou encore la préparation éloignée.

« Il est certaines choses, nous dit à ce propos sainte Thérèse, si

nécessaires aux âmes qui aspirent à marcher au chemin de l'oraison, qu'en les pratiquant elles pourront se trouver très avancées sans être contemplatives, au lieu que sans ces choses il est impossible de faire progrès „. Et c'est pourquoi elle-même, décrivant en quarante-trois chapitres le *Chemin de la perfection*, qui n'est autre que celui de l'oraison, en consacre au moins les vingt premiers à parler uniquement de ces indispensables préliminaires.

(*A suivre.*)

LES ENFANTS D'ÉLIE ET LES RESTES D'ISRAËL

A l'approche de la fête de la sainte Couronne d'épines, tous nos abonnés, nos Sœurs carmélites en particulier, liront avec intérêt et édification la lettre suivante, adressée, il y a deux ans, le jour de cette fête, à un Carmel, qui a bien voulu nous la communiquer.

Marseille, 1^{er} mars 1895, fête de la sainte Couronne d'épines.

En ce premier vendredi du mois de mars, qui coïncide cette année avec la fête de la sainte Couronne d'épines, je me sens stimulé à vous offrir une pratique qui vous sera comme une flamme d'amour. Oh ! rien de nouveau dans vos saintes règles, mais flamme nouvelle, parfum biblique pour faire mieux observer ces saintes règles, *non nova, sed novè*. Déjà (1), avec le suave verset du Magnificat : *Suscepit Israel puerum suum*, chacune de vous a son autel d'or de généreux sacrifices ; déjà, avec la pensée de réparer les gémissements moqueuses du prétoire de Caïphe, vos gémissements devant le Tabernacle d'amour sont devenues plus profondes, mieux adorantes. Eh bien, maintenant, à vos signes de croix, je viens proposer un but, un arôme, un triomphe à obtenir, qui les rendra l'admiration des séraphins.

(1) Allusion à d'autres pratiques suggérées dans des lettres précédentes et ayant toutes le même but, la conversion des restes d'Israël.

UN PRÉAMBULE :

Vous n'ignorez pas cette circonstance toute particulière, tout extraordinaire, qui accompagna la révélation du Divin Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie : le Cœur de Jésus était environné d'épines. " Un jour de S. Jean l'Evangeliste, raconte-t-elle, après avoir reçu de mon Divin Sauveur une grâce à peu près semblable à celle que reçut le soir de la Cène ce disciple bien-aimé, le Cœur Divin me fut représenté comme sur un trône de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement ; *il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur.* „

Or, en réfléchissant sur cette descente de la couronne d'épines autour du Cœur de Jésus, je me suis dit : Lorsqu'au soir de la Cène et du suprême amour, S. Jean reposa sa tête sur la poitrine de son Maître adoré, il connut d'ineffables secrets, mais une chose apparemment ne lui fut pas dévoilée, réservée qu'elle était au séraphin de Paray, c'était le voyage que devait faire la couronne d'épines, du front de Jésus à son cœur.

A la Bienheureuse Marguerite s'est découverte cette vision, tout à la fois crucifiante et consolante :

Crucifiante, car ce n'était plus seulement le front de Jésus qui était meurtri par cette forêt d'épines, mais son cœur : meurtrissures qui venaient dire combien il souffrait des ingratitude et des injures de ses propres enfants.

Mais vision *consolante*, car Jésus venait dire aussi combien il avait soif d'amour ; d'aimer et d'être aimé ; à la grande ouverture faite par la lance s'ajoutaient maintenant un nombre considérable de petites ouvertures faites par les épines : autant de bouches formées par les plaies qui disaient : Aimez-moi !

Une foule de chrétiens ont, depuis lors, mieux aimé cet aimable cœur. Le voyage de la Couronne d'épines, la descente qu'elle a faite du front de Jésus à son cœur, a atteint son but. Oh ! que la Bienheureuse de Paray doit en être ravie dans l'éternité ! Elle boit l'extase, en y pensant...

Tel est le préambule d'amour fourni par le cher Paray.

Eh bien, il est un autre voyage dont il faut obtenir la réussite et il

me semble que cette réussite est réservée aux filles de S. Élie : voici ce voyage et sa réussite. Au-dessus de la Couronne d'épines, il reste *le titre de la Croix* : JÉSUS DE NAZARETH ROI DES JUIFS. C'est une prophétie gravée dans le bois. Or qui empêche qu'on obtienne à force d'amour que ce titre de la Croix descende, à son tour, comme la Couronne d'épines, sur le Cœur de Jésus? Quelle admirable réalisation de la première et dernière royauté du Christ! Quel tressaillement, alors, dans ce Cœur qui souhaite tant de fois de rassembler les enfants d'Israël, les enfants de Jérusalem! Quelle émotion et quelle tendresse dans ses fibres lorsqu'il sentira que, comme roi reconnu par eux, il pourra épancher sur eux ses bienfaits de roi! Ce sera un de ses plus doux battements, et son plus beau triomphe : Je suis enfin leur Roi!

Séraphins du Carmel, obtenez à force de supplications la descente du titre de la Croix sur le Cœur de Jésus; et pour arriver à ce bienheureux résultat, rattachez ce voyage, cette descente à la perfection de vos signes de croix.

Qu'il soit convenu avec vous-même qu'à plusieurs reprises dans la journée, en entrant au chœur, à la salle commune, dans votre cellule, le signe de la croix que vous ferez aura pour fin d'attirer le titre de la Croix sur le Cœur de Jésus. Et alors votre signe de croix aura plus de majesté, de gravité, de recueillement.

En montant à votre front, votre main ira en quelque sorte toucher le titre de la Croix, qui ombrage la tête de Jésus;

Puis en descendant le long de votre poitrine, votre main fera en quelque sorte voyager ce précieux titre jusqu'au Divin Cœur;

Et en même temps que vos lèvres prononceront : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*, vous penserez tout bas : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum!* O Roi des cœurs, ayez leurs cœurs avec le mien!

O mes Sœurs, je vous aperçois toutes vous signant de cette façon superbe et conquérante!

A une Visitandine de Paray embrasée d'amour, il fut accordé de contempler la première, la couronne d'épines autour du Sacré-Cœur;

Qu'aux filles de Sainte Thérèse, disciples de Saint Élie, embrasées d'amour, il soit accordé de contempler le titre royal de la Croix descendu, comme un second diadème, autour du Sacré-Cœur!

L'amour est un graveur. Que votre amour soit si habile, mes Sœurs, qu'il grave ce diadème au Cœur de Jésus !

Je bénis les graveuses et leurs signes de croix.

FR. JOSEPH DU CARMEL, abbé LÉMANN.

Quel cœur resterait insensible à un appel aussi touchant et aussi éloquent ? Qui, parmi les enfants d'Élie et de Thérèse, voudrait refuser son concours à une œuvre si belle, si conforme à l'esprit de zèle de notre saint Ordre ? A Notre Glorieux Patriarche et Fondateur est réservé, aux jours terribles de la lutte dernière, l'honneur de grouper les restes d'Israël, sous l'étendard victorieux de la Croix ; à nous donc, ses Enfants, de lui préparer et de lui faciliter la tâche. Par nos signes de croix faits désormais avec plus d'attention et de dévotion, hâtons la marche du titre royal de la Croix vers le Cœur de Jésus. L'espace à parcourir n'est pas bien long, et notre ferveur peut l'abrégier encore. A l'œuvre donc, et que bientôt, des lèvres frémissantes de la chrétienté ravie d'un tel prodige, puisse s'échapper cette acclamation de triomphe, qui changerait la face du monde : JESUS NAZARENUS REX JUDEORUM.

SAINT JOSEPH ET L'ORDRE DU CARMEL

Dire à nos lecteurs que l'Ordre du Carmel a toujours honoré et aimé saint Joseph serait dire une banalité, tant la chose est connue de tous. Néanmoins le prouver par des faits est toujours faire chose utile. C'est pourquoi nous empruntons (avec la permission du vénérable auteur) au livre : *Saint Joseph et son culte dans l'Ordre du Carmel*, par le P. Albert du Saint-Sauveur, actuellement provincial des Carmes déchaussés de la province d'Avignon, la nomenclature des religieux de notre Ordre qui ont écrit sur saint Joseph. Ils sont nombreux, on le verra ; et qui pourra les lire constatera que leur bouche a parlé de l'abondance du cœur.

“ Cette piété se révèle surtout dans le zèle de nos Pères à célébrer

ses louanges par la parole ou par la plume. Il appartenait à l'ami de notre Mère sainte Thérèse, au P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, premier supérieur de la Réforme, d'ouvrir la marche des nombreux fils de la Sainte dont la grande dévotion à saint Joseph s'est traduite par leurs écrits en son honneur :

„ Le V. P. Gratien publia, en 1602, à Valence, une belle et savante *Vie* du Père nourricier de l'Enfant-Dieu. On la publia en italien, à Venise, en 1613; et une traduction française en fut imprimée à Paris en 1619, sous le titre de *Grandeurs de saint Joseph*. Nous regrettons que Mgr Luquet, évêque *in partibus* d'Hésebon, qui l'a rééditée — du moins en partie — n'ait pas cru devoir désigner dans le titre, le véritable auteur. Il est vrai qu'il le nomme dans la préface; mais il est si rare qu'on s'arrête à lire des préfaces!

„ Le pieux et savant P. Joseph de Jésus-Marie, de la noble famille des Quiroga, dans les Asturies, et neveu de l'Éminentissime cardinal Garcia de Quiroga, archevêque de Tolède, était docteur en droit civil et canonique, et chanoine de l'église métropolitaine de Tolède, lorsqu'il entra dans l'Ordre des Carmes déchaussés. Il fut chargé d'écrire l'histoire générale de la Réforme et composa, en outre, plusieurs savants ouvrages sur la théologie mystique. Sa dévotion envers le Père nourricier du Sauveur, déjà grande quand il prit, à Pastrana, le saint habit de la Réforme, s'était accrue encore dans ce célèbre noviciat de la Congrégation d'Espagne — érigée, comme on sait, sous le titre de *Saint-Joseph*. — Et de même que sa piété pour l'Époux de Marie lui avait inspiré le désir de s'appeler de son nom dans la vie religieuse, cette même dévotion lui suggéra également son beau livre sur les excellences du saint époux de la Bienheureuse vierge Marie, *Excellentiæ sancti Joseph, sponsi B. V. Mariæ*; in-8°, imprimé à Madrid en 1612.

„ Le P. Antoine de la Mère de Dieu, profès, en 1615, de notre couvent d'Avignon, puis successivement prieur de notre couvent d'Aix, définitif et provincial, publia le *Trésor inappréciable des mérites de saint Joseph*.

„ Vers 1639, le P. Jérôme de Saint-Joseph, Aragonais, l'un des historiographes de l'Ordre, composa en espagnol une *Vie* du glorieux patriarche.

„ Vers 1668, le P. Nicolas de Saint-Simon Stok publia plusieurs panégyriques, *in laudem sancti Joseph*.

„ Un religieux de notre couvent de Gratz composa en allemand, et édita en 1682, une très belle *Vie de l'Époux virginal* de la Très Sainte-Vierge; il a tenu à garder l'anonyme.

„ Le P. Cyprien de Sainte-Marie qui fut, dans la province de Belgique, maître des novices, prieur à diverses époques, provincial, et *socius* du provincial du Chapitre Général, composa pour le duc Charles de Lorraine, dont il était confesseur, un traité sur la meilleure manière d'honorer saint Joseph, conformément à la doctrine de sainte Thérèse, et il y ajouta la *Vie* du glorieux Patriarche. Le livre fut imprimé à Wurzbourg en 1630.

„ Le P. Paul de tous les Saints, de Cologne, successivement prieur de Gratz et de Vienne, édita à Vienne, en 1654, un recueil de prières à saint Joseph, pour lequel il composa également un petit office et des litanies.

„ En 1682, un Carme déchaussé du couvent de Gratz, publia dans cette ville, sans nom d'auteur, une grande *Vie*, in-4°, du Patriarche saint Joseph.

„ La même année, le P. Arnaud de Jésus-Marie, Polonais, publia sur saint Joseph un volume in-8°, intitulé : *Manuel de la dévotion envers saint Joseph*; puis, en 1687, un *Septenaire sacré* pour honorer les sept douleurs et les sept allégresses du grand saint. Disons, en passant, que ce septenaire a été réédité en français, mais sous un autre nom que celui du véritable auteur. On ne lui a pas même fait l'honneur de le citer.

(A suivre.)

Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse.

EAU CÉLESTE

1. Ah! que de ce torrent de la félicité qui l'arrose il tombe seulement une goutte dans une âme, c'est assez pour que ce bas monde tout entier ne lui inspire plus qu'un invincible dégoût, qu'éprouvera-t-elle donc, quand, l'heure venue, elle s'y plongera tout entière.

Vie, c. XXI.

2. Je dis que, après avoir souffert pendant plusieurs années, l'aridité, le dégoût et l'ennui; j'estimais comme une grande grâce, quand je pouvais tirer une seule goutte de ce puits béni.

Vie, c. XI.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE SEPTEMBRE 1896.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Joseph Menezes.	—	2	—	1	3
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	3	4	1	4	12
Cottayam . . . R. P. Léon	7	5	8	5	25
Cunémao. . . . R. P. Elisée.	—	1	—	—	1
Nayatlankaray . R. P. Elie de N. D. du Carmel.	8	6	10	6	30
Cottar. R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	7	9	8	15	39
Moulougamoude . R. P. Victor de Saint-Antoine.	6	4	2	—	12
Vengotto R. P. Elie de la Mère de Mis ^{se} .	3	1	2	4	10
	34	32	31	35	132

La Démonolâtrie au Malabar.

Quand les enfants d'Israël eurent renoncé au glorieux titre de peuple du vrai Dieu, pour adorer Satan, sous les noms de Baal, Astaroth ou Bœlzebub, prince des démons, Dieu suscita les Prophètes, et entre tous le grand Prophète du Carmel, Elie le Thesbite, pour ramener son peuple de ses égarements.

Après que les temples du démon furent détruits en Palestine, il semble que le prince infernal ait cherché des adorateurs, et qu'il ait propagé son culte dans l'Extrême-Orient ; il a surtout affermi sa domination et sa tyrannie sur un peuple esclave, les malheureux habitants de la côte Malabare. De nos jours, Dieu a jeté un regard de miséricorde sur ce peuple ; il a suscité de nouveau le Prophète Elie dans ses héritiers, les religieux du Carmel, pour combattre Satan et renverser ses autels et ses temples. Animés du zèle de leur saint Fondateur, les Missionnaires Carmes du Malabar y abolissent partout la démonolâtrie, et un mouvement universel se manifeste parmi les Malabarais vers le Christianisme.

§ I. — LE PEÏADI.

La démonolâtrie ou le culte rendu directement à Satan est partout en usage parmi le petit peuple, c'est-à-dire la grande masse des gentils du Malabar. Les Missions du Carmel dans cette vaste province de l'Inde, comprennent les royaumes de Travancore et de Cochîn. D'après le recensement fait par le Gouvernement en 1891, il y a dans le royaume de Travancore seul 6159 pagodes, ou temples d'idoles, desservis par les prêtres Brahmes, et réservés pour l'aristocratie. Il y a en outre 5205 temples, consacrés directement au démon, pour les esclaves et les castes inférieures. Le royaume de Cochîn, comparativement à son étendue, n'en compte pas un moindre nombre, le plus petit hameau y a sa pagode dédiée au diable.

L'universalité de cette abjecte superstition au Malabar ne doit pas étonner. D'après les lois païennes du pays, tout le petit peuple, les nombreuses castes d'esclaves et les classes ouvrières sont exclues du culte des grands dieux de l'Inde. Anciennement l'esclave, le paria, assez téméraire pour oser s'approcher d'un temple des Brahmes, étaient punis de mort, pour avoir profané la maison des dieux par leur présence. Cependant l'homme a besoin de religion, c'est un sentiment inné, infus dans l'âme par son Créateur, et le petit peuple, le peuple opprimé et malheureux, en a encore plus besoin que le maître, riche et puissant ; mais les pauvres Malabariens ne connaissaient pas la religion chrétienne, la religion d'amour et de charité, qui adoucit toutes les plaies de l'humanité ; attribuant tous leurs malheurs à la malice du démon, qu'ils connaissaient comme l'esprit du mal, ils se sont figurés qu'en recevant des honneurs et des sacrifices, Satan se laisserait fléchir et les délivrerait de leurs maux ; c'est ainsi que l'abjection, l'ignorance et la crainte ont précipité ce malheureux peuple dans la plus ignoble superstition.

Les temples du démon sont construits en forme de pyramides, et généralement entourés ou dans le voisinage de tamariniers. En face du temple il y a un autel pour les sacrifices. Les sacrifices sanglants, les danses hideuses et indécentes sont indispensables pour le culte du démon. Le prêtre sacrificateur est appelé *Peïadi*, qui veut dire littéralement, *danseur du démon*. C'est ordinairement un homme, quelquefois c'est une femme. La victime ordinaire est un bouc noir, teint avec de l'ocre rouge, et orné de fleurs ; pour les plus pauvres, un coq suffit. Le démon accepte aussi du riz et des légumes, et surtout il est amateur de liqueurs fortes. Lorsqu'une maladie contagieuse se déclare dans le village, ce qui est très fréquent dans l'Inde, le Peïadi lève sur le pauvre peuple toutes sortes d'impôts, il réclame des ornements d'or et d'argent, des liqueurs, des habits, des moutons, des poules, etc., pour apaiser le diable ; mais le Peïadi emporte tout chez lui. Si quelque villageois, un peu avare, ne s'empresse pas de lui apporter son offrande, il le menace de la vengeance de Satan, de la maladie et d'autres malheurs.

Les sacrifices se font ordinairement la nuit ; le peuple se rassemble, emmenant la victime devant la pagode consacrée au démon. Le Peïadi saisit le bouc et lui tranche la tête d'un seul coup ; puis il soulève le tronc, et verse tout le sang sur l'autel. Pour certains sacrifices il faut que le Peïadi lui-même boive du sang. Ensuite on fait un grand feu, la chair de la victime y est rôtie et mangée par ceux qui l'ont offerte.

Le sacrifice achevé, le Peïadi, couvert d'un manteau à sonnettes, debout devant la pagode, tenant en main un trident en fer, évoque l'esprit infernal. Entretemps on commence à battre une espèce de *tam-tam* particulier, donnant un son rauque, trois coups chaque fois ; *tam... tam... tam... — tam... tam... tam...* Les coups vont s'accéléralant chaque fois. Quelquefois le démon se fait longtemps attendre, et n'arrive que vers 3 ou 4 heures après minuit ; d'autres fois il se manifeste après une demi-heure de tapage ou même tout de suite. Tout d'un coup le Peïadi commence à trembler, il est possédé du diable, il se met à danser et à sauter, ses cheveux se dressent, puis tombent épars sur ses épaules ; ses yeux étincellent et roulent dans leur orbite ; il tourne rapidement sur lui-même, c'est pourquoi il est appelé en quelques endroits *Vellichapard*, c'est-à-dire, Rotateur du démon ; il saute ou plutôt il court à travers les flammes, comme jadis les prêtres et prophètes de Baal, il se coupe ça et là avec des couteaux ou d'autres instruments tranchants, de manière que son corps est couvert de sang. J'ai vu de ces Peïadis endiablés, écrit un Missionnaire Carme, qui faisaient horreur, leur regard a quelque chose d'extra-naturel.

Une fois le démon dans notre énergumène, le *tam-tam* cesse et l'on interroge le sorcier pour connaître ce qu'on désire savoir, spécialement les causes des maladies et les remèdes pour en guérir, les moyens de prospérer dans les entreprises, de triompher sur un adversaire, etc., etc. Le diable répond, en embrouillant de plus en plus les pauvres gens, parce que, comme dit l'Evangile, il est *homicide depuis le commencement du monde* (S. Jo. 44) et le *père du mensonge*. Comme jadis les oracles de Delphes, les réponses du démon sont presque toujours équivoques.

Le Peïadi est ordinairement le sorcier du village ; voici ce qu'en raconte un Missionnaire C. D. du Malabar dans sa lettre du 31 décembre 1896. Une jeune fille païenne, dont la maison est contiguë à celle de mon catéchiste, se lia d'une liaison coupable avec un homme de basse caste, et mit au monde un garçon. Pour éviter l'infamie à la famille on décida sur-le-champ de tuer le pauvre enfant. La miséricorde divine disposa que le catéchiste fût chez lui, il entend des cris et soupçonne aussitôt le crime, il court dans la maison, baptise l'enfant mourant, qui expire aussitôt après, et prend son essor vers le ciel. Le zélé catéchiste aurait voulu enterrer en secret le cadavre de son petit ange au cimetière catholique, mais le cadavre fut volé pendant la nuit par le Peïadi ou d'autres sorciers ; car la tête du premier-né mâle, comme aussi la tête d'un Brahme, réduite en bouillie, est distillée par eux, de manière à produire une pâte huileuse, qui mêlée avec d'autres ingrédients, sert à induire des plaques minces de métal, ou sortes de miroirs magiques, que ces sorciers regardent, pour découvrir les voleurs ou les choses cachées, pour donner des oracles, etc., etc. C'est pourquoi c'est ici l'usage universel de ne jamais enterrer en dehors de sa propre maison les enfants mâles premiers-nés. Comme toutes les maisons sont au rez-de-chaussée, le premier-né mâle, soit païen, soit chrétien, est toujours enterré dans la chambre où l'on couche. Cette fois-ci les parents cruels ne tinrent point à avoir chez eux le corps du petit enfant, pour ne pas sentir constamment par sa présence le reproche de leur crime ; ils l'entermèrent à quelque distance de la maison. Les sorciers épièrent le lieu de la sépulture, et

s'emparèrent aussitôt du cadavre, comme d'une bonne aubaine, une chose rare trouver, pour leurs opérations magiques.

§ II. CONVERSION DES PARIAS

(Lettre du R. P. Victor de Saint-Antoine, Carme déchaussé, Vicaire général, du diocèse de Quilon, au R. P. Alphonse, Carme déchaussé, Procureur des missions en Belgique.)

« Je vous ai parlé de la conversion des Parias dans mon district, je dois vous dire avec plaisir que je suis très satisfait de mes néophytes et que le petit troupeau s'augmente toujours... leurs camarades païens les tracassent bien, mais les néophytes en rient ; j'attends que nous ayons 400 Parias catholiques de plus, et bientôt ils feront la loi aux gentils... Chaque fois que quelque malheur arrive... que quelque maladie vient surprendre quelqu'un, ce sont toujours les néophytes qui en sont la cause, parce qu'ils ont abandonné le service du diable, qui les maudit et se venge... pauvres aveugles!...

» Le plus grand nombre de mes Parias chrétiens sont d'un village à 2 milles d'ici; comme ils font corps cela leur donne de la force et du courage pour combattre contre les tracasseries des adorateurs du démon... Mais nous avons aussi quelques familles isolées au milieu des bourgs, exclusivement païens... Leurs maîtres Soudras (Païens de haute caste) les laissent assez tranquilles, mais, parce qu'ils ne veulent pas contribuer au frais des sacrifices au démon, la persécution leur vient de leurs proches et des voisins.

» Un Paria nouveau baptisé avec sa femme, il y a une année, venait m'appeler pour administrer sa femme... Comme j'avais à faire ferrer mon cheval, je lui dis de retourner chez lui et de m'attendre après 4 heures de l'après-midi à l'endroit où il faut quitter la route, afin de me montrer le chemin de son habitation à travers champs. Comme promis, j'arrive à l'endroit indiqué, auprès d'un pont, où il faut descendre. Après avoir attendu pendant quelque temps, ne voyant arriver personne qui pût m'indiquer le chemin, je retourne à Moulougamoude ; j'avais fait 5 milles pour aller, et 5 pour retourner, cela fait deux lieues, pour rien... J'étais bien convaincu cependant que le Paria n'était pas en faute, que quelque chose était arrivée. Le lendemain je me fais accompagner d'un guide de la caste, qui me disait connaître le chemin. Nous arrivons au pont et enfin, après avoir manqué plusieurs fois, cavalier et cheval, de nous casser les jambes et le cou, nous arrivons au sommet d'une falaise — « Voilà, dit le guide, me pointant l'autre rive d'une rizière, dans cette fourrée d'arbres, la maison que nous cherchons... — Mais comment descendre dans le ravin?... » — Un homme, passant là par hasard, nous indiqua un peu plus loin une descente escarpée... mais à faire descendre le cheval dans le ravin, il ne fallait pas y penser. Je laisse mon cheval à la garde de quelqu'un, je suis mon guide à pieds et, après une marche de 10 minutes, quelques femmes païennes et la sœur du Paria que je cherche, disent que la veille, vers 4 heures, la mère de la malade avait transporté sa fille chez elle... elles nous montrèrent le chemin à prendre pour la trouver. C'était 10 minutes plus loin... Mais voilà que le Paria nous aperçoit de loin... il court à notre rencontre.. — « Père, tandis que je vous attendais hier au pont,

j'appris que ma belle-mère et mes beaux-frères emportent ma femme. Ce sont des idolâtres enragés et je ne permettrai jamais qu'ils fassent des diableries sur ma femme. Or pour l'empêcher, je devais me presser .. et je ne puis pas l'abandonner une minute... pour veiller contre leurs sortilèges... Ils m'insultent toute la journée, disent que ma femme est malade parce que nous nous sommes faits chrétiens... C'est insupportable, nous n'avons personne pour nous défendre, seuls chrétiens que nous sommes dans ce quartier. » — Enfin je consolai ce brave homme de mon mieux et nous arrivons à la maison. Le mari et le guide portèrent la malade dehors, ils la mirent contre un mur de l'enceinte, je la confessai et lui donnai l'Extrême-Onction... Il n'y avait personne là que trois enfants, entre autres un frère de la malade de 10 à 12 ans. Je tâchai de les approcher pour leur adresser quelques bons mots, mais ils s'enfuirent. Cependant mon guide en empoigna un, c'était le frère de la malade... il prit bien vite confiance, et m'accompagna jusqu'à l'endroit où j'avais laissé le cheval. Mais, chose curieuse ! le jour après, le mari et la femme vinrent à Moulougamoude... la femme se disait guérie... » — Priez bien pour la persévérance de ces néophytes et la conversion de leurs voisins.

*
* *

Extrait d'une lettre du Père Boniface, directeur de l'orphelinat Saint-Joseph, à Ernaculum :

« Pensez s'il vous plaît à nos pauvres orphelins. Nous n'avons absolument rien. J'ai demandé à Mgr Bernard une petite aumône pour donner du riz à nos pauvres enfants, mais il m'a répondu qu'il n'avait pas même *une roupie* à sa disposition. J'ai écrit une vingtaine de lettres en Europe pour demander un secours pour mes enfants qui sont privés du strict nécessaire, mais malheureusement je n'ai pas reçu une seule réponse. Que faire ? Le bon Dieu m'éprouve. »

*
* *

UN BAPTÊME ET UNE CONVERSION A MONGALORE.

Une religieuse carmélite de Mongalore écrit à une carmélite de Belgique :

Il y a quelque temps nous avons eu une cérémonie exceptionnelle, un baptême chez nous. Un de nos ouvriers se fit catholique, mais en secret, à cause de sa mère qui disait, si mon fils se fait chrétien, je me tuerai ; elle est capable de le faire, car elle a un caractère de feu et de fer ; malgré cela notre jeune homme est très fervent, il trouve le moyen de communier au moins chaque mois, il ne manque jamais la messe le dimanche. Il a eu deux petits garçons jumeaux, il voulut donc les faire baptiser avec toute la cérémonie accoutumée ; mais comment faire ? Il vint donc dire à notre Mère, qu'elle veuille recevoir les enfants par le tour et les faire baptiser ensuite. Notre Mère lui dit que nos saintes lois nous le défendent. Cependant on parla à Monseigneur (de sainte mémoire) et Sa Grandeur dit et même nous ordonne de faire en ce cas-ci une exception ; elle nous donne une permission toute spéciale ; notre ouvrier, au comble de la joie, dit à sa mère un certain jour, qu'il faut porter les enfants pour nous les faire

voir. En effet, elle les porte, accompagnée de plusieurs personnes, on les dépose dans le tour dans une corbeille et puis on monte au parloir. Notre Mère prend les enfants par le tour de la sacristie, les fait passer au prêtre qui était bien caché à l'extérieur, et pendant que les Sœurs entretenaient les visiteurs, le prêtre baptise les enfants. Grande fut la joie de la vieille, quand on lui remit les enfants, elle ne se doutait pas de la grâce qu'ils venaient de recevoir. Son fils, pour mieux jouer son tour, était avec elle au parloir. Depuis nous avons vu les enfants une fois, ils sont bien chétifs. Mais aussi ont-ils à peine assez pour les nourrir. Ma chère Mère, le petit Jésus vient de faire un vrai miracle, c'est que cette femme si mal disposée envers notre sainte religion est venue chez nous ces jours-ci pour demander d'être baptisée. On l'instruit et sous peu elle sera baptisée, alors son fils lui dira qu'il est déjà catholique. Nous pouvons à peine croire à ce changement, mais tout est possible au Sacré-Cœur; cette femme est enrôlée dans le cadran de la miséricorde, plusieurs de nos Sœurs font chaque jour pour elle une heure de garde. Que le Sacré-Cœur fasse chaque jour beaucoup de conquêtes de ce genre !

FAITS DIVERS

Fête des enfants à l'école des Clarisses et cérémonie de réception dans la Congrégation de l'Enfant Jésus, 21 janvier 1897.

Lille (France) — Le mois de janvier, consacré à l'Enfant Jésus par la Sainte Église, ne pouvait se passer, sans qu'une petite fête réunît aux pieds du Divin Ami de l'enfance toutes nos chères enfants de l'école, celles surtout qui ont le bonheur d'appartenir à la Congrégation de l'Enfant Jésus.

Le jeudi, 21 janvier, fut désigné pour ce jour heureux et tant désiré, où un nouvel honneur et un nouveau bonheur allaient être accordés à nos chères petites filles, car l'humble chapelle de l'école allait posséder le Très Saint-Sacrement pour toute la journée. Aussi y eut-il parmi nos enfants nouvelle ferveur et grande émulation pour se préparer à ce beau jour. Chacune voulut former un petit bouquet spirituel par la pratique des vertus les plus aimées de l'Enfant Jésus, et, la veille de la fête, toutes celles qui savaient suffisamment écrire voulurent composer une petite lettre qui devait être déposée le lendemain toute la journée au pied du tabernacle. Simples, naïves et touchantes étaient ces chères épitres. Il y avait bien des fautes d'orthographe et de style, mais dans toutes on voyait et on sentait le bon petit cœur de l'enfant dans son amour naissant. Nous en citerons quelques lignes seulement : « Aimable Enfant Jésus, je vous aime de tout mon cœur, j'ai bien du regret de vous avoir fait de la peine. J'ai été si touchée quand on m'a dit que vous étiez mon petit frère et que j'étais votre petite sœur que tout de suite je vous ai adoré et aimé beaucoup. »

« O cher petit Jésus, j'ai été sage pendant deux jours par amour pour vous et je veux

continuer. Je suis triste quand je vous vois si pauvre dans l'étable et dans votre berceau de paille, et je veux faire des sacrifices pour vous. »

« Cher Enfant Jésus, vous savez combien je vous aime, j'ai été très sage pour vous plaire et maintenant je vous demande beaucoup de grâces. Convertissez mon papa, parce qu'il ne va jamais à la messe les dimanches et les jours de fêtes, et cela me fait du chagrin. O cher petit Jésus, je mets mon cœur dans le vôtre, je viens me consacrer à vous et je veux être votre petite sœur pour toujours ! »

Le jeudi matin, à 7 heures, bon nombre d'enfants étaient déjà arrivées et se tenaient recueillies et émues dans la petite chapelle de l'école, attendant l'arrivée du bon Jésus, et voulant recevoir sa première bénédiction. A 7 heures et demie, le Très Saint-Sacrement fut porté dans la chapelle, et toute la journée les enfants se succédèrent par groupes de douze, sans interruption, aux pieds de Notre-Seigneur. Elles se remplaçaient toutes les demi-heures et récitaient à chaque visite les litanies du Saint Nom de Jésus et le petit chapelet, nommé aussi « Couronne du Saint Enfant Jésus ». Chacune se plaignait de ce que son tour d'aller à la chapelle n'arrivât pas plus souvent, et toutes trouvèrent la journée trop courte.

A 4 heures commença la cérémonie. Douze petites filles allaient être admises dans la Congrégation de l'Enfant Jésus, et attendaient avec une sainte impatience cet heureux moment. Elles étaient là, une couronne de fleurs sur la tête, en présence du Très Saint-Sacrement, au pied de l'autel illuminé et garni de lis, devant la gracieuse statue du saint Enfant Jésus souriant et bénissant. Leurs maîtresses et leurs compagnes les contemplaient avec bonheur, et tous les cœurs goûtaient cette joie intime que le monde ne connaît pas : l'innocence, la paix, l'amour de Jésus.

Un cantique à l'Enfant Jésus fut entonné.

M. l'abbé Chollet, directeur de la Congrégation, proclama les noms des nouvelles Congréganistes. Puis, dans une courte allocution à la fois profonde et pratique, il leur dit : 1° Ce que c'est que consacrer. Consacrer c'est donner, c'est donner entièrement. Consacrer une heure à l'étude, à un devoir, c'est donner tout ce temps, c'est se donner entièrement à ce travail. Consacrer c'est donner surtout pour un motif religieux, c'est-à-dire par amour pour le bon Dieu.

2° L'Enfant Jésus s'est consacré aux enfants. Il s'est donné à eux. Voyez ses bras étendus, c'est pour se donner. Il s'est donné tout entier. Il a donné son corps, son âme, sa divinité, toute sa vie. Il s'est donné pour faire la volonté du bon Dieu, pour sauver nos âmes qui sans lui seraient païennes et damnées.

3° Comment les enfants doivent se consacrer à l'Enfant Jésus. En se donnant à lui. En lui donnant leur cœur pour l'aimer ; leur esprit pour penser à lui ; leur volonté pour faire ce qu'il veut, ce qu'il désire ; leur corps et leur vie toute entière pour travailler et souffrir pour lui. Après cette donation entière, ne plus rien reprendre par la désobéissance, par le péché, car on se retirerait ainsi de Jésus pour se donner au démon.

Jésus aime les enfants qui se consacrent entièrement à lui, et comme ce que l'on possède on le met à sa maison, les enfants que Jésus possède, il les mettra au ciel, c'est-à-dire chez lui.

Sainte Agnès dont on célèbre la fête est le modèle de cette consécration irrévocable à Jésus. Elle s'était donnée entièrement à lui, et, toute jeune encore, elle préféra mourir plutôt que de renoncer à Jésus. Et maintenant elle est au ciel près de Jésus, heureuse pour toujours.

Nous n'avons fait que tracer un petit sommaire de cette instruction d'une simplicité charmante, si bien mise à la portée de nos enfants, que toutes en gardent et en garderont toujours le souvenir.

M. l'abbé Chollet fit ensuite la cérémonie de réception et donna la bénédiction à toutes les enfants présentes, comme le prescrit le cérémonial.

Nos chères petites Congréganistes de l'Enfant Jésus chantèrent le Salut, et la bénédiction du Très Saint-Sacrement termina cette heureuse fête.

On organisa ensuite la procession ; bon nombre d'enfants portaient des cierges et des flambeaux, toutes étaient heureuses de former ainsi le cortège de Notre-Seigneur, et leurs voix enfantines firent entendre, avec le plus vif entrain, le chant du *Laudate*, jusqu'à ce que le Très Saint Sacrement fut remplacé dans le tabernacle de la chapelle du monastère.

Tout était fini ! tout était passé ! Mais il restait dans le cœur de nos enfants une impression douce et bonne, une joie pure et grande que, seules, les fêtes religieuses laissent après elles ! Cette journée passée avec Jésus a été une journée du ciel ! Nos enfants ne l'oublieront pas et elles désirent voir arriver souvent ces journées-là !

Que l'Enfant Jésus soit aimé de plus en plus et servi de mieux en mieux par toutes nos chères enfants ! Que ses petites mains bénissantes et pleines de grâces soient toujours étendues sur nous ! Qu'il soit toujours le Roi bien aimé de notre école, et que son culte se propage de plus en plus et partout ! Telle est notre prière et tel est aussi le vœu de notre amour reconnaissant !

*
* *

Nous lisons en outre dans les *Échos de Chèvremont*, numéro de janvier 1897, sous ce titre : Bienfaits de l'Enfant Jésus :

Le vicaire de Sainte-Marie-de-la-Victoire, à Prague, où se trouve le sanctuaire du saint Enfant Jésus miraculeux, a bien voulu nous communiquer, entre autres faits, les deux suivants.

1. A Christiania, en Norvège, les Sœurs Grises, il y a quelque temps, ont fondé un hôpital. Comme la population y est entièrement protestante et remplie de préjugés contre les Ordres religieux, personne ne voulut aller se faire soigner par les Sœurs.

Elles firent plusieurs neuvaines à différents saints, mais sans résultat. L'hôpital restait vide.

Les Sœurs étaient inconsolables, quand il vint à la pensée de la Supérieure générale de leur envoyer une statue du saint Enfant Jésus de Prague. Et voilà que du jour même où la sainte image fut expédiée de la maison-mère, changement complet à Christiania ! les préventions tombent, et bientôt l'hôpital se remplit de malades, à la grande satisfaction des bonnes sœurs qui les soignent avec une charité admirable pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Après l'Enfant Jésus, sa divine Mère que nous vénérons sous le titre de Notre Dame du Mont Carmel ou du Saint Scapulaire. Deux faits concernant ce saint habit de Marie ont été racontés par le journal *La Croix*, nous les communiquons à nos lecteurs.

Le Saint Scapulaire protégeant de l'incendie

Croix du Midi, 9 janvier 1897.

L'École de Sorèze. — Nous avons reproduit, ces jours-ci, une dépêche annonçant qu'un violent incendie s'était déclaré à l'École de Sorèze pendant la nuit, et que grâce aux efforts des pompiers, du personnel de l'École et de la population, on avait pu se rendre maître du feu et l'arrêter à la cellule qu'occupa le Père Lacordaire, lorsqu'il était directeur de la célèbre École.

Cette cellule, qui est conservée pieusement dans le même état, où elle se trouvait lors de la mort de l'éloquent religieux, avec addition seulement d'un petit autel que l'on a élevé à sa mémoire et où, chaque jour, un religieux dit la messe, est considérée, dans l'École, comme un motif de protection spéciale de la Providence. L'incendie s'arrêtant justement à cette cellule dont on avait commencé de déménager le mobilier, bien simple du reste (un petit lit sur lequel le Père Lacordaire rendit sa belle âme à Dieu, une table de bois, un crucifix, quelques chaises de paille), a confirmé, une fois de plus, cette pieuse et réconfortante croyance.

Le bâtiment incendié touchait immédiatement de l'autre côté aux dortoirs des élèves; les efforts de chacun se concentraient sur ce point, car les dortoirs incendiés, c'était la vie de l'école arrêtée, la rentrée impossible et remise à bien loin, en un mot c'était un véritable désastre. Vainement les pompiers rivalisaient de zèle avec le courageux professeur de gymnastique de l'école (un ancien militaire qui, plusieurs fois dans cet incendie, faillit être victime de son intrépidité), vainement les professeurs, le personnel de l'école, la population sorézienne se multipliaient aux pompes et à faire la chaîne, déjà les plafonds des dortoirs s'effritaient sous la chaleur intense des flammes envahissantes et commençaient à tomber par larges plaques.

A ce moment critique, un homme de foi saisissant son scapulaire, le lança dans les flammes en invoquant en même temps la Sainte Vierge dont une statue venait justement d'être érigée, peu de temps auparavant, par le R. P. Pierre, à l'entrée des dortoirs, afin d'en être la gardienne à tous les points de vue.

Et voici que soudain l'incendie est enfin maîtrisé, la route lui est barrée, il est contenu, limité d'un côté par le bouclier de l'école, la cellule de Lacordaire, de l'autre par ce bouclier toujours prêt à protéger ceux qui s'y réfugient avec confiance et amour : Marie-Immaculée.

Hier soir, avait lieu la rentrée des élèves, ce matin, une messe d'action de grâces était dite devant toute l'école assemblée : professeurs, élèves, parents, amis, afin de remercier Dieu d'abord et la Reine du ciel ensuite, d'avoir préservé l'école d'une catastrophe aussi grave pour elle. Puissent les jeunes Soréziens se souvenir que cette protection ils doivent continuer de la mériter pour eux, leur chère école et leurs parents aimés, par un redoublement de foi, de piété et de travail.

A Sorèze, tout est fait pour les y encourager.

F. T.

Estaires. — Samedi, les membres de la famille C... faisaient exhumer les restes de leur mère, décédée en juillet 1882, c'est-à-dire il y a 14 ans, afin de les transporter dans le caveau à côté de leur père, mort récemment.

Les fouilles mirent à nu un cercueil en chêne entièrement pourri ; du linceul il ne restait plus que de la poussière noirâtre ; les chairs étaient entièrement consumées. On se mit en devoir de recueillir les os et l'on ne fut pas peu surpris de retrouver parfaitement conservé le scapulaire que la défunte avait reçu deux ou trois mois avant sa mort. Les cordons n'existaient plus, mais les deux morceaux d'étoffe dont l'un contenait une petite médaille miraculeuse, seulement humide, se trouvaient intacts au milieu de tout le reste complètement consumé.

Ceux qui assistaient à l'exhumation, une dizaine de personnes environ, ont toutes tenu dans leurs mains ces deux morceaux de scapulaires et ont dû se rendre à l'évidence.

*
* *

X. Belgique. — Notre maître ardoisier, qui est entrepreneur et pompier décoré, ayant à réparer un haut clocher, travail périlleux, fit donner un scapulaire à chacun de ses ouvriers avant de commencer le travail. Tous le reçurent avec respect et confiance, à l'exception d'un *seul* qui railla son maître en son absence et fit des signes de mépris sur les livrées de Marie. Puis il voulut monter au clocher, mais il tomba et sa chute le mit hors d'état de gagner sa vie, cela est arrivé en mai dernier 1896 et ce malheureux est encore à l'heure présente à l'hôpital, sans espoir de guérison. Tous les autres ouvriers ont été préservés d'accident.

La même lettre relate un trait touchant de la PROTECTION DE SAINT JOSEPH.

*
* *

X. Belgique. — Un prédicateur recommandait la dévotion à S. Joseph ; une dame qui se trouvait là, était sous le poids d'une épreuve telle, que sa vie et celle de ses enfants étaient compromises. On avait tout essayé et la personne qui seule pouvait les tirer de cette grande difficulté était inflexible, sourde à toute demande. Après le sermon, cette dame prit la résolution de s'adresser à S. Joseph. Le lendemain elle alla communier et quoique ses lettres fussent restées sans réponse, elle écrivit de nouveau sous la protection de S. Joseph, promettant de faire publier la faveur obtenue. En effet, le succès fut aussi prompt que parfait.

Et maintenant prêtons encore l'oreille aux *Échos de Chèvremont*, ils nous rediront les miséricordes de Notre-Dame.

Une personne de Milan, nommée E. R..., languissait depuis six mois, sur son lit, d'une paralysie qui lui avait enlevé complètement l'usage de ses jambes. Se voyant dans cet état absolument incapable de venir en aide à sa famille et sans espoir de guérir, abandonnée par les médecins, l'infortunée se laissait aller à une affliction profonde et faisait compassion à tous ceux qui venaient la voir. Nul ne pouvait relever son courage. Mais Marie-Enfant devait la consoler. En effet, ayant entendu parler des

bienfaits signalés que la *Sanctissima Bambina* accordait à pleines mains à ceux qui se recommandent à son intercession, elle pria une de ses amies d'aller faire toucher quelques linges au berceau de la Vierge Enfant dans la chapelle des Sœurs de la Charité. A peine les lui eut-on rapportés ainsi benits, qu'elle les appliqua sur ses jambes malades et fut aussitôt guérie.

Une grâce semblable a été accordée à une jeune femme de la province de Milan. Depuis cinq mois elle était retenue au lit par une énorme enflure des jambes qu'elle ne pouvait mouvoir sans des douleurs atroces. Elle se fit apporter du coton qui avait touché au saint berceau, elle en enveloppa les membres enflés et durant neuf jours se recommanda à Marie Enfant. Au bout de la neuvaine, toute enflure avait disparu ; la malade était guérie, elle marchait et si bien qu'elle s'empressa d'aller faire une visite d'action de grâces dans la chapelle de la *Sanctissima Bambina*.

Un prêtre des environs de Milan ne voulait d'abord rien croire des grâces merveilleuses attribuées à Marie Enfant. Il traitait volontiers ces récits d'historiettes et de légendes, et cette dévotion d'exagération et de fanatisme. Mais enfin, lui dit-on, allez visiter cette sainte image, et vous penserez autrement. Au bout du compte, il se rendit aux instances qu'on lui faisait. Mais la première fois qu'il fixa son regard sur le visage tout gracieux de la petite Vierge, il sentit s'allumer dans son cœur pour Marie un amour jusqu'alors inconnu ; quoi qu'il fit, il ne put retenir des larmes d'attendrissement. Il renouvela ses visites et chaque fois il sentait sa dévotion et sa confiance augmenter, si bien que maintenant il affirme que, ne saurait-il rien des faveurs accordées à d'autres, celles dont Marie Enfant l'a lui-même gratifié l'ont parfaitement convaincu de l'efficacité de cette dévotion.

ÉCHOS DE PARTOUT

Rome et Bruxelles. — L'autel de l'Enfant Jésus érigé dans l'église de nos Pères de Bruxelles vient d'être déclaré autel privilégié. Nous donnons la traduction du rescrit, nos lecteurs y verront les avantages attachés à cette précieuse faveur.

Très Saint Père,

Le Père Provincial des Carmes déchaussés de la province du Brabant, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, expose qu'à Bruxelles, dans l'église annexée au couvent, a été canoniquement érigée la Confrérie du saint Enfant Jésus de Prague, avec chapelle propre qui a un autel fixe consacré.

Le suppliant demande donc humblement que le dit autel soit privilégié pour les messes qui seront célébrées en faveur des confrères et des consœurs défunts, nonobstant que l'autel majeur soit privilégié à perpétuité de par la concession faite par Clément XII à toutes les églises de l'Ordre, le 14 octobre 1758.

Et que Dieu... etc.

La Sacrée Congrégation proposée aux Indulgences et aux saintes Reliques, usant des facultés que lui a spécialement accordées Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII a daigné déclarer PRIVILÉGIÉ le dit autel pour les messes qui y seront célébrées par tout prêtre soit séculier soit régulier, en faveur des confrères et des consœurs défunts de la dite Confrérie, bien que dans l'église l'autel majeur ait déjà l'honneur d'être privilégié.

Les présentes vaudront pour sept ans, sans aucune expédition de Bref, nonobstant toute chose contraire.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la même Congrégation, le 7 février 1897.

PR. JÉRÔME-MARIE, Cardinal GOTTI.

† Lieu du sceau.

† A. Archevêque de Nicopolis,
Secr.

C'est avec bonheur que nous enregistrons la grande faveur accordée à l'autel de la Confrérie de l'Enfant Jésus de Prague en notre église de Bruxelles. Une seconde circonstance nous le rend plus agréable encore, c'est que le rescrit est signé de Son Éminence le Cardinal Gotti, notre bien-aimé Père.

*
* *

Rome. — Nous apprenons avec joie que les constructions du Collège international que nos Supérieurs généraux bâtissent à Rome sont heureusement terminées.

*
* *

Un de nos abonnés nous écrit pour nous demander ce que c'est que le cardinal camerlingue. Nous avons cherché dans les auteurs et voici ce que nous avons trouvé de plus précis. Mgr Tilloy, dans son traité du droit canon, tome I, page 506, dit à ce sujet :

« La dignité de camerlingue est une des principales de la cour romaine. Le camerlingue est comme le grand aumônier du Pape. Ses fonctions étaient autrefois annexées à celles d'archidiacre de l'Eglise romaine. Depuis saint Grégoire VII, ces fonctions sont séparées. Il préside la chambre apostolique ; c'est lui qui est chargé de constater et d'annoncer la mort du Pape ; il s'approche du corps, frappe trois fois sur la tête du Pontife défunt avec un marteau d'argent, et l'appelle trois fois par son nom ; il se tourne ensuite vers les assistants et il dit : « Le Pape est réellement mort. »

Après la mort du Pape, les droits du cardinal camerlingue s'étendent et s'accroissent, car il représente la puissance temporelle du Saint Siège, de même que le Sacre Collège représente sa puissance spirituelle.

Pendant la vacance du siège, le cardinal camerlingue prend les rênes du gouvernement temporel comme prince régnant ; il partage ce pouvoir avec trois cardinaux, qui sont remplacés tous les trois jours par d'autres ; il règle avec eux tout ce qui concerne

la justice, la politique, les finances, l'armée ; il nomme aux fonctions publiques ou confirme ceux qui les possèdent, car par la mort du Pape, tous les fonctionnaires sont révoqués *ipso facto* ; la Rote et les autres tribunaux de justice sont suspendus ; la Daterie n'expédie plus de bulles, ainsi que l'a réglé Pie IV.

On ne doit pas confondre le cardinal camerlingue de l'Eglise romaine, qui est inamovible avec le cardinal camerlingue du Sacré-Collège, qui est amovible et nommé tous les ans. Ce dernier est comme l'économe du Sacré-Collège, et chaque cardinal est nommé à son tour à cet office, selon son rang d'ancienneté, et moyennant la confirmation de ses collègues. »

D'un autre côté, un prélat romain, fort au courant des choses de la cour pontificale, nous a donné les renseignements suivants : La dignité de camerlingue passe quasi-inaperçue à Rome, surtout depuis que le Souverain Pontife a été spolié de son pouvoir temporel ; cependant le choix que fait le Saint-Père affirme en celui qui en est l'objet des aptitudes à l'art si difficile de gouverner l'Eglise. Chaque année le Pape nomme un autre camerlingue, mais il peut appeler de nouveau à cette fonction un cardinal qui déjà auparavant l'aurait exercée.

CORRESPONDANCE

Un de nos Pères d'Italie nous écrit la lettre suivante avec l'espoir que nous la communiquerons à nos lecteurs et qu'ainsi son idée toute pieuse se répandra et fera son chemin. Nous accédons volontiers à son désir.

« Il est évident que la dévotion à la Sainte Famille est une dévotion de l'Ordre qui suit en cela l'exemple de sa séraphique mère sainte Thérèse ; tout Carme, toute Carmélite doit beaucoup aimer Jésus Enfant, Marie et Joseph. Et une fête qui unit dans ses hommages et dans ses prières ces trois objets de sa dévotion, mérite une place d'honneur parmi les autres fêtes.

Animé d'une dévotion toute particulière envers la Sainte Famille, l'humble soussigné se sent encouragé à faire un appel à tous les couvents et monastères de l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel, les priant de vouloir bien s'unir pour faire une supplique et la présenter par l'intermédiaire de nos Supérieurs généraux au Saint-Siège, afin qu'il daigne élever, au moins dans notre saint Ordre, la fête de la Sainte Famille *au rit double de première classe*.

Je laisse à des plumes plus exercées que la mienne à faire prévaloir les raisons particulières que les fils et les filles de sainte Thérèse ont pour célébrer avec grande solennité cette belle fête, qui va accroître surtout la glorification de saint Joseph ; seulement j'ose rappeler que l'Eglise, en accordant de semblables faveurs, ne fait que suivre la conduite de Dieu. Dieu désire nous accorder ses grâces plus que nous ne désirons les recevoir, mais il veut en être bien prié, instamment prié, et souvent avec

importunité, car les désirs qui partent d'un cœur humble et confiant sont ceux qui nous rendent aptes à recevoir les effusions de sa bonté toujours inclinée d'ailleurs à s'épancher largement sur ses créatures.

L'Eglise, fille de Dieu, héritière de son esprit, dépositaire de ses trésors, veut se conformer à cette règle; et dans l'institution des fêtes, ainsi que dans l'élévation des rites, elle attend d'être priée et priée avec instance par ses enfants unis dans une même supplication. Même ordinairement elle rappelle cette règle qu'elle s'est tracée dans tous les décrets accordant de semblables concessions.

Ainsi, si tous les couvents et monastères de l'Ordre, ou au moins la plus grande partie, voulait dans une sainte et fraternelle union prier le Vénérable Définitoire Général de présenter la supplique au Saint-Siège, je me sens animé d'une grande confiance, que la grâce viendrait à nous être accordée.

Que le bon Dieu daigne bénir et couronner les vœux très vifs et ardents

d'un humble fils de sainte Thérèse. »

BIBLIOGRAPHIE

1. Un charmant opuscule intitulé : *Les Carmélites de Compiègne mortes pour la foi* et dû à la plume de M. l'abbé Odon, curé de Tilloloy (Somme), est sorti des presses de la Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer et Cie. Lille-Paris, 1897. Qu'il soit le bienvenu et qu'il répande de loin, pour le faire aimer et invoquer, le nom des intrépides Carmélites, martyres du Sacré-Cœur !

Deux vignettes sont insérées dans le texte, l'une représente les Carmélites allant vers les ignobles charrettes qui vont les transporter de Compiègne à Paris; l'autre reproduit la scène si émouvante de leur mort sur l'échafaud.

Ce petit ouvrage si plein d'intérêt se termine par le récit de plusieurs faits qui excitent vivement la confiance en l'intercession des héroïques filles de notre mère sainte Thérèse.

2. Les Carmélites de Saint-Omer viennent de faire rééditer à Montreuil-sur-Mer, à la photographie et phototypie Notre-Dame des Prés, *La Vie en images de notre mère sainte Thérèse*, publiée à Anvers par les soins de la Mère Anne de Jésus, en 1613, chez Adrien Collard et Corneille Galle. On trouvera d'intéressants détails sur cette Vie figurée de notre mère dans l'ouvrage du Très Révérend Berthold Ignace de Sainte-Anne, *Vie de la mère Anne de Jésus*. Deuxième partie, livre II, chapitre II, pages 236 et suivantes. — Une 25^{me} planche a été ajoutée; elle représente notre mère sainte Thérèse apparaissant à plusieurs Carmélites, entre autres à trois de ses filles du couvent de Ségovie. C'est un bien grand service qu'ont rendu à l'Ordre nos Sœurs de Saint-Omer. Les exemplaires de cette Vie en gravures étaient devenus introuvables; grâce à elles, la voilà à la portée de tous les enfants de la séraphique sainte Thérèse et aussi des amis de l'art.

5. Nous saluons l'apparition à Milan d'une revue italienne, intitulée : *L'Aurora del secolo del Sacramento* et dirigée par le T. R. P. Gérard, Provincial de nos Pères Carmes déchaussés de Lombardie. Cette revue est l'organe officiel de la Ligue Eucharistique fondée par le même père Gérard et immédiatement répandue dans toute l'Italie. C'est une brochure de 32 pages, elle contient quelques belles gravures, sa couverture elle-même est illustrée. Nous l'avons parcourue avec infiniment d'intérêt et nous promettons bien aux lecteurs des *Chroniques* de les faire profiter de quelques beaux articles de cette chère revue.

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-TROISIÈME TRÉSOR

LES BIENFAITS DU CHRIST (*Suite*).

S'il est vrai qu'il faut mettre de la force, de la violence même, à prier, à chercher, à réclamer sans cesse, il ne faut cependant pas se conduire en cela comme si Dieu était un sol ingrat et désolé, ne donnant ses fruits qu'à grand'peine. Rien de plus aisé pour lui que d'enrichir subitement un pauvre. C'est pour nous que la force doit être employée; c'est pour que toujours nous désirions, nous cherchions, nous demandions des biens plus parfaits; non pas à Dieu, mais à nous, cette violence doit être faite; car il n'a pas, lui, de difficulté à donner; mais nous, à chercher. Lui ne se fatigue point dans ses largesses; mais nous, dans la prière, languissons. « Votre miséricorde et votre vérité toujours m'ont accueilli, » dit le roi David : jamais notre Dieu ne nous éloigne de sa face, c'est nous qui souvent nous soustrayons à ses regards pleins de bonté. D'où tu peux voir, mon âme, la différence qu'il y a, quand il s'agit de bienfaits, entre traiter avec Dieu et traiter avec les hommes. Si un homme te fait du bien, tu paraîtras ingrat et injuste à lui demander aussitôt une autre faveur : ce ne serait pas en effet montrer de la reconnaissance; ce serait épuiser la source de la bienfaisance, car cette source, en l'homme, on la tarit à toujours demander. Il n'en va pas ainsi avec ton Dieu; quand il te fait du bien, tu es ingrat et injuste en ne réclamant pas aussitôt un second bienfait : sa bienfaisance, à lui, est une source inépuisable; elle est manifestée dans la mesure où on l'utilise; de là l'injure envers Dieu quand on s'abstient de demander, parce que plus on demande et plus aussi on glorifie sa fécondité sans bornes.

Oh ! si tu connaissais, mon âme, le don de Dieu, si tu savais qui est celui qui te fait du bien, combien tu te rejouirais de ses bienfaits, par lesquels il nous rend, je ne dis pas ses débiteurs, je dis ses créanciers, reconnaissants certes de ce qui leur est donné,

mais, en raison même de ces dons, exigeant toujours et plus et mieux. Dans les relations humaines, il arrive qu'on se trouve incapable de rendre grâce quand les bienfaits reçus deviennent trop nombreux et trop grands ; mais les bienfaits de Dieu, pour qui les reçoit, ne sont pas une charge qui déprime, ils sont un appui qui élève. Plus nous recevons de lui, plus aussi nous pouvons lui rendre d'amples actions de grâces par la réclamation de faveurs nouvelles ; c'est là nous montrer reconnaissants de la façon qu'il le demande lui-même : « Ma parole, dit-il, ne me reviendra pas vaine ; mais elle fera tout ce que je veux et elle fera prospérer les entreprises en vue desquelles je l'envoie. » La parole de Dieu est un de ses bienfaits, car il n'a qu'à parler et tout est fait, à commander et tout est créé : il ne veut pas que son bienfait lui revienne à vide, mais bien qu'il prospère et pullule ; ce qui a lieu lorsque, ayant reçu de lui une grâce, nous courons tout de suite lui demander davantage. Aussitôt donc, mon âme, que tu sauras avoir reçu quelque chose de Dieu, si tu veux être reconnaissante, ne viens pas seulement le remercier pour ce bienfait passé ; insiste encore pour obtenir autre chose, car il est toujours prêt à le donner. C'est ainsi qu'il faut mêler la prière à l'action de grâces. Cette loi nous est enseignée par saint Paul en ces termes : Que vos demandes soient présentées à Dieu en même temps que vos actions de grâces. Comme s'il voulait avertir qu'il est dangereux d'avoir reçu des bienfaits si, en remerciant Dieu, on ne lui demande aussitôt de nouvelles grâces.

O Seigneur, mon Dieu, mon bienfaiteur, quand donc, quand donc aux bienfaits dont vous m'enveloppez de toutes parts ajouterez-vous encore, pour me lier sans retour, cet autre et unique bienfait, de ne plus permettre que j'abuse de vos grâces ? A quoi bon m'accorder tout le reste si cela seul vous me le refusez ? Voyez, Seigneur, et considérez que tous les autres bienfaits, reçus ou à recevoir, tourneront à mal pour moi, à moins qu'en même temps qu'eux vous ne me donniez encore celui que je demande. A quoi servirait, mon Dieu, de m'avoir fait naître, de m'avoir conservé en vie, d'être pour moi descendu du ciel sur la terre et d'avoir versé votre sang précieux pour ma rédemption ? A quoi bon tant d'inspirations, tant d'exemples, tant de secours pour la perfection, à quoi bon tout cela, dis-je, si je vous offense quand même et si vos bienfaits me deviennent un moyen de révolte contre vous ? Eh ! Seigneur, ajoutez un seul bienfait aux bienfaits innombrables que vous m'avez accordés et que chaque jour vous m'accordez ; un seul pour empêcher tous les autres de périr. Vous m'en avez donné une foule sans que je les demande, n'en refusez pas maintenant un à ma prière. Vous me l'e donnerez, ô mon Dieu, car voici votre promesse : Tout ce que dans la prière vous demandez, croyez que vous l'obtiendrez et qu'il sera fait selon vos désirs. C'est pourquoi, Seigneur, je demande et je prie ; c'est pourquoi je crois et j'ai confiance que ce bienfait me sera donné. Si ma foi et ma prière ne peuvent encore y atteindre, suppléez, je vous en supplie, à ma faiblesse, vous dont la miséricorde va toujours au delà des mérites et des vœux qui vous invoquent.



C A L E N D R I E R

avec intention de prières.

Patron du mois. — **Notre Père S. Joseph.**

Vertu „ — **Dévotion à S. Joseph.**

Indulgences : 1° 300 jours chaque jour du mois ; 2° Une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.

(PIE IX, 27 avril 1865.)

1. **Lundi.** — S. Pierre Damien, Evêque et Martyr († 23 février). Intention : *Notre Mère la Sainte Église.*
2. **Mardi.** — COMMÉMORATION DE NOTRE MÈRE SAINTÉ THÉRÈSE. = *La réparation des péchés commis pendant le carnaval.*
3. **Mercredi.** — JOUR DES CENDRES. = *La grâce pour tous nos abonnés de bien passer le saint temps du Carême.*
4. **Jeudi.** — Bienheureux Romée, de l'Ordre. = *Le Souverain Pontife.*
5. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Fête de la Couronne d'épines de Notre-Seigneur. = *Notre saint Ordre.*
6. **Samedi.** — S. Cyrille de Constantinople, Docteur de l'Ordre. = *Nos Supérieurs généraux.*
7. **Dimanche. Premier du Carême.** = *Nos Seigneurs les Evêques.*
8. **Lundi.** — S. Jean de Dieu. = *Les œuvres de charité envers les malades.*
9. **Mardi.** — S^{te} Françoise, Veuve. = *La conversion des pécheurs.*
10. **Mercredi.** — *Quatre-Temps.* — Les saints Martyrs. = *Les Confréries de S. Joseph.* — *Aujourd'hui commence la Neuvaine préparatoire à la fête de S. Joseph.*
11. **Jeudi.** — S. Thomas d'Aquin, Docteur et Précepteur, de l'Ordre. = *Tous les étudiants de l'Ordre.*
12. **Vendredi.** — *Quatre-Temps.* — La lance et les clous de Notre-Seigneur. = *Jour anniversaire de la canonisation de notre Mère sainte Thérèse.* = *L'extension de la dévotion à notre Mère.*
13. **Samedi.** — *Quatre-Temps.* — S^{te} Euphrasie. = *Les religieuses Carmélites.*
14. **Dimanche. Deuxième du Carême.** = *Plusieurs affaires importantes.*
15. **Lundi.** — B. Louis Morbioll. = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de sainte Thérèse.*
16. **Mardi.** — S. Grégoire le Grand, Pape. = *Son Éminence le Cardinal Gotti.*

17. **Mercredi.** — S. Patrice. = *L'Ordre du Carmel en Irlande.*
18. **Jeudi.** — S. Gabriel. = *La dévotion à la Sainte Vierge.*
19. **Vendredi.** — NOTRE PÈRE SAINT JOSEPH = *L'Église et le Carmel.*
20. **Samedi.** — S. Cyrille de Jérusalem, Docteur. = *La réunion des églises dissidentes.*
21. **Dimanche. Troisième du Carême.** = *Les familles chrétiennes.*
22. **Lundi.** — S. Benoît, Abbé. = *Les pays où l'Église est persécutée.*
23. **Mardi.** — B. Jean-Baptiste, le Manteau de l'Ordre. = *Les Confréries de Notre-Dame du Mont-Carmel.*
24. **Mercredi.** — Le Saint Suaire. = *La solution chrétienne de la question sociale.*
25. **Jeudi.** — L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE. — *Jour consacré à la dévotion au saint Enfant Jésus. = Toutes les intentions recommandées aujourd'hui à Jésus et à Marie.*
26. **Vendredi.** — Les Cinq Plaies de Notre-Seigneur. = *Toutes les Missions des Carmes.*
27. **Samedi.** — S. Jean Damascène. = *Les personnes tentées et désolées.*
28. **Dimanche. Quatrième du Carême.** = *Les âmes du Purgatoire.*
29. **Lundi.** — S. Berthold, de l'Ordre. = *Les Juvénats de l'Ordre.*
30. **Mardi.** — Office votif de N. M. S^e Thérèse. = *Les malades et les pauvres.*
31. **Mercredi.** — B^{se} Jeanne de Toulouse, de l'Ordre. = *La prospérité des Chroniques et les intentions de nos abonnés.*



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSÉ

23, Place S^{te} Gudule

BRUXELLES

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
„ riche . . .	„ 18.00
„ extra riche . . .	„ 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
„ riche . . .	„ 12.00
„ extra riche . . .	„ 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON STIERNON

15, rue Marcq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{sr} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	. . . 6,00
pièce 0,08
en coco, la grosse	. . . 8,00
pièce 0,10
en maillechort, la grosse	. . . 15,00
pièce 0,20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	. . . 3,00
splendides chromos 5,00
double 6,00
phototypie (nouveau triage)	. . . 3,00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse	. . . 2,00
en cuivre argenté, la grosse	. . . 2,75
en maillechort, la grosse	. . . 12,00
en argent, la grosse	. . . 8,00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest

MAISON J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifiqué chromo pour propagande. . . le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large . . .	port compris fr. 3.50
Le même en petite image . . .	selon dimensions, le cent „ 4 et 5
Le même sur gélatine . . .	le cent „ 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille . . .	la grosse „ 5.50
En coco avec médaille . . .	„ 8.50
Médailles en cuivre argenté . . .	„ 2.00
en argent . . .	la douz. 5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, 9 cm. sur socle bois rond 4 1/2 cm. 1 fr. 50.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EVCKELBOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE D'ÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

Maison VERBEKE-LOYS Imprimeur-Libraire

rue Nord du Sablon 46, à Bruges

Assortiment au complet de tous les articles relatifs à la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

1° *Imagerie*. Grande variété de choix.

2° *Petits tableaux*. De toute dimension.

3° *Médailles*. En métal blanc, en cuivre et en argent.

4° *Petits chapelets*. Montés en fil de fer, de cuivre, de maillechort et d'argent.

5. *Statuettes*. En nickel de 6, 10 et 15 centimètres. En plâtre polychromé de diverses dimensions.

6° *Garnitures et ornementation des statues*. Chandeliers, candélabres, bougies, fleurs et bouquets, niches et chapelles, etc. Format mignon.

Tous ces articles sont à prix modérés.



LA PASSION

ET

LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et entrât ainsi dans sa gloire?
(LUC. XXIV, 26.)

L'anniversaire de cette passion douloureuse terminée par une horrible mort et celui de la glorieuse résurrection nous reviendront durant ce mois d'avril, et tandis que nous méditerons les souffrances de notre Sauveur ou que nous contemplerons, le cœur débordant de joie, les gloires de son triomphe sur la mort, le mot que lui-même dit aux disciples d'Emmaüs nous reviendra souvent à la pensée : *Oportebat*, il le fallait. Étudions ce mot en nous éclairant de la doctrine de saint Thomas, précepteur attitré de notre Ordre.

Il le fallait. Non pas que Dieu dont la sagesse est infinie, dont la puissance est sans bornes, n'eût pu trouver un autre moyen de nous sauver et de reconquérir sa gloire; ce n'était pas non plus qu'une cause ultérieure ait eu la puissance de forcer Dieu à envoyer son fils, ni Notre-Seigneur à souffrir pour nous. Maître suprême de tout et de tous, Dieu, libre toujours de toute nécessité de coaction, n'a été poussé que par son amour. " C'est parce qu'il a aimé le monde qu'il a donné pour lui son fils unique (1) „; de même notre Sauveur n'a été notre victime que parce qu'il l'a bien voulu. Il nous a aimés, voilà pourquoi il s'est livré pour nous. *Il le fallait*, parce que Dieu l'avait ainsi décrété. " Pour ce qui est du fils de l'homme, dit Notre-Seigneur, il s'en va selon ce qui a été déterminé (2). „ Et plus loin :

(1) " Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. „ (JOAN. III, 16.)

(2) " Et quidem Filius hominis, secundum quod definitum est, vadit. „ (LUC. XXII, 22.)

“ Il faut que j’accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse et les prophètes et les psaumes (1) „. Et Dieu l’avait ainsi déterminé pour plusieurs motifs. C’était d’abord afin de prouver à l’homme l’immense tendresse avec laquelle il l’aimait et provoquer ainsi cet amour réciproque en lequel consiste la perfection du salut de l’homme. Dieu fait éclater sa charité pour nous en ce que, quand nous étions ses ennemis, le Christ est mort pour nous (2). Et puis l’homme devant, pour être sauvé, pratiquer la vertu, il trouve dans la passion du Maître les exemples les plus magnifiques d’obéissance, d’humilité, d’énergie, de justice, etc. Le Christ a souffert pour nous, vous laissant son exemple afin que vous suiviez ses traces. “ Enfin, l’homme orné de la beauté de la grâce sanctifiante, capable désormais d’arriver à la gloire éternelle, soucieux de conserver cette grâce achetée si cher par son Sauveur, aura encore la joie de vaincre lui-même le démon, car les souffrances qui ont réparé le péché et satisfait à la justice divine sont des souffrances humaines auxquelles l’Union hypostatique donne une valeur divine.

Mais s’il fallait que le Christ souffrit, il fallait aussi qu’il entrât dans la gloire de sa résurrection en attendant celle de son ascension. La justice de Dieu l’exigeait. “ Celui qui s’humilie sera exalté „ nous a dit maintes fois Notre-Seigneur dans l’Evangile ; or, le Christ, notre Sauveur, par pur amour, par obéissance à son Père s’est humilié, anéanti, fait obéissant jusqu’à la mort de la croix, il fallait donc qu’il fût exalté par la résurrection. “ Vous avez approuvé mon humiliation, ma passion „, dit-il à son Père par la bouche du Psalmiste, “ mais vous avez aussi voulu ma glorification par la résurrection „ (3). Et pour nous aussi il le fallait. “ S’il n’est pas ressuscité... Votre foi est vaine „ (4). Il est descendu dans la corruption du tombeau, tandis qu’il avait promis de ressusciter d’entre les morts. Mais il est ressuscité et l’espérance a illuminé mon âme. Le Christ, mon chef, est ressuscité, oui je ressus-

(1) * Quoniam necesse est impleri omnia quæ scripta sunt in lege Moysis et Prophetis et psalmis de me. „ (Luc xxiv, 44.)

(2) * Commendat suam charitatem Deus in nobis; quoniam, cum inimici essemus, Christus pro nobis mortuus est. Ad Rom. V. 8. Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. „ (1 Petr. ii. 21.)

(3) * Tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam. „ (Ps. cxxxviii, 2.)

(4) * Si Christus non resurrexit... inanis est fides vestra. „ (I ad Cor. xv, 17.)

citerai et avec Job je dirai : Je sais que le Rédempteur est vivant, donc moi, au dernier jour, je sortirai de la terre où j'aurai été enseveli... Cette espérance repose dans mon cœur. D'ailleurs, la résurrection de Notre-Seigneur était nécessaire pour nous rappeler que " comme le Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi nous devons marcher dans une vie nouvelle (1) „ et que morts au péché nous devons vivre pour Dieu et Jésus-Christ Notre-Seigneur... lequel a été livré pour nos péchés et est ressuscité pour notre justification.

S'il a fallu que le Christ souffrit et entrât ainsi dans sa gloire ne faut-il pas que, nous aussi, nous les pécheurs, nous souffrions pour entrer un jour dans la gloire ?

LA DÉIFICATION DE L'HOMME

(Suite)

Commençons par résumer, d'une façon plus claire, la sublime solution donnée, le mois dernier, à la question la plus importante de toutes, celle de la nature de Dieu.

Il y a deux sortes d'êtres : les uns sont existants, ou du moins susceptibles de recevoir une existence réelle. Les autres sont des idées abstraites qui n'ont d'existence que dans l'esprit qui les conçoit. Dieu possède les perfections de ces deux espèces d'êtres, sans en avoir les imperfections. Ainsi, de même que les vérités universelles, Dieu existe nécessairement, éternellement, simplement, en tout temps comme en tout lieu, mais tandis que les vérités universelles n'ont pas d'existence réelle, Dieu existe, tout comme les êtres de la création, et beaucoup mieux qu'eux, et ainsi il possède éminemment toutes les qualités des substances créées ; seulement, au lieu que celles-ci sont composées d'une substance et de qualités plus ou moins essentielles, Dieu est souverainement simple, il est la personnification vivante de toutes les perfections, et son essence est la même chose que ce que nous pouvons appeler ses qualités infinies.

(1) * Quomodo Christus resurrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. • (Ad Rom. VI, 4.)

C'est ce que nous voulons exprimer, ainsi que le remarque saint Thomas d'Aquin, lorsque nous disons que Dieu est la justice elle-même, la sainteté par essence, la bonté par excellence, le bien suprême, à savoir que Dieu n'est pas un être composé de différentes qualités. Ensuite, pour marquer en même temps que Dieu n'est pas une idée abstraite, nous disons aussi qu'il est saint, juste, tout puissant.

Les panthéistes soutenant que " Dieu, c'est tout ce qui existe „ font de l'homme une particule de la divinité. Les athées, prétendant que Dieu est une invention de notre esprit, font de l'esprit humain, en un sens, le créateur de Dieu.

Maintenant, si l'homme n'est Dieu ni par sa nature, ni par l'indépendance de sa raison, dans quel sens le christianisme divinise-t-il l'homme? Le voici :

Dieu, infiniment parfait, infiniment heureux, se connaissait et s'aimait de toute éternité ; cette connaissance et cet amour produisaient l'adorable Trinité ; de plus, Dieu voyait que des rayons de ses perfections infinies pouvaient s'échapper hors de lui et produire au loin de brillants effets de lumière, et il voulait faire participer un jour à ses perfections divines des êtres distincts de lui-même. Lors donc que l'instant décrété pour cet effet fut arrivé, Dieu créa l'univers. Mais cet univers, tout beau qu'il fût, était incomplet s'il n'était rattaché à Dieu par une chaîne d'êtres dont le premier fût uni à la divinité, d'une union personnelle, comme notre corps est uni à notre âme. Aussi l'Incarnation du Verbe était-elle le but principal de la création. Je sais que tous les théologiens n'admettent pas que le Verbe éternel se serait incarné sans le péché d'Adam ; mais toujours est-il que ce péché étant prévu et permis par Dieu, ce qui l'a fait appeler par saint Augustin une heureuse faute et un péché nécessaire, on peut avancer que dans le plan de Dieu, l'Incarnation est le couronnement, le complément de la création.

Mais si Dieu voulait s'unir hypostatiquement à la créature, pourquoi ne pas s'unir de la sorte à chaque créature, en particulier? Dieu eût été libre de le faire ainsi, d'après saint Thomas, et il semble que l'union eût été bien plus complète qu'en s'unissant à une seule des innombrables créatures qui composent l'univers.

Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure, dit le Sage, “ *omnia in numero et pondere et mensura disposuisti, Domine* „. Il lui a donc plu d'établir dans l'ordre de la grâce, une certaine gradation, comme il l'avait fait dans l'ordre de la nature. Là, tous les êtres sont échelonnés sur des degrés successifs de perfection, depuis le grain de poussière, que nous foulons aux pieds, jusqu'à l'intelligence angélique, qui comprend tout sans étude. Dieu voulut donc aussi que dans l'ordre de la grâce il y eût une échelle semblable (figurée par l'échelle mystérieuse du patriarche Jacob), dont le premier échelon atteignit la divinité par une union hypostatique et dont le dernier échelon reposât sur la terre, et qu'entre ces deux échelons, il y en eût une multitude d'autres, composée par les anges et les saints suivant leur degré de mérite, de grâce, de vertu surnaturelle. Le christianisme enseigne donc qu'il n'y a eu (au moins sur la terre) qu'une seule incarnation. Les Brahmes, au contraire, admettent 36000 incarnations de Vichnou, le Verbe de la Trinité Indienne.

Poursuivons notre marche. L'Éternel ayant résolu de ne s'unir personnellement qu'à une seule créature, il semble que son choix aurait dû tomber naturellement sur les hiérarchies célestes, et parmi elles, sur l'ange le plus élevé qui eût été créé dans le ciel, sur le plus excellent d'entre tous.

Non, il a préféré la race humaine et cela, dit saint Thomas, parce que l'homme seul avait besoin de rédemption et était capable d'en profiter. Les plantes, les animaux, la terre, la mer, les astres, depuis le premier instant de leur existence, célèbrent la louange du Créateur, sans le servir et sans pouvoir y manquer, ils n'avaient donc pas besoin de Rédempteur; les anges d'un autre côté ont dans leur nature, de ne pouvoir se retracter, lorsqu'ils se sont une fois décidés; ainsi dès l'instant de leur formation, les uns se sont prosternés irrévocablement devant la Majesté divine, les autres se sont révoltés contre elle irrémédiablement; l'Incarnation eût donc été inutile pour eux. (Voir saint Thomas, p. I, n^a, q. v, a 1 ad 1^m; p. I, q. 64, a 2; p. III, q. 16, a 1 ad 14^m.) D'ailleurs leur péché était plus grave qu'aucun de ceux qu'aient jamais pu commettre les hommes parce qu'ils ont péché au sein de la lumière, comme l'enseigne saint Thomas. En effet, ils n'étaient tentés ni par la chair, ni par le monde,

ni par le démon, ils n'étaient sujets ni à l'ignorance, ni à la malice, ni à la concupiscence, ni à la faiblesse naturelle, en sorte qu'ils ne pouvaient pécher que par inadvertance volontaire, en détournant librement leur attention de leur devoir.

Le genre humain, au contraire, étant doué d'une raison chancelante et d'une volonté mobile, le Créateur lui a laissé un temps considérable d'épreuve et de mérite. Il avait donc un besoin plus pressant que Dieu s'unit à sa nature et il était plus en état d'en profiter, et cela de plusieurs manières. D'abord le Verbe Incarné offrait à l'humanité un objet sensible qu'il pût connaître naturellement et aimer saintement. L'intelligence humaine n'arrive à la vérité que par les objets sensibles et son cœur s'élève difficilement au-dessus de la nature. Dieu en eut donc pitié et se montra à lui sous une forme qu'il pût reconnaître et qu'il pût aimer aisément.

Ensuite l'intelligence humaine étant peu éclairée et sa volonté faible et inconstante, il lui fallait un guide sûr qui lui montrât le chemin du Paradis et qui l'y engageât par son exemple: le Fils éternel de Dieu est donc venu se montrer comme modèle, en sorte qu'il peut nous adresser ces paroles: "*Vide et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstrat uni est* „ " Voyez et faites selon l'exemple qui vous a été montré et en m'imitant vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait „. C'est aussi ce que nous enseigne le Docteur des nations. " Soyez les imitateurs de Dieu, nous dit-il, comme ses très chers fils. „ Il se propose lui-même comme modèle intermédiaire. " Soyez mes imitateurs, dit-il ailleurs, comme je le suis de Jésus-Christ. „ Enfin, il établit cette règle: " Dieu a décidé que ses élus seraient conformes à l'image de son divin Fils, en sorte qu'il fût le premier né entre ses frères „. (A suivre).



Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Le chapitre général terminé, le P. Jean de Jésus-Marie revint à Gênes. C'est là que l'obéissance avait fixé son séjour. Le P. Nicolas Doria, en le laissant en Italie, n'avait d'autre pensée que d'asseoir sur des bases solides la réputation de l'Ordre; Dieu avait d'autres desseins, bientôt le Pape allait établir la Congrégation d'Italie, et le Père Jean de Jésus devait être un des plus fermes soutiens de cette Congrégation naissante. De plus, le Père général décida qu'on recevrait des novices au couvent de Sainte-Anne et il en confia l'éducation à notre Vénérable. Celui-ci se dévoua tout entier à la grande œuvre qui lui était confiée et la race illustre des fils qu'il forma dit assez l'excellence du maître. Arrivé à ce point de la biographie de notre Vénérable l'auteur donne au chapitre nouveau qu'il commence le titre suivant : Voici la gerbe des premiers fruits de notre Congrégation; le P. Jean de Jésus-Marie l'a offerte à Dieu et à l'Ordre dans ces religieux qu'il a formés, qu'il a élevés par sa doctrine et les exemples. Concluez, ami lecteur, de quelles flammes était embrasé celui qui a su communiquer aux autres un feu si ardent. Voici donc les premiers novices reçus au couvent de Gênes. D'abord c'est un marquis de Socino dans le duché de Milan, il s'appelle en religion le P. Ange de Jésus-Marie; après quelques années, il sera appelé par son ancien Maître des novices devenu préposé général, à fonder le couvent de Milan, puis les charges les plus importantes lui seront confiées, mais il mourra, relativement jeune encore, parce qu'il aura offert le sacrifice de sa vie pour la guérison du P. Dominique de Jésus-Marie, général de l'Ordre. Il avait mis par écrit cet acte héroïque de dévouement filial et il l'avait placé sur l'autel pendant qu'il célébrait la messe. Ce jour-là, c'était le 31 janvier, le P. Dominique recevait le saint viatique et, condamné par les médecins, il n'avait plus que quelques jours à vivre. Un revirement se produit, le Père général est sauvé; après une courte convalescence, sa guérison

est complète; mais en ce temps-là même le P. Ange est tombé malade et le 16 avril il mourait.

Le second, le P. Agathange de Jésus-Marie est Gênois, de la très illustre famille des Spinola. Jeune homme plein de talents, il deviendra un professeur et un prédicateur distingué, il occupera ensuite à maintes reprises les charges les plus hautes; Urbain VIII le nommera commissaire apostolique d'un couvent de Camaldules, il fondera plusieurs maisons, sera visiteur général en Belgique et en France. Un espagnol, natif de Tolède, vient en troisième lieu, déjà il est prêtre et il a quarante ans; c'est le Père François de Sainte-Anne. Sa vie sera une longue épreuve permise par Dieu pour épurer son âme. Il viendra en Belgique pour retourner en Italie et mourra à la fondation de Naples. Voici maintenant le P. Paul de Jésus-Marie, de Gênes et de la famille de Rivarola... Plus tard il s'appellera, par ordre du Souverain Pontife Clément VIII, Paul Simon de Jésus-Marie. Missionnaire intrépide, il est envoyé par le Pape auprès du Shah de Perse. Il y fonde une mission. Revenu avec des lettres du souverain persan au Souverain Pontife, il est choisi pour Préposé Général, trois fois il sera élu à cette charge et il dépensera tout le zèle de son cœur à développer sa mission dans les pays infidèles et hérétiques. Homme admirable dont, nous l'espérons, nos *Chroniques* reparleront un jour. Puis c'est le P. Martin de Sainte-Marie, religieux vraiment parfait, d'une simplicité et d'une amabilité sans égale; le P. Élisée de Saint-Joseph dont le corps fut retrouvé trois ans après sa mort, sans corruption aucune, tout frais au contraire et sans aucune tache. Enfin le P. Bernard de la Résurrection termine cette première série. Déjà avancé en âge il vint renouveler sa jeunesse au Carmel et il n'y fut pas longtemps sans mériter la couronne que Dieu lui décerna après douze ans de vie religieuse.

Sur ces entrefaites arriva l'événement important que Dieu préparait depuis plusieurs années déjà, à savoir : l'établissement de la Congrégation d'Italie. Bien que nos lecteurs en connaissent les détails, nous donnerons ceux que nous transmet dans la Vie de notre Vénérable, son auteur, le P. Isidore de Saint-Joseph, qui fut presque contemporain de ces faits.

Le Souverain Pontife Clément VIII était dévoré de zèle pour

rendre aux ordres religieux leur ferveur primitive. Ayant connu les fils de Sainte Thérèse par le P. Pierre de la Mère de Dieu, il conçut un grand désir de les voir s'installer à Rome et, dans ce but, il leur fit offrir d'y bâtir un couvent. Avant tout il fallait la permission du P. Général qui résidait en Espagne ; elle fut demandée, mais en même temps catégoriquement refusée. Seulement, sachant que l'impulsion était venue du Pape lui-même, les Pères espagnols supplièrent constamment Clément VIII pour qu'il daignât ne pas leur imposer de propager la Réforme hors d'Espagne. D'après eux, les Espagnols étaient seuls capables de supporter les austérités qu'ils s'étaient imposées ; hors de leur pays, les santés étaient trop délicates pour résister à semblables rigueurs. Aussi, afin de mieux réussir auprès du Saint-Père, avaient-ils demandé et obtenu l'intervention du roi Philippe II et l'ambassadeur du Souverain avait plaidé très chaleureusement leur cause.

Clément VIII, après avoir réfléchi mûrement aux objections exposées par les Carmes espagnols, et imploré les lumières de l'Esprit-Saint, prit une décision qui trancha la difficulté. Thérèse, dit-il, avec deux Pères a peuplé l'Espagne de ses religieux ; avec ce que nous avons en Italie, nous remplirons le monde. Ainsi nous réalisons nos désirs ainsi que ceux du Roi et des religieux d'Espagne. Nous ferons une Congrégation à part et nous nous gouvernerons nous-mêmes.

Tout de suite le Pape se mit en mesure d'exécuter cette résolution. Il enjoignit au cardinal Pinelli, protecteur du Carmel, de réunir au couvent de Notre-Dame de la Scala quelques Pères seulement, mais les plus distingués en mérite, afin de revoir les Constitutions de la réforme thérésienne et de les adapter, de par l'autorité apostolique, au nouveau gouvernement. Parmi ces Pères, le P. Jean de Jésus-Marie avait sa place naturellement marquée ; il fut donc convoqué, et plusieurs statuts importants furent portés grâce à l'influence de sa sagesse. Il en est un entr'autres qui est dû à la prudence et à l'humilité de notre Vénérable, c'est celui qui ordonne d'ajouter aux trois vœux essentiels de religion un quatrième appelé de "*non ambiendo* ", et qui fait promettre de ne jamais briguer de charge. Acceptée par les Pères, cette proposition fut ratifiée par le chapitre tenu plus tard à Rome, puis par celui de Gênes, et le vœu que dans la formule de la

renovation nous appelons " d'humilité „, dut dès lors être ajouté aux trois vœux de la profession religieuse. Il est conçu en ces termes :
" En outre, je promets de ne jamais, ni directement ni indirectement,
„ par moi ou par un autre, briguer dans la Congrégation aucune pré-
„ lature ni aucun office défendu par les Constitutions, et également,
„ en dehors de la Congrégation, de ne jamais briguer aucune Préla-
„ ture, même de la refuser si elle était offerte, à moins que je n'y sois
„ obligé par précepte, de la part de celui qui de droit peut me l'im-
„ poser „. C'est que voyant son ordre entrer et s'implanter à Rome, centre des dignités ecclésiastiques, le sage religieux voulut à l'aide du rempart de ce vœu protéger le mur de l'humilité religieuse contre l'ambition, tourment des religieux et ruine des Ordres les meilleurs.

C'est à cette époque qu'il termina l'interprétation du Cantique des Cantiques. Comme il le dit dans la dédicace de son œuvre au cardinal Bolonée, évêque de Côme et de Porto, en quittant les luttes théologiques il était allé se réfugier, comme en la citadelle de Sion, dans la paix tant désirée de l'étude de l'Écriture Sainte. Dans cette étude si chère il s'était tracé des lignes conductrices qui le mettaient à même de pénétrer mieux le sens de la parole divine. Ce travail qu'il avait fait sur le livre des Cantiques était brut et sans valeur. Mais à force de le polir, ainsi que fait le tailleur de pierre à la colonne à laquelle bientôt il donne quelque aspect, il s'était vu obligé par ses supérieurs de le livrer à l'impression. Or, ce qui l'avait spécialement attiré vers ce livre, c'est qu'il chante d'une manière suave l'amour de Dieu pour l'homme et l'amour qu'en retour l'homme rend à son Dieu ; à cause de cela on ne pouvait cueillir en ce délicieux paradis des Écritures, rien qui fût plus en rapport avec l'esprit de notre Institut.

Cette œuvre de notre Vénérable est la première qu'ait publiée un membre de notre Congrégation d'Italie.

(A suivre.)

LA PRÉPARATION DE L'ORAISON

d'après sainte Thérèse. (Suite.)

Les deux grandes puissances de l'âme, l'intelligence et la volonté, ont chacune leur part de travail dans l'oraison. Il faudra donc pour l'une et pour l'autre une mise en train, une formation spéciale qui fournira un double élément à la préparation habituelle de ce saint exercice. C'est ce que sainte Thérèse indique dans les deux citations suivantes : “ Il faut que votre oraison... repose sur un fondement solide. La première pierre de ce fondement est, vous le savez, d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour se délivrer même des péchés véniels et d'embrasser le plus parfait. „ Et ailleurs : “ La véritable connaissance de ce qu'il faut pour observer avec perfection la loi de Dieu est pour nous un bien du plus grand prix ; c'est le fondement solide de l'oraison. Ce fondement si ferme vient-il à manquer, tout l'édifice porte à faux. „

La bonne conscience est affaire de volonté ; la connaissance, affaire d'intelligence. Celle-ci suppose le recueillement parce qu'il s'agit d'une connaissance *véritable*, c'est-à-dire ni superficielle ni confuse, mais au contraire distincte et profonde. Le détachement est la condition de celle-là parce que l'union à Dieu, terme de l'oraison et résultat de la bonne conscience, exige préalablement la séparation d'avec les créatures. Recueillement et détachement constitueront ainsi les dispositions essentielles dans lesquelles doit s'établir l'âme qui se prépare à prier. Ajoutons-y, comme élément auxiliaire, l'exercice continu de la présence de Dieu.

C'est du recueillement que notre sainte veut parler lorsqu'elle insiste sur la nécessité de la solitude pour bien prier. “ La première leçon que Notre-Seigneur nous donne à ce sujet, dit-elle, c'est de nous retirer en particulier ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction et pour nous en donner l'exemple. „ *Agir* de même, s'enfermer dans ce petit ciel de l'âme où habite Celui qui a créé le ciel et la terre,

s'accoutumer à ne rien regarder au dehors et à prier dans un endroit où rien ne puisse distraire les sens extérieurs, „ c'est à la fois la condition indispensable et le meilleur moyen pour tenir son âme recueillie en Dieu durant le temps de l'oraison.

Pour faire comprendre en quoi ce recueillement consiste, sainte Thérèse recourt à la comparaison célèbre du château intérieur. „ Notre âme est comme un château,... dans lequel il y a, de même que dans le ciel, diverses demeures... Les unes sont en haut, les autres en bas; d'autres sur les côtés. Enfin, au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale... où habite le grand Roi. „ Ce château a naturellement une enceinte extérieure, une ligne de remparts „ où sont les gardes qui veillent à sa défense „. Les gardes de l'âme, quels peuvent-ils être? Ce sont les sens et les puissances, nous répond la sainte Mère. „ Supposez, écrit-elle, que les sens et les puissances de l'âme, *qui en sont les gardes*, se soient enfuis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux. Après plusieurs jours et même plusieurs années d'absence, reconnaissant leur erreur et se repentant de leur trahison, ils quittent ce pays étranger et, se rapprochant du château, ils tâchent d'y être reçus. Le grand Roi qui y règne, témoin de leur bonne volonté, use à leur égard de miséricorde et veut bien les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il leur fait entendre sa voix, mais d'une manière si douce et si forte que, la reconnaissant à l'instant même, ils reviennent à leur ancienne demeure et, abandonnant les choses extérieures qui les captivaient, ils rentrent dans le château. „ Ou bien encore c'est l'âme qui, „ comme un général d'armée se retirant dans une forteresse pour se mettre à couvert des attaques de l'ennemi, appelle au dedans d'elle-même tous ses sens et les enlève aux objets extérieurs avec un tel empire que les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, afin que ceux de l'âme puissent d'un regard plus pénétrant contempler les choses invisibles „.

Le recueillement consiste donc en un repliement de l'âme sur elle-même ou, si l'on veut, en un ralliement des puissances dans le sanctuaire intime du cœur. Seulement ces grands effets ne se produisent pas toujours avec la force et la promptitude que Thérèse leur suppose ici. Quand l'appel du grand Roi obtient, à cause de son

impérieuse douceur, une immédiate et complète obéissance, le recueillement qui en est la suite dépasse les forces de la nature : c'est une faveur gratuite dont Dieu couronne les efforts d'une âme généreuse. Quand c'est l'âme elle-même qui sait si bien commander sa petite armée et l'enfermer si vite dans l'imprenable forteresse, le recueillement n'est plus (il est vrai) surnaturel ; c'est un recueillement acquis. Tout le monde peut, la grâce aidant, y prétendre. Avouons toutefois que nul n'atteindra sans un long et sérieux travail ce degré inférieur du recueillement, degré d'ailleurs tout à fait indispensable pour maintenir notre intelligence élevée vers Dieu et appliquée à lui.

Nous flatterons-nous, en effet, de trouver ce recueillement à l'oraison si, le reste du temps, nous laissons nos pensées courir ? Les plus grands saints y parvenaient à peine, quand il s'agissait de quitter à la porte du cœur les préoccupations de leur ministère ou de leur emploi. Quel soin cependant ils prenaient, ces hommes, de ne rien admettre qui ne fût pour Dieu, de ne s'occuper d'aucune chose qui ne découlât de la volonté divine ! Et nous, présomptueux, allant à la prière l'esprit rempli d'inutiles frivolités, nous osons bien nous plaindre et accuser le Ciel parce que le recueillement nous est impossible ! L'âme sensée, qui voudra fonder son oraison sur la base ferme d'une vraie connaissance de ses devoirs, cessera de se lamenter et suivra en silence le conseil de notre sainte disant : « Supportez la peine que vous éprouverez d'abord à vous recueillir, méprisez les cris de la nature, domptez les résistances de ce corps ami d'une liberté qui tournerait à sa ruine, sachez vous vaincre, forcez vos sens à vous obéir, *persévérez ainsi quelque temps, prenez-en la coutume*, et vous verrez clairement les admirables avantages que vous en retirerez. »

Tout serait à remarquer dans ce passage. Notons surtout la nécessité d'un persévérant effort : c'est une coutume à prendre, une habitude à former en nous ; il faudra faire violence aux sens, ne point écouter la nature curieuse et sensuelle, mortifier le corps. Oui, certes, une oraison véritable ne peut se préparer qu'à ce prix. Mais, si l'on a le courage de résolument se jeter dans la lutte, voici que bientôt les difficultés s'aplanissent : « Dès que vous vous mettrez en prière, vous sentirez aussitôt vos sens se recueillir... Cela aura lieu

sans qu'il vous en coûte ni effort ni sollicitude. Dieu récompense ainsi la violence que votre âme s'est faite *pendant quelque temps* ; il lui donne, *parce qu'elle l'a mérité*, un admirable empire sur ses sens. Veut-elle se recueillir, d'un signe elle les appelle et ils viennent partager sa retraite. S'ils en sortent ensuite, ce n'est plus que comme des esclaves et des sujets soumis, qui y rentreront au moindre commandement du maître. La volonté les appelle-t-elle de nouveau, ils accourent avec une promptitude *plus grande encore* ; enfin, après les avoir fait rentrer de la sorte à *différentes reprises*, l'âme, Dieu le voulant ainsi, les domine d'une manière si *absolue* qu'ils partagent avec elle le repos de la contemplation parfaite. »

En résumé, le recueillement nous est montré par sainte Thérèse dans les divers degrés qu'il peut avoir et dans les causes qui le produisent en l'âme. Qu'il soit nécessaire à la prière, le bon sens suffit à le dire et l'exemple du Sauveur à le prouver. Ce ne peut être d'ailleurs un phénomène purement transitoire, une disposition que l'on se procure à volonté pour l'heure de l'oraison. Il faut, de toute manière, s'y préparer de loin. Retraite, solitude, mortification des sens extérieurs, actes impérieux de la volonté à leur égard, tout cela est requis pour vaincre les résistances et renverser les obstacles. Alors le recueillement devient une habitude acquise, toute prête à se réduire en acte à l'heure où l'âme le voudra. Récompense déjà précieuse, cette aisance de l'âme à rentrer en elle-même pourra être, si Dieu le veut, dépassée encore et couronnée par le don surnaturel d'un recueillement profond qui se fera, non plus au commandement de la volonté dominant chez elle, mais à l'appel souverain de celui qui y réside en roi.

SAINT JOSEPH ET L'ORDRE DU CARMEL

(Suite)

„ En 1702, le P. Alexis de Sainte-Marie publia à Turin un *Hommage de piété à saint Joseph, suggéré à ses dévots serviteurs pour célébrer dignement sa fête, et conseils à suivre pour mériter son patronage*. Depuis sa profession jusqu'à sa mort, l'auteur ne cessa pas d'être éprouvé par des infirmités cruelles que saint Joseph lui aidait à supporter avec fruit pour son âme.

„ Le P. Joseph de Saint-Polycarpe, mort en 1720, avait publié à Anvers, quelques années avant, sous le titre de *Gloria sancti Joseph*, un volume à la louange du grand patron de l'Ordre.

„ Dans la même année 1720, le P. Jean de Jésus-Marie publia à Bruges, sous le titre : *Sanctus Joseph ut Protector in vita et in morte cunctis Christi fidelibus propositus*, une pressante invitation à recourir au bienheureux chef de la sainte famille, à se placer sous sa protection pendant la vie et à l'invoquer pour obtenir par son moyen la grâce d'une sainte mort. Pendant qu'il était conventuel à Bruges, le P. Jean de Jésus-Marie — qu'il ne faut pas confondre avec le Vénérable Préposé Général de la Congrégation de Saint-Élie — conquit les sympathies de toutes les classes de la population, par le zèle ardent avec lequel il se dépensait pour les âmes. Il avait mis son ministère sous le patronage du virginal époux de Marie, auquel il était très dévot et dont il contribua beaucoup à étendre la dévotion dans toute la ville, en donnant un nouvel éclat à la Confrérie de Saint-Joseph, érigée en 1683 dans l'église de notre couvent.

„ Vers 1725, le P. Antoine de l'Expectation, profès de notre couvent de Lisbonne, et recteur de notre collège de théologie de Coimbre, prêcha et édita en portugais une série de sermons composés dans le but de faire partager sa vive dévotion envers saint Joseph, dont il aimait à célébrer les grandeurs.

„ En 1777, le P. Frédéric de Saint-Antoine, de notre province de Lombardie, signala sa dévotion à l'égard de notre grand Patron et Protecteur, en publiant, au milieu de ses nombreux travaux de phi-

losophie, de théologie et d'histoire, un volume sur les Gloires et les Grandeurs de saint Joseph, exposées sous forme de méditations, afin d'augmenter envers lui la piété de ses dévots serviteurs.

„ Vers la même époque, le P. Maxime de Jésus-Marie, fondateur de l'Académie de théologie de Bologne, professeur éminent, consultant du Saint-Office, examinateur synodal, et un des prédicateurs les plus appréciés de son temps, se délassait de ses absorbantes occupations en composant à la gloire de saint Joseph, et en témoignage de sa tendre dévotion envers lui, une *Neuvaine* de considérations pieuses et substantielles, qui furent imprimées à Modène.

„ Nommons également, parmi beaucoup d'autres encore, le P. Raphaël-Marie de Saint-Joseph dont l'*Histoire* (1) du glorieux Patriarche faisait l'admiration du P. Faber, qui la proclamait “ très complète sous tout rapport „; et le P. Ignace de Saint-François, dont le livre sur les gloires de saint Joseph a été, à bon droit, qualifié d'œuvre “ véritablement magistrale „. L'ouvrage a pour titre : *Synopsis magnalium Divi Josephi in tres partes, in quarum primâ consideratur et proponitur D. Josephus ut FILIUS DAVIDIS REGIS, in secundâ ut PATER JESU FILII DEI PATRIS, in tertiâ ut OMNIUM IN VITA ET MORTE PROTOPATRONUS*. Leodii, 1684, in-folio. M. l'abbé Lucot, chanoine honoraire de Châlons, le cite avec beaucoup d'éloges et y renvoie souvent dans son intéressant travail sur le culte de saint Joseph (2).

„ Nous ne saurions omettre non plus le *Manuel des grands exercices de la dévotion pratique envers saint Joseph*, composé par le regretté P. Alexis-Louis de Saint-Joseph, de la province d'Aquitaine. Ce livre a contribué certainement à développer dans nos maisons de France et parmi les familiers du Carmel la dévotion envers le représentant du Père Céleste auprès de l'Enfant-Dieu. L'auteur l'avait dédié à Son Éminence le cardinal de Bonnard. Il fut imprimé à Lyon en 1860 et ne tarda pas à être épuisé; quatre éditions se succédèrent ensuite à d'assez brefs intervalles.

(1) Imprimée à Naples en 1723.

(2) Le P. de Villiers, dans sa *Bibliotheca*, donne pour titre au livre du P. Ignace de Saint-François: JOSEPHUM FILIUM DAVID, PATREM CHRISTI, ET PATRONUM CHRISTIANORUM.

„ Puis le *Manuel de l'Association des Enfants de saint Joseph* par notre regretté P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne, de notre province de Belgique; et la *Couronne de saint Joseph* par le P. François de Sales, de notre couvent de Bruxelles, qui a laissé, lui aussi, bien des regrets. De nos jours, le P. Avertan de Sainte-Thérèse, du couvent de Gand, a publié une réédition du livre du P. Jean de la Croix : *la Chambre d'or de saint Joseph*. Quatre éditions de ce livre avaient été faites. Le P. Avertan a revu et beaucoup augmenté la dernière. „

SENTENCES

I. Cette eau formée par les larmes qui coulent dans la véritable oraison est un don du Roi du ciel; aussi contribue-t-elle à embraser davantage ce feu, et a-t-elle le pouvoir de le faire durer. De son côté ce feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes. *Ch. de la Perfection*, ch. XX, p. 135.

II. Cette eau vive du ciel (car c'est du ciel que découlent les larmes dont nous avons parlé), lorsqu'elle s'unit au feu divin, refroidit, et glace toutes les affections du monde. *Ibidem*, p. 136.

III. O! combien purifie cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire, lorsque, mêlée d'aucune fange, elle tombe du ciel dans toute sa limpidité. *Ibidem*.

IV. Si on boit une seule fois de cette eau, je tiens pour certain qu'elle laisse l'âme nette et purifiée de toutes ses taches. *Ibidem*.



MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS D'OCTOBRE 1896.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Carmes Tierc.	3	7	3	2	15
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	1	1	3	—	5
Cranganore . . . R. P. Elie de Saint-Joseph.	1	5	4	2	12
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	4	—	3	2	9
Cottar R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	2	13	13	15	43
Nayattankaray . R. P. Elie de N. D. du Carmel.	3	—	1	—	4
Moulougamoude . R. P. Victor de Saint-Antoine.	3	6	1	2	12
Vengotto R. P. Elie de la Mère de Mis ^{de} .	—	1	1	—	2
	17	33	29	23	102

LES CARMES DÉCHAUSSÉS AU MALABAR

§ 1^{er}. — LE MAÎTRE D'ÉCOLE DE COMBLAR.

Le jour de Fête de notre Père saint Jean de la Croix (24 novembre 1896), le R. P. Elie de la Mère de Miséricorde, C. D. baptisa une trentaine de païens, c'est-à-dire sept familles de Sannars, au village de Comblar, près de Vengotto. Leur conversion fut amenée par la divine Providence, par une voie tout extraordinaire.

Le R. P. Elie entretient une petite école au village de Poulani, voisin de Comblar; le missionnaire, qui est très pauvre lui-même, paye à son maître d'école, un bon catholique, 6 francs par mois. Comme il n'y a pas d'autre école à Poulani, elle est fréquentée par les païens, autant que par les chrétiens. Le fils du chef des familles baptisées aujourd'hui, y alla aussi durant plusieurs années, et y apprit tout ce qu'il sait. Depuis deux ans environ, il avait cessé de fréquenter l'école de Poulani, parce qu'il était devenu aussi savant que son maître, et il avait ouvert lui-même une petite école à

Comblar, son village natal, où il n'y en avait pas jusqu'alors. Tous les enfants donc de ce village, chrétiens et païens, la fréquentèrent.

Dans une de ses courses apostoliques, l'année dernière (1896), le R. P. Elie passa par Comblar, et apprenant l'existence de cette école, comme il connaissait le jeune homme, âgé alors d'environ 20 ans, il alla le voir à l'école. Le missionnaire fut satisfait, et offrit au jeune maître 2 francs par mois, et plus tard, s'il faisait bien, 3 francs s'il voulait apprendre aux enfants catholiques de Comblar le texte du catéchisme, comme il avait vu faire jadis à l'école de Poulani. Le jeune homme accepta l'offre avec reconnaissance.

Il faut dire d'abord que le père du jeune maître d'école était le Péiadi du village, et l'office de sacrificateur ou prêtre du diable était, de temps immémorial, héréditaire dans sa famille. — « Voilà donc, s'écrie ici le R. P. Elie, le jeune maître d'école, lui païen, et le fils du Péiadi, devenu mon catéchiste !... Il fit si bien, continue le missionnaire, qu'avec l'aide de son ancien maître de Poulani, et un brave jeune homme catholique de Comblar même, et surtout avec la grâce du Saint-Esprit, en enseignant le catéchisme aux enfants, lui-même l'apprit plus vite que ses élèves, et il résolut d'embrasser la religion chrétienne. Mais, comme il y avait fort peu de catholiques à Comblar, et qu'il n'y en avait aucun dans sa famille, il n'aimait pas de se convertir seul.

Il commença donc par raisonner et disputer chez lui contre l'absurdité et l'ignominie du culte du diable, et il protesta ouvertement que jamais il ne voudrait remplir les fonctions de Péiadi. Il exhortait et suppliait son père et toute sa famille, dont il était très aimé, d'ouvrir les yeux et de se convertir à la vraie religion. Mais ce n'était pas une petite chose que le jeune homme demandait ; la famille possédait une belle petite pagode, avec tous les instruments du métier démoniaque : tridents, vêtements à sonnettes, etc., il fallait renoncer à Satan, et à toutes ses œuvres, et surtout à l'argent et à tous les revenus que rapporte l'office de Péiadi, et dont cette grande famille pouvait largement subsister. Mais la grâce de Dieu triomphe de tout. Le Péiadi et tous ses parents, sept filles, en tout trente personnes, embrassèrent la foi chrétienne.

« Depuis plusieurs mois, écrit le R. P. Elie, j'aurais dû les baptiser, mais j'étais loin de Vengotto, et n'y suis rentré que le 23 novembre. Le lendemain, fête de notre Père saint Jean de la Croix, pour épargner à tout ce monde la peine de venir chez moi, je me suis rendu moi-même de grand matin chez eux, à Comblar. Là, dans la petite chapelle des catholiques de ce village, j'eus la consolation de les baptiser tous, en commençant par le prêtre du diable, Anandène, que j'appelai Saveri-Mouttou, c'est-à-dire François-Xavier.

» Après le baptême, j'ai béni toutes les maisons, et je retournai chez moi à 2 heures pour dîner, chargé de présents reçus de mes néophytes : dix poules, des bananes, du riz, des cocos et même des pommes de terre. Car imaginez ce que ces bonnes gens ont fait à mon insu. Ayant appris que nous autres Européens, nous aimons bien les pommes de terre ; comme il est impossible de s'en procurer au Malabar, ils ont franchi les hauteurs des Gattes (1), traversé d'immenses forêts, et fait un voyage de trois jours, pour

(1) Chaîne de montagnes très élevées, qui séparent le Malabar du Madure.

aller acheter au Maduré, dans la mission des Pères Jésuites, des pommes de terre, et m'en régaler. Jamais, conclut le bon missionnaire, je n'ai rencontré une chance pareille avec mes néophytes, depuis près de trente ans que j'habite le Malabar. »

§ II. — LE CHEF DE CAPIARRA.

En 1889, lorsque le choléra faisait ses plus terribles ravages aux alentours de Moulougamoude, presque tous les païens du village de Capiarra, situé à une lieue de Moulougamoude, se convertirent à la foi chrétienne. Madène, le chef du village, voulut alors offrir un sacrifice très solennel au diable contre la contagion ; mais il ne lui fut pas possible d'en lever les dépenses, parce que à son grand étonnement, tout le monde, même ses fils et sa femme, se déclarèrent chrétiens. Madène, qui d'ailleurs était un brave homme, et avait des principes très larges, accorda à sa femme et à ses enfants toute liberté de conscience ; et même pour ne pas perdre son autorité dans le village, il crut bon de se déclarer chrétien aussi, tout en restant païen, et demeura ainsi le chef des uns et des autres. — « Depuis lors, écrit le R. P. Victor de Saint-Antoine, nous sommes restés bons amis et il n'a jamais manqué de m'aider quand il le put, dans les questions qui s'élevaient entre païens, il engagea même ses voisins à recevoir le baptême sans l'accepter lui-même. »

Quelques années plus tard, Madène tomba dangereusement malade ; les chrétiens en avertirent le missionnaire, qui partit aussitôt et se trouva au village vers 6 heures, un peu avant le coucher du soleil. Les chrétiens et païens qui attendaient son arrivée, étaient réunis plus de soixante devant la porte du chef. Le religieux entra dans la cour, et tous encombrèrent la maison. Elle était assez vaste, commode et bien construite, car Madène, par la quête qu'il faisait plusieurs fois par an, pour les sacrifices et les fêtes du diable, avait amassé une jolie fortune.

Nous laissons le missionnaire du Carmel continuer le récit : « Le malade, dit le R. P. Victor, était couché sur une espèce de lit dans l'intérieur de la chambre. Son fils aîné Sébastien, dont j'avais fait mon catéchiste, à Capiarra, et son fils cadet Aroulapène (Jean-Baptiste), qui avait marié peu auparavant une de nos orphelines, au mariage duquel plus de cinq cents personnes, païens et chrétiens, assistèrent avec Madène en tête, dans notre église de Moulougamoude ; Sébastien et Aroulapène, dis-je, levèrent leur père et le firent asseoir sur le seuil de la porte où ils le soutinrent assis.

— Hé bien, Madène, vous êtes donc bien malade ?

— Oui, Père, je sens que je vais mourir !

— Eh bien ! écoute, désires-tu mourir en chrétien ?

— Oui.

— Ainsi tu renonces au diable ?

— J'y ai renoncé depuis longtemps.

— Et tu ne désespères pas de voir le bon Dieu au ciel ?

— Et la Sainte Vierge aussi.

— C'est bien, Madène, tu te trouveras aussi dans la compagnie des anges.

— Donnez-moi le baptême.

— Mais, si tu guérissais, n'aurais-tu pas la tentation de retourner vers le diable?

— Qu'ai-je encore de commun avec lui...? son temps est fini.

— Et tu tâcheras d'attirer à notre église tes amis et tes voisins encore païens?

— Quand Madène le promet, vous pouvez y compter.

— Et tous ces charmants enfants, tes neveux, que je vois ici autour de moi, tous païens encore...?

— Ils feront, Père, ce que tu ordonneras. — Et tournant la tête vers eux, surtout vers ceux qui étaient encore païens, et élevant la voix, « l'avez-vous entendu, » dit-il, d'un ton de commandement.

» Enfin je baptisai Madène ce soir-là même, assis sur le seuil de sa porte, à la grande joie de ses fils et petits-fils, et des chrétiens présents; et les païens saisis d'admiration furent fiers de l'intérêt que le prêtre leur témoigna. Espérons que cette cérémonie sera une semence tombée sur le cœur des assistants, qui portera des fruits de salut dans un temps peu éloigné.

Madène fut longtemps malade, mais guérit cependant. Après sa maladie il vint lui-même à l'église de Moulougamoude et se présenta au prêtre.

— Eh bien ! Madène, te voilà chrétien maintenant ; tu seras bien sage, n'est-ce pas ?... et tu nous emmèneras le peu de païens, qui sont encore dans le village?..

— Oh ! il n'y a plus de païens chez nous ; que voulez-vous qu'ils fassent seuls ? Il faut bien qu'ils se mettent du côté du grand nombre, sinon leurs affaires ne marcheraient plus. »

Madène apprit les prières les plus nécessaires, et puis le R. P. Victor suppléa les cérémonies de son baptême. Il vit encore, il visite souvent le Missionnaire du Carmel à Moulougamoude, et persévère jusqu'à ce jour, dans la pratique des devoirs d'un bon et zélé chrétien.

§ III. — LA SORCIÈRE DE MOULUGAMOUE.

Pendant le choléra de 1889, le R. P. Victor de Saint Antoine, Carme déchaussé, fut appelé pour administrer les derniers sacrements à un jeune homme, qu'il avait baptisé avec sa jeune épouse, quelques mois auparavant. Dès qu'il entre dans la maison du malade, voilà qu'un colosse de femme, abandonnée au désespoir, se jette à ses pieds, en s'écriant : « Ah Père ! sauvez mon fils !... mon fils unique !. . moi aussi je me ferai chrétienne... Je renonce au diable... donnez-moi le baptême... » — C'était la mère du jeune homme, surnommée la sorcière de Moulougamoude. Elle était crainte de tout le monde ; elle présidait les assemblées nocturnes des païens, pour offrir des sacrifices au diable ; elle rendait ses oracles et remplissait toutes les fonctions de Péiadi. C'était une femme énergique et audacieuse, mais dont le cœur cependant n'était point entièrement dépourvu de généreux sentiments, comme on le voit à sa douleur, pour la maladie de Rayappène, son fils. Le Missionnaire tâcha de la consoler, et l'exhorta à apprendre les prières des chrétiens. Puis il confessa le jeune homme et lui donna l'extrême-onction.

Une heure après, raconte le R. P. Victor, le pauvre Rayappène était mort. La veille, il avait travaillé dans notre fabrique de tuiles, sans se douter que le jour après, avant

midi, il serait allé au Ciel!... Le jour après, la jeune veuve Sinégapou (Geneviève) attrapa aussi le choléra, mais elle est guérie, et depuis je l'ai adoptée parmi les veuves dans l'orphelinat du Carmel à Moulougamoude.

Je ne pensais plus, continue le Missionnaire, à la femme colossale, mère de Rayap-pène. Un dimanche, elle se présente pour le baptême, avec d'autres catéchumènes à l'église de Moulougamoude. Elle avait très bien appris les prières, Pater, Ave, les Actes, etc., et le petit catéchisme, en Tamoul, chez un de mes catéchistes.

Pour le baptême des adultes, le Rituel romain prescrit trois interrogations en langue vulgaire. A la première interrogation : — « Renonces-tu au diable?... » — « Mais oui, dit-elle, est-ce que je ne vous l'ai pas dit lorsque vous êtes venu administrer mon fils?.. » — A la seconde interrogation : — « Renonces-tu à ses œuvres? » — « Pourquoi, dit-elle, me demander cela deux fois?... n'ai-je pas dit depuis longtemps que j'y ai renoncé? » — Mais à la troisième... « Renonces-tu à ses pompes?... » — D'un ton un peu mécontent, elle me dit : « Vous me demandez toujours la même chose : je suis femme de parole, et vous verrez comme je serai fidèle. » — Les assistants n'y tenaient plus et il se fit un mouvement d'hilarité générale : mais voilà la foi vive de cette femme, jadis prêtresse du diable !

Son métier de Péiadi était lucratif ; il lui procurait de quoi subsister avec aisance et lui donnait en outre une grande influence sur les gens de sa caste. Par son baptême, en renonçant à Satan, elle demeurait sans ressource : son fils unique, qui l'aurait soutenue, venait de mourir. A un âge déjà avancé, elle se trouvait presque réduite à la mendicité. Touché de compassion, le R. P. Victor l'admit parmi les veuves de notre Orphelinat à Moulougamoude.

Elle avait très bien appris les prières et le petit catéchisme des chrétiens et elle révéla bientôt un talent particulier pour les enseigner aux autres. C'est pourquoi le R. P. Victor voyant que cette occupation était conforme à ses goûts, lui donna la charge d'enseigner les prières et le catéchisme à un groupe de catéchumènes, et, chose étonnante, en moins d'un mois, elle parvint à faire réciter couramment les prières et le catéchisme à quatre vieilles païennes, que le missionnaire crut incapables de rien retenir. Depuis elle pria le R. P. Victor, de l'envoyer visiter les païens chez eux, pour les exhorter à se convertir. Le zélé religieux du Carmel, sachant que c'était une femme courageuse et remplie de foi, lui accorda volontiers cette permission. Dès lors elle parcourut tout le district de Moulougamoude, et son zèle fut couronné de grands succès. Tous les dimanches, elle emmenait à l'église de nouveaux catéchumènes qu'elle avait convertis et instruits durant la semaine. Leur nombre croissant toujours, il fallut lui adjoindre d'autres femmes pour l'aider à enseigner les prières. Autant les païens, avant son baptême, la craignaient comme prêtresse du démon et sorcière, autant ensuite ils la vénérèrent comme catéchiste et modèle de vraie chrétienne. Enfin, après avoir procuré des conversions innombrables, épuisée par les fatigues pour la propagation de la Foi, elle mourut pieusement à l'Orphelinat du Carmel de Moulougamoude, dans le courant de l'année 1896.

FAITS DIVERS

Sous ce titre notre Revue donnera tous les traits édifiants de la dévotion à Jésus, Marie, Joseph, ainsi qu'aux saints de notre Ordre. Jésus : l'Hôte de nos tabernacles ou l'Enfant Jésus miraculeux de Prague ; Marie : Notre-Dame du Mont-Carmel et du Saint-Scapulaire ; Joseph : le protecteur spécial de notre Ordre. Tous les faits qui nous seront relatés et qui pourront servir à augmenter l'amour et la confiance envers ces noms bénis, nous les raconterons aussi vite que nous le permettra l'abondance des matières.

X... (Lorraine), 4 mars 1897.

Mon Très Révérend Père,

Le divin Petit Roi nous comble de ses faveurs !...

C'est pour accomplir une promesse que nous lui avons faite, et contribuer à augmenter sa gloire, que je viens vous demander de vouloir bien insérer dans les *Chroniques du Carmel*, la relation des faveurs que nous avons obtenues.

Depuis trois ans que le saint Enfant Jésus de Prague est installé solennellement dans notre communauté, nous pouvons dire qu'il nous a accordé tout ce que nous lui avons demandé : nombre exact des nouvelles pensionnaires pour chaque rentrée, plusieurs grâces signalées, et, tout récemment, la réussite inespérée aux examens de nos élèves...

Reconnaissance, amour et très grande gloire au saint Enfant Jésus de Prague !...

Sr M. A.

*
* *

France. Mon Très Révérend Père,

Un jour qu'à j'étais en proie à de vives douleurs qui menaçaient de devenir celles de la sciatique, je m'adressai au saint Enfant Jésus de Prague, afin qu'il voulût bien donner l'efficacité à un petit remède qu'on me donna, je lui promis une messe et l'insertion dans vos annales. Immédiatement le mieux se fit sentir ; une demi-heure auparavant je ne pouvais pas remuer la jambe et quelques instants après j'allais à la messe.

Quelques jours se passèrent sans qu'il me fût possible, à cause de mon travail, d'aller à la poste, et je finis par oublier ma promesse, lorsqu'un jour je fis une chute très grave, je faillis me tuer, et cependant je n'avais rien de cassé.

En cherchant la cause de cette chute (et je n'en trouvais point), il me vint cette pensée à l'esprit : « Et ta promesse au saint Enfant Jésus... » Aussitôt je me mis à genoux devant sa statue et lui demandai pardon de mon ingratitude.

Mon Très Révérend Père, vous trouverez ci-joint deux honoraires de messes ; une en reconnaissance de ma guérison et une en réparation de mon ingratitude.

Une Tertiaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

*
* *

3. M. Théodore Hattoy, rentier à Hayange en Lorraine, a raconté ce qui suit :

Le 22 janvier 1895, un ouvrier de notre fabrique fut lancé contre terre par une machine ; ses blessures furent telles que d'après le dire des prêtres, des parents et amis du patient, et même de l'avis des médecins, le malheureux n'avait plus aucune chance de pouvoir recouvrer l'usage et l'élasticité de ses membres. Mais Dieu a daigné exaucer les prières et les communions du blessé, de sa famille et de ses amis.

En effet, sans aucune opération chirurgicale qui aurait d'ailleurs compromis sa vie, cet homme s'est trouvé guéri en invoquant sans cesse le secours divin, surtout par l'intervention du saint Enfant Jésus de Prague. Il a retrouvé l'usage facile de tous ses membres ; il parcourt maintenant les rues de la localité à la grande admiration de tous, et il va fréquemment louer le Seigneur dans son sanctuaire.

Notez bien qu'il avait deux côtes enfoncées qui comprimaient les poumons, et qu'il portait de graves blessures à la main et au cou, etc. Or, il s'est levé de son lit et a fait les premiers pas dans sa chambre le dimanche de la Passion, au même moment où son beau-père faisait le vœu, en vue d'obtenir sa guérison, de donner à notre église une statue du petit Jésus de Prague. Ce vœu a été aussitôt accompli. Les parents de l'ouvrier si merveilleusement guéri se sont aussi empressés de doter d'une statue semblable leur église paroissiale de Knutange.

A ce qui précède, ajoutons deux autres faits passés dernièrement dans notre pays.

*
* *

4. Un monsieur des environs de *Soumagne* était devenu impotent. Il avait fait prier à Lourdes et s'était senti un peu mieux. Plus tard, ayant entendu parler du merveilleux pouvoir du saint Enfant Jésus de Prague, il entreprit une neuvaine en son honneur avec toute sa famille. La guérison ne s'est pas fait attendre. On est venu à Chèvremont payer à l'Enfant miraculeux la dette de la reconnaissance.

*
* *

5. A Aubel, une petite fille de douze ans devait mourir d'une double pleurésie. Mais ses petites compagnes de classe firent tant d'instances auprès du saint Enfant Jésus de Prague, qu'il a repris l'enfant des bras de la mort pour le rendre à la vie et à ses heureux parents.

Nous lisons dans le *Bulletin mensuel de Notre-Dame de Chèvremont*, janvier 1897.

Les bienfaits de l'Enfant Jésus et de Notre-Dame.

Une estimable mère de famille était atteinte d'une péritonite mortelle. Entourée de médecins, elle se voyait mourir. Mais sa confiance en l'Enfant Jésus et Notre-Dame l'ont sauvée. On lira avec édification la lettre suivante dans laquelle elle raconte à une amie sa guérison inattendue. Nous avons seulement laissé de côté les passages qui n'ont pas d'intérêt pour nos lecteurs.

« Chère amie, — J'étais allée samedi dernier faire visite au docteur, je fus trois heures absente de la maison. J'ai été bien triste que ce soit précisément pendant ce temps que tu es venue pour me voir. Oui, chère amie, c'est bien à ton Jésus (de Prague) que je dois ma guérison, et aussi à Notre-Dame de Chèvremont.

» La nuit du 2 au 3 novembre (1896), alors que les médecins avaient perdu tout espoir et que moi-même je me sentais au plus mal, il m'est venu tout d'un coup la pensée de ta chère statue (l'Enfant Jésus miraculeux de Prague), et bien que je ne l'eusse pas sous les yeux pour le moment, cependant je suppliai le divin Enfant et sa bonne Mère de me conserver la vie. Je pensais à toi, à ce que tu m'avais dit et j'avais une grande confiance. Je demandais la vie non pas tant pour moi que pour mes enfants : la vue de ces petits me faisait beaucoup souffrir ; c'est pour eux que je tenais à rester en ce monde ; quant au reste, j'en avais fait le sacrifice.

» J'ai promis d'aller remercier Notre-Dame de Chèvremont et le petit Jésus aussitôt que je pourrai voyager sans danger. Après Dieu, c'est à mon beau-frère que je dois la vie. C'est lui, et lui seul d'entre mes médecins, qui, sous l'inspiration de Dieu évidemment, a employé un remède extrême qui a réussi (alimentation artificielle de l'estomac qui rejetait toute nourriture). C'est lui seul qui a eu l'idée d'une telle opération ; il l'a communiquée aux autres docteurs, ses collègues, qui lui ont répondu : « Faites, mais nous ne répondons pas du succès ». Et lui, confiant toujours dans l'assistance divine, a voulu agir ; tu vois que son dévouement a été couronné de succès.

» Je te remercie des bonnes prières que tu as faites pour moi. Je savais bien que, me sachant malade, tu ne manquerais pas de prier beaucoup pour moi...

» Ton amie, J... »

*
* *

Gloire à saint Joseph.

Liège, le 11 février 1897.

« Révérend Père,

» Voudriez-vous avoir l'extrême bonté de bien vouloir remercier le grand saint Joseph pour la grande grâce qu'il a daigné m'accorder.

» Mon frère occupait un emploi si fatigant qu'il en devenait malade, et quoique peu rétribué, il n'osait pas le quitter de crainte de se trouver sans place. Je lui conseillai de recourir à saint Joseph et lui promis que de mon côté je m'unirais à ses prières.

N'osant être trop exigeant, je demandai à saint Joseph un changement pour le 1^{er} avril prochain. Je fis cette demande le 31 janvier, premier des sept dimanches qui lui sont consacrés ; je me proposais aussi de réciter pendant les mois de février et de mars, tous les jours, l'exercice des sept douleurs et sept allégresses, lorsque, il y a 5 ou 6 jours, j'appris qu'il y avait une place vacante qui était vraiment à souhait pour mon frère. Il alla aussitôt la solliciter. Seulement on lui répondit qu'il y avait beaucoup de solliciteurs, dont plusieurs recommandés par des amis, et on ajoutait la phrase habituelle : « Revenez dans quelques jours. » Mon frère, n'ayant aucune recommandation spéciale, n'osait espérer. Mais comme cet emploi était très avantageux et honorable, je demandai à saint Joseph de ne pas nous faire attendre jusqu'au 1^{er} avril pour nous exaucer, et je promis que je continuerais les mêmes prières pour la conversion des pécheurs en reconnaissance de la grâce obtenue et que je ferais publier cette grâce dans les *Échos de Chèvremont*. Maintenant je suis exaucée au delà de mes espérances, mon frère s'étant présenté hier, 10 février, a été le préféré et accepté pour l'emploi tant désiré et cherché depuis 3 ans ; donc gloire et reconnaissance au bon saint Joseph. Je dois ajouter aussi que hier j'ai également invoqué la glorieuse sainte Thérèse, afin qu'elle appuie mes prières auprès de saint Joseph.

» Daignez agréer, Révérend Père, avec mes remerciements, mes profonds respects,

» E. V. »

ÉCHOS DE PARTOUT

Beaune (France). — Nous recevons de la T. R. Mère Prieure des Carmélites de Beaune la lettre suivante que nous nous faisons un devoir d'insérer :

Mon Très Révérend Père,

Ayant appris de date récente que l'on attribuait volontiers à certaines confréries de la sainte Enfance de Jésus affiliées à l'archiconfrérie établie au Carmel de Beaune, le titre de *Confrérie* ou d'*Archiconfrérie du saint Enfant Jésus de Prague*, nous nous faisons un devoir de vous informer en charité que s'il en était ainsi, Très Révérend Père, les confréries susdites se verraient privées par la même du droit de participation aux indulgences et privilèges que nous leur avons concédés précédemment, car, ainsi que l'explique Béringer dans son *Traité des Indulgences*, les privilèges et indulgences accordés par le Saint-Siège à une archiconfrérie quelconque, ne sont communicables qu'aux confréries de même titre et de même but qui lui sont affiliées.

Nous espérons donc, mon Très Révérend Père, que vous voudrez bien user de votre influence pour réagir contre cette tendance regrettable, qui finirait, si on n'y prenait garde, par annuler pour bien des âmes le trésor des grâces que la sainte Eglise met si libéralement à notre disposition par le moyen des indulgences.

Comptant pour cela sur votre bonté et votre bienveillance fraternelle, nous vous

prions, Très Révérend Père, de daigner agréer l'hommage de notre religieux et profond respect.

Votre bien humble Sœur en Notre-Seigneur,

St MARIE DE LA TRINITÉ.

*
* *

Broussey (France). — **Noces d'or d'une profession religieuse au noviciat du Broussey.** — Le Carmel du Broussey était en fête le 24 novembre dernier. On y célébrait les gloires de Notre Père saint Jean de la Croix et la cinquantième année de profession religieuse du R. P. Charles de Sainte Thérèse (dans le monde, il s'appelait Charles-Edouard Desverins; né en 1808, ordonné en 1856 par le cardinal de Cheverus, il fêta sa cinquantaine de prêtrise en 1886). C'est après être resté huit ans curé aux Esseints qu'il se sentit appeler à la vie religieuse et vint frapper au noviciat du Broussey en l'année 1845. Ce fut un des premiers novices carmes lors de la restauration du Carmel en France. La veille de cette belle fête du 24 novembre, toute la communauté du Broussey s'était réunie dans une des salles du monastère pour exprimer ses vœux et ses souhaits de félicitation au R. P. Charles. Le R. P. Prieur du noviciat s'était inspiré pour la circonstance des bienfaits de Dieu pour le remercier de nous l'avoir conservé au milieu de nous et pour exprimer au vénérable jubilaire dont la conduite religieuse a été toujours des plus édifiantes, le bonheur d'avoir à fêter ses noces d'or depuis le jour où dans ce même noviciat du Broussey il y a cinquante ans passés, il eut la joie de se donner tout à Dieu, après avoir renoncé à une brillante position dans le monde.

Or, coïncidence remarquable, il y avait alors comme Prieur de ce couvent le T. R. P. Dominique, notre restaurateur en France, et comme Maître des novices, le R. P. Louis du Saint-Sacrement. Tous deux sont enterrés ici dans le cimetière, qui est enclos dans le monastère. Ne semblaient-ils pas attester par leur présence au milieu de nous la part qu'ils prenaient aux joies de cette belle fête. Certes, ils devaient se réjouir au ciel de voir leur premier novice du Noviciat atteindre un âge si avancé pour maintenir à leur place les bonnes traditions de notre Ordre et les sages règles de la discipline monastique. Et bien, leurs joies sont aussi celles de la communauté et nous aimons nous réunir d'esprit et de cœur à nos chers Pères d'autrefois, pour adresser au ciel de ferventes prières en faveur de ce bon Père, qui est entré dans la quarante-vingt-huitième année de son âge et la cinquantième année de sa profession religieuse. Puisse le bon Dieu écouter notre prière et nous le conserver *ad multos annos* au milieu de nous, afin d'être un exemple vivant pour nos chers novices du Broussey.

Après les compliments d'usage de la part du R. P. Prieur, le bon P. Charles s'humilia profondément. Il nous remercia du fond du cœur de penser encore à lui et il pria toute la communauté de l'assister près du bon Dieu par le secours de nos prières, afin qu'un jour au ciel, nous puissions tous nous réunir autour du trône de l'Agneau pour y chanter l'Alleluia éternel.

Le R. P. Prieur a bien voulu lui répondre, et comme gage de sa promesse, il a permis

à tous les Révérends Pères du Noviciat d'appliquer la messe du lendemain à l'intention du bon Père, qui, plein de joie et de reconnaissance, ne sut exprimer tout son bonheur qu'en laissant couler des larmes de reconnaissance et d'amour à la pensée d'une si précieuse faveur. Après quoi, le R. P. Prieur voulut aussi l'inviter à célébrer la sainte Messe à 7 heures et demie en présence de toute la communauté. C'est pendant la célébration des saints mystères qu'un chœur de chantres s'est réuni pour chanter des morceaux adaptés à la circonstance de cette belle fête. L'orgue était tenu par notre distingué R. P. Aimé de Jésus (ancien maître de chapelle de la cathédrale de Bourges). Aussi je n'essaierai pas d'en faire l'éloge dans la crainte de blesser sa modestie : mais on peut dire qu'il s'est surpassé en laissant passer tout ce qu'il y a de suave et d'harmonie dans les beaux morceaux de musique qu'il nous a donnés.

Le soir de cette même fête, il y a eu grand concours de fideles. Tous s'étaient donné le mot d'ordre pour venir célébrer avec la communauté les joies de ce jubilé. Chacun avait apporté pour la circonstance des fleurs pour couronner ce bon Père. Aussi, c'est avec une indicible allégresse que la cérémonie a été présidée par le vénérable jubilaire, assisté du R. P. Prieur. Le prédicateur était pour la circonstance le R. P. Exupère, missionnaire infatigable, qui a su faire passer de son cœur vibrant dans tous ceux de ses auditeurs la joie et la consolation toute fraternelle à célébrer les noces d'or de ce bon Père. Aussi tout le monde a été très satisfait d'entendre une parole en parfaite harmonie avec celle de son auditoire. Il a su nous montrer d'un côté un aperçu de la vie de Notre Père saint Jean de la Croix et de l'autre, ce qu'avait été le vénérable jubilaire dans sa vie apostolique en Syrie, sa vie érémitique au désert de Tarasteix et sa vie cénobitique au milieu des diverses communautés de Carcassonne, de Lyon, de Cherasco, de Laghetto et du Broussey : toujours plein de zèle et d'ardeur au service du bon Maître qu'il ne cesse de servir et dont il ne tarit pas de parler dans ses conversations. Quelle joie d'entendre cette même voix de quatre-vingt-huit ans pour nous remercier !

La cérémonie s'est achevée par le chant du *Te Deum* et de *l'Ecce quam bonum et quam jucundum*. Puis on s'est embrassé cordialement et fraternellement en souhaitant au bon jubilaire *ad multos annos* !

Puissions-nous tous recueillir les fruits précieux de cette mémorable solennité ! Puisse la douce Reine du Carmel et la séraphique Mère Thérèse de Jésus, sa patronne, nous le conserver encore à notre amour fraternel. Tels sont les desirs de notre cœur.

*
* *

Nous lisons dans les *Stimmen von Berge Carmel* de février : Le T. R. P. Benoît de Jésus, Définitéur général, nous envoie les nouvelles suivantes concernant les progrès de notre saint Ordre : La province romaine a érigé un nouveau couvent à Ceperano, petite ville située à mi-chemin de Rome à Naples. Un chanoine romain fait bâtir à ses frais le couvent et l'église.

En 1896, un second couvent y ayant été bâti, une semi-province a été érigée dans l'île de Malte. Le P. Camelus de l'Enfant Jésus en est vicaire-provincial. Ce second

couvent est à Birchircara. Les habitants de cette ville ont reçu les Carmes avec une grande joie comme des ouvriers zélés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La province du Mexique composée des religieux qui ont survécu à la tourmente révolutionnaire et de ceux qui depuis sont entrés dans notre saint Ordre ont un nouveau Vicaire-Provincial : le R. P. Raphaël du Sacré-Cœur de Jésus. Ils comptent fonder un noviciat à Chilapa, ville située à 530 kilomètres de Mexico.

La province de la Vieille Castille (Espagne), vient de fonder un nouveau couvent à Valladolid. Son Eminence le Cardinal a présente à nos Pères la plus belle église de la ville. Celle de Navarre va avoir son désert. Il sera érigé dans un ancien magnifique couvent de Cisterciens, extrêmement propre à cette destination (1). Enfin, celle d'Aragon projette trois nouvelles fondations : à Barcelone, à Burriera et à Saragosse.

Dans cette dernière ville quand on apprit le projet des Carmes, il y eut un tel enthousiasme que les habitants voulurent donner aux Pères une grande et belle maison.

Sur le dernier vaisseau parti d'Espagne pour l'île de Cuba se trouvaient neuf Pères Carmes, envoyés pour suivre l'armée sur le champ de bataille et desservir un hôpital militaire. Les Supérieurs n'ont qu'un regret, c'est de ne pouvoir pas disposer d'un plus grand nombre de religieux pour les envoyer remplir un ministère si utile.

*
* *

Milan (Italie). — Le baptême d'un Israélite. Nous lisons dans l'*Aurore du siècle du Saint-Sacrement*, revue qui sert d'organe à la Ligue eucharistique instituée par le R. P. Provincial de Lombardie et dont nous avons parlé dans notre numéro de février : Le 17 décembre, dans l'église du « Corpus Domini » (du Saint-Sacrement), a eu lieu, en présence d'un nombreux public, le baptême solennel d'un Juif, par Son Eminence le Cardinal Archevêque. Immédiatement après le baptême vint la Confirmation. Son Eminence adressa alors du haut de l'autel au néophyte, aux fidèles et aux Pères Carmes déchaussés quelques bonnes paroles, puis elle célébra le Saint-Sacrifice, durant lequel elle fit faire la première Communion au nouveau baptisé. « Nous avons vu, » dit l'*Osservatore Romano* en relatant cette touchante cérémonie, « l'émotion profonde du nouveau baptisé. Il devint tout pâle quand le prince de l'Eglise, l'aspergeant de l'eau sainte, prononça les paroles qui lui ouvraient le ciel. » Avant de s'en aller, le Cardinal exprima hautement son espoir de voir bientôt s'élever, au lieu de l'église provisoire en bois, une grande et belle église en marbre qui fera l'étonnement de la postérité.

(1) Cette nouvelle nous réjouit d'autant plus qu'aucune province ne possédait actuellement de désert, celui de Ravestein, en France, ayant été supprimé lors de l'expulsion, en 1880.

*Dorénavant un soin plus scrupuleux sera apporté à recommander aux lecteurs des Chroniques les défunts ou défintes dont la mort nous aura été annoncée. **

NÉCROLOGIE

Le 18 février 1897, en notre couvent de Saint-Joseph et de Sainte-Thérèse des Carmélites déchaussées de Saint-Nicolas, est pieusement décédée, munie des Sacrements de Notre-Mère la Sainte Eglise, notre très chère Sœur Marie-Angélique de Saint-Simon Stock, converse jubilaire, âgée de 88 ans et 6 mois et de profession religieuse 56 ans et 8 mois. Veuillez recommander son âme dans vos prières et au saint sacrifice.

L'an de grâce 1897, le 7 mars, à 4 heures du matin, dans le monastère de Notre-Dame du Mont-Carmel des Carmélites déchaussées d'Avignon, s'est endormie dans la paix du Seigneur, munie des Sacrements de la Sainte Eglise, notre bien chère Sœur Marie-Madeleine du Sacré-Cœur, âgée de 72 ans et 5 mois et de religion 17 ans. Nous sollicitons pour elle les suffrages de notre saint Ordre.

Le 9 mars 1897 est décédée au couvent de Sainte-Marie à Wels-Somerset (Angleterre) Sœur Marie-Aloyse de Sainte-Anne (A.-J. Lewis), tertiaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle avait 35 ans d'âge et 15 de profession.

BIBLIOGRAPHIE

1. La circulaire suivante a été adressée à tous les couvents des Carmélites :

« Ma Révérende Mère,

» Que la grâce du Saint-Esprit soit de plus en plus en nos âmes !

» Permettez-nous d'espérer que vous voudrez bien faire un accueil tout fraternel, à l'ouvrage que nous nous proposons de vous adresser incessamment, ouvrage approuvé par notre saint archevêque. C'est l'Explication de notre sainte Règle, sous forme de méditations et d'exameus, par notre vénérée Mère Marie de Saint-Pierre, morte en 1850, en odeur de sainteté.

» Ceux de nos Carmels qui en connaissent les manuscrits, nous pressaient depuis longtemps d'en faire la publication. A leur avis comme au nôtre, plusieurs exemplaires devraient trouver place dans nos communautés ; car, très utile aux professes, cet ouvrage est surtout précieux pour la formation des novices.

» Des religieux de différents Ordres, qui l'ont lu ou examiné, nous ont, eux aussi, encouragée à le répandre.

» Il ne nous reste qu'un regret, ma Révérende Mère, celui de ne pouvoir vous l'offrir à titre gracieux.

» Le prix de 6 francs les deux volumes, franco, sera insuffisant pour couvrir les frais d'impression; et ce sacrifice est vraiment le seul qui nous soit possible.

» Nous sommes heureuses de cette occasion, qui nous permet, ma Révérende Mère, de vous offrir nos vœux de sainte année, et de nous dire avec un affectueux respect, au pied de la Crèche, unie de prières à votre chère communauté,

» Votre très humble servante et Sœur,

» S^r ANNE DE JÉSUS,

» c. d. i. prieure.

» De notre monastère du Saint-Cœur de Marie, sous le patronage de notre Père saint Joseph.

» Arles, le 24 décembre 1896. »

Mais en même temps qu'elle daignait nous envoyer cette circulaire en exprimant le désir qu'elle fût reproduite dans les *Chroniques*, la Révérende Mère Prieure avait la bonté de nous adresser un exemplaire de l'ouvrage. Avec quelle joie et quelle édification nous avons lu plusieurs méditations afin de pouvoir nous en rendre compte et en rendre compte à nos lecteurs ! La marche des méditations est uniforme. Le premier point est un développement méthodique du passage de la règle ; le second montre que ce passage tend admirablement à favoriser l'esprit de pénitence et de prière, double esprit demandé par Elisée et laissé par notre Père saint Elie à son successeur auprès des « fils des prophètes ». Des exemples viennent alors corroborer les enseignements. Ils nous sont donnés par Notre-Seigneur, par la Sainte Vierge, les saintes de notre Ordre, nos saints parents surtout. Enfin l'examen sur le point médité : on y reconnaît la main d'une religieuse parfaite, d'une maîtresse accomplie à qui n'échappe aucun détail de la vertu religieuse. Il faudrait citer toutes les méditations. En toutes quelle hauteur et quelle justesse de vues ? Quels conseils pratiques. On sent une âme qui, à l'exemple de Notre-Seigneur, a pratiqué d'abord pour enseigner ensuite. Que nos lecteurs incrédules à notre appréciation achètent cet ouvrage, le lisent, le méditent et bien vite ils en seront ravis et ils en aimeront d'autant plus notre sainte règle, source de tant de biens et organe certain de la volonté divine dont l'accomplissement est la perfection véritable.

2. M. l'abbé Chollet, professeur à l'Université catholique de Lille, a fait paraître son Manuel de la dévotion à l'Enfant Jésus. Nous en rendrons compte dans le prochain numéro. Nous aurons également alors à parler de plusieurs ouvrages parus.

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-CINQUIÈME TRÉSOR

LA GLOIRE DU CHRIST.

Dans les trésors que je te montre chaque jour, mon âme, dis-moi, qu'est-ce qui t'émeut ? qu'est-ce qui te charme ? Que trouves-tu digne d'admiration et d'estime ? Est-ce le bien qui t'en revient ! ton salut, ton repos, ton avantage ? S'il en est ainsi, j'ai bien peur que nous ne perdions notre peine et que tu ne ressembles à l'épouse des

cantiques, cherchant dans sa demeure son bien-aimé et ne le trouvant pas. Vraiment les ténèbres l'aveuglent si tu penses aimer ton Dieu et recueillir les fruits précieux de cet amour, tout en cherchant dans ses biens ton intérêt propre. Ce n'est que de l'amour de concupiscence; endormie sur cette couche tu ne cherches point ses intérêts à lui, ni ceux de son Fils Jésus-Christ. Allons : debout ! résigne-toi à marcher un peu en t'oubliant toi-même, aussitôt tu trouveras celui que tu aimes et en lui tu te trouveras bien mieux, bien plus utilement et joyeusement qu'en toi-même ; en méprisant pour lui tes intérêts, il se fera que tu en auras pris soin de la bonne manière, car il te fournira de son fonds des biens que tu n'aurais pas trouvés en toi. L'amour de Dieu s'approche de qui se délaisse soi-même pour Dieu ; aussitôt qu'on meurt à soi-même, on commence à vivre en Dieu d'une vie plus heureuse. Quiconque abandonne pour Dieu tout ce qu'il a, reçoit tout de suite en Dieu le centuple. Que le terme de tes efforts soit donc Dieu lui-même ; que tes regards le fixent sans cesse ; qu'il n'y ait dans ton cœur aucune fibre qui ne tende à sa gloire. Si tu te proposes énergiquement ce but unique, ne redoute plus ni ta faiblesse, ni tes ennemis, ni la colère de Dieu. Lui-même est à tes côtés, défenseur, gardien jaloux et zélé ; en te protégeant, c'est sa gloire qu'il protège. O immense, infatigable, excellent bienfait, d'avoir voulu, Seigneur, que ma justification et mon intérêt se confondissent avec votre gloire ! Combien tu es heureuse, mon âme, si tu reconnais ce qu'il ressort de là d'espoir et de confiance.

Quand même ce serait sans aucun avantage, disons mieux, à notre détriment, qu'il nous fallût chercher la gloire du Maître, le devoir ne serait-il pas de préférer l'honneur divin et de le mettre avant toutes nos richesses ? N'est-ce pas ce que réclament et son amour pour nous et sa majesté divine ? Ils réclament bien plus encore. Mais, ô bon Jésus, que reste-t-il que je puisse faire pour vous si par le fait même que j'agis pour vous j'agis également pour moi ; ou plutôt si je n'agis jamais pour moi sinon quand j'agis pour vous ? Pouviez-vous m'accorder plus grande faveur que de placer votre gloire dans mon bien, dans le salut de mon âme misérable ? A Lazare pécheur, vous allez rendre vie et salut, et voici que vous dites à Marthe : Vous allez voir la gloire de Dieu. A un aveugle vous rendez la vue et vous dites : C'est pour manifester les œuvres de Dieu en lui. Ainsi nos indigences, nos infirmités, nos péchés peuvent coopérer à la manifestation de Dieu et de sa gloire !

C'est bien ce que saint Paul déclare en termes formels : Tous, dit-il, ont péché ; tous ont besoin de la gloire de Dieu. Que c'est bien dit, ô Paul ! votre exemple l'a d'ailleurs prouvé, ainsi que vous l'avouez sans détour : « Le Christ Jésus est venu en ce monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier ; si j'ai obtenu miséricorde, c'est pour qu'en moi d'abord Jésus-Christ montrât toute sa patience à former ceux qui, croyant en lui, obtiennent la vie éternelle. » Encore une fois, comme c'est bien dit ! Le principal trésor que saint Paul, vase d'élection, renferme et doit porter, ce n'est pas son salut à lui ni sa gloire, c'est la gloire de Jésus lui-même qui en Paul se montrait vrai Sauveur des pécheurs selon que l'annonçait son nom de Jésus. Pour glorifier ce nom, reçu parce qu'en effet le Christ sauve son peuple, pour le glorifier vraiment, et non d'une manière vaine, ne faut-il pas que celui qui le porte délivre en vérité les pécheurs de leur esclavage et les ramène à la liberté des enfants de Dieu ? C'est pour cette raison que l'Eglise nous enseigne à dire dans sa prière liturgique : Aidez-nous, ô Dieu notre Sauveur ; pour la gloire de votre nom délivrez-nous et soyez miséricordieux pour nos fautes. Et David, dont les prières étaient selon le cœur de Dieu, suppliait ainsi : Pour votre nom, Seigneur, vous serez miséricordieux car mon péché est grand.

CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — S. Albert, Législateur de l'Ordre.

Vertu — Zèle pour la conversion des pécheurs.

1. **Judi.** — Commémoration du Très Saint-Sacrement. — L'extension du culte de l'Eucharistie. Intention : *La Ligue Eucharistique de Milan.*
2. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Fête du Précieux Sang. = *La conversion des pécheurs.*
3. **Samedi.** — La Commémoration de la Sainte Vierge. = *Le triomphe de Notre-Mère la Sainte Église.*
4. **Dimanche de la Passion.** = *L'accomplissement du devoir pascal.*
5. **Lundi.** — S. Vincent Ferrier. = *La propagation de la foi.*
6. **Mardi.** — S^{te} Julienne de Cornillon. = *L'Œuvre de la Communion réparatrice.*
7. **Mercredi.** — S. Isidore. = *La Belgique et ceux qui la gouvernent.*
8. **Judi.** — S. Albert. — *L'observance parfaite des lois.*
9. **Vendredi.** — Sept Douleurs. = *La dévotion aux Sept Douleurs de la Sainte Vierge.*
10. **Samedi.** — Commémoration de la Sainte Vierge. = *L'Ordre du Carmel.*
11. **Dimanche des Rameaux.** = *Le Souverain Pontife Léon XIII.*
12. **Lundi.** — De la Férie. = *Nos missionnaires.*
13. **Mardi.** — De la Férie. = *Les étudiants Carmes déchaussés.*
14. **Mercredi.** — De la Férie. = *Les jувénats du Carmel.*
15. **Judi-Saint.** = *Les noviciats des Carmes et des Carmélites.*
16. **Vendredi-Saint.** = *L'amour de la Croix.*
17. **Samedi-Saint.** = *Les catéchumènes de nos Missions.*
18. **Dimanche.** — **PAQUES.** = *La réunion des églises dissidentes. — Absolution générale pour les Religieux et les Tertiaires.*
19. **Lundi de Pâques.** = *Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Malines et les évêques de Belgique.*
20. **Mardi.** — De l'Octave. — Bénédiction Papale dans les églises des Religieux Carmes. = *Notre Très Révérend Père Général.*
21. **Mercredi.** — De l'Octave. = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Sainte Thérèse.*
22. **Judi.** — De l'Octave. = *Plusieurs malades.*
23. **Vendredi.** — De l'Octave. = *Les vocations au Carmel.*

- 24. Samedi.** — De l'Octave. = *Ceux qui auraient l'intention de ne pas faire leurs pâques cette année.*
- 25. Premier Dimanche après Pâques** (*in Albis*). — *Jour consacré à honorer l'Enfant Jésus.* = *Les progrès de la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.* — *Une affaire très importante.*
- 26. Lundi.** — SS. Cletel et Marcellin. = *Les défunts de notre Ordre.*
- 27. Mardi.** — S. Léon. = *Les abonnés et les lecteurs de nos Chroniques.*
- 28. Mercredi.** — S. Paul de la Croix. = *La prospérité de notre revue.*
- 29. Jeudi.** — S. Pierre, Martyr. = *Des affaires spirituelles et d'autres temporelles.*
- 30. Vendredi.** — S^{te} Catherine de Sienne. = *Actions de grâces reçues pendant ce mois.*



Le mois de mai appartient à Marie; la piété des fidèles le lui a consacré. Nos lecteurs seraient déçus dans leur filial amour pour la Mère de Dieu si les *Chroniques* de ce mois ne consacraient ses premières pages à la Sainte Vierge. Leur désir est le nôtre, et, pour le satisfaire, nous donnons la traduction (bien pâle, hélas!) d'une prière que sous forme de lettre notre vénérable père Jean de Jésus adressait à Marie. Elle porte pour suscription : *A la très noble Mère de Dieu, à la très auguste Souveraine des anges et des hommes, un de ses plus humbles serviteurs.*

O Reine très clément, toujours vous remplissez des plus suaves consolations les affligés qui, de cette vallée de larmes, poussent vers vous leurs soupirs; et dans les cœurs arides vous répandez comme une rosée matinale vos célestes douceurs. C'est pourquoi du profond abîme de mon cœur souillé je crie vers vous, ô ma délicieuse consolation. Je vous envoie cette lettre sur les ailes de mes désirs; je vous l'adresse à vous, ô très solide espérance, ô ma vie ravissante de charmes. J'en suis très sûr; grâce à votre intervention je briserai ces liens qui me retiennent captif en la terre des Chaldéens, où je languis, assis sur les rives des fleuves de Babylone et où je me consume dans la tristesse de mon exil.

Or au milieu de mes soupirs et de mes larmes, souvent, je me souviens de vous, très douce Reine de cette cité de Sion où après les périlleux combats et au sein de la paix on jouit de votre présence.

.
Mon âme ne se promet rien si ce n'est par vous; elle est convaincue que tout ce qu'elle peut désirer et espérer de bien, elle ne peut l'avoir que par vous, invincible espérance de mon cœur; c'est vous, en effet, qui avez les clefs des trésors de votre Fils bien-aimé, et vous ouvrez ces trésors, à votre gré, pour enrichir les fils d'Adam qui, prosternés devant vous, implorent avec des gémissements profonds votre miséricorde sans bornes. Moi aussi, exilé et proscrit, accablé sous le poids de mes souffrances et de mes péchés, j'implore avec ardeur votre face sereine..... O sublime Reine des cieux, je me prosterne devant vous; combien je désire que mes gémissements pénètrent les profondeurs du ciel et que mes soupirs arrivent jusqu'à votre cœur, ô Marie.

Les voleurs, les homicides, les hommes chargés de crimes, dont le salut éternel paraissait à jamais perdu ont trouvé en vous, ô notre unique espérance, ce refuge assuré; ils ont poussé vers vous un cri de détresse, et arrachés par vous aux étreintes de la mort ils ont respiré, pleins de vie; moi aussi j'espère; bien qu'enfoncé dans un abîme profond que je me suis creusé moi-même, je crierai vers vous; je sortirai alors de cet abîme, j'obtiendrai mon pardon, je serai consolé. De grâce donc, ô notre avocate, ces yeux pleins de miséricorde qui sont les vôtres et qu'implore l'Église, épouse de votre Fils unique, tournez-les vers nous; accordez-moi aussi la faveur d'un regard bienveillant, même d'un seul, alors naîtra en moi le ferme espoir de la vie éternelle et celui de jouir de votre présence, bonheur plus désirable que l'or et le diamant le plus riche.

Recevez-moi, je vous en prie, vous qui êtes des pauvres l'asile plus que fidèle; hâtez-vous de venir en aide à la détresse en laquelle je gémis. Donnez un vêtement à ma nudité. J'ai faim; nourrissez-moi de l'aliment substantiel de votre amour; alors le cœur fortifié de cette nourriture, je marcherai avec persévérance par cette route étroite qui mène à la vie et où m'a précédé mon très doux Rédempteur, ce fruit vivant de vos entrailles.

O Tour de David, à vos murailles est suspendue l'armure des forts; armez-moi donc, moi votre serviteur qui suis sans force. Je vous en supplie dans l'angoisse de mon âme, qu'aidé de votre secours je puisse combattre avec succès ces Philistins, c'est-à-dire ces ennemis acharnés qui, pareils à des géants, m'assiègent, me poursuivent sans cesse. La force de mon cœur est broyée, tant est long ce terrible combat. Tout en moi est agité de tremblement, c'est que non seulement cette meute acharnée me poursuit, mais les flèches du Seigneur épuisent mon esprit et les épouvantes du Seigneur sont en bataille contre moi. C'est pourquoi je me réfugie vers vous, ô la plus puissante de toutes les reines, vers vous qui avez écrasé la tête du serpent; à l'ombre de votre protection, je combattrai le bon combat, je remporterai enfin une grande victoire, et puis je chanterai éternellement vos inestimables miséricordes.

Par le cœur si bon de votre Fils unique, je vous en conjure, daignez imprimer au plus intime de mon âme votre nom; il est plus doux que

le lait, plus doux que le rayon du miel; je l'y conserverai avec soin; en lui je puiserai ma force. Daignez, en outre, me marquer de votre sceau royal, ô Marie; je le porterai partout afin qu'on sache que je me suis fait votre esclave et que je ne veux ni penser, ni dire, ni faire quoi que ce soit qui ne soit pour vous, ô très sublime Reine, force invincible et consolation de mon cœur... Délivré de la troupe ennemie qui cherche à perdre mon âme, jouissant de la paix conquise par cette guerre, dans le calme de mes passions je vous contemplerai revêtue du soleil et portant au front le diadème aux douze étoiles. Alors éperdu devant votre incomparable beauté, je vous consacrerai le meilleur de mon âme, je multiplierai plus nombreux que les grains de sable de la mer les soupirs de mon cœur sans cesse occupé de vous...

Comme je ne puis entrer dans votre famille si je n'ai le bonheur de vous plaire et puisque je ne puis vous plaire si je ne suis orné de solides vertus, je voudrais beaucoup que votre Fils unique vous accorde pour moi quatre grâces. La première, c'est un cœur contrit d'une contrition profonde. Puissent mes yeux devenir deux sources de larmes parce qu'ils n'ont pas gardé la très douce loi de votre Fils. Je vous aimerai; que mon âme se soutienne par l'acuité même de sa douleur, que je mêle de mes pleurs mon breuvage, que lavé dans mes larmes comme dans les eaux d'un autre Jourdain je devienne plus blanc que la neige et qu'ainsi orné d'une pureté nouvelle, je plaise à vos yeux, ô Vierge ravissante de beauté.

La seconde chose que je désire est une sincère humilité de cœur. Puisse cette humilité être profonde au point que je me méprise moi-même et que je désire être méprisé! Je serai sûr alors de vous plaire, ô Reine de ceux qui sont humbles et doux.

En troisième lieu, je demande la chasteté. Plaise à Dieu que cette vertu fleurisse et soit forte en mon âme comme en mon corps; qu'elle repousse toute affection étrangère; qu'elle me rende semblable à la Reine des vierges qui aime la blancheur du lys ainsi qu'à son doux Fils qui se nourrit parmi ces fleurs embaumées.

Ma quatrième demande réclame une charité sincère. Puissé-je vous aimer et aimer votre Fils; que je sois embrasé tout entier de cet amour, que je sois consumé des éternelles ardeurs, que désormais

je ne vive plus, mais que le Christ vive en moi et que votre amour, ô Marie, règne en mon cœur d'un souverain empire.

Tels sont mes vœux, ô Vierge très aimable, source inépuisable de miséricorde; prosterné en toute humilité à vos pieds, je vous demande ces grâces, je vous les redemande, je vous les demande toujours, ô la plus généreuse des reines. Ne méprisez pas les prières d'un pauvre, d'un affligé qui toujours vous a trouvée propice au jour de ses douleurs...

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Le P. Jean de Jésus-Marie sut remplir d'une façon remarquable toutes les charges de l'Ordre, même celle de Préposé Général; et cependant l'office qui répondait le mieux encore à ses aptitudes et à son génie était celui de maître des novices. Pour cela il n'avait pas son pareil. La main du Tout-Puissant semblait l'avoir formé avec un soin jaloux à cet emploi qui est d'une importance capitale. Lui-même s'y adonnait avec une vive sollicitude, et, au milieu de ses plus grandes infirmités, il y prêtait toujours un concours incessant. Pour le récompenser sans doute, Dieu a voulu que même après sa mort il continuât son œuvre; c'est lui, c'est son esprit qui guide, encore à l'heure présente, ceux qui sont chargés de diriger les novices du Carmel réformé; car c'est dans les instructions qu'il a laissées, tant aux novices qu'aux maîtres eux-mêmes, que tous vont puiser les règles de la vraie perfection.

On était donc en l'année 1598. Dans le couvent de Notre-Dame de la Scala, nouvellement fondé, le P. Pierre de la Mère de Dieu établissait un noviciat dont il confiait la direction à notre Vénérable, et bientôt Rome voyait se renouveler les merveilles qui s'étaient opérées à Gênes. Immédiatement des jeunes gens d'élite vinrent y revêtir l'habit du Carmel. Le premier d'entre eux, le P. Pierre de Saint-Benoît, était originaire de cette petite ville d'Ombrie, Sinigaglia, dont le nom restera célèbre dans l'histoire parce qu'elle fut le berceau de

l'immortel Pie IX. Le second fut le P. Mathias de Saint-François, qui à deux reprises différentes remplit l'office de Préposé Général. Vint alors le P. Vincent de Saint-François, illustre missionnaire, envoyé en Perse avec les Pères Paul Simon et Jean Thaddée, fondateur en 1610 du couvent d'Ormuz. Le P. Joseph de Saint-Gabriel, quatrième novice, exerça le saint Ministère à Rome où il fut un confesseur assidu et zélé. Enfin le P. Nicolas de la Conception qui plus tard devint maître des novices à Gênes, Provincial en Belgique, Définiteur, puis Vicaire Général. Son zèle pour les cérémonies saintes, son obéissance, sa foi vive laissèrent des exemples dignes d'admiration. Mais on ne peut oublier un Frère convers, le Frère Étienne des Saints, qui mourut à Rome en 1620, en réputation de sainteté.

Cependant la Congrégation naissante allait faire une nouvelle et précieuse recrue. Le P. François du Très Saint-Sacrement arrivait en Italie après avoir dirigé le célèbre noviciat de Pastrane et le non moins illustre collège philosophique d'Alcala de Henarez. Ce fut lui qui fut choisi maître des novices et qui ainsi continua la charge commencée par le P. Jean de Jésus. Notre Vénérable l'aïda en qualité d'auxiliaire, jusqu'à ce que, au mois d'août 1601, le P. François ayant été élu Prieur de Gênes, il reprit seul ses anciennes fonctions. Bientôt néanmoins comme le P. Pierre de la Mère de Dieu s'absentait souvent pour aller prêcher à Naples, le P. Jean de Jésus-Marie eut pour aide auprès des novices d'abord le P. Albert du Très Saint-Sacrement, puis le P. Dominique de Jésus-Marie.

Comment redire la doctrine, la prudence, la charité qui resplendissaient dans la direction donnée par lui aux novices? Sa parole les instruisait, mais son exemple les entraînait irrésistiblement. Arrêtons-nous un peu à contempler l'admirable méthode qu'il employait dans l'éducation de ses religieux. La première chose à apprendre, l'alphabet de la science de la perfection religieuse, c'est à modérer ses passions. Les pensées de la raison et de la foi, les exemples de Notre-Seigneur, voilà les grands moyens qu'il suggérait pour arriver à ce but. Nous en prenons un exemple : " Quelqu'un aperçoit un objet qui paraît lui offrir plus de commodité : c'est un habit, une cellule, un livre, n'importe quoi. A peine l'a-t-il vu qu'un mouvement de complaisance s'excite dans l'appétit : ce mouvement c'est l'amour.

Bientôt le cœur s'élance vers l'objet : voilà le mouvement de convoitise, par lequel on désire se revêtir de cet habit en place de celui qu'on a. Lors donc qu'un religieux observe que ces mouvements rapides d'amour et de convoitise sont excités dans son cœur, il cherchera aussitôt à arrêter l'élan de l'appétit ; et pour cela, il peut s'y prendre de différentes manières. D'abord il peut immédiatement faire la loi à l'appétit, en s'appuyant de motifs puisés dans la raison : « Renonce, lui dira-t-il, à ce désir funeste : il ne sied pas à un homme doué d'intelligence, élevé par son esprit au-dessus des choses matérielles et destiné à l'étude de la sagesse et à la pratique honorable de la vertu, de s'attacher à un vil objet qui le détourne des biens supérieurs. » Ce moyen fut mis en usage par les philosophes païens qui voulurent devenir vertueux ; car il ne dépasse pas les limites de la raison.

Il y en a un autre qui est plus digne d'un chrétien ; il est plus élevé et plus efficace, à cause de la foi, qui agit par amour. La raison donc, éclairée par la foi, gourmande ainsi l'appétit : « Renonce à ce désir funeste : il ne sied pas à un homme appelé à jouir des biens éternels et à se revêtir de la robe précieuse de l'immortalité, de se laisser ralentir dans la recherche des choses meilleures, par une vile et méchante pièce d'étoffe. »

Enfin, voici un autre moyen plus excellent encore, et plus digne d'un religieux : « Renonce à ce désir funeste : le Christ, ton modèle, est nu, et tu voudrais avoir cet habit. »

De ces trois manières de réprimer les passions, la première est philosophique ; la seconde chrétienne ; et la troisième paraît propre aux religieux. »

La sagesse du maître avait compris qu'il ne suffit pas de vouloir réfréner les passions, mais qu'il faut les diriger de façon à en faire les auxiliaires de la perfection, et pour cela il enseignait comment on s'en sert pour aller à Dieu. Un cœur sensible à la beauté, il le tournait vers celui qui est la beauté suprême, vers Jésus le plus beau des enfants des hommes. A qui désire avoir, il propose au lieu de richesses caduques, les biens éternels. Si quelqu'un a une tendance à haïr, il lui montre comme objet de sa haine le péché et sa laideur ; il donne comme aliment à la tristesse la perte de la grâce ainsi que les

offenses faites à Dieu. Ainsi guidés par la droite raison ces mouvements de notre âme ne peuvent être considérés comme mauvais. D'ailleurs Notre-Seigneur a voulu nous laisser là-dessus des exemples dignes d'attention. Il a témoigné de la tristesse à cause de la dureté de cœur que les Juifs montraient. Il a dit : Je me réjouis pour vous (que Lazare soit mort) afin que vous croyiez. Sur le point de ressusciter Lazare il a pleuré ; il avait désiré ardemment manger la pâque avec ses disciples ; enfin à l'approche de sa passion son âme a été triste jusqu'à la mort.

Les novices formés par le Père Jean de Jésus-Marie eurent d'autant plus de facilité à travailler sur leurs passions qu'ils avaient dans leur maître un modèle achevé. Le visage de notre vénérable était toujours d'une sérénité qu'aucun nuage ne troublait ; s'il s'enflammait c'était pour l'amour de Dieu, s'il pâlisait c'était d'horreur au seul nom du péché ; seul le zèle de la justice pouvait l'animer. On eût dit que le Père Jean de Jésus-Marie avait dépouillé la faiblesse humaine. Toujours attentif, il connaissait tous les replis de son cœur, ses inclinations, ses tendances. Droit et sincère, il ne se permettait aucune illusion. Son esprit allait à Dieu sans détour par la foi, son cœur s'attachait à Dieu par l'amour. Pour conduire sa jeune troupe à l'assaut de la perfection, il marchait vaillamment en tête, s'imposant de pratiquer avec héroïsme les vertus en lesquelles s'exerçaient ses novices. Sans doute il leur prêchait la grandeur, la nécessité, le prix de l'obéissance, mais aussi en mille occasions on le voyait obéissant vite, joyeusement et avec une fidélité admirable. Il pouvait parler de pauvreté, car pour lui il choisissait ce qu'il y avait de plus vil, de plus mortifiant. Son incomparable modestie donnait l'amour et le désir de la chasteté. Il poussait la mortification du goût jusqu'à un degré effrayant ; la nourriture déjà si vulgaire, il savait la rendre, par d'ingénieuses inventions, encore plus insipide et plus mauvaise ; il y mêlait de l'absinthe, il serrait davantage la chaîne de fer qui entourait ses reins, il tenait un pied levé. Quelle humilité était la sienne ! Il gardait cachés les rares talents qu'il avait reçus de Dieu ; il réclamait de remplir les offices les plus bas du couvent, il se faisait cracher au visage et fouler aux pieds ; il accusait ses fautes avec une douleur si vraie qu'il arrachait des larmes à tous ceux qui l'entendaient.

Toujours le premier à l'oraison et au chœur, il ne se laissait abattre ni par la fatigue ni par la longueur des offices; à genoux durant l'heure entière d'oraison, il ne s'appuyait jamais, mais se tenant bien droit il ne permettait ni à la chaleur ni à d'autres incommodités de l'affaïsser tant soit peu. Enfin tout son extérieur affirmait que toujours il était en la présence de Dieu et que toutes ses actions dirigées par une intention droite n'avaient de but que la gloire de Dieu.

(*A suivre.*)

LES CARMES DÉCHAUSSÉS

ET

LE CULTE DE SAINT JOSEPH, A LIÈGE

Une des principales gloires du Carmel a été de répandre parmi les peuples de l'Occident la dévotion envers les saints personnages qui touchent de près à la Très Sainte Vierge Marie. Tels sont Ste Anne et S. Joachim, parents de la Ste Vierge; tel est principalement son glorieux et virginal époux, S. Joseph. Au xvi^e siècle, la Réformatrice du Carmel, Ste Thérèse, donna, tant par ses paroles que par ses actes, une impulsion nouvelle et plus forte au zèle de ses enfants. Par ses paroles : " Je ne comprends pas, écrit-elle au chapitre VI de sa vie, je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des Anges et à tout ce qu'elle endura de tribulations durant le bas âge de son divin Enfant, sans remercier S. Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. „

Par ses actes : " Je déployais, continue-t-elle dans le même chapitre VI, je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable; et quoique parfois je ressentais des mouvements de vaine gloire, je voulais qu'elle se célébrât avec la plus élégante recherche. „

Un jour, la très Ste Vierge et son divin Fils lui diront tout le contentement que leur procure à tous les deux son amour pour S. Joseph.

Pénétrés de l'esprit de leur séraphique Mère, les Carmes déchaussés, à mesure qu'ils se répandirent dans nos régions, y déve-

loppèrent le culte de S. Joseph. Sur quatre provinces que nos Pères possédaient en Belgique, avant la Révolution française, trois étaient consacrées à S. Joseph. Et des vingt couvents dont ces provinces se composaient, quinze au moins étaient placés sous le même vocable de S. Joseph. Par cette consécration publique de leurs maisons à S. Joseph, les Carmes voulaient donner la preuve qu'eux-mêmes ils prétendaient se dévouer tout entiers à l'extension de cette excellente dévotion.

Cela est surtout vrai des Carmes déchaussés de Liège. Arrivés en cette ville, au commencement du xvii^e siècle, ils eurent vite conquis la sympathie universelle, par leurs vertus et leur ferveur dans le saint ministère. En peu de temps une belle église s'éleva de terre, et ils la dédièrent à S. Joseph. C'était le premier temple, tant dans la ville que dans la principauté de Liège, consacré à ce glorieux patriarche.

A l'exemple de leur sainte Mère, les Carmes liégeois célébraient avec toute la pompe et la splendeur possible les fêtes du glorieux époux de Marie; ils publiaient ses grandeurs et ses vertus, ils chantaient ses louanges, et s'efforçaient par tous les moyens en leur pouvoir, d'enflammer les cœurs des nombreux fidèles qui fréquentaient leur église, d'un grand amour et d'une confiance sans bornes dans le père nourricier du maître du monde.

Mais cela ne suffisait plus à leur sainte ambition. Pour allumer dans le cœur des fidèles une charité toujours plus grande envers S. Joseph, et pour leur faire retirer de cette dévotion des fruits de salut plus abondants, les Carmes de Liège résolurent de demander l'érection dans leur église, d'une confrérie sous le vocable du Patronage de S. Joseph. C'est ce qu'ils firent. Et le 20 septembre 1686, le Souverain Pontife Innocent XI accorda cette faculté, et le prince-évêque de Liège, M^{sr} Maximilien-Henri l'approuva le 11 février 1688.

Elle était enrichie de nombreuses indulgences. Les confrères pouvaient gagner une indulgence plénière, 1^o le jour de leur entrée dans la Confrérie; 2^o à l'article de la mort; 3^o le jour de la fête principale de la Confrérie, le Patronage de S. Joseph; 4^o aux quatre fêtes secondaires de la Confrérie, à savoir : la fête des épousailles de S. Joseph avec la Ste Vierge; Ste Anne; le dimanche qui suit la fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, enfin le troisième dimanche de novembre; 5^o tous les troisièmes dimanches du mois.

Les indulgences partielles étaient également multiples.

Il était concédé : 1° sept ans et autant de quarantaines à la visite de l'église Saint-Joseph, aux quatre fêtes secondaires de la Confrérie ; 2° soixante jours pour toute œuvre de miséricorde corporelle ou spirituelle. Enfin 3° on pouvait gagner quarante jours d'indulgences en priant S. Joseph.

En outre, le Vénérable Définitoire, par un rescrit du 17 mars 1688, permit de se servir de la musique, trois fois durant les fêtes du Patronage, à savoir le premier et le dernier jour et le mercredi dans l'octave. Toutes ces faveurs qu'on publia réjouirent grandement le cœur des fidèles et engagèrent nos pères à inaugurer la Confrérie avec toute la splendeur possible. Les solennités durèrent huit jours. Chaque jour, un prédicateur choisi parmi les orateurs les plus célèbres tant réguliers que séculiers, publiait les louanges de S. Joseph. Le premier jour des fêtes qui était la fête du Patronage de S. Joseph, une procession magnifique se déroula dans les principales rues de la ville. Un proche parent de l'Empereur faisait partie du cortège et à sa suite les plus nobles des habitants de Liège. Tous magnifiquement vêtus, et montés sur de superbes coursiers, portaient en main des écussons où étaient inscrites les différentes prérogatives de S. Joseph. Par exemple : S. Joseph protecteur de Jésus ; protecteur de Marie ; protecteur de Thérèse ; protecteur de Liège ; protecteur de l'empire, et ainsi de suite.

Les rues que la procession devait traverser étaient magnifiquement ornées de drapeaux, de guirlandes et d'inscriptions. Les spectateurs, accourus de tous les points de la ville, du pays et même de l'étranger étaient en si grand nombre qu'on avait peine à avancer. Des reposoirs s'élevaient sur différents points de l'itinéraire ; aux capucines, à S. Jean-Baptiste, à S. Barthélemy, sur la Grand'Place, aux mineurs, aux minimes et aux ursulines. Le doyen de S. Barthélemy qui portait le S. Sacrement donnait chaque fois la bénédiction du haut du reposoir, construit à l'entrée des églises susdites.

Ce qui attirait surtout l'attention et provoquait l'enthousiasme, c'était la magnifique décoration de l'église de nos Pères. Elle semblait disparaître, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sous la verdure, les bannières, les chronogrammes et les emblèmes religieux.

Au fronton de l'église on admirait le chronogramme suivant, écrit en vers français :

Venez peuple dévôt, mes très bons serviteurs,
Je suis très bon patron, et très bon protecteur.

L'autel principal dont l'érection et la décoration avaient coûté deux mois de travail assidu, était de toute beauté. Ce n'était qu'une montagne de fleurs et de verdure, qui faisaient admirablement bien ressortir les différents tableaux ; tels qu'une grande toile représentant S. Joseph, à genoux devant la Sainte Trinité ; ou bien S. Joseph recevant les hommages de l'empereur des Romains et de son fils. On admirait surtout la statue en argent de S. Joseph avec l'Enfant Jésus, enveloppé d'une parcelle du manteau de S. Joseph, conservé dans l'église de Sainte-Anastasie à Rome. Nos Pères devaient cette insigne relique à la munificence d'une grande dame, nièce du pape Innocent XI, de qui elle l'avait reçue. Deux chronogrammes aussi en français ornaient les deux côtés de l'autel. Et dans le reste de l'église il y en avait un grand nombre en latin. Je n'en cite qu'un ou deux.

Divus Josephus electus Urbis et Eburonum patronus.

A Theresianis vere exaltatur divi Josephi patrocinium.

Ce que ces fêtes produisirent de fruits de salut est impossible à dire.

La dévotion à S. Joseph y trouva un nouvel élan, et le nombre des confrères et des consœurs s'accrut de jour en jour.

Un des principaux exercices de la Confrérie était la célébration de quinze mercredis consécutifs en l'honneur des Sept douleurs et des Sept allégresses de S. Joseph, en y ajoutant pour compléter le nombre de quinze le mystère de sa sainte mort entre les bras de Marie.

L'année 1669 fut marquée, à Liège, par l'apparition d'un grand fléau. Les magistrats de la ville, pour conjurer des malheurs, ne crurent mieux faire qu'en faisant célébrer dans l'église des Carmes déchaussés la solennité des quinze mercredis de S. Joseph, et à la fin des exercices, le fléau avait disparu. Ces mêmes magistrats ne contribuèrent pas peu, par leurs munificences et leurs largesses, au succès des premières fêtes de la Confrérie.

Enfin, les Carmes avaient la faculté de renouveler chaque année la procession publique, qui avait été si grandiose la première fois qu'elle eut lieu.

SUR LA PERFECTION

*Estote ergo perfecti vos, sicut et pater vester
cœlestis perfectus est.*

Soyez parfaits comme votre Père céleste
est parfait. (MATTH. V, 48).

L'Écriture Sainte dit qu'un abîme appelle un autre abîme *Abyssus abyssum invocat*. Ces deux abîmes sont, entr'autres, Dieu et nous mêmes : Dieu, abîme de majesté ; nous, abîme de petitesse ; Dieu, abîme de puissance, nous, abîme de faiblesse ; Dieu, abîme de sagesse, nous, abîme d'ignorance ; Dieu, abîme de sainteté, nous, abîme d'imperfection ; Dieu, l'Être parfait, nécessaire, éternel ; nous, créatures faibles, tout proches du néant. Ces deux abîmes s'attirent : *Abyssus abyssum invocat*.

L'abîme de notre misère appelle l'abîme de la miséricorde divine et l'abîme de la gloire divine demande à remplir notre indigence. Ces deux abîmes donc tendent à s'unir, à s'unir aussi étroitement que possible et c'est ce qui a eu lieu dans l'incarnation où la nature divine et une nature humaine se sont tellement embrassées qu'elles ne forment plus qu'une seule personne. En Jésus-Christ, Dieu a épousé l'humanité, et il veut étendre cette faveur, dans un certain degré, à toutes les âmes. Mais, demande saint Bernard, comment un si grand Seigneur peut-il être l'époux, et comment une si chétive créature peut-elle être l'épouse ? C'était par l'amour, répond-il.

Cette réponse nous met sur la voie pour découvrir comment nous pourrions nous unir à Dieu ; mais elle a besoin d'être bien comprise.

Rappelez-vous donc que nous avons été créés pour connaître, aimer et servir Dieu en cette vie et par ce moyen le posséder éternellement dans l'autre. C'est donc le zèle pour notre perfection que Dieu attend de nous, *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*. Vous devez vous sanctifier, c'est-à-dire vous unir à Dieu, et cette union consiste dans l'amour, dans la vertu théologale de charité.

Tout ceci est manifeste; ce qu'il nous faut rechercher maintenant, c'est en quoi consiste la charité théologique.

Pour le trouver, voyons d'abord en quoi elle ne consiste pas.

Consolations. — Quand nous prions, quand nous communions, il nous arrive parfois d'éprouver une grande douceur, un suave contentement, une ardente ferveur. Nous nous croyons peut-être alors bien saints; sommes-nous vraiment pour cela? Non; cela ne nous rend même pas certains d'avoir le moindre degré de charité, de grâce sanctifiante; on sent parfois ces tendres sentiments même lorsqu'on est en état de péché mortel. Il n'y a que les états surnaturels d'oraison, la contemplation passive, les visions les plus élevées qui selon les mystiques paraissent incompatibles avec l'état de péché mortel.

Que sont-ils donc ces affectueux sentiments? D'où viennent-ils? Ce sont des dispositions physiques; ils viennent ordinairement de l'imagination, ils sont parfois purement naturels, et la grâce n'y a point toujours de part.

La preuve que la perfection ne dépend point de là, c'est que nous ne sommes pas maîtres d'éprouver ces satisfactions intérieures quand nous le voulons tandis que nous devons toujours être libres de nous sanctifier. Aussi les âmes se sanctifient-elles souvent dans des états tout opposés à ces délectations spirituelles. Sainte Thérèse pendant vingt ans était si tourmentée de distractions qu'elle ne pouvait méditer sans un livre. Sainte Madeleine de Pazzi, pendant cinq ans, et la Bienheureuse Marie des Anges, une autre sainte carmélite, pendant six ans, ont été privées de toute consolation divine, de tout plaisir dans l'oraison, assaillies de toutes sortes de tentations. Saint Bernard ne savait pas dire un *Pater* sans distraction. Plusieurs saints ont renoncé volontairement aux délices de leur contemplation et ont prié le Seigneur de ne plus les favoriser de grâces extraordinaires, sachant bien que la perfection ne consiste pas en cela. D'ailleurs les théologiens mystiques enseignent qu'il y a ordinairement dans la voie de la perfection, deux épreuves successives à subir (la purgation active et la purgation passive) pendant lesquelles on est assailli de tentations, d'épreuves de tous genres, de dégoûts, d'aridité, de sécheresses, de distractions; au point que quelques saints sont alors

presque tombés dans le désespoir ou l'aliénation mentale, et cependant ces peines préparent les âmes généreuses à entrer dans des états plus élevés de perfection.

Que penser donc de ce bonheur que nous goûtons parfois au pied des autels? Un grand évêque, Mgr Dupanloup, les compare familièrement aux confitures que les mères mettent sur le pain de leurs enfants; qui ne nourrissent pas, mais qui font manger le pain substantiel. Dieu s'en sert pour nous attirer à son saint service, c'est pourquoi on les compare à l'appât que présente l'oiseleur, ou à l'amorce que jette le pêcheur, aussi remarque-t-on qu'après s'être fermement attaché au Seigneur on en est privé, parce qu'alors ces grâces sensibles ne sont plus nécessaires, et qu'on sert alors le Seigneur uniquement pour lui seul. « Il n'y a que les mercenaires, dit sainte Thérèse, qui veulent être payés jour par jour, les grands seigneurs servent le roi gratuitement, sachant qu'à la fin ils auront bien leur récompense. Ce sont des mercenaires, ajoute-t-elle, et non des âmes généreuses, celles qui veulent toujours goûter des consolations sensibles dans les exercices de piété. » Dieu ne traite pas ainsi les âmes fortes. La même sainte raconte qu'une femme vertueuse d'Avila (Marie Diaz?) avait tout donné aux pauvres; à la fin, elle donna même sa paillasse. Aussitôt elle fut privée de toute consolation et plongée dans l'aridité de l'esprit. Elle s'en plaignit amoureusement à son Divin Maître : « Hé, Seigneur, disait-elle, vous êtes vraiment étonnant. Voilà que j'ai tout donné pour vous et maintenant vous me laissez là! Notre-Seigneur, dit encore sainte Thérèse, est de ceux qui payent les grands serviteurs par de grandes épreuves. »

Les consolations sont donc ordinairement un signe de faiblesse ou de nécessité spirituelle; aussi saint Ignace disait-il que Notre-Seigneur le favorisa de visions et d'extases, parce qu'il en avait besoin pour persévérer. Toutefois, cet exemple montre au contraire que les consolations, les faveurs d'intimité avec Jésus-Christ sont parfois la récompense d'une haute vertu, de grands sacrifices faits pour Dieu; en tous cas, il ne faut pas compter sur elles, ni trop les désirer, ni trop s'affliger d'en manquer, ni s'exalter de les goûter, convaincus qu'ils ne constituent jamais le fond solide de la perfection.

La perfection dépend moins du succès de la prière que de la bonne

volonté qu'on y apporte. On profitera d'autant plus qu'on s'attachera davantage à la prière. Tout par la prière ; c'est la doctrine et l'expérience de sainte Thérèse. On n'atteindra pas un haut degré de perfection sans un haut degré d'oraison, disait saint Louis de Gonzague ; voilà pourquoi il employait à prier des heures entières de la nuit à genoux sur le plancher de sa chambre et malgré le froid, recouvert seulement de sa tunique de nuit, jusqu'à ce qu'il eut prié au moins une heure entière sans distraction.

Les douceurs, les ferveurs sensibles ont aussi parfois pour objet de nous préparer à soutenir une forte tentation ou une grande épreuve, c'est ainsi que, d'après Tertullien, les confesseurs de la foi, avant leur martyre, reçoivent une vision, un avant-goût de la gloire qui les attend dans la cité des anges. Les actes des martyrs en citent en effet maint exemple.

Les occupations journalières, les devoirs d'état ne permettent pas d'être toujours absorbés dans la contemplation ; il faut alors remplacer la prière par l'esprit de prière. L'esprit de prière est une inclination à élever son cœur vers Dieu dans les différentes circonstances de la vie, avant les actions pour les offrir à Dieu, pendant les actions pour lui demander son secours, après les actions pour les examiner.

L'esprit de prière est le grand moyen d'acquérir la perfection ; ce n'est pourtant pas encore la perfection elle-même.

En quoi consiste donc la perfection ? Dans la mortification intérieure et extérieure ? Dans les austérités ? Sans doute, ce sont des moyens pour acquérir la perfection, néanmoins ce n'est pas encore strictement la perfection, par la raison que la perfection doit être poursuivie sans limite, tandis que les mortifications ne doivent être pratiquées qu'avec discernement, en tenant compte des forces et moyennant la permission du confesseur. Le but de la mortification, c'est le détachement, et celui-ci est la mesure de l'amitié de Dieu. "*Venenum caritatis est cupiditas*, dit saint Augustin ; *augmentum caritatis est diminutio cupiditatis* ; *perfectio nulla cupiditas*. — Le poison de la charité, c'est la convoitise ; l'accroissement de la charité, c'est la diminution de la convoitise ; la perfection, c'est de n'avoir plus aucune convoitise. „ Le détachement, l'abnégation, est la condition de la perfection ; c'est même la partie négative de la perfection ; mais ce n'est pas encore sa partie essentielle.

Sera-ce la pureté d'intention? Elle est le résultat de l'abnégation. Elle consiste à n'agir en tout que pour plaire à Dieu. Elle suppose l'amitié de Dieu et est proportionnée au degré d'amour de Dieu, car plus l'amour de Dieu domine dans un cœur, moins il a d'autres intentions que celles de plaire à Dieu. Une œuvre ne peut avoir de mérite devant Dieu que si elle est faite avec pureté d'intention?

Pourtant la pureté d'intention est un effet de la perfection. Quel est donc le ressort caché de cette pureté d'intention.

C'est la charité elle-même; l'amour de Dieu.

La perfection consiste dans l'ardeur de l'amour de Dieu, ou pour parler plus exactement, dans son intensité. Mais remarquez qu'il y a trois degrés d'amour de Dieu.

Le premier et le plus parfait est celui où cet amour est à la hauteur de l'objet aimé, où l'on aime Dieu autant qu'il le mérite; Dieu seul s'aime dans cette mesure; quant à nous, nous devons chercher à nous en approcher en aimant Dieu autant que nous pouvons, c'est le second degré.

Ce n'est pourtant qu'au ciel qu'on aime Dieu autant qu'on peut; sur la terre les nécessités de la vie distraient l'esprit, et les créatures absorbent une partie de notre amour. *Minus te amat qui tecum aliquid aliud amat quod propter te non amat.*

Or, " celui-là aime moins Dieu, dit saint Augustin, qui aime avec Dieu, quelque chose qu'il n'aime pas pour Dieu „. Aimer Dieu uniquement, c'est-à-dire n'aimer que lui ou pour lui, l'aimer de toute l'ardeur de son cœur, l'aimer sans interruption ni diminution, voilà la perfection, qui ne s'atteint que dans le ciel, et dont nous devons cependant chercher à approcher le plus possible en cette vie. Quel idéal élevé et heureux !

RAISONNEMENT PLUS CLAIR

La force vaut mieux que la tempérance, la justice que la force, la prudence que la justice, la foi que la prudence, l'espérance que la foi, la charité que l'espérance, mais au-dessus de la charité, il n'y a rien, elle est la reine des vertus; aucune n'a même de valeur sans elle, et c'est parce qu'elle est en quelque sorte leur âme même (*forma, non tamen essentialis*); la charité c'est l'amour, mais on l'appelle charité : 1^o pour la distinguer de l'amour des créatures, 2^o pour marquer

qu'elle est surnaturelle, 3° pour la distinguer de l'amour des sens et de l'imagination et désigner l'amour de la volonté.

Cet amour de la volonté constitue la plus étroite union qui puisse exister sur terre entre Dieu et l'âme (1). En effet, 1° l'amour est une attraction, par laquelle on adhère au bien (la charité est donc une fusion avec Dieu); 2° notre essence, notre nature ne peut adhérer à la nature divine, parce qu'elle en est infiniment différente; notre intelligence ne peut adhérer sur cette terre à l'intelligence divine, parce qu'elle ne voit pas Dieu à découvert; elle n'en possède que l'image, " elle s'unit à Dieu, dit saint Denis l'aréopagite, comme à quelque chose de tout à fait inconnu, „ notre volonté seule peut adhérer à Dieu, parce qu'elle peut l'aimer.

Notre volonté elle-même ne peut adhérer ni à l'essence divine, ni à l'intelligence divine, parce que le fondement de l'amour est la ressemblance; mais elle peut et doit adhérer à la volonté divine en se conformant à elle dans toutes ses dispositions et en se calquant sur ses opérations; ainsi elle pratiquera d'elle-même la sainte et divine règle de l'amour; ne se réjouira que de voir Dieu glorifié, ne s'affligera que de le voir offensé, ne désirera que sa gloire, ne cherchera que son bon plaisir, acceptera ce qu'il envoie, en un mot ne voudra que ce qu'il veut. Par là on évite non seulement tout péché et toute imperfection, mais on fait toujours le plus parfait, et saint Alphonse assure que si à la mort l'on parvient à s'appliquer ainsi parfaitement à la volonté divine l'on n'en sera jamais séparé pour aller en purgatoire. (Voir saint Bernard, hom. III, *super Missus est*, n° 4.)

SENTENCES

Eau céleste. (Suite.)

I. Oh! quel ineffable bonheur ce serait de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à perdre la vie. (*Chemin de la Perf.*, ch. XX.)

II. Quelque abondante que soit cette eau, elle peut être excessive, parce qu'il ne saurait y avoir d'excès en ce qui précède de lui.
(*Ibid.*, ch. XX.)

III. Si le Seigneur vous laisse endurer quelque soif en cette vie passagère, assurez-vous que dans la vie future il vous fera boire à longs traits de cette eau divine, et sans crainte qu'elle vous manque jamais.
(*Ibid.*, ch. XXI.)

(1) L'auteur parle ici de l'union ordinaire et continue de l'âme avec Dieu par la grâce sanctifiante. Il n'a pas eu en vue l'union passagère, mais plus parfaite, de Dieu et de l'âme par la Très Sainte Communion.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS NOVEMBRE 1896.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Fill.	
Ile de Magnamey. R. P. Joseph Menezes	1	2	1	1	5
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	2	2	2	2	4
Cranganore . . R. P. Elie de Saint-Joseph.	6	5	7	2	20
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	7	9	7	5	28
Cunemao . . . R. P. Elisée	—	—	—	1	1
Nayattankaray . R. P. Elie de N. D. du Carmel.	1	2	5	4	12
Cottar R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	1	—	1	4	6
Moulougamoude. R. P. Victor de Saint-Antoine.	17	24	19	20	80
Vengotto . . . R. P. Elie de la Mère de Mis ^{de} .	8	10	12	3	33
	43	54	52	40	189

LES CARMES DÉCHAUSSÉS AU MALABAR

Archevêché de Vérapoly.

§ I. — CHARITÉ D'UN CHRÉTIEN INDIGÈNE.

La petite Chiramma âgée de onze ans et son petit frère Ayappée âgé de 9 ans avaient perdu depuis trois ans leur père et leur mère qui, tous les deux, étaient morts du choléra. Ils appartenaient à la caste des Chogans, dont l'occupation consiste à monter sur les cocotiers pour en couper les cocos ou en extraire la liqueur.

Ces deux pauvres orphelins étaient complètement délaissés et comme seuls au monde ; ils furent recueillis à la fin par un oncle paternel non pas par charité ni par un sentiment d'humanité que la proche parenté aurait dû lui inspirer, mais uniquement par la peur d'être mal famé par ceux de sa caste.

Cependant cet homme dénaturé et au cœur de bronze, rageait intérieurement de voir ainsi le cercle de sa famille forcément élargi et d'avoir à nourrir deux bouches inutiles.

Son calcul allait sans doute encore plus loin ; il se demandait si peut-être un jour les deux petits enfants ne demanderaient pas une part de son héritage. Au moins, se disait-il, serai-je obligé de les caser, de procurer à Chiramma une dot pour lui faire contracter un honnête mariage, dans les conditions voulues par les usages de la caste. Il prit donc la résolution de s'en défaire à quelque prix que ce fut. Au lieu de nourrir ces deux êtres chétifs d'un peu de riz il commença à les rosser de coups tous les deux dans le but de les faire succomber peu à peu à ses mauvais traitements. Mais Dieu qui avait des desseins de miséricorde sur ces deux orphelins ; ce Dieu dont le Psalmiste dit : *Orphano tu eris adjutor* (1), leur donna la force de supporter patiemment tous ces mauvais traitements ; leur faiblesse fut plus forte que sa cruauté et leur patience finit par lasser son inhumanité. Le misérable se voyant déjoué dans ses calculs résolut de vendre ces enfants en secret à des musulmans pour en faire des enfants de perdition. Au moins, de cette façon, se disait-il, j'aurai la victoire ; non seulement je pourrai me défaire de ce fardeau inutile, mais encore je pourrai spéculer et gagner quelques roupies par-dessus le marché. Voilà comment pensait cet oncle si dénaturé. Il se mit donc en pourparlers avec des Musulmans pour voir comment il pourrait se débarrasser de son fardeau et pour savoir ce qu'ils voudraient bien lui donner en échange de cette marchandise humaine. Par la grâce de Dieu un chrétien voisin qui avait l'œil bien ouvert soupçonna le but secret de cet homme pervers et à force de recherches et de questions discrètes finit par découvrir la vérité. Or il y a quelques jours on vint me dire : Cochâppou demande à vous voir. Je me rendis aussitôt à l'appel et à mon approche, il me présenta ces deux petits malheureux en me disant : Mûpacho (c'est-à-dire Père) voici le cadeau que je viens vous faire. C'étaient Chéramma et Ayappée qu'il venait m'amener. Les deux enfants étaient si maigres, si chétifs et avaient le corps tellement sillonné de coups qu'ils avaient à peine retenu la forme humaine. Cochâppou me raconta toute l'histoire telle que je l'ai rapportée plus haut et me pria de mettre la fille à l'Orphelinat de nos Sœurs Tertiaires de Verapoly. Quant à Ayappée, me dit-il, mettez-le au catéchuménat et enseignez-lui les prières et la doctrine, et quand il sera baptisé je le reconduirai chez moi et il restera avec les miens comme un fils adoptif. Jamais je n'aurais pu consentir, dit-il, qu'on fasse de ces deux petits, des musulmans ; des enfants maudits du faux prophète. Mais ne craignez-vous pas la vengeance des musulmans, lui demandai-je, puisque vous les avez frustrés dans leurs espérances. Jamais Dieu ne m'abandonnera, me répondit-il, à leur fureur pour avoir accompli cette bonne œuvre. Faites en des anges, mon père, répartit-il, et un jour par leurs prières et leurs exemples ils pourront amener au baptême leur oncle dénaturé. En effet, ce ne serait pas le premier cas, car nous en avons vu de pareils bien des fois. Enfin, quoiqu'il en soit, Ayappée se trouve aujourd'hui au catéchuménat, je l'ai vu encore hier, gai comme un pinson, et apprenant les prières avec un zèle plus qu'ordinaire.

La petite Chéramma est avec nos bonnes sœurs qui, tout en lui apprenant la doctrine, cherchent aussi à effacer les traces des coups et à lui rendre la forme humaine, elles la frottent avec des onguents de leur fabrique et qu'on peut bien appeler : les Onguents

(1) Vous serez l'aide de l'orphelin.

des bonnes mères. Elle est toute ébahie et ne peut pas en croire ses yeux de se voir traitée si charitablement en ce bas-monde. Bientôt elle sera baptisée sous le nom de *Johanna*. Ni l'un ni l'autre n'ont envie de retourner auprès de leur oncle. Ils commencent déjà à apprécier une religion qui pratique une charité que le paganisme ne soupçonne même pas. Espérons que nos deux enfants adoptifs seront un jour de bons chrétiens et procureront en retour de ces bienfaits le baptême à d'autres de leur caste.

§ II. — LA FAMILLE DE L'OULADÈRE.

On connaît généralement en Europe l'état abject dans lequel est tenu le paria indien et on le prend en pitié, mais ce qu'on ignore, c'est qu'il y a encore des castes plus basses encore et plus dignes de pitié et d'intérêt, surtout au point de vue de la foi chrétienne. Une de ces castes est celle des Ouladères. Ces Ouladères sont des montagnards ou plutôt des sauvages qui demeurent dispersés çà et là dans les forêts vierges des Jhates, sans nulle religion et sans aucune instruction. Sans doute que les ancêtres des Ouladères qu'on rencontre aujourd'hui dans les parties plus peuplées du Malabar se sont aventurés peu à peu vers les régions habitées et s'y sont fixés graduellement. Cependant, leurs misérables huttes, fixées sur quatre pieux et couvertes de quelques feuillages, qui ne peuvent les préserver ni des ardeurs du soleil, ni des intempéries des saisons pluvieuses, se trouvent généralement dans des endroits écartés, aux bords de ravins où la circulation est impossible. Leur principal métier consiste à attraper des turappeas : d'immenses rats qui sortent la nuit de leurs tanières pour manger les légumes et les ignames de nos fermiers indiens. Quand ces Ouladères ont un mariage, il n'est valide qu'à la condition de manger de la chair de crocodile. C'est pourquoi ils se mettent en quête de ces monstres à l'approche de quelque mariage. Ils prétendent que les omelettes faites avec des œufs de crocodiles sont tout ce qu'il y a de plus friand. Les gens de cette caste se distinguent facilement des autres, non seulement par leur accoutrement encore plus adamique, mais par un air niais et un extérieur qui indique la déchéance la plus complète de la dignité humaine. Ils portent les cheveux longs avec une raie au milieu de la tête. Il y a quelque temps donc, en revenant de surveiller les travaux agricoles, à onze heures du matin, un de ces pauvres Ouladères se présente à moi tenant dans ses bras un garçon de huit ans à peu près et presque raidi déjà par les approches de la mort. Voici, dit-il, en le déposant à mes pieds, mon fils se mourant du choléra ; guérissez-le, mon Père. Après avoir tâté le poulx, je compris que l'enfant n'avait plus longtemps à vivre et je lui dis : Je ne suis pas médecin du corps, je ne puis pas guérir ton fils, mais je puis guérir son âme et lui ouvrir les portes du ciel en lui donnant le baptême. Faites, mon Père, dit-il, ce que vous voudrez, pourvu que mon fils aille au ciel et soit heureux après sa mort. Etant appelé ailleurs par un devoir impérieux, je courus chez notre excellent P. Bonaventure, le confesseur non pontife, ce martyr du confessionnal, et le priai de s'occuper de l'enfant. Cet excellent missionnaire immédiatement administra le baptême au garçon, et, après des informations prises, il comprit que la mère de l'enfant gisait à peu près dans le même état dans la misérable cabane. Sans perdre de temps, le bon Père se met en barque et eut le temps d'instruire sommairement la mère et de la baptiser sur sa propre demande. Comme la mort était certaine, le Père laissa une

aumône pour procurer tout ce qui était nécessaire pour les funérailles et à quatre heures du soir le même Père alla, avec les confrères du Mont-Carmel, pour enterrer la mère et le fils qui avaient passé à une vie meilleure. Le Père suivit le convoi avec ses deux fils et sa fille, et du cimetière il passa avec eux directement au catéchuménat. Le lendemain, la petite fille, qui avait apporté le germe de la maladie, fut prise à son tour et suivit au ciel, malgré tous les soins possibles pour arrêter le mal : sa mère et son petit frère. C'étaient donc trois âmes gagnées du même coup de filet. Mais ce n'était pas encore tout, la miséricorde de Dieu allait plus loin. Sans doute que la mère avait prié pour ses enfants, afin qu'ils soient tous à lui. Deux ou trois jours suffirent pour apaiser la douleur du père dégradé. Sans doute qu'il ne voulait pas rester seul et craignant qu'il ne pût trouver une compagne chrétienne dans sa caste, il déclara qu'il voulait retourner chez les siens. Malgré les instances qui lui furent faites et les conseils qui lui furent donnés, il persista dans sa volonté de rester dans son abjection. Mais ses deux fils refusèrent absolument de le suivre. Il nous laissa donc ses deux garçons et s'en alla disant que son temps n'était pas encore arrivé. Sans doute que Dieu, dans les plans de sa miséricorde, voudra un jour accorder à ces deux enfants le mérite d'avoir amené à la foi leur père aveuglé. Ces deux enfants baptisés se trouvent heureux aujourd'hui dans notre orphelinat de garçons à Cottayam où le bon Frère Dominique leur enseigne à relire des livres.

La mission étant si dénuée de ressources matérielles, ces pauvres enfants sont obligés de se soutenir en partie par leur propre travail. Voilà, mon bien cher et Très Révérend Père, encore un de ces miracles de la grâce divine. Pussions-nous avoir à vous en raconter encore d'autres bientôt ; seulement, venez à notre aide, car notre fardeau s'alourdit de plus en plus.

§ II. — FILLE RÉCALCITRANTE, MAIS ÉPOUSE SUBJUGUÉE.

Il y a quelque temps une jeune fille païenne, de la caste des Chogans, vint frapper à la porte du catéchuménat. Elle était âgée de 16 à 18 ans, forte, bien constituée et d'un extérieur avenant. Étonné de la voir venir d'elle-même, je la questionnai, pour savoir si elle n'avait pas quelques raisons secrètes qui l'avaient déterminée à faire cette démarche si hardie pour son âge. Elle répondit qu'elle était venue dans ce seul but de se faire chrétienne et qu'elle voulait absolument appartenir à la vraie religion. Dès le premier aspect, comprenant qu'elle avait besoin de soins plus qu'ordinaires, je m'empressai de frapper à la porte de mon refuge accoutumé en pareil cas : je veux dire à la porte de notre Carmel du Tiers-Ordre de Vérapoly. Je la présentai aux sœurs les priant de s'en occuper sérieusement, leur disant qu'elle avait besoin non seulement de prières et d'instruction, mais encore de travail, car il fallait lutter contre des défauts d'une nature déjà formée et formée hélas dans le paganisme. Pendant le temps libre entre les divers exercices de prières et d'instruction, les bonnes sœurs la firent donc piler le riz. La chose alla son train pendant deux ou trois semaines ; mais malheureusement le démon furieux de perdre une si bonne proie, commença à lui livrer des assauts pour la ramener dans les ténèbres du paganisme. Elle chancela pendant

quelques jours et enfin un soir elle parvint à sauter de l'enclos de l'orphelinat et disparut. On n'en entendit plus parler. Je fus navré de voir que cette âme s'était relancée d'elle-même dans les dangers et fit prier nos pieuses sœurs. Peu de jours s'étaient passés quand à ma plus grande joie elle revint frapper toute contrite à la porte du catéchuménat, amenant cette fois en réparation de sa faute et sa mère et sa petite sœur. Enchanté, je courus chez nos sœurs pour leur raconter l'heureux retour et le fructueux repentir, et les prier de rouvrir leur porte à la repentie et aux deux nouvelles recrues. Nos sœurs, toujours prêtes à se dévouer, les acceptèrent, les bras ouverts. Cette fois-ci, ce fut sérieux ; les trois se préparèrent et reçurent enfin le baptême à leur grande satisfaction. Après le baptême je fis faire des recherches pour trouver un époux. Mes recherches furent fructueuses. On me présenta un bon jeune homme qui, voyant qu'il aurait une femme capable de travailler et de l'aider à gagner leur pain, consentit à l'épouser. La dot fut fixée savoir : deux boucles d'oreilles, habits de noce (simple pagne et 15 roupies) ; seulement comme nos sœurs sont si riches en pauvreté, il fut convenu que les 15 roupies seraient payées quand on les aurait trouvées.

Mon excellent Père, quelque modique que soit la dot, vous voyez cependant bien que pour établir ces converties il faut de l'argent. Faites donc prier saint Nicolas de nous jeter un peu d'argent par les fenêtres la nuit pour nos besoins journaliers et pour sauver du vice ces pauvres créatures du bon Dieu. Dites et faites dire à saint Nicolas par des âmes ferventes et charitables que ses roupies seront bien placées. Il y a quelques jours le jeune homme effrayé ramena sa femme au catéchuménat. Les musulmans, jaloux et furieux de voir une nouvelle chrétienne et frappés de son extérieur attrayant, cherchèrent à la corrompre pour la jeter dans l'Islamisme. C'est pour la sauver de ce nouveau danger que son mari l'amena, me priant de la laisser quelques jours au catéchuménat, afin de lui donner le loisir de se préparer à une bonne confession et à une sainte communion.

De plus, pour la prémunir à l'avenir contre tout danger, il me manifesta le désir d'abandonner le voisinage des Musulmans et me pria de lui donner une case dans un de nos champs de cocotier près de l'église. Je consentis volontiers à ses désirs pour sauver cette âme et lui promis de lui élever une case comme il le souhaitait. Mais pour cela encore il fallut au moins une vingtaine de roupies. Ce ne sera pas un château, mais encore en Europe pourrait-on faire la moindre maisonnette avec 20 roupies, c'est-à-dire 26 ou 28 francs ? Quand la case sera complétée, la mère de l'épouse et sa sœur cadette iront la rejoindre et là sous la tutelle de son mari, de sa mère et des chrétiens voisins elle sera délivrée de tout danger et pourra vivre et mourir en paix dans la sainte Religion qu'elle est venue embrasser de son propre chef. Encore une fois vous voyez, mon excellent Père, combien il est nécessaire que le bon Dieu nous envoie pour nous secourir plusieurs saints Nicolas et non pas un seul. Ah ! si les âmes charitables savaient quel grand bien on peut faire avec leurs aumônes, comme elles s'empresseraient de venir à notre aide et de soulager le Cœur de Jésus qui a soif de toutes ces âmes plongées dans le paganisme ! Veuillez faire voler aux quatre vents ces

pauvres feuilles, missives de notre misère, de notre abandon et de nos besoins pour qu'elles les fassent connaître à tout l'univers.

FR. POLYCARPE,
Carme-Missionnaire.

FAITS DIVERS

X. — Une abonnée de France nous adresse la lettre qu'on va lire. L'idée qu'elle suggère est trop belle pour ne pas sourire à nos ferventes Carmélites.

9 avril, fête de la Compassion.

Mon Révérend Père,

Vous serait-il possible de mettre dans les *Chroniques du Carmel* quelques lignes pour engager les communautés qui en lisent les pages si intéressantes, à *prier, à prier beaucoup* la Très Sainte Vierge et inspirer aux prêtres de nos campagnes la pensée de faire connaître et *porter* le scapulaire du Mont-Carmel. Je crois, mon Révérend Père, que vous feriez ainsi une très bonne œuvre ! Et certainement la bonne Sainte Vierge qui a donné son scapulaire pour le salut des âmes, bénirait tous ceux qui la prieraient de l'étendre sur les pauvres pécheurs !

C'est en constatant avec tristesse le nombre de personnes qui meurent sans sacrements, dans les campagnes, que la pensée nous est venue de vous demander, mon Révérend Père, de vouloir bien, par le moyen des *Chroniques*, nous aider à établir un *courant de prières* qui force la Sainte Vierge à inspirer aux prêtres l'idée de donner le scapulaire aux malades, aux bien portants, aux pécheurs surtout, afin qu'il y ait moins de morts sans sacrements.

Je n'ai pas besoin d'insister auprès de vous, mon Révérend Père, car je suis sûre d'avance que si ce que je vous demande est possible, vous le ferez.

Peut-être ne savez-vous pas à quel point les prêtres des campagnes en France sont souvent découragés !... De là, la nécessité de demander à la Sainte Vierge de les inspirer. — Et puis si le scapulaire était *prêché* — *connu*, tous, bons et mauvais, le porteraient avec joie !

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

UNE ABONNÉE DES *Chroniques du Carmel*.

*
* *

Nous extrayons du journal *Le XX^e siècle*, organetres accredité de la presse catholique à Bruxelles, l'article suivant dû à la plume d'un jeune notaire, ancien élève de l'institut Saint-Louis, M. Auguste Scheyven.

L'auteur était d'autant plus à même de nous parler de cette grande œuvre qu'il en a

été, sinon peut-être le premier inspirateur, tout au moins la cheville ouvrière. Puissent les lignes qu'on va lire inspirer à quelques-uns de nos lecteurs la pensée et l'énergie de faire ce qu'ont fait au sein de notre capitale nos jeunes catholiques bruxellois.

La garde d'honneur du T. S. Sacrement.

Au nom des familles chrétiennes de votre cité, au nom des familles chrétiennes de la catholique Belgique, — s'écriait, hier soir, à Sainte-Gudule, le R. P. Caruel, dans le superbe élan de sa magistrale péroraison, — debout, Messieurs, debout, pères de famille, debout, jeunes gens ! Venez, le flambeau à la main, faire escorte à votre Dieu ! Venez Lui faire cortège, dans sa marche triomphale, à travers votre basilique !

Et, prosternées devant Dieu, vos épouses, vos mères, vos sœurs, vos filles pleureront, mais ce seront là des larmes de joie, des larmes d'amour !

Et tous répondirent à ce vibrant appel, tous se levèrent !

Et c'était un bon, un grand, un réconfortant spectacle que de voir, dans cette fin du xix^e siècle, ce prince de la Maison de France, neveu de notre Roi, ces ministres, ces représentants du pays, ces magistrats, ces fiers jeunes gens chrétiens, toute cette élite de Bruxelles, venir, le cierge à la main, avec toute la simplicité et l'ardeur de leur foi, resserrer les rangs de la garde d'honneur du T. S. Sacrement.

Jamais, nous n'avions été aussi nombreux.

Et tous, en rentrant chez nous, nous étions contents, heureux de ce rayonnement intime qu'apporte l'accomplissement d'une bonne action, car nous avions ainsi donné une affirmation puissante à l'éloquente parole du conférencier.

C'est une œuvre admirable que celle du culte public du Saint-Sacrement.

Elle date d'il y a trois ans. Créée sous les auspices de notre cher et digne doyen, et avec le concours de quelques hommes d'œuvres, qui ne marchaient jamais leur dévouement à la cause de Dieu, elle a grandi, elle marche avec cette grande allure que donne une grande idée.

C'est à elle qu'est due cette superbe efflorescence de nos processions bruxelloises, auxquelles tous les catholiques maintenant tiennent à honneur de prendre part.

C'est à elle qu'est dû ce cachet artistique qui s'allie si bien à nos pompes religieuses qui viennent donner aux processions, dans nos rues et surtout dans le cadre grandiose de notre Grand' Place, et ces antiques bannières des corporations et ces chatoyantes oriflammes de nos Maisons des Ouvriers, claquant au vent.

C'est à elle, enfin, qu'est dû, grâce au zèle incessant de MM. les vicaires, ce rehaussement des administrations publiques qui ont lieu, dans la paroisse des SS. Michel et Gudule, après chaque grande fête.

Il ne faut pas qu'on puisse dire, alors que les grands de la terre trouvent toujours la foule de clients pour leur faire cortège, que le Roi des Rois s'en va seul à travers les rues de notre cité, accompagné seulement de ses prêtres et de quelques clercs.

Il faut que nous soyons là, jeunes gens catholiques, pour faire cortège au Dieu de bonté qui va consoler ses pauvres et ses malades.

Et nous y sommes à ce poste d'honneur. C'est là, certes, une grande prédication sociale, qui vient seconder puissamment la parole du prêtre.

Car il faut savoir, pour le peuple, « extérioriser », si je puis m'exprimer ainsi, la Religion. Et c'est une grande chose pour le ramener à ses croyances ou l'y confirmer, qu'il voie, dans ses tristes impasses et ses sombres ruelles, ce négociant bien connu de la place, ce grand industriel, ce magistrat, ce député, cet avocat, ce docteur, ce notaire, tous ces braves gens catholiques, faire la garde d'honneur du Saint-Sacrement, tête nue, le flambeau à la main, sans craindre ni le respect humain, ni non plus la bise froide ou la brume matinale.

Et lorsque le Bon Dieu passe devant la caserne des grenadiers, lorsque la garde présente les armes, lorsque les clairons sonnent au champ, lorsque l'Ostensoir s'incline pour bénir, on ne peut se défendre d'une salutaire et poignante émotion.

Je ne connais rien de plus puissant comme effet, me disait-il y a quelque temps un excellent chrétien, que celui produit par l'union de l'élément religieux et militaire.

Et, certes, c'est un des plus émouvants spectacles que l'on puisse voir que celui de la rentrée, par les grands escaliers de Sainte-Gudule, de la procession de la Fête-Dieu.

Cette multitude enfantine en robe blanche qui s'étaye sur les marches du temple, le scintillement de mille torches, ces bannières, ces drapeaux, ces oriflammes qu'ondule la brise, l'escorte des guides qui présentent les armes, là-bas sur la place, les trompettes qui sonnent, et cette bénédiction qui tombe sur toute cette foule agenouillée, tout cela laisse un souvenir profond.

Formons un vœu : Que l'exemple donné par la paroisse des SS. Michel et Gudule et par son vénérable pasteur soit imité dans toutes les paroisses de notre catholique Belgique.

Il suffit partout d'un peu de peine, d'un peu d'organisation, de beaucoup de persévérance.

Ne craignons pas, tenons à honneur d'affirmer sans ostentation ni manifestation, mais bien simplement et généreusement, nos croyances, notre culte public au Saint-Sacrement.

Et Dieu bénira, de sa meilleure bénédiction, nos familles et nos carrières.

Auguste SCHETVEN.

*
* *

LES SERVITEURS DE MARIE

—
SAINT JOSEPH ET L'ENFANT CATHOLIQUE

Jadis nous avons cité le fervent appel d'un Zélateur en faveur de la jeunesse chrétienne. Après avoir dit que « saint JOSEPH, providentiel sauveur de l'Enfant-Jésus, avait aussi reçu mission de sauver l'enfance chrétienne, » notre zélé correspondant ajoutait :

« Dans un vieux livre de prières, qui recommande fort la dévotion à saint JOSEPH et aux saints Anges, j'ai trouvé la formule suivante :

COMME LE PÈRE ET LA MÈRE DOIVENT OFFRIR LEUR ENFANT A SAINT JOSEPH

Très débonnaire saint JOSEPH, je vous dédie et je mets sous votre protection cet enfant nouvellement né. Recevez-le, s'il vous plaît, en votre sauvegarde : car il est bien assuré

que l'Hérode infernal, ce malheureux Satan, ne manquera jamais de le chercher et de le poursuivre pour le perdre, s'il le peut. Mais étant sous les ailes de votre puissante protection, il n'aura rien à craindre, et remplira un jour, si vous l'aidez de votre secours favorable, un des sièges célestes dont sont déçus les Anges prévaricateurs par leur orgueil et leur criminelle ambition.

Notre correspondant concluait :

« Quelle assurance de salut que cette dédicace et quelle sauvegarde pour nos chers enfants, exposés aujourd'hui plus que jamais à tant et de si redoutables dangers ! Daigne le glorieux saint JOSEPH le faire comprendre aux parents chrétiens, et travaillons avec lui et par lui à *sauver les enfants* ! »

Les pères et les mères qui nous lisent feront, sans nul doute, leur profit de cet appel si apostolique et si pieux, et placeront tous leurs enfants sous le Patronage bien-aimé du glorieux Protecteur de la sainte Famille.

Lui, qui a sauvé l'Enfant-Jésus, sauvera nos enfants chrétiens. En voici un beau trait raconté par un saint prêtre.

I

C'était deux jours avant la Première Communion, qui devait avoir lieu le 19 mars, fête de saint JOSEPH. Les exercices étaient ouverts. Nos enfants étaient paisiblement rassemblés au pied de la chaire, lorsque tout à coup un homme, un ouvrier, au front plissé par la colère, s'avance au milieu de l'assemblée. Je l'accoste avec bonté :

— Mon ami, que demandez-vous ?

— Je demande mon enfant !

Cette interlocation brusque et vive met en émoi tous les assistants.

— Monsieur, continue cet homme, je veux mon fils, et tout de suite. Sa mère est catholique ; mais moi, je ne le suis pas, et mon garçon ne le sera jamais.

— Vous m'étonnez, mon ami ; nous n'admettons d'enfant à la Première Communion que sur un extrait de baptême catholique. Votre fils a-t-il été baptisé à l'église ?

— Oui.

— Aviez-vous donné votre consentement ?

— Certainement, j'assistais à la cérémonie.

— Votre enfant, mon ami, est donc catholique.

— Jusqu'ici, je l'accorde, il a été de la religion de sa mère ; mais aujourd'hui j'entends qu'il soit de la mienne ; il sera protestant.

A ces mots, il saisit violemment par le bras son enfant que j'avais appelé près de lui, et d'un ton formidable :

— Marche devant moi ; c'est à moi que tu auras affaire !

Le doux patient tourne vers moi des yeux mouillés de larmes, et me dit :

— S'il vous plaît, Monsieur le Curé, ne m'abandonnez pas !..

Je m'interpose doucement entre le fils et le père ; alors se passe une scène des plus attendrissantes. Le pauvre enfant tombe à genoux aux pieds de son père : il presse entre ses mains jointes son mouchoir déjà tout trempé de larmes, et s'écrie avec une expression de tendresse indicible :

— Mon père, je vous serai toujours bien obéissant; je vous aimerai de tout mon cœur, je vous le promets; mais, je vous en supplie, laissez-moi dans la religion de ma mère. Je veux vivre et mourir catholique.

A ces mots, les sanglots étouffèrent sa voix; il s'affaissa sur lui-même, brisé, anéanti; je craignais qu'il ne tombât en défaillance. Tous mes petits enfants pleuraient; c'était une scène à fendre le cœur. Le père, froid et crispé, persista dans son inflexible raideur. Cependant, à force d'instances, il voulut bien attendre la fin de nos exercices pour emmener son fils.

II

La cérémonie terminée, l'enfant était pâle, tremblant :

— Vous avez peur, mon Joseph, lui dis-je en lui serrant la main.

— Oui, j'ai peur pour ma mère; que de mauvais traitements, à cause de moi, elle endurera ce soir!

— Allez avec confiance, mon fils; soyez respectueux et soumis envers votre père; attendez tout du secours de Dieu et de saint Joseph.

Il sortit de l'église, et nous nous mêmes, mes enfants et moi, à prier pour ce pauvre petit; nous invoquâmes saint Joseph avec toute la ferveur dont nous étions capables.

Le lendemain, une place demeura vide : Joseph ne revint pas. Qu'était-il arrivé? Nous tenons d'un témoin oculaire la suite de ce récit.

L'enfant entre, le soir, dans la maison paternelle. Son père lève le bras pour le frapper; le jeune catholique ne lui en laisse pas le temps; il saute au cou de son père, l'étreint fortement, l'arrose de ses larmes, le presse et le supplie par toutes sortes de tendres prières, disant et redisant :

— Mon père, je vous en prie, épargnez ma mère et laissez-moi faire ma Première Communion.

Le père désarma son bras, mais non pas sa haine. Le lendemain, il emmena son fils à la journée, l'obligea au travail, sans le perdre un instant de vue. Joseph pleura nuit et jour; il ne put prendre aucune nourriture. La cloche de la paroisse, appelant aux exercices de la retraite, lui fendait l'âme.

Cependant le lendemain, fête de saint Joseph, était le jour de la Première Communion. J'arrive au milieu des rangs; je regarde, et ce ne fut pas sans un douloureux serrement de cœur que je vis encore une place vide.

— O Jésus, ô Marie, m'écriai-je, vous auriez donc laissé périr votre agneau!... O saint Joseph, ne me ramènerez-vous pas votre petit protégé?

Soudain, autour de moi, j'entends partir ce cri joyeux :

— Le voilà! le voilà!

De fait, Joseph est de retour. Son front était radieux. Certes, on voyait qu'il avait bien souffert et qu'il avait beaucoup pleuré. Mais que Joseph était content au milieu de ses jeunes amis, ravis eux aussi de sa présence inespérée! En redoublant leur joie, ce retour redoubla leur ferveur, et tous, mais Joseph mieux encore, communierent comme des séraphins.

Que s'était-il donc passé? Nous avions prié saint Joseph, et, le jour même de sa fête, l'auguste Epoux de Marie nous avait exaucés. Attendri par ses prières et ses pleurs, le cœur du père égaré s'était enfin laissé fléchir, et l'enfant nous était revenu heureux et libre de s'asseoir au banquet divin, qui nous donne Jésus.

ÉCHOS DE PARTOUT

Rome. — Le mardi, 9 mars, dans la séance rotale de la Sacrée Congrégation des Rites tenue au Vatican sous la présidence des Cardinaux ponents Parochi, Ledochowski et Aloysi Masella a été examinée entre autres la validité du procès apostolique instruit par la curie ecclésiastique de Vich au sujet d'un miracle attribué au Vénérable Père Ange de Paul, prêtre profès Carme de la primitive observance.

Le mercredi, 31 mars, notre très Révérend Père Joachim de S. Simon Stock, carme déchaussé, a été nommé consulteur de la Congrégation du Concile.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel de la dévotion au Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague par l'abbé CHOLLET, docteur en théologie, professeur à la Faculté de théologie de Lille. — Lille, Taffin-Lefort, imprimeur, rue Charles de Muysart, 24, Paris, rue des Saints-Pères, 50. — Prix : broché, 0.90; percaline, tranche rouge, 1.25.

En annonçant cet excellent ouvrage, *Le Messager du Saint Enfant Jésus de Prague* en donne une analyse faite de main de maître et qui est une chaleureuse recommandation. Comme nous ne saurions si bien dire, nous empruntons à la charmante petite revue, fille et sœur des *Chroniques*.

« Ce livre recommandé dans la causerie dernière, est, à notre avis, un petit chef-d'œuvre. Que faut-il demander à un tel ouvrage? la science, la piété, la variété. Avec ces trois choses, peu souvent réunies, on fait grand, beau et bon. Supposé que l'éditeur y ajoute un format élégant, un prix très modique, un caractère net et gracieux, les plus difficiles devront se déclarer contents. Or tout cela se trouve dans l'opuscule que nous avons sous les yeux.

» Un avant-propos nous place tout d'abord au point de vue élevé qui est le seul bon pour estimer notre dévotion à sa vraie valeur, il nous apprend en outre l'intéressant détail, que ces pages sont l'écho des instructions données par l'auteur aux réunions de la confrérie de l'Enfant Jésus, érigée dans la chapelle des Carmélites de Lille. Le corps de l'ouvrage est divisé en deux parties. La première, et la plus courte, se compose de

trois chapitres, dans lesquels, d'un trait sûr et rapide, le docte professeur expose la théologie de la dévotion à l'Enfant divin, l'histoire de la statue de Prague et de son culte, celle de la confrérie. Il y a là des pages que nous nous donnerons un jour le plaisir de citer. Puis vient la seconde partie, toute pratique, dans le sens le plus vrai et le plus élevé du mot. Les personnes pieuses y trouveront un programme, non seulement tracé, mais admirablement rempli, pour consacrer à l'Enfant Jésus une journée, une neuvaine, un mois entier. Chacun des divers exercices est précédé d'avis qui le facilitent et l'éclairent. La pièce importante, dans les deux derniers du moins, c'est la méditation. Les canevas que l'auteur en donne sont des considérations tour à tour profondes et fines, toujours vigoureuses en leur brièveté et tout embaumées d'Écriture sainte. Puis viennent les mystères de la Sainte Enfance, choix de très courts extraits où des écrivains connus nous racontent tour à tour les douze principaux événements que la tradition distingue dans l'enfance de Notre-Seigneur : Bossuet y suit l'abbé Bolo ; saint Mathieu et saint Luc y fraternisent avec Louis Veuillot. Pour clore le volume, la liturgie de l'enfance chrétienne, c'est-à-dire un recueil des bénédictions qui se trouvent dans le rituel romain, et des cantiques : prières et chants, toute la voix de l'âme pour parler à Dieu. Enfin, c'est un livre ; et nous sommes bien loin de ce que l'on flétrit jadis sous le nom de « littérature de mois de Marie ».

S'il faut pourtant faire une querelle à l'éminent auteur (et serions-nous critique sans cela?) nous la ferons porter sur deux points.

« L'Enfant Jésus est-il dit à la page 22, le Petit Grand, *comme l'appelle gracieusement le peuple de Prague...* » Mais non, le peuple de Prague n'appela jamais son Enfant Jésus le Petit Grand. Cette appellation qui prit cours en France, n'est qu'un contresens heureux. Un contresens, car on a traduit par cette antithèse le titre d'un livret où se trouvaient énumérées, à l'intention des voyageurs, les grandes et petites curiosités de Prague. En allemand, cela se dit tout simplement : « Gross und Klein, — le Grand et le Petit » de Prague. L'Enfant Jésus de Sainte-Marie de la Victoire y avait la place d'honneur ; on s'explique le reste aisément. C'est d'ailleurs un contresens heureux : en lui-même, le mot est juste ; il exprime fort bien les anéantissements et les grandeurs du Verbe incarné ; il ne nous déplait pas de le voir passer, en se transformant de la sorte, des pages banales d'un Guide aux lèvres et au cœur du peuple chrétien.

C'est là le premier point de notre querelle. — Le second? Oh ! il est grave : l'auteur énumère, à la page 55, des ouvrages concernant le saint Enfant Jésus et il omet l'*Histoire de la Statue miraculeuse* par un Père Carme déchaussé de Chèvremont ! histoire dont une édition nouvelle — la quatrième ! — est en préparation présentement.

* *
* *

Le *Bien public* de Gand a donné dans un de ses derniers numéros l'article bibliographique suivant que nos lecteurs liront avec plaisir.

Les Carmélites de Compiègne, mortes pour la foi sur l'échafaud révolutionnaire, par M. l'abbé A. Oboz, curé de Tilloloy (Somme). Lille-Paris, Desclée, 1897. In-18, pp. 95.

Dans un des derniers tableaux de *Thermidor* qui émeut, paraît-il, même les habitués du théâtre, V. Sardou fait paraître et défiler un groupe d'Ursulines qui s'en vont à l'échafaud en chantant. Ce n'est pas là une simple fiction dramatique : c'est un fait. Mais les religieuses qui, le 17 juillet 1794, dix jours avant le 9 *thermidor*, s'en allant couvertes de manteaux blancs, vers la guillotine dressée à la Barrière du Trône, chantèrent tour à tour le *Miserere*, le *Salve Regina* et le *Te Deum*, et qui, devant le fatal instrument, chantèrent le *Veni Creator*, n'étaient point des Ursulines : c'étaient les *Seize Carmélites de Compiègne*. Des Ursulines eurent aussi l'honneur de mourir sur l'échafaud ; mais non point en juillet à Paris.

Le procès de béatification des seize filles de sainte Thérèse s'instruit à Paris, depuis quelques mois ; et M. l'abbé Odon résume en cette pieuse brochure les souvenirs de leur vie, de leurs vertus, de leur martyre. Parmi elles, il y avait quatorze religieuses de chœur, dont deux octogénaires et une novice, puis deux tourières. La Prieure avait été la protégée de l'autre admirable Carmélite, Louise de France, et sa dot avait été payée par la reine Marie-Antoinette. Une des sœurs, née de Croissy, était petite-niece de Colbert. Les motifs de leur condamnation furent des images de piété, dont un scapulaire du Sacré-Cœur, une relique de sainte Thérèse et un cantique au Sacré-Cœur que l'on suppliait contre les « tyrans » et les « vautours » dévorant la France.

La veille de leur supplice, une de ces généreuses victimes composa sur un chiffon de papier, avec un morceau de charbon, un autre cantique, pour s'exhorter, elle et ses sœurs, à « l'allégresse en ce jour de gloire ». C'était juste en ce même moment qu'André Chénier écrivait les fameux iambes : *Comme un dernier rayon...* Est-il besoin de faire remarquer que l'inspiration des deux poèmes n'a rien de commun ? Le poète maudit ses bourreaux « barbouilleurs de lois » ; la Carmélite chante :

Préparons-nous à la victoire
Sous les drapeaux d'un Dieu mourant...

La novice, avant de gravir les marches sanglantes, s'agenouilla devant sa Prieure, lui demanda la « permission de mourir » et monta, la première, en chantant le *Laudate Dominum omnes gentes*, qu'elle acheva en paradis.

Jusqu'ici, on n'avait que des détails épars sur cette pléiade de vierges vraiment sublimes, que le P. Bouix, en sa *Vie de sainte Thérèse* (préface), appelle « martyres d'impérissable mémoire, montant radieuses comme des anges à l'échafaud dressé par les ennemis de l'autel et du trône dans la capitale de la France ». Grâce à Mgr de Teil, vice-postulateur de la cause, et à M. le curé de Tilloloy, on connaîtra mieux les *Seize Carmélites de Compiègne*, et les fidèles puiseront en cet excellent ouvrage la confiance qui sollicite et obtient les miracles.

(*Études religieuses.*)

V. DELAPORTE, S. J.

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-SIXIÈME TRÉSOR

LE SAINT ESPRIT.

Tobie père et fils ne pensèrent au saint personnage, fidèle compagnon du jeune voyageur, qu'après qu'ils eurent reçu de lui richesse et santé : sept jours se passèrent d'abord en réjouissances et en festins. La même chose nous arrive, mon âme. Ce n'est qu'après avoir exploré tant de trésors, après avoir reçu tant de lumières, après nous être, durant tant de jours, réjouis de notre adoption céleste et des biens si grands que nous espérons, ce n'est qu'après tout cela que nous pensons enfin à l'Auteur, au Chef, au Maître de qui nous avons appris tout ce que nous avons dit. Le voici : il descend du ciel, c'est l'Esprit Saint : il se manifeste à nous, lui qui juge à la fois convenable de cacher les secrets du Roi et honorable de révéler les œuvres divines. Jusqu'ici l'objet de ses leçons, c'était tout ce qui, en dehors de lui, contient pour nous richesse et bonheur. A présent c'est lui-même qui s'offre à nous pour être un de nos trésors.

O Esprit Saint, le son de votre voix a troublé mon âme ; je tremble devant vous, la face contre terre. Pardonnez si nous avons tant attendu pour parler de vous, qui êtes notre premier et principal trésor. Vous n'étiez pas absent : c'est vous qui dirigiez notre voyage ; vous qui nous avez conduits ; guide et compagnon de route, il vous convenait de ne pas vous manifester plus tôt. O Père des pauvres, distributeur des grâces, est-ce bien vrai que vous avez voulu vous cacher ainsi tandis que nous, vos fils pauvres et indigents, nous cherchions avec fatigue et douleur des richesses, des grâces, des trésors ? Pourquoi agir ainsi ? Est-ce que, si nous vous avions rencontré tout au commencement, nous n'aurions pas eu, quand même, tous les trésors ? Enfin, au milieu de notre cœur qui est votre temple, nous vous trouvons debout pour agir, assis pour enseigner et pour donner.

Sans doute il valait mieux subir ce délai. Ainsi peu à peu nous apparaissait la grandeur et la dignité d'un tel trésor : ainsi vous-même, qui êtes à la fois trésor et trésorier, trésor d'amour et trésorier aimant, vous allumiez dans nos cœurs une plus ardente flamme en nous montrant d'abord, comme une image ou un reflet de vous, les nombreux et délectables trésors dont vous avez la clef.

Plût à Dieu, mon âme, que tu fusses toujours comme un grain de poussière ou comme un brin de paille devant l'Esprit Saint, afin qu'il te saisisse, te roule et te porte sans cesse où et comme il lui plaît ! L'Esprit, est-il écrit, souffle où il veut ; on entend sa voix mais on ne sait d'où il vient ni où il va. Pas de doute qu'il ne veuille, qu'il n'aille, qu'il ne souffle et qu'il ne parle en toute opportunité et sagesse ; il sait tous les temps et toutes les heuruses que le Père tout puissant a déterminés.

O mon âme, que voilà devant toi un immense réservoir de richesses ! Tiens ; penses-y un instant. La libéralité, la magnificence, la bienveillance et la miséricorde de ton Dieu, qui est le seul Dieu, le Roi très haut, très puissant, très riche, très saint, combien de fois les as-tu contemplées dans les autres trésors ! Pense maintenant à

celui qui, en Dieu, joue le rôle de trésorier, d'aumônier, de maître des grâces ; vois comme il est semblablement libéral, miséricordieux, ami bienveillant pour toi. Ne t'arrête pas là, car voici qui surpasse tout le reste : pense enfin que ce maître, ce dispensateur des grâces et des dons se donne à toi lui-même ; il est venu à toi, tu l'as reçu, tu es devenue sa demeure si seulement tu te montres fidèle. Et maintenant exprime, si tu peux, ta félicité ; comprends du moins ta dignité, si tu en es capable.

O Esprit Saint, faites, je vous prie, que je ne tombe pas dans l'erreur et que mon langage soit tel qu'il doit être quand je parle de vous. J'ai grand peur, en effet, lisant dans l'Evangile : Les paroles contre le Saint Esprit ne sont pardonnées ni dans ce monde ni dans l'autre. J'ai peur que vous ne considériez comme dit contre vous tout ce que je dirai de moins digne de vous. J'ai donc besoin de votre grâce pour bien dire et pour dire de bonnes choses. A toi, mon âme, il faut aussi la grâce pour bien entendre et pour saisir.

L'Esprit Saint est le don-principe, contenant dès le commencement et avant les siècles tous les autres dons : ils étaient en lui alors que n'était point formé le monde, alors qu'aucune creature, matérielle, raisonnable ou spirituelle, n'existait pour les recevoir. Il est le don immense et éternel du Père et du Fils ; avec eux il partage les mêmes honneurs, car il est égal en tout à ces deux donateurs qui d'ailleurs n'en font qu'un. Il est le don, le gage de Dieu, selon la parole de l'Apôtre : « Vous avez été marqués du signe de l'Esprit Saint promis qui est le *gage* de notre héritage. » Et cela ne peut vouloir dire autre chose, sinon que Dieu lui-même en se donnant à nous sous ce nom, synonyme d'amour, veut se faire reconnaître, mieux qu'avec les autres titres, comme le plus cher, le plus aimable, le plus doux, le plus salulaire de tous les dons. Don vivant et véritable du Dieu vivant et vrai, l'Esprit Saint est lui-même le vivant et vrai Dieu, remplissant tout de vie et de vertu. Aussi l'appelle-t-on à bon droit une source vive.

Source vive, il répand donc une eau vive. « Celui qui croit en moi, dit le Seigneur, un fleuve d'eau vive jaillira de ses entrailles. » Or, le Sauveur parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Ce fleuve, il est vrai, n'est pas de ceux qui arrosent notre terre, nourrice de ronces et de forêts ; mais de ceux qui purifient l'âme, l'illuminent, la fécondent. « L'eau que je lui donnerai, dit encore Jésus à la Samaritaine, deviendra en lui une source jaillissant jusqu'à la vie éternelle. » Torrent d'un genre nouveau : il court et se précipite ; l'âme entraînée par lui court aussi et, de flot en flot, aborde à la vie éternelle !

(A suivre.)



CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — S. Simon Stock.

Vertu , — Humilité à l'imitation de la Sainte Vierge.

Pour le mois de Marie : Indulgence de 300 jours chaque jour du mois. Indulgence plénière, un jour du mois au choix des fidèles, aux conditions ordinaires.

1. **Samedi.** — S. Philippe et S. Jacques, Apôtres. — Intention : *Le succès du mois de Marie.*
2. **Dimanche deuxième après Pâques.** — S. Athanase. = *La conservation et l'affermissement de la foi.*
3. **Lundi.** — Invention de la Sainte Croix. = *Les affligés.*
4. **Mardi.** — S^{te} Monique. = *La conversion des pécheurs et les mères que désole l'égarément de leurs fils.*
5. **Mercredi.** — S. Ange, de l'Ordre. = *Notre-Mère la Sainte Église.*
6. **Jeudi.** — S. Jean, torturé devant la Porte Latine. = *Les malades.*
7. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S. Stanislas. = *Les chapitres provinciaux qui s'ouvrent aujourd'hui dans tout l'Ordre des Carmes déchaussés.*
8. **Samedi.** — Apparition de S. Michel Archange. = *Les Evêques.*
9. **Dimanche troisième après Pâques.** — Fête du Patronage de S. Joseph. — *Indulgence plénière, aujourd'hui ou un des jours de l'Octave.* = *Le Carmel réformé, par qui cette fête est entrée dans l'Église.*
10. **Lundi.** — S. Antonin. = *Plusieurs affaires importantes.*
11. **Mardi.** — Le Bienheureux Louis Rabata, de l'Ordre. = *Plusieurs vocations religieuses.*
12. **Mercredi.** — Octave de S. Ange. = *Les nouveaux Supérieurs.*
13. **Jeudi.** — S. Pie V. = *Nos missions et nos missionnaires.*
14. **Vendredi.** — SS. Nérée et Achillée. = *Les pauvres et les ouvriers sans travail.*
15. **Samedi.** — S. Anselme (du 21 avril). = *Les écoles catholiques.*
16. **Dimanche quatrième après Pâques.** — S. Simon Stock, de l'Ordre. = *Ceux qui portent le Saint Scapulaire.*
17. **Lundi.** — S. Pascal Baylon. = *L'extension du culte du Très Saint-Sacrement.*
18. **Mardi.** — S. Venance. = *Les noviciats des Carmes et des Carmélites.*
19. **Mercredi.** — S. Pierre Célestin. = *Sa Sainteté Léon XIII.*
20. **Jeudi.** — S. Bernardin de Sienne. = *Des affaires temporelles.*

- 21. Vendredi.** — Fête de la Translation du corps de Notre Père Saint Jean de la Croix. = *Les étudiants Carmes déchaussés.*
- 22. Samedi.** — S. Jean Népomucène. = *Les prédicateurs.*
- 23. Dimanche cinquième après Pâques.** — Octave de S. Simon Stock. = *La propagation du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.*
- 24. Lundi.** — *Rogations.* — Notre-Dame, secours des chrétiens. = *Les mourants.*
- 25. Mardi.** — *Rogations.* — S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi. = *Les Carmélites, en particulier celles des pays où sévit la persécution religieuse.*
- 26. Mercredi.** — *Rogations.* — Veille de l'Ascension. — S. Philippe de Néri. = *Les fruits de la terre et les autres intentions des Rogations.*
- 27. Jeudi.** — ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR. — *Indulgence plénière. = L'éternel salut de tous nos abonnés et de tous nos coopérateurs.*
- 28. Vendredi.** — S. Ubald. = *Toutes les familles chrétiennes, surtout celles où sont lues les Chroniques.*
- 29. Samedi.** — S. Félix de Cantalice. = *Les défunts de notre Ordre.*
- 30. Dimanche de l'Octave de l'Ascension.** = *Toutes les âmes du purgatoire.*
- 31. Lundi.** — S^{te} Angèle de Mérici. = *Ations de grâces pour toutes les faveurs reçues pendant le mois de Marie.*



LA DÉIFICATION DE L'HOMME

(Suite et fin.)

Le pouvoir de devenir enfant de Dieu appartient à tous ceux qui par la foi au Christ sont nés de Dieu. “ *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus...*, qui *ex voluntate Dei nati sunt.* ”

Un seul homme est Dieu personnellement, mais tous le peuvent devenir par participation : “ *divinæ consortes naturæ,* ” dit saint Pierre.

Or, en quoi consiste cette participation ?

La participation est la reproduction partielle d'une qualité qui se trouve essentiellement, nécessairement dans le premier type. Lorsque le soleil se joue dans nos cristaux, il les fait participer à son éclat, en leur communiquant une ressemblance imparfaite de son éblouissante splendeur.

Or, nous pouvons devenir semblables à Dieu, soit extérieurement, soit intérieurement ; extérieurement, lorsque nous avons autorité sur d'autres hommes ; car la domination est un attribut divin dans son origine, “ *non est potestas nisi a Deo* ”. Voilà pourquoi les livres inspirés donnent parfois le nom de Dieu aux rois, aux juges : “ *Ego dixi : Dii estis.* J'ai dit : vous êtes des dieux ”.

Intérieurement (1), nous ressemblons à Dieu ; d'abord par notre nature intelligente, qui se connaît et s'aime, car nous avons été créés à son image et à sa ressemblance ; et si l'on nous demande pourquoi l'Écriture emploie ces deux mots : d'image et de ressemblance, qui paraissent synonymes, nous répondrons que les Saints Pères entendent par l'image de Dieu qui est en nous, notre âme elle-même et, par la ressemblance de Dieu, les vertus qui ornent l'âme des justes. C'est là la plus excellente ressemblance que nous puissions avoir avec Dieu en ce monde.

Mais ces vertus ou bien nous sont données par l'Esprit Saint sans notre travail, ou bien nous les acquérons par l'exercice.

(1) Voyez 4^e dimanche de l'Avent 4^e leçon.

L'enfant reçoit toutes les vertus *infuses* avec la grâce sanctifiante dans le baptême. Alors, si nous pouvions voir ce qui se passe dans son âme, dit un pieux évêque, nous nous prosternerions pour l'adorer comme un être divin (Mgr Devie. *Manuel*).

A nous de conserver, de développer ces vertus reçues gratuitement, c'est dans ce travail que consiste la vie chrétienne; de là saint Grégoire de Nysse définit le christianisme en disant que c'est l'imitation de la nature divine parce qu'elle restaure en notre âme la ressemblance divine perdue par le péché d'Adam (Massoulié, p. 107).

La participation à la divinité qui consiste dans la ressemblance d'autorité n'est qu'accidentelle, elle est commune aux bons et aux méchants; aussi est-elle la moins élevée.

Celle qui consiste dans la ressemblance naturelle est plus essentielle; cependant, comme elle ne dépend pas de notre volonté, elle n'entre pas en compte dans la rétribution qui consommera la ressemblance commencée par la vertu.

La vertu comprenant ses innombrables degrés, voilà la vraie ressemblance qui nous fait enfants de Dieu par participation, comme l'Homme-Dieu est fils de Dieu par nature.

C'est là le fondement de la morale chrétienne, et c'est ainsi que le christianisme déifie l'homme. Rapprochons de cette sainte doctrine les conclusions ténébreuses des systèmes philosophiques.

Si je suis Dieu par nature, comme le veulent les panthéistes, mes sens sont Dieu aussi bien que mon esprit et par conséquent toutes mes actions sont divines, tout ce que je fais est bien, car on ne conçoit pas que Dieu puisse mal faire.

S'il n'y a pas de Dieu comme le prétendent les athées, je ne sais de quel droit ma raison voudrait mettre des bornes à mes satisfactions. La conduite la plus sage me paraît être celle de ces insensés, dont parle l'Écriture, qui disent : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain ».

Au fond c'est pour se bercer dans ces conclusions que presque tous les impies partent des principes que nous avons exposés. Chez eux, le cœur fait mal à la tête, comme dit un célèbre écrivain.

Ah! oui, avant de le penser dans son esprit, l'impie l'avait dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu. « *Dixit impius in corde suo : Non est Deus.* »

Cependant comme nul n'oserait à la face d'un pays catholique soutenir une pareille morale, il fallait la cacher sous des mots sonores. On la décora donc de plusieurs titres, mais ils se réduisent à peu près à ceci : suivez la nature. Suivre la nature, beau précepte ! Mais il faut remarquer que nos savants ne l'entendent pas comme les sages de l'antiquité. Quand ceux-ci posaient ces quatre règles fondamentales de la conduite : suivre la nature, se gouverner par la raison, embrasser la vertu, se soumettre à Dieu, ils entendaient qu'elles fussent subalternes, en sorte qu'on ne pouvait suivre la nature, sans se gouverner par la raison, ni se gouverner par la raison sans embrasser la vertu, ni embrasser la vertu sans se soumettre à Dieu.

Mais nos docteurs modernes se contentent d'une règle vague : suivre sa raison affranchie de préjugés, afin de pouvoir toujours dire qu'ils trouvent moyen de concilier leur conduite avec leurs convictions.

Du reste, ce n'est pas maintenant que doit se décider cette grande question. Terminons donc par cette juste réflexion d'Auguste Nicolas :

“ Quant à nous, lors même que la doctrine catholique ne nous paraîtrait que simplement possible, et certes en la considérant même uniquement comme une opinion humaine, nul ne peut être assez insensé pour affirmer qu'avec tous ses miracles, toutes ses preuves de raison, tous ses grands hommes, elle n'est ni probable, ni possible, lors même donc qu'elle ne serait que possible, en songeant au bonheur éternel qu'elle promet et aux flammes éternelles dont elle menace, nous nous dirions : après tout, si tout est fini à la mort, je n'aurai pas perdu grand'chose à vivre chrétiennement ; mais si l'éternité dont on nous parle est vraie, tout sera perdu pour moi, en ne vivant pas chrétiennement. Prenons donc prudemment le parti le plus sûr : et après avoir franchi les portes du tombeau, nous verrons, du chrétien qui a tâché de conformer sa vie à sa foi, ou du philosophe qui aura prétendu suivre sa raison, lequel aura été le plus sage. ”



Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Avec le biographe du Père Jean de Jésus nous voulons insister à faire ressortir son admirable sagesse dans l'éducation des novices. Tout d'abord son enseignement est sérieux et solide. Si profondément qu'il fût versé lui-même dans la philosophie et la théologie, il n'entreprendra pas ses jeunes gens des questions subtiles et métaphysiques de l'école; il ira droit aux choses les plus pratiques. Ce sera des mystères de la foi, des préceptes divins qu'il traitera d'abord. Mais il les éclairera de plus de lumières, il en fera ressortir la beauté, la grandeur, de manière à les faire estimer, aimer, observer plus parfaitement qu'on ne le fait dans le monde. Il faut, pour lui, que les jeunes religieux les gravent profondément dans leurs cœurs et y attachent leurs volontés par un inébranlable amour. L'esprit du devoir, il le leur inculquera avec énergie. Il leur apprend aussi la grandeur et la force des obligations qu'ils veulent contracter par les vœux qu'ils prononceront, par la règle, les constitutions auxquelles ils promettent obéissance. D'ailleurs, il a soin d'expliquer tout avec soin et de mettre ainsi en pleine lumière le devoir qu'il faudra pratiquer. On peut se faire une idée de ce qu'était son enseignement par l'admirable livre qu'il nous a laissé et qui, depuis trois siècles, sous le titre d'*Instruction des novices* (1), est le véritable abécédaire de tout fils du Carmel réformé. Avant tout il apprend comment on mortifie les passions (déjà nous l'avons vu), puis il enseigne la pratique des vertus. Prier, est la grande ressource, savoir prier, c'est-à-dire savoir élever son âme vers Dieu et converser avec lui est la grande sagesse, de là le traité de l'oraison; il passe enfin en revue les actions ordinaires du religieux, celles qui reviennent chaque jour ou chaque semaine,

(1) *L'Instruction des novices* fut imprimée en latin, à Rome, en 1605. Traduite en italien en 1612, elle le fut bientôt dans toutes les langues de l'Europe. La dernière traduction française est due à la plume élégante de N. P. Berthold Ignace de Sainte-Anne.

comme celles que le mois ou l'année ramènent seulement, il en indique la valeur, il donne la manière de les faire aussi parfaitement que possible. Tout cela il le dit sans phrases, en un style sobre et clair. Ce n'est pas un traité long ou didactique. Sur chaque matière quelques bonnes et solides raisons, plusieurs textes ou traits de la sainte Écriture, l'une ou l'autre sentence des saints Pères, enfin quelques exemples de la manière dont on fait les actes intérieurs ou extérieurs des diverses vertus.

On voit que le vénérable auteur exigeait que ses novices réfléchissent par eux-mêmes, et qu'ils s'appliquassent personnellement les leçons du maître. D'ailleurs il ne se contentait pas des instructions données en public, il les répétait dans les entretiens particuliers, et alors il les adaptait aux besoins, au talent, à la vertu de chacun de ses enfants. Connaissant à fond le cœur des jeunes gens, il savait qu'il fallait les tenir en haleine par des surprises, les enthousiasmer par des cérémonies extérieures. C'est pourquoi tout à coup, en récréation, au chapitre il interrogeait l'un ou l'autre sur le sujet de la méditation du matin, sur la vertu choisie par lui pour la semaine ou sur la manière dont il avait pratiqué celle qui chaque mois était désignée aux efforts de tous. Ou bien encore, les jours de communion, il faisait rendre compte de la manière dont avaient été faites la préparation et l'action de grâces. Il y avait alors des réunions solennelles, c'était surtout aux jours de grandes fêtes, lorsque l'Église avait rappelé un de ces mystères où resplendit avec tant d'éclat l'amour de Dieu pour l'homme, le maître et ses novices entouraient l'autel et l'image de Marie, et d'une voix unanime : à Dieu, roi immortel des siècles, à Jésus le Sauveur, ils redisaient l'adoration de louange et d'amour ; à la reine bien-aimée du Carmel honneur et filiale tendresse ; ils acclamaient la vertu, la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, l'immolation de soi et la virgine pureté ; ils anathématisaient le vice, l'amour des richesses, l'ambition, l'orgueil, le monde séducteur et l'ennemi de Dieu et des hommes ; et dans ces manifestations énergiques les jeunes cœurs s'animèrent aux grands combats de la perfection.

Tout entier à cette virile éducation de ses novices, notre vénérable n'oubliait pas qu'aux exercices de l'âme il faut mêler ceux du corps et puis que l'esprit fatigué exige une récréation modestement joyeuse

qui rend apte à de nouveaux labeurs. Il dilatait le cœur de ses enfants. Il les aimait si fort ! Il avait tant à cœur leurs progrès dans la vertu ! Pour lui son grand but était de gagner leur confiance ; à tout prix il cherchait à écarter un mal qui est le principe de tous les autres maux : l'infidélité au maître des novices. Sa sagesse n'ignorait pas que l'un des plus ordinaires et plus dangereux artifices qu'emploie le démon pour perdre les religieux, c'est de les mettre en défiance à l'égard de leur supérieur. Comme une mère, il était plein de compassion pour les misères et les faiblesses de ses novices, mais s'il rencontrait des mauvais esprits ou des murmurateurs, ou il les convertissait ou, s'il n'y pouvait réussir, il les chassait sans pitié.

(A suivre.)

LA RÉVÉRENDE MÈRE THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN

PRIEURE DU CARMEL DE LAVAL

Le 29 avril dernier, une épreuve profondément douloureuse venait atteindre le Carmel de Laval, et avec lui tous les cœurs qui avaient connu et apprécié celle que Dieu appelait à l'éternel repos. Ce jour là, en effet, à 9 heures du soir, s'endormait paisiblement dans le Seigneur, pour aller recevoir au ciel la récompense due à ses nombreux travaux et à ses éminentes vertus, la Très Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin, prieure de ce monastère.

Nous laisserons à ses chères filles, heureux témoins d'une si sainte vie, le soin de nous en retracer bientôt quelques traits, et de nous faire ainsi partager leurs richesses, qui deviennent aujourd'hui pour tout l'Ordre un vrai trésor de famille. Pour nous, nous devons nous borner, dans les pages qui vont suivre, à reproduire, en les complétant, quelques-uns des témoignages de haute estime et de vénération décernés à la regrettée défunte dans diverses publications, spécialement dans la *Semaine religieuse* de Laval, par l'initiative et sous l'inspiration de Mgr Geay, évêque du diocèse.

On lit dans la *Semaine religieuse*, numéro du 8 mai 1897 :

“ Il est pour l'Église immortelle du Christ des heures tout à la fois

„ de tristesse et de triomphe : c'est quand, par le vouloir de Dieu, se
 „ détache de la phalange sacrée de l'Église militante ici bas, pour
 „ entrer dans l'Église triomphante du ciel, une des âmes supérieures
 „ que Dieu s'est préparées de toute éternité.

„ C'est une heure de tristesse pour nous, pauvres militants de la
 „ terre, lorsque la disparition d'une des lumières égayant et éclai-
 „ rant notre marche sur le chemin de la lutte ici-bas, attriste notre
 „ âme et la plonge dans une sorte d'obscurité passagère et doulou-
 „ reuse. C'est une heure de triomphe, puisque la lumière qui semble
 „ s'évanouir à nos yeux attristés va se placer irrévocablement dans
 „ la sphère céleste qui lui est destinée, et va se joindre à la splendeur
 „ du ciel pour y briller éternellement d'un éclat glorieux : “ Et les
 „ âmes des saints seront comme des étoiles éclairant les perpétuelles
 „ éternités, „ nous disent les saints livres : *Sicut scintillæ in arun-*
 „ *dineto... Sic fulgebunt animæ justorum... Sicut sol justi in conspectu*
 „ *Dei.*

„ A notre heure, nous vivons trop dans les souvenirs de l'histoire
 „ de l'Église ; nous cherchons trop les vies de saints d'un passé qui
 „ nous semble à tort à jamais disparu, et nous perdons par notre
 „ faute la joie et le profit des saints qui vivent sous nos yeux.

„ La puissante fécondité de la sainte Église n'est pas tarie, en
 „ effet, et, à chaque heure de la vie du siècle, de la vie de ce monde,
 „ elle produit d'innombrables saints et saintes qui, sans bruit, sans
 „ éclat extérieur, vont, soit au fond des cloîtres, soit dans la vie com-
 „ mune, vers le but de leurs ardents efforts, vers Dieu et son ciel.

„ Pour ceux à qui Dieu a accordé l'inappréciable faveur de trouver,
 „ ne fût-ce qu'une fois, sur leur traversée terrestre, de telles âmes,
 „ c'est une vivifiante force, un délicieux repos du cœur et de l'âme,
 „ et une espérance invincible aidant à surmonter joyeusement tous
 „ les obstacles que le démon et la vie peuvent mettre sur notre route
 „ vers Dieu.

„ Nous qui avons eu cette faveur bien courte, bien fugitive, à tra-
 „ vers les sombres grilles du monastère, nous en gardons en notre
 „ cœur à Dieu une reconnaissance éternelle, en nous-mêmes un impé-
 „ rissable souvenir.

„ Notre persuasion est absolue, en effet : tout en réservant le juge-

„ ment de la sainte Église, à laquelle il appartient seule de prononcer
„ en telles matières, nous tenons en notre particulier pour certain
„ que la vénérée prieure du Carmel de Laval, Mère Thérèse de Saint-
„ Augustin, était de ces âmes d'élite, de ces âmes rares que Dieu
„ prédestine à la gloire de sainteté éclatante et reconnue.

„ Mère Thérèse de Saint-Augustin avait 58 ans; elle comptait
„ 37 ans de vie religieuse, dont 30 ans de priorat par un vouloir
„ absolu de ses supérieurs. „

Nous interrompons un instant cette citation pour entrer dans quelques développements :

La Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin, née à Mayenne, dans le diocèse de Laval, en 1839, était entrée au Carmel en 1860, à l'âge de 21 ans. Pendant ses trente-sept années de vie religieuse, elle dut longtemps, par le vouloir absolu de ses supérieurs, comme il vient d'être dit, exercer la charge de prieure. En acceptant à diverses reprises le fardeau de la supériorité, elle acceptait une lourde croix ; elle le savait ; mais sa grande âme ne connut jamais la réserve dans l'holocauste ; toujours elle sut s'incliner devant la volonté de ceux qui lui tenaient la place de Dieu, dût-elle faire taire et immoler ses aspirations les plus profondes ; aussi, malgré les plus impérieuses réclamations de ses attraites intimes pour la vie cachée, se livra-t-elle tout entière au divin Sacrificateur, prête à tous les dévouements, à tous les héroïsmes, et, à chaque heure de sa vie, elle sut montrer la plénitude et l'étendue du don qu'elle avait fait de tout elle-même au Seigneur.

En cette grande religieuse, Dieu avait merveilleusement allié les plus riches dons de l'esprit et du cœur. On ne pouvait l'approcher sans être comme saisie d'admiration devant l'ensemble de ses qualités si éminemment équilibré et complet : intelligence vaste et profonde, jugement d'une rectitude et d'une sûreté remarquables, perspicacité étonnante, prudente circonspection, droiture parfaite, franche humilité, entière défiance d'elle-même, mais en même temps courage et énergie indomptable en présence du devoir ou dans la poursuite d'un bien à atteindre. Chez elle le tact exquis, la force et la tendresse, la vigueur et la suavité, une délicatesse de sentiments au-dessus de toute expression, s'unissaient à un dévouement sans

limites, à une magnanimité supérieure à toutes les circonstances difficiles, à une patience, à une constance que rien ne déconcertait, et tout cet harmonieux ensemble était orné du reflet inimitable de cette aimable vertu qu'on nomme simplicité, céleste apanage des âmes qui s'ignorent elles-mêmes parce qu'elles se sont toujours oubliées.

Telle était, en effet, la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin; mais, au-dessus de ces qualités magnifiques, brillait surtout sur son front l'auréole de la sainteté, car si cette vénérée Mère était une femme de génie et d'un mérite incontestable, elle était avant tout une religieuse éminente. L'obéissance semblait née avec elle; son respect, son amour pour les antiques traditions de l'Ordre étaient tels qu'elle eût donné sa vie pour la moindre d'entre elles. Cette sainte prieure, aux lumières de laquelle tant d'autres avaient recours, était si humble que, pour ce qui la concernait, elle eût volontiers pris conseil même d'un enfant. Rien n'était beau et édifiant comme de la voir, chaque fois que l'occasion s'en présentait, soumettre ses vues à ses filles, demander leur avis, abandonner son propre sentiment pour prendre le leur quand elle le pouvait sans inconvénient, et tout cela si simplement qu'on n'y prenait garde qu'après coup.

Pénétrée de l'esprit de Jésus et d'un éloignement instinctif de l'esprit du monde, elle sut, dès les débuts de sa charge, écarter de son monastère et stigmatiser pour jamais parmi ses filles tout ce qui, sous quelque forme que ce fût, aurait pu laisser pénétrer parmi elles le monde et ses fausses maximes. Gardienne infatigable de la vigne choisie confiée par le Seigneur à sa vigilance maternelle, elle défendait également sa communauté contre tout ce qui aurait pu troubler, altérer la paix, l'union incomparable et le profond esprit religieux que ses soins y avaient fait régner. Aussi toutes ses filles n'ont-elles qu'une voix pour bénir celle qui leur donna tant de preuves admirables du plus saint dévouement.

L'édifice matériel et spirituel du Carmel de Laval est son œuvre; mais son action bienfaisante s'étendit au loin d'une manière invisible et non moins puissante. Écoutons un des journaux de Laval : « La „ Révérende Mère Prieure qui vient de mourir, a écrit l'*Écho de la*

„ Mayenne, dirigeait depuis de longues années la communauté des Carmélites, avec une autorité qui pourra être égalée, mais qui ne sera jamais surpassée. Que de misères distraitement secourues! Quels bienfaits répandus sur toute la contrée! Quelle générosité inépuisable et bien inspirée! Quel discernement dans ses œuvres multiples! Ah! il y a des gens qui nient l'action des couvents de prière; il y a des gens qui veulent du travail et des œuvres visibles, des résultats apparents, tangibles! Ceux-là, comme ils seraient satisfaits s'ils pouvaient savoir quelle action charitable et chrétienne exerça le Carmel de Laval sous la ferme direction de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin... Il ne nous convient pas, ajoute ce journal, de nous étendre plus longuement et de faire connaître des œuvres qui doivent rester secrètes; mais nous ne craignons pas de dire que la ville de Laval a eu à se louer, maintes fois, de la présence dans ses murs d'un couvent du Carmel... La Révérende Mère Prieure était une femme de grande distinction, de noble caractère et de haute piété (1). »

Mais, avant tout, c'était vers les monastères de son Ordre que la vénérée défunte portait les meilleures effusions de la charité de son grand cœur. Les témoignages universels de vive sympathie adressés au Carmel de Laval depuis la mort de la Révérende Mère, sont le plus beau monument qu'on puisse élever à sa mémoire.

Reprenons ici le récit de la *Semaine religieuse* de Laval :

„ Sous la direction remarquable de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin, le Carmel de Laval devint un des couvents les plus florissants de l'Ordre, si riche pourtant en beaux monastères.

„ Il semblait que sainte Thérèse fût revenue en personne dans ce Carmel béni, tant son esprit y régnait. La paix et le bonheur sans partage vinrent se fixer dans le Carmel au milieu des plus rudes austérités de la Règle, et transformèrent en un vrai Béthanie ce coin monastique de Laval.

„ L'action de la Révérende Mère Prieure ne demeura pas contenue dans les limites de son cloître; animée du véritable esprit du Carmel, elle en prit la défense, et, en d'impérissables écrits, en fixa vigoureusement les caractères.

(1) *L'Écho de la Mayenne*, numéro du 1^{er} mai 1897.

„ A Rome, son grand jugement la fit hautement apprécier des premiers pasteurs de l'Église.

„ Atteinte de plusieurs attaques successives d'influenza, elle a succombé au moment même où la science médicale espérait sa guérison, laissant sa famille spirituelle dans la désolation, mais dans la force dont l'a empreinte sa maternelle direction durant tant d'années. Son corps est privé de la vie; mais son esprit, sa pensée demeurent indestructibles dans chacune de ses saintes filles, jalouses de garder sa précieuse dépouille au milieu d'elles, et non moins jalouses de garder ses moindres pensées, de faire revivre ses exemples de sainteté.

„ Une des vertus dominantes de celle que nous appelons sous les réserves contenues plus haut, *la sainte Prieure*, c'était sa soumission absolue au Pape et aux Evêques. Pour elle, il n'était pas permis d'hésiter un instant à suivre en tout cette direction, qu'elle nommait avec raison : la direction de l'Institution divine.

„ A cette qualité maîtresse dans une Supérieure d'Ordre monastique, s'en joignaient d'autres nombreuses, qu'il ne nous appartient pas de détailler, et qui, rayonnant plus loin que les murs du monastère, avaient transformé sa mort en une sorte de triomphe.

„ La chapelle du Carmel était insuffisante à contenir la foule pieuse et recueillie accourue pour rendre ce dernier hommage à *la sainte*; elle était composée de ce que le monde ecclésiastique, religieux et social de Laval, compte de plus distingué.

„ Une messe remarquable a été chantée par la chorale du collège de l'Immaculée-Conception. Le journal *La Mayenne* en a donné tous les détails. „ Nous donnerons seulement un extrait du compte rendu de ce journal :

„ Les obsèques solennelles de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin, Prieure du Carmel de Laval, ont eu lieu ce matin dans la chapelle du monastère, sous la présidence de Monseigneur l'Evêque de Laval. Le corps de la regrettée Prieure avait été déposé dans le chœur des religieuses. A 11 heures, la Messe a été célébrée par M. le Supérieur du Grand Séminaire. Monseigneur, qui tenait chapelle pontificale, était assisté au trône par ses Vicaires Généraux, et entouré des membres de son chapitre, des directeurs de

„ son Grand Séminaire, des curés, des aumôniers, des vicaires de sa
 „ ville épiscopale, qui étaient venus très nombreux rendre leurs
 „ pieux hommages à une Révérende Mère très estimée, très aimée,
 „ et s'associer de près au deuil du monastère. Des religieux Carmes
 „ assistaient également à la cérémonie. Pendant la Messe solennelle,
 „ les chants liturgiques ont été exécutés par l'excellente maîtrise du
 „ collège de l'Immaculée-Conception. Tout a été rendu avec ce ton
 „ de piété qui convenait à la circonstance. Les faux-bourbons du
 „ *Kyrie*, du *Dies iræ*, du *Sanctus* et de l'*Agnus Dei* ont été bien
 „ exprimés. Le chant du *De profundis*, à l'offertoire, a été particuliè-
 „ rement saisissant. La musique faisait vraiment prier et n'éloignait
 „ pas de la pensée de la défunte ; de combien de morceaux donnés
 „ dans des circonstances analogues pourrait-on en dire autant (1) ?
 „ Après les dernières notes de cette belle messe, continue la
 „ *Semaine religieuse* de Laval. Monseigneur a pris la parole. Voici en
 „ substance ce qu'a dit Sa Grandeur :

„ Mes bien chères filles, mes bien chers Frères, mes
 „ Révérends Pères,

„ Je ne veux pas voir se fermer cette tombe sans laisser tomber
 „ sur la dépouille vénérable et vénérée, ici présente, de la Révérende
 „ Mère Thérèse de Saint-Augustin, quelques paroles, expression bien
 „ incomplète du sentiment que chacun de vous a au fond de son
 „ cœur, et que garde plus profondément encore le premier Pasteur
 „ du diocèse.

„ Mère Thérèse de Saint-Augustin avait été préparée par Dieu au
 „ rôle particulier qu'elle devait si bien remplir dans l'Eglise auprès
 „ des âmes de choix.

„ Elle avait été préparée premièrement par la grâce d'une famille
 „ éminemment chrétienne, dans laquelle elle avait grandi à côté d'un
 „ frère, lui-même un saint prêtre, dont l'immense douleur à cette
 „ heure ne peut se consoler que par sa foi profonde et par Dieu seul.

(1) Journal *La Mayenne*, numéro du 2 mai 1897.

„ Elle avait été préparée en second lieu par son éducation au milieu des saintes religieuses de la Visitation... Venue au Carmel, elle y développa les merveilleuses qualités de son âme... Je ne veux pas vous parler en détail de ces qualités si grandes, si universelles; d'abord des qualités de la femme qui était non parfaite, puisque Dieu ne veut pas que la perfection soit de ce monde, mais complète dans le tout harmonieusement équilibré d'un grand cœur, d'une vive intelligence et d'un jugement supérieur.

„ Je parlerai surtout de la religieuse, dit l'orateur, de la religieuse dont la vie se résume dans la pratique constante, parfaite des deux formes les plus complètes de la perfection spirituelle ici-bas : un amour immense de Notre-Seigneur Jésus, une humilité sans bornes... — Un amour immense de Jésus. Oh! comme elle l'aimait Notre Sauveur Jésus! Il était touchant de voir ce pauvre visage, amaigri par les austérités, se transfigurer, devenir comme tout joyeux, tout vivant à la seule évocation de la pensée de son Jésus.

„ Comme Prieure, elle fut appelée au sortir de la jeunesse, à diriger le Carmel de cette ville, à en reprendre la fondation, et elle apporta dans cette direction les qualités maîtresses dont son âme était si riche.

„ Dans ses œuvres extérieures, elle couronna ce magnifique édifice, elle acheva cette chapelle merveilleuse.

„ Dans ses œuvres intérieures, elle établit parfaitement le règne de Jésus-Christ en faisant régner dans les cœurs la charité la plus harmonieuse et la plus complète entre les Sœurs. Dans son monastère régnait le bonheur complet, inaltérable, qui devait régner à Nazareth, à Béthanie, autour du divin Maître. Grâce à elle, dans ce Carmel n'est pas le martyre des coups d'épingle et des gouttelettes de sang... Ici c'est le règne de Jésus dans la joie, dans la sainte allégresse. Ici l'on est vraiment heureux, vraiment joyeux au milieu des plus dures austérités de la pénitence, selon cet esprit du saint Évangile formulé par Notre-Seigneur lui-même : *Cum jejunatis, nolite tristes fieri*. Ici le règne de Jésus-Christ est parfait.

„ Elle fit encore régner Jésus-Christ dans l'obéissance admirable

„ à ce qui, ici-bas, est l'expression de la volonté de Notre-Seigneur,
„ au Souverain Pontife et aux Évêques. Rien n'était touchant
„ comme de voir cette belle intelligence s'incliner jalousement
„ devant la moindre manifestation du vouloir de la sainte Église.
„ Comme elle me l'a dit souvent, elle avait compris que la sainte
„ unité de l'Église du Christ a été déchirée par deux sortes de
„ révoltes : les révoltes de l'impiété qui ont fait l'athéisme, les
„ révoltes de la piété mal éclairée qui ont fait les schismes et les
„ hérésies. Pour elle, il fallait savoir sans retard se soumettre à la
„ direction de ceux que le Saint-Esprit a établi ses organes
„ ici-bas.

„ Mais vous dirai-je un mot des merveilles qu'une telle pratique
„ avait opérées dans cette grande âme, moi qui ai eu le bonheur
„ d'entrer dans les secrets de ce cœur d'élite?... Oh ! comme elle
„ savait pratiquer la maxime sublime des saints : *Amā nesciri et pro
„ nihilo reputari!* Comme elle avait caché sous l'ombre de ce cloître
„ les lumières de sa merveilleuse intelligence, lumières que de nom-
„ breux évêques connaissaient et qui faisaient qu'ils aimaient à
„ parler du Carmel de Laval comme du plus beau joyau de votre si
„ riche et incomparable écrin, mes Révérends Pères, dit l'orateur en
„ se tournant vers les Pères Carmes présents, lumières que Rome
„ n'ignorait pas, et auxquelles des cardinaux illustres se plaisaient à
„ recourir et à rendre hommage.

„ Ah ! c'est une lumière de la famille mystique de la Sainte Église
„ qui aujourd'hui s'envole de ces cloîtres vers le ciel. Mais je l'ai dit,
„ elle est partie pour le ciel, et nous ne devons pas nous attrister
„ comme ceux qui n'ont pas comme nous d'immortelles espérances.

„ Nous avons prié pour elle, puisque saint Augustin, son patron de
„ prédilection, pria longtemps pour cette sainte incomparable qui fut
„ sainte Monique ; mais, tout en priant, nous ne perdons pas le doux
„ espoir que son âme ne soit déjà au ciel... et c'est ce qui adoucit
„ notre immense douleur, à moi qui ai eu le trop court honneur de
„ pénétrer dans les secrets d'un tel cœur, et à vous, mes chères filles,
„ qui, au milieu de vos larmes, devez être sans tristesse, assurées
„ que vous êtes que votre Mère veille sur vous du haut du ciel, et
„ qu'elle continue de vous animer, de vous bénir, de vous protéger.
„ *Nolite tristes fieri...* „

“ Sa Grandeur profondément émue achève sur ce mot de consolation. Les sanglots éclataient discrets et nombreux dans l'auditoire „
 „ saisi par cette évocation soudaine de la réalité, qui était dans la „
 „ perte pour ce monde d'une de ses plus pures victimes, d'une de ses „
 „ lumières, de ses forces, d'une sainte.

„ Aussitôt le clergé se rend processionnellement au chœur des „
 „ religieuses. Trois absoutes sont données, l'une par M. Daligault, „
 „ confesseur du Carmel et Supérieur du Grand Séminaire; l'autre „
 „ par M. Lemaître, ancien Vicaire général; la dernière par Mon- „
 „ seigneur. Le corps est ensuite porté par une escouade de jeunes „
 „ gens privilégiés de l'Immaculée Conception, conduit par les Sœurs, „
 „ le Clergé et Sa Grandeur, dans la superbe crypte de la chapelle, où „
 „ dormira à jamais, grâce à la libérale bienveillance du premier „
 „ magistrat de cette ville, la dépouille vénérée comme une relique „
 „ de celle qui fut Sa Révérence Mère Thérèse de Saint-Augustin, „
 „ Prieure du Carmel de Laval. *In memoria æterna erit justus.* „

(Semaine religieuse de Laval, 8 mai 1897.)

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ces pages émouvantes. Le Carmel de Laval fut établi en 1856, grâce à la libéralité d'une généreuse fondatrice, dans l'hôtel Dubois-Beauregard, ancien Manoir Ouvrouin, transformé en couvent. Quand la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin fut élue Prieure, les premiers travaux de construction étaient loin d'être achevés. La ravissante chapelle, style xiii^e siècle, qui fait l'admiration de tous les connaisseurs, lui doit son couronnement, ses autels et ses ornements, notamment ses splendides verrières où se déroule l'histoire de l'Ordre, depuis ses origines prophétiques jusqu'à nos jours. En outre, tout était à créer, à organiser dans la maison. En peu d'années, la vaillante Prieure, forte de son amour pour Dieu et de sa confiance en lui seul, obtint, malgré des difficultés presque insurmontables, un résultat vraiment prodigieux. Elle connut l'épreuve; sa vie fut un mystère de souffrances intimes; mais dans son immolation était le secret de la fécondité de ses œuvres. Elle était âme de prière surtout. Pour elle l'oraison était son aliment, sa respiration, sa force. Aucun des secrets de la vie mystique ne lui était inconnu. On trouvait près d'elle une solution

nette et satisfaisante dans tous les doutes, une décision juste et lumineuse dans toutes les incertitudes, la paix et le courage dans toutes les épreuves intérieures, la consolation dans toutes les douleurs; elle qui avait tant souffert savait comprendre toute souffrance. On sentait, en lui parlant, qu'elle ne demandait qu'à jeter en Dieu l'âme qui se confiait à elle. C'est en Dieu seul, en effet, qu'elle-même habitait dès longtemps, et, tout en la voyant s'adonner, toujours avec la même étendue de dévouement, aux devoirs multiples qui s'imposaient à elle, on constatait que sa grande âme vivait bien au delà de tout ce qui passe. Aussi, quand la mort vint la toucher, eut-elle de bien faibles liens à briser. Avec quelles ineffables délices cette âme si pure, et tout à Dieu, a-t-elle dû s'élancer dans les bras de Celui qu'elle avait héroïquement aimé et servi ici-bas! C'est en Lui qu'elle reposera éternellement après avoir tant soupiré vers Lui. Puissent ses vertus, son esprit, ses exemples, se perpétuer à jamais dans son monastère de Laval et dans l'Ordre entier, pour la gloire de Dieu et la consolation de la Sainte Église!

AFFABILITÉ

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous montrer affables et de vous conduire de telle sorte avec toutes les personnes qui traiteront avec vous qu'elles aiment votre conversation.

Chemin de la perfection, c. XLII.

Le supérieur doit être si juste, que les sujets soient persuadés qu'il sera affable et plein d'affection, uniquement quand il n'y a rien contre le service de Dieu et contre la plus grande perfection.

Manière de visiter les couvents.

Lorsque vous serez dans la joie ne vous laissez pas emporter à des rires immodérés, mais que votre joie soit humble, douce, affable et édifiante.

Avis spirituels, n° 24.

Accommodez-vous toujours à l'humeur des personnes avec qui vous traitez, soyez gaies avec ceux qui sont gais et tristes avec ceux qui sont tristes, et enfin rendez-vous tout à tous pour les gagner tous.

Avis spirituels, n° 9.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE DÉCEMBRE 1896.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Vérapoly . . . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	1	2	1	—	4
Cranganore . . . R. P. Elie de Saint-Joseph.	4	—	2	—	6
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	1	5	4	3	13
Cottar . . . R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	13	30	23	37	103
Tangacherry . . R. P. Prosper.	1	4	—	2	7
Puyeth . . . R. P. Gonsalves.	3	7	3	2	15
Tamarakoolam . R. P. Léopold.	1	4	2	—	7
Moulougamoude. R. P. Victor de Saint-Antoine.	5	1	5	1	12
	29	53	40	45	167

LES CARMES DÉCHAUSSÉS AU MALABAR

Archevêché de Vérapoly.

I

LE CATÉCHISTE CONVERTI CONVERTIT SA FAMILLE

Les protestants de Trichur avaient un catéchiste qui pendant un certain nombre d'années remplissait ce qu'il lui semblait être alors son devoir. Il colportait force bibles et brochures; il tâchait aussi de parler le plus possible contre la religion catholique et de la décrier. Cependant, il faut l'avouer, il le faisait avec tant de bonne foi que Notre-Seigneur l'en récompensa en lui faisant comprendre toute la fausseté et l'inanité de ses arguments ou plutôt de ses sophismes. Il lutta pendant un certain temps avec lui-même.

enfin il s'aboucha avec un prêtre catholique et lui exposa ses doutes ; il en reçut des éclaircissements et, la grâce triomphant, de Saul persécuteur il devint Paul apôtre.

Bientôt après son baptême, il amena à la foi catholique un autre de ses confrères, un Schoudra qui aujourd'hui s'appelle Cornélie. Paul ayant de l'instruction et l'habitude de la controverse, notre R. P. Bonaventure pensa devoir employer pour défendre la vérité les armes mêmes dont Paul s'était servi autrefois pour la combattre. Ce père en fit donc un catéchiste. Avec un grand zèle, Paul parcourut et parcourt encore les hameaux païens engageant les habitants à se faire chrétiens et à se laisser instruire. Cependant il avait une grosse épine au cœur : c'est qu'il avait laissé sa famille dans le protestantisme. Non seulement il la voyait plongée dans l'erreur mais encore, par suite de sa conversion, il se l'était complètement aliénée. Vu les avanies que les protestants furieux lui auraient faites s'il s'était présenté à Trichur, il n'osait pas d'abord s'y rendre. Mais enfin, la grâce devenant de plus en plus forte, il prit son courage à deux mains et il se dirigea un beau jour vers sa maison paternelle.

Dès que le village protestant eut appris son arrivée, le grand conseil se réunit pour le décider à revenir sur sa conversion et à abjurer le catholicisme. Naturellement sa famille se mit de la partie. On lui promettait monts et merveilles : femme, roupies, maison, emploi lucratif, honneurs, et que sais-je encore ? Mais il tint ferme et fut inébranlable. Voyant qu'on ne pouvait rien obtenir de lui, le conseil le mena devant le ministre qui le conjurant d'abjurer les erreurs papistes épuisa dans ce but tout le trésor d'arguments fallacieux et d'injures dont les protestants se servent en pareilles circonstances. Mais Paul lui déclara nettement qu'il avait trouvé la vérité et qu'il était décidé à y vivre et à y mourir. Le ministre, voyant son attente trompée et ses espérances déçues, le renvoya rudement en le chargeant de toutes sortes d'imprécations. Il retourna dans sa maison paternelle, la foule s'ameuta alors et pour se venger, lança des pierres dans la maison.

Paul resta imperturbable et enfin, de guerre lasse, la foule se retira ; on le laissa donc tranquille. Le lendemain, se voyant délivré des impertinences et des persécutions de ses anciens coreligionnaires, il déclara fermement à sa famille qu'elle devait laisser l'erreur pour la vérité et commença à lui expliquer les vérités de la religion catholique. Il déclara en outre qu'il ne consentirait jamais à ce que sa sœur aînée épousât un protestant. Il m'écrivit tous ces détails et après son retour il chercha un jeune homme catholique qui voulut bien épouser sa sœur. Il fut assez heureux d'en trouver un de son choix. On fixa l'époque du mariage ; il l'annonça à sa sœur et à toute la famille en leur enjoignant en même temps de se préparer à l'abjuration par l'étude de la doctrine et des prières. On se rendit de bon cœur à ses desirs. Le prêtre chargé de notre église du Sacré-Cœur à Trichur les instruisit, et quand le moment du mariage fut arrivé, tous abjurèrent le protestantisme et reçurent les saints sacrements. Mais pour faire face aux petites dépenses des noces il fallut encore s'adresser à saint Nicolas. Plusieurs de nos pères se cotisèrent, le T. R. P. Rombaut et naturellement le P. Bonaventure furent de la partie. Ce fut un sacrifice un peu lourd pour notre bourse si légère ; car vous savez bien qu'il faut en pareil cas prendre sur l'indispensable, puisque nos bons pères n'ont

guère que leurs honoraires de messes pour se soutenir. Naturellement la famille ne put pas rester dans son ancienne maison au milieu des protestants, la persécution aurait été trop forte. Le père et la mère de la jeune épouse furent recueillis par leur nouveau beau-fils qui se chargea de les nourrir dans leurs vieux jours. Paul amena ici sa jeune sœur qui fut placée chez nos Sœurs de Vérapoly où la petite Anna, car c'est son nom, s'applique à l'étude et au travail. Le frère cadet est avec Paul qui sans doute pense en faire un catéchiste en son temps! Ces convertis ne manquent jamais d'en amener d'autres. Voilà donc, mon excellent Père, comment Paul a montré à Dieu sa reconnaissance pour le don de la foi qu'il en avait reçu : il a amené dans le giron de notre Mère la Sainte Eglise cinq des siens. *Laus Deo!*

II

L'ÎLOT ET LES DEUX CASES.

Lorsqu'on quitte le débarcadère de Cochîn pour remonter le grand et majestueux fleuve qui descend des hauteurs de Maléatour on arrive, après une navigation de trois heures à peu près (quand la brise et le courant sont favorables), en face de l'extrémité sud du territoire qu'en Malayam on appelle Varâhapouja; mot dont les Portugais ont fait Vérapoly. Arrivé à cet endroit le voyageur voit cet immense fleuve se diviser un peu plus au nord en deux branches et étreindre de ses deux bras gigantesques un long et étroit îlot. Jadis cet îlot était beaucoup plus étendu et n'était séparé de la terre ferme que par un fossé qu'on pouvait sauter à pieds joints, mais le fleuve dans ses étreintes furibondes pendant la mousson en rognâ peu à peu les deux bords de manière à la réduire à un ruban de verdure surmonté de quelques rares cocotiers. Le terrain de Vérapoly même ayant lui aussi la configuration d'une île on pourrait appeler cette dernière notre Majorque et la première notre Minorque. Quoi qu'il en soit, cet îlot à mon retour à Vérapoly servait la nuit de pied à terre aux bateliers qui y amarraient soit leurs barques soit leurs radeaux pour y attendre le retour du flux et porter ensuite leurs lourdes charges plus loin. Ces hommes charmaient les loisirs de l'attente, les uns en s'étendant entre les bras de Morphée et les autres en consolidant leur bouillotte sur trois pierres pour faire leur camp ou soupe au riz. Un des appâts qui les y attiraient était le coco qui n'y coûtait pas cher, car l'œil du maître n'y étant pas, les bateliers n'avaient qu'à piquer du bout de leur perche de bambou la branche d'un cocotier et aussitôt ils avaient gratis leur assaisonnement indispensable. Mais ce commerce par trop gratuit m'agaçait fortement. Pendant le jour l'îlot servait d'asile aux crocodiles qui s'y étendaient de tout leur long se séchant nonchalamment au soleil, tenant ouvertes leurs immenses gueules afin d'attirer par leur odeur fétide, mouches, scarabées, grenouilles et *omne genus musicorum* pour les engloutir tous pêle-mêle d'une seule bouchée. Trop ennuyé de voir que le fleuve nous volait chaque année une partie de notre terrain déjà par trop exigü, et que les passants emportaient le peu de fruits qui nous restaient, je résolus de lutter ouvertement contre l'un et les autres. Je fis donc

faire à l'extrémité nord de l'îlot une jetée transversale longue de 35 mètres qui d'abord détournerait le fort courant vers l'est et protégerait ensuite l'îlot contre l'invasion. Elle fut placée de manière à ce que les eaux en détournant subitement leur cours déposassent graduellement du sable et du limon pour former un terrain d'alluvion. C'était forcer le fleuve à nous restituer ce qu'il nous avait volé. Mais restaient les libertés que se donnaient les bateliers... Il fallait en un mot des gardiens. A cette époque le fils d'un ancien pêcheur converti me pria de l'aider à construire une case. Son père Patros était devenu après sa conversion notre pilote et notre courrier ; il fit pendant de longues années, avant que nous eussions un bureau de poste à Vérapoly même, le service entre Vérapoly et Cochin, et cela souvent au péril de sa vie pendant les temps orageux de la mousson. Le brave Patros étant allé depuis longtemps en l'autre monde, ses fils aînés devaient se bâtir une case à eux pour laisser, selon l'usage du pays, le toit paternel au Benjamin. Leurs ressources étaient par trop exigües pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Pensant donc de faire d'une seule pierre deux coups, je promis au fils qui m'en priait de faire droit à sa demande, à la condition qu'il voudût venir habiter sur mon îlot. Il accepta tout en me faisant comprendre que d'y habiter seul était difficile ; qu'il lui faudrait un voisin pouvant l'assister en cas de maladie ou de quelque autre besoin. Trouvant ses raisons bien justes je me mis à la recherche d'une famille de pêcheurs païens inclinés vers le christianisme. Je pensais que l'éloignement des leurs et le voisinage chrétien faciliteraient leur conversion. Après plusieurs recherches je finis par trouver ce que je cherchais. L'îlot donnerait aux gens de cette case toutes les facilités voulues pour la pêche.

L'entreprise était belle. Mais où trouver l'argent pour construire mes deux maisonnettes ? car j'avais déjà dû faire des dettes pour bâtir ma jetée. Je commençai à quêter par ci et par là quelques-uns des matériaux nécessaires ; mais il fallait des fondements et un soubassement assez élevé en pierres, autrement le courant des eaux de la montagne pendant les moussons aurait en un clin d'œil balayé et emporté le tout dans la mer. Enfin j'en fus quitte avec une somme de 60 à 70 roupies. En revoyant les comptes je m'aperçois bien qu'il y a encore quelques factures à payer, mais fleuve, voleurs et crocodiles me laissent à présent en paix. Bien plus que cela ; j'ai la consolation d'avoir fait la charité à la famille d'un converti qui a été bien dévoué à la mission pendant sa vie. En outre, j'ai le doux espoir d'avoir sous peu une nouvelle famille chrétienne par la conversion de mes locataires païens. C'est ainsi que s'agrandissent dans l'Inde graduellement nos paroisses chrétiennes. Si quelqu'un veut avoir sa part à cet acte de charité et de propagande en m'aidant à payer le reste des dettes contractées je déclare d'avance ici par écrit que je n'en serai nullement jaloux. Au contraire, j'offre dès à présent à toute personne si charitablement disposée le secours de mes prières et mes remerciements anticipés.

III

LA PERSÉVÉRANCE TRIOMPHE

Ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'administration des gouvernements païens de l'Inde, s'imaginent peut-être qu'il n'y a rien de plus facile que d'établir dans ces parages une église catholique. Je veux citer un exemple entre mille pour les détromper. Quand il s'agit d'ériger quelque part un nouveau sanctuaire en l'honneur du vrai Dieu, il semble que tous les démons, qui sont adorés dans les pagodes de la localité, entrent en furie, se liguent et dressent leurs batteries pour empêcher ou au moins retarder la sainte entreprise. Ils inspirent aux habitants païens toute espèce de ruses et de malices imaginables pour agir auprès du gouvernement et l'empêcher d'accorder les sanctions requises. Réellement on peut leur appliquer les paroles de l'Apocalypse : *Descendit diabolus ad vos habens iram magnam* ! On les dirait parfois possédés, tellement ils agissent avec fureur et violence ! Ainsi en est-il arrivé tout dernièrement. A l'ouest de Cunémao se trouve une grande langue de terre de deux ou trois lieues de long habitée par les Vayers, caste très influente auprès du gouvernement et du roi du Travancore qui appartient lui-même à cette caste. Les chrétiens disséminés sur cette vaste étendue appartiennent à la paroisse de Cunémao : mais comme un fleuve large et impétueux sépare Cunémao de cette localité appelée Kottully, Dieu seul sait à quelles difficultés et pendant les moussons à quels dangers ces chrétiens devaient s'exposer pour se rendre à leur église paroissiale, sans rien dire des distances qui les en séparaient. Ils insistèrent donc auprès de Mgr Léonard pour qu'il voulût bien leur permettre d'ériger une annexe et d'obtenir à cet effet du gouvernement la permission nécessaire. Mgr Léonard, comprenant la justesse de leurs demandes répétées, leur promit de faire tout son possible à la condition que le peuple lui fournirait un terrain pour cela. Après un certain temps de recherches et de stipulations les chrétiens de Kottully vinrent remettre à Mgr Léonard les documents en due forme d'un champ de cocotiers situé au milieu de la localité et admirablement adapté au but proposé. Sa Grandeur s'adressa aussitôt au gouvernement en donnant toutes les raisons plausibles qui motivaient sa démarche et demanda officiellement l'autorisation d'ériger un nouveau sanctuaire. Mais quand le gouvernement envoya le magistrat du district pour voir les lieux et prendre les informations légales, tous les Vayers se liguèrent résolus coûte que coûte à faire échouer le projet. Il serait trop long de rapporter ici toutes les chicanes qu'ils inventèrent pour faire triompher leur opposition. Ils prétendaient surtout que l'église projetée serait par trop près de leur pagode ; qu'ils seraient gênés dans l'exercice de leur culte diabolique : que par le contact des chrétiens ils pourraient être souillés et surtout que le son des cloches agacerait leurs dieux et ne leur laisserait plus de repos. Ils faisaient miroiter les roupies aux yeux du magistrat et de ses subalternes pour les suborner. Mais Dieu, qui avait résolu d'avoir là un sanctuaire, dirigea ce magistrat païen et il ne se laissa ni corrompre par les roupies, ni intimider par leurs menaces, ni fléchir par leurs instances. Voyant qu'ils ne pouvaient rien auprès du magistrat local, ils envoyèrent

forces pétitions et accusations au Divan, c'est-à-dire au premier ministre du roi. Je ne sais combien de fois sur les ordres réitérés du Divan, notre homme d'affaires fut obligé de retourner sur les lieux avec le magistrat pour renouveler les informations officielles et mettre à néant leurs chicanes toujours renouvelées sous une autre forme. Il fallut arpenter les lieux plusieurs fois, prouver au Divan qu'ici en tout sens il y avait les distances légales. Enfin après six mois de courses, de marches et de contre-marches, de débats, de discussions et de dépenses le gouvernement notifia à sa Grandeur Mgr Léonard que la sanction requise était accordée. Monseigneur annonça immédiatement la bonne et heureuse nouvelle aux chrétiens ; c'était un samedi dans l'après midi. Les chrétiens, sans perdre le temps et pour aller par voie de faits contre les Nayers, se mirent à élever dans la nuit du samedi une chapelle provisoire et bien primitive, ils y placèrent une petite statue de saint Louis de Gonzague que leur missionnaire, le T. R. Père Elisée, leur avait prêtée pour la circonstance et le lendemain matin dimanche, le R. Père Elisée lui-même vint la bénir et y célébrer la première messe. On avait pris possession ; l'existence de la chapelle était un fait accompli et on l'annonça par télégramme au Divan, car les Vayers soupçonnant que les chrétiens allaient avoir la victoire avaient réuni une centaine de roupies et envoyé une députation auprès du roi pour plaider leur cause en dernière instance ; mais ils revinrent confus, humiliés et vaincus. Mais leur diable les poussait à ne pas désarmer. Après avoir échoué en politique ils intentèrent un procès civil à sa Grandeur contestant la validité de la possession du champ acquis par elle et où l'on avait érigé la bâtisse provisoire. Ils dressèrent de nouveau toutes leurs batteries et reprirent toute l'affaire en sous-œuvre. Il fallut de nouvelles courses et de nouvelles dépenses ; mais Dieu était de la partie et saint Louis de Gonzague avait résolu de ne plus redescendre du trône où on l'avait placé. La sentence fut prononcée contre les Vayers et ils furent condamnés à payer tous les frais du procès. Ils allèrent en appel, mais la première sentence fut confirmée. Les chrétiens jouissent aujourd'hui en paix du fruit de leur victoire et travaillent à remplacer le provisoire par du solide et du définitif. Puissent-ils tous devenir de parfaits chrétiens !

FR. POLYCARPE,
Carme Missionnaire



V A R I É T É S

Le *Bien Public*, de Gand, a donné, dans son numéro du 25 février, un excellent article que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire goûter.

LES ÉGLISES D'ORIENT

On sait qu'une des préoccupations constantes de Léon XIII depuis son élévation au suprême Pontificat, est la reunion à l'Eglise catholique des Eglises dissidentes d'Orient. C'est là une belle et pieuse pensée, bien digne d'un grand Pape, et dont la réalisation aurait d'incalculables résultats ; car, ce n'est pas seulement une question religieuse, mais aussi une question sociale et politique, dont nous voulons résumer ici les divers aspects.

D'après le R. P. Michel, des Pères Blancs, voici quel serait, à l'heure actuelle, l'état des Eglises dissidentes :

1° Les Nestoriens forment une commande de 200,000 âmes environ, groupée surtout dans le Kurdistan, et gouvernée par un patriarche résidant à Kotchanès ;

2° Les Syriens jacobites, répandus en Syrie, en Mésopotamie et dans les Indes, au nombre de plus d'un demi-million, ont un patriarche résidant à Zeig-Faran ;

3° Les Arméniens non unis, appelés grégoriens, ont un patriarche suprême à Esch-Miadzin et plusieurs patriarches secondaires à Constantinople, à Jérusalem, etc. ; ils sont au nombre de trois millions environ ;

4° Les Grecs non unis sont au nombre de plus de cinq millions, dont une partie disséminée dans la Turquie d'Europe, en Syrie, en Palestine et en Égypte ; ces communautés reconnaissent l'autorité du patriarche de Constantinople ; quant aux Hellènes, ils se sont soustraits à sa juridiction, pour se soumettre au synode d'Athènes ;

5° Les Coptes d'Égypte, au nombre de trois à quatre cent mille, sont gouvernés par le patriarche d'Alexandrie ;

6° Les Russes sont régis au spirituel par le Saint-Synode de Saint-Pétersbourg ;

7° Les Etats balkaniques comprennent : la Serbie, qui a un patriarche à Carloviz ; le Montenegro, un métropolitain à Cattigne ; la Roumanie, un primat à Bucharest ; la Bulgarie, un exarque à Tornovo.

Des diverses nationalités que nous venons d'énumérer, l'une d'elles prime de beaucoup toutes les autres ; on pourrait presque dire qu'elle doit seule nous occuper : c'est la nation russe. Et cela non seulement parce qu'elle forme une masse énorme de plus de cent millions d'hommes séparés de la religion catholique, mais encore parce que, si l'empereur de toutes les Russies décrétait la soumission de son peuple et la sienne au chef suprême de la catholicité, son exemple ramènerait à l'Eglise romaine la plus

grande partie des autres Églises dissidentes. Examinons donc s'il n'y aurait pas un intérêt de premier ordre pour la Russie dans ce retour à la véritable Église.

Tous ceux qui ont étudié de près le colosse russe savent quels vers rongeurs le minent et tendent à le désagréger. Depuis l'émancipation des serfs, en 1861, un sourd travail se fait dans les provinces; le peuple soumis à des impôts souvent très durs, et à un service militaire pénible, le peuple à la fois superstitieux et ignorant, prête facilement l'oreille à tous les rêveurs qui font luire à ses yeux un rayon de lointain bonheur. Or, de hardis novateurs se sont levés depuis vingt-cinq ou trente ans et ont entraîné à leur suite une multitude éprise de chimères. On ne compte pas moins aujourd'hui de quinze sectes, — la plupart de tendance rationaliste — chaque jour grandissantes, et qui englobent plus de quinze millions d'individus. Voici les principales d'entre elles, avec quelques indications sur leurs idées et leurs croyances :

Les *Prigouny* (appelés sauteurs ou danseurs) croient en la fin prochaine du monde et, dans cette persuasion, passent leur temps à prier, à jeûner et à faire pénitence. Dans leurs réunions, au moment où ils croient le Saint-Esprit descendu en eux, ils se mettent à frapper le sol, à faire des sauts et des contorsions. Le fondateur de cette secte, qui date d'une trentaine d'années, fut un certain Roudometkine; il se faisait passer pour le Christ et parcourait les campagnes, suivi de douze apôtres et de plusieurs femmes.

Les *Skoptsy*, pour arriver à la parfaite pureté de mœurs, ont recours à la castration; cette secte, déjà ancienne, s'était beaucoup étendue dans le centre de la Russie au début de ce siècle et compte encore de nombreux adeptes.

Les *Doukhobory* forment une des sectes les plus importantes de la Russie et comptent plus de 150,000 adhérents, perdus en partie dans la Sibirie et le Caucase, à la suite de la persécution dont ils ont été l'objet de la part du gouvernement russe. Ils refusent tout culte extérieur et n'adorent que le Dieu siégeant dans l'âme humaine; cette croyance les rend pleins de respect à l'égard des uns et des autres, les femmes y sont l'objet d'une profonde déférence, car elles aussi croient posséder une part de Dieu, tout comme les hommes.

Cette secte a donné naissance à celle des *Molakany*, qui vivent en communauté, s'aidant mutuellement, ne reconnaissant ni hiérarchie, ni autorité d'aucune sorte. Ils travaillent toutefois et, partout où ils sont, on constate un bien-être relatif; aussi cette secte fait-elle des progrès constants, malgré les persécutions de la police.

Les *Stundistes* ont fait leur apparition vers 1860 dans le gouvernement de Kherson; ils ont rapidement fait tache d'huile et ont pénétré jusque dans le centre et le nord de la Russie. Cette secte fut créée par deux paysans : Ratsuchny et Rabochapka, qui se déclarèrent les ennemis des papes et de tout culte extérieur, n'admettant pas qu'il soit besoin d'intermédiaire entre Dieu et l'homme.

Vers la même époque partirent les *Chalapoutes*, qui, eux aussi, refusent le concours du prêtre et veulent la liberté complète de conscience.

Enfin, signalons une secte toute récente, due à un paysan du nom de *Soutaïeff*, et qui a pris un immense accroissement : nous voulons parler des *Soutaïevtsy*, secte

rationaliste qui rejette le clergé, le service religieux, les sacrements et prêche l'amour du prochain et la charité. Les doctrines de Soutaïeff ont eu une énorme influence sur le grand romancier russe Tolstoï, qui semble s'être fait le disciple de cet illuminé.

Cette énumération, déjà longue, et cependant incomplète, donne une idée de la tendance du peuple russe à incliner vers le rationalisme, et cela, en partie, pour se soustraire à l'autorité des papes. Mais si nous en croyons le grand patriote russe Aksakov, le mal est plus grand encore qu'on ne le suppose.

« La moitié des membres de l'Eglise orthodoxe, dit-il dans un important ouvrage, ne lui appartiennent qu'en apparence; ils ne sont retenus dans son sein que par la crainte des peines temporelles. Tel est donc l'état actuel de notre Eglise, un état indigne, affligeant et affreux. »

Et ailleurs, le même écrivain ajoute :

« S'il faut en croire ses défenseurs, notre Eglise est un troupeau vaste, mais infidèle, dont le pasteur est la police, qui, par force, à coups de fouet, fait entrer dans le bercail les brebis. Une image semblable répond-elle à la vraie idée de l'Eglise du Christ?... L'esprit de vérité, l'esprit de charité, l'esprit de liberté, c'est un souffle salutaire qui fait défaut à l'Eglise russe. »

Voilà ce que pensa un orthodoxe de la situation religieuse et sociale de la Russie! Si nous tournons nos regards vers les autres nations de l'Europe professant la religion grecque, nous constaterons un état aussi alarmant et nous pourrions affirmer que, malgré quelques apparences, il existe autant d'Eglises distinctes que de nationalités diverses. Ainsi, à deux reprises différentes, depuis vingt-cinq ans, le patriarcat de Constantinople a été sur le point d'anathématiser l'Eglise russe.

D'autre part, les patriarches grecs ont, avec l'assentiment du Synode d'Athènes, excommunié en 1872, tout le peuple bulgare, pour des motifs de politique nationale.

En Serbie, à la suite des nouvelles lois ecclésiastiques votées par les représentants du pays, le métropolite Michel et les autres évêques qui formaient l'Eglise nationale furent déposés; une nouvelle hiérarchie religieuse fut créée et les places vendues à prix d'or.

Si nous passons en Bulgarie, nous n'aurons qu'à écouter l'exarque de ce pays, Mgr Joseph, pour savoir que la masse du peuple est indifférente à la religion nationale, et la classe élevée profondément hostile; c'est Mgr Joseph qui l'a dit lui-même dans un discours célèbre. En Asie, ce sont les sociétés protestantes anglaises et allemandes qui cherchent à accaparer à leur profit le mouvement religieux, en créant des écoles, élevant des orphelinats et jetant l'or à poignées.

En présence de cette situation si grave pour les gouvernements intéressés, une nécessité s'impose : le retour à l'Eglise catholique, la soumission au successeur de saint Pierre. C'est là le seul moyen de barrer la route à l'impiété et au rationalisme qui menace de désagréger l'empire des czars et sape tous les Etats dits orthodoxes. Du reste, c'est là le vœu d'une grande partie de la classe russe éclairée, qui y voit, suivant l'expression d'un journal grec, « le salut de la société, le remède à tous les maux ».

sociaux ». Un clergé instruit, imbu des grands devoirs tracés par le divin Fondateur de la religion chrétienne, aurait vite reconquis sur le peuple l'ascendant perdu par les papes.

FAITS DIVERS

Mon très Révérend Père,

Il y a quelques mois je vous écrivais pour vous demander de vouloir bien unir vos prières à celles que j'adressais au divin petit Roi de Prague, car j'étais bien malheureuse.

De la grâce que je demandais avec instances depuis bien longtemps dépendait le bonheur d'une personne qui m'est plus chère que moi-même et le bon Dieu semblait ne pas vouloir m'entendre. Aujourd'hui, je vous écris la joie dans le cœur; je viens d'être exaucée et dans des circonstances où les forces humaines étaient impuissantes. Veuillez, très Révérend Père, faire insérer ma lettre dans les *Chroniques du Carmel*. Je l'ai promis au divin Enfant lorsque par hasard un de ses nombreux prodiges, tombé sous mes yeux, m'a rendu espoir et donné confiance en sa dévotion que je connaissais fort peu et qui, malgré tous les obstacles qui depuis ce jour semblaient s'amonceler, s'est toujours fortifiée en moi.

Puisse ces quelques lignes apporter consolation aux pauvres affligés qui les liront, que comme moi ils s'appuient auprès du Divin Roi de l'intercession de la sainte Vierge et de saint Joseph et ils seront certainement consolés.

Daigne encore l'Enfant Jésus mettre le comble à ses miséricordes en prenant complètement possession de mon cœur.

L. B.

P. S. Voudrez-vous bien aussi faire publier la guérison d'une mère obtenue par l'intercession de la sainte Vierge?

*
+ *

Le 12 avril, M^{me} la comtesse de *** écrivait à une de ses parentes carmélite à ***. Ma petite Cécile est bien malade, les médecins n'ont guère plus d'espoir. Elle a eu au commencement d'avril la rougeole, puis la coqueluche; une fièvre muqueuse est venue se greffer là-dessus... Malgré la quinine qu'on avait essayé de lui donner, et qui lui a complètement abîmé l'estomac, la fièvre est revenue aussi forte, elle vomit, refuse toute nourriture.

Ce malheureux petit corps qui fait pitié ne résistera pas longtemps. Je viens donc,

ma chère cousine, la recommander à vos prières et à celles de votre communauté. Il n'y a que Dieu qui puisse nous la sauver.

En réponse, on envoyait à *** une image du saint Enfant Jésus de Prague, recommandant de la mettre au berceau de l'enfant âgée de 2 ans, et de faire une neuvaine avec promesse d'insérer la guérison dans les *Annales du Carmel*, si elle était obtenue.

Le 29 avril, M^{me} la comtesse de *** écrivait de nouveau : « Nous voilà rassurés, et notre cher trésor est en bonne voie de guérison. J'attribue aux prières de votre communauté la guérison de ma fille. En recevant votre lettre, j'ai immédiatement attaché l'image de l'Enfant Jésus à son lit et j'ai commencé une neuvaine, promettant, si elle guérissait, de le faire inscrire dans les *Annales du Carmel*, je vous demande donc de le faire. Ma pauvre enfant est revenue de loin, elle a eu quatre maladies coup sur coup : rougeole, coqueluche, fièvre typhoïde et pneumonie. Le Jeudi Saint je croyais que c'était fini, elle a eu un accès de fièvre qui, commencé à 5 heures du matin, durait encore à 8 heures du soir. »

Actions de grâces à l'Enfant Jésus.

*
* *

Deux traits de protection de Notre-Dame du Mont-Carmel

France. (*Montauban.*) — Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de Montauban :
On nous écrit de Campsas :

Le mercredi, 16 février, il s'est passé à Campsas un fait bien extraordinaire ; sans crier au miracle, nous pouvons du moins, après une sérieuse enquête, y reconnaître la puissante protection de la Très Sainte Vierge. Comme ce n'est pas la première fois que des faits analogues se produisent, je crois pouvoir publier celui-ci pour faire connaître la puissance de Marie, et exciter les fidèles à mettre en elle leur plus grande confiance dans toutes leurs nécessités.

Mercredi, 16 février, vers les onze heures du matin, et immédiatement après son dîner, M^{lle} Marguerite Clamens, âgée de 20 ans, et accompagnée de la fille de son maître valet, était allée au vivier laver un peu de linge. Ce vivier a plus de quatre mètres de profondeur, et avait été rempli jusqu'aux bords par les dernières pluies.

A peine cette jeune fille s'est-elle mise à l'œuvre qu'elle glisse, tombe dans l'eau la tête en avant, et disparaît. La petite fille qui l'accompagne se met à crier : *Au secours ! Marguerite se noie !*

Dix minutes après seulement plusieurs personnes accourent. Or, voici ce que M^{lle} Clamens a raconté elle-même dans l'enquête qui vient de se faire au sujet de cet événement :

« Je me suis trouvée immédiatement au milieu du vivier, couverte entièrement par l'eau, qui ne me paraissait pas du tout froide ; je ne touchais pas le fond, et j'avais bien au-dessus de moi au moins deux mètres d'eau. A chaque effort que je faisais pour respirer, j'entendais l'eau pénétrer dans ma bouche et tomber dans mon estomac comme dans une bouteille.

» Je me suis crue perdue, et je me disais toujours : *Tu vas mourir*. J'étais dé rendue à la mort, lorsque tout à coup une bonne inspiration traverse mon esprit, je pense à Notre-Dame de Lourdes, que j'aimais beaucoup. *Sainte Vierge*, lui dis-je, *on dit que quand on porte le scapulaire on ne se noie pas ; je le porte, sauvez-moi*.

» Cette invocation était sortie de mon cœur avec une foi que je n'avais jamais ressentie. A l'instant même une force invisible, dont je n'ai pu me rendre compte, me transporte à la surface de l'eau, et avec peu d'efforts je parviens à me tenir debout et à montrer la tête. Alors seulement j'entends les cris des personnes qui sont sur le bord. Ma mère désolée me tend un linge, qui lui échappe ; elle me jette alors son tablier, que je saisis, et avec le secours des personnes présentes, je puis regagner la rive.

» On me sort de l'eau ; appuyée sur le bras de ma mère, j'ai pu marcher jusqu'à la maison, où quelques autres petits soins m'ont immédiatement rétablie.

» Je reconnais là le pouvoir de la Sainte Vierge ; il n'y a qu'elle qui ait pu me sauver d'une mort certaine ; aussi je lui en serai reconnaissante toute ma vie. »

Vu le moment où cette personne était tombée dans l'eau et le temps qu'elle y était restée, de l'avis même des médecins, une congestion devait se produire, et amener la mort. M^{lle} Clamens portait le scapulaire, était enfant de Marie ; elle s'occupe avec zèle du chant et de l'ornementation de l'église. La Sainte Vierge a veillé sur elle comme elle veille toujours sur ses enfants privilégiés, afin de récompenser leur dévouement envers elle. Qu'elle soit bénie !

AMOUROUX, curé de Campsas.

On nous écrit du couvent des Carmélites déchaussées de la Nouvelle-Orléans (Amérique) :

Une plante parasite, aux racines grosses comme un doigt, avait tellement endommagé le mur de notre crypte sur une longueur de 25 pieds et une hauteur de 18 que nécessairement il fallait refaire toute cette partie et employer, à cet effet, du mortier mélangé de sulfate de cuivre afin de détruire la plante nuisible. Mais les ouvriers qui avaient commencé la démolition, convaincus que la brèche faite serait réparée dans les 24 heures n'avaient mis pour soutenir la partie supérieure que de faibles supports. Or, cette partie c'était un des côtés de notre chœur avec trois fenêtres et un toit en fer galvanisé. Quant l'architecte vit ce qui avait été fait, il fut d'une inquiétude extrême. Enlever une brique en plus c'était faire tout tomber, et pour comble de danger on ne pouvait se mettre immédiatement à la réparation exigée, car, pour faire un travail sérieux et durable, il fallait déblayer une cour, arracher sur un long espace ces plantes destructives et tout cela demandait du temps. Cependant le danger était là nous menaçant toujours. Il me vint à la pensée de recourir à Notre-Dame du Carmel et de pendre un scapulaire au mur exposé au péril. L'ouvrier chargé par moi d'attacher le scapulaire à la muraille comprit ma pensée et me dit : « Maintenant que vous priez, Mère, le mur restera debout » et, en effet, il est resté debout ; du 2 novembre au 9 décembre il est conservé dans le même état, et pas une fente, pas une crevasse ! Deux

maçons expérimentés n'en pouvaient croire leurs yeux. Et pour que la protection de la Sainte Vierge fût plus manifeste encore, des vents épouvantables soufflèrent à cette époque et causèrent de grands dommages à d'autres bâtiments.

Notre scapulaire est vraiment une sauvegarde dans les périls et Notre-Dame du Carmel est une mère fidèle aux promesses faites par son amour.

SŒUR MARIE DE L'ENFANT JÉSUS,

Prieure.

*
* *

Grâce obtenue par Saint Albert

Carmel de X., 30 avril 1897.

Mon Très Révérend Père,

Je viens acquitter une promesse faite à saint Albert.

Notre monastère possède de ce saint une toute petite relique, dont on ne s'était jamais servi pour faire bénir l'eau selon l'usage du Carmel.

Au mois d'août 1896, je priais notre Révérende Mère de vouloir bien le faire. Je promis à notre bien-aimé saint, que si, parmi les personnes qui en feraient usage, il accordait quelque grâce marquée nous les ferions publier dans les *Chroniques*. Voici ce qui est arrivé. Une personne à qui nous en avons donné vint me voir quelques semaines après et me dit, qu'il y avait plusieurs jours qu'elle souffrait d'accès de fièvre très violents; un soir n'y tenant plus, elle usa de l'eau de saint Albert, se recommanda à lui d'une manière spéciale, lui promit de faire dire une messe si elle était soulagée (au moins, disait-elle, pour pouvoir laisser reposer ceux qui m'entourent). A peine avait-elle fait sa prière qu'elle sentit un redoublement de douleurs extraordinaires qui lui arracha un cri. C'était fini, elle était guérie, elle eut une nuit très calme, et depuis elle n'a plus souffert de la fièvre.

Elle ignorait, comme tout le monde, l'intention que j'avais prise, je ne l'ai dit qu'aujourd'hui, en demandant permission de vous l'écrire. Vous dire la joie de cette personne et sa reconnaissance envers saint Albert ! Elle a voulu que la messe fût dite dans une chapelle du Carmel ou par un de nos Pères.

Une autre personne assure avoir éprouvé le puissant crédit de notre Saint auprès de Dieu.

Gloire à Dieu ! Honneur à ses Saints !



ÉCHOS DE PARTOUT

Le mois de mai a vu se célébrer dans toutes les provinces de l'Ordre des Carmes déchaussés le chapitre triennal où se fait, par voie d'élection, le renouvellement des offices. Pour mériter son nom de *Chronique* notre revue doit nécessairement donner des nouvelles des changements survenus.

La province de Brabant, ressuscitée en 1885, n'avait été d'abord qu'une demi-province. Erigée en province le 14 juin 1895, elle célébrait cette année son premier chapitre provincial. Y ont été élus Provincial : le P. Ange de Saint Louis.

Définites : le Père Etienne de Sainte Thérèse, le Père Gratien de la mère de Dieu, le Père Vincent Ferrier de Saint Joseph, et le Père Dominique de Jésus-Marie. Comme Prieurs : à Chèvremont, le Père Bernard Marie de sainte Thérèse ; à Bruxelles, le Père Jean Marie de la Croix ; à Soignies, le Père Marie Eugène de Sainte Anne. Le Définitoire qui a suivi le chapitre a confié la charge de Maître des novices et de Sous-Prieur de Chevremont au Père Gratien de la Mère de Dieu, deuxième définites, puis il a nommé Sous-Prieur à Bruxelles le Père Gabriel de la bienheureuse Marie des Anges, et à Soignies le P. Joseph Marie du Sacré Cœur.

Dans la Province de Flandre :

Provincial : le Père Ange du Sacré-Cœur.

Définites : le Père Eleuthère de Notre-Dame Auxiliatrice, le Père Ildephonse de Saint Augustin, le Père Gérard de Sainte Thérèse et le Père Bertin de Sainte Marie.

Les prieurs sont : à Gand, le Père Joseph de Notre-Dame du Mont Carmel ; à Bruges, le Père Grégoire de la Vierge Marie, à Ypres, le Père Joachim de Sainte Marie.

Des élus de la Province d'Avignon nous ne connaissons que le Père Provincial le Père Marie-Léon. Et les Définites, les Pères : Constantin, François de Sales, Dieudonné et Abel. Le Père Ildephonse a été élu Provincial de la province d'Aquitaine.

Nous espérons que, plus complètement renseignés, nous pourrons, le mois prochain, suppléer à ce qui manque aujourd'hui.

BULLETIN NÉCROLOGIQUE

A Prague, Mère Agnès Josefa du Sacré-Cœur de Jésus, décédée le 17 avril, 71 ans d'âge, 45 de profession.

A Laval, la Très révérende Thérèse de Saint Augustin, Prieure, 59^e année d'âge et 35^e de profession.

R. I. P.



Petites Fleurs du Carmel

Le « Manuel des pauvres » du P. Alexandre de Saint-François ne fournira pas, ce mois-ci, les « Petites fleurs du Carmel. » Celui qui nous en donne une traduction si fidèle et si gracieuse a vu ses occupations se multiplier au point qu'il lui a été de toute impossibilité de nous donner les fleurs aux parfums si réconfortants. Mais il ne lui a été fait grâce que pour un mois.

C'est à notre Père Jean de Jésus-Marie que nous demandons aujourd'hui quelques pensées pieuses en l'honneur du très Saint-Sacrement.

... Je vous en prie, ô très sage Sauveur, quelles sont vos pensées tandis que vous êtes caché sous le voile du Sacrement et que vous vous disposez à habiter ma demeure et à y ensevelir votre ravissante beauté. Il est vrai, quand vous êtes venu prendre votre humanité, vous n'avez pas eu horreur du sein très pur d'une vierge toute sainte ; mais ici cependant vous devez avoir horreur de la maison de mon âme ; elle n'a rien qui puisse convenir à votre très haute majesté. Pourquoi ne vous éloignez-vous pas de moi, ô très clément, car je suis le pécheur le plus chargé d'iniquités ; je suis écrasé sous votre grandeur infinie, sous votre incomparable douceur. Souvenez-vous, je vous en conjure, qu'autrefois on disait à vos amis : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » Moi je n'ai rien, ô Dieu de mon cœur, ô Dieu de toute beauté, je n'ai rien qui puisse vous aller ; de grâce, ne m'accablez pas de l'immensité de votre gloire. Mais, pauvre misérable, je désire ne pas vous convaincre, ô vainqueur de mon âme, soyez plus fort que toutes mes prières, venez voir au plus profond de mon cœur, je me hâte de vous y préparer un lieu de repos ; imprimez non seulement à mon âme mais aussi à mon corps le cachet de votre beauté ravissante dont la vue enflamme les désirs de la terre et du ciel. Je vous désire, ô chaleur vitale de mon cœur ; et pour votre banquet tout seul je méprise toutes les délices de la terre. Certes, votre miséricorde est préférable à toutes les vies, et à cause de cela mes lèvres publieront vos louanges, mes entrailles se dilateront pour savourer la douceur de votre festin nuptial. Mais hélas ! je ne suis pas du petit nombre de ceux qui sont capables de tout et qui remportent la victoire sur leurs ennemis. Je devrais cependant les vaincre, armé que je devrais être de la force puisée à ce banquet que vous avez préparé devant moi contre tous ceux qui m'affligent. Ce n'est pas sans faute de ma part si je suis pauvre encore et si je suis resté dans la douleur depuis ma jeunesse, ô Dieu qui aimez tant mon âme ! J'aurais pu, en effet, nourri de votre froment, de votre vin et de votre huile si douce, développer ma force, grandir, baigné de la rosée du ciel et engraisé de la substance de la terre, je devrais surpasser tous les autres et comme un géant courir triomphant dans la carrière. Hélas, je suis de ceux qui, pouvant acheter sans argent et sans rien

donner en échange du vin et du lait, meurent de faim et de misère. Mais loin de moi que je veuille ressembler aux insenses qui, mangeant à la sueur de leur front le pain de la douleur, refusent le pain infiniment meilleur qui leur est présenté. J'accours à vous, ô fils de Dieu, ravissant de beauté, vous seul, ô pain très pur, êtes mon aliment. Dans le silence de la nuit, j'ai soupiré vers vous, mon cœur était torturé par la faim. Dès l'aurore mes yeux se sont tournés vers votre tabernacle ; je me lèverai prompt et rapide et je me mêlerai à ceux que la pauvreté rend ingénieux à vous chercher. Les pauvres mangeront, ils seront rassasiés et rassasiés ils vous loueront, parce que vous leur donnez en temps opportun une nourriture plus douce que le miel.



CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — **S. Élisée, Prophète.**

Vertu „ — **La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.**

Sa Sainteté Pie IX, par un décret de la S. C. des Indulgences du 8 mai 1873, accorda à tous les fidèles qui pendant le mois de juin, en public ou en particulier, feront dévotement et avec un cœur contrit, des prières et des exercices de piété en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Une indulgence de sept années une fois le jour.

Une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.

1. **Mardi.** — L'Octave de Sainte Marie-Madeleine de Pazzi. — Intention : *Extension de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus pendant le mois.*
2. **Mercredi.** — S. Grégoire de Nazianze, Confesseur. = *L'Église et le Souverain Pontife.*
3. **Jeudi.** — L'Octave de l'Ascension de Notre-Seigneur. = *Tout l'Ordre du Carmel.*
4. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S. François, Confesseur. = *Les Missions des Carmes.*
5. **Samedi.** — Vigile de la Pentecôte. = *Les nouveaux Supérieurs.*
6. **Dimanche.** — **FÊTE DE LA PENTECOTE.** = *La conversion des pécheurs.*
7. **Lundi** dans l'Octave de la Pentecôte. = *Tous les Évêques de Belgique.*
8. **Mardi** dans l'Octave. = *Les pauvres et les ouvriers sans travail.*
9. **Mercredi** dans l'Octave. = *Les écoles catholiques.*
10. **Jeudi** dans l'Octave. = *Les juvénats de l'Ordre du Carmel.*
11. **Vendredi** dans l'Octave. = *Les défunts de l'Ordre.*
12. **Samedi** dans l'Octave. = *La propagation du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.*
13. **Dimanche premier après la Pentecôte.** — **FÊTE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.** = *La conversion des pécheurs.*
14. **Lundi.** — Notre Père S. Élisée, Prophète et Patriarche du Carmel. = *Les vocations religieuses.*
15. **Mardi.** — S. Basile, Confesseur Docteur. = *Tous nos missionnaires.*
16. **Mercredi.** — S. Barnabé, Apôtre. = *Les prédicateurs.*

17. **Jendredi.** — FÊTE-DIEU. = *Extension de la dévotion eucharistique.*
18. **Vendredi** dans l'Octave. = *Les noviciats des Carmes et des Carmélites.*
19. **Samedi** dans l'Octave. = *Les moribonds.*
20. **Dimanche deuxième après la Pentecôte.** — SOLENNITÉ DE LA FÊTE-DIEU. = *La réparation des outrages commis dans la sainte Communion.*
21. **Lundi** dans l'Octave. — *Tout le clergé tant régulier que séculier de l'Église universelle.*
22. **Mardi** dans l'Octave. = *Nos abonnés.*
23. **Mercredi** dans l'Octave. = *Plusieurs jeunes gens.*
24. **Jendredi.** — NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE. = *Son Éminence le Cardinal de Malines.*
25. **Vendredi.** — FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JESUS. = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.*
26. **Samedi.** — SS. Jean et Paul, Martyrs. = *Notre province du Brabant.*
27. **Dimanche troisième après la Pentecôte.** — Le Cœur très pur de Marie. = *Toutes les personnes dévouées au Carmel.*
28. **Lundi.** — S. Léon, Pape. = *Les familles chrétiennes.*
29. **Mardi.** — LES SS. APÔTRES PIERRE ET PAUL. = *L'extension de la foi catholique.*
30. **Mercredi.** — Commémoration de S. Paul. = *Actions de grâces reçues pendant le mois.*



LE SAINT SCAPULAIRE

Nous empruntons à un vieil auteur, le P. Georges de la Reine des Anges, religieux Carme de l'antique province allemande et professeur de théologie à l'Université de Cologne, quelques pages sur notre cher trésor, le Scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel. Ce Scapulaire, il aimait à le prêcher; car, dans l'évangile de chacun des cinquante-deux dimanches de l'année ecclésiastique il trouva un thème à développer sur l'origine, le prix, les inestimables avantages du saint habit de la Vierge. Nous sommes avec lui au vingtième dimanche après la Pentecôte. L'officier de Capharnaüm est venu demander à Notre-Seigneur la guérison de son fils, mais comme sa foi est imparfaite et hésitante, il a mérité cette réprimande : si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas, *nisi signa et prodigia videritis non creditis*. C'est parce qu'elle provient de l'incrédulité que Notre-Seigneur condamne ici la demande d'un signe. Abraham, Gédéon, Ezéchias avaient fait semblable demande dans la joie et l'étonnement de leur âme et ils avaient été exaucés. Ainsi S. Simon Stock a demandé à la Reine du ciel un signe de son maternel amour pour l'ordre du Carmel et Marie vient le lui donner : Reçois, mon fils, ce Scapulaire, c'est le signe de ma confraternité, c'est un signe de salut, *signum salutis*. Là dessus le P. Georges dit : Le Scapulaire est un signe et voici ce qu'il signifie. Maintenant laissons-lui la parole.

Le mot *signum* a dans nos saints livres ainsi que dans les auteurs profanes différentes significations. Assez ordinairement il veut dire une marque qui fait connaître une chose passée ou présente. Rahab a été bonne pour les explorateurs envoyés à Jéricho par Josué, elle leur a sauvé la vie; et le chef du peuple de Dieu lui a promis qu'elle et sa maison seraient préservées de tout mal, quand la ville tomberait en son pouvoir; mais comme signe auquel elle sera reconnue, elle doit laisser pendre à une fenêtre de sa demeure un ruban de couleur écarlate. A ce signe, en effet, sa maison distinguée des autres fut respectée par les conquérants.

Signum veut dire aussi : étendard, *sub signis* d'après *Tite Live*, signifiera sous les étendards, sous les drapeaux déployés.

Sceau, cachet sera aussi un des sens du mot *signum*, de même qu'il indiquera également le but, la cible vers lequel l'archer va lancer sa flèche : il m'a pris, dit le Prophète des lamentations, comme un signe (*signum*) pour son javelot. Enfin l'évangile emploie ce mot *signum* pour désigner le miracle, ce signe de la puissance divine.

En quelque sens que vous preniez ce mot, il s'applique d'une manière remarquable et glorieuse à notre Scapulaire. Le signe est-il pour vous la marque d'une chose présente ou passée? Hé bien, le Scapulaire est une marque très éclatante de la tendresse maternelle dont la sainte Vierge honore sa famille du Carmel. Entre la très auguste Mère de Dieu et ceux qui sont revêtus de ces livrées, a été conclue une alliance fraternelle dont le Scapulaire est le signe, de même que ce vêtement béni indique à ceux qui le portent les biens spirituels dont Marie leur a promis la surabondance. Il est la garantie donnée par la Mère de Dieu aux magnifiques promesses faites par son amour. Ainsi l'arc-en-ciel remet en mémoire la promesse de Dieu à Noé ; ainsi l'anneau, le bracelet et le bâton donnés en gage à Thamar par Judas, fils de Jacob, affirmaient la sincérité de ses promesses. En le donnant à S. Simon Stock, Marie dit expressément : " Cet habit de ton ordre est le *signe* de ma confraternité... C'est un *signe* de salut. Porter le Scapulaire, dit le P. Théophile Raynaud (de la Compagnie de Jésus), c'est avoir sur soi la marque extérieure d'une protection singulière accordée par Marie et qui assure des grâces particulières aidant à pratiquer avec plus de sûreté les commandements de Dieu et à atteindre plus certainement le but désiré de la béatitude. „ " Cet habit, ajoute un autre père jésuite, le P. Andres, est un gage „ extérieur de la tendre dilection dont la sainte Vierge enveloppe „ ceux qui le portent. Si rien ne peut manquer au salut de celui sur „ qui cette bonne Mère aura laissé tomber un regard de bienveil- „ lance, que sera-ce de celui qui aura pieusement porté ce signe du „ salut à savoir le Scapulaire de Marie? „ Si par impossible la Vierge fidèle oubliait ses promesses, le Scapulaire que nous portons les lui rappellerait sans cesse, et les anges et les saints faisant écho à la parole de Jésus mourant rediraient à Marie : Voilà votre

enfant; il porte en effet le petit habit que vous avez appelé vous même, ô Souveraine du monde, le signe de ma confraternité. Mais ce n'est pas à elle qu'il faut le rappeler, son cœur de mère se garde bien d'oublier. C'est nous qui oublions trop la protection dont notre Scapulaire est la garantie sensible. Prière muette et perpétuelle, le port du Scapulaire appelle jour et nuit la vigilance maternelle de la sainte Vierge. Mais comme nous sommes des créatures ayant une intelligence et un cœur il faut que notre intelligence et notre cœur se souvenant de la tendresse promise par le Scapulaire fassent monter vers Marie l'expression de la gratitude et une supplication confiante. Seulement ces actes ne peuvent se produire sans cesse, et alors le Scapulaire supplée et appelle cette protection bénie, sauvegarde dans les périls et gage de paix jusqu'à la fin des temps.

Le Scapulaire est aussi un étendard sous lequel viennent se ranger les enfants de Marie pour former un corps d'élite et marcher sur les pas de leur Reine dans les sentiers de la vertu; mieux que ne pouvait le faire le panache blanc du roi, il mène ceux qui le suivent sur le chemin de l'honneur. Comme toute dévotion vraie, la dévotion du Scapulaire exige que l'on s'efforce d'imiter Marie. Sans ce travail d'imitation, au moins voulu et essayé, la piété n'est pas complète; l'honneur rendu ne peut satisfaire pleinement; l'invocation n'a pas tous les charmes qui doivent la rendre victorieuse. Porter sur son corps le petit habit de la Vierge réclame qu'on veuille revêtir son âme d'humilité, de pureté, de charité, afin de ressembler un peu à celle qui se présente à nous comme le miroir de justice. Mais l'idée d'étendard rappelle aussi celle de guerriers qui groupés sous les plis du glorieux drapeau marchent ensemble, animés d'un même esprit, portant au cœur le même amour, obéissant au même chef et se soutenant les uns les autres pour arriver au même but. O Scapulaire du Carmel, bannière sacrée, tu abrites sous tes plis séculaires une foule innombrable de chrétiens qui sont unis dans la pensée d'aimer et de servir Marie de toute l'énergie de leur âme, et d'arriver, grâce à la protection si spécialement promise, au Ciel où on la voit, au Ciel où on la chante durant l'éternité. Signe de sa confrérie, le Scapulaire est donc le drapeau du régiment de la souveraine du Ciel et les soldats de cette troupe s'aiment et se soutiennent mutuellement en se com-

muniquant les biens spirituels que chacun d'eux peut posséder. Il faut s'arrêter un instant sur l'avantage mille fois précieux que nous signalons ici, et, pour le faire, nous laissons un instant le P. Georges pour écouter deux autres fils du Carmel, le P. Henri-Marie de Sainte-Thérèse et le P. Brocard de Sainte-Thérèse, qui se sont fait une joie de chanter la gloire du Scapulaire. « Aux deux insignes privilèges, il faut encore ajouter (parmi les avantages du Scapulaire, dit le P. Henri), la *Communion* de l'Ordre, c'est-à-dire la participation à tous les trésors spirituels des religieux, des religieuses, des confrères, des saints et des saintes qui ont appartenu à la famille carmélitaine.

Si vous portez le Scapulaire, vous êtes de moitié dans les prières, les sacrifices, les jeûnes et les pénitences de vos frères d'adoption qui vivent ici-bas : « Votre regard, dit l'abbé Dumax, a-t-il jamais franchi le seuil du cloître des Carmélites? Il y a là de véritables anges de la terre, que les anges du Ciel contemplent avec ravissement dans leurs austérités comme dans leurs prières. Que de trésors de grâces n'accumulent-elles pas, chaque jour et à chaque heure! Eh bien! tous ces trésors sont communs à l'associé du Carmel : il y a sa part. »

Pourriez-vous supputer les mérites acquis depuis sept siècles par tous les religieux Carmes (c'est-à-dire depuis l'établissement de la Confrérie)? Qu'ils aient été d'humbles cénobites, d'ardents prédicateurs, de zélés missionnaires, de généreux martyrs, n'importe; l'associé du Carmel jouit de tous les mérites de ces religieux; il participe à leurs veilles, à leurs jeûnes, à leurs larmes, à leurs prières, à leurs macérations, à leurs sacrifices, à leur quotidienne immolation.

Ce n'est pas tout. Levez les yeux sur cette multitude imposante de pieux confrères du Carmel qui ont vécu dans le monde.

Parmi eux vous trouverez des artisans, des pauvres, mais aussi des papes, des évêques, des rois, des princes. Par leurs vertus, ils forment l'élite de la société chrétienne depuis le XIII^e siècle. Calculez, si vous le pouvez, leurs bonnes œuvres? La chose est impossible; mais ce qui est vrai, c'est que tous ces biens vous appartiennent, si vous êtes membres du Carmel (1). »

(1) *Le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*, par le Révérend Père Henri-Marie de Sainte-Thérèse, Carme déchaussé. Paris, 1895, page 182.

Le P. Brocard dit de son côté :

Les confrères et les consœurs, en devenant membres de l'Ordre du Carmel, par la prise du S. Scapulaire, ont part à toutes les bonnes œuvres des religieux et des religieuses de l'Ordre : aux veilles, oraisons, jeûnes, travaux, soupirs, larmes, messes, prières, pénitences, disciplines, aumônes, sacrifices et autres biens spirituels ; car voilà les biens dont se compose le trésor de l'Ordre des Carmes, trésor toujours ouvert, non seulement pour les vivants, mais aussi pour les morts, à qui ces abondantes richesses peuvent être appliquées par manière de suffrages.

Ainsi, par le moyen de ceux auxquels il a le bonheur d'être associé, un confrère du Carmel, sans quitter sa famille, ses occupations, ses emplois et les devoirs de son état, participe tous les jours à toutes sortes de bonnes œuvres, et il est assuré d'avoir, dans l'Ordre du Carmel, de puissants médiateurs, qui intercèdent pour lui auprès de Dieu ; il moissonne là où il n'a pas semé ; il recueille, par les mains d'autrui, des fruits abondants de grâces et de mérites, durant tout le cours de sa vie. S. Jean vit, dans un ravissement, un ange dont l'office était de composer un parfum agréable des oraisons de tous les saints du Ciel (1). « Semblable à cet ange mystérieux, un confrère répand sans cesse, dit le Père Alexis de Sainte-Anne, devant le trône de Dieu, la suave odeur des vertus du Carmel. Il exprime dans sa personne le zèle du prophète Élie, la charité du grand Élisée, la religion d'un saint Cyrille, la patience d'un saint Anastase, l'impétuosité d'un saint Ange, la justice d'un saint Albert, la ferveur d'un Pierre Thomas, la vigilance d'un saint André Corsin, les abnégations d'un saint Jean de la Croix, les élévations d'une Thérèse, les abandons d'une Madeleine de Pazzi (2). »

Mais pour mieux faire sentir encore les merveilleuses utilités que l'union avec l'Ordre du Carmel procure aux fidèles, qu'il nous soit permis de donner ici un passage du discours de Mascarón sur la dévotion au saint Scapulaire ; là, nous dit-il, se trouve sûrement un heureux supplément à ce que nos prières ont de defectueux.

(1) Apoc. V, 8.

(2) *Exercices de pitié en faveur des Confrères du Saint-Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*, page 17.

Il en est des prières que nous faisons dans les associations particulières, comme de celles que nous faisons en commun dans la société des fidèles assemblés au nom de Jésus-Christ; nous conspirons tous ensemble pour faire une espèce de violence à Dieu-même; c'est l'expression de Tertullien, et cette violence lui est agréable. *Ad hoc vis Deo grata est.* Ainsi réunis d'une manière plus spéciale et plus étroite, les associés du Scapulaire forment avec les enfants d'Élie comme un saint concert où tous unanimement se font entendre à Dieu. De toutes les parties de la terre s'élèvent vers le ciel des voix que le Seigneur agrée; parmi ceux qui l'invoquent il compte de grands saints, mêlés, il est vrai, avec des chrétiens imparfaits, mais en considération des uns, il écoute favorablement les autres. Les plus fervents suppléent à ce qui manque aux plus faibles et aux plus tièdes, et de là quelle profusion de bonté de notre Dieu! Quelle facilité à exaucer des vœux confondus avec ceux des saints! Quel avantage, par conséquent, d'entrer ainsi en participation des satisfactions, des prières, des mérites enfin d'une portion choisie du troupeau de Jésus-Christ! Et que faut-il donc de plus pour vous donner la plus haute idée de l'association du Carmel et pour justifier l'utilité de ses effets (1)? »

Revenons au P. Georges et avec lui constatons que le mot *signum* voulant dire aussi sceau, cachet, s'applique une fois de plus au Scapulaire. Chez les anciens le cachet était employé à deux usages. S. Jean Chrysostome nous apprend d'abord que quand on avait recueilli quelques pièces de monnaie on les enfermait dans un sac ou dans un coffret que l'on fermait en le scellant; d'après S. Clément d'Alexandrie cet usage était si ordinaire que, le jour du mariage, le mari donnait à son épouse une bague, non pour lui servir de parure mais pour cacheter tout ce qui dans la famille demandait à être gardé avec soin. En second lieu, alors comme aujourd'hui, on apposait aux contrats le sceau qui en affirmait l'authenticité et en garantissait l'inviolabilité. Le Scapulaire est le cachet de la Vierge, il nous marque comme un bien appartenant à Marie. Durant une chasse, Charles VII

(1) *Recueil d'instructions sur la dévotion au Saint Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*, par le R. P. Brocard, Carme-déchaussé, page 3 8.

a capturé un cerf, il lui met un collier, sur lequel sont inscrits ces mots : ne me touchez pas, j'appartiens à César. Combien de fois parce qu'il aura vu sur nos poitrines le sceau de N.-D. du Carmel le démon se sera-t-il retiré confus et tremblant, n'osant pas effleurer de ses suggestions empoisonnées l'enfant de Marie. C'est ici qu'il faut rappeler un touchant épisode de nos saints Livres.

Parmi les jeunes Hébreux, captifs à la cour, Darius a remarqué Daniel. Il l'a vu si bon, si modeste, si favorisé de Dieu qu'il l'a pris en spéciale affection. Or, Daniel fidèle à la loi du Seigneur a prié son Dieu aux heures marquées, mais en agissant ainsi il a violé le décret de Darius et il a mérité la mort. Les grands de l'empire qui ont juré sa perte exigent et obtiennent du roi après une longue résistance que le jeune prophète soit jeté dans la fosse aux lions. « Votre Dieu vous sauvera », a dit à Daniel le souverain brisé de douleur ; mais craignant davantage la méchanceté de ses officiers. Darius scelle de son cachet royal la pierre qui ferme la fosse. Or devant ce lion rugissant qui rôde toujours autour de nous cherchant à nous dévorer ou tout au moins à nous faire une blessure, notre Scapulaire, sceau de la Vierge, nous protège et nous sauve ! Et si, malgré le Scapulaire, Marie permet que ces tentations nous assaillent, c'est que formidable au démon comme une armée rangée pour le combat, elle veut nous faire remporter une glorieuse victoire, à moins que ce ne soit nous-mêmes qui, té méraires et présomptueux, ayons été nous livrer, et donner à l'ennemi un facile triomphe. Quant à être alors le sceau qui atteste comme authentiques les conventions conclues, le Scapulaire revendique cette mission et il rappelle la parole de Marie. Voici le signe de ma confraternité, privilège pour toi et pour tous les enfants du Carmel..., voici un signe de salut, une sauvegarde dans les dangers, un gage de paix et d'éternelle alliance. Chez les anciens le cachet était gravé dans l'anneau que l'on portait au doigt ou que l'on avait suspendu au cou. Chez les Perses nul ne pouvait l'avoir qu'il ne l'eût reçu de l'amitié du roi ; chez les Hébreux au contraire cet anneau porté au cou distinguait les esclaves. Nous ne portons le Scapulaire que parce qu'il nous a été donné par la tendresse de Marie, et nous le portons fièrement comme les esclaves volontaires de l'amour que nous devons à la Mère de Dieu. Il est, selon le conseil du livre des Cantiques, il est un

sceau sur notre cœur donné à jamais à Notre-Dame, il est un sceau sur notre bras car toutes les actions de notre vie veulent affirmer que nous sommes les enfants de la Vierge sainte. Au magistrat chinois est donné un anneau dont il ne peut se dessaisir jamais; pendant le jour, il le porte sur lui, et pendant son sommeil il le tient sous son oreiller. Ce n'est pas sous notre oreiller que nous devons avoir le cachet de Marie, notre Scapulaire, c'est toujours; durant le travail de la journée, durant le sommeil de la nuit; et si, d'après Pline, on enlevait l'anneau à ceux qui allaient mourir, nous, nous prétendons garder notre Scapulaire, morts aussi bien que vivants. Qu'il reste sur notre cadavre et qu'il répète toujours que nous sommes à Marie.

Faudra-t-il ajouter, que, fidèle aux significations diverses du mot signe, le Scapulaire a servi de but aux traits vénéneux de l'ennemi. L'incrédulité le méprise, l'impiété le raille, le rationalisme hausse les épaules, le jansénisme s'en indigne, mais l'Église catholique par l'autorité de ses Papes, par la voix de ses évêques, par le zèle de ses prêtres, par les acclamations de ses fidèles enfants l'approuve et le bénit; tandis que réalisant le dernier sens du mot, le Scapulaire, prodige de l'amour maternel de Marie, prouve par des miracles sans nombre qu'il nous a été donné par la main toute puissante de la Reine du monde et le cœur tout aimant de la Mère de Miséricorde.

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Ce serait ici le lieu de prouver l'incomparable mérite de notre Vénérable Père comme Maître des Novices, en faisant passer sous les yeux de nos lecteurs la série des jeunes gens qu'il forma et qui tous devinrent et de saints religieux et des hommes remarquables qui occupèrent les charges les plus difficiles et répandirent dans le monde entier l'esprit et la réforme de notre séraphique Mère. Mais outre que cela ralentirait fort notre récit, nous préférons donner plus tard et avec plus de détails, les notices de quelques-uns des premiers Pères

de la Congrégation d'Italie. Nous continuons donc. Le mérite du P. Jean de Jésus, quoique caché dans l'obscurité du noviciat de la Scala, devait nécessairement transpirer au dehors. Il est vrai que dans sa famille religieuse, notre Vénérable était entouré de l'estime et de l'affection de tous. Le P. Pierre de la Mère de Dieu, commissaire apostolique de la nouvelle Congrégation, prédicateur de plusieurs souverains pontifes, professait pour lui un profond respect ; il le consultait dans les questions importantes que lui proposaient à lui-même et le Pape et les Prélats ecclésiastiques, et il recevait comme des oracles ses avis toujours dictés par la prudence et la sagesse. De plus, il lui avait confié le soin de son âme et chaque soir, il allait lui soumettre le bilan de sa journée tout entière, lui avouant ses fautes, lui demandant pardon et s'en remettant totalement à sa direction. Bientôt les étrangers découvrirent les dons de son intelligence et de son cœur, et de tous les côtés ils venaient lui demander le secours de ses lumières. Des prélats distingués, des cardinaux réclamaient de lui la science de l'oraison et de la sainteté. Parmi ceux-ci, on cite plus spécialement le cardinal de Côme, Ptolémée Gallio, et le cardinal de Sainte-Cécile, Sfondrato. Ce fut même pour répondre aux instances de ces illustres pénitents que notre Vénérable composa son ouvrage, intitulé : *École de Jésus-Christ*. Après avoir montré l'éminente valeur de cette école divine et rappelé les dispositions qu'il y faut apporter, l'auteur enseigne ce qu'on y apprend, à savoir : à mortifier les passions, à extirper les vices, à pratiquer les vertus, à user des dons et à goûter les fruits, les béatitudes, les faveurs gratuites de l'Esprit-Saint ; mais comme l'âme est ici-bas servie par des sens, l'auteur traite en dernier lieu de la réformation de ces sens et des diverses facultés de l'âme. Il ajoutera plus tard, sous le titre d'*École d'oraison*, des conseils encore plus détaillés qui aideront dans l'art si difficile de la direction des âmes.

Il est évident que les relations de notre P. Jean de Jésus n'avaient de but, conformément à la recommandation divine transmise par S^{te} Thérèse, que le bien spirituel des âmes, mais on pourra juger combien étendues et distinguées étaient ces relations par le nombre de cardinaux et d'hommes célèbres à qui il offre la dédicace de ses différentes œuvres. Son commentaire sur Job est publié sous les auspices

du cardinal de Montalto, son explication du Cântique des Cantiques est offert au cardinal Ptolémée, son pénitent, à qui ce travail revient à cause de l'ardeur avec laquelle ce prince de l'Église travaille à perfectionner en son cœur la charité divine. C'est au cardinal Pinelli, protecteur de l'Ordre, qu'il dédie son interprétation des *Lamentations de Jérémie*, et au cardinal Borghèse, neveu du pape Paul V, son traité de l'*Art de gouverner*. Son livre de l'*Amour de la paix* fut composé, comme le font conjecturer quelques mots de la dédicace quand la paix venait d'être rétablie, il est dédié au cardinal Odoard Farnèse et c'est à l'illustre cardinal Bellarmin, son ami, que notre auteur a offert son traité de la prédication ; mais des relations encore plus augustes lui ont permis de déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, du pape Paul V, la vie de S^{te} Thérèse, écrite en 1609, pour pousser à la Béatification de notre Mère, et l'ouvrage sur l'*Amour et le Culte de la Reine du Ciel*, imprimé à Rome en 1615.

Renommé comme directeur de conscience et écrivain mystique, le P. Jean de Jésus était encore grandement apprécié comme théologien ; on le savait profondément versé dans la théologie scolastique. Il vivait à Rome à l'époque où l'on discutait vivement sur la science moyenne et le pape Clément VIII l'avait nommé membre de la Congrégation *De Auxiliis*, mais le Père s'en était excusé sur sa santé toujours faible. Il avait dû cependant mettre sa pensée par écrit, il le fit dans un mémoire court, mais substantiel, qui fut loin de déplaire au Souverain Pontife. A cette occasion, les chefs des deux écoles opposées, les RR. PP. Maître Thomas de Lemos et Maître Grégoire de Valencia, venaient souvent en notre couvent de La Scala, pour conférer avec le Vénérable P. Pierre de la Mère de Dieu, qu'ils savaient fort instruit et fort bien vu du Souverain Pontife. Un jour, le P. Grégoire lui rendit compte de tout ce qui s'était passé dans les séances, et le pria de lui dire son opinion personnelle sur la grande question qui s'agitait : son but, en lui faisant cette demande, était de s'orienter lui-même, de puiser de nouvelles lumières, afin d'assurer le triomphe de sa cause, ou de découvrir de quel côté penchait Clément VIII, pensant bien que Sa Sainteté en aurait dit quelque chose au Vénérable P. Pierre, avec qui il traitait des plus graves affaires de l'Église. Celui-ci, ne voulant point se prononcer avant le

temps, ni donner à entendre ce que le Pape lui avait communiqué, répondit au P. Grégoire que cette matière exigeait, pour être traitée, plus de temps qu'il n'en avait à y consacrer, mais qu'il lui donnerait un Religieux qui le satisferait pleinement. Sur ce, il fit venir le P. Jean de Jésus-Marie, qui, en ce moment-là, tenait les clefs en l'absence du portier, et il lui ordonna d'exposer au R. P. Grégoire ce qu'il savait sur la question controversée. En voyant la petite taille du P. Jean, l'air timide de son extérieur, la réserve de son langage, le P. Grégoire fut fort étonné (c'est ce qu'il a avoué depuis) que le P. Pierre de la Mère de Dieu lui eût offert un tel religieux pour conférer avec lui sur un point aussi grave, et il se prit à penser qu'on n'entendait rien à cette matière, ou qu'on n'avait pas pour sa personne les égards qui lui étaient dûs. Le P. Jean s'excusa d'abord, et dit qu'il ne se croyait pas digne de s'expliquer en présence d'un aussi grand théologien et devant son supérieur ; mais, sur l'ordre réitéré de celui-ci, il fut forcé de s'exécuter. Alors, ouvrant sa bouche céleste, pour employer l'expression du P. Grégoire lui-même, il se mit à parler un latin plein d'élégance. Avant tout, il établit nettement l'état de la question, qu'il divisa ensuite en plusieurs points ; puis il reprit chacun de ces points, et les développa successivement avec autant de force que de subtilité, discutant ce qu'il y avait, de part et d'autre, de plus épineux et de plus contesté, rapportant les sentiments divers qu'il soutenait ensuite et qualifiait par des raisons et par l'autorité des saints, confirmant tout ce qu'il avançait par des passages de la Sainte Écriture, qu'il expliquait avec tant d'élégance et de solidité, qu'il paraissait avoir fixé sur ses lèvres l'éloquence de S. Jean Chrysostome et la science théologique de S. Grégoire de Nazianze. Il se borna, au reste, à exposer, mais dans les plus grands détails, l'état de la controverse, et ne prit parti, ni dans un sens, ni dans l'autre. Après avoir achevé, il rentra dans sa simplicité et dans son recueillement habituel. Le P. Grégoire qui, dès les premières paroles du Vénérable P. Jean de Jésus-Marie, était demeuré stupéfait et ravi, regardant comme un rêve tout ce qu'il entendait de cette profonde sagesse, à laquelle il était loin de s'attendre, ne fut plus à la fin maître de son émotion ; se levant de son siège, il se jeta aux pieds du Vénérable Père, et lui dit : « Mon Père, laissez-moi baiser vos pieds : je ne

sais ce que j'estime et vénère le plus en vous, votre science ou votre sainteté ; car vous venez de me donner, de l'une et de l'autre, une preuve éclatante. Tant de fois, je vous ai rencontré : et jamais vous ne m'avez fourni la moindre occasion de soupçonner l'immense trésor de science et d'érudition que vous renfermez au dedans de vous-même : dorénavant, je ne serai plus seulement votre admirateur, je veux être votre disciple (1). » (A suivre.)

UNE PAGE DE SYLVEIRA

Cette page, nous la donnons à nos lecteurs simplement à titre de curiosité. Pas plus que le savant auteur nous n'irons prendre fait et cause pour la réalité de la révélation qu'on va lire, mais il nous a paru intéressant de reproduire les arguments qui poussent l'auteur à conclure ; Quoi d'étonnant ! *Quid mirum !* Chi lo sa !

D'ailleurs Sylveira n'est pas un premier venu. Ses neuf volumes in-folio sur la Sainte Écriture ont certes de la valeur. Feller a beau dire que ce n'est qu'une compilation ; mais une compilation bien faite n'est pas à dédaigner. La *Catena Aurea* de S. Thomas d'Aquin est-ce autre chose après tout que la compilation des textes des SS. Pères ? Et cependant !! Nous pouvons en outre dire avec le Dictionnaire de la Bible, édité par le savant abbé Vigouroux : " Après avoir donné les sentiments divers sur chaque question avec la plus grande sincérité il (Sylveira) ne manque jamais de motiver son choix de la façon la plus judicieuse ". Or Sylveira fut un jour consulté au sujet d'une révélation célèbre et c'est sa réponse que nous donnons. Notre rôle consiste à traduire tout bonnement.

" La Vénérable Marie de Jésus de l'Ordre de S. François est très célèbre à notre époque tant à cause de ses éminentes vertus et des

(1) L'annaliste du Carmel réformé, le R. P. Joseph de Sainte-Thérèse ajoute ce qui suit : Le R. P. Grégoire de Valencia a raconté lui-même ce fait avec toutes ses circonstances, à notre T. R. P. Joseph de Jésus-Marie, alors Procureur général des Carmes déchaussés d'Espagne, et celui-ci l'a ensuite rapporté en présence de toute la communauté de notre couvent d'Avila. (*Reforma de los Descalzos*, t. IV, p. 45.)

nombreux bienfaits obtenus de Dieu par ses prières que par les remarquables et sublimes révélations dont elle a été favorisée par Dieu. En même temps la profondeur et l'élévation de sa doctrine ravissent d'admiration les plus grands théologiens (1).

Entr'autres révélations on rapporte qu'elle a vu présents au cénacle lorsque Notre-Seigneur instituait la sainte Eucharistie, notre père S. Elie et Enoch et que ceux-ci reçurent de la main de Notre-Seigneur la sainte Communion. Le Rév. Père et Docteur Andrés de la sainte Compagnie de Jésus, premier lecteur de théologie en son collège de Saragosse, rapporte cette révélation en son ouvrage intitulé : *Decor Carmeli*, page 431, num. 323, ch. 69. Or quand il fut question d'imprimer la Vie de cette Marie de Jésus, on hésita très fort et il s'éleva une grande controverse à propos de cette vision. Hénoc et Elie n'étaient pas baptisés, ils n'étaient donc pas capables de recevoir l'Eucharistie vu que le baptême est la porte de tous les sacrements. Alors le révérendissime Père Vicaire Général, Maître Joseph Ximenes Samaviego me demanda mon avis; par respect pour un si digne Prélat, je le lui donnai et le livre fut livré à l'impression.

Je pose d'abord comme principe certain avec Suarez que Hénoc et Elie bien qu'appartenant auparavant à la loi ancienne, aujourd'hui à cause du Verbe incarné, sont de la loi de grâce. Car selon qu'enseigne S. Thomas et avec lui tous les théologiens, ce qui différencie la loi ancienne et la loi nouvelle c'est que la première contemplait le

(1) La Sœur Marie de Jésus dont il est ici parlé n'est autre que la Vén. Marie d'Agréda. En effet, en sa *Cité mystique*, part. II, liv. VI, ch. XI, p. 529 du tome IV, Ed. Poussielgue 1857, elle dit : " Les mêmes anges allèrent prendre *Hénoc* et *Elie* „ là où ils étaient et les amenèrent dans le cénacle, le Seigneur voulant que ces „ deux patriarches de la loi nouvelle et de la loi écrite se trouvassent présents à „ la nouvelle merveille et à l'établissement de la loi évangélique, et qu'ils partici- „ passent à ses ineffables mystères. Sa très pure Mère, S. Jean, *Hénoc* et *Elie* „ furent au moment de l'élévation éclairés d'une plus vive lumière afin de mieux „ savoir, comment le corps sacré du Sauveur se trouvait sous les espèces du pain „ et son précieux sang sous les espèces du vin ... Ensuite S. Pierre, par le comman- „ dement de Notre Seigneur Jésus-Christ prit d'autres particules consacrées et com- „ munia Hénoc et Elie, et par les effets de cette communion ces saints personnages „ furent fortifiés de nouveau pour attendre jusqu'à la fin du monde la vision béati- „ fique... Les deux patriarches louèrent le Tout Puissant et lui rendirent de ferventes „ actions de grâces pour une telle faveur, après qu'ails saints anges les remirent au „ lieu d'où ils les avaient tirés. „

Christ dans l'ombre et comme devant venir, tandis que la seconde le considère présent et existant en réalité. Elie et Hénoch, d'après l'opinion commune, ne jouissent pas encore de la vision béatifique ; ils sont encore en ce monde en un lieu marqué par Dieu ; de là par une foi véritable ils reconnaissent le Christ comme présent, comme sauveur, comme rédempteur du monde. Autrement ils n'auraient pas la foi et ils seraient dans l'erreur. D'ailleurs Elie a été et a causé avec Notre-Seigneur sur le Thabor.

Je suppose en second lieu qu'Élie et Hénoch sont confirmés dans la grâce divine et qu'ils sont surabondamment comblés des dons célestes. C'est là, au témoignage de Suarez, l'opinion commune et Lézana le prouve par une foule d'arguments à la consultation troisième, n° 70. Par cette foi vive en le Christ, avec cette grâce divine, Elie et Hénoch sont unis à Notre-Seigneur et régénérés en lui comme les autres justes, ils sont les membres du Christ et de son Église. C'est ce qui arrive par le baptême de désir ; et S. Jérôme dit pertinemment (1) d'Elie et d'Hénoch qu'ils jouissent de l'union divine et qu'ils sont nourris d'un aliment céleste et invisible. Les autres Pères sont du même avis. Donc la révélation qui leur est faite de la présence et de l'existence du Christ, ensuite la grâce divine qui leur est concédée, enfin l'intervention de la puissance de Dieu remplacent pour eux le baptême, et suppléant à tout, en produisent pour eux les effets. L'effet du baptême est d'unir au Christ et de faire régner avec lui.

Il faut, de toute nécessité, dire que cette foi divine en le Seigneur Christ jointe à une si grande abondance de grâces remplace pour eux le baptême, porte de l'Église ; s'ils ne sont pas, en effet, membres ni du Christ, ni de son Église, ils doivent être comptés comme des catéchumènes ; car ceux-là sont catéchumènes qui ne sont pas encore dans l'Église, ainsi que l'enseigne saint Jean Chrysostome, saint Justin, saint Augustin ; or, peut-on dire cela d'hommes comme Élie et Hénoch. Ils seraient séparés du corps mystique du Christ, c'est-à-dire de son Église, ceux dont l'Esprit-Saint dit au livre de l'Apocalypse, chapitre II : " Ce sont là les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont toujours en la présence du Seigneur de la terre .. Et l'Église

(1) Lettre à Pammachius.

catholique les exalte et les honore comme des plus illustres de ses membres; elle leur élève et leur consacre des temples et des autels. Pour notre Père saint Élie en particulier, l'impératrice sainte Hélène lui érigea à Jérusalem une église magnifique qu'agrandit et rebâtit l'empereur Basile, comme Baronius et Corneille de la Pierre le racontent; le P. Dorothee de Saint-René affirme que la même chose s'est faite en beaucoup d'autres lieux; le martyrologe romain, au 20 juillet, compte et célèbre Elie parmi ses saints; l'illustre ville de Capoue, en reconnaissance de grands miracles opérés dans ses murs par le prophète l'a choisi et le traite comme Patron; et notre Ordre célèbre sa fête solennellement avec une messe et un office propre, et durant toute une Octave. Et ces hommes, lumières éclatantes et ardentes devant le Seigneur, objets de tant d'honneurs de la part de l'Église, seraient séparés du corps du Christ et de cette Église elle-même; nul n'oserait le dire. Donc il y a en eux une vertu divine qui supplée pour opérer en eux les effets du baptême.

En second lieu il est sûr que ce qui se fait par miracle et par la puissance divine ne doit pas suivre les règles ordinaires et communes. C'est Dieu qui ici agit en maître, c'est à lui à régler les choses comme il l'entend et à dispenser des lois selon qu'il le veut. C'est la doctrine de tous, Samson renverse la colonne et se tue ainsi avec une foule de Philistins; or, il est certain que nul ne peut se tuer soi-même; il en est de même pour sainte Apollonie qui, s'échappant des mains de ses bourreaux, se précipite dans le feu. Aucun séculier ne peut, c'est bien sûr, sans le ministre du Sacrement, prendre lui-même la sainte Eucharistie, et cependant une noble Anglaise qui fut décapitée sous Élisabeth, alla, avant de mourir, ouvrir elle-même le ciboire et se donna la sainte Communion. Le fait fut soumis aux docteurs de Louvain, et ceux-ci prenant l'ensemble des faits de son martyre jugèrent que c'était une inspiration de l'Esprit-Saint. De même si Élie et Hénoc se sont trouvés au cénacle quand Notre-Seigneur y institua la Sainte Eucharistie; c'est un fait non commun ni ordinaire mais inoui et miraculeux; on ne peut lui appliquer les règles communes et générales de l'Église, il faut y voir une spéciale et particulière disposition de la Providence.

Troisièmement, à la fin du monde Élias et Hénoc reviendraient

armés d'un pouvoir sans limite, en qualité de prêtres et d'évêques; ils administreraient les Sacrements, ils fulmineraient des censures. C'est ainsi qu'une foule d'auteurs interprètent ces paroles du chapitre XI, v. 5, de l'Apocalypse : " un feu sortira de leur bouche. „ Cette puissance du sacerdoce et de l'épiscopat, Dieu la leur confèrera immédiatement; car du moment que Dieu choisit quelqu'un pour telle ou telle chose à faire, il lui donne et lui communique tout ce dont il a besoin pour remplir son mandat. C'est dans ce sens que les Saints-Pères expliquent ces mots de Notre-Seigneur dans saint Jean, XII, 21. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. Si donc Dieu à la fin du monde doit donner à ces deux hommes choisis les pouvoirs les plus amples, quoi d'étonnant (*quid mirum*) s'il a poussé pour eux la bienveillance et l'amour jusqu'à les faire venir au cénacle et les faire communier avec les apôtres et recevoir son très saint corps consacré dans l'Eucharistie.

PRIÈRE INÉDITE DE SAINTE THÉRÈSE (1)

O mon Dieu, vous qui êtes la charité et l'amour même, faites que cette vertu grandisse en moi, et que son feu consume tous les retours de mon amour propre. Que je vous aime, ô mon unique trésor et ma gloire souveraine, au-dessus de toutes les créatures, que je m'aime moi-même en vous, par vous et pour vous. Que j'aime mon prochain de la même manière et supporte ses défauts, comme je désire qu'il supporte les miens. Que je n'aime rien de ce qui est en dehors de vous, qu'autant que cela puisse m'aider à aller à vous. Que je me réjouisse, comme je le fais maintenant, de ce que vous vous aimez parfaitement, et de ce que vous êtes aimé d'un amour non interrompu par les anges et par les bienheureux, dans la gloire, où ils vous contemplent sans voiles et face à face, et par les justes de la terre qui vous connaissent à l'aide de la lumière de la foi et vous regardent comme leur unique et souverain Bien, leur fin et le centre de leur affection et de leur amour. Je voudrais que toutes les âmes imparfaites et tous les pécheurs de ce monde aient pour vous le même amour. Avec votre secours, je vais les aider à vous aimer ainsi.

(1) Traduction du R. P. Grégoire de S. Joseph, de la Province d'Aquitaine.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE JANVIER 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey. R. P. Joseph Menezes.	5	1	1	1	8
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	4	2	2	—	8
Cranganore . . R. P. Elie de Saint-Joseph.	5	5	4	5	19
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	1	2	3	—	6
Cottar R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	13	13	5	18	49
Moulougamoude. R. P. Victor de Saint-Antoine.	6	4	1	1	12
	34	27	40	25	102

MALABAR

Diocèse de Vérapoly.

I. — LES PRIÈRES DU VIEUX NOCHER.

La nature du sol qui est généralement très sablonneuse, et la véhémence des eaux pendant la mousson ne permet pas de construire au Malabar des ponts, comme cela se pratique ailleurs. Pour transporter les nombreux passants d'une rive à l'autre des nombreuses rivières qui étendent leur réseau par tout cet archipel, le gouvernement a établi un système régulier de bacs. C'est une espèce de locomotive qui n'est guère en rapport avec l'esprit et les exigences du siècle, c'est vrai; mais enfin chacun après tout vient à peu près à temps, pour les affaires qui le mettent en mouvement. Quoi qu'il en soit, depuis de longues années un certain païen de la caste des Choghens faisait ce service sur un des fleuves qui traversent la paroisse de Vérapoly. Les dimanches et jours de fête il était très occupé à transporter les fidèles qui se rendaient

à l'église. Il le faisait toujours de bon cœur et mes Indiens étaient bien satisfaits de sa bonne volonté et de sa serviabilité. De temps en temps les chrétiens lui demandaient quand donc lui-même finirait par les accompagner à la messe. Cela se fera, cela se fera, répondait-il toujours. Allez ! mon temps aussi viendra. Cependant notre bon Caron se faisait vieux et il commença à sentir que le temps pressait ; car il avait fortement passé la soixantaine. Le vieux n'avait qu'un fils, qui quelques années auparavant avait été emporté par le choléra, en léguant au vieux grand-père l'héritage de trois ou quatre enfants. Le vieux Caron chérissait ses petits enfants et travaillait pour les nourrir avec la veuve, leur mère. Enfin, un beau jour il dit à sa bru : « Mon temps est venu, il faut que je pense à mon âge et que je me prépare à la mort. Suivez-moi au catéchuménat de Vérapoly, nous nous ferons chrétiens et après, si Dieu me prête encore vie, je continuerai encore à travailler pour vous soutenir ; entre temps les petits grandiront et pourront se suffire à eux-mêmes. » La bru lui répondit : « Père, allez, vous d'abord, je ne suis pas encore bien décidée ; à votre retour, après le baptême, je pourrai aller avec les enfants. » Le vieux fut bien un peu désappointé, mais enfin, inébranlable dans sa ferme résolution, il quitta ses petits-fils le cœur gros, et arriva à notre catéchuménat pour demander le baptême. Tout vieux qu'il fût, il se mit sérieusement à la tâche pour apprendre la doctrine et les prières. La tête par trop durcie au soleil eut de la peine à thésauriser toutes les belles et sublimes vérités de notre sainte religion. Mais s'il n'avait pas la gloire d'un grand succès il avait au moins le mérite de la bonne volonté devant Dieu. Au temps libre il était toujours prêt à faire les petits travaux qu'on lui adjugeait. Mais hélas ! un beau matin il ne put pas se lever ; il avait été pris la nuit d'une forte dysenterie. Immédiatement je le mis sous le traitement de nos chers frères Carmes médecins ; mais la maladie résista à tous les soins. En désespoir de cause on en vint à l'emploi des drogues du pays, qui furent également impuissantes à le soulager. Sentant qu'il s'affaiblissait de plus en plus, il demanda et reçut les sacrements de l'Eglise avec une foi et une piété réellement frappantes. Je fus profondément touché des sentiments de foi qu'il manifesta jusqu'au moment de sa mort. On voyait la grâce agir sensiblement dans cette âme. Il remercia Dieu avec de tendres effusions de gratitude et d'amour de lui avoir accordé dans ses vieux jours le bonheur de devenir chrétien. Il sentait son salut assuré. Enfin il s'endormit tout doucement de la mort des justes et moi-même j'eus le bonheur de l'accompagner à sa dernière demeure. Mais certainement une fois en possession du bonheur éternel il n'oublia pas qu'il avait laissé derrière lui dans le paganisme sa bru et ses petits-fils. Sans nul doute il doit avoir offert à Dieu pour le salut de ces êtres si délaissés mais si chéris de lui, des prières bien ferventes, car après un mois, la veuve vint avec ses enfants frapper à la porte du catéchuménat de Vérapoly. Aujourd'hui, toute la famille est chrétienne. Après le baptême un de nos bons chrétiens, pauvre lui-même mais honnête et charitable, recueillit toute la famille dans sa propre maison. La bonne veuve fait des cordes pour nourrir ses petits. Parfois le travail manque et puis elle crie au secours ; alors ce serait bien cruel de lui refuser l'obolé de la veuve. Aujourd'hui même le fils aîné âgé de dix à onze ans est venu me demander un petit secours pour

que leur mère puisse préparer un petit régal demain, fête de Noël, à toute la famille. On comprend naturellement que je lui ai donné de grand cœur. L'aumône n'était pas en rapport avec mes désirs car les secours d'Europe tardent beaucoup à arriver. Quoi qu'il en soit, on peut voir par ce récit trop succinct que les prières du vieux nocher ont obtenu la conversion de tous ses descendants.

II. — QUATRE FLEURS EXOTIQUES DU CARMEL

A coup sûr, toutes nos dignes Sœurs d'Europe et toutes les personnes attachées au Carmel par les liens spirituels ou ceux de la charité liront avec intérêt le récit suivant. c'est donc principalement pour elles que je trace ces lignes. Il y a quelque temps le Carmel du Tiers-Ordre de Vérapoly était en fête, mais malheureusement de nombreuses occupations m'empêchèrent de vous en communiquer les détails plus tôt. Les fondements du Tiers-Ordre régulier pour nos Sœurs indigènes exclusivement, ont été posés à Cunemão, il y a 25 années de cela. Dans la suite des temps, sont sortis de cette souche première les Carmels de Vérapoly, de Vaikam, d'Ajakayé, etc.

Or, depuis près de deux ans, les quatre premières postulantes du Carmel de Vérapoly, toutes quatre filles de bonnes et excellentes familles indigènes latines, attendaient l'heureux moment de pouvoir se donner à Dieu par la prise de l'habit du saint Ordre du Carmel. Le chapitre conventuel des anciennes avait témoigné sa satisfaction par son vote affirmatif et avait déclaré que ces bonnes personnes avaient pendant le courant de ces jours d'épreuves donné des garanties sérieuses d'une vraie vocation. Pour répondre enfin aux ardents désirs de ces jeunes et ferventes postulantes, on fixa le jour de la vêtue, qui, selon les usages de l'Ordre, fut précédé de plusieurs jours de retraite saintement passés avec Notre-Seigneur sous la direction du confesseur de la maison. Entre-temps les familles des postulantes furent averties de la résolution prise, et invitées à honorer la cérémonie de leur présence. Comme à ce moment certaines affaires avaient appelé Sa Grandeur Mgr Ferdinand, Evêque Carme de Quilon, à Vérapoly, on pria Sa Grandeur de vouloir bien présider la cérémonie et imposer le saint habit. Sa Grandeur, selon sa bonté accoutumée, accepta gracieusement. A l'heure fixée, c'est-à-dire à 7 heures du matin, les familles furent présentes, et il y eut une telle affluence, que la chapelle des Sœurs ne put suffire à contenir toute la foule. D'ailleurs, vu la modicité des ressources pécuniaires dans l'Inde, il faut toujours viser à faire d'une seule pierre non-seulement deux coups, mais autant qu'on en peut. Or, en prévision de pareils concours, on a bâti l'école de telle façon qu'on puisse la mettre en communication directe avec la chapelle en pareilles circonstances. La chapelle et l'école furent bondées. A 7 heures précises, Mgr Ferdinand fut conduit solennellement à la chapelle, à travers une haie d'oriflammes portées par les élèves de l'école et les orphelins des bonnes Sœurs.

Sa Grandeur était accompagnée de plusieurs Pères missionnaires Carmes pour l'assister pendant la cérémonie. Après que Sa Grandeur eut pris place sur le trône préparé pour la circonstance, on mena de la porte de clôture les quatre postulantes,

accompagnées chacune de sa marraine respective. Elles portaient toutes quatre le costume resplendissant d'or et d'argent des fiancées du pays. On y voyait briller toute la richesse du costume oriental. Sous le voile blanc on voyait descendre jusqu'à la ceinture de larges colliers en or; les bras étaient ornés de magnifiques bracelets également en or, et les pieds nus, selon l'usage du pays où les chaussures sont inconnues, ornés de gros anneaux d'argent.

Après qu'elles eurent répondu, prosternées aux pieds de Monseigneur, au questionnaire d'usage, un de nos Pères, Directeur de la Communauté, prêcha, en malayam, un sermon sur la beauté de la vocation au Carmel. Le sermon achevé, on dépouilla ces futures Épouses de Jésus-Christ de toutes ces vaines et futiles splendeurs du siècle, qu'elles-mêmes avaient hâte de quitter, et Monseigneur les revêtit de la bure du Carmel : de ce même saint habit sous lequel a battu si longtemps le cœur séraphique de notre Mère sainte Thérèse. L'amour maternel ne put résister à la vue de tant d'abnégation et de dépouillement; les mères des postulantes mêlèrent leurs sanglots aux prières des anciennes sœurs qui devaient, à l'avenir, être les mères selon la grâce de leurs filles selon la nature. En un mot ce fut un bien touchant exemple d'immolation et de sacrifice donné à tous nos Indiens présents, et à coup sûr, cette vêtue a produit sur eux un effet plus salubre que bien des sermons qu'on pourrait leur prêcher. C'était bien la vertu *in actu*. Il me serait difficile de dépeindre l'expression de bonheur qui se reflétait sur la figure des quatre nouvelles novices quand elles se virent enfin revêtues de l'habit du Carmel qui pendant plusieurs années avait fait l'objet de leurs vœux les plus ardents. Quand on leur eut posé la couronne de lis et de roses sur le voile blanc, on était tenté de croire que Dieu avait élevé quatre Indiennes à la nature angélique.

La vêtue finie, toutes les Sœurs voulurent renouveler leurs vœux entre les mains de Mgr Ferdinand. La rénovation des vœux achevée, Monseigneur célébra la sainte Messe à laquelle la communauté, les pensionnaires, les orphelines et plusieurs membres des familles reçurent la sainte Communion. Après la Messe, Monseigneur entonna le *Te Deum* qui fut chanté par les Pères missionnaires. On remercia chaudement Dieu d'avoir bien daigné faire des demoiselles Thérèse, Anne, Elisabeth et Véronique des filles de sainte Thérèse, sous les noms respectifs de Sœurs : Marie des Anges, Anne de Jésus, Catherine du Christ et Françoise des Cinq plaies.

Pour clôturer toute la solennité, Monseigneur donna solennellement sa bénédiction : pendant ce temps les quatre jeunes novices se tinrent prosternées au pied de l'autel tenant chacune en main un cierge ardent. La Sœur Anne de Jésus fut tellement transportée, que son voile blanc prit feu, qui cependant fut de suite éteint. Sans doute que l'Époux divin voulut lui signifier par cet accident qu'il exigeait qu'elle brûlât encore plus que ses compagnes du feu de l'amour divin.

C'est ainsi que se passa cette imposante et touchante cérémonie, et si nos frères, nos sœurs et nos amis d'Europe avaient pu en être témoins, ils n'auraient pas pu s'abstenir d'admirer avec nous comment notre Mère sainte Thérèse sait du haut du ciel se susciter des fils et des filles parmi les nations étrangères et dans les pays les plus loins.

lains, et ils se seraient écriés forcément avec nous : *Fili tui et filie tue de longe venient* (1)

III. — LA FILLE DU TAMBOUR DU VILLAGE RÉHABILITÉE

C'était un dimanche du mois de juillet dernier, époque où la mousson était arrivée à son apogée. Les eaux bourbeuses du fleuve montaient sans cesse, tout en se précipitant vers la mer avec une rapidité vertigineuse et dans leur course affolée elles commençaient à raser les premiers abords du rivage, qu'elles allaient sous peu couvrir tout entier, d'une nappe épaisse. Au-dessus de nos têtes les nuages sombres étaient emportés comme une plume vers les montagnes et dans leur course accélérée tombaient à des intervalles rapprochés en averses torrentielles. L'horloge marquait deux heures après-midi et on sonnait les cloches pour appeler les fidèles à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Inquiet, j'ouvris la porte du perron pour voir si les éléments en furie permettaient aux gens de se rendre à l'appel des cloches et si on aurait le temps de regagner le logis avant que l'inondation eût englobé tout le pays. J'aperçus alors une jeune femme se tenant dans la chapelle de la croix où les processions ont coutume de faire halte avant de rentrer à l'église. Elle avait le corps à moitié couvert de haillons sordides ; le froid et l'humidité la faisaient grelotter, elle s'était repliée sur elle-même et auprès d'elle, dans la poussière du sol, gisait un enfant revêtu du costume d'Adam pendant les heureux jours de son état d'innocence. Bientôt je reconnus en elle Rosa, la fille du tambour du village. — Qu'attends-tu là, lui demandais-je ? Hâte-toi de retourner au logis autrement les eaux t'en battront bientôt le chemin. — Aujourd'hui ni moi ni mon enfant, nous n'avons rien mangé jusqu'à cette heure, me répondit-elle. J'attends une aumône pour pouvoir m'acheter un peu de riz et ne pas mourir d'inanition. — Aujourd'hui, repartis-je, il te sera bien difficile d'obtenir une obole, car tu vois bien que les eaux empêcheront les fidèles de se rendre à l'église. Rentre chez toi, ton père te nourrira bien. — Sans aumône, reprit-elle, il est inutile que je me rende chez moi car depuis ma chute, continua-t-elle en me montrant le fruit de son péché, mon père et ma mère me font expier ma faute en me refusant toute assistance. Ils me forcent à vivre des aumônes que je peux recueillir, et vous le voyez bien, devant, dans cet état de dénûment, allaiter mon enfant, je suis trop faible pour travailler. — Alors, que feras-tu pendant le temps que durera l'inondation, lui demandai-je, car d'abord, pendant ces jours néfastes, chacun aura à soigner pour soi-même et puis tu ne pourras plus circuler pour demander l'aumône ? — Mon père, me répondit-elle, je mourrai de faim avec ma petite fille en expiation de ma faute. .

Voyant un tel dénûment uni à un pareil abandon et à un si grand repentir, je lui dis : — Rose, si tu veux sincèrement te relever, vivre en bonne chrétienne et gagner honnêtement ta vie par le travail, je vais prier les sœurs de te recevoir, car, il faut l'ajouter, cet état si pitoyable m'avait touché jusqu'au fond du cœur. — Je vous promets tout ce que vous voudrez, mon père, car je ne demande pas mieux que de


(1) Tes fils et tes filles viendront de loin.

sortir de cet état, de travailler et de reprendre tous mes devoirs religieux. — Ton père ou ta mère s'opposeraient-ils à ton entrée au refuge des sœurs? — Ils seront bien contents d'être débarrassés de moi, me répondit-elle. Sans perdre de temps, après avoir entendu sa réponse, je courus chez la Mère Supérieure, lui exposai toute l'affaire en peu de mots car le temps pressait, les eaux montant toujours... La bonne mère, comme de coutume, fut heureuse d'acquiescer à ma demande et quelques instants plus tard, la mère et la petite fille furent installées au refuge. Il était grandement temps, car je pus encore revenir à pied à la mission, mais deux heures plus tard, les eaux avaient envahi tous les terrains de Vérapoly et le courant était si impétueux qu'on ne pouvait qu'à grand danger circuler en barque. Les sœurs durent garder pendant tout le temps de l'inondation, dix à douze jours, une retraite forcée. Rosa n'avait plus gardé de cette fleur que le nom; de rose elle était devenue chardon quant au corps et à l'âme. Les bonnes sœurs profitèrent donc de ces jours de retraite forcée pour s'occuper de Rose au matériel et au spirituel. Elles lui firent faire un nettoyage complet et la préparèrent à faire une bonne confession. Elle avait besoin de se rafraîchir la mémoire pour ce qui regarde et la doctrine et les prières.

Un jour après l'inondation en me rendant à la chapelle pour célébrer la sainte Messe, je remarquai parmi les filles une inconnue, propre, bien portante et joyeuse. Après la messe, je fis appeler la mère pour lui demander si sans ma connaissance elle avait reçu une étrangère. Après quelques explications demandées et données, la mère me répondit : — Mais, mon père, c'est Rosa la pénitente. Oh, elle se trouve si heureuse et si contente! Elle s'est préparée à faire sa confession. Elle la fit, en effet, et reçut la sainte Communion le jour de l'Assomption avec la même ferveur que si cela avait été sa première. Aujourd'hui les sœurs en sont enchantées. Rosa occupe tous les matins la place du publicain pendant la sainte Messe, assiste à tous les exercices de piété avec une religieuse attention et le reste du temps elle se livre au travail. Devenue forte, grâce aux soins des sœurs, elle est capable de piler du riz pendant une grande partie de la journée. Les parents de Rosa sont reconnaissants du service rendu à eux et à leur fille si malheureuse autrefois et si bien réhabilitée aujourd'hui. Bien plus, mon agence matrimoniale toute de charité a trouvé un jeune homme qui veut bien après Noël consentir à faire de Rosa sa compagne. La petite restera à l'orphelinat. Il ne s'agit plus aujourd'hui que de procurer à la fiancée une modique dot. J'ai prié les sœurs de s'adresser au saint Evêque de Myre et peut-être ces pages viendront-elles à temps pour engager quelque cœur charitable à me tirer d'embarras.

FR POLYCARPE,
Carmine missionnaire.





FAITS DIVERS

On nous écrit du *Carmel de Lourdes* :

Depuis que le cher petit Enfant Jésus de Prague a pris possession d'une place d'honneur dans leur chapelle, les Carmélites de Notre-Dame de Lourdes ont obtenu, de ce divin petit Roi, de nombreuses faveurs. Leur dernière et récente fondation d'Ecosse doit lui être entièrement attribuée. Un concours de circonstances, dont le récit serait trop long pour ce simple exposé, ne laisse aucun doute que le royal *Petit Grand* a voulu que ces âmes, toutes dévouées à son culte, eussent l'insigne grâce de l'introduire dans cette Écosse devenue si hostile au catholicisme depuis bien des années...

Le jour même où la statue du divin Enfant fut reçue au monastère de Lourdes, une Sœur, originaire d'Ecosse, qui devait faire partie des religieuses fondatrices du nouveau Carmel et qui depuis quinze ans vivait dans le pieux asile situé en face de la grotte benie, murmura à l'oreille du bien aimé petit Jésus une prière qu'elle adressait chaque jour au ciel, dans l'intime de son âme, celle : qu'un couvent de Carmélites puisse s'établir dans cette contrée qu'elle aimait et pour la conversion de laquelle elle s'était offerte au Seigneur ; elle ajouta la promesse de ne jamais manquer l'occasion de le faire honorer si elle était exaucée. Aucune, dans le couvent, hormis celle qui le désirait, ne pensait à une fondation. La chose était matériellement impossible... Mais, Lui, il sait faire sortir le bien du mal : un nouveau projet de loi plus arbitraire, plus menaçant contre les Ordres religieux, parut juste à quelques jours de là, novembre 1895. Si ce projet était adopté il mettait à néant toute existence religieuse. La prudence demandait donc qu'en cas de fuite on s'assurât un lieu de refuge... Sans qu'on l'eût d'aucune façon sollicitée, une offre d'hospitalité vint d'Ecosse. Une propriété était mise à la disposition de la Mère Prieure et de toutes ses filles : on ne pouvait refuser ; les supérieurs consultés décidèrent que la Mère Prieure partirait avec une religieuse pour se rendre compte si l'habitation proposée pouvait toutes les abriter et de la manière dont on pourrait s'organiser. C'était au mois de décembre, époque peu engageante pour se mettre en route, surtout pour aller dans un pays aussi froid. Le saint Enfant Jésus de Prague fut du voyage, et, sous son patronage, celui-ci se fit dans les meilleures conditions. La maison offerte reunissait tout ce qu'on pouvait désirer pour une installation provisoire, mais ce qui impressionnait vivement la Révérende Mère Prieure, c'était le dénuement, le peu de tenue, la misère même qui régnaient dans les rares églises catholiques qu'elle visita. Les protestants se sont emparés de toutes les magnifiques et anciennes abbayes. Les catholiques, en très petit nombre, sont en général pauvres. Ils sont peu inquiétés. Ce peuple est très indifférent en matière religieuse et pour le convertir il faudrait obtenir un vrai miracle. Ce miracle, les Carmélites de *Fermwoodlee* (Ecosse) le sollicitent avec instances. Elles rapportent tout à cette grâce, leurs prières, leurs sacrifices, leurs pénitences. En cette vue c'est avec joie qu'elles ont quitté la

France, et Dieu seul sait ce qu'il leur en a coûté de s'éloigner de tout ce qu'elles aimaient ici bas ! de redire une seconde fois adieu à leurs familles accourues sur leur passage pour leur donner un dernier baiser, de renoncer à cette vie si douce qui liait leurs âmes à celles de Sœurs pensant comme elles et qui les avaient reçues, dans le berceau de leur vie religieuse, avec tant d'élan et de tendresse. Mais n'anticipons pas ; dans ce moment il n'était question que d'une installation momentanée et subordonnée aux événements. La Révérende Mère vit cependant plusieurs fois Mgr l'archevêque d'Edimbourg qui parla très sérieusement d'une fondation ; quelques ecclésiastiques appuyèrent cette demande. Pleine de zèle apostolique et entièrement soumise aux désirs du divin Maître, la Mère était portée naturellement aux sacrifices, mais il fallait attendre que la sainte Providence manifestât sa volonté. Elle quitta donc l'Ecosse y laissant de grandes sympathies et préoccupée intérieurement de la pensée d'y revenir d'une manière ou d'une autre si la persécution s'accroissait en France ou si la gloire de Dieu et le bien des âmes l'y rappelaient. Le cher petit Roi fut encore du voyage qui se fit comme le premier à souhait.

La funeste loi ne parut pas, mais la famille hospitalière essentiellement religieuse et généreuse poursuivait, soutenue par le grand prélat écossais, son ami, la pensée d'une fondation, pensée qui n'était pas connue de la communauté de Lourdes.

Plusieurs mois s'écoulèrent et rien ne faisait présumer que ce projet pût se mettre de longtemps à exécution lorsqu'un membre aimé et vénéré de cette famille écossaise tomba gravement malade. Il était en villégiature dans la partie la plus reculée des Pyrénées. Ses enfants accoururent pour le soigner et à leur passage s'arrêtèrent au Carmel de Lourdes. L'affaire de la fondation fut de nouveau agitée. Mais la Révérende Mère, tout en disant que la chose pouvait se faire, craignait cependant d'affaiblir son couvent en lui enlevant des sujets bien nécessaires. Le nombre voulu n'était pas dépassé et elle hésitait. Les fondateurs se rendirent alors à l'évêché de Tarbes et revinrent, chose surprenante, avec l'assentiment entier de l'Evêque « heureux, disait-il, de seconder les vues du Saint-Père en favorisant l'établissement d'un monastère de Carmélites en Ecosse ». Il fallut se rendre et penser à se séparer. Le Petit Grand était revenu, mais une autre statue avait été envoyée à sa place à Fermvoodlee et il voulait avoir du mouvement autour de lui, être honoré dans ce coin de terre qui le connaissait si peu. Ce fut au mois de juin 1896 que la Révérende Mère Marie-Joseph de Jésus, accompagnée de deux Sœurs choristes et d'une Sœur converse, repartit, bien émue, pour ce lointain pays auquel elle avait voué en son grand cœur un intérêt profond en raison de son éloignement du vrai. Arrivées en Ecosse, où elles furent chaleureusement accueillies, les Carmélites se hâtèrent de faire commencer les travaux voulus pour leur installation régulière qui cependant ne put avoir lieu que le 15 octobre, jour de la fête de notre séraphique Mère sainte Thérèse. Mgr l'archevêque d'Edimbourg vint lui-même, accompagné de plusieurs chanoines de son chapitre, présider la cérémonie de clôture. La petite chapelle, nouvellement peinte et dorée, était ravissante avec sa parure de marguerites. De chaque côté de l'autel, les statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph se détachaient sur un fond blanc parsemé de fleurs de lys, celle de l'Enfant

Jésus de Prague avait une place d'honneur. On l'avait triomphalement installée quelques jours auparavant. Dans le courant de septembre, deux autres Carmélites de Lourdes étaient venues rejoindre les premières arrivées qui avaient déjà reçu deux postulantes.

La messe fut très solennelle et très bien chantée. Le soir, après la bénédiction du très Saint-Sacrement, Monseigneur, assis devant l'autel, bénit particulièrement chacune des Carmélites agenouillées à ses pieds, puis il remit à la Révérende Mère Prieure les clefs de la porte conventuelle qui se referma quelques instants après sur ces saintes et volontaires recluses, heureuses de se retrouver derrière ces grilles qui effraient tant ! La, la Carmélite vit joyeuse, tout à son Dieu dans l'accomplissement fidèle de sa règle... Daigne le Seigneur agréer le sacrifice de ces âmes généreuses et bénir leur patrie d'adoption en l'éclairant du flambeau de sa Foi.

Depuis près d'un an que le cher petit essaim s'est posé à quelques lieues d'Edimbourg, dans un endroit solitaire et gracieux appelé Fermvoodlee, à un quart d'heure de Dumfertshiré, leur bien-aimé petit fondateur leur a donné fréquemment des preuves de son contentement en exauçant des demandes que lui seul pouvait mener à bonne fin. Aucune n'a eu à souffrir du changement de climat. Rien ne leur a manqué. Elles vivent tranquilles sous l'œil de Dieu, entièrement abandonnées à son bon plaisir, attendant tout de la divine Providence qui, par l'intermédiaire de la famille généreuse dont nous avons parlé plus haut, pourvoit largement à leurs besoins. Monseigneur s'intéresse paternellement à elles, elles ont tous les secours spirituels nécessaires et quelques préjugés, qui existent nombreux contre les couvents dans ce pays anti-catholique, ont déjà disparu.

Avec elles bénissons le Seigneur et répétons du fond du cœur : vive le saint Enfant Jésus de Prague. Et dans un élan de reconnaissance et de sainte joie, hâtons-nous d'ajouter : vive Notre-Dame de Lourdes qui vient, elle aussi, nous l'apprenons à l'instant, de donner une marque sensible de sa maternelle et puissante protection au Carmel de Fermvoodlee en daignant permettre qu'une goutte de l'eau de la source miraculeuse envoyée par les chères Carmélites à un Ecossais mourant lui rendit instantanément une santé que la science regardait comme impossible à recouvrer.

*
* *

Trait de protection de la Sainte Vierge.

Un prêtre de Paris, dans une lettre écrite au directeur de la *Semaine de Lucan*, sur la catastrophe du Bazar de la Charité, relate ce touchant épisode :

« Je le tiens d'un vénérable curé de Paris, qui visite une famille où la mère et la fille ont été aussi brûlées grièvement, mais sans danger pour leur vie. Elles étaient allées vers trois heures au Bazar avec leur frère, éloigné, hélas ! comme tant d'autres, de toute pratique religieuse.

A quatre heures, l'incendie éclate, et le jeune homme prend sa mère dans ses bras, et est assez heureux pour la jeter dehors, mais au prix de quelques brûlures ; il se précipite pour entraîner sa sœur, un ange de piété, et la sauver. Le feu l'entoure, et une

poutre enflammée tombe sur son chapeau sans lui faire plus de mal et sans le brûler. Sa pauvre sœur est sauvée, n'ayant que quelques brûlures, graves sans doute, mais qui ne mettent pas sa vie en danger.

Le lendemain, causant avec ses chères malades, le jeune homme disait à sa sœur : « C'est égal, c'est vraiment extraordinaire de voir qu'ayant reçu sur la tête cette poutre enflammée, je n'aie pas été brûlé le moins du monde ; si j'étais dévot, je dirais même que c'est miraculeux.

— « Et pourquoi ne le dirais-tu ? reprend sa sœur. Mon ami, va chercher ton chapeau. » Etonné, le jeune homme va chercher son chapeau en souriant. — « Regarde au fond et vois ce que j'y ai mis une heure avant de partir pour la vente de charité. »

De plus en plus intrigué, le jeune homme trouve avec émotion, au fond de son chapeau, une médaille miraculeuse... — « Dieu soit à jamais béni ! s'écrie le jeune sauveur, je reconnais le miracle, et demain matin je veux me confesser et communier en actions de grâces. »

*
* *

Veuillez avoir la bonté d'inscrire dans les *Annales* la grâce que j'ai obtenue par l'intercession du bon S. Joseph.

Depuis longtemps j'avais le désir de me consacrer à Dieu dans la vie religieuse ; j'eus beaucoup d'épreuves qui paraissaient insurmontables : pleine de confiance en S. Joseph, je commençai les neuf mercredis en son honneur au bout desquels je ne fus pas encore exaucée, je continuai cependant à prier avec plus de ferveur le patron des causes difficiles et désespérées ; enfin, touché de ma prière, il aplanit toutes les difficultés, en sorte que bientôt je serai l'heureuse épouse de Jésus.

Gloire, amour et reconnaissance au bon et grand S. Joseph.

UNE ENFANT DE MARIE.

*
* *

Marie, mère de ceux qui n'en ont pas.

Le vicaire d'une paroisse voisine de Paris nous racontait ce trait qui montre comment la sainte Vierge sait attirer, charmer l'innocence, et par suite, éclairer et convertir le pécheur.

Un jour, nous disait M. l'abbé X..., je remarquai une brebis étrangère mêlée au troupeau de mon catéchisme. Cette petite figure pâle et chétive qui s'était glissée au bout du dernier banc, ne m'était pas totalement inconnue : ma mémoire me rappela bientôt que l'intrus était fils du nouveau contre-maître de l'usine, homme d'opinions violentes et exaltées, orateur de club, mangeur de prêtres, etc.

Du reste, le petit semblait dépaycé dans le saint lieu. Il regardait de tous côtés et avait une attitude gênée, à l'extrémité de son banc. Je ne parus pas prendre garde à sa présence, mais, après avoir fini d'interroger mes enfants, j'allai à lui et le fis lever. Il tenait sa casquette à la main et me regardait avec de grands yeux tristes. Ses vêtements beaux et bien faits manquaient de fraîcheur. On devinait à les voir qu'une mère ne les avait point touchés.

— Tu vas à l'école, lui dis-je, as-tu entendu parler du bon Dieu?

Silence, geste vague et indifférent.

— De la sainte Vierge?

Le petit leva le front et soudain son visage s'anima.

— Oui, me dit-il tout bas, mystérieusement. J'ai entendu dire que les enfants du catéchisme ont une mère, la sainte Vierge. C'est pour cela que je suis venu... De grosses larmes roulèrent sur ses joues pendant qu'il ajoutait : J'ai tant besoin d'une mère.

Ce cri me toucha. Dès que mes élèves furent sortis, je revins au petit étranger.

— Viens, lui dis-je, je vais te mener à ta mère. — Il me jeta un regard profond. — A celle, continuai-je, qui remplacera ta mère.

Et je le conduisis à la blanche chapelle que les enfants de Marie ornent avec un soin pieux. Lorsque l'enfant aperçut la sainte image couronnée du diadème d'or, entourée de fleurs et éclairée du reflet des vitraux, il s'écria les mains jointes :

— Ah! la voilà. Qu'elle est belle! Croÿez-vous qu'elle voudra me prendre pour son petit garçon? Voyez, elle en a un autre entre les bras. Peut-être qu'elle n'a pas besoin de moi, et moi, si vous saviez! j'ai grand besoin d'une mère..., surtout depuis que je suis malade.

— Tu es malade, pauvre petit?

Il toucha son côté gauche.

— J'ai mal là, pas grand mal, seulement, je ne peux pas jouer ou courir avec les autres, alors le médecin m'a défendu de m'envoyer à l'école. Je suis malheureux tout seul à la maison. Papa m'aime bien, mais il est toujours sorti. On m'a dit que les enfants qui viennent ici trouvent une mère toute bonne et puissante, je me suis échappé et je suis venu.

Voici encore un de vos bienfaits, bonne Mère, pensai-je. Merci de m'avoir amené cette chère petite âme qui eût péri dans l'ignorance et dont la voix se mêlera bientôt, peut-être, aux concerts des anges.

— Croÿez-vous, répétait-il inquiet, qu'elle voudra de moi, la sainte Vierge?

— Sans doute, mon ami, mais il faut faire comme les enfants qui viennent ici et apprendre son catéchisme.

Je lui en mis un entre les mains.

— Merci, monsieur, je le lirai, bien sûr.

(A continuer.)

*
* *

On nous demande du Carmel du Havre, de remercier par l'organe des *Chroniques*, le saint Enfant Jésus de Prague pour plusieurs grâces spirituelles et temporelles.

ÉCHOS DE PARTOUT

Triduum solennel, célébré au Carmel de Pamiers, en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, décédée en 1286.

On lit dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Pamiers, vendredi 4 juin :

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les voûtes de la chapelle des Religieuses Carmélites de Pamiers retentissent encore des accents de triomphe, des chants d'allégresse et des prières ardentes que la chrétienne population de la ville épiscopale, durant trois jours d'extraordinaires solennités, a fait monter vers le Ciel en l'honneur de l'héroïque Servante de Dieu, la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, Professe Carmélite de l'ancienne observance, fondatrice, dans la Capitale du Midi, de la Confrérie du Saint Scapulaire, dont le culte immémorial a été reconnu et confirmé, le 11 février 1895, par Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII.

La fête de l'Ascension, particulièrement chères aux Filles de la séraphique Mère sainte Thérèse qui dans les profondeurs embaumées du cloître vivent une vie toute céleste et séjournent sans cesse sur les sublimes hauteurs du Thabor, a servi de merveilleux prélude à l'apothéose de sainte Jeanne. L'éloquent discours du T. R. P. Garaud, Prieur des Dominicains de Toulouse, sur l'inénarrable beauté du Fils de Dieu montant au Ciel, ses magistrales envolées vers la cité sainte, objet de tous nos desirs et de tous nos vœux ses regards d'aigle sur l'éternel, Soleil de Justice, ses véhémentes exhortations à secouer la boue de ce monde périssable et à se fixer à jamais dans la voie royale qui conduit à la Patrie, quelle admirable, quelle efficace préparation au Triduum qui devait suivre de si près le glorieux anniversaire du Triomphe de Jésus !

Nous essaierons à peine de décrire la superbe ornementation du saint temple. Des festons de verdure et d'élégantes guirlandes de buis encadraient le portail de la chapelle. A l'intérieur, les piliers disparaissaient sous de magnifiques tentures rouges et blanches semées d'étoiles d'or. De la voûte descendaient de riches oriflammes. L'écusson de l'Ordre du Carmel dessinait sous les corniches de la nef et du sanctuaire une frise du plus heureux effet. Au-dessus de l'autel, sur fond rouge, se détachait, au milieu d'une superbe bordure de lis d'or et d'argent et de roses blanches, le radieux tableau de la Sainte, transfigurée par la vision béatifique et planant dans les célestes splendeurs. Sur une banderole se lisait cette inscription en lettres d'or : *Bienheureuse Jeanne de Toulouse, priez pour nous*. A droite et à gauche de cette belle toile avaient été placées les images vénérées des deux Patriarches du Carmel, les prophètes Elie et Elisée, avec ces devises : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum. — Vivit Dominus in cujus conspectu sto.*

Conformément au programme, la paroisse de la Cathédrale a été la première à venir apporter son tribut d'hommages à l'illustre Vierge Toulousaine. Durant la messe de

communauté, célébrée lundi matin, par M. le chanoine Marrot, archiprêtre, le chœur des chanteuses a exécuté de très beaux motets de circonstance. La messe solennelle a été célébrée par M. l'abbé Sicre, directeur à l'Ecole Apostolique, et chantée par les élèves de l'établissement. Le même chœur de chant a alterné aux vêpres avec celui de l'Orphelinat de l'Hôtel-Dieu. Sa Grandeur assistait pontificalement au trône. MM. les Vicaires généraux, MM. les Chanoines, un nombreux clergé, les RR. PP. Carmes et leur Juvénat en costume de chœur remplissaient le sanctuaire. La nef était trop étroite pour contenir l'immense affluence des fidèles. Le panégyrique de Sainte Jeanne a été prêché par le T. R. P. Hippolyte, Prieur du Couvent des Carmes de Pamiers. L'éloquent Religieux a magnifiquement développé la vie de l'héroïque Vierge, suscitée par la Providence au moment où l'hérésie albigeoise ravageait le Midi de la France pour opposer aux débordements de l'impiété le spectacle d'une sainteté éclatante et la puissance irrésistible de la prière continuelle, de l'obéissance parfaite, de la chasteté, de la pauvreté volontaire et de la plus rigoureuse mortification, sous la règle de saint Albert. Il a montré la grande charité de Jeanne s'employant surtout à ramener ses concitoyens à la vraie foi si violemment combattue par la secte maudite dont alors Toulouse était infestée; affiliant à la pieuse confrérie du Saint Scapulaire, récemment établie, plus de cinq mille personnes dont elle fit comme une armée rangée en bataille pour enrayer les funestes entreprises des hérétiques et des Juifs; favorisant enfin si bien les progrès du Tiers-Ordre du Carmel qu'elle peut à bon droit en être regardée comme la fondatrice.

Le prédicateur a établi de très justes rapprochements entre l'époque si tourmentée où vivait sainte Jeanne et le temps où le prophète Élie anéantissait les faux prêtres de Baal, faisant descendre par ses prières le feu du Ciel qui consumait l'holocauste et les ondées qui fécondaient les solitudes jusque-là desséchées du Mont Carmel. A l'heure présente, aussi, a-t-il ajouté, les sectateurs de Baal portent de sacrilèges défis aux serviteurs de Dieu. A l'exemple d'Élie, comme Jeanne de Toulouse, prenons en main le drapeau de la prière, de la foi, de la sainteté, le drapeau des âmes d'élite que dévore le zèle pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Et, nos supplications toucheront le Cœur du Souverain Maître; ses ennemis seront confondus, le feu du ciel consumera notre holocauste, la rosée d'En-Haut fera reflourir les solitudes desséchées, et la victoire glorieuse, éclatante, éternelle, restera aux zéloteurs du Dieu des armées. — Cette magistrale instruction dont une pâle analyse ne saurait donner une idée a produit sur l'auditoire une profonde impression.

(A continuer.)

*
* *

Londres, 27 avril 1897.

Nous lisons dans *The Catholic Gazette* cet appel pressant fait pour l'église de nos Pères de Londres

Eglise des Carmes Kensington.

Les offices du jour de Pâques dans l'église des Carmes de Kensington ont été imprégnés de cette atmosphère de piété qui est la caractéristique de cette église. A la seconde Grand-Messe la musique a été dirigée par l'organiste.

L'église avait revêtu une beauté ravissante. Elle était tout ornée de plantes diverses. Chaque autel était richement pare. Les couleurs des fleurs variées, celles des magnifiques tapis mêlaient leur éclat à la douce lumière que tamisaient les magnifiques vitraux. La gazette ajoutait : mardi prochain la duchesse douairière de Newlaert ouvrira un bazar à la halle de Kensington pour arriver à payer complètement la dette de l'église et du couvent des Carmes. Parmi les patrons de l'œuvre on cite : Lady Cottenham, Lady Denbigh, Lady Southevel, Lady Clifford, S. A. R. le Prince Max de Saxe, etc. Les Diles Douste, M. Albert Chevalier et plusieurs autres artistes ont promis leur concours.

Nous complétons les renseignements concernant les élections du mois de mai en nos deux provinces de France. Dans la province d'Avignon ont été élus Prieurs et Sous-Prieurs : à Montélimart, les RR. PP. Adrien et Marie-Laurent ; à Montpellier, Elisée et Jean ; à Rennes, Maurice et Yves. Les Vicaires sont : à Paris, le P. Albert-Marie ; à Lyon, le P. Bruno ; à Laghet, le P. Abel ; à Saint-Omer, le P. Constantin ; à Castelet, le P. François de Sales.

Dans la province d'Aquitaine le définitoire est composé des RR. PP. Grégoire, Carpere, Etienne et Marie-Ephrem. A Broussay sont respectivement Prieurs et Sous-Prieurs : les PP. Spiridion et Cyrille ; à Bagnères, les PP. Raphaël et Marie-Amand ; à Carcassonne, les PP. Fulgence et Maxime. Comme Vicaires il y a : à Bordeaux, le P. Grégoire ; à Agen, le P. Basile ; à Carcassonne, le P. Etienne ; à Pamiers, le P. Hippolyte.

NÉCROLOGIE

Le *Weekly Register* du 15 mai dernier nous apprend la mort prématurée d'un artiste chrétien, qui tenait de trop près au Carmel de Lourdes, pour que les *Chroniques* ne se fassent un douloureux devoir de reproduire ici les lignes émues consacrées à sa mémoire par le journal anglais.

« Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Michel-Alfred Noyer, organiste et maître de chœur à l'église des Carmes de Kensington, depuis un quart de siècle. Né à Limoges, en France, où son père et sa mère vivent encore, Noyer fut d'abord destiné au sacerdoce, et acheva ses études d'humanités et de philosophie au séminaire de sa ville natale. Cependant, malgré cette première direction, il se sentit décidément attiré vers la carrière musicale, et il faut convenir qu'il était merveilleusement doué de ce côté. Avant de se développer avec l'âge en une riche et sonore voix de bariton, l'enfant eut d'abord la plus belle voix de *contralto* qui se pût entendre. Aussi avait-il appartenu dès ses premières années à la maîtrise de la cathédrale de Limoges, prenant même déjà place, entre-temps, à l'orgue d'accompagnement du chœur. Il acquit ainsi la connaissance parfaite et le goût affiné du plein-chant et de la musique d'église en général. Après quelques années d'étude au Conservatoire de Paris, sous M. Faure, il obtint la charge de répétiteur à l'Opéra. La guerre franco-allemande appela le jeune musicien à des devoirs moins harmonieux sur le champ de bataille. A la paix de Versailles, il vint chercher à Londres un nouveau débouché, et, ayant fait la connaissance d'un Père Carme de la communauté de Kensington, presque entièrement française à cette époque, il fut retenu d'abord comme simple choriste, puis au bout de quelques

mois, comme organiste et maître de chœur. Il devint aussi professeur de musique au couvent de l'Assomption de Kensington Square, et au Sacré-Cœur de Rochampton et de Brighton.

» Le haut renom de l'église des Carmes pour la musique religieuse fut surtout son œuvre. C'est qu'en effet comme exécution, goût, feu sacré, Noyer ne laissait rien à désirer. Son jeu, bien que non classique, était parfait et brillant. Il connaissait son instrument, il l'aimait, il en tirait le meilleur parti possible. Il composa aussi beaucoup ; notamment deux messes remarquables, l'une pour voix d'hommes avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, l'autre pour les dimanches de l'Avent et du Carême, sans accompagnement. Les meilleures de ses pièces détachées sont un *Veni Creator*, un *Ave Maria*, les hymnes liturgiques de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Depuis quelque temps la santé de M. Noyer allait déclinant. Cependant on n'eut pas de crainte sérieuse jusqu'en octobre dernier, où il fut obligé de prendre plusieurs mois de repos. Il revint à son cher orgue en février. Mais la joie générale qui salua son retour fut de courte durée, car le troisième dimanche du carême il termina sa carrière musicale, en faisant exécuter sa propre messe. Durant les sept semaines de sa maladie, il fut constamment préoccupé de l'église des Carmes. Dans le délire il chantait encore le *Magnificat* et des morceaux de différentes messes. La fin arriva dimanche matin au point du jour. M. Noyer laisse une veuve sans enfants. Ce fut dans la pratique de la vie un vrai chrétien, un catholique complet. Jamais sans cela il ne serait entré dans l'esprit de l'Eglise comme il le fit. Sa mort est une perte irréparable pour les Pères Carmes et leur nombreuse congrégation.

R. S. P. »

Ajoutons, d'après des renseignements particuliers, que le regretté défunt fut visité chaque jour durant sa maladie par nos Pères de Kensington, dont il était l'ami intime. Il voulut suivre sur son lit de douleur tous les offices de la semaine sainte, et reçut plusieurs fois la sainte Communion avant d'être administré. Détail bien touchant, lorsqu'il fut enseveli au cimetière de Putney, ses choristes du *Carmelite Chœur* se rangèrent autour de la tombe et chantèrent, comme dernier adieu à leur Maître aimé, une pieuse élogie. Un service solennel a été célébré depuis dans notre église de Londres. Le Seigneur daigne récompenser dans le sanctuaire éternel celui qui sut si bien comprendre et interpréter dans le sanctuaire de la terre les divins mystères de la Liturgie sacrée et dont l'art tout théologique fut un véritable apostolat au milieu de la fervente « communauté » catholique de la grande métropole anglaise. Nous recommandons M. Michel-Alfred Noyer aux prières de nos lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Une de nos plus zélées tertiaires de Paris nous envoie, en nous priant de l'annoncer, le petit livre intitulé : **La Providence et l'incendie du Bazar de la Charité**, par le P. H. LEROY, S. J. Paris : A. Josse, 31, rue de Sèvres, 40 centimes. Franco, 50 centimes. Les 100 exemplaires, 50 francs, franco.

Personne, croyons-nous, n'a traité ce sujet avec plus de précision, de clarté et d'une façon plus doctrinale que le P. Leroy... Tout dans cette brochure est vraiment lumineux et nous pensons que le lecteur y trouvera repos pour l'esprit et consolation pour le cœur. Le propager serait faire une œuvre excellente.

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-SIXIÈME TRÉSOR

NOS PÉCHÉS

Tu as vu, mon âme, combien de trésors et quels trésors immenses tu possèdes en Dieu le Père, en Dieu le Fils, en Dieu le Saint-Esprit, ou bien encore dans les saints qui sont les amis de Dieu et même dans son ennemi le démon. Mais que diras-tu maintenant, si je te montre, dans ta demeure, au milieu des biens qui t'appartiennent, une mine féconde et facile à exploiter? Quel plaisir de pouvoir devenir riche de son propre fond! Allons, cherche vite, je ne veux pas te faire languir; cherche dans ta demeure quelque chose qui soit vraiment tien, quelque chose que tu n'aies pas emprunté, quelque chose que tu ne doives à personne, pas même à Dieu, quelque chose enfin dont toi seule sois l'auteur : c'est cela que j'appelle ton trésor.

Tu te troubles, mon âme; tu hésites, je le vois; tu doutes de moi. C'est que dans ta demeure rien ne se présente l'appartenant en propre, si ce n'est ton péché, ton iniquité. — Cette peste, dis-tu, cette abomination, comment peut-on l'appeler trésor? — Et cependant c'est bien cela. Oui, tes péchés eux-mêmes sont pour toi un trésor, pourvu que tu saches bien t'en servir; un trésor très ample où tu peux puiser de très grands biens.

O Seigneur, quelle audace est la mienne! mais c'est vous-même qui me rendez audacieux, vous, mon Rédempteur et Sauveur, qui ne vous êtes donné à moi comme tel qu'à cause de mes péchés. D'où vient que l'Eglise, votre épouse, s'écrie dans l'excès de sa joie : O heureuse faute qui nous a valu un si grand Rédempteur! O péché d'Adam, péché vraiment nécessaire, puisque le Christ devait donner sa vie pour l'effacer! Ainsi donc, mon âme, on peut l'appeler bonheur, on peut l'appeler mérite, on peut l'appeler nécessité, le péché : pourquoi serait-il interdit de le nommer trésor?

Mais vous-même, ô bon Jésus, n'avez-vous pas comparé l'auteur du péché, le pécheur à une pièce d'or? Pour trouver cette drachme perdue, si précieuse à vos yeux, n'avez-vous pas allumé la lampe, balayé avec soin toute la demeure? L'ayant découverte à grand-peine, vous avez convoqué amis et voisins : Félicitez-moi, leur dites-vous alors, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.

Et si, laissant les paraboles, nous en venons à vos actions réellement accomplies, Seigneur Jésus, c'est encore vous que nous voyons au bord du tombeau où gisent avec Lazare tous les pécheurs. Depuis quatre jours ils sont là; une odeur infecte s'exhale de ces cadavres; les sœurs elles-mêmes ne la sauraient supporter. Pour vous, mon Dieu, cette infection n'est rien; vous faites ouvrir le sépulcre. En Lazare mort vous ne voyez rien de sordide; vous n'y voyez et n'y faites resplendir que la gloire de Dieu. Puis donc que vous chérissez le pécheur au point de faire dire aux gens : Voyez comme il l'aimait! Ne faut-il pas dire que vous possédez dans les pécheurs des trésors cachés? Et en effet comment connaîtrait-on votre immense miséricorde si vous n'aviez pas les pécheurs envers qui l'exercer? Où prendriez-vous l'exemple pour nous apprendre à aimer même nos ennemis, à faire du bien à ceux qui nous haïssent, s'il n'y avait pas des méchants parmi les bons, des pécheurs parmi les justes, sur qui faire tomber la pluie et lever votre soleil? Oui, Seigneur, vous laissez à l'iniquité le droit de paraître pour que davantage brille la charité. Vous permettez qu'on voie sur la terre l'homme pécheur pour qu'on y voie l'homme Dieu venu pour sauver le pécheur. (A suivre.)

CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — S. Élie, Prophète.

Vertu „ — Zèle et ferveur au service de Dieu.

1. **Jedi.** — Octave de S. Jean-Baptiste. = Intention : *Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII.*
2. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. = *Tous les serviteurs de Marie.*
3. **Samedi.** — Cinquième jour de l'Octave des Saints Apôtres. = *La sainte Église persécutée.* — (*Jeûne de l'Église.*)
4. **Dimanche quatrième après la Pentecôte.** — FÊTE DU TRÈS PRÉCIEUX SANG DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — *La conversion des pécheurs.*
5. **Lundi.** — SS. Cyrille et Méthode, Evêques. = *Tout l'Ordre du Carmel.*
6. **Mardi.** — Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul. = *La propagation de la foi catholique.*
7. **Mercredi.** — Sixième jour de l'Octave de la Visitation. = *La guérison d'un jeune homme.*
8. **Jedi.** — S^{te} Elisabeth, Veuve. = *Le soulagement des pauvres et des indigents.*
9. **Vendredi.** — Octave de la Visitation. = *La Belgique et tous ses intérêts.*
10. **Samedi.** — Les Sept Frères Martyrs. = *Nos missionnaires.*
11. **Dimanche cinquième après la Pentecôte.** — B^{se} Jeanne Scapelli, Vierge, de l'Ordre. = *Toutes nos Sœurs Carmélites.*
12. **Lundi.** — S. Jean Gualbert, Abbé. = *Tous nos Pères qui se dévouent au saint ministère.*
13. **Mardi.** — Translation de Notre Mère S^{te} Thérèse. = *Le développement de l'Archiconfrérie Thérésienne.*
14. **Mercredi.** — S. Bonaventure, Evêque et Docteur de l'Église. = *Tous les ordres religieux.*
15. **Jedi.** — S. Henri. — *Vigile de Notre-Dame du Mont-Carmel.* = *L'extension du culte de Notre-Dame du Saint-Scapulaire.*
16. **Vendredi.** — FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, PATRONNE ET TITULAIRE DE TOUT L'ORDRE. = *Tous les membres de notre saint Ordre, vivants ou décédés.*

On peut gagner une indulgence plénière pendant l'Octave (les membres de l'Archi-

confrerie peuvent en gagner une seconde aujourd'hui). De plus, depuis les premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil, le jour de la fête, indulgence à l'instar de la Portioncule, dans toutes les églises de l'Ordre.

17. **Samedi.** — Deuxième jour dans l'Octave. = *Les noviciats de l'Ordre.*
18. **Dimanche sixième après la Pentecôte.** — Troisième jour dans l'Octave. = *Son Éminence le Cardinal de Malines et son archidiocèse*
19. **Lundi.** — Quatrième jour de l'Octave. = *Les Confréries de Notre-Dame du Mont-Carmel et leurs membres.*
20. **Mardi.** — S. ÉLIE, Prophète, Patriarche du Carmel. — *Indulgence plénière une fois dans l'Octave.* = *Les Missions des Carmes.*
21. **Mercredi.** — Sixième jour dans l'Octave. = *Les bienfaiteurs et les bienfaitrices de nos Missions.*
22. **Jeudi.** — Septième jour dans l'Octave. = *Tous les abonnés aux Chroniques.*
23. **Vendredi.** — Octave de Notre-Dame du Mont-Carmel. = *Les âmes du Purgatoire.*
24. **Samedi.** — S. Camille de Lellis. = *Les malades.*
25. **Dimanche septième après la Pentecôte.** — S. Jacques, Apôtre. — *Jour consacré à honorer le saint Enfant Jésus.* = *La jeunesse chrétienne.*
26. **Lundi.** — S^{te} ANNE, Mère de la très sainte Vierge. = *Les écoles catholiques.*
27. **Mardi.** — Octave de S. Élie. = *Nos Supérieurs généraux.*
28. **Mercredi.** — SS. Nazaire et ses compagnons, Martyrs. = *La conversion des infidèles.*
29. **Jeudi.** — S^{te} Marthe, Vierge. = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.*
30. **Vendredi.** — S. Vincent de Paul. = *Les orphelins et les enfants délaissés.*
31. **Samedi.** — S. Ignace. = *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*





LA TRANSVERBÉRATION

DU

CŒUR DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Lisant un jour l'admirable ouvrage écrit par le P. Blot sur la messe de Notre Mère sainte Thérèse, je me promis d'en faire savourer le charme aux lecteurs des *Chroniques du Carmel*. La fête de la transverbération m'en fournit une occasion ; j'en profite. Puisse cette lecture donner le goût de lire tout entier le volume qui tient, comme disait l'évêque de Carcassonne, sous le charme des émotions les plus suaves et les plus édifiantes.

C'est sous forme de lettres à une Prieure des Carmélites que le P. Blot a écrit son ouvrage. La seizième traite des ressemblances qui existent entre sainte Thérèse et Jésus et Marie. Il y en a quatre : la sagesse, l'holocauste, l'amour et la miséricorde. A propos de l'amour, l'auteur traite de la transverbération ; après en avoir parlé au point de vue de l'art, de la poésie, de l'expression, il signale quelques ressemblances avec Jésus et Marie dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Lui-même va nous développer sa doctrine.

Il me semble, ma révérende Mère, que je vous ai assez, peut-être trop parlé de la transverbération au point de vue de l'art, de la poésie, de l'expression ; je m'étendrai d'autant moins sur le fait lui-même. Je tiens cependant à vous y signaler encore quelques ressemblances avec Jésus et Marie, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Elles pourront vous être ainsi un sujet de méditation, devant l'autel comme devant la croix, quand vous assisterez corporellement au sacrifice de la messe, ou spirituellement au sacrifice du Calvaire.

Dans le passé, la transverbération fut réelle et physique pour le cœur de Thérèse, comme pour le Cœur de Jésus ; le dard avait même plus d'un rapport avec la lance : il était long et avait du fer à son extrémité. Les hollandistes notent le contre-sens commis par des écrivains et des peintres : les uns ont traduit par *large* un adjectif espagnol qui signifie *long* ; les autres ont représenté sur la toile un

dard très court. " Je voyais dans les mains de l'ange, dit la sainte, un dard qui était d'or et long, *largo*, et dont la pointe en fer paraissait avoir un peu de feu, *al fin del hierro un poco de fuego* (1). Alfred Maury se trompa plus grossièrement en 1843, dans le livre où il soutint que cette transverbération ne fut jamais qu'une allégorie, qu'une blessure spirituelle, dont un texte de l'Écriture : *Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi*, vos flèches ont pénétré en moi (Ps. XXXVII, 3), suggéra l'idée au peintre Alphonse Cano : il se plut à retracer cette image au pinceau, un siècle après la mort de la sainte, et il le fit avec tant de perfection que les humbles et les simples crurent à la réalité. Non, non, le cœur de votre séraphique Mère fut matériellement percé, la cicatrice en est toujours visible, et les lèvres de la plaie sont à demi brûlées (2).

C'est peut-être en cela qu'il diffère le plus du cœur de Marie; mais il lui ressemble entièrement pour la cause de cette blessure. L'amour, dit Corneille de la Pierre, est la mesure de la douleur, *mensura doloris amor*, et plus on aime vivement, plus on compatit douloureusement à l'être aimé (3). Aussi le P. Eudes, après avoir prouvé que le cœur de Marie fut le sanctuaire et l'encensoir, le prêtre, la victime et l'autel du divin amour, conclut-il qu'il fut le centre de la croix et le roi des martyrs. Il énumère les croix qui vinrent, de la part de Dieu, des hommes, des événements et des choses, se planter dans ce cœur virginal et maternel : étant le plus aimant et le plus sensible de tous, il souffrit plus que tous les martyrs ensemble (4).

Ne considérons que la lance du soldat, parce que c'est elle qui a le plus de rapport avec le dard du séraphin. " Quand la cruelle lance du soldat inhumain perça le côté et le Cœur de Jésus, elle ne causa aucune douleur à son âme, car celle-ci n'était plus dans son Cœur ni dans son corps, la mort l'en ayant séparée : mais elle transperça l'âme de la bienheureuse Mère, et la navra d'une plaie très sanglante et très douloureuse, tant son amour la tenait encore unie au corps et au Cœur de Jésus (5). „

(1) *Escritos*, t. I, p. 89, *Vida*, cap. xxix.

(2) *Acta Sanctorum*, t. LV, n° 224-223, p. 171, 172.

(3) *Comment. in Scriptur.*, t. XVII, p. 77, édit. Vivès. in *Luc.* II, 35.

(4) *Le cœur admirable* t. II, liv. III, ch. xi et xii, p. 171-181.

(5) *Ibid.*, ch. III, section II, p. 110.

Et pourquoi cette participation surabondante aux souffrances de son Fils? pour lui être associée dans l'œuvre de notre rédemption, de notre enfantement à la vie de la grâce et de la gloire, selon le langage des saints docteurs qui l'appellent libératrice des perdus, réparatrice du monde, restauratrice des siècles (1). Son amour maternel pour les âmes, comme pour Jésus, rendait inextinguible sa soif de souffrances. « Cette bénite Vierge avait tant d'amour pour son Fils, qu'elle serait morte pour lui, non pas une fois, ni cent fois, ni mille fois, mais infinies fois, s'il eût été possible. Bien davantage, il est certain que son amour n'avait ni borne, ni mesure; c'est pourquoi l'on ne doit pas craindre de le dire, elle aurait été prête à souffrir autant de morts, et autant d'enfers, pour l'amour de son Fils, qu'il y a d'atomes en l'air et de grains de sable en la mer (2). »

Admirable transfixion de la Mère de Dieu, qui se reflète dans la transverbération d'une humble carmélite! Pour l'une et l'autre on peut redire ce que l'Eglise chante de Jésus : C'est l'amour qui est le prêtre, c'est l'amour qui est le sacrificateur, c'est l'amour qui frappe le coup et accomplit l'immolation, *amor sacerdos immolat* (3). Quelle fut la principale cause de la blessure faite au cœur de votre sainte fondatrice? Un immense amour, qui rendait toujours plus pressant son appétit de souffrir, toujours plus brûlante sa soif de douleurs. Elle aurait voulu se tenir debout à côté de Marie, en face de Jésus, au sommet du Calvaire, et elle osa écrire que Madeleine, en leur y tenant compagnie, choisit cette excellente part, *optimam partem* (Luc, X, 43), cette meilleure part, *meliozem partem* (4), dont le Sauveur avait dit : Elle ne lui sera point ôtée. Ce fut même à cause du martyre qu'elle y endura, que Madeleine ne finit point ses jours par une mort sanglante (5).

Thérèse obtint aussi de boire à la coupe de la transfixion de la Vierge Mère, sans pouvoir la vider : par son expérience personnelle, mieux que nous par des considérations et des discours, elle goûta ce

(1) *Ibid.*, neuvième privilège.

(2) *Ibid.*, section III, p. 114.

(3) *Brév.*, Quasimodo, hymne des Vêpres.

(4) *Brév.*, 15 août, leçon VIII, homélie de saint Augustin.

(5) *Le château intérieur*, VII^e demeure, ch. iv, p. 541.

qu'il y avait d'amer, elle ressentit ce qu'il y avait de poignant, en ce qu'elle nomme le *traspasamiento*, le transpercement du cœur ou de l'âme (1). Quoique sa douleur n'ait pu égaler celle de Marie, elle estime néanmoins le tourment et l'affliction qu'elle éprouva, « la plus grande souffrance qu'on puisse endurer en ce monde (2) ».

Quant au présent, ce n'est pas sans un vif sentiment d'admiration, sans une émotion profonde, que j'entends la préface célébrer cette transverbération de son cœur, qui précéda de peu sa maternité spirituelle, l'enfantement de la réforme du carmel. Je savais déjà que la maternité des âmes est une fonction redoutable, une lourde charge qui pèse la croix, coûte le monde et parfois la vie. Mais je comprends mieux qu'elle est un lent martyre, lorsque la préface m'en rappelle les douleurs; je vois plus clairement qu'elle nous associe au ministère du Rédempteur, lorsqu'elle nous est présentée au moment où le prêtre va renouveler, sur l'autel, l'œuvre même de notre rédemption, *opus nostræ redemptionis exercetur* (3).

Le type le plus élevé de cette maternité, n'est-ce pas l'admirable Cœur qui se laissa ouvrir d'un coup de lance, durant son sommeil sur la croix, pour enfanter l'Église, pour que l'Église en sortit, comme Ève avait été tirée du côté d'Adam endormi, afin d'être la mère de tous les vivants? Après lui un second type pour nous, n'est-ce pas cet admirable cœur de Marie, qu'un glaive de douleur transperça pour en faire naître, comme du sein maternel, d'innombrables enfants destinés à peupler les cieux? A l'image de ces deux cœurs, pour nous être un troisième type, toujours visible, toujours abordable, fut fait le cœur de votre grande réformatrice par le dard du séraphin, qui le transperça et le brûla réellement.. Ce cœur nous est remis en mémoire et placé en quelque sorte sous nos yeux, par la préface propre de sainte Thérèse, afin de nous persuader que nous ne deviendrons nous-mêmes très féconds, dans l'ordre surnaturel, qu'à la condition de nous donner du mal, de suer sang et eau, de souffrir beaucoup, d'endurer même une sorte de martyre, si ce n'est dans nos membres, au moins dans notre cœur.

(1) *Relacion IV, Escritos*, t. I, p. 155.

(2) *Le château*, VI^e demeure, ch. XI, p. 500.

(3) Missel, IX^e dimanche après la Pentecôte, secrète.

Je me dis : Si le premier de ces types, le divin Cœur de Jésus, pouvait souffrir et mourir encore, il souffrirait et mourrait de nouveau avec une générosité sans égale ; la preuve en est qu'il va s'étendre sur la froide pierre de l'autel, et répéter au prêtre : Frappe, frappe avec le glaive mystique de la parole, pour que mon sang coule, lave les souillures et sauve les âmes ! Je sais également que le cœur de Marie se laisserait volontiers ouvrir, par autant de glaives qu'il se commet de profanations dans nos églises, et d'iniquités dans le monde ; mais je n'en aurais aucune preuve devant moi, si je n'entendais une voix qui me dit : Pour connaître les dispositions de la Mère, regarde le cœur de la fille, le troisième type de la maternité des âmes. Il est mort : vois comme il est sombre ! Il est vivant : vois comme il est fécond ! Cette vie dans la mort, cette fécondité, se manifeste par des épines, qui te révèlent son continuel désir de souffrir et d'expier, de ramener à Dieu ses enfants égarés, et de faire comprendre à tous que la mortification, la pénitence et l'austérité font les élus, les apôtres et les saints !

Qu'est-ce que l'avenir réserve à ces trois cœurs ? Sur la terre un culte toujours croissant, au ciel une admiration toujours nouvelle.

Je vous ai dit comment le cœur de Thérèse fut le précurseur du Cœur de Jésus pour la fête (1) ; un mot, une date vous dira comment il suivit de près le cœur compatissant de Marie. Dès l'année 1413, un concile provincial de Cologne avait ordonné qu'on fêtât la transfixion, souvent appelée la compassion de la Vierge, et l'an 1725 le pape Benoît XIII en fixa le jour au vendredi de la Passion. Or ce fut l'année suivante que le même pontife concéda un office propre, pour fêter dignement la transverbération de votre sainte réformatrice. Le 8 août 1744, Benoît XIV accorda pour toujours une indulgence plénière aux fidèles qui visiteraient, le 27 août, une église de votre ordre (2). Le 24 juillet 1870, à la demande des évêques espagnols, réunis à Rome pour le concile du Vatican, Pie IX rendit la fête obligatoire pour tous les diocèses d'Espagne, sous le rit double de seconde classe. Pour le diocèse de Salamanque, cette fête est même de première classe (3).

(1) Lettre VI, § II, t. I, p. 188-201.

(2) Bouix, *Vie de sainte Thérèse*, ch. xxix, p. 259, note.

(3) Durand, *Le cœur de sainte Thérèse*, ch. vii, p. 142, 143.

Espérons que l'événement déjà fêté par tous les carmes et toutes les carmélites, par toute l'Espagne et par la ville de Vienne, en Autriche, le sera bientôt par l'univers entier, comme on fête partout la transfixion de Marie, et même la stigmatisation de saint François. Le monastère de l'Incarnation ne fut-il pas, pour votre séraphique Mère, ce que le mont Alverne fut pour le pauvre d'Assise, ce que le Calvaire fut pour la sainte Vierge? Plus la transverbération sera fêtée, mieux on comprendra que votre vocation est un engagement à gravir le Golgotha, à laisser crucifier vos membres avec Jésus, et transpercer votre âme avec Marie, puisqu'au propre de votre ordre, en la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, l'évangile nous représente la Mère debout auprès de la croix du Fils.

Au ciel, l'organe qui aura le plus mérité, sera le plus récompensé, et les membres qui auront été en cette vie, suivant l'expression de l'Apôtre, des armes de justice et de lumière au service de Dieu (Rom., VI, 13; XIII, 12), recevront plus d'honneur, jetteront un plus glorieux éclat. Les cicatrices des plaies, et les déchirures faites aux membres d'un martyr, aux pieds, aux mains, au côté du Sauveur, brilleront plus que le reste du corps, et des rayons plus étincelants jailliront de la tête auguste qui fut couronnée d'épines. Que sera-ce donc du Cœur même de Jésus? Que sera-ce du cœur de Marie? Que sera-ce aussi du cœur de Thérèse?

« Je vous aperçois, s'écrie le P. Chevalier, je vous aperçois, ô Cœur adorable de mon Jésus! Par votre plaie sacrée, vous jetez mille flammes, comme s'élancent d'un volcan des feux qui embrasent l'horizon. Le ciel est tout resplendissant de votre gloire, les anges chantent vos louanges, célèbrent vos grandeurs et proclament vos bienfaits. C'est à vous qu'ils doivent leur bonheur; aussi vous reconnaissent-ils comme étant la source de leur joie, et le principe de leur félicité. Et les saints, si nous les interrogeons, nous diront, eux aussi, que la gloire dont ils jouissent est l'œuvre du Cœur de Jésus (1)... » Tous les fleuves de gloire jaillissent de sa blessure, et tous rentrent par elle en lui comme dans un océan, où il se fait un flux et reflux continuel de lumière et d'amour, d'honneur et de béatitude.

(1) *Le Sacré Cœur de Jésus*, t. III, ch. iv, n° 1, 3^e édit., p. 435.

Aux sept glaives du cœur de Marie correspondent ici-bas les sept sacrements, qui nous apportent chacun une larme de la Mère mêlée à u sang du Fils; les mérites acquis par le bon usage que nous en sùmes faire, réfléchiront là-haut tout leur éclat sur ce saint cœur, et l'entoureront éternellement d'une couronne d'honneur aux plus admirables reflets. Et toi aussi, cœur séraphique, quand tu seras ressuscité avec le corps, quand tu seras entré dans la joie de ton Seigneur (Matth., XXV, 21), tu nous feras admirer une merveilleuse transfiguration : chacune de tes blessures sera un ardent foyer de gloire et d'amour, chacune de tes épines sera un jet puissant de lumière et de flamme. Les anges et les saints ne se lasseront point de te contempler, et à la vue des prodiges dont tu fus et seras encore le théâtre, ils tressailleront d'allégresse, et rendront à Dieu d'éternelles actions de grâces.

Les vers qui vont suivre sont d'un jeune poète qui a voulu chanter l'amour qu'il a au cœur pour Notre Mère Sainte Thérèse. Il demande en retour à la Sainte une grâce très importante pour lui. Que nos lecteurs veuillent bien s'associer à sa prière.

LA BLESSURE DU SÉRAPHIN

Par un beau soir d'été, dans le vieux monastère,
Loin des bruits de ce monde, une sainte à genoux,
Faisait monter au ciel son ardente prière;
Sa figure était belle, et son regard si doux !

Thérèse de Jésus, c'était elle la sainte
Qui priait en silence, ignorée ici bas;
Son âme s'enivrait dans une douce étreinte
Avec le Dieu d'amour qui lui parlait tout bas.

De son cœur embrasé d'une brûlante flamme
S'échappaient des accents d'une sainte ferveur :
" Je ne pourrais souffrir, que même au ciel une âme
„ Vous aime plus que moi, grand Dieu, mon doux Sauveur „

Soudain, à ses côtés, un des neuf chœurs des anges
 Près d'elle a député son plus beau séraphin :
 Un des hôtes du ciel, qui chantent les louanges
 Du Dieu de l'univers, du Seigneur trois fois saint.

Il tenait à la main une lance enflammée :
 De Thérèse en extase il transperça le cœur ;
 Et son âme en son corps encore emprisonnée
 Tentait de s'envoler vers le lieu du bonheur !

Oh ! te voilà blessée, ô séraphique Mère !
 Tu l'avais désiré, ton cœur voulait souffrir ;
 Longtemps tu sentiras la lance meurtrière ;
 Ta devise doit être : *ou souffrir, ou mourir !*

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

La Congrégation d'Italie venait à peine de naître, qu'une question d'une importance capitale s'imposait à l'attention des Supérieurs.

Entrait-il dans l'esprit du Carmel réformé d'envoyer ses religieux aux missions lointaines?... Déjà les lecteurs des *Chroniques* ont vu, quand nous avons raconté les travaux passagers des Carmes déchaussés au Congo, que, en Espagne, l'on n'était pas parfaitement d'accord sur ce point. Aux uns il semblait que les exemples des anciens, fidèles observateurs de la règle primitive, que l'esprit et les paroles de notre sainte Réformatrice, les actes posés en grand nombre par les premiers religieux de la Réforme venant se joindre aux expressions de la règle elle-même, à la fin spéciale des Ordres Mendiants, avec décrets des Souverains Pontifes, disaient assez haut combien ce zèle apostolique était conforme à notre Institut. D'autres poussés par l'amour de la solitude se faisaient scrupule d'accepter cette conclusion. La fin principale de notre Ordre étant la contemplation, comment travailler sérieusement à le réaliser, alors que le nombre des religieux d'Italie était encore si restreint et par suite insuffisant ?

Or, à cette époque, il y avait sur le siège de saint Pierre un pontife au cœur débordant de zèle pour la propagation de l'Évangile. Clément VIII, dont déjà nous avons dû rappeler les qualités éminentes lorsque nous esquissons la biographie du Vénérable Père Pierre de la Mère de Dieu (1), envoyait partout des missionnaires, et, dans l'estime profonde qu'il portait à nos religieux, il les pressait avec instances de se donner à l'œuvre sublime des missions.

Le Père Pierre, commissaire général de la Congrégation, crut ne pouvoir faire mieux que de demander à notre Père Jean de Jésus-Marie un avis motivé et donné par écrit. Dans la conviction de tous, notre vénérable ne pouvait s'inspirer dans sa réponse que de la vérité telle qu'il la voyait devant Dieu, sans aucun mélange d'arrière-pensée humaine. En effet, le Père commença par prier beaucoup et avec ferveur, puis il réfléchit et alors il fit un mémoire " que j'ai „ en ma possession, dit le P. Isidore (auteur de la biographie du „ P. Jean de Jésus-Marie) totalement écrit de la main même du Père. „ Il n'a pas encore été publié, mais je le donne ici. „

“ Le monde presque tout entier, enveloppé des ténèbres de l'ignorance de la Religion, est la proie du démon.

„ L'Asie, l'Afrique, c'est-à-dire l'Orient et le Midi, bien au delà de „ la Méditerranée, gémissent sous l'esclavage de Satan ; il y a bien „ quelques villes conquises par les Portugais qui ont été évangélisées ; „ on vient aussi de porter l'Évangile à la Chine et au Japon, mais que „ tout cela est peu de chose en comparaison des immenses territoires „ qui restent ? La partie occidentale de l'Arménie voit, il est vrai, „ arriver un grand nombre de chrétiens ; malheureusement, ce qui „ les pousse, n'est-ce pas la maudite faim de l'or, plutôt que le zèle à „ propager la foi ! Mais pour entreprendre ce lointain voyage vers ces „ régions que l'on découvre chaque jour, c'est à peine si on en trouve „ un sur mille. Ainsi, tandis que presque tout l'univers est livré d'une „ façon désolante à la perdition, difficilement il se rencontrera des „ apôtres qui travailleront à déployer, en ces royaumes, l'étendard de „ Jésus-Christ.

„ On objecte trois choses aux missions. D'abord l'esprit de notre

(1) Voir *Chroniques du Carmel*, novembre 1895, p. 376.

„ Institut dont la fin principale est la solitude et l'étude de la contem-
„ plation. Je réponds : Saint Bernard, et avant lui saint Benoît,
„ étaient tenus, de par l'esprit de leur Ordre, à garder la solitude du
„ cloître. manquèrent-ils à leur devoir en parcourant tant de pays
„ dans le but d'y fonder des monastères ! Y manqua-t-il davantage
„ notre saint Ange, cet illustre martyr, en amenant en Occident
„ l'Ordre du Carmel et traversant pour cela tant de royaumes ? Je
„ passe sous silence ceux qui, comme saint Dominique et saint
„ François, ainsi que d'autres plus récents, ont fondé des Ordres
„ moins astreints à la solitude et à la clôture.

„ Il est certain d'après les décrets apostoliques que nous pouvons
„ fonder des couvents de notre Congrégation par le monde entier.
„ Pourquoi alors pas en France, en Allemagne, en Pologne ? Pour-
„ quoi pas en Perse, en Arménie et partout en Orient ? Si les fatigues
„ et les voyages exigés par les fondations en Italie ne répugnent pas
„ à l'esprit de l'Ordre, pourquoi y répugnerait la traversée par mer,
„ ou le long chemin à parcourir pour arriver en Perse, par exemple ;
„ serait-ce parce qu'à ces fatigues se rattachent le salut d'un grand
„ nombre et la prédication de l'Évangile ! Mais ceci ne nous est pas
„ interdit en Europe ; pourquoi le serait-ce en Asie ? Le soin de garder
„ la retraite et de se donner à la prière nous est prescrit, à moins
„ toutefois, dit la règle, que des raisons légitimes ne nous en
„ empêchent ; mais ne sera-ce pas pour un Carme déchaussé, une
„ raison légitime de sortir de son couvent, ce qui a poussé Notre
„ Seigneur Jésus-Christ à sortir du sein de son père ? Il en est sorti,
„ en effet, afin de conquérir son peuple.

„ On objecte en second lieu le petit nombre des religieux ; à peine
„ sont-ils en nombre suffisant pour l'Italie. Mais... pour ce qui regarde
„ le nombre, reportons-nous à l'origine des différents Ordres. Tous se
„ sont propagés quand le nombre était petit. Rappelez-vous ce que
„ firent les apôtres, ce que firent saint Benoît, saint Bernard, saint
„ Ange, saint Dominique, saint François, saint Ignace. Ils envoyèrent
„ leurs religieux deux par deux, à l'apostolique, jusque dans les pays
„ les plus lointains ; tous les missionnaires ne purent pas pénétrer
„ dans les régions qui leur étaient assignées, mais du moins par les
„ desirs saintement ambitieux de leur cœur ils embrassaient le

„ monde tout entier. C'est ainsi qu'ont agi ces grands fondateurs que
 „ poussait le souffle de Dieu; vouloir rivaliser avec ces hommes si
 „ riches de mérites ne sera pas sans utilité.

“ Ce petit nombre serait donc un obstacle et nous attendrions la
 „ multitude, n'attendrions-nous pas peut-être en même temps le
 „ relâchement et la tiédeur? Grâce aux loisirs, en effet, et au grand
 „ nombre, la ferveur de l'âme s'attédie et la langueur se met dans
 „ l'observance des lois. Alors, pourquoi la congrégation se propage-
 „ rait-elle. A un peuple dégénéré mieux vaut la mort. Voici un fait
 „ d'expérience fréquente et certaine : une congrégation qui s'attache
 „ à un seul lieu pour y jeter des racines profondes et s'y fortifier
 „ jusqu'à ce que, dit-on, il puisse d'une famille nombreuse former
 „ un jour des colonies, sera bientôt dominée par la paresse et
 „ l'engourdissement; elle se divisera dans des dissensions intes-
 „ tines. „

Je pourrais citer des exemples nombreux et à moi personnellement connus. Je ne le ferai pas. Mais pourquoi tarder en attendant une multitude qui sera sans énergie? Il sera bien plus glorieux à Dieu, plus salulaire au prochain qu'envoyant ses religieux deux à deux dans un grand nombre de royaumes notre Ordre à peine né croisse en nombre et en mérites, au lieu de vieillir dans l'Italie toute seule, et de retarder une propagation que nous ne verrons pas et qui ne serait peut-être à espérer jamais.

Troisième objection. Pour aller en mission il faudrait des hommes d'une vertu remarquable, or, nous n'en avons pas; et c'est ici la raison péremptoire, l'esprit de l'institut et le petit nombre pourraient encore ne pas être un obstacle. Voici : Si les Pères Ignace et Xavier (je ne nomme pas les anciens qui sont déjà inscrits au nombre des saints), avaient reculé devant pareille raison, s'ils s'étaient dit qu'ils ne pouvaient se comparer à saint Dominique et saint François, jamais ils n'auraient fondé leur famille religieuse, et par suite quel dommage pour eux, pour leur Compagnie, pour l'Église tout entière! Au contraire leur sainteté personnelle a trouvé dans leur pieuse audace un accroissement remarquable. Des faits tout récents nous prouvent que Dieu a singulièrement aidé des hommes, très peu parfaits d'ailleurs, mais qui se dévouaient “ à l'œuvre, si chère à son

„ cœur, de la conversion des païens ; et, en récompense de leur zèle, il
„ les a élevés à une sainteté éminente. Pourquoi donc un carme
„ déchaussé, bien qu'imparfait encore, n'espérerait-il pas obtenir ce
„ qu'a eu un autre que l'ambition ou la cupidité avait inspiré? Beau-
„ coup se trouvent inscrits au catalogue des saints qui de persécu-
„ teurs du Christ ou de tyrans cruels sont devenus tout à coup des
„ martyrs. Ils avaient profité d'une occasion qui s'était présentée ou
„ qu'ils avaient fait naître. Ne serait-il donc pas souverainement
„ juste d'espérer que, non plus parmi ses persécuteurs mais parmi
„ ses serviteurs fidèles, occupés à défendre victorieusement ses inté-
„ rêts, il fera briller d'illustres confesseurs ou de généreux martyrs ?
„ Sous ce rapport, un seul mis à mort pour Notre Seigneur donnera
„ plus de gloire à son Ordre que six cents religieux menant en leur
„ couvent une vie sans vigueur. Les missions sont donc loin de faire
„ dégénérer la perfection religieuse. Leur pensée seule, l'essai qu'on
„ en voudrait faire serait au contraire un stimulant plein de force et
„ suffirait à engendrer de bons ministres de Dieu. Il y a de cela une
„ raison toute naturelle bien propre à nous convaincre. Celui qui
„ nourrit de grands projets prend les moyens de les réaliser. Peut-
„ être n'atteindra-t-il pas son idéal, mais au moins il en approchera.
„ Tandis que s'il n'avait eu que des pensées médiocres, bien petit
„ serait son gain. De même celui qui, parmi nous, ne veut que la per-
„ fection qui s'acquiert par les actes communs n'avancera que
„ médiocrement (cela est de toute évidence) ; au contraire, celui qui est
„ résolu à souffrir tous les affronts et même la mort pour la défense
„ et la propagation de notre ordre prospérera tout autrement.
„ Encore, combien zélé sera pour notre institut celui qui est prêt à
„ mourir pour la plus petite cérémonie.

„ Enfin le manque de connaissances très spéciales en littérature ne
„ sera pas un obstacle au bien. En effet, s'il faut discuter avec les
„ hérétiques, on doit tâcher sans doute d'être fort dans les langues
„ et dans les polémiques, mais c'est aussi par la piété, par l'ensemble
„ d'une vie sans tache et par la doctrine morale qu'on les combat et
„ qu'on en triomphe. Quand c'est avec les païens qu'il faut agir,
„ moins de travail et moins de doctrine seront requis ; ils ne sont pas
„ obstinés, ils sont ignorants, une bonne raison morale éclairée des
„ rayons de la foi en rend bientôt maître. „

Nous avons voulu donner à nos lecteurs l'écrit que cite le P. Isidore, mais ce n'était pourtant pas à proprement parler le mémoire que notre vénérable Père avait composé pour répondre au désir du P. Pierre. C'était plutôt un résumé de son grand mémoire. On aura pu remarquer, en effet, que l'auteur s'attache à répondre à des objections. C'est que plusieurs pères revenaient difficilement des idées qui dominaient dans la congrégation d'Espagne; alors, pour renverser les derniers préjugés, le Père Jean de Jésus écrivit ces quelques lignes dont l'argumentation serrée triompha des derniers obstacles. Le Père commissaire général alla trouver le Souverain Pontife; Clément VIII ravi indiqua la Perse comme champ assigné au zèle de nos religieux et quelques mois après, le 6 juillet 1604, trois pères et un futur convers commençaient ce voyage long, périlleux, et plein de péripéties qu'a si bien raconté N. P. Berthold dans son livre : *Histoire de l'établissement des missions en Perse*.

En étudiant son sujet, notre Vénérable s'en était rempli tout entier. Il n'avait si bien convaincu les autres que parce que, lui-même, tout le premier, était fortement convaincu que les Missions étaient le grand moyen d'entretenir et de développer la ferveur dans l'Ordre. Aussi ne pouvant s'y consacrer, vu sa chétive santé, il travaillait non seulement à enflammer les autres, mais aussi à faire profiter les Missionnaires de sa science profonde et des lumières de Sa Sainteté. C'est pourquoi il écrivit l'Instruction des Missionnaires. Dédiant ce travail à la congrégation naissante d'Italie, il s'exprime en ces termes. « Je „ rends d'immenses actions de grâces à Dieu, Congrégation vénérée „ comme une mère, de ce qu'à peine née, plus grande par l'espérance „ que par le nombre vous conceviez de grands désirs du salut des „ hommes, vos frères, et vouliez porter l'étendard de la religion „ chrétienne jusque chez les peuples barbares. Avoir ces grands pro- „ jets, tenter plus que vous ne paraissiez pouvoir faire, assurément „ c'est bien! Vous rivalisez ainsi avec la très illustre Vierge, Thérèse „ votre Mère et votre Protectrice. Elle aussi fit plus qu'il ne lui sem- „ blait possible. Et que ne peut-on pas lorsqu'on est armé de l'invin- „ cible vertu de la charité divine? Vous avez commencé, persévérez, „ je vous prie; ayez même de plus grandes audaces. De Rome, cita- „ delle du Siège apostolique, envoyez aux sections lointaines les

„ troupes d'élite de votre illustre famille. Pour aider à ce grand
„ œuvre, j'ai rédigé cette instruction, daignez la recevoir avec bien-
„ veillance, et donnez-la, si elle vous plaît, à vos soldats, lors de leur
„ départ. De tout mon cœur je prie le Dieu très aimant par sa Mère
„ immaculée, votre patronne, que, conformément à vos désirs, vous
„ retiriez des fruits surabondants. „ Il traite alors de toutes les
vertus que doit tâcher de posséder un vrai missionnaire, puis, en
théologien consommé, il donne les meilleurs conseils pour la manière
d'instruire les infidèles. Comme tout cela montre bien l'immense
amour qu'il portait à l'œuvre des Missions! Membre des premiers
chapitres généraux où les pères témoignèrent d'un si grand zèle pour
la conversion des hérétiques et des infidèles, il eut sa grande part
dans la confection des décrets, monument inoubliable de ce zèle apos-
tolique. Enfin il avait commencé l'histoire des missions, mais la mort
vint briser sa plume.

Heureusement l'esprit apostolique exigé par notre Vénérable
comme essentiel au vrai Carme déchaussé avait pénétré profondé-
ment les cœurs. On se rappelle qu'au premier chapitre général tous
les supérieurs nouvellement élus (et le P. Jean de Jésus était du
nombre) avaient spontanément remis leur démission au Souverain
Pontife et s'étaient offerts pour les missions. Clément VIII, touché de
ce dévouement, s'était contenté de choisir des missionnaires pour la
Perse. Mais le mouvement est donné. Les fils de sainte Thérèse sont
partis pour la Perse ; en soixante-dix années de temps ils y ont fondé
sept maisons ; la Turquie d'Asie ; Bassora et Bagdad, sont évangélisés
par les Carmes ; la Syrie les retrouve et le Mont-Carmel est habité
depuis 1631 par les descendants des fils des prophètes, dont le Pré-
posé général portera désormais comme titre inhérent à sa charge
celui de Prieur de la Sainte Montagne. En 1620 le Malabar est
envahi ; il restera ce qu'il est encore de nos jours, le lieu où travaillent
les fils de sainte Thérèse. L'empire du Mongol et celui de la Chine
auront des Carmes déchaussés comme missionnaires ; l'Afrique les
verra au Mozambique et l'Amérique aura un de leurs couvents dans
la Louisiane en 1720. Mais vinrent les jours mauvais de la fin du
xviii^e siècle. Sous le souffle de l'impiété triomphante se soulevèrent des
tempêtes qui brisèrent quelques branches de l'arbre qui étendait ses

rameaux sur toutes les plages du monde. Heureusement, comme dit l'auteur des *Acta sanctæ Theresiæ*, le tronc est resté vigoureux, chaque année des pousses nouvelles affirment sa vitalité et promettent pour l'avenir l'ancienne splendeur. Les missions de Mésopotamie, de Syrie, du Malabar (de celle-ci nos lecteurs ont souvent des détails), sont pleines de vie. Les missionnaires y déploient un dévouement qui rappelle celui des apôtres, tant il est généreux et désintéressé. Nos lecteurs se souviendront avoir vu, il n'y a pas longtemps, une lettre du délégué apostolique aux Indes, décernant à nos Pères ce magnifique éloge et affirmant que les Carmes se privent même du nécessaire pour travailler plus victorieusement à la conversion des infidèles. Mgr Zalewski se plaisait tout dernièrement à répéter cet éloge et il ajoutait qu'il avait été heureux d'apprécier par lui-même la valeur personnelle de chacun de nos missionnaires. Quel bien ne feraient pas ces hommes de Dieu au Malabar, en Mésopotamie et en Syrie, si leurs amis d'Europe les soutenaient généreusement de leurs aumônes ! Les missions des Carmes sont bien peu connues, naguère encore beaucoup s'étonnaient d'en entendre parler ; ils en ignoraient complètement l'existence. Il est vrai que dans les histoires des missions, écrites de nos jours, c'est à peine si on leur consacre quelques lignes, si tant est même qu'on les nomme ; sans doute au sein de leur pauvreté et de leur obscurité, nos Pères font des prodiges de conversions, mais combien plus fructueux encore serait leur apostolat, s'ils étaient mis à même de réaliser le bien qui d'ailleurs se présente à leur zèle intrépide. Les *Chroniques* travailleront toujours dans ce but. Dieu veuille qu'elles réussissent ! et que notre vénérable Père Jean de Jésus demande au ciel pour les fils du Carmel réformé une effusion nouvelle et surabondante de l'esprit apostolique qu'il sut si bien inspirer à leurs aïeux.

(A suivre.)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

1. Faites toujours ce que vous demandent ceux qui habitent avec vous, quand ce n'est point contraire à l'obéissance, et répondez-leur toujours avec douceur et humilité. *Avis, 49.*

2. Vous serez toujours pour les autres plein de douceur et pour vous-même sévère. *Avis, 55.*

3. Montrer en toute circonstance un visage joyeux, modeste, affable, est un signe d'une grande perfection intérieure. Ayez soin de vous montrer toujours aimable avec les sœurs qui sont tentées, bien que vous n'en ayez pas le goût, et ainsi soulagez-les.

Passim.



MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

MALABAR

Diocèse de Vérapoly.

I. — LE VISITEUR DANGEREUX

L'Orient avec sa végétation si luxuriante et son soleil toujours resplendissant, est sans contredit une région splendide, et les Anglais l'appellent avec raison « *The Gorgeons East* ». Mais avec toutes ces magnificences, il est riche en dangers de toute espèce ; et on peut justement s'écrier avec l'Apôtre « ... *periculis in civitate, periculis in solitudine...* » Bien souvent, on rencontre le danger au temps et lieu où l'on s'y attendait le moins et quand on se croyait le plus en sûreté. Un exemple ou deux entre mille suffiront pour prouver la vérité de ce que j'avance. Le plus sûr, en ces pays si grandioses, est d'être toujours prêt à paraître devant son juge. Parmi ces nombreux dangers, celui qui tient une des premières places, est certainement le danger des serpents. Ceux-ci sont dans l'Inde d'une variété bien grande ; il y en a qui sont très agréables à la vue et dont le costume est orné des couleurs les plus vives, l'éclat de l'or n'y est pas étranger. Nous avons le boa, la couleuvre, la vipère et une infinité d'autres espèces, dont en Europe on ne soupçonne guère l'existence ; mais parmi toute cette variété, le serpent le plus dangereux, est sans contredit le « Moorouken » ou serpent à lunettes. Ce serpent, quand il se met en colère, soulève la peau de son cou en forme de capuchon sur lequel est imprimé comme un W, qui signifie *malheur*, disent les Anglais. On le trouve un peu partout, même dans les jardins habités. Je me rappelle qu'un jour, quand on creusa un certain terrassement dans l'enclos même de l'église à Trichoor, on découvrit une mère avec dix-neuf petits, tous redressant leur formidable disque. Quelques coups de fusil nous délivrèrent de cette gent serpentine. Le malheur est que ce serpent est pour les païens un objet de culte ; dans certains enclos, on leur prépare vers la nuit une jatte de lait, de sorte que certains parages en sont littéralement infestés. Quand ils trouvent ce dieu crevé, les païens lui font parfois des funérailles bien coûteuses. La caste des Chettis, par exemple, pour tout au monde ne consentirait pas à tuer ces reptiles si dangereux. Voilà où en vient la pauvre humanité, quand elle se laisse tromper par le démon. Enfin, sans nous perdre dans un trop long préambule, venons-en aux faits.

Il y a peu de jours, le R. P. Sous-Prieur de nos Pères Tertiaires de Magnamel se rendit, après l'examen du soir, dans sa cellule située au troisième étage, au noviciat,

pour prendre son repos. La cellule était dans l'obscurité et au moment où il s'apprêta à faire de la lumière, il entendit un frôlement bien insolite. Mais comme le bruit n'avait été qu'instantané, il crut s'être trompé et continua à chercher ses allumettes, pour allumer sa lampe; cependant, le frôlement se répéta avec plus de force, et il comprit qu'il avait pour visiteur un serpent. D'un bond, il sauta hors de la chambre et ayant fermé la porte sur lui, il courut appeler au secours, un frère convers, gros gail-lard, d'une taille qui lui permettait de se mesurer avec son adversaire. Ils revinrent donc armés d'une lumière et de gros bâtons. Dès qu'ils eurent pénétré dans la chambre avec la lumière, ils virent un énorme serpent à lunettes, blotti dans un coin. Ils s'avancèrent pour lui administrer un coup mortel, mais selon la coutume de ces serpents, quand il se vit poursuivi, il se redressa de toute la longueur de sa taille, pour sauter à la figure de son adversaire et le mordre. Le frère plus avisé, sauta sur une table qui était près, administra plusieurs bons coups sur la tête même du serpent, fut assez heureux de ne pas manquer ses coups et finit par écraser la tête de toute la lourdeur de son poids. En même temps, le Père lui rompit, à coups de bâtons, les articulations, de manière à l'empêcher de bouger. Enfin, après un quart d'heure d'une lutte acharnée, le visiteur dangereux fut étendu raide à leurs pieds. C'était sans doute, par une protection spéciale de N.-D. du Mont-Carmel, que ce bon P. Michel fut averti par le frôlement, car autrement, il aurait été exposé à une mort certaine, et probablement presque instantanée. Lorsque la morsure de ce serpent est profonde, il est presque impossible de guérir; le poison résiste à tous les traitements et les douleurs sont atroces. Je me rappelle à ce sujet, qu'un fait presque analogue m'arriva. Un matin, m'étant rendu avant l'aurore à la sacristie, sans lumière, pour faire la préparation à la Sainte Messe, j'entendis, après avoir fermé la porte sur moi, un pareil frôlement, et je compris que j'étais en compagnie d'un serpent. J'eus juste le temps de sauter sur le vestiaire pour réouvrir la porte, quand un immense serpent à lunettes sauta hors de la sacristie et se sauva. Je courus prendre un bâton, mais quand je revins, le serpent n'était plus visible, car il avait eu le temps de se sauver; d'ailleurs, les serpents sont prompts comme l'éclair. D'après les statistiques officielles, on compte chaque année, par plusieurs milliers, ceux qui meurent par suite de la morsure des serpents.

Que nos frères et amis d'Europe prient Notre-Seigneur de délivrer tous nos Pères de pareils dangers.

II. — UN MARTYRE PROLONGÉ.

On vient de me demander une aumône pour un néophyte, en me faisant voir celui qui devait en être l'objet. Quoique bien dépourvu en ces jours, je l'ai donnée de grand cœur et voici pourquoi : Ce pauvre néophyte, âgé de 23 ans à peu près, est de la caste des Pelères, caste inférieure à celle des Pariahs. Depuis quelque temps, il a été attaqué au bras et à la tête, de la gangrène. Les lèvres et le nez ont disparu et quand il parle, ce ne sont plus que des sons inarticulés et inintelligibles. Son corps exhale une odeur cadavérique qui ne permet à personne d'approcher. Il s'était présenté à plusieurs hôpi-

taux, mais, la maladie étant incurable et les exhalaisons si fétides, on refusa de l'accepter. Se voyant repoussé partout, il s'adressa à la religion de charité, voulut devenir le fils et un membre vivant de Jésus crucifié et il demanda le baptême. Devant être isolé, comme un lèpreux, du reste du genre humain, nos bons Pères du Tiers-Ordre lui élevèrent dans un coin de leur enclos, au moyen d'aumônes, une petite hutte, où il apprit les prières, pour autant que son état le lui permit, et où il fut baptisé. Étant déshérité de tout soulagement sur cette terre, en retour de tant de souffrances et d'un martyre si prolongé, Notre-Seigneur voulut bien le faire héritier de son royaume sans fin. Le pauvre jeune homme passe ses nuits à pleurer, à gémir, à cause de ses atroces souffrances et à prier. Il fut abandonné de sa famille, mais son père encore païen consentit à le suivre pour le soigner. Par tant de souffrance, il a déjà obtenu pour son pauvre père, la grâce de la conversion, car ce dernier désire aussi recevoir le baptême, et se propose ensuite d'amener encore d'autres membres de sa famille. La simple vue de tant de misères et de souffrances, suffit pour nous détacher de la terre et en faire mépriser à jamais tous les biens éphémères. Comme nos Pères Tierçaires avaient besoin d'une aumône pour lui continuer leurs soins et que déjà j'avais contribué par ma quote-part, à l'érection de la hutte, on est venu me montrer ce pauvre martyr dans son état actuel, afin d'exciter ma commisération et obtenir une nouvelle aumône. Je suis sûr que n'importe lequel de mes lecteurs aurait été encore plus généreux que moi. Cependant qu'on me permette à cette occasion, de rappeler que notre générosité ne peut être réglée que sur la générosité de nos bienfaiteurs et en dépend complètement. Hélas ! si leurs aumônes suivent toujours la progression descendante, comme il arrive depuis quelque temps, nous aurons la douleur d'être obligés de nous croiser les bras et de nous réduire au triste et désespérant état de témoins impuissants, *quod Deus avertat* (1) !

III. — UN GARÇON INTRÉPIDE.

Il n'y a pas longtemps, un certain Paudic, c'est-à-dire un Tamoulère, vint me prier de le recevoir au catéchuménat. Il me disait être boucher de profession et était accompagné d'un garçon âgé de 9 à 10 ans, qu'il disait être son fils. Je pris toutes les informations qui me semblaient nécessaires et je consentis enfin à l'admettre à titre d'essai, car je n'étais pas trop rassuré à son sujet. Je ne manquai pas de recommander au maître du catéchuménat de le surveiller d'une manière spéciale et de le mettre un peu à l'épreuve, afin de mieux pénétrer ses intentions. Cela dura ainsi quelque temps ; mais le brave homme finit par comprendre que nous ne faisons pas comme les protestants, marché d'âmes, ni que nous ne cherchons comme eux simplement à faire nombre, au moyen de l'argent ; mais que chez nous on requiert des intentions droites et le désir sincère de vivre en bon chrétien et d'imiter autant que possible, chacun selon son

(1) Ce que Dieu veuille éloigner.

état, la pauvreté et l'abnégation de notre divin Sauveur, en tâchant d'observer tous les préceptes de l'Évangile.

L'individu en question, voyant donc qu'il n'y avait guère moyen de faire fortune, ou d'espérer que les ortolans lui tomberaient dans la bouche, résolut de s'évader en enlevant le jeune garçon son prétendu fils. Mais comptant comme on dit, sans son hôte, il chercha à emmener de force et à la dérobée le jeune enfant. Celui-ci résista d'abord de toutes ses forces à cet enlèvement violent et furtif; mais voyant qu'il n'était pas de force à lutter avec un tel adversaire il commença à crier pour appeler au secours. Le maître du catéchuménat accourut à la hâte et demanda l'explication du débat. L'enfant tout agité répondit : « Cet homme ne veut pas se faire chrétien et il veut m'emporter par force pour que je le suive. Mais moi je suis venu pour me faire chrétien, je persiste dans ma résolution, je refuse absolument de m'en aller. » Le maître craignant que le boucher ne fît quelques démarches auprès du gouvernement pour emporter par la force de la police celui qu'il disait être son fils, dit à l'enfant : « Mais ne dois-tu pas suivre ton père? » L'enfant déclara alors ingénument que cet homme n'était nullement son père et qu'en entrant au catéchuménat il l'avait forcé sous peine de le tuer de déclarer qu'il était son fils et que par crainte il avait consenti; mais que c'était faux et qu'il n'avait aucun lien de parenté avec lui. L'homme comprenant qu'il était découvert dans sa ruse et qu'il ne pouvait rien sur l'enfant s'évada. Le garçon craignant encore que cet homme ne revint pour l'emporter à la dérobée demanda à être gardé sous clef pendant quelques jours afin d'être délivré de tout danger; car il voulait absolument être sûr de pouvoir recevoir le baptême et de devenir enfant de Dieu. On le garda ainsi selon ses désirs et quand on comprit que le danger était passé on le remit en liberté. Les bonnes dispositions du petit héros augmentant sensiblement de jour en jour, on fixa le jour du baptême. Je ne puis vous dire avec quel bonheur il le reçut et de Pâleni il devint Paulas. Il se montra toujours bien affable et très attaché à la mission et assidûment à l'école pour apprendre à lire et à écrire. Enfin un jour arriva le frère Tierçaïre chargé de l'orphelinat des garçons à Ernacullum. Je lui proposai de l'accepter, il le fit de grand cœur tout en me faisant comprendre qu'en ces temps difficiles c'était augmenter son fardeau, car je ne pus rien lui donner étant moi-même à sec.

Je le revis, il y a peu de jours, à l'orphelinat tout heureux et toujours souriant. Il vint me baiser avec empressement le scapulaire en signe de gratitude. Je lui demandai s'il n'avait pas envie de retourner auprès de son fameux père. Il me répondit : « Je ne veux qu'une chose, c'est qu'il me laisse en paix ». Pendant le temps que lui laisse libre son assistance à l'école, il aide à faire des cordes ou bien il s'applique à apprendre la menuiserie.

Puissent la constance et l'intrépidité de ce garçon servir d'exemple à nos enfants d'Europe et surtout leur faire apprécier et aimer une foi qui ne leur a pas coûté si cher. Puissent au moins nos chers enfants catholiques d'Europe prier pour que Notre Seigneur nous en envoie beaucoup d'autres de cette trempe.

FR. POLYCARPE,
Carme Missionnaire.

FAITS DIVERS

Notre Seigneur au Très Saint-Sacrement.

L'Aurora, organe mensuel de la Ligue eucharistique fondée à Milan par le T. R. P. Gérard, ex-Provincial de nos Pères de Lombardie, raconte en son numéro de juillet, sous le titre : *Étincelles Eucharistiques*, les deux faits suivants :

1. *Une conversion obtenue à la faveur de la Ligue Eucharistique.* — Dans une ville de Ligurie vivait une jeune dame qui, dans le découragement causé par les fautes graves qu'elle avait commises en sa tendre jeunesse, s'était adonnée au mal. Depuis sa première communion elle ne s'était plus approchée des sacrements, et comme elle était pleinement maîtresse d'elle-même elle ne s'inquiétait plus du tout de son âme. Dans la première quinzaine d'avril, on fit cadeau à son enfant d'une image de la Sainte Ligue Eucharistique. Elle vit cette image et elle lut ce qui y était écrit. Dès ce jour-là, chaque fois qu'elle passait devant une église, elle y entrait; ce qu'elle n'avait plus fait depuis plusieurs années. Elle parla de tout cela à une personne pieuse qui l'encouragea et l'aïda de ses conseils. Enfin, le 29 avril, la grâce était obtenue; la jeune dame ouvrait toute son âme à un prêtre très zélé et se réconciliait avec Dieu; alors, pour la seconde fois de sa vie elle recevait Jésus dans son cœur, et était comblée de consolations. Maintenant elle en bénit le Seigneur, et elle répète que jamais elle n'a éprouvé tant de joie qu'elle n'en goûte dans la ferme espérance où elle est d'avoir obtenu de la divine Miséricorde le pardon de ses horribles péchés.

12 mai 1897.

UNE ZÉLATRICE.

*
* *

Mon Très Révérend Père,

Les triomphes du Cœur de Jésus dans l'Eucharistie sont réellement innombrables et il est tout à fait vrai que du fond de son tabernacle Jésus veille sur nous et accourt aux accents de notre prière. Maintes fois j'ai expérimenté la douce influence du divin médecin qui sait guérir d'un seul de ses regards pleins d'amour les plaies les plus douloureuses du cœur. Mais aujourd'hui je sens plus que jamais le besoin de m'écrier : Oui, Jésus est vraiment bon ! Son amour, en effet, vient de triompher d'un cœur endurci. Comme déjà je vous l'ai écrit, mon aïeul qui a environ soixante-dix ans, si pas plus, et qui ne voulait rien entendre en fait de religion, tomba malade. Impossible de lui parler d'un prêtre ou de faire la moindre allusion aux sacrements. Plus que jamais attaché à la vie, il éloignait même la plus petite idée qu'elle pût lui venir. En outre, il était entouré de personnes qui se moquaient des choses les plus saintes; de sorte qu'il m'était impossible de faire approcher un prêtre. J'écrivis alors à Votre Révérence : je la priai d'inscrire mon pauvre grand-père dans la Ligue et je promis en cas qu'il rece-

vrait les sacrements de faire une petite offrande proportionnée à mes faibles moyens. Grâces soient rendus au Cœur de Jésus dans l'Eucharistie ! Mon grand-père a reçu les sacrements et bien que gravement malade et d'un âge très avancé il a recouvré en même temps que le salut de son âme la santé de son corps, en partie du moins.

SOEUR THÉRÈSE DE JÉSUS.

*
* *

L'Enfant Jésus de Prague.

On nous écrit de X... (France).

Mon Révérend Père,

Je viens accomplir une promesse et un acte de reconnaissance, en vous priant d'insérer les faits qui vont suivre, dans vos annales :

Je serais trop heureuse si le récit des grâces que le Petit Grand m'a accordées pouvait inspirer plus de confiance en lui, plus d'amour pour lui.

Mon fils fut pris d'une indisposition qui, n'étant pas soignée, dégénéra en maladie grave ; une consultation de médecins ne nous laissa que peu d'espoir. Désolée, je mis mon fils sous la protection spéciale de l'Enfant Jésus de Prague avec la confiance qu'il me garderait mon enfant bien-aimé. Mon fils, à partir de ce jour, s'unit à moi et porta sur lui le petit chapelet. Le mal restait stationnaire. Je promis alors de donner une statue du Petit Grand si mon fils guérissait. Peu à peu le mal céda, les forces revinrent en quelques mois, il se fit un tel changement que les médecins en furent surpris.

Aujourd'hui mon fils continue ses études.

Reconnaissance éternelle au Petit Grand auquel je ne cesse de demander sa continue protection à mon cher enfant.

Mon mari fut pris subitement d'un mal qui mit ses jours en si grand danger que prêtre et médecin appelés aussitôt craignaient avec moi de le voir mourir sur l'heure. J'eus recours au Petit Grand, lui promettant de propager son culte et de donner sa statue si mon mari guérissait ; alors la vie revint. Peu à peu mon mari recouvra la santé et put reprendre sa vie active.

Honneur à jamais à l'Enfant Jésus de Prague que nous prions tous les jours et qui nous a bien prouvé qu'on ne l'invoque jamais en vain.

M. G...

Je demande le secours des prières pour obtenir une faveur de l'Enfant Jésus de Prague avec promesse de remplir l'engagement d'un ex-voto, aussitôt que je serai exaucée.

*
* *

Le *Messager de l'Enfant Jésus* a donné dans son numéro de juillet, quelques traits intéressants sur le cher Enfant Dieu ; avec sa permission nous les communiquons aux lecteurs des *Chroniques*.

On nous écrit d'une ville de Bretagne :

Mon Révérend Père,

Je viens m'acquitter d'une dette de reconnaissance contractée vis-à-vis du saint Enfant Jésus Miraculeux de Prague.

En octobre dernier, M^{me} X... était atteinte d'un mal qui, chaque jour, empirait d'une façon inquiétante. Je m'adressai à un docteur vraiment sérieux, lequel, après un examen attentif, déclara que le seul remède consistait en une opération à décider dans le plus bref délai.

Consternés de cette réponse, nous nous rendîmes au couvent des Carmes déchaussés confier notre malheureuse situation à l'un des Pères qui nous conseilla de remettre l'affaire entre les mains du saint Enfant Jésus Miraculeux de Prague; puis de faire placer un ex-voto dès que la guérison serait obtenue et de publier le récit de cette guérison.

Le soir même une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague est commencée par le Père et par nous. Pendant cette neuvaine et les jours qui la suivirent, loin de diminuer, le mal semblait s'aggraver. Le docteur venait souvent voir la malade et à chaque visite voulait nous décider à accepter l'opération. Enfin pensant que Dieu exigeait de nous cette pénible épreuve, nous la fixons pour le mercredi, 2 décembre au matin. Le docteur dressait déjà sur son carnet la liste des médicaments et objets nécessaires pour l'opération lorsque tout à coup, inspiré providentiellement par le saint Enfant Jésus, je pose une dernière question. Le médecin m'écoute, examine, réfléchit, et s'aperçoit qu'opérée dans l'état où elle se trouvait, la malade était assurée d'une mort immédiate. L'opération fut donc différée.

Ces derniers faits se passaient en décembre et, dès janvier, le mal avait complètement disparu.

Divi Enfant Jésus de Prague, merci de nous avoir fait retarder une opération qui eût provoqué la mort immédiate! Merci de nous avoir accordé une guérison tant désirée! Puisse la modeste inscription que nous avons mise au pied de votre statue dans la chapelle des Pères Carmes donner courage et confiance aux malades et à ceux qui les entourent!

*
* *

Une nouvelle grâce, qui ne le cède en rien aux précédentes, vient d'être accordée au refuge du Sacré-Cœur à la Sainte-Croix lez Namur.

Le 1^{er} janvier, l'établissement avait 1415 fr. 77 de notes à acquitter et 10 fr. 90 à son actif; mais qu'importe une si grande dette à cette maison dont le trésorier et la caissière ne sont rien moins que Jésus et Notre-Dame Auxiliatrice?

De crainte de surcharger le royal enfant, on se contenta de remettre en ses mains le total des notes avec cette petite supplique.

« Bon trésorier voici nos dettes, donnez-nous le bonheur de publier votre puissance en payant ceci avant la fin de janvier. » Jésus eut pour agréable cette filiale confiance, mais jusqu'au 21 il sembla ne prêter qu'une demi-oreille à l'humble prière des orphelines. Cependant sur ces entrefaites les notes avaient monté jusqu'à la somme de 2017 fr. 56 cent.

Alors remplies d'une sainte audace nous lui fîmes nos plaintes et lui dîmes : « Oh ! saint Enfant Jésus, un simple relevé ne vous suffit pas ; eh bien ! Vous serez chargé de toutes les notes. »

Aussitôt dit, aussitôt fait ; le cher petit Roi eut à la main un gras et lourd rouleau suspendu par un ruban.

Notre Dame Auxiliatrice ne put supporter cette vue et se hâta de soulager son divin Enfant. A 11 heures et demie arrivaient 60 francs ; à 5 heures 100 francs ; et, depuis, Jésus et sa bonne Mere nous ont envoyé 2038 fr. 50 alors que nous ne lui avions demandé que 1415 fr. 77.

Grâces et bénédictions soient rendues au saint Enfant Jésus et à Notre Dame Auxiliatrice qui versent ainsi leurs faveurs sur la maison bénie de leurs chères petites orphelines. Pussions-nous les aimer et les faire aimer autant qu'ils méritent de l'être.

INSTALLATIONS ; CÉRÉMONIES

Montpellier, 15 mai 1897.

Très Révérend Père,

La dévotion au saint Enfant Jésus s'étend tous les jours davantage. Ce ne sont plus seulement des communautés religieuses ou des associations d'enfants pieux, mais des paroisses entières qui la pratiquent.

Le 25 avril, dimanche de Quasimodo, j'ai eu la consolation d'introniser le saint Enfant Jésus et d'ériger en son honneur la confrérie « de la Sainte Enfant ou Petite Famille de Jésus » à *Viols-le-Fort*, paroisse de 800 habitants, à l'entrée des Cévennes, au diocèse de Montpellier. Malgré la longueur des offices de la matinée, savoir : le chant des matines et laudes du Petit-Office dès 5 heures du matin par la confrérie des Pénitents, la procession des Rogations, suivie de la messe des stations chantée et avec prône, la messe solennelle de paroisse avec instruction, la population tout entière était sur pied. La cérémonie était fixée pour 5 heures, mais l'église était remplie longtemps à l'avance, soit par les paroissiens de Viols-le-Fort, soit par de pieux fidèles accourus des localités voisines. On aurait dit que les Anges avaient passé par là pour annoncer la grande nouvelle.

Après des vêpres un peu raccourcies pour la circonstance, j'expliquai en quoi consiste la dévotion au saint Enfant Jésus ; j'en montrai la providentielle opportunité et les avantages. En descendant de chaire, je bénis la gracieuse statuette, qu'on avait placée sur un brancard au milieu du sanctuaire, et l'on partit en procession. Il fallait que le saint Enfant Jésus fit le tour du village. Les rues étaient jonchées de feuillages et de fleurs. Les jeunes filles, toutes en blanc, ne pouvaient se consoler de ce que l'honneur de porter le saint Enfant fût réservé aux jeunes gens, et l'on fut obligé, à titre de compensation, qu'elles ne consentirent point d'ailleurs à déclarer suffisante, de leur permettre de porter la statue de la Très Sainte Vierge. Grâce à cette touchante rivalité, la mere partagea le triomphe de son fils : devraient-ils jamais être séparés !

Croix de toutes sortes, riches flambeaux, bannières de toutes couleurs, oriflammes

varices, tambours retentissants, chants des cantiques par les femmes et les jeunes filles, des psaumes par les hommes et les jeunes gens, rien ne manquait à cette belle procession que... des spectateurs : les mères avec leurs tout petits enfants dans les bras, les malades et les infirmes eux-mêmes faisaient partie du cortège : ceux-là seuls n'y assistaient pas qui ne pouvaient marcher en aucune manière. Ces 800 personnes défilaient en deux belles lignes, les femmes d'abord, les hommes ensuite, puis les jeunes filles avec la statue de la Vierge, les jeunes gens avec l'Enfant Jésus, la confrérie des Pénitents au grand complet revêtus de leurs blanches cagoules et le bâton doré en main, enfin le clergé. La joie débordait de tous les cœurs : on sentait que c'était une bénédiction pour toute la paroisse.

Au retour à l'église, lecture du décret épiscopal érigeant la confrérie, récitation des douze Mystères de la Sainte Enfance, tout le monde chantant *Jesu, tibi sit Gloria*, et criant à la fin de chacun des mystères : *Ayez pitié de nous, Jésus Enfant, ayez pitié de nous* ; consécration des enfants au saint Enfant Jésus ; petit chapelet ; prière efficace ; enfin, trois fois l'invocation *saint Enfant Jésus*, tout le peuple répondant : *Bénissez-nous*.

Après la bénédiction du T. S. Sacrement, M. le curé se mit à inscrire dans la confrérie et chacun voulait en faire partie.

Le saint Enfant Jésus est placé sur une élégante colonne à l'entrée du sanctuaire, et jusqu'à mon départ de la paroisse je vis les fidèles venir prier à ses pieds.

Voilà, très Révérend Père, une bien longue lettre, mais Votre Révérence peut abréger, couper, retrancher, comme elle le jugera à propos. Qu'importe, pourvu que le saint Enfant Jésus soit aimé, imité et glorifié !

De Votre Révérence,

le très humble et très dévoué serviteur et pour la vie,
P. BENOIT DES SACRÉS-COEURS.

*
* *

Notre-Dame du Saint Scapulaire.

Comme corollaire de l'article que les *Chroniques* du mois dernier ont donné sur le saint scapulaire, nous empruntons aux *Échos de Chèvremont* (juillet 1897) les deux traits suivants :

1. Il y a quelques années, en Amérique, un protestant entendit, par hasard, un prêtre catholique prêcher ces avantages du scapulaire. « Voilà, dit notre homme, juste ce qui fait mon affaire ; j'ai peu de temps pour prier : avec cela, d'autres prieront pour moi. » Et se glissant parmi les fidèles, il reçut, lui aussi, le saint scapulaire. Or, quelques semaines plus tard la Sainte Vierge le faisait admirablement profiter des prières du Carmel : touché par la grâce, il abjura l'erreur et devenait catholique.

2. Ne quittez pas votre scapulaire.

Connaissez-vous le petit Paul Rahier, âgé de 6 ans, habitant la rue du Pont à Verriers? Il l'a échappé belle le 26 mai dernier. Trois semaines auparavant, ses bons parents lui avaient fait imposer le saint scapulaire à Chèvremont. On eut bien de la peine à le lui faire conserver sur lui : remuant comme sont tous les enfants, il voulait toujours l'ôter. Bref, il le portait le 20 mai, vers 5 heures et demie du soir, au moment où il lui arriva l'accident que les journaux ont raconté.

Il jouait au bord du canal avec sa petite sœur à faire voyager sur l'eau une boîte de carton en guise de bateau. A un moment donné, le bateau prit le large ; le petit Paul se pencha pour le ressaisir et tomba à l'eau.

Sa sœur courut à la maison en poussant des cris désespérés. Bientôt un attroupement considérable de gens effarés se porta au lieu de l'accident ; mais le courant, grossi par les dernières averses, entraînait le petit garçon sous la voûte qui, un peu plus loin, recouvre le canal. Que faire? On court au plus vite au delà de la rue du Vieil-Hôpital, à la grille du moulin Lemaire, où le canal coule de nouveau à ciel ouvert. Là, plus de cinquante personnes attendent anxieuses, quand tout à coup apparaît le corps de l'enfant dont la tête se soulève en partie hors de l'eau. Un brave menuisier se jette résolument dans l'eau et le ramène au bord.

Après les premiers soins, le petit Paul a été reconduit chez lui, et le lendemain matin il reprenait ses jeux.

Ses parents ne doutent pas que ce ne soit la très Sainte Vierge qui l'a préservé de se noyer, parce qu'il portait son saint habit. Aussi, se sont-ils empressés de revenir à Chèvremont remercier cette bonne Mère.

Qu'ajouterons-nous? A tous, grands et petits, nous ne cesserons de répéter : *Si vous voulez que le regard de Marie vous suive et vous protège durant la vie, si vous voulez qu'elle préserve votre âme de tomber dans la mer du feu éternel, NE QUITTEZ PAS, NE QUITTEZ JAMAIS VOTRE SCAPULAIRE.*

*
* *

Marie. mère de ceux qui n'en ont pas.

(Suite)

Il dut, non seulement le lire, mais l'étudier ardemment, car il parvint à rattraper les autres et même à en dépasser quelques-uns. Je le voyais arriver à chaque séance, toujours plus pâle, plus chétif, la respiration plus haletante. Un matin il ne vint pas.

J'allai chez lui au risque de me faire dévorer par monsieur son père. Heureusement, le petit était seul. Dès qu'il m'aperçut, il me montra son catéchisme placé près de sa tête sur l'oreiller ; il était au lit.

— M. l'abbé, je sais ma leçon. Papa m'a aidé à l'apprendre.

— Est-ce possible, mon cher enfant, comment cela?

— C'est que je suis si faible! Ma vue se trouble et je puis à peine lire. Hier, j'étais très inquiet de ma leçon. Alors, voyant que cela me faisait mal, papa a pris le livre et a répété lui-même sans se lasser, jusqu'au moment où j'ai pu réciter sans faute.... je crois, M. l'abbé, que je mourrai bientôt, aussi il faut que je me dépêche..

Penché vers lui, j'allais le rassurer, l'empêcher de se fatiguer. Le bruit d'un sanglot contenu me fit lever la tête. Le père était au chevet du lit.

— Ne pleure pas, papa, reprit le petit malade. Je serai très heureux, si tu veux bien m'aider comme hier pour mon catéchisme, car je pourrai faire ma première communion et j'irai au ciel. La sainte Vierge me conduira. Toi aussi, papa, tu viendras plus tard, n'est-ce pas?

La tête enfouie dans ses deux mains, le père gardait le silence. Je me levai et sortis sans qu'il m'eût accordé la moindre attention. Cela ne m'empêcha pas, certes, de revenir le lendemain et presque tous les jours.

Je trouvais mon malade seul avec une garde qui se retirait aussitôt. Parfois le père entraînait brusquement et reprenait sa position première, appuyé contre le lit, voilant son visage et me saluant à peine au départ.

Mon petit élève s'affaiblissait. Ses crises, ses suffocations étaient plus longues et plus fréquentes. Son âme semblait alors si près d'échapper à son corps fragile qu'on aurait voulu étendre la main pour la retenir, comme un oiseau qu'on voit battre de l'aile au seuil de sa cage ouverte.

Dans un moment où nous étions seuls :

— Savez-vous, M. l'abbé, ce que m'a dit papa? « Puisque tu aimes tant la sainte Vierge, demande-lui ta guérison, fais un vœu, ainsi que l'explique ton catéchisme. Je te conduirai à Lourdes, à la Salette, à Pontmain, où tu voudras. »

— Votre père a raison mon petit ami, il faut faire ce qu'il désire, dis-je vivement.

Il secoua la tête :

— On ne doit jamais redemander ce qu'on a donné. J'ai donné ma vie à Jésus pour qu'il me donne sa mère au ciel et qu'elle y amène pauvre papa un jour... ce sera bien mieux comme cela. Quand pourrai-je..., M. l'abbé, quand pourrai-je faire ma première communion?

Il la fit un jour du mois de mai. On avait jeté sur la couchette un drap blanc et sur ce drap les premières roses du printemps. Ses petits camarades du catéchisme remplissaient la chambre.

L'enfant communia et mourut comme un saint...

Vous devinez que la grâce n'avait pas attendu cette heure suprême pour toucher le malheureux père. Toutes les objections, toutes les négociations, toutes les flammes de révolte et de haine qu'attise le démon de l'orgueil s'étaient évanouies au contact de l'humble et sublime petit livre que son fils mourant, ou plutôt que Marie elle-même, lui avait mis entre les mains : *Tolle et lege*.

La sainte Vierge avait fait d'une pierre deux coups et même davantage, car le nouveau converti, désormais aussi ardent, aussi éloquent pour la bonne cause qu'il l'avait été pour la mauvaise, entraîna à sa suite une grande partie de la population ouvrière, pauvres gens moins coupables qu'ignorants et trompés. Actuellement l'esprit de la paroisse est renouvelé. Tout cela par Marie, Mère aimable, Mère admirable, avec laquelle il ne faut jamais désespérer.

L'Écho du Purgatoire.

ÉCHOS DE PARTOUT

Les *Stimmen vom Berge Karmel* du mois passé relament les faits suivants :

La semi-province d'Aragon en Espagne vient d'être créée province; le T. R. P. Joseph Raymond de Sainte-Thérèse, qui était autrefois vicaire provincial, en a été élu provincial.

Le R. P. Stanislas du S. G. de Jésus, de la province romaine, vient de partir comme missionnaire en Syrie. Les deux Pères Géréon de Saint-Joseph, de la province bavaroise, et Bernard de la Nativité de la Très Sainte Vierge, de la province de Lombardie, se sont rendus comme missionnaires au Malabar.

Dans le nouveau couvent des Carmélites à Aufkirchen, en Bavière, le curé de cette paroisse a béni, en qualité de délégué de S. G. l'Archevêque de Munich-Freising, empêché pour cette circonstance, la chapelle, le 12 mai 1897.

*
* *

**Triduum solennel. célébré au Carmel de Pamiers. en l'honneur
de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, décédée en 1286.**

(Suite)

Mardi matin, la messe de communauté a été dite par M. le chanoine Laffargue, curé de Notre-Dame du Camp, et durant cette messe, le chœur si justement renommé des chanteuses de la paroisse a rendu honneur à la mémoire de la Bienheureuse Jeanne. La messe solennelle a été célébrée par le T. R. P. Ildephonse, provincial des Carmes déchaussés, et chantée par les superbes voix des élèves du Petit Séminaire. La même chorale a exécuté les chants liturgiques des vêpres ainsi que plusieurs motets de grand style, au Salut du Très Saint-Sacrement. Le chœur de chant de l'Orphelinat des Sœurs de la Croix Saint André, bien connu par son dévouement à toute épreuve, a fait entendre plusieurs beaux cantiques de circonstance. Le panégyrique de la Sainte a été prononcé par M. l'abbé de Séré, vicaire général honoraire, qui a pieusement médité ces deux pensées : Dieu veut le salut de tous. — Tous peuvent se sauver, même en demeurant dans le siècle; — et qui en a fait une éloquente application à la Bienheureuse Jeanne, cette noble fille des comtes de Toulouse, que les chroniques et la légende du Bréviaire nous représentent constamment éprise du désir de la perfection chrétienne, passionnée pour l'imitation des Saints, détachée des richesses de la terre et des attraits du siècle, fréquentant assidûment la chapelle des Frères de Notre-Dame du Mont Carmel, venus de Palestine à Toulouse, remplissant avec zèle toutes les pratiques de dévotion, recevant avec joie des mains du Bienheureux Simon Stock, Général des Carmes, le Saint Habit du Carmel, prononçant à ses pieds le vœu de chasteté perpétuelle et s'engageant à observer sans-faiblesse toute la règle de l'Ordre; s'appliquant dès lors à une vie plus austère et y faisant de tels progrès qu'elle compta parmi les âmes les plus avancées dans la vertu. M. le Vicaire général a dit combien la patience, l'humilité, la ferveur de

Jeanne étaient admirables. Son grand amour du prochain, a-t-il ajouté, la portait constamment à secourir les pauvres, à soigner les malades, à protéger les délaissés, à consoler les affligés. Elle ressentait pour Jésus, son Epoux, un amour tel, qu'elle avait toujours dans ses mains, comme un livre ouvert pour le méditer, le Crucifix, le couvrant de ses baisers, l'arrosant de ses larmes, en faisant ses plus chères délices. Son étendard fut la Croix, et c'est par la Croix qu'elle s'est sanctifiée et qu'elle a sanctifié ses contemporains.

Dans une vibrante péroration, l'orateur a supplié de toute son âme ses sympathiques et nombreux auditeurs de marcher vaillamment sur les traces de sainte Jeanne, de confesser comme elle le Christ Jésus ; d'arborer énergiquement en toutes circonstances, le drapeau de la Croix ; d'affirmer sans crainte leurs droits sacrés, imprescriptibles, en face des audacieux empiètements des ennemis de l'Eglise qui n'ont d'autre force que celle que leur donne la nonchalance et la pusillanimité des chrétiens infiniment plus nombreux, confinés depuis trop longtemps dans une coupable inertie.

Le troisième jour devait être le couronnement des autres solennités. Aussi, Monseigneur l'Evêque s'est-il réservé la présidence des divers exercices. A 8 heures, Sa Grandeur a célébré la messe de communauté. De nombreuses et ferventes communions ont prouvé que nos fêtes ont été profondément pieuses et que la grâce a abondamment pénétré dans les âmes. Après la messe, a eu lieu l'émouvante et toujours si belle cérémonie d'une prise de voile. Ce spectacle du renoncement héroïque à toutes les joies légitimes du monde a attiré, comme il fallait s'y attendre, une grande affluence dont la vive émotion se traduisait çà et là par de douces larmes partant du cœur et sillonnant les visages. Dans un paternel et éloquent langage, M. l'abbé Dupont, curé de Verniolle, a fait l'éloge de la jeune novice qui fut l'édification de sa paroisse et dont les vertus dans le cloître rappelleront, toutes proportions gardées, celles de la Bienheureuse Jeanne et de la scraphique Thérèse de Jésus. Il a ensuite admirablement développé ce qu'il y a de grand, de noble, de surhumain, dans le détachement complet de soi-même, dans l'abandon suprême des choses de la terre, au moment surtout où tous les attraits, toutes les illusions de la jeunesse placent entre l'âme et Dieu une si formidable barrière. Ce substantiel et vibrant discours de circonstance a rempli les cœurs d'une salutaire componction.

Les chanteuses de la paroisse de Verniolle ont fait les honneurs à leur ancienne compagne et magnifiquement célébré les louanges de la Vierge Toulousaine, sous les auspices de laquelle la nouvelle carmélite est entrée dans la voie royale de la Croix.

A 7 heures et demie du soir ont eu lieu les Complies pontificales. Les chants liturgiques et plusieurs motets ont été supérieurement exécutés par les élèves du Grand Séminaire. A l'issue des Complies, le T. R. P. Hippolyte a magistralement exposé la glorification sur la terre et dans le Ciel de la Bienheureuse Jeanne dont il a plusieurs fois relevé les points de ressemblance avec la Vénérable Jeanne d'Arc, l'illustre Pucelle si chère à tous les cœurs français. L'éloquent orateur a de nouveau tenu l'assistance sous le charme de cette parole onctueuse, brillante, animée, convaincante et délicieusement persuasive qu'on ne se lasserait jamais d'entendre. Il a prouvé que la vie des

deux héroïnes est pour lui une mine inépuisable dont il possède à fond les suaves richesses et les sublimes splendeurs.

Le Salut solennel du Très Saint-Sacrement et le cantique d'action de grâces ont clôturé cette magnifique série de fêtes qui ont embaumé les âmes d'un parfum tout céleste et dont la chrétienne population de Pamiers conservera longtemps le précieux souvenir.

NECROLOGIE

Au moment où paraissait le numéro de juillet nous apprenions la très triste nouvelle de la mort du R. P. Victor de Saint-Antoine, carme déchaussé de la province de Flandre, vicaire général de Mgr Ildephonse, évêque de Quilon, au Malabar. Nous attendons la notice nécrologique de ce vaillant missionnaire qui pendant plus de trente-huit ans s'est dévoué tout entier au salut des infidèles, mais dès maintenant après avoir demandé pour lui les prières de nos lecteurs nous offrons à sa mémoire l'hommage de notre respect et de notre admiration.

Une autre mort allait venir bientôt contrister profondément nos cœurs. Cette fois c'est notre province de Brabant qui était frappée. Le 20 juillet, tandis que nous fêtions notre père S. Elie, S. É. le Cardinal Gotti annonçait, le cœur brisé de douleur, par une lettre écrite de sa propre main, que notre cher frère Téléspore avait été frappé d'une congestion cérébrale et était mort après quatre heures de douce agonie.

Le Frère Téléspore (Félix Potvin) était né à Bruges le 7 juin 1841 d'une famille peu favorisée des biens de la fortune, mais riche en vertus et en mérites. Dès l'enfance il fut pieux et bon. Membre de la Congrégation de la Sainte-Vierge, il fréquentait avec assiduité les Sacrements. Une de ses dévotions préférées était l'exercice du Chemin de la Croix. On raconte à ce sujet que, quand on annonça au frère sacristain de notre couvent de Bruges l'entrée de Félix en notre noviciat, comme on lui en faisait la silhouette : Ah ! oui ! s'écria le sacristain, c'est le jeune homme au Chemin de la Croix ! En même temps Félix Potvin se montrait fils plein de cœur et de dévouement pour ses parents. Pressé, par la grâce, de se faire religieux, il sut attendre qu'un frère plus jeune pût le remplacer comme soutien de son père et de sa mère. Il était aussi un employé modèle, et les regrets que son départ excita chez son patron disaient éloquemment son zèle et sa fidélité. Il avait 23 ans quand il put répondre à l'appel de Dieu et de Notre-Dame du Mont Carmel. Après les deux mois de postulat que nos saintes lois requièrent, il reçut, le 8 septembre 1864, l'habit de Tertiaire et le 8 septembre 1867 celui de novice frère convers. Alors son nom de Félix fut changé en celui de Téléspore. Tout de suite le jeune religieux montra les qualités qui le distinguèrent toute sa vie. A une piété vraie et solide il joignait une simplicité franche, une fidélité à toute épreuve et enfin cette assiduité patiente au travail qui est pour nos frères convers une marque de vocation véritable. La longueur des cinq ans d'épreuve ne put que faire ressortir davantage les vertus du frère Téléspore, aussi, reçu à la profession, il prononça ses vœux simples le 8 septembre 1869 et trois ans après il émit sa profession solennelle. Fils de l'obéissance il était, comme un enfant, entre les mains de son Supérieur. En quelque couvent qu'il fût envoyé, il allait gaiement, et là il se donnait de tout son cœur à l'office qui lui était désigné. On conçoit qu'au sein de ces occupations obscures pour les hommes, mais que Dieu contemple avec amour, la vie de notre frère s'écoulait sans épisodes saillants, quand le bon Dieu voulut faire éclater

sa vertu en lui faisant confier une mission qui exigeait un dévouement sans pareil. En 1886 revenait de Rome, pour n'y plus retourner, notre P. Berthold, deuxième Définitif général. Il était déjà frappé du mal qui devait le conduire au tombeau après quatre ans de souffrances horribles, tant physiques que morales. Une paralysie ascendante, considérée d'abord comme un douloureux rhumatisme, commençait sa marche lente mais impitoyablement continue. Bientôt il fallut attacher à la personne du P. Berthold un frère qui le soignât jour et nuit. Celui qui avait reçu cette mission succombait à la tâche après deux années de dévouement et devait être remplacé. Téléphore fut choisi pour ce poste qui était le poste de l'honneur puisqu'il était celui de l'immolation. Il s'y donna sans réserve. Le mal progressait donc toujours et par conséquent l'inertie envahissait les membres tout entiers. Bientôt il fallut aider le Père dans chacun des détails de la vie, voire même lui donner à manger; et à ces services corporels d'autres tout spirituels durent bientôt s'ajouter. Heureusement Dieu avait doué Frère Téléphore d'un esprit naturel vraiment remarquable. Ses études primaires avaient été très courtes, mais il y avait suppléé tout seul; le français, dont il ne savait pas un mot en entrant au noviciat, il le parlait et l'écrivait très correctement, on n'eût pas trouvé dans ses lettres une seule faute d'orthographe; et quand dans des circonstances plus solennelles, des jubilé par exemple, il disait à ceux qu'il voulait fêter ses sentiments, sous forme de vers, ceux-ci pouvaient bien boiter quelque peu et les rimes n'étaient pas d'une richesse incomparable, mais le trait fin, délicat, n'y manquait jamais et la saillie spirituelle déridait à chaque instant les fronts. De sorte que le frère pouvait être la main du pauvre paralysé et écrire ses réponses aux lettres qui étaient venues lui offrir des témoignages de respect et d'affection, il était l'œil à l'aide duquel P. Berthold pouvait encore charmer un peu sa piété par une lecture spirituelle et avoir même l'ineffable joie de réciter l'office. Pendant près de deux ans Frère Téléphore fut attaché à son malade comme l'ange gardien l'est au client qu'il protège; il ne le quittait ni le jour ni la nuit, pour lui il sacrifiait totalement la vie de communauté et il le faisait avec cette bonne humeur qui ne permettait pas de soupçonner la moindre réclamation de la nature. Aussi, le P. Berthold aimait-il son infirmier; parlant de lui, il ne tarissait pas d'éloges et il versait des larmes de reconnaissance. Après avoir rendu les derniers devoirs à celui qu'il avait si bien soigné, le Frère Téléphore rentra dans les occupations ordinaires; ce n'était pas pour longtemps. En 1892, notre Père Général, actuellement S. E. le Cardinal Gotti, était nommé Internonce au Brésil. Dans son profond attachement pour sa famille religieuse il désira garder auprès de sa personne un frère convers, comme le P. Général et le P. Procureur Général en ont un selon les anciennes coutumes. Lui dont le regard perspicace discerne tout de suite les hommes, et qui avait sans doute entendu parler de la conduite admirable du frère auprès de notre P. Berthold, fixa son choix sur le Frère Téléphore. Celui-ci s'en alla donc à Rome et de là partit pour le Brésil. Il en revint quand l'Internonce devenu S. E. le Cardinal Gotti rentra à Rome et il resta attaché à sa personne sacrée. Mais à Rome comme au Brésil il conquit l'estime de tous par sa discrétion, son tact, son aménité, le tout rehaussé par une sainteté tout aimable.

Helas! tandis que sa forte constitution semblait lui présager de longs jours, tout à coup il fut ravi à Son Eminence et à nous tous. Le 18 de ce mois, à 6 heures du matin, une congestion cérébrale se déclara. Immédiatement Son Eminence fit chercher le prêtre et le médecin. L'extrême onction fut administrée et la bénédiction papale fut donnée au cher mourant, mais les soins des médecins furent inutiles. A dix heures Frère Téléphore rendait sa belle âme à Dieu. C'était donc le dimanche de la solennité de N.-D. du Mont Carmel, en cette octave où plus que jamais la Vierge du Scapulaire se hâte d'aller chercher pour le ciel les enfants de sa famille religieuse qui seraient au

purgatoire. Mais si nos cœurs sont pleins de confiance, nous ne manquerons pas cependant de prier pour notre frère et de redire de toute notre âme : *Requiescat in pace.*

Petites Fleurs du Carmel

Le traducteur du Manuel des pauvres a été empêché par ses occupations de nous envoyer les petites fleurs de ce mois.

Nous empruntons les petites fleurs à une lettre qu'écrivit à notre Mère sainte Thérèse notre Père Jean de Jésus-Marie :

... Cependant tandis que je vous écris et qu'apparaît à mes yeux l'image de votre gloire éminente, tandis que vous vous avancez couronnée de gloire à travers les places de la très suave ville de Jérusalem céleste, moi, je me considère proscrit de votre belle cité; je languis dans cette solitude où non seulement je ne trouve pas les soixante-dix palmiers et les douze fontaines que trouva Israël campé dans le désert, où je n'ai même pas ce peu de rosée que l'on pourrait extraire de mon âme comme de la toison de Gédéon.

C'est pourquoi je suis forcé de courir altéré, de pénétrer les cieus emporté sur des ailes de mes désirs pour voir si peut-être ne descendrait pas dans mon cœur votre bien-aimé, objet de mes ardeurs, comme la pluie sur une toison, comme les eaux qui tombent goutte à goutte sur la terre.

Je vous en prie donc, ô très compatissante Vierge, qui avez résolu de chanter éternellement les miséricordes du Seigneur, regardez-moi avec bonté, écoutez les gémissements, que j'élève vers vous, suppliez votre époux, qu'il éloigne les nations toujours disposées à la guerre et qu'il apporte la sérénité à mon cœur.

Fatigué de la longue route déjà parcourue, que je puisse, après avoir recueilli les forces de mon âme, traiter avec Jésus dans le secret de mon cœur; que ma pensée, pas même un seul instant, ne se sépare de lui, qu'il m'enseigne à le prier avec toute l'attention possible sans bruit de paroles, ou encore dans le chant délicieusement suave de votre sainte Eglise. Peut-être dans cette science tout intérieure je trouverai malgré mon ignorance des accents harmonieux qui retentiront joyeusement à vos oreilles. Je l'avoue, en effet, j'ai des lèvres, mais elles sont desséchées; les mots en sortent mal.

C'est pourquoi je vous demande, ô ma très douce Mère, la rosée du ciel. Puissé-je causer intérieurement et extérieurement avec votre époux, trésor de beauté. Pour moi, voilà la sagesse; c'est la portion de mon héritage. C'est ma nourriture, c'est ma portion, comme les fils de Lévi, privés des biens terrestres, mais enrichis d'un immense patrimoine. Le Dieu du Très-Haut est en effet la portion de leur héritage.



CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — S. Joachim.

Vertu „ — L'amour de la sainte Vierge.

1. **Dimanche.** Huitième après la Pentecôte. — Intention : = *La liberté et le triomphe de la Papauté.*
2. **Lundi.** — S. Alphonse de Liguori, Évêque et Docteur († 1789). — *Indulgence de la Portioncule.* = *Les théologiens, en particulier ceux de notre saint Ordre.*
3. **Mardi.** — Invention de S. Étienne, premier Martyr. = *Les évêques et le clergé des diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*
4. **Mercredi.** — S. Dominique, Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs († 1221). = *Les prédicateurs et spécialement ceux de notre Ordre.*
5. **Jeudi.** — Dédicace de Notre-Dame-aux-Neiges. = *Les vocations au Carmel.*
6. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Transfiguration de Notre-Seigneur. = *L'extension de notre saint Ordre.* — *Premier jour de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption.*
7. **Samedi.** — S. Albert, de notre Ordre. = *Tous nos jувénats.* — *Aujourd'hui on bénit solennellement en l'honneur de saint Albert, de l'eau d'une grande efficacité contre la fièvre.*
8. **Dimanche.** Neuvième après la Pentecôte. = *Nos Supérieurs.*
9. **Lundi.** — S. Jérôme Émilien († 1537). = *Les œuvres d'éducation.*
10. **Mardi.** — S. Laurent († 358). = *La force pour confesser la foi.*
11. **Mercredi.** — S^{te} Marie-Madeleine. = *La conversion des pécheurs.*
12. **Jeudi.** — S^{te} Claire (1253). = *Les religieuses cloîtrées.*
13. **Vendredi.** — S. Apollinaire, Évêque et Martyr († II^e siècle). = *La conservation de la foi dans nos pays respectifs.*
14. **Samedi.** — Octave de S. Albert. — *Veille de l'Assomption.* — *Jeûne de l'Église.* = *La préservation par S. Albert des maladies épidémiques.*
15. **Dimanche.** Dixième après la Pentecôte. — **L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.** — *Indulgence plénière aujourd'hui ou un des jours de l'Octave.* = *La grâce d'une bonne mort pour tous les abonnés ou lecteurs des Chroniques.* — *Absolution générale pour les Tertiaires.*
16. **Lundi.** — Bienheureux Ange Augustin, de l'Ordre. = *La grâce de pardonner les injures.*

- 17. Mardi.** — Octave de Saint Laurent. = *Les défunts de notre saint Ordre.*
- 18. Mercredi.** — S. Émigde, Martyr. = *Les agonisants.*
- 19. Jeudi.** — S. Gaétan († 1547). = *Les malades confiés aux soins de nos Pères ou ceux de notre famille religieuse.*
- 20. Vendredi.** — S. Bernard († 1153). = *Les âmes affligées ou tentées.*
- 21. Samedi.** — S^{te} Jeanne-Françoise de Chantal, Veuve († 1641). = *Toutes nos communautés de Carmélites.*
- 22. Dimanche. Onzième après la Pentecôte.** — S. JOACHIM, Père de la sainte Vierge. — *Indulgence plénière.* = *Le Souverain Pontife.*
- 23. Lundi.** — S. Philippe Béniti († 1285). = *Les missions des Carmes déchaussés.*
- 24. Mardi.** — S. Barthélemi, Apôtre. = *Anniversaire de la Réforme.* = *Les Carmes et les Carmélites déchaussés.*
- 25. Mercredi.** — S. Louis, Roi de France († 1270). — *Jour consacré à honorer l'Enfant Jésus.* = *Le Carmel en France.*
- 26. Jeudi.** — S. Hyacinthe († 1257). = *Les pauvres.*
- 27. Vendredi.** — TRANSVERBÉRATION DU CŒUR DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE. — *Indulgence plénière.* = *L'extension de l'esprit de sainte Thérèse dans l'Ordre du Carmel.*
- 28. Samedi.** — S. Augustin († 430). = *La conversion de l'Afrique et en particulier du Congo.*
- 29. Dimanche. Douzième après la Pentecôte.** — S. Jean-Baptiste. = *La prospérité de notre Revue : Les Chroniques du Carmel.*
- 30. Lundi.** — S^{te} Rose de Lima († 1617). = *Nos abonnés et leurs familles.*
- 31. Mardi.** — Dédicace de toutes les églises de l'Ordre. = *Actions de grâces pour les bienfaits obtenus pendant le mois.*



En ce mois de septembre où nous allons fêter l'exaltation du Bois sacré de la Croix sur lequel est mort notre Sauveur ; en ce mois où, fils et filles du Carmel nous allons par la rénovation de nos vœux, embrasser avec une ardeur nouvelle cette Croix, notre unique espérance, il nous sera bon de lire les pages émues par lesquelles le chanoine Duilhé de Saint-Projet termine sa magistrale *Apologie scientifique de la foi chrétienne* et d'entendre chanter après dix-neuf siècles la signification de la croix au sein de l'humanité, la hauteur de son rôle, la puissance de son action.

LA CROIX

Ad lucem per crucem.

Puissiez-vous, ô mon Pays, aimer
Dieu qui est le père de tout ce que
vous aimez, et vous agenouiller
devant [la Croix de] son fils Jésus-
Christ, le libérateur du monde.

Nous avons choisi comme synthèse typique de l'erreur au xix^e siècle, comme centre d'opération, dans nos études apologétiques, la *Confession* de Strauss ; nous l'avons choisie parce qu'elle présente l'ensemble le plus complet, le mieux systématisé des négations du criticisme et du matérialisme réunis, une véritable Somme contre Dieu. Le puissant sophiste, rééditant le plus cynique blasphème de Goethe, couronne son attaque contre toute foi religieuse par un chapitre sur La Croix,

“ Ce bois raide en travers sur du bois „

Ce sera pour nous une joie et un honneur de répondre à de tels outrages, et de laisser à cette apologie scientifique du christianisme comme dernière empreinte, le signe de la croix.

Voici le passage de Strauss : “ Sur l'autel de notre église moderne nous rencontrons encore l'image du Christ crucifié. L'Église catholique est prodigue de cet antique symbole fondamental de la chrétienté, et aime à le placer sur les chemins et les sentiers. L'Église

protestante l'a relégué, avec une sorte de honte, dans l'intérieur des temples, des maisons et des cimetières.

„ Pendant ses voyages dans les pays catholiques, Goëthe prit l'antipathie qui lui fit placer la croix dans le vers si critiqué d'une épigramme célèbre. La seule forme de ce signe, *ce bois raide en travers sur du bois*, comme il s'exprime, lui était désagréable... Mais c'était bien certainement chez Goëthe plus qu'une question de forme, plus qu'une répulsion esthétique ; il se sentait choqué par cette image *de la douleur sur du bois*, dont on ne devait pas *lui faire un Dieu*.

„ Le crucifix, avec un Dieu mort pour les péchés des hommes, est, aux yeux des croyants, non seulement le gage visible et saisissant de la rédemption, mais aussi l'apothéose de la souffrance. C'est l'humanité dans sa forme la plus triste, avec tous ses membres meurtris ou brisés, et que la difformité rend en quelque sorte joyeux, comme personnification de la destinée du chrétien, et de la malédiction dont est frappé le monde à ses yeux.

„ L'humanité moderne, satisfaite de vivre et d'agir, ne peut plus trouver dans un tel symbole l'expression de sa conscience religieuse, et, le conserver dans l'Eglise, c'est ajouter une raison de plus à toutes celles qui la rendent déjà incapable d'exister. „

Ainsi, la croix est désormais un anachronisme, un signe de décadence, un symptôme de caducité. Le chrétien et son Eglise n'ont qu'à choisir : répudier la croix ou cesser de vivre ; briser la croix ou se résigner à mourir.

Dans nos demeures chrétiennes, le crucifix occupe sans doute une place d'honneur, on est habitué à le voir ; pas assez peut-être à le regarder. Essayons de regarder et de comprendre. Examinons quelle a été, quelle est encore sa signification au sein de l'humanité, la grandeur de son rôle, la puissance de son action. Ce symbole de la pensée éternelle, ce poème infini de l'amour, exprimé par la parole ou par l'écriture, se retrouve chez tous les peuples civilisés, dans toutes les langues ; figuré par la peinture ou par la sculpture, il est dans tous les foyers catholiques, sur des milliers de poitrines, sur toutes les tombes.

Pendant une longue suite de siècles, cette image d'un supplicié a été l'objet le plus vénéré, le plus aimé, le plus invoqué. Il ne s'est pas

écoulé un seul instant qu'elle ne fût arrosée des larmes de la douleur, couverte des baisers de l'amour. Depuis bien des siècles, des milliers d'hommes et de femmes passent leur vie dans d'étroites cellules qui n'ont d'autre ornement qu'un crucifix; ils sont là volontairement et ils y sont heureux.

Depuis bien des siècles, des milliers de chrétiens, parmi les plus instruits, comme parmi les plus simples d'esprit et de cœur, à l'heure suprême, à l'heure révélatrice, regardent comme une consolation ineffable de presser le crucifix sur leurs lèvres; très souvent, l'agonie dans les bras du Christ ressemble à une extase. Chez la plupart des peuples civilisés, la justice est rendue en présence et sous le regard de ce condamné à mort. Le serment prêté sur la croix est le plus sacré des serments : celui qui le viole est plus qu'un parjure, il est renégat. Adorer le crucifix, c'est l'acte religieux le plus explicite, le plus compréhensif, le plus absolu; le fouler aux pieds est l'acte d'apostasie réputé le plus odieux, le plus infâme. Le Dieu de la Bible, Jéhovah, était le Dieu terrible; le Dieu de l'Évangile, Jésus-Christ, est le Dieu Sauveur. Sous les foudres et les éclairs de Jéhovah, l'homme révolté pouvait être tenté de répondre comme Satan : Je ne veux pas obéir, *non serviam*; sous les larmes de sang du crucifix, la révolte est bien plus inexcusable, car il ne lui reste que cette seule réponse : Je ne veux pas aimer!

La vie de l'humanité n'a qu'une date, et c'est lui; depuis la création, tous les événements s'acheminent vers lui ou procèdent de lui, il est comme l'équateur entre les pôles du temps, entre les commencements et la suite des âges. Voilà des faits que personne ne songe à nier, que personne ne saurait expliquer en dehors des données de la foi. Ils prouvent, ou que l'immense majorité des hommes civilisés, depuis dix-neuf siècles, est atteinte de folie, ou que le crucifix, « cette image désagréable, cette apothéose de l'ignominie et de la douleur », est vraiment divin.

Dans les régions de la pensée pure, les triomphes du crucifix ne sont pas moins éclatants; l'action qu'il a exercée, les transformations qu'il a opérées ne sont pas moins significatives.

Trois génies puissants, trois grands systèmes de philosophie dominent l'antiquité savante : Platon ou l'Académie, Aristote ou le Péripatétisme, Zénon ou le Portique.

Le caractère propre, l'honneur du premier système, du platonisme, c'est la métaphysique " ailée et chantante ", un rayon de lumière philosophique si pur, qu'on ne sait s'il procède de la pensée humaine ou de la révélation divine. La puissance du second, du péripapétisme, c'est la logique, la méthode; il a pour mission d'organiser toutes les connaissances, toutes les découvertes, de créer la science. Le caractère, la gloire du stoïcisme, c'est l'aspiration vers une morale élevée, le culte passionné du juste, la fierté du cœur, un certain mépris de la force au profit du droit.

Ces trois conceptions comprennent tout ce qu'il y eut de grand dans la sagesse humaine livrée à ses propres forces.

Ce sont les seuls " vrais dieux " de la civilisation antique et je ne connais rien de plus digne d'attention dans l'histoire de la philosophie que leur rencontre avec la croix. Ils ne pouvaient tomber, disparaître complètement devant elle comme les idoles païennes, parce qu'ils possèdent des fragments de vérités impérissables; ils se sont ralliés, ils se sont soumis, ils se sont rangés à la suite des premiers disciples de la croix, pour apporter leur témoignage et propager la religion nouvelle.

Les premiers versets de l'évangile de saint Jean suffisaient à conquérir le platonicien. Habitué à la contemplation de l'idée éternelle, il la reconnut bien vite dans le Verbe incarné et suspendu à la croix. L'école chrétienne d'Alexandrie fonda la métaphysique nouvelle et la théologie transcendante. Le stoïcisme, ce refuge des âmes fortes et fières, s'était élevé jusqu'au mépris de la douleur, par amour pour le bien et le juste ou ce qui en portait les apparences; le culte d'un juste supplicié, la déification de la douleur volontaire et du sacrifice, séduisit ses plus sincères sectateurs et enfanta des milliers de nouveaux disciples.

Enfin, lorsque la révélation chrétienne attaquée, défendue, triomphante, eut enseigné à la place de chaque erreur ancienne une vérité nouvelle, le péripapétisme se mit à l'œuvre et l'organisa en un corps de doctrine, en une Somme philosophique et théologique, qui devait représenter et résumer le savoir universel.

Voilà donc la trinité philosophique devant le crucifix, transfigurée sous ses rayons : le disciple de Platon devient un Père de l'Église, le

disciple d'Aristote un docteur scolastique, le disciple de Zénon un anachorète ou un martyr. Nous nous souvenons d'avoir vu l'ébauche d'un superbe tableau ainsi conçu : au centre de la toile, sur un plan peu élevé, saint Thomas d'Aquin est assis et tient dans ses mains la *Somme de théologie*. Dans son regard, sur ses lèvres, on distingue le mouvement de la pensée et de la parole, le Docteur angélique enseigne la science divine. Autour de lui, un auditoire, ou, si l'on veut, une école silencieuse et attentive, composée de cinq personnages illustres : le vieux Pérugin appuyé sur son jeune élève Raphaël, Dante, Palestrina et Bramante, la peinture, la poésie, la sculpture, l'architecture, la musique, tous les beaux-arts s'inspirant de la théologie. On voit la lumière inspiratrice, les rayonnements du génie se jouer au milieu de ce groupe immortel ; on sent passer sur ces grandes figures le souffle créateur qui doit faire surgir un monde de merveilles, peupler de chefs-d'œuvre la plus glorieuse, la plus féconde époque de l'art chrétien.

Cette conception est belle parce qu'elle est simple et vraie, mais elle est incomplète, elle ne remonte pas assez haut. Il faut à ce tableau un pendant qui l'explique et qui l'éclaire, un second tableau non moins simple, d'une portée encore plus haute, et qui épuiserait l'idée et les faits, la doctrine et l'histoire. Cette seconde toile représenterait saint Thomas d'Aquin, non plus dans une chaire de docteur et entouré de disciples, mais disciple à son tour, écrivant la *Somme* à la lumière et sous la dictée du crucifix. C'est lui-même qui nous a révélé le secret de son génie et de son immense savoir.

Voilà la véritable genèse de l'inspiration, de la science et de l'art chrétien. L'idéal en tout cela n'est autre chose que l'Homme-Dieu, dans sa manifestation la plus éloquente, attaché à ce " bois raide en travers sur du bois „, c'est-à-dire le crucifix.

Quel est celui qui n'a pas contemplé quelquefois le spectacle si souvent décrit d'une nuit sereine, d'un ciel profond, peuplé d'innombrables étoiles ? Quel est celui qui ne s'est pas senti attiré, fasciné et bientôt accablé par cette révélation de l'espace sans bornes, que les découvertes et les calculs de la science moderne rendent plus accablante encore?... Un prie-dieu et un crucifix dans un simple oratoire ouvrent à l'âme des horizons encore plus vastes, un spectacle bien

autrement révélateur. Lorsque l'œil humain se prolonge dans les cieux étoilés, il atteint à des distances à peine calculables, mais la pensée le dépasse aussitôt, et se perd dans l'immensité. L'œil découvre un dernier point lumineux, c'est-à-dire une limite et s'arrête; la pensée veut savoir ce qui est au delà et encore au delà, et s'impatiente. Chacun se meut dans sa sphère, l'œil dans l'espérance, la pensée dans l'infini; de là, une lutte, une souffrance, le vertige.

Dès que le regard se repose sur le crucifix, toute souffrance, toute lutte cesse; vous ne pouviez aller à l'infini, l'infini est venu à vous; il s'est incarné afin que l'œil pût l'embrasser sans effort, afin que la pensée fût rassasiée; pour l'un et pour l'autre, c'est la pleine lumière, c'est le repos. A mesure que vous pénétrez dans l'espace, que vous accumulez les distances, que vous découvrez des mondes, vous vous sentez plus petit; atome sur la terre qui vous porte et qui n'est elle-même qu'un atome dans le concert universel. A mesure que vous pénétrez le mystère qui unit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, vous vous sentez plus grand. Je me croyais un atome, et je suis une âme rachetée par le sang divin; je me croyais le proche voisin du néant, et je suis le père, le fils, l'héritier de Dieu. Tous ces mondes qui se meuvent et brillent autour de moi existaient avant moi, ils existeront quand je ne serai plus. Mais ils doivent finir; la science l'affirme tout aussi bien que la foi. Il y a des soleils éteints, des planètes refroidies. Quand notre terre deviendra glacée à son tour, la poussière qui est aujourd'hui mon corps, que sera-t-elle?... Au fond de ce spectacle de la vie, du mouvement, de la lumière, tout me parle de caducité, tout me parle de mort. Dans l'image de ce supplicié meurtri, ensanglanté, expirant, tout me parle de la résurrection de glorification, d'immortalité. Il dépend de moi de lier ma destinée à la sienne, ma chair à sa chair, ma vie si chétive à son éternité.

Si j'en crois certains disciples de Goethe et de Straus, " satisfaits de vivre et d'agir, et qui se sentent choqués par l'image de la douleur sur du bois ", le lendemain de la mort sera pour moi le néant. D'autres me prédisent de longues pérégrinations expiatoires d'étoiles en étoiles, pour aboutir à la substance universelle, où je dois me perdre et m'abîmer. Dans mon oratoire je n'ai qu'à faire un pas pour tomber aux pieds de mon crucifix. Son Évangile, d'accord avec ma

raison, avec la foi des siècles, m'enseigne que le lendemain de la mort est pour le juste le premier jour de la vie.

Dans toute vie humaine, la douleur domine.

C'est le refrain impitoyable, monotone, universel.

C'est le proverbe cosmopolite, le grand poème de toutes les langues et de tous les temps.

Il n'y a que deux futurs que l'homme puisse s'appliquer avec certitude et sans orgueil : Je souffrirai, je mourrai „. Pouvons-nous lutter victorieusement contre la douleur ? Pouvons-nous jouir de la douleur ? Quel vivant problème et comme il intéresse la pauvre humanité !

L'homme livré à lui-même, à ses propres forces, a essayé de le résoudre. Cette héroïque mais vaine tentative du cœur humain fatigué de sa servitude peut exciter l'admiration, il est difficile de croire qu'elle ait jamais rendu un seul homme véritablement heureux.

Le sage antique défiait le malheur comme un tyran impuissant et méprisable ; mais ce dédain factice, cette fierté d'emprunt servait de masque à la douleur, et non de contrepoids.

Le tyran insulté se vengeait cruellement, et plus d'une fois, sans doute, dans le secret des nuits, son esclave révolté lui payait avec usure le tribut de larmes et de soupirs qu'il lui refusait en public. Combien nous paraît plus grande, plus enviable et surtout plus vraie la résignation à la douleur, l'inaltérable paix du chrétien au pied de la croix qu'il embrasse !

La transfiguration de la douleur en plaisir, la volupté de la souffrance est une chose plus rare sans doute, mais très sincère et très réelle. Que de tableaux, que de scènes intimes, pleines de douleur et de larmes, que la terre ignore et que le ciel admire !

Entre toutes les douleurs humaines, la douleur suprême c'est la mort ; voilà la grande épreuve..., c'est le triomphe du crucifix. “ Vous mourrez seul „ ; ce mot de Pascal donne le frisson. Oui, celui qui ne croit pas mourra seul et bien seul ; mais s'il s'agit du chrétien agonisant, Pascal se trompe : le chrétien n'est pas seul à mourir. Quand tout a disparu pour lui, les parents, les amis, le bruit, la lumière, tout..... le crucifix lui reste ; ils sont deux mourants, ils

seront deux morts. Ils seront deux toujours ensemble, jusque dans " les quatre planches „ dont parle Pascal, car si pauvre qu'il soit, le chrétien peut toujours emporter son crucifix de bois..... Pour qu'on ne s'y méprenne point, la croix précède le cortège dans les rues des grandes villes, le long des sentiers du village : et quand le cortège s'éloigne, la croix reste sur la tombe.

Joubert qui fut un penseur ingénieux, et un écrivain exquis, se sentait " tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot „. Il exprimait ainsi le rêve, ou plutôt, comme il le dit, le tourment de la parole humaine aux prises avec la pensée. Ce problème a été résolu : ce noble rêve, vainement poursuivi par la langue impuissante des hommes, est merveilleusement réalisé dans le christianisme, la Bible, l'Évangile, la révélation, le mystère du plan divin et de la destinée humaine, la somme de la foi, de la métaphysique, de la science, tout est dans ce mot, qui sera le dernier de mon livre ... le Crucifix.

Plusieurs de nos correspondants ou de nos abonnés nous ont envoyé des poésies. Nous les en remercions. La sympathie que prouve cette bonne volonté nous touche vraiment. Qu'ils nous permettent cependant de leur demander que ces poésies ne soient pas longues. Tout vers, si court qu'on le suppose, équivaut à une ligne ; aussi que d'espace laissé en blanc et envié par d'autres articles qui attendent !

Composés pour la prise d'habit de M^{lle} de R... de M., en religion sœur Marguerite-Marie.

LYS ET MARGUERITE.

Entre les fleurs qu'à notre terre
Le Ciel accorde en ses bienfaits,
Il en est deux que je préfère
Et dont je chante les attrait.

Beau lys de la prairie,
Ta compagne chérie
Partage ta blancheur,
Marguerite est ta sœur.

Ce lys du Ciel, ô Marguerite,
C'est votre Fiancé divin,
En ce beau jour il vous invite,
Et vous appelle à son destin.
A votre cœur fidèle,
Que sa main fraternelle
Donne joie ou douleur,
Vous resterez sa sœur.

Vous le savez, de sa corolle
S'échappe un parfum virginal,
Et notre bouche est sans parole
Pour exprimer cet idéal.
Goûtez dans le silence
De sa sainte présence
La très chaste douceur,
Car vous êtes sa sœur.

Dans le désert de cette vie,
Peut-être en un jour de douleur
Le lys, à votre âme ravie,
Dérobera sa blanche fleur.
Avec plus de mérite,
Vous serez, Marguerite,
Dans cet exil du cœur
Plus que jamais sa sœur.

Au lys divin, dans une année,
Jurant un éternel amour,
Libre et joyeuse condamnée,
A Lui, vous serez sans retour.
Si votre âme est jalouse
Du beau titre d'épouse,
Vous serez, dans son Cœur,
Encor mieux que la sœur.

Ah ! qu'il répande un flot de grâce,
 Sur ceux que vous aimez toujours,
 A leur foyer qu'il vous remplace
 Et soit leur force et leur secours.

Heureuse carmélite
 Et simple marguerite
 Soyez, petite fleur,
 De nous aussi la sœur.

UNE CARMÉLITE DE SAINT-OMER.

Biographie du Vénérable Père Jean de Jesus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

La Congrégation d'Italie avait fait en cinq années des progrès si rapides qu'en 1505 elle pouvait réunir son premier chapitre général, et cela conformément aux dispositions de la bulle de Clément VIII, en date du 13 novembre 1600. Nos lecteurs se souviendront de l'éloge que nos annalistes font des neuf religieux qui composèrent ce chapitre (1). " Ils étaient considérés à cause de leurs vertus et de leurs capacités, comme les pierres fondamentales et les colonnes de la Congrégation. Tel était leur mérite respectif, qu'ils formaient en quelque sorte une image des neuf chœurs des anges. „ Notre héros, le P. Jean de Jésus-Marie “ représentait, continue l'historien, le chœur des trônes par la crainte de Dieu, par l'habitude qu'il s'était faite du souvenir de la sainte présence, par son esprit d'oraison et sa haute contemplation. „ Il fut élu second Définitur Général. En se rappelant ce que nous avons dit, le mois dernier, de l'ardeur avec laquelle il avait travaillé à l'œuvre des missions aux pays infidèles, on comprendra quelle part il eut dans le magnifique élan qui caractérisa cette première assemblée. Nous n'y reviendrons pas.

(1) Voir le numéro de septembre 1895, page 302.

D'ailleurs, un autre travail d'une importance extrême devait être confié par le chapitre à notre vénérable Père. Il fut chargé, en effet, de rédiger nos Instructions. Les Instructions sont une des parties intégrantes du code complet que nous devons observer pour pratiquer l'obéissance, promise au jour de notre profession. La règle nous impose sa loi, nos constitutions par leurs prescriptions pleines de sagesse entrent dans les détails et règlent ce qui concerne les différentes maisons et le gouvernement ; notre Ordinaire et notre Manuel s'occupent des cérémonies ainsi que de la liturgie de nos processions ou autres fonctions identiques, viennent alors les instructions qui donnent une direction conforme à l'esprit de notre saint Ordre à ceux qui sont chargés des différents offices. Elles commencent par l'office redoutable du Prieur pour finir par celui, moins lourd évidemment, du cordonnier ; ou bien elles visent certaines situations, certains actes en particulier, comme par exemple les exercices spirituels. Sans obliger, comme la règle, sous peine de péché véniel, sans rendre passibles ceux qui ne les observeraient pas d'une peine à subir dans ce monde ou dans l'autre, ainsi que font les constitutions, sans être une loi cérémonielle précise comme l'Ordinaire ou le Manuel, les Instructions doivent cependant être connues et observées, le zèle de la discipline régulière et du bien général le réclame impérieusement. Heureuses les communautés où les officiers, s'inspirant des Instructions, rempliront leur charge selon le véritable esprit du Carmel. La perfection individuelle du religieux, la ferveur de la communauté, la sainteté de l'Ordre, seront les fruits de cette obéissance.

Mais parmi les *Instructions*, il y en avait deux spécialement demandées à la science et à la sagesse du Père Jean de Jésus-Marie ; celle des Novices et celle du Maître des novices. Sur la première, nous n'avons pas à revenir. Déjà nous en avons longuement parlé. Qu'il nous suffise de dire que, dans le principe, au chapitre 6 de leur seconde partie, nos saintes constitutions disaient en termes formels " que, afin que dans toute Congrégation on donnât aux novices une même et parfaite éducation, on devait s'en tenir aux instructions rédigées tant pour le maître que pour les novices eux-mêmes, par le P. Jean de Jésus-Marie, autrefois Préposé général, homme d'une sainteté et d'une science remarquables.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici un rapide aperçu de l'Instruction de Maître des novices. Comme pour l'Instruction des Missions, c'est à la vénérée Congrégation, pour laquelle il se dévoue corps et âme, que le P. Jean de Jésus dédie son travail. Avoir de bons maîtres pour élever les novices est une chose de la dernière importance pour relever les Ordres déchus, et aussi pour entretenir la ferveur renouvelée par une sainte réforme. Il apporte donc, et de tout son cœur, sa part si petite qu'elle soit, dans cette œuvre essentielle. Il s'est inspiré, dans ce travail, des écrits des saints et des conseils des maîtres spirituels, il a spécialement mis à contribution l'expérience personnelle acquise par lui durant les années où l'obéissance lui a fait remplir la charge de Maître des novices, de sorte que pour donner avec plus de méthode et de brièveté ce que lui paraît exiger l'office d'éducateur des adhérents à la vie religieuse, il traitera d'abord des vertus que le maître doit pratiquer, ensuite de la prudence qu'il doit déployer, puis de la doctrine à enseigner aux novices, et enfin des exercices divers à l'aide desquels il les formera à la perfection. Les vertus que requiert le vénérable auteur ne sont pas nombreuses, mais elles sont essentielles. Les premières sont celles que notre Sauveur nous a dit d'apprendre de lui, l'humilité et la douceur; elles déblaient le terrain, elles chassent l'orgueil et la colère, et, ce travail fait, l'âme est apte à aimer Dieu et le prochain que Dieu lui confie. Or, quand on aime, et qu'on aime en Dieu et pour Dieu, tout est dit. La charité vraie, généreuse, tendre et forte, engendre le zèle qui ne connaît pas l'amertume. Ces vertus le Maître ira les puiser dans l'esprit de prière et dans l'union avec Dieu ainsi que dans l'étude des livres saints et des auteurs spirituels dont le P. Jean de Jésus lui dresse un catalogue intelligent.

La grande et indispensable vertu de prudence forme à elle seule toute la seconde partie de l'Instruction. C'est que le but à atteindre est noble entre tous : former des âmes à la vie religieuse du Carmel, y asseoir les principes, base solide et sûre sur laquelle s'édifiera le temple saint qui doit s'élever pour le Seigneur; entourer cette jeune plantation du Christ des soins qu'elle exige pour devenir un arbre couvert de fleurs et de fruits; pour tout cela avec quelle prudence et

quelle sagesse ne faut-il donc pas agir ? En outre, les caractères sont différents, les grâces non plus que les exigences divines ne sont pas les mêmes pour tous ; l'adolescent ne peut être traité comme le jeune homme déjà mûr ; en un mot le discernement des esprits, la sagesse dans les épreuves à faire subir, la tendre et attentive sollicitude à l'heure de la tentation, voilà ce que comprend sous le nom de prudence notre vénéré Père ; voilà ce qu'il enseigne dans les plus petits détails. Quant à l'enseignement que le Maître doit donner à ses novices, l'auteur n'oublie aucun détail, ni la doctrine elle-même, ni la méthode à suivre, ni les différents genres d'exhortations. Enfin la quatrième partie décrit sans rien laisser dans l'ombre les divers exercices qui servent aux jeunes athlètes du Christ à apprendre le maniement des armes spirituelles, la vaillance au combat et les joies de la victoire. Écrit pour nos maîtres des novices, cette Instruction du P. Jean de Jésus-Marie fut accueillie avec enthousiasme par d'autres Ordres et suivie comme un manuel plein d'une profonde sagesse.

À voir l'ardeur avec laquelle travaillait notre vénérable, à voir l'activité qu'il déployait en tout genre de fatigues, on pourrait croire qu'il jouissait d'une santé robuste. Hélas ! Bien au contraire. Jean de Jésus, toujours de complexion délicate, usait rapidement le peu de forces qu'il avait et quoique jeune encore paraissait déjà un vieillard. Il est vrai qu'il ne s'épargnait en rien. À une santé débile il opposait une indomptable énergie de volonté. Au dire des médecins la prolongation de sa vie était plutôt l'effet d'un miracle que de la vigueur de sa nature ; et malgré cela il soutenait vigoureusement toutes les austérités de la règle ; il y ajoutait même d'ingénieuses et perpétuelles mortifications. Si dans le boire et le manger, son palais éprouvait quelque satisfaction, vite, il la répudiait ; il n'accordait même pas à son esprit fatigué par l'étude le petit soulagement qui lui aurait procuré un regard jeté sur le jardin. « Quand la maladie ne le clouait pas sur son lit de douleur, il accourait avec empressement aux actes de communauté, à l'oraison mentale surtout, et là jamais on ne le vit, malgré sa faiblesse, s'appuyer soit au banc, soit au mur „, mais au contraire, à genoux et le corps droit, il était l'admiration de tous par son attitude humble et modeste. Si pendant ses maladies il était forcé d'accepter un matelas, à peine était-il un peu mieux qu'il le

faisait reporter aux officines communes pour se contenter de la couche ordinaire du carme déchaussé. Dieu alors répondait sans doute à la générosité de son serviteur, par la surabondance de ses grâces. Loin de là. Jamais la moindre consolation spirituelle ne venait réconforter son labeur, jamais un petit rayon de soleil ne traversait les sombres ténèbres qui enveloppaient son âme. Et lui, supportant avec héroïsme les souffrances de son être tout entier, ne trouvait, nous dit son biographie, de volupté que dans la privation de toute douceur aussi bien divine qu'humaine. La volonté de Dieu était son seul bonheur. Soldat du Christ il servait son maître non comme un mercenaire et il refusait courageusement tout ce qui aurait pu lui être un soulagement ou une consolation.

Malgré les efforts de son humilité, sa vertu transpirait au dehors et excitait l'admiration. Un jour le Cardinal Mellino, protecteur de l'Ordre, était venu pour lui causer; ayant appris qu'il était malade il monta jusqu'à sa cellule: à la vue de la pauvreté de sa couche il fut ému de pitié et au-dessus des deux pauvres couvertures qui ne pouvaient garantir du froid le pauvre malade il étendit sur lui son grand manteau de pourpre.

(à suivre.)

MÉDITATION

POUR LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT MICHEL

L'Archange S. Michel fut le chef des Anges qui adorèrent la très sainte humanité de Jésus-Christ, unie hypostatiquement au Verbe divin; c'est lui qui s'opposa à Lucifer quand celui-ci, dans son orgueil, refusa cette adoration. *Qui est comme Dieu?* s'écria S. Michel. Qui oserait résister à Dieu? Qui aurait la prétention de se faire l'égal de son Créateur? Le Verbe incarné est Dieu, donc devant lui doivent se prosterner tous ses Anges. *Et adorent eum omnes Angeli eius.*

Suivez S. Michel et les bons Anges. Offrez pieusement à l'humanité prise par le Verbe le culte intérieur et extérieur auquel elle a droit. Le culte extérieur consistera à chanter ses louanges, à vénérer ses

images, à l'adorer au Très Saint-Sacrement. Quand la tiédeur ou la paresse chercheront à vous surprendre, souvenez-vous que c'est Dieu que vous louez, que vous honorez et que vous adorez. *Qui est comme Dieu?* Qui plus que lui mérite vos hommages attentifs? Au culte extérieur ayez soin de joindre l'intérieur. Quand vous sentez s'élever en votre âme un mouvement contraire à la volonté divine, écoutez-vous : *Qui est comme Dieu?* Je n'ai pas le droit de me complaire en moi-même contrairement à l'honneur que je dois au Très-Haut. Si j'écoute mon amour-propre, si je consens à la tentation, je me préfère à la divine majesté. Il n'est personne qui ait des droits plus grands que Dieu, bien suprême, bien infini, à être aimé et adoré. *Qui est comme Dieu?* Qu'il soit donc honoré et glorifié, et qu'à moi reviennent uniquement l'abaissement et l'humiliation! L'Archange Michel triompha de Lucifer; qu'ainsi la partie supérieure triomphe en vous de l'inférieure. Les Anges révoltés furent précipités du Ciel; de même si vous soutenez avec constance, par amour pour Jésus-Christ, la lutte spirituelle, vous tiendrez soumise la partie inférieure de votre âme, vous dominerez vos passions.

D'ailleurs, le grand Archange vous aidera de ses prières; la Sainte Église dit, en effet, qu'il est le prince de la milice céleste et par ses prières il conduit les élus au Royaume des Cieux, *cujus oratio perducit ad regna calorum*. C'est à lui que vous devez recourir dans toutes les vexations des esprits mauvais; priez-le spécialement pour l'heure de votre mort afin qu'il vienne déjouer leurs ruses plus astucieuses que jamais à cette heure suprême, plus méchantes pour empêcher ou au moins pour retarder votre entrée au paradis. Déjà S. Michel a su triompher de l'orgueil de l'enfer tout entier, il en triomphera de nouveau dans le salut de votre âme. Mais vous devez pour cela vous assurer sa protection spéciale en redisant dans les occasions dangereuses : *Qui est comme Dieu?*

Ah! oui, glorieux Archange, soyez mon défenseur! Faites-moi avancer dans la perfection! Gardez à Notre Seigneur Jésus-Christ mon esprit et mon cœur tout entier, maintenant et à l'heure de ma mort.

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Affections terrestres

Si les esprits nous épouvantent, c'est parce que nous leur donnons volontairement prise sur nous, par notre attachement aux honneurs, aux biens et aux plaisirs. *Vie, ch. XXV.*

Toutes choses ne sont qu'un pur néant comparées au bien invisible. Je ne sais comment nous pouvons nous appuyer sur les créatures, encore moins nous y affectionner. *Ibidem, ch. XXIX.*

Pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour la fortune, celles-là même qui auraient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, ne s'avanceront jamais guère et ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Fondations, ch. XII.

Tenez donc votre esprit sans cesse élevé vers les biens éternels, et ne faites nul cas de ceux de la terre qui souvent durent moins encore que notre vie. *Ibidem, ch. XXX.*

L'amour des créatures est si bas qu'il est indigne même de ce nom, puisqu'il n'est fondé que sur le néant. *Ibidem, ch. XL.*



RÉPONSE

concernant la bénédiction et l'imposition du Scapulaire de
Notre-Dame du Mont-Carmel.

P. Thomas Joseph a. div. Provid. Sodalitatis divini Salvatoris, huic S. Congregationi Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ exponit : Sub die 27 Aprilis 1887, sequenti proposito dubio : " Utrum conveniens sit Scapulare B. M. V. de Monte Carmelo, honoris et devotionis causa, separatim potius ac distincte, quam cumulative et commixtum cum aliis quatuor vel pluribus Scapularibus benedicere et imponere ? " Hanc eandem Sac. Congregationem respondere mandavisse : " Affirmative ; et consulendum SSmo, ut Indultum hucusque in perpetuum concessum, etiam Regularibus Ordinibus et Congregationibus, induendi Christifideles Scapulari Carmelitico commixtum cum aliis Scapularibus revocetur, et ad determinatum tempus coarctetur, neque in posterum amplius concedatur. "

Jamvero plures Sacerdotes, tum Sæculares tum Regulares, etiam post hoc Decretum, Scapulare B. M. V. de Monte Carmelo jam cum aliis Scapularibus commixtum benedicere et imponere solent, ita tamen ut peculiari forma utantur ad Scapulare B. M. V. de Monte Carmelo benedicendum et imponendum ; dicunt enim prædictum Decretum non vetare quominus præfatum Scapulare Carmeliticum, sive ante sive post benedictionem et impositionem, *de facto commixtum sit* cum aliis Scapularibus, sed referri tantum *ad peculiarem benedictionem et impositionem* Scapularis.

Quæritur itaque ab hac S. Congregatione :

Utrum hæc methodus e nonnullis Sacerdotibus adhibita valide et licite servari possit.

Et S. Congregatio, omnibus mature perpensis, respondit :

Affirmative.

Datum Romæ e Secretaria ejusdem S. Congregationis die 11 Martii 1897.

F. H. M. GOTTI, Præfectus.

A. Archiep. Nicopolit, Secret.

Analecta Ecclesiastica, Julius 1897, page. 292-293.

Que nos lecteurs, surtout ceux que la chose concerne, veuillent se rendre bien compte du sens de ce décret. Auparavant, plusieurs congrégations religieuses, les

P. Thomas Joseph de la divine providence, membre de la Société du divin Sauveur, expose à cette S. Congrégation préposée aux Indulgences et aux Saintes Reliques, que le 27 avril 1887 le doute suivant lui ayant été proposé : " Est-il convenable que le Scapulaire de N.-D. du Mont Carmel, par motif d'honneur et de dévotion, soit béni et imposé séparément et distinctement plutôt que conjointement et ensemble avec quatre et même plusieurs autres Scapulaires ? " Elle a ordonné de répondre : Affirmativement ; ajoutant qu'il fallait prier Sa Sainteté d'approuver que l'Indult accordé jusqu'ici, même aux Congrégations et aux Ordres religieux, de revêtir les fidèles du Scapulaire du Carmel conjointement avec les autres Scapulaires fût révoqué, ou restreint à un temps déterminé et qu'en outre il ne fût plus accordé désormais.

Or, plusieurs prêtres, tant séculiers que réguliers, même après ce décret, continuent à bénir et à imposer le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel, joint aux autres scapulaires, sauf cependant qu'ils emploient une formule particulière pour bénir et imposer le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel ; ils disent, en effet, que le susdit décret ne défend pas que le Scapulaire du Carmel *soit de fait* ou avant ou après la bénédiction et l'imposition, *uni à d'autres scapulaires*, mais qu'il se rapporte seulement à une *bénédiction et une imposition à part* du dit Scapulaire.

On demande donc à cette Sacrée Congrégation : Est-ce que cette méthode peut s'employer valablement et licitement ?

La Sacrée Congrégation, ayant tout examiné mûrement, a répondu :

Affirmativement.

Donné à Rome de la Secrétairerie de la même Congrégation, le 11 mars 1897.

F. H. M. GOTTI, Préfet,

A. Archevêque de Nicopolis, Secrétaire.

Rédemptoristes en particulier et des prêtres séculiers, en vertu d'un indult spécial, bénissaient et imposaient ensemble ou conjointement les quatre scapulaires de la Sainte Trinité, de N.-D. du Mont-Carmel, de l'Immaculée Conception, de N.-D. des Sept-Douleurs ; puis, dès le 19 juillet 1886, ils obtinrent d'y ajouter sous une seule et même formule le scapulaire de la Passion. Vint le décret du 27 avril 1887. Plusieurs comprirent que désormais le scapulaire du Carmel devait être même matériellement séparé des autres, tandis que beaucoup crurent qu'il suffisait d'une formule à part de bénédiction et d'imposition. C'est cette dernière interprétation qu'admet la sacrée Congrégation, de sorte que le scapulaire du Mont-Carmel est donné validement et licitement quand il a été béni et imposé à part des autres par une formule spéciale, dût-il être d'ailleurs uni matériellement aux autres scapulaires. Nous ajoutons avec la nouvelle *Revue théologique*, tome XI, 1887, page 390, que la sacrée Congrégation des Rites, appelée à modifier la formule de bénédiction dans le sens du décret, a publié la formule de bénédiction et d'imposition des quatre scapulaires (Sainte Trinité, Immaculée Conception, Sept-Douleurs et Passion). C'est exactement la même formule, seulement on a enlevé les deux passages qui concernaient le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. — Enfin, les dix années, fixées comme terme aux indults concédés jusque-là, ont pris fin le 27 avril dernier (1897).

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

AU MALABAR

Diocèse de Quilon. — Paroisse d'Amasi.

I. — L'ÉCOLE DU PÈRE ÉLIE.

Amasi est un grand village païen, qui donne son nom au district où il est situé ; jusqu'en 1895, il n'y avait là aucun catholique. Les castes dominantes dans le village sont celle des Kavadys ou tisserands païens et celle des Sanars, monteurs de palmiers et distillateurs, l'une et l'autre très respectables.

Dans ses courses apostoliques, le R. P. Élie de la Mère de Miséricorde, C. D. Miss. apost. du district de Vengotto, traversa plusieurs fois le village et le district d'Amasi ; toujours il avait remarqué que ces bons Indiens lui montraient beaucoup d'égards et de bienveillance, aussi il résolut de s'y établir. Grâce aux économies que lui permettent de faire les honoraires de messes qu'il reçoit de la Belgique, il acheta un petit terrain sur un magnifique plateau situé sur un pic des Ghattes, et qui domine tout le pays. Il y ouvrit une école, qui fut aussitôt fréquentée par autant d'enfants qu'elle

pouvait en contenir : mais, parmi eux il fit son choix, il prit les enfants des meilleures familles ; ils étaient tous païens. Le P. Élie parle admirablement la langue indigène, et il a un talent particulier pour gagner l'affection des enfants ; il fit donner plusieurs instructions sur la religion chrétienne, qui eurent tant de succès que tous les élèves voulurent incontinent embrasser la religion catholique. Le missionnaire loua fort leur zèle, et les félicita de la grâce que Dieu leur faisait, mais leur déclara que, parce qu'ils étaient tous mineurs, il ne pouvait en baptiser aucun sans le consentement exprès de leurs parents. Les enfants allèrent donc raconter chez eux toutes les belles instructions qu'ils avaient reçues du missionnaire et insistèrent auprès de leurs parents pour obtenir la permission de se faire chrétiens. Jusqu'alors Amasi avait été l'apanage exclusif de Satan ; son culte y dominait depuis de longs siècles, et le démon y recevait les hommages et les sacrifices des habitants, dans quatre pagodes, bâties en son honneur aux quatre coins du village.

Les parents païens d'abord ne comprirent pas très bien tout ce que leurs enfants racontaient ni ce qu'ils demandaient. Le P. Élie les visita lui-même et le leur expliqua. Ils furent flattés de la visite du religieux européen, et tous consentirent volontiers au baptême de leurs enfants et promirent de leur donner toute liberté pour la pratique des exercices de piété que le missionnaire leur enseignerait. Celui-ci leur donna des images, et leur montra où il fallait les pendre dans leur maison, et comment il fallait les vénérer ; il leur pendit au cou de belles médailles, envoyées d'Ypres de la procure de nos missions, il leur remit des chapelets et leur enseigna comment il fallait le réciter en l'honneur de la sainte Vierge ; les enfants étaient dociles, pratiquaient scrupuleusement tout ce que le missionnaire leur enseignait ; ils priaient à genoux le matin et le soir chez eux devant le crucifix ou l'image qu'ils avaient reçus du Père. Quand le missionnaire est à Amasi, ils entendent chaque jour la sainte messe, que le P. Élie leur célèbre à l'école, parce qu'il n'y a pas encore d'église à Amasi ; mais quand il est absent, puisqu'il doit célébrer les offices divins dans les autres paroisses de son district, ils se réunissent à l'école chaque dimanche pour y réciter des prières en commun. Les parents païens étaient ravis d'admiration, ils assistèrent au baptême de leurs enfants. Le missionnaire en baptisa d'abord une quarantaine.

II. — LE MARCHÉ DE PATANAM.

Nous croyons qu'il sera plus intéressant pour nos lecteurs, que le R. P. Élie raconte lui-même ses aventures à Amasi. Nous copions donc sa lettre, datée du 25 février 1897, au R. P. Alphonse, à Ypres. — « Puisque j'ai un peu de temps libre, je vais vous raconter l'histoire de la conversion de Singarière ou Léon, le chef des Sanars d'Amasi, en même temps que je vous envoie une nouvelle liste des baptêmes de ce village. Vous allez voir comment Dieu se sert de tout pour sauver les âmes, et comment la Providence est toujours admirable dans ses voies. Depuis onze ans que je vis Amasi pour la première fois, j'ai toujours désiré convertir ce gros village de païens. Dieu

merci, il y a maintenant une dizaine de familles catholiques, et leur nombre va toujours en augmentant, un à la fois, petit à petit. Quoique la masse du village reste toujours païenne, j'ai déjà dans toutes les principales familles, un enfant catholique, qui fait les fonctions de missionnaire parmi ses parents, et grâce à la piété et aux instances de ces enfants, le culte du diable est tombé à Amasi, et y disparaît rapidement.

Sur ces entrefaites, pendant que, par l'entremise de mes enfants, je travaillais à la conversion de ce village, le chef des Sanars d'Amasi eut une terrible querelle avec un Turc de Pattanam, ancienne ville mahométane, où il y a une belle et grande mosquée, sur le bord de la mer, tout près d'Amasi. Tous les Turcs, faisant cause commune, jurèrent de tuer ce chef de Sanars, qui le premier avait assailli et presque assommé le Turc en question. Les Sanars prirent parti pour leur chef, et bientôt les Turcs de Pattanam et les Sanars d'Amasi formèrent deux camps, prêts à livrer combat les uns contre les autres. Plusieurs fois ils en vinrent aux mains et de part et d'autre il y eut un grand nombre de blessés et parmi eux le chef des Sanars. Toute la police du sud du royaume de Travancore fut en mouvement pendant quelque temps, mais elle n'arrivait ordinairement qu'après la bataille, de crainte d'être la victime de son zèle, en voulant séparer les combattants.

Voici les causes de la querelle : à Pattanam existe un marché, où jusqu'alors les païens des alentours allaient faire leurs achats ou vendre leurs marchandises. Les Turcs, toujours et partout libertins, ont l'habitude d'insulter à la pudeur des femmes, et n'épargnent pas plus que les autres les Sanattis, ou femmes des Sanars, qui se distinguent par la pureté de leurs mœurs. Ce fut un de ces propos licencieux, exprimé par un Turc de Pattanam, à l'adresse d'une parente de ce chef des Sanars, qui alluma l'incendie et mit tout le pays en feu. L'affaire fut jugée au tribunal, et naturellement la cour païenne ne put admettre les raisons d'entamer une pareille querelle pour le respect dû à la pudeur d'une femme, et le chef des Sanars fut condamné à une amende.

Afin donc d'éviter à l'avenir de semblables troubles, le chef des Sanars décréta que personne de sa caste n'irait dorénavant acheter quoi que ce soit au marché de Pattanam, et qu'on établirait à Amasi même un marché. Mais les Turcs privés d'une si grande clientèle, résolurent d'empêcher à tout prix l'établissement du marché d'Amasi, qui serait la ruine du leur, et ils menaçaient de tout détruire si on osait exécuter ce projet. Le chef des Sanars alors vint me trouver, et me pria de l'aider à sauver l'honneur de leurs femmes, exposées aux insultes des Turcs de Pattanam. Il me demanda la permission d'établir un marché sur mon terrain d'Amasi, près de mon école, afin que les Turcs de Pattanam ne pussent y mettre obstacle, puisque j'étais libre et maître sur mon propre terrain, et que je jouissais d'un grand crédit dans le district. Il faut vous dire que j'avais tout juste acheté un peu auparavant, à un prix très favorable, d'un païen d'Amasi un vaste terrain, adjacent à mon école ; de l'autre côté de la colline. De plus, tout le monde savait que les Turcs de Pattanam étaient mes amis, et m'étaient sincèrement dévoués, et que je m'arrêtais parfois un peu de temps parmi eux, à mon passage dans mes visites aux paroisses catholiques.

(A suivre.)

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques détails reçus dans des lettres particulières. Le P. Boniface écrit de l'orphelinat d'Ernaculum à un de ses confrères de la province du Brabant... « A cause de la famine le riz est devenu beaucoup plus cher, et cependant le nombre des orphelins est devenu beaucoup plus grand ; à cette difficulté nouvelle de nourrir nos chers enfants vient se joindre la nécessité d'agrandir notre hutte. Dans ce pays où la chaleur est si forte, il est extrêmement malsain que beaucoup de personnes se trouvent réunies dans une maison trop petite. Nos enfants dorment tous par terre, ils remplissent complètement leur dortoir qui est en même temps leur chapelle, leur réfectoire et leur salle de récréation !!! Ils sont donc couchés côte à côte en trois rangées de treize chacune. Les plus grands doivent aller coucher à l'école Saint-Albert, ils passent la nuit sur les bancs de la classe parce qu'autrement ils seraient exposés à être mordus par les serpents, vu que l'école n'a pas de porte et n'est pas entourée de murailles. Monseigneur m'a ordonné d'agrandir l'orphelinat, mais en me déclarant qu'il ne peut rien me donner. Or, où trouver quelque chose, en ce pays dénué de ressources ? Nous devons tout attendre des personnes charitables d'Europe.

Nous ajouterons, nous autres, à l'adresse de nos lecteurs : à bon entendeur, Salut.

D'autre part, le R. P. Donatien nous écrit de Moulagumoude :

Moulagumoude, 19 juillet 1897.

Mon bien cher et Révérend Père,

Votre Révérence saura déjà, à l'arrivée de la présente, quel coup formidable est venu nous frapper, à Moulagumoude. Personne ne le sentira plus fort que moi, qui dois en subir tout le contre-coup par la charge énorme qui vient de m'être imposée de la part de Monseigneur notre évêque, c'est-à-dire, d'administrateur de la maison de Moulagumoude et de ses larges dépendances, y comprises les Tuileries. La direction de l'orphelinat me reste aussi, comme avant, avec l'énorme différence qu'avant, je n'avais que le côté spirituel, et que maintenant, j'ai aussi l'écrasant côté matériel. J'ai tout mis entre les mains de la sainte Vierge, N. D. du Mont-Carmel et de S. Joseph.

F. DONATIEN, c. d. miss. apost.

FAITS DIVERS

Carmel de B. ., 19 août 1897.

Je viens payer une dette de reconnaissance envers notre tout aimable petit Jésus de Prague, en vous priant de faire insérer dans les *Chroniques du Carmel* la grâce suivante.

Depuis l'année passée, je me trouvais atteinte d'une terrible névralgie à l'estomac, avec des crises si opiniâtres que, parfois, ni l'opium ni la morphine ne pouvaient calmer.

Entin, grâce à des soins prolongés et assidus, je me trouvais guérie, si bien qu'au commencement du Carême de cette année, j'entreprenais avec confiance toutes les observances particulières de ce saint temps. Hélas ! Quatre ou cinq jours n'étaient pas passés et la terrible névralgie reparaissait. Que faire ? Avouer mon mal... Mais c'était sacrifier toutes nos saintes observances, car la charité de mes bonnes Mères était là menaçante pour m'accabler de soins et d'exemptions... Me taire... Mais je ne pouvais pas le faire en bonne conscience. Je priais et j'attendais. Malheureusement mes souffrances augmentaient toujours ; j'avais des crises si fortes pendant lesquelles je ne pouvais pas même me tenir debout et, lorsqu'il me fallait prendre mon humble repas, il me semblait que chaque morceau de nourriture déchirait mon pauvre estomac. A bout de forces, mais pleine de confiance dans le cher Petit Grand, je lui promis que s'il me faisait la grâce de pouvoir suivre la Communauté dans les saintes observances du Carême, j'aurais fait insérer l'expression de ma reconnaissance dans les *Chroniques du Carmel*. En demandant cette grâce, je me sentais soutenue par une force intérieure qui me donnait confiance, car je vous assure, mon Très Révérend Père, qu'envisageant la chose avec le regard humain, je demandais à peu près l'impossible. Mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ?

Peu à peu mes souffrances diminuèrent ; lorsque je sentais qu'une crise allait venir, je me serrais bien fort contre la poitrine l'image miraculeuse ou bien j'allais embrasser la chère statue de l'Enfant Jésus de Prague, vénérée dans une petite chapelle de notre monastère ; que si quelquefois j'oubliais le cher Petit Grand ou ma promesse de publier la grâce, mes souffrances semblaient revenir. De cette manière, les semaines passaient et je me trouvais au samedi avant le Dimanche des Rameaux. La table des offices m'assignait celui de servir au refectoire !... Je me trouvais assez bien ; mais dans un état de grande faiblesse et cet office me paraissait au-dessus de mes forces. Je me faisais néanmoins courage et je commençais vaillamment ma semaine ; Celui qui m'avait soutenu jusque-là pouvait bien me soutenir encore ! Et il me soutint en effet. Sans beaucoup de fatigue, je servais pendant l'entière semaine et je chantais deux fois de grand cœur l'Alleluia : le saint Enfant Jésus m'avait accordé la grâce demandée.

Depuis Pâques jusqu'à ce moment, j'ai toujours fait maigre ; ma névralgie a complètement disparu, et je viens payer ma dette de reconnaissance envers notre cher petit Roi. Mais est-ce là la seule grâce dont je lui suis redevable ? Oh ! non ; du fond de mon âme, je lui rends d'humbles actions de grâce pour bien d'autres dont le secret appartient à lui seul. D'une cependant, je veux l'en remercier bien haut, et c'est pour la protection particulière dont il ne cesse d'entourer mon frère au milieu des entraînements et des séductions du grand monde. Au milieu de tout cela, il a gardé intactes ses croyances religieuses et la pureté de ses mœurs. *Deo gratias !*

Une Carmélite déchaussée.

Bruxelles, le 24 juillet 1897.

Très Révérend Père,

Je viens vous prier de bien vouloir faire connaître par les *Chroniques du Carmel* un nouveau trait de la bonté et de la miséricorde du divin Enfant Jésus. Je l'invoquais par une neuvaine pour obtenir la guérison d'une jeune fille si dangereusement malade, qu'on attendait sa mort d'un moment à l'autre.

La première neuvaine n'amena aucun changement ; j'en recommençai une deuxième, et bientôt tout danger cessa ; le mieux se continua et maintenant cette enfant est en pleine convalescence.

Amour et reconnaissance en soient rendus au divin Enfant Jésus qui exauce tous ceux qui s'adressent à Lui avec confiance. Souvent j'en ai fait l'expérience.

Une abonnée des *Chroniques*.

*
* *

Trait de protection de Notre-Dame du Saint Scapulaire.

Un pauvre jeune homme était tombé bien bas, et de l'abîme de la perte il roulait dans l'abîme du désespoir. Il avait reçu cependant une éducation excellemment chrétienne. Sa famille était pieuse. S'il avait été privé très tôt des soins maternels, il avait trouvé en sa grand-mère et en des tantes une sollicitude toujours dévouée. Malheureusement son âme subissait difficilement le joug ; et les premières tentations qui l'assaillirent vers l'âge de 17 à 18 ans furent celles du doute et de l'incrédulité. Il s'y laissa aller. Obligé, durant son séjour en pension, de s'approcher des sacrements, il le fit négligemment et plus tard il laissa quasi complètement les pratiques religieuses. En ces conditions, comment aurait-il pu rester pur ? Il accepta tous les entraînements et ne mit aucun frein à ses passions. Sur ces entrefaites, son père vint à mourir, et il se trouva en possession d'une somme d'argent qu'il voulut grossir en spéculant. Le succès qu'il eut au début l'anima ; les pertes survinrent, il voulut réparer, mais il s'enfonça toujours davantage, jusqu'à ce que se trouvant un jour devant un déficit énorme, il se sentit saisi de désespoir. La pensée du suicide se présenta à son esprit, puis, le suivant partout et le jour et la nuit, elle l'avait déjà presque vaincu. Le revolver était acheté. Cependant la famille pria et elle put un jour le décider à voir un prêtre qu'il avait un peu connu dans sa jeunesse. La grâce devait faire le reste. D'abord, ce ne fut qu'une causerie amicale, puis vint le récit de ces années si orageuses. Restait le grand pas à faire : avoir le regret d'avoir offensé Dieu et le bon propos de travailler à se corriger. L'incrédulité faisait encore entendre ses objections, quand tout à coup : Mais, mon enfant, dit le prêtre, n'avez-vous gardé aucune pratique pieuse ? Avez-vous donc abandonné la Sainte Vierge ? Et votre scapulaire ? Je ne l'ai jamais laissé, répondit le jeune homme. Ah ! c'est elle qui vous a sauvé, mon fils. Allons, vite, jetez-vous dans les bras de votre mère ; et le pauvre égaré, dont le regard jusque-là était resté sec, farouche même, éclata en sanglots. C'était fini. Quelques instants après, le ministre de Dieu relevait dans ses bras l'enfant réconcilié avec son père du ciel et lui disait, tout ému : Surtout ! Gardez, gardez toujours votre scapulaire !

ÉCHOS DE PARTOUT

Rome... — Nous empruntons aux *Annales du Divin Enfant Jésus* et *Organe de l'Archiconfrérie de la Sainte Enfance de Jésus*, établie au Carmel de Beaune, le récit des fêtes du couronnement du Santo Bambino à Rome. Nous nous faisons une joie de souhaiter la bienvenue à cette chère *Revue* dont nous ignorions l'existence. Puisse-t-elle faire connaître et beaucoup aimer le tout aimable Enfant qui à Beaune, à Prague et à Rome répond aux hommages de ses dévots clients par des bienfaits signalés.

Le Dimanche du Couronnement.

Pour fêter dignement le Santo Bambino, l'Église de l'Ara-Cœli avait reçu l'ornementation incomparable qui, à Rome, fait toujours l'admiration et l'envie des étrangers. Draperies de soie, tentures en drap d'or, guirlandes de lustres et de fleurs, tout avait été disposé avec le goût artistique, bien connu de la Société des Frères Fornari Romani. La statue miraculeuse ne se montrait pas couchée dans la Crèche comme aux fêtes de Noël : mais exposée au sommet du maître-autel, sous un riche baldaquin, elle attirait tous les regards. Sur son trône était écrite cette inscription liturgique : « *Corona aurea super caput eius. Une couronne d'or a été placée sur sa tête.* » Au dedans de l'église, on lisait sur la grande porte : « *La statue de Jésus Enfant que vous voyez sur l'autel, est l'œuvre d'un pieux et habile Frère Mineur.* »

Pendant les trois jours précédents, la foule avait rempli la basilique : le 2 mai elle débordait au dehors, remplissant la place environnante et l'immense escalier qui y conduit. Le concours, la dévotion, la prière, le ravissement du peuple ont été au-dessus de toute attente. Le Santo Bambino a soulevé et charmé Rome d'une manière admirable.

À 7 heures, de nombreux fidèles communient à la Messe célébrée par S. E. R. le cardinal Satolli, titulaire de l'Ara-Cœli. La Grand'Messe pontificale a été chantée par S. G. Monseigneur Cassetta, vice-gérant du Saint-Siège. Au trône assistait S. E. R. le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de sa Sainteté et archiprêtre de la basilique patriarcale du Vatican, dont le vénérable Chapitre était venu en corps rehausser l'auguste cérémonie. L'éminentissime Cardinal bénit, avant l'office pontifical, le diadème d'or, que rehaussent des perles précieuses et des brillants sans nombre, chef-d'œuvre de l'artiste Ossani Pietro. La Messe fut exécutée par la Chapelle papale, sous l'habile direction du Maître, le commandeur Mustafa. Enfin, à midi, le Santo Bambino était couronné par les mains du prince de l'Église, au milieu de l'allégresse des fidèles qui, silencieux et émus jusqu'aux larmes, adoraient le Roi de gloire. Dans l'après-midi, à 5 heures 1/4, une nouvelle cérémonie attirait un grand concours de peuple : la récitation du Rosaire précède le magnifique panégyrique prononcé par le R. P. Léon Bracco, religieux bénédictin. La chapelle papale, sous les ordres de l'illustre Capocci, enlève l'hymne de circonstance composée par S. G. Monseigneur J. Ghezzi, évêque franciscain

de Civitacastellana, Orte et Gallese, et mise en musique par le R. P. Hartmann von an-der Lan-Hochbrunn, organiste de l'Ara-Coeli. La bénédiction du Très-Saint-Sacrement fut donnée ensuite par S. E. R. le cardinal Serafino Vannutelli.

Une brillante illumination de l'extérieur de l'église, due aux plans de l'ingénieur Raffaele, chevalier Ingami, et exécutée par M. Pietro Pozzonnelli, clôturait cette belle journée.

Rome entière voulut s'y associer : partout les fenêtres furent ornées et illuminées pour glorifier le Santo Bambino.

(A suivre.)

* *

Ypres... — Le 27 juillet dernier, le Carmel d'Ypres était en fête. On y célébrait le 50^e anniversaire de l'entrée en religion du R. P. Engelbert de Sainte-Marie, sous-prieur du^e couvent. Ces solennités où doivent éclater les actions de grâces, les vœux et les prières étaient empreintes d'une joie vraie et sincère. Et, en effet, le mot seul de jubilé amène avec soi tout un cortège de saintes et gracieuses pensées : c'est la liberté et le pardon ; c'est le repos et la paix ; c'est l'espérance et l'allégresse. Les supérieurs des autres couvents de la province voulurent rehausser cette fête touchante par leur présence apportant au digne jubilaire les vœux et les souhaits de tous.

Vers 9 heures, le R. P. Engelbert fut conduit en procession à l'église au son des cloches et au chant des psaumes.

Après la messe solennelle, le R. P. Bertin, définité provincial, fit le sermon de circonstance. Il montra d'une manière saisissante comment le vénéré jubilaire vécut en vrai religieux carme, en vigilant Supérieur et en saint prêtre : comment il accomplit fidèlement les devoirs de cette triple vocation à la fois glorieuse et redoutable aux yeux de la foi.

Les autres cérémonies du jubilé, faites par le T. R. P. Ange, Provincial, couronnèrent dignement cette solennité. Quel spectacle émouvant que de voir un vénérable vieillard courbe sous l'âge mais enrichi des mérites acquis durant un demi-siècle passer dans la prière et la pénitence, se prosternant devant son Supérieur pour renouveler ses vœux solennels ; recevant le bâton qui figure la Croix et la couronne symbole de la couronne glorieuse qui l'attend dans le Ciel ! Aussi est-ce de tout cœur que les religieux chantèrent le *Te Deum*, l'hymne de l'action de grâces, pour remercier Dieu l'auteur de tout bien.

* *

Sainte Jeanne de Toulouse au Carmel de Bagnères-de-Bigorre.

Dans la chapelle des Carmélites de notre ville, nous avons admiré ces jours-ci un tableau suspendu dans les airs, entre la voûte et le maître-autel, et représentant une sainte, de grandeur naturelle, revêtue des livrées du Carmel et environnée de gloire. C'était sainte Jeanne de Toulouse, dont le culte immémorial a été solennellement reconnu par un récent décret de Sa Sainteté Léon XIII.

Tous les Carmels de France ont tenu à honneur d'exalter cet heureux événement par des fêtes publiques ; et tel a été l'objet des cérémonies qui nous ont attirés mardi, mercredi et jeudi derniers, auprès de la grille claustrale des filles de Sainte Thérèse.

L'ornementation de l'enceinte, confiée à un artiste de notre cité, rappelait le siècle où vécut sainte Jeanne, et se composait principalement de guirlandes de roses et de lys, fleurs préférées au moyen âge. De grands cartouches décorés portaient les armes de l'ordre du Carmel, et le blason des comtes de Toulouse. Des oriflammes multicolores, flottant dans les hauteurs ou semées çà et là dans la nef, disaient leurs prières muettes ou leurs dates chronologiques. Sur un autel portatif, placé dans le sanctuaire et gracieusement orné, reposait la relique de la Sainte. Enfin les avenues extérieures, parées de buis, avaient pris aussi leur air de fête.

Pendant les trois jours, la messe a été chantée à 8 heures, par le R. P. Raphaël, Prieur de Bagnères. Le lutrin était occupé par les religieux de l'Ordre qui n'ont voulu céder à personne le bonheur de chanter les parties liturgiques du Saint Sacrifice, solennisé pour la première fois à Bagnères en l'honneur de la Sainte.

Le soir, la cérémonie avait lieu à 4 heures. Trois panégyristes ont tour à tour célébré sainte Jeanne. Mardi, le R. P. Wincelas, des Carmes de Lyon, a débuté par un rapprochement entre Germaine, fleur de Pibrac, et Jeanne, lys de Toulouse. Ensuite l'orateur a proposé à son auditoire de pieuses considérations sur la vie et les vertus de la Sainte qui, dans le monde porta l'habit du Carmel, en pratiqua les vertus et les sacrifices féconds.

Mercredi, le R. P. Marie-Amand de Saint-Joseph, sous prieur de Bagnères, nous a décrit le précis historique et vraiment érudit de la vie de la Sainte, de son temps, et des comtes de Toulouse. La première partie de ce discours a été celle de Bossuet : « Dieu seul est grand, mes Frères » ; et elle a été le prélude d'un exposé saisissant du néant des vanités humaines. D'une part, nous avons vu la grandeur évanouie des puissants comtes de Toulouse, traîtres à l'Eglise et à leurs serments ; de l'autre, la gloire impérissable de Jeanne, fruit de sa sainteté ici-bas. Grâce aux recherches persévérantes du prédicateur, il nous a été permis d'entendre des citations authentiques, des détails pour nous inconnus, qui jettent un jour lumineux sur une héroïne de la sainteté, presque enveloppée du suaire de l'oubli par les troubles révolutionnaires du dernier siècle. Nous nous déclarons incapable de retracer ces précieuses données historiques ; mais nous émettons respectueusement le vœu de voir au plus tôt ce travail livré à l'impression, afin de combler le vide regrettable causé par la perte de l'ancienne vie de sainte Jeanne.

Jeudi, la chaire était réservée au R. P. Prieur, le P. Raphaël. Et de même qu'aux luttes de l'exil succède le calme de la Jérusalem céleste, ainsi, — après avoir été captivés la veille sous une parole vibrante, — nous avons goûté, pour ainsi dire, le repos de la contemplation quand le R. P. Raphaël nous a dévoilé, dans un beau langage, le secret de la sainteté de Jeanne ; son immolation totale envers Dieu ; — ses communications avec le Seigneur par la prière ; — son zèle à l'égard du prochain. Successivement ont passé sous nos yeux les merveilles de l'amour de Dieu pour Jeanne, et les

merveilles de l'amour de Jeanne envers Dieu. Touchante initiation aux mystères de l'amour !

Mais il est temps de payer un tribut de reconnaissance aux habiles maîtres ès-harmonie, qui nous ont tenus sous le charme de leur talent d'exécution. Les accords de la harpe, mêlés à ceux de l'orgue et du violoncelle, nous ont fait rêver aux symphonies du Prophète royal. Ces touches mélodieuses ne pouvaient-elles pas symboliser son instrument à dix cordes, son psaltérion et sa cithare ?

La voix *inimitable* du R. P. Marie-Ange est enfin venue nous surprendre presque à la clôture de la dernière cérémonie, avant le salut du Très Saint-Sacrement. Son chant au Saint Nom de Marie nous a transportés dans le Ciel, auprès du trône de la Reine du Carmel.

En terminant, nous devons nommer la magnifique cantate, composée spécialement à la louange de la Sainte par le R. P. Marie-Amand, et vigoureusement interprétée, matin et soir, pendant ces trois jours.

Puisse les fidèles, et puissions-nous tous, recueillir de ce pieux triduum un courage nouveau pour marcher vaillamment sur les traces des saints. X***.

*
* *

Milan. — La revue mensuelle *L'Aurora del Secolo del Sacramento* (L'aurore du Siècle du Saint Sacrement) publie un numéro illustré et spécial à l'occasion du Congrès Eucharistique qui s'est tenu à Venise le 9, le 10 et le 11 août derniers. Comme nos lecteurs le savent, cette revue a pour directeur le T. R. P. Gérard, ex-provincial de notre province des Carmes déchaussés de Lombardie. Dans ce numéro unique qu'elle dédie à Venise la belle, à Venise, la reine des mers, *L'Aurora* rappelle ce qu'elle a déjà fait pour l'extension du culte de la Très Sainte Eucharistie, puis elle fait passer sous les yeux de ses lecteurs tous les portraits et les paroles encourageantes de notre saint Père le Pape ainsi que des Éminentissimes Cardinaux, le Patriarche de Venise, les Archevêques de Milan, de Bologne et de Capoue, de même que de S. Emin. le Cardinal Rampolla. Elle chante alors la gloire de Venise qui ne peut mourir, et après avoir donné l'historique de tous les Congrès Eucharistiques, elle chante les vœux qu'elle forme pour la splendeur du succès du Congrès que Venise va célébrer dans son sein. Nous nous sommes associés à ces vœux et nous espérons que le mois prochain nous pourrions donner à nos lecteurs quelques détails qui intéresseront leur piété. Fils et Filles de sainte Thérèse nous voulons faire de l'Eucharistie le centre de notre vie ici-bas et si nous tressaillons de joie quand nous voyons acclamé ce grand mystère de l'amour, nous sommes doublement heureux et fiers quand ces hommages sont le fruit des travaux et du zèle de nos Pères.

*
* *

Erratum. — Dans l'article nécrologique consacré à M. Alfred Noyer dans notre numéro de juillet dernier une faute typographique nous fait dire que ce Monsieur était organisateur à Lourdes tandis que c'est à Londres chez nos Pères à Church Street, Kensington, que M. Noyer tenait l'orgue.

NÉCROLOGIE

LE RÉVÉREND PÈRE VICTOR DE SAINT ANTOINE. — Une triste nouvelle nous arrivait, il y a un mois, des Indes Orientales. Nos chères Missions du Malabar venaient d'éprouver une bien grande perte, par la mort inattendue du R. P. Victor de Saint Antoine, religieux de la Province de Flandre, tombé victime de son zèle au milieu de ses enfants adoptifs, à l'âge de soixante-trois ans et huit jours, dans la trente-neuvième année d'un fécond et laborieux apostolat.

Né à Ypres, le 19 juin 1834, de parents foncièrement catholiques, le jeune Charles Verleure croissait en âge et en sagesse, sous le regard protecteur d'une pieuse et tendre mère, formé à la vertu par un père, dont la foi simple, ferme, loyale et robuste sut inspirer le respect à tous ses concitoyens.

L'éducation de l'enfant virilement commencée au sanctuaire du foyer domestique, donnait à son caractère une trempe si forte, que jamais, durant sa longue carrière, on ne le vit reculer devant aucun obstacle, quand le devoir lui imposait quelque obligation. Aussi peut-on dire que cette énergie de volonté était comme la note caractéristique de toute la vie du regretté défunt.

En âge de fréquenter les cours supérieurs, son père le confia aux soins de prêtres doctes et zélés. Dévot et studieux, l'adolescent acheva ses humanités avec succès au Collège Saint-Vincent de Paul, en sa ville natale. Maîtres et condisciples lui portaient une sincère affection, car il avait su, par sa franchise, sa cordialité et son entrain captiver tous les cœurs.

Ce fut dans cette sainte maison sans doute que le jeune Charles, au cœur ardent et généreux, entendit la voix de son Dieu, l'appelant à courir sur les pas des vaillants pionniers de la foi, dont on lisait le soir les faits et gestes, à la conquête des pauvres âmes, plongées encore dans les ténèbres d'une dégradante idolâtrie. Mais comme l'apôtre ne s'improvise pas du jour au lendemain, surtout lorsqu'il s'agit, comme s'exprime Mgr Seghers de sainte mémoire, des peuplades indiennes, notre aspirant-missionnaire voulait d'abord mûrir sa vocation dans le silence et la retraite, s'aguerrir, par la prière et la pénitence, aux rudes combats de la vie apostolique, et s'armer de la force des prudents, en se réfugiant sous la protection de celle que l'Église nomme la tour de David, "*Turris Davidica* ", (1) où le bouclier protecteur contre les dangers et le glaive victorieux dans les luttes se trouvent sous la main des braves du Christ Jésus : "*mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* " (2).

Charles Verleure sollicita donc et obtint en 1852 son admission dans l'Ordre du Carmel, dont l'Immaculée Vierge est reine et mère. Au mois de mai de la même

(1) *Litanies de la Sainte Vierge.*

(2) *Cantiques*, C, IV, v 4.

année, il reçut avec les saintes livrées de Marie, le beau nom de Victor, qu'il devait illustrer plus tard, par plus d'une victoire sur Satan, dans les chaudes disputes des âmes sur le champ de bataille du Dieu des armées. Le 9 mai 1853, après un fervent noviciat, le jeune religieux jurait, en face du saint Tabernacle, éternelle fidélité à son Dieu, à la reine du Carmel et aux supérieurs de son Ordre, par l'émission des saints vœux de religion. Bientôt après le frère Victor fut envoyé par le très Révérend Père Provincial aux études de la Philosophie et de la sacrée Théologie, selon saint Thomas, et il eut l'ineffable bonheur de recevoir en 1857 la sainte prêtrise des mains de Sa Grandeur Mgr Jean-Baptiste Malou, l'ami dévoué de son père.

Ah! qui pourrait décrire les sentiments, qui se pressaient alors dans son âme ravie lorsque prosterné sur les dalles du Sanctuaire, le Pontife appelait sur les nouveaux ordinands les abondantes bénédictions du Ciel? Qui pourrait comprendre l'ardeur, qui consumait, en ce moment béni, le cœur du jeune prêtre de se dépenser à la gloire de son divin Maître et au salut de ses frères en Jésus-Christ? Qui pourrait dire quelle fut sa résolution en cette heure sainte?

Sa vie sera une réponse éloquente à ces questions. Car nous le trouvons dès l'année suivante, aux pieds de son vieux père. — sa mère était déjà partie pour le ciel, — pour en recevoir, avec une dernière bénédiction, cet encouragement, sublime dans son laconisme: " Allez, mon fils Charles, où Dieu vous appelle.... soyez généreux, au revoir là haut! „... Le père et le fils ne se revirent plus sur la terre: déjà — nous en avons le ferme espoir, — ils vivent unis pour toujours dans la céleste patrie.

Ce fut au mois d'octobre 1858 que notre jeune religieux put partir, après mille contradictions, — sa vocation étant marquée du sceau béni de la croix, — pour notre séminaire de Saint-Pancrace à Rome, afin de s'y préparer, par l'étude et la prière, à la vie apostolique aux Indes Orientales.

Le P. Victor avait toutes les qualités, qui font le bon missionnaire: un caractère enjoué, une volonté de fer, un cœur d'or, le tout rehaussé par une sincère et solide piété. Il est d'ailleurs nécessaire pour faire beaucoup de bien parmi les infidèles, que l'apôtre soit toujours d'humeur joyeuse, au milieu des peines de tout genre, qu'il rencontre à chaque pas sur sa route; qu'il sache agir avec une énergie inébranlable dans les combats incessants contre l'enfer et ses suppôts; et compatir, comme une mère, aux misères innombrables dont il sera le témoin quotidien jusqu'à sa dernière heure. Mais il faut surtout qu'il tienne constamment le regard fixé sur son divin modèle, Jésus, pour sanctifier, par une intention droite et pure, ses souffrances, ses luttas, sa pitié, de peur d'encourir le terrible reproche du docteur des gentils, de n'être qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante: *factus... velut æs sonans, aut cymbalum tinniens* (1) „.

Lorsque donc l'heure du départ vint à sonner enfin, le jeune missionnaire s'embarqua avec quelques confrères, sous la conduite de Mgr Charles-Hyacinthe de pieuse mémoire pour les Indes, au mois de septembre 1859. (à suivre.)

(1) *I ad. Cor. XIII-1.*

BIBLIOGRAPHIE

1. **Vie de la Révérende Mère Camille de l'Enfant Jésus**, née de Soyecourt, religieuse Carmélite; avec préface de Mgr d'Hulst (Paris, Poussielgue).

C'a été bien malgré nous si nous avons tardé d'annoncer aux lecteurs des *Chroniques du Carmel*, ce livre si plein d'intérêt. A peine l'avions-nous reçu de la fraternelle amabilité de la Très Révérende Mère Prieure des Carmélites de l'avenue de Saxe, que nous l'avions lu ou plutôt dévoré; tant est poignant, comme le dit Mgr d'Hulst, le drame extérieur qui s'y déroule, tant est saisissant le récit des épreuves par lesquelles Dieu purifie et élève jusqu'à lui les âmes qu'il s'est choisies. Pour donner une idée exacte de l'admirable vie de la Très Révérende Mère Camille, il faudrait citer tout entière la magistrale préface de Mgr d'Hulst. Il vaut mieux que nos abonnés lisent eux-mêmes et la préface et le livre afin de goûter le charme exquis d'un récit qui captive, et surtout afin de s'inspirer des grands et héroïques exemples donnés durant le cours de sa longue vie par la Mère Camille, vraie fille de notre Mère Sainte Thérèse (1).

2. Nos Sœurs Carmélites de Fontainebleau ont eu l'excellente idée de rééditer **La Vie et les Instructions de la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy**, par un Solitaire du saint désert de Marlaigne.

Mieux faire connaître notre Vénérable Mère, la faire aimer et inspirer la bonne pensée de recourir à son intercession afin d'obtenir les miracles qui hâteraient sa béatification, tel est le but vraiment filial que se sont proposé les Carmélites de Fontainebleau, et elles ont choisi le livre du Solitaire du désert de Marlaigne parce qu'« on y sent palpiter à chaque page le cœur d'un fils heureux de glorifier sa sainte Mère en faisant l'éloge de son inséparable compagne. » Au reste, ajoutent-elles, « ceux qui connaissent la force des liens qui unissent les membres d'une famille religieuse, comprendront qu'il nous a été plus doux de reproduire le travail d'un de nos frères que celui d'un étranger. » Un livre déjà si intéressant par son sujet, mais qui se présente dans un but que nos cœurs acclament et avec de tels sentiments de charité fraternelle sera immédiatement enlevé et par les membres et par les amis du Carmel. On le trouve à Fontainebleau, chez les Carmélites, au prix de 3 fr. 50.

(1) Un dépôt de cet ouvrage est chez les Carmélites déchaussées de l'avenue de Saxe, à Paris. Le prix de ce volume est de 7 fr. 50, sauf remise pour les ecclésiastiques et les communautés religieuses.

3. L'Amérique ne veut le céder en rien à notre Europe dans les dévotions qui nous sont chères. Nos Carmélites viennent d'éditer (en anglais naturellement) une **Neuvaine à Notre-Dame du Mont-Carmel**. A cette neuvaine est ajoutée une notice sur le Scapulaire du Carmel. — L'histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague a été également traduite en anglais.

Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

VINGT-SIXIÈME TRÉSOR

NOS PÉCHÉS (*suite.*)

Dieu permet que le mal existe, et c'est là (nous dit saint Grégoire) un de ses inscrutables jugements. Mais sa miséricorde prend soin que le bien puisse sortir des entrailles mêmes du mal. Voyez en effet : fut-il jamais faute plus grande que celle qui a causé la mort de tous ? Mais fut-il jamais bonté plus grande que celle qui nous a tous délivrés de la mort ? Supposez un Adam sans crime, il n'eût plus fallu un Dieu incarné rédempteur. Ce Dieu fait homme est venu appeler, non les justes, mais les pécheurs à pénitence. C'est là un bien dont la grandeur (qui ne le voit ?) excède de beaucoup celle du mal. Quel chrétien ne voudrait souffrir plus encore plutôt que d'être privé d'un tel rédempteur ? Remarque bien, mon âme : ces paroles ne sont pas de moi ; elles sont de saint Grégoire.

Cependant, quand tu entends compter au nombre des trésors les abîmes du péché, quand tu entres dans ces régions de tempête, observe bien tes pas et garde-toi des pièges : si tu te laisses allécher par la douce pâture que ce mot de "trésor", semble promettre aux sens, voici que va se cacher sous cette parole mal comprise l'hameçon du péché. Marche donc avec précaution et, de ce qu'on te montre la possibilité de t'enrichir par le péché lui-même, ne prends pas occasion de devenir facile et prompt à pécher ; même n'en deviens pas moins diligente, moins fervente et moins courageuse à lutter contre le péché.

Le moindre péché, vois-tu bien, est un si grand mal qu'on ne doit jamais le commettre, quelque bien qui dût en résulter : supposé que par un léger mensonge on puisse gagner à Dieu le monde tout entier et délivrer d'un coup les âmes de tous les damnés de l'enfer, il vaudrait mieux s'abstenir de ce mensonge et renoncer à

tous ces grands effets que de le préférer une seule fois, malgré l'inestimable gain qu'il en résulterait. C'est que le moindre péché cause à l'âme plus de détriment que n'importe quel autre, et très grand, mal. Et que sert à l'homme de gagner le monde, si son âme en souffre du tort? S'il la perd, cette âme, que lui reviendra-t-il en échange? Ainsi, bien qu'il soit très vrai de dire, comme nous le faisons, que le pécheur peut tourner à son bien le péché lui-même, en aucune manière il ne faut faire le mal pour obtenir un bien.

Ce n'est donc pas, mon âme, pour que tu coures après le péché qu'on te montre ici et qu'on te découvre les trésors cachés dans le péché. Ce n'est pas pour que tu l'aimes, pour que tu fasses paix avec lui. Il ne serait certes plus alors pour toi un trésor, mais un brigand qui aurait bientôt fait de t'enlever tout le reste et de te laisser là, blessée, mourante, que dis-je? morte pour Dieu bien que vivante pour le monde. Mais on te fait voir ici comment tu dois t'y prendre, si par malheur tu rencontres quelqu'un de ces brigands, pour les forcer de travailler à ton bien et pour acquérir à leur occasion de grands trésors.

Sache donc, mon âme, qu'il est un charmeur assez habile pour tirer la vie des sources de la mort, un alchimiste capable de changer le mal en bien. Et non seulement il possède cette science, mais encore il est si bon qu'il ne permettrait pas au mal d'exister, ayant la puissance de le détruire, s'il ne savait et ne voulait en faire jaillir un plus grand bien. Il est si bienveillant, si suave, si doux et humble de cœur qu'à ses ennemis eux-mêmes qui se blessent en voulant l'atteindre, il s'offre pour exercer en leur faveur son art merveilleux. Ce bon enchanteur, quel est-il? Nul autre, ô mon âme, que ton Christ, le même qui s'appelle aussi ton ami, ton frère, ton père, ton époux, qui t'a promis et juré de faire pour ton salut tout ce que tu lui demanderais, le même qui a donné pour toi sa vie. Bien vite donc réfugie-toi vers lui si (ce qu'à Dieu ne plaise) tu tombais dans le péché; montre-lui, découvre-lui ton mal en même temps que ta douleur; dis-lui de changer ce mal en bien; puis espère, il le fera: il te rendra une lumière de justice qui croîtra jusqu'au plein midi; si tu lui es soumise, si tu le pries, il t'accordera de ne plus blesser ton pied à la pierre de la route.



CALENDRIER

avec intentions de prières.

Patron du mois. — S. Michel. Archange.

Vertu „ — Zèle pour la gloire de Dieu.

1. **Mercredi.** — S. Joseph Calasanz († 1648). — Intention : *La propagation de la foi.*
2. **Jedi.** — S. Brocard, Confesseur, de l'Ordre († 1231). = *La prospérité et l'extension de notre saint Ordre en Belgique.*
3. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S. Raymond Nonnat, Confesseur († 1240). = *Les religieux et religieuses dévoués aux soins des malades.*
4. **Samedi.** — S. Anaclet, Pape et Martyr († 96). = *La conservation de Notre Saint Père le Pape Léon XIII.*
5. **Dimanche.** **Treizième après la Pentecôte.** = *Nos abonnés aux Chroniques.*
6. **Lundi.** — S. Alexis, Confesseur (†). = *Les malades.*
7. **Mardi.** — Octave de la Dédicace de nos églises. = *Réparation des profanations et des blasphèmes qui se commettent dans nos églises.*
8. **Mercredi.** — NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* = *Les vocations au Carmel.*
9. **Jedi.** — S. Étienne, Confesseur et Roi († 1038). = *Les œuvres sociales en Belgique.*
10. **Vendredi.** — S. Nicolas de Tolentino, Confesseur († 1308). = *Les Missionnaires.*
11. **Samedi.** — Quatrième jour de l'Octave de la Nativité de la Très Sainte Vierge. = *Toutes les institutions ou associations mises sous le vocable de la Sainte Vierge.*
12. **Dimanche.** **Quatorzième après la Pentecôte.** — Le Saint Nom de Marie. = *Les pêcheurs.*
13. **Lundi.** — S. Jean Soreth, Confesseur, de l'Ordre († 1471). = *Les missions du Carmel.*
14. **Mardi.** — Exaltation de la Sainte-Croix. = *La rénovation des vœux de nos religieux.*
15. **Mercredi.** — Octave de la Nativité de la Sainte Vierge. — *Quatre-Temps, jeûne de l'Église.* = *Les âmes du Purgatoire.*
16. **Jedi.** — S. Corneille († 252) et S. Cyprien († 258), Martyrs. = *Les agonisants.*

17. **Vendredi.** — Impression des stigmates de S. François d'Assise. — *Quatre-Temps, jeûne de l'Église.* = *Les Évêques de Belgique.*
18. **Samedi.** — S. Joseph Cupertino, Confesseur. — *Quatre-Temps, jeûne de l'Église.* = *La conversion des pécheurs et les ordinations.*
19. **Dimanche.** Quinzième après la Pentecôte. — Les Sept Douleurs de la Sainte Vierge. = *Les âmes affligées et tentées.*
20. **Lundi.** — S. Eustache et ses Compagnons, Martyrs. = *La conversion des infidèles.*
21. **Mardi.** — S. Matthieu, Apôtre et Évangéliste. = *Trois défunts.*
22. **Mercredi.** — S. Thomas de Villeneuve, Confesseur, Pontife († 1555). = *Un jeune homme.*
23. **Jeudi.** — S. Lin, Pape et Martyr († 67). = *Notre Mère la Sainte Église.*
24. **Vendredi.** — Notre-Dame de Miséricorde. = *Un abonné qui vient de mourir.*
25. **Samedi.** — S. Gérard, Évêque et Martyr, de l'Ordre († 1247). — *Jour consacré à honorer l'Enfant-Jésus.* = *Les intentions recommandées au petit Jésus en ce jour, dans notre église de Bruxelles.*
26. **Dimanche.** Seizième après la Pentecôte. = *Les intentions de nos abonnés et leurs familles.*
27. **Lundi.** — SS. Côme et Damien, Martyrs. = *La guérison de plusieurs malades.*
28. **Mardi.** — S. Wenceslas, Martyr († 436). = *Actions de grâces pour des bienfaits reçus.*
29. **Mercredi.** — S. Michel, Archange. = *L'Ordre du Carmel.*
30. **Jeudi.** — S. Jérôme, Confesseur et Docteur († 420). = *Les étudiants en Écriture Sainte et en particulier ceux du Carmel.*



LA COMMUNION ET LA POST-COMMUNION

DE

LA MESSE DE SAINTE THÉRÈSE.

Faire connaître à nos chers lecteurs tout ce qui peut intéresser leur piété à l'égard de nos Saints est un des buts que poursuivent les "Chroniques". De même donc qu'au mois d'août nous avons cueilli quelques pages dans le livre si intéressant du P. Blot : "Un pèlerinage en Espagne à l'occasion du 3^e centenaire de sainte Thérèse", ainsi aujourd'hui nous empruntons la pieuse explication de la Communion et de la Post-Communion de la messe de notre mère, à un précieux opuscule dû à la plume du chanoine Spis de Cracovie et publié également à l'occasion du 300^e anniversaire de la mort de la Séraphique Vierge d'Avila.

COMMUNION

Misericordias Domini in æternum cantabo ! Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur !

L'ANTIEPNE appelée communion (1), dans la messe de notre sainte, est tirée du Psaume LXXXVIII, v. 1 : „ *Misericordias Domini in æternum cantabo !* — Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur ! „ Les paroles de cette antienne nous révèlent une partie très importante de la vie intérieure de sainte Thérèse. Saint Alphonse assure qu'elle aimait extrêmement ces paroles du Psalmiste et les disait fréquemment pendant sa vie ; elle les répéta encore avec une grande ferveur jusque sur son lit de mort. Nous voyons ordinairement sur les images de la sainte, outre une colombe blanche qu'elle a au-dessus de la tête pour signifier que sa sagesse et sa science

(1) Dans les premiers siècles de l'Église, on chantait cette antienne après la communion du prêtre et pendant qu'on la distribuait aux fidèles, c'est pourquoi elle a gardé ce nom.

venaient de l'Esprit-Saint, une légende où se trouve son exclamation favorite : “ *Misericordias Domini in æternum cantabo !* „

En d'innombrables endroits de ses écrits (Exel. III, 13, etc.) notre sainte parle avec une élévation, une onction et une simplicité non pareilles des miséricordes de Dieu et nous fait assez connaître avec quelle grande confiance et même avec quelle certitude elle attendait son salut éternel de cette divine miséricorde.

Nous voyons dans ces paroles : “ Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur ! „ deux grands sentiments, dont était pénétré le cœur de notre sainte. L'humilité d'abord, puisqu'elle ne cessait de parler des miséricordes de Dieu : ce n'est ni à sa justice, ni à sa sainteté qu'elle s'adresse, mais seulement à son inépuisable miséricorde. Oubliant tout ce qu'elle avait fait et souffert pour Dieu, et tant de merveilles que le Seigneur avait opérées par elle et pour elle ; encore que le Sauveur l'eût déclarée lui-même sa sainte et très pure épouse, malgré tout cela elle ne pense et ne parle que des miséricordes du Seigneur, et c'est sur ces miséricordes qu'elle appuie toutes ses espérances. C'est la miséricorde et non la justice de Dieu, qu'elle veut louer et célébrer pendant toute la durée de l'éternité bienheureuse.

Si ces paroles : “ Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur ! „ révèlent l'humilité profonde de sainte Thérèse, nous y découvrons encore un autre sentiment bien intime de son cœur : c'est l'inaltérable confiance qu'elle avait de voir Dieu et de le glorifier éternellement dans le ciel.

Le Concile de Trente enseigne (Sess. 6, chap. 12) que nul, sans une révélation spéciale d'en-haut ne peut avoir une certitude absolue de son salut ; mais pour la certitude morale, pour la confiance ferme et courageuse que nous serons sauvés, nous pouvons et nous devons tous l'avoir, puisque nous sommes tous obligés à l'espérance théologique. En sainte Térésa nous voyons quelque chose de plus qu'une simple certitude morale de son salut. En 1537, quatre ans environ après son entrée au Carmel, elle fut atteinte par une maladie grave, qui se termina par une extase de plusieurs jours. Tous ceux qui étaient présents la tenaient pour morte ; son père seul soutenait qu'elle était encore en vie et s'opposait à ce qu'on l'enterrât. Après quatre jours elle revint à elle et s'adressant aux assistants : “ Pour-

„ quoi, dit-elle, me rappelez-vous à la vie ? J'ai été au ciel et j'ai vu „ l'enfer. Dieu m'a montré que mon père et Jeanne Suarez (son amie, „ religieuse comme elle au couvent de l'Incarnation) me devront leur „ salut éternel. J'ai vu tout ce que je dois faire pour mon Ordre du „ Carmel, les monastères qui seront fondés par moi et toutes les âmes „ que je conduirai au ciel. Je mourrai en sainte et après ma mort „ l'on couvrira mon corps d'un drap d'or. „ Voilà ce que prédit d'elle-même sainte Thérèse au sortir de cette longue extase, et dès lors la confiance certaine de son salut éternel ne l'abandonne plus jamais.

Cependant ces faveurs célestes n'éveillèrent jamais en notre Sainte, ni l'estime d'elle-même, ni une présomptueuse et téméraire espérance. Au contraire, pendant toute sa longue vie (jusqu'en l'année 1582) elle ne cessa de travailler à sa perfection et d'accomplir l'œuvre de son salut, dans l'humilité la plus profonde et la plus austère pénitence. Dans les dernières années de sa vie, en décrivant l'état d'une âme arrivée au sommet de la perfection (et en réalité parlant d'elle-même, comme saint Paul le fait dans sa seconde épître aux Corinthiens, xii, 2, 3, 4), elle écrit : “ Je sais d'une manière certaine que cette personne qui se trouve élevée à cet état depuis plusieurs années, ne se tient pas pour assurée; elle marche au contraire avec plus de crainte qu'auparavant, et veille avec le plus grand soin à se garder de la moindre offense contre son Dieu. „ (*Chât. int.* 7 dem. ch. II.) Comme l'apôtre des nations publie d'un côté sa certitude d'être sauvé : “ *Scio enim cui credidi et certus sum* (Tim. 1, 12) : Je sais à qui je me suis fié et je suis très assuré. „ — “ J'ai combattu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi. La couronne de justice m'est préparée „ (Ibid. iv, 7, 8.) ; de l'autre côté, il travaille à son salut avec crainte et tremblement (I Cor. ix, 27). C'est ainsi qu'a fait notre séraphique Sainte. Quoiqu'elle sût que le Seigneur lui eût donné l'assurance de son salut et même que beaucoup d'autres seraient sauvés par ses mérites, elle avait cependant une crainte fort grande d'offenser Dieu, et travaillait à son salut avec une profonde humilité et dans les travaux de la pénitence. Que ces paroles que sainte Tèreſe aimait tant à répéter, que nous voyons écrites autour de ses images et que la sainte Église a choisies pour l'antienne de la communion à sa messe, nous rappellent sans cesse

sa grande humilité et la confiance si entière qu'elle avait de son salut éternel (1).

Après la communion on récite l'oraison appelée « Post-Communion ». La sainte Église, dans cette prière, remercie Dieu de tous les dons reçus pendant le saint sacrifice ; c'est-à-dire, elle remercie pour le don inestimable de la sainte communion. Il est vrai, qu'aujourd'hui tous les fidèles ne s'approchent plus journellement de la sainte communion, comme le faisaient ceux de la primitive Église ; mais le saint Concile de Trente exprime le désir (Sess. 22, chap. 6), que tous les fidèles qui assistent au saint sacrifice, y participent avec le prêtre. C'est pourquoi la sainte Église a garde dans ces oraisons de la Post-Communion les formules qu'elle employait, lorsque tous les assistants communiaient avec le prêtre. Les fideles doivent regarder ces prières comme une invitation à imiter et à reproduire en eux la foi et la sainteté de vie des membres de la primitive Église. Voici la Post-Communion de notre messe :

POST-COMMUNION

Subdita tibi familia quam cœlesti pane satiasti quæsumus Domine Deus noster : ut Beatæ Teresiæ intercessione et exemplo misericordias tuas valeat in æternum cantare. Per Dominum.

Nous vous supplions Seigneur, que nous qui sommes vos serviteurs dévoués et que vous avez nourris du pain céleste, nous puissions, par les mérites et par l'intercession de sainte Tèrese, chanter un jour éternellement avec elle vos miséricordes. Par J.-C.

Nous demandons donc, par cette prière, que, soutenus par l'exemple et les prières de sainte Tèrese, nous puissions comme elle, louer et glorifier les miséricordes du Seigneur, ici-bas pendant notre vie et un

(1) Ici la pensée se reporte involontairement sur le prétendu réformateur de l'Église, contemporain de sainte Tèrese, dont elle a si amèrement pleuré et si sévèrement expié les funestes égarements. Quelle présomption, quelle arrogance, quel orgueil dominant dans ses écrits aussi bien que dans ses actes ! Et avec cela quels terribles remords, quelle terreur, quelle appréhension certaine de la damnation l'obsèdent presque sans relâche ! Regardant par une belle nuit d'été le firmament étoilé, avec la malheureuse complice de son apostasie (Catherine Bora, qu'il avait prise pour femme, après l'avoir arrachée du saint asile où elle s'était consa-

jour dans le ciel pour toute l'éternité. Certainement les exemples de cette grande Sainte sont bien capables de nous pénétrer de ces sentiments renfermés dans son exclamation favorite : " Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur ! " et sa puissante prière nous obtiendra cette grâce, pourvu que chacun, suivant notre état, nous nous efforcions de marcher sur ses glorieuses traces.

C'est une pieuse et générale croyance parmi les fidèles, que chacun des saints de Dieu nous a été donné comme patron et protecteur spécial dans nos différents besoins. Nous invoquons saint Florian contre les incendies ; saint Roch dans les épidémies ; ceux dont la réputation est menacée ont recours à saint Jean Népomucène ; saint Joseph est le patron spécial de la bonne mort ; on invoque aussi sainte Barbe à la même intention, etc. Sainte Térèse elle-même écrit que Dieu donne à ses saints le pouvoir de nous assister dans diverses nécessités. Nous demandons ici quelle grâce spéciale nous pouvons espérer des prières et de la protection de sainte Térèse, et dans quel cas il convient surtout de l'invoquer ? La réponse à cette question ne nous semble guère difficile. Car il est certain que du haut de la céleste patrie, notre séraphique Sainte nous recommande encore, ce qu'elle ne cessait de recommander à tous étant sur la terre ; et que, comme alors elle tâchait d'y exciter et d'y aider chacun, elle le désire encore bien davantage aujourd'hui, puisque comme dit la Sainte Église : "*Nunc potentior est ad salvandum* : Elle est maintenant plus puissante pour nous aider à faire notre salut. „ Ce que la Sainte recommandait avec tant d'instance : c'est la prière et surtout la prière mentale. Nous pouvons donc l'appeler à juste titre : la patronne spéciale de l'oraison. Elle disait pendant sa vie : " Oh ! si je pouvais

crée au Seigneur) Martin Luther lui dit en soupirant : " Qu'il est beau ce ciel, mais il ne sera pas pour nous ! „ Voilà les pensées et les sentiments de tous les prétendus réformateurs de l'Église. Quel admirable contraste nous offre ici la douce figure de la sainte réformatrice du Carmel ! Quelle angélique humilité, quelle confiance en Dieu, quelle paix inaltérable, quel calme d'esprit, quelle joie céleste au milieu même des accidents les plus fâcheux de la vie, dans la foi vive que Dieu voit et compte toutes nos peines et nos travaux et ne les laissera pas sans récompense. Ces traits, qui forment le caractère de tous les vrais réformateurs, inspirés par l'Esprit de Dieu, sont surtout frappants dans la vie de la réformatrice du Carmel.

faire entendre ma voix jusqu'aux extrémités du monde, je crierais à tous : Priez ! priez ! priez ! et je répéteraï avec mon divin Maître : Il faut toujours prier et ne jamais cesser (Luc. xiii, 1). „ Tout le monde connaît sa maxime : “ Donnez-moi chaque jour un quart-d'heure d'oraison et je vous donnerai le ciel. „ Personne n'a écrit sur l'oraison comme notre séraphique Vierge; nul mieux qu'elle n'a connu ses degrés, depuis la plus simple prière vocale, jusqu'à l'oraison surnaturelle la plus élevée. Tous ceux qui connaissent les ouvrages de sainte Tèrese et qui, après elle, ont le mieux écrit sur l'oraison et sur la vie intérieure, s'accordent à dire “ qu'elle est la maîtresse par excellence de l'oraison, la fleur la plus belle de la théologie mystique, enfin que c'est elle qui a rendu l'oraison mentale populaire et accessible à tous „.

Nous appelons sainte Tèrese : “ Patronne de l'oraison „ et notre plus grande autorité pour le prouver est saint Alphonse, Docteur de l'Église. Ce grand saint s'était consacré d'une manière toute particulière à la séraphique Vierge par un acte écrit de sa main, où nous lisons ces paroles : “ Secourez-moi, ô sainte Tèrese, surtout pour l'oraison, et obtenez-moi du Seigneur ce don glorieux, que vous avez possédé en un si éminent degré. „ Nous le voyons, saint Alphonse publie que sainte Tèrese est sa patronne pour l'oraison, et nous savons assez quelle fut l'oraison de saint Alphonse et ce qu'a produit en lui ce don, qu'il avait reçu du Seigneur par l'intercession de sainte Tèrese.

A l'exemple de saint Alphonse, nous proclamons sainte Tèrese : “ Patronne de l'oraison „ et comme, jusqu'à la fin des siècles, Dieu aura toujours grand nombre de fidèles serviteurs qui comprendront l'importance de la prière et ce qu'il a renfermé de grâces pour l'homme dans la prière, ainsi notre Sainte ne manquera jamais de fidèles dévots qui l'honoreront avec une dévotion toute spéciale.

Dieu a élevé sainte Thérèse à un degré sublime de gloire au ciel et son Église sainte annonce cette gloire à toutes les nations et à tous les âges. Avec quel éclat se vérifient en notre séraphique Vierge ces paroles que l'Esprit-Saint a prononcées, parlant des sages et des saints du Seigneur, parmi lesquels elle tient un rang si distingué : “ Sa „ Sagesse sera louée de plusieurs, et elle ne tombera jamais dans

„ l'oubli. Sa mémoire ne s'effacera point de l'esprit des hommes, et
 „ son nom sera honoré de siècle en siècle. Les nations publieront sa
 „ sagesse, et l'assemblée sainte célébrera ses louanges (Ecl. xxxix,
 „ 12-14). „ AMEN!

**Acte de consécration à sainte Térèse de Jésus (1) composé
 par saint Alphonse.**

*Serafica Vergine, diletta Sposa
 del divino Verbo, Santa Teresa di
 Gesu! Io N., benché indegnissimo
 d'essere vostro servo, animato non-
 dimeno dalla vostra gran bontà, e
 dal desiderio di servirvi, vi eleggo
 oggi alla presenza della Santis-
 sima Trinità, del Angelo mio
 Custode, e di tutta la corte celeste,
 dopo Maria, per mia particolar
 Madre, Maestra e Avvocata, e fer-
 mamente propongo di volervi sem-
 pre servire, e di fare quanto potro
 che da altri ancora siate servita.
 Ni supplico dunque Serafica Santa
 mia, per il sangue del Vostro Sposo
 sparso per me, che mi receviate nel
 numero degli altri vostri devoti per
 vostro servo perpetuo. Favoritemi
 nelli mie angustie, e impetratemi
 grazia, che da qui avanti imiti le
 vostre virtù, camminando la strada
 vera della christiana perfezione.
 Assistetemi in modo particolare
 nell' orazione, e intercedetemi da*

O Séraphique Vierge, Épouse
 bien-aimée du Verbe divin, sainte
 Térèse de Jésus! moi N., quoique
 très indigne d'être votre serviteur,
 encouragé néanmoins par votre
 grande bonté et par le désir que
 j'ai de vous servir, en présence de
 la très sainte Trinité, de mon
 Ange gardien, et de toute la cour
 céleste, je vous choisis aujour-
 d'hui, après Marie, pour ma Mère,
 ma Maîtresse et mon Avocate, et
 je prends la ferme résolution de
 toujours vous servir et de faire
 tout mon possible pour que vous
 soyez servie aussi des autres. Ain-
 si donc, ô ma séraphique Sainte!
 je vous supplie, par le sang de
 votre divin Époux, répandu pour
 moi, de me recevoir pour toujours
 au nombre de vos dévots servi-
 teurs. Secourez-moi dans tous
 mes besoins et obtenez-moi la
 grâce d'imiter à l'avenir vos ver-
 tus, en marchant dans le vrai che-

(1) Cet acte de consécration a été retrouvé, il y a peu d'années, dans les papiers de S. Alphonse, écrit de sa propre main comme pour son usage particulier.

Dio questo sì glorioso dono, che in voi fu sì grande; acciocche, contemplando et amando il sommo Bene, i miei pensieri, parole, ed opere, non abbiano di offendere, benchè leggermente, gli occhi nostri e del mio Dio. Accettate questa piccola offerta in segno della servitu che (vi professo) (1), assistendomi in vita, e in particolare nell'ora della mia morte.

Amen.

min de la perfection chrétienne. Aidez-moi particulièrement dans l'oraison, et demandez pour moi à Dieu ce glorieux don, que vous avez reçu à un degré si éminent, afin que, contemplant et aimant le souverain bien, j'évite dans mes pensées, mes paroles et mes actions, tout ce qui pourrait offenser, même légèrement, vos regards et ceux de mon Dieu. Acceptez cette petite offrande comme une marque de mon engagement à votre service, et assistez-moi pendant toute ma vie, mais surtout à l'heure de ma mort.

Amen!

SUR L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE

Omni negotio tempus est et opportunitas.

(ECCL., VIII, 6.)

Chaque chose a son temps et son occasion.

Il y en a qui employent toute leur vie à ne rien faire, tout en se croyant toujours surchargés d'occupations. Cela tient à une sorte de sommeil qui assoupit l'âme désœuvrée. Faute d'occupations sérieuses, elle s'applique sérieusement à des frivolités; elle s'en fait une nécessité et s'y donne avec grand soin; heureuse si elle ne contracte pas l'habitude de rêver tout éveillée. Ainsi on peut dire que moins elle a à faire, plus elle croit avoir à faire. De pareilles gens se laissent aller à cette torpeur, au point que si vous leur proposez quelque besogne utile, ils vous répondront n'avoir pas le temps de l'entreprendre.

(1) Ces deux mots ont dû être suppléés, à cause d'une déchirure en cet endroit dans l'original.

Cependant l'âme humaine est d'une élasticité admirable. Plus elle agit, plus elle a besoin d'occupation, plus aussi elle trouve de temps. Obligée de travailler, ou ambitieuse d'opérer, elle commence par se secouer, elle se presse, elle commence de nouvelles occupations, et pour les mener à terme, elle néglige les riens qui l'amusaient, elle en laisse une partie et accomplit l'autre plus rapidement. Elle devient ainsi libre, active, légère, pourrait-on dire, et laissant toujours l'occupation moins utile pour celle qui l'est davantage, elle arrive à économiser assez de temps pour exécuter les grandes œuvres que nous admirons dans les savants et dans les saints.

Le secret de gagner du temps paraît consister dans ce principe : *in medio virtus*. La vertu en effet tient le milieu entre deux vices opposés. Il faut tenir la balance égale, maintenir l'équité; la justice " distributive " entre ses occupations. Il faut tenir ce milieu dans trois choses, dans le choix des matières dont on veut s'occuper, dans la manière dont on s'en occupe, et dans la disposition d'âme avec lesquelles on s'en occupe.

I. Pour commencer par ce dernier point : " hâtez-vous lentement. " (Boileau.)

Tranquillité. — D'abord avant les opérations dangereuses, un habile chirurgien disait à ses élèves : " Ne nous *pressons* pas parce qu'il n'y a pas de temps à *perdre*. " Si l'on veut se presser, l'on se trouble, on perd la présence d'esprit, les distractions se multiplient, on devient maladroit, l'œuvre se fait de travers, il faut la recommencer ou la corriger, ou bien restant mal faite, elle ne produit pas les heureux résultats qui s'en seraient suivis si on s'y était pris posément.

Lorsqu'on veut arriver promptement en un lieu fort éloigné, il faut prendre une marche ferme et régulière mais modérée. Un proverbe anglais dit : que plus on est pressé moins il faut se hâter. " Qui va piano va sano, et qui va sano va lontano. " disent à leur tour les Italiens.

Le moyen d'éviter l'empressement selon S. François de Sales, c'est d'agir en vue de Dieu.

Si'ence. — Dans ce but ne nous occupons que de ce qui nous concerne; c'est là le silence tant recommandé par notre Père S. Jean de la Croix, silence des pensées et des passions.

Le calme de l'âme, l'absence de préoccupations, contribue plus qu'on ne le croit à la lucidité de l'intelligence et à la facilité de la mémoire, et ce sera là, si nous le voulons, un des grands avantages de notre vie retirée. Au silence intérieur, nous gagnerons beaucoup de temps en joignant le silence extérieur. Si l'on n'est persuadé de la nécessité de se taire, on s'imaginera toujours avoir de justes raisons de parler.

Diligence. — Hâtez-vous. L'indolence est encore plus opposée à l'activité que l'empressement. L'âme doit donc toujours se stimuler par le souvenir de la grandeur du terme à atteindre et de la brièveté du temps.

Donnez à votre vie un but grand et élevé. Portons bien haut nos pensées et nos désirs et répétons à notre lâcheté, ces paroles de l'ange à notre Père S. Elie. *Surge, comede, grandis enim tibi restat via* (Pag. XIX, 7) : « Lève-toi, et mange, car il te reste un long chemin à parcourir », ou celle que Jéhova lui-même adressa au même prophète : *Quid hic agis Elia?* Que fais-tu là maintenant? A quoi t'emploies-tu? Donc, n'être jamais à ne rien faire, ou à faire des riens.

II. *Ordre.* — S'il est fâcheux de perdre son temps à des bagatelles, il ne le serait pas moins de le perdre faute d'ordre. Il faut observer l'ordre dans la distribution du temps et dans celle des matières. Je parlerai de cette dernière plus loin; quant à la première, un pieux auteur, le Père Vercruysse, fait observer combien l'on peut gagner de temps par un règlement bien fait et combien l'on en perd par les hésitations résultant de l'incertitude, de l'occupation opportune dans le moment actuel. Dans un bon ordre du jour, il faut combiner les matières et les temps, de façon à donner le meilleur temps aux principales occupations, et le premier temps aux plus pressantes, et lorsqu'aucune ne presse, il est bon de commencer par les plus importantes et de laisser celles qui le sont moins pour les moments perdus. S. Augustin a dit : *Ordo ducit ad Deum*; « l'ordre conduit à Dieu », à quoi l'on peut ajouter que par conséquent l'ordre conduit à tout bien, à la vertu, à la science, à la conquête du temps.

C'est surtout dans le soin à donner à chaque besogne en particulier qu'il faut un juste milieu : « *Medium tenuere beati.* »

Application. — Quelle que soit l'affaire qui réclame notre applica-

tion, il la faut bien faire, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui a tout bien fait : “ *Bene omnia fecit.* „ “ Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait : „ (Imit. de Jésus-Christ, chap. xx, n° 2.) Ainsi soyons tout ce que nous faisons “ *Age quod agis* „ (S. Aug.). Ainsi soyons tout à ce que nous faisons.

Bien que rien ne doive être fait avec négligence, l'application qu'on met aux choses, ne doit cependant pas être la même pour toutes, elle doit être en proportion de la difficulté de l'objet. Ce principe est clair. De là, le grand soin (ou plutôt l'unique soin) que nous devons avoir de notre sanctification et des principaux moyens de perfection. L'absence de soins suffisants s'appelle dans le premier cas, tiédeur ; dans le second cas, routine. Du même principe découle aussi l'obligation, en vertu de certains contrats, d'employer une sollicitude plus ou moins grande dans la gestion de diverses affaires, au point qu'on l'appelle parfois *s'obliger même pour les cas fortuits*.

Il y a toujours moyen de mieux faire, ces vers de Boileau nous y engagent :

“ Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
“ Polissez-le sans cesse et le repolissez. „

Ampleur de rue. — Mais souvent l'objet ne vaut pas la peine qu'on y consacre tant de peine et les instants de notre vie sont trop précieux pour qu'on s'arrête plus qu'il ne convient à des choses peu importantes. Si le jardinier voulait égaliser chaque pelletée de la terre qu'il bêche, il n'avancerait guère. Si l'écolier voulait calligraphier chaque lettre, il ne finirait jamais son devoir. Cette règle appliquée universellement dans le monde pour gagner du temps dans les travaux matériels est souvent négligée dans les travaux de l'esprit.

Pour trouver le juste milieu entre la précipitation et la négligence et la minutie, il faut souvent se faire ces deux questions : Le temps que j'emploie à parachever cet ouvrage, ne pourrais-je l'employer plus utilement ? D'un autre côté, le soin que je soustrais à cet ouvrage ne lui laissera-t-il pas des imperfections, dont l'effet ne sera pas suffisamment compensé par les avantages que je pense retirer du temps que je crois économiser ?

Nous voici maintenant à la question la plus importante de notre dissertation, à savoir, comment employer la vie. C'est de la solution

de cette question que dépend tout notre intérêt dans le temps et dans l'éternité. Notre existence sera précieuse ou inutile d'après la sagesse mise dans le choix de nos occupations.

Par rapport aux études, Mabillon a écrit autrefois un ouvrage, traitant du plan des études ecclésiastiques. Audisio a fait la même chose plus récemment, l'abbé de Rancé a sinon publié un livre, du moins tracé des règles sur cette matière, etc.

Le cadre de cette note ne me permet pas d'entrer dans ce sujet ; mais en faisant abstraction des matières déterminées, voici quelques principes généraux pour en faire un bon choix.

Opportunisme. — Soit par une rencontre providentielle, c'est-à-dire par un concours de circonstances ménagé par Dieu dans le but de nous fournir telle occupation ; “ *voluntas bene placiti* ; ” “ la volonté de bon plaisir ”, soit par un cas fortuit, c'est-à-dire par un hasard fourni par Dieu dans un but quelconque, l'intention divine nous trace à chaque moment le travail auquel nous devons nous livrer. Toute la perfection consiste à se plier à ces indications, et certes nous ne voudrions sans doute aucun avantage temporel au préjudice de notre perfection. Dans le choix de nos occupations, nous devons consulter la volonté divine, manifestée par la position où Dieu nous a mis, manifestée aussi par tout l'ensemble de ce qui entoure notre existence, manifestée également par nos aptitudes personnelles, nos goûts contrôlés par la raison et formant alors une *quasi*-vocation, par les qualités de notre esprit, par la tournure de notre caractère, par nos dispositions physiques, etc.

Lors donc que la docilité à la Providence, l'obéissance aux supérieurs, la charité, les bienséances, etc., ne nous imposent pas telle œuvre en particulier, il faut nous en fixer une, déterminée d'après les données dont je viens de parler.

Unité de tendance. — Mais quelle que soit cette œuvre, un excellent conseil est de donner à toute sa vie une direction unique, de lui fixer un but spécial.

Il est vrai qu'il serait ordinairement difficile de se fixer un but bien précis avant d'avoir une position nettement définie, et que c'est alors moins nécessaire aussi. Mais quand on a pu découvrir, d'une façon plus ou moins distincte, la carrière qu'on doit suivre, il faut alors

appliquer ce principe de S. Thomas : “ *finis determinat ea quæ sunt ad finem* „, c'est-à-dire il faut rapporter à son but final toutes ses occupations, ou plutôt il faut régler toutes ses occupations particulières (autant que possible) de façon à ce qu'elles avancent la fin qu'on s'est proposée; il faut en d'autres termes choisir toujours le genre de travail le plus propre à promouvoir l'œuvre totale qu'on a en vue.

Optimisme. — Quelle règle doit nous guider dans le choix, soit d'un but général, soit même de toute occupation particulière? Cette parole “ *Soyez parfaits* „, c'est-à-dire en toutes choses “ *faites tout pour la gloire de Dieu* „ qui consiste dans notre perfection et dans le salut des âmes. Il faut ainsi s'appliquer toujours au plus utile, mais il faut chercher cette utilité non en elle-même mais par rapport à nous; ainsi, quoique les sciences les plus hautes soient en elles-mêmes les plus utiles, nous devons en fait nous poser cette question : “ Qu'est-ce qui est le plus utile que je fasse? „, et non pas celle-ci : “ Quelle est l'occupation la plus utile de toutes? „ Comme dans tout état bien constitué, tous les métiers doivent être nécessairement exercés par quelques-uns. C'est la remarque de S. Thomas; dans l'Église aussi comme dans la société il faut que les uns s'exercent à une branche, et les autres à d'autres branches; en sorte qu'en fait, il convient d'embrasser le genre d'occupation dans lequel on espère réussir le mieux, fût-il en général moins excellent que d'autres. “ *Ne sutor ultra crepidam.* „ Le cordonnier de la fable eut encore moins de vogue qu'au-paravant, lorsqu'il voulut se faire médecin; car, comme le dit Phèdre : “ Qui voudrait confier sa tête „, c'est-à-dire sa vie, “ à celui à qui personne ne voulut confier ses pieds? „ Par conséquent “ ne forcez pas votre talent, vous ne feriez rien avec grâce (Boileau) „. Néanmoins, dans la limite de votre faculté, n'enfouissez point non plus votre talent, faites-lui rapporter cinq pour cinq. *Due, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum.* Sans présomption, ne désespérez jamais de vous même. Dès qu'une chose ne vous est pas complètement impossible, ne vous découragez pas. Mais surtout n'abandonnez jamais cette roue motrice de toute existence sérieuse; s'employer toujours à ce que l'on croit le plus utile.

Persévérance. — Surtout si l'on veut réussir, être utile, accomplir

quelque chose de grand, il faut se rappeler toujours cette règle universelle : *Finis est primum in intentione, sed ultimum in executione*. C'est du but que tout dépend et c'est vers le but que tout converge; c'est le but qui doit indiquer le choix, l'ordre et la succession des moyens, mais on n'atteint le but qu'après avoir remonté lentement en réalité la longue série d'intermédiaires qui y conduit, qu'on s'était tracée, et qu'on embrassait d'un seul coup d'œil. Il faut donc la persévérance, la constance, la patience, la longanimité pour ne pas abandonner son entreprise. (Voir S. Thomas 22, qq. 136-137). *Nemo repente fit summus*, dit un proverbe bien vrai. " Personne du premier coup ne devient maître. „

Dans toute grande entreprise, lit-on dans la *Vie d'Henri Perreyse*, par le Père Gratry, il y a trois temps : 1° Le temps du rêve; 2° le temps de l'affaissement; 3° le temps de la réussite.

Le premier temps avant d'avoir mesuré les difficultés est celui d'un espoir immense, le second entamant les difficultés, et entamé par elles, n'est souvent que trop voisin du désespoir, le troisième est celui de la difficulté vaincue, du triomphe et de la jouissance.

Voilà ce que nous pourrions souvent constater dans notre existence, et dont notre vie entière sera le plus grand exemple. Oui, puissions-nous dans toutes nos entreprises arriver à ce troisième temps, après lequel il n'y aura plus de temps pour nous, la réussite finale de notre salut éternel !

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3° préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Tandis que les maladies accablaient son corps, une vigueur nouvelle semblait animer chaque fois l'âme de notre vénérable père. Plein de zèle pour le salut des âmes, il voulait y employer les talents que Dieu lui avait départis; aussi tout le temps qu'il ne passait pas en oraison, il l'employait à composer des ouvrages pieux et élégants, clairs et succinets, mais en même temps solides et profonds; au point que, au dire de plusieurs, ils rivalisaient (s'ils ne les égalaient pas),

avec les écrits des Saints Pères, en piété et en vigueur. Il méditait de grands projets, et il espérait réussir à composer pour la gloire de Dieu des ouvrages plus importants. Mais Dieu qui conduit ses élus à la patrie du Ciel par des sentiers cachés mit lui-même un frein à son ardeur; des maladies multiples vinrent briser par une vieillesse prématurée celui qui était jeune encore, et qui ainsi ne put réaliser ses généreux desseins.

Quand il eut terminé l'instruction des novices et celle de leurs maîtres, il se mit à composer des traités de piété pour entretenir ou exciter l'esprit intérieur. Le premier qui, en 1607, sortit de sa plume fut intitulé ; « De la Prudence des Justes », *De Prudentia justorum*. Ce petit livre est d'or, dit l'éditeur de ses œuvres; il a été écrit non de la main du vénérable auteur, mais de son cœur débordant de charité divine. Il est tissé des textes de la Sainte Écriture. Le Père l'avoue lui-même dans la dédicace qu'il fait de son ouvrage à Jésus-Christ, pacifique roi des cœurs. Je dois vous le dédier, dit-il, car il contient vos propres paroles qui, plus douces que l'huile, attendrissent les cœurs purs. Et puis, dans la préface : « en grande partie, ce sont les suaves paroles de vos saintes lèvres qui composent ce traité et je l'ai fait avec les douces expressions de la Sainte Écriture ». C'est même pour cela que Notre-Seigneur est supposé parler lui-même. Cinq parties divisent l'ouvrage. La première indique les obstacles que rencontre sur le chemin du salut et que doit écarter la prudence des justes. Les vertus dont les actes sont exigés par cette sainte prudence forment l'objet de la seconde partie. La troisième donne à tous de nombreux et excellents conseils pour atteindre la perfection, tandis que la quatrième les spécifie à chaque catégorie de personnes. Enfin la cinquième contient les multiples motifs qui nous engageant à aimer le bon Dieu de tout notre cœur. Comme épilogue vient, sous forme d'une lettre adressée au « pacifique Roi des cœurs », une ardente prière pour obtenir l'amour de Dieu, mais un amour véritable et pur. Dans cette prière on trouve des accents comme ceux-ci : Très noble roi de Sion, je vous en conjure par vos serments d'amour que vous gardez si bien, faites de moi l'esclave de votre tendre cœur; vous m'avez acheté, vous m'avez conquis aux combats de l'amour; que je vous serve donc toujours... Sûr comme je le suis de la fidélité de votre

tendresse, ô fils unique de Dieu, je ne demande pas que vous m'aimiez, mais bien plutôt que vous soyez aimé par moi le plus ingrat de vos serviteurs... Faisons un pacte de dilection durable; vous m'avez aimé d'un amour éternel, vous m'avez attiré à vous; que moi aussi je vous aime toujours, que je vous cherche, que je vous attire, ô ma beauté infinie!

Le Père Jean de Jésus disait dans sa dédicace : " En écrivant ces pages, je n'avais qu'un désir et c'était que mes lecteurs fussent enflammés par l'énergie de votre vivante parole ". Ce vœu Dieu l'a exaucé, dit l'historiographe; nos religieux et bien d'autres encore ont puisé dans ce petit livre la piété et la prudence seule digne de ce nom.

Au commencement de l'année 1608, le Père Jean de Jésus-Marie faisait imprimer à Naples un nouvel ouvrage : " L'interprétation des Lamentations de Jérémie, dans une triple paraphrase, historique (littérale), allégorique et tropologique. ". Il le dédiait, comme nous l'avons déjà dit, au cardinal Pinelli, évêque d'Ostie et protecteur du Carmel réformé.

Le Prophète a voulu, c'est de toute évidence, raconter et pleurer la ruine de Jérusalem, mais la cause de cette lamentable dévastation n'était-ce pas les péchés énormes par lesquels les Juifs avaient irrité Dieu, qui cependant est si bon. Le péché, voilà bien la source de tous les maux. L'Eglise, Jérusalem véritable, est très souvent dans la douleur, les iniquités de ses enfants en sont la cause, et l'âme du chrétien n'a d'ennemi que le péché. S'il n'y avait pas de péché, rien dans l'univers ne serait digne de nos pleurs; mais pour un seul péché il n'y a pas assez de larmes dans le monde tout entier. En terminant sa préface le vénérable auteur exprime le désir que son œuvre soit glorieuse à Dieu et utile au prochain. Or voici les termes dans lesquels le chanoine Gallacini, chargé d'examiner et d'approuver l'ouvrage, l'apprecie et le loue : " L'interprétation des Lamentations de Jérémie par le très savant théologien, Jean de Jésus-Marie, sera très utile non seulement aux prédicateurs et à ceux qui étudient la Sainte Ecriture, mais à tous ceux qui cultivent la piété. Rien n'y manque en effet. Le sens vrai, l'explication nette y sont donnés avec une brièveté merveilleuse et une lumineuse exposition. C'est en effet

ce qui distingue notre auteur ; ses expressions sont choisies et chaque mot est un trait qui va droit à l'âme pour l'animer à réformer les mœurs et à avancer dans la piété. Un tout petit extrait montrera à nos lecteurs combien mérités sont ces éloges. En ouvrant le livre, nous tombons sur le 22^e verset du 1^{er} chapitre. " C'est grâce aux miséricordes du Seigneur que nous n'avons pas été consumés, c'est parce que ses bontés n'ont pas fait défaut „ Dans le sens historique, Jérémie attribue à la divine Clémence que tous les citoyens de Jérusalem n'aient pas été exterminés par les Chaldéens ou emmenés en captivité ; quelques-uns, en effet, purent rester dans la ville pour l'habiter et en cultiver les champs. La source de la miséricorde n'était donc pas tarie.

Appliquant alors à l'Eglise dans le sens allégorique l'auteur reconnaît qu'il faut attribuer à l'infinie bonté du Seigneur si l'Eglise sainte n'a pas péri sous les multiples et énormes péchés de ses enfants. La miséricorde divine n'a rien perdu de ses tendresses. Vient alors le sens tropologique, c'est-à-dire celui que l'âme réclame pour elle-même, afin de puiser dans les paroles divines une leçon et un encouragement. " Sans nul doute c'est à Dieu que je dois attribuer que moi, pécheur indigne, qui ai mérité le feu éternel, je n'aie pas été anéanti par la divine colère et qu'au contraire j'ai eu le temps de faire pénitence. Ni le poids ni le nombre de mes crimes n'ont pu vaincre la clémence de mon Dieu. „ Le Vénérable Père développe alors ce dernier sens et il ajoute : Toujours Dieu dans sa clémence infinie, tout plein du désir de pardonner, punit beaucoup moins fort que le pécheur ne le mériterait. Jérémie l'atteste par ces paroles : C'est à la miséricorde du Seigneur que nous devons de n'être pas consumés ; ou, comme traduisent les Septante : C'est par pure miséricorde que le Seigneur ne m'a pas fait disparaître. Quelle folie donc d'accuser Dieu, quand il punit, d'une sévérité trop grande ! C'est une vérité théologiquement incontestable : Le pécheur n'est jamais puni aussi sévèrement que le réclameraient la malice et la grandeur de son iniquité. La chose est évidente pour quiconque met dans une juste balance, d'un côté la grandeur et la majesté divine, de l'autre l'indignité et l'ingratitude du pécheur. C'est à la grandeur de l'offensé que se mesure la valeur de l'offense, et puisque

Dieu a droit à des honneurs infinis, infinie sera l'injure, de sorte que le châtement mérité eût pu être bien plus terrible que celui qui est infligé par la très haute majesté du Seigneur. Quand le prophète a dit : « C'est parce que ses bontés n'ont pas fait défaut », il contemplant l'âme se souillant elle-même, insultant Dieu par ses péchés, et sollicitée amoureusement à recevoir son pardon, tandis qu'elle eût dû être immédiatement précipitée dans les flammes. Qui pourrait imaginer une clémence tout à la fois plus grande et plus capable d'attendrir les cœurs ! Qui chantera dignement la bonté qui fait la remise d'un supplice éternel et qui rend la faculté de conquérir une félicité sans fin ? C'est à bon droit qu'il a été écrit : « Est-ce que Dieu oubliera d'avoir pitié ? Dans sa colère, retiendra-t-il sa miséricorde ? » Ce qui signifie : Est-ce que, même enflammé de courroux, il retiendra l'élan de sa miséricorde, de sorte que, même quand il se fâche, il pourrait n'avoir plus pitié !

Certainement, non !

Nos lecteurs le constatent : Notre Vénérable Père Jean de Jésus utilisait tous ses moments et, nonobstant les maladies qui l'accablaient, travaillait toujours pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dieu allait encore, par l'organe des supérieurs, ajouter à ses fatigues... Les besoins spéciaux d'une congrégation naissante l'exigeant ainsi, il fut nommé professeur de théologie. Ce choix se comprend. Nous savons quelle science profonde il possédait ; et en même temps il avait, pour enseigner, un talent spécial : clarté d'exposition, méthode judicieuse, facilité de parole, rien ne lui manquait. Malheureusement, il ne put garder longtemps l'important office qui lui était confié. La maladie triompha de la courageuse obéissance. Mais Dieu l'avait placé pour quelques instants sur le chandelier afin que sa lumière continuât à éclairer ceux qui, après lui, seraient chargés d'enseigner. Il resta comme un oracle auquel on allait demander la solution des doutes ou la méthode à suivre. Maîtres et élèves, tous recouraient à lui et en tous il faisait passer son ardeur au travail, son zèle pour les saines doctrines et son amour pour l'angélique docteur, S. Thomas.

(A suivre.)



MISSIONS DES CARMES DECHAUSSES

AU MALABAR

Diocèse de Quilon. — Paroisse d'Amasi.

II. — LE MARCHÉ DE PATANAM.

J'acceptai aussitôt la proposition du Sanar, et, pour en imposer aux Turcs, il fut décidé que moi-même je présiderais, avec toute la solennité possible, à l'ouverture du marché, le 16 janvier (1897). Mais, en retour de l'appui que je leur prêtais, je priais les Sanars d'embrasser ensuite la religion catholique, pour laquelle ils montrent depuis longtemps une tendance manifeste. Comme c'était convenu, le 16 janvier, en retournant d'un village catholique où j'étais resté quelques jours, je fis mon entrée triomphale à Amasi, à trois heures de l'après-midi, porté en palanquin, sur les épaules robustes de huit païens, précédé de deux bandes de musiciens, d'étendards et oriflammes, qu'on avait pu trouver dans les villages d'alentour. Alors, accompagné d'une immense foule de païens, j'établis le nouveau marché sur mon terrain, à côté de l'école. Je restai ensuite encore tout un mois à Amasi, ou aux alentours, pour veiller au bon ordre ; mais la paix se conserve et tout va à merveille.

Quand les Turcs surent et virent que moi je présidais le nouveau marché, et qu'il était sur mon terrain, ils baissèrent pavillon et demeurèrent tranquilles. Je leur fis même dire qu'ils pouvaient très bien venir faire des achats ou exhiber leurs marchandises à notre marché, pourvu qu'ils se conduisissent bien, et qu'ils laissassent les femmes sanattis en paix. A présent tout le monde est satisfait. Podacooty, le chef des Sanars et Martandam, le plus ardent de ses partisans furent baptisés, le même jour que j'établis mon marché à Amasi. La cérémonie se fit dans notre école même, puisque je n'y ai point encore d'église. Puis au haut de la colline, je fis, avec toute la solennité possible, devant plus d'un millier de personnes, toutes les cérémonies du baptême des adultes ; je puis dire que par là je prenais possession de toute la caste des Sanars d'Amasi. Par là encore, je donnais une petite satisfaction aux Turcs, qui voyant leurs deux plus implacables ennemis recevoir le baptême se disaient — pour nous échapper, ils ont dû renoncer au paganisme et se mettre sous la protection du Missionnaire européen. — J'ai donné à Podacooty le nom de Léon, en Tamou Singarière.

La hardiesse avec laquelle j'avais établi le marché, en y allant en palanquin, étendards déployés, au son des tambours et des trompettes, bravant ainsi la fureur et la vengeance des Turcs, remplit tout le monde d'admiration, et me donna une réputation de bravoure héroïque, car les païens tous craignent fort les Turcs, mais ceux-ci même en furent émerveillés et m'en estimèrent d'avantage.

Le bon Dieu a inspiré ce courage au religieux du Carmel pour convertir les Sanars d'Amasi, et depuis lors chaque mois arrivent à Ypres plusieurs listes de conversions de païens de ce district.

III. — LES PÉIADIS D'AMASI.

Parmi les Sanars païens du village d'Amasi et des alentours, il y avait de temps immémorial une famille de sacrificateurs, ou Péiadis, comme il y en a partout dans les endroits païens. Quoique les membres de ces familles de prêtres du diable soient plus ou moins possédés par lui, et que selon l'occasion, même les femmes accomplissent à tour de rôle, ce métier de Péiadi, le diable cependant a, lui aussi, ses favoris, et partout il y a quelqu'un de la famille qui exerce plus habituellement le ministère diabolique. Or celui de cette famille infernale qui était le favori du démon s'appelait Pandaram, âgé de 50 ans. Un beau jour, il y a de cela 5 ans, le fameux Péiadi devint tout à coup paralytique et en même temps muet, sans pouvoir remuer sa langue. On consulta les médecins, et le diable aussi, on l'invoqua, on le supplia, on lui offrit force sacrifices, mais rien n'y fit, et le ministre du démon depuis trois ans demeurait dans ce même état, quand en janvier je fus à Amasi pour établir le marché sur mon terrain, comme je vous l'ai déjà écrit, afin de délivrer les femmes païennes sanars, des insultes et libertinages des Tures de Patanam.

Le Peiadi paralytique apprit bientôt avec stupéfaction comment j'avais fait mon entrée triomphale à Amasi et l'inauguration solennelle de notre marché, et comment Podeconty, le chef de leur caste, avait publiquement abjuré le paganisme et reçu le baptême du haut de la colline ; enfin que tout le peuple se montrait disposé à imiter leur chef et à embrasser la religion catholique. Le paralytique, revenu de son étonnement, réfléchit sérieusement sur le merveilleux changement opéré parmi ses compatriotes et il sentit une inspiration intérieure de se faire catholique lui-même. Aussitôt il fit vœu au Dieu des chrétiens, que s'il guérissait, il abjurerait, lui aussi, le culte du démon et le paganisme. A l'instant sa langue se délia et il fut en état de parler ; tous ses membres reprirent peu à peu leur souplesse et il put marcher facilement. Fidèle à sa promesse, il apprit les prières des chrétiens, et quelques jours plus tard, le 14 février dernier, il vint me trouver à l'église de Poudoucade, où il reçut publiquement et solennellement le baptême avec plusieurs autres Peiadis, membres de sa famille. A cause de sa fidélité à la grâce, j'ai changé son nom païen en celui de *Viswasam*, c'est-à-dire Fidèle. Cette conversion presque miraculeuse fit bien mes affaires, le diable perdit immensément de son crédit et son règne à Amasi est presque anéanti.

Le 9 courant, jour du patronage de notre S. Père Joseph, j'ai baptisé les quatre derniers Peiadis de la famille de Pandaram, qui n'avaient pas pu se décider à recevoir le baptême avec lui le 14 février. Ils sont venus d'eux-mêmes me trouver à l'église de Vengotto, où je célébrais la fête du glorieux père nourricier de Jésus-Christ, et ils m'ont prié de les admettre dans l'église catholique. Comme ils avaient bien appris les prières, je les ai baptisés le même jour. Voilà donc une famille de sacrificateurs du diable devenue toute catholique, grâce à ce petit miracle de guérison, suivie après la promesse

de recevoir le baptême. Je devais aller à Amasi, pour détruire deux pagodes, l'une propriété de cette famille de Peiadis, et l'autre propriété de Léon, le chef converti des Sanars ; mais comme il faut se servir du diable même, quand on le peut, pour faire le bien, j'ai remis à plus tard cette destruction, et dès aujourd'hui on va se servir des deux pagodes pour y mettre les briques à l'abri de la pluie ; car hier nous avons combiné avec mon chef Léon de profiter du beau temps qu'il fait maintenant, quoique nous devrions être déjà dans la saison des pluies, de faire sécher au soleil 100,000 briques, et au fur et à mesure qu'elles sèchent, les entasser dans les deux pagodes, après nous les brûlerons pour servir à bâtir ma maison et mon église, sur la colline d'Amasi à côté de mon école et de mon marché. La maison servira d'abord pour église provisoire, et plus tard nous bâtirons une belle et grande église qui puisse servir pour deux mille personnes au moins, que j'espère baptiser avant que cette église soit bâtie. Elle sera dédiée à S. Joseph, et chaque année nous y célébrerons le patronage, comme fête principale.

Un autre Sanar païen, des principaux d'Amasi, vint me trouver il y a peu de jours, et me raconta avec beaucoup de douleur, que son fils, qu'il chérissait beaucoup, était mort par la faute du diable, disait-il. Quand l'enfant tomba malade, le Sanar avait fait bâtir une nouvelle pagode dédiée à Satan, pour obtenir la guérison de son fils. Quand son fils mourut, le Sanar devint enragé contre le démon ; la conversion de Singarière ou Léon, suivie de celle d'un grand nombre de Sanars et de la famille des Peiadis, acheva de l'ébranler. Quoiqu'il délibère encore pour recevoir le baptême, lui aussi, avec toute sa famille, il m'a livré la nouvelle pagode de Satan, et je l'ai transformée en four pour y brûler la chaux qui doit servir à la construction de mon presbytère et de notre église de Saint Joseph. Voilà donc trois pagodes de Satan que la clémence divine fait détruire en quelques semaines. Le culte du démon est battu en brèche à Amasi ; de jour en jour elle s'élargit davantage, et j'espère bientôt, avec l'aide de notre Père S. Joseph, lui donner le coup de grâce, dès que notre nouvelle église sera bâtie. Rendons des actions de grâces au Seigneur, et supplions la divine bonté d'achever son œuvre pour la conversion de tout le peuple d'Amasi.

FAITS DIVERS

Bienfait du saint Enfant Jésus de Prague.

St-Nicolas (Waes). — En 1894, âgée de 15 ans, j'avais une jambe toute couverte de tumeurs ; par accident je reçus un coup à l'endroit le plus malade, ce qui occasionna une plaie. Le médecin m'ordonna le repos le plus absolu pour deux semaines, ce qui aurait été le temps suffisant pour me remettre, mais quatre semaines s'écoulèrent sans aucun mieux, bien au contraire, car la plaie augmentait considérablement. Ayant entendu parler des étonnants miracles du petit Jésus de Prague, je cherchai mon

secours près de lui et fis avec toute ma famille une neuvaine consistant en un chapelet et la prière du Père Cyrille, et, à merveille, de jour en jour la plaie diminua et à la fin de la neuvaine je pus reprendre mes occupations.

Deux ans plus tard même maladie à la jambe, mais, que mon bonheur fut grand ! le petit Jésus daigna sans secours du médecin de la terre me guérir entièrement.

Nous acquittions notre promesse en faisant connaître ce bienfait merveilleux.

Eternelle louange, éternel remerciement au divin Enfant Jésus de Prague ainsi qu'à saint Joseph.

B. D.

*
* *

Traité du saint Scapulaire.

Une conversion. — « Un jour, raconte le Père Galibert (1), passant devant la porte d'un vieillard de quatre-vingts ans, auquel j'avais administré les derniers sacrements, j'entrai dans sa demeure. Je m'aperçois qu'il ne porte pas de *scapulaire*, et j'en fais le reproche aux gens de la maison.

» — Mais, Père, il n'est pas reçu ! me dit-on.

» — Comment ! ne vous ai-je pas dit assez souvent les avantages de cette dévotion ?

» Sur-le-champ, j'envoie à la résidence mon petit serviteur de messe, qui revient bientôt portant un *scapulaire*. Je le bénis, le fais baiser au mourant, le lui passe au cou et m'éloigne. »

J'avais à peine fait cinquante pas que la petite fille de l'Annamite courut après moi :

« Père, me dit-elle, daigne rentrer, le malade veut te parler... »

— « Père, me dit le moribond, je sens que je vais mourir, je ne dois donc plus tarder » à décharger mon âme d'un poids qui l'accable. Il y a soixante ans, je commis un » crime, et je ne l'avais jamais confessé.

» Reçois-en l'aveu dans ton cœur, je le fais bien humblement.

» Père, mon âme est brisée de douleur, pardonne-moi. »

Puis, avec moi seul, il fit sa confession au milieu des larmes, le pardon fut donné et il mourut le lendemain.

*
* *

Le fils du Colonel. — « Où est mon fils, mon pauvre fils?... » Tels sont les cris qui s'échappaient du cœur d'un pieux colonel, à l'issue d'un combat acharné, lors de la guerre franco-allemande, en l'année 1870. En vain visita-t-il toutes les ambulances, parcourut-il le champ de bataille ; peine perdue, pas d'enfant. Enfin un soldat, mieux renseigné que les autres, conduisit ce père éploré au bord d'une large fosse contenant deux cents cadavres. « Je ne puis pas, dit-il, vous cacher la vérité : votre fils a suc- » combé au plus fort de la lutte, à la tête de tous ces braves ; il est mort d'une manière » glorieuse ; nous avons déposé son corps, le premier entre tous, au fond de cette » fosse. »

(1) Vie de Mgr Galibert, évêque d'Ens, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, par l'abbé Tesseyre.

A ce récit, le colonel ne put contenir ses sanglots; poussé par une impulsion irrésistible, il s'écria qu'il voulait voir une dernière fois le corps de son enfant. On lui représenta la difficulté inhérente à l'accomplissement de son désir; il fallait enlever un à un, deux cents cadavres. « N'importe, disait-il, coûte que coûte, je veux voir mon fils. »

Il fallut bien se rendre au désir de ce père, abîmé dans la plus profonde douleur.

Après bien du travail, il lui fut donné de presser contre son cœur le corps de son fils bien-aimé; la vue du *scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel* qui couvrait sa poitrine, soulagea son âme. « Je suis consolé, s'écriait-il, car mon fils a marché au combat, portant les livrées des enfants de la Sainte Vierge. »

La première émotion passée, il remarqua, non sans étonnement, que le corps avait conservé toute sa souplesse et ne portait aucune trace de blessure; même un léger soufuffle de vie semblait animer sa physionomie. « Notre-Dame du Mont-Carmel dont mon fils portait le scapulaire aurait-elle conservé cette existence qui m'est si chère? » s'écria-t-il.

On manda en toute hâte un homme de l'art. « Vraiment, dit-il, votre fils n'est pas mort, il est seulement atteint d'un sommeil léthargique. »

Bien vite, on l'entoura de tous les soins que réclamait son état; la vie reparut, ranima tous les membres; le fils fut sauvé et rendu à une santé parfaite.

Le père, ravi de bonheur, ne savait comment exprimer sa reconnaissance à Notre-Dame du Mont-Carmel. « C'est bien vous, ô bonne et tendre Mère, s'écriait-il, qui m'avez inspiré ce désir irrésistible de revoir une dernière fois mon enfant. Au moment où je pensais lui adresser un dernier adieu, vous me le rendez plein de vie; soyez mille et mille fois bénie, ô Mère de bonté et de miséricorde! C'est votre scapulaire qui a sauvé mon fils. »

*
* *

A ces traits nous joignons l'appel chaleureux adressé à ses lecteurs par le *Bulletin de l'œuvre des campagnes* :

Dans un grand nombre de diocèses en France, le scapulaire n'est pas répandu parmi le peuple, — *parmi le peuple des campagnes*, et celui des faubourgs surtout. Il semble être réservé aux âmes pieuses, tandis que ce sont les brebis égarées dont il importerait le plus de confier le retour à la sainte Vierge.

Beaucoup de prêtres dans les campagnes n'ont pas le pouvoir de donner le scapulaire du Mont-Carmel.

Ils pourraient facilement l'obtenir, soit en s'adressant aux Pères Carmes (1), — l'offrande d'usage n'excède pas deux francs, — soit en faisant viser par l'Ordinaire les pouvoirs accordés à cet effet aux prêtres affiliés à certaines œuvres : Propagation de la Foi, Sainte-Enfance, etc.

(1) Rue de la Pompe, 53, Paris-Passy. — En Belgique, à Bruxelles, avenue de la Toison d'or, 46; à Gand, rue de Bruges, 52.

Raisons de donner à tous le scapulaire : *La grande promesse de l'exemption des peines éternelles* ; mettre ceux qui font *peu* pour leur salut en participation plus directe des prières et des sacrifices de tout l'Ordre du Carmel. — Protection spéciale de la très sainte Vierge et grâces particulières, non seulement pour revenir à Dieu, mais aussi pour persévérer.

Restes encore vivaces de foi populaire aux signes extérieurs de religion : médailles, rameaux, bouquets de la Fête-Dieu, etc.

Comment il faudrait *multiplier les occasions de donner le scapulaire* :

Premières confessions d'enfants. — Entrées aux catéchismes. — Premières communions. — Confirmations. — Réunions du mois de Marie ; du mois du Rosaire. — Clôtures de retraites et de missions. — Clôtures des pâques, chaque année. — Cérémonies pour l'inauguration d'une statue de la sainte Vierge. — Visites aux infirmes, aux vieillards et aux malades. — Distribution du pain de saint Antoine aux pauvres, etc.

Priver quelqu'un de recevoir le scapulaire, sous prétexte qu'il est indigne de le porter, qu'il ne fréquente pas les sacrements (l'état de grâce n'est pas requis, mais seulement le consentement à recevoir le saint habit), n'est-ce pas considérer comme une *récompense*, en quelque sorte, ce que la sainte Vierge a bien plutôt établi comme un *remède*, un moyen de sortir du péché. (Voir les traits rapportés aux pages 22 et 116 de *l'Enfer évité par le scapulaire*.)

On objecte parfois que le scapulaire n'est pas gardé... Mais après l'avoir donné, *fait-on toujours tout ce qu'il faut pour qu'il continue à être porté*?... Ceux qui quittent le scapulaire par irrégion sont le petit nombre ; un bon mouvement peut d'ailleurs le leur faire reprendre. On le laisse bien plus souvent : 1° Parce qu'on n'en a pas un autre sous la main ; 2° Parce qu'on ne sait pas les grandes grâces et les privilèges que la sainte Vierge y a attachés. Il importerait de les rappeler souvent aux fidèles ; de prêcher le scapulaire pendant les missions, les carêmes et quelquefois aux prônes, les dimanches. — De répandre souvent l'excellent opuscule l'« *Enfer évité par le scapulaire* » (Oudin).

Puis, afin que personne n'oublie de renouveler son scapulaire usé ou perdu, ne pourrait-on pas ÉTABLIR DANS CHAQUE PAROISSE L'USAGE DE DISTRIBUER UNE FOIS PAR AN DES SCAPULAIRES A L'ÉGLISE (1), comme on fait pour les rameaux et, dans certains pays, pour les roses bénies du Rosaire.

Quel est, en effet, surtout dans les pays peu religieux, le village ou même le petit bourg où l'on trouve à acheter un scapulaire ? Et qui aurait aujourd'hui un rameau béni, si l'on n'en distribuait pas à l'église ?

On pourrait choisir pour la distribution des scapulaires à renouveler, une fête de la sainte Vierge ; celle où l'église est le plus remplie. Il y aurait peut-être souvent avantage

(1) A défaut d'une personne pieuse prenant à sa charge cette minime dépense (on a des scapulaires à 4 fr. 75 la grosse, Maison Gauthier, 43bis, rue du Four, Paris), le Curé pourrait s'adresser à l'OEuvre des Campagnes ou à l'OEuvre de Saint-François de Sales.

à demander quelques centimes en échange d'un scapulaire neuf (un sou pour deux scapulaires, par exemple). Le peuple attache généralement plus de prix à ce qu'il a acquis qu'à ce qui lui est donné; puis, pour les paroisses pauvres, les frais d'achat seraient ainsi couverts.

L'extension de la dévotion au scapulaire, non seulement en France, mais dans tous les pays de l'Europe et dans le monde entier, serait une grâce, une grande grâce du bon Dieu !

C'est ici le cas de se souvenir que si rien ne se fait sans la prière, tout s'obtient par elle !

Etablir dans cette intention un *courant de prières* dans les maisons religieuses et parmi les personnes pieuses ; faire prier les pauvres et les petits enfants ; prier spécialement les saints de l'Ordre du Mont-Carmel et les Anges gardiens de tous ceux qui n'ont pas reçu le scapulaire ; prier aussi Notre-Dame du Mont-Carmel de donner bientôt à ses enfants la grande joie de voir le Saint-Père faire pour l'accroissement de la dévotion au scapulaire ce qu'il a fait par ses belles encycliques pour la dévotion au Rosaire, et, tout dernièrement, pour la diffusion de la médaille miraculeuse, en instituant la fête du 27 novembre.

*
* *

Trait de protection de saint Albert.

On nous écrit de Bois-le-Duc (Hollande), 7 août.

Très Révérend Père,

Lors de la visite de notre R. P. Thomas-Michel en août 1896, nous eûmes connaissance des bienfaits miraculeux attachés à l'eau bénite, dite de saint Albert. Notre bon Père nous fit don d'une relique de ce grand Saint et avec celle-ci notre Recteur se prêta à bénir l'eau. Quantité de petites bouteilles furent distribuées aux amis et bienfaiteurs de notre Carmel, ainsi que des médailles. La dévotion se répandit et plusieurs guérisons ou mieux sensibles furent attribués à notre grand Saint.

Il y a quelques jours nous recevions de La Haye la lettre ci-jointe, Votre Révérence pourra juger de l'efficacité de cette eau miraculeuse.

Ma Révérende Sœur,

Je viens vous remercier pour l'eau de saint Albert que vous avez bien voulu m'envoyer afin d'obtenir la guérison de ma filleule. La pauvre Dorothee a été entre la vie et la mort pendant huit jours. Elle ne pouvait prendre qu'une goutte de cette eau. Maintenant la petite malade est tout à fait guérie, quoiqu'elle soit encore bien faible. Le médecin n'a jamais compris et ne peut pas comprendre comment la petite Dorothee s'est relevée de sa maladie.

ÉCHOS DE PARTOUT

Venise. — Le dix-neuvième Congrès Eucharistique s'est célébré au mois d'août dernier à Venise et a eu un splendide et grandiose succès. Quatre cardinaux entourés d'un grand nombre d'archevêques latins, grecs, arméniens et melchites ainsi que d'une foule innombrable de fidèles. De nombreux et magnifiques discours y furent prononcés ; ne parlons que d'un seul, celui de notre Père Gérard, provincial de Lombardie. Après avoir fait un saisissant tableau des sociétés païenne, juive et moderne, il prouva que de même que Dieu seul a pu guérir et sauver les deux premières, ainsi d'aucun autre que Lui on ne peut espérer la restauration chrétienne de la société. Dans un élan très heureux développant le mot du poète Zanella : « Apercevez dans l'ombre Dieu qui passe, » il montra qu'en effet Dieu passait pour le salut du monde dans ces Congrès eucharistiques et catholiques ou encore dans cette Ligue sainte, association cosmopolite, où les cœurs s'unissent fraternellement et où ils trouvent la vigueur du combat et du martyre. Ce n'est vraiment pas une exagération de dire que la sainte Ligue eucharistique a remporté à Venise un véritable triomphe, surtout quand des acclamations unanimes ont salué la proposition faite par le président, Mgr Callegori. *Le très révérend P. Beccaro (Gérard) pour être trop fidèle à la brièveté promise, ou pour montrer une trop grande délicatesse à l'égard de Venise, a omis une proposition. Je la fais à sa place. La voici : Le Congrès exprime le vœu que tous ceux qui sont ici présents se fassent les zéloteurs de la Ligue eucharistique et que tous ensemble ils unissent leurs efforts pour seconder le susdit Père qui a commencé, par amour pour Jésus au Saint-Sacrement, une œuvre très grande, l'église du « Corpus Domini » à Milan. Je crois que tous ici, réunis comme nous le sommes pour procurer la gloire de Jésus dans l'Eucharistie, nous voudrions bien volontiers acclamer ce vœu. (Applaudissements unanimes.)*

Comme résultat pratique, le P. Gérard annonce que la pose de la première pierre de l'église monumentale est dès maintenant fixée au 2 novembre, jour de tristes souvenirs et de suffrages pieux pour nos chers défunts. Dans l'ardeur de son zèle et de sa confiance, il ne craint pas d'ajouter que si, à l'heure présente, on n'a encore que le tiers de la somme nécessaire à l'achat du terrain, au jour de la pose de la première pierre, il ne restera plus à payer même un centimètre de l'immense surface qui a été acquise.

V A R I É T É S

LES MERVEILLES DU SCAPULAIRE

O précieux habit, bien-aimé scapulaire,
Céleste vêtement de ma mère du Ciel.
Laisse-moi te baiser, réponds à ma prière,
Viens chanter à mon cœur son amour maternel...
A mes yeux montre aussi sa douce et belle image,
Retrace à mon esprit sa puissante bonté ;
Puis, révèle à mon âme en ton muet langage,
Ce que nous a promis sa libéralité !

- « La Reine du Carmel, en sa douce clémence,
» M'a rapporté du ciel pour tous ses serviteurs ;
» Je célèbre en tous lieux sa bonté, sa puissance,
» Préserve ses enfants de périls, de malheurs...
» Je garde le soldat du danger des batailles,
» Sauve le naufragé des fureurs de la mer ;
» Je suis pour tous, chrétiens, une cotte de mailles,
» Quand éclate la foudre et sillonne l'éclair !...

» Du faible voyageur je suis la sauvegarde,
» Sur les routes de fer, sur le vaste océan ;
» La Reine du Carmel avec amour regarde
» Ses enfants revêtus de ce saint talisman...
» Au cœur triste et déçu, j'inspire confiance,
» J'arrache le pécheur au pouvoir du démon ;
» Je suis pour tous, chrétiens, un gage d'espérance,
» Car mes cordons bénis enchaînent le dragon !

» Pour le pécheur mourant, aux portes de l'abîme,
» J'implore le salut, le don du repentir ;
» J'apaise un Dieu puissant, prêt à punir son crime,
» J'adoucis ses frayeurs et son dernier soupir...
» La Reine du Carmel, fidèle à ses promesses,
» Aime encor le pécheur portant son saint habit...
» Elle vient le sauver des flammes vengeresses,
» Au Bienheureux Simon, ne l'a-t-elle point dit ?

- » Des pieux serviteurs de la Vierge très pure,
- » Je suis le bouclier, le gage protecteur,
- » Contre les traits impurs je deviens leur armure,
- » La Reine du Carmel me fit leur défenseur !...
- » Je conserve à l'enfant la fleur de l'innocence,
- » Aux vierges le beau lys de la virginité ;
- » J'obtiens aux vrais chrétiens le don de continence,
- » J'apporte en mes liens l'aimable chasteté !
- » Ah ! mes liens bénis, chaîne mystérieuse,
- » Attachent tous ces cœurs à la Reine du Ciel,
- » Et deviennent un jour la chaîne bienheureuse
- » Qui fait monter aux cieux, ces enfants du Carmel...
- » La Mère de Jésus se fait leur protectrice ;
- » De ses chastes enfants, dans les bras de la mort,
- » Elle abrège pour eux la flamme expiatrice,
- » Les délivre bientôt de leur malheureux sort !...

Oh ! que ta douce voix, bien-aimé scapulaire,
 Me ravit et me charme, embrase tout mon cœur,
 Tu redis en tous lieux, le pouvoir de ma Mère,
 Et tu chantes partout, sa bonté, sa grandeur...
 Ta voix résonne aux cieux, hymne de la victoire,
 Là triomphent déjà les enfants du Carmel...
 Elle résonne encore au sombre purgatoire,
 Hymne de la douleur, qui monte vers le Ciel...
 Mais ces accents plaintifs sont un chant d'espérance,
 La Reine du Carmel délivre ses enfants !...
 Ta voix résonne ici, chant de reconnaissance,
 Qu'entonnent tous les cœurs, pour tes bienfaits constants ! *

O chrétiens, écoutons cette sainte harmonie,
 Ces sublimes accords, de la terre et du Ciel ;
 Revêtons tous l'habit de la Vierge bénie,
 Il est si doux d'aimer la Reine du Carmel !
 Soyons heureux et fiers de porter ses insignes,
 Montrons-nous à jamais ses pieux serviteurs ;
 De ce titre si beau, sachons-nous montrer dignes,
 Puis, un jour, dans les Cieux, nous louerons ses grandeurs !...

MARIE-ALOYSE.

NÉCROLOGIE

LE RÉVÉREND PÈRE VICTOR DE SAINT ANTOINE, vicaire général de Quilon (*suite*).

Le P. Victor eut l'ineffable bonheur de pouvoir faire une halte sur la sainte montagne du Carmel, illustrée par les vertus austères du prophète Elie, notre Père et notre Guide, et dont les échos répètent encore à travers les siècles le sublime cri de guerre, échappé à son cœur d'apôtre : « *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* : Je suis dévoré de zèle pour la gloire du Dieu des armées » ; et d'y célébrer, avec les pieux cénobites, ses frères en Marie, la fête de la séraphique Mère Thérèse de Jésus, qui, femme forte, brûlait du désir de se précipiter, à travers l'Océan, à la poursuite des brebis errantes et qui eut la gloire d'en ramener au bercail du bon Pasteur, par ses ferventes prières et ses rigoureuses pénitences, autant que l'illustre saint François Xavier par ses prédications.

Qui nous dira les émotions, qui remuèrent le P. Victor, jusqu'au plus profond de son être, lorsqu'il entendit proclamer à l'hymne des vêpres, l'amour héroïque de la petite vierge d'Avila, voulant courir, à l'âge de sept ans, au pays des Maures, pour donner à ce peuple infidèle son Jésus par la foi, ou conquérir elle-même pour l'éternité le bien-aimé de son âme par le martyre : « *terris, Teresa, barbaris, Christum datura aut sanguinem* ».

Ah ! le jeune missionnaire devait dire alors à son Dieu, dans le secret de son cœur, — qui pourrait en douter ? — « Me voici, Seigneur, envoyez-moi où vous voulez, je ne vous demande qu'une faveur, c'est de me donner des âmes : « *Da mihi animas !* » Pour elles je veux dépenser mes forces, sacrifier ma santé, verser mon sang, immoler ma vie, car ma seule ambition sur la terre est de les porter, régénérées par la grâce divine, entre les bras de votre infinie miséricorde. » L'avenir confirmera cette solennelle promesse. Suivons en effet notre cher confrère dans ses travaux d'apôtre au Malabar.

A peine installé à Quilon par l'obéissance, on voit le P. Victor s'appliquer avec une religieuse ardeur à l'étude de la langue du pays et être chargé bientôt par son évêque du saint ministère. Plein de dévouement il s'acquittera de cette sublime mission avec un zèle admirable et produira, pendant trente-neuf ans de son apostolat, des fruits abondants de salut dans les âmes : en chaire, au tribunal de la pénitence, dans ses courses évangéliques. Mais dès ce jour commence pour le jeune missionnaire une vie d'immolation, qui ne doit finir qu'à son dernier souffle. Cela n'effraie point le P. Victor. Car, appuyé sur le Seigneur, sous l'égide de Marie, il est de taille à tenir tête à tous les orages, saura affronter tous les dangers, braver toutes les contradictions, vaincre tous les obstacles. Aussi le trouve-t-on par tous les chemins à la recherche des âmes, pour les gagner au Dieu du Calvaire. Rien ne l'arrête : ni les ardeurs meurtrières d'un soleil donnant à plomb, ni les pluies torrentielles, ni les reptiles venimeux, ni les chemins impraticables, ni les maladies contagieuses. Debout nuit et jour pour ainsi dire, il vole par monts et par vaux, partout où il y a une larme à sécher, une plaie à cicatriser, un différend à vider, une lutte à engager avec les émissaires de Satan. L'orphelin trouve en lui un tendre père, le plaideur un juge sagace, le dissident un ministre avisé, mais le méchant un maître énergique, car le P. Victor sut allier, dans sa conduite, à la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des pauvres infidèles, la prudence à la force, la dextérité à la tendresse.

Tenace au travail, calme dans les difficultés, intrépide dans les entreprises, affable avec tout le monde, le zélé missionnaire fit un bien incalculable, partout où il passait.

Il bâtit la cathédrale à Quilon, éleva une église à Trivandrum, dont le bois nécessaire, coupé dans les forêts de l'État, lui fut accordé gratis par le roi, dont il était fort estimé; en construisit encore dans d'autres localités, érigea une école, aux frais de sa province, à Moulougamoude, y établit un orphelinat avec une fabrique de tuiles, dont le produit devait servir à l'entretien de ses chers pupilles et déclara, lors de son voyage en Europe vers 1878, à un de ses frères en religion, que les conversions opérées par lui jusqu'à ce jour s'élevaient à plus de trente-cinq mille personnes.

Homme d'un grand tact et d'un coup d'œil sûr, le P. Victor fut chargé par ses supérieurs de difficiles missions. Choisi comme administrateur apostolique de Colombo (Ceylan) dans les années soixante-dix, et de Mangalore, après le décès de Mgr Marie-Ephrem, arrivé en 1876, il s'acquitta de ces délicates fonctions avec une sagesse si grande qu'il conquit l'estime même des autorités anglaises.

D'une patience admirable et admirée, on ne l'entendit jamais proférer, même au milieu des plus grandes tribulations, une parole de plainte..., je me trompe, il poussa un jour un cri déchirant de détresse, dont les *Chroniques* entendirent l'écho, arraché à son cœur d'apôtre à la vue de l'or de la riche Angleterre ruisselant entre les mains des ministres de l'erreur, tandis que lui, malgré les privations de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant, malgré le manque parfois du nécessaire, comme le proclamait, il y a peu de temps, le Délégué Apostolique aux Indes, Mgr Ladislas Zaleski, était obligé, faute d'argent, de refuser une poignée de riz à ses pauvres néophytes, tombant presque d'inanition à ses pieds. Ah! son cœur saignait, et transporté d'une sainte colère, il lançait aux riches de l'Europe cette apostrophe terrible : « Vous avez des centaines, des milliers de francs à donner pour des chanteurs, des bouquets et de vains plaisirs, et pas un sou pour racheter une âme de la servitude du démon ».

Les âmes et son Dieu étaient tout pour le zélé missionnaire. Il ne vivait que pour cela. D'une santé robuste le P. Victor semblait devoir travailler longtemps encore dans la vigne du Seigneur, la féconder de ses sueurs et la faire fructifier par ses prières. Mais Dieu avait marqué déjà, dans ses adorables desseins, le moment de la délivrance : il voulait appeler son fidèle serviteur au repos éternel. Notre soldat du Christ, infatigable jusqu'à l'héroïsme, luttait toujours avec une ardeur juvénile, pour la cause de son divin Roi. Un jour pourtant, dirigeant, plein d'activité, la construction du temple à dédier à l'Enfant-Jésus de Prague, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, mettant sa précieuse vie en danger. Touché de la main de Dieu, le P. Victor ne murmure point, il ne perd point son calme, mais résigné il bénit celui qui l'éprouve, et édifie par sa patience tous ses confrères.

Transporté à Quilon, auprès de son Evêque, dont il était le Vicaire général depuis 1891, il se prépare dans les sentiments les plus pieux à une sainte mort.

C'est à Quilon, où il a essayé ses premières armes pour son Dieu, qu'il vient déposer aux pieds de ce même Maître le glaive de la parole sacrée, le saluant dans le trépas comme il l'a servi dans la vie : *Salutat te, Christe Jesu, moriturus*. Aussi Jésus semblait accepter ce salut suprême de son généreux soldat, puisque le P. Victor rendait le dernier soupir au moment où le prêtre élevait la Sainte Hostie vers le ciel pour bénir le peuple, prosterné devant le Saint Tabernacle. Ce fut le dimanche 28 juin à 6 heures du soir.

Notre cher confrère fut pleuré comme un père par tous ses enfants spirituels.

Sa Grandeur Monseigneur fit la cérémonie de la levée du corps le lundi matin, et conduisit jusqu'à l'embarcadère les restes mortels de son fils et frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le corps fut conduit à Trivandrum, de là à Moulougamoude, où l'enterrement eut lieu, au milieu d'un concours extraordinaire de peuple, le mercredi 30 juin.

Il repose dans cette église, du côté de l'Évangile, au pied du Saint Tabernacle, sous le regard de son Jésus, qu'il a si noblement servi, attendant le jour de la résurrection et de la glorification à la face de l'univers entier.

*
* *

Mgr LÉONARD DE SAINT-LOUIS, Carme déchaussé, Archevêque de Vérapoly.

La dernière malle des Indes nous apprend la mort édifiante de l'illustre Prélat, à laquelle nous nous attendions cependant depuis longtemps, vu son grand âge, et ses graves et pénibles infirmités.

Mgr Bernard de Jésus, Carme déchaussé, Archevêque *ipso facto*, son successeur à Vérapoly, nous communique, dans sa lettre du 22 août dernier, les détails suivants sur les derniers instants de Mgr Léonard : « Sa Grandeur est morte le 19 courant et fut enterrée le 20 dans la cathédrale de Vérapoly. Tout le monde connaît la sainte vie de Mgr Léonard, mais les dernières années de sa vie furent marquées par des signes particuliers de haute vertu et d'extraordinaire sainteté. Dieu l'a visité dans son âme et dans son corps par de longues et rudes épreuves qu'il endura jusqu'à la dernière heure avec la plus grande résignation. C'est dans la matinée du 19 août qu'il entra en agonie. Vers une heure, Mgr Bernard, avec tous les missionnaires Carmes déchaussés des alentours de Vérapoly, ainsi que toute la communauté des Pères Carmes Tiérçaires commencent les prières des agonisants. Lorsqu'on arriva à ces paroles : *Regina sanctorum omnium, ora pro eo*, Mgr Leonard fit un léger effort, puis plus rien : il avait rendu son âme à Dieu.

L'enterrement eut lieu à Vérapoly le 20 août.

A 10 heures fut chanté solennellement l'office des morts dans l'église de Manhamel, où le corps du vénérable défunt était exposé. Puis la messe solennelle de *Requiem* fut chantée. Après quoi les prêtres syriens célébrèrent une autre messe solennelle de leur rite. Les absoutes furent chantées par Mgr Bernard de Jésus, le nouvel Archevêque de Vérapoly ; par Mgr Louis Parambil, Evêque syrien d'Ernaculum ; par Mgr D'Cruce, Administrateur de Cochim ; le R. P. Boniface, Carme déchaussé, Recteur du Séminaire de Puttempally ; et le R. P. Rombaut de Saint-Elie, C. D. Vicaire général de Vérapoly. On évalue à 20,000 (vingt mille) le nombre des assistants. Tout le monde voulut baiser les pieds du cher défunt. Bien des personnes furent touchées jusqu'aux larmes en voyant l'attachement de ce peuple pour son évêque. A 2 1/2 heures, le corps du défunt fut porté processionnellement à la barque, qui devait le transporter de l'île de Manhamel à Vérapoly.

R. I. P.

P. S. — Le R. P. Alphonse prie votre Révérence de vouloir lire la notice biographique sur Mgr Leonard, imprimée en 1893, page 11, dans la brochure *Chronique des Missions*.

BIBLIOGRAPHIE

Ce que fait la Sainte Vierge pour ceux qui portent le Scapulaire.
brochure in-16 de 48 pages sous couverture. Prix : broché, 0 fr. 20.

Voilà un opuscule qu'il faudrait répandre dans les centres populeux et les milieux ouvriers — dans les campagnes — partout où le scapulaire du Mont-Carmel est trop peu connu, trop peu porté.

Puisse ce petit livre être bientôt entre les mains de tous les prêtres, catéchistes, missionnaires, curés; car n'est-ce pas à eux, surtout, qu'il appartient de réaliser ce vœu sorti naguère d'un cœur d'apôtre, et rappelé en tête de la brochure :

« Daigne, Notre-Dame du Mont-Carmel, étendre son saint habit sur les pécheurs comme sur les justes; qu'elle permette qu'au lieu d'être le privilège d'un petit nombre, il devienne le vêtement de tous les chrétiens; car tous ont besoin de voir réaliser en eux ce que le scapulaire promet : Sauvegarde — paix — protection en cette vie — assurance de bonheur dans l'autre. »

L'auteur commente cette pensée, laissant la parole aux *faits* merveilleux — et pour la plupart récents. — Il termine en exprimant à son tour le désir que le scapulaire soit plus souvent prêché aux populations des campagnes et des faubourgs, dont beaucoup l'ignorent, — et que chacun, autour de soi, s'efforce, selon ses moyens, de généraliser l'usage de distribuer, chaque année, des scapulaires à l'église.

En effet, beaucoup n'omettent de renouveler un scapulaire usé, que parce qu'ils n'en ont pas un autre sous la main — ou parce qu'ils ne savent pas assez ce que la Sainte Vierge fait pour ceux qui portent le scapulaire.

En vente à la Société de Saint-Augustin, à Lille, et dans toutes les librairies catholiques.

*
* *

Vie (en gravures) **de Sainte Thérèse de Jésus**. Réformatrice du Carmel. — En vente chez les Carmélites de Saint-Omer (France, Pas-de-Calais).

Nous lisons dans la *Vie de la Mère Anne de Jésus*, par le P. Berthold-Ignace (tome II, p. 236)... « En leur faveur (de la classe nombreuse des fidèles qui étaient peu instruits ou même ne savaient pas lire) elle donna des soins, dès l'année 1607, à la préparation d'une Vie de sainte Thérèse en gravures... Cette Vie fut publiée en vingt-quatre planches, en taille douce, avec légendes latines, gravées par Adrien Collard et Corneille Galle, sous le titre de : *Vita B. Virginis Theresiæ a Jesu, ordinis Carmelitarum exalceatorum piæ restauratricis, Antwerpæ 1615 apud Adrianum Collardum et Theodorum Gallium*. Elle était dédiée à Rodrigue Lasso Nino, comte de Anover, majordome de l'archiduc Albert et bienfaiteur du Carmel. C'est cette Vie que les Carmélites de Saint-Omer viennent de faire reproduire à Montreuil-sur-Mer, à la typographie et phototypie de Notre-Dame-des-Prés. Elle renferme les vingt-quatre planches que nous décrit en note le P. Berthold, d'après un exemplaire parfaitement conservé qui se trouve à la bibliothèque de nos Pères de Courtrai. Il n'y a là qu'une seule différence : une vingt-cinquième gravure est ajoutée et elle représente notre Mère sainte Thérèse apparaissant à plusieurs et, en particulier, à trois religieuses Carmélites de Ségovie.

Avec quelle reconnaissance ne remercions-nous pas nos Sœurs de Saint-Omer, pour nous avoir gardé ou plutôt rendu ce trésor !



CALENDRIER

avec intentions de prières.

Ce mois est consacré à Notre-Dame du Rosaire et à notre Mère Sainte Thérèse.

Patronne du mois. — S^{te} Thérèse.

Vertu „ — Esprit de pudeur.

1. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Troisième jour de l'Octave de S. Michel. — Intention : *Le triomphe de la sainte Église catholique.*
2. **Samedi.** — Les SS. Anges Gardiens. = *L'accroissement de la dévotion aux SS. Anges Gardiens.*
3. **Dimanche.** Dix-septième après la Pentecôte. — FÊTE DU SAINT ROSAIRE. = *L'union à l'Église romaine de toutes les églises dissidentes.*
4. **Lundi.** — S. François d'Assise. = *Tous les Ordres religieux.*
5. **Mardi.** — Septième jour dans l'Octave de S. Michel. = *La conversion des pécheurs.*
6. **Mercredi.** — Octave de S. Michel. = *Le Souverain Pontife.*
7. **Jeudi.** — S. Bruno. = *Les Ordres contemplatifs.*
8. **Vendredi.** — S^{te} Brigitte. = *Les veuves et les orphelins.*
9. **Samedi.** — S. Denis et ses compagnons, Martyrs. = *Les vocations religieuses.*
10. **Dimanche.** Dix-huitième après la Pentecôte. — Fête de la Maternité de la Sainte Vierge. = *L'extension de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel.*
11. **Lundi.** — Commémoration des SS. Anges. = *La jeunesse chrétienne.*
12. **Mardi.** — Commémoration de notre Père S. Jean de la Croix. = *Quelques âmes éprouvées.*
13. **Mercredi.** — S. Édouard. = *La conversion de l'Angleterre.*
14. **Jeudi.** — S. Calixte. = *L'extension des Chroniques.*
15. **Vendredi.** — FÊTE DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE. — *Indulgence plénière, un jour de l'Octave, au choix des fidèles.* = *Tous les fils et les filles de cette séraphique Vierge.*
16. **Samedi.** — Deuxième jour dans l'Octave de notre Mère Sainte Thérèse. = *Les Carmels de Belgique.*
17. **Dimanche.** Dix-neuvième après la Pentecôte. — Fête de la Pureté de la Sainte Vierge. = *Les âmes consacrées à Dieu.*
18. **Lundi.** — S. Luc, Évangéliste. = *Son Éminence le Cardinal de Malines et son diocèse.*

19. **Mardi.** — S. Pierre d'Alcantara. = *Les prédicateurs.*
20. **Mercredi.** — S. Jean Cantion. = *Nos missions.*
21. **Jeudi.** — S. Hilarion. = *Le Tiers-Ordre.*
22. **Vendredi.** — Octave de notre Mère Sainte Thérèse. = *L'extension de notre saint Ordre.*
23. **Samedi.** — Fête du Saint Rédempteur. = *Sa Grandeur l'Évêque de Tournai, décédé le mois passé.*
24. **Dimanche.** Vingt-tième après la Pentecôte. — S. Raphaël, Archange. = *Les malades et les agonisants.*
25. **Lundi.** — Commémoration des Saints Anges, = *Plusieurs affaires importantes.*
26. **Mardi.** — Translation de S. André Corsini. = *Les noviciats de l'Ordre.*
27. **Mercredi.** — Office votif de S. Joseph. = *L'Archiconfrérie de S. Joseph et tous ses membres.*
28. **Jeudi.** — SS. Simon et Jude, Apôtres. = *L'extension de la foi catholique.*
29. **Vendredi.** — Office votif de la Passion de Notre-Seigneur. = *La conversion des infidèles.*
30. **Samedi.** — Vigile de la fête de la Toussaint, jeûne de l'Église. — S. Sérapion, de l'Ordre. = *Nos missionnaires.*
31. **Dimanche.** Vingt-unième après la Pentecôte. = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus pendant le mois.*





COLLÈGE INTERNATIONAL DES CARMES DÉCHAUSSÉS A ROME

LETTRE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

TRÈS RÉVÉREND ET TRÈS HONORÉ PÈRE PROVINCIAL,

Le projet d'établir à Rome un Collège international a été formé et décrété par les Pères du Chapitre général tenu à Gênes en 1895, puis confié à la sollicitude de notre Vénérable Définitoire général. Il est maintenant sur le point d'être réalisé. Chargés, en effet, de cette importante mission, nous n'avons épargné aucun travail; nous avons, au contraire, fait tous nos efforts pour exécuter au plus tôt les desirs des Pères Capitulants. Déjà la maison est prête; elle est assez vaste, elle renferme plus de quatre-vingts cellules pour les étudiants; le site

est agréable, l'air très salubre; le jardin spacieux qui y est annexé permettra de délasser l'esprit fatigué par l'étude.

Mais pour arriver à tout cela il a fallu faire de grands frais, voire même contracter un emprunt. Or la construction de l'église exigera des dépenses tout aussi considérables, car la chapelle destinée à servir provisoirement de chœur ne sera suffisante que pour très peu de temps. Subvenir à de nouvelles dépenses et même payer les dettes déjà contractées est tout à fait au-dessus des forces de notre maison généralice. D'ailleurs il n'échappera à personne que cette œuvre entreprise par nous pour le bien de l'Ordre tout entier et par obéissance au décret du Chapitre général doit être accomplie avec l'argent recueilli dans toutes les provinces.

Nous prions donc votre Révérence de nous aider promptement à achever complètement et au plus tôt l'entreprise commencée. Nous ne cachons pas que nous aurons besoin de beaucoup d'argent; mais l'œuvre dont il s'agit est bien digne d'exciter l'ardeur de tous; elle est appelée, en effet, à faire grandir très fort la gloire de l'Ordre du Carmel. Autrefois les Collèges des *Salmaticenses* et des *Complutenses* ont projeté sur notre congrégation d'Espagne un éclat incomparable, de même (il nous est permis de l'augurer) le Collège international prêt à s'ouvrir dans la Ville Eternelle, marchant sur ces glorieuses traces donnera à notre Ordre, qui ne forme maintenant qu'une seule famille, un lustre nouveau, en même temps qu'il aidera à resserrer de plus en plus l'union entre les diverses provinces.

Que votre Révérence veuille communiquer cette lettre aux Supérieurs des couvents, aux religieuses, aux tertiaires, aux confrères du Carmel ainsi qu'aux amis de l'Ordre; et quand elle aura recueilli les offrandes volontaires, qu'elle aie la bonté de les envoyer, à Rome, à notre père Procureur général.

Nous avons toute confiance dans l'heureux succès de vos démarches, d'autant plus que nous connaissons le zèle qui vous anime pour le bien de notre saint Ordre.

de Votre Révérence,
le très humble serviteur,

F. BERNARDIN-DE SAINTE-THÉRÈSE,
Préposé général.

SUR LES PASSIONS EN GÉNÉRAL

Nonne Deo subjecta erit anima mea ?

(PSALM. XLI, 2.)

Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ?

Parmi les nombreuses facultés dont le Créateur a doté l'âme humaine, il en est une qui, à cause de son extraordinaire importance, mérite de notre part une attention particulière et des soins vigilants.

Nous sommes fréquemment en proie à de vifs sentiments qui nous portent, par exemple, à désirer un objet agréable ou à fuir une chose désagréable.

Ces vifs mouvements qui s'élèvent ordinairement dans notre âme malgré nous ou du moins sans notre consentement, s'appellent passions et jouent un rôle considérable dans l'histoire de l'humanité et dans la vie de chacun de nous.

On peut dire que presque tous les dévouements, tous les crimes ont été inspirés par une forte passion, que presque tous les grands hommes ont été des êtres passionnés pour le bien ou pour le mal, en un mot que ce sont les passions humaines qui ont préparé et accompli toutes les révoltes, tous les changements et toutes les successions des empires et des royaumes, et fixé en grande partie le sort des peuples et celui des individus.

Mais tandis qu'en s'élançant sans frein sur l'objet de leur convoitise, les passions sont cause de tous les maux, en se mettant au service de la vertu elles aident admirablement à toutes les actions héroïques.

Ce sont des forces qui ont pour but de donner de l'impétuosité et de l'énergie aux ordres de notre volonté. Mais, au lieu que dans les animaux elles s'emportent à tous les excès, elles s'adoucissent chez les personnes sages et se soumettent à toutes les règles de la droite raison.

Il s'ensuit que l'homme peut se rendre maître de ses passions : comme Dieu le disait à Caïn (*Sub te erit appetitus tuus*) et comme l'histoire des saints en recueille un exemple mémorable dans saint

François de Sales, qui, vif de son naturel, devint par la générosité constante de ses efforts le plus doux des hommes.

Or, si l'homme peut dominer ses appétits, il se rend coupable, lorsqu'en les suivant il se laisse entraîner dans des excès déraisonnables. En revanche, il mérite grandement lorsqu'il les retient dans les bornes de la prudence, et qu'il s'en fait des auxiliaires puissants dans la guerre contre les obstacles qui l'arrêtent sur le chemin du Ciel.

De là il est aisé de conclure que les passions sont bonnes lorsqu'elles nous portent au bien, et qu'elles sont mauvaises lorsqu'au contraire elles nous attirent vers le mal. Ainsi vous détesterez la jalousie parce qu'elle est une tristesse du bonheur d'autrui, et vous rechercherez la compassion parce qu'elle est une tristesse du malheur d'autrui ; vous éviterez la vengeance parce qu'elle est le désir de rendre le mal pour le mal, et vous acquerez la miséricorde parce qu'elle est le désir de rendre le bien pour le mal.

N'allez pas vous imaginer que toute passion soit mauvaise ; non ; l'histoire ecclésiastique suffirait amplement à vous détromper. S. Gaëtan est mort de tristesse parce que dans une sédition du peuple il voyait offenser Dieu. S. Stanislas Kostka brûlait de tant d'amour pour le Seigneur qu'il était obligé de se rafraîchir la poitrine avec de l'eau fraîche, et S. François de Paule s'échauffait au point de brûler ses vêtements et se dilatait si fort sous l'ardeur de ses affections, qu'il fit éclater deux côtes dans sa poitrine. Notre Mère sainte Tère se défilait et se mourait du désir de mourir. S. Paul s'écriait : Je désire retourner en poussière pour être avec le Seigneur ! Qui me délivrera de ce corps de mort ! Le saint roi David disait dans sa prière : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum*. « Je hais l'iniquité, et je l'abhorre », et ses psaumes sont tous remplis d'expressions énergiques témoignant de l'ardeur de ses sentiments.

Vous me demanderez peut-être si l'on est plus coupable lorsque l'on pèche par passion, et si l'on mérite plus quand on travaille au bien avec passion.

Voici ce qu'il faut en penser :

Le principe du mérite et du démérite c'est la liberté ; les brutes ne peuvent mériter ou pécher, parce qu'elles suivent nécessairement, aveuglément leurs passions ; mais les hommes peuvent faire bien ou

mal, parce qu'ils sont libres d'obéir à leurs passions ou de les maîtriser.

Plus donc l'homme agira librement et en connaissance de cause, plus il méritera s'il fait le bien, et plus il sera coupable s'il fait le mal.

Or, les passions qui surgissent subitement dans notre âme diminuent ordinairement la lucidité de notre raison, et préviennent la liberté entière de notre volonté. Ainsi le bien et le mal que nous produisons en suivant cette première impulsion de la passion, sont plus ou moins coupables ou méritoires, selon qu'ils sont plus ou moins volontaires et libres, selon que la passion nous a laissé plus ou moins de délibération.

De là il suit que le blasphémateur qui jure par colère est moins coupable que celui qui le fait de sang-froid, et d'un autre côté, lorsque vous faites l'aumône uniquement par un sentiment de compassion, vous avez moins de mérite que si vous la faisiez par devoir.

Mais remarquez que je parle maintenant de la moralité que donne à nos actes la passion qui devance la réflexion; car il faut juger différemment, lorsque la passion suit la raison.

Parfois, en effet, lorsque nous voulons fortement une chose, la passion s'enflamme et poursuit de ses affections le même objet que notre volonté; en ce cas, elle ne change rien à la liberté, ni par conséquent à la moralité de nos actes. C'est ainsi, par exemple, que ceux qui se livrent entièrement aux affaires politiques sont ordinairement fort passionnés pour le bien ou pour le mal, parce que toutes leurs inclinations suivent l'impulsion de leur volonté. Cette passion avec laquelle ils agissent n'augmente ni ne diminue pas le mérite ou le démérite de leurs actions, mais elle indique seulement l'énergique détermination de leur volonté. Mais s'ils excitaient volontairement une de leurs passions, afin d'agir avec plus d'ardeur, alors cette passion ajouterait au mérite ou à la culpabilité de leur volonté. Nous allons voir dans notre divin modèle ces différentes sortes de passions. La veille de sa passion, Jésus-Christ, au Jardin des Olives, avait permis à diverses passions de l'assaillir. Il commença, dit l'Évangile, à être triste et à craindre; il était triste des péchés de l'humanité et il craignait la mort qu'il devait endurer pour les expier.

Cette crainte de la mort résidait dans les facultés qu'on nomme la volonté et l'appétit sensitif. Elle était spontanée, et Jésus-Christ la permettait, car c'est la règle générale qu'il laissait chacune de ses puissances naturelles agir et souffrir selon leur nature, *sinebat agere et pati quae propria*. La tristesse de nos péchés, au contraire, était le résultat de la détestation qu'il en avait dans sa volonté, et elle attestait par la sueur de sang la grandeur de l'horreur qu'il avait pour l'offense faite à Dieu ; elle était donc volontaire, en ce sens même qu'elle était commandée par la volonté... De même, il se dirigea au devant de Judas et de ses satellites, en disant aux disciples : Levez-vous, avançons ; il excitait alors volontairement dans son cœur la passion de l'audace et cette passion ajoutait au mérite de son sacrifice.

Parmi les passions, il y en a une principale, mère de toutes les autres : c'est l'amour. L'amour nous dirige dans toutes nos actions : vous ne pensez, ne dites, ni ne faites jamais rien que l'amour n'en soit le premier principe, que ce ne soit par amour pour quelque chose. C'est parce que vous aimez Dieu, que vous détestez le péché, que vous désirez la vertu et que vous fuyez le vice : que vous espérez le paradis et que vous craignez l'enfer, que vous vous réjouissez dans le Seigneur du bien que vous faites et que vous vous affligez de vos fautes. L'amour est un sentiment de complaisance qu'on éprouve pour quelque chose de bon ou d'utile. Notre amour peut être sensible ou spirituel : l'amour spirituel n'aime que pour un motif de raison ; l'amour sensible, au contraire, ne s'émue qu'en présence d'objets matériels, cependant, comme c'est la même âme humaine qui pense et qui sent, nous pouvons aimer avec passion même des êtres invisibles, tels que Dieu.

Mais qu'est-ce qu'aimer ? C'est, répond Aristote, vouloir du bien à quelqu'un. L'amour tend donc vers deux objets : vers le bien qu'on souhaite, et vers celui auquel on le souhaite. Le bien qu'on souhaite ou qu'on veut procurer à quelqu'un, on l'aime d'un amour qui s'appelle : amour de désir, c'est cet amour qui vous fait désirer le Paradis. La personne à qui nous souhaitons du bien, nous l'aimons d'un amour d'amitié ; c'est de cet amour là que nous aimons, par exemple, le Seigneur, lorsque nous sommes en état de grâce. C'est là l'amour par excellence.

Il est encore à remarquer que l'amour que nous avons pour un objet ne peut venir que de l'estime que nous en avons, de l'idée favorable que nous nous en faisons, et de là vient l'importance de la méditation; voilà pourquoi il est si important de s'appliquer à prier, à méditer, à considérer la grandeur de Dieu, la beauté du Ciel, etc. Car plus nous pensons à ces vérités plus nous les admirons, plus nous les aimons, plus nous les aimons plus nous sommes parfaits, et plus nous sommes parfaits plus nous serons heureux dans l'éternité.

Cependant j'ajoute ceci pour la consolation de ceux qui n'ont pas la facilité de penser beaucoup aux choses spirituelles, nous pouvons aimer Dieu plus que nous le connaissons scientifiquement. En effet, personne en cette vie ne peut connaître parfaitement Dieu, parce que personne ici-bas ne peut le voir à découvert; on peut cependant avoir envers Dieu une charité parfaite, et souvent les saints fort embrasés de l'amour divin étaient des âmes ignorantes, qui n'avaient d'autre connaissance de Dieu que celle qu'ils avaient puisée dans le catéchisme et dans la prière. Cette connaissance suffit à la sainteté, comme aussi elle existe toujours, au moins d'une façon latente, dans les âmes ferventes. Car si quelquefois la volonté devance un peu la connaissance dans certains états mystiques; généralement elle ne fait que suivre. Ces saints ignorants devaient donc avoir une lumière infuse qui leur faisait sentir la grandeur de Dieu, sans qu'ils s'en rendissent bien compte.

Puisque je viens de parler des saints, je pense que vous désirerez savoir, chers lecteurs, ce que produisait en eux l'amour divin, comment l'amour divin les distinguait des autres hommes, afin de savoir également de quelle façon vous devez vous y prendre pour exciter en vous le même amour.

Vous devez donc apprendre que l'amour *présuppose* d'abord une certaine union ou ressemblance; car nous n'aimons que ceux avec qui nous avons une certaine communauté de nature ou de parenté; ensuite l'amour *consiste* lui-même dans une certaine union d'affection qui fait que nous regardons notre ami comme un autre nous-même, et que nous considérons les choses que nous lui désirons comme faisant partie de notre propre bien-être; enfin l'amour tend à une union réelle aussi complète que possible. Ici s'élève une immense

supériorité de l'amour envers le Créateur sur l'amour envers les créatures. Comme différentes personnes ne peuvent devenir une même personne, elles se contentent de s'unir par les mêmes goûts, les mêmes occupations, les conversations communes et le partage des mêmes biens; mais entre Dieu et l'âme fidèle, l'union deviendra au Ciel bien plus étroite et par conséquent l'âme sera bien autrement satisfaite, et le bonheur sera bien autrement grand que dans les affections terrestres. Dans le Paradis en effet nous serons tellement plongés et perdus dans l'océan des perfections divines que c'est à peine si l'on pourra distinguer encore notre personnalité, de la nature et de l'Être de Dieu, *divinæ consortes nature*. C'est ainsi que si vous lancez un fer dans un brasier ardent, il prend toutes les qualités du feu, il brûle et il brille; le feu le pénètre entièrement et il semble n'être plus qu'une même chose avec les flammes qui le dévorent.

L'union avec Dieu voilà donc l'effet de l'amour divin et la marque qui distingue les saints. Or en quoi consiste cette union? Elle consiste dans une mutuelle inhérence, dans la compénétration réciproque: c'est ce que nous promet Jésus-Christ dans l'évangile: "Celui qui demeure dans la charité, c'est-à-dire dans l'amitié de Dieu, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui". Peut-il rien exister de plus beau et de plus heureux qu'une telle union et une telle habitation en Dieu? Cela rappelle la manière dont les trois personnes de l'adorable Trinité demeurent l'une dans l'autre: *Beatus vir qui in istis versatur bonis!* "Heureuse l'âme qui peut jouir d'un tel bonheur!"

Biographie du Venerable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Il est à supposer que la santé de notre vénérable s'était un peu améliorée; car, tandis que sa complexion délicate et ses infirmités continuelles l'avaient fait délivrer de la charge de maître des novices ainsi que du gouvernement d'une maison, voici que vers 1607 nous

le trouvons lecteur de théologie. Rien d'ailleurs d'étonnant dans le choix fait de lui; nous savons quelle valeur avait comme théologien le P. Jean de Jésus, et on peut croire que les Supérieurs en lui demandant d'accepter cet office n'avaient guère compté qu'il eût pu le soutenir longtemps, mais avaient voulu uniquement qu'il donnât la première impulsion ainsi que la méthode à suivre. Ici cependant une réflexion s'impose et une leçon s'offre à être cueillie. Le Père est deuxième définitif général; il est accablé de travaux et d'infirmités, mais lorsqu'un acte de dévouement est réclamé de son zèle, immédiatement il accepte. Il n'objectera pas la dignité dont il est revêtu, ni les souffrances qui le torturent, ni le danger que peut-être il va courir; pour la gloire de Dieu et le bien de sa famille religieuse, il se livre sans réserve. Peut-être succombera-t-il bientôt; n'importe! Il se livre sans hésitation et marche avec la grâce de Dieu.

Nous trouvons parmi ses œuvres le discours qu'il prononça quand il ouvrit le cours de théologie; nous en citerons quelques extraits, certains que nous sommes qu'ils édifieront nos lecteurs. « Nulle science „ dit-il à ses élèves, ne peut être comparée à la théologie; elle „ surpasse toutes les autres en perfection, en sublimité, en utilité „ réelle; il n'y a pas un attrait capable de séduire le cœur de l'homme „ qu'elle ne possède; et puis de quelle douceur elle déborde! „ Et ces assertions il les prouve brièvement, mais solidement. L'esprit de l'homme créé par Dieu et pour Dieu connaît par la théologie la nature divine et la vérité, aussi il monte à une hauteur surnaturelle et il se repose alors, ses désirs rassasiés, dans la possession du bien suprême, source de tous les biens. Mais si l'esprit s'élève au-dessus de toutes les créatures, la volonté, grâce encore à la théologie, s'unit à Dieu et, sachant ce qu'elle doit faire ou omettre, suit dans toutes ses œuvres les règles divines pour arriver à la ressemblance avec le Seigneur. Alors Dieu plus connu, plus aimé, répond à l'ardeur avec laquelle sa créature le cherche par une effusion surabondante d'amour, et comme sa conversation ne peut avoir aucune amertume, et que les rapports avec lui ne peuvent engendrer l'ennui, l'étude de la théologie produit dans l'âme une immense suavité. Enfin le vénérable conclut avec S. Jérôme que, seule entre toutes, la science théologique commence à être étudiée sur la terre pour être continuée au ciel. Et alors, laissant

parler son âme si pieuse : Je vous félicite donc, ô mes frères bien-aimés, de ce que vous ayez été appelés à étudier une science aussi grande, aussi sublime, aussi honorable : je vous en félicite ; grâce à cette étude vous commencez en cette vie nouvelle à goûter la vie éternelle dont le Maître nous a dit : *or, la vie éternelle c'est qu'ils vous connaissent vous seul, vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ...* Que vous êtes donc heureux ! Mais moi aussi je me proclame bienheureux. Ce ne sont pas mes mérites, ce sont vos prières qui ont fait que Dieu m'a envoyé vers vous afin que je fusse participant de vos études et de vos succès. Plus grande est la faveur qu'il m'accorde, plus doux est l'honneur que j'en reçois. Ainsi il m'envoie à vous non comme un maître mais comme un serviteur, non comme un supérieur mais comme un sujet : car en toute sincérité et de tout cœur je me proclame avec l'apôtre *notre serviteur par Jésus*. J'avais désiré depuis si longtemps être délivré de toute supériorité (c'est que ma conscience me disait bien haut, que je remplissais si mal toute charge) : je le désirais donc et je le demandais à Dieu depuis nombre d'années ; Lui, père miséricordieux, différerait mais ne refusait pas cette consolation ; une fois, en effet, il m'a exaucé, et largement. Il m'a donné plus que je ne désirais : non seulement il m'a éloigné de la prélature et il m'a remis au rang si désiré de sujet (1), mais voici qu'il me donne d'être le témoin de votre piété, de vos vertus, de votre zèle, voire même de m'y associer et d'y avoir ma part. Il me fait votre condisciple en vos très saintes études. Quelles actions de grâce vous rendrai-je ô Seigneur ! *Eternellement je chanterai vos miséricordes. Ma bouche annoncera votre vérité d'âge en âge. Seigneur, vous êtes fidèle dans toutes vos paroles.* Vous différez de donner ce qu'on vous demande afin que le délai augmente le désir, qu'aussi la prière se répète, que le mérite grandisse : et à la fin vous exaucez, vous consolez celui qui a crié vers vous, ô mon Dieu. *Que mon âme vous bénisse et que tout ce qui est en moi exalte votre saint nom.* Pour vous, ô mes très chers, recevez-moi non comme un maître (— je sais, en effet, que je suis indigne d'un tel titre ; il n'y a qu'un

(1) Notre vénérable veut dire qu'il n'avait plus de ces charges qui comportent une responsabilité toujours effrayante quand on réfléchit un peu.

seul maître au monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et après lui l'angélique docteur S. Thomas -), recevez-moi en qualité de condisciple : je suis sans talent et sans science, mais grâce à vos mérites, je serai éclairé et instruit. Je l'avouerai cependant, lorsque je considère mon incapacité, mon peu de vue, mon ignorance, mon manque de préparation à une fonction si grande comme est celle d'interpréter la science pure de Dieu, je me trouble, j'ai peur, je me décourage presque, et m'adressant au Seigneur je lui dis avec Moïse : *“ Je vous conjure, Seigneur, je n'ai pas la parole facile depuis hier et avant-hier ; et même depuis que vous avez parlé à votre serviteur, j'ai la langue plus embarrassée et plus lente. ”* Mais le Dieu de clémence a fortifié ma faiblesse et m'a répondu avec douceur : *“ Qui donc a fait la bouche de l'homme ? Qui a créé le muet et le sourd, le voyant et l'aveugle, n'est-ce pas moi ? Va donc, et moi je serai en ta bouche et je t'enseignerai ce que tu dois dire. ”* Hé bien ! Seigneur, me voici, je viens ; apprenez-moi ce que je dois dire, instruisez-moi, afin que j'instruise ; prenez-moi pour disciple et faites de moi un maître. Je ne veux enseigner que ce que j'aurai appris de vous. *Bienheureux, en effet, est l'homme que vous aurez vous-même instruit et à qui vous aurez enseigné votre loi, et au contraire, encore que quelqu'un soit consommé en savoir, parmi les fils des hommes, si votre sagesse n'est pas en lui, il sera compté pour rien.*

Admirable humilité ! Celui qui parle ainsi de son ignorance et de son incapacité est le même Jean de Jésus dont la science jetait dans l'étonnement les théologiens les plus fameux. Son génie n'a rien perdu de sa sublimité, sa mémoire est toujours d'une fidélité inviolable, il n'a fait qu'étudier chaque jour depuis tant d'années, aussi il est d'une clarté sans pareille en exposant sa doctrine, et son enseignement est de plus en plus solide.

Un des buts que s'étaient proposé et qu'atteignirent ceux qui lui avaient demandé d'accepter l'office de lecteur était de lui permettre de faire passer dans l'âme de ses élèves la vénération qu'il professait pour l'angélique docteur, S. Thomas, et pour sa doctrine. Voici comment il en parlait dans le discours d'ouverture dont nous venons de donner quelques passages. • Je suis, disait-il au Seigneur, que vous éclairez les aveugles. Vous êtes, vous, un soleil éclatant, et votre ser-

viteur, saint Thomas, ce docteur illustre, est comme la lune en sa pleine lumière, il est une étoile très radiieuse et très brillante dans le temple de mon Dieu. Mes ténèbres, si épaisses soient-elles, seront vaincues par l'éclat de ses lumières, et mes obscurités, je les dissiperai par les rayons de la doctrine d'un si grand maître. Il n'y a pas de vérités si abstraites et si cachées que je ne pénètre, si je tiens en main ce flambeau lumineux. Telle est certainement la sagesse de ce docteur insigne, telles la profondeur, la vérité et la pureté de son enseignement, que grâce à lui, on peut étudier toutes les vérités de la foi, et se garer contre toutes les erreurs et les fausses doctrines. Le pape Innocent IV, dans l'éloge de S. Thomas, qu'il commence par ce texte de l'Évangile : "*Il y a ici plus que Salomon,* „ ose affirmer que la sagesse de ce grand Docteur surpasse toutes les autres, excepté la science canonique; qu'elle se distingue par la propriété des termes et la méthode d'enseignement, à ce point que celui qui la suit ne se détournera pas du chemin de la vérité, et celui qui la combat sera toujours suspect d'erreur. Plus tard, Urbain V, dans un bref qu'il adresse à l'Université de Toulouse, s'étend longuement sur les louanges et la vénération dues à S. Thomas, puis il termine en ces termes : Nous vous enjoignons de suivre sa doctrine, qui est vraie et catholique, et de travailler de toutes vos forces à la développer... Vous donc, conclut alors lui-même le V. Jean de Jésus, ô très saint docteur, maître vénérable, pierre précieuse et éclatante parmi les religieux, source où puisent les savants, chandelier d'or de l'Église universelle, lumière éblouissante, lampe ardente et lumineuse qui faites briller la vérité aux regards de ceux qui s'engagent sur le chemin de la vie et dans les écoles de la science, recevez-nous pour vos disciples; nous sommes les derniers de tous, mais vous nous donnerez comme à des petits enfants le lait de la doctrine. Nous sommes ignorants, instruisez-nous, ô très saint Précepteur. Dans le *proemium* de votre Somme théologique que nous allons expliquer, vous dites que votre intention a été moins d'instruire les avancés que de diriger les commençants et les novices (c'était humilité de votre part; diriger des novices en la science vous paraissait suffisamment digne de votre zèle, quand vous pouviez en apprendre encore aux plus avancés); mais faites, ô très humble et très sage docteur, ce que vous avez dit; nous ne sommes

que des commençants et des novices, prenez-nous, instruisez-nous, dirigez-nous et ne dédaignez pas de nous ouvrir le sens de ce que vous avez écrit, et nous, pleins de confiance en votre bonté, fiers de votre aide, nous nous mettrons généreusement à l'œuvre. »

Non content d'avoir ainsi parlé de S. Thomas en commençant son cours, notre vénérable Père voulut, deux fois en suivant, prononcer l'éloge du docteur angélique le jour de sa fête. C'est aussi à son impulsion qu'est due la solennité donnée en notre Ordre à la fête de celui que notre famille religieuse nomme le précepteur et le maître, et dont elle veut suivre fidèlement et toujours la doctrine.

Le P. Jean de Jésus se livrait donc tout entier à l'office confié à son zèle. Il ne se contentait pas de donner ses leçons, il écrivait et donnait des conseils pleins de sagesse. Une de ses préoccupations était que ses élèves travaillassent par eux-mêmes. Je ne voudrais pas, disait-il, que, devenant paresseux, ils ne vivent que du travail d'autrui. Il faut que chacun consulte sa tournure d'esprit personnelle, et se crée une méthode en rapport avec ses besoins spéciaux. Pour être mieux compris, il donne un exemple de sa pensée. Une vérité qu'il s'agira plus tard de défendre est touchée par un texte de S. Thomas, aussitôt l'élève studieux groupera autour de cette vérité des textes qu'il empruntera à la Sainte Écriture, aux Conciles, aux Saints-Pères, à la raison elle-même. Ainsi, la vérité est que le libre arbitre implique la liberté de nécessité aussi bien que celle de coaction. Calvin nie cela; il suffit pour lui de la liberté de coaction. Pour réfuter l'hérétique, je prends dans la Sainte Écriture (Eccli xv, 14 et sqq.) Dieu, *dès le commencement, a créé l'homme et il l'a laissé dans la main de son propre conseil. Il lui a donné de plus ses commandements et ses préceptes. Si tu veux garder les commandements de Dieu et mettre toujours en pratique la foi qui lui est agréable, ils te conserveront. Il a mis devant toi l'eau et le feu, étends la main vers ce que tu voudras.* »

Comment l'homme est-il laissé dans la main de son conseil si sa volonté est forcément déterminée à une chose? Comment est-il exhorté (*si tu veux garder ses commandements*) quand il doit agir fatalement. Qu'importe qu'on mette devant lui l'eau et le feu pour que à son gré il étende la main, si de toute nécessité il doit prendre une chose et non l'autre. Donc....

Le Concile d'Orange définit en son 25^e Canon, que l'homme baptisé peut bien vivre s'il le veut; or l'expérience constate qu'il peut aussi mal vivre; donc il est libre non seulement de toute coaction extérieure mais même de sa nécessité. Le Concile de Trente, session 6, chap. 5, définit que l'homme a la liberté de consentir à une inspiration divine ou de la rejeter, donc...

Les Pères. S. Grégoire de Nazianze dans son Apologétique : " Le libre arbitre nous fait aller vers l'un ou l'autre côté, à notre choix. „ S. Hilaire sur le psaume 2 : Il a donné à chacun de nous la liberté et l'intelligence; il ne nous nécessite en rien ni pour quoi que ce soit.

La raison. Si la liberté de coaction suffisait au libre arbitre, les animaux, les enfants, même les fous la possèderaient. D'ailleurs le libre arbitre c'est notre volonté considérée comme principe de choix. Mais la puissance de choisir ne se comprend pas si on est obligé à se déterminer nécessairement à telle chose.

C'est un exemple que je donne, dit notre vénérable, et il ajoute : celui qui suivra mon conseil et fera ce travail personnel constatera bientôt ses progrès dans la science théologique.

Comme pour les autres points de notre discipline monastique le P. Jean de Jésus-Marie fut chargé de rédiger des Instructions. Il n'oublia point les études. Ce furent les étudiants qu'il soigna en premier lieu. Avant de leur dire le zèle qu'ils doivent déployer à l'étude, il leur rappelle que, vrais religieux, ils doivent être fidèles à la piété. Sans cette vertu les études pourraient leur dessécher le cœur et il faut au contraire qu'elles servent à développer en leur âme l'amour de Dieu. Mais alors fidélité inviolable à l'étude et spécialement à la matière actuellement étudiée; zèle à s'instruire pour faire du bien aux âmes et procurer la gloire de Dieu. En un mot, que nos jeunes gens soient des hommes du devoir en tout, partout et toujours. C'est pour les lecteurs eux-mêmes que le vénérable Père rédige ensuite des instructions pratiques. Sa science profonde, sa longue expérience lui dictent des conseils auxquels sa sainteté ajoute une incomparable valeur. Ainsi, au milieu de ses souffrances, Jean de Jésus ne perdait pas une minute. Toujours à l'œuvre, il donnait plus que ses forces ne semblaient le lui permettre, et par ses écrits il se procurait le bonheur de continuer à faire du bien même après sa mort.

(A continuer.)



SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE.

Affections.

Les affections, même quand elles ne sont pas mauvaises, du moment qu'elles sont un peu excessives perdent de leur bonté.

Vie, ch. V.

C'est parce que nous ne faisons pas à Dieu le don total et absolu de *nos affections* qu'il ne nous donne pas tout d'un coup le trésor d'un parfait amour.

Ibidem, ch. XI.

Nous voulons garder toutes *nos affections* et ne faire aucun effort pour exécuter nos bons désirs ni pour achever à nous soulever de terre, et malgré cela nous osons prétendre à beaucoup de consolations spirituelles.

Ibidem, ch. XI.

Les *affections* qui se portent sur certaines choses, bien que n'étant pas mauvaises en elles-mêmes, suffisent cependant pour détruire et ruiner le tout.

Ibidem, ch. XXIII.

Nous devons estimer comme une grande grâce que le Seigneur nous permette de nous attacher à lui par l'amour et qu'il se complait à accepter l'*affection* d'un cœur jusque-là infidèle.

Ibidem, ch. XXXVIII.

Si nous nous sentons portés à une *affection* plus grande pour une personne que pour une autre, tenons-nous sur nos gardes et ne nous laissons pas dominer par cette affection.

Fondations, ch. V.

Ayons grand soin, dès que nous sentons une attache même dans les plus petites choses, d'éloigner notre pensée de l'objet qui la captive et de la ramener à Dieu, sa bonté ne manquera pas de nous aider.

Ibidem, ch. XI.

Ne consentons jamais à ce que notre cœur soit esclave de personne excepté de celui qui l'a acheté par son sang.

Ibidem, ch. V.

L'affection envers les créatures aveugle l'âme autant qu'elle l'endommage. Un amour excessif enlève peu à peu la force à la volonté, qui ne peut plus se mettre tout à fait à aimer Dieu.

Chem. de la perfection, ch. IV.



MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, DURANT LES MOIS DE FÉVRIER, MARS ET AVRIL 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey. RR. PP. Prieur des Tierçaires et Joseph Menezes	4	1	2	—	7
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie-Joseph	14	5	4	1	24
Cranganore . . R. P. Elie de Saint-Joseph.	5	7	6	7	25
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	—	2	1	—	3
Ernacolum . . . R. P. Boniface de Sainte-Marie.	2	1	1	—	4
Cunemao . . . R. P. Elisée	—	—	1	—	1
Chattiath . . . RR. PP. Rombaut et Clément.	2	2	2	1	7
Moulougamoude. R. P. Victor de Saint-Antoine.	6	6	9	4	25
Vengotto . . . R. P. Elie de la Miséricorde . .	18	13	19	14	64
	51	37	45	27	160

Extrait d'une lettre du R. P. Donatien, missionnaire carm edéchaussé à Moulougamoude.

... Dimanche passé, 19 septembre, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, j'ai passé un des plus heureux jours de ma vie, aux Indes. L'inauguration de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, depuis si longtemps et si ardemment désirée, surtout de nos orphelins, devait avoir lieu. J'avais passé déjà bien des journées à préparer et à combiner tout ce qui fut requis pour instituer une belle procession de l'Orphelinat à la Grotte, dans laquelle une magnifique statue de N.-D. de Lourdes, donnée par un bienfaiteur de Bruges, et celle de la petite Bernadette devaient être portées. (C'est encore le même bienfaiteur qui a fait les frais de construction de la Grotte, et c'est sa pieuse fille qui a confectionné de ses propres mains le plus grand nombre des bannières de la procession, et qui a donné les costumes de nos acolythes et des six orphelins, qui portaient les statues de la procession.) Plusieurs semaines avant la solennité, j'avais déjà exercé les orphelins et les orphelines au chant si bien connu et si mélodieux de l'Ave Maria de Lourdes. Pour eux, c'était quelque chose de tout neuf, et bien qu'ils aiment la

musique et le chant, les filles surtout étaient très timides à se laisser entendre. A la fin, les uns comme les autres chantaient comme des rossignols (sauvages). Ici, aux Indes, on a transposé l'air de N.-D. de Lourdes sur l'*Ave Maris Stella*, de sorte que cet air était connu de nos chantres. Pour rendre le chant plus populaire, j'ai demandé à un de ceux-là, de traduire l'*Ave Maris Stella* en Tamoul, afin qu'un chacun pût chanter, et sût ce qu'il chantait. Pour la facilité du chant et pour le populariser davantage, je l'ai donné à l'impression et ces cantiques ont été distribuées parmi le peuple. Nos orphelins en ont fait leur chant favori. Je me crois parfois à Lourdes. Ayant fait la veille tous mes préparatifs en fait d'ornementations à la Grotte et aux alentours, le jour tant désiré nous sourit par une agréable aurore. Après avoir célébré ma première messe (car le R. P. Assistant était allé au secours d'un de nos missionnaires malades, qui même le dimanche ne put célébrer pour ses paroissiens), je me rendis à l'Orphelinat pour y disposer la procession, et ordonner tout pour le parcours. Tout cela n'est pas facile, surtout quand on est seul, vu que nos enfants s'entendent peu à nos processions. Tant bien que mal, le tout fut disposé pour le mieux, et à 8 h. 1/2 la procession se mit en mouvement. La croix et deux acolythes avec chandeliers ouvraient la marche, vint après un autre acolythe avec l'eau bénite; ensuite suivirent dix-huit bannières portées par nos orphelins et orphelines. Puis la statue de la petite Bernadette portée par deux orphelines en costumes de procession, suivies immédiatement par quatre autres orphelines, portant sur un magnifique brancard la belle statue de N.-D. de Lourdes. Tous les orphelins ne se possédaient pas de joie, mais les six orphelines avec leurs costumes à l'européenne étaient au troisième ciel. Après la statue venaient les chantres et le célébrant en chape. En quittant l'Orphelinat les chantres entonnèrent l'*Ave Maris Stella* avec le refrain *Ave... Maria* répété par tous. Suivit l'*Ave Maris Stella* en Tamoul, chanté à pleine voix par les orphelins et le peuple. Ainsi nous parvîmes à la Grotte où les statues furent déposées. Celle de N.-D. de Lourdes fut bénite, ainsi que la Grotte, après quoi le célébrant fit l'*Asperges* du dimanche et alla prendre ses ornements pour la grand'messe. Celle-ci se chanta dans l'intérieure de la Grotte, avec accompagnement d'harmonium. Après mon action de grâces, je plaçai la statue de N.-D. dans sa Grotte, sous le chant répété de l'*Ave... Ave... Maria* et d'autres chants Tamouls, en l'honneur de la Sainte Vierge.

J'aurais voulu, cher Père, vous raconter quelque guérison miraculeuse, obtenue en la présente occasion, mais la T. S. Vierge n'a guéri personne, parce que probablement personne ne lui a demandé la guérison, ou plutôt parce qu'il n'y avait ni malade ni infirme qui y était venu demander remède à son mal. La puissance de N.-D. de Lourdes n'est pas encore connue ici par le peuple. Cette bonne Mère a cependant montré sa puissance.

Parmi l'assistance, à la messe, était une possédée. Elle distraja les autres par ses gestes et ses contorsions, jusqu'à ce que, à la dernière bénédiction de la messe, elle devint calme et s'unit ensuite à l'enthousiasme général. Je n'ai pas vu moi-même la femme, mais ce que j'ai vu et ce que je crois avoir des relations avec ce fait, c'est que, après la solennité, devant baptiser quelques enfants, un d'eux fut si extraordinaire-

ment agité et se débattait si convulsivement, roulant des yeux hagards, que je crois que le démon s'en était emparé.

Gloire à Dieu et à notre bien-aimée Dame de Lourdes !

Veuillez offrir mon fraternel respect à notre Père Prieur, au Père Sous-Prieur et à tous les autres Pères et Frères. Priez beaucoup pour moi, s'il vous plaît, et à mes intentions.

F. DONATIEN
c. d.

FAITS DIVERS

Carmel de X... (France). — A la suite d'un accident, la nièce d'une de nos Sœurs se trouvait réduite à toute extrémité et abandonnée des médecins.

L'enfant qui était venue au monde ne devait pas vivre non plus sans un miracle.

La famille désolée vint recommander la mère et l'enfant à nos prières. Une veilleuse fut allumée devant une image de l'Enfant Jésus de Prague, dans la chambre même de la malade et nous commençâmes aussitôt une neuvaine à ce divin petit Roi, ainsi que la famille et les amis de la malade.

A peine la veilleuse était-elle allumée que la malade se trouva mieux. A la fin de la neuvaine tout danger avait disparu. Aujourd'hui la mère et l'enfant sont pleines de vie.

En reconnaissance de ce bienfait la pieuse dame, si visiblement favorisée de l'Enfant Jésus, nous prie de faire insérer le miracle dans les *Chroniques* et, de plus, elle se propose de placer une statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague dans son église paroissiale et d'en propager la dévotion.

*
* *

L... (France). — Le saint Enfant Jésus de Prague vient encore de nous faire éprouver sa puissante bonté. Une petite fille qui était en danger de mort, par suite d'une grave coqueluche, s'est trouvée en état de sortir pour remercier son céleste Bienfaiteur, vers le milieu de la neuvaine commencée à son intention. Un ex-voto va être placé près de la statue de l'Enfant Jésus et nous vous prions, T. R. Père, de vouloir bien insérer cette grâce dans les *Chroniques*, comme la promesse en a été faite.

*
* *

Comment Notre-Dame amène à prendre son scapulaire.

Un brave chrétien résistait aux pieux conseils qu'on lui donnait de porter le saint scapulaire. Mais il y a quelque temps ayant fait une chute et souffrant dès lors d'étonnements et de douleurs à la poitrine, il accepta volontiers de se faire imposer le saint

habit de la Vierge. Il se trouve fort bien de l'avoir reçu, car il prétend qu'à partir de ce moment, son mal a diminué insensiblement et qu'il en est, à présent, quitte tout à fait.

(*Échos de N.-D. de Chèvremont*, 6 octobre 1897.)

*
* *

Le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel et les assauts du démon.

Le démon, sentant qu'il perd du terrain et que les *morts* lui échappent, tâche de se venger de mille manières. La plus ordinaire et la plus perfide consiste à suggérer de se débarrasser du scapulaire de Notre-Dame. Un missionnaire de Madagascar écrit à ce propos ce qui suit :

« Marie, mère du chef de mes catéchistes, Jean, était sur son lit de mort. Tout à coup elle porte la main sur son épaule, et, désignant son scapulaire du Carmel, crie avec effort :

» — Enlevez ! enlevez ! cela me brûle ; c'est cela qui me rend malade et me tue !

» — Non, mère, lui dit son fils Jean, c'est le diable qui te trompe ; afin de le chasser, » nous allons réciter le chapelet pour toi.

» — L'assistance tombe à genoux, l'on récite le chapelet. La prière terminée, la malade persiste à vouloir enlever le scapulaire qui, dit-elle, la brûle douloureusement. On se met à réciter de nouveau le chapelet, puis on recommence encore. Ce ne fut qu'à la huitième fois que le démon fut vaincu. Tout à couples cris, les souffrances, les efforts de la malade cessent ; elle tombe dans une sorte d'extase et s'écrie :

« — Voici la Vierge qui vient me chercher, et qui me reconnaît pour sa fille à la vue » du scapulaire. Oh ! merci, mes chers enfants, de m'avoir forcée à le garder ! »

» Et l'enfant de N.-D. du Mont-Carmel expira.

« — Père, disaient ensuite les chrétiens au missionnaire, dès que nous serons » malades, je t'en prie, donne-nous des scapulaires solides et surtout ne nous laisse » pas mourir entre les mains de parents païens. Mais désigne des chrétiens fervents » qui fassent la garde et se succèdent auprès des mourants pour les aider à ne pas » succomber à la tentation. »

(*Annales de la Propagation de la Foi*, relaté en 1893, de la brochure : *Ce que fait la Sainte Vierge...*

*
* *

Le petit nègre et son scapulaire.

C'était au Gabon, ces jours-ci : Un grand paquebot de Marseille venait d'entrer en rade de Libreville, apportant toutes ces belles et bonnes choses d'Europe et de France : du linge, des provisions et le souvenir des amis. Et le Père Économe de la Mission y était allé avec sa grande pirogue, taillée dans un arbre de cinquante mètres et manœuvrée par seize garçons de l'école professionnelle, Pahouins de la forêt, fils d'anthropophages, et aujourd'hui baptisés ou devant l'être.

L'un deux, pendant qu'il s'apprête à soulever une caisse et à l'embarquer, est accosté par un marin du bord, qui l'interroge avec un grand air de dédain :

« — Dis donc, moricaud, qu'est-ce que ce petit morceau de linge que tu portes là sur ta peau ?

— Monsieur l'officier, ça, c'est Scapulaire.

— Ah ! c'est Scapulaire !... Et qu'est-ce que ça peut bien dire ?

— Et toi, monsieur, reprend l'enfant, qu'est-ce que tu portes là sur ta manche ?

— Ça, mon gros, ce sont mes galons.

— Bon ! Galons pour toi ça veut dire que t'es commandant, et Scapulaire pour moi ça veut dire que je suis chrétien, catholique et soldat de la Sainte Vierge. Pas plus. »

Le *Monsieur* se tut, tout le monde riait de lui. . mais comme c'était un homme loyal, il donna une pièce à l'enfant en disant :

« — Tu es un *lapin*, et c'est toi qui as raison ! »

(Extrait de la brochure imprimée chez Paillart à Abbeville (France) et intitulée : *Le Scapulaire, espoir des fidèles et salut des pécheurs.*)

*
* *

Nous empruntons les traits suivants à la revue mensuelle, *Le culte perpétuel de S. Joseph*, éditée à Louvain chez Peeters, rue de Namur :

« Gloire à saint Joseph ! Depuis longtemps je demandais au bon Dieu de m'aider dans mes études, et cependant je n'y faisais aucun progrès ; il semblait même qu'au lieu de gagner je perdais toujours davantage. Nous étions au mois de mars ; je saisis avec empressement cette occasion pour implorer saint Joseph avec une grande confiance. D'abord mes prières n'aboutirent à aucun résultat sensible. Je commençais à désespérer. Je fis part alors à saint Joseph de mon chagrin, et lui dis simplement combien j'étais mécontent de lui. Je le priai une dernière fois pour un concours de version latine. Précédemment dans ce même concours je n'avais obtenu que 3 points sur 20. Et cette fois j'en demandai 10. Quelle ne fut pas ma joie en m'entendant proclamer 13^{me} sur une quarantaine d'élèves, et cela avec plus de 16 points sur 20. Résultat auquel j'étais bien loin de m'attendre.

Je joins à ma lettre le montant d'une lampe à faire brûler en actions de grâces à saint Joseph.

Puissé-je ainsi montrer ma reconnaissance à ce bon Saint et l'engager à me continuer son aide dans mes études !

M. de B. »

*
* *

Mons, le 5 avril 1897.

« Ma mère souffrait depuis de longs mois. Malgré les soins assidus des médecins, son état s'aggravait de plus en plus. Prévoyant avec douleur un dénouement fatal, j'eus recours à saint Joseph afin d'obtenir à ma bien-aimée mère l'estimable grâce d'une sainte mort. A cette intention, j'ai multiplié les neuvaines et j'ai promis l'insertion de cette grâce dans la Revue, si je l'obtenais. Saint Joseph m'a pleinement exaucée,

Maman est partie pour le ciel, le 20 mars, animée des plus vifs sentiments de foi et de pitié. Elle a exhalé son dernier soupir en égrenant son chapelet, tandis que sa famille éplorée récitait le chapelet autour de son lit de douleur.

Honneur, amour et reconnaissance au bon saint Joseph qui m'a déjà protégée dans bien des circonstances.

Vve G. J. »

ÉCHOS DE PARTOUT

Nous lisons dans le journal *La Vérité* du mardi 28 septembre :

LA SAINTE LIGUE EUCHARISTIQUE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que l'œuvre nouvelle de la Sainte Ligue Eucharistique, bien appropriée aux besoins du temps, vient d'être solennellement consacrée, si nous pouvons nous exprimer ainsi, au congrès eucharistique de Paray, par la présence et l'allocution de son fondateur, le R. P. Gérard Beccaro, carme déchaussé, ancien provincial de son Ordre en Lombardie.

Le discours très éloquent, que nous avons la joie de reproduire, a été interrompu par de fréquents applaudissements.

Dans un magnifique élan, S. Ém. le cardinal Perraud, évêque d'Autun, s'est aussitôt levé et a prononcé les paroles suivantes :

« Nous recommandons l'alliance des peuples chrétiens préconisée par la Sainte Ligue Eucharistique qui, nous l'espérons, se répandra dans le monde entier, sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus. »

Voici le discours du R. P. Beccaro :

Eminence,
Messeigneurs,
Mesdames et Messieurs,

En apportant le salut de la patrie italienne à la noble nation catholique française, je réclame tout d'abord, humble fils de sainte Thérèse, votre bienveillante indulgence, n'étant pas familier avec votre langue si sympathique.

Fils aînés de l'Eglise, guerriers et martyrs de toutes les grandes causes de l'humanité, agréez le salut de la terre qui, comme la France, marcha à la tête de la civilisation et qui revendique justement les jours glorieux où l'Europe était latine et l'Orient aux Francs.

La France et l'Italie, à travers les siècles de triomphes et de malheurs, n'ont point oublié que Dieu les unissait à jamais dans les pages d'une histoire commune, depuis la nuit de l'âge romain, où à Rome, un Léon, un des plus grands fils d'Italie, consacrait empereur du monde Charlemagne, l'un des plus grands fils de France.

A travers les roches sauvages des Alpes, j'ai frappé en pèlerin aux portes de la France, et tandis que je foulais son sol, je parcourais aussi l'histoire, et là, j'ai vu en frémissant Pépin et ses champions qui combattaient et étaient victorieux d'un Lombard qui n'était pas Italien, parce qu'il était l'ennemi d'un pontife italien.

Et toujours à travers les siècles, jusqu'à l'aurore des temps nouveaux, j'évoquais les batailles de l'Orient, lorsque les guerriers de France, vainqueurs ou martyrs, combattaient à côté des guerriers de l'Italie, lorsqu'ils plantaient ensemble la croix latine sur les tours de Byzance; lorsque, dans les déserts, la même tente abritait Godefroid de Bouillon et Tancrede, saint Louis de France et saint François d'Italie.

Je vous ai invoquées, nuits solennelles de France et vous aussi charmantes solitudes de Paray, lorsque, dans le silence du cloître, Jésus daignait manifester les douceurs de son Cœur adorable à la vierge religieuse de Paray, ce Cœur adorable par lequel vous vous êtes relevés, ô Français, après un malheur infini, et par lequel se relèveront aussi les Italiens aussitôt qu'ils auront élevé leur Montmartre.

Je pensais enfin à tous les souvenirs historiques de l'alliance généreuse qui liait le Franc et l'Italien dans la fraternité d'une commune civilisation, dans la fraternité des armes et de la foi romaine, et c'est la même tradition que je viens évoquer aujourd'hui au sein de ce congrès eucharistique, afin qu'elle soit marquée par un pacte nouveau entre les deux peuples latins.

Nous sommes ici au cœur de la France, qui est à la tête de toutes les grandes œuvres de civilisation, de foi, de charité; nous sommes au lieu même où le Sacré-Cœur de Jésus s'est manifesté dans l'hostie sainte, à la bienheureuse Marguerite-Marie: c'est donc dans cette ville prédestinée que ce pacte des nations chrétiennes doit être cimenté par la Sainte Ligue Eucharistique (1), et moi, son humble fondateur et représentant, je suis heureux de présenter cette œuvre à cette auguste assemblée, comme étant l'unique alliance sincère des peuples, parce qu'elle est l'alliance dans l'hostie céleste, centre de l'union des âmes et de la paix des cœurs.

La Sainte Ligue Eucharistique a pour but :

1° De réparer les outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de nos autels, raviver de plus en plus la dévotion à la très sainte Eucharistie et étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, dans la famille, dans la société;

2° D'obtenir par les prières des membres de la Sainte Ligue que les obstacles qui empêchent tant de chrétiens de s'approcher de Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement, soient brisés et qu'ils puissent recevoir fréquemment Jésus-Christ pendant leur vie, et particulièrement à l'article de la mort;

3° De demander à Jésus Rédempteur la propagation de la sainte Église dans le monde entier et l'accomplissement des vœux du Souverain Pontife;

4° Enfin le retour de l'Orient et de tous nos frères dissidents à l'Église romaine afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Fécondée des faveurs divines, honorée d'un bref et des bénédictions réitérées de

(1) Dont le siège est à Paris, 6, rue de Hanovre (provisoirement).

S. S. le Pape Léon XIII, qui a daigné l'enrichir à perpétuité de nombreuses indulgences plénières, encouragée par le plus grand nombre des cardinaux, archevêques et évêques et tout particulièrement par LL. EEm. les cardinaux de Milan et de Paris, cette Ligue Eucharistique se répandra, nous l'espérons, dans le monde entier, préludant ainsi à l'un des plus beaux jours de l'histoire des peuples, lorsque tous les cœurs fraterniseront dans un même sentiment d'amour et de paix au sein de cette Ligue qui, en Italie seulement depuis quinze mois de fondation, compte déjà plus d'un million et demi d'adhérents.

En quittant Paray, confiant en la divine Providence, nous irons à Paris où nous travaillerons de toutes nos forces au triomphe de la Sainte Ligue Eucharistique dans la grande patrie française afin que, de ce foyer, elle rayonne dans toute la famille humaine, pour la gloire de Dieu, l'unité de la foi romaine, l'indépendance et la prospérité des peuples.

Permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler l'un des plus chers souvenirs du congrès eucharistique de Venise.

Comme ici, j'avais l'honneur de parler de la Sainte Ligue. La fin de mon allocution a été marquée par l'acceptation unanime de la part des membres du congrès d'être des zélés de notre œuvre eucharistique.

Aucun des congressistes de Paray ne voudra se séparer sans promettre à Jésus-Hostie d'être un propagateur ardent de sa Sainte Ligue.

A ce siècle finissant donnons un beau crépuscule en combattant valeureusement afin de pouvoir jeter dans les créneaux de l'avenir notre cri de victoire et de ralliement :

Tout pour le Christ-Hostie-Roi.

*
* *

C'est avec une joie et une fierté toutes fraternelles que nous transcrivons les articles suivants ; nos lecteurs nous sauront gré de les leur avoir fait connaître.

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* d'Angers (France) du 26 septembre 1897 :

La seconde retraite ecclésiastique s'achève au Grand-Séminaire, à l'heure où paraissent ces lignes. Elle a été présidée par Monseigneur l'Évêque et prêchée, avec un réel succès, par le R. P. Hippolyte, de l'Ordre des Carmes Déchaussés.

Il n'y a qu'une voix parmi les deux cents ecclésiastiques, pour se louer de la parole du prédicateur. D'une clarté qui reflétait la pure lumière de l'Évangile, d'une piété affectueuse où l'on sentait vibrer le zèle d'un apôtre et le cœur d'un ami, forte et discrète, cherchant pour atteindre son but des expressions justes mais charitables, l'éloquence du R. P. Hippolyte est allée droit au cœur de son auditoire où elle laissera un souvenir fécond. Elle y a déposé en même temps une sincère reconnaissance. Monseigneur s'en est fait l'interprète, en termes heureux, le dernier jour de la retraite. Déjà, l'avant-veille, Sa Grandeur avait pris la parole pour donner à ses prêtres d'utiles et paternels avis. Tout fait donc espérer que cette retraite, comme la première, sera bénie de Dieu, c'est-à-dire fructueuse pour les âmes.

Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et de Saintes.

Au moment où nous écrivons ces lignes, la deuxième retraite ecclésiastique touche à sa fin. Les prêtres du diocèse sont revenus une fois de plus réchauffer leur zèle auprès du Cœur Sacré de Notre-Seigneur, et, pendant ces deux semaines, on a beaucoup fait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Et maintenant nous serions tentés de dire comme le poète (1) :

Ils vont où Dieu les envoie,
Par son souffle dispersés,
Avec amour, avec joie,
Par l'onde ou les vents bercés ;
Ainsi volent les abeilles
Au matin, quand les corbeilles
Des lis et des fleurs vermeilles
S'ouvrent aux essaims pressés.

Ils ont entendu le Maître leur redire que la moisson est abondante, qu'il faut que les ouvriers redoublent d'ardeur.

Notre-Seigneur Jésus leur a renouvelé ses enseignements, leur a rappelé leur mission sublime ; ils l'ont entendu leur parler par la voix du saint religieux qui a prêché ces retraites, par la voix de leur Evêque avec qui ils ont pu s'entretenir cœur à cœur ; ils l'ont entendu dans leurs longues méditations et pendant ces heures de veille nocturne où volontairement ils ont abandonné leur sommeil pour venir tenir compagnie au divin prisonnier du tabernacle.

Ces retraites ne se termineront pas sans que nous élevions publiquement la voix pour remercier, au nom de tous, le R. P. Elisée, le prédicateur de nos retraites. Nous ne saurions mieux traduire l'impression générale qu'en citant ici un jugement qui a été porté, il y a quelques années, par le *Bulletin* du diocèse de Coutances :

« Le R. P. Elisée, carme déchaussé, Supérieur de la Maison de Lyon, est un homme de Dieu et en même temps un homme supérieur par les dons de l'intelligence, par la science des Écritures et des Pères, par la connaissance des âmes et des voies spirituelles, et par l'éloquence grave, élevée, pénétrante, tantôt incisive ou austère, tantôt pleine d'onction, de chaleur, de mouvement et de véhémence, à l'aide de laquelle il s'empare de l'auditoire, l'emporte loin de la terre, et le force à s'assimiler les convictions, les sentiments et les résolutions qu'il lui veut inspirer. »

Le R. P. Elisée aime à répéter ces mots : *Sursum corda* et nous pourrions aussi les lui appliquer comme une devise. On est saisi par sa doctrine solide et lumineuse ; par cet esprit de piété qui se répand autour de lui et auquel on ne résiste pas, par ce don de ranimer les ardeurs et les vigueurs de l'âme et d'exciter son vol vers les hauteurs : *Sursum corda*.

Nous n'avons pas l'intention de louer l'orateur, nous voulons remercier le prédica-

(1) Ringuet. *Les Anges*.

teur. Nous voulons aussi retracer en deux mots le plan de ces instructions de la retraite, pour qu'on y retrouve à l'occasion, comme dans un compendium, le souvenir des impressions profondes et des résolutions durables.

Le R. P. Elisée élève les cœurs, mais il remue profondément les âmes. Il met le prêtre en face de son sacerdoce, lui en montre, dans une lumière saisissante et, pour ainsi dire, foudroyante, l'incomparable dignité ; ministre de l'Eucharistie, sacrificateur de la victime divine, le prêtre se voit en contact immédiat et continu avec Jésus-Christ, opérant son œuvre par excellence, s'identifiant avec lui. Quelle sainteté n'exige pas ce sublime tête-à-tête, ces fonctions divines, dans lesquelles le prêtre est l'instrument vivant, l'organe, le coopérateur du prêtre éternel, un autre Jésus-Christ !

Avec quelle pureté il doit s'approcher de l'autel ; quel zèle il doit y puiser pour reprendre à sa vocation, pour remplir la mission de sauveur d'âmes qu'il partage avec son Rédempteur !!! Zèle qui doit s'enflammer aux difficultés même qu'il rencontre, aux obstacles auxquels il se heurte, à l'immensité de l'œuvre qu'il doit accomplir, aux résistances, aux revoltes violentes, aux outrages et aux persécutions que soulève toujours, mais aujourd'hui plus que jamais, l'apostolat tel que le réclame du prêtre celui qui, pour sauver le monde, n'a pas reculé devant la croix.

Mais, pour devenir ce prêtre-là, il faut sortir de soi-même, s'élever au-dessus de soi-même, s'imprégner tout entier de l'esprit divin ; il faut être homme d'oraison.

Telle fut la retraite, semblable au quelque temps que les apôtres passèrent avec Notre-Seigneur, apprenant à monter tour à tour au Thabor et au Calvaire ; mais à monter toujours pour se rapprocher du ciel. *Sursum corda !*

*
* *

Un de nos abonnés de Bordeaux nous demande de dire à nos lecteurs des *Chroniques* qu'il a obtenu une grande grâce (il ne dit pas laquelle) de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, après une neuvaine faite en l'honneur de la sainte Carmélite.

V A R I É T É S

Les Corps de S. Jean-Baptiste et de S. Elisée.

Nous recevons communication d'une note extrêmement intéressante, recueillie par un ami vénéré de nos *Chroniques*. Nous la reproduisons avec joie et reconnaissance.

Julien l'apostat, dans son voyage vers la Perse, passa par Jérusalem. Il y vit le temple détruit ; à peine quelques pans de mur restaient encore debout ; rien n'était changé depuis que l'empereur Vespasien l'avait renversé et avait détruit la nation juive soit en massacrant les enfants, soit en les emmenant en captivité. Julien ordonna que l'on nettoiyât bien la place et puis qu'on y construisit un nouvel édifice. A cet effet, il laissa,

en partant, quelqu'un qui présiderait aux travaux. Celui-ci se mit donc à bâtir à nouveau, car le temple était détruit si bien qu'il n'en restait plus pierre sur pierre, selon le mot de l'Évangile, et Julien voulait un édifice en règle, c'est un temple qu'il prétendait élever aux idoles. Les ouvriers travaillaient la journée tout entière, jusqu'à la nuit. Ils s'en retournaient alors pour revenir le lendemain au plus tôt ; mais quand ils revenaient le matin, ils trouvaient leur ouvrage renversé de fond en comble ; ce n'étaient pas des mains humaines qui l'avaient fait, car on voyait des murs entiers arrachés à leurs fondements et jetés sur le sol. Ils s'obstinèrent à continuer leur travail durant des mois entiers, mais jamais ils ne réussirent à achever quelque chose. Les Juifs leur dirent alors : Détruisez par le feu ces tombeaux où gisent les chrétiens et votre construction sera solide. Ils mirent donc le feu dans ces tombeaux en commençant *par deux, dans lesquels reposaient les corps du prophète Élisée et de Jean-Baptiste, mais le feu ne put en aucune façon les détruire*. Les ouvriers étaient dans une stupefaction d'autant plus grande qu'un feu ardent entretenu durant de longs jours n'avait pu même atteindre ces sépulcres. Sur ces entrefaites, les chrétiens allèrent trouver le préfet et obtinrent à prix d'argent la permission de prendre ces deux corps ; immédiatement ils les exhumèrent et les envoyèrent à Athanase. Celui-ci, en les recevant, éprouva une joie égale à celle qu'il eût ressentie s'il avait vu ces saints hommes vivants devant ses yeux. Immédiatement, il déposa ces corps sacrés dans un lieu saint en attendant le bonheur de leur élever des églises. Or, un jour qu'Athanase, assis dans sa demeure, parlait aux nombreux fidèles accourus pour entendre sa parole, vie et aliment de leurs âmes, il leva les yeux et aperçut deux collines situées dans le pays ; il dit alors : Le temps est venu où je bâtirai sur ces collines une église à Jean-Baptiste et une au prophète Élisée. Théophile, son secrétaire, écrivait à une table voisine, tout près du saint ; il entendit ces mots comme les nombreux fidèles présents en ce moment, et il les garda dans son cœur.

Histoire des Patriarches jacobites d'Alexandrie depuis S. Marc jusqu'à la fin du XIII^e siècle, par Renaudot. Paris, chez Fr. Fournier, 1715, page 92.

Même ouvrage, page 405. Théophile : Dans la suite, d'après le vœu qu'Athanase avait fait, et qu'il avait appris de lui-même, Théophile se mit à réfléchir à la façon dont il bâtirait les églises sur ces collines désignées par Athanase de son vivant pour y placer les reliques de S. Jean-Baptiste et du prophète Élisée. Tandis qu'on déblayait le terrain, on trouva une inscription où trois Θ étaient gravés. Théophile nous dit ces vers et donna l'interprétation, mais Eutichius remarque qu'il fut enjoint à plusieurs d'interpréter ces trois lettres et, en outre, de recueillir tout ce qui serait enterré sous le pavement. Théophile avait ainsi compris : le premier Θ signifie Dieu, le deuxième Théodore l'Empereur, le troisième lui-même, *Théophile*. Donc quand on creusait, on trouva, dit-on, une grosse somme en or, que le patriarche Théophile employa, avec la permission de l'Empereur, à bâtir des églises.

Sévère raconte simplement que Théophile commanda de creuser le sol et y trouva une grande somme d'argent qu'il destina à des édifices sacrés. Parmi ceux-ci, il y eut une église dans laquelle il transféra plus tard les corps de S. Jean Baptiste et du prophète

Élisée. Cette translation fut illustrée par de nombreux miracles opérés en faveur de malades.

Ce Théophile est le 25^{me} patriarche d'Alexandrie, S. Athanase fut le 28^{me}; à S. Athanase succéda Pierre II (ne pas confondre Pierre II avec S. Pierre, martyr, qui fut 17^{me} patriarche), à Pierre II Timothée, à Timothée Théophile, à Théophile S. Cyrille, son neveu.

Le 25^e anniversaire d'une profession religieuse

Vingt-cinq ans ont passé depuis l'heure sacrée
Où par un libre choix vous fûtes consacrée
A Celui dont l'appel a ravi votre cœur,
A Celui dont l'amour est votre seul bonheur.
Se peut-il, ô ma Sœur, que ma profane lyre,
En votre âme aujourd'hui veuille essayer de lire ?
A la plus incapable on a remis ce soin ;
D'implorer mon pardon j'éprouve le besoin.
Si je ne comprends rien à tout ce que je chante,
Ma chère obscurité me captive et m'enchanter,
J'y puis mieux adorer la puissance du Ciel
Qui de la froide pierre a su tirer le miel.

.
Être-aimé du Très-Haut, que doux est ce partage !
L'Époux offre son nom, voilà le premier gage
De cet amour qui va grandissant chaque jour,
Et que l'épouse rend par un juste retour.
Pourriez-vous envier le sort des souveraines,
Fille de noble race, et reine entre les reines ?
Puisque Jésus, un jour, vous guidant à l'autel,
Vous a donné bien plus que le nom d'un mortel.
Il vous a fait présent d'une riche parure :
La sandale du pauvre et la robe de bure ;
Plaçant dans le contrat que vous n'auriez plus rien,
Pour être votre tout et votre unique bien.
Votre bras est lié, sa volonté l'enchaîne ;
Et libre pour jamais sous cette aimable chaîne,
Cinq lustres écoulés dans le joug du Seigneur,
N'ont fait à chaque instant que le rendre meilleur.
Et toi, cher voile noir, ô couronne royale,
Qui donc pourra chanter ta beauté virginale ?
Tu retiens en tes plis les plus chastes secrets,
Que dit le Bien-Aimé loin des yeux indiscrets.
Parfois il vous conduit au bord des fraîches ondes,
Puis vous vous dérobez dans ces grottes profondes,

Où l'Époux de l'épouse admirant le sommeil,
 Conjure les échos d'attendre son réveil.

Dans ce repos sacré sa main taille et retaille,
 Et le divin sculpteur en souriant travaille.

A celle qu'il chérit dévoilant ses attraits,
 Il la ravit, l'enivre et la perce de traits.

« Allons, dit-il enfin, marchons vers la campagne,

» Dans cette course encor vous serez ma compagne.

» Sortons, ma bien-aimée, et des vignes en fleurs

» Respirez avec moi la suave senteur.

» Pendant que vous dormiez en ma sainte présence

» J'ai fait grandir en vous la céleste semence,

» C'est l'espoir du printemps, les fruits de l'avenir,

» A l'automne prochain je viendrai les cueillir ;

» Il faut que vous rendiez à ma bonté suprême

» Cent pour un dans le champ que j'ai planté moi-même ;

» Ce trésor est à moi, gardez-le des voleurs,

» Des larrons de minuit et des loups ravisseurs :

» L'âme fidèle, à moi, plus qu'à mes dons s'attache. »

Et soudain, par degrés le bien-aimé se cache,

Tel qu'on voit sur le soir un soleil éclatant

Pâlir, et puis bientôt s'effacer au couchant.

A l'horizon, longtemps elle regarde encore !

Reviendra-t-il, hélas ! demain comme l'aurore ?

Va-t-elle retrouver dans un nouveau matin,

Cet ami, qui de fleurs parsemait son destin ?

Il n'est plus là Jésus, c'est la nuit, c'est la crainte,

Et l'épouse éperdue exhale en vain sa plainte ;

Il n'est pas de réponse à ses tristes accents,

Et l'écho seul redit ses appels déchirants :

« Comme un cerf altéré soupire après l'eau vive,

» Errante et désolée, je cherche en vain la rive ;

» Où s'est-il donc enfui l'objet de mon amour ;

» Plus pur qu'un champ de lys et plus beau que le jour ?

» J'ai parcouru déjà les bois et les montagnes

» Et les autres profonds et les vastes campagnes ;

» Rien ne m'a mis encor sur la trace du Roi !...

» A la ville, peut-être !... Oh ! gardes, dites-moi,

» Avez-vous admiré au cours de votre veille,

» De mon divin Amant la grâce sans pareille ?

» Pas un seul parmi vous ne l'a même entrevu !...

» Oh ! filles de Juda ne l'avez-vous pas vu ?

» N'avez-vous pas trouvé Celui qu'aime mon âme ?

» Lui dont la charité me tourmente et m'enflamme.

» Nourrissez-moi de fruits, soutenez-moi de fleurs,

» Car je vais succomber à mes saintes langueurs !...

Jésus sera-t-il sourd à ces élans sublimes ?
 Il va la rappeler vers les plus hautes cimes,
 Et la reconduisant au sommet du Thabor,
 Au festin du bonheur il va l'admettre encor !
 Non, c'est trop peu, bientôt l'épouse doit connaître
 Ce que peut exiger la voix du divin Maître.
 Dêtrempé de ses pleurs, à travers mille morts,
 Elle doit savourer le noble pain des forts ;
 Malgré tous les dangers, poursuivant sa carrière,
 Les ombres de la nuit deviendront sa lumière.
 Au chemin de la foi le voyage est plus sûr,
 L'espérance plus humble, et l'amour bien plus pur.
 Paisible et confiante au milieu de l'orage.
 Un regard vers le Ciel soutiendra son courage ;
 Le bon plaisir de Dieu se faisant son plaisir,
 Son être abandonné n'aura plus de désir.
 Ferme et calme à la fois, recueillons sa prière.
 C'est l'enfant qui s'endort dans les bras de son père.
 « Oh ! oui, ce que tu veux, Seigneur, tu le veux bien,
 » Que mon cœur généreux ne te refuse rien ;
 » A ta divine voix, que mon âme attentive,
 » Reconnaisse ta main dans tout ce qui m'arrive.
 » Qu'accomplir en tout point ta sainte volonté,
 » Soit mon unique but et ma félicité.
 » Je ne veux pas scruter tes desseins que j'adore ;
 » Quand je t'aurai donné, mon Dieu, demande encore,
 » De ton calice amer si tu dois m'enivrer,
 » C'est le plus grand bonheur que je puisse rêver.
 » S'il me faut partager ta cruelle agonie,
 » S'il me faut goutte à goutte distiller ma vie,
 » Si je dois de tes maux sonder la profondeur,
 » Si je dois de tes fers sentir la pesanteur,
 » Tu seras là toujours par ta grâce puissante,
 » Tu viendras soulever mon âme languissante,
 » Et m'attirant à toi par un sublime effort,
 » Tu me feras trouver des charmes dans la mort.
 » Oui, bon Maître, chaque heure est l'heure de ta grâce,
 » C'est un souffle léger que ce souffle qui passe,
 » S'il reçoit le mépris il ne reviendra plus,
 » Il est vierge, il est fier et choisit ses élus.
 » Mais de s'unir à toi, si mon âme jalouse
 » L'arrête dans son vol, et l'embrasse et l'épouse,
 » Comment peindre, ô Jésus, les brûlantes ardeurs
 » Qui dans un même amour embraseront nos cœurs.
 » Je ne demande pas tes célestes ivresses,
 » Tes ravissants baisers, tes suaves caresses,

- » Il est à nos regards un bien plus précieux :
- » Le gibet du Calvaire a fasciné mes yeux,
- » Et j'implore, ô mon Dieu, le courage de vivre,
- » Afin qu'au Golgotha, généreuse à te suivre,
- » Je fasse de ta croix l'objet de mon désir,
- » Le lit de mon repos jusqu'au dernier soupir.
- » Puis, au Ciel, avec toi l'immortelle allégresse,
- » Tu l'as promis, mon Dieu, j'espère en ta promesse. »

UNE CARMÉLITE DE SAINT-OMER.

Petites Fleurs du Carmel

Nos lecteurs pardonneront à celui qui nous donne, chaque mois « les petites fleurs du Carmel », si, cette fois encore, il n'a pu réaliser les désirs de leur piété. C'est un sacrifice, nous l'offrirons pour les âmes du purgatoire.

Nous prenons pour suppléer une des leçons de l'office des morts. Comme ces leçons sont tirées du livre de Job, nous emprunterons à la paraphrase du vénérable Jean de Jésus-Marie les pensées pieuses que nous recherchons et nous y ajouterons un mot pour les âmes du purgatoire.

20. *A ma peau, après que ma chair a été consumée, se sont collés mes os, et il n'est resté seulement que les lèvres autour de mes dents.*

Me voici donc, dit l'infortuné Job, moi naguère si fort et d'une santé si bonne, me voici desséché et sans force. Au déclin de ma vie n'ayant plus que la peau sur les os je suis pour les âmes compatissantes un spectacle lamentable ; mais au sein de ma détresse la divine providence a gardé mes lèvres intactes. Je puis prier, je puis gémir et exciter ainsi la commisération.

O chères âmes du purgatoire, vous aussi vous êtes abîmées par la souffrance et la douleur ; mais Dieu qui vous aime vous a, pour ainsi dire, laissé des lèvres afin que vous poussiez vers nous des gémissements qui remuent nos cœurs.

21. *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis, parce que la main du Seigneur m'a touché.*

22. *« Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu et vous rassasiez-vous de ma chair ? »*

Job veut toucher ses amis : leur devoir eût été de le consoler quand ils le voyaient repoussé et méprisé de tous ; et au contraire, ils ajoutaient par leurs paroles amères à ses immenses douleurs. La main du Seigneur, continue le saint homme, c'est-à-dire sa puissance m'a touché, elle m'afflige, elle me blesse ; pourquoi ajoutez-vous une blessure à ma blessure ? Le bras de Dieu est assez fort, il n'a point besoin de votre aide pour lancer le trait et me percer le cœur. Vous eussiez dû plutôt cherché à panser mes plaies et à adoucir mon tourment ; que vous avez été cruels, en exaspérant ma souffrance !

L'entendons-nous ce cri de détresse poussé par les infortunés habitants du purgatoire ? L'Église nous le répète si souvent ! Augmenterons-nous les horribles souffrances de ceux que nous devons tant aimer par un cruel oubli ou une indifférence plus cruelle encore !

23. *Qui m'accordera que mes paroles soient écrites ? Qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre.*

24. *Avec un stylet de fer et sur une lame de plomb, ou qu'elles soient gravées au burin ?*

25. *Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre ;*

26. *Et que de nouveau je serai environné de ma peau, et que dans ma chair je verrai mon Dieu.*

27. *Je dois le voir moi-même, et non un autre, et mes yeux doivent le contempler : c'est là mon espérance ; elle repose dans mon sein.*

Une raison spéciale pousse Job à désirer que les paroles qu'il va dire soient tracées dans un livre et gravées au burin ; c'est qu'elles contiennent un mystère consolant. Cette affirmation de la résurrection des corps est si claire et si péremptoire que les saints Pères se sont fait une joie de la faire ressortir avec éclat. Il ne peut y avoir de doute, ce texte parle nécessairement de la résurrection vraie et certaine de notre corps. Job est maintenant sur un fumier et sa chair est mangée par la maladie, hé bien ! cette même chair rendue à la santé et à la vie, il la retrouvera dans la gloire. Comme s'il avait entendu à l'avance Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ose s'écrier : Mon Rédempteur est vivant car il est la vie éternelle, il ne connaît pas les successions de temps ; de son regard il contemple tout à la fois ce que nous appelons le passé, le présent et le futur ; il me voit donc en ce moment, moi, son athlète, combattant pour obtenir la palme de la victoire ; et, lui, il est mon juge toujours vivant prêt à couronner mon triomphe. C'est sûr, nos corps ne resteront pas toujours dans le sépulcre, au jour suprême ils seront ranimés ; que ma chair soit abîmée, je ressusciterai, de nouveau j'en serai revêtu et elle sera glorieuse et resplendissante d'un bienheureux éclat. Si mes yeux contemplant ma misère s'attristent devant ce spectacle hideux ; un jour, ces mêmes yeux, de mon corps, jouiront de la vision béatifique de la beauté resplendissante de celui qui est et mon Dieu et mon Sauveur. Cette espérance a jeté en mon cœur des racines que rien ne pourra arracher ; elle me nourrit, elle me donne de la force, par elle je suis prêt à supporter tous les maux.

Cette espérance est devenue pour nos bien-aimés du purgatoire une certitude absolue. Ils sont sauvés, ils verront Dieu. Mais, qu'ils ont faim de le voir bientôt ! Que leur exil est long et qu'il est douloureux ! A nous de les introduire dans la patrie, et de leur donner le bonheur d'être avec Dieu ; ne manquons pas à ce devoir.

CALENDRIER

avec intentions de prières.

Ce mois est consacré aux âmes du Purgatoire.

Patrons du mois. — Tous les saints de l'Ordre.

Vertu , — Charité à l'égard des âmes du Purgatoire.

1. **Lundi.** — **TOUSSAINT.** — Intention : *Toutes les intentions du Souverain Pontife.*
2. **Mardi.** — **COMMÉMORATION DES DÉFUNTS.** = *Les chères âmes du Purgatoire et en particulier celles qui furent de nos abonnés ou lecteurs.*
3. **Mercredi.** — Deuxième jour dans l'Octave de la Toussaint. = *Notre saint Ordre, ses Supérieurs généraux et autres.*
4. **Jeudi.** — S. Charles Borromée († 1584). = *Actions de grâces à l'Enfant Jésus pour des grâces reçues.*
5. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S^{te} Françoise d'Amboise, Veuve, de l'Ordre († 1485). = *Les religieuses Carmélites et leurs noviciats.*
6. **Samedi.** — Sixième jour dans l'Octave de la Toussaint. = *Le détachement des biens de la terre et le désir du Ciel pour tous nos abonnés et lecteurs.*
7. **Dimanche.** **Vingt-deuxième après la Pentecôte.** — Patronage de la Très Sainte Vierge. = *Les amis et bienfaiteurs du Carmel.*
8. **Lundi.** — Octave de la Toussaint. = *La persévérance des novices.*
9. **Mardi.** — Dédicace de la basilique du Saint-Sauveur à Rome. = *Les familles éprouvées.*
10. **Mercredi.** — S. André Avellin († 1505). = *Les intentions de nos abonnés ou lecteurs.*
11. **Jeudi.** — S. Martin, Evêque († 400). = *La prospérité de l'Ordre du Carmel.*
12. **Vendredi.** — S. Martin, Pape et Martyr († 655). = *Toutes les œuvres sociales et ouvrières de notre pays.*
13. **Samedi.** — S. Stanislas Kostka († 1558). = *Les jeunes religieux profès.*
14. **Dimanche.** **Vingt-troisième après la Pentecôte.** — La Toussaint de l'Ordre. = *Les causes pendantes de béatification et de canonisation concernant notre saint Ordre. — Absolution générale pour les Tertiaires. — Demain commence la Neuvaine préparatoire à la fête de notre Père saint Jean de la Croix.*
15. **Lundi.** — S^{te} Gertrude. — Commémoration des défunts de l'Ordre. = *Tous nos défunts, surtout ceux qui sont morts pendant l'année écoulée.*

16. **Mardi.** — S. Didace († 1463). = *L'Archiconfrérie Thérésienne et les écoles d'oraison.*
17. **Mercredi.** — S. Grégoire Thaumaturge, Évêque († 264). = *Plusieurs malades.*
18. **Jeudi.** — Dédicace des basiliques des SS. Apôtres Pierre et Paul. = *Plusieurs défunts récemment décédés.*
19. **Vendredi.** — S^{te} Elisabeth, Veuve († 1236). = *Toutes les veuves chrétiennes.*
20. **Samedi.** — S. Félix de Valois († 1212). = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Sainte Thérèse.*
21. **Dimanche.** Vingt-quatrième après la Pentecôte. — PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. = *Le bien spirituel et temporel d'un bon nombre d'enfants de Marie.*
22. **Lundi.** — S^{te} Cécile, Vierge, Martyre. = *Nos missions et leurs zélateurs.*
23. **Mardi.** — S. Clément Pape, Martyr († 76) = *Le retour des Anglicans selon les vœux et les désirs du Saint-Père.*
24. **Mercredi.** — NOTRE PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX. — *Indulgence plénière une fois durant l'Octave. = Les âmes affligées dont notre Père saint Jean de la Croix est au Ciel un consolateur.*
25. **Jeudi.** — S^{te} Catherine, Vierge, Martyre († 307). — *Jour consacré au Saint Enfant Jésus. = Des intentions particulières confiées à l'Enfant Jésus, dont une regarde sa gloire et son culte.*
26. **Vendredi.** — S. Josaphat, Évêque, Martyr († 1623). = *Plusieurs malades.*
27. **Samedi.** — S. Silvestre, Abbé († 1267). = *L'avenir d'une nombreuse famille.*
28. **Dimanche.** Premier de l'Avent. — La préparation, selon l'esprit de la Sainte Église, à la fête de Noël. — *Demain commence la Neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge.*
29. **Lundi.** — Sixième jour dans l'Octave de notre Père Saint Jean de la Croix. = *Les amis et bienfaiteurs du Carmel.*
30. **Mardi.** — S. André, Apôtre. = *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*



SAINT-GILLES-BRUXELLES

Maison VERBEKE-LOYS Imprimeur-Libraire

rue Nord du Sablon 46, à Bruges

Assortiment au complet de tous les articles relatifs à la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

1° *Imagerie*. Grande variété de choix.

2° *Petits tableaux*. De toute dimension.

3° *Médailles*. En métal blanc, en cuivre et en argent.

4° *Petits chapelets*. Montés en fil de fer, de cuivre, de maillechort et d'argent.

5. *Statuettes*. En nickel de 6, 10 et 15 centimètres. En plâtre polychromé de diverses dimensions.

6° *Garnitures et ornementation des statues*. Chandeliers, candélabres, bougies, fleurs et bouquets, niches et chapelles, etc. Format mignon.

Tous ces articles sont à prix modérés.

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE
Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-EBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES

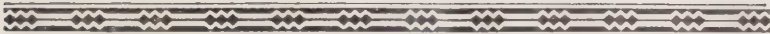
(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE



AVIS

Nos abonnés de Belgique recevront dans les premiers jours de décembre une quittance postale pour leur réabonnement aux *Chroniques* de l'année 1898. Nous sommes sûrs qu'ils lui feront bon accueil, et même nous espérons que chacun d'eux tâchera de nous fournir un nouvel abonné afin que notre revue puisse prospérer de plus en plus.

L'INCARNATION

Le sujet de méditation le plus approprié au temps de l'avent, étant le mystère de l'Incarnation, nous croyons faire chose utile et agréable à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux le raisonnement par lequel les théologiens, à la suite de S. Thomas, montrent que l'Incarnation convient admirablement à la nature de Dieu, qu'il est même si conforme à l'Être divin de s'incarner qu'on serait tenté de croire qu'il y avait en quelque sorte nécessité. Il ne faut pas perdre de vue pourtant que Dieu étant libre dans toutes les œuvres qu'il produit hors de lui-même, il n'était nullement obligé de s'incarner, et qu'il n'a pu le faire que tout à fait spontanément et gratuitement.

Quel est donc ce motif si puissant qui s'accorde si bien avec l'Essence divine qu'il l'a tiré d'une manière comme invincible à revêtir notre nature humaine ?

Pourquoi l'Être suprême s'est-il uni à un être si vil ?

Cette union paraît monstrueuse, cet abaissement semble déroger à la dignité de Dieu. Et pourtant elle est demandée par une raison si profonde, si claire, si naturelle, que l'Incarnation semble être nécessaire à Dieu ; elle va nous être montrée si convenable à la nature divine qu'on serait tenté de dire que Dieu ne pouvait pas ne pas

s'incarner, qu'il avait besoin de s'unir hypostatiquement à notre nature. Voici cette raison :

D'abord, *Dieu est l'être souverainement bon.*

D'une âme bien aimable, bien charitable, bien compatissante, bien indulgente, on dit : C'est la bonté même, c'est la bonté en personne. Que fait-on en la nommant ainsi ? Sans le savoir, on ne fait rien moins que de la diviniser. C'est Dieu qui est en réalité la bonté même, la bonté en personne. Impossible d'expliquer parfaitement cette expression ! Mais la théologie la prouve.

Natura Dei est essentia bonitatis, a dit S. Denis.

S. Léon l'a exprimé plus brièvement encore : *Natura Dei bonitas*. C'est du reste ce que nous exprimons en appelant Dieu, le bien suprême, l'abîme sans fond de toutes les perfections, la source de tous les biens, et plus communément le Bon Dieu. Or, *le bien se donne*.

Remarquons ici ce grand principe formulé par S. Denis : “ *Bonum est diffusivum sui. Le bien tend à se répandre.* „ Comme de l'huile qui s'étend et s'insinue partout, comme une lumière qui lance de tous côtés ses rayons et cherche la diffusion, une personne charitable met son bonheur à faire du bien autour d'elle ; meilleure est-elle plus elle donne, et si elle n'a plus rien à donner, elle se donne elle-même, elle se dévoue. *Donc Dieu se donne souverainement.*

Voici maintenant la conclusion sublime. Dieu est le bien en personne, donc il est dans sa nature de se donner. Il est infiniment bon, donc il se donne infiniment. Or, l'Incarnation est le comble du don de soi.

Comment se réalise ce don infini ? Le voici : Dieu s'est donné en image en donnant aux créatures l'existence, la vie, la raison, la grâce. Il avait tout donné. Il ne lui restait plus que de se donner lui-même. C'est ce qu'il fit par l'Incarnation. Or, étant un bien infini, en se donnant il fit un don infini.

Ce don infini il l'exécuta par une communication infinie aussi, pourrait-on dire. Il y a certes bien des manières de se donner, bien des degrés dans la donation de soi-même.

On peut se donner par le dévouement, lorsqu'on consacre à la personne aimée son temps, ses peines, sa santé, sa vie. Ce n'est pourtant pas la plus grande communication. On se donne pour vous plutôt qu'à vous.

L'union devient plus grande par l'amitié, dans laquelle deux âmes n'en font presque plus qu'une seule. Ainsi, nous dit l'Écriture, Jonas aimait David comme son âme propre. Plus grande encore est l'union dans le mariage. Là on est " deux dans une seule chair ", comme s'exprima notre premier père, Adam.

Dieu s'est communiqué à nous par ses œuvres en nous créant et en nous conservant. Il se communique davantage en se liant d'amitié avec nous, comme il le fait avec toutes les âmes en état de grâce. Il se communique encore plus en considérant l'Église comme son épouse. Comme dans le mariage le corps de l'un des époux devient en quelque sorte le corps de l'autre, ainsi l'Église s'appelle le corps mystique de Jésus-Christ et le corps naturel du Sauveur est le trésor de l'Église. Aussi S. Paul enseigne-t-il que le mariage est la figure de l'union entre le Christ et son Église. Mais cette union avec l'Église présuppose une autre union avec la nature humaine, union bien plus étroite que la précédente, union incompréhensible, qu'on ne peut comparer à aucune autre, mais qu'à défaut de terme plus juste de comparaison, on compare encore au mariage en disant que Dieu a épousé la nature humaine.

Cette union consiste en ce que *une nature* individuelle humaine ne constitue avec le *Verbe* qu'une seule *personne*. *Simul in unum dives et pauper*. Union merveilleuse ! Que deux êtres infiniment distants l'un de l'autre forment un seul être parfaitement simple et unique : Jésus-Christ ! Union bien plus étroite, dit le Docteur Angélique, que l'est celle de notre corps et de notre âme. Union telle, que S. Augustin a osé écrire ces paroles excessives : " L'homme est plus dans le Fils de Dieu, que Dieu le Fils n'est dans Dieu le Père ". Sans doute les personnes divines sont bien plus étroitement unies par leur essence commune que la nature humaine n'est unie à la personne du Fils de Dieu, mais il faut pourtant reconnaître que c'est la même personne de Jésus-Christ qui est Homme et qui est Dieu, tandis que la personne du Père est autre que la personne du Fils.

Nous devons donc conclure que l'Incarnation met le comble à la donation que Dieu fait de lui-même.

Voilà donc pourquoi Dieu s'est incarné, c'est que l'Incarnation est le don suprême de lui-même, que donner est la nature même de la bonté, et que Dieu est la bonté infinie.

N'est-ce pas admirable? Il ne nous reste plus, pauvres mortels, qu'à nous prosterner dans le silence de l'adoration et de la reconnaissance, en attendant, sans plus nous en étonner, les grâces innombrables qui résulteront naturellement de ce prodige d'abaissement d'un Dieu, grâces destinées, si nous y sommes fidèles, à nous réunir un jour dans le ciel à ce Dieu, devenu homme, afin que nous devinssions Dieu : *Deus factus est homo ut homo fieret Deus.* (S. Augustin.)

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Le mois de mai 1608 vit se tenir à Rome le second chapitre général. Dans le principe, en effet, toutes les charges, même celles des supérieurs généraux, ne duraient que trois ans. C'est seulement en 1743 qu'un Bref de Benoît XIV porta à six années le terme des offices du Préposé, des Définites et du Procureur général.

Donc, en 1608, tandis que le P. Pierre de la Mère de Dieu se voyait élevé au Généralat, le P. Jean de Jésus était élu Procureur général. Quelques-uns de nos lecteurs se demanderont peut-être en quoi consiste cet office. Voici : le Procureur général est le chargé d'affaires de l'Ordre ; c'est lui qui traite auprès du Saint-Siège et des congrégations romaines les questions extérieures ; il demande les privilèges, les brefs, les offices nouveaux, les indulgences, etc., et quand il les a obtenus, il est de sa charge d'en donner communication à l'Ordre tout entier.

Or, à cette époque, une affaire, importante entre toutes, préoccupait les esprits et surtout les cœurs de tous les membres du Carmel réformé. Voir notre mère, sainte Thérèse, placée sur les autels par les honneurs de la béatification était l'objet des vœux et des efforts de tous. Dieu lui-même y poussait, car les miracles si nombreux pendant la vie de notre séraphique mère étaient incessants depuis son bienheureux trépas. L'état de prodigieuse incorruption de son corps

témoignait en particulier que son âme jouissait de la gloire des saints. La renommée de ses miracles allait grandissant chaque jour. Touché de cette dévotion qu'avaient toujours eu pour la sainte les membres de sa famille, Ferdinand de Tolède, fils de Ferdinand III, duc d'Albe et prieur de l'Ordre de S. Jean dans les royaumes de Castille et de Léon, avait légué, par testament, 14 000 pièces d'or pour les frais de la canonisation. De son côté, la vénérable mère Anne de Jésus réunissait, dans ce but, toutes les ressources qu'elle pouvait trouver en même temps qu'elle faisait éditer les œuvres de notre mère. Aussi, en 1591, l'évêque de Salamanque se transporta à Albe qui appartenait à son diocèse et y recueillit lui-même, de la bouche des hommes les plus graves, les témoignages sur les vertus et les miracles de sainte Thérèse ainsi que sur le phénomène de l'incorruption du corps. Plus tard, en 1595, le nonce du Pape, Camille Gaëtan, fit faire, sur les instances du roi Philippe II, des informations juridiques, par toute l'Espagne, dans tous les endroits où la sainte avait vécu, ou bien où elle était connue, et il en confia le soin aux hommes les plus distingués. Il y eut ainsi dix-huit délégués, tous docteurs ou licenciés en théologie et occupant les charges les plus honorables. Deux ans après, toutes ces informations furent envoyées à Rome au pape Clément VIII à qui, par le même courrier, étaient adressées des lettres de Philippe II et de l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint, demandant avec grandes instances la canonisation de Thérèse. Non content de cela le roi ordonnait à son ambassadeur auprès du Saint-Siège, le duc de Sesa, de mettre tous ses soins à poursuivre cette cause. Il lui disait dans sa lettre : « Le docteur Marmol allant à Rome pour y
 „ traiter quelques affaires de l'archevêque de Tolède, apporte avec
 „ lui les informations faites sur la vie de la Mère Thérèse de Jésus et
 „ qui contiennent des traits admirables de sainteté. N'oubliez pas
 „ que cette mère est en même temps la fondatrice et la réformatrice
 „ d'un ordre très florissant par la sainteté de ses membres. Je vous
 „ enjoins donc énergiquement d'embrasser avec ardeur cette cause
 „ de canonisation et de vous y employer de toutes les manières pos-
 „ sibles auprès de ceux que la chose concerne. Tout ce que vous ferez
 „ dans ce but me sera très agréable. Tenez-moi au courant du succès
 „ de cette affaire „ Madrid, le 21 mars 1597. Moi, le Roi.

Il arriva qu'en ce même temps des délégués des églises de Castille et de Léon se réunirent à Madrid pour y traiter des affaires qui intéressaient leurs diocèses respectifs. Ils se firent donc un devoir de joindre aux informations une lettre postulatoire où ils célébraient la vertu, les miracles, l'influence féconde de Thérèse, et où ils demandaient la béatification de la Mère comme un encouragement et une bénédiction pour les fils, déjà si utiles à l'Église de Dieu non seulement en Espagne et en Italie, mais même jusqu'aux extrémités des Indes.

Tandis que Clément VIII examinait, avec toute l'attention requise en une affaire si importante, les informations qu'il avait reçues, voici que de tous les points de l'Espagne arrivent des suppliques : ce sont les évêques et les princes, les diocèses comme les provinces et les royaumes, les universités et les villes qui d'une voix unanime demandent que Thérèse soit placée sur les autels. Par exemple, en 1601 l'université d'Alcala de Henarez et le concile provincial de Tarragone, en 1602 l'assemblée des églises de Castille et de Léon ainsi que la célèbre université de Salamanque et enfin le bienheureux Jean de Ribéra, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence dont la lettre est d'autant plus remarquable qu'il avait été, comme il le dit, témoin oculaire et auriculaire de tout ce qu'il avance. Le Souverain Pontife, justement ému de toutes ces requêtes et des motifs qu'elles alléguaient remit l'examen de la cause à la Congrégation des Rites et en 1604 ordonna à l'évêque d'Avila Laurent Aladuy ainsi qu'à celui de Salamanque, Louis de Cordova, de faire les procès apostoliques sur la renommée de sainteté et les miracles *in genere* de la Mère Thérèse de Jésus. Ces procès furent, au commencement de 1607, mûrement discutés par les éminents cardinaux préposés à la dite Congrégation des Rites, sur l'ordre du Pape qui était alors Paul V. D'une voix unanime ils furent approuvés, de sorte qu'on put procéder aux formalités ultérieures. Paul V ordonna donc qu'on fit le procès des vertus et des miracles *in specie* (c'est-à-dire en particulier) et il en confia le soin au cardinal de Rojas, archevêque de Tolède, ainsi qu'aux évêques d'Avila et de Salamanque.

La cause en était là quand notre P. Jean de Jésus-Marie devint Procureur général. La pensée du devoir que lui imposait son office,

mais surtout la filiale affection qu'il portait à son excellente mère lui donnèrent une ardeur incroyable à travailler à cette affaire qui lui tenait tant au cœur. Son premier soin fut d'écrire une vie abrégée de S^{te} Thérèse, et il la dédia au Souverain Pontife lui-même. « Elle „ vous est due, cette histoire de la Mère Thérèse de Jésus, dit-il dans „ l'épître dédicatoire, à vous Pontife suprême, bienheureux Père de „ l'Église catholique. Pour que vous placiez au nombre des Saints „ cette Vierge séraphique, les villes, les provinces, les rois les plus „ puissants insistent auprès de votre Sainteté, dont l'auguste Grandeur „ vous approche de Dieu; et ils ne cesseront leurs instances que „ quand vous aurez, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, décerné à „ Thérèse les honneurs célestes. Il est donc juste que vous sachiez, du „ moins enraccourci, les héroïques vertus dont a brillé la Vierge d'Avila.. „ Voyez, je vous en conjure, ô vous, suprême gardien de l'Univers, „ juge de la vraie sainteté; contemplez à la lumière divine la splendide „ vie de la Vierge Thérèse, soyez ravi de sa beauté. Entre-temps, moi, „ Très Saint-Père, je prierai instamment le Dieu très bon pour qu'il „ vous conserve une santé employée toute entière pour le bien de „ l'Église universelle. „

L'ouvrage est divisé en cinq livres. La vie proprement dite est racontée dans les trois premiers; le quatrième traite de chaque vertu en particulier, enfin dans le cinquième ce sont les miracles dont le premier est l'incorruption du corps. Il faut remarquer cependant que, comme introduction, le Père donne dans le premier chapitre du premier livre toute une série d'éloges faits de Thérèse par les hommes les plus illustres du temps.

Il divise les admirateurs de la Vierge d'Avila en onze catégories; d'abord viennent les évêques, les saints, les hommes illustres par leur doctrine, les savants appelés à examiner l'esprit de S^{te} Thérèse, puis ce sont les historiens, les hommes célèbres de tous les pays, les théologiens chargés de l'examen des écrits, les enfants de la Réforme; enfin il appelle en témoignage ceux qui ont vu l'incorruption du corps, ainsi que les innombrables miracles, et pour clôturer cet important cortège il cite les rois, les princes, les professeurs d'universités ou d'académies qui ont envoyé au Souverain Pontife des lettres sollicitant la béatification de la Réformatrice du Carmel.

L'ouvrage du vénérable Père plut tellement au Souverain Pontife tant par l'élégante simplicité du style que par ses merveilleux récits qu'il le lut jusqu'au bout : il était ravi des magnifiques vertus de la vierge d'Avila. Bientôt la sacrée Congrégation, pressée par le Pape, voulut qu'à Rome même des témoins fussent entendus sur la pureté, la sainteté de vie et les miracles de S^{te} Thérèse.

Le cardinal Pamphile, vicaire de Sa Sainteté, fut désigné pour présider le tribunal qui commença ses séances le 10 mai 1610 et les continua jusqu'à la fin de ce mois. En qualité de Procureur général le P. Jean de Jésus dut produire des témoins : il les prit parmi les plus distingués. Les Dominicains étaient représentés par le P. Didace Alvarez, archevêque de Trani, les Jésuites par le P. Barthélémy Perez, assistant pour les Espagnes ; venaient alors Dom Pierre de Sayes de Torres, chanoine régulier de l'Ordre de S. Augustin, et enfin le prêtre Augustin Gudielli, docteur en théologie. Ces deux derniers avaient un droit spécial à témoigner en faveur de S^{te} Thérèse ; tous les deux, en effet, malades et à l'extrémité, avaient été miraculeusement guéris par l'invocation de la sainte.

Plusieurs Carmélites vinrent déposer à leur tour ; la Mère Félix de la Mère de Dieu, Supérieure du couvent de S. Joseph en la ville éternelle et d'autres religieuses attestèrent la délicieuse odeur qu'exhalait la relique de S^{te} Thérèse, et une autre, Sœur Thécle, nièce du cardinal Baronius, affirma qu'au contact de cette sainte relique, elle avait été délivrée d'une infirmité grave et pénible. Parmi les Carmes déchaussés ce furent le P. Thomas de Jésus, plus tard fondateur de notre Ordre en Belgique et dont les *Chroniques* ont donné la biographie, le P. Dominique de Jésus-Marie, dont nos lecteurs connaîtront bientôt, nous l'espérons, les héroïques vertus et enfin le P. Joseph de S. Gabriel. On le voit, les témoins étaient de premier choix, leur fidélité défiait tout soupçon, leurs vertus méritaient le respect, aussi leur déposition fit sur l'esprit des juges une impression profonde. On comprit que bientôt on pourrait implorer publiquement la sainte religieuse dont la renommée grandissait chaque jour à Rome même. Entre temps de nouvelles suppliques arrivaient de toutes parts ; en 1607 de Marguerite reine des Espagnes, en 1608 de Sigismond roi de Pologne, en 1610 de Philippe III, en 1611 des Grands des royaumes

de Castille, de Léon, d'Aragon, de Biscaye ainsi que des archiducs Albert et Isabelle, souverains des Pays-Bas, dont le dévouement à la famille de S^{te} Thérèse a laissé en Belgique d'impérissables souvenirs.

Qu'il me soit permis d'anticiper un peu et d'ajouter que le P. Jean de Jésus-Marie eut le bonheur de voir ses efforts couronnés d'un plein succès. En 1614, tandis qu'il était Préposé général, le 14 avril, Paul V expédiait le Bref qui permettait à l'Ordre des Carmes et des Carmélites déchaussés ainsi qu'à la ville d'Albe de réciter l'office et de dire la Messe des Vierges en l'honneur de la Bienheureuse Thérèse de Jésus, selon les règles du Bréviaire et du Missel Romain.

La joie fut universelle, en Espagne surtout. La ville d'Albe s'empressa de prendre, par un choix unanime du peuple et des magistrats, la bienheureuse comme patronne de la cité, et l'évêque de Salamanque ratifia cette décision. Partout les fêtes religieuses et civiles furent splendides, à tel point que le P. Joseph de S^{te} Marie, Général à cette époque de la congrégation d'Espagne, réunit en un gros volume les récits de ces festivités, en y ajoutant les miracles opérés par la bienheureuse à l'occasion de son triomphe et les principaux panégyriques prononcés par les plus illustres orateurs.

D'autres actes importants marquèrent le passage du vénérable en la charge de Procureur général. Il obtint par exemple, au mois de juin 1609, un rescrit désiré depuis longtemps par les nôtres, à savoir celui qui approuvait les offices des Saints de notre Ordre, offices qu'avait revus et souscrits le cardinal Bellarmin. A la permission de les réciter était jointe celle de les faire imprimer pour la plus grande facilité des religieux.

(A suivre.)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Affections terrestres.

1. Celui qui se complait dans les choses de la terre ou les louanges humaines, sera misérablement trompé.

Livre des Fondations, c. XXVII.

2. Ceux qui ne s'éloigneront pas des satisfactions de ce monde, ne tarderont pas à reculer dans le chemin du Seigneur.

Pensées sur l'amour divin.

DU TEMPS OÙ NAQUIT NOTRE-SEIGNEUR.

Mais quand est venue la plénitude du
temps, où Dieu a envoyé son Fils.
(Aux Galates IV, 4.)

L'an passé nous avons considéré avec nos lecteurs combien convenable avait été le choix de Bethléem comme lieu de naissance de notre divin Sauveur : faisons, cette année, la même étude quant à l'époque voulue par Dieu pour la naissance, comme homme, de son Fils unique. Nous suivons pas à pas celui que l'Ordre du Carmel honore et écoute comme son Maître, l'angélique S. Thomas d'Aquin.

Tout d'abord nous lui empruntons cette remarque : Le Christ n'est pas, comme les autres hommes, soumis à la nécessité quant au temps de la naissance. Maître de tout, de la durée comme de l'espace et des êtres, il a choisi l'époque où il naîtrait comme il a lui-même choisi sa mère et le lieu de sa venue parmi nous.

Elargissons nos pensées, et avant de les fixer sur le 25 décembre, jour de la naissance du Sauveur, qu'elles recherchent ce que signifie la plénitude du temps en laquelle le Fils envoyé par son Père vint racheter les hommes. Pourquoi attendre une plénitude de temps ? Ne valait-il pas mieux que tout de suite le Verbe se fit chair !

Certains ont pensé que oui. Riche en miséricordes comme il l'est, nous aimant d'une excessive charité, nous voyant morts par le péché et voulant nous rendre la vie, comment Dieu a-t-il pu tarder ? On ne dit pas à celui que l'on aime : « Reviens demain, je te donnerai, » lorsque d'ailleurs on peut lui donner tout de suite. De plus, il est venu dans ce monde, ce Christ bien-aimé, pour sauver les pécheurs ; or combien plus auraient été sauvés s'il était venu plus promptement.

Mais il n'en est pas ainsi. Celui qui a déterminé le temps où viendrait son Christ est ce Dieu infiniment sage qui règle toutes choses dans la science et dans l'amour. Sans doute, il peut convenir à sa bonté de vouloir s'unir à sa créature et, en s'unissant, se donner tout entier, mais dans le fait, il descend parmi les hommes et il se fait homme comme eux, afin de les sauver, *peccatores salvos facere* (1). Or

(1) I à Timothée II.

pour les sauver, c'est-à-dire pour guérir leur infirmité, il fallait qu'il leur en fit constater la misère profonde. C'est l'orgueil qui a fait tout le mal; l'homme a accepté et suivi le conseil du démon. Il a mangé du fruit défendu pour savoir tout : le bien et le mal, et pour être semblable à Dieu. Cet orgueil doit être humilié. L'homme apprendra par une lamentable expérience qu'il ne sait rien. Les vérités que Dieu lui aura apprises, dans un acte de pure bonté, s'obscurciront peu à peu et bientôt auront pour ainsi dire disparu. L'homme en viendra au point de pousser par la bouche du plus grand des philosophes païens, Platon, ce cri de détresse : " Il faudra qu'un Dieu lui-même vienne nous enseigner. „

Si les vérités sont diminuées et réduites à rien, la vertu a succombé plus promptement encore. L'homme imitant Lucifer voulait monter et placer son trône au niveau du trône du Très-Haut; et lui qui avait été placé, au jour de sa création, un peu au-dessous des anges, descendit de dégradation en dégradation jusqu'en dessous de l'animal, dans le cloaque de toutes les corruptions. Vendu comme esclave et portant le joug humiliant du péché il réclamait un libérateur, mais du même coup, tandis qu'il proclamait sa misère irrémédiable pour sa faiblesse, non seulement il abaissait son orgueil, mais il faisait briller la sagesse des délais divins.

Il faut reconnaître aussi que le Sauveur étant le Fils même de Dieu, il devait ne pas oublier les exigences de sa dignité infinie. Puisqu'il daignait descendre parmi les hommes, ceux-ci devaient l'attendre et le désirer. S'il convenait que sa venue fût annoncée par des prophètes, de même il fallait qu'un précurseur envoyé au moment où le Libérateur commencerait sa mission le montrât comme le Maître qu'il faut écouter et suivre.

D'autres raisons pourraient être apportées encore, mais ce n'est pas nécessaire. Ce que Dieu fait est bien fait. En ne venant pas tout de suite, lui qui nous aime tant, il n'a fait que rendre plus efficace encore le remède qu'il apportait à notre orgueil et de là au péché; de cette manière il a servi les intérêts de son amour et ceux de nos besoins. Ardemment désireux de voir sauvées les âmes qu'il a créées et rachetées, il sait, mieux que nous, tous les moyens de salut qu'il a donnés aux hommes aussi bien avant qu'après sa venue sur la terre. Ceux qui se seront perdus l'auront été uniquement par leur faute.

Done conclurons-nous avec un auteur (1) : « Le Sauveur ne devait
» venir ni dans les siècles trop voisins de la chute, parce que sa
» venue sans annonce ni préparation eût trouvé l'humanité obstinée
» dans sa perdition, inattentive à la visite de son Roi, insensible à
» ses avances et ingrate dans ses bienfaits ; ni non plus dans les
» siècles trop reculés et trop proches de la fin des temps, parce
» qu'il n'eût plus trouvé dans l'humanité qu'un cadavre en putréfac-
» tion et d'informes débris inaptes à l'œuvre de la réparation et du
» salut. »

Cette admirable convenance du temps où s'accomplit l'œuvre de l'Incarnation brille dans tous les détails. Notre-Seigneur naît quand l'empire romain a soumis à sa loi tout l'univers connu, il naît au sein de l'hiver et à l'heure de minuit ; rien de tout cela n'est sans mystère, au dire de l'angélique docteur.

Comme il avait été prédit, le Messie apparaît en Israël quand le sceptre a été enlevé aux mains des fils de Juda ; cette circonstance, outre qu'elle vérifie la prophétie de Jacob, fait ressortir un des côtés glorieux de la mission du Sauveur. Le peuple choisi est donc tributaire, on pourrait dire esclave. Le genre humain ne l'est-il pas aussi ? Oui, dit le vénérable Bède, voilà pourquoi à peine venu au monde, Notre-Seigneur est inscrit sur les registres de César, à qu'il doit payer le tribut ; naissant esclave des hommes, il leur annonce, par ce fait même, qu'il vient briser leurs fers et les délivrer de la cruelle domination dans laquelle les retiennent captifs le péché et le démon.

Cette victoire que remporte pour nous le Rédempteur nous assure la paix. Avec Dieu nous sommes réconciliés, et nous avons la tranquillité de la conscience. Ce fruit de salut, Notre-Seigneur veut nous le faire spécialement remarquer. Parmi les titres qu'il inspire à Isaïe de lui donner à l'avance, celui de prince de la paix vient en dernier lieu afin de résumer, ce semble, tous les autres et attirer mieux l'attention. Au-dessus de sa crèche les anges rediront : paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté ; et lui-même, se montrant, après sa résurrection, à ses apôtres réunis, leur adressera toujours ce souhait de son cœur : que la paix soit avec vous ! Lors donc qu'il naquit sur

(1) M. Doublet : *Jésus-Christ étudié dans S. Thomas*.

notre terre, il avait fait cesser les guerres qui jusqu'alors avaient ensanglanté le monde. Le temple de Janus était fermé. Aussi S. Jérôme pourra écrire dans ses commentaires sur Isaïe : “ Si nous „
 „ feuilletons les histoires anciennes nous trouverons que jusqu'à la „
 „ vingt-huitième année de César Auguste, toujours et dans l'univers „
 „ entier régnait la discorde; mais à peine le Seigneur est-il né que „
 „ toutes les guerres cessent. Le prince de la paix était apparu. „

Une circonstance à noter encore. En ce temps mille fois heureux où Jésus naquit à Bethléem, le monde entier était sous la domination d'un souverain unique; l'empereur romain. “ Tous les événements „
 „ politiques qui avaient précédé, dit Auguste Nicolas (1), avaient „
 „ admirablement concouru pour ramener le genre humain à la pri- „
 „ mitive unité. Tout était devenu romain sur la terre, pour que tout „
 „ fût prêt à devenir chrétien. Il n'y avait plus d'Assyriens, d'Egyp- „
 „ tiens, de Juifs, de Grecs, de Gaulois, de Germains, de Bretons; — „
 „ il n'y avait plus même de Romains, en ce sens que tout le monde „
 „ l'était devenu, — il n'y avait que des hommes et c'était des „
 „ hommes que Jésus-Christ voulait être le Sauveur. „

Avec S. Thomas descendons maintenant dans les plus petits détails. C'est à minuit quand la journée recommence son cours que naît le divin enfant, *il vient illuminer ceux qui sont assis au sein des ténèbres et à l'ombre de la mort*; or il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde et en ce moment si cette lumière commence seulement à poindre, elle grandira, elle enveloppera l'univers entier de ses rayons éclatants.

Enfin dans l'hiver qui fait sentir ses rigueurs en ce 25 décembre lorsque naissait l'Enfant de Bethléem, voyez une preuve nouvelle de l'amour infini. Il fait si froid sur la terre pour Dieu qui n'y est plus aimé! Tout y est si nu, si dépouillé! Le Sauveur lui-même, abaissé, anéanti, dépouillé de sa gloire nous dit qu'il vient nous sauver par la souffrance et la pauvreté. Rappelons-nous les langes, la crèche, l'étable de Bethléem. En cette naissance de Jésus tout est douleur car tout y est expiation, mais aussi là est le salut, car là est l'amour dont l'ardeur va réchauffer le monde en embrasant le cœur des

(1) *Études philosophiques sur le christianisme*, tome 2, livre 2, ch. VI. Conclusion.

hommes. Le feu apporté sur la terre par notre Rédempteur va fondre les glaces et les neiges, chasser au loin les frimas, rendre la vie à la terre, faire pousser les fleurs et les fruits, et Dieu serrant sur son cœur l'humanité purifiée par le sang de son fils lui dira : *l'hiver est passé, la pluie est finie, lève-toi, et reviens, de nouveau tu es ma bien aimée.*

A DIEU, LES PRÉMICES DE TOUTES CHOSES

C'est le caractère des œuvres divines d'arriver au succès par la faiblesse, par l'impuissance même. D'après la parole de l'Apôtre, Dieu a choisi ce qui est insensé aux yeux du monde pour confondre les sages et il a choisi ce qui est faible aux yeux du monde pour confondre ce qui est fort.

Voilà plus de dix-huit siècles que Saint Paul a jeté cette pensée dans le monde comme un défi à toutes les règles de la prudence humaine et cette pensée a été confirmée par la fondation et par le développement de l'Eglise comme par les œuvres que la charité chrétienne a créées.

Dans la religion catholique, c'est l'histoire d'hier ; ce sera l'histoire de demain.

Je voudrais vous en montrer un nouvel exemple.

Nous étions en 1894, au début du mois de décembre. Dans la chapelle de l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement, à Gand, quelques filles pieuses priaient. Pauvres et ignorées, elles venaient après une journée de rude labeur à la fabrique, s'agenouiller aux pieds de Jésus-Christ solennellement exposé.

Elles priaient pour elles, pour leurs familles soumises à tant de besoins, et cependant elles n'étaient pas satisfaites : témoins des ravages que l'impiété et la licence produisaient à l'usine et dans le monde, elles auraient voulu, âmes naïves d'apôtres, faire quelque chose pour la gloire de Dieu.

A quelques jours de là, entre leurs mains tomba un petit livre intitulé : *A Dieu, les prémices de toutes choses.* En peu de mots, ces

quelques pages rappelaient les droits souverains de Dieu sur toute créature et demandaient de donner à Dieu les prémices de l'année qui allait s'ouvrir, en attendant de lui donner la première place en toutes choses. Pour rendre ces vœux plus sensibles, cette pratique se basait sur l'Oraison dominicale et sur la Salutation angélique, pieusement et simplement commentées.

Ce petit livre parut à nos ouvrières de fabrique contenir l'expression de leurs désirs pour Dieu; il fut un coup d'éclair au milieu de leurs doutes et de leurs hésitations; la formule était trouvée : il ne s'agissait plus que de la propager. Dans ce but, elles se constituèrent en Association, groupèrent autour d'elles quelques âmes pieuses et arrêtaient les bases de leur sainte ligue.

Les obligations étaient simples : il s'agissait d'adresser à Dieu avant tout autre les souhaits de l'année qui allait commencer, d'après la formule qu'indiquait le petit livre. Pour rendre l'obligation plus sérieuse, il fallait s'engager par écrit à l'accomplir : une signature vaut bien plus qu'une simple parole. Aussi des listes de souscription furent envoyées en grand nombre.

Le succès dépassa toutes les espérances : plus de 25.000 signatures furent recueillies avant le 1^{er} janvier 1895. Que Dieu dut être content en prêtant l'oreille à ces voix qui partaient de tous les coins de la Belgique pour lui adresser les prémices de cette année, pour prévenir ainsi les blasphèmes et les imprécations qui deshonorèrent cette journée.

Ce mouvement n'a fait que s'accroître : approuvée par l'autorité ecclésiastique, cette pratique fut propagée dans les écoles, dans les congrégations, dans les patronages, dans les cercles ouvriers et même dans les communautés religieuses : au 1^{er} janvier 1896, le nombre des adhérents fut presque doublé.

Et depuis, de nouveaux progrès ont été réalisés; le petit livre a fait son chemin à travers le monde : il a reçu l'approbation de leurs Eminences les Cardinaux-Archevêques de Malines et de Paris, des Evêques de Belgique; à Rome, l'opuscule et la pratique ont conquis droit de cité; en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, des traductions sont sur le point de paraître; à Jérusalem, les Pères Franciscains le publieront en Arabe et dans les autres langues de la Pales-

tine; aux Indes anglaises, un Père de la Compagnie de Jésus achève une traduction en Mandari.

A la veille de l'an 1898, nous rappelons ces faits : quand nous songeons avec quelle sévérité dans l'ancien Testament, Dieu exigeait les prémices, nous ne pouvons douter que sous la loi d'amour, il ne comble de ses bénédictions les plus abondantes la prière qui lui consacre les premiers instants de l'année. Que de détails touchants ne pourrions-nous pas citer ? Que de conversions inespérées ont récompensé cet acte d'amour ! Que de paroisses où pasteurs et fidèles en grand nombre étaient réunis le premier janvier pour offrir à Dieu publiquement et solennellement les prémices de l'année.

C'est donc avec confiance qu'à la veille de 1898 nous faisons un appel en faveur de cette pratique. Si dans chaque cité, si dans chaque village on pouvait rencontrer quelques âmes généreuses pour propager ces souhaits qui doivent monter vers le Ciel au début de 1898 (1). De nos jours où le mal trouve tant de propagateurs, pourquoi n'aurions-nous pas des apôtres qui mettent au service du bien leurs forces et leur dévouement ? Il s'agit de donner à Dieu la première place dans les âmes : il s'agit donc de sa gloire, il s'agit de ranimer la foi dans les cœurs.

A l'œuvre donc, pour cette sainte et pieuse croisade ! En grâces, Dieu rendra le centuple à ceux qui auront consacré leur temps et leurs démarches à le faire bénir par d'autres, à faire monter vers lui une ardente prière au jour où tout le monde exprime ses souhaits !

(1) Rien de plus facile : que les zélateurs et les zélatrices envoient sans délai leur nom à M^{le} Piette, quai au Bois, 26, à Gand, qu'ils indiquent le nombre de listes et d'opuscules qu'ils désirent. Les listes sont envoyées gratuitement ; les opuscules — français ou flamands — sont fournis au prix indiqué chez l'imprimeur : un exemplaire 0.04 — 25 ex. 0.75 — 100 ex. 2.00 (franco 2.25).

A DIEU LES PRÉMIQUES DE TOUTES CHOSES.

Nos hommages de nouvel an à notre Père du Ciel, à Marie, Notre Mère.

Opusc. de propagande appr. par S.E. le Cardinal GOOSSENS, Arch. de Malines et par N.N. SS. les Evêques de Belgique. — Petite ligue de Réparation et d'Amour à propager en vue du 1^{er} jour de l'an.

Édition *française* et *flamande* : 1 ex. 0,04 — 25 ex. 0,75 — 100 ex. 2,00. (Franco 2,25 pour le pays et 2,50 pour l'étranger) — 500 ex. 10,50.

Vient de paraître : même opusc. *anglais* : 1 ex. 0,05 — 25 ex. 0,90 — 100 ex. 2,50 (pour l'étranger, le port en plus).

Paraîtront très prochainement : mêmes opuscules *allemands* et *italiens*, etc.

S'adresser à M^{lle} Piette zélatrice, quai au Bois, 26, à Gand.

à M^{lle} Cordemans zélatrice, rue aux Choux, 35, à Bruxelles.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

AU MALABAR

Diocèse de Vérapoly. — District de Cottayam.

I. — PAUVRETÉ DU DISTRICT

Ce district qui a une étendue au moins de vingt lieues, est administré par le R. P. Léon de Notre-Dame du Mont Carmel, carme déchaussé, missionnaire jeune, actif et intelligent. Cottayam, qui donne son nom au district, est une ville du royaume de Travancore, le centre du protestantisme, du jacobitisme ou nestorianisme, ainsi que du paganisme au diocèse de Vérapoly.

Ce district a été particulièrement désolé, cette année, par la famine et le choléra. La famine fut occasionnée ici, non pas comme au nord de l'Inde, par la sécheresse, mais au contraire par l'abondance des pluies : quatre inondations successives emportèrent toute la moisson de riz, unique nourriture des pauvres Malabaraïs, balayèrent leurs huttes de feuillages et emportèrent les petites églises, bâties sans fondements solides.

De toutes parts, écrit le R. P. Léon au Procureur général des missions malabaraïses à Ypres, les païens accourent, implorant le salut du corps et de l'âme. Faites connaître, je vous en prie, aux riches de la Belgique, notre extrême détresse, afin que quelque âme généreuse vienne à notre secours. Il n'est impossible de mettre un pied hors de la maison, sans être assailli par une foule immense de mendiants, qui me supplient avec larmes de les soulager dans les cruelles tortures de la faim. Le bon missionnaire assure (et il oserait l'attester, dit-il, sous serment) qu'il en a vu qui n'avaient rien mangé depuis deux, trois et même cinq jours.

Le zèle religieux en profita pour faire autant de conversions que possible. Beaucoup d'adultes et surtout d'enfants sont morts après avoir reçu la grâce du baptême et sont devenus des intercesseurs auprès de Dieu pour leurs bienfaiteurs et pour leurs bienfaitrices de Belgique, qui contribuent par leurs aumônes à l'œuvre de la conversion des pauvres Malabaraïs. Parmi ces derniers le P. Léon cite surtout plusieurs lépreux. Il y en a vingt qui reçoivent de lui chaque jour une aumône. Une petite allocation mensuelle lui est accordée dans ce but par le zéléateur de nos missions à Ypres. Plusieurs de ces lépreux sont morts naguère et sont allés jouir avec saint Lazare, de la gloire et des délices éternelles, après avoir été dans leur vie un objet d'horreur et la proie des plus cruelles souffrances. Leur corps, surtout les dernières semaines avant leur mort, était dans un état d'horrible putréfaction.

II. — LE PETIT PAÏEN ENFANT DE MARIE

Il y a quelques mois, le R. P. Léon remarqua parmi les pauvres enfants abandonnés un gentil petit garçon de 9 à 10 ans. Croyant qu'il n'avait ni père ni mère, il l'adopta parmi les orphelins de la mission du Carmel. Quelques jours plus tard, une femme païenne, accompagnée de douze hommes, se présenta devant le Père et réclama son enfant. C'était la mère du jeune garçon ; son père était mort peu auparavant. Les Turcs probablement avaient offert de l'argent à la païenne pour l'achat de son enfant, car les Mahométans au Malabar ne laissent échapper aucune occasion de faire des prosélytes.

Comme le missionnaire faisait quelques instances pour retenir l'enfant, la femme devint furieuse, comme une démoniaque. Le religieux déclara alors qu'il livrerait le garçon, si celui-ci la reconnaissait pour sa mère et voulait la suivre ; il ordonna donc d'amener l'enfant, mais on ne le trouva nulle part. Le missionnaire commanda alors aux païens de s'en aller, que l'enfant n'était plus chez lui, qu'il s'était encouru. Ils n'en crurent rien, et la mère ainsi que les autres déclarèrent qu'ils ne s'en iraient pas sans le petit garçon. Là-dessus le Père ordonna de nouvelles recherches dans sa maison, et enfin on trouva le jeune païen dans le bazar de l'orphelinat, caché derrière des caisses vides, à genoux et en prière devant une petite image de Notre-Dame du Mont Carmel. On l'annonça au Père, qui se rendit aussitôt auprès de l'enfant et lui demanda s'il voulait s'en aller et accompagner sa mère. Le petit garçon montra du doigt l'image de Marie : « Cette femme, dit-il, est maintenant ma mère ; je suis ici chez moi, je ne » m'en irai pas. — Bien, cher enfant, répartit le religieux, ne crains rien, je ne te » ferai pas partir : mais accompagne-moi et dis aux païens ce que tu viens de me » dire. » — A ces paroles le courage du jeune enfant se ranima et il suivit le missionnaire. Quand la mère entendit le langage résolu de son fils et sa déclaration ferme de ne pas vouloir la suivre, elle éclata en sanglots et maudit le Père par tous les dieux de l'Inde et les diables de l'enfer. Le religieux la laissa terminer sa litanie puis prenant l'enfant par la main, et l'introduisant de nouveau à notre orphelinat, il ordonna aux païens de se retirer, sinon qu'il allait les faire dénoncer à la police. Effrayés par ces paroles, ils se retirèrent.

Quelques jours plus tard ils revinrent et déclarèrent au missionnaire que, s'il ne leur livrait pas l'enfant, eux-mêmes allaient le dénoncer à la Cour. Le Père leur répondit comme la première fois que l'enfant était libre de s'en aller, mais que s'il persistait à ne pas vouloir les accompagner, lui ne pouvait pas forcer le petit garçon à quitter sa maison. On alla donc le chercher, et on trouva le jeune païen comme la première fois, aux pieds de la Sainte Vierge, murmurant à voix basse des prières à sa façon. Pour obéir au Père il se présenta de nouveau devant sa mère, et d'un ton plus ferme encore qu'auparavant, il lui déclara qu'il ne quitterait jamais cette maison. « Je veux devenir » catholique, ajouta-t-il, et puis je prierai pour votre conversion et celle de toute notre » famille. » — La mère et ceux qui l'accompagnaient, stupéfaits de l'énergie du jeune enfant, se retirèrent alors et ne reparurent plus.

Deux mois plus tard, vers la fin de mai dernier, le petit garçon fut baptisé à l'orphe-

linat du Carmel et reçut le nom d'Albert. Après son baptême, il continua ses ferventes prières à la Reine du Carmel pour la conversion de sa mère ; c'est en voyant les autres enfants de l'orphelinat, ceux qui étaient catholiques depuis quelque temps, prier, le matin, le midi et le soir, devant l'image de la Sainte Vierge, qu'il avait appris, étant encore païen, à supplier Marie qu'elle l'adoptât pour son enfant, et qu'elle ne permit pas qu'on le forçât à quitter l'asile où il trouvait tant de bonheur. La Sainte Vierge avait exaucé la prière du petit païen, et devenu chrétien, elle combla tous ses vœux. Au mois de juillet dernier, la mère vint implorer auprès du P. Léon son pardon, pour la peine qu'elle lui avait causée et elle sollicita la grâce du baptême pour elle-même et pour ses deux petites filles, les sœurs d'Albert. Le missionnaire acquiesça bien volontiers à ses desirs ; elle apprit les prières des chrétiens, et fut baptisée il y a quelques semaines ; depuis lors elle se conduit comme une fervente catholique. Albert est au comble de la joie et de la reconnaissance envers l'auguste Reine du ciel, qu'il appelle son unique et vraie mère. Ses deux jeunes sœurs, après leur baptême, ont été adoptées à l'orphelinat de Saint-Joseph, dirigé par nos Sœurs Carmélites Tierçaires à Cottayam.

MISSION DE BAGDAD

Le XX^e Siècle, journal catholique de Bruxelles, publiait le 9 novembre dernier, les lignes suivantes. Nous nous empressons de les reproduire en exprimant l'espoir que nous recevrons bientôt l'intéressante relation du voyage du R. P. Marie-Joseph, afin de la donner *in extenso* à nos lecteurs.

Sacrifice d'un missionnaire.

Les *Missions catholiques* publient le récit d'un voyage du R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, Carme déchaussé, supérieur de la mission de Bagdad. Parlant de cette ville, qui a joué jadis un si grand rôle, le R. P. Marie-Joseph rappelle les terribles épidémies qui l'ont ravagée, et il est amené à raconter comment un missionnaire a fait le sacrifice de sa vie pour obtenir de Dieu la cessation du choléra :

« Outre les pestes terribles de 1773, de 1831 et de 1877, Bagdad fut encore décimée par deux grandes épidémies de choléra en 1846 et en 1889. Les familles chrétiennes parlent encore du sacrifice héroïque par lequel le P. Alphonse, Carme déchaussé, supérieur de la mission, obtint du ciel la cessation du fléau. Le choléra avait fait son apparition au commencement du mois d'août ; la grande chaleur accélérât ses ravages ; les habitants mouraient par milliers, la panique devenait générale.

» Le P. Alphonse se multipliait auprès des mourants ; mais, le cœur désolé par le spectacle lamentable qu'il avait sous les yeux, il supplia instamment Notre-Seigneur d'accepter le sacrifice de sa vie pour sauver celle de tant d'infortunés. Le 20 septembre, à la fin de sa messe, il se retourna vers les assistants, le visage rayonnant, et leur dit : « Mes Frères, reprenez courage, le choléra va prendre fin. Il mourra encore une personne bien connue à Bagdad ; ce sera la dernière victime. » Le lendemain il était frappé

et il mourut le 2 octobre, quarante-huit heures après sa prédiction. Il fut, en effet, cette dernière victime : l'épidémie disparut complètement. La mémoire du P. Alphonse est encore vénérée par les chrétiens de Bagdad comme celle d'un saint.

FAITS DIVERS

Encore une nouvelle installation de la statue de l'Enfant Jésus de Prague. — Nous recevons du couvent des Carmélites d'Alost la communication suivante :

Gloire soit à jamais rendue à l'*Enfant Jésus miraculeux de Prague*, qui vient de faire éclater sa munificence envers notre humble Carmel d'Alost. Depuis longtemps nous étions si désireuses de faire écho aux touchantes expansions de la piété envers le divin Enfant, dont les *Chroniques* entretiennent si souvent ses lecteurs ; nous aussi, nous aurions tant aimé installer solennellement, comme tant d'autres Carmels, la statue de l'*Enfant Jésus de Prague* dans notre chapelle. Et voilà que tout à coup, par un concours de circonstances toutes providentielles et qu'il serait trop long de relater, nous fûmes mises en possession d'une superbe statue de ce divin Enfant, vraiment digne d'être offerte à la vénération du public. Assigner à notre cher petit Jésus une place appropriée dans notre chapelle ; organiser une cérémonie d'installation aussi dévotieuse que possible, fut affaire bien vite conclue.

La fête fut fixée au lundi, 18 octobre, à 9 heures du matin ; le T. R. M. Raemdonck, cure-doyen d'Alost, accepta, avec grande générosité de cœur, l'offre que nous lui avions faite de venir présider notre cérémonie et de chanter la messe solennelle.

La chapelle reçut pour la circonstance une superbe décoration qui charmait et édifiait les regards. Au milieu du sanctuaire se dressait un magnifique trône, orné de fleurs et tout étincelant de lumières. Du haut de ce trône, l'*Enfant Jésus de Prague* semblait regarder, avec toutes les tendresses de son ineffable bonté, la pieuse assistance qui venait se presser à ses pieds.

Longtemps avant l'heure assignée pour la cérémonie, une foule avide de recevoir les prémices des bénédictions du divin Enfant, avait envahi la chapelle, et ne pouvait se désister de contempler la physionomie si douce et si attrayante de ce cher petit Jésus qui, en ce beau jour, attirait irrésistiblement tous les cœurs.

Monsieur le Doyen commença la cérémonie par la bénédiction de la statue. On sait que, dans les formules liturgiques employées pour bénir les statues, les dignitaires ecclésiastiques demandent que tous ceux qui honoreront ces statues reçoivent la grâce ici-bas et la gloire éternelle dans l'autre vie. Puisse l'Enfant Jésus accorder cette immense faveur à tous les fidèles d'Alost !

La messe solennelle très bien exécutée suivit aussitôt. Après l'Évangile, le R. P. Jean

de la Croix, carme déchaussé de Gand, monta en chaire et, dans une touchante allocution, fit admirablement ressortir toutes les tendresses du cœur de l'Enfant Dieu, qui ne désire rien tant que de se communiquer aux hommes et ne demande en retour que leur affection. L'orateur termina son discours par un trait qui toucha vivement son auditoire. « Un petit enfant était aux prises avec la mort, dit-il ; ses parents, après » avoir épuisé en vain toutes les ressources de l'art, firent une fervente neuvaine à » l'*Enfant Jésus de Prague*. Leur espoir ne fut pas déçu : au bout de la neuvaine, » l'enfant fut ramené des portes du tombeau à une santé parfaite. Voulez-vous que je » vous dise où est actuellement le petit miraculé ? Le voici au milieu de vous. »

Tous les regards se portèrent sur un joli petit garçon, âgé de cinq ans, dont la fraîche physionomie accusait une santé parfaite : c'était le cher petit protégé de l'*Enfant Jésus de Prague*, un exemple vivant de son ineffable protection.

La messe finie, le prédicateur vint s'agenouiller au pied du trône de l'*Enfant Jésus de Prague*, et là, dans un langage tout empreint de piété et d'émotion, consacra au divin Enfant la foule compacte et recueillie, qui remplissait la chapelle. C'était vraiment le moment bien choisi : les cœurs étaient admirablement préparés à recevoir les effusions de grâces que l'Enfant Jésus était prêt à répandre avec la plus abondante profusion, après une telle fête.

Comme corollaire de cette charmante fête, le R. P. Jean de la Croix annonça que les Carmélites, pleines de reconnaissance, ne pouvaient congédier les fidèles, qui s'étaient rendus avec tant d'empressement à l'inauguration de leur statue, sans les gratifier d'un petit souvenir de l'Enfant Jésus. Alors il les invita à s'approcher du banc de communion et leur distribua de petits chapelets, des médailles, des images de l'*Enfant Jésus de Prague*. Tous regagnèrent leur demeure, le cœur heureux et fort édifié, et se promettant bien de ne laisser passer aucun jour de leur vie sans rendre leurs hommages au doux et miséricordieux *Enfant Jésus de Prague*.

Carmel d'Alost, le 9 novembre 1897.

*
* *

GRACES OBTENUES.

Révérend Père,

Veuillez, je vous prie, insérer dans la nomenclature incessante des faveurs extraordinaires attribuées à l'Enfant Jésus de Prague la guérison de notre chère Mère Prieure.

Le 2 août, vers le soir, notre mère fut prise tout d'un coup d'une hémoptysie, qui alla en s'aggravant. Le sang coula à flots et nous crûmes urgent d'appeler à la fois le médecin du corps et celui de l'âme. Le premier parvint à arrêter le sang et le second soulagea la patiente en lui administrant les derniers sacrements.

Le lendemain, toutefois, une crise survint plus violente que les premières et les caillots de sang faillirent étouffer notre bonne Mère. Tous les symptômes de la mort se dessinèrent sur ses traits et l'on récita tour à tour les prières des agonisants et des

supplications à l'Enfant Jésus. Après quelques minutes la mourante revint à la vie, et peu à peu tout danger disparut. C'est alors que notre Mère Prieure promit de donner une statue du Saint Enfant Jésus de Prague à l'église paroissiale, comme *ex-voto* de reconnaissance pour sa guérison, que toutes nous attribuâmes à ce tout-puissant thaumaturge. De plus, comme expression publique de la confiance universelle, l'image de l'Enfant divin honore dans notre chapelle, tut, quelques jours après, solennellement portée, au milieu d'une foule de personnes pieuses, vers une chapelle située à deux kilomètres du village. Depuis lors, la convalescence de notre chère Prieure s'accrut de jour en jour et à l'heure qu'il est, sa santé se trouve pleinement rétablie.

Inutile de vous dire, Révérend Père, que cette guérison qui a déconcerté l'art et réjoui tous les cœurs, a singulièrement ravivé la dévotion si douce et si réconfortante à Celui qui témoigne aujourd'hui le légitime désir d'être aimé et invoqué sous la forme touchante d'un enfant.

Veuillez agréer, Révérend Père, avec mes remerciements anticipés, l'hommage de mon religieux respect en Jésus-Christ.

SŒUR MARIE-LUDGARDE
des Dames de Saint-Nicolas.

Sweveghem (près Courtrai), 9 novembre 1897.

*
* *

Reconnaissance à l'Enfant Jésus de Prague.

La personne qui a demandé trois neuvaines pour trois grâces a été exaucée pour deux. On peut en faire part dans les *Chroniques*. Remerciements pour les prières.

2 novembre 1897.

*
* *

Mieux vaut tard que jamais. — Nous retrouvons ce récit déjà ancien, nous ne voulons pas en priver nos lecteurs.

Mon Révérend Père,

Je viens vous prier de vouloir bien insérer dans la *Revue du Carmel* la relation suivante, afin de témoigner ainsi notre reconnaissance au divin Enfant Jésus de Prague, pour la grâce insigne qu'il a bien voulu nous accorder.

Le vénérable aumônier de la maison, s'étant par accident gravement brûlé la figure et les mains (en novembre dernier), était dans un état alarmant à cause de son grand âge (84 ans). Une forte fièvre, des vomissements, impossible de prendre aucune nourriture : les plaies, aux mains surtout, étaient si graves que déjà elles étaient remplies de vers et le médecin ne cachait pas ses appréhensions. Les Sœurs commencèrent alors une fervente neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague, très honoré au noviciat ; dès les premiers jours de la neuvaine, un mieux sensible se déclara et la guérison fit de si rapides progrès, qu'on put la considérer comme merveilleuse. En effet, quelques

semaines après, le saint prêtre, pénétré de reconnaissance, reprit ses fonctions, ce qu'il continue depuis, sans aucune interruption, malgré la rigueur de l'hiver.

Veuillez, mon Révérend Père, agréer l'expression de notre religieux et profond respect.

Pour la Mère supérieure,
Sœur SAINT-PAUL.

*
* *

Traits du Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel.

Une pauvre femme, nommée Marie, s'était livrée dès le bas âge à tous les vices ; contrainte de se retirer en dehors du village, dans une mesure abandonnée, elle y mourut enfin sans se repentir. Or, il y avait aux environs une religieuse en grande réputation de vertu, et qui consacrait de longues heures au soulagement des âmes du purgatoire ; elle ne songea pas plus que les autres à la pécheresse defunte. Un jour que Sœur Catherine était en prière, un spectre environné de flammes lui apparut, implorant son secours.

— Et qui êtes-vous ? demanda la religieuse.

— Je suis la pécheresse Marie, chassée de la ville et morte il y a quatre ans.

— Quoi, s'écria Catherine, tu es sauvée ?

— Oui, je le suis, par la miséricorde de la Très Sainte Vierge, dont j'ai porté le nom et les livrées. Quand je me vis près de mourir, abandonnée et méprisée de tout le monde, j'ai dit à la sainte Mère de Dieu : « Je suis délaissée, ô Vous, espérance des désespérés, ayez pitié de moi. » J'ai fait un acte de contrition de tout mon cœur, Marie a tenu sa promesse ; encore quelques messes, et le Ciel m'est ouvert, car celui qui meurt revêtu des livrées de Marie ne souffrira pas les flammes éternelles.

L'un des abonnés aux *Lettres curieuses et édifiantes* nous ayant raconté le trait suivant qu'il a communiqué aux rédacteurs, nous sommes heureux de le reproduire ici, à l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Un missionnaire chinois, sollicité par un malade qui demandait instamment le baptême, crut devoir retarder cette grâce à cause de l'ignorance du catéchumène dont les dispositions paraissaient d'ailleurs assez douteuses. Comme il dut s'éloigner, le catéchiste, chargé de l'instruction du malade, devait lui administrer le baptême en cas de mort. En effet, le moribond parut bientôt en danger et fit appeler le catéchiste. Dans les accès douloureux de la fièvre et des accidents cérébraux, le malade constamment agité tenait le visage hors du lit et penché en avant ; dans cette posture, l'eau versée sur la tête glisse sur les cheveux et le catéchiste se demande si elle a bien touché la peau. Cependant, soit respect humain, soit hésitation naturelle, il tarde à recommencer ; peu à peu le catéchiste se rassure, il passe le Scapulaire au cou du moribond, et oublie enfin le doute qui avait d'abord fatigué son esprit. Tous les jours, les chrétiens se rendaient au lit du malade, ils récitaient les prières, et l'agonisant, la mort sur les lèvres, semblait ne pas pouvoir rendre le dernier soupir. « Il attend quelque chose

pour trépasser », disaient les chrétiens. Un jour, le catéchiste entendit cette parole et se demanda enfin si le baptême avait été valide. L'agonie se prolongeant toujours, il se décidait à recommencer sous condition, et cette fois, écartant les cheveux, il s'assura que l'eau coulait sur la tête du malade. A peine l'ablution était-elle terminée que le nouveau chrétien expirait doucement, à la grande reconnaissance des fidèles qui, tous, admiraient une fois de plus la maternelle intervention de Marie : la Sainte Vierge n'avait pas permis qu'un homme revêtu du Scapulaire quittât ce monde sans baptême.

*
* *

Trait de la protection de Saint Joseph.

Ce fait s'est passé l'année dernière, à Madagascar, pendant le mois de mars 1894. Le héros du récit s'appelle Joseph. Maître d'école tout dévoué et catéchiste très zélé de la Mission catholique depuis près de vingt ans, Joseph tomba très gravement malade au mois de février 1894. Le 11 mars, il avait reçu les derniers sacrements, et le 14 sa famille éplorée n'attendait plus que son dernier soupir, quand arriva l'événement raconté par lui-même en ces termes au R. P. Berthieu, missionnaire de Madagascar :

« Ma femme et mes enfants sanglotaient à mes côtés ; la famille remplissait la maison et récitait sans cesse le chapelet, mais je n'entendais rien de tout cela. Tout mon corps, dit-on, était glacé. Voilà que vers les quatre heures paraît tout à coup devant moi un vénérable vieillard, sans que j'ai pu voir d'où il venait ; il portait un costume sombre (Joseph a reconnu plus tard le portrait de ce vieillard dans une grande image de saint Joseph qui est dans plusieurs de nos églises). Ce vieillard me dit :

« Lève-toi, et aie pleine confiance en moi, car tu en as vraiment trop peu. Et cependant je viens pour te guérir à cause des larmes de ta femme et de tes enfants. Va tout de suite à l'église en portant l'image de la Sainte Vierge ; que toute la famille se mette en rang et chante en chemin le *Parce, Domine*. Une fois à l'église, qu'on lise un chapitre du Mois de saint Joseph. A ces conditions tu seras guéri. »

« A ce langage, pris d'un saisissement subit, je m'éveille et je m'écrie :

« — Conduisez-moi vite à l'église. »

« Mais la famille refuse.

« — C'est impossible, me dit-on ; il fait du vent, le temps est trop mauvais. »

« — Il le faut absolument, répliquai-je, si vous voulez que je vive. »

« Enfin, sur les instances de deux de mes neveux, jeunes gens pleins de foi, ma demande est acceptée. On réunit à la hâte tous les chrétiens du village ; on m'habille, on me met les souliers, et ma femme elle-même, bien que très malade, veut me suivre et me suit en effet. On se met en rang, et puis on marche avec l'image de la Sainte Vierge et au chant du *Parce, Domine*. Il y avait là soixante-quatre chrétiens réunis.

» Il serait difficile de dépeindre l'étonnement des voyageurs, arrêtés dans le village pour y passer la nuit, en apprenant et en voyant que le malade, autour duquel était réunie tout à l'heure une foule nombreuse attendant son dernier soupir, est là debout

et marche. Plusieurs d'entre eux suivent le cortège jusqu'à l'église. Quand nous y fûmes arrivés, on lut le chapitre XIV du Mois de saint Joseph, et on récita une dizaine du chapelet. Au retour de l'église, les chants d'actions de grâces retentissent dans tout le village. J'étais complètement guéri. Pendant presque toute la nuit, prières vocales, litanies de la Sainte Vierge et chants religieux de toute sorte se succèdent et se répètent avec un entrain admirable; car tous les cœurs sont dans la joie. Depuis ce moment jusqu'à ce jour je n'ai plus ressenti les atteintes de mon mal.

» Voilà, mon cher Père, une nouvelle que je ne pouvais vous laisser ignorer.

» Ainsi dit,

» JOSEPH, votre indigne serviteur. »

J'ajoute comme conclusion que la santé de Joseph s'est parfaitement maintenue et même affermie depuis lors, et que sa femme aussi est bien guérie. Grâces en soient rendues à saint Joseph !

J. BERTHIEU, S. J.

ÉCHOS DE PARTOUT

Nous lisons dans le journal : *Il Vero Guelfo* de Naples, à la date du 31 octobre :

Torre del Greco, 25 octobre. — **La rentrée des Pères Carmes déchaussés dans leur église.** — Dimanche dernier fut un jour d'allégresse pour la ville de Torre del Greco (1); il vit, en effet, les Pères Carmes déchaussés rentrer après trente ans dans leur église d'où les avait chassés la loi de suppression des corporations religieuses. L'église de Sainte-Thérèse avait été restaurée grâce à la générosité de la comtesse Teresa Revertera Piscicelli et au zèle d'un comité constitué *ad hoc*, sous la présidence du sénateur Calcagno, et qui avait trouvé dans le peuple un concours dévoué. La cérémonie offrit aux yeux des assistants un spectacle tout à la fois grandiose et émouvant. Le Très Saint Sacrement, pris à l'église paroissiale, fut transporté en grande solennité, escorté d'une longue procession de religieux et de fidèles; on remarquait entr'autres une députation du Tiers-Ordre du Carmel, établi à Sainte Thérèse al Museo, et à Chiaia à Naples, le chapitre de la Collégiale et toutes les confréries de Torre del Greco. Après la cérémonie et la bénédiction du Saint Sacrement donnée par le curé, notre archevêque bien-aimé prononça un discours qui émut tous les cœurs. Il avait devant lui le syndic et le conseil municipal, l'aristocratie et une grande partie du peuple. Il s'inspira des pensées que suggéraient les deux statues placées de chaque côté de l'autel, à savoir celle du prophète Elie et celle de sainte Thérèse. Sainte Thérèse, dit-il, avait coutume de dire durant sa vie qu'elle avait besoin de souffrir. Ses fils pour

(1) Ville d'Italie à 12 kilomètres de Naples, sur le golfe de ce nom, 27,000 habitants.

raient en dire autant. Depuis trente ans ils ont souffert de l'injuste expulsion qui les chassa de ce saint asile. Maintenant ils y reviennent en triomphe et ainsi ils montrent une fois de plus que l'Eglise de Dieu, toujours battue par la tempête des persécutions, en sort toujours victorieuse. Venant alors au prophète Elie, fondateur de l'Ordre des Carmes, il fit remarquer que nos temps actuels ressemblent fort à ceux où vivait le prophète, temps de corruption et d'apostasie où les autels du vrai Dieu sont détruits ou abandonnés. Le saint prophète, pour rappeler le peuple au culte véritable, fit tomber le feu du ciel et éclater d'autres châtimens divins. Heureusement à notre époque le bon Dieu ne veut point recourir à des mesures si sévères. Il conclut par une ardente exhortation à son peuple ; lui demandant de ne jamais oublier cet heureux jour où le Seigneur fait revivre au sein du peuple torrésien le double esprit d'Elie et de sainte Thérèse. C'est par le moyen des Carmes, enfans de ces saints, que Dieu leur accorde ce bienfait, qu'ils coopèrent à cette grâce et qu'ils mettent à profit le zèle des religieux qui leur sont rendus. — La fête se termine au milieu d'un immense enthousiasme laissant en nos cœurs un impérissable souvenir.

*
* *

Lille (France). — Souvenirs de famille... Extrait d'une lettre particulière...

... Les Sœurs de l'Enfant-Jésus qui occupent l'ancien couvent de nos Pères Carmes déchaussés, rue de Thionville (autrefois rue des Carmes), viennent de nous donner un scapulaire qu'elles ont pris dans le caveau de nos Pères sur le corps réduit en poussière du R. P. Gonzalve, mort en 1646 ; la religieuse qui l'a retiré du sépulchre est venue avant-hier me donner quelques détails ; ce scapulaire était comme collé à la poitrine du religieux ; pour l'avoir, elle a tiré un morceau de chair qui y était adhérent et qu'elle nous a apporté avec le scapulaire. Une petite croix (de Caravaque) y était attachée ; le fil étant entièrement consumé, la petite croix avait glissé ; les religieuses l'ont prise aussi et l'on voit très bien sur le scapulaire la place où elle était cousue.

De plus, les bonnes Sœurs viennent de nous envoyer la croix qui était dans ce cimetière souterrain. Elle est haute d'un mètre et demi environ ; à trois crochets qui se trouvent au pied, on constate qu'elle était scellée dans un piédestal. Elle est en fer grossièrement forge, ce sont comme deux barreaux cassés formant croix ; aux extrémités des bras et au sommet il y a une boule en fer, le tout est très haut ; malgré cela, cette croix nous est infiniment précieuse.

C'est ce même sentiment de fraternelle charité qui a poussé le P. Léon-Marie, alors qu'il était Prieur, à demander à l'autorité militaire une vieille statue de S. Joseph qui se trouvait dans une niche du jardin de notre ancien couvent de Bruxelles. Cette maison, vendue lors de la grande révolution, fut transformée en prison, mais dernièrement elle fut achetée par le département de la guerre qui la démolit et va construire une caserne sur son emplacement. Or, dans une niche au jardin était restée à travers toutes les vicissitudes des temps une vieille statue de saint Joseph, bien abîmée, mais d'autant plus précieuse. Le Père Prieur la demanda et elle lui fut immédiatement et gracieuse-

ment accordée. Maintenant, bien restaurée, elle se trouve dans un des couloirs du nouveau couvent, et si elle n'a pas le mérite d'une œuvre artistique, elle a le parfum qu'exhalent les vieux souvenirs de famille.

*
* *

Heureuse rencontre à Paris du P. Gérard (Beccaro) grand fondateur de la Ligue eucharistique et de la sœur du P. Hermann, en religion le P. Augustin Marie du Très Saint-Sacrement. *L'Aurora*, organe de la sainte Ligue, publie la vie du saint religieux qui a tant aimé Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, de sorte que ç'a été une vraie joie pour le P. Gérard de pouvoir causer du P. Augustin-Marie à qui il a voué une si grande vénération. Voici la lettre dans laquelle le P. Gérard raconte son heureuse rencontre.

Paris, le 4 octobre 1897.

Mon très cher Père Spiridion,

Parmi les meilleurs souvenirs de ma vie, je devrai compter certainement mon voyage à travers la France : j'y ai goûté des joies si pures que je dois en remercier avec émotion le bon Dieu.

Aujourd'hui j'ai eu la douce surprise de rencontrer M^{me} de Raunheim, la pieuse et sainte sœur du vénéré P. Hermann, dont la vie, racontée par *L'Aurora*, est si goûtée de nos lecteurs. J'ai reconnu à ses traits l'ange que nous avons eu comme frère au Carmel. Durant toute une heure de sainte conversation elle m'a parlé de lui avec une émotion profonde ; pour elle c'était plus qu'un frère, c'était un ange qui a passé à ses côtés, en laissant tomber sur elle un sourire.

Pour moi, j'ai appris alors bien des pages ignorées de la vie intime du P. Herman, pages émouvantes respirant toutes le parfum sacré des vertus les plus angeliques. Le jour viendra, j'espère, où nous pourrons publier, pour l'édification de nos lecteurs, ces pages encore inédites de la vie de notre vénéré Père. La pieuse dame m'a fait cadeau d'un portrait d'Hermann à 12 ans ; c'était un ange. Il ne pouvait rester juif. Elle m'a offert ensuite plusieurs autographes de Litiz, des cardinaux Manning et Wiseman, du P. Faber et, cadeau précieux entre tous, différentes lettres intimes où Hermann laisse exhaler la douce piété de sa belle âme. Enfin elle m'a donné une composition musicale écrite de sa main, *Le Pain vivant*, œuvre digne de l'artiste et du saint. En sortant de cette visite il me semblait qu'Hermann bénissait du haut du ciel mes pauvres fatigues...

ERRATA. — Dans le dernier numéro, dans la note si pleine d'intérêt que nous avons communiquée à nos lecteurs sous le titre *Variétés*, plusieurs fautes se sont glissées. Nous tenons à les rectifier.

Donc page 391, à la 29^e ligne, au lieu de page 403 il faut lire 105. Quatre lignes plus bas est une faute plus lourde : il se trouve : Théophile nous dit ces vers et donna l'interprétation. Or, il faut : *Théophile, dit Sécère, en donna l'interprétation... reperta est inscriptio quæ tria O habere et quam, inquit Severus, interpretatus est.* Enfin, page 392, ligne 5, S. Athanase fut le 20^e et non le 28^e.

V A R I É T É S

GLOIRE A MARIE

Les roses clartés de l'aube matinale commençaient à peine à dorer l'horizon, aucun bruit ne troublait le silence dans lequel la terre, encore endormie, semblait enveloppée. Cependant, l'humble chaumière de Matthieu Rolland était remplie de voisines obligantes et curieuses qui s'agitaient, causant à voix basse.

C'est que Jeanne Rolland, la jeune épousée, venait de mettre au monde son premier-né, et que sa vie, celle de son enfant, ne tenaient plus qu'à un fil ténu et fragile.

La malheureuse femme, pâle et affaissée, gisait immobile, à moitié évanouie, au fond du grand lit ; à côté d'elle, une pauvre petite créature, qu'aucun souffle ne paraissait animer, était couchée sur un oreiller, la face décolorée, les lèvres bleues et contractées.

Dans un coin, Matthieu pleurait.

Ce fils, qui d'avance avait fait son orgueil, allait-il lui être enlevé à l'heure même de sa naissance ?

Un sanglot déchirant s'échappa de sa gorge, dominant le susurrement des conversations que les femmes échangeaient entre elles.

Ce bruit tira Jeanne de son engourdissement.

« Matthieu ! » fit-elle d'une voix imperceptible.

Matthieu s'approcha du lit.

« Matthieu ! répéta la jeune femme, je me sens bien mal. Ce pauvre, et elle désigna son enfant, n'est pas mieux avancé que moi ; va chercher monsieur le curé. »

Matthieu étouffa ses sanglots, et s'élança par la porte grande ouverte.

Quelques instants plus tard, il réapparaissait, accompagné du saint prêtre.

Les voisines se rangèrent respectueusement,

« Monsieur le curé ! » murmura la mère, avec un regard presque éteint déjà :

« Baptisez mon enfant. Puis alors, je ne craindrai plus de le voir mourir avant qu'il soit racheté de la faute originelle ; son père le portera à l'église. Là, vous le consacrerez à la bonne Vierge Marie. Selon sa sainte volonté, elle fera de mon fils ce qu'elle voudra, je le lui donne. »

Le curé s'empressa de déférer aux prières de Jeanne.

Mais, ô miracle.

A mesure que l'eau sainte coulait sur le front de l'enfant, la vie semblait s'infuser en lui. Ses traits se détendaient ; le sang circulait dans ses veines :

Lorsqu'il revint de l'église, il avait perdu ses apparences morbides, ses joues étaient roses, sa respiration égale.

Quant à la nouvelle accouchée, elle dormait calme et reposée, souriant dans son sommeil à quelque vision céleste.

Jeanne éleva Rolland dans les principes les plus stricts de la religion et de l'honneur. Elle en fit enfin un homme digne de la Mère céleste qu'elle lui avait donnée : l'enfant de Marie eut, dès ses premiers ans, la foi la plus entière en sa douce protectrice ; il ressentit pour elle l'amour le plus ardent.

Il n'était pas grand clerc ; et c'est à peine s'il savait signer son nom : mais il était brave et laborieux. Sa conduite était exemplaire, son dévouement sans égal, aussi ses parents, dont il était le meilleur soutien, attendaient-ils avec anxiété l'âge où le jour de la conscription arrive.

Rolland devait tirer au sort.

Ces faits, de tous les points exacts, se passaient à Aubrac (Aveyron), sous le règne du roi Louis-Philippe, c'est-à-dire à une époque où la loi militaire était différente de celle qui nous régit aujourd'hui.

Jeanne n'imita point les mères qui suppliaient Dieu d'épargner à leur fils les charges du service militaire. « Qu'il soit fait, Seigneur, comme vous le voudrez, disait-elle avec résignation.

» Seulement, accordez-moi que mon Rolland ne vous oublie jamais. Qu'il reste digne de vous et remplisse avec honneur le poste que vous lui aurez confié. »

Quant à Rolland, il ajoutait :

« Que peut-il, ô mon Dieu, m'arriver de fâcheux, puisque vous me gardez et que votre sainte Mère me protège. »

Il amena ce qu'on appelait alors un mauvais numéro, il fut désigné pour prendre part à la guerre algérienne (à cette époque dans toute son intensité).

« Mère, ne crains rien, dit-il en embrassant Jeanne, je reviendrai... et j'aurai fait mon devoir. »

En cela, il ne devait pas mentir, ainsi que ses états de service en font foi.

Il fut incorporé en qualité de clairon au 18^e bataillon de chasseurs à pied.

Dès les premiers engagements, il montra que, s'il savait prier avec foi, il savait aussi se battre avec vaillance.

Du reste, sa manière de procéder était fort simple. Au moment où l'action allait s'engager, il faisait un grand signe de croix, et adressait à la Vierge une fervente invocation, puis il marchait en avant avec toute la fougue de son vaillant cœur.

« A la grâce de Dieu ! » criait-il.

Et jamais il n'eut à s'en repentir. A Isly, le 14 août 1844, il fit, à la baïonnette, une trouée sanglante dans la masse ennemie. Il n'eut pas une égratignure. Mais tant de courage ne pouvait aller sans humanité, sans générosité.

Les fuyards s'élançaient de toutes parts ; les échos de la bataille allaient en s'affaiblissant.

Rolland aperçut un cheik blessé qui se traînait péniblement à terre ; le brave petit clairon, le cœur tout ému, s'approcha afin de secourir cet ennemi qu'il jugeait, à son image, loyal et bon.

Cependant, traîtreusement, le cheik sortit de sous son ample burnous un long pistolet et, l'appuyant presque sur la poitrine de Rolland, le chargea, pour ainsi dire à bout portant.

La sainte Vierge veillait.

La main défaillante du cheik ne put servir son infâme dessein. Le coup partit ; mais la balle dévia, et, alors que le cœur du généreux soldat eût dû être transpercé, son épaulette seule fut emportée.

Oh ! comme il pria le soir, au bivouac, avant de s'étendre sur la terre pour son court sommeil !

Pendant les mois qui suivirent, il ne s'épargna pas.

En 1845, vint la terrible journée de Sidi-Brahim.

Désespéré, enfiévré, il tint tête à l'ennemi avec un courage hors de pair.

La pensée qu'un de ses frères d'armes, un soldat pût fuir, le remplissait d'indignation.

Il avait brûlé sa dernière cartouche.

Que faire ?

Brisant la baguette de son fusil, il s'en servit en guise de projectiles.

Cette ressource suprême fut vite épuisée.

Alors, il s'élança à l'arme blanche.

Il frappait sans se lasser.

Cependant, entouré, écrasé par le nombre, il tomba au pouvoir de l'ennemi ; garrotté, maltraité, il arriva auprès d'Abd-el-Kader qui, abrité par un grand figuier, dirigeait l'action et en suivait les sanglantes péripéties,

La bataille continuait : terrible, sans merci.

A quelques pas, une compagnie tombée dans une embuscade, au fond d'un ravin, se défendait avec une énergie héroïque. Les Arabes tombaient comme des épis fauchés.

Hélas ! ils se renouvelaient sans cesse. Malgré tout, Abd-el-Kader était anxieux de voir se terminer cette hécatombe de ses troupes. « Sonne ! dit-il au petit clairon ; sonne ! pour que les Français cessent le feu. » Rolland lui lança un long regard. Puis, approchant son clairon de ses lèvres, il sonna avec furie, non pas la cessation du feu, mais les notes éclatantes de la charge.

Les cœurs des soldats assaillis tressaillirent.

Un secours leur arriverait-il ?

Fortifiés par l'espérance, ils s'élancent soudain avec l'impétuosité du flot poussé par la tempête. Ils brisent le cercle de fer qui les entoure ; ils parviennent à sortir du ravin et continuent jusqu'aux pieds de l'émir, leur moisson sanglante.

Ce fut leur dernier effort.

~ Ceux dont la mort ne voulut pas furent emmenés en captivité et désarmés.

Rolland subit sa destinée en vrai chrétien, sans plaintes, sans murmures. Fils de Marie, il compta sur son secours.

Lorsque les Arabes résolurent de massacrer leurs prisonniers, il eut comme une révélation du sort qui l'attendait, lui et ses compagnons.

Il recommanda à ceux-ci de veiller et de prier.

Hélas ! tous n'avaient pas son inaltérable confiance en la Providence !

Seul, il conserva l'espérance.

Cette espérance se trouva confirmée par la trouvaille qu'il fit d'un couteau à lame acérée, à manche solide.

Ce soir-là, il ne s'endormit pas. Bien lui en prit... A minuit, une grande clameur s'éleva furieuse, menaçante. Aussitôt, comme il ne manquait jamais de le faire à l'heure du danger, Rolland se signa, récita le « Souvenez-vous » et se précipita hors du gourbi.

Un Arabe vint lui barrer le passage ; il lui plongea son couteau dans la poitrine, et, sautant par dessus le cadavre, s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

La poursuite commença acharnée, furieuse. Rolland se hâtait. Une haie menace de l'arrêter. D'un bond, il la franchit sans être même effleuré par un coup de pointe de sabre qui eût dû le traverser de part en part.

Deux Arabes sautent après lui et parviennent à le saisir par la ceinture de son vêtement.

Le vêtement se déchire, les lambeaux restent aux mains des poursuivants, sa fuite recommence plus hâtive encore.

Le ciel semblait lui avoir donné des ailes. Désespérant de le saisir, les Arabes s'arrêtent, épaulent leurs fusils et font feu. Pas une balle ne porte, Rolland continue sa course folle. Enfin il atteint le sommet d'une colline abritée par un petit bois, il peut s'arrêter un instant. Cette halte lui fut cruelle.

Il dut assister, impuissant, à la scène qui se déroulait à quelques mètres au-dessous de lui...

Il entendit les cris d'angoisse de ses amis que les barbares égorgeaient, il vit s'allumer l'incendie qui devait consumer leurs cadavres ; il ne put voler à leur secours.

Il pria pour leurs âmes ; c'est tout ce qu'il lui fut permis de faire pour eux.

Quand les feux furent éteints, quand l'écho du dernier cri fut apaisé, quand le sacrifice enfin fut consommé, Rolland se mit en marche.

Après avoir traversé à la nage la Moulâïa, il s'enfonça dans les forêts, préférant affronter les bêtes féroces que la vengeance des barbares.

Pendant trois nuits, il erra à l'aventure, courant les plus grands dangers, n'ayant pour boussole et pour phare que la lumière des étoiles.

Le jour, il se cachait au plus profond des fourrés.

Il n'avait d'autre nourriture que quelques figues qu'il cueillait au passage, d'autre secours que la prière.

Le soir du troisième jour, meurtri, déchiré, accablé de fatigue, il se demandait s'il pourrait aller plus loin, s'il n'allait pas mourir là, à la lisière de cette forêt où il était parvenu.

Tout à coup deux Kabyles se dressèrent devant lui. Épuisé, sans armes, comment aurait-il pu se défendre ?

Il offrit son âme à Dieu et attendit.

L'un des Kabyles s'apprêtait à le frapper d'un coup de poignard. Mais le second saisit d'une main prompte le bras qui allait retomber et murmura quelques paroles à l'oreille de son compagnon.

Aussitôt, saisi, enserré de liens, Rolland est soulevé de terre et emporté.

Où le conduisait-on ?

A la mort ! Il n'était guère possible d'en douter,

Tout à coup, une sonnerie française frappe ses oreilles. Est-ce vrai ?...

Il ne pouvait en croire le témoignage de ses sens. Cela était pourtant.

Dans l'espoir d'une récompense, les deux Kabyles l'avaient conduit au camp français.

Est-il besoin de dire comment il fut accueilli. Acclamé par ses camarades, félicité par ses chefs, il reçut de tous des témoignages d'admiration, d'affection, qui le touchèrent jusqu'aux larmes. Quant aux sentiments qui le remuèrent lorsque le général attacha sur sa poitrine la croix de la légion d'honneur, il faudrait être bien éloquent pour les exprimer.

Pendant quelques jours il se reposa, il se soigna.

Quoi qu'il en soit, une pensée constante l'empêchait de goûter un instant de calme.

Il ne pouvait détacher son esprit de la scène de meurtre dont il avait été le témoin.

Les plaintes de ses amis retentissaient sans cesse à ses oreilles, pénétrant jusqu'à son cœur. Punir leurs infâmes meurtriers, se faire l'implacable justicier de ce crime abominable, tel était son vœu de toutes les minutes.

Un jour vint où une colonne fut désignée pour une expédition. Il demanda à faire partie de cette colonne.

Le jugeant encore trop faible, le colonel s'y opposa d'abord. Les instances de Rolland furent si vives que le colonel finit par céder.

Cependant, le petit clairon ne fut admis qu'à titre de volontaire.

Les chefs s'imaginaient qu'ainsi il pourrait mieux ménager ses forces renaissantes.

Il ne profita de la faveur qui lui était faite que pour risquer vingt fois sa vie.

Une après-midi à la suite d'un engagement qui avait eu lieu non loin des bords de la mer, il poursuivait avec quelques-uns de ses camarades, une petite troupe ennemie, qui, tout à coup, disparut à ses yeux.

Sans s'apercevoir qu'il avait devancé ses compagnons, il poursuivit cette troupe derrière la falaise qu'elle avait contournée.

Bientôt, par une fissure dans le rocher, Rolland aperçut une sorte de caverne où grouillait une multitude, sorte de fourmilière vivante.

Qu'a-t-il donc vu ?

Hé quoi ? Des képis français, les képis des martyrs de Sidi-Brahim sur des têtes des Kabyles !

Son cœur de brave ne put soutenir ce spectacle.

Tout son sang se précipitant, affluant au cerveau, d'un bond, il s'élance dans la grotte.

Tous les fusils sont dirigés sur lui, les projectiles volent autour de sa tête. « Sainte

Vierge ! O ma Mère » s'écrie-t-il. Et il parvient à s'adosser contre le roc. Une intervention céleste pouvait seule le défendre contre les balles que l'ennemi continuait à lui envoyer, tout en cherchant à s'emparer de sa personne.

Mais faisant de sa baïonnette une arme terrible. Rolland frappait, s'escrimait, chacun de ses coups taillant une blessure mortelle. Il se faisait un rempart de cadavres.

Combien de temps dura ce combat de géant ? A peine le temps nécessaire pour le raconter.

Lorsque ses camarades le rejoignirent, ils trouvèrent Rolland abrité par un amoncellement de morts et de mourants. Ses vêtements étaient couverts de sang, lacérés par les balles, brûlés par la poudre... il n'avait pas une seule blessure.

Le commandant de Lourmel, qui commandait le détachement, serra avec effusion les mains du vaillant soldat.

Le soir, rentrés au camp, le général Cavaignac ordonna qu'on lui ferait les honneurs du triomphe.

Le brave petit clairon fut placé sur un caisson d'artillerie, et promené sur le front des troupes rangées en bataille.

Une heure plus tard il dinait à la table de l'état-major.

— Vous êtes donc invulnérable ? lui dit le général.

— C'est, répondit l'enfant de Marie, c'est que je porte la livrée de Marie. N'est-ce pas la plus solide de toutes les cuirasses ? » Et, ouvrant sa tunique, il montra le scapulaire qu'il n'avait jamais cessé de porter.

Quelques mois plus tard, il allait à Aubrac, jouir d'un congé amplement mérité et rudement gagné.

Son père, sa mère l'attendaient, tout palpitants de joie.

Le regard de Jeanne surtout étincelait d'orgueil, de tendresse maternelle.

Rolland tomba dans ses bras.

« Je vous l'avais bien dit, mère, que je reviendrai ! »

La Sainte Vierge a gardé son fils.

Gloire à Marie.

C A L E N D R I E R

avec intentions de prières.

Patron du mois. — **S. Jean l'Évangéliste.**

Vertu „ — **La foi.**

1. **Mercredi.** — Octave de notre Père saint Jean de la Croix. — Intention : *Notre saint Ordre des Carmes déchaussés.*
2. **Judi.** — S^{te} Bibiane. = *Le Souverain Pontife.*
3. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S. François-Xavier. = *Les missions et les missionnaires des Indes.*

4. **Samedi.** — S^{te} Barbe, Martyre. = *Une bonne mort pour tous ceux qui lisent les Chroniques du Carmel.*
5. **Dimanche. Deuxième de l'Avent.** = *Nos supérieurs généraux.*
6. **Lundi.** — Translation de S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi. = *Les Carmélites.*
7. **Mardi.** — Veille de l'Immaculée Conception. — S. Ambroise, Evêque. = *Les universités et les collèges catholiques.*
8. **Mercredi.** — IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE. = *Toutes les âmes dévotes.*
9. **Jeudi.** — S. Nicolas, Evêque. = *Les évêques des diocèses où pénètrent nos Chroniques.*
10. **Vendredi.** — Translation à Lorette de la maison de la Sainte Vierge. = *Les familles chrétiennes.*
11. **Samedi.** — B. Franc, de l'Ordre. = *La conversion des pécheurs.*
12. **Dimanche. Troisième de l'Avent.** = *Les noviciats de l'Ordre.*
13. **Lundi.** — S^{te} Lucie, Martyre. = *La persévérance des novices.*
14. **Mardi.** — S. Spiridon, de l'Ordre. = *Les œuvres sociales.*
15. **Mercredi.** — Octave de l'Immaculée Conception. = *Le triomphe de Notre-Mère la Sainte-Eglise.*
16. **Jeudi.** — La B^{te} Marie des Anges, de l'Ordre. = *Les causes de béatification et de canonisation dans notre Ordre. — Premier jour de la neuvaine préparatoire à la Noël.*
17. **Vendredi.** — S. Eusèbe, Evêque et Martyr. = *Plusieurs malades.*
18. **Samedi.** — Attente de la naissance de Notre-Seigneur. = *Préparation à cette heureuse naissance.*
19. **Dimanche. Quatrième de l'Avent.** — *Toutes nos missions.*
20. **Lundi.** — S. Pierre Chrysologue, Evêque et Docteur. = *Les âmes du Purgatoire.*
21. **Mardi.** — S. Thomas, Apôtre. = *La grâce d'une foi vive pour nous tous.*
22. **Mercredi.** — De la Férie. = *Les affligés.*
23. **Jeudi.** — De la Férie. = *Des personnes très gênées dans leurs affaires temporelles.*
24. **Vendredi.** — Vigile de la Noël. = *Le Tiers-Ordre du Carmel.*
25. **Samedi.** — NOËL. — *Jour consacré à honorer le saint Enfant Jésus de Prague. = Les enfants de nos familles chrétiennes.*
26. **Dimanche.** — S. Etienne, Premier Martyr. = *Le don d'une Charité vraie qui nous fait prier pour nos ennemis.*
27. **Lundi.** — S. Jean, Apôtre et Evangéliste. = *L'extension de la dévotion au Sacré-Cœur.*
28. **Mardi.** — Les Saints Innocents. = *Tous les petits enfants.*
29. **Mercredi.** — S. Thomas de Cantorbéry, Martyr. = *La conversion de l'Angleterre.*
30. **Jeudi.** — Durant l'Octave de Noël. = *Les amis et bienfaiteurs du Carmel.*
31. **Vendredi.** — S. Sylvestre. = *Actions de grâces pour tous les bienfaits du mois et de l'année tout entière.*



TABLES GÉNÉRALES

DES

CHRONIQUES DU CARMEL

9^e ANNÉE : 1897

TABLES DES ARTICLES

JANVIER

	PAGES.
Son nom !	5
La Journée religieuse (<i>suite</i>)	8
Nécessité de l'oraison	10
Une page de l'histoire du Carmel en Belgique	13
Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse	20
Missions des Carmes déchaussés	21
Faits divers	24
Échos de partout	26
Nécrologie	32
Bibliographie	33
Petites fleurs du Carmel.	34
Calendrier	37

FÉVRIER

Acte officiel	41
Sur la connaissance de Dieu	42
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	46
Nécessité de l'oraison (<i>suite</i>)	53
Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse	56
Missions des Carmes déchaussés	57
Faits divers	65
Échos de partout	67
Nécrologie	70
Petites fleurs du Carmel.	72
Calendrier	73

MARS

La Déification de l'homme	77
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	81
La Préparation à l'Oraison	84
Les Enfants d'Élie et les restes d'Israël.	87
Saint Joseph et l'Ordre du Carmel.	90
Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse	92
Missions des Carmes déchaussés	93

	PAGES.
Faits divers	98
Échos de partout	103
Correspondance	105
Bibliographie	106
Petites fleurs du Carmel	107
Calendrier	109

AVRIL

La Passion et la Résurrection de Notre-Seigneur	113
La Déification de l'homme (<i>suite</i>)	115
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	119
La Préparation à l'Oraison (<i>suite</i>)	123
Saint Joseph et l'Ordre du Carmel (<i>suite</i>)	127
Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse	129
Missions des Carmes déchaussés	130
Faits divers	135
Échos de partout	138
Nécrologie	142
Bibliographie	142
Petites fleurs du Carmel	143
Calendrier	145

MAI

Le Mois de Marie	149
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	152
Les Carmes déchaussés et le culte de Saint Joseph à Liège	156
Sur la perfection	160
Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse	165
Missions des Carmes déchaussés	166
Faits divers	171
Échos de partout	176
Bibliographie	176
Petites fleurs du Carmel	179
Calendrier	181

JUIN

La Déification de l'homme (<i>suite et fin</i>)	185
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	188
La Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin	190
Sentences tirées des œuvres de notre Mère sainte Thérèse	200
Missions des Carmes déchaussés	201
Variétés	207
Faits divers	210
Échos de partout	214
Bulletin nécrologique	214
Petites fleurs du Carmel	215
Calendrier	217

JUILLET

PAGES.

Le Saint Scapulaire.	221
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie <i>(suite)</i>	228
Une Page de Sylveira	232
Prière inédite de Sainte Thérèse	236
Missions des Carmes déchaussés	237
Faits divers	243
Échos de partout	248
Nécrologie	250
Bibliographie	251
Petites fleurs du Carmel.	252
Calendrier	253

AOUT

La Transverbération du Cœur de Notre Mère Sainte Thérèse	257
La Blessure du Séraphin	263
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie <i>(suite)</i>	264
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	272
Missions des Carmes déchaussés	273
Faits divers	277
Echos de partout	284
Nécrologie	286
Petites fleurs du Carmel.	288
Calendrier	289

SEPTEMBRE

La Croix	293
Lys et Marguerite	300
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie <i>(suite)</i>	302
Méditation pour le jour de la fête de Saint Michel.	306
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	308
Missions des Carmes déchaussés	310
Faits divers	313
Echos de partout	316
Nécrologie	320
Bibliographie	322
Petites fleurs du Carmel.	323
Calendrier	325

OCTOBRE

	PAGES.
La Communion et la Post-Communion de la messe de Sainte Thérèse .	329
Sur l'activité intellectuelle	336
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	342
Missions des Carmes déchaussés	347
Faits divers	349
Echos de partout	354
Variétés	355
Nécrologie	357
Bibliographie	359
Calendrier	361

NOVEMBRE

Lettre du Révérend Père Général	365
Sur les passions en général	367
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	272
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	379
Missions des Carmes déchaussés	381
Faits divers	383
Echos de partout	386
Variétés	390
Petites fleurs du Carmel	395
Calendrier	397

DÉCEMBRE

Avis.	401
L'Incarnation	401
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie (<i>suite</i>)	404
Du temps où naquit Notre-Seigneur	410
A Dieu, les prémices de toutes choses	414
Missions des Carmes déchaussés	417
Faits divers	420
Echos de partout	425
Variétés	428
Calendrier	433



TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES

A

- A Dieu, les prémices de toutes choses*, 414.
Acte de consécration à Ste Thérèse, 335.
Acte officiel, 41.
Activité intellectuelle, 336.
Affabilité, 200.
Affections, 308, 379.
Anniversaire (25^e) de profession religieuse, 392.
Albert (Saint) grâce obtenue, 353.
Avis, 34, 401.
Aubel, grâce obtenue du saint Enfant Jésus, 136.

B

- Baynères de Bigorre*, Ste Jeanne de Toulouse, 317.
Beaune (France), 138.
Belgique. Mort du R. P. Hubert, 32; de M^{lle} de Montpellier, 70. — Grâces obtenues du saint Enfant Jésus de Prague. Saint-Nicolas (Waes), 66; Soumagne, 136; Aubel, 136; Namur, 279; Traits du Saint Scapulaire, 102. — Grâces obtenues de saint Joseph, 102. — Liège, 137.
Bibliographie. Direction spirituelle par M. l'abbé Chatel, 33. — Manuel du Tiers-Ordre, 33. — Manuel du saint Enfant Jésus de Prague, par M. l'abbé Chollet, 33, 143, 176. — Les Carmélites de Compiègne, 106. — La vie en images de notre sainte Mère Thérèse, 106. — L'Aurora del Sacramento, 107. — La Providence et le Bazar de la Charité, 251. — Vie de la R. M. Camille de l'Enfant Jésus, 322. — Vie et instruction de la vénérable Mère Anne de Saint Barthélemy, 322. — Ce que fait la sainte Vierge pour ceux qui portent le Scapulaire, 359. — Vie de sainte Thérèse, 360.
Biographie. V. P. Jean de Jésus-Marie, 46, 81, 119, 152, 188, 228, 264, 302, 342, 372, 404.
Blessure du Séraphin (poésie), 263.
Boston. Bénédiction de la première pierre du nouveau couvent des Carmélites, 29.
Bref concernant les chemins de Croix, 28.
Broussey (France). Jubilé, 139.

C

Cal endrier-Éphémérides, 37, 73, 109, 145, 180, 253, 289, 325, 361, 397, 433.

Carmel. (Une page de l'histoire du Carmel en Belgique), 13. — Saint Joseph et l'Ordre du Carmel, 90, 126, 156.

Carmélites. Bénédiction de la première pierre du nouveau couvent de Boston, 29.

Carmes déchaussés et le culte de saint Joseph à Liège, 156. — Missions du Malabar, 21, 57, 67, 93, 131, 166, 201, 237, 273, 310, 347, 381, 417.

Communione et Postcommunione de la Messe de sainte Thérèse de Jésus, 329.

Connaissance de Dieu, 42.

Corps de saint Jean-Baptiste et de saint Élisée, 390.

Correspondance, 105.

Croix, 293. La croix de Cadix, 24.

D

Déification de l'homme, 77, 115, 185.

Du temps où naquit Notre-Seigneur, 410.

E

Échos de partout. Toulouse, 26. — Rome, 28, 103, 176, 316. — Boston, 29. — Ile de Malte, 29. Groenendyk, 30. — Versailles, 30. — Milan, 31, 68, 141. Gratz, 31. — Malabar, 67. — Bruxelles, 103. — Beaune (France), 138. — Broussey (France), 139. — Pamiers, 248, 284. — Londres, 249. — Ypres, 317. — Venise, 354. — Paray-le-Monial, 386. — La Rochelle, 389. — Torre del Greco (Italie), 425. — Lille. (France) 426. — Paris, 427.

Eau bénite, 56. — Eau céleste, 92.

Églises d'Orient, 207.

Élections de l'Ordre, 213.

Enfants d'Élie et les restes d'Israël, 87.

Enfant Jésus miraculeux de Prague : grâces obtenues. Lille, 98, 66, 67 Sweveghem (Courtrai), 421. — France, 135. — Namur, 279. — Installation à Montpellier 280. — à Alost, 420.

Engelbert (R. P.). Jubilé à Ypres, 317.

F

Faits divers : 65, 98, 135, 171, 210, 243, 277, 313, 319, 383, 420.

Fleurs du Carmel (petites) : 34, 72, 107, 143, 179, 215, 288, 323, 395.

France : Toulouse, confirmation du culte de la Bienheureuse Jeanne, 26. — Lille, grâces obtenues par le saint Enfant Jésus, 66. — Saint-Brieuc, 67, 135. — Lourdes, 243. — Lille : fête à la Congrégation du saint Enfant Jésus, 98. — Broussey, jubilé, 139. — Montauban : Protection de N.-D. du Mont-Carmel,

— Mort de la R. M. Thérèse de saint Augustin, 190. — Montpellier : installation du saint Enfant Jésus de Prague, 280. — Versailles : retraite pastorale, 30. — Pamiers : Triduum de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, 248, 284. — Paray-le-Monial : Congrès eucharistique, 386. — La Rochelle, retraite, 389. — Lille, souvenirs de famille, 426. — Paris, Heureuse rencontre à Paris du P. Gérard Beccaro, 427.

G

Gloire à saint Joseph, 137.

Gratz (Autriche-Hongrie). Jubilé du R. P. Séraphin, 131.

Groenendijk. Jubilé du R. P. Anastase, 130.

H

Hubert (R. P.). Nécrologie, 32.

I

Ile de Malte, 29.

Incarnation (L'). 401.

J

Joseph (saint) et l'Ordre du Carmel, 90, 126, 156. — *Gloire à saint Joseph*, 137. —

Trait de la protection de St Joseph, 424.

Journée religieuse, 8.

L

Léonard (Mgr). Sa mort, 359.

Lettre de N. P. Général, 365.

Lille (France), 66, 98, 426.

Liège. Les Carmes déchaussés et le culte de saint Joseph à Liège, 156.

Lys et Marguerite (poésie), 365.

M

Malabar (Missions), 21, 57, 67, 93, 130, 166, 201, 237, 273, 310, 347, 381, 417.

Malte (Ile de). Fondation d'un couvent et d'une église des Carmes déchaussés, 29.

Marie, 151. — Les Serviteurs de Marie, 173. — Marie, Mère de ceux qui n'en ont pas, 246, 282. — *Gloire à Marie*, 428.

Merveilles du Scapulaire, 355, 423.

Michel (Saint), 306.

Milan, 31, 68, 141, 319.

N

Namur. Grâce obtenue du saint Enfant Jésus, 279.

Noces d'or d'une profession religieuse. 139, 387.

Nécessité de l'oraison, 10, 33.

Nécrologie. R. P. Hubert, 32. — M^{lle} de Montpellier, 70. — Sœur Marie-Angélique, 142. — Sœur Marie-Madeleine, 142. — Sœur Marie-Aloyse, 142. Sœur Agnès, 214. — Mère Thérèse de Saint Augustin, 214. — M. Noyer, 250. — R. P. Victor, 286, 320, 357. — Frère Téléphore, 286. — Mgr Léonard, 359

Nicolas (Saint) (Waes), 349.

Notre-Dame du Mont-Carmel : Grâces obtenues : 211, 281, 315, 383.

Nom (son), 5.

O

Oraison (nécessité), 10, 53. — (Préparation à l'), 84, 122.

Orient (les Églises d'), 207.

P

Page (une) de l'histoire du Carmel en Belgique. 13. — Une page de Sylveira, 232.
Papiers (France). Triduum solennel en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, 248, 284.

Passion et Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 114. — Passions, 367.

Perfection, 166.

Poésies : la Blessure du Séraphin, 263. — Lys et Marguerite, 300. — Les Merveilles du Scapulaire, 355. — 25^e anniversaire, 392.

Préparation à l'Oraison, 84, 123.

Prière inédite de sainte Thérèse, 136.

R

Réponse, 309.

Rome, 28, 103, 176. — Couronnement du Santo Bambino, 316. — Mort du F. Téléphore, 286.

S

Saint-Brieuc (France), 67.

Saint Joseph et l'ordre du Carmel, 90, 126.

Saint-Nicolas, 66, 349.

Saint-Michel, 306.

Saint Scapulaire (Traits du) : 101, 221, 281, 315, 350, 383, 384, 423.

Sentences de Notre Mère sainte Thérèse, 56, 92, 129, 165, 200, 272, 308, 379.

Serviteurs de Marie, 173.

T

Télesphore (Frère), sa mort, 286.

Temps où naquit Notre Seigneur (du), 410.

Thérèse de Saint Augustin, 257.

Thérèse (Acte de consécration à), 335. — (Prière inédite de), 136.

Transverbération, 190.

V

Variétés, 207, 355, 390, 428.

Venise, Congrès eucharistique, 354.

Vingt-cinquième anniversaire (poésie), 392.





SAINTE ET HEUREUSE ANNÉE

A tous les amis de notre Revue, collaborateurs, abonnés ou lecteurs.

Qu'elle soit sainte cette année 1898 ! Qu'elle nous voie tous croître en vertus, en grâces et en mérites ; que, féconde en fruits de salut, elle compte pour beaucoup dans la balance divine et nous assure des degrés de plus de gloire et de délices durant l'éternité. Qu'elle soit heureuse du bonheur véritable, fruit de la paix d'une bonne conscience et de l'amitié de Dieu ; qu'elle soit heureuse aussi, — nous pouvons le désirer, — du bonheur temporel que procurent la protection de la bonne Providence, et la vigilance de Notre Dame du Saint Scapulaire ! Pour quelques-uns d'entre nous elle sera la dernière ; que pour ceux-là elle soit plus bénie encore et qu'elle se termine en ouvrant tout au large la porte du Paradis.

Nous ne résistons pas au besoin que nous éprouvons de remercier de tout cœur les abonnés qui nous restent fidèles. Ceux de l'étranger qui nous ont envoyé le prix de leur réabonnement ont eu la délicatesse d'accompagner leur envoi de témoignages d'affectueuse sympathie dont nous avons été vivement touchés. Veuillent Dieu et Marie accorder aux " Chroniques du Carmel " de faire du bien !

Depuis deux ans nous avons fait célébrer la sainte Messe au jour de la fête du Saint Nom de Jésus pour tous ceux qui de quelque façon sont attachés à notre *Revue*. Nous le ferons encore cette année. Ce sera le 16 janvier. Mais puisque l'extension merveilleuse de la dévotion à l'Enfant Jésus de Pragne a exigé la fondation d'une *Revue* spéciale qui est le *Messager* de cette dévotion bénie, nos " Chroniques " n'ont plus le droit de se considérer comme son organe attitré. Nous avons donc pensé mettre notre *Revue* sous le patronage puissant de notre séraphique Mère Sainte Thérèse. Le 15 octobre, nous ferons donc célébrer encore une fois la sainte Messe aux intentions déjà dites et nous prions tous ceux qui nous aiment de faire un *memento* au Saint Sacrifice ou d'offrir la Sainte Communion pour la prospérité spirituelle et temporelle des " Chroniques ".

La prospérité matérielle reste dans le *statu quo*. Comme toujours

la nouvelle année a amené quelques désabonnements. A part deux ou trois qui nous ont été signifiés d'un ton officiel, par conséquent très sec, les autres se sont enveloppés de regrets si délicats, ils se sont motivés par des raisons si péremptoires que la peine de les enregistrer a été singulièrement adoucie. Nos abonnés se feront une joie de réparer ces brèches en propageant le bulletin de souscription. Tous, en effet, seraient disposés à nous écrire comme le fait un bon prêtre du Midi de la France : " je désire que le nombre de vos lecteurs „ augmente, je regrette que le bulletin ne soit pas plus connu ; beau- „ coup de personnes attachées au Carmel ignorent son existence. Les „ religieux, les Carmélites, les Tierçaires devraient faire une propa- „ gande plus active. Il faut espérer que la dixième année qui va com- „ mencer apportera de plus grands succès. „

LE SAINT PROPHÈTE ÉLIE

à la fin des temps.

Nos *Chroniques* de juin et juillet 1894 ont parlé du saint prophète Élie dans l'Ancien Testament, aujourd'hui elles parleront de lui à la fin des temps.

Les faits merveilleux que nous allons retracer ne sont pas des suppositions aventurées ; ce sont des vérités prises dans l'Écriture Sainte et qu'il serait au moins téméraire de nier.

Avant la fin des temps, et durant la persécution de l'Antechrist, on verra réapparaître au milieu des hommes deux personnages extraordinaires, nommés Hénoc et Élie.

Hénoc est un des descendants de Seth, fils d'Adam ; et souche de la race des enfants de Dieu. Il est le chef de la sixième génération à partir du père du genre humain. Voici ce que la Genèse nous apprend à son sujet :

“ Jared vécut 162 ans et engendra Hénoc..... Or Hénoc vécut 65 ans, et engendra Mathusalem. Et Hénoc marcha avec Dieu, et il vécut, après avoir engendré Mathusalem, 300 ans, et il eut des fils et des filles. Et les jours d'Hénoc furent de 365 ans. Et il marcha avec Dieu, et il disparut, parce que Dieu l'enleva. „ (*Gen., V, 18-25.*)

Dieu l'enleva âgé de 365 ans, c'est-à-dire, vu cette époque d'extrême longévité, dans la maturité de l'âge. Il ne mourut pas, il disparut. Il fut transporté, vivant, en un lieu connu de Dieu seul. Voilà pour Hénoc patriarche de la race de Seth, trisaïeul de Noé, ancêtre du Sauveur.

Quant à Élie, son histoire est déjà connue. Hénoc, antérieur au déluge, naquit plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ. Élie parut dans le royaume d'Israël moins de mille ans avant le Sauveur ; c'est le grand prophète de la nation juive.

Sa vie est on ne peut plus dramatique. (*Reg.*, *III*, *IV*.) On pourrait dire qu'elle est une prophétie en action de l'état de l'Église, au temps de la persécution de l'Antechrist. Il est toujours errant, toujours menacé de mort, toujours à couvert sous la main de Dieu. Tantôt Dieu le cache au désert, où les corbeaux le nourrissent ; tantôt il le présente au fier Achab, qui tremble devant lui. Il lui remet les clefs du ciel, pour en faire sortir la pluie ou la foudre ; il le favorise sur le mont Horeb d'une vision pleine de mystères. Il le fait grandir en un mot jusqu'à la taille de Moïse le thaumaturge, de façon qu'avec Moïse il escorte Notre-Seigneur sur le Thabor.

La disparition d'Élie répond à une vie d'une étrangeté si sublime. On le voit cheminer avec Élisée son disciple ; il s'ouvre un passage dans le Jourdain, en frappant les eaux de son manteau. Il annonce qu'il va être enlevé au ciel. Tout à coup " tandis qu'ils allaient et parlaient ensemble, un char de feu et des coursiers de feu le séparèrent, et Élie monta au ciel dans un tourbillon. Élisée le voyait et criait : Mon père, mon père, toi le char d'Israël et son conducteur ! Et puis il ne le vit plus, „ (*IV Reg.*, *II*, *11-12*.)

Et c'est ainsi qu'Élie, l'ami de Dieu, le zéléteur de sa gloire, fut enlevé et transporté, lui aussi, en une région mystérieuse, où il retrouva son ancêtre le grand Hénoc.

Quelle est cette région ? Hénoc et Elie sont vivants, cela est certain. Où Dieu les a-t-il cachés ? Est-ce dans une contrée inaccessible de ce bas monde ? Est-ce dans quelque plage du firmament ? Nul ne le peut dire. On peut seulement affirmer que pour le moment ils sont en dehors des conditions humaines ; les siècles coulent à leurs pieds, sans les atteindre ; il restent dans la maturité de l'âge, et tels sans doute qu'ils ont été enlevés du milieu des hommes.

*
* *

Leur réapparition sur la scène du monde n'est pas moins certaine que leur disparition.

Voici en effet comme parle de ces grands personnages l'auteur inspiré de l'Ecclesiastique, exprimant toute la tradition juive :

“ Hénoc plut à Dieu, et fut transporté dans le paradis, pour prêcher la pénitence aux nations. „ (*Eccli., XLIV, 15.*)

“ Qui peut se glorifier à l'égal de toi, ô Elie ? Toi qui as été enlevé par le tourbillon de flammes, et par le char aux coursiers de feu ; toi qui es inscrit dans les jugements des temps futurs, pour apaiser la colère du Seigneur, pour rapprocher le cœur du père vers le fils, et pour rétablir les tribus d'Israël. „ (*Ib., XLVIII, 1-11.*)

Ces paroles d'un livre canonique nous font clairement connaître qu'Hénoc et Elie ont une mission ultérieure à remplir. Hénoc doit *prêcher la pénitence aux nations*. Elie doit *rétablir un jour les tribus d'Israël*, c'est-à-dire leur rendre le rang d'honneur auquel elles ont droit dans l'Eglise de Dieu.

L'unanimité des docteurs a compris que cette double mission se réaliserait simultanément vers la fin du monde. Elie en particulier est considéré comme le précurseur de Jésus-Christ venant du ciel comme juge ; cette pensée ressort manifestement des Évangiles. (*Matt., XVII ; Marc., IX.*)

Donec, les hommes verront un jour, et non sans épouvante, Hénoc et Elie redescendre au milieu d'eux, et leur prêcher la pénitence avec un éclat extraordinaire. Saint Jean les nomme les *deux témoins de Dieu*, et il les dépeint comme il suit dans son Apocalypse. (*XI, 3-7*) :

“ Ils prophétiseront durant 1260 jours, revêtus de sacs.

„ Ce sont les deux oliviers, et les deux candélabres qui se tiennent en présence du Seigneur de la terre.

„ Si quelqu'un veut leur nuire, le feu sortira de leur bouche et dévorera leurs ennemis. Si quelqu'un porte la main sur eux, il périra nécessairement de la sorte.

„ Ils ont la puissance de fermer le ciel, pour qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prédication. Ils ont également la puissance de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies toutes les fois qu'ils voudront. „

Qui ne reconnaît à ce portrait l'Élie de l'Ancien Testament, fermant le ciel durant trois années, et en faisant descendre la foudre sur les soldats qui viennent le saisir ?

Les 1260 jours marquent le temps de la persécution finale. Ainsi l'apparition des témoins de Dieu coïncidera avec la persécution de l'Antechrist.

Il faut reconnaître que le secours apporté à l'Eglise sera proportionné à la grandeur du péril.

Les deux témoins de Dieu, revêtus des insignes de la plus austère pénitence, iront partout, et partout ils seront invulnérables; une nuée pour ainsi dire les couvrira, et lancera la foudre contre quiconque osera les toucher. Ils auront dans leurs mains tous les fléaux, pour les déchaîner à leur gré sur la terre. Ils prêcheront avec une liberté souveraine, en présence même de l'Antechrist.

Celui-ci frémissa de rage; et ce sera un duel formidable entre le monstre et les deux missionnaires de Dieu.

*
* *

Arrêtons un instant nos regards sur les intrépides missionnaires de Dieu, et remarquons la divine opportunité de leur apparition.

D'après saint Pierre, « il viendra à la fin des temps des séducteurs, des trompeurs, marchant au gré de leurs convoitises, qui diront : Où est la promesse et la venue (de Jésus-Christ) ? Depuis que nos pères sont endormis, tout demeure dans le même état depuis l'origine de toutes choses. » (*II Pet., III, 3-4.*)

Ces séducteurs, ces trompeurs, nous les voyons de nos yeux, nous les entendons de nos oreilles. Ils s'appellent rationalistes, matérialistes, positivistes; ils nient *à priori* toute cause supérieure, tout fait surnaturel; ils ne veulent pas s'occuper de savoir d'où ils viennent, ni où ils vont; pareils aux insensés du livre de la Sagesse, ils regardent la vie comme une de ces nuées du matin qui ne laisse pas de trace au lever du soleil. Ce qui est au delà du tombeau ils l'appellent le *grand inconnu*; ils se refusent absolument à y porter la lumière. Par suite, le tout de l'homme, à leurs yeux, est de jouir le plus possible du moment présent, car tout le reste est incertain.

Ces faux savants relèguent les récits de Moïse parmi les cosmo-

gonies fabuleuses. Ils refusent de reconnaître aux livres saints aucune valeur historique. Suivant leurs dires, tous ces documents, en contradiction avec la science, seraient l'œuvre d'un juif exalté, Esdras, qui a voulu rehausser sa nation.

Quant à la venue de Jésus-Christ, à la résurrection générale, au jugement dernier, aux récompenses et aux peines éternelles, ils traitent tout cela de rêveries absurdes. Ils assurent que l'humanité, en voie de progrès indéfinis, trouvera un jour son paradis sur la terre.

Or, pour confondre ces imposteurs, Dieu suscitera Hénoc, représentant de la période antédiluvienne, Hénoc presque contemporain des origines du monde. Il suscitera Elie représentant du judaïsme mosaïque, Elie qui d'un côté touche à Salomon et à David, de l'autre à Isaïe et à Daniel.

Ces grands hommes viendront, avec une autorité indiscutable, établir l'authenticité de la Bible, et montrer le christianisme se rattachant à l'ère des prophètes jusqu'à Moïse, et à celle des patriarches jusqu'à Adam. En eux, tous les siècles se lèveront pour rendre témoignage à la vérité de la révélation. Jamais la divinité de l'Agneau, *qui a été tué dès l'origine du monde* (Ap., XIII, 8), n'aura resplendi d'une manière plus fulgurante.

En même temps ils annonceront avec force les approches du jugement. Reprenant la parole de saint Jean, ils crieront à tous les coins du monde : « Faites de dignes fruits de pénitence... déjà la cognée est placée à la racine des arbres... Il a le van dans sa main, il nettoiera son aire, il ramassera son grain dans le grenier, il brûlera les pailles d'un feu inextinguible. » (Mat., III, 8-13.)

Suivant la prédiction de l'Écclésiastique, Hénoc prêchera la pénitence aux nations, par quoi l'on entend tous les peuples hors le judaïsme; il leur parlera avec la majesté d'un ancêtre, il leur fera connaître et reconnaître Jésus-Christ *le Désiré des nations*.

Elie s'adressera spécialement aux juifs, qui attendent sa venue; il se fera reconnaître à eux par des signes de la dernière évidence; il fera briller Jésus à leurs regards, Jésus qui est l'os de leurs os et la chair de leur chair.

Il est hors de doute que ces prédications, en dépit des menaces et

des tourments, seront suivies de conversions nombreuses et éclatantes, notamment du côté des juifs; cela est formellement prédit.

Saint Grégoire déclare que la fureur de la persécution de l'Antechrist portera principalement sur ces juifs convertis, dont nul n'égallera la constance à supporter tous les outrages et tous les tourments pour le nom mille fois béni de Jésus.

Ce passage de saint Grégoire est trop important pour que nous l'omettions ici.

Le grand pape explique une des mystérieuses prophéties en action d'Ezéchiel. (*Ezech., III.*) C'est un drame en trois actes : 1^o Dieu ordonne au prophète de sortir dans la campagne; cette sortie représente la diffusion de l'Évangile parmi les gentils; 2^o Il le fait rentrer dans sa maison, où il est chargé de liens, emprisonné et réduit au silence : ceci indique comment l'Évangile sera prêché par les juifs aux juifs mêmes, dont les uns se convertiront, les autres saisiront les prédicateurs et les accableront de mauvais traitements, à savoir durant la persécution de l'Antechrist; 3^o Dieu paraît, ouvre la bouche au prophète qui parle avec plus de force que jamais : c'est ce qui aura lieu à la venue d'Elie, lequel par ses prédications enflammées et irrésistibles, convertira les restes de sa nation. (*In Ezech. lib. I, hom. XII.*)

Le saint pape ajoute, en ses commentaires sur Job, que ce retour définitif des restes d'Israël aura lieu sous les yeux mêmes et en dépit de la rage de l'Antechrist.

* * *

Revenons aux deux témoins de Dieu. Ils prêcheront tantôt ensemble, tantôt séparément; et, durant leurs trois ans et demi, ils parcourront vraisemblablement toute la terre. Les journaux auront beau faire autour d'eux la conspiration du silence (comme autour des miracles de Lourdes); ils s'imposeront à l'attention du monde. L'Antechrist essaiera vainement de les saisir; car le feu dévorera quiconque osera les toucher. Ils passeront, avec le glaive de la justice de Dieu, au milieu des hommes de plaisir et de débauches; et ils les frapperont de plaies hideuses.

Toutefois, de même que celle de Notre-Seigneur, leur mission n'aura qu'un temps. A un moment donné, ils perdront l'assistance

surnaturelle qui les aura protégés jusqu'alors. Mais écoutons S. Jean :

„ Quand ils auront fini leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme fera contre eux la guerre; elle les vaincra, elle les tuera.

„ Et leurs corps seront gisants sur les places de la grande ville qui s'appelle spirituellement Sodome et Egypte, la où le Seigneur a été crucifié.

„ Et il y en aura de toute tribu, peuple, langue et nation, qui verront leurs corps durant trois jours et demi : et ils ne laisseront pas placer leurs corps dans les tombeaux.

„ Et les habitants de la terre se réjouiront à leur sujet ; ils s'enverront l'un à l'autre des présents, parce que les deux prophètes les auront tourmentés.

„ Et après trois jours et demi, un souffle de vie envoyé par Dieu entra en eux. Et ils se tinrent debout ; et une grande épouvante se répandit sur tous ceux qui les virent.

„ Et ils entendirent une voix puissante qui leur criait du haut du ciel : Montez ici ! Et ils montèrent au ciel dans un nuage, et leurs ennemis en furent témoins.

„ Et à cette heure, il se fit un grand tremblement de terre ; et la dixième partie de la cité fut renversée ; et sept mille hommes furent tués par la secousse ; et les autres remplis de crainte rendaient gloire au Dieu du ciel. „ (*Ap., XI, 7-14.*)

Quelle conclusion d'un drame inouï ! Quelle affirmation du surnaturel ! Les deux prophètes se donneront rendez-vous à Jérusalem, où leur Seigneur a été crucifié. Là ils participeront aux divines faiblesses de Jésus ; comme lui ils seront saisis, comme lui jugés, comme lui tourmentés, comme lui mis à mort, peut-être sur la croix.

On croira que c'est bien fini. L'Antechrist semblera triompher sur toute la ligne. On bafouera les deux prophètes ; on rira, on dansera autour de leurs cadavres ; on les laissera sans sépulture, pour s'en mieux repaître les yeux tout à loisir.

Mais tout d'un coup ils ressusciteront ; une grande voix retentira du haut du ciel, et ils y monteront à la vue d'une foule innombrable frappée d'une soudaine épouvante. Il y aura un grand tremblement de terre dans la ville déicide ; sept mille hommes y perdront la vie, les autres se frapperont la poitrine et rendront gloire à Dieu,

Nous le répétons, quel drame ! quel dénouement !

* * *

Que fera l'Antechrist en face de ces prodiges? Il écumera de rage; il sentira que tout lui échappe; que l'heure de la justice approche.

On pourrait croire qu'à l'instant même éclatera sa punition décrite par saint Paul, que " Jésus-Christ le tuera du souffle de sa bouche et le détruira par l'éclat de sa venue. " (*II Th., II, 8.*)

Toutefois, d'après la supputation de Daniel, il semble que le châtimement du monstre sera retardé trente jours après l'assomption triomphante d'Hénoch et d'Élie. Daniel dit en effet que, depuis le moment où sera enlevé le sacrifice perpétuel, où paraîtra l'abomination de la désolation, il s'écoulera 1290 jours (*Dan., XII, 11*), par conséquent 30 jours en outre du temps de la prédication d'Hénoch et d'Élie.

Durant ce délai, l'Antechrist tentera par tous les moyens de ressaisir son influence perdue. Nous ne voulons admettre aucune vision dans le cadre de ce récit; si nous faisons exception pour celle qu'eut sainte Hildegarde sur la fin de l'ennemi de Dieu, c'est qu'elle n'est qu'un commentaire du mot de saint Paul : *Jésus le tuera du souffle de sa bouche !*

La sainte vit en esprit le monstre, entouré de ses officiers et d'une foule immense, gravir une montagne. Arrivé au sommet, il annonça qu'il allait s'élever dans les airs. Il fut soulevé en effet, comme Simon le magicien, par la puissance du démon. Mais en ce moment un effroyable coup de tonnerre retentit; et il retomba foudroyé. Son corps aussitôt décomposé répandit une puanteur intolérable, et chacun s'enfuit épouvanté.

Ainsi, ou d'une manière analogue, finira l'ennemi de Dieu.

Et son immense empire s'évanouira comme une fumée. Le monde se sentira soulagé d'un poids écrasant. Et il y aura une conversion générale, qui, au dire de saint Paul, paraîtra une *résurrection*.



LA DESTINÉE DES AMES

Dieu seul possède par lui-même, l'être et la plénitude de l'être. Mais cette plénitude débordant en quelque sorte hors de lui, il se sentit poussé par son amour de répandre à l'extérieur le trop plein de sa félicité et de son excellence. C'est pourquoi il créa des êtres échelonnés sur des degrés successifs de perfection d'après qu'ils ont reçus en partage plus ou moins de cette communication d'être que Dieu fait jaillir de son sein. Tous les êtres sont bons en proportion de leur participation aux biens distribués par Dieu, mais il faut ajouter qu'en un sens tous sont mauvais en tant qu'il leur manque une participation plus abondante de la bonté divine. Cependant comme l'absence d'une perfection plus grande est dans l'essence même de la créature et que ce défaut a été déterminé et réglé par Dieu dans la constitution de la nature de cet être, on ne pense appeler proprement un mal, l'imperfection naturelle des êtres, puisqu'elle provient de la volonté de Dieu qui ne fait rien de mal. On ne peut donc appeler strictement mal que ce qui, par le fait des créatures, manque à la perfection qu'elles devraient avoir en vertu de la volonté créatrice de Dieu, et d'un autre côté on doit appeler *bien* toute la perfection qui convient à une nature quelconque.

Le mal est donc la privation d'un bien qu'on devrait avoir et non pas seulement l'absence d'un bien qu'on ne devrait pas avoir (*privatio non negatio*).

Mais comme le mal est pris tantôt pour l'absence d'une perfection quelconque et tantôt plus justement pour l'absence d'une perfection qui devrait se trouver dans tel être, de même le bien peut être pris soit pour la perfection essentielle à chaque être, soit pour un avantage que cet être pourrait perdre sans préjudice pour sa nature propre.

En prenant le bien et le mal dans le sens large on dit des créatures qu'elles sont physiquement plus ou moins parfaites ou imparfaites; en prenant le bien et le mal dans le sens strict, on dit qu'elles sont plus ou moins moralement bonnes ou mauvaises.

Dieu seul possédant tout bien est infiniment bon en lui-même et possédant tout bien par l'exigence de sa nature infinie, il est souverainement parfait. De plus, comme ce bien infini qu'il possède et qui constitue sa nature, il l'a toujours eu, comme il l'aura toujours, comme il l'a nécessairement, il est dans une immutabilité naturelle complète. Les créatures au contraire ne pouvant posséder tout bien et ne possédant même pas toujours celui qu'elles devraient avoir sont susceptibles d'avancement et de recul dans le bien et la perfection.

Et de fait nous voyons qu'elles sont dans un changement perpétuel, elles se perfectionnent ou se détériorent. Les lois de ces transformations ne sont pas les mêmes pour toutes les créatures.

Voilà donc le but des âmes nettement tracé. Impérissables dans leur existence, inamovibles dans leur dignité de créatures raisonnables, elles peuvent croître sans limite en perfection morale et arriver à s'identifier en quelque façon avec la divinité qui à son tour les transforme pour ainsi dire en elle-même.

En revanche les âmes peuvent, comme les créatures matérielles, décroître et périr, non point, il est vrai, quant à l'existence même, mais quant à la perfection morale et surtout quant à la vie surnaturelle infusée gratuitement par Dieu.

Leur *carrière* se trouve donc enfermée dans la moralité, moralité bonne et moralité mauvaise, ou absence de moralité; les deux termes extrêmes de leur course sont le péché en bas et Dieu en haut. Entre ces deux points il y a des degrés infinis.

Le péché est contraire à l'ordre de la raison, c'est le renversement de la nature raisonnable; pécher, c'est se priver en quelque sorte de la dignité humaine, qui consiste dans la raison, c'est donc perdre sous ce rapport l'immortalité des esprits et entrer dans la défectuosité des créatures mortelles, des animaux; voilà pourquoi l'on dit que les âmes en état de péché sont mortes, parce qu'elles ont décliné de leur perfection, qu'elles se sont ravalées à agir sans raison, comme les brutes, qu'elles ont mérité l'anéantissement, comme les êtres matériels, qu'elles sont entrées comme dans la classe des êtres qui croissent et qui décroissent physiquement.

Aussi Dieu les traite-t-il comme les êtres matériels. Il les laisse

dans la mort éternelle, c'est-à-dire dans l'enfer, et c'est en punition du péché du premier homme, qu'il a retiré au corps humain le principe d'immortalité, que seul parmi les animaux il partageait avec les esprits. De là la mort.

Dans sa marche ascendante vers Dieu, l'esprit se dégage toujours davantage de la matière, mais comme il est étroitement uni à celle-ci, la séparation ne se fait pas sans déchirement. Ce déchirement, c'est la résistance aux passions; et plus on se renonce, plus on avance vite, nous disent tous les saints.

On ne quitte un bien que pour en acquérir un autre. La mortification des passions a donc un but, c'est le dégagement de la matière; et un avantage, c'est l'acquisition des vertus; or les vertus reproduisent Dieu dans l'âme.

Toute notre vie est là, toutes nos actions doivent consister en cela.

La tiédeur, c'est l'arrêt dans la voie de Dieu, c'est regarder en arrière, c'est plus funeste que le péché, parce que celui-ci est un acte et que la tiédeur est un état, qu'en outre on ne s'en aperçoit pas si facilement que du péché.

Toute la perfection consiste dans l'imitation de notre Sauveur, qui nous a dit : Je suis la voie (*Ego sum via*). Dans la pratique des vertus, il faut un modèle comme en toute chose.

La perfection complète à laquelle nous tendons, n'est que dans le ciel, le moyen est la perfection incomplète d'ici-bas, laquelle consiste dans la vertu. Il y a superposition des vertus, tempérance, force, justice, prudence, foi, espérance, charité et gradation d'intensité dans chacune; la mesure est la quantité de l'œuvre et la facilité de la pratique.

Le ciel, voilà notre terme; la perfection immuable.

Mais le ciel serait enfer sans Dieu, et l'enfer serait ciel avec Dieu. Dieu! abîme de toute perfection, notre auteur, notre consommateur et notre souverain bien. Nous serons transformés en Dieu. Que cherchons-nous autre chose? Aimons-le déjà pour l'aimer toujours. Tel est notre bonheur parfait. *Ecce quod erit in fine sine fine.* « Voilà, dit S. Augustin, ce qui sera dans le but sans but, dans le but sans terme, dans le terme sans terme, dans le terme sans but, ou ce qui sera sans terme ou sans but dans le terme ou le but final. »



Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Au milieu de tant de travaux entrepris uniquement pour la gloire de Dieu, le P. Jean de Jésus se gardait bien d'oublier ce qui devait être la première de ses préoccupations, à savoir : l'œuvre de sa perfection personnelle. Ce qu'il enseignait aux autres, il le pratiquait lui-même tout le premier. D'ailleurs Dieu se chargeait de le faire passer par les épreuves qui en purifiant l'âme la rendent de plus en plus apte à l'union divine. Arrêtons-nous un instant au récit de ces épreuves, il nous sera utile. Quel spectacle plus fortifiant, en effet, que celui d'un homme travaillant avec une indicible ardeur à la gloire de Dieu et au salut des âmes, toujours occupé soit à enseigner, soit à écrire, soit à mener à bonne fin les affaires les plus délicates, et en même temps matant son corps déjà et constamment sujet aux maladies les plus graves, pratiquant toutes les obligations et toutes les austérités de sa règle, puis alors tenu par Dieu comme à l'écart, laissé sans consolation aucune, ne trouvant en tout que dégoût et douleur !

En contemplant ce héros battu de la tempête et demeurant invinciblement fidèle à son Dieu, nous animerons nos âmes trop facilement défaillantes et nous supporterons les faibles épreuves par lesquelles il plairait à Dieu de purifier et de fortifier notre vertu.

C'est la doctrine de tous les maîtres de la vie spirituelle : dès que Dieu voit une âme fixée dans la volonté du bien, il commence par lui enlever la sensibilité de la grâce et pour l'éprouver, il permet les distractions et les sécheresses, dans lesquelles sa volonté n'est pour rien. Si, vraiment humble, l'âme reconnaît que Dieu a droit de corriger ainsi ses imperfections et ses négligences, si elle déplore ses infidélités, si elle se résigne, si elle est patiente, si elle a confiance en celui qui voit le cœur de l'homme et qui est juste et bon, il arrivera sûrement une heure où, touché de compassion et d'amour, le Dieu dont la bonté est l'essence se découvrira et fera sentir sa tendresse, sauf à

recommencer l'épreuve un peu plus tard. Mais il y a des âmes fortes et choisies à qui Dieu réserve de plus rudes et de plus longs combats. Tantôt c'est la foi qui est l'objet des attaques du démon; toutes les vérités qu'elle enseigne, même les plus élémentaires, sont mises en doute, et l'âme est laissée au sein des ténèbres qui la torturent et l'accablent de tristesse. Le démon sait bien qu'il ne réussira pas à leur faire offenser Dieu; n'importe! il s'acharne, ne fût-ce que pour les troubler et les détourner de la pratique de la vertu. Ou bien c'est la crainte d'être réprouvé, c'est le désespoir. O l'horrible souffrance! Tout ce qui devrait consoler devient un sujet de terreur; et l'ineffable miséricorde réservant aux autres la multitude de ses compassions semble n'avoir pour l'infortuné, tenté de désespérance, que dédain et refus. Viennent aussi comme une terrible épreuve les désolants scrupules. " Je redoutais toutes mes œuvres (1) „, disait le saint homme Job, et pourraient dire avec lui les scrupuleux. Tout chez eux est, en effet, sujet de trouble et d'anxiété; les actions, depuis les plus indifférentes et les plus ordinaires jusqu'aux plus saintes; les intentions, les pensées, de quelque côté qu'ils se retournent, tout est sujet d'angoisse. Le passé, il faudrait, à les croire, y revenir sans cesse pour des confessions de moins en moins rassurantes; le présent, il n'est qu'iniquité; et le futur, c'est la damnation certaine. Enfin, quoi de plus dur que de se croire abandonné de Dieu et l'objet de son divin courroux. " Je suis un homme, dit Jérémie (2), voyant ma misère sous la verge de son indignation. Il m'a conduit et il m'a mené dans les ténèbres et non dans la lumière. C'est seulement contre moi qu'il tourne et retourne la main durant tout le jour... Il m'a mis dans des lieux ténébreux comme les morts éternels... Mais lors même que je crierais et que je prierais, il a repoussé ma prière „. Ces paroles paraissent étranges, mais elles sont l'expression de la douleur profonde dans laquelle sont plongées les âmes qui se croient rejetées par le bon Dieu. Qu'on le leur pardonne, dit notre vénérable père, elles souffrent tant! Il le savait lui, car il passa, Dieu le permettant ainsi pour la perfection de son fidèle serviteur, par ce creuset de la tentation.

(1) Job. IX, 28

(2) *Lamentations*. III, 1.

Ce n'est pas un mince éloge que nous faisons de N.-M. Ste Thérèse quand nous disons dans l'office divin que durant vingt-deux ans, elle eut à souffrir de très graves maladies et des tentations de tous genres, et qu'elle gagna de très grands mérites dans l'arène de la pénitence chrétienne, vu que jamais, durant tout ce temps, elle ne fut pas soutenue par l'aliment de ces consolations dont, ici-bas, abondent d'ordinaire les serviteurs de Dieu.

Notre Jean de Jésus ne fut pas un fils dégénéré d'une mère si magnanime. Du jour où il vint demander au Carmel réformé un abri et une retraite jusqu'au dernier jour de sa vie, il fut constamment affligé non seulement de douleurs corporelles mais de craintes et de désolations intérieures. C'est à peine si très rarement il lui fut donné de boire au torrent des douceurs divines et de relever, animée des consolations célestes, sa tête toujours penchée par la souffrance.

Ainsi, en lui enlevant la dévotion sensible, Dieu voulait que son vaillant soldat servit, à ses frais personnels; il lui ôtait le glaive avec lequel il eût combattu le démon; il l'exposait désarmé devant ses ennemis, il le laissait livré à la crainte, à la pusillanimité. De là ses angoisses même dans ses actions vertueuses, ses ténèbres dans l'oraison, ses dégoûts dans la méditation; l'ennui pour tout ce qui était bien, les angoisses l'opprimaient au point qu'il se serait cru chargé de chaînes, au sein d'une obscure prison. Il pouvait redire avec Jérémie (1) : " Il m'a mis dans des lieux ténébreux comme les morts éternels;... il a appesanti mes fers aux pieds... il a fermé mes voies avec des pierres de taille, il a détruit mes sentiers „. C'est que lorsque notre Vénérable élevait vers le Tout Puissant son cœur plein d'amour, immédiatement une horrible tentation d'impatience contre Dieu venait le saisir : " Pourquoi être si dur envers un affligé, si avare pour un pauvre, si inattentif à un suppliant, si inexorable à qui frappe à la porte ! „ Et il souffrait en son cœur les violentes palpitations de l'agonie, il séchait de douleur; car pour lui aucune consolation là où se trouve l'unique refuge de l'affligé. Et maintenant comment décrire les affreuses tentations qu'il eut à endurer, au sujet de la prédestination, contre la miséricorde de Dieu et la foi en Notre-Seigneur. Un

(1) *Lamentations*, III, 6.

jour qu'il faisait son compte de conscience à son supérieur il ne trouva à ses souffrances de meilleur terme de comparaison que les tortures et les tourments des damnés. Il ne pouvait en effet les comparer aux souffrances des âmes du purgatoire; celles-ci sont certaines de leur salut éternel, mais quand Jean de Jésus était ballotté par les afflications comme par la tempête, Dieu cachait la lumière dans ses mains et la lumière ne donnait plus aucun rayon. La grâce qui cependant régnait au fond du cœur restait cachée, voilée qu'elle était par les nuages épais qui ne laissaient passer le plus rapide éclair. Le bien opéré, les faveurs reçues, tout était oublié, c'était un songe, une fumée, une ombre; une seule chose restait fixée et ancrée dans la mémoire, c'était la multitude des péchés et des imperfections, et puis, au-dessus de tout, la colère de la Majesté suprême tenant suspendues sur la tête de son serviteur révolté des lances et des foudres vengeresses. Et ces tentations n'étaient pas des tentations passagères qui se dissipent aux premiers feux de l'aurore. Elles avaient, ce semble, fixé à jamais leur demeure tant était longue leur durée, tant était crucifiante leur cruauté; à la moindre alerte, elles se redressaient pour le combat, et, semblables à des chiens pleins de rage, elles cherchaient à mordre si possible, sinon à aboyer et à poursuivre. Ne vous étonnez pas, lecteur, s'écrie ici le biographe, qu'une âme si chère à Dieu ait été livrée à de pareilles angoisses; témoin attentif, le Seigneur regardait d'en haut, et les combats de son athlète chéri réjouissaient son cœur; en cachette il lui passait des forces, il lui donnait la victoire, il augmentait son mérite, il préparait sa couronne. C'est ainsi qu'autrefois il en agissait, comme l'attestent les vies des saints et l'histoire de l'Église, à l'égard du saint homme Job, de S. Antoine et de St^e Catherine de Sienne. Quand Dieu veut élever une âme à une très haute contemplation, du même coup, à une très haute union avec lui, il lui veut un cœur tout à fait pur. Alors, de même que le feu montre la pureté de l'argent et le creuset celle de l'or, ainsi le feu de la tribulation a détruit les scories qui pouvaient altérer la pureté du cœur de notre vénérable. Ou, pour employer une autre comparaison, au lieu de mets pleins de douceur, Jean de Jésus a dû prendre le fiel très amer de l'angoisse et de la souffrance. Il avait reçu de Dieu à un très haut degré le don de contemplation, et

de peur que cette faveur ne le portât à s'élever, la main du Seigneur s'appesantit sur lui afin de l'abaisser; plus grande devait être sa sainteté, plus longue et plus acharnée devait être la lutte; plus resplendissant allait luire à ses yeux le rayon de la divine sagesse, plus profondes seraient les ténèbres dans lesquelles seraient plongées les forces de la nature humaine. Saint Grégoire développe cette pensée d'une façon remarquable dans ses *Morales sur Job*. Le Dieu tout puissant, nous dit-il, abandonne (en apparence du moins) pour un temps ceux qu'il aime pour l'éternité; il aide ses saints en se montrant, il les éprouve en les délaissant; il les affermit par ses dons, il les essaie par les tribulations. Il est mis au livre de l'Ecclesiastique (1) : « Elle „ (la Sagesse) amènera la crainte, la frayeur et l'épreuve sur lui et „ elle le tourmentera par la tribulation de sa doctrine, jusqu'à ce „ qu'elle l'éprouve dans ses pensées et qu'elle ait confiance en son „ âme „. Cette parole de l'Esprit Saint s'applique de point en point à notre Vénérable. Dieu l'a choisi tout d'abord, puis il l'a frappé de crainte et de frayeur; ainsi il l'a conduit dans les sentiers les plus rudes du Carmel. La doctrine mystique lui a fait sentir ses tribulations, et les pensées les plus pénibles ainsi que les tentations les plus fortes ont servi à le purifier.

D'ailleurs toutes ces souffrances étaient le fruit et l'aliment de son ardent amour pour Dieu. Là où est l'amour là est le bonheur; les degrés que gravit l'âme qui tend vers son Dieu sont autant des degrés de souffrance que d'amour. Quelle douleur lorsqu'elle se croit repoussée! Ainsi ceux que tiennent captifs les affections humaines, croient ne pouvoir vivre s'ils se pensent méprisés! L'âme blessée par l'amour de Dieu se sent défaillir de douleur si elle s'imagine être délaissée; mais en même temps ses désirs s'enflamment, l'amour grandit dans l'épreuve et puise dans les souffrances de nouveaux désirs et de nouvelles forces. C'est que le Seigneur les assiste, dit S. Jean Chrysostome : « Vrai triomphateur en Israël, il n'abandonne pas ceux qui „ espèrent en lui; il ne souffre pas qu'ils soient tentés au delà de „ leurs forces; au sein de l'épreuve il fait trouver le profit; pour „ notre athlète, ce n'a pas été une honte de soutenir le combat

(1) IV, 19.

„ contre autant de monstres, ce n'a pas été une perte que de s'enrichir des dépouilles de ses ennemis, ce n'a pas été une humiliation d'être couronné par le Roi des Rois. „

Insistons cependant sur la façon vraiment héroïque dont Jean de Jésus soutenait le combat. Avant tout il gardait l'inébranlable résolution de ne vouloir que ce que Dieu voulait, et par conséquent il ne voulait admettre aucune consolation humaine, et de celles que l'obéissance le forçait d'accepter il ne prenait que tout juste ce qu'il ne pouvait laisser. Ensuite, au milieu de ces ténèbres et du feu de la tribulation, tandis qu'il éprouvait les tortures de l'agonie, il se redressait pour réagir contre les entraînements de la nature ; et versant d'abondantes larmes, poussant des soupirs ardents vers le ciel, il mettait toute son énergie à faire des actes héroïques de la vertu contraire aux tentations qui l'assaillaient. Dieu alors mettait au fond de son âme une force d'autant plus grande qu'était plus véhément l'assaut du tentateur. Que de fois il alla à Tusculum, dans la solitude du couvent de S. Sylvestre, cacher ses souffrances et épancher à son aise le trop plein des douleurs de son âme.

Utiles à lui-même, ces épreuves furent pour le Père Jean de Jésus une occasion nouvelle d'être utile au prochain. Durant sa vie, il avait un talent spécial pour consoler les affligés. Aussi bien des personnes tentées ou tourmentées de quelque peine allèrent chercher et trouver en son cœur le baume de la consolation. Après sa mort, les écrits qu'il avait laissés répandirent cette même grâce de consolation : c'était là, semblait-il, leur effet propre et caractéristique. C'est surtout sa " Paraphrase du livre de Job „ qui possède ce délicieux pouvoir de soulager la douleur. Notre Vénérable composa cet ouvrage à la demande de plusieurs amis intimes qui savaient, nous dit-il lui-même, qu'accablé depuis trente ans de tribulations et de peines intérieures, il avait avec le saint homme Job bien des points de ressemblance. Instruit par l'expérience il pouvait mieux parler de ces souffrances que ceux qui en ont seulement une connaissance spéculative. C'est en 1609 qu'il commença son travail, en 1610 il l'achevait et le livrait à l'impression l'année suivante en le dédiant au Cardinal de Montalto.

Le P. Isidore, biographe de notre Vénérable, après avoir affirmé

que plusieurs personnages, distingués par leur science et par leur piété, avaient trouvé force et consolation dans la lecture de la " Paraphrase sur Job „, ajoute l'anecdote suivante :

Un de mes amis, homme très instruit, craignant Dieu et fort soucieux de la pureté de sa conscience, tomba un jour, comme par hasard, sur l'opuscule du P. Jean de Jésus. En ce moment même il souffrait des peines intérieures très pénibles. A peine eut-il lu quelques paragraphes, qu'il se sentit tout armé de courage et l'âme toute refaite. Il comprit tout de suite que l'auteur qui lui était complètement inconnu, était un homme d'une sainteté éminente, car sans l'assistance de l'Esprit Saint, on ne pouvait écrire des choses si énergiquement efficaces pour relever jusqu'à Dieu des cœurs affligés et abattus. Tout de suite il acheta le livre et l'emporta chez lui comme un trésor précieux. Un jour qu'il me montrait sa bibliothèque, je mis la main sur l'ouvrage. " Oh! me dit-il, je donnerais tous les autres livres de ma bibliothèque pour cet opuscule. „ Je lui racontai alors l'éminente sainteté de l'auteur, sa carrière religieuse si pleine de travaux et d'œuvres, enfin la merveille de l'incorruption de son corps. " Rien de tout cela ne m'étonne, me répondit-il, et si admirable que ce soit, je suis plus surpris encore de ce que j'éprouve en mon cœur. Chaque fois que je lis un passage de ce livre, les angoisses de mon âme, d'ordinaire si violentes, se calment sensiblement, ou j'éprouve pour les supporter courageusement un courage nouveau. „

(A suivre.)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Affections

1. Les affections bien qu'elles ne soient pas mauvaises, du moment qu'elles sont un peu excessives, arrivent à être moins bonnes.

Vie, V.

2. Comme nous n'arrivons pas à donner à Dieu entièrement toutes nos affections, lui ne peut nous donner tout le trésor de son amour.

Id., XI.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, DURANT LES MOIS DE MAI ET JUIN, 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Ho m.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey (R. P. Joseph Menezes)	11	7	4	8	30
Ile de Vérapoly (R. P. Prieur des Tierçaires)	5	1	3	2	11
Saint Michel-lez-Granganore (R. P. Polycarpe de Marie Joseph)	8	9	10	4	31
Cottayam (R. P. Elie de Saint Joseph)	18	25	22	12	77
Ernacolum (R. P. Léon de N.-D. du Carmel)	1	3	4	2	10
Cunemao (R. P. Boniface de Sainte-Marie)	1	1	1	—	3
Chattiath (R. P. Elisée)	1	1	3	—	5
Nayattadkaray (RR. PP. Rombaut et Clément)	6	6	4	2	18
Moulougamoude (R. P. Elie de N. D. du Carmel)	2	—	2	—	4
Vengotto (R. P. Isidore)	6	3	2	—	11
	59	56	55	30	200

AU MALABAR

Archevêché de Vérapoly.

Convent et orphelinat de Sainte-Thérèse à Ernacolum.

I. — LA FAMINE.

Nous avons vu au numero precedent des *Chroniques* que l'Archevêché de Vérapoly fut particulièrement désolé pendant toute l'année 1897 par la famine et le choléra. Les deux fléaux sévirent surtout à Ernacolum et aux alentours. Dieu preserva le convent des atteintes de la peste, mais la famine s'y fit cruellement sentir. Nos Sœurs Carmélites Tertiaires du Convent de Sainte-Thérèse, émues de compassion pour les pauvres affamés, surtout pour les enfants abandonnés, prirent chez elles un grand nombre de

jeunes Malabaraïses, la plupart païennes, dont plusieurs furent ramassées dans les rues, mourantes de faim. Leur orphelinat fut bientôt rempli et les ressources pour nourrir tant de monde manquèrent. Les religieuses implorèrent le secours du Procureur de nos missions, à Ypres, le seul soutien de leur orphelinat. Car c'est en vain qu'on a fait appel, déjà plusieurs fois, à l'œuvre de la Sainte-Enfance en France en faveur des orphelinats du Carmel, récemment établis dans l'archevêché de Vérapoly. Jusqu'ici on n'a pu en obtenir aucun subside, quoique nulle part, semble-t-il, l'œuvre de la Sainte-Enfance ne pouvait avoir plus de succès qu'au Malabar, à cause de la sympathie des païens pour la religion catholique, surtout pour les établissements de religieuses, si l'argent ne faisait défaut.

Le R. P. Alphonse s'alarma du grand nombre d'enfants admis à Sainte-Thérèse d'Ernacolum, parce qu'il doit entretenir au Malabar six orphelinats du Carmel. Il paie 5 francs par mois, cela fait 60 francs par an pour chaque enfant. La supérieure d'Ernacolum, la Révérende Mère Thérèse, était autorisée à élever aux frais de la Procure belge 25 orphelines païennes converties, et voilà qu'en peu de mois leur nombre s'était accru à plus de quatre-vingts. Le P. Procureur fit donc quelques remontrances à Mère Thérèse, lui disant que son zèle paraissait indiscret et qu'avec toutes les charges qui pèsent sur la Procure d'Ypres, il était impossible de nourrir tant d'enfants, ni même d'augmenter le subside usuel de chaque mois. La zélée supérieure se justifia pleinement; elle invoqua les devoirs de la charité chrétienne et fit remarquer qu'il n'y avait pas d'hospices au Malabar comme en Europe pour les enfants abandonnés, et que l'orphelinat de Sainte-Thérèse à Ernacolum est le seul refuge où les jeunes orphelines malabaraïses, au royaume de Cochîn, peuvent être recueillies pour ne pas devenir la proie des plus viles passions des Turcs et des païens. Néanmoins il n'y avait pas d'argent, et le prix du riz, la seule nourriture des Malabarais, haussait de jour en jour. La générosité de nos religieuses Carmélites en cette occasion fut vraiment admirable. Pour faire des économies, elles se privèrent de pain pendant plusieurs mois et se contentèrent elles-mêmes du riz de la plus infime qualité, qui révoltait leur estomac et les rendait malades. Les portions des enfants aux repas furent aussi divisées et subdivisées et jamais on n'en entendait une seule plainte. La même extrémité et la même générosité se montrèrent dans les autres orphelinats du Carmel, dans l'archevêché de Vérapoly. Nos religieuses Carmélites Tertiaires qui dirigent l'orphelinat de Saint-Joseph, pour les filles païennes converties, à Cottayam, au nord du royaume de Travancore, le R. P. Boniface de Sainte-Marie C. D. du couvent de Bruxelles, Directeur de l'Orphelinat de Saint-Albert pour les garçons à Ernacolum, le R. P. Léon de Notre Dame du Mont Carmel, Directeur de l'Orphelinat de Saint-Jean de la Croix aussi, pour les garçons à Cottayam, doublèrent également le nombre de leurs enfants, sans augmentation de ressources et s'imposèrent les plus rudes privations, souffrant eux-mêmes la faim, pour nourrir leurs orphelins. Mais la divine Providence n'abandonne pas ses enfants: bientôt parvinrent à la Procure de nos missions à Ypres des secours inattendus qui permirent au R. P. Alphonse d'envoyer des subsides extraordinaires à nos orphelinats. Au Malabar même, Dieu procura des res-

sources. Les païens eux-mêmes furent touchés et edifiés de la charité et du dévouement des religieux et religieuses du Carmel. Le roi païen du Travancore ordonna de nourrir à ses frais à Cottayam, chaque jour, mille pauvres affamés et nomma le R. P. Léon, Carme Déchaussé, membre de la commission pour la distribution des aumônes. Le roi païen de Cochîn demanda au R. P. Boniface C. D. et aux religieuses d'Ernacolum de distribuer à ses frais du riz à tous les pauvres de la ville et des alentours. Depuis lors, chaque jour on nourrissait dans l'enceinte du couvent plusieurs centaines de Malabaraïs indigents, sans distinction de religion ni de caste, païens, tures, et chrétiens. Le premier ministre du roi, un païen de haute noblesse, arriva deux fois, et son secrétaire une fois, tout à l'improviste au couvent pour assister à la distribution du riz. Quand le secrétaire arriva, le R. P. Boniface et trois religieuses étaient occupées à servir les pauvres. Mais à la visite que le premier ministre fit lui-même, les sœurs étaient occupées à faire bouillir le riz. Le missionnaire arriva bientôt peu après et la distribution commença. Le ministre païen fut ravi de voir le religieux du Carmel et les trois sœurs, si heureux, si empressés au service des pauvres. Il resta trois heures à les contempler, et voir ce qu'ils faisaient. Sa satisfaction fut si grande, qu'il demanda si un autre religieux Carme, et deux autres sœurs Carmélites n'auraient pas pu prendre la charge des magasins du roi, à Muttonherry, pour la distribution générale du riz aux pauvres du royaume. L'on regretta de devoir refuser l'offre et on s'excusa par le défaut de personnel. A son retour, le ministre rendit compte au roi de ce dont il avait été témoin, et écrivit une lettre à la Réverende Mère Thérèse pour lui exprimer sa haute estime « pour l'œuvre si extrêmement utile qu'elle avait entreprise » en faveur de tant d'orphelines et l'assura que son école et son établissement auraient « l'appui cordial du Gouvernement de Sa Majesté aussi longtemps qu'ils seraient conduits comme à présent sur un si excellent pied ». Ce sont les propres termes du ministre païen. La lettre est datée du 12 août 1897. — La Réverende Mère Thérèse avait déjà obtenu du Gouvernement un subside mensuel de 490 francs; à la demande du premier ministre, le roi païen accorda à la supérieure du Carmel une augmentation de 75 francs par mois. Il reste cependant un embarras; quoique la cherté du riz au Malabar diminue insensiblement, il est impossible de congédier maintenant les orphelins recueillis durant le temps de la famine et du choléra. Ce sont presque tous des enfants au-dessous de 12 ans. Ils ont reçu le baptême au couvent, et il faut les élever chrétiennement. Le Procureur de nos missions à Ypres, ne pourra pas longtemps pourvoir seul à l'entretien de tant d'enfants; c'est pourquoi les *Chroniques* font appel aux amis du Carmel les plus fervents et les plus favorisés de la fortune, et les prie d'accepter les frais de pension d'un de ces orphelins malabarais, que la Reine du Carmel a pris sous sa tutelle et dont Notre Seigneur a dit : « Ce que vous aurez fait aux moindres des miens, vous l'aurez fait à moi. » Comme nous le disions plus haut, c'est à 5 francs par mois ou 60 francs par an, que s'élève la pension d'un orphelin au Malabar. On peut adresser cette somme à la Procure de nos missions, soit par l'intermédiaire des *Chroniques*, soit directement au R. P. Alphonse, à Ypres.

(A suivre.)

**Lettres apostoliques qui érigent les vicariats apostoliques de Trichor.
d'Ernaculum et de Changanachery.**

Bien que ce document ne regarde pas directement le Carmel, nos lecteurs seront heureux de le connaître parce que les trois nouveaux vicaires apostoliques sont des prêtres indigènes de Malabar, anciens élèves du séminaire érigé depuis bien des années à Puthempally par les missionnaires Carmes déchaussés (1).

LÉON XIII, PAPE

EN PERPÉTUEL SOUVENIR

Ce qui aide à la prospérité de la religion, ce qui contribue au succès de la foi catholique et au salut éternel des fidèles nous l'exécutons avec joie, soucieux que nous sommes de remplir les obligations du suprême apostolat qui nous est confié. Ce qui surtout est l'objet de nos préoccupations et de nos soucis c'est d'augmenter dans les régions lointaines situées au delà des mers le nombre des pasteurs, et de pourvoir ainsi plus efficacement à la tranquillité et au bien du troupeau de Jésus-Christ.

C'est guidé par cette pensée de pourvoir au gouvernement spirituel des fidèles syro-malabarais que par nos lettres apostoliques du 20 mai 1887, nous avons d'abord séparé quant au rite les Malabarais des Latins, puis nous avons érigé pour eux deux vicariats apostoliques qui seraient confiés à des évêques latins. En même temps nous avons décrété que la division territoriale de ces vicariats se ferait par les limites naturelles du fleuve Alway ; ce fleuve, en effet, coupe en deux la région de Malabar depuis la ville de Maleatour jusqu'à la mer, près de Cochin. Ainsi le premier vicariat était au nord et le vicaire apostolique avait sa résidence à Trichur ; l'autre était au sud et son vicaire apostolique résidait à Cottayam. Mais actuellement, vu surtout le nombre des fidèles, et eu égard aux circonstances particulières des personnes et des lieux, nous avons jugé très opportun d'ériger trois vicariats apostoliques pour les Syro-Malabarais ; ainsi nous pourrions mieux à l'avantage spirituel des fidèles de ces régions. Donc, après avoir tout bien pesé, après avoir attentivement examiné la chose avec nos vénérables Frères, les éminentissimes Cardinaux préposés dans la Congrégation de la Propagande aux affaires du rite oriental, nous avons, de l'avis des mêmes vénérables Frères, décrété les points suivants et cela dans le but de donner un nouveau gage de notre bienveillance à l'égard de l'Eglise syro-malabaraise. Donc, les choses étant ainsi, de notre propre mouvement, de notre science certaine et après mûre délibération, enfin de la plénitude de notre autorité apostolique en vertu des présentes, nous changeons les circonscriptions du pays et nous érigeons trois vicariats apostoliques dépendant immédiatement du Saint-Siège, le vicariat de Trichur, celui d'Ernaculum et celui de Changanachery. Ils comprendront à eux trois le même territoire que comprenaient jusque maintenant les deux vicariats du Trichur et de Cottayam. *Ici les lettres du Pape donnent la délimitation détaillée de chaque vicariat et puis elles se terminent ainsi :* Nous décrétons que nos présentes lettres sont et seront durables, valides et efficaces,

(1) Voir les *Chroniques du Carmel*, Février 1897, page 67.

qu'elles sortiront et obtiendront un effet plein et entier, et qu'en tout et pour tout elles favoriseront ceux qu'elles regardent et pourront regarder jamais. Ainsi, selon qu'il a été dit plus haut, devront définir et décréter tous les juges ordinaires ou délégués ; et tout ce qui pourrait être tenté de contraire par quiconque ou par quelque autorité que ce soit, sciemment ou par ignorance, est nul et sans valeur. Tout cela nonobstant ni notre règle et celle de notre chancellerie apostolique de n'enlever jamais le droit acquis ni les autres constitutions et ordonnances apostoliques et autres choses contraires.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 28 juillet 1896, de notre pontificat l'an dix-neuvième.

C. Cardinal DE RUGGIERO.

FAITS DIVERS

Comment l'Enfant Jésus de Prague protège les enfants qui lui ont été consacrés.

On nous écrit de Gand, en date du 6 décembre 1897 :

Au village de D..., dans les environs de Gand, une petite fille fut guérie soudainement par l'Enfant Jésus miraculeux de Prague (1). En reconnaissance elle fut consacrée par sa mère au divin enfant et elle-même, fidèle à cette consécration, demeura toujours dévouée à son cher bienfaiteur.

Or, dernièrement, tandis qu'elle se trouvait en voiture avec sa mère il arriva que le cheval, effrayé par le bruit de la locomotive d'un tram arrivant à toute vapeur, prit le mors aux dents et se mit à reculer avec des soubresauts effrayants.

Le cocher ne fait qu'un bond en bas de son siège, il saisit fortement la bride du cheval et cherche à le maîtriser, mais en vain, il est forcé de lâcher prise ; bientôt cheval et voiture sont précipités au fond d'un large fossé qui bordait la route. Par la violence du choc, la mère est lancée dans un champ contigu, la voiture se brise en mille pièces, le cheval a tous les membres fracassés. Cette scène se passe en moins de temps qu'il ne faut pour la décrire.

Les voisins accourent, on relève la dame qui est évanouie ; mais à peine revenue de son évanouissement la pauvre mère appelle avec des cris déchirants sa petite fille. Où est ma petite Marie ! ma petite Marie ! ne cesse-t-elle de répéter. On regarde, on cherche de tous côtés... Nulle trace de l'enfant. Hélas ! il n'y a plus d'illusion à se faire, la petite est ensevelie sous les débris de la voiture et aux cris désespérés de la mère on ne répond que par un morne silence.

Tout à coup, une voix enfantine se fait entendre : « je suis ici, je suis ici ». C'était

(1) Cette guérison a été relatée dans les *Chroniques*, livraison de mars, 1894, page 387.

l'enfant qui, du fond du fossé, répondait aux cris anxieux de sa mère. Bien vite, on retire l'un après l'autre les débris de la voiture amoncelés pêle-mêle au-dessus de cette petite fille qu'on retire saine et sauve et qui se jette pleine de vie dans les bras de sa mère.

Les premiers cris qui s'échappèrent de tous leurs cœurs, ce furent des cris de la plus vive reconnaissance à l'*Enfant Jésus de Prague*. C'était bien ce divin Enfant qui invoqué par elles les avait préservées l'une et l'autre de la mort.

P. G.

*
* *

Bourg, 6 décembre 1897.

Très Révérend Père,

Au mois de septembre dernier, j'avais promis au saint Enfant Jésus de Prague, que s'il nous venait en aide dans une situation très difficile, je ferais inscrire la grâce dans les *Échos du Carmel*.

Elle a été obtenue et j'en remercie de tout mon cœur l'Enfant Jésus de Prague à qui je demande encore en ce mois de décembre une grâce temporelle très importante que je ferai aussi inscrire aux *Chroniques* et au *Messenger* auxquels je suis abonnée.

En me recommandant à vos prières auprès de l'Enfant Jésus, veuillez agréer, Très Révérend Père, mes sentiments très respectueux.

M. C.

P. S. — Si je suis exaucée, je ferai faire trois abonnements aux *Chroniques* et douze abonnements au *Messenger de l'Enfant Jésus*.

*
* *

Lyon, 21 novembre 1897.

Mon Révérend Père,

L'année dernière, au moment de l'incendie du Bazar de la Charité, nous avons eu de vives inquiétudes pour une personne de notre famille. L'Enfant Jésus de Prague qui avait vu d'avance les prières que nous lui avons adressées dans cette circonstance, avait réglé toutes choses, de telle sorte que cette personne avait dû rester chez elle et s'abstenir de s'y rendre. Dans notre inquiétude nous avions promis à l'Enfant Jésus de vous écrire cette nouvelle faveur afin que si vous le jugiez convenable vous la joigniez à la liste de celles qu'enregistrent les Annales.

S'il était possible, ce que j'ignore, de faire demander par la même voie des prières, nous vous serions profondément reconnaissants de recommander toute une famille et particulièrement la mère de famille qui sollicite en ce moment de l'Enfant Jésus plusieurs grâces spirituelles et temporelles dont certaines sont d'une haute et urgente importance. Cette famille a déjà obtenu par l'intercession du Petit Jésus des grâces signalées.

Elle promet, quand elle aura obtenu une de celles qu'elle sollicite, de faire ériger une statue copiée sur celle de Prague dans une église n'en ayant pas encore; tout ce qu'elle

a déjà reçu la remplit d'ailleurs de confiance et c'est avec une entière sécurité qu'elle attend de ce puissant petit protecteur tout ce qu'elle lui demande.

Veuillez recevoir, mon Révérend Père, l'assurance de mon profond respect.

*
* *

Une religieuse remercie le saint Enfant Jésus miraculeux de Prague de la guérison d'une de ses élèves, enfant de 10 ans, réduite à toute extrémité, par suite d'une fluxion de poitrine, avec complication.

Après neuvaine et promesse d'insertion, dans les annales du *Carmel*, la petite fille se trouva complètement rétablie. Gloire, amour et reconnaissance au bon petit Jésus!

*
* *

Le Scapulaire de N.-D. du Mont Carmel.

Une relation du curé de Trèves (Rhône), raconte un fait dont il a été témoin et arrivé en 1858.

I. La femme Bridyas, mère d'une nombreuse famille, était sujette depuis de longues années à des esquinancies qui avaient toujours crevé en dehors ; mais cette fois le mal menaçait de percer à l'intérieur, la respiration s'éteignait et la malade ne pouvait plus parler. Le Dr Antoine, médecin à Rive-de-Gier, après lui avoir inutilement prodigué ses soins, finit par la toucher avec la pierre infernale ; tout fut inutile. Ses souffrances étaient horribles, il ne restait aucun espoir ; son mari et ses enfants, en proie à la plus vive douleur, pleuraient à sanglots et la voyaient à chaque instant près d'expirer. Tout à coup, cette courageuse chrétienne rassemble ses forces, mettant toute sa confiance en la Très Sainte Vierge, elle saisit son Scapulaire et l'enfonce le plus avant possible dans la gorge. Admirable récompense d'une telle foi ! A mesure qu'elle l'enfonce, elle se sent soulagée, puis respire librement, avale sa salive sans difficulté, parle aisément, et, après l'avoir sorti de sa gorge, la grosseur de l'esquinancie avait disparu sans rupture. La guérison merveilleuse s'est opérée en quelques minutes, la pieuse mère a pu se lever aussitôt et reprendre les soins du ménage.

II. Le trait suivant semble plus touchant encore : Un chrétien, d'abord fervent, s'était beaucoup ralenti dans ses devoirs ; une maladie de poitrine le conduisait lentement au tombeau : ses proches n'osaient l'avertir ; lui-même se faisait illusion sur son état et repoussait avec effroi les avances des chrétiens ; de plus le prêtre est éloigné, on conservait peut d'espoir de le joindre à temps.

Déjà, trois jours de suite, on avait commencé les prières auprès du malade sans voix, et qui semblait privé de connaissance. Tout à coup, il fait un signe, et le réitère jusqu'au moment où l'un des chrétiens comprend qu'il demande le Scapulaire. Joyeux et plein de foi, le fidèle serviteur de Marie offre le sien et le passe au cou du malade ; à l'instant le mourant recouvre la parole, se met à prier Marie et ne cesse pendant la nuit d'implorer son secours.

Marie n'a jamais été invoquée en vain. O prodige ! dès le lendemain un prêtre en

voyage passe dans la chrétienté ; il avait cru se tromper d'itinéraire, mais c'était la main de Marie qui avait dirigé les pas du missionnaire. Le malade reçoit avec ferveur les derniers sacrements, il se confesse avec larmes et promet de changer de vie. En quelques jours il reprend assez de forces pour aller à l'église ; il édifie les chrétiens par sa sincère conversion, et les derniers jours prolongés par la miséricordieuse bonté de la Sainte Vierge vont se terminer dans la paix et la confiance.

Le Scrapulaire espoir des fidèles et salut des pécheurs, chez PAILLART, Abbeville (Somme).

*
* *

Traité de protection de saint Joseph.

« M. Le T. 29 mars 1897,

J'aime à unir ma faible voix à toutes celles qui célèbrent et exaltent la puissance de saint Joseph. Après que j'ai eu fait brûler une lampe en son honneur, cet aimable saint vient d'obtenir une bonne place à mon fils, et ce qui est mieux encore, chez des personnes bien catholiques.

Que vos chers associés veuillent m'aider de leurs prières. Un de mes enfants est si chétif que tout travail lui devient impossible. Que le bon saint Joseph se laissera toucher, je n'en doute aucunement. Je veux qu'il fasse plus. Il doit, coûte que coûte, ramener dans le bon chemin une personne bien chère et qui, hélas ! ne donne que de mauvais exemples à ses enfants.

*
* *

Aux âmes affligées de peines intérieures. — Recours efficace à saint Anastase martyr.

Les *Chroniques* ont déjà entretenu leurs lecteurs des grâces obtenues devant l'*Image de la Tête de saint Anastase* (1). Le second concile de Nicée a attesté, comme il a été dit, qu'à l'aspect des Reliques et de l'*Image de saint Anastase*, les démons sont mis en fuite et les malades sont guéris.

Voici une nouvelle grâce à enregistrer à la suite de tant d'autres :

Une vertueuse dame se vit tout à coup assaillie de peines intérieures, que ceux-là seuls comprendront qui les ont éprouvées : crainte excessive des jugements de Dieu ; conviction désolante d'être toujours en état de péché mortel, certitude de l'éternelle damnation et désespoir complet ; telles étaient en résumé les cruelles tortures qui ne cessaient d'affliger cette pauvre âme. Sa famille éplorée avait puisé pour ramener la paix dans ce cœur désolé tous les moyens tant naturels que surnaturels, mais tout avait été inutile. Pour comble de malheur, sa raison et sa santé s'affaiblissaient considérablement.

En désespoir de cause, on conseilla de mettre dans la chambre de cette dame si

(1) La fête de ce Saint se célèbre au Carmel, le 22 janvier. (Voir les *Chroniques*, Livraison de janvier 1891, page 516).

affligée une *Image de la Tête de saint Anastase* ; « si tous ces troubles viennent des démons, disait-on, saint Anastase est assez puissant pour les chasser ».

A peine l'*Image de saint Anastase* fut-elle vénérée par une fervente neuvaine, que le calme commença aussitôt à renaître dans la pauvre âme si tourmentée. La neuvaine terminée, cette dame fut entièrement délivrée de ses effroyables craintes et de ses accès de désespoir. « Ah ! disait-elle après, je me croyais déjà précipitée au fond des abîmes éternels, mais saint Anastase est venu à mon secours et maintenant, je suis comme dans un ciel anticipé. »

ÉCHOS DE PARTOUT

Des renseignements pris à source certaine nous permettent et nous font même un devoir de démentir catégoriquement une nouvelle donnée d'abord par l'*Osservatore* de Milan et reproduite par des journaux de Belgique et de France concernant une commission nommée par le Souverain Pontife et placée sous la présidence de S. E. le Cardinal Gotti, pour la réunion des deux branches de l'Ordre du Carmel, c'est-à-dire des Carmes chaussés et des déchaussés.

*
* *

Triduum en l'honneur de Marie Mère de Grâce, à Soignies. du 14 au 16 novembre.

Chaque année au Carmel de Soignies durant le mois de novembre on célèbre un triduum en l'honneur de Marie Mère de Grâce. Le peuple de notre ville a une grande dévotion envers cette image miraculeuse que trouva le Vénérable Père Dominique de Jésus-Marie et dont une copie est exposée dans l'église provisoire de Saint-Joseph à Soignies. L'autel de Marie Mère de Grâce avait été orné pour la circonstance. Tentures, fleurs, luminaire, tout avait été disposé avec goût. Autour de l'image vénérée une inscription rappelait aux fidèles les paroles adressées autrefois par Marie au Vénérable Père Dominique : « J'emploierai efficacement mon pouvoir en faveur de ceux qui » m'adresseront leurs vœux pour les âmes du purgatoire. » Le peuple accourut en foule aux cérémonies du triduum qui s'ouvrait le 14 novembre, fête de tous les Saints du Carmel, par une grand' messe solennelle avec exposition du Très Saint-Sacrement. La maîtrise exécuta la messe de Nicho-Coron. A 4 h. 1/2, les fidèles se trouvaient de nouveau réunis au pied des autels pour le salut solennel. Après le deuxième motet, eut lieu le sermon, le prédicateur montra que Marie veut le soulagement des âmes du purgatoire. Elle les aime, elle les voit souffrir. Marie est une mère qui comprend la souffrance. Sur le calvaire elle n'a pu satisfaire son divin Fils lorsqu'il fit entendre cette parole qui dut la transpercer : « Sitio, j'ai soif. ». Ici, si nous le voulons, nous pouvons lui donner de soulager ses enfants qui souffrent. Après le sermon une procession

s'organisa. En tête marchait la croix avec deux enfants de chœur portant les chandeliers, suivis d'autres enfants un cierge à la main ; puis la sainte image portée sur un brancard par deux religieux en dalmatique, précédée par deux religieux portant des torches, et suivie de la communauté en manteaux, de l'assistance et enfin du célébrant portant le Très Saint-Sacrement. Pendant tout le parcours toute la foule recueillie chantait le *Magnificat*. Une première bénédiction fut donnée à l'autel de Marie Mère de Grâce, une seconde au maître-autel.

Le deuxième jour, à 7 heures, on chantait la messe de *Requiem* pour les défunts de l'Ordre. A 4 h. 1/2 pendant le salut la maîtrise se fait remarquer par l'exécution du beau *Tota Pulchra es* de Riga. Après le salut, sermon où l'orateur prend pour texte, et développe cette parole de nos saints livres : « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts. » Elle est sainte parce qu'elle vient du cœur même de Dieu, de sa miséricorde qui nous permet de porter secours à des âmes envers lesquelles il doit laisser agir sa justice. Elle est salutaire parce qu'en nous faisant prier pour nos morts, elle ramène nos réflexions vers cette tombe où sont couchés ceux que nous pleurons.

Enfin le troisième jour, l'affluence était telle pour entendre le salut qu'à 4 h. 1/2 on ne pouvait plus trouver de place. Parmi les chants exécutés on se souviendra longtemps de ce *Sancta Maria* de Faure ; on se croyait près du trône de la Reine du ciel à entendre les pauvres âmes louant leur divine Libératrice. Au sermon de clôture, l'orateur s'est surpassé. Ayant pris pour texte, la parole de Job : « Ayez pitié de moi vous du moins qui êtes mes amis » il s'applique et réussit à démontrer que les âmes du purgatoire sont dignes de pitié parce qu'elles souffrent des peines dont nous n'avons nulle idée sur la terre. Ensuite il nous apprend comment nous devons rendre cette pitié efficace. Avec quelle éloquence il dépeignit le vide qui existe dans les fausses religions, et comment la véritable Église a son amour pour les âmes de nos défunts. Dans une péroraison vibrante il nous rappelle la pensée du jugement dernier où nous nous retrouverons tous ensemble avec les âmes que nous aurons délivrées par nos prières.

En un mot, fêtes réussies, et qui auront soulagé bien des âmes du purgatoire en leur procurant le bonheur d'être réunies pour toujours à leur divine Mère du ciel.

*
* *

Milan. — Le 2 novembre dernier a été posée très solennellement la première pierre de l'église monumentale qui doit être construite pour le 1^{er} janvier 1900 en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Cette église, nos lecteurs se le rappelleront, doit rester comme un témoignage grandiose de la foi et de la dévotion à l'Eucharistie des cœurs catholiques du monde entier au déclin de ce siècle. Définitivement décidée au Congrès eucharistique d'Orvieto, la construction de cette église fut confiée au zèle du T. R. P. Gérard, alors provincial des Carmes déchaussés de Lombardie, et ce vénéré Père se mit immédiatement à l'œuvre. Ses efforts ont été couronnés de succès et ce qui le prouve, c'est la cérémonie que nous relatons aujourd'hui : elle a été splendide. Présidée par Son Eminence le cardinal Ferrari, archevêque de Milan,

rehaussée de la présence des autorités de la cité milanaise et de diverses députations. La pierre qui devait être bénite est un gigantesque bloc de marbre rosé d'Orago, sur chacune des quatre faces on lisait une des inscriptions suivantes :

2 novembre 1897	2 novembre 1897
Sous le Pontificat de Léon XIII, 20 ^e année	Sous le généralat du T. R. Père Bernardin
Sous celui de S. E. le cardinal Ferrari,	de S ^{te} Thérèse
3 ^e année	Carme déchaussé (3 ^e année)
2 novembre 1897	2 novembre 1897
A Jésus dans l'Eucharistie	O Jésus du T.-S. Sacrement
Hommage des Carmes déchaussés	Ayez pitié de nous et de nos chers défunts
et de tous les fidèles dévots au	
T.-S. Sacrement	

Quand Son Éminence eut introduit et fixé dans la pierre le procès-verbal écrit selon l'usage, sur parchemin, cette pierre fut descendue lentement au milieu d'un profond silence qui fit place à un murmure de satisfaction. En remontant sur l'estrade, Son Eminence exprima le vœu de pouvoir lui-même revenir bientôt sous les tentes pacifiques du Carmel benir non plus un bloc comme celui qui venait d'être descendu dans les fondations, mais un monument grandiose s'élevant avec majesté sur cette pierre bénite.

*
* *

Correspondance. — De plusieurs côtés nous ont été adressées des questions concernant diverses indulgences. Les réponses demandent une étude que jusqu'ici nous n'avons pu faire encore. Nous ne tarderons pas cependant à répondre non pas d'une façon authentique, — nous n'en avons pas le droit, — mais selon notre humble avis.

NÉCROLOGIE

On nous écrit de la province d'Aquitaine :

Dimanche dernier, 6 décembre, il a plu au Seigneur d'appeler à lui, en ce couvent du Broussey, le vénérable doyen de notre province, le R. P. Charles de Sainte-Thérèse, dont nous célébrions avec tant de joie, l'an passé, le cinquantième anniversaire de profession. Vu son grand âge, — il avait 89 ans accomplis, — nous nous attendions à perdre d'un moment à l'autre le vénéré Père ; le deuil cependant n'en est pas moins sensible, car le saint vieillard était pour nous une édification et un encouragement de tous les jours par sa régularité, sa ferveur, sa générosité vaillante au service de Dieu ; et puis la charité débordante qui l'animait rendait son commerce si plaisant et si aimable !

Notre bon Père n'a cessé de suivre les exercices de la communauté que le samedi 5 décembre, veille de sa mort. L'avant-veille il se traîna encore à l'office de minuit. Dans la semaine il faisait comme toujours des mortifications au réfectoire; mais la dernière fois il fallut aller le relever; ses forces n'y étaient plus. Le samedi matin, 5 décembre, il ne parut pas à l'oraison de 5 heures; nous le trouvâmes sur sa chaise transi de froid: il avait eu juste la force de mettre son capuce. On l'amena auprès du feu, où il passa toute la journée prêchant et criant « qu'il voyait le ciel, une troupe » habillée de blanc, Dieu venant à lui, lui allant à Dieu..., en dehors de cela, il n'y a plus rien »..., etc. A sept heures, le soir, on le ramena à sa cellule, et la faiblesse augmentant, notre Révérend Père Prieur lui porta les derniers sacrements. Là, nouvelles effusions de piété, d'humilité, de repentir; et peu après, sa dernière parole: « Priez bien pour moi. » Vers une heure de la nuit, prostration complète. Nous récitâmes les dernières prières; le vénéré Père semblait dormir. Après les durs travaux de l'apostolat et de la pénitence, il s'endormait littéralement dans le Seigneur, *in senectute bonâ et plenus dierum*. Il ne fit plus un seul mouvement jusqu'à 10 h. 14 du matin; on n'a pu saisir son dernier souffle... *Beati qui in Domino moriuntur. Moriatur anima mea morte justorum, et fiat novissima mea eorum similia*. Nous sommes tous ici sous cette impression, après ce beau spectacle de la mort d'un saint, s'en allant au ciel comme chez lui, dans les élans admirables d'une foi, d'une espérance et d'une charité dès longtemps éprouvées, qui touchent enfin à la possession de leur divin objet.

La mort est l'écho de la vie. Pendant toute sa carrière de religieux et de prêtre, — avant d'entrer dans l'Ordre, notre regretté confrère avait eu la charge d'une paroisse dans son diocèse natal de Bordeaux, — le bon Père Charles fut un modèle de toutes les vertus sacerdotales et monastiques. Mais ce qui le caractérisait spécialement, c'était son ardent amour de Dieu et du prochain, son zèle pour le salut des âmes. Dieu, il le voyait, il l'entendait, il le sentait, il le touchait, il le goûtait en toute chose; tout lui était une raison de l'aimer, de l'aimer avec passion. *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellectu conspiciuntur*. Nul n'était plus savant que notre vénéré défunt en cette grande science; il ne se retenait pas d'en faire le sujet ordinaire de ses entretiens, exhortant tout venant à bien aimer le bon Dieu. Comme le Bienheureux Grignon de Montfort, il aurait pu dire lui aussi du saint amour dont son cœur était possédé :

Les petits oiseaux le chantaient
Et les ruisseaux le murmuraient,
La pluie et les vents qui soufflaient
En augmentaient la flamme,
Et la terre et les cieus embrasaient
Et mon corps et mon âme (1).

Avec cela, la solitude devait nécessairement attirer le Père Charles. Il obtint, en effet, une première fois, la permission d'aller passer quelques années au Mont Carmel; puis,

(1) *Cantiques du Bienheureux Louis Grignon de Montfort.*

lorsqu'il rentra en France, son congé expiré, le Désert de Tarasteix, récemment fondé dans les Pyrénées, le compta à plusieurs reprises parmi ses plus fervents ermites. Il y serait resté à poste fixe, mais la soif des âmes à convertir ne lui permettait pas de demeurer au Désert plus d'un triennat de suite. Après s'être retrempé dans la prière et la pénitence, il partait, sauf à revenir plus tard. C'était encore Montfort quittant sa caverne de Mervent et chantant en reprenant le bâton de ses courses apostoliques :

C'en est fait, je cours par le monde,
J'ai pris une humeur vagabonde
Pour aller sauver mon prochain (1).

L'apostolat du Père Charles s'exerça surtout dans les campagnes. Le zélé missionnaire évangélisa principalement les diocèses de Lyon et de Carcassonne, toujours avec fruit. Outre la force que donnait à sa prédication la sainteté de sa vie, il avait pour réussir une puissante ressource : Notre-Dame du Mont Carmel qui travaillait de moitié avec lui. Il ne commençait, en effet, aucune de ses missions qu'après s'être muni d'énormes provisions de scapulaires. Qui dira le nombre de ceux qu'il a distribués, le nombre d'âmes, par conséquent, qu'il a ainsi arrachées au démon ?...

Lorsque l'âge et les infirmités le condamnèrent au repos, il se tourna plus que jamais du côté du ciel ; non sans demander encore parfois à déverser au dehors le trop plein de son cœur tout rempli de Dieu. Il ne quittait plus guère la cellule et le sanctuaire où il passait devant le Saint-Sacrement une bonne partie des récréations. Il aimait alors à redire ces paroles du cantique populaire, que nous citerons ici, parce qu'elles étaient vécues, vraiment, dans l'âme du saint vieillard.

Cœur de Jésus, doux charme de ma vie
Je t'aimerai d'un amour éternel.
Mon cœur brûlant dans son transport s'écrie :
N'aimer que toi, c'est la plus belle vie,
Aller à toi, c'est mon plus doux plaisir.
Vivre pour toi, c'est mon unique envie,
Mourir pour toi, c'est mon plus vif désir.

Vierge Marie, Mère chérie,
Après Jésus soyez aussi ma vie !
Heureux si je pouvais
Jusqu'au dernier soupir
Vivre dans votre cœur
Et n'en jamais sortir.

Et voilà comment le bon religieux se préparait à la sainte mort dont nous venons d'être les témoins. Puisseons-nous marcher sur ses traces, pour finir ainsi dans l'amour de Jésus et de Marie et assurer notre éternité bienheureuse au royaume du Paradis.

R. I. P.

(1) *Ibid.*

AVIS

Surpris par l'abondance des matières, nous n'avons pu à notre grand regret, insérer les deux articles bibliographiques qui devaient paraître, l'un sur le livre du P. Ferdinand, carme déchaussé : L'Apostolat chrétien dans la famille; l'autre sur l'apologétique de M^{re} Ruten, 10^{me} édition, ils paraîtront sans faute dans le numéro de février.

CALENDRIER

avec intentions de prières.

Le mois de janvier est consacré au Saint Enfant Jésus.

Patron du mois. — **S. Jean Chrysostome.**

Vertu „ — **L'Espérance.**

1. **Samedi.** — CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR. — Intention : *Une sainte et heureuse année à tous les amis des Chroniques du Carmel.*
2. **Dimanche.** — Octave de S. Étienne. = *Le Souverain Pontife.*
3. **Lundi.** — Octave de S. Jean. = *Son Éminence le Cardinal Gotti.*
4. **Mardi.** — Octave des Saints Innocents. = *Nos Supérieurs généraux.*
5. **Mercredi.** — Vigile de l'Épiphanie. = *Tous les autres Supérieurs provinciaux ou locaux dans tout l'Ordre.*
6. **Jeudi.** — L'ÉPIPHANIE. = *La propagation de la foi.*
7. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Deuxième jour dans l'Octave. = *Les progrès durant l'année 1898 de cette dévotion bénie.*
8. **Samedi.** — Troisième jour dans l'Octave. = *Tout l'Ordre du Carmel.*
9. **Dimanche.** Premier après l'Épiphanie. = *Les noviciats et les novices de l'Ordre.*
10. **Lundi.** — Quatrième jour dans l'Octave. = *Les professeurs et les élèves de nos maisons d'étude.*
11. **Mardi.** — Cinquième jour dans l'Octave. = *Les missions des Carmes déchaussés.*
12. **Mercredi.** — Sixième jour dans l'Octave. = *Notre Cardinal protecteur Son Éminence le Cardinal Parocchi.*

13. **Jeudi.** — Octave de l'Épiphanie. = *L'esprit de zèle apostolique pour les religieux et les religieuses de l'Ordre.*
14. **Vendredi.** — S. Hilaire, Evêque et Docteur. = *Les universités catholiques.*
15. **Samedi.** — S. Paul, Ermite. = *Les pauvres.*
16. **Dimanche.** Deuxième après l'Épiphanie. — Fête du Saint Nom de Jésus. = *La dévotion au Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague.*
17. **Lundi.** — S. Antoine, Abbé. = *Les âmes tentées.*
18. **Mardi.** — Chaire de S. Pierre à Rome. = *L'union du clergé et des fidèles au siège apostolique.*
19. **Mercredi.** — S. Canut, Martyr. = *Plusieurs malades. — Aujourd'hui commencent les neuf mercredis qui précèdent la fête de S. Joseph. Indulgence plénière pour l'un ou l'autre de ces mercredis.*
20. **Jeudi.** — SS. Fabien et Sébastien, Martyrs. = *Indulgence plénière pour ceux qui portent le Saint-Scapulaire. = Tous les membres de la Confrérie du Scapulaire.*
21. **Vendredi.** — S^{te} Agnès, Vierge. = *Nos Sœurs Carmélites.*
22. **Samedi.** — S. Anastase, Martyr, de l'Ordre. = *Les fidèles trépassés.*
23. **Dimanche.** Troisième après l'Épiphanie. — Fête de la Sainte-Famille. *Toutes les familles chrétiennes.*
24. **Lundi.** — S. Timothée, Evêque et Martyr. = *Les agonisants.*
25. **Mardi.** — Conversion de S. Paul. = *Les pécheurs publics et scandaleux.*
26. **Mercredi.** — S. Polycarpe, Evêque et Martyr. = *Les âmes en état de péché mortel.*
27. **Jeudi.** — S. Jean Chrysostome, Evêque et Docteur. = *Les prédicateurs, ceux de notre Ordre surtout.*
28. **Vendredi.** — Desponsation de la Sainte Vierge (remise du 23). = *L'extension de plus en plus grande de la dévotion à la Sainte Vierge et à S. Joseph.*
29. **Samedi.** — S. François de Sales, Evêque et Docteur. = *NN. SS. les Evêques de Belgique et ceux des diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*
30. **Dimanche.** Quatrième après l'Épiphanie. = *Les défunts de l'Ordre en 1897.*
31. **Lundi.** — S. Pierre Nolasque. = *Actions de grâces pour tous les bienfaits reçus durant le mois.*



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSÉ

23, Place St^e Gudule

BRUXELLES

STATUES DE L'ENFANT JÉSUS

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
„ riche . . .	„ 18.00
„ extra riche . . .	„ 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
„ riche . . .	„ 12.00
„ extra riche . . .	„ 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON STIERNON

15, rue Marcq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{sr} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	pièce . . .	6.00
en coco, la grosse	pièce . . .	0.08
en maillechort, la grosse	pièce . . .	8.00
„	pièce . . .	0.10
en maillechort, la grosse	pièce . . .	15.00
„	pièce . . .	0.20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	3.00
splendides chromos . . .	5.00
double . . .	6.00
phototypie (nouveau triage) . . .	3.00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse . . .	2.00
en cuivre argenté, la grosse . . .	2.75
en maillechort, la grosse . . .	12.00
en argent, la grosse . . .	8.00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest

MAISON J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifique chromo pour propagande. le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large	port compris	fr. 3.50
Le même en petite image	selon dimensions, le cent	„ 4 et 5
Le même sur gélatine	le cent	„ 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille	la grosse	„ 5.50
En coco avec médaille	„	8.50
Médailles en cuivre argenté	„	2.00
en argent	la douz.	„ 5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, 9 cm. sur socle bois rond 4 1/2 cm. 1 fr. 50.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EYCKELBOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE DÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

Maison VERBEKE-LOYS Imprimeur-Libraire

rue Nord du Sablon 46, à Bruges

Assortiment au complet de tous les articles relatifs à la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

1^o *Imagerie*. Grande variété de choix.

2^o *Petits tableaux*. De toute dimension.

3^o *Médailles*. En métal blanc, en cuivre et en argent.

4^o *Petits chapelets*. Montés en fil de fer, de cuivre, de maillechort et d'argent.

5. *Statuettes*. En nickel de 6, 10 et 15 centimètres. En plâtre polychromé de diverses dimensions.

6^o *Garnitures et ornementation des statues*. Chandeliers, candélabres, bougies, fleurs et bouquets, niches et chapelles, etc. Format mignon.

Tous ces articles sont à prix modérés.

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE
Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES

(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE

LA FOI COMME LA DONNE L'INSTRUCTION DES NOVICES

Ayant pris la Foi comme vertu proposée durant ce mois à nos lecteurs, nous avons voulu leur donner la doctrine qu'enseigne sur cette vertu l'Instruction des Novices. Ainsi ils auront de bonnes et solides notions et en même temps ils goûteront l'enseignement, qu'à la suite du P. Jean de Jésus, l'Ordre donne à ses jeunes religieux.

§ 1. — NATURE ET EXCELLENCE DE LA FOI.

La Foi doit venir en premier lieu, comme le prouve la définition qu'en donne l'Apôtre : « la Foi, dit-il (1), est l'existence substantielle „ des choses à espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne „ voit point ; „ comme s'il disait que la Foi est le fondement de cet édifice qui se construit dans le Ciel et dont, dès cette terre, on espère la possession ; car c'est ce que signifient ces paroles, *l'existence substantielle des choses à espérer* (2) ; et, parce que les choses qu'on ne voit pas ne font, pour l'ordinaire, que peu d'impression sur les esprits, bien loin de les convaincre, S. Paul ajoute que la Foi est *une pleine conviction* ou persuasion des choses qu'on ne voit pas ; par où il sous-entend l'autorité de Dieu, qui nous fait croire les choses que nous ne voyons pas plus fermement que celles que nous voyons clairement par la lumière naturelle.

Or, les Saints Pères, en nous disant que l'obéissance est une œuvre de la Foi, nous font connaître combien la Foi est nécessaire à l'état

(1) Aux Hébr. XI, 1.

(2) La Foi, dit d'Allioli, donne aux choses qu'on espère un fondement, une existence ; car, selon la remarque de S. Jean Chrysostome, ce qui n'existe qu'en espérance n'a point encore d'existence, mais la Foi lui donne l'existence. Ainsi, la résurrection n'a point encore eu lieu, et elle n'est point encore, par conséquent, présente par son existence ; mais la Foi fait que, dans notre âme, elle existe réellement. S. Thomas rend cela sensible par une comparaison : les choses, objet de l'espérance, sont comme l'arbre caché dans le grain de la semence ; elles existent en nous au moyen de la Foi, de même que nous avons un arbre dans le pèpin.

(Note du traducteur.)

d'obéissance, non seulement dans la mesure commune des autres chrétiens, mais encore à un degré bien plus étendu et plus élevé.

En effet, l'obscurité de la Foi s'harmonise admirablement avec l'aveuglement volontaire qui donne la perfection à l'état d'obéissance, par la résolution où l'on est de se laisser conduire, non par la raison, mais par l'autorité de Dieu. Il n'est donc point permis de séparer deux vertus que Dieu a si bien unies dans un même esprit. Aussi l'Apôtre, dans le chapitre où il donne la définition de la Foi, attribue-t-il à cette vertu l'action héroïque d'Abraham se disposant à immoler son fils, parce que c'était un acte de sublime obéissance : aux yeux de S. Paul, c'était comme s'il avait rapporté cette action à l'obéissance elle-même.

Nos Frères, aspirant à l'état d'obéissance, sont donc obligés, en vertu même des engagements qu'ils désirent contracter, à aimer la Foi, et à en acquérir la pratique. Pour s'y porter, ils n'ont qu'à considérer l'excellence de cette Vertu.

Il est certain que la Foi est du nombre de ces nobles Vertus qu'on appelle THÉOLOGALES, c'est-à-dire que, s'élevant bien au-dessus des autres Vertus qui ne font point partie de cet ordre, elle a, selon le langage des Scolastiques, conjointement avec l'Espérance et la Charité, Dieu même pour objet : de même que l'Espérance et la Charité sont appelées à tourner les affections de la volonté vers la divine essence, ainsi il appartient à la Foi de répandre dans l'entendement la lumière des vérités divines.

Or, pour se faire une idée de l'élévation de cet enseignement de la Foi, on n'a qu'à considérer que, non seulement toutes les écoles de philosophie, si vainement renommées pour leur prétendue sagesse, mais encore les esprits angéliques eux-mêmes, abandonnés à leur perspicacité naturelle, ne sont pas capables d'arriver à la connaissance d'une seule vérité révélée.

Et cependant des hommes illustres, pendant une longue suite de siècles, poussés par le besoin de satisfaire la soif innée de la science, ont fait tant d'estime de ces connaissances enveloppées de ténèbres que la nature déchue peut encore acquérir, que les uns ont renoncé aux richesses, les autres ont entrepris de longs voyages pour se rendre aux académies célèbres, d'autres encore se sont arraché les

yeux, regardant comme chose louable d'échanger d'immenses travaux contre un peu de philosophie.

Qu'est-ce que nos Frères ne doivent donc pas entreprendre pour acquérir ou pour augmenter la science si noble de la Foi, maintenant surtout que Dieu, semble-t-il, les a choisis pour l'étendre ? Quel châtiment ne mériterait pas celui qui négligerait de s'instruire des mystères de la Foi, et d'accroître de jour en jour les trésors de cette sublime sagesse ? C'est elle qui mène à Dieu, et en cela elle est d'une utilité incomparable pour le salut, dont elle est la source. Quoi de plus précieux, en effet, qu'un guide sûr dans la route qui conduit aux richesses de l'éternité ? Or, la Foi est ce guide, et ceux qu'elle dirige arrivent infailliblement à la région de la vie et de l'opulence.

Que dirons-nous du plaisir qu'elle procure ? Oui, en réfléchissant que la Foi, dépassant au loin les bornes de la science humaine, satisfait pleinement, quelque grand qu'il soit, notre désir de savoir, on éprouvera une souveraine jouissance, et on pourra, à plus juste titre que les Hébreux, se glorifier en ces termes : « Il n'a point traité de „ la sorte toutes les autres nations, et il ne leur a point manifesté ses „ préceptes (1). „ — Chose étonnante, en effet, et bien propre à attendrir nos cœurs : des femmes elles-mêmes, dépourvues d'éducation, pouvant à peine exprimer leurs pensées, sont initiées par la foi « aux secrets et aux mystères de la divine sagesse (2). „

C'est pourquoi Augustin, ce juste appréciateur de la Foi, ne se vit pas plus tôt éclairé de cette céleste lumière, qui dissipait les ténèbres de ses premières erreurs, qu'il ne pouvait, comme il nous l'apprend lui-même, se rassasier de la douceur merveilleuse qu'il goûtait à considérer la profondeur des conseils de Dieu sur le salut du genre humain.

Certes, il y a une source de joie ineffable dans la certitude de cette Vertu, qui, sans aucun soupçon d'erreur, nous apprend qui est l'auteur de notre félicité, combien il est élevé et puissant, combien il est propice et doux. Que d'autres apprennent la prudence du siècle, et acquièrent l'inutile connaissance d'une foule de choses, afin d'être

(1) Psaume 147.

(2) Ps. 50.

inscrits au nombre des sages, et d'être célébrés comme des merveilles : pour nous, confondus parmi les humbles disciples de Jésus-Christ, soumettons-nous à ce grand Maître, et, dirigés par le flambeau qui luit dans les ténèbres, suivons les chemins de l'éternité.

Telle est la sagesse qui a dompté le monde, qui a ravi les génies les plus perçants, et qui a conquis à Jésus-Christ crucifié les hommes éminents de toutes les nations. Par la seule confession de cette sagesse, un homme simple, ignorant sur tout le reste, mais solide en la Foi, confondit, dans le concile de Nicée, au grand étonnement de cette grave assemblée, l'éloquence habile et perfide d'un philosophe, accomplissant ainsi, par la seule force de la Foi, ce qu'un grand nombre d'arguments subtils n'avaient pu opérer.

Nos Frères auront donc une grande estime de la Foi, et s'appliqueront à en bien connaître les mystères, qui sont contenus dans la Doctrine chrétienne : à l'aide de ces armes, fussent-elles les seules entre leurs mains, ils pourront combattre et remporter la victoire. Mais donnons des exemples d'Actes de Foi.

§ 2. — PRATIQUE DE LA FOI.

Les Actes de Foi, qu'on ne peut négliger sans dommage dans les attaques subites, doivent s'exercer de la manière suivante :

— O Jésus ! auteur de la Foi, je crois très fermement que tout ce que vous avez révélé et croit notre mère la Sainte Église, est véritable ; et pour confesser cette Foi, de bon cœur je donnerais ma vie.

— O Dieu de toute vérité ! il est impossible que vous ayez révélé rien de faux à votre Église : je l'assurerais en face de la mort.

— Il est tout à fait vrai qu'il y a trois Personnes dans la Très-Sainte Trinité, et qu'elles ne sont qu'un seul Dieu : que ne puis-je, pour cette vérité, répandre tout mon sang !

— C'est une vérité certaine, très doux Seigneur Jésus, que vous êtes Dieu et Homme en une seule et même personne : pour la confesser, je voudrais endurer les feux les plus cruels.

— Très bon Seigneur Jésus ! il est très véritable que vous êtes au Très-Saint Sacrement de l'Autel comme Dieu et comme Homme parfait : ce que j'assurerais au milieu des épées et des brasiers ardents.

(A suivre.)

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Au milieu de ces épreuves qui le purifiaient et le faisaient marcher à pas de géant dans le chemin de la perfection, notre Vénérable continuait à travailler de toute son âme à la gloire de Dieu et au bien de l'Ordre. Aussi rien d'étonnant si au chapitre tenu au couvent de Saint-Silvestre près Tusculum dans le courant de mai 1611 il fut élu Préposé Général de la Congrégation, l'allégresse fut universelle. Un ange envoyé du ciel n'aurait pas été reçu avec une joie plus sincère. Tous savaient quel éclat ce flambeau élevé sur le chandelier de la première charge de l'Ordre allait refléter sur la famille entière ; et surtout ses enfants goûtaient à l'avance les ineffables effusions de son cœur si bon et si vraiment paternel. Seul, lui, il était triste ; dans sa modestie il s'effrayait, et son humilité repoussait avec énergie un honneur qu'elle disait immérité. Il dut céder cependant. Les supplications de ses fils furent si touchantes et si fortes qu'il fut vaincu, et il courba les épaules sous le joug qui lui était imposé.

Ici son biographe s'arrête. " Je me sens poussé, dit-il, à dire quelques-unes de ses vertus, en particulier son admirable façon de gouverner. Il ne me déplait pas de m'attarder un peu. Ce n'est pas que je veuille parcourir la série des vertus et raconter tout ; je réunirai seulement ici quelques traits plus saillants, les autres viendront à leur place, pour donner à notre récit plus de grâce et d'agrément. „

Ce qui frappait tout d'abord dans le nouveau général, c'était son abord plein de suavité et de gravité modeste. Quelque pénibles que pussent être les afflictions qui l'écrasaient, jamais sa figure n'en portait trace. Constamment sereine au contraire, elle avait, ce semble, banni pour toujours la tristesse. Des lèvres tombaient des paroles si douces et si réconfortantes que tous en étaient dans l'admiration.

Dans le gouvernement des hommes deux systèmes sont en présence : la crainte et l'amour. Il est des supérieurs très enclins à faire marcher leurs sujets par la rigueur des lois et de la stricte

justice, notre Jean de Jésus n'avait de tendance que pour l'amour. Jamais, si ce n'est dans des cas extrêmes et désespérés, il ne se laissait entraîner vers la rigueur, et lorsqu'il le fallait malgré tout, il savait encore y apporter de tels tempéraments qu'il semblait vouloir enlever la crainte à la crainte elle-même et par la crainte se concilier l'amour.

Nécessairement il dut corriger. Avant tout il entourait de prévenances le coupable, il l'aimadouait, il le préparait à la correction. Peut-être (avait-il l'air de dire) la faute n'avait pas été commise, en tout cas c'était par ignorance ou par surprise. Alors, abstraction faite complètement de la personne, il commençait à faire ressortir et à détester la laideur du vice et enfin, sous prétexte de l'humilité qu'on témoignait, ou parce qu'il avait confiance qu'on voulait s'amender il diminuait, il différait, il adoucissait la rigueur de la pénitence imposée. Que de fois, en agissant de la sorte, il aura aiguillonné les âmes à une ardeur plus grande dans la pratique de la vertu, bien loin de les précipiter, en les écrasant sous le joug, dans les tourbillons de la colère ou dans l'abîme du désespoir.

Le P. Jean de Jésus avait souvent dans la bouche et mettait en pratique le précepte du sage : « Ils l'ont fait supérieur : ne t'enorgueillis pas ; sois parmi eux comme l'un d'entre eux (1). » Remarquait-il de la tristesse en l'un de ses sujets, même des derniers, tout de suite et de tout son cœur il cherchait l'occasion de le consoler par une marque sensible d'affection ; il le soulageait dans les charges, il lui offrait, il lui enjoignait quelque distraction. Il avait si peur de laisser ouverte au tentateur la citadelle de ce cœur affligé !

Cette douceur dans sa conduite (car dans ses paroles il était très réservé) lui conciliait l'affection de tous ses religieux, et fort de cette affection, il les poussait tous énergiquement à l'amour de Dieu et du prochain, ainsi qu'à l'observation de la règle et des constitutions. Il les tirait ainsi par les liens du cœur et par la chaîne de la charité.

Citons un trait. Le Père était encore alors maître des novices. Un de ceux-ci avait reçu comme pénitence d'une infraction, l'ordre de se préparer à recevoir la discipline. Il s'y refusa. Le Vénérable ne se

(1) Eccli. XXXII, 1.

fâcha pas, il ne fit pas ressortir la grièveté de la nouvelle faute : mais doucement, avec mansuétude et humilité, énergiquement cependant, il s'en prit au péché originel et à l'orgueil qui, depuis, corrompt notre nature ; il ajouta qu'un novice n'avait pas fait peu de chose en disant adieu au monde, et qu'on ne pouvait exiger de lui tout de suite ce qui ne viendrait que plus tard, quand Dieu, affermissant ce qu'il a commencé, mènerait à de plus hautes vertus. Mais alors il ordonna au P. Albert, son aide comme maître des novices, et sous prétexte d'une faute à réparer, il ordonna de se préparer à recevoir la discipline. Le Père obéit volontiers et reçut gaiement les coups qui lui furent infligés. Entretemps le novice bouleversé par la douceur de son supérieur, et par l'exemple que l'autre Père lui donnait, profondément repentant de son orgueil, se mit à verser des torrents de larmes, à genoux il suppliait, en soupirant, qu'on lui donnât la discipline et il promettait de se corriger. En effet, dès ce moment il se montra un vrai religieux tout entier adonné à la pratique de l'humilité et de la pénitence.

La mansuétude et la bonté du Père Jean de Jésus étaient telles que plusieurs craignirent qu'il ne péchât par excès. Mais nos saintes constitutions lui ont donné raison quand elles ont fait aux Prélats une loi de conduire leurs sujets à l'observance des lois plus par l'amour que par la crainte des punitions. Et les Instructions ont encore développé cette doctrine. D'ailleurs le Père se faisait fort (et il l'a répété souvent) de soutenir devant les hommes les plus doctes et les plus expérimentés dans des thèses et des disputes publiques, la thèse suivante : La forme du gouvernement qui attire les sujets par l'amour est cent fois préférable à celle qui fait dominer la crainte.

On conçoit que sous le gouvernement et la tutelle de notre Vénérable notre Carmel ait produit tant de fleurs de vertus. Tous savaient la haine qu'il portait au vice, la joie qu'il éprouvait en voyant ses enfants faire des efforts pour la pratique des vertus. Or tous l'aimaient et le vénéraient, ils étaient donc prêts à tout faire pour éviter de contrister un père si cher. Voici un fait : un religieux, colérique de nature, s'était porté jusqu'à répondre à un de ses frères un mot très dur. Bientôt il rentra en lui-même, se mit humblement à genoux, se frappa la poitrine et demanda pardon, alors il alla à l'oratoire prendre une bonne discipline. Le P. Jean de Jésus apprit

la chose. Il alla trouver ce religieux et en signe de grande affection il le serra dans ses bras. Puis, après l'avoir fortifié dans l'amour de la mortification, il lui fit un petit cadeau et depuis lors lui témoigna une bienveillance spéciale. Celui-ci de son côté, animé par ces encouragements, livra pour conquérir la vertu de douceur des combats de plus en plus héroïques et il triompha si bien qu'il put être cité comme un modèle de mortification des passions et un glorieux vainqueur de la nature gâtée par le péché.

Un autre frère donné pour aide au Sacristain était bavard à l'impossible. Pour se vaincre il imagina d'écrire à l'avance des billets par lesquels il pourrait, sans parler, demander ce dont il avait besoin. Le Père trouva un jour un paquet de ces billets. Il fut ravi de joie et il en témoigna au frère sa vive satisfaction.

Un frère choriste était beaucoup déchu, peu d'années après sa profession, de la ferveur du noviciat. Il avait été averti, il s'était amendé, mais il était retombé dans ses misères. Son prétexte était les occupations dont on l'accablait. Pour lui faire sentir le mal de sa conduite, le vénérable Père, quand il recevait ce frère, ne le regardait plus comme ordinairement avec des yeux pleins de bonté, il lui répondait d'une manière brève et son visage était empreint de tristesse. Le religieux s'en apercevait, rentrait en lui-même et puis il recommençait comme avant. Un jour, c'était au mois de janvier, il trouve une rose, fanée à cause du froid, il s'empresse de l'apporter au Père afin de retrouver ses bonnes grâces. Le Vénérable en prit occasion de lui causer comme un père : Entre une rose fraîche et une rose fanée quelle différence ! ainsi entre un religieux autrefois fervent et tiède maintenant. Alors en quelques mots sentis il lui montra sa conduite, il lui arracha des larmes, et pour un temps il réchauffa son ardeur. Mais le pauvre religieux alla de lui-même s'ingérer dans les occupations extérieures et il s'ingénia à trouver des subterfuges pour fuir les exercices du chœur. * Il n'a pas voulu de la bénédiction, dit alors le Père, elle s'éloignera de lui. Cette parole, comme si elle avait été inspirée de l'Esprit Saint, se vérifia, hélas ! Après bien des années, l'événement en montra la justesse. Nous en fûmes saisis de frayeur, dit le biographe „ Nous comprîmes qu'en méprisant les petites choses peu à peu on tombe, et que si nous sommes peu

attentifs aux inspirations de la grâce, aux avertissements ou aux supplications de nos supérieurs, nous éloignons enfin de nous la bénédiction divine.

Une chose qui mérite aussi d'être signalée c'est la sollicitude toute paternelle dont il entourait tous ceux qui lui semblaient devoir faire un jour beaucoup de bien aux autres. Ainsi en voyait-il qui paraissaient avoir reçu de Dieu des aptitudes à devenir lecteur, prédicateur, maître des novices, il voulait qu'on les formât avec soin. Lui-même les soutenait, les aidait et leur donnait ses conseils. Pendant l'été, il les conduisait au couvent de S. Sylvestre ou les y appelait de Rome et là il consacrait une grande partie de son temps à les instruire et à les perfectionner.

Quant aux jeunes religieux, jamais, même au sein des plus graves occupations ou des plus douloureuses infirmités, il n'omettait les instructions ou les réunions dont avait besoin leur formation spirituelle. Toujours, au temps voulu, il les appelait, il les louait, il les encourageait par de bonnes paroles, puis leur montrait leurs défauts, les instruisait sur la façon de les combattre et les invitait à venir, à tel moment, rendre compte des victoires remportées, et de celles qu'il fallait remporter encore. Tout cela il le disait avec tant de bonté et de solidité que plusieurs devinrent, à son exemple, d'illustres ouvriers dans la vigne du Seigneur et des ministres de Dieu infatigables et zélés comme lui au travail du salut des âmes.

(*A continuer.*)

LA FÊTE DE LA PRIÈRE DE NOTRE SEIGNEUR

au Jardin des olives.

Avec le temps de la Septuagésime vont commencer les offices appelés de la Passion. Chaque semaine, en effet, les mardis avant le Carême, les vendredis après le mercredi des Cendres, Notre Mère la Sainte Église va proposer à ses enfants d'honorer l'un ou l'autre mystère de la douloureuse passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je dis *proposer*, parce que l'Église n'a pas inséré ces offices dans son

Bréviaire, elle les accorde aux diocèses et aux familles religieuses qui les lui demandent. Notre Ordre, toujours dévot à ces souffrances que méditaient constamment notre Mère sainte Thérèse et Notre Père saint Jean de la Croix, s'est hâté de demander et a obtenu la concession de ces offices si beaux et dans leur but et dans leur liturgie. Nous allons donc les réciter. Or, ils font passer devant nos yeux, afin d'attendrir nos cœurs, toute la série des douleurs que le divin Maître endura pour nous. Tout d'abord l'Eglise nous met à genoux aux côtés de Jésus, au Jardin des olives, puis elle nous fait embrasser d'un seul coup d'œil la passion tout entière. Avec quels accents elle nous reproche d'avoir livré par nos péchés notre Maître et notre Sauveur aux juges qui ont juré sa mort, de l'avoir fait battre de verges, couronner d'épines, accabler de mauvais traitements, clouer à la croix entre deux voleurs. Le fiel et le vinaigre dont Jésus est abreuvé dans sa soif, le coup de lance de Longin, rien n'est oublié, et après nous avoir rappelé chacune de ces tortures, elle fait tomber des lèvres de Jésus abîmé par nous : Que t'ai-je donc fait ? En quoi t'ai-je contristé, oh ! réponds-moi.

Ce sont alors les instruments inanimés de la Passion qu'elle offre à notre culte : la couronne d'épines, puis les clous et la lance. Ils ont touché le corps adorable, ils ont servi à faire ces blessures par qui nos péchés furent expiés ; ils sont donc dignes d'honneur ; et puis quels souvenirs ils évoquent ! Le linceul sacré dont fut entouré, au sépulchre, le corps adorable de Jésus, est alors chanté, car il est glorieux. Sur lui sont imprimés, en taches de sang, les stigmates laissés par les plaies du Sauveur.

Viennent ensuite ces plaies elles-mêmes dont il a été, pour nos iniquités, couvert des pieds à la tête. Parmi elles cinq surtout, celles que firent les clous et la lance attirent notre piété ; par elles s'est échappé plus abondant ce sang qui guérit nos blessures et nous conquiert le ciel.

Enfin, c'est devant ce sang lui-même que nous tombons à genoux, en versant des larmes de repentir, de compassion et de reconnaissance. Il nous a rendu la vie à tous, il nous a obtenu le pardon, il enlève à notre âme les taches qui la souillent et il lui rend une splendide beauté ; nous devons donc l'entourer de tels hommages

qu'il nous délivre des maux de cette vie présente et nous fasse jouir au ciel des délices qu'il nous a conquises pour l'éternité.

La fête du Précieux Sang a été célébrée le vendredi après le quatrième dimanche du Carême, par conséquent l'avant-veille du dimanche de la Passion. Nous sommes donc prêts. Nous allons chanter avec plus d'ardeur l'Étendard royal de la Croix, nous allons célébrer le glorieux combat dans lequel, par la croix, le Rédempteur a triomphé. Mais l'Église, fidèle épouse de Jésus, n'a pas oublié celle qui a donné au Sauveur le sang qu'il répandra pour nous, celle qui, mère désolée, a essuyé elle-même les horribles plaies de son Fils, celle qui l'a enveloppé du froid linceul, après que ses oreilles maternelles eurent entendu les coups de marteau qui enfonçaient les clous et que ses yeux eurent vu la lance pénétrer dans le côté de Jésus pour lui transpercer le cœur. Et l'Église nous appelle autour de Marie qui est debout aux pieds de la croix et qui nous dit : Arrêtez-vous, voyez ; est-il une douleur semblable à ma douleur ? Et nous, nous répondons : Mère sainte, faites ceci : gravez profondément dans mon cœur les plaies du crucifié. Vierge des vierges, ne me soyez pas dure, faites-moi pleurer avec vous.

Nous nous sommes attardés ; notre intention était de méditer un peu l'office de la prière de Notre Seigneur au Jardin des olives. Faisons-le quand même, quoique plus brièvement. Cette prière, c'est celle de son agonie, oh ! comme elle nous dit bien sa douleur ! Qu'elle nous donne de précieuses leçons ! Toute l'histoire de cette agonie nous est redite dès les premières vêpres, par les antiennes, par le capitule, par l'hymne surtout ! 1. Il est venu avec ses disciples de cette ville qui s'appelle Gethsémani ; à l'entrée il arrête ses disciples : Asseyez-vous ici, leur dit-il, j'irai plus loin y prier. — 2. Mais il prend avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée. Immédiatement il commence à être contristé, à être triste. — 3. Et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort : restez ici et veillez avec moi. — 4. Et s'étant avancé un peu, il tombe la face contre terre ; il prie : Père, dit-il, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi. — 5. Père, si ce calice ne peut s'éloigner de moi sans que je le boive, que votre volonté soit faite. — Quelque temps après, nous rappelle le capitule, Jésus vint à ses disciples ; il les trouva endormis et il dit à Pierre : Ainsi, vous n'avez pas

pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez de peur d'entrer en tentation.

L'hymne va chanter tout cela avec des accents émouvants :
« Regarde, dit-il à chacun de nous. C'est le Verbe du Père ; des
„ hauteurs célestes il est venu, tout plein de bonté, tout enflammé
„ d'amour, pour guérir les fils d'Adam qu'a perdus la faute de leur
„ père. Il a pris en pitié la lamentable perte des hommes, il veut
„ réparer nos chutes et le voilà qu'il prie ; le front dans la poussière,
„ lui, le Maître, implore le pardon. „ Oh ! c'est bien cela. C'est
l'amour qui l'a fait descendre du ciel, c'est l'amour qui le fait se livrer
à l'agonie actuelle, tout à l'heure aux plus horribles tortures. Tous
nous pouvons et nous devons redire avec le grand apôtre : Il nous a
aimés et il s'est livré pour nous. Ou mieux encore, il nous faut
emprunter cette autre parole plus saisissante : Il m'a aimé et il s'est
livré pour moi. Je le contemple donc descendant de son ciel, les yeux
fixés sur moi, revêtant pour moi l'humiliante nature humaine, et
s'apprêtant à la dernière immolation pour moi qui ne suis rien qu'un
pécheur misérable, pour moi qui ne sais pas l'aimer, pour moi qui
multiplie les offenses et à qui il pourrait bien dire comme tout à
l'heure à saint Pierre : Ainsi, tu ne peux donc pas veiller une heure
avec moi ? Alors, à son tour, on tombe à genoux et le front dans la
poussière, on demande pardon.

L'hymne continue : « Il repasse en son cœur les innombrables et
„ cruelles souffrances ; il se trouble. Ce calice de douleur, dit-il en
„ suppliant, mon Père, éloignez-le... Mais que votre volonté soit faite
„ et non la mienne. „ C'est qu'en effet elles sont affreuses les tortures
qui l'attendent, et il les voit... toutes... à l'avance, en un effrayant
tableau qui se déroule sous son regard. Déjà il les ressent, et se tord
sous les fouets ; sa tête, percée par les épines, fléchit toute sanglante
sous l'affreux diadème, et les clous transpercent ses mains, ils trans-
percent ses pieds. Il laisse l'imagination contempler, toute palpitante,
ces horribles douleurs, l'appétit sensitif a éprouvé ce que nous éprou-
verions tous, l'horreur, la crainte, la tristesse, le dégoût, et sa volonté
sera-t-elle submergée au sein de ces flots amers ? Non, elle s'est élevée
et elle a dit : Ce n'est pas à moi à dicter des ordres, c'est votre volonté,
mon Père, qui est la volonté souveraine, qu'elle soit faite. Le Père

n'aurait-il pas pu répondre : Mon Fils, si tu es la victime, c'est que tu l'as voulu : *Oblatus est quia ipse voluit*. C'est maintenant " une tristesse affreuse qui est venue l'étreindre au plus intime du cœur. Le Seigneur est quasi défaillant, une sueur de sang découle de ses membres et goutte à goutte vient humecter la terre. „ Et comment ne serait-il pas triste ? Les péchés des hommes l'enveloppent comme un vêtement, il les porte tous sur ses épaules, or il les déteste ces péchés dont seul il peut apprécier la malice, il les déplore amèrement, et pour nous qui ne savons pas pleurer nos iniquités il verse de vraies larmes de sang. Il est triste : Comment ne le serait-il pas ? Ces hommes rachetés par lui l'aimeront-ils ? Voudront-ils être sauvés ?

„ Mais du sommet du ciel un ange est accouru qui ranime Jésus gisant par terre ; les forces sont revenues à son corps et le Sauveur se lève plein d'une nouvelle énergie. „ Si le Sauveur a permis que l'ange vint du ciel à cette heure de suprême agonie, ce n'était pas que lui eût besoin d'un secours étranger pour ranimer un courage qui jamais n'avait défailli, ni pour rendre une énergie dont lui seul est le principe, mais uniquement afin de nous donner la grande leçon que nous devons recevoir maintenant. Jésus, au sein de ses souffrances, priait, l'ange vint. Prions et quelles que soient nos douleurs, quelles que soient nos luttes l'ange viendra, c'est-à-dire la grâce de Dieu, sa consolation, sa force, et avec elles le triomphe et la joie.

La prière, c'est bien là, en effet, ce que la fête d'aujourd'hui veut nous faire aimer, et pratiquer fidèlement pour que nous en retirions les fruits les plus abondants.

L'office de Matines nous donne toute la doctrine sur la prière. Il nous dit sa nécessité, sa valeur, ses conditions, ses fruits.

Ne manquez pas de prier toujours, de même que jusqu'à la mort vous devez travailler à votre justification. Priez sans cesse ; telle est, en effet, à l'égard de vous tous la volonté de Dieu dans le Christ Jésus. Quand il priait si fréquemment, nous assure S. Cyprien, quand il suppliait son Père, il nous disait, par son exemple, ce que nous avons à faire nous-même, car ce n'était pas pour lui-même qu'il avait quelque chose à demander, c'était pour nous et surtout pour nous instruire. Ici au Jardin des olives il prie, mais à mesure que ses souffrances augmentent, que sa tristesse est plus amère, il prie plus abondamment, *prolixius orabat*.

D'ailleurs sa prière est précieuse aux yeux de Dieu, il la fait recueillir par ses anges, et comme dit S. Jacques, surtout quand elle est relevée par la vertu, elle pèse beaucoup sur le cœur de Dieu.

Il est vrai que même la prière du pécheur, si indigne qu'elle soit d'être exaucée, attire l'attention de Dieu, il prête l'oreille, et le regard de ses yeux indique qu'il écoute.

Pour cela cependant assurons-nous la bienveillance divine en entourant notre prière de toutes les conditions requises. Avant la prière prépare ton âme, dit l'Esprit-Saint, et ne sois pas comme quelqu'un qui tente Dieu. Lorsque vous êtes sur le point de prier (ici c'est Notre Seigneur lui-même qui nous impose cette condition), pardonnez si vous avez dans le cœur quelque chose contre quelqu'un. Alors votre Père céleste vous pardonnera. — Et puis ne faites pas comme les hypocrites, ne posez pas pour pieux, ne recherchez pas les louanges des hommes, mais priez où il faut prier, simplement et dans le secret de votre cœur. Que votre prière soit la prière de l'humble, de celui qui pénétré de ses misères et qui sait persévérer, ne se rebutant point aussi longtemps que le Très-Haut n'ait regardé favorablement et exaucé.

Quant aux fruits, ils nous sont immédiatement rappelés. Dès la troisième antienne du premier nocturne, il nous est redit la parole du Maître: Tout ce que vous demanderez dans la prière, quoi que ce soit d'ailleurs, *omnia quæcumque*, croyez et vous le recevrez. S. Jacques viendra alors nous donner l'admirable exemple du prophète Élie. Homme passible comme nous il prie, mais d'une vraie prière, et il obtient de disposer à son gré des éléments dont il fait les instruments dociles de la parole inspirée, au sein du peuple d'Israël.

Donc au Jardin des olives, Jésus s'offre à nous comme un maître nous donnant la leçon la plus importante et la plus précieuse. Recevons-la, cette leçon, mettons-la en pratique et nous sommes sauvés. Prions comme lui, pleurons nos péchés, humilions-nous devant celui que nous implorons, insistons dans nos supplications, que plus la tempête augmente plus aussi grandisse l'ardeur de notre prière. Et que pourrait-il nous refuser? Celui que nous prions est celui qui nous a appris à le faire, celui qui nous a laissé ses divines et infaillibles promesses, c'est celui qui offre lui-même, afin que nous soyons exaucés, ses supplications, ses larmes et son sang.

DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchaussé*,
de la mission de Bagdad.

Vous avez bien voulu insérer dans les *Missions catholiques*, le récit de mon voyage de Marseille à Bombay (1) ; laissez-moi le compléter par la relation du trajet de Bombay à Bagdad par le golfe Persique. Je crois qu'aucun missionnaire n'a encore parlé de cet itinéraire et j'aurai sujet de raconter aussi plusieurs choses nouvelles qui pourront intéresser les associés de la Propagation de la Foi.

* * *

En parcourant Bombay, désolé par la peste, les paroles de Bossuet me revenaient à la mémoire : “ Les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. „ Impossible de rendre le flegme avec lequel les Anglais considèrent les ravages du fléau. J'entends encore l'un d'eux, et des plus distingués de la ville, me dire : “ Cette peste, pour nous, ce n'est rien : elle n'atteint que les indigènes ! „

La nature a fait l'Anglais bon et généreux ; mais le protestantisme lui a desséché le cœur. Il passe, presque indifférent, à côté de ces milliers d'Hindous mourant de la peste à Bombay, ou de la faim à Madras. On fait en Angleterre quelques souscriptions pour les victimes de la famine dans l'Inde, et pendant ce temps, des navires chargent du blé dans le port de Bombay, pour l'exporter au dehors. Aussi les Russes ont-ils fait une manœuvre très habile, en envoyant dans ce port du blé, pour être distribué aux musulmans.

(1) Si nous avions eu connaissance de cet intéressant récit, nous nous serions fait un devoir de le communiquer à nos lecteurs. Quand celui que nous commençons aujourd'hui sera terminé, nous donnerons le précédent.

I

DE BOMBAY A MASCATE. — L'ARABIE.

Le 21 février, je prends passage sur un vapeur qui franchit en trente-six heures la distance de Bombay à Kurrachee, grand port du Béloutchistan. La peste ravage cette ville avec plus de fureur encore que Bombay ; mais jusqu'ici les chrétiens sont protégés si visiblement par le ciel, que les Hindous et les mahométans s'en indignent et leur demandent de quel talisman ils usent pour être ainsi préservés : en effet, ils en ont un très efficace, l'image du Sacré-Cœur, que les Pères Jésuites ont donnée à chacun d'eux. Kurrachee est très fortifié. Plusieurs stationnaires de guerre anglais sont ancrés dans le port. Un chemin de fer relie Kurrachee à Quettah ou Kwatah (forteresse), sur la frontière du Béloutchistan et de l'Afghanistan. De là, un fort détachement de l'armée des Indes surveille les deux routes qui pénètrent dans la Perse, et protège aussi Kandahar, cette porte de l'Hindoustan ; mais les Russes, qui ont poussé leur voie ferrée de l'autre côté, jusqu'à Merv, s'apprentent à disputer aux Anglais la possession de l'Afghanistan et de la Perse.

* * *

De Kurrachee, notre vapeur se dirige vers Mascate, sur la côte d'Arabie. La mer est si agitée, que le navire doit ralentir sa marche et la réduire à cinq milles à l'heure. Nous mettons trois jours pour traverser le golfe d'Oman. Mascate ne se découvre aux yeux du voyageur qu'au détour d'un promontoire escarpé, surplombant la ville. Elle est cachée au centre d'une baie, qu'entourent de trois côtés des rochers abrupts et sauvages. La profondeur des eaux permet aux plus grands navires de s'approcher de terre.

(A suivre.)

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE JUILLET 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey. R. P. Joseph Menezes	7	10	6	2	25
Prieur des Tierçaires					
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph	6	4	5	3	18
Saint Michel-lez- Cranganore. . . . R. P. Elie de Saint Joseph . . .	12	6	3	4	25
Cottayam R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	7	18	15	15	55
Ernaculum R. P. Boniface de Sainte-Marie.	2	—	2	2	6
Cunemao R. P. Elisée	1	—	5	1	7
Chattiath RR. PP. Rombaut et Clément.	2	1	3	6	12
Cottar. R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	9	17	20	12	58
Moulougamoude. R. P. Isidore	3	4	2	1	10
Vengotto R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	1	—	—	—	1
	50	60	61	46	217

* *

Pour stimuler le zèle en faveur de nos missions, qu'il nous soit permis de citer ici deux traits touchants de générosité enfantine en faveur des petits Malabarais :

Deux enfants, frère et sœur, attendaient avec une impatience bien concevable le passage de saint Nicolas. La petite fille avait réclamé du grand Saint une belle poupée. On ne dit pas quel était l'objet des convoitises du petit garçon. Mais la mère, femme pleine de foi et de piété, tout entière à l'éducation vraiment chrétienne de ses enfants, voulut relever leurs pensées et agrandir leur cœur. Elle leur dit qu'ils feraient chose agréable à Jésus si, au lieu de ces jouets, ils tâchaient d'avoir par saint Nicolas de l'argent (6 fr. 50) afin d'acheter la conversion de deux enfants Malabarais. Les deux petits anges acceptèrent de grand cœur. Chacun d'eux réussit à se procurer les 6 fr. 50 tant désirés et en envoyant leur argent à la Prieure des Carmélites à M..., ils écrivirent les deux lettres que nous donnons à nos lecteurs. Dans leur touchante naïveté, ils s'imaginaient qu'on allait bien vite leur envoyer leur petit protégé.

Ma Révérende Mère M^{***}, Prieure au Carmel à M^{***}.

Enfin, j'y suis arrivé sou par sou ; j'ai amassé 6 fr. 50 que vous trouverez ci-inclus pour vous acheter un petit Malabaraïs que vous voudrez bien m'expédier aussitôt que possible.

Je desiré qu'il soit blanc et beau, âgé de 6 à 7 ans : vous comprenez, chere Mère, moi j'ai 8 ans, je tiens à avoir bras dessus ; si vous le faites baptiser avant de me l'envoyer qu'il se nomme Jules comme Grand Papa. En attendant avec grande impatience l'arrivée de mon petit camarade, je suis, Révérende Mère, avec un profond respect, votre très humble serviteur.

LÉON C...

*
* *

Bien chère Mère M^{***}, Prieure au couvent du Carmel à M^{***}.

Gagnant, mendiant, j'ai 6 fr. 50 que vous recevrez avec celle-ci, afin que vous ayez la bonté de m'envoyer avec le petit garçon de Léon une jolie petite Malabaraise, bien gentille, âgée de 2 à trois ans ; je partagerai avec elle mon lit et mon assiette et je l'élèverai chrétiennement.

Si vous en avez une convenable en magasin, envoyez-la de suite, je meurs d'impatience. Je desiré aussi ardemment une petite prière pour ma première communion. Je vous remercie d'avance et vous prie d'agréer le profond respect avec lequel je suis votre très humble servante.

MARIE C...

FAITS DIVERS

Espagne. — La dévotion au saint Enfant Jésus n'est pas nouvelle chez les RR. PP. Carmes déchaussés du noviciat de Ségovie. Il y a quelques mois, des fêtes splendides s'y célébraient en l'honneur du divin Jésus. Pour la circonstance, une messe avait été composée par un habile musicien, qui, dans cette même maison, cache son nom et ses talents sous le manteau de notre mère sainte Thérèse « la grande sainte » de son pays. Sous sa direction, l'exécution fut irréprochable. Le Très Révérend Pere Provincial avait voulu rehausser de sa présence l'éclat de cette pieuse solennité ; après avoir officié à la messe et aux saluts solennels, il sut trouver dans son cœur d'apôtre d'éloquentes paroles, qui laissèrent les auditeurs sous le charme de saintes et salutaires émotions.

Et cependant, ce n'était pas à l'Enfant Jésus de Prague que s'adressaient ces magnifiques hommages. Depuis longtemps nos Reverends Pères désiraient posséder une reproduction de la statue miraculeuse ; enfin leurs vœux sont exaucés ; les obstacles disparaissent ; une très jolie statue peut leur être adressée. Mais des retards se pro-

duisent dans l'expédition : Jésus est attendu avec impatience... On est à la veille de Noël ! Faudra-t-il, encore cette année, adorer l'Enfant-Dieu dans son humble crèche et ne pas le voir prendre enfin possession du trône qui lui est préparé ? Non ; Jésus veut que dans ces cœurs aimants et dévoués la joie soit sans mélange. Il apparaît ! Et tandis que dans la crèche il se montre pauvre et nu, sous sa couronne d'or et son manteau royal, ce même petit Enfant révèle sa puissance et sa divinité. Avec quels accents de reconnaissance les heureux novices entonnent le joyeux Noël ! Leur Jésus est né ! Dans quelques jours se célèbre la fête du Saint Nom de Jésus ; c'est leur fête à eux. Cette année ils veulent se surpasser et c'est au milieu de leurs chants de triomphe que la statue miraculeuse du saint Enfant Jésus de Prague est « officiellement » placée sur son trône.

Nul doute que Jésus ne se montre, pour les novices et les RR. PP. Carmes de Ségovie, généreux dans ses dons de joyeux avènement.

Réjouissons-nous, nous aussi, de voir se répandre de plus en plus cette dévotion si féconde en bienfaits ; ces saintes joies nous attireront de nouvelles bénédictions.

*
* *

GRACES OBTENUES

Mon Très Révérend Père,

C'est avec la plus vive reconnaissance pour le saint Enfant Jésus de Prague que je viens vous prier de vouloir insérer dans les *Chroniques du Carmel* la faveur qu'il vient de faire à ma famille.

On nous avait, depuis plusieurs années, intenté un injuste procès.

J'ai confié notre cause au saint Enfant Jésus en mettant un billet dans la main de sa statue. Je lui ai promis, s'il voulait nous aider, de le remercier en publiant sa faveur dans les *Chroniques du Carmel*. Je viens acquitter ma promesse, lui exprimer toute ma reconnaissance et lui promettre de propager son culte autant que je le pourrai.

Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, la nouvelle assurance de mon très profond respect.

UNE TIERÇAIRE DU CARMEL ABONNÉE AUX *Chroniques*.

*
* *

Carmel de Villefranche, 17 janvier 1897 :

Ayant obtenu une faveur de notre cher petit Jésus de Prague, nous vous prions de vouloir bien insérer cette grâce dans les *Chroniques*.

*
* *

Bagnères, le 20 décembre 1897 :

Révérend Père,

Il y a déjà quelque temps, j'avais promis à l'Enfant Jésus de Prague, s'il m'accordait trois grâces, que je le ferais insérer dans son journal. Les ayant obtenues, je viens vous prier, Révérend Père, de vouloir bien faire l'insertion.

Daignez agréer, Révérend Père, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments respectueux.

N. C.

*
* *

Traits du Saint Scapulaire.

1. L'un des plus terribles accidents est le feu !... En vain, disons-nous ailleurs, les héroïques pompiers travaillent à se rendre *maîtres du feu*, si Dieu ne seconde leur vaillance. Marie semble vouloir signaler sa puissance souveraine, en arrêtant les flammes sur la terre, comme elle en tempère les ardeurs pour ses enfants dans le Purgatoire.

Dans le district de la Chine, une bonne chrétienne, mariée à un misérable païen buveur d'opium, brutal et jaloux, n'avait pour soutien qu'une mission par an, et un Scapulaire qu'elle changeait à l'époque de la visite du prêtre. Un jour on la voit accourir dans une chrétienté voisine, sollicitant un second Scapulaire ; le missionnaire l'interroge :

« — As-tu quitté celui que je t'ai donné ?

« — Non, Père.

« — A qui l'as-tu donné ?

« — Je vais vous dire, Père. Je suis logée chez un païen au fond d'une cour remplie de sorgho. L'autre nuit, nous sommes réveillés par une grande lueur, la maison du païen et toute la cour étaient en feu ; mes pauvres enfants ne pouvaient traverser ce brasier de sorgho, mon mari jurait et criait comme un fou ; je me jette à genoux, j'arrache mon Scapulaire et le lance attaché à une pierre au milieu des flammes. Aussitôt la flamme tourne, le feu s'arrête et épargne notre pauvre logis avec tout ce qui nous appartenait. Le lendemain, les chrétiens et moi nous avons cherché partout le saint Scapulaire, il est sous les décombres (cette femme de foi n'admettait pas qu'il fût brûlé), mais ne l'ayant pas trouvé, je suis bien vite venue en demander un autre. »

2. La ville de Saint-Aulaye, au diocèse de Périgueux, faillit être détruite par un horrible incendie ; c'était pendant une grande mission. L'un des religieux prédicateurs appelle un jeune homme plein de foi qui l'accompagnait et lui crie devant la foule : « Jalage, allez au foyer de l'incendie et jetez votre Scapulaire dans le feu. » L'enfant obéit, et traversant à pas précipités la population en délire, il disait : « Priez la Sainte Vierge, car je vais éteindre le feu. » Au même instant il lance son Scapulaire, et une colonne de flammes, après s'être élevée à plus de quinze mètres, retombe dans le brasier et bientôt s'éteint entièrement.

« Grâce à Marie, » s'écriaient les fidèles.

« Ce garçon est sorcier, » vociféraient les impies. Ils aimaient mieux croire au sortilège qu'à la protection évidente du saint Scapulaire ! Cependant, retrouvé intact le lendemain dans les cendres encore chaudes, il attestait une fois de plus la miséricorde toute-puissante de Marie.

5. Le 8 mai 1842, le train de Versailles, qui ramenait une foule nombreuse des *grandes eaux*, éprouva un affreux accident dont on a depuis gardé la mémoire. Plus de cent morts et beaucoup de blessés étaient entassés sur la voie, au milieu des wagons brisés et en feu. Ceux qui n'étaient pas atteints furent brûlés sur place. Ce spectacle déchirant n'a pas été oublié. Le lendemain, on entendit un jeune homme légèrement blessé témoigner hautement qu'il survivait *seul* aux voyageurs du wagon qu'il occupait, après avoir été jeté hors de ce triste groupe et à distance de la voie sans savoir comment : « Moi *seul*, ajoutait-il, portais le saint Scapulaire ! »

*
* *

Traits de protection de saint Joseph.

1. *Saint Joseph refuge des pauvres pécheurs à la mort.* — « Il y a quelques années, disait un prêtre, je voyais sur son lit de mort un jeune homme de vingt ans. Chargé du soin de son âme, je la mis sous la protection de saint Joseph, et ce fut le premier jour du mois de mars que je lui donnai la sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction. Jusqu'alors, quoique remplissant certaines pratiques de religion, il n'avait pas manifesté les sentiments d'une bien grande piété. Je ne tardai pas à remarquer en lui un prodige de la grâce.

» Huit jours après sa communion, il me disait : « Oh ! combien le bon Dieu m'a fait de grâces cette semaine, je ne sais comment le remercier... »

» Il manifestait les plus tendres sentiments de dévotion à la sainte Eucharistie, à la sainte Vierge et à saint Joseph. A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés depuis sa dernière communion qu'il me disait ingénûment : « M'apporterez-vous bientôt la sainte Eucharistie?... Oh ! si les jeunes gens savaient comme on est fort quand on a communie !... »

» La veille de sa mort, il disait encore : « Oh ! si le bon Dieu m'appelait à lui que je serais heureux ! » Puis il ajoutait : « Je suis très mal, je vais voir la sainte Vierge en paradis... Oh ! priez pour moi ! »

» Quelques heures après, le jour consacré à saint Joseph, mercredi de la semaine sainte, il expirait, serrant toujours son crucifix dans ses mains, et disant avec un inexprimable accent de foi et d'amour : « O mon Jésus, je vais mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi. Mon Dieu, je vais vous voir face à face. »

2. *La dette du commandant et le secours de saint Joseph.* — On était au mois de mars, mois consacré à saint Joseph. La pensée vint à M. de Sonis que ce céleste protecteur des familles pourrait seul le tirer d'embarras, et il s'engagea de faire tous les ans une neuvaine d'action de grâces en son honneur, si, dans le courant de ce mois, il lui faisait trouver la somme d'argent qui lui manquait. Le lendemain écrivant à un de ses amis d'Alger, un grand chrétien comme lui, — M. de Melcian d'Arc, président des conférences de saint Vincent de Paul, — il lui raconta confidentiellement le vœu qu'il avait fait. L'ami en fut ému ; et, plein d'admiration pour les sentiments de foi exprimés dans cette lettre, il fut en donner connaissance à un personnage aussi bien-

faisant que riche, dont le nom veut rester caché et qui était, lui aussi, capable de la comprendre. Celui-ci, entendant cette confidence de l'amitié, ne put retenir ses larmes : « Allons, dit-il, je n'avais jamais encore reçu de mission de saint Joseph ; mais voici qu'évidemment il vient de m'en donner une. Ne dites rien : demain j'enverrai de sa part les sept mille francs qu'il destine au brave et saint colonel de Sonis. »

Le lendemain, un pli partait pour Laghouat contenant sept mille francs en billets de banque, sans autre lettre d'envoi que cette simple ligne sur un petit papier blanc : *De la part de saint Joseph.*

Tout fut garde secret pendant plusieurs années ; M. de Sonis remerciait saint Joseph de tout son cœur, sans trop savoir par quelle voie lui était venu ce bienfait. Un jour enfin, sur quelque indice, il lui vint en pensée que M. Melcian pouvait bien n'être pas étranger à la chose. L'ami s'en défendit ; mais, ne voulant pas qu'on lui attribuât le mérite d'une bonne œuvre dont il n'avait été que l'intermédiaire, il finit par tout dire à M. de Sonis. Celui-ci, à la fois confus et reconnaissant, écrivit à son bienfaiteur enfin connu une lettre admirable, qui était son remerciement et celui de saint Joseph.

Mais désormais sa dette devenait, à ses yeux, une obligation de justice ; malgré des refus renouvelés, il promit de tout restituer. Il était devenu général à cette époque ; il s'imposerait des sacrifices. Il s'en imposa en effet jusqu'au jour où il parvint, non sans difficulté, à faire accepter au procureur anonyme de saint Joseph la restitution complète de la somme que saint Joseph lui avait prêtée.

ÉCHOS DE PARTOUT

Calahorra. — Assis au milieu des vastes solitudes de la vallée de l'Ebre, à quelques pas des ruines endormies de l'antique colonie romaine, patrie de Martial et de Quintilien, le Carmel de Calahorra est bien assurément un couvent stylé comme pas un pour le recueillement, la paix et le silence de la vie monastique. C'est là, aussi, que le R. P. Joseph-Marie de Saint Louis de Gonzague, alors Provincial, réunit les débris épars de notre province d'Aquitaine après les malheureuses expulsions de 1880. Grâce au zèle et à l'activité du Révérend Père, heureusement servi en cela par les talents d'architecte d'un de ses religieux, le regretté Père Bernard, décédé depuis, le vieux monastère fut complètement mis à neuf ; et lorsque la province se reconstitua en France, Calahorra continua et continue encore de servir de refuge à nos Pères espagnols.

Or, ce cher couvent était en fête le mercredi 29 décembre dernier. Son vénérable restaurateur, le R. P. Joseph-Marie y célébrait le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. Cérémonie toujours si impressive et si édifiante à laquelle on ne saurait donner trop de pieuse allégresse, puisqu'elle va à solenniser un des plus

beaux triomphes de la grâce du Christ, toute une longue vie d'abnégation, de renoncement et de sacrifice, consacrée et scellée par les vœux religieux inviolablement maintenus et vaillamment gardés durant un demi siècle!

La fête s'est passée dans l'intérieur du monastère, car le P. Joseph-Marie relevait à peine de maladie; on avait même dû l'administrer quelque temps auparavant. A 9 heures du matin, la communauté se réunit à l'oratoire conventuel. Là, après le chant du *Veni Creator*, le R. P. Eugène, du couvent de Calahorra, se fit l'interprète de la circonstance et des sentiments de tous dans un très beau discours où il remercia chaleureusement le Révérend Père de ce qu'il avait fait, et pour la Province qu'il avait gouvernée à plusieurs reprises, et en particulier pour cette maison de Calahorra qui lui devait son existence. Puis le vénéré jubilaire renouvela sa profession entre les mains du T. R. P. Ildephonse, Provincial actuel, dont la présence ajoutait encore à cette belle fête. La couronne(1) et le bâton symboliques furent alors remis à l'heureux vétéran de la milice du Carmel, tout chargé des mérites et des bonnes œuvres de cinquante années d'une vie religieuse exemplaire! L'on chanta le *Te Deum* d'actions de grâces, et la cérémonie se termina par l'accolade fraternelle, par des félicitations et des vœux auxquels s'associent cordialement tous les religieux de notre Province.

*
* *

Milan. — Dans son infatigable zèle pour la construction du monument grandiose qu'il est en train d'élever au Très Saint-Sacrement, le T. R. P. Gérard a imaginé de demander des objets de quelque genre ou de quelque valeur qu'ils fussent, pourvu qu'ils aient servi ou appartenu à des défunts pour qui on demande les suffrages. Son église, en effet, doit être en même temps qu'un témoignage d'amour à Jésus-Eucharistie, un sanctuaire de suffrages pour les morts, par les mérites de Jésus à l'autel et au tabernacle. Or cette idée ingénieuse a été reçue avec acclamation. Chaque jour le Père reçoit de nombreux objets qu'accompagnent des lettres émouvantes. Nous n'en citerons qu'un exemple. Dernièrement lui arrivait un paquet postal, qui contenait avec les épaulettes d'un major de l'armée italienne plusieurs médailles et décorations pour bravoure militaire et d'autres objets *encore rouges de sang*. C'était la fille de ce brave officier qui, restée seule au monde, envoyait ces souvenirs tristes mais chers à son cœur, afin qu'eux-mêmes devenus des pierres du monument eucharistique devinssent des prières continuelles pour le défunt bien-aimé.

(1) La couronne avait été envoyée par nos Sœurs Carmélites de Narbonne. De plus, le R. P. Joseph-Marie ayant reçu à cette occasion nombre de dons de ses amis de France, a fait faire à Madrid une couronne de vermeil qui sera posée prochainement sur le front de la statue de Notre-Dame du Mont Carmel, dans l'église conventuelle de Calahorra.

*
* *

Nous lisons dans l'*Aquitaine*, semaine religieuse de l'archidiocèse de Bordeaux : —

Un triduum solennel a été célébré les 10, 11 et 12 novembre dernier, à la chapelle du Carmel, rue de Saint-Genès, en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse.

Trois jours durant, la délicieuse chapelle du Carmel a été constamment pleine de fidèles. Rien, il est vrai, n'avait été épargné pour inviter à partager la joie intérieure du cloître, ni l'ornementation faite avec tant de goût, ni la solennité des cérémonies, ni les chants artistiques, ce puissant auxiliaire de l'âme qui prie.

Le premier jour, les offices ont été présidés par M. l'abbé Roux, aumônier du lycée.

Le sermon a été donné par le R. P. Fornier, S. J., discours d'une logique serrée et sans réplique, montrant Jeanne comme modèle de respect pour la hiérarchie sociale (1).

Les chanteuses ordinaires et dévouées du Carmel ont voulu prouver qu'elles n'ont besoin d'aucun secours étranger pour bien faire.

Le deuxième jour, l'aumônier militaire, le vénérable abbé Boyer, a chanté la messe comme au plus beau jour de son sacerdoce. *Introibo... ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

M. l'abbé Lalanne a donné avec une grande simplicité, non exempte de charme, le panégyrique de Jeanne, lis qui croît au milieu des épines.

Les applications sur ce thème aux âmes déchirées d'angoisses ont donné lieu à un superbe mouvement oratoire, car, sans la croix et les souffrances, il n'y a pas de vertu possible.

Les chants ont été confiés à M. le chanoine Sursol ; c'est tout dire. La maîtrise de Saint-André, aidée de quelques amateurs, a chanté une messe en musique dont les solos de basse étaient faits par M. l'abbé Laurent.

Le troisième jour, c'est M. l'abbé Tourreau, vicaire général, supérieur de la communauté des Carmélites, qui officiait. Sa douce et sympathique physionomie rayonnait de

(1) Un autre correspondant doué d'une mémoire d'ange nous adresse le canevas du panégyrique du P. Fornier.

« *Qui dormit, nonne adjiciet ut resurgat?* Pourquoi les béatifications, en particulier celle-ci ? Pour jeter à cette fin de siècle le cri qui réveille de la mort.

» Pas de société possible sans autorité, sans moralité, sans religion. Or aujourd'hui l'autorité est battue en brèche par l'égalitarisme absolu, la moralité par un sensualisme effréné, la religion par la neutralité, c'est à-dire par l'athéisme... Notre société actuelle serait-elle perdue ? Non.

» Par un effort de l'Eglise à opposer : 1^o par une comtesse de Toulouse devenue religieuse, à l'égalitarisme, le respect des hiérarchies sociales et de l'autorité ; 2^o par la vierge sainte Jeanne, à l'immoralité, la plus inviolable intégrité ; 3^o par la carmelite sainte Jeanne à l'athéisme, une effusion nouvelle du catholicisme dans sa perfection, cette fin de siècle sera ressuscitée et sauvée. *Qui dormit adjiciet ut resurgat.*

» O sainte comtesse, jetez sur nous le cri électrisant de votre aïeul, Dieu le veut ! Nous préluderons, par notre sainteté personnelle, au règne social de Jésus-Christ. »

joie au milieu de la splendeur des cérémonies; c'était bien le « père » qui se réjouissait du bonheur de ses « enfants ».

Le R. P. Grégoire, de l'Ordre des Carmes (1), a prononcé le dernier discours pendant ce triduum : c'était justice d'entendre le « frère » louer la « sœur ».

C'est un vrai cours d'histoire que nous fait le Révérend Père, en nous montrant Jeanne de Toulouse continuant la longue liste des saints de ce beau ^{xiii}^e siècle, alors que saint Louis, saint Ferdinand, donnaient tant de lustre aux trônes de France et d'Espagne; que saint Thomas faisait briller la philosophie et la théologie, avec la puissance de son enseignement; que la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, étaient illuminées des saints les plus remarquables qui aient jamais fait briller le firmament de l'Eglise.

Ce jour-là, les chants étaient exécutés par les élèves du pensionnat Jean-Baptiste de la Salle.

Tout proches voisins, les bons Frères ont voulu aussi participer à la joie commune. L'art était à l'unisson de la piété pour honorer Jeanne « la Bienheureuse ». Les voix des enfants, fraîches comme leurs cœurs purs, ont dû être exaucées de Dieu.

Puissent toutes les prières adressées au ciel hâter le jugement de la sainte Eglise, et faire honorer, comme vraiment sainte, celle qui déjà, par la voix du peuple, a été canonisée.

Ce jour-là, nous aurons tous à nous réjouir : le Carmel, puisqu'il s'enrichira d'un astre de première grandeur; et la patrie, puisque la France comptera une protectrice de plus.

NÉCROLOGIE

En notre couvent de Chèvremont est décédé, le 12 janvier 1898, Frère Guillaume de Saint-Elie, entré en religion comme Convers il y a un peu plus d'un an. Malgré les soins et les prières, la fièvre l'a emporté en quelques jours. Ses dispositions pour la vertu, ses aptitudes pour le travail nous rendent sa perte bien sensible, mais sa mort édifiante nous a grandement consolés. Tout n'est-il pas obtenu des qu'on fait une sainte mort? Si l'entrée au couvent n'avait eu pour effet que de nous préparer dignement à l'entrée dans l'éternité, pourrait-on assez en remercier Dieu? Et si à présent on est bien disposé pour partir de ce monde, ne vaut-il pas mieux quitter l'exil pour la patrie? Qui sait si une autre fois, si plus tard nous aurions d'aussi bonnes dispositions pour mourir? Il est vrai que le bon Frère était déjà excellent dans le monde, grâce à une éducation foncièrement chrétienne et des habitudes pieuses. Mais il avait compris que l'affaire de son salut se ferait plus sûrement en religion et dans un ordre

(1) Vicaire du couvent de Bordeaux.

consacré à Marie ; sa vocation avait été sérieuse. Il n'a pas été trompé. Dans le monde ses derniers moments n'auraient jamais été entourés de tant de secours spirituels.

Le dimanche 9, au matin, il y eut du mieux, une accalmie ; on en profita pour lui administrer les derniers sacrements qu'il reçut en pleine connaissance avec foi, simplicité et piété. Il eût désiré communier encore le mercredi en l'honneur du glorieux saint Joseph, son protecteur spécial, en qui il mettait toute sa confiance et qu'il honorait en véritable fils de sainte Thérèse ; mais son état s'était aggravé, la chose n'était plus possible. Il devait ce jour-là aller communier au ciel et aller saluer en paradis le bon père saint Joseph qu'il avait tant aimé sur la terre. A 9 heures du matin il expirait doucement, assisté des prières de ses pères et frères en religion.

Nous avons des preuves qu'il a pressenti sa fin. Il n'avait nulle envie de vivre, à moins que Dieu ne le voulût. Sa crainte était que la maladie ne lui laissât pas assez de santé pour persévérer dans la vie religieuse. *Si cela devait être, disait-il, je préfère mourir.* Il ne devait sortir de l'Ordre que pour aller au ciel. Il avait bien recommandé qu'on n'oubliât point de réciter les prières des agonisants quand le moment serait venu.

Nous avons été grandement édifiés de son obéissance, même dans sa maladie ; il n'eût voulu rien faire sans la permission de son Maître des novices. Quand Dieu veut une victime, il ne prend pas la moindre. De nos sept novices convers, il nous a enlevé celui que nous regrettons tant à bon droit. Que son adorable volonté soit faite ! Là-haut, notre cher Frère priera pour ses compagnons, pour ses supérieurs, pour ses deux frères selon la chair qui sont en même temps ses frères selon l'esprit sous le même habit du Carmel, pour sa sœur qui, elle aussi, a embrassé la vie religieuse et y vit heureuse.

Le Frère Guillaume était né à Vaelbeek, près Louvain, le 5 janvier 1867 et avait reçu le saint baptême le lendemain, jour de l'Épiphanie. *Requiescat in pace,*

BIBLIOGRAPHIE

Le Sanctuaire du Mont-Carmel. *notice historique*, par le R. P. ALBERT-MARIE DU SAINT-SAUVEUR, carme déchaussé, supérieur du couvent de Paris. — 1 vol. grand in-8°. Prix : 2 francs.

On a beaucoup écrit sur le Carmel !... Mais on a été rarement en mesure de le faire avec compétence, netteté et précision, comme le R. P. Albert. Un travail de ce genre nécessitait une étude approfondie, des documents certains, irréfutables.

Pour parler avec exactitude de la sainte Montagne, il ne suffit pas d'y avoir passé quelques heures comme la plupart de nos touristes, ou pieux pèlerins. Il convient d'y

avoir séjourné au moins quelques mois, afin d'étudier à loisir ce que les divers auteurs en ont écrit ; d'interroger les traditions locales en écoutant les hommes et en faisant parler les monuments et les ruines.

C'est précisément ce qu'a fait le R. P. Albert avant d'entreprendre ce travail. Il a vu, nous dit-il, le Carmel aux diverses époques de l'année : lorsque couvert d'une végétation luxuriante, il rappelle cette terre promise où coulaient le lait et le miel et lorsque, desséché par les brûlantes chaleurs de l'été, il ne justifie plus les riches descriptions qu'en ont faites nos Saints Livres.

Il a habité le sanctuaire dans ses jours de profonde solitude, comme dans ses jours de fête et ses rares circonstances de grands concours. Il en a étudié l'histoire, non seulement dans les auteurs qui en ont écrit et dans les traditions locales et toujours vivantes, mais encore et surtout dans les manuscrits de son dernier restaurateur. « C'est le résultat de ces travaux consciencieux, ajoute le Révérend Père, que j'offre dans ces quelques pages, aux amis du Carmel et aux enfants bénis de la Vierge. »

La maison Desclée et C^{ie} a édité le *Sanctuaire du Mont-Carmel* pour sa belle collection de livres de demi-luxe. Les gravures sont soignées et parfaitement exactes. Aujourd'hui où, grâce à la photographie, l'illustration nous donne la véritable physionomie des lieux, on appréciera beaucoup celles qui reproduisent la vue du monastère des Carmes déchaussés, au Mont-Carmel, avec celle du couvent des Carmélites de Caiffa, au pied de la Sainte-Montagne, de même que le panorama de Saint Jean d'Acre.

Nous sommes persuadés que cet ouvrage sera lu avec intérêt par tous les pieux fidèles, dévots à la Sainte Vierge, non seulement parce que le style en est élégant, châtié et agréable à lire, mais encore parce qu'il se rattache à l'histoire du culte de Marie. L'histoire du Carmel, en effet, n'est-elle pas une partie de sa propre histoire ? Enfant, elle y a porté ses pas. Dans des entretiens intimes, elle a révélé aux anciens Pères qui habitaient cette sainte Montagne, les grandeurs de la vie et les mystères de la mort de son divin Fils. Elle a fait du Carmel le lieu de ses délices ; il paraît tout naturel qu'il soit devenu le premier des sanctuaires qui lui ont été élevés dans la suite des siècles. N'est-ce pas elle qui en fait encore le trône de ses miséricordes ?...

La dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel a été maintes fois récompensée par d'éclatants prodiges. On peut dire que la France a eu sa large part dans les faveurs accordées par la Reine du Carmel : elle s'en est montrée de tout temps reconnaissante, elle a même voulu en exprimer hautement le témoignage.

Louis XIII, nous raconte le R. P. Albert, ordonnait à sa flotte de saluer le Mont-Carmel, et les officiers de marine au temps de Louis XIII s'enquerraient avec soin si le pavillon français n'avait cessé de surmonter la terrasse de l'hospice des Carmes, où les pèlerins de toutes les nations étaient accueillis avec tant de bonté et d'empressement.

Certains auteurs affirment que le drapeau français a toujours flotté sur le Carmel depuis le passage de saint Louis. Il en est même, qui, entraînés par une patriotique exagération, veulent que Louis IX ait acheté la sainte Montagne pour en faire une possession française. Ce sont là des assertions purement gratuites. Toutefois, nous ne

saurions omettre que des vieillards consultés en 1862 ont affirmé qu'avant le passage de Bonaparte, en 1799, on voyait flotter sur le Carmel un drapeau blanc, semé de fleurs au milieu.

C'étaient des fleurs de lys. Sans nier que le drapeau de la France ait flotté sur le Carmel au temps de la Croisade de saint Louis, nous pouvons affirmer qu'il y flotte depuis Louis XIII, qui protégeait d'une manière toute spéciale le couvent du Mont-Carmel, en faveur duquel il avait obtenu plusieurs firmans de la Porte Ottomane à la demande des religieux qui l'habitaient et du supérieur de l'ordre.

On voit par ces lignes que le R. P. Albert, dans son travail, n'a pas voulu seulement célébrer les gloires de sa famille religieuse, mais en même temps faire acte de patriotisme. Il va nous montrer la part considérable qu'ont prise les Français à la reconstruction du Sanctuaire du Mont-Carmel. Deux frères carmes, le frère Jean-Baptiste et le frère Charles, furent désignés par le R. P. Général de l'Ordre, pour venir dans notre France, toujours si généreuse, solliciter des aumônes. Ils furent accueillis avec faveur et secondés avec zèle, non seulement par le clergé et l'aristocratie, mais encore par tout ce que la France possédait alors d'écrivains illustres, de poètes et d'hommes politiques et distingués.

Tous ces noms avec *signature autographe* ont été soigneusement conservés dans les Archives du Carmel, qui voulut ainsi garder à la postérité un nouveau témoignage, entre mille, que la France est bien le royaume de Marie : *Regnum Galliæ regnum Mariæ*.

Cet ouvrage du R. P. Albert restera comme un monument élevé à la gloire de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont il est un des enfants les plus dévoués. Nous ne doutons pas de l'accueil favorable qui va lui être fait dans le monde religieux, soit dans les séminaires, pensionnats, institutions ecclésiastiques, soit dans les communautés.

S'adresser au couvent des Carmes déchaussés, rue de la Pompe, 55, Paris (Passy.)

La Vérité.

*
* *

A paru pour Noël : **Neuvaine en l'honneur du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague**, cantiques à deux et trois voix égales, musique de CÉCILE DELAROCHE. — Ce recueil contient 10 cantiques à 2 et 3 voix avec accompagnement d'harmonium, plus l'hymne et la prose du Saint Nom de Jésus. Prix net : 5 francs, port en sus.

Dépôt chez M^{me} Bonnet, 318, rue Nationale, Lille.

*
* *

L'Apostolat chrétien dans la famille et dans les relations : conférences spirituelles par le R. P. FERDINAND DE LA MÈRE DE DIEU, Carme déchaussé. — Un beau vol. — Prix : 3 fr.; *franco*, 5 fr. 50. — Librairie Bloud et Barral, 4, rue de Madame, Paris.

Pour une multitude de chrétiens et de chrétiennes de nos jours, la religion, faut-il le dire, est une affaire simplement de goût, de sentiment, de tempérament, de convenance. Le christianisme, en particulier, est une forme de *religion* dont on se plaît à reconnaître le *génie*, les *harmonies*, les *bienfaits*, et autres questions purement accidentelles, laissant de côté la pratique des *vertus* ou même des *devoirs essentiels* qui font les vrais chrétiens.

À la religion vraie se substitue trop souvent la *religiosité*. Cette *religiosité* vulgaire et trop répandue ne rappelle-t-elle pas la sottise d'un critique qui, dans un livre de maître, voit le luxe typographique des caractères elzéviriens, gothiques, enluminés; loue l'agencement des vignettes, des illustrations, etc., et ne se soucie en rien des trésors de pensées, de raison, de vérités que renferme le précieux volume.

Tel ne sera pas le lecteur intelligent et attentif de l'*Apostolat chrétien dans la famille et dans les relations*.

Celui-ci s'apercevra sans peine, bientôt et avec grand profit, que l'auteur vient ici lui offrir, non seulement des fleurs littéraires plus ou moins soignées, mais des vérités profondes à méditer, des fruits de piété solide à recueillir et à réaliser dans la conduite de chaque jour. Le pieux lecteur comprendra de plus en plus que l'amour, quand Dieu en est l'objet, n'a rien de ces émotions éphémères qui palpitent un jour de fête et qui s'évanouissent le lendemain, ou bien de cette piété romanesque, laquelle consiste à rêver de Dieu, sans lui rien témoigner. Ici tout est dans le cœur et dans la volonté. Celle-ci doit avant tout s'attacher à la pratique des commandements de Dieu et des commandements de l'Église, à l'accomplissement des devoirs d'état, et mettre au second rang toutes les autres dévotions.

Les conférences du R. P. Ferdinand ont précisément pour but de faire disparaître ces inversions ou renversements de la vraie piété, en lui donnant un cachet de simplicité, de franchise et de gracieux épanouissement qui gagne les cœurs au bon Dieu.

Le dévouement, la souplesse de caractère, la douceur, la franchise et l'affabilité sont des vertus qui s'imposent à l'admiration de tous, surtout dans un chrétien, une chrétienne. C'est à l'étude de ces vertus, surnaturalisées par la foi et la grâce de Dieu, rehaussées par la religion, que va se consacrer le R. P. Ferdinand; il en fera le thème habituel de ses entretiens. Nous devons établir, au point de vue de l'apostolat, une grande différence entre les vertus simplement naturelles et celles qui émanent d'un cœur sanctifié par la prière et les sacrements.

Ce qui est hors de conteste, c'est que l'homme vraiment religieux ne se renferme pas dans son égoïsme. En s'aimant lui-même par des vues plus élevées que les penchants de la nature, il n'oublie pas que le genre humain est une famille sortie d'une même souche, que tous les hommes sont ses frères et qu'ils sont tous destinés, s'ils le méritent, à se retrouver ensemble dans la gloire en présence de leur Père céleste. Il les

aime donc d'un *amour vrai* qui a des racines réelles dans son cœur; d'un *amour surnaturel* qui, pour le fond, ne fait aucune distinction entre les pays et les nations; d'un *amour efficace* qui va jusqu'au sacrifice, quand les circonstances l'exigent.!

C'est cet amour qui va devenir la base de l'*apostolat chrétien*. L'auteur l'appelle une *piété vraie*. « Nous savons, dit-il, dans sa Préface, que les âmes chrétiennes, pieuses même, n'obéissent que trop à la pente qui entraîne notre siècle vers la vie extérieure, vers la vie matérielle. Ne leur reproche-t-on pas de manquer souvent de fermeté et de constance dans leur piété, de suivre les pratiques extérieures de la religion sans travailler sérieusement à la réforme de leur intérieur, de mêler aux pratiques chrétiennes un mysticisme sentimental, presque sensuel et par conséquent stérile; enfin comme si elles ignoraient que *piété et vie intérieure et vie d'oraison c'est tout un*, et que la vie d'oraison est la vie de l'âme et, à vrai dire, *le tout de la vie spirituelle*. Il faut ensuite une *piété ardente*, forte.

» Dans cette piété, toutefois, il ne faudrait rien d'excessif, mais que tout y fût empreint de *délicatesse*, de *calme*, d'*amour de la prière*. Il est nécessaire qu'un *ferme bon sens* en règle l'ardeur, qu'une *exquise tendresse* en tempère la force. Il faut enfin que les qualités *aimables* s'ajoutent aux qualités *solides*, comme ces fleurs qu'on voit au printemps décorer le tronc d'un arbre vigoureux : fleurs brillantes et parfumées comme celles de nos parterres, mais moins éphémères qu'elles, puisqu'elles ne laissent tomber leurs feuilles que pour se transformer en fruits. »

Nous avons dans ces quelques lignes la trame de l'ouvrage que nous présentons au public. Nous sommes persuadés qu'il sera d'une grande utilité aux personnes pieuses, ayant le désir de leur sanctification, ainsi qu'à ceux qui ont mission de les y conduire.

(*La Vérité.*)

*
* *

Cours élémentaire d'apologétique chrétienne. par Mgr M. H. RUTTEN, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, Vicaire général de Mgr l'Evêque de Liège. (Bruxelles, *Société belge de Librairie*, rue Treurenberg, 16.) 10^e édition, 1 vol. in-18 de xvi-358 pages. Prix : 3 francs.

« En rédigeant ce modeste essai d'apologétique chrétienne, dit l'auteur dans la préface de son ouvrage, c'est moins un livre de lecture qu'un manuel que nous avons eu l'intention d'offrir à la jeunesse de nos écoles. Dans ce travail, nous nous sommes avant tout proposé, non de plaire, mais d'instruire et d'être utile plus qu'agréable. Nous avons dû, dès lors, viser à lui donner comme qualités essentielles : la *clarté*, la *concision*, l'*exactitude*. C'est très spécialement dans ce but que nous avons cru devoir adopter la méthode qui procède par questions et par réponses. »

Ces qualités, l'œuvre de Mgr Rutten les possède tout entières : la 10^e édition de cet

important travail est là d'ailleurs qui plaide éloquemment en faveur de cet utile classique, hautement apprécié dans nos séminaires, collèges et maisons d'instruction.

« Au mérite d'une parfaite orthodoxie, écrivait à l'auteur Mgr de Montpellier, Evêque de Liege, lors de la première édition, ce livre joint l'avantage de présenter dans un cadre relativement restreint la démonstration des principales questions religieuses et la réfutation des objections que l'ignorance, la mauvaise foi et le préjugé articulent plus spécialement à notre époque contre la Religion et contre l'Eglise.

» L'enchaînement logique des différents traités, le développement méthodique de chaque thèse, la lucidité et la simplicité de l'exposition mettent les vérités les plus relevées à la portée des jeunes intelligences et font de cet ouvrage un MANUEL P'APOLOGÉTIQUE qui sera justement estimé des maîtres et des élèves. »

Pourrait-on faire un plus bel éloge de cet ouvrage?

L'appréciation si autorisée de l'éminent Prélat a fait faire du chemin à ce bon livre, dont le succès croît tous les jours davantage.

*
* *

Notices biographiques sur Saint Frédégand, et sur quelques autres saints en rapport avec lui, par un Carme Déchaussé du couvent de Soignies.

Se vend pour la construction de l'église des Révérends Pères Carmes à Soignies.

Edition de luxe : comprenant 76 pages, avec photogravure, représentant la chasse de saint Frédégand, 40 centimes.

Ce petit livre, dans lequel il est même question de saint Vincent, patron de Soignies, contient aussi une neuvaine de méditations et de prières sur les grandes vérités du salut.

*
* *

VIENT DE PARAÎTRE, en l'honneur du saint Enfant Jésus miraculeux de Prague : **Un recueil de cantiques à 2 et 3 voix égales, avec accompagnement d'harmonium**. Les poésies de ces cantiques ont été composées par différents Carmels de France, musique de CÉCILE DELAROCHE.

Ce volume contient :

1^o 10 Cantiques à l'Enfant Jésus de Prague.

2^o L'Hymne du Saint Nom de Jésus.

3^o Prose du triomphe du Saint Nom de Jésus, tirée du missel franciscain.

Prix Net : 5 francs (port en sus), dépôt chez M^{me} Bonnet, 318, rue Nationale, Lille.

..

Ségovie. — Un novice du couvent établi à Ségovie a composé une messe qu'il a dédiée au saint Enfant Jésus de Prague. Elle est belle dans sa simplicité et peut être recommandée surtout aux élèves des pensionnats et des maisons d'éducation. Elle coûte 10 francs. Si quelqu'un désirait en obtenir une, il peut la demander à la rédaction des *Chroniques*.

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Affections (*Suite*).

1. Nous prétendons garder nos affections, ne pas mettre à exécution nos bons désirs, ne pas détacher nos cœurs des choses de la terre et malgré tout cela recevoir beaucoup de consolations spirituelles.

Vie, XI.

2. Les affections que nous portons à certaines choses, bien que n'étant pas mauvaises en elles-mêmes, suffisent cependant pour tout détruire et tout ruiner.

Vie, XXIII.

3. C'est beaucoup de se rappeler que le Seigneur veut bien que nous fixions notre amour en lui et qu'il daigne accepter une affection qui tout d'abord avait été mal placée.

4. Si notre attrait nous incline plus vers une personne que vers une autre, nous ne marchons qu'avec peine du moment que nous nous laissons dominer par cette affection.

Chemin de la Perf., 10.

5. Quand nous sommes affectionnés à quelque chose si petite soit-elle, ayons grand soin de l'écarter de notre pensée et de nous retourner au contraire vers Dieu. La Majesté divine ne manquera pas de nous aider. Ne consentons pas non plus que notre cœur soit esclave de personne excepté de Celui qui l'a acheté de son sang.

Chem. de la Perf., X.

CALENDRIER

avec intentions de prières.

Patron du mois. — **S. André Corsini, Évêque, de l'Ordre.**

Vertu „ — **La Foi.**

1. **Mardi.** — S. Ignace, Évêque, Martyr. — Intention : *Le Souverain Pontife.*
2. **Mercredi.** — LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. = *Toutes les âmes consacrées à Marie.*
3. **Jeudi.** — Deuxième jour dans l'Octave. = *La jeunesse chrétienne.*
4. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S. André Corsini, Évêque, de l'Ordre. = *L'Ordre du Carmel.*
5. **Samedi.** — S^{te} Agathe, Vierge et Martyre. = *Les institutions religieuses.*
6. **Dimanche de la Septuagésime.** = *La conversion des pécheurs.*
7. **Lundi.** — S. Rombaut, Abbé. = *Des vocations religieuses.*
8. **Mardi.** — La prière de Notre-Seigneur au Jardin des Olives. = *L'Archiconfrérie de notre Mère Sainte Thérèse et les écoles d'oraison.*
9. **Mercredi.** — Octave de la Purification de la Très Sainte Vierge = *L'extension du culte de Marie.*
10. **Jeudi.** — S^{te} Scolastique, Vierge. = *Les Religieuses Carmélites.*
11. **Vendredi.** — Octave de S. André Corsini. = *Nos missions et nos missionnaires.*
12. **Samedi.** — S. Denis, Pape, de notre Ordre. = *Son Éminence le Cardinal Gotti et toutes ses entreprises.*
13. **Dimanche de la Sexagésime.** = *Tous nos Supérieurs.*
14. **Lundi.** — S. Thélesphore, Pape-Martyr, de notre Ordre. = *L'Église catholique.*
15. **Mardi.** — S. Pierre-Thomas, Évêque-Martyr, de notre Ordre. = *L'extension de la foi catholique.*
16. **Mercredi.** — Commémoration des Saintes Reliques conservées dans les églises de l'Ordre. = *Des âmes chancelantes et découragées.*
17. **Jeudi.** — S. Vincent, Martyr. = *Les orphelinats du Malabar.*
18. **Vendredi.** — S. Raymond de Pennafort. = *Les Ministres du Sacrement de pénitence.*
19. **Samedi.** — La Bienheureuse Archangèle, Vierge, de l'Ordre. = *Les âmes du Purgatoire.*
20. **Dimanche de la Quinquagésime.** — *Plusieurs communautés qui en renouvelant leur abonnement ont demandé des prières spéciales.*

- 21. Lundi.** — Les SS. Fondateurs de l'Ordre des Servites. = *Son^{te} Eminence le Cardinal Parocchi, Protecteur de l'Ordre.*
- 22. Mardi.** — Chaire de S. Pierre à Antioche. = *L'obéissance pratique aux enseignements du Souverain Pontife.*
- 23. Mercredi.** — JOUR DES CENDRES. = *La grâce de bien passer le temps du Carême.*
- 24. Jeudi.** — S. Mathias, Apôtre. = *L'esprit de concorde et d'union parmi les catholiques.*
- 25. Vendredi.** — Fête de la Sainte Couronne d'épines de Notre-Seigneur (S. Avertan). — *Jour consacré au saint Enfant Jésus de Prague.* = *L'humilité et la douceur pour nous tous.*
- 26. Samedi.** — S^{te} Marguerite de Cortone. = *Nos Seigneurs les Evêques de Belgique et ceux des diocèses où nos Chroniques sont lues.*
- 27. Dimanche. Premier du Carême.** — *Les agonisants du jour.*
- 28. Lundi.** — Fête de la Passion de Notre-Seigneur. = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus pendant ce mois.*

Encore un petit mot à nos abonnés.

Plusieurs se sont trompés quant au bulletin d'abonnement inséré dans nos derniers numéros. Ils nous l'ont renvoyé dûment signé par eux comme une marque authentique de leur réabonnement. Ils ont bien fait, mais ils eussent fait mieux encore s'ils avaient passé ce bulletin à une personne de leur connaissance en l'engageant à le signer, c'est-à-dire à s'inscrire comme nouvel abonné. Nous espérons que cette explication sera pratiquement comprise.

Un moyen de faire aux *Chroniques* un bien matériel qui deviendra du même coup un bien spirituel serait de procurer des annonces. Il est facile de constater, qu'il y a encore des cases vides; il faudrait donc les remplir et ainsi fournir à nos abonnés de tous les pays les noms de fournisseurs très recommandables.



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSÉ

23, Place S^{te} Gudule

BRUXELLES

STATUES DE L'ENFANT JÉSUS

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
„ riche . . .	„ 18.00
„ extra riche . . .	„ 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
„ riche . . .	„ 12.00
„ extra riche . . .	„ 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON STIERNON

15, rue Mareq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{re} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	6.00
„ „ „ pièce	0.08
en coco, la grosse	8.00
„ „ „ pièce	0.10
en maillechort, la grosse	15.00
„ „ „ pièce	0.20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	3.00
splendides chromos	5.00
„ „ „ double	6.00
phototypie (nouveau triage)	3.00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse	2.00
en cuivre argenté, la grosse	2.75
en maillechort, la grosse	12.00
en argent, la grosse	8.00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest

MAISON V^{re} J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifique chromo pour propagande. le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large	port compris fr. 2.25
Le même en petite image	selon dimensions, le cent „ 4 et 5
Le même sur gélatine	le cent „ 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille	la grosse „ 5.50
En coco avec médaille	„ „ 8.50
Médailles en cuivre argenté	„ „ 2.00
„ en argent	la douz. „ 5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, de différentes grandeurs et prix.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EYCKELBOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE D'ÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE
Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES

(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE

SAINT JOSEPH

“ Parlez, parlez de saint Joseph, écrivait un évêque à un savant professeur de théologie, parlez de ce grand inconnu. »

“ C’est que, disait à son tour un cardinal illustre, si les auteurs „ ascétiques abondent trop souvent, ils sont anémiques. Ce sont les „ études théologiques qui doivent ouvrir le chemin de la pleine glori- „ fication du saint Patriarche. „ De ces conseils nous est venu le livre intitulé : *Primauté de saint Joseph d’après l’épiscopat catholique et la théologie*, par G. M., professeur de théologie (1). Les lecteurs des *Chroniques du Carmel* nous sauront gré d’avoir emprunté à ce savant ouvrage quelques pensées sur ce grand saint tant aimé par les vrais enfants de sainte Thérèse. Il faut bien le reconnaître, en effet, à notre époque un bon nombre de chrétiens semblent oublier la grande règle, à savoir que de plus grands honneurs sont dus à l’homme en raison de son affinité avec Dieu (2). Pour eux, la mesure de l’honneur est celle des bienfaits que l’on reçoit. Leur erreur est profonde. C’est Dieu qui règle en nous la charité et le culte que nous devons à ses amis. En proportion que lui-même les a honorés par la dignité qu’il leur a conférée et par la mission confiée à leur zèle, nous devons les honorer à notre tour. A ces titres, quel saint après Marie, la très auguste Mère de Dieu, a plus de droits que saint Joseph au culte des enfants de la Sainte Église? Dans l’ordre de l’union hypostatique comme dans celui de la grâce, il occupe en dessous de la sainte Vierge, mais au-dessus de tous les saints, un rang à part qui lui donne droit à un culte spécial.

“ Dieu, dit le cardinal Tolet, s’est communiqué de trois manières „ aux créatures : premièrement par la création, en vertu de laquelle „ il a donné à chaque chose tout ce qu’elle est... Secondement, Dieu „ se communique par la grâce et la gloire béatifique. Dans cette „ seconde communication, Dieu a élevé bien plus haut les créatures,

(1) Paris, Lecoffre, 1897.

(2) S. Th. Sum. Th. 2-2, q. CIII, a. XIV ad 2.

„ il s'est donné plus à elles. Toutefois, dans ces diverses communica-
 „ tions, Dieu ne se donne pas à proprement parler lui-même. Dans
 „ l'Incarnation il s'est réellement donné lui-même. Il s'est donné à
 „ une créature qui contient en elle la nature spirituelle et corporelle
 „ et il s'est uni personnellement à l'homme, en sorte que non seule-
 „ ment l'homme participe de Dieu, non seulement il jouit de Dieu,
 „ mais l'homme est Dieu et Dieu est homme (1). „

Donc, dans les œuvres de Dieu il y a trois ordres complètement distincts et séparés comme par une distance infinie, quoique reliés dans l'unité de l'amour divin : l'ordre de la nature, l'ordre de la grâce, l'ordre de l'union hypostatique.

Comme nous n'avons à parler que de ce dernier, ajoutons avec l'auteur afin d'être plus clair : Ce qui constitue essentiellement et intrinsèquement l'ordre de l'union hypostatique, c'est la nature humaine de Jésus-Christ, le corps et l'âme avec toutes les facultés et privilèges dont l'un et l'autre ont été comblés, unis substantiellement au Verbe dans l'unité de Personne. Cela dit, nous affirmons que le ministère de saint Joseph appartient à l'ordre de l'union hypostatique. C'est son ministère; par conséquent, non pas un acte transitoire ou une série d'actes plus ou moins semblables que rien ne relie entre eux, mais un emploi ou une fonction qui impose une série d'actions dirigées à un but déterminé. Le ministère suppose toujours un supérieur qui détermine ce but et les actes correspondants.

Dans l'ordre de l'union hypostatique, c'est la sainte Vierge qui exerce le premier ministère, ministère sublime; elle est Mère du Verbe incarné; c'est pour cela qu'elle est née; *in hoc nata est ut esset Mater Dei*. Son ministère c'est d'enfanter, de nourrir, d'élever l'Homme-Dieu. Et puis c'est saint Joseph, qui aura un emploi dont l'unique raison d'être sera la Personne adorable du Verbe fait chair. Placé en permanence auprès de l'Enfant-Dieu, il n'aura pas d'autre raison d'exister que cette mission qu'il remplira en qualité de père.

L'archange Gabriel annonce l'Incarnation du Verbe et reçoit au nom de Dieu le consentement de Marie; cela fait, il remonte dans les cieux; ainsi font également les anges qui viennent divulguer la nais-

(1) A. III, q. I, a. I.

sance du Sauveur, en chantant au-dessus de l'étable de Bethléem ; ceux qui suivent Jésus après la tentation au désert, et celui qui apparaît au Jardin des Olives. Joseph demeure toujours auprès de Jésus, constamment, dans tous les cas, pour tout. Joseph n'a pas autre chose à faire au monde. L'emploi de Joseph, c'est Jésus. Jusqu'à l'Incarnation il n'a fait que se préparer à son emploi ; depuis lors il l'a exercé jusqu'au dernier soupir. Voulant que son divin Fils connût toutes les faiblesses physiques de notre nature, qu'il éprouvât toutes les indigences d'un petit nouveau-né, que la persécution s'attachât à son berceau, que son enfance et sa jeunesse fussent soumises aux épreuves de la pauvreté et du travail, le Père Éternel donne en même temps un compensateur. Il fait de Joseph la Providence du Verbe fait chair ; sa Providence à lui investit Joseph, elle inonde son cœur. Pour veiller sur son Fils et lui prodiguer tout ce que mérite sa divine Personne, il se repose pleinement sur Joseph. Mais ce qui relève singulièrement le ministère de Joseph, c'est qu'il l'exerce à titre de père. C'est comme père que Joseph conduit à Bethléem l'enfant qui va naître, qu'il lui cherche un asile, qu'il lui trouve du moins un abri, comme père qu'il le reconnaît et lui donne le nom que tout esprit adore, comme père qu'il le présente au Temple, qu'il le cache au glaive persécuteur, qu'il lui rend possibles et supportables les privations des voyages et de l'exil, comme père enfin qu'il le ramène à Nazareth et lui prodigue la sollicitude la plus caressante et la plus dévouée.

Mais ce n'est pas uniquement par l'effet de la volonté divine que Joseph a reçu l'investiture de la paternité : c'est encore par un droit naturel. Le lien moral de paternité qui l'unit si fort au Verbe incarné trouve sa cause principale dans la volonté efficace de Dieu, mais en lui imposant tous les devoirs de père, Dieu ne fait que reconnaître et affirmer les droits du plus pur des époux. Comme a dit saint François de Sales, Marie est un champ qui appartient à Joseph, et les fruits de ce champ sont également sa propriété. Enfin, le Saint-Esprit a voulu établir un certain lien de dépendance entre l'Incarnation et le concours de Joseph. Dans les conseils divins, le mariage de Marie et de Joseph a été contracté dans le but de recevoir l'Enfant-Dieu et de pourvoir à ses besoins, et ce mariage dépendait surtout de Joseph. De tout cela nous pouvons conclure : " Oui certes ! dans le ministère

„ confié à Joseph, rien qui n'ait pour motif et pour objet le fait de
 „ l'Incarnation, et dans cet ordre il embrasse tout ce que pouvait lui
 „ permettre la divine pureté; secours de toute sorte et de tous les
 „ instants dont le Verbe incarné veut avoir besoin et qu'il veut rece-
 „ voir de Joseph, sentiments intimes de paternité dont le terme
 „ correspondant est le Fils de Dieu fait Homme, droit de mariage sur
 „ le sujet de l'union hypostatique, connexion surnaturelle entre le
 „ mariage et la virginité de Joseph et l'opération ineffable du Saint-
 „ Esprit. „ Alors, avec le pape Léon XIII nous affirmons que personne
 n'est plus rapproché que Joseph de l'éminente dignité de Marie, et que,
 par sa dignité de père, saint Joseph dépasse tous les bienheureux.

Si le ministère de S. Joseph appartient directement à l'ordre de l'union hypostatique, par une conséquence nécessaire, il appartient aussi d'une manière éminente à l'ordre de la grâce. Évidemment il n'est pas corédempteur comme Marie est corédemptrice du genre humain. Déjà quand la Vierge consentait à la maternité divine, elle consentait à l'immolation de son fils. Mais lorsqu'au pied de la croix, le cœur transpercé du glaive prédit par Siméon, elle assistait à l'agonie et à la mort de Jésus, avec le Pontife éternel et sacrée par lui elle a offert aux trois personnes divines pour le salut du monde cette vie qu'elle estimait plus chère que toutes les créatures possibles. S. Joseph n'a pas été admis au même privilège, il n'y avait ni les mêmes convenances, ni les mêmes nécessités. Cependant, après ce concours formel et actif de Marie à l'acte même de la rédemption, il n'en est pas qui s'en approche plus que celui de Joseph. On peut dire que toute la vie de Joseph était en relation avec le mystère de la rédemption, comme l'Incarnation elle-même. Il n'a pas immolé la victime, il l'a reçue, sauvée, nourrie pour le sacrifice. Les apôtres ont appliqué les fruits de la rédemption; S. Joseph l'a préparée.

Le 28 janvier 1890 le Saint-Père écrivait à l'épiscopat espagnol :
 „ Celui qui divinement appelé à être l'époux de la Mère de Dieu en a
 „ partagé la sublime dignité, celui que le Christ Fils de Dieu a voulu
 „ prendre aux yeux des hommes pour gardien et pour père, celui qui
 „ a présidé en père à la famille humaine de Dieu, celui enfin à la
 „ garde et au patronage duquel toute l'Église a été confiée, brilla
 „ d'une telle excellence qu'il n'y a pas d'honneurs dont il ne soit

„digne. „Nous ferons donc tout pour honorer S. Joseph. A l'exemple de notre Mère sainte Thérèse nous tâcherons de célébrer sa fête avec toute la splendeur possible; surtout, nous irons à Joseph avec une confiance sans limites. Comme Jésus, comme Marie, nous remettons entre ses mains nos intérêts les plus chers, et nous lui redisons avec l'Église: notre salut est entre vos mains; laissez tomber seulement sur nous un regard de bienveillance, et joyeux nous servirons le roi immortel des siècles et la reine des mondes.

SUR LA VERTU DE FOI

Comme la première manière de savoir vient de la définition d'un sujet quelconque, et que la seconde manière de savoir se tire de la division de ce même sujet : *Primus modus sciendi est per definitionem, secundus per divisionem*, nous commencerons à traiter la Foi en la définissant et la divisant.

Il y a d'abord différents sens de ce mot de Foi. Il signifie parfois, aussi bien en latin qu'en français, la *fidélité*, c'est ainsi qu'on dit : violer sa foi, la foi jurée, etc. Il signifie aussi la confiance; avoir foi en quelqu'un, c'est se fier à lui : *Habete fidem Dei*.

Dans le sens qui nous occupe, il signifie une adhésion de l'esprit à une vérité apprise par le témoignage d'autrui. Nous avons ici à distinguer la foi humaine, qui est celle qu'on ajoute à la parole des hommes, de la foi divine, qu'on doit à la parole de Dieu. Cette foi divine s'appelle même foi catholique, si elle porte sur des vérités définies par l'Église ou évidemment contenues dans l'Écriture sainte, tandis qu'elle conserve simplement le nom de foi divine si elle adhère à des vérités révélées par Dieu, mais implicitement, dans l'Écriture sainte ou dans la Tradition apostolique, ou bien révélées directement par Dieu à une personne privée.

Il y a encore des vérités qu'on appelle de foi définible, *de fide definibili*, parce qu'elles ont les caractères voulus pour pouvoir un jour être „de foi définie „, *de fide definita*; il y a aussi des vérités proches de la foi, *fidei proximæ*; on n'est pas hérétique si l'on ne nie pas une

vérité définie par l'Église ou clairement contenue dans l'Écriture sainte, mais on peut pécher contre la foi par infidélité ou par témérité.

Selon la nature, la qualité de la foi est une foi naturelle, ou une foi surnaturelle. La première vient de nous, du moins en règle générale, la seconde ne peut nous venir que de Dieu; la première ne peut atteindre que des vérités auxquelles la créature peut parvenir par elle-même; la seconde comprend tant des vérités d'ordre naturel que des vérités inaccessibles à nos moyens naturels d'information.

Suffit-il pour être sauvé, de croire d'une foi surnaturelle, donc par un *habitus infusus*, les articles de nécessité de moyen, tandis qu'on ne les connaîtrait que par la foi naturelle, comme cela peut se faire surtout chez les infidèles, les sauvages, par exemple, ou faut-il qu'on les croie comme ayant été révélés par Dieu; c'est ce que les théologiens n'ont pas décidé. On peut voir cette question, traitée ou du moins indiquée par Mgr Waffelaert, évêque de Bruges, dans les savantes *Meditationes theologicæ*, qu'il publie au cours des *Collationes Brugenses*.

Maintenant comment définirons-nous la foi? D'abord, *per genus proximum et differentiam propriam*, c'est-à-dire, en précisant la catégorie à laquelle elle appartient, et en déterminant ce qui la sépare des autres vertus de la même catégorie.

Elle est une vertu, une vertu infuse, une vertu théologale. Laissant de côté les différentes définitions de la vertu, donnons seulement, d'après S. Augustin, la définition de la vertu infuse : *Est bona qualitas mentis, qua recte vivitur, qua nullus male utitur, quam Deus in nobis sine nobis operatur*.

La première partie de la définition s'applique à toute vertu; c'est une bonne qualité de l'esprit, par laquelle on vit bien, et dont on ne peut abuser. (À cette occasion, les théologiens font remarquer qu'il serait plus exact de dire : *habitus* que *qualitas*, parce que *habitus est qualitas difficile mobilis a subiecto*.) (1)

La dernière partie de la définition indique les vertus infuses; car tandis que l'homme (avec le concours de Dieu) peut acquérir les vertus

(1) L'État est une qualité qu'on sépare difficilement du sujet.

naturelles, appelées aussi acquises, il ne peut acquérir les vertus infuses, mais il doit se contenter de les recevoir, et parfois de s'y disposer en coopérant à des grâces actuelles. Aussi, après avoir ajouté avec S. Augustin, que " Dieu produit en nous la vertu sans nous „, les théologiens expliquent-ils que cela doit s'entendre ainsi : *Sine nobis operantibus bene tamen cooperantibus*. " Sans notre action, mais pas toujours sans notre coopération. „

Outre qu'elle est une vertu infuse, la foi est une vertu théologale, c'est-à-dire, qui a Dieu même pour objet.

Ce qui la distingue de l'espérance et de la charité, c'est qu'elle CROIT, c'est-à-dire qu'elle reconnaît comme vrai, ce que l'espérance espère et ce que la charité aime. Par suite, elle réside dans l'intelligence, tandis que l'espérance et la charité sont dans la volonté : elle est donc une vertu intellectuelle, tandis que les deux autres sont des vertus morales, dans le sens vrai du mot.

La définition de S. Paul est celle-ci : *Est autem fides sperandarum substantia rerum argumentum non apparentium* (Hebr. XI, v. 1). Ce qui signifie littéralement (d'après Drach) : " La foi est la substance des choses qu'on doit espérer, la démonstration de celles qu'on ne peut voir. „

Le catéchisme de Malines donne celle-ci, qui est plutôt descriptive : " La foi est un don de Dieu et une lumière, par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous propose par son Église, soit que ces vérités se trouvent dans l'Écriture sainte, soit qu'elles nous aient été transmises par la Tradition. „

Parmi ces vérités, il y en a que l'on peut ignorer sans faute, d'autres qu'on est obligé de reconnaître de nécessité de précepte, d'autres enfin qu'on doit savoir et croire de nécessité de moyen. Les théologiens ne sont point d'accord sur deux de ces dernières vérités, Ils sont unanimes à admettre comme telles les deux dogmes de l'existence de Dieu et de la rémunération finale.

(A suivre.)

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Un panégyriste de S. Ignace de Loyola applique à son héros cette parole qu'Habacuc a dite du Seigneur : Il s'est arrêté et a mesuré la terre (1). Nous pourrions en dire autant de notre Vénérable. A peine élu Préposé général, il mit tout en œuvre pour propager et en Europe et dans les missions la famille religieuse confiée à sa sollicitude.

Le premier couvent qui fut fondé sous son généralat fut le couvent de Paris. Les préliminaires de l'établissement des fils de sainte Thérèse en France avaient été posés depuis plusieurs années déjà. Nous lisons, en effet, dans les *Annales des Carmes déchaussés de France* (2) : " Si tôt que Notre Vénérable Père Pierre de la Mère de Dieu eut été créé général, il fit ses diligences pour effectuer le désir qu'il avait dès longtemps conçu de fonder en France. „ Nous pouvons aussi rappeler ce que dans la biographie du P. Pierre nous disions sous la dictée du P. Jean de Jésus-Marie : " Il voulait, disait-il, bâtir autant de couvents comme autant de forteresses pour combattre l'hérésie qui tâchait d'envahir ce florissant royaume „ Il commença par fonder le couvent d'Avignon, mais la mort vint arrêter l'exécution de ses projets. Heureusement le P. Ferdinand, nommé vicaire général, poursuivit l'entreprise avec le concours de notre Père Jean de Jésus-Marie, alors Procureur général. C'est celui-ci, en effet, qui avait obtenu du pape Paul V une lettre sous forme de Bref adressée au roi Henri IV afin que ce monarque favorisât l'établissement des Carmes déchaussés dans son royaume et notamment à Paris. Cette

(1) *Stetit et mensus est terram*. Hab. III, 6.

(2) Une nouvelle édition de cet important ouvrage vient d'être donnée par les soins du T. R. P. Albert ex-Provincial de la province d'Avignon. Le premier volume est en vente.

lettre fut apportée en France par notre Vénérable Père Thomas de Jésus que le Souverain Pontife et le P. Vicaire général envoyaient en Belgique afin d'y établir notre Ordre. Elle était datée du 20 avril 1610. Mais en arrivant à Lyon, le P. Thomas apprit la mort du roi qui, le 14 mai, était tombé sous le poignard du régicide Ravaillac.

Au retard apporté par ce tragique événement vinrent se joindre ceux qu'engendraient à cette époque les formalités à remplir et les oppositions soulevées par les autres ordres religieux, de sorte qu'une année tout entière s'était écoulée avant que les lettres patentes fussent enregistrées au Parlement. Ainsi le fait de la fondation du couvent de Paris coïncida avec celui de l'élévation de notre Père Jean de Jésus-Marie à la dignité de Général. Nous ne pouvons passer sous silence un détail que donne le biographe de notre Vénérable et qui ne peut qu'édifier nos lecteurs. La maison où s'établirent nos Pères fut achetée d'un M. Vivian; or il était huguenot et la Vénérable Mère Anne de Jésus lui avait prédit en 1608 qu'il contribuerait à l'établissement des Carmes déchaussés à Paris et qu'il commencerait l'œuvre tout en étant adversaire, mais qu'il l'achèverait en qualité d'ami. La prédiction se vérifia de point en point, car plus tard M. Vivian se convertit et devint un des plus grands bienfaiteurs de l'Ordre. Ce fut donc une maison que les Huguenots avaient souillée de leurs erreurs qui devint l'asile de la prière et de la pénitence, et la salle où les hérétiques tenaient leurs conciliabules fut transformée par les bénédictions du nonce Ubaldino en un sanctuaire où s'offrit le sacrifice de l'agneau immaculé et où demeura Notre Seigneur dans le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

La reine régente Marie de Médicis s'était montrée pleine de bienveillance pour nos religieux et sa protection avait été puissante auprès du Parlement; notre Père Jean de Jésus voulut lui donner un témoignage public de sa reconnaissance en lui dédiant un opuscule qu'il venait de composer et qu'il avait intitulé : *L'Aiguillon de compunction* (1); il le destinait à ouvrir aux pécheurs la voie vers une

(1) Cet opuscule plusieurs fois traduit en français l'a été, dernièrement encore, par le P. Joseph-Marie du Sacré-Cœur de Jésus, actuellement sous-prieur au couvent de Soignies. On le trouve avenue de la Toison d'or, 46, Bruxelles.

sincère contrition de leurs fautes, en leur proposant les principaux motifs qui y poussent et en les exhortant à revenir à leur Créateur.

L'éditeur des œuvres de notre Vénérable appelle ce nouvel opuscule : *Le second aiguillon de componction*. C'est que déjà à la fin de 1599 avait paru un petit traité, portant le même titre, et donnant en premier lieu les suaves supplications du Sauveur rappelant à l'âme pécheresse ses inestimables bienfaits et la réponse du pécheur qui se rend aux pressantes exhortations de son Jésus. Cette fois, notre auteur énumère tous les motifs qui nous poussent à nous repentir sincèrement et efficacement des péchés par lesquels nous offensois notre Dieu. Dans son épître dédicatoire, le Père dit pourquoi il s'est permis d'offrir cet hommage à Marie de Médicis. La reine régente fait briller en elle des vertus éclatantes auxquelles il faut rendre hommage; en second lieu, elle cherche avant tout le bien spirituel de ses sujets et spécialement la conversion des pécheurs; enfin elle a été si bienveillante et si bonne pour les religieux que lui, leur Supérieur général, doit affirmer bien haut la profonde reconnaissance de l'Ordre tout entier. Cet hommage fut singulièrement agréable à Marie de Médicis; elle fit ses délices de cet opuscule, d'ailleurs éminemment utile, et puis elle continua sa protection puissante. C'est ainsi qu'en 1613, le 20 juillet, fête de notre Père S. Élie, lors de la pose de la première pierre de l'église, elle reçut la truelle des mains du cardinal de Bonzi et au bruit du canon répandit de ses mains royales le mortier dans les fondations du nouveau temple. Elle était entourée, en cette cérémonie, des premiers dignitaires du royaume et d'une foule de peuple qui faisait éclater sa joie et de plus se fit un honneur d'imiter sa souveraine en contribuant largement à la construction de l'église.

Pour hâter le développement du couvent de Paris, le Père général avait accordé qu'il pût recevoir des novices et avait envoyé de Rome plusieurs pères pour renforcer le nombre de ceux qui avaient commencé la fondation.

Nos provinces belges durent au zèle de notre Vénérable l'érection en noviciat du couvent de Bruxelles et la fondation du collège de S. Albert à Louvain. La maison de Cologne fut fondée, dit le biographe, sous son heureuse étoile; à Lemberg, en Galicie, le Père

Matthias est envoyé par le Père Jean de Jésus pour fonder un couvent, centre d'union à l'Église romaine et où le clergé ainsi que le peuple ruthène ou arménien viendront chercher la lumière et la grâce.

Bologne en Italie, Cracovie en Pologne, veulent de nos religieux, mais dans l'enceinte de leurs murailles il n'y a plus de place car les lois canoniques ont marqué la distance qui doit séparer les maisons des divers ordres mendiants. Le pape Paul V, dans son amour pour notre famille religieuse, donne, le 28 février 1612, aux instances de notre Vénérable un bref qui dispense de cette loi.

A cette même époque, douze religieux sont envoyés par le zélé général fonder à Milan le noviciat de Saint-Charles. Des merveilles d'observance et de pauvreté religieuse s'opèreront en ce couvent béni, rendu illustre par la sainteté de deux religieux dont les corps attendent incorruptibles, nous assure le biographe, la résurrection éternelle.

A Rome, le 7 décembre 1612, était établi et admirablement organisé le séminaire des missions sous le vocable de Saint-Paul. (Plus tard ce titre fut changé en celui de Sainte-Marie de la Victoire.) Un bref du pape Paul V en assurait spécialement la stabilité. Que de missionnaires zélés et intrépides furent formés en cette maison! Raconter leurs exploits dans la conquête des âmes serait un travail délicieux, mais il n'a pas sa place ici où nous n'avons qu'à montrer notre Jean de Jésus plantant cette vigne féconde.

Nous n'étonnerons aucun de nos lecteurs en disant que notre Vénérable, dès le début de son office de Préposé général, se mit tout entier à soutenir et à fortifier la mission entreprise en Perse. Il y envoya les Pères Barthélemy-Marie de S. François et Louis-François de la Mère de Dieu. En même temps il obtenait du pape pour les missionnaires des faveurs très grandes et il envoyait de larges aumônes, aide indispensable aux intrépides pionniers de la foi dans les pays infidèles.

Ces grandes œuvres, les sollicitudes du gouvernement de l'Ordre n'empêchaient pas notre infatigable Père d'écrire de savants et suaves traités spirituels. Outre l'*Aiguillon de componction* dont nous avons parlé plus haut, nous trouvons édités à cette époque *L'instruction des princes* et *Du bon règlement des cours* imprimés à Rome en

1612; puis, en 1613: l'opuscule sur *Le bon emploi ainsi que le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs*; *Le livre de l'étude de la paix* et *L'Art de gouverner*, dédié au cardinal Borghèse. (A suivre.)

DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchaussé*,
de la mission de Bagdad.

(Suite)

De Kurrachee, notre vapeur se dirige vers Mascate, sur la côte d'Arabie. La mer est si agitée, que le navire doit ralentir sa marche et la réduire à cinq milles à l'heure. Nous mettons trois jours pour traverser le golfe d'Oman. Mascate ne se découvre au yeux du voyageur qu'au détour d'un promontoire escarpé, surplombant la ville. Elle est cachée au centre d'une baie, qu'entourent de trois côtés des rochers abrupts et sauvages. La profondeur des eaux permet aux plus grands navires de s'approcher de terre.

La température y est très élevée. Aden, Makalla et Mascate sont appelés par les marins, des " enfers „ ; d'où le dicton arabe sur Mascate : " Puisque tu as créé cette fournaise, qu'avais-tu donc besoin, Allah, de créer l'enfer ! „ La chaleur y dépasse, en été, 50° centigrades à l'ombre, et l'ardeur du soleil fait souvent éclater la pierre. La plupart des Européens ne peuvent alors supporter l'ardeur de ce climat et se retirent dans les montagnes voisines, surtout à Rostak. Les indigènes eux-mêmes en souffrent beaucoup et quand souffle le vent brûlant du désert, ils s'arrosent mutuellement le corps pour remplacer l'eau perdue par la respiration. Aussi les maladies de toutes sortes y abondent-elles, notamment les rhumatismes et les ophtalmies. On peut affirmer que l'on rencontre, sur cette côte, au moins un borgne ou un aveugle sur dix personnes.

Au temps de sa prospérité, l'empire du sultan de Mascate s'étendait à tous les ports du golfe Persique et à ceux du littoral africain jusqu'à Zanzibar. Ses marins, vrais pirates, ne furent réduits qu'en

1821 par les Anglais, qui s'imposent aujourd'hui en maîtres à Mascate, et y maintiennent un stationnaire de guerre. Le consul de France, M. Ottavi, homme des plus distingués, y porte très haut le drapeau français et soutient le sultan contre les prétentions impérieuses du gouvernement britannique. On voit dans la ville deux mosquées construites sur les ruines d'un ancien couvent d'Augustins portugais.

Mascate est la capitale de l'Oman. Derrière la ligne des montagnes arides qui bordent la côte, s'étend un territoire fertile et très peuplé ; au delà, c'est le " désert rouge ", de la Dahna, où nul voyageur n'a encore osé pénétrer.

L'Arabie, qui est grande comme un tiers de l'Europe, n'est bien connue que sur le littoral. Les Européens n'y commencèrent leurs explorations géographiques qu'à la fin du xvm^e siècle et plusieurs, notamment Burchardt, pénétrèrent jusqu'à la Mecque, sous le costume de Hadji ou pèlerin musulman. De Wrede, qui a parcouru le sud de l'Arabie, l'Hadramaout, au delà de Makalla, nous le dépeint comme extrêmement peuplé. Cependant la population totale de la péninsule arabique ne doit pas être évaluée à plus de six millions d'individus, répartis très inégalement sur ce territoire immense.

Les habitants sont groupés, pour la plupart, dans les régions avoisinant la mer. Mais l'Arabe n'en est pas moins passionné pour la vie du désert et il aime à s'enfoncer dans les solitudes désolées de l'intérieur, quoiqu'elles soient rendues presque inabornables par de vastes amas de pierres chaotiques ou par des dunes sablonneuses qui se succèdent en plissements réguliers comme les vagues de la mer. On rencontre fréquemment, surtout dans le désert du sud, des abîmes recouverts d'un sable léger comme de la poussière, où une pierre attachée à une corde s'enfonce, en quelques minutes, à plus de cent mètres de profondeur. Cette fluidité du sable rend subit l'enlèvement de qui s'y aventure de près.

Néanmoins, l'Arabe se sent libre et heureux dans ces déserts affreux qui, dans tous les siècles, ont protégé son indépendance. Son caractère altier et sauvage en porte comme l'empreinte. L'Européen subit, de même que l'Arabe, l'impression profonde du désert où, le regard perdu dans l'étendue immense, au milieu d'un silence absolu,

il se sent pénétré du sentiment de l'infini : seul avec Dieu seul. Ah ! comme l'on comprend mieux alors comment la dissipation de la vie mondaine affaiblit l'énergie morale parmi le bruit et l'agitation des villes, tandis que les vrais chrétiens recherchent la solitude et le silence, puisque c'est là, comme le dit l'Écriture, que git la force de l'âme !

Nulle part, du moins dans le désert du sud, on ne voit trace de vie : aucun oiseau ne vole au-dessus de la plaine aride ; on ne distingue aucune végétation, ni un arbuste, ni une herbe ! Il faut marcher quelquefois une semaine entière pour trouver une source ; les nomades n'ont alors d'autre boisson que le lait de leurs chameaux.

On s'explique alors aussi l'espèce de culte qu'a, pour le chameau, l'Arabe du désert : sans l'endurance extraordinaire de cet animal à la fatigue, à la faim, et surtout à la soif, il y a longtemps que c'en serait fait de sa fière indépendance. Aussi, lorsque naît le petit chameau, toute la famille se réjouit comme à la naissance d'un fils. On le soigne comme l'enfant de la maison. Jamais l'Arabe ne frappe sa monture ; il l'encourage de la voix, lui parle en camarade et, comme pour charmer la longueur du chemin, il lui fait de longs récits. Insulter le chameau, c'est insulter son maître ; le tuer devient sujet de vendetta ; il faut le sang de l'homme pour racheter le sien. La légende arabe dit que le chameau a été créé par Allah de la même terre qu'Adam ; il était dans le paradis terrestre avec le premier homme et il l'accompagnera aussi dans le monde futur. Près de mille noms arabes servent à le désigner. C'est du haut d'un chameau que Mahomet proclamait ses lois et c'est à dos de chameau, disent ses sectateurs, qu'il est monté au ciel.

Dans le Nedjed, région herbeuse du centre de l'Arabie, se trouve cette race de chevaux pur sang, unique dans le monde, dont un des traits caractéristiques est le port de la queue, toujours horizontale pendant la course. D'une endurance et d'une sobriété extrême, ils « vivent de l'air », dit un poète arabe. Ils sont ardents et la douceur même. J'ai vu souvent les petits Bédouins, dans leurs jeux, passer et repasser entre les jambes du cheval attaché à la porte de la tente et parfois même se suspendre à sa queue et tirer de toutes leurs forces, sans qu'il manifestât aucune colère ; le cheval se contentait d'incliner

la tête vers ces diabolotins et semblait les caresser du regard de son œil grand et doux. Parfois, il avance la tête par la porte de la tente en hennissant, comme pour rappeler sa présence.

L'Arabe, mettant sa liberté au-dessus de tout, s'est fait, comme il le dit : " l'homme de la patience. „ Dès l'enfance, on l'habitue à supporter sans se plaindre, toutes sortes de fatigues et de privations. De peur que la paix n'atrophie sa bravoure et ne le rende mou et négligent, les diverses tribus, par une sorte de convention, sont toujours en guerre les unes avec les autres, cherchant à se surprendre, à se voler des troupeaux ; mais, autant qu'il se peut, elles évitent de verser le sang de l'homme, car cela entraîne des vendetta inexorables, " la dette du sang „, comme elles disent. Des coutumes traditionnelles, maintenues par l'autorité des cheiks, c'est-à-dire des plus vaillants choisis comme chefs temporaires, établissent une sorte de législation et de justice du désert, à laquelle chacun se soumet et, à part certains traits particuliers, ces caractères généraux se retrouvent chez tous les Arabes, depuis ceux de l'Hadramaout et du sud de l'Arabie, jusqu'aux tribus Anazeh et Chammar du grand désert de Syrie, au nord, entre l'Euphrate et la Méditerranée.

L'Arabe de Mascate se ressent du voisinage des Wahabites, ces jansénistes de l'islamisme, quoique, par le mélange avec les Baloutches, les Banians de l'Inde et les Nègres de l'Afrique, la race tende à s'abâtardir. Les riches Arabes affectent même, par un faux point d'honneur, de n'épouser que des négresses africaines, comme si aucune famille du pays n'était digne de leur alliance.

Malgré les croisières de nos navires de guerre, la traite des Nègres se continue sur tout le littoral de l'Arabie et de la Perse. Dans toutes les villes musulmanes, le nombre des esclaves se chiffre par milliers. Les marchés d'esclaves sont publics : on y vend surtout des femmes et des enfants. D'après des données sérieuses, l'importation des esclaves à Mascate et dans les petits ports avoisinants, est environ de deux mille par an. L'islamisme ne peut pas exister sans l'esclavage. Le R. P. Haquart, des Pères Blancs, assurait récemment que, nonobstant tous les efforts faits par la Société antiesclavagiste et quelques puissances européennes, les pourvoyeurs de marchés d'esclaves désolaient encore l'Afri que centrale par leurs abominables

cruautés : attaquant les villages, poursuivant avec fureur le gibier humain, massacrant les hommes pour ne garder que les femmes et les enfants qu'ils contraignent ensuite d'accomplir à pied un trajet immense. Les neuf dixièmes de ces créatures périssent, semant leurs ossements le long de cette route fatale ; le reste est transporté dans les ports musulmans en dépit de nos croiseurs et vendu au plus offrant.

(*A suivre.*)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Les Amis.

Pour nous faire tomber nous trouvons beaucoup d'amis qui nous poussent ; mais pour nous relever nous sommes souvent si seuls que c'est une merveille que nous ne soyons pas toujours étendus par terre.

Vie, chap. VII.

Personne n'a pris Dieu pour ami qu'il n'ait été magnifiquement récompensé par lui.

Ibid., VIII.

Avec un ami si bon qu'est le Seigneur ; avec un capitaine qui marche le premier sur le chemin de la souffrance on peut tout endurer ; il donne aide et vigueur et jamais il ne manque, il est toujours au contraire un ami fidèle.

Ibid., XXII.

O mon Maître ! Comme vous êtes vous le véritable ami, l'ami tout puissant ! Ce que vous voulez, vous le pouvez ; et vous ne vous lassez jamais de vouloir du moment que nous voulons nous-mêmes et que nous vous aimons.

Ibid., XXV.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE JUILLET 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires	8	1	—	—	9
R. P. Joseph Menezes	18	16	15	15	64
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph	7	7	6	4	24
Saint Michel-lez- Cranganore . . R. P. Elie de Saint Joseph	6	8	6	12	32
Cottayam R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	6	1	1	—	8
Ernaculum R. P. Boniface de Sainte-Marie.	2	1	1	1	5
Cunemao R. P. Elisée	—	1	2	1	4
Chattiath RR. PP. Rombaut et Clément.	17	15	10	15	57
Cottar. R. P. Martin de la S ^{te} Famille.	4	3	4	4	15
Moulougamoude. R. P. Isidore	7	—	2	1	10
Vengotto R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	75	53	47	53	228

Archevêché de Vérapoly. — Ernaculum.

PIÉTÉ DES JEUNES MALABARAISES, AU COUVENT DE SAINTE-THÉRÈSE

Ce n'est pas seulement la nourriture corporelle et les bienfaits de la civilisation et de l'instruction, que les orphelines païennes converties reçoivent au couvent du Carmel ; Sainte Thérèse d'Ernaculum est avant tout une école de piété chrétienne. Plusieurs fois par jour, elles sont conduites à la chapelle, on leur fait dire chaque fois des prières en commun pour leurs bienfaiteurs d'Europe, et pour la conversion de leurs familles païennes. Mère Thérèse leur inculque surtout la dévotion à la très sainte Vierge, au saint Enfant Jésus de Prague et au très Saint-Sacrement. Le 8 novembre dernier (1897) elle écrivait au R. P. Alphonse, à Ypres : « Vous ne sauriez croire la ferveur que la » reconnaissance excite en mon âme, à prier pour nos bienfaiteurs de Belgique et

» d'Europe quand je vois tant d'enfants dans notre chapelle. C'est ici que se manifeste
 » l'excellence de cette œuvre. Beaucoup de personnes de la ville aiment à voir nos
 » petites filles, quand elles marchent à la chapelle. Quelques-unes des plus jeunes,
 » surtout des castes esclaves, frappent particulièrement les regards. Elles se tiennent
 » assez tranquilles durant la messe, mais à la bénédiction du Saint-Sacrement quand
 » elles entendent le bruit des sonnettes et qu'elles voient toutes ces lumières et
 » ces fleurs, elles ne peuvent plus contenir leurs transports. Cher Père, j'ai bien des
 » soucis, et quelquefois la tristesse s'empare de moi, mais quand je vois notre
 » chapelle si pleine d'enfants, et parmi eux tant de petits anges réunis pour louer Dieu,
 » je ne sens plus mes peines, et je pourrais tout souffrir, quand j'ai la consolation de
 » faire venir ces enfants à l'église.»

Le jeudi-saint de cette année (1897) il y avait adoration du très Saint-Sacrement au couvent durant toute la nuit. Mère Thérèse avait arrangé que deux religieuses et six orphelines resteraient toute la journée en oraison devant l'auguste Sacrement, et que la nuit, deux religieuses continueraient seules l'Adoration. Mais toute la nuit, trente à quarante personnes, sœurs et enfants, demeurèrent en oraison, de leur propre gré ; toutes les grandes filles restèrent éveillées, et vinrent tour à tour dire en commun des prières en Malayalam. A la fin de chaque demi-heure, les religieuses se joignaient aux enfants, pour dire à haute voix des prières pour les bienfaitrices de Belgique et les autres bienfaiteurs du couvent.

Après avoir célébré par des exercices de piété chaque jour de la neuvaine préparatoire à la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, le jour même de la solennité, il y eut adoration perpétuelle du très Saint-Sacrement. L'on passa toute la journée en prières, comme le jeudi-saint. Les mêmes prières furent répétées toutes les demi-heures, par les religieuses et leurs enfants, pour les bienfaiteurs des Missions du Carmel, et la messe solennelle et tous les offices de ce grand jour furent offerts pour attirer sur eux les faveurs célestes.

La piété et la ferveur des religieuses et le zèle du jeune Père Boniface, de la Province du Brabant, ne contribuent pas peu à inspirer cette tendre dévotion aux orphelines de Sainte Thérèse. Le pieux missionnaire leur prêche tous les dimanches, en anglais. Ses sermons sont fort goûtés ; beaucoup de personnes de la ville viennent à la chapelle du couvent pour les entendre ; il fit son premier sermon en langue Malayalam, le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ; les plus jeunes orphelines et toutes celles qui ne comprenaient pas l'anglais en étaient extrêmement heureuses. Par sa charité et son zèle, le jeune religieux s'est acquis l'estime universelle à Ernaculum.

On peut le dire, Sainte Thérèse à Ernaculum est avant tout une maison d'oraison. Outre les exercices de piété en commun des religieuses et des orphelines, les sœurs font de grand matin une heure d'oraison mentale. Le dimanche et les jours de fêtes, outre la méditation habituelle, elles font une heure d'oraison mentale vers midi ; depuis 8 heures du matin, jusque 5 heures du soir, il y a constamment une religieuse en oraison, devant le Saint-Sacrement. Après-midi, pendant que les Sœurs dînent et prennent leur récréation, les servantes, qui sont de jeunes Malabaraises, de bonne

caste, et qui servent les religieuses gratuitement, par dévotion, et qu'on peut appeler pour cela, plutôt des Sœurs converses, remplacent les Sœurs et sont en oraison devant le Saint-Sacrement depuis midi jusqu'à deux heures.

Parmi les habitants du couvent, il y a une toute vieille femme, une païenne convertie il y a quatre ans, qui étant abandonnée de sa famille, fut recueillie par Mère Thérèse et baptisée au couvent. Depuis lors, la Procure de nos missions, à Ypres, paie pour elle 6 francs par mois; elle est complètement aveugle et ne peut se mouvoir seule; son unique occupation est de réciter toute la journée des chapelets. Elle est d'une singulière simplicité; avant chaque chapelet, elle indique à haute voix tels et tels bienfaiteurs du couvent, comme on les lui suggère, pour lesquels elle offre son chapelet. Quand mère Thérèse est dans un grand besoin, elle a recours à la vieille Mère, et lui dit de prier pour telle ou telle intention; aussitôt, elle se met en besogne, et la Supérieure raconte que souvent elle a expérimenté l'efficacité de sa prière. Les délices de la bonne vieillesse sont d'instruire les catéchumènes; elle ne sait pas grand chose, parce qu'elle a dû apprendre les prières et les éléments du catéchisme dans sa vieillesse, et elle n'a plus de mémoire; tout de même, elle a bien appris à dire le chapelet, et chaque soir, elle veut être conduite chez les petites orphelines, pour leur apprendre à bien prier.

MISSION DE BAGDAD EN MÉSOPOTAMIE

Le R. P. Pierre de la Mère de Dieu, carme déchaussé et missionnaire apostolique à Bagdad, venu en Europe temporairement, pour raison de santé, nous écrit ce qui suit en date du 26 décembre 1897 :

« Le 6 janvier prochain, nos Pères de Bagdad fêteront le 40^e anniversaire de l'arrivée » dans la mission du R. P. Marie-Joseph de Jésus, notre Supérieur.

» A cette occasion, M. Rouet, vice-consul de France à Bagdad, a demandé et obtenu » pour le dit Père, les palmes d'officier d'académie. Voici en substance le sens du » mémoire ou rapport qu'il a adressé à l'ambassade de France à Constantinople pour » motiver sa demande :

PETITION

de M. Rouet, consul de France à Bagdad au gouvernement de la République

16 septembre 1897.

Le 6 janvier 1898 sera le 40^e anniversaire de l'arrivée à Bagdad du R. P. Marie-Joseph de Jésus, supérieur actuel de la mission des Carmes. A l'occasion de cet anniversaire, les RR. PP. Missionnaires se proposent de fêter leur vénéré Supérieur, et toute la population chrétienne de la ville s'unira à eux pour honorer ce vaillant missionnaire qui, arrivé ici à l'âge de 27 ans, y a atteint la 67^e année sans cesser de travailler un seul jour au bien de la mission confiée à son zèle apostolique.

Le Gouvernement français ne voudra-t-il pas, lui aussi, offrir un témoignage de reconnaissance à ce fidèle citoyen qui, durant ce long espace de temps, a toujours lutté avec ardeur pour propager à Bagdad et dans toute la région la connaissance de notre langue et aussi l'amour de notre pays?

En effet, avant l'arrivée du Révérend Père à Bagdad, la mission n'avait qu'une toute petite école où les Pères missionnaires, presque tous italiens, n'enseignaient que les principes de la religion et les éléments des langues arabe et italienne. Mais depuis 1838, époque de la venue du dit Père, la langue française a commencé à se répandre, grâce à l'initiative du nouveau missionnaire, et l'école a pris des développements successifs si notables qu'aujourd'hui le collège des Pères est un établissement assez important qui fait honneur au drapeau de la France qui flotte à son sommet.

J'ai été agréablement surpris en arrivant dans ce pays d'entendre parler le français à Bassorah, à Anorah et surtout à Bagdad par un très grand nombre de personnes de toute condition, et j'ai constaté avec plaisir que c'était à l'œuvre du R. P. Marie-Joseph de Jésus qu'était due l'extension de la connaissance de notre idiome national. La connaissance d'une langue étrangère est, on le sait, un lien qui attache fortement les étrangers au pays de cette langue. Ici, ce phénomène est facile à constater, notre influence politique y gagne beaucoup... ce résultat, nous le devons, sans conteste, à l'école des Carmes, car depuis 40 ans, le R. P. Marie-Joseph de Jésus est sur la brèche... J'ajouterai que le R. P. Supérieur offre toujours un accueil bienveillant et quelques secours pécuniaires à nos compatriotes que les hasards de la fortune ou les vicissitudes de la vie envoient quelquefois sous ces climats, climats qui sont, il faut le dire, bien peu hospitaliers !

Ne prenant les choses qu'au point de vue le plus modeste, je me demande si les fonctions de simple instituteur qui enseigne la langue française dans un pays étranger pendant la longue période de quarante ans, n'est pas un titre suffisant pour obtenir les palmes d'officier d'académie... Ce n'est en effet que cela que je demande pour ce bon et fidèle serviteur !

La circonstance du 40^e anniversaire de l'arrivée du R. P. Marie-Joseph de Jésus à Bagdad, à laquelle j'ai fait allusion au début, m'engage à supplier que ma demande soit accordée le plus tôt possible.

Les éloges que contient ce rapport honorent autant celui qui en est l'objet, que le digne consul qui sait si bien faire ressortir les mérites de notre vénéré Supérieur.

Nous savons, de source certaine que le Gouvernement de la République a accordé la distinction demandée. Je suis bien heureux de vous annoncer cette bonne nouvelle.

Daignez, agréer, etc...

F. PIERRE DE LA M. DE DIEU.

La cérémonie projetée eut lieu en effet et on nous en envoie le récit suivant :

Une belle cérémonie réjouissait récemment la Mission des Carmes-déchaussés établie en Mésopotamie. On célébrait l'anniversaire de l'arrivée à Bagdad du R. P. Marie-Joseph de Jésus, le 6 janvier 1838, en compagnie du P. Xavier, de pieuse mémoire. Les Mages étaient allés de l'Orient vers le Couchant à la recherche du Sauveur et voilà qu'en cette même fête de l'Épiphanie, les missionnaires venaient de l'Occident apporter de nouveau en Chaldée la connaissance de Jésus-Christ.

Durant ces quarante années, le R. P. Marie-Joseph de Jésus, devenu Supérieur de la Mission, ne s'en était séparé que deux fois pour aller quêter en France de quoi bâtir

une église, la résidence des Pères, un beau collège qui a plus de trois cents élèves, un dispensaire, l'église et la résidence de Bassorah, celle d'Amara, etc.

Les chrétiens étaient en fête. Les cérémonies de la journée prenaient plus d'éclat rehaussées qu'elles étaient par la musique du collège. Son Éminence le cardinal Ledochowsky, Préfet de la Propagande, avait envoyé un télégramme de félicitation, et Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, sa bénédiction avec un autographe.

La France est représentée à Bagdad par un homme de grand mérite, M. Gustave Rouet. Ce Consul, la bienveillance même, frappé de l'étendue des œuvres de la Mission, y avait intéressé le si distingué gérant de l'Ambassade de Constantinople, M. de la Boulinière, qui voulut demander lui-même au Gouvernement les palmes d'Officier d'Académie pour le R. P. Marie-Joseph de Jésus. Par une attention d'une délicatesse charmante, M. Gustave Rouet les a fixées sur l'habit de ce vénérable Religieux, ce même jour anniversaire 6 janvier 1898, en une séance solennelle, après l'avoir vivement félicité, au nom de la République, de tout ce qu'il avait fait depuis quarante ans, par son collège, pour le maintien de l'influence française, la diffusion de notre langue, ainsi que pour élever les chrétiens de la contrée aux plus hautes situations de l'Irak-Arabi.

Mgr Nouri, évêque syrien, et les prêtres des divers rites-unis, chaldéen, syrien, grec-catholique, arménien, étaient venus manifester par leur présence la joie que leur causait la distinction accordée à celui qu'ils regardent comme un vivant modèle d'humble et profonde piété, et de prudence.

L'assistance était composée des anciens élèves du collège, aujourd'hui l'élite de la société de Bagdad, chrétiens de tous les rites-unis. Le vénéré Supérieur avait constamment eu à cœur de travailler à l'union des églises orientales avec l'église Romaine, et, dans ce but, il avait toujours voulu que les enfants des divers rites catholiques, sans distinction aucune, ainsi que les enfants des schismatiques qui le désiraient, reçussent gratuitement une excellente éducation dans le collège que les Carmes dirigent avec un zèle que rien ne saurait lasser.

Il n'est personne qui n'ait applaudi à l'honneur fait à celui qui n'a cessé depuis quarante ans de se dévouer, sous toutes les formes de bien.

Le Consul de Russie avait aussi pris part à ces fêtes.

Comme il est juste de dire que partout, à côté de la Croix, nos missionnaires arborent avec fierté le drapeau national et qu'ils font bénir, aimer le nom de la patrie, la belle, la douce France !

L'Univers du 2 février 1898, donnait l'entrefilet suivant :

En Mésopotamie. — Distinction accordée au Supérieur des Pères Carmes, le R. P. Marie-Joseph de Jésus.

Partout, les missionnaires démontrent avec surabondance, qu'ils méritent bien de la civilisation et de la patrie. Dans le courant du mois dernier, les Carmes de Mésopotamie ont fête le 40^e anniversaire de l'arrivée, dans la mission, du T. R. P. Marie-Joseph de Jésus, leur Supérieur. A cette occasion, M. Rouet, vice-consul de France, a demandé et obtenu les palmes académiques pour ce respectable religieux qui, depuis 1858, a tra-

vaillé à répandre dans Bagdad et toute la région, la connaissance de notre langue et l'amour de notre pays. Sous la direction du T. R. P. Marie-Joseph de Jésus, l'école de la capitale a fait de tels progrès que le collège des Pères est devenu un important établissement sur lequel flotte le drapeau français. L'église des Francs dont la coupole domine la ville, d'autres édifices dépendant de la mission, à Bagdad, à Amarah, à Bassorah, sont dus à l'initiative et à l'activité du vénéré Supérieur.

A ces détails nous pouvons en ajouter d'autres pris dans la revue allemande *Stimmers vom Berg Carmel*. Ayant appris la distinction envoyée au P. Marie-Joseph par le Gouvernement français, la Congrégation de la Propagande lui a adressé la lettre suivante :

Rome, le 25 décembre 1897.

Révérend Père,

Notre Congrégation a appris que Votre Révérence se dispose à célébrer solennellement, au jour de l'Épiphanie, le 40^e anniversaire du jour où vous commençâtes votre ministère apostolique en ces régions. Il est juste que vos confrères et les fidèles vous félicitent de la bonté de Dieu à votre égard ; mais notre Congrégation aussi croit devoir vous donner un témoignage de la joie que lui cause votre long ministère et de la satisfaction qu'elle éprouve à la vue des travaux que vous avez accomplis dans votre mission. C'est ce qu'elle fait par la présente lettre ; en même temps elle a le bonheur de vous annoncer que Notre Saint Père le Pape vous donne sa bénédiction Apostolique. Daigne Dieu vous conserver !

Votre très dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI, Praef.

A. Archev. LARISSEN, Secr.

Au R. P. Joseph-Marie de Jésus, Supérieur de la Mission des Carmes Dechaussés, à Bagdad.

FAITS DIVERS

Fêtes de l'Enfant Jésus de Prague.

Lille. — Le dimanche 16 janvier dernier, en la fête du Saint-Nom de Jésus, le Carmel de Lille réunissait d'une manière plus solennelle, dans sa chapelle à la fois austère et gracieuse, les Membres de la Confrérie du Saint Enfant Jésus de Prague.

C'était surtout la fête des enfants, qui en grand nombre, avec une joie naïve et pieuse, vinrent se grouper aux pieds du divin petit Roi leur ami, leur protecteur et leur modèle.

Il était beau, édifiant et consolant de voir en cette circonstance tous les âges et toutes les classes de la société se confondre dans un même désir, un même élan, une même prière ! Et l'Enfant Jésus, de son trône resplendissant de fleurs et de lumières, semblait dire avec plus d'amour le *Venite ad me omnes !*

La cérémonie commence. Les enfants de Marie des Sœurs de la Providence font entendre leurs plus beaux chants. Les petites filles de l'école, vêtues de blanc, entourent l'Enfant Jésus attendant avec une sainte impatience l'heureux moment où elles pourront, dans un chant plein de grâce, offrir à leur divin petit frère la couronne qu'elles portent sur la tête, lorsqu'elles auront prononcé après le prêtre leur acte de consécration à l'Enfant Jésus.

Le sermon est encore donné par M. l'abbé Chollet, qu'on pourrait appeler vraiment « l'apôtre de l'Enfant Jésus ! » Ses paroles simples, persuasives et pratiques vont droit à tous les cœurs. Enfants, pères et mères, jeunes gens, vieillards, vierges du cloître, religieux et religieuses, savants, riches et pauvres, tous ont leur part ; et à tous, le sympathique orateur dit beaucoup en peu de mots. Aussi avec quelle foi et quelle ardente piété tous les fronts s'inclinent ensuite sous la bénédiction que M. le Docteur Chollet leur donne au nom de l'Enfant Jésus, bénédiction dont il vient de leur expliquer le sens et les bienfaits.

Le salut est chanté, et Mgr Hautecœur, directeur de la Confrérie, élève la divine Hostie sur cette foule pieuse et recueillie, qui reçoit avec amour la bénédiction du très Saint-Sacrement.

Une distribution abondante de médailles et d'images de l'Enfant Jésus est faite ensuite. Et tout est fini !.. On le croirait... Mais non !.. A cette magnifique cérémonie succèdent des scènes bien touchantes :

La chapelle du Carmel était trop petite pour contenir la foule ! Il y a dans les corridors de nombreuses personnes qui attendent et aspirent à l'heureux moment où elles pourront, elles aussi, venir se prosterner devant l'Enfant Jésus, et demander ses grâces et ses bénédictions.

Des mères se précipitent avec leurs enfants, tout le monde veut avoir son tour, et le temps de contempler le divin petit Roi, et de lui faire une fervente prière. Tous sont satisfaits et emportent avec eux les faveurs de Jésus, et le doux souvenir d'un si beau jour.

Que l'Enfant Jésus soit de plus en plus connu, aimé et servi ! Que ses mains bénissantes s'étendent toujours sur ces chères filles du Carmel et sur tous les habitants de Lille ! C'est notre vœu et notre prière !

Ajoutons en terminant que les réunions mensuelles de la Confrérie du saint Enfant Jésus de Prague sont parfaitement suivies au Carmel de Lille. On n'y voit pas seulement des jeunes filles et des femmes pieuses, mais un grand nombre d'hommes du monde et du monde savant, venant apprendre aux pieds du divin Enfant la vraie science et le seul bonheur !

GRACES OBTENUES

Déclaration.

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons n'attacher qu'une autorité purement humaine aux faveurs, grâces et faits extraordinaires mentionnés dans cette Revue, et nous soumettre entièrement, en ces matières comme en toutes les autres, au jugement de la sainte Église.

Carmel de Saint-Brieuc, 16 février 1898.

Mon révérend Père,

Mille actions de grâces au Saint Enfant de Jésus de Prague pour trois grâces reçues après promesse de vous prier de faire insérer dans les *Annales* : la guérison de deux enfants bien malades et l'heureuse naissance d'un enfant qui donnait de vives inquiétudes à ses pauvres parents avant son arrivée en ce monde.

Nous pourrions citer bien d'autres faits de la toute puissante bonté du divin Petit Grand. On n'a qu'à le prier avec confiance pour être sûrement exaucé.

*
* *

Montpellier, le 24 février 1898.

Mon révérend Père,

Je viens vous prier de vouloir bien insérer dans les *Chroniques du Carmel*, du mois de mars, si possible, le petit article suivant :

Une tertiaire du Carmel de Montpellier, ayant obtenu du cher petit Jésus de Prague, des faveurs spirituelles et temporelles importantes, s'empresse de le faire publier dans les *Chroniques*, en demandant de l'aider à remercier ce bon maître, duquel elle sollicite encore d'autres grâces, pour elle et sa famille.

Veuillez agréer, etc.

*
* *

Traits du Saint Scapulaire.

On nous écrit de G..., 26 octobre 1897 :

Vous me demandiez quelques détails au sujet de l'accident ; voici :

Le dimanche 19 septembre vers 5 heures du soir, Donat était allé au *grenier* pour y prendre du papier pour couvrir ses livres. En descendant, il a, par une circonstance que je ne m'explique pas, fait la culbute *au-dessus de la rampe* et est venu tomber dans le fond sur *les dalles du corridor*. Sa mère se trouvait dans la place à côté et avait bien entendu la chute de quelque chose, mais était loin de se figurer que c'était notre cher petit Donat. Quelques minutes après, n'entendant plus les enfants, elle voulut aller s'enquérir de ce qu'ils faisaient, quand, ô malheur, elle vit Donat étendu à ses pieds et ne donnant plus signe de vie. Vous dire comment elle s'est trouvée en ce moment terrible, il est difficile de le narrer. Sa première pensée fut d'appeler au secours, elle se rendit sur la rue portant notre petit inerte sur ses bras et fit signe, car elle ne savait plus parler, d'aller chercher un médecin au plus vite, pendant que Maria folle de douleur, parcourant la ville en me recherchant partout ne faisait que répéter : mon petit frère est tué. Quand le médecin arriva, environ quinze minutes après l'accident, Donat avait rouvert les yeux et ses premières paroles furent celles-ci : « Maman, faites rentrer finette (son petit chien). Sa mère n'en croyait pas ses yeux. Donat, qu'elle croyait mort, lui parlait ; il l'embrassait le pauvre petit et lui disait de consoler ses trois petites

sœurs. Le médecin ne constata *aucune fracture*, ni au visage, qui avait le plus souffert, ni aux bras, ni aux jambes. Il redoutait la fièvre cérébrale ou des lésions internes, mais rien de tout cela n'est arrivé. Grâce à Dieu! Donat ne cesse de porter son *scapulaire*; c'est grâce à cela que nous devons de ne pas avoir un terrible malheur à déplorer. Veuillez faire insérer cette grâce dans les *Chroniques du Carmel*, à la gloire de N.-D. du Carmel! Qu'elle soit bénie de nous avoir conservé notre enfant bien-aimé.

*
* *

Traits de la protection de saint Joseph.

1. Je me trouvais dans une grande inquiétude à cause d'une forte somme que je devais, et que dans le moment il m'était impossible de rendre. Mon créancier, qui voulait à tout prix que la somme lui fût rendue sans retard, menaçait d'user de ses droits et de la réclamer par la voie du tribunal. Dans cette extrémité, j'eus recours à saint Joseph. Je commençai une neuvaine en son honneur, et je mis la lettre de menace sous le piédestal de la statue de saint Joseph. Ma confiance dans le crédit du glorieux Epoux de Marie ne fut point vaine. Pendant la neuvaine, l'affaire s'arrangea d'une manière inattendue et de la façon la plus avantageuse. Toute ma reconnaissance à saint Joseph, l'avocat des causes désespérées.

2. Voici la seconde faveur que je désire voir publier à la gloire de saint Joseph. Mon frère désirait vivement obtenir une place. A cette fin nous priâmes instamment saint Joseph, avec la persuasion que nous serions exaucés le jour de sa fête. Le jour même de la fête de cet aimable saint, l'occasion de demander une place avantageuse se présentait, et maintenant toutes les démarches ont réussi. Grâce à la bienveillante protection de saint Joseph, mon frère a obtenu la place que nous avions tant désirée pour lui, et c'est le cœur débordant de joie et de reconnaissance que je viens vous le communiquer.

3. J'avais un mal de jambe qui durait déjà depuis six mois. J'avais eu recours à plusieurs médecins qui, jugeant mon mal incurable, m'avaient abandonné. L'état de ma jambe s'aggravait toujours. C'est alors que je reçus pour la première fois un numéro de la *Revue du Culte Perpétuel de Saint Joseph*. En lisant toutes les faveurs obtenues par le recours à saint Joseph, en voyant que tant de malades lui devaient leur guérison, je sentis naître en moi une grande confiance dans sa protection. Pour la mériter je promis de me faire zéléteur de son Culte perpétuel. Je fis également la promesse de publier la faveur dans la Revue, si j'étais exaucé. Après huit jours le mal, contre lequel les médecins étaient impuissants, avait presque complètement disparu. Et maintenant ma jambe est entièrement guérie. Je marche parfaitement. Grâce soient rendues à ce grand saint qu'on n'invoque jamais en vain. Je n'ai qu'un désir, c'est de pouvoir, en reconnaissance, rendre gloire à saint Joseph tous les jours de ma vie.

J. M. Zéléteur B.



Extrait de la *Semaine religieuse de Paris*, 18 décembre 1897 :

Faveur obtenue par l'intercession des Carmélites de Compiègne. — Le fait qui s'est passé au Carmel d'Hanoï et que nous avons rapporté, a été l'occasion d'une nouvelle faveur due également à l'intercession des Carmélites de Compiègne. En voici la fidèle relation extraite de deux lettres de la R. Mère Marie de l'Enfant Jésus, prieure du Carmel de la Nouvelle-Orléans (États-Unis) :

« Je suis heureuse de vous apprendre la guérison de notre petite Sœur du voile blanc, Sœur Claire-Joseph du Sacré-Cœur de Jésus, malade depuis cinq ans.

» Cette guérison a été obtenue au mois d'août dernier par une neuvaine aux seize carmelites martyres de Compiègne. La neuvaine fut faite après que j'eus reçu la carte sur laquelle se trouvait collée la petite pousse de lierre venant du lieu de leur sépulture avec la circulaire racontant les grâces étonnantes obtenues par leur intercession au Tonkin.

» Après avoir lu la circulaire, je me suis mise à genoux, j'ai demandé à nos martyres une preuve de leur pouvoir et j'ai promis d'étendre leur culte si elles obtenaient la guérison de notre Sœur, dont l'état était désespéré. Elle a trente-et-un ans. Quand je me suis relevée, je suis entrée à l'infirmerie pour dire à la Sœur de commencer une neuvaine à nos saintes vierges martyres. Elle me répondit avec un triste sourire : « Bien, ma » mère, puisque vous le voulez, je ferai la neuvaine avec la communauté, mais » j'ai abandonné tout espoir de guérison, je suis prête à partir et j'attends que l'heure » ait sonné. »

» Sœur Claire-Joseph était très malade à ce moment-là et avait été confinée à l'infirmerie depuis le lundi de Pâques. La veille du *Corpus Christi* (16 juin), nous la considérions mourante et le jour suivant elle recevait les derniers sacrements. Le jour de la fête du Sacré Cœur (23 juin) elle resta plusieurs heures sans connaissance dans une syncope que le docteur crut devoir se terminer par la mort avant minuit. Cependant il lui fit une injection de strychnine au bras et je priai le Sacré-Cœur de l'épargner. Pendant quelques jours elle sembla revivre un peu, mais de plus dangereux symptômes se développèrent en juillet et en août. Le médecin, le docteur S.-L. Théard, nous dit plusieurs fois, ainsi qu'au père de la malade, M. Patrick Everett, qui réside à la Nouvelle-Orléans, qu'il n'y avait pas de chance de guérison et qu'il ne pouvait par les remèdes que soulager les douleurs cruelles et aiguës.

» Elle avait été malade pendant cinq ans d'un ulcère à l'estomac qui depuis un an s'était transformé en cancer. Pour employer l'expression d'un médecin qui l'avait soignée plusieurs années, « elle était malade de la tête aux pieds », car toutes les fonctions naturelles avaient cessé d'être régulières depuis longtemps.

» Pendant la neuvaine, elle fut encore plus mal jusqu'au septième jour, où une amélioration sensible se produisit, et le neuvième jour toute trace du mal avait disparu ; il n'y avait plus d'enflure, les vomissements avaient cessé, le corps avait repris ses fonctions régulières. Elle put manger n'importe quoi, dormir naturellement ; et un jour

ou deux après, elle commença ses dix jours de retraite, faisant tous ses exercices parfaitement et sans fatigue, quoique avant la guérison sa tête fût dans un tel état que de lire ou d'essayer tout effort mental lui était insupportable. Enfin des souffrances de tout genre avaient parfois altéré son esprit et le docteur avait dû la garder sous l'influence de la morphine, pendant plusieurs jours de suite. Nous ne pouvions la laisser seule ni jour ni nuit, pendant trois mois, et probablement, si le docteur ne nous avait pas assuré qu'elle ne pouvait vivre au delà d'octobre ou de novembre au plus, nous aurions sérieusement pensé à la placer en traitement dans une maison de santé.

» Depuis sa guérison tout cela a disparu, et elle est aussi bien d'esprit et de corps que lorsqu'elle prit le saint habit.

» Que le nom du Seigneur en soit béni ! Ne voulez-vous pas chanter un *Te Deum* pour remercier le bon Dieu ?

— Le médecin a affirmé plusieurs fois que la guérison avait été obtenue par des prières, par une puissance au-dessus de la science ; il ne réclame aucune part dans cette remarquable guérison.

» La semaine dernière, après avoir lu avec beaucoup d'intérêt la brochure française sur les Carmélites martyres (1), il a dit en venant ici que, s'il tombait malade, bien certainement il demanderait à Sœur Claire-Joseph de faire une neuvaine pour lui aux seize Carmélites de Compiègne. »

ÉCHOS DE PARTOUT

Vienne, la capitale de l'empire autrichien, possédera bientôt aussi son Carmel. Le 22 décembre dernier, la province carmélitaine d'Autriche y a acquis des Pères Servites un magnifique terrain à bâtir. L'on espère qu'en deux ans église et couvent seront achevés. Daigne Dieu bénir l'entreprise !

Nos missionnaires de Mésopotamie, dont la résidence principale est à Bagdad, sont chargés de fonder deux nouvelles stations, l'une à Bassorah (port) (dans Bassorah, ville, l'Ordre a déjà une station), l'autre à Bouchir, en Perse, dans le diocèse d'Ispahan. L'Ordre rentre donc de nouveau dans cette Perse que pendant les *xvii^e* et *xviii^e* siècles, il a illustrée de ses bienfaisants travaux.

(1) *Les Carmélites de Compiègne*, par l'abbé Odon, Paris, Desclée, 30, rue Saint-Sulpice. 1897. Prix : 50 centimes.

*
* *

Centenaire du Carmel de Raab, en Hongrie.

(8 décembre 1897.)

Les Carmes déchaussés de Raab ont célébré, le 8 décembre dernier, le deuxième centenaire de la fondation de leur couvent. Ce fut, en effet, le 8 décembre 1697 que fut bénite la première chapelle de l'Ordre en Hongrie, et c'était à Raab. Depuis lors, les Carmes ont habité ce monastère sans la moindre interruption.

Aucune peine ne fut épargnée pour l'ornementation de l'église : de magnifiques guirlandes tressées par les mains habiles de nos Sœurs tierçaires, et parsemées de fleurs aux mille couleurs, couraient depuis le maître-autel et le sanctuaire jusqu'au fond de l'église ; une admirable couronne de lys, cadeau des Sœurs de la Miséricorde, encadrait le tableau qui surmonte le maître-autel ; ajoutez à cela une illumination splendide, et vous pourrez vous rendre compte de l'aspect féerique de l'ensemble.

Une gracieuse cérémonie préluant aux fêtes jubilaires eut lieu le 7 décembre, à 7 1/2 heures : neuf fillettes habillées de blanc, portant de frais bouquets, arrivaient à la sacristie sous la conduite des Sœurs de la Miséricorde ; elles venaient offrir à la Communauté, avec leurs souhaits d'heureuse fête, l'expression de la joie et les félicitations de tout Raab et de la contrée.

Ce fut à 4 heures de l'après-midi que s'ouvrirent les solennités. Après le sermon qui retraçait éloquentement la merveilleuse histoire de ce couvent deux fois séculaire, les religieux chantèrent solennellement le *Salve Regina* et le salut, avec le concours des élèves du grand séminaire.

Le lendemain dès le premier matin, sermon exhortant les religieux à la plus vive reconnaissance envers Dieu et envers sa Mère Immaculée ; puis fut célébrée la messe d'action de grâces du Tiers-Ordre, pendant laquelle les tierçaires reçurent dévotement la sainte Communion. — A 9 heures eut lieu le second grand sermon qui traita superbement de l'importance et de la bienfaisance des institutions religieuses par rapport aux fidèles. Après le sermon, Mgr Kutrovacz, évêque auxiliaire, délégué par Mgr Zalka, indisposé, célébra la messe pontificale, à laquelle la maîtrise du grand séminaire exécuta magistralement la messe *Assumpta est*, de Haller.

Enfin, le programme des solennités se terminait par les offices du soir : A 4 heures, brillant sermon dans lequel le prédicateur montra l'intimité des relations du Carmel avec l'auguste Reine des cieux. Le salut, présidé par le T. R. chanoine Mgr Beidl, prélat domestique de Sa Sainteté et vicaire général, se clôtura par le chant d'action de grâces, le grandiose *Te Deum*.

La population tout entière aussi bien que le clergé avaient voulu participer à notre jubilé. Depuis 5 heures du matin jusqu'à 6 1/2 heures du soir, l'église avait été constamment bondée de monde, et durant les offices, même la place des Carmes regorgeait de fidèles que l'église ne pouvait contenir. Pendant toute la matinée, les confessionnaux et la Sainte Table furent assiégés par les pèlerins desirieux de gagner l'indulgence plénière que Notre Saint Père le Pape Léon XIII avait daigné accorder, par Bref du

26 novembre 1897, à tous les fidèles qui visiteraient l'église des Carmes et qui rempliraient les autres conditions ordinaires. — Le clergé aussi avait tenu à rehausser de son concours et de sa présence les fêtes jubilaires : les sermons avaient été prêchés par trois chanoines du chapitre de la cathédrale, et presque tous les membres du clergé de la ville avaient assisté à nos cérémonies.

En un mot, fêtes réussies, inoubliables, que Marie Immaculée, l'auguste Reine des cieux, daignera renouveler : c'est notre vœu, c'est notre prière.

NÉCROLOGIE

Plaisance. — Nous lisons dans l'*Amico del popolo* du 15 janvier.

Mardi à soir à six heures et demie à l'hôpital militaire a expiré dans le baiser du Seigneur, le caporal du 22^e d'infanterie Ernest Vêrona, religieux Carme déchaussé sous le nom de *frère Grégoire de Saint-Romuald*.

Tout jeune il était entré dans l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel et après un an de noviciat il avait prononcé ses vœux. quand arrivé à l'âge d'être soldat il dut laisser momentanément l'habit religieux et ceindre l'épée. Sous les armes il était resté un vrai et saint jeune homme, d'une piété parfaite et d'une grande ardeur à l'étude. La vie des grandes misères humaines n'avait fait qu'augmenter son zèle. Tous voyaient déjà en lui un prêtre excellent qui n'avait plus que dix jours à faire de service quand il fut atteint d'une maladie grave. Le 3 octobre, il entra à l'hôpital militaire. Trois mois durant il fut aux prises avec un mal qui le terrassa à la fin. Le Père Prieur, et les Frères en religion vinrent aider le bon jeune homme au moment suprême, puis accompagnés d'un piquet de soldats le transportèrent au couvent pour lui rendre les derniers devoirs et puis le conduire au cimetière.

A propos de cette mort le T. R. P. Romuald, Provincial de la province de Lombardie, nous donne quelques détails intéressants mais tristes. Outre le frère Grégoire, est mort il y a quelques années un excellent religieux, le P. Joseph, qui fut appelé aux grandes manœuvres, et ne pouvant en supporter les fatigues contracta une néphrite qui l'enleva. Un troisième, étudiant en théologie, et au service depuis ce mois seulement, tomba gravement malade. Heureusement il est guéri et a été ordonné sous-diacre le dimanche 6 février. A l'heure présente deux sont encore enrôlés. Heureusement l'un est à Plaisance, employé à l'administration de l'hôpital, il peut revenir souvent au couvent, mais l'autre est dans la cavalerie, il est à Padoue et devra faire trois ans et plus de service. Au mois de mars (maintenant par conséquent) trois autres devront probablement marcher sous les armes.

Deux de nos étudiants pourraient être déjà diacres et même prêtres, mais ils ont encore à subir la troisième visite et s'ils sont déclarés aptes, ils auront encore au moins six mois de service. » Quelles entraves pour le recrutement et la prospérité des ordres religieux ! Prions afin que Dieu délivre enfin des chaînes que forge la Franc-maçonnerie !

*
* *

Province d'Aquitaine (France).

Le lundi matin, 24 janvier dernier, une dépêche partie de Carcassonne venait jeter le deuil et la consternation dans toutes nos maisons d'Aquitaine. Le R. P. Etienne, définitif provincial et vicaire du couvent de Carcassonne, avait été trouvé mort dans sa cellule... ; tous, nous étions atteints par ce coup qui enlevait à notre province un de ses religieux les plus méritants ; tous, nous déplorions la perte imprévue d'un digne et saint confrère, justement estimé, universellement aimé !...


Tombé au champ d'honneur de l'observance et de l'apostolat, comme il convenait à ce rude soldat de la règle, à ce bon ouvrier du ministère sacré, la veille encore le Père Etienne présidait les offices du dimanche ; à 5 h 2 heures, il montait en chaire pour la récitation du chapelet, il prenait ensuite le repas du soir avec la communauté, et, les dernières prières dites, il rentrait en cellule. Le Maître attendait son bon et fidèle serviteur auprès de la planche austère où il s'étendit comme à l'ordinaire pour le repos de la nuit. On fut étonné de ne pas le voir au chœur le lendemain matin à 5 heures, car jamais, même aux jours des plus grandes fatigues, le Père Etienne ne s'absentait de l'office ou de l'oraison ; le premier son de cloche le trouvait toujours sur le chemin de l'oratoire, ne vint-il que de rentrer au couvent, après de longues et laborieuses missions. A 6 h 2 heures, le frère sacristain alla frapper à la porte du Révérend Père, sans insister toutefois, pensant que Sa Révérence, plus fatiguée que de coutume, reposait encore. Ce ne fut qu'une heure après qu'on se décida à ouvrir, et qu'en entrant on constata la poignante réalité. Dans cette pauvre cellule qu'il occupait depuis vingt ans et qu'il avait sanctifiée par une vie toute de prière, de pénitence, de régularité et de travail, il ne restait du Père Etienne, si actif quelques heures auparavant, qu'une froide dépouille déjà envahie par la pâleur mate de la mort. Le pauvre Père avait dû passer pendant le premier sommeil, vers minuit ; il paraissait dormir, et les couvertures qui étaient sur lui ne donnaient aucun indice de convulsions ou de mouvement quelconque avant le dernier soupir.

La nouvelle de cette mort foudroyante se répandit aussitôt dans la ville et fit éclater des regrets unanimes. Un grand nombre d'hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs de la garnison, accoururent au monastère pour prier auprès de la dépouille mortelle et exprimer leurs vives sympathies à nos Pères.

Le mardi matin, le corps du Père Etienne fut exposé dans l'église du couvent, qui, pendant toute la journée, vit des flots de pieux fidèles se succéder autour du lit funèbre, témoignant par leurs prières et souvent par leurs larmes, leur estime et leur vénération pour le saint religieux.

Dès le soir du lundi, la presse locale avait traduit le deuil public en termes émus. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici le *Courrier de l'Aude* du mardi 23 janvier :

(à suivre)



BIBLIOGRAPHIE

Notice sur la vie et la mort de la Révérende Mère Thérèse-Marie du Saint-Sacrement (dans le monde M^{lle} Mina Lammens), Carmélite déchaussée, née à Gand le 13 janvier 1826, décédée au Carmel de Mont-sur-Marchienne le 1^{er} août 1896, par une religieuse de sa communauté. (Chez tous les libraires catholiques.)

« Cette brochure, dit Mgr l'évêque de Gand, dans la bienveillante approbation dont il daigna l'honorer, relate avec autant de fidélité que de simplicité et de charme la vie et les œuvres d'une de nos plus méritantes diocésaines. »

Dans le monde, la Révérende Mère Thérèse-Marie du Saint-Sacrement (M^{lle} Mina Lammens) portait un nom devenu synonyme de dévouement à l'Eglise et cher à tous les gens de bien. Jusqu'à l'âge de 58 ans, elle édifia la ville de Gand par sa piété, ses vertus, ses bonnes œuvres. En même temps elle répandait sur toutes ses relations de famille et d'amitié un charme inoubliable. Sa vie dans le cloître fut celle d'une véritable fille de sainte Thérèse, et lorsque cette lumière du Carmel vint à s'éteindre après avoir projeté de toutes parts ses rayons bienfaisants, il n'y eut qu'une voix pour exprimer le désir que son précieux souvenir fût conservé. Les saintes vies ne sont-elles pas un bien commun des enfants de Dieu ? C'est tout à la fois charité et justice de les proposer à l'édification et à l'amour de tous. C'est ce que vient de faire une Carmélite de Mont-sur-Marchienne dans une notice biographique sur la vie et la mort de sa vénérée Mère. Le lecteur y trouvera quelque chose de l'attachant récit des « Fondations de sainte Thérèse », la même simplicité, le même esprit, le même parfum de sainteté.

*
* *

Annales de l'Enfant Jésus et de l'Archiconfrérie de la Sainte-Enfance de Jésus, établie au Carmel de Beaune. — Revue mensuelle (11^e année), approuvée par Mgr l'évêque de Grenoble. Abonnement par an : 1 fr. 50 en France ; 2 fr. 50 à l'étranger. Pour avoir *gratuitement* le 14^e numéro-spécimen, il suffit d'envoyer sa carte à M. le curé de Sinard (Isère).

*
* *

Les missions Catholiques et Protestantes au Congo, par C. VAN STRAELEN. (Bruxelles, *Société belge de Librairie*, rue Treurenberg, 15.) Ouvrage illustré de 10 similigravures et 2 cartes des Missions au Congo. Brochure in-8° de 70 pages. prix : 1 fr. 50.

La *Société belge de Librairie* vient de publier une intéressante brochure sur les Missions catholiques et protestantes au Congo par M. C. van Straelen.

Résumer et grouper en un tableau d'ensemble l'œuvre de tous nos missionnaires

belges au Congo, faire ressortir par la comparaison avec les résultats obtenus par les Missions protestantes notre réelle infériorité, tel a été le but que s'est proposé l'auteur.

Cette idée est heureuse autant que neuve. En effet, bien des personnes s'imaginent que les catholiques seuls envoient des missionnaires dans ces pays tropicaux.

Elles seront peut-être surprises d'apprendre qu'au Congo belge les missionnaires protestants sont deux fois aussi nombreux que les missionnaires catholiques.

De là un vibrant appel adressé par l'auteur tant à l'ardeur évangélisatrice et au dévouement de nos religieux qu'à la générosité des fidèles.

Une belle lettre de Mgr Van Ronslé, vicaire apostolique du Congo belge, sert d'introduction à l'ouvrage et lui donne la confirmation de son autorité.

Aussi soignée dans la forme que dans le fond, parsemée de nombreuses similigravures, cette brochure ne manquera pas d'attirer l'attention de nos lecteurs et, croyons-nous, de leur procurer une lecture aussi intéressante qu'instructive.

*
* *

LOURDES

21^{me} pèlerinage national du mois de Mai à N.-D. de Lourdes. — *Pèlerinage de prières accompagnant les malades pauvres* avec l'approbation du Cardinal-Archevêque de Malines et sous la présidence d'honneur de Mgr Mercier.

Date : Du 26 avril au 4 mai 1898.

Trois trains spéciaux directs : I. De *Liège* par Namur et Charleroi. — II. D'*Anvers* par Bruxelles et Mons. — III. De *Gand* par Courtrai.

Prix : d'*Anvers* : en 1^{re} classe, 150 fr. ; en 2^{me}, 98 fr. ; en 3^{me}, 65 fr. — De *Liège* : en 1^{re}, 148 fr. ; en 2^{me}, 96 fr. ; en 3^{me}, 64 fr. — De *Bruxelles* et de *Gand* : en 1^{re}, 146 fr. ; en 2^{me}, 95 fr. ; en 3^{me}, 63 fr. — De *Namur* : en 1^{re}, 144 fr. ; en 2^{me}, 93 fr. ; en 3^{me}, 62 fr. — De *Charleroi*, de *Mons* et de *Courtrai* : en 1^{re}, 140 fr. ; en 2^{me}, 90 fr. ; en 3^{me}, 60 fr. — Majoration de 5 francs pour ceux qui s'inscriront après le 3 avril à midi. — Clôture définitive des listes, le 12 avril.

Malades pauvres. — On est prié d'adresser, avant le 15 mars, les aumônes pour l'*Œuvre des malades pauvres* et les demandes d'admission de malades au pèlerinage, à **M. l'abbé Thiéry**, professeur à l'Université catholique, rue des Flamands, 1, à Louvain.

Pour les *prospectus détaillés, renseignements et inscriptions*, s'adresser au président du comité, **M. Rosman**, rue des Fabriques, 15, à Bruxelles.

CALENDRIER

avec intentions de prières.

Mois de mars, consacré à S. Joseph.

300 jours d'indulgence chaque jour du mois. Indulgence plénière une fois durant le mois, au choix des fidèles et aux conditions ordinaires.

Patron du mois. — L'Archange S. Gabriel.

Vertu — La Foi à l'imitation de S. Joseph.

1. **Mardi.** — S. Cyrille d'Alexandrie, Docteur, de l'Ordre (du 20 février). — Intention : *Notre saint Père le Pape.*
2. **Mercredi.** — (QUATRE-TEMPS). — S. Pierre Damien, Docteur (23 février). — *Les intentions de l'Église dans les Quatre-Temps.*
3. **Jeudi.** — Le Bienheureux Jacopone, de l'Ordre. — *Tout l'Ordre du Carmel.*
4. **Vendredi.** — (QUATRE-TEMPS). — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — La Fête de la Lance et des Clous (B. Romée, de l'Ordre). — *L'extension de la dévotion au Sacré-Cœur.*
5. **Samedi.** — (QUATRE-TEMPS). — S. Casimir. — *La Pologne catholique.*
6. **Dimanche. Deuxième du Carême.** — *L'esprit de pénitence.*
7. **Lundi.** — S. Thomas d'Aquin. — *Tous les étudiants en théologie, ceux du Carmel en particulier.*
8. **Mardi.** — S. Jean de Dieu. — *Les malades et les agonisants.*
9. **Mercredi.** — S^{te} Françoise Romaine, Veuve. — *Les pauvres.*
10. **Jeudi.** — Les Saints Quarante Martyrs. — *Premier jour de la neuvaine préparatoire à la fête de S. Joseph.* — *La persévérance dans la foi.*
11. **Vendredi.** — Fête du Saint Suaire. — *La grâce d'une bonne mort.*
12. **Samedi.** — S. Grégoire le Grand. — *L'amour et le zèle pour les cérémonies et le chant de l'Église.*
13. **Dimanche. Troisième du Carême.** — S^{te} Euphrasie. — *Les Carmélites.*
14. **Lundi.** — S. Cyrille de Constantinople, Docteur, de l'Ordre (6 mars). — *La conversion des pécheurs.*
15. **Mardi.** — B. Louis Morbioli, de l'Ordre. — *Le Tiers-Ordre du Carmel.*
16. **Mercredi.** — Commémoration de la Sainte-Vierge. — *L'extension du culte de Marie.*
17. **Jeudi.** — S. Patrice. — *L'Irlande.*
18. **Vendredi.** — S. Gabriel, Archange. — *Les jeunes gens.*

19. **Samedi.** — FÊTE DE S. JOSEPH, Protecteur de l'Église et du Carmel. = *Le développement du culte de S. Joseph.*
20. **Dimanche. Quatrième du Carême.** = *La réparation des offenses commises en ce jour de fêtes mondaines.*
21. **Lundi.** — S. Benoît. = *Les religieux et les religieuses.*
22. **Mardi.** — Fête des Cinq Plaies (du 18 courant). = *La dévotion à la Passion de Notre-Seigneur.*
23. **Mercredi.** — B. Jean-Baptiste de Mantoue, de l'Ordre. = *Des âmes chancelantes et découragées.*
24. **Jeudi.** — S. Cyrille de Jérusalem, de l'Ordre (du 20). = *Son Éminence le Cardinal Gotti et ses travaux.*
25. **Vendredi.** — Fête de l'Annonciation. = *Nos missions et nos missionnaires.*
26. **Samedi.** — Fête du Précieux Sang. = *Des intentions particulières.*
27. **Dimanche de la Passion.** = *Nos Supérieurs généraux.*
28. **Lundi.** — S. Jean de Capistran. = *Plusieurs vocations religieuses.*
29. **Mardi.** — S. Berthold, de l'Ordre. = *L'esprit de prière.*
30. **Mercredi.** — S. Jean Damascène. = *Les âmes du purgatoire.*
31. **Jeudi.** — La Bienheureuse Jeanne de Toulouse. = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus durant ce mois et persévérance dans la dévotion à S. Joseph.*





L'APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR A LA S^{te} VIERGE

en sa résurrection bienheureuse.

I

Nous avons entendu plusieurs fois des personnes pieuses se demander, avec une sorte d'anxiété, si Notre-Seigneur, au jour de sa résurrection bienheureuse, était apparu à sa très sainte Mère, et pourquoi cette apparition, étant donné qu'elle ait eu lieu, n'était pas relatée dans les saints Évangiles?

Nous voyons, en effet, se diriger du côté du tombeau Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé; bientôt accourent Pierre et Jean, luttant d'amour et de vitesse. La sainte Vierge est absente: il n'est pas dit qu'elle soit allée visiter Jésus, ni que Jésus l'ait visitée.

Assurément, si Marie n'a pas visité le tombeau de Jésus, il ne faut pas voir là un manque d'amour. D'un autre côté, comment Jésus ne l'aurait-il pas visitée, elle sa propre mère, lui qui consola d'un cœur si divinement tendre Marie-Madeleine, et les saintes femmes mères de ses apôtres?

Nous allons faire voir avec évidence, qu'il y a eu une apparition de Notre-Seigneur à la sainte Vierge, au matin même de la résurrection. Ensuite nous essaierons de montrer, avec non moins de clarté, pourquoi cette apparition n'est pas mentionnée au saint Évangile.

II

Notre-Seigneur prit dans le tombeau une nouvelle naissance toute de gloire et d'immortelle félicité. Il était né une première fois, comme homme, du sein très pur de Marie, à une vie obscure, souffrante et mortelle: il naquit une seconde fois, comme homme-Dieu, des

entrailles de la tombe, à une vie incorruptible, impassible et toute lumineuse. En la première naissance, Marie apparaît seule; et le Père céleste, qui lui prête sa vertu, se cache en elle. En la seconde, c'est le Père éternel qui agit directement; il se penche sur son Fils inanimé, le réchauffe de son souffle, et lui communique en son humanité une vie toute divine, qui est un écoulement de la vie suressentielle qui est en Dieu éternellement.

On pourrait croire que la vie nouvelle, qui éclatait en Jésus, le rendait étranger à Marie. Car enfin il avait brisé et rejeté loin de lui, comme un vêtement de deuil et de pénitence, la vie souffrante puisée dans le sein de sa mère; et son Père l'avait revêtu d'un vêtement d'allégresse, à savoir d'une vie supérieure et éternellement bienheureuse. *Conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitia* (Ps. XXIX, 12). Ceci est vrai; mais qui oserait dire pourtant que Jésus, ressuscitant à une vie nouvelle, ne fut plus le fils de Marie?

Il l'était assurément, ou plutôt il continuait à l'être. Sa vie nouvelle n'était que le refleurissement, sous une forme glorieuse, de la vie humaine puisée en sa mère. Sa chair transfigurée n'avait pas changé de nature; et c'était celle dont Marie lui avait fourni les éléments. Par suite, tout en faisant descendre jusque dans sa chair la clarté qu'il possédait de toute éternité comme Fils de Dieu, Notre-Seigneur ne cessait pas d'être le fils de Marie.

Dès lors, concluons-nous, il devait à cette mère de lui manifester sa résurrection; il lui devait cet acte de déférence et d'amour. Il fallait qu'il vint lui dire : c'est moi, Jésus, votre fils, et vous êtes ma mère pour toute l'éternité.

Notre-Seigneur devait encore apparaître à sa mère, pour un second motif. Marie avait été initiée très intimement à tous les mystères de son fils bien-aimé; elle avait participé à sa passion jusqu'à des profondeurs de souffrances que l'œil de l'homme n'ose pas, ne peut pas sonder. Ne fallait-il pas qu'elle fût la première inondée des grâces de sa résurrection? Grâces qui la firent passer elle-même de la mort à la vie. Morte de cœur avec son fils, elle était ensevelie avec lui : il fallait qu'elle ressuscitât avec lui, et la première avec lui!

Pour cela, il était nécessaire qu'elle le vit. Ah! ne dites pas qu'il lui suffisait de savoir que Jésus était ressuscité! Non, comme elle avait

vu Jésus en croix, il fallait qu'elle le vit dans l'éclat de sa vie nouvelle; comme elle avait entendu ses gémissements et son dernier cri sur le gibet sanglant, il fallait qu'elle reçût de sa bouche même des paroles de vie, de ses mains mêmes des caresses d'amour.

Comment Jésus ressuscité eût-il pu contenir un seul moment l'élan d'amour qui l'emportait vers sa mère? Aussitôt ressuscité, aussitôt il se montre à elle : car les distances ne sont rien pour lui. Mais comment retracer cette entrevue? Comment dire les baisers que Marie imprima la première sur les plaies glorifiées de son fils? Comment parler des témoignages d'amour qu'elle reçut de lui? Comment surtout peindre l'état de résurrection auquel son âme fut immédiatement élevée? Elle fut ravie en esprit dans l'atmosphère divine où l'humanité de Jésus était toute plongée et perdue; et il se passa en elle des choses si grandes que l'homme, bien loin de pouvoir en parler, peut à peine les soupçonner.

Il nous semble entrevoir dès maintenant pourquoi il plane sur cette entrevue un mystère, que la plume même des Évangélistes a voulu respecter. Mais nous allons expliquer plus au long les raisons de leur silence.

III

Le but des écrivains sacrés était d'établir et d'affermir, dans l'Église naissante, la foi en la résurrection de Notre-Seigneur. Car là était le point de la controverse avec les Juifs. Or, pour atteindre ce but, les apôtres et les disciples mettaient en avant des faits publics et notoires, dont eux-mêmes avaient été les acteurs ou les témoins.

Quelle était, après la passion, leur situation d'esprit? C'était une incertitude, une hésitation douloureuse. Ils n'avaient compris ni les prédictions de Jésus pourtant si claires, ni les Écritures; ils ne savaient pas qu'il dût ressusciter d'entre les morts (Joan., XX, 9). Pour les tirer de cette hésitation, pour les fonder en la foi, Jésus vient se mettre sous leurs yeux et entre leurs mains par différentes apparitions; et ce sont elles qui forment la trame des récits évangéliques.

Dieu voulait ainsi donner à son Fils des témoins de sa résurrection. Il n'entrait pas dans son plan de la manifester à tout le peuple, mais

seulement à ces hommes choisis d'avance, lesquels non seulement virent Jésus et le palpèrent, mais encore mangèrent et burent avec lui (Act., X, 41). Les apôtres prennent donc ces faits comme point de départ, pour annoncer au peuple la résurrection de Jésus : ils prennent des faits qui leur sont personnels, et qui ont créé l'évidence dans leur propre esprit. Écoutons l'un d'eux : " Ce que nous vous annonçons, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons contemplé tout à notre aise, nous l'avons touché de nos mains! „ (I. Joan., I, 1.)

Si nous considérons en particulier chacun de ces faits, chacun de ces témoignages, quoi de plus frappant, de plus décisif! Qu'il s'agisse de Marie-Madeleine, emportée par amour, égarée par la douleur; des disciples d'Emmaüs, jetant un regard de tristesse sur leurs espérances brisées par la mort de Jésus; de saint Thomas, exigeant une preuve personnelle et palpable : on assiste à une mise en lumière on ne peut plus saisissante et dramatique de la résurrection du divin Crucifié. C'est un lever de soleil : les traits lumineux portent d'abord çà et là sur les sommets des montagnes; puis toute ombre disparaît devant l'envahissement progressif de la lumière. L'ignorance et l'hésitation des apôtres font ressortir la vérité qui s'impose si doucement à leur esprit et à leur cœur.

Tel est le cadre bien délimité dans lequel se meut le récit évangélique; il contient des faits personnels à ceux que Dieu a choisis comme témoins de la résurrection de son Fils. L'apparition à la sainte Vierge eut un caractère trop intime pour entrer dans ce cadre; elle resta un doux secret, un mystère voilé.

La situation d'esprit de la sainte Vierge était radicalement différente de celle des apôtres et des saintes femmes. Autant leur foi était incertaine et vacillante, autant la sienne était inébranlable et lumineuse. Elle savait qu'il fallait que le Christ souffrit, et entrât ainsi dans sa gloire (Luc., XXIV, 26). Elle avait admirablement compris tant les prédictions de Jésus que les Écritures. Gardant tout cela dans son cœur, elle attendait donc, avec une ferme assurance, le moment où son fils, par un effort souverain, briserait les liens de la mort.

Aussi ne la voit-on pas s'agiter comme les saintes femmes. Elle ne va pas chercher parmi les morts celui qui est vivant. Tandis que ses compagnes courent au tombeau, et s'inquiètent de la pierre qui

le couvre, déjà elle a vu son adorable fils, déjà elle a baisé ses plaies glorieuses, déjà elle *a fait ses pâques*, passant des larmes à la joie, de la mort à la vie.

Mais pourquoi ne rend-elle pas témoignage de ce qu'elle a vu? Pourquoi ne rassure-t-elle pas ses compagnes? Parce que cela n'entraîne pas dans le plan de Dieu. Marie était trop Jésus, pour être le témoin de Jésus.

Nous ne dirons pas que son témoignage eût paru suspect aux apôtres; mais tout au moins il eût empêché ce va-et-vient au tombeau, cette constatation authentique de l'état de la sépulture, ce contraste si frappant d'âmes hésitantes que la vérité saisit et convainc. Marie ayant parlé, nous n'aurions pas le tableau de Marie-Madeleine voulant emporter Jésus; la preuve publique de la résurrection aurait perdu son relief.

Elle garda donc le silence. Elle y était habituée. Toute sa vie, elle avait porté des mystères, dont nul, hormis saint Joseph, ne pouvait recevoir la confiance. Le silence ne pesait pas à l'âme de Marie. Retirée en ce silence, plongée en une muette adoration, elle laissa le divin soleil se manifester lui-même, et dissiper les brouillards amoncelés; elle assista, joyeuse, aux progrès de la lumière.

La très sainte Vierge est un monde à part. Elle est l'âme, le cœur de l'Église, et elle est plus que l'Église. Quand l'évangéliste saint Marc dit que Jésus apparut pour la première fois à Marie-Madeleine, il veut parler des apparitions faites à l'Église et pour l'Église. Or la sainte Vierge est toujours et en tout antérieure et supérieure à l'Église. Jésus a été donné à Marie par l'Incarnation, avant d'être donné à l'Église par sa naissance à Bethléem. De même, il se manifeste à Marie dans sa résurrection, avant de se manifester à l'Église. Seulement à Bethléem, naissant de Marie, il se donne par elle au monde; et au tombeau, ressuscitant par lui-même, il se manifeste, non plus par Marie, mais par lui-même. Là est la différence. Mais le privilège de Marie n'en est pas atteint.

Nous avons bégaïé de grandes choses : puissent nos lecteurs en être touchés, édifiés, et dire avec plus de joie encore : REGINA CÆLI, LÆTARE, ALLELUIA.

Biographie du Vénérable Père Jean de Jesus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Nous n'aurions pas cependant fait ressortir d'une manière suffisante le zèle de notre Vénérable, si nous ne parlions des lettres que, durant sa charge de Préposé général, il écrivit à la Congrégation ainsi qu'à des individus en particulier. Son âme passe tout entière dans ces lettres ; son amour ardent pour l'observance des lois, son vif désir de la perfection en lui et dans les autres, ses vues larges, sa tendresse paternelle y brillent d'une manière ravissante.

Dans le chapitre où il fut élu, les constitutions, déjà élaborées précédemment, furent revues avec soin. Il les envoya donc. « Elles sont „ telles, écrit-il, que le chapitre les a conçues et approuvées. Pas un „ mot n'a été enlevé ; pas un mot n'a été modifié. Que ne puis-je, „ ajoute-t-il, les imprimer dans vos cœurs ! Ayez pour elles un vrai „ culte, gardez-les d'un zèle tout enflammé. La science, le génie, ou „ toute autre excellence ne pourra, comme elles, vous faire atteindre „ le but que vous poursuivez. En comparaison de la fidélité à les „ garder, que sont le bien-être corporel, la faveur des grands, „ l'éloquence, le talent littéraire, tout ce qui brille aux yeux du „ monde ? „

Cette lettre fut suivie, à court intervalle, de deux autres, assez longues pour qu'on les ait publiées sous forme de deux traités, avec ce titre : De la Garde des lois. *De Custodia legum*. La première est adressée à tous, la seconde fut envoyée aux Supérieurs des couvents d'Italie. Celle-ci donne en détails, pour qu'on s'en preserve, les imperfections qui échappent à la faiblesse humaine dans l'observance, celle-là est une apologie parfaite de la fidélité à ces lois dont le seul but est de maintenir intacte la discipline monastique. Quarante paragraphes composent le premier traité. Avant de nous dire

combien il est glorieux pour nous d'avoir reçu de Dieu les lois qui règlent tous les détails de notre vie, l'auteur fait remarquer que l'observance de ces lois constitue la véritable union de notre volonté avec la volonté divine, et la marche toute droite vers la béatitude. En outre, comme il le dit, nos lois sont plutôt des instructions, des exhortations divines, qui ont dépouillé la sévère rigueur que toute loi doit revêtir et qui inspire la terreur. Dans un grand nombre de psaumes, dans le 118^e en particulier, David chante la loi donnée par Dieu à son peuple, souverainement douce à ses lèvres, plus suave à sa bouche qu'un rayon de miel. Et cependant cette loi est celle que Dieu donna à Moïse sur le sommet du Sinaï, au milieu des éclats de la foudre. Que dirons-nous alors de la loi de l'Évangile, et de celle que le Seigneur donne à ses préférés, aux bien-aimés qu'il a introduits dans le sanctuaire chéri de la vie religieuse? La sagesse, la vraie prudence exigent l'observance des lois; les sociétés païennes y ont trouvé la stabilité et la force; les institutions monastiques leur éclat et leur bonheur. Par contre, hélas! si le monastère a cessé d'être cette ville d'une beauté parfaite, joie du monde chrétien, c'est que, peu à peu, par l'inobservance des lois, il a laissé enlever pierre par pierre la solidité de ses murailles. Et alors le Vénérable Père jette ce cri de vaillance : « Combattons généreusement, ne laissons pas se dessécher le sommet du Carmel. Pas de pacte avec l'enfer, ni avec la mort; que notre Congrégation reste à jamais fidèle dans la pratique de nos lois. D'autres meilleurs que nous ont laissé s'attédir la ferveur qui les couvrait de gloire; prenons garde que quelque chose de pire ne nous arrive à nous-mêmes! » Et pour terminer par une parole décisive, il rappelle notre Mère sainte Thérèse sur le point de mourir et exhortant ses enfants à l'observance parfaite de la règle et des constitutions.

Le second traité parle des imperfections qui peuvent se glisser dans l'observance des lois. Avant de les décrire dans les plus petits détails le Père Jean de Jésus fait une énergique profession de foi. « Quand donc », écrit-il aux Supérieurs des couvents d'Italie, « vous aurez lu cette lettre aux religieux, vous les exhorterez de ma part à servir Dieu fidèlement et à ne pas alimenter en eux les pensées et les sentiments du vieil homme. Quant à moi, aussi longtemps que je serai

Supérieur, je dirigerai uniquement mes efforts, en dehors de toute préoccupation humaine, à faire avancer vigoureusement tous les religieux dans la vertu. Je ne favoriserai jamais ceux qui, dans des vues mondaines, chercheraient à monter dans les ordres sacrés, à prêcher, à confesser ou à changer de maison; encore moins ceux que je saurais curieux pour savoir ce qui se passe dans les autres couvents, ceux qui colportent des nouvelles inutiles, ceux qui envoient des lettres remplies de plaintes ou de médisances. Ceux-là seuls me trouveront prêt à les soulager et à les aider de tout mon cœur qui sincèrement pratiqueront l'obéissance, l'humilité, l'amour de la solitude, du silence et du travail, ainsi que les autres vertus. Qu'on le sache bien; c'est inébranlable; pour favoriser la discipline religieuse nul ne sera plus dévoué que moi, mais s'il s'agit de fautes, loin de les approuver ou de les permettre, je serai plus que quiconque un implacable adversaire. »

Un texte du livre les *Cantiques* sert à notre Vénérable comme thème qu'il va développer dans les neuf chapitres de son nouveau traité : *Prenez-nous les petits renards qui détruisent les vignes, car notre vigne est couverte de fleurs* (1). Les imperfections que l'auteur vient dévoiler et combattre sont ces petits renards qui se faufilent inaperçus au milieu des œuvres saintes que l'âme doit produire savoureuses comme le fruit de la vigne. On n'aperçoit les ravages qu'ils ont causés que quand déjà le plant est rongé au point d'être blessé à mort, et que la vigne ravagée a perdu sa beauté et sa fécondité. Nos lecteurs comprendront que nous ne pouvons leur donner une analyse même sommaire de ce traité si pratique. Nous espérons qu'un jour il sera traduit et ainsi mis à même de faire beaucoup de bien. Qu'il nous suffise donc de dire qu'après avoir montré les imperfections qui peuvent se commettre contre les vertus religieuses, l'auteur se fait un devoir de signaler immédiatement les remèdes. Cependant nous ne résistons pas au désir de faire remarquer le second chapitre. Pour peu qu'on ait l'expérience de la vie religieuse, on en verra toute la sagesse. Il s'agit des imperfections qui se commettent contre la loi de Dieu. Ce ne sont pas de grandes choses,

(1) Cant. Cantic. II, 25.

grâces au Seigneur, mais le démon, astucieux ennemi, sait profiter des passions mal réglées de notre âme, d'un zèle indiscret, par exemple, d'une aversion naturelle, d'une divergence d'opinions; et alors, sous un prétexte de piété ou de charité, il fait commettre mille imperfections du cœur et de la langue. L'aversion naturelle trouve à chaque instant l'occasion de manquer à la charité, de relever les actions du prochain, de les juger sévèrement, d'en parler aux autres. Si, pour le second coup, la cloche n'a pas été sonnée, si une petite cérémonie a été omise, que de bruyantes récriminations! Et cependant n'eût-ce pas été beaucoup mieux de réprimer en soi-même les affections désordonnées, et de pratiquer la charité dans les pensées et les paroles. Qu'on n'oublie pas ce que dit Notre-Seigneur aux Scribes et aux Pharisiens : “ *Vous donnez avec soin la dîme de la menthe, de l'anis et du cumin; mais vous laissez des choses bien plus importantes dans la loi : la justice, la miséricorde et la foi.* „ Sans doute tout doit être observé, le Maître l'a dit aussi : “ *Il faut faire ceci et ne pas omettre cela.* „ “ Mais il faut donner à chaque chose la valeur que Dieu lui donne. Mes Pères et mes Frères, ne permettez pas que cette peste, mortelle pour la charité, entre dans notre Congrégation. Au contraire, faites tout pour que la corde actuellement existante s'alimente et se fortifie de paroles et d'œuvres, signes certains d'une vraie et cordiale charité. Montrez les uns pour les autres une affection tendre et fraternelle, parlez bien de vos frères, compatissez à leurs peines, servez-les, interprétez en bonne part ce qu'ils disent et ce qu'ils font, excusez leurs imperfections, faites semblant de ne pas voir ce qui pourrait vous déplaire en eux, ne dites, ne faites rien qui puisse leur être ennuyeux et pénible. Tout cela est d'une suprême importance; et si on l'observe, notre Congrégation croîtra toujours en procurant à Dieu beaucoup de gloire et en sauvant beaucoup d'âmes. „

Le 21 janvier 1612, une lettre nouvelle allait rappeler à tous les religieux de la Congrégation quel grand bien est la paix, — c'est-à-dire l'union des cœurs, — et avec quel soin il faut la garder et la développer. On le voit, c'est la thèse favorite du serviteur de Dieu; il faut

(1) Matth. XXIII, 22.

a tout prix que règne au sein de la famille ce *cor unum* (1) et cette *anima una* (2) qui faisaient chez les premiers chrétiens le bonheur admiré par les païens eux-mêmes.

Aussi quand, au mois de mai de la même année, notre Vénérable envoie encore à ses enfants une lettre inspirée par son zèle, s'il traite de la stricte obligation où sont les religieux de tendre à la perfection, il ne saura s'empêcher de revenir sur la charité fraternelle qui exige qu'on se prévienne les uns les autres de respect et d'honneur et qu'on se pardonne volontiers mutuellement ce qui aurait pu déplaire ou offenser.

Le 16 août 1613, le Père Jean de Jésus voulant sans doute préparer ses religieux à la rénovation des vœux qui déjà alors se faisait le 14 septembre, puis où recommence le jeûne prescrit par la Règle, leur parle de la fidélité qu'ils doivent à Dieu. Ils ont tout donné au Seigneur, ils n'ont plus le droit de rechercher les commodités personnelles en rien; ni dans le vêtement, ni dans la nourriture, ni dans l'habitation; ils doivent exécrer l'ambition qui court après l'honneur et mettre dans l'obéissance toute leur gloire. L'intercession de notre séraphique Mère et fondatrice sainte Thérèse sera d'une grande force auprès de Dieu pour nous obtenir un cœur nouveau, c'est-à-dire un cœur qui se retrempe chaque jour dans la charité vraie, le noble mépris du monde et l'ambition constante du royaume des cieux. Comment ne pas citer la conclusion de cette épître? " Que Dieu veuille „ m'accorder que cette lettre pénètre vos cœurs en proportion „ de l'affection avec laquelle je l'ai écrite. Si je pouvais faire quelque „ bien à toute la communauté ou à l'un ou l'autre, je m'y dépenserais „ tout entier, d'un cœur plein de l'amour d'un père et d'une mère, je „ voudrais vous servir tous, servir chacun de vous; et pour vous; „ donner ma vie „.

1614 arriva amenant l'époque des élections; avant de quitter sa charge, Notre Père Jean de Jésus voulut faire ses adieux. La dernière exhortation prit pour sujet ce qui avait fait le sujet de la première: l'observance des lois. Mais en la terminant, le vénérable auteur

(1) Un cœur.

(2) Une âme.

demande pardon pour les négligences échappées à sa faiblesse. “ Pardonnez, dit-il, Pères et Frères bien-aimés, à un pauvre malade, „ qui gémit sous le poids écrasant des peines intérieures. Supportez „ mes errements, vous qui avez appris à pratiquer l'esprit de dou- „ ceur. „

Quelques religieux lui avaient un jour demandé des conseils pour arriver plus vite à une haute perfection. Le Père répond que : d'abord pour soi-même il faut s'interdire d'*attacher* son cœur à aucune chose au monde ; quant au prochain, il faut l'aimer et de cœur, et de bouche, et d'œuvre, et enfin il faut voir Notre Seigneur lui-même dans le supérieur, fût celui-ci dur et hautain par nature.

A un Prieur il répond : “ Que vos religieux trouvent en vous pour le spirituel et le temporel des soins attentifs, ceux d'un père et d'une mère ; soyez leur consolateur à l'heure de la tentation et de l'affliction, occupez-les chacun selon les talents que Dieu leur a donnés ; entourez de tendre vigilance ceux qui entendent les confessions des fidèles, enfin autant que possible restez à la maison.

La lettre aux Pères Barthélemy et Louis qui partent pour la Perse devient sous sa plume une instruction complète ; ainsi encore ce qu'il écrit à un Sous-Prieur et à un Maître des novices.

L'analyse même rapide des lettres adressées aux religieuses nous entraînerait beaucoup trop loin. Arrêtons-nous donc. D'ailleurs notre but est atteint ; notre Père Jean de Jésus-Marie nous a montré le zèle qui dévorait son âme et l'ardeur de la charité qui le pressait et le faisait se dépenser sans réserve au bien de sa famille religieuse.

(*A suivre.*)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Un bon moyen d'être uni à Dieu, c'est de traiter avec ses amis, toujours on y trouve un grand gain.

Chemin de la Perfection.



DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchaussé*,
de la mission de Bagdad.

(Suite)

Les protestants ont établi à Mascate une mission américaine, avec médecin et dispensaire, et de là ils rayonnent dans tous les villages et les ports d'alentour. A quel résultat aboutissent-ils ? On ne le saurait préciser. L'Arabe ne lit que le Coran, quand il sait lire. Il semble couvrir de son mépris ces marchands d'âmes qui paient de prétendues conversions en bonne monnaie courante, et l'on ne peut que déplorer tant d'argent dépensé en pure perte. Le cardinal Gibbons écrivait, il y a quelque temps (1), que, d'après une statistique autorisée, les cinq principales sectes protestantes des États-Unis dépensent annuellement quatre-vingt-huit millions de dollars (440 millions de francs), presque un demi-milliard, obtenu par des dons volontaires, pour l'entretien de leurs églises et de leurs missions. Si l'on admet que le tiers de cette somme seulement soit affecté aux missions protestantes extérieures à l'Amérique, que ne feraient pas, avec de telles ressources, les missionnaires catholiques qui, avec les sept millions de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, arrivent déjà à de si grands résultats !

* * *

Notre navire quitte Mascate au coucher du soleil et se dirige sur Bander-Abbas.

Les étoiles, dans ce beau ciel d'Orient, brillent d'un éclat très vif.

(1) *La Quinzaine* du 15 mars 1897. Traduction de la préface écrite par le cardinal Gibbons pour le livre : *Le Messager du Christ ; The Ambassador of Christ* (chez Lethielleux).

Les constellations se détachent si clairement, qu'elles semblent inviter l'œil à les reconnaître et l'on comprend que les Arabes, peuple méditatif, aient eu de tout temps un goût prononcé pour l'astronomie. Mais nous remontons vers le nord et l'on ne voit déjà plus la Croix du Sud. J'avais eu une véritable joie à admirer cette belle constellation à Aden et à Bombay : « l'ardente Croix du Sud », comme l'appelle Casimir Delavigne.

Cependant je m'aperçois que de nombreuses sauterelles couvrent les cordages et cela me rappelle que l'opinion générale en Mésopotamie attribue au territoire de la côte d'Oman et au désert voisin, l'origine de ces prodigieux essaims de criquets qu'en une autre circonstance, j'ai vu former des nuages obscurcissant le soleil. Le voyageur Bruce rapporte que, monté sur un bateau à voiles, il le vit assailli par une nuée de ces insectes qui, en peu de temps, eurent rongé voiles et grelins : il fallut arrêter la marche du navire.

Les barques arabes, que l'on rencontre sur ces côtes, se distinguent par leurs formes gracieuses et hardies, autant que par leurs qualités nautiques. Tout y concourt à activer la rapidité de la marche ; la carène fend la mer, puis s'arrondit en offrant le moins de résistance possible à l'eau, tout en présentant le plus de place qu'il se peut à la cargaison. Le beaupré est très court et le grand mât est penché vers l'avant. Toutes les barques sont faites sur le même modèle traditionnel, éprouvé par l'expérience des siècles.

* * *

Nous perdons de vue la côte d'Arabie pour nous rapprocher du littoral persan. Quelques îles, où vivent des myriades d'oiseaux, sont recouvertes de guano comme certains îlots de l'Amérique du Sud.

Les eaux sont si poissonneuses que, par une mer calme, on aperçoit à l'œil nu, autour du navire, des multitudes de poissons et de petites anguilles. Des centaines d'embarcations arabes voguent au milieu de ces bancs de poissons et les pêcheurs jettent incessamment de grands filets qu'une trentaine d'hommes ramènent toujours pleins. Les poissons, que l'on fait sécher au soleil, prennent en peu d'heures l'apparence de morceaux de bois, plats comme une feuille, que l'on expédie ensuite dans l'Inde et partout où se mange le *kari*, ce mets épicé des pays chauds. Le même fretin sert à engraisser les jardins de Mascate.

Les infiniment petits pullulent au point de changer parfois l'aspect de la mer sur de longs espaces et lui donnent la couleur du lait ou du sang. J'ai vu, plusieurs jours de suite, des poissons volants, des exocets ou gabots et des dactyloptères, par bandes et sur dix points différents, de chaque côté du navire ; c'était dans la matinée, avant la grande chaleur : ils parcouraient parfois des espaces de trente à quarante mètres, volant à la file, l'un derrière l'autre.

La mer se resserre avant d'arriver à Bander-Abbas, pour former le détroit d'Ormuz. Là, nous rencontrons dans le goulet qui sépare le golfe d'Oman du golfe Persique, une troupe de six énormes requins qui passent lentement à cent mètres à peine du vapeur, guettant le poisson que le courant, montant ou descendant selon le vent, amène à passer par ce détroit. A vue d'œil, et en se tenant plutôt au-dessous de la vérité, chacun de ces requins m'a paru mesurer au moins douze mètres de longueur. D'après les dires des marins et des pêcheurs de la côte, on rencontre encore des baleines dans le golfe Persique, et aussi la fausse baleine, le rorqual, qui mesure parfois jusqu'à vingt-cinq mètres de longueur : je n'ai pas eu l'occasion de vérifier le fait. Nous avons aperçu aussi, dans les mêmes parages, un grand espadon de six ou sept mètres de longueur : il était à peu de distance ; son museau se prolongeait en une sorte d'épée longue de plus de deux mètres.

* * *

Durant la nuit, la phosphorescence de la mer surpasse en beauté, dans le golfe Persique, tout ce que j'avais vu du même phénomène dans la Méditerranée, dans la mer Rouge ou dans la mer des Indes. L'eau, sur le sillage du navire, n'est que flamme ardente. Le spectacle défie toute description et je ne l'aurais jamais cru tel si je n'en avais été témoin. La mer formait à droite et à gauche de l'avant et tout le long du bateau comme de longs tapis d'un bleu de ciel éclatant, frangés de milliers d'étincelles. Des poissons, reveillés soudain par la marche silencieuse du vapeur, se jetaient de tous côtés, avec la rapidité de l'éclair, traçant de longues traînées lumineuses comme des décharges d'électricité. A l'arrière, le vaisseau semblait laisser après lui un long sillage de feu, tandis que des méduses, pareilles à des charbons ardents, flottaient un peu au-dessous de la surface des eaux

qu'elles éclairaient, par intervalles, d'une éblouissante lumière. Les rames des marins, dans les barques en vue, avaient des remous phosphorescents. La nuit semblait n'être qu'une flamme. Les musulmans voient dans ces lueurs marines un reflet de l'enfer. Les savants les rattachent aux phénomènes électriques.

* * *

Avant d'atteindre Bander-Abbas, le vapeur laisse sur la droite l'île d'Ormuz. C'est en terre ferme qu'on a trouvé les ruines de l'antique cité d'Hormoz ou Ormuz, qui était alors le centre d'un commerce immense entre l'Inde et la Perse.

Détruite par les Mongols, elle fut rebâtie dans cette île, peu distante de la côte. Albuquerque et ses Portugais en devinrent les maîtres au xvi^e siècle, ainsi que de tous les ports du golfe Persique ; mais la Compagnie anglaise des Indes s'en empara dans la suite. Phéniciens, Portugais, Anglais, se succèdent toujours à Ormuz, à Mascate, comme partout sur ces côtes : peuples avides de s'enrichir en créant sans cesse de nouveaux débouchés à leur commerce.

* * *

Bander-Abbas, ou le port du schah Abbas (car *Bander* signifie *port* en persan) était autrefois fameux : là, se concentrait le commerce extérieur de la Perse ; mais il est supplanté aujourd'hui par Bouchir. Ce n'est d'ailleurs qu'une rade peu profonde, garantie des vents par l'île d'Ormuz et par deux autres îles : l'île de Kichm et celle de Larek. Les Anglais avaient voulu profiter de la position de ces îles qui commandent l'entrée du golfe Persique en son point le plus étroit, pour en faire d'autres Périm ; mais la chaleur brûlante du climat, insupportable à des Européens, les a contraints d'évacuer les établissements militaires qu'ils y avaient construits.

Les quelques centaines d'indigènes qui habitent l'île inhospitalière de Kichm, ayant voulu l'abandonner pour se retirer sur le littoral persan, se sont vus poursuivis par les navires de guerre anglais et ont été contraints de revenir vivre dans leur patrie primitive. L'Angleterre ne regarde dans sa politique que son intérêt propre.

Le port de Lindjah, que nous touchons ensuite, est aussi sur la rive

persane : son aspect est fort agréable. La ville s'étend sur plusieurs kilomètres au bord de la mer, entourée de jardins et de bois de palmiers.

* * *

De Lindjah, nous traversons de nouveau le golfe Persique dans toute sa largeur, pour aller à l'archipel Bahrein. De grands bancs d'huîtres perlières s'étendent à peu de profondeur, devant ces îles. Plus de cinquante mille habitants vivent de cette pêche très lucrative. Les concrétions des huîtres perlières de Bahrein sont plus estimées que celles de Ceylan et du Japon : elles conservent davantage leur éclat.

* * *

Les pêcheurs en sont encore aux procédés primitifs que j'ai vus employés pour la cueillette des éponges sur la côte de Syrie. Ils s'attachent une pierre à la ceinture et descendent rapidement au fond de la mer : après une ou deux minutes, ils remontent à la surface, lorsqu'ils n'ont pas été blessés et entraînés par les requins ou par les espadons, qui font chaque années nombre de victimes parmi eux.

Chose digne de remarque : les plus belles perles et la nacre la plus éclatante se trouvent dans le voisinage des sources d'eau douce qui jaillissent au fond de la mer ; cela est dû, sans doute, aux sels calcaires dont ces eaux sont chargées. On voit les pêcheurs plonger pour aller remplir leurs outres à la bouche d'un rocher immergé, d'où s'échappe une eau limpide.

Les Arabes et les Persans attribuent une vertu astringente à la poussière des perles écrasées sous le pilon et leurs médecins empiriques font entrer cet ingrédient dans la composition de remèdes fort coûteux. Cela ne rappelle-t-il pas cette curieuse peinture chinoise où le malade et la maladie sont représentés couchés dans le même lit, pendant que le médecin, le bâton à la main et les yeux bandés, frappe sur tous les deux, à l'aveugle ; le malade cherche à parer les coups avec sa bourse qu'il tient à la main.

Les habitants des Bahrein sont tous musulmans. L'Angleterre a étendu sa domination sur ces îles : le consul qu'elle y maintient connaît des différends survenant entre les groupes de pêcheurs de perles.

(A suivre.)

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE SEPTEMBRE 1897.

DISTRICTS	ADULTES	ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL	
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires . .					
R. P. Joseph Menezes	5	3	4	2	14
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph	21	13	7	5	46
Saint Michel-lez-Granganore . R. P. Elie de Saint Joseph . .	1	—	—	—	1
Northern - Pali-port R. P. Alphonse de Marie des 					

MALABAR

I. — LE T. R. P. ALOÏSE DE SAINTE-MARIE.

Depuis environ 5 ans, la S. Congrégation de la Propagande adésigné le T. R. P. Aloïse (Benziger) C. D. du couvent de Gand, au poste distingué de secrétaire de son Excellence Mgr Zaleski, Délégué Apostolique de l'Inde ; chaque année, il accompagne son Excellence, pour la visite des Diocèses et Missions catholiques, dans les vastes contrées de l'Asie. L'année passée, ils partirent de Kandy (Ceylan), en novembre ; le 15 décembre, le R. P. Secrétaire écrivit au Procureur de nos Missions malabaraises, à Ypres, une carte postale datée de Batavia ; le 1^{er} février dernier, il écrivit de Hongkong au même Père :

Mon très révérend et cher Père,

Me voilà à la veille de reprendre le bateau pour Colombo — douze jours de mer. — On dit qu'elle est tranquille; mais pour un mauvais marin un peu de balancement suffit à lui ôter l'appétit et lui donner le mal de mer. J'accepte d'avance tout l'ennui. Comme le bateau s'arrête presque une journée à Saïgon, j'espère bien pouvoir encore une fois prier un peu dans l'église du couvent du Carmel de cette ville. Sur notre passage de Singapour à Hong-kong, nous avons pu entrer dans la clôture et voir toute la communauté, qui semble bien fervente. Elle est composée de deux Sœurs françaises et de dix-neuf sœurs indigènes annamites, outre sept postulantes; deux Sœurs européennes sont en route, une pour le couvent de Saïgon, l'autre pour celui de Hanoï qui vient d'être fondé par celui de Saïgon. Saïgon est malsain, plus que Mangalore. Ce couvent de Hanoï est le troisième dans ces régions (Saïgon, Shanghai, Hanoï). Il y a beaucoup de vocations parmi les indigènes. On les tient deux ans comme postulantes, puis, je crois, cinq ans comme novices, avant la petite profession, car on fait ensuite aussi les vœux solennels. Ces couvents se maintiennent par l'aumône, et en grande partie par le travail des mains (fleurs artificielles, etc.) Dans l'église il y a une belle statue de N. M. S. Thérèse et une de N. P. S. Jean de la Croix (placées lors du troisième centenaire). Outre Saïgon, nous avons visité Hong-kong, Macao et Canton; pour les Philippines (Manille) il n'y avait plus le temps. Malheureusement, son Excellence est un peu malade depuis cinq jours, il garde toujours le lit; mais le médecin dit que ce n'est rien de sérieux, et d'ailleurs il va beaucoup mieux. On craignait un commencement de dysenterie.

DIOCÈSE DE QUILON.

II. — UNE VOCATION RELIGIEUSE INATTENDUE.

Cyrille est le fils d'un catéchiste catholique, dans le vaste district de Carangatto, au Malabar méridional. Il fut baptisé par le R. P. Elie de la Mère de Miséricorde, C. D., le jour de la fête de saint Cyrille de notre Ordre, et comme le père demandait au Missionnaire de lui imposer lui-même un nom, le religieux lui donna le nom de l'illustre Saint, dont le Carmel, ce jour-là, honorait la mémoire. Cyrille a maintenant environ dix-huit ans.

Il y a quelques mois, ses parents s'occupèrent de son mariage, et lui trouvèrent une épouse belle, vertueuse, et assez riche, pour des Sanars; on fit le contrat de mariage, bien entendu sans lui en rien dire, selon l'usage du pays. On commence les préparatifs pour les noces. Enfin le jeune Cyrille entend le projet de sa famille. Aussitôt il va trouver le missionnaire carme : — « Père, lui dit-il, suis-je obligé en conscience de me marier pour obéir à mes parents, quand j'ai promis à Dieu de ne pas me marier et de me faire religieux. » — Le R. P. Elie, ébahi d'une telle nouveauté, lui dit, qu'il n'est pas obligé en ce cas d'obéir à son père. Cyrille alors s'en alla chez lui,

et déclara à sa famille sa ferme volonté de se faire religieux ; et l'on fut obligé de céder et de renoncer à son mariage. Il retourna ensuite chez le R. P. Elie, et lui demanda de vouloir lui procurer les moyens d'aller en Europe pour entrer au couvent, à moins que l'Ordre du Carmel ne fonde un noviciat au Malabar.

C'est la première vocation religieuse qui se rencontre dans nos Missions, en plein pays des infidèles. L'Esprit-Saint en est certainement l'auteur, car personne n'en avait jamais parlé au jeune homme. Dès que les Carmes auront des couvents réguliers avec noviciat, au Malabar, il est plus que probable que Dieu leur enverra comme Cyrille de nombreuses autres vocations. *Manus Domini non est abbreviata.* (1)

Archevêché de Vérapoly, — Séminaire de Poothempally.

LIGUE EUCHARISTIQUE

ou

CONFRÉRIE DES PRÊTRES ADORATEURS DANS L'INDE

Il y a trois ou quatre ans, un jeune Missionnaire, Carme déchaussé, professeur et directeur spirituel du Clergé indigène, au Séminaire du Carmel, à Poothempally, pour affermir dans la piété les jeunes prêtres malabarais, conçut le projet d'établir dans l'Inde la Confrérie des prêtres adorateurs du très Saint-Sacrement. Avec la permission de ses supérieurs, le Père Gaspard des Rois se mit courageusement à l'œuvre et maintenant la Ligue Eucharistique compte déjà 350 membres, prêtres ou évêques, de quinze diocèses dans l'Inde. Le centre de l'Association est notre séminaire de Poothempally. Pour élargir et affermir son œuvre, le zélé missionnaire du Carmel organise à présent un grand congrès Eucharistique, qui doit avoir lieu à Madras, capitale de l'Inde méridionale, au mois d'août prochain. Le congrès est pour tous les missionnaires et prêtres de l'Inde entière, qui comprend actuellement, depuis l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique, plus de trente évêchés. Plusieurs archevêques et évêques seront présents au congrès.

FAITS DIVERS

L'Enfant Jésus de Prague à Lyon.

Lyon, le 20 mars 1898.

Mon Révérend Père,

Permettez à une amie du Carmel de réparer un oubli et de vous parler d'une fête dont votre aimable feuille n'a sans doute pas reçu de compte rendu ; celle du saint Enfant Jésus de Prague, dont l'installation a eu lieu dans la chapelle si antique des RR. PP.

(1) La main du Seigneur n'est pas raccourcie.

Carmes de Lyon et au milieu d'une solennité, que nous autres pauvres tertiaires, nous n'étions plus habituées à voir depuis de nombreuses années. Aussi quelle joie pour nous, de nous voir toutes réunies aux pieds de notre divine Mère, pour l'installation de son divin Fils dans cette chapelle des fils de sainte Thérèse que le malheur des temps avait si longtemps tenu fermée, et qui se rouvre grâce au divin Enfant qui a voulu lui-même en prendre possession et qui la protégera lui-même.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons vu se grouper au pied de son trône, si magnifiquement pare et illuminé, l'élite de la société lyonnaise, pour entendre ce fils de sainte Thérèse nous parler de la dévotion du saint Enfant Jésus et nous raconter son histoire depuis Prague jusqu'à Lyon en nous disant que c'est grâce aux enfants du Carmel qui l'ont répandu dans le monde entier par leur ferveur et l'accomplissement des promesses que le vénérable P. Cyrille de Prague avait reçues du divin Enfant. Aussi mon Réverend Père, fallait-il voir cet auditoire suspendu aux lèvres de l'éminent prédicateur, qui, devant prêcher le carême dans une de nos plus importantes paroisses de Lyon, a voulu nous donner pour cette occasion les prémices de sa parole si suave et si éloquente. Le sermon s'est terminé par la consécration au saint Enfant Jésus et par un salut solennel du Très Saint-Sacrement, présidé par le R. P. Venance, carme déchaussé en l'absence du R. P. Prieur, parti pour prêcher le carême. La cérémonie a été clôturée par un chant solennel en musique, en l'honneur du saint Enfant Jésus et chanté par un chœur d'artistes qui ont prêté gracieusement leur concours pour cette fête carmélitaine. Puisse le saint Enfant Jésus les remercier et les bénir sans oublier la généreuse donatrice du Saint Enfant Jésus, qui par sa généreuse offrande nous a ainsi permis de nous réunir aux pieds de notre Mère. Que la reine du Carmel et son divin Fils la protègent !

Votre très humble et indigne sœur,

R. M.
Tertiaire abonnée.

*
* *

BIENFAIT OBTENU

Une abonnée a traduit en vers sa reconnaissance à l'Enfant Jésus.

MERCI, JÉSUS !

Au saint Enfant Jésus miraculeux de Prague,
Amour, gloire à jamais, immortelles ardeurs !
Il entend notre appel et apaise la vague
Qui devait nous plonger dans l'abîme des pleurs.

Triste réalité !.. Mère paraissait morte !
J'étouffais les sanglots de ma poitrine en feu.
Et dans le seul espoir que la prière apporte,
De Jésus, j'attendais un miracle sous peu.

Ah ! je n'étais pas seule à faire violence
A ce Dieu tout-puissant qui veut être imploré,
Et nous lui disions tous : « Seigneur, dans ta clémence,
Rends-nous notre trésor, cet ange tant aimé » !

Dans cet élan d'espoir que Dieu parfois inspire
Avec foi j'effleurai ses lèvres à mon tour,
Quand soudain je comprends, ô transport, ô délire !
Qu'elle veut me donner le sceau de son amour.

Le baiser d'une mère est une mélodie
Que ne peuvent chanter même les plus beaux vers ;
Quand notre cœur ressent cette ivresse bénie,
Il rêve des bontés du Dieu de l'univers.

Ah !.. Dieu nous a rendu cet ange tutélaire,
Il est auprès de nous comme avant sa douleur ;
Tel bienfait du Seigneur, pourrions-nous jamais taire,
Quand la reconnaissance embrase notre cœur !

Que ne puis-je emprunter la lyre des saints Anges
Pour chanter ce bienfait dont Dieu comble nos jours
Et pour offrir au ciel, par de dignes louanges
Ce que nous lui devons pour ce divin secours !

PH. MOUTON.

31 décembre 1897.

*
* *

Trait du Saint Scapulaire

Une défaite du diable. — Chacun sait que les missionnaires de l'Inde ont souvent maille à partir avec le diable, si puissant encore dans les contrées payennes.

L'auteur et l'acteur principal des faits qu'on va lire est un religieux de la province de Toulouse. Il a écrit lui-même cette relation merveilleuse à son supérieur avec la simplicité d'un saint. En attribuant les miracles qui s'opèrent, par son entremise, à la foi vive des fidèles de son district, il semble ignorer qu'ils sont dus au moins autant à la sienne et à sa sainteté.

Quelques jours après son arrivée au milieu du troupeau confié à son zèle, le nouvel apôtre recevait la visite d'un pauvre homme qui avait un œil absolument gâte — pourri, selon l'expression du missionnaire. — Le malade supplie l'homme de Dieu de prier le Seigneur afin de lui obtenir sa guérison. Le religieux, touché d'une foi ardente, fait un signe de croix sur l'œil malade. Subitement cet œil devient aussi sain, aussi brillant que l'autre.

Le plus étonné des deux fut le bon missionnaire, qui écrivait à son supérieur : « C'est bien ainsi que les choses se sont passées ; je l'ai vu moi-même. Combien grande est la foi de ces gens simples ! Le bon Dieu les écoute toujours. »

Pendant sa tournée pastorale, ce religieux arriva dans un village où se trouvait un misérable apostat de la foi. Ce malheureux s'était donné corps et âme au démon, il était possédé. Au moment de l'arrivée du missionnaire, il se trouvait gravement malade et désespéré. Celui-ci entre dans la chambre du possédé ; à la vue du prêtre, le démon secoue violemment sa victime, qui profère les plus affreux blasphèmes.

Calme, le missionnaire s'approche du lit, s'agenouille et reste là, en prière, durant trois heures entières. Le peuple prie avec lui ; pendant ce temps le possédé vocifère,

Après ces trois heures, le malade tombe dans le râle de l'agonie. Loin de désespérer, le Père a recours à celle qui est le refuge des pêcheurs, il place un scapulaire au cou du moribond. A ce contact, le possédé tressaille et, d'un mouvement brusque, rejette le scapulaire. On le lui remet une seconde fois, même secousses chez le malade, et, sans que personne le touche, le scapulaire est projeté au loin.

Une troisième fois on le replace sur la poitrine, il est aussitôt déchiré par une main invisible, et les lambeaux volent dans toutes les directions. C'était une lutte acharnée autour de cette âme entre la Reine des Anges et le Prince des démons, Qui serait victorieux, du ciel ou de l'enfer ?

Le missionnaire avait d'autres malades à visiter, il prie quelques instants encore et se retire.

Le lendemain, il envoie un de ses chrétiens placer sur la poitrine du malheureux possède une médaille de saint Benoît, puis il arrive lui-même. Le malade était toujours dans le même état d'agitation. Décidé à livrer un suprême combat à Satan, le prêtre prie un moment et, de nouveau, met un scapulaire au cou du moribond.

Au contact de la livrée de Marie, le malade ouvre les yeux, cette fois regarde autour de lui avec calme, verse des larmes abondantes et demande à se confesser. La victoire était gagnée.

Tous les témoins de cette scène sont dans l'admiration. Le mourant se confesse, reçoit l'absolution et, quelques instants après, expire plein de confiance en celle qui venait de le sauver.

On devine quel bruit fit cette conversion si extraordinaire dans le village du possédé, dont il avait été la terreur pendant longtemps.

Annales de l'Archiconfrérie Réparatrice, 1895.

*
* *

Protection de Saint Joseph.

Lettre d'une religieuse du Brabant à la Supérieure d'un couvent du diocèse de Gand.

Ma Révérende Mère,

Après vous avoir offert les plus heureux souhaits de la saison, je viens avec bonheur vous communiquer quelques nouvelles faveurs, bien avérées, obtenues par l'intercession de notre bon Père saint Joseph. On nous demanda des prières pour une personne qui avait un horrible cancer, et qui avait subi une grande opération : remède, qui ne fait ordinairement qu'accélérer la mort. Nous inscrivons la pauvre malade, et nous faisons une neuvaine à saint Joseph. On vient de nous écrire que, depuis lors, la malade est radicalement guérie, et que cette guérison se maintient depuis plusieurs semaines. On nous demanda de faire inscrire le supérieur d'une maison d'éducation, afin d'obtenir sa guérison par l'intercession de saint Joseph : cette grâce ne se fit pas attendre. Alors, ce bon supérieur, par reconnaissance, établit l'Association dans son pensionnat. Saint Joseph ne tarda pas à le récompenser. Nous venons d'apprendre que le nombre de ses élèves à presque doublé !...

La Supérieure d'une congrégation religieuse qui avait fait beaucoup pour notre Association des Enfants de Saint Joseph, se trouvant dans une nécessité urgente de réparer et agrandir l'église et manquant des moyens, dit à une de ses religieuses mourante : « Lorsque vous arriverez au Ciel, allez prier saint Joseph de venir à notre secours. » A peine cette religieuse fut-elle morte, que la Supérieure reçut de bonnes aumônes : elle fut profondément touchée, en remarquant que c'était la somme exigée pour faire cette dépense ; en même temps, elle eut la douce assurance que cette bonne sœur était au ciel, puisqu'elle voyait qu'elle avait fait la commission dont elle l'avait chargée pour saint Joseph.

Une dame pieuse avait son enfant menacé de cécité, une neuvaine est faite en l'honneur de la sainte Famille, plusieurs communautés s'y joignent ; le neuvième jour l'enfant est radicalement guéri.

On annonce encore deux conversions saillantes par l'intercession de saint Joseph. Agréez, etc.

N***

(*Propagateur de Saint Joseph.*)

ÉCHOS DE PARTOUT

Milan. — Le 6 mars, trois nouveaux prêtres Carmes déchaussés de la Province de Lombardie ont célébré leur première messe, à Milan, dans l'église du *Corpus Domini*. C'étaient les Pères Fulgence, Vincent et Innocent. Puisse le bonheur d'avoir offert pour la première fois le saint Sacrifice en ce sanctuaire, centre béni de dévotion au Très Saint-Sacrement, avoir profondément enraciné dans leur cœur la plus tendre piété envers Jésus-Hostie ! Nécessaire à tout chrétien cette piété est tout à fait indispensable au prêtre.

*
* *

On nous écrit de Pamiers :

Un Normalien, ami du Carmel.

Leon Ollé-Laprune, l'illustre philosophe chrétien, dont les catholiques de France déplorent en ce moment la perte, était, on le sait, maître de conférences à l'École normale. Par ses savants écrits, autant que par sa parole éloquente, il continuait au milieu de la jeunesse universitaire l'apostolat d'Ozanam et du P. Gratry. Nous avons, en Aquitaine, des raisons spéciales de porter dans l'âme le deuil de ce grand chrétien, nous, qui l'approchions de près, dans l'intimité, au couvent de Bagnères, nous, qu'il charmait de ses entretiens, nous surtout, qu'il édifiait de sa piété et de sa ferveur, puisque c'était chaque jour, durant le temps qu'il passait à Bagnères, qu'on le voyait le matin à la sainte Table.

Nul n'ignore le généreux dévouement que M. Ollé-Laprune montra à nos Pères, lors

des expulsions de 1880; on n'a pas oublié la peine disciplinaire dont il fut frappé pour la fermeté de ses protestations : son cours demeura suspendu pendant un an. A l'occasion de la mort de notre éminent ami, les *Études* des Pères de la Compagnie de Jésus publiaient dans leur dernière revue la lettre admirable qu'il écrivit, le 20 novembre 1880, sous le coup de cet interdit. Nous nous reprocherions de n'en pas citer ici quelques extraits en témoignage de notre admiration et de notre affectueuse gratitude. On y verra, mieux que par tout ce que nous pourrions dire, quel chrétien, quelle grande et belle âme était M. Ollé-Laprune (1).

« Mon révérend Père,

» Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de protester pour ma part contre la violence et l'arbitraire. Cela m'a mérité l'honneur d'être frappé. J'en bénis Dieu. J'ai relu, dans ces derniers temps, tous les admirables passages de l'Évangile, où il est parlé de renoncement et de persécution. Jamais je ne les avais si bien compris et si bien goûtés. Non, on ne peut pas être disciple de Jésus-Christ, et mener toujours une vie unie et paisible. Il faut avoir sa part de cette haine qui a poursuivi et qui poursuit encore le maître. Tout cela est annoncé clairement et déclaré hautement dans l'Évangile. Et cette béatitude promise à ceux qui souffrent pour la justice, et cette joie, cette allégresse d'être frappé et honni à cause du nom de Jésus, comme l'on a de tout cela un sens plus profond, quand on fait soi-même l'épreuve de la colère des ennemis de Dieu ! Je me suis donc beaucoup réjoui en Notre-Seigneur. Certes, je ne compare pas le coup qui me frappe au coup qui disperse les congrégations religieuses. C'est vous, mes Pères, qui vraiment êtes persécutés. Ma part, à moi, est bien petite ; mais je me trouve associé à votre sort, et cette communauté est bien consolante aux yeux de la foi. Notre-Seigneur dit que celui qui reçoit un prophète comme prophète, *in nomine Prophetæ*, reçoit la récompense d'un prophète. Cela me remplit d'une sainte espérance et d'une sainte joie. Frappé pour mes Carmes de Bagnères de Bigorre, je suis frappé, n'est-ce pas, *in nomine prophetæ, in nomine justî*, et le bon Dieu voudra bien me bénir à cause de ses serviteurs persécutés et avec eux.

• • • • •

Plus je médite sur ce qui vient d'arriver, en rattachant ces événements à ce que j'appellerai la suite et l'histoire de ma vie, plus je suis frappé d'une chose : c'est que ma tâche particulière, mon rôle propre, c'est de rendre témoignage à la vérité chrétienne dans l'Université... Je suis un catholique notoire, un clercal notoire. Des journaux qui sont en faveur dans l'Université se raillent de ce « philosophe ami des Carmes ; » je suis frappé à cause de la sympathie que j'ai montrée à des moines ; et voilà que cette jeunesse prend fait et cause pour ce maître compromis... Non, je ne puis ne pas voir en tout cela une nouvelle confirmation de ce dessein de Dieu sur moi : le bon Dieu veut que je sois son témoin dans un milieu où ses ennemis abondent...

(1) *Études* publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus, N° du 3 mars 1898. M. Léon Ollé-Laprune, par le R. P. Martin.

Exercer sur la jeunesse de l'école quelque influence par un enseignement philosophique spiritualiste et chrétien, et surtout par ces relations qui s'établissent si facilement entre le maître et les élèves, c'est ma tâche, mon révérend Père, et, tant qu'elle sera possible, je l'accomplirai...

Le regretté Maître est arrivé aujourd'hui à la récompense de son vaillant apostolat. Puisse-t-il agréer ce dernier hommage de « ses amis les Carmes, » et son souvenir nous animer tous au service de la vérité et de la grâce du Christ.

*
* *

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Laval du lundi 12 février dernier.

Monastère du Carmel.

Inauguration du premier oratoire en l'honneur de la très sainte Vierge Marie Enfant invoquée sous le nom de la *Santissima Bambina*. — Les pieux lecteurs de *Semaine religieuse* apprendront avec joie l'heureuse et prochaine réalisation d'un bien touchant projet.

Tout près de leur merveilleuse chapelle, à l'ombre de ce cloître où j'imagine que les Anges du Bon Dieu aiment à échanger avec les Anges de la terre les pensées du ciel, les filles de sainte Thérèse vont ouvrir et inaugurer le premier oratoire érigé en l'honneur de Marie au berceau, de celle que la langue italienne, en se servant d'un diminutif gracieux, a si heureusement appelé la *Santissima Bambina*.

Bien qu'il soit encore facile de constater, à de rares intervalles il est vrai, dans notre histoire religieuse, les traces d'un culte spécial rendu à quelque statue ou image de la très sainte Vierge au berceau, c'est de nos jours surtout que cette dévotion semble avoir commencé à atteindre son épanouissement. On conserve à Assise, une statue de Marie enfant, ayant appartenu à saint Joseph de Cupertino; vers le milieu du siècle dernier, une autre statue était l'objet d'une grande vénération dans un couvent de Capucines en Italie. Mais il n'avait pas encore été fait mention d'une statue *miraculeuse* de Marie Enfant avant le commencement de notre siècle.

C'est à cette époque, en effet, que, dans un couvent d'Italie où s'étaient réunies des religieuses de diverses Congrégations précédemment supprimées, une ravissante statue en cire de la Vierge enfant apparut un jour tout à coup sur le lit d'une de ces religieuses de grande vertu et malade depuis de longues années. Quelques recherches qu'on ait faites, il fut impossible alors et dans la suite de pouvoir arriver à savoir qui l'y avait déposée. Du reste, l'expression céleste de sa physionomie disait assez que cette statue n'était pas l'œuvre d'une main humaine; de plus, les prodiges dont elle ne tarda pas à être l'instrument ne firent que confirmer l'opinion commune que cette statue était venue du ciel.

Plus tard, cette communauté, obligée de se dissoudre faute de sujets, remit sa précieuse statue entre les mains d'un vénérable prêtre chargé par elle de la confier à un autre couvent de religieuses. Ce digne ecclésiastique fit choix des religieuses de la Charité, fondées par le vénérable Capitano, et qui avait une maison à Milan. Il leur fit

don de la statue miraculeuse, et c'est dans cette communauté qu'elle est encore aujourd'hui.

La dévotion qu'elle a excitée dans toute l'Italie date surtout de l'année 1884, où, après des grâces signalées obtenues par l'intercession de la Vierge enfant, cette dévotion s'est portée jusqu'à l'enthousiasme.

Par quel mystérieux dessein de la Providence était-il réservé à notre ville de Laval de voir naître et se développer, dans le sein d'une de ses plus ferventes communautés, une dévotion qui jusque-là avait paru devoir se localiser en Italie et plus spécialement dans un monastère de Milan ?

Nous ne le savons pas ; mais, nous aimons à constater que, dans ces dernières années et particulièrement depuis deux ans, cette dévotion dont notre Carmel est devenu comme un nouveau et ardent foyer, s'est rapidement répandue non seulement en France, mais dans beaucoup d'autres pays et spécialement en Belgique.

Pour faire connaître cette dévotion, Dieu a choisi une Religieuse, admirablement douée de tous les trésors de l'intelligence et du cœur. Il l'a prise dans ce Carmel où la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin, comme autrefois le prophète Elie le fit pour Elisée, l'a couverte de son manteau. Dieu s'est plu à bénir les efforts du zèle le plus pur et de la tendresse la plus ardente envers sa très sainte Mère. Chaque jour, des témoignages aussi précieux qu'authentiques et de plus en plus nombreux, apportent au Carmel soit le touchant récit des faveurs obtenues, soit des *ex voto* destinés à être déposés auprès du berceau de Marie-Enfant.

Jusque-là, en effet, on s'était contenté d'exposer une ou deux fois l'an, dans la chapelle du couvent, la statue de la *Santissima Bambina*. En présence de l'accroissement providentiel de cette dévotion, il devenait nécessaire d'ouvrir un sanctuaire où la sainte Image pût être exposée d'une façon permanente, et en quelque sorte plus et mieux à la portée des yeux et du cœur des pieux fidèles. Mais, pour le faire dignement, les ressources manquaient, car, dans leur zèle pour répandre la dévotion envers la *Santissima Bambina*, les pieuses Carmélites avaient été aussi désintéressées que prodigues dans la distribution des images, médailles et brochures. Aussi, touchée de leurs efforts et de leurs regrets, une amie du Carmel, qui n'ignore aucun des secrets de la charité, qui sait tout donner à Dieu, sa fortune aussi bien que son cœur, a-t-elle proposé aux religieuses Carmélites de faire disposer, à ses frais, un oratoire où la statue de la *Santissima Bambina* serait placée avec honneur. Les anges ont dû chanter ce jour-là un bien ravissant cantique !

Le nouvel oratoire a été disposé tout près de l'entrée du Carmel, à droite de l'escalier monumental qui donne accès à la chapelle du monastère.

On a choisi pour son installation intérieure le style de la Renaissance. Dès l'entrée, le visiteur est frappé par la précision des lignes, l'harmonie des couleurs, le goût exquis et délicat qui a inspiré l'ornementation. Sur le plafond, divisé en caissons, on admire avec quel rare bonheur l'artiste a disposé, au milieu des anges et des fleurs, le monogramme de la Vierge Enfant, les armes du Souverain-Pontife Léon XIII, de Monseigneur l'Evêque de Laval et du Carmel. Elles sont ravissantes, ces têtes de

chérubins qui forment comme une auréole autour des premiers mots de la salutation angélique ! Un sourire du ciel éclaire leur physionomie, dont l'expression heureuse et ravie nous laisse croire qu'ils vont chanter un cantique et une prière avec leurs petits frères de la terre.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Carcassonne... le Père Étienne (Suite.)

« Comme nous l'avons dit hier (1), nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une courte biographie du regretté Père Étienne, dont la vie est de celles qui se recommandent moins par les actions d'éclat que par la sainteté intérieure et le bien généreusement accompli.

» Le R. P. Étienne, dans le monde *Jean Igoïn*, en religion *Fr. Étienne de Saint-Louis de Gonzague*, était né à Bilbao, province de Biscaye (Espagne), le 12 novembre 1851.

» Il apprit à aimer et à servir Dieu, à se dépenser utilement pour le salut des âmes, au sein même de sa famille, où son excellente et pieuse mère, *Françoise Larréa*, lui recommanda tout particulièrement la confiance en la Sainte Vierge.

» Dieu qui dirige les âmes à son gré entraîna doucement cette âme vers le Carmel. Les vieux monastères d'Espagne étaient alors fermés; le pieux jeune homme s'arracha à sa famille et à son pays, il vint en France et fut reçu au noviciat du Broussey, commune de Rions, diocèse de Bordeaux.

» Après sa profession qui eut lieu le 19 septembre 1852, les Supérieurs l'envoyèrent à Carcassonne pour les études de philosophie et de théologie.

« Son intelligence se recommandait plutôt par le côté pratique que par le côté spéculatif; le bon sens était la caractéristique de son esprit. »

« Aussi ne tarda-t-on pas à lui confier la charge de Sous-Prieur, à Agen, en 1868 où il fut d'ailleurs bientôt nommé Supérieur. »

« C'est là que durant les heures sombres de la Commune, il dut repousser une agression violente tentée contre le couvent par des gens avinés; contre eux il n'usa que de l'ascendant moral relevé pourtant par la prestance d'une taille et les éclats d'une voix bien capables de leur en imposer. »

« Il arriva enfin comme Supérieur au couvent de Carcassonne qu'il s'efforça de maintenir dans les traditions de sainteté et de travail. Sous sa direction le pieux monastère devint même plus prospère que jamais. Tout y était florissant. »

« Qui ne se rappelle la magnificence des cérémonies du culte, le développement que prenait le couvent, jusqu'au jour où l'apparition du Commissaire central, en exécution des décrets, fut le signal de la dispersion des Pères et des Frères. Alors toute vie religieuse, soit intérieure, soit extérieure, fut comme suspendue; l'apposition des

(1) *Courrier de l'Aude*, du mardi 25 Janvier.

scelles obligea le R. P. Etienne à fermer la chapelle, et il ne resta plus que le propriétaire légalement reconnu d'une simple bâtisse. »

« Qui dira tout ce que cette âme dut éprouver de tristesse amère quand se répercutait, à travers ces longs corridors désormais déserts, le bruit des pas d'un pauvre Frère qui, de temps à autre, les parcourait. »

« Une consolation lui était toutefois réservée; car à la faveur d'une sorte de tolérance, d'esprit nouveau, quelques âmes se hasardaient, depuis quelque temps, à s'introduire par une petite porte discrètement ouverte à la piété des fidèles, auprès du Tabernacle, pour demander à Dieu des jours meilleurs et le triomphe de son Église. »

« Hélas! la mort si rapide et si foudroyante parmi nous, du moins parmi le clergé de Carcassonne, est venue surprendre le saint religieux dans ce lit où la maladie ne l'avait jamais cloué. »

« La veille encore dimanche à 5 1/2 heures, il s'adressait aux fidèles qui se pressaient autour de la chaire; il prenait au milieu de ses frères en religion une légère nourriture; il allait prendre son repos, sans manifester le plus léger malaise, et lundi à 7 1/2 heures, un Frère constatait, les larmes aux yeux, que la mort avait fait son œuvre. »

« Dieu a sans doute déjà récompensé cette âme si ardente pour le bien, si généreuse pour la propagation du règne de Jésus-Christ. Il consolera de la meilleure manière ses frères en religion, nullement effrayés par ce coup foudroyant, fortifiés qu'ils sont par l'espérance de le revoir un jour, et par cette pensée que la vraie vie commence à peine pour leur cher Supérieur. »

» Mais Carcassonne perd un saint religieux, un homme de bien, les âmes un guide éclairé; le clergé un frère des plus affectueux. »

» Nous ne reverrons plus, en effet, cette physionomie si franchement bonne, si simplement souriante, si doucement sympathique; nous n'entendrons plus cette parole, où la forme littéraire perdait peut-être de son élégance, mais à laquelle son bon cœur communiquait je ne sais quoi d'agréable. Le R. P. Etienne était en effet d'un très doux commerce. Avec son allure un peu ronde en apparence, son attitude tout d'abord froide, il ne laissait pas d'avoir ce que nous appellerons volontiers un *air tout à fait bon enfant* qui le rendait rapidement sympathique. »

« Il laisse donc le double souvenir d'un saint religieux et d'un homme de bien. A ce titre il a droit aux prières de tous, à la reconnaissance de ceux qui ont reçu de lui des bienfaits, et certes ils sont nombreux. »

« Plaise à Dieu que le couvent de Carcassonne reçoive bientôt un Supérieur qui se recommande par la même sainteté et la même pratique du bien, en un mot un Supérieur en qui revivra le bon P. Etienne! »

Les obsèques du vénéré Père avaient été fixées au mercredi matin 26 janvier. A l'heure indiquée notre église de Carcassonne, malgré ses vastes proportions, se trouva insuffisante à contenir la foule qui s'y pressait et dans laquelle on remarquait, avec presque tout le clergé de la ville, un grand nombre d'hommes appartenant aux divers rangs de la société.

La grand'messe a été chantée par Notre T. R. P. Ildephonse, Provincial d'Aquitaine. Après la messe, trois absoutes furent données par notre R. P. Provincial, par M. le vicaire général Cantegril et par le T. R. P. François-Joseph, gardien du couvent des RR. PP. Capucins de Carcassonne.

Les dernières prières terminées, le convoi se mit en marche. En tête, la croix portée par notre Frère Philippe, l'Officiant avec ses assistants, M. le vicaire général Cantegril, en habits de chœur; puis toutes les communautés religieuses de la ville, les Frères des écoles chrétiennes, les PP. Capucins, le clergé en surplus.

Derrière le cercueil marchent les Tournières des Carmélites de Narbonne et de Carcassonne.

Le deuil est conduit par le R. P. Samuel, vicaire suppléant de la communauté, accompagné par M. Guilhem, secrétaire général de l'évêché, représentant Monseigneur l'Evêque de Carcassonne. Le R. P. Hippolyte du couvent de Pamiers, le R. P. Alexandre du couvent de Bagnères, accompagnés par des membres du clergé de la ville, puis les prêtres en grand nombre et une longue suite d'hommes et de dames formaient le plus imposant cortège.

La leçon qui se dégage de cette pieuse manifestation est celle du pouvoir étonnant de la piété et de la vertu chez un bon prêtre, chez un fervent religieux, dument appliqué à ses devoirs, et à raison de cela, soutenu, aidé dans son ministère par la grâce de Dieu. Notre regretté confrère fut toute sa vie un vrai moine, un parfait disciple de sainte Thérèse, fidèle à la Règle dans les plus petites choses, sans aucune étroitesse, d'ailleurs, ni formalisme mesquin. Les résolutions écrites de sa dernière retraite, que l'on a trouvées dans sa cellule, attestent d'une manière touchante ce souci constant du vénéré Père de ne manquer en rien ni pour rien à l'observance régulière. *Qui de regulâ vivit de Deo vivit.* C'est là maintenant, bien sûr, la joie et la récompense du R. P. Etienne, et il semble que nous l'entendions tous nous dire : *Fratres, confortamini et viriliter agite in lege, quia in ipsâ gloriosi eritis.* R. I. P.

*
* *

Du couvent des Carmélites de Douai (France) on recommande aux lecteurs des *Chroniques* les Sœurs :

Stanislas Kostka, décédée le 11 mars, âgée de 81 ans et 2 mois. Elle avait 59 ans et 5 mois de vie religieuse.

Marie des Anges, décédée le 13 mars, âgée de 76 ans et 3 mois. Elle avait 56 ans et 1 mois de vie religieuse.

Gertrude de Jésus, décédée le 19 mars, âgée de 42 ans. Elle avait 15 ans et 7 mois de vie religieuse.

La R. Mère Prieure ajoute les lignes suivantes :

Je me permets, mon révérend Père, de recommander à vos ferventes prières et à celles des lecteurs des *Chroniques*, notre petit Carmel bien éprouvé en ce moment par une épidémie de grippe qui sévit dans toute sa force sur nous. Toutes nous avons été atteintes, les moins malades faisaient effort pour rester debout et soigner celles qui

étaient alitées. Quelques-unes d'entre nous commencent un peu à se remettre, mais nous sommes loin de la guérison. Nous avons encore en ce moment une Sœur qui depuis un mois s'achemine tout doucement vers son éternité; malade de la poitrine, elle dépasse toutes les prévisions du médecin qui croyait qu'elle n'aurait pas passé sur la terre la fête de saint Joseph. Une religieuse garde-malade entre chaque soir dans la clôture pour veiller nos mortes et nos mourantes.

Nous passons un moment bien pénible, mais le divin Maître nous soutient dans notre épreuve. C'est en lui que nous trouvons force et consolation,

BIBLIOGRAPHIE

Carmel in Ireland : a narrative of the Irish province of Teresian, or Discalced Carmelites A. D. 1623-1896, by Father Patrick O. D. C. Burns and Oates. London.

Bien peu de lecteurs des *Chroniques* pourront, sans doute, prendre connaissance du beau livre du R. P. Patrick, puisqu'il n'est pas traduit en français. Cela ne doit pas nous empêcher de signaler un travail de cette valeur, qui intéresse au premier chef l'histoire de la Réforme Thérésienne et qui lui apporte une si précieuse contribution de renseignements inédits sur une des plus glorieuses provinces de notre Congrégation.

Carmel in Ireland est, en effet, une monographie largement documentée et brillamment écrite, retraçant la fondation de la province irlandaise de saint Patrice, en 1623, ses progrès, ses épreuves, son déclin, puis sa restauration définitive au chapitre de Gènes en 1896.

Nous y voyons qu'au commencement du xv^e siècle nos Pères déchaussés avaient jusqu'à neuf couvents en Irlande. Lorsque les bandes puritaines de Cromwell mirent tout à feu et à sang dans l'île, ces monastères furent détruits en partie, et six religieux, au moins, dont on a conservé les noms, tombèrent sous les coups des hérétiques, après avoir confessé la foi. Dispersés, nos Pères ne cessèrent cependant, durant toute la période des persécutions, d'assister leurs compatriotes dans cette lutte héroïque d'un peuple de martyrs aux prises avec une des plus fières puissances du monde. Vinrent enfin des jours de paix relative. Les religieux purent se réunir de nouveau, vers 1790; et ce fut alors à Dublin, pour nos Pères, le commencement de l'église et du couvent, qui, quelques années plus tard, devaient être le premier berceau de l'Acte d'émancipation des catholiques dans tout l'empire britannique.

Il n'y a personne à peu près en France qui connaisse ce fait. Rien pourtant de plus certain : le grand O'Connell était l'ami intime de la communauté des Carmes déchaussés « de Clarendon street, » l'habitué de l'église « St Theresa, » le pénitent du Père Joseph-François de Sainte-Thérèse. Nos Pères mirent les vastes nefs de leur église et les salles de leur couvent à la disposition du « Libérateur » pour les premières

assemblées où l'on organisa l'agitation catholique. Là se tinrent les meetings célèbres de 1815, 1817 et 1827. L'on comprend avec cela que l'Irlande catholique ait célébré en grande pompe, il y a quelques années, le premier centenaire de cette vénérable église, et que la fête ait pris à Dublin les proportions d'un événement national.

Actuellement la Province de saint Patrick compte trois couvent : Loughrea, Dublin, Gayfield ; plus le Collège de Clondalkin, dirigé par les Frères du Tiers-Ordre régulier, et placé sous la juridiction immédiate du R. P. Provincial.

Ajoutons que la presse catholique, soit irlandaise, soit anglaise, voire même des revues protestantes, comme *The Church Review*, ont fait connaître avec éloges le livre du Père Patrick. Nos modestes *Chroniques* sont heureuses de joindre à ces témoignages leurs fraternelles félicitations, car vraiment notre jeune confrère d'Irlande a bien mérité non seulement de sa province, mais de l'Ordre tout entier.

*
* *

Bien que les *Chroniques* aient déjà parlé des deux ouvrages suivants, nous ne résistons pas au plaisir de communiquer à nos lecteurs les appréciations si flatteuses, si méritées données par les organes les plus accrédités de la Presse.

Le Sanctuaire du Mont-Carmel, par le Père ALBERT DE SAINT SAUVIUR, Carme déchaussé. — 1 vol. in-8° : S'adresser au couvent des Carmes, 53, rue de la Pompe, Paris, Passy.

Nous venons de parcourir ce beau volume, illustré de dix-huit gravures et nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs.

Nous avons des raisons multiples pour le faire.

Quoiqu'il existe en France seize couvents de Carmes et environ cent soixante religieux on ne connaît pas encore assez cet Ordre, le premier de tous, puisque ses origines viennent de l'Orient et qu'en dépit des controverses, il est bien avéré qu'il a été fondé, en l'honneur de la Vierge Marie, par le prophète Elie, sur le Mont-Carmel, en Palestine. Il était gouverné, au glorieux temps des croisades, par Berthold et Brocard, avec la règle de saint Albert, patriarche de Jérusalem et il émigra en Europe en 1277. Il fut réformé par l'illustre sainte Thérèse et par saint Jean de la Croix, né à Ontivaros (Vieille Castille) en 1542, qui lui emprunta ses constitutions pour les introduire dans les monastères d'hommes.

Il serait difficile de redire tous les services rendus autrefois par l'Ordre des Carmes, tous les services rendus encore présentement par ces excellents religieux, sans bruit, sans prétentions, consolateurs des âmes, au saint tribunal, éducateurs des peuples dans la chaire de vérité, et se livrant à l'intérieur des cloîtres à des austérités que ne connaît plus notre siècle incrédule et dédaigneux.

Ouvrez le beau volume écrit par l'un d'eux ; cela vaut un voyage aux saints Lieux. Et combien les gravures en sont suggestives ! C'est toute l'histoire du Mont-Carmel dont la beauté merveilleuse et la vie admirable sont chantées par l'Écriture, c'est la chapelle de la Vierge miraculeuse, c'est la fontaine d'Elie, c'est l'école des prophètes. C'est encore une page de l'histoire de France que vous lisez ici et qui s'est déroulée

là-bas : Saint Louis sur le Carmel ; Bonaparte à Saint-Jean d'Acre et au Carmel. Et comment ne pas saluer, à côté de ces grandes figures celle de l'énigmatique Frère Jean-Baptiste, le restaurateur du couvent de la sainte Montagne et celle de son coadjuteur le Frère Charles, qui vint tendre la main en France pour la même cause et fut accueilli avec faveur et secondé avec zèle par tout ce que la France possédait alors de noms glorieux, d'écrivains illustres et d'hommes politiques distingués ?

Le livre du Père Albert du Saint Sauveur qui raconte de si nobles choses et décrit des contrées si chères à notre foi et à notre piété est le livre des chrétiens et des Français.

CHARLES DE VITIS.

*
* *

L'apostolat chrétien dans la famille et dans les relations, conférences spirituelles par le R. P. FERDINAND DE LA MÈRE DE DIEU, Carme déchaussé du couvent de Paris. Paris, Bloud et Barral, in-12°, pp. 464. Prix 5 francs.

Ces conférences adressées à Paris à une pieuse association placée sous l'égide du Sacré-Cœur, ne seront pas sans utilité aux âmes qui veulent donner à leur dévotion un aliment solide.

Le R. P. Ferdinand, fidèle à la spiritualité virile de sainte Thérèse, donne aux âmes un enseignement fort, et veut leur faire un tempérament robuste ; il ne craint pas de les appeler à la « voie rude du sacrifice. » On ne peut que se rendre à ses mâles appels quand il prêche « la lutte chrétienne, la ferme volonté, la souffrance sanctifiée », etc. Mais on peut appliquer à ses leçons ce qu'il dit de son auditoire, « Les qualités aimables s'ajoutent aux qualités solides, comme ces fleurs qu'on voit au printemps décorer le tronc d'un arbre vigoureux, fleurs brillantes et parfumées comme celles de nos parterres, mais moins éphémères qu'elles, puisqu'elles ne laissent tomber leurs feuilles que pour se transformer en fruits. » ...

Les auditeurs qui se sont pressés au pied de sa chaire retrouveront dans ces pages quelque chose du souffle apostolique dont le zèle Carme déchaussé inspira sa parole avec un accent plus oratoire. Mais ce recueil fera du bien à d'autres encore qu'aux personnes de piété réunies dans cette association dont le Cœur de Jésus est le centre et le lien.

Études religieuses des RR. PP. Jésuites, no du 5 février 1898.

33 % de remise (et même 40 % par quantité) aux personnes qui s'adresseront directement à l'Auteur, rue de la Pompe, 53 (Passy).

*
* *

Petit Directoire pour la première Communion et la Confirmation
(Retraite et Cérémonies.)

Petit Directoire pour les retraites d'enfants (hors du temps de la première Communion), par M. l'abbé Laude, ancien missionnaire. Le Mans, Roulier frères.

1 exemplaire.	fr. 0.25
12 exemplaires	» 1.25
25 »	» 2.00
50 »	» 3.50
100 »	» 6.00

Si tous les communicants et les retraitants en étaient munis, les cérémonies se feraient toujours avec ordre, entrain, piété et édification.

Conférences mensuelles sur l'Imitation de Dieu, par le R. P. CAELS, S. J.
XX^{me} Conférence : **Soyons dévoués comme Dieu** (Bruxelles, *Société belge de Librairie*, 16, rue Treurenberg). Brochure in-16 de 52 pages. Prix : 10 centimes.

Des juges compétents, tant en France qu'en Belgique, ont, paraît-il, fait le plus grand éloge des *Conférences* du P. Caels. Elles leur ont paru aussi intéressantes que solides, aussi littéraires que pieuses.

Afin de propager ces *Conférences* le plus possible, les éditeurs ont arrêté l'échelle suivante pour les commandes en nombre :

1 exemplaire	fr. 0.10
10 exemplaires	» 0.90
25 »	» 2.45
50 »	» 4.00
100 »	et au delà : 7 francs le cent.	

*
* *

A nos lecteurs de France. — On nous prie de reproduire l'appel suivant :

Monsieur le Directeur,

Il s'est fondé à Caen un *Comité de Propagande et d'Union*, dans le but de propager la Presse catholique Populaire, en général et avec la largeur d'esprit, c'est-à-dire en travaillant uniquement pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, sans se préoccuper des questions secondaires d'école ou d'intérêt, qui lui ont été si préjudiciables jusqu'ici.

Nous venons vous demander, Monsieur le Directeur, de bien vouloir réserver bon accueil à l'appel entraînant de notre Comité et de lui donner toute la diffusion possible, en lui accordant charitablement le précieux concours de votre publicité.

Daignez agréer, Monsieur le Directeur, nos remerciements bien sincères.

Le Comité de l'Union de la Presse Catholique Populaire.

CALENDRIER

—
avec intentions de prières.

Patron du mois. — **S. Marc, Évangéliste.**

Vertu , — **La Foi.**

1. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Fête des Sept Douleurs de la Sainte Vierge. — Intention : *L'extension de la dévotion aux douleurs de Marie.*
2. **Samedi.** — S. François de Paule. — *L'accomplissement du devoir pascal par plusieurs qui l'ont négligé depuis longtemps.*

3. **Dimanche des Rameaux.** = *Notre Saint-Père le Pape.*
4. **Lundi.** — De la Férie. = *Les intentions de notre Mère la Sainte Église durant le Temps pascal.*
5. **Mardi.** — De la Férie. = *L'esprit de pénitence.*
6. **Mercredi.** — De la Férie. = *Tout l'Ordre du Carmel.*
7. **Jeudi.** — JEUDI-SAINT. = *L'extension du culte du Très Saint-Sacrement.*
8. **Vendredi.** — VENDREDI-SAINT. = *L'extension du culte du Sacré-Cœur.*
9. **Samedi.** — SAMEDI-SAINT. = *L'extension du culte de la Très Sainte Vierge.*
10. **Dimanche.** — **PAQUES.** = *La conversion des pauvres pécheurs.*
11. **Lundi.** — De l'Octave. = *Les jeunes gens en vacances.*
12. **Mardi.** — De l'Octave. = *Les malades, plusieurs en particulier.*
13. **Mercredi.** — De l'Octave. = *Les agonisants.*
14. **Jeudi.** — De l'Octave. = *Les âmes du purgatoire.*
15. **Vendredi.** — De l'Octave. = *Les pauvres.*
16. **Samedi.** — De l'Octave. = *Les familles chrétiennes.*
17. **Dimanche.** **Premier après Pâques** (QUASIMODO). = *La persévérance.*
18. **Lundi.** — B^{re} Marie de l'Indarnation. = *Les Carmélites déchaussées.*
19. **Mardi.** — S. Albert, Législateur, de l'Ordre. = *Tous ceux qui observent la règle de S. Albert.*
20. **Mercredi.** — S. Isidore. = *L'Espagne.*
21. **Jeudi.** — S. Anselme. = *Nos étudiante en théologie.*
22. **Vendredi.** — SS. Soter et Caïus. = *Les noviciats des Carmes déchaussés. — Aujourd'hui commence la neuvaine préparatoire à la fête du Patronage de S. Joseph.*
23. **Samedi.** — S. Georges. = *Les âmes tentées.*
24. **Dimanche.** **Deuxième après Pâques.** — S. Fidèle de Sigmaringen. = *Les affligés pauvres.*
25. **Lundi.** — S. Marc, Évangéliste. = *Un grand accroissement de la foi en nous.*
26. **Mardi.** — SS. Clet et Marcellin. = *Nos supérieurs généraux.*
27. **Mercredi.** — S. Léon, Pape. = *Son Éminence le Cardinal Gotti.*
28. **Jeudi.** — S. Paul de la Croix. = *La grâce d'une bonne mort.*
29. **Vendredi.** — S. Pierre, Martyr. = *Nos missions et nos missionnaires.*
30. **Samedi.** = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus pendant le mois.*



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSÉ

23, Place S^{te} Gudule

BRUXELLES

STATUES DE L'ENFANT JÉSUS

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
" riche . . .	" 18.00
" extra riche . . .	" 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
" riche . . .	" 12.00
" extra riche . . .	" 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON STIERNON

15, rue Marcq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{sr} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	6.00
pièce . . .	0.08
en coco, la grosse	8.00
pièce . . .	0.10
en maillechort, la grosse	15.00
pièce . . .	0.20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	3.00
splendides chromos . . .	5.00
double . . .	6.00
phototypie (nouveau triage)	3.00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse . . .	2.00
en cuivre argenté, la grosse	2.75
en maillechort, la grosse	12.00
en argent, la grosse . . .	8.00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Die st

MAISON V^{ve} J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifique chromo pour propagande. . . le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large . . .	port compris fr. 2.25
Le même en petite image . . .	selon dimensions, le cent " 4 et 5
Le même sur gélatine . . .	le cent " 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille . . .	la grosse " 5.50
En coco avec médaille . . .	" 8.50
Médailles en cuivre argenté . . .	" 2.00
en argent . . .	la douz. 5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, de différentes grandeurs et prix.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EYCKELBOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE D'ÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE
Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES

(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE



LA SAINTE VIERGE ET L'ÉGLISE

Marie, mère des âmes.

Nul mieux que saint Augustin n'a saisi les harmonies qui existent entre la Sainte Vierge et l'Église.

“ Marie, dit-il, non seulement par l'esprit, mais aussi par le corps, est à la fois mère et vierge. „

“ Par l'esprit, elle est mère, non pas de la tête de l'Église qui est le sauveur Jésus, duquel elle est plutôt la fille spirituelle, puisque tous ceux qui croient en lui sont justement appelés enfants de l'époux ; mais des membres de Jésus, lesquels nous sommes, parce qu'elle coopère par la charité à ce que naissent dans l'Église les fidèles qui en sont membres. „

“ Par le corps, elle est mère de Jésus, notre tête : car il fallait que notre tête, par un insigne miracle, naquît d'une vierge selon la chair, pour montrer que les membres naîtraient selon l'esprit d'une Église vierge. „

“ Seule donc Marie, et par l'esprit et par le corps, est mère et vierge, mère du Christ et vierge du Christ. „

“ Quant à l'Église, dans les saints qui doivent posséder le royaume de Dieu, elle est par l'esprit, tout entière mère du Christ, tout entière vierge du Christ ; mais par le corps on ne saurait dire qu'elle est tout entière vierge du Christ, car en quelques-uns de ses saints elle est vierge du Christ, en d'autres elle est mère, mais non pas du Christ. „
(*De Virginitate.*)

Ainsi parle l'incomparable docteur. Marie est donc mère, par l'esprit, de toutes les âmes qui sont dans l'Église ; elle l'est, comme il le dit encore, par la très féconde influence de sa surabondante charité, *fecundissima, copiosissima charitate*. Elle l'est pour un double motif : 1^{re} Comme première-née de Jésus-Christ dans l'ordre de la grâce, *primogenita ante omnem creaturam* ; par son droit de primogéniture spirituelle, elle est pour quelque chose dans la naissance de tous les enfants de Dieu. 2^o Comme mère de Jésus-Christ selon la

chair : de là vient sa maternité spirituelle qui s'étend à tous les membres de Jésus.

Mais de plus, Marie, comme mère et comme vierge, est le type de l'Église, qui est aussi mère et vierge, sinon selon le corps, du moins selon l'esprit. La virginité de l'Église est une imitation de la virginité de Marie ; la fécondité de l'Église est une participation à la fécondité de Marie. Et l'Église tout entière ne peut réaliser la somme de beauté, de grâce, de fécondité qui éclate en Marie.

Marie, type de l'Église.

Saint Ambroise va nous fournir de nouvelles lumières sur le sujet qui nous occupe.

« Marie, dit-il, est le type de l'Église, *Maria est Ecclesie typus* ; car l'Église, comme Marie, est tout ensemble vierge et mariée. Vierge elle nous conçoit de l'Esprit-Saint, vierge elle nous enfante sans gémississement. Marie, mariée à Joseph, est fécondée par l'Esprit-Saint ; ainsi les églises sont fécondées par la grâce de l'Esprit-Saint, tandis que pour le dehors elles sont temporellement unies à des évêques. » (*Amb. in Luc.*).

Il y aurait tout un livre à écrire sur ces quelques paroles.

Marie est l'épouse du Saint-Esprit, qui relève sa virginité d'une fécondité divine ; en même temps, elle a un époux visible, gardien de sa virginité, mais non pas auteur de sa fécondité. Ainsi les églises ont pour époux visibles et temporels les évêques ; mais ce qui les rend fécondes, c'est la grâce de l'Esprit-Saint.

Les évêques sont époux, ils sont pères comme saint Joseph ; ils veillent à l'intégrité de la foi, qui est la virginité des églises : leur rôle est assez grand ! mais qu'ils ne s'attribuent pas la fécondité de ces mêmes églises ; car elle est le fruit des opérations secrètes de la grâce qui provient du Saint-Esprit par Jésus-Christ, véritable époux. La hiérarchie est un voile sous lequel ces opérations se produisent.

Quant à l'Église elle-même, elle est vraie mère, comme Marie est vraie mère : car elle est en relation directe avec l'esprit de Dieu qui la rend féconde. Mais qu'est-ce que l'Église, si ce n'est pas la hiérarchie elle-même ? L'Église, c'est l'unité des âmes, unité à laquelle la

hiérarchie travaille temporellement, mais qui est quelque chose de plus intime et de plus profond ; unité qui sera dévoilée au grand jour de l'éternité.

Marie, type de l'Église romaine.

Si Marie est le type de l'Église en général, elle est tout spécialement le type de l'Église romaine.

Marie est devenue mère de Dieu parce qu'elle était vierge, vierge non seulement par l'intégrité du corps, mais encore par une parfaite exemption de tout péché. Cette pureté sans tache est une suite de son Immaculée-Conception. Grâce à ce privilège, elle est unique, toute belle, très parfaite, épouse du Saint-Esprit, mère de Dieu, mère des âmes.

Or, l'Église romaine est vierge elle aussi, absolument vierge par l'intégrité de la foi, par cette exemption de toute erreur qui résulte de l'infailibilité doctrinale attachée au siège de Pierre. Grâce à ce privilège, elle est unique, parfaite, belle entre toutes les églises : la pureté de sa foi la rend merveilleusement féconde, elle est la mère de tous les fidèles.

Voyez maintenant comment se développe le parallèle.

Les âmes ne sont fécondes, qu'autant qu'elles participent à la pureté sans tache de Marie : les églises ne sont fécondes, qu'autant qu'elles restent attachées à la foi de l'Église romaine.

Toutes les âmes réunies ne peuvent réaliser la grâce éminente qui s'épanouit en Marie, la toute sainte ; toutes les églises réunies n'atteignent pas le degré de foi de l'Église romaine, seule infailible.

Marie est la Reine que le Psalmiste représente assise sur un trône et entourée de suivantes qu'elle présente au Roi. (Ps. XLIV.) Elle est l'Épouse du Cantique, la Colombe unique, élue entre toutes, que les filles proclament bienheureuse, que les reines comblent de louanges. (Cant. VI, 8.) Elle est l'âme habitée par Dieu avant toutes les autres et par-dessus toutes les autres, qui est leur introductrice à toutes auprès de Dieu. De même l'Église romaine est entourée des églises particulières, qu'elle présente à Jésus-Christ.

Toutes les églises particulières, réunies autour de l'Église romaine

leur mère, forment avec elle l'Église visible. Ainsi toutes les âmes saintes, réunies autour de la sainte Vierge leur mère, forment avec elle l'âme de l'Église, la grande Église invisible, qui paraîtra visiblement à la fin des temps, et dont la première n'est qu'un reflet.

En résumé, l'Église romaine, dans toute la beauté virginale que lui donne l'intégrité de sa foi, dans le rayonnement de cette maternité qui s'étend au monde entier, n'est que l'ombre terrestre de Marie la Vierge des vierges, la Mère universelle.

La Jérusalem de la terre n'est que l'image de la Jérusalem du ciel, de laquelle on chante : Nous tous, tressaillant de joie, nous habitons en vous, ô sainte Mère de Dieu! (Ps. LXXXVI, ant.)

Marie et Rome.

Il est très remarquable que Marie et Rome sont au fond le même nom. Marie en hébreu *miriam*, est formé du verbe *roum*, qui signifie *être exalté*. De ce verbe dérive le substantif *roma*, qui signifie *exaltation*. Marie veut dire : *Celle qui est exaltée*. Rome veut dire : *Exaltation*. Marie a prêté son nom à Rome, son image terrestre.

Si les deux noms de Marie et de Rome ne font qu'un seul nom, les amours de Rome et de Marie ne sont qu'un seul amour.

Durant le moyen âge, Marie était exaltée; Rome l'était aussi. Dieu était connu sur la terre, Notre-Seigneur était roi.

Le protestantisme, cherchant à substituer le règne de la raison au règne de Notre-Seigneur, qui est la Vérité, a senti qu'il fallait *abaisser* Marie et l'Église romaine. Il a dit aux âmes, *ne priez pas Marie*; aux peuples, *n'allez plus à Rome*. Et la nuit s'est faite en beaucoup d'âmes; et les ténèbres ont envahi la terre.

Mais l'hérésie concourt malgré elle au triomphe de l'éternelle Vérité : le mystère de l'Église, vainement obscurci, a été mis par l'Esprit Saint en lumière, dans les deux termes qui le personnifient, la sainte Vierge et le Pape.

Autrefois Pierre avait dit à Jésus, *Vous êtes le Fils de Dieu*; et Jésus avait répondu à Pierre, *Tu es Pierre et sur toi je bâtirai mon Église*. De nos jours nous avons entendu Pie IX dire à Marie, *Vous êtes Immaculée*; et Marie, par la voix de l'Église, a répondu à Pie IX, *Tu es infallible!*

Heureux sommes-nous d'avoir pris part à cette double affirmation, par les élans de notre âme vers Marie conçue sans péché, vers le pape infallible. « Un grand prodige a paru dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et autour de son front une couronne de douze étoiles. » (Ap., XII, 1.) C'était Marie Immaculée que la main du pape dévoilait à nos yeux. Marie était ainsi exaltée, il a fallu que Rome, son image terrestre, le fût aussi; elle l'a été par la définition de l'infailibilité pontificale.

Puis a surgi le *grand dragon rouge* qui cherche à dévorer la femme et l'enfant. (Ap., XII, 3, 4.) L'enfer s'est déchainé plus furieusement que jamais contre la race de la femme bénie. Mais, à voir les contorsions du vieux serpent, on sent qu'il est blessé à mort. Ses artifices, pour détourner les hommes loin de Marie et loin de Rome, sont déjoués : Marie est priée, Rome est écoutée.

Il faudra peut-être de longues années pour développer les conséquences du double acte posé par Pie IX d'un côté, et de l'autre par le concile du Vatican. Nous avons une ferme confiance qu'il amènera, dans l'avenir que Dieu sait, un triomphe éclatant de la sainte Église. Il est impossible que Rome soit écoutée sans que la foi renaisse; impossible que Marie soit priée sans que la charité refleurisse. L'exaltation de Rome, c'est l'extinction des hérésies et des schismes; l'exaltation de Marie, c'est la conversion et le salut éternel des âmes; l'exaltation de Rome et de Marie, c'est l'avènement du règne de Dieu sur la terre comme au ciel.

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Quand le 19 avril 1614 le Père Jean de Jésus eut résigné sa charge de Préposé général entre les mains de son successeur, le P. Ferdinand de Sainte-Marie, il ne songea plus qu'à dire adieu à tous et à

aller se cacher dans un couvent solitaire pour être entièrement à Dieu.

C'est au couvent de Saint-Paul près de l'*Acqua Felice* au Quirinal (1) qu'il se retira, pour quelques mois du moins; il voulait écrire un livre où il renfermerait les instructions qu'étant général, il avait méditées pour le parfait achèvement de la Congrégation. Il intitula ce livre : "*Disciplina monastica, Discipline monastique* „. En trente-huit exhortations il y développe les dix-huit paragraphes de notre sainte règle. Ce n'est pas un traité canonique, c'est une série d'instructions qui peuvent servir de modèles à celles que le Prieur doit adresser chaque semaine à la communauté lors de la réunion du chapitre des coupes. Il dédia son ouvrage — testament de son zèle — au Préposé général récemment élu. Ainsi, remarque son biographe, plein de sollicitude pour l'héritage sacré qu'il avait reçu de ses prédécesseurs, il voulut nous le transmettre intact, et nous stimuler par des raisons solides à en mettre les lois en pratique.

Cependant l'amour d'une solitude plus profonde le pressait, ou plutôt, comme S. Paul, il désirait tomber en dissolution et être avec Notre-Seigneur. Il alla donc de nouveau se cacher au couvent de Saint-Sylvestre près Tusculum, et s'y préparer à la mort. Il paraît certain, en effet, que Dieu lui avait fait connaître qu'il mourrait au couvent de Saint-Sylvestre. Le Père, quoique résidant à Rome la plupart du temps, disait catégoriquement qu'il terminerait ses jours à Saint-Silvestre.

Nous devons d'ailleurs faire remarquer que le Vénérable avait eu durant toute sa vie un extrême désir de la solitude et qu'il avait montré une véritable horreur des relations avec les séculiers. On le conçoit; dans la retraite il lui était plus facile de vivre d'union intime avec Dieu, conformément à sa vocation. Bien des personnes, voire même des princes, tant ecclésiastiques que séculiers, recouraient à ses avis et venaient lui demander une direction spirituelle. Il les recevait avec affabilité; mais dès que les exigences de la charité ou de sa charge le lui permettaient, il se retirait dans la solitude de sa cellule, tant il avait horreur de se laisser aller ou de prêter l'oreille à des

(1) Actuellement le couvent de N.-D. de la Victoire.

bavardages vains ou inutiles. Quand il avait à faire avec des amis, il alléguait tout simplement les obligations de sa profession religieuse, mais s'il redoutait de froisser son monde même par une simple apparence de manque d'urbanité, après un certain temps, il se faisait appeler par le frère pour une chose urgente.

Avec quelle ardeur il soupirait après la retraite de Saint-Sylvestre ! Quel empressement à se débarrasser de ses affaires ! Quelle hâte à gravir la montagne afin d'y prier seul, selon l'exemple de Notre-Seigneur ! Et il ne lui fallait pas attendre trop longtemps, souvent il abandonnait occupations et bruits de la ville et il quittait Rome. Ainsi le coursier sauvage, avide de liberté, débarrassé de ses liens et de ses entraves va chercher un abri au fond de la forêt, le P. Jean de Jésus allait se cacher dans la solitude. Là, laissé tranquille par les hommes, il était un avocat d'autant plus éloquent pour plaider auprès de Dieu la cause de ces mêmes hommes.

Il est vrai que le couvent de Saint-Sylvestre offre aux amis de la retraite un séjour enchanteur. A travers les silencieux ombrages d'arbres à la cime touffue, se déroule une allée bien longue qui atteint les limites de la clôture sans les franchir cependant. Au midi une vigne lui est contiguë, alors vient le bâtiment du couvent, puis un bois et enfin le sommet de la montagne qui brise la violence des vents. Tout cela se prolonge à une telle distance que l'écho répercuté par les murs du couvent ne s'entend qu'à grand' peine. Au nord, de hautes montagnes forment, de leurs sommets, une magnifique couronne ; ce sont les monts de Gallicano, de Subiaco, de Préneste et de Tivoli. A leur pied s'étend l'immense plaine du Latium que coupe par le milieu, allant du midi au nord, la voie Latine, tandis que la voie Lavicanela termine à l'orient. Au couchant, la vue s'arrête sur un vaste rideau d'arbres magnifiques, qui de leurs cimes ombreuses font fuir le soleil, tempèrent la chaleur, écartent le froid et les vents. Quand alors les splendides monuments de Rome, les flots azurés de la Méditerranée et leur blanchissante écume viennent rehausser la beauté de ce panorama, devant ce ravissant spectacle l'âme profondément émue fait monter vers Dieu d'interminables louanges. Mais souvent il arrive que ces magnificences sont entourées d'un brouillard épais et fétide, on les dirait ensevelies et submergées par l'océan. Au couvent de Tus-

culum cependant l'air est resté pur. Alors le religieux qui a dit adieu au siècle contemple ce spectacle et tressaille de joie. Voilà bien le monde ! Ses prétendues splendeurs, ses richesses et ses joies sont mêlées de tant d'ombres et de tant d'amertumes ! En la maison de Dieu, au contraire, l'atmosphère est si pure, il fait si beau, il fait si bon !

L'allée dont nous avons parlé au commencement est couverte de tous les côtés ; le vent ne peut y faire pénétrer ses agitations ; le froid comme la chaleur en sont exclus ; on n'y peut non plus rien voir des choses extérieures. On l'appelle vulgairement : l'allée de la contemplation, et c'est notre Vénérable Père qui lui a fait donner ce nom non pas en trouvant lui-même ce terme mais en aimant à aller sous les ombrages de ce chemin s'adonner à ses chères contemplations. C'est là, en effet, qu'aussitôt qu'il en avait licence, il allait se réfugier. Sous les arbres il cachait son petit corps, dit un biographe, et il plongeait son esprit en Dieu. Toute autre préoccupation était exclue. Il tirait alors de son cœur des soupirs enflammés, il poussait des gémissements, il noyait dans l'abîme de la divine miséricorde l'amertume de ses tentations. Là aussi il pouvait librement soulager par ses cris les angoisses de son âme ; il pouvait émettre de tout son cœur les actes des plus excellentes vertus et les jeter vibrants et retentissants dans les airs.

Là son âme se dilatait, elle devenait plus large encore pour recevoir les dons divins ; plus énergique pour leur faire produire des fruits de salut. Là de temps en temps le céleste époux admettait aux très pures délices de l'union divine ce bien-aimé qu'il renvoyait bien vite aux durs combats de l'épreuve.

Laissons parler directement le biographe de notre Père Jean de Jésus : « Que fais-je, dit-il, comment osai-je, moi, téméraire, parler
» des secrets du ciel que connaît seul celui à qui ils ont été révélés et
» qui les a puisés dans les livres de théologie mystique. Au seuil de
» ce temple sacré de la contemplation, je m'arrêterai plein de respect,
» et pour ne pas rendre stérile en moi la meilleure part de notre
» vocation, je m'animerai, humblement silencieux, à l'amour de la
» solitude religieuse que m'enseignent les exemples de notre Véné-
» rable. J'ai entendu raconter que des hommes très haut placés

„ avaient parcouru cette allée de la contemplation en donnant des
 „ marques manifestes d'humble et pieuse vénération, en souvenir du
 „ Père Jean de Jésus; ainsi qu'on ferait à un sanctuaire témoin des
 „ familiarités divines. Ici également nos anciens Pères venaient
 „ retremper leur âme et puiser dans les communications divines une
 „ flamme nouvelle qui embrasant leur cœur leur donnerait d'éclairer
 „ le prochain. Plusieurs de nos religieux suivent les traces de notre
 „ Vénérable, ils imitent sa piété; mais chaque fois que moi, lâche
 „ contemplatif, j'ai osé pénétrer dans l'allée de la contemplation,
 „ toujours il m'a semblé entendre des voix qui me reprochaient ma
 „ tiédeur et les échos habitués à répéter des mélodies suaves se con-
 „ tentaient de me redire d'une voix rauque et tremblante que l'esprit
 „ céleste n'éteint pas la mèche qui fume encore et ne brise pas tout à
 „ fait le roseau à demi rompu. „

Par l'humilité de ces paroles du P. Isidore, nous voyons combien l'historien s'était identifié avec son héros.

Les Prieurs qui se succédèrent à Saint-Sylvestre eurent soin de faire émonder au temps voulu les arbres de la forêt ainsi que les vignes, mais quant à l'allée de la contemplation, par un respect tacite, nul ne permit que le fer y passât. En vain les branches devenues trop touffues, semblaient-elles réclamer qu'on les taillât; les Supérieurs différaient toujours. Il arriva qu'un nouveau vicaire du couvent, ignorant ces détails, osa faire couper quelques branches, les Supérieurs le punirent et allèrent jusqu'à l'éloigner du couvent de Saint-Sylvestre, parce qu'il n'avait pas craint de porter la main sans permission, sur l'allée de contemplation de notre Père Jean de Jésus.

Il ne sera pas hors de saison de rapporter ici quelques traits de l'admirable obéissance que pratiqua notre Vénérable en ces dernières années. Toujours attentif à offrir au Seigneur l'holocauste de son intelligence et de sa volonté, comme il l'avait promis lors de sa profession religieuse, il avait été toute sa vie un parfait obéissant, même quand il était soit Procureur soit Définitéur général. Maintenant qu'il venait de quitter la plus haute charge de l'Ordre, il s'était remis à l'obéissance comme le plus humble religieux. Il avait pour supérieur à Saint-Sylvestre un de ses novices. Malgré cela, avait-il besoin d'une feuille de papier, lui était-il nécessaire d'aller soulager son âme

affligée en se promenant au bois ou dans le verger, chaque fois il demandait une permission expresse, et cela, simplement et gaîment, par pur amour de l'obéissance.

Un jour, il eut besoin d'une aiguille, un Frère s'en aperçut et vint lui en offrir une, mais le fidèle observateur de l'obéissance et de la pauvreté remercia aimablement et patienta jusqu'à ce qu'il eut reçu du Prieur la permission d'accepter. Une autre fois, durant une de ses maladies, il avait dû rester couché et par suite prendre son repas en cellule. C'était l'hiver, il faisait froid et humide. L'infirmier, à cause de cela, ne voulut pas jeter par terre (comme cela se fait souvent en Italie) l'eau qui avait servi à laver l'écuelle, mais il la lança par la fenêtre. Le Père Jean de Jésus pâlit, il craignit d'avoir manqué à l'obéissance et il supplia le Frère de ne plus jamais faire ainsi. Il se souvenait que bien longtemps auparavant, cela avait été défendu.

Quand on le voyait parler à son supérieur on était convaincu que sa soumission et son respect provenaient de ce qu'en ce Supérieur il voyait le représentant de Notre-Seigneur.

Un dernier trait pour finir. Lorsqu'il arrivait que le Père présidât la récréation, il l'animait par sa conversation aimable, spirituelle et empreinte d'une grâce incomparable. Mais dès que le Supérieur entrait, tout de suite il s'interrompait, et respectueusement il écoutait, ne parlant plus que si on l'interrogeait ou si on le forçait, alors il répondait brièvement et gaîment et puis il se remettait à écouter.

(A suivre.)

SUR LA CRÉDIBILITÉ DE LA FOI

Lacordaire montre que les mystères de notre Foi sont entendus par la raison, parce qu'ils s'expriment et ne sont pas absurdes, comme sont ceux du mahométisme et d'autres religions. Il y a même, d'après le cardinal Deschamps, quelque chose d'intrinsèquement démontrable dans les mystères, par exemple, dans ceux de la Sainte Trinité et de l'Eucharistie. Cependant les mystères ne peuvent être compris par une intelligence créée, et leur réalité même, leur exis-

tence, dépasse ce que nous pouvons découvrir par notre raison seule. Nous les croyons parce que Dieu les a révélés. C'est pour la même raison que nous croyons, comme *articles de foi* " *articuli fidei* ", d'autres vérités que notre raison (ainsi que l'a défini le concile du Vatican), suffirait à nous prouver, telles que l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme. La connaissance naturelle de ces vérités est pré-supposée dans la démonstration chrétienne, et à cause de cela elles sont aussi appelées : *les préambules à la foi* " *præambula ad fidem* ".

La raison donc pour laquelle nous croyons tous nos dogmes, c'est que nous croyons qu'ils ont été révélés par Dieu; et la raison pour laquelle nous croyons ce fait de la révélation, ce sont *les critères de vérité* de cette révélation, c'est-à-dire *les signes de crédibilité* (les motifs qui la rendent croyable). Ces signes se ramènent aux *miracles* et aux *prophéties* de l'Écriture Sainte, dans la démonstration classique, logique, et quasi à *priori* et par déduction; ils consistent dans le *fait divin* de l'existence de l'Église catholique, dans la démonstration historique, et à *posteriori*, par induction, démonstration mise en évidence par le cardinal Deschamps, et adoptée par le Saint Concile du Vatican.

Ces signes de crédibilité doivent nous amener à la foi, mais à une foi inébranlable, à une foi au-dessus de toute autre certitude. Ils doivent donc être eux-mêmes certains; aussi c'est une proposition condamnée, qui disait que : " l'assentiment de Foi surnaturelle et utile au salut est compatible avec une connaissance, seulement probable, du fait de la révélation, et même avec la crainte que peut-être Dieu n'aurait pas parlé (1) ". D'un autre côté, cette certitude (des signes de crédibilité) doit être seulement morale. Nous allons examiner jusqu'à quel degré elle doit monter et comment elle peut solliciter la volonté " de déterminer l'intelligence à donner son ferme assentiment à la révélation ", et ainsi servir de motif rationnel suffisant à la foi théologique.

Cette question est le fondement de la démonstration chrétienne, et, de nos jours surtout, le nœud de la discussion avec les incrédules.

(1) Propos. 21^a ab Innoc. XI damnata.

Elle est donc le thème le plus pratique, en même temps que le plus spéculatif.

Ne voulant rien avancer de nous-mêmes, dans une matière si obscure et si épineuse, nous nous contenterons de glaner quelques assertions de théologiens en renom, de les traduire en français, et enfin d'en tirer quelques conclusions.

Il s'agit donc de savoir s'il est requis pour la foi nécessaire au salut, d'avoir une certitude morale, *strictement dite*, ou parfaite ou imparfaite, ou bien s'il suffit d'une certitude morale, *prise largement*.

La première est une CERTITUDE ABSOLUE, qu'on appelle *morale* pour la partager avec la certitude physique et la certitude métaphysique.

La seconde est une QUASI-CERTITUDE; on l'appelle certitude *morale*; parce qu'en général on n'a pas de certitude absolue dans les choses morales, c'est-à-dire dans les choses qui dépendent des lois de la conscience.

Monseigneur WAFFELAERT, alors professeur de théologie, aujourd'hui évêque de Bruges, prouve (page 129) que dans les questions controversées, la volonté peut commander un assentiment plus ferme que les preuves ne l'exigeraient. D'autres auteurs encore l'affirment en particulier de l'acte de foi. Mgr Waffelaert va même jusqu'à dire ceci : " Il y a place pour le commandement de la volonté, même en supposant un témoignage évident „. Pour comprendre de quoi il s'agit, il faut se rappeler que la foi est dans l'intelligence, mais que la foi étant libre, il faut d'abord que la volonté ordonne à l'intelligence de croire; pour s'y décider, la volonté doit faire un effort de pieuse tendance à croire (*pious credulitatis motus*). La volonté n'aurait pas cet effort à faire, elle ne pourrait même pas empêcher l'intelligence d'admettre nos mystères, si ceux-ci étaient évidents. Ils ne sont pas évidents en eux-mêmes; mais ne sont-ils pas évidents par le témoignage? En d'autres termes, les témoins de notre foi ne nous donnent-ils pas l'évidence que nos mystères doivent être vrais? Voilà la question. Eh bien, même si ces témoins nous rendaient évidente, non pas la nature de nos mystères, mais leur existence, leur vérité, leur réalité, même dans cette supposition, veut dire Mgr Waffelaert, on pourrait les nier; les croire resterait un assentiment libre, il y

aurait donc lieu encore pour la volonté de commander à l'intelligence la foi en ces mystères. " Quelques théologiens, dit-il encore, prononcent que, si l'on suppose évident le fait que Dieu a parlé, la foi ne serait plus libre „, et par conséquent il n'y aurait plus de foi. Parmi les théologiens, il faut compter le célèbre jésuite Franzellini, d'abord professeur au Collège romain, et ensuite cardinal. Toutefois, Mgr Waffelaert n'est pas de leur opinion (voir sa note); ni Perrone, non plus, comme nous le dirons plus loin.

Ainsi, d'après Mgr Waffelaert, même dans la supposition d'un témoignage évident, " l'intelligence peut, sur le commandement de la volonté, donner son acquiescement à l'une ou à l'autre partie de la contradictoire „ (p. 133), c'est-à-dire croire ou ne pas croire. " Cependant l'intelligence, après avoir donné son assentiment à un objet quelconque, se trouve poussée avec beaucoup plus de force à le croire „. Mgr Waffelaert prouve plus loin (p. 139) que " celui qui, soit dans les vérités spéculatives, soit dans les vérités pratiques, adhère absolument à une opinion, même moins probable, pourvu qu'elle soit véritablement probable, celui-là juge prudemment „.

PERRONE (autre jésuite, professeur au Collège romain), dit dans son traité des vertus théologales, p. 85 : Nous concluons ceci : on dit avec raison que les dogmes, quoique non évidents, sont évidemment croyables, et par conséquent, évidemment vrais... Ils sont évidemment croyables, parce qu'il conste avec évidence qu'ils ont été révélés par Dieu. Cette certitude (de la révélation) égale n'importe quelle certitude géométrique ou mathématique. „ Il ajoute (p. 88), que " l'évidence de vérité dans celui qui affirme un fait n'enlève pourtant pas la liberté de l'acquiescement „. *(A suivre.)*

DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchaussé*,
de la mission de Bagdad.

(Suite)

De Bahrein, nous traversons encore le golfe pour gagner Bouchir, port où se concentre actuellement tout le commerce maritime de la Perse. A la vérité, c'est moins un port qu'une simple rade, et encore d'un mouillage peu sûr. Un aviso de guerre, le seul que possède la Perse, me dit-on, est dans le port; à ses côtés, se tient un stationnaire de guerre anglais. L'aspect de la ville et du port est d'un bel effet; les montagnes du Dachtistan bornent l'horizon de leurs profils accentués, " semblables à des épées levées contre le ciel „ dit un poète arabe; quelques sommets sont encore couverts de neige.

De Bouchir, le vapeur se dirige sur Fao, en laissant à gauche le port de Koweït, que les ingénieurs désignent ordinairement comme le point terminus du chemin de fer qui reliera un jour la Méditerranée au Golfe Persique.

Fao est l'avant-port de Bassorah, sur le Chat-el-Arab.

* * *

Le Tigre et l'Euphrate, après avoir pris leur source à peu de distance l'un de l'autre, dans le Taurus d'Arménie, se séparent pour enclaver entre eux un immense territoire formant cette Mésopotamie fameuse dans l'histoire sacrée et profane (1).

Les deux fleuves frères se rejoignent ensuite à Korna, en amont de Bassorah, et forment alors le vaste delta, appelé Chat-el Arab, que les navires du plus fort tonnage peuvent remonter facilement. Toutefois, les eaux des deux fleuves réunis sont chargées de limon : il se

(1) Mésopotamie signifie : entre les fleuves. Les Arabes disent : *Al Djezireh* (l'île).

dépense à l'embouchure en formant une large barre qui rend difficile l'accès de l'estuaire. La profondeur atteint à peine quatre mètres à la marée basse; mais, comme le seuil de boue varie souvent, il faut que les navires tâtonnent et cherchent la passe, marchant avec une extrême lenteur, pendant qu'on jette la sonde à chaque instant. Notre vapeur dut faire deux fois machine arrière avant de trouver le chenal que le capitaine avait cependant parcouru un mois auparavant. Les alluvions empiètent sur la mer d'une cinquantaine de mètres environ chaque année. Tout le terrain de la Basse-Mésopotamie a été ainsi gagné sur la mer dans la suite des siècles. Il fut un temps où le golfe Persique s'étendait jusqu'à Hit, plus haut que Bagdad, sur l'Euphrate; on peut calculer le temps où il sera entièrement comblé, si rien ne vient modifier les conditions actuelles.

Le flux est à Fao de trois mètres en moyenne et il se fait sentir dans le Chat-el-Arab, jusqu'à plus de cent kilomètres. Les requins remontent avec la marée jusqu'à Bassorah et même dans le Tigre, jusqu'à Bagdad, où l'un d'eux a emporté, l'année dernière, un enfant qui se baignait.

* * *

Après avoir pris un pilote à Fao, notre vapeur s'engage dans le delta du Chat-el-Arab. Les deux fleuves réunis ont une largeur qui dépasse ordinairement un kilomètre et demi.

De Fao jusqu'à Bassorah, la rive droite est bordée d'une forêt de palmiers-dattiers, longue de soixante kilomètres sur dix kilomètres de large. Les infiltrations du fleuve et de nombreux canaux y entretiennent une perpétuelle humidité et contribuent, dit-on, à donner aux dattes de Bassorah leur incomparable saveur. Mais le dattier y est relativement petit, car les racines toujours humectées pourrissent et l'arbre ne vit guère plus de vingt ans, tandis que, dans la région plus sèche de Bagdad, il arrive à dépasser un siècle.

Au delà de la forêt, les Arabes cultivent les céréales et, parfois, les récoltes sont si abondantes que là, comme en certaines parties de la Perse, le défaut de routes et de moyens de transports réduit les indigènes à donner le blé à manger à leurs bêtes de somme ou à s'en servir comme combustible.

* * *

Peu avant d'atteindre Bassorah, nous nous arrêtons au port de Mouhammerah.

Mouhammerah est sur le Karoun, fleuve descendu des montagnes frontières de la Perse et qui vient se jeter dans le golfe Persique, après avoir suivi un cours parallèle au Chat-el-Arab, et à peu de distance de lui. Un large canal de jonction, construit par Alexandre le Grand, fait communiquer le Chat-el-Arab et le Karoun à Mouhammerah. Les Anglais ont établi un service de bateaux à vapeur fluviaux, qui remontent le Karon jusqu'à Chouster, la *Petite Suse*, à l'entrée de plaines vastes et très fertiles. Chouster est, de plus, le point de départ indiqué pour la future route d'Ispahan.

Nous arrivons enfin au port de Bassorah.

(*A suivre.*)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Amis.

Pour tomber on trouve beaucoup d'amis qui nous aident et nous poussent, mais quand il s'agit de se relever on est seul, et c'est chose merveilleuse que nous ne restions pas toujours par terre.

Vie de Ste Thérèse.

Personne n'a pris Dieu pour ami, sans en avoir été très bien récompensé.

Ibid.

Le Seigneur est un ami si bon, avec lui on peut tout souffrir, il a suivi le premier la route de la souffrance, il donne aide et vigueur, jamais il ne manque, c'est un ami vraiment fidèle.

Ibid.

O mon maître, que vous êtes un ami véritable, que vous êtes un ami puissant. Ce que vous voulez, vous le pouvez, et vous ne laissez jamais de vouloir (notre bien), dès lors que nous le voulons nous même et que nous vous aimons.

Ibid.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS D'OCTOBRE 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires . .	2	1	—	—	3
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph.	6	5	5	7	23
Saint Michel-lez- Cranganore . . R. P. Elie de Saint Joseph . .	5	2	2	3	12
Northern - Palli- port R. P. Alphonse de Marie des Ange.	2	—	—	—	2
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	7	1	2	3	13
Ernaculum . . R. P. Boniface de Sainte-Marie;	8	1	2	1	12
Couvent	—	1	1	4	6
Cottar R. P. Ubald	7	9	16	13	45
Nayattangkaray . R. P. Elie de N.-D. du Carmel .	6	11	8	4	29
Moulougamoude . R. P. Isidore	2	6	8	3	19
Vengotto . . . R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	—	5	2	1	8
	45	42	46	39	172

MALABAR

Deux nouveaux élus.

I. — LA FEMME D'UN PÉIADI (1).

C'était le 2 janvier de cette année (1898), le R. P. Elie de la Mère de Miséricorde, étant venu de Pondoukaday à Vavarey (diocèse de Quilon), afin d'y célébrer solennellement la fête de l'Épiphanie, une grande consolation l'y attendait; dès le lendemain, il

(1) On sait que le péiadi est est le prêtre, sacrificateur et prophète du diable, dans ces malheureuses contrées, vouées au culte de l'ange déchu; c'est lui qui préside les assemblées nocturnes, où les païens du Malabar évoquent le démon. (Voy. *Mercilles de la grâce parmi les adorateurs du démon I. Le péiadi.*) (La première édition est épuisée, la seconde est sous presse.)

en fit part au R. P. Alphonse, ex missionnaire apostolique et zéléteur des Missions des Carmes déchaussés, au Malabar. « J'ai été regalé d'une âme, écrit-il, d'une façon si inattendue, qu'il faut que je vous la raconte de suite. — Il y a ici, pres de mon église, un petit village païen de vingt à vingt-cinq maisons de Sanars, dont le péiadi, ou sacrificateur du diable, un homme de 35 ans, est un païen enragé, ou pour mieux dire, endiable, comme le sont d'ailleurs généralement, tous les péiadis. Cependant, l'an passe, il avait promis de se convertir, d'autant plus que son frère aîné avait été baptisé, il y a 38 ans. Mais aussi, comme très souvent ces Indiens promettent et ne tiennent point leurs promesses, mon péiadi continua son métier de plus belle. Il y a environ deux mois, il tomba malade de la fièvre, et après s'être recommandé à tous ses diables, et avoir offert inutilement force sacrifices diaboliques, il renonça enfin au démon, et promit de se faire baptiser, lui, sa femme et ses quatre petits enfants, quand je reviendrais ici. Grâce aux médecines et aux bons soins de mon catéchiste qui fait aussi le médecin, le péiadi guérit. Depuis lors, il ne fit plus rien de diabolique, ni dans sa maison, ni ailleurs, et lui et sa femme promirent d'être fideles à leur promesse; ils ne se pressèrent pas cependant à apprendre les prières. Il y a six jours, la femme du péiadi, âgée de 28 à 30 ans, en coupant du bois avec une hache manqua le coup, et se fit une terrible blessure au pied gauche. Mon catéchiste médecin commença à la soigner. Hier soir, j'étais, comme je vous l'ai dit, arrivé ici depuis quelques heures, et voilà qu'après l'Angelus, pendant que je disais mon chapelet le catéchiste arrive tout essoufflé, me disant que la femme du péiadi se mourait sans connaissance, et que son mari, ayant appris mon arrivée, m'appelait pour la baptiser; le catéchiste lui avait fait remarquer que j'étais à peine arrivé, qu'il faisait déjà nuit, et qu'il pourrait lui-même administrer le baptême, — « non, non, avait répondu le péiadi, il faut que le Père vienne, et j'irai moi-même l'appeler. » — Alors, voyant combien il insistait, le catéchiste lui dit de rester à la maison, et promit qu'il reviendrait bientôt avec moi. Aussitôt informé de la chose, et m'étant assuré que la femme avait aussi promis de se faire baptiser, quoiqu'on disait qu'elle n'avait plus de connaissance, je partis pour lui donner le baptême, trébuchant, à cause de mes infirmités, par des sentiers presque impraticables pour moi, de nuit, quoique nous ayons actuellement une belle lune.

Le mari vint à notre rencontre en pleurant; heureusement lorsque nous fûmes entrés dans la maison, la mourante avait repris ses sens; sa sœur aînée, protestante, était là, cherchant à la soulager. Elle souffrait beaucoup, la pauvre femme. Alors, je lui demandai si elle voulait recevoir le baptême, et ainsi, aller au ciel, en mourant. — « Oui, oui. » — Bien, répétez ce que dit le catéchiste, et je fis réciter par le catéchiste, l'acte de contrition, mot à mot, où sont compris les actes de foi, d'espérance et de charité, mais la pauvre femme me dit : « la langue ne tourne plus, » et en effet elle pouvait à peine articuler un mot. « Bien, écoutez, et répétez de cœur les paroles. Dites au moins encore une fois : « Jésus, ayez pitié de moi, » à la lettre : « Jésus ! sauvez-moi, » *Jesuvée, ennei iretchiim*. L'acte de contrition, de foi, d'espérance, de charité, fini, cette oraison jaculatoire dite et répétée, en y ajoutant les noms de Marie et de

Joseph, je la baptisai, l'appelant Marie, et m'en retournai chez moi, pour finir mon chapelet interrompu. Le catéchiste retourna chez la malade pour l'aider à bien mourir ; après une heure environ, il vint prendre son souper, et voilà que, pendant que moi-même, je prenais le mien (qui, depuis trente ans et demi que je suis aux Indes, consiste en une simple tasse de thé, à cause de mon estomac misérable,) le mari vint nous dire que sa femme était morte, et il demanda le catéchiste pour préparer l'enterrement qui se fit pendant la nuit. Ainsi, en deux heures de temps, je fus appelé, j'allai et je la baptisai, et elle s'en alla au ciel, me laissant en héritage son mari et ses quatre enfants, que je baptiserai demain ou après-demain. Probablement la veuve et les enfants du frère aîné suivront l'exemple de leur beau-frère et oncle, le fameux péiadi, et la sainte Vierge un jour convertira tout ce village encore païen. La moisson est vraiment déjà blanche et mûre, et Vavarey, Amasi et Pakiapouram, pour qui j'ai travaillé de tout mon cœur, pendant onze ans, avec Cottéti et Tikarety, ne resteront pas toujours l'apanage du diable. A Amasi, le chef est converti, et la conversion du reste des païens est assurée, ce n'est qu'une affaire de temps ; il en est de même pour Pakiapouram, et autres villages d'alentour. »

II. — LE LÉPREUX PÉTROS.

Extrait d'une lettre du R. P. Léon de Notre-Dame du Carmel, au R. P. Alphonse, zéléateur des Missions, etc., à Ypres.

Eglise du Bon Pasteur, à Cottayam (Diocèse de Vérapoly) le 14 février 1898.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que, le mois dernier, j'ai surabondé de consolations spirituelles. Entre autres choses, je dois raconter à votre Révérence, la mort d'un pauvre *lépreux*, qui était entretenu par nos bienfaiteurs de Belgique, et que j'avais baptisé récemment. Ce lépreux se nommait Pierre (Petros), son nom païen était Choupène. Il avait un fils et une fille, qui furent baptisés il y a quelques mois. La fille avait beaucoup de chagrin de voir que son père, tout en me promettant toujours de venir s'instruire des vérités de notre sainte Foi, le remettait toujours à plus tard. Enfin, il y a deux mois, Dieu lui toucha le cœur, et il me demanda de vouloir bien l'admettre au catéchuménat ; mais notre pauvre élève n'avait plus du tout de mémoire, il était impossible de lui faire retenir quelque chose. Je le gardai un mois, et voyant son grand désir d'être baptisé, et d'un autre côté son défaut de mémoire, je pris d'autres mesures : après bien de la peine, nous réussîmes à lui apprendre à prier de la manière suivante : O bon Dieu, je crois tout ce que croit le Père Missionnaire : *Iendhe dévamá, moopachène richouasicoona madiry njan richouasicoonoo* ; en ajoutant : *iendhe deiramé enné sahaitchou tarènamé*, mon Dieu venez à mon secours ! Au prix de beaucoup de peine aussi, nous parvîmes à lui faire retenir son nom catholique de Petros. Enfin, après deux semaines, ces choses étaient, tant bien que mal, imprimées dans sa mémoire. — Au jour de son baptême, il était le plus pieux de tous, et il répéta

avec beaucoup d'ardeur, la formule de renonciation au diable, à ses pompes et à ses œuvres. — Vers la fin de janvier, je fus obligé de me rendre à Verapoly pour quelques affaires : le lendemain de mon retour, je trouvai le pauvre homme m'attendant dans l'avant-cour de notre maison. Il était venu me demander la permission de se rendre en pèlerinage, pour une grande fête, à une église catholique située à environ quatre lieues d'ici. Je lui dis que j'accordais volontiers cette permission, mais que j'étais obligé d'examiner d'abord, s'il savait encore ses prières. Le pauvre homme les répéta avec des signes de grande foi. Je lui demandai son nom catholique, « Petros », me répondit-il aussitôt. Après lui avoir donné quelques avis, je le laissai partir en lui demandant de prier pour moi, à l'église. Il était une heure de l'après-midi lorsqu'il me quitta. Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, un pauvre mendiant catholique, esclave des plus basses castes, qui se rendait aussi à cette église, trouva mon pauvre lépreux, étendu sur la route, à trois lieues de Cottayam, la face contre terre et respirant à peine. Aidé par ce charitable mendiant, le lépreux put gagner la hutte d'un pauvre esclave, dans une forêt voisine : mais à peine y fut-il parvenu, qu'il se coucha de lui-même sur la terre nue, et serrant de ses deux mains son saint scapulaire, et répétant trois fois les prières qu'il avait apprises, il rendit son âme à Dieu. »

A peine le pauvre lépreux était-il au ciel, qu'il obtint la grâce de la foi à une femme de Cottayam, comme lui, de la caste des Pulleyars ou infimes esclaves, atteinte également de la lèpre, mais à un degré très avancé ; elle n'a plus de mains, et ses pieds sont déjà à demi rongés par l'horrible maladie. Elle ne voulait d'abord absolument pas se faire baptiser, mais enfin, une petite médaille de Saint-Enfant-Jésus de Prague, et la mort soudaine du pauvre lépreux Petros, l'amenerent à se convertir. Elle fut baptisée sous le nom de Marie, le 28 janvier dernier (1898).

Ajoutons les lignes suivantes, tirées de la même lettre du zélé missionnaire.

Souvent nous devons renvoyer de pauvres catéchumènes, sans donner ni rosaire, ni image, ni scapulaire ! C'est que nous n'en avons plus à notre disposition. J'ai baptisé plus de cent personnes, auxquelles il m'a été impossible de donner ces pieux objets. Et combien d'anciens catholiques, désireux de porter ces signes de salut et de prérogatives célestes, viennent nous en demander, et nous sommes dans l'impossibilité de satisfaire leurs pieux désirs. Ici, par exemple, j'ai vingt-trois pauvres orphelins, auxquels je devrais donner, presque tous les mois, un scapulaire, car ils portent le scapulaire à découvert sur la poitrine, et comme votre Révérence le sait, ces petits garçons doivent toujours avoir quelque chose à rompre ou à briser. Je dois procurer en outre, de ces objets de piété à tous mes pauvres chrétiens, anciens et récents, les nouveaux convertis, etc., etc.

VARIÉTÉS

L'ASCENSION

I

Le vent faisait courir dans le feuillage pâle
Des oliviers un doux frisson ;
Et le saphir du ciel se nuageait d'opale
En s'abaissant vers l'horizon.

De la ville sortait lentement un cortège :
Et l'on distinguait au milieu
Un homme aux vêtements d'une blancheur de neige,
Et le front nimbé comme un Dieu.

C'était un Dieu, c'était Jésus, c'était lui-même ;
Quelle suave majesté !
Il allait, en faisant aux siens l'adieu suprême,
Rentrer dans son éternité.

Dans son divin langage il leur parlait du Père,
Et de l'Esprit consolateur,
De l'épreuve qui passe et du bonheur qu'espère
L'âme au sein de son Créateur.

Il leur disait : « Restez unis dans la prière,
» Ne vous séparez pas, sous peu
» Vous serez baptisés dans les flots de lumière,
» Par une effusion de feu.
» A l'Esprit qui viendra que nul ne se dérobe !
» Il fera de vous des géants :
» Vous serez mes témoins jusqu'aux confins du globe
» Et par delà les océans. »

Cependant le cortège arriva sur la cime
Au nom doux et mystérieux :
Jésus ne parlait plus, mais il était sublime,
Son œil interrogeait les cieux.

Il l'abaissa, tout plein de tendresse infinie,
Sur la troupe de ses amis,
« Attendez, leur dit-il, ô famille bénie,
» Celui que mon Père a promis. »

Puis il leva sur eux ses belles mains, percées
Des clous du Calvaire, et voyant
Leurs âmes à la sienne étroitement pressées,
Il les bénit en souriant.

Un vif éclat d'aurore éclairait son visage ;
Ses pieds se détachaient du sol,
Comme la blanche nef s'éloigne du rivage
Ou comme l'oiseau prend son vol.

Il monta lentement d'abord, il avait peine
 A s'éloigner des siens ;
 Et puis il dévora, comme à perte d'haleine,
 Les espaces aériens.
 Les Apôtres suivaient d'un long regard avide
 Leur divin Maître glorieux,
 Quand, dans les plis flottants d'un nuage splendide,
 Il s'évanouit à leurs yeux.

II

Que faites-vous, hommes de Galilée ?
 Votre âme s'est-elle envolée ?
 Anime-t-elle votre corps ?
 A tout le moins elle semble perdue
 Dans la lumineuse étendue
 Où vibrent de lointains accords.
 Que fixez-vous dans cet azur limpide
 Où votre regard intrépide
 S'abreuve d'un rayon vermeil ?
 Qui cherchez-vous à la voûte éthérée ?
 Est-ce quelque étoile égarée ?
 Est-ce quelque nouveau soleil ?

— Non ! Nous cherchons Jésus, notre bon Maître,
 Jésus qui vient de disparaître
 A nos regards émerveillés,
 Et nous fixons le point où dans l'espace
 Ont à nos yeux caché sa trace
 Les nuages ensoleillés.

— N'attendez pas, hommes de Galilée,
 Que de la coupole étoilée
 Vers vous il descende aujourd'hui.
 Du haut des cieux, c'est lui qui vous appelle
 Et qui dans la paix éternelle
 Veut vous grouper autour de lui.

L'une après l'autre elles iront vos âmes,
 Dans le séjour des pures flammes,
 Rejoindre Jésus votre amour.
 Il est allé vous préparer la place ;
 Attendez que ce monde passe
 Comme le rêve au point du jour.

Il reviendra comme Juge suprême :
 Alors, ô vous que son cœur aime
 Vous siégerez à ses côtés :
 Pour le moment, Apôtres de lumière,
 Allez et dans la terre entière
 Semez les célestes clartés.

III

Qui donc parlait ainsi? Deux personnages
Parés de vêtements tout blancs,
Avec de beaux et transparents visages
Avec des yeux étincelants.

D'où venaient-ils? D'escorter la victoire
De Jésus entrant dans le ciel
Et prenant place en son trône de gloire
A la droite de l'Eternel.

« En toute hâte, allez, anges fidèles,
» Leur avait dit le divin Roi :
» Allez là-bas porter de mes nouvelles
» A mes amis si loin de moi. »

FAITS DIVERS

Dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

GRACES OBTENUES

On me prie, mon révérend Père, de faire insérer dans les *Chronique du Carmel* les grâces suivantes, obtenues par le saint Enfant Jésus de Prague :

Un jeune homme remercie le saint Enfant Jésus de Prague de lui avoir fait passer un bon examen.

Une personne remercie le saint Enfant Jésus de Prague, de l'avoir guérie après bien des neuvaines et bien des messes célébrées en son honneur, d'un eczéma qui résistait à tous les remèdes ; sa reconnaissance sera éternelle envers le divin petit Roi.

Mon très révérend Père,

Une personne me charge de prier votre Révérence de demander aux abonnés du *Carmel* et de la petite revue, de louer et de rendre grâce avec elle, au divin Enfant Jésus de Prague, pour plusieurs faveurs reçues, de solliciter des prières pour la conversion de deux vieillards obstinés et trois autres conversions.

Notre communauté se fait un devoir bien doux de remercier hautement le saint Enfant Jésus de Prague pour beaucoup de faveurs reçues, entre autres, d'avoir daigné exaucer les ardentes prières que nous lui avons adressées afin que nous puissions nous mettre définitivement en clôture.

Il y avait de grands obstacles pour cela ; ces obstacles, celui qui peut tout et qui fait la volonté de ceux qui le craignent, les a tous renversés.

Nous bénissons et remercions de grand cœur ce divin petit Roi et demandons aux abonnés de le bénir et de lui rendre grâce avec nous.

On recommande encore à la charité des mêmes abonnés l'avenir d'un jeune homme pour lequel on voudrait trouver une situation convenable, un jeune ménage et leurs enfants, la paix et l'union dans deux familles, une réconciliation et plusieurs autres intentions.

*
* *

Traité du scapulaire de N.-D. du Mont Carmel.

VERTU DU SCAPULAIRE

Le 28 juillet de l'année 1864, à Quissac, canton de Livernon, le feu prit à trois meules de divers grains appartenant à un propriétaire nommé Murat. L'incendie se développa avec une telle rapidité que les secours, appelés par le tocsin, furent bientôt jugés inutiles. Tout à coup la pensée vint à quelques personnes d'implorer la protection de la sainte Vierge et de jeter un scapulaire dans les flammes. Après un instant d'hésitation, une des religieuses institutrices de la localité offre celui qu'elle portait. Aussitôt un des assistants, peu crédule du reste, le lance au moyen d'une longue perche, à l'endroit où le feu paraissait le plus violent. Il ne doutait pas, comme il l'a avoué depuis, que les deux petits morceaux d'étoffe, avec les liens qui les unissaient, ne fussent consumés en un moment. Ce fut le contraire qui arriva pour la gloire de la Mère de Dieu. Le feu, il est vrai, ne s'éteignit pas immédiatement, mais on regarda comme extraordinaire qu'il se fût ralenti, et que l'on eût pu sauver une grande partie des meules enflammées. On fut encore bien plus étonné que l'incendie n'eût pas atteint la maison du propriétaire, et surtout la grange, qui était couverte de chaume et recevait continuellement une pluie d'étincelles. Enfin, on remarqua comme un miracle indubitable que le scapulaire eût été retiré du milieu des cendres intact et sans la moindre trace de brûlure, imprégné seulement d'une forte odeur de paille brûlée. Je l'ai vu moi-même et j'ai pu me convaincre de l'exactitude de ce que plusieurs témoins oculaires m'avaient raconté.

Ces faits ont puissamment contribué à réveiller la foi parmi les habitants de Quissac et dans les paroisses voisines. La dévotion à la sainte Vierge a surtout beaucoup augmenté, et il y a peu de personnes qui ne se soient empressées de se faire recevoir de la Confrérie du scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel.

Du reste, les événements de ce genre ne sont peut-être pas aussi rares qu'on pourrait le supposer.

Il n'y a pas encore un an que je donnais une retraite de préparation à la fête de Noël, dans la paroisse de Bousquet, près Cahors. Les hommes aussi bien que les femmes mirent la plus louable ardeur à se faire recevoir du Saint-Scapulaire. Cet empressement venait en partie de ce qu'un habitant de la localité, ancien soldat, raconta en ma présence, et devant une assistance nombreuse, qu'étant en garnison à Orléans, il avait été témoin d'un fait semblable à celui de Quissac. Il prit lui-même le saint habit, et par ses paroles et par son exemple, il engagea un grand nombre de personnes à le recevoir.

Sans vouloir attribuer aux faits que je raconte une importance exagérée, n'est-il pas permis de les regarder comme des témoignages frappants de la prédilection de la sainte Vierge pour sa Confrérie du Scapulaire? Sans doute, les miracles de bonté et de puissance opérés par la Mère de Dieu se produisent le plus souvent en secret, dans les âmes qu'elle protège et qu'elle sauve; mais quelquefois aussi elle se plaît à donner ouvertement des marques de sa protection à ceux qui ont mis de l'empressement à mériter ses faveurs. On ne peut douter que le Saint Scapulaire porté dévotement ne soit un des moyens les plus faciles et les plus sûrs d'attirer sur nous ses regards, et de lui faire répandre dans l'occasion avec abondance, les trésors de sa miséricorde et de sa tendresse.

Propagateur de Saint Joseph.

*
* *

Trait de la protection de saint Joseph.

UNE MÈRE CONSOLÉE PAR SAINT JOSEPH

Mon Révérend Père,

Fondatrice de l'association du culte de saint Joseph dans la ville que j'habite; abonnée à votre excellent Propagateur, vous devinez la confiance que j'ai vouée à ce grand saint. Sainte Thérèse et l'expérience me montrent qu'on ne s'adresse jamais en vain à lui. Une nouvelle preuve vient de m'en être donnée; et c'est sous l'impression de mon bonheur, que je viens vous la révéler.

Mon fils aîné (sorti noblement de la première Ecole de France) devait, après un an d'absence (un an si long pour une mère), venir passer un court congé sous le toit de famille! Tous nos cœurs se réjouissaient, mais voilà qu'un orage se forme et éclate; mon mari devient furieux, et cela, uniquement parce qu'il vient d'apprendre que son fils a omis de solder une minime note chez un carrossier; il prend la plume, et dit au jeune lieutenant (en termes très durs) que la porte lui sera fermée; or ce père est très pieux et très chatouilleux sur le point d'honneur; d'un autre côté le jeune homme auquel il adresse ses menaces est une tête ardente de vingt-trois ans; le rang que nous occupons ne permet pas l'incognito; la ville, les châteaux voisins, tous les amis savaient que le jeune officier devait arriver; qu'allait-on penser de cette absence? Croire peut-être à un grave délit, lorsqu'il n'y avait qu'une petite étourderie! Mon confesseur essaie de démontrer à mon mari que les conséquences peuvent devenir funestes pour son fils; il échoue: son propre confesseur veut le calmer, il ne réussit pas; et tous les deux de me répéter: « Il n'y a rien à faire. »

J'appelle ma fille, pieuse enfant de dix-neuf ans, et je lui dis: « Ne parlons de notre peine qu'à notre bon saint Joseph; c'est aujourd'hui mercredi, commençons une neuvaine en son honneur; » le mercredi suivant (2 novembre), notre supplique était exaucée; le courroux paternel s'apaisait et le jeune homme recevait la permission tant désirée.

Mes engagements envers le grand saint sont remplis. Je lui avais promis un cierge;

il brûlait ce matin pendant la messe : je lui avais promis de vous écrire, vous avez ma lettre : donnez-lui telle publicité que vous voudrez, pour la gloire du saint que nous honorons ensemble.

ÉCHOS DE PARTOUT

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Laval du lundi 12 février dernier (*Suite*).

Monastère du Carmel.

Tout autour, sur un fond légèrement teinté de bleu, les murs sont semés de lys et de roses. Au-dessous, de riches lambris en chêne, aux coupes savantes et finement traitées, aux sculptures fouillées, aux panneaux réguliers, reproduisent, en les alternant, tantôt le lys largement ouvert sur sa tige rigide au-dessus de ses feuilles symétriquement disposées, tantôt les roses aux pétales effeuillées, aux attaches légères, retenues sur leurs tiges capricieuses, au milieu de leurs feuillages et de leurs boutons.

Au centre de l'oratoire, en face de la porte d'entrée, on a placé le trône de la *Santissima Bambina*. C'est une sorte d'autel en bois sculpté composé de deux parties. C'est d'abord le soubassement élevé sur un socle formant ocre, et orné à sa partie antérieure de deux Anges qui soutiennent une couronne de roses, au centre de laquelle apparaît un lys. Au-dessus, le berceau, orné aux angles de délicieuses petites têtes d'Anges, est disposé de façon à recevoir la statue de la *Santissima Bambina*.

Enfin d'un baldaquin également en bois sculpté, tombent, de chaque côté du trône, de magnifiques tentures de velours et de soie, semées sur l'azur de leurs plis de lys et de roses, brodées avec le plus grand art et le meilleur goût. Deux anges, l'un à droite, l'autre à gauche relèvent les tentures d'un geste plein de grâce et de naturel. Ils semblent avoir été placés là pour protéger le repos de la Vierge Enfant.

Oh ! quelle est belle cette statue de la *Santissima Bambina* ! Je ne connais rien d'attendrissant comme cette image ! On croirait vraiment que la reine des Anges lui a communiqué quelque chose de son immatérielle beauté. L'ovale si pur de son visage s'encadre dans les enroulements d'une dentelle de grand prix ; ses yeux ont la transparence de la vie, on cherche un sourire dans son regard plus encore que sur ses lèvres ; sa petite bouche s'entrouvre comme une fleur des jardins éternels ; tous ses traits s'harmonisent divinement.

Combien heureuses ont dû être les mains qui ont revêtu la sainte Enfant des langes précieux, des fines dentelles ; qui l'ont enserrée dans les bandelettes d'or ; qui ont attaché à son cou ces riches colliers de perles, et semé sa robe de diamants et de pierres précieuses !

Pour mettre la sainte Image à l'abri d'une piété trop empressée et quelque peu indiscrette, une balustrade en bois sculpté a été établie à quelque distance du trône. Cette balustrade, loin de nuire à l'ensemble, est elle-même une véritable œuvre d'art.

Elle a d'ailleurs été conçue et exécutée, jusque dans ses moindres détails, avec le sens le plus artistique et le soin le plus scrupuleux. Grâce à une nouvelle et ingénieuse disposition, des lampes pourront être placées sur les deux angles, formant colonnettes, de la petite balustrade.

Il n'est pas jusqu'à la porte d'entrée qui n'ait été l'objet d'une étude particulière. Elle comprend deux parties : le bas reproduit trois panneaux Renaissance ; le haut a été divisé en trois baies séparées par des meneaux sculptés.

Les verrières qui garnissent les baies représentent la très sainte Vierge entourée de saint Joachim et de sainte Anne, et complètent l'ornementation de ce merveilleux et si pieux sanctuaire.

Choisi et inspiré par celle qui dote le Carmel de ce nouveau trésor, l'artiste qui a exécuté ce chef-d'œuvre honore son art, mérite la louange des hommes, et, ce qui vaut mieux, les bénédictions de la Reine des Anges.

Il faudrait nous étendre longuement ici si nous voulions rappeler combien d'âmes saintes, à diverses époques, se sont empressées d'offrir leurs tendres hommages à Marie-Enfant. Les Souverains-Pontifes se sont plu à favoriser cette dévotion en enrichissant d'indulgences les prières composées en l'honneur de la petite Madone.

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII lui-même a daigné témoigner en plusieurs circonstances de sa dévotion personnelle envers la Vierge Enfant.

Récemment encore, il recevait avec une satisfaction marquée la magnifique statue de la *Santissima Bambina* que Monseigneur l'Evêque de Laval lui a offerte lors de son voyage à Rome. N'a-t-il pas voulu caresser de ses mains augustes la sainte image et lui assigner une place d'honneur dans l'oratoire où le saint Pontife, agenouillé et priant, reçoit les communications de l'Esprit de Dieu. Pour témoigner publiquement de sa confiance et de ses hommages, Sa Sainteté daignait, le 2 décembre 1897, accorder des indulgences précieuses à la Confrérie de la *Santissima Bambina* qui sera érigée jeudi 17 février au monastère du Carmel.

Monseigneur l'Evêque de Laval se réserve l'honneur de faire en personne cette érection solennelle, de présider les saintes fonctions qui s'accompliront au Carmel et d'installer la statue de la très sainte Vierge Enfant dans le sanctuaire où elle recevra désormais, chaque jour et à toute heure, les hommages de notre foi et de notre amour.

*
* *

Voici maintenant le programme qui sera suivi à la chapelle des Carmélites, le jeudi 17 février, pour l'inauguration solennelle de la confrérie de la très sainte Vierge Marie Enfant, « *Maria Santissima Bambina* », et pour la bénédiction de l'oratoire élevé en son honneur :

A huit heures, messe célébrée par Monseigneur. — Allocution par Sa Grandeur. — Après la messe, Monseigneur bénira les médailles destinées aux associées. Des chants seront exécutés pendant la messe.

Les pèlerinages des divers pensionnats de la ville se succéderont pour vénérer la statue de la très sainte Vierge Marie Enfant, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures et demie de de l'après-midi.

Egalement, de dix heures à trois heures et demie, les personnes désirant faire partie de la confrérie en l'honneur de la très sainte Vierge Marie Enfant, sont priées de venir se faire inscrire au Carmel.

On est invité à entrer par la cour de la chapelle.

Le directeur de la confrérie distribuera les médailles décoratives aux nouveaux associés, et recevra de chacun d'eux la modeste offrande requise par les statuts.

Les enfants de tous âges sont spécialement conviés à s'enrôler dans la petite association ou « cour d'honneur de la Vierge Enfant ». Pour les enfants pauvres, l'offrande est facultative.

On trouvera au Carmel les règlements ou statuts de la confrérie.

A trois heures et demie, sermon donné par M. le chanoine Dissard.

Après le sermon, consécration solennelle des associés à la *Santissima Bambina*. Monseigneur se consacrera publiquement, lui et son diocèse, à la très sainte Vierge Enfant. Puis suivront la consécration des grandes personnes et celle des enfants.

Ensuite, salut en musique, sous la présidence de Monseigneur l'Évêque.

Les chants seront exécutés par les élèves du Grand-Séminaire et la Maîtrise de la Cathédrale.

Après la bénédiction du Très Saint-Sacrement, on portera processionnellement la statue de Marie au berceau « *Maria Santissima Bambina* » à l'oratoire élevé en son honneur.

Pendant le trajet, les enfants chanteront un cantique de circonstance.

Bénédiction de l'oratoire par Monseigneur.

*
* *

Berlin. — Le parterre du Carmel compte de bien belles fleurs généralement ignorées. Comme l'humble violette elles aiment à se cacher aux regards des hommes ; mais leur parfum finit par les trahir, et c'est ainsi que je viens de découvrir une de ces fleurs fraîchement éclos dans la capitale de l'Allemagne. Il s'agit des *Carmélites servantes du Divin Cœur* : Carmélites, parce qu'elles suivent la Règle et les Constitutions du Carmel, pour autant que le comporte leur genre de vie ; servantes du Divin Cœur, parce qu'elles se vouent tout spécialement à des œuvres de charité et de zèle.

Voici leur histoire. En 1891, une pieuse et vaillante personne, M^{lle} Maria Tauscher, émue de la misère qui règne dans certains quartiers des grandes villes, résolut de se dévouer entièrement au bien-être des pauvres. Pour tout capital elle possédait... une confiance absolue en la divine Providence : ce qui lui parut suffisant pour fonder au nord de Berlin un asile, sous le patronage de Saint Joseph, où seraient recueillis les enfants miséreux, les enfants malheureux et les abandonnés. Là, ces enfants trouveraient une demeure stable, des soins attentifs, et une affection vraiment maternelle. L'asile Saint-Joseph a recueilli jusqu'aujourd'hui, et il éduque 200 de ces enfants. De plus, il accorde une généreuse hospitalité à la gent écolière qui, aux heures libres, vient y prendre ses innocents ebats ; il garde aussi fidèlement les enfants de moins de six ans, que la nécessité sépare momentanément de leurs mères. Inutile de faire obser-

ver que la préférence est toujours accordée aux plus nécessiteux. La nouvelle Congrégation, outre la maison-mère, compte déjà sept succursales en diverses régions. Assurément pour soixante religieuses réparties en huit maisons, voilà bien de l'occupation. Mais ces travaux ne suffisent point à leur zèle. Vraies Carmélites, et dignes servantes du Divin Cœur, elles ont encore entrepris une œuvre tout apostolique : elles recherchent les enfants non baptisés pour les porter elles-mêmes au baptême ; elles visitent les pauvres et les malades indifférents pour les exhorter à s'approcher des Sacrements et à mener une vie chrétienne ; elles s'efforcent d'amener ceux qui se sont contentés des formalités civiles, à faire bénir leur union par l'église.

Certes, c'est au prix de bien des sacrifices, de bien des dévouements que ces œuvres de miséricorde s'accomplissent ; mais le « capital » de ces vaillantes Sœurs, je veux dire leur confiance en la divine Providence ne diminuant pas et même augmentant avec les nécessités, elles ont su jusqu'aujourd'hui vaincre la misère et les difficultés. Au reste, les encouragements les plus précieux ne leur manquent pas. Lors de son récent voyage à Rome, la vaillante fondatrice exposa son plan à N. T. R. P. Général qui l'approuva hautement et qui donna d'utiles conseils. Et dans une audience qu'elle reçut de S. Em. le Cardinal Parochi, Vicaire de Sa Sainteté, et protecteur de notre Ordre, la fondatrice eut la consolation de recevoir les plus chaudes félicitations et les plus vifs encouragements, encouragements que Son Eminence renouvela dans une lettre très bienveillante du 28 décembre 1897. Daigne le Cœur de Jésus bénir ses Servantes ! Daigne N. M. Sainte Thérèse parfaire cette vigne que sa droite a plantée !

Stimmen Von Berge Carmel.

*
* *

Triduum en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse célébré au Carmel d'Aire-sur-l'Adour (Landes).

Les 22, 23 et 24 mars dernier, le Carmel d'Aire-sur-l'Adour célébrait son Triduum en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse.

Ces fêtes ont attiré chaque jour un nombre considérable de fidèles. Le concours commençait dès le matin ; on assistait aux messes, on communiait. Il continuait après, amenant au pied du Saint-Sacrement exposé, des séries successives d'adorateurs. A quatre heures enfin, pour les Vêpres, la vaste chapelle était comble.

Rien n'avait été négligé, d'ailleurs, pour donner à ces fêtes tout l'éclat désirable. A l'extérieur, les portes largement ouvertes et des décorations de verdure annonçaient aux passants que des cérémonies inaccoutumées se célébraient. A l'intérieur, en suivant les lignes de l'édifice, l'œil était arrêté des deux côtés, par des faisceaux d'oriflammes, des écussons, des bannières flottantes relatant dans des inscriptions les vertus et les mérites de la Bienheureuse Jeanne. A la voûte, nouées de distance en distance, des guirlandes multicolores, retombant, puis raménées aux parois, dessinaient une suite d'arcs gracieux qui aboutissaient à l'entrée du sanctuaire à l'écusson de Léon XIII, à qui sont dus les honneurs dont la Bienheureuse est entourée. Sur une draperie marron-carmélite, une légère gaze blanche, semée de javelles d'or, qui adoucissait les

tons sans altérer les teintes, formait aux murs du sanctuaire un gracieux revêtement. Autour de l'autel se dressait, svelte et dégagée, sur de vaporeux piliers roses parsemés de lis immaculés, une triple arcature d'or disposée en hémicycle. Et sous ce dôme, l'héroïne du jour, sainte Jeanne de Toulouse apparaissait rayonnante, dans une belle peinture à l'huile, de grandeur naturelle. Elle était vraiment suave cette gracieuse vierge, armée du lis et de la croix, aux traits empreints de la paix du ciel, se dégageant des images comme une apparition. L'autel lui-même, avec son fond de marbre blanc et ses décors dorés qu'une profusion de lumière rendait étincelant, semblait devenu un nouveau Thabor.

Les trois jours, le Petit Séminaire servait à l'autel pour la Grand' Messe et les Vêpres. Le premier et le dernier jour, il envoyait sa chorale dont on ne se lasse jamais d'entendre les accents harmonieux et si pénétrés ! Le second jour, un groupe de chanteuses d'élite venues de la ville et de la région tenaient à honneur de déposer leurs chants aux pieds de la Bienheureuse. Deux cantates composées pour la circonstance ont été fort goûtées. Un charme pur et céleste s'attachait au chant des Motets et à cette belle musique couronnée, ce second jour, par le *Super flumina* de Gounod, exécuté avec une âme et une perfection vraiment remarquables.

M. le Vicaire Général Porte présidait les cérémonies, en l'absence de Mgr l'Évêque en tournée pastorale.

L'éloquence ne pouvait manquer de payer son tribut.

Le premier jour, le R. P. Raphaël, prieur des Carmes de Bagnères de Bigorre, a entretenu, d'une manière édifiante et pratique, son nombreux auditoire, des principales vertus pratiquées par la Bienheureuse Jeanne de Toulouse. Sur ce texte *Mirabilis Deus in sanctis suis*, le Révérend Père a montré Jeanne répondant au droit de Dieu sur ses créatures par :

- 1° L'immolation de la virginité ;
- 2° La vie de prière ;
- 3° Le zèle pour le salut des âmes.

Les principaux moyens dont se servit cette fille spirituelle de Saint Simon Stock, pour ramener les âmes à Dieu dans ces temps troublés, furent les armes propres à l'Ordre du Carmel, entr'autres la diffusion du saint Scapulaire dont sainte Jeanne fonda la Confrérie à Toulouse.

C'est l'histoire de la sainte que M. le chanoine Dasquet développe le second jour. *Omnia consummationis vidi finem ; latum mandatum tuum nimis*, s'écrie l'orateur avec le Psalmiste. Après un fort beau coup d'œil sur le xiii^e siècle et ses gloires, servant comme de cadre à la Bienheureuse Jeanne, M. le Chanoine fait faire à son auditoire connaissance avec la sainte. Il la montre avant et après sa profession et rend un hommage particulier à son héroïsme. En effet, la première de son sexe en Europe, sainte Jeanne embrassa les austérités de la vie du Carmel, préludant ainsi à tant de grandes et saintes âmes qui devaient honorer ce saint Ordre, spécialement sainte Thérèse de Jésus et sa Réforme.

C'est encore l'histoire de la Bienheureuse que le R. P. Marie Amand, des Carmes

déchaussés, déroule sous les yeux le troisième jour; mais cette répétition ne fatigue pas l'assistance à cause de l'aspect nouveau sous lequel le sujet est présenté. Tout passe; Dieu seul est grand! Dieu seul reste debout avec son Eglise et ses saints. Les illustres selon le monde du XIII^e siècle ont passé! Seule, la phalange des élus de Dieu reste debout. C'est saint Dominique..., c'est saint François d'Assise..., c'est saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin..., etc., c'est encore la Bienheureuse Jeanne de Toulouse... *Gloria magna est sequi Dominum; longitudo enim dierum assumetur ab eo*. Alors que les comtes de Toulouse traîtres à l'Eglise, livrés aux plus honteuses passions périssent misérablement, Jeanne seule reste debout, glorieuse et immortelle, parce qu'elle s'est vouée au Seigneur... Cette gloire et cette survivance, sainte Jeanne les a dues surtout :

1^o A sa pureté;

2^o A son amour pour la Vierge Marie.

Enfin sainte Jeanne a été glorifiée :

Au regard de son siècle, par les honneurs qui lui furent rendus dès les premiers temps jusqu'à la Révolution;

Au regard de sa famille, par le contraste qui existe entre la destinée des comtes de Toulouse et la sienne;

Aujourd'hui encore, par le rétablissement de son culte, grâce à la merveilleuse découverte de ses reliques en 1891.

Le discours du R. P. Marie Amand abondait en détails historiques particuliers à la sainte, aux hommes de son époque, fort intéressants surtout pour notre Midi. Rien n'a été oublié, pas même la présence à l'entrée des Carmes à Toulouse (1264) de Sainte Quitterie et d'un évêque d'Aire, Raymond de Saint-Martin, que l'orateur a gracieusement signalée.

L'insigne relique de sainte Jeanne que le Carmel d'Aire a le bonheur de posséder était exposée pendant le Triduum sur un trône, à l'entrée du sanctuaire, entouré de lis et de lumières. Tous les soirs, la cérémonie se clôturait par le baisement de la sainte relique. On a beaucoup remarqué l'affluence et l'empressement de la foule à venir rendre à la Bienheureuse ce témoignage d'amour et de vénération.

Daigne sainte Jeanne récompenser ce peuple dévot à son culte par d'abondantes bénédictions, et intercéder pour sa famille religieuse!

BIBLIOGRAPHIE

De l'inquiétude du cœur, Réflexions et pensées par le R. P. SERNIN-MARIE DE SAINT-ANDRÉ, carme déchaussé. Paris, Couvent des Carmes, rue de la Pompe, 53 (Passy). In-12 de x-262 pages. Prix : 3 francs.

Le cœur humain est naturellement inquiet. Saint Augustin en donne la raison dans ce cri célèbre : « *Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet* »

jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Il a beau chercher le bonheur dans les affaires, le bruit ou la volupté; aucune ivresse ne le trompe longtemps.

Je ne puis; malgré moi l'Infini me tourmente !

Il ne peut s'empêcher d'entrevoir Dieu et d'être attiré vers lui par une impulsion irrésistible.

C'est de cette *inquiétude du cœur*, chez nos contemporains surtout, que nous parle le R. P. Sernin-Marie de Saint-André, dans un volume posthume de *Réflexions et de Pensées*. Les tragiques grecs, Plutarque, Cicéron, Dante, Montaigne, Pascal, la Rochefoucault, la Bruyère, Vauvenargues, Joubert sont ses maîtres favoris; il fait passer l'essence de leurs écrits dans son livre, mais en la purifiant de tout scepticisme, de tout pessimisme et de cette amertume qui accompagne la constatation de nos misères lorsqu'on n'y joint pas l'indication des remèdes.

En même temps, et encore plus que les œuvres des grands moralistes, le pieux auteur, théologien et philosophe, a médité les Saintes Ecritures; il a observé avec franchise et avec perspicacité son propre cœur et le cœur de ceux qui avaient recours à ses lumières, à son expérience et à sa charité. C'est ce qui fait sa supériorité. Son livre n'est pas flatteur; mais ce n'est point le jeu d'un misanthrope, d'un satirique ou d'un artiste. S'il promène la lampe à travers les recoins de l'âme, de la société, de la politique, de la littérature et de l'Eglise même, s'il renverse des idoles, s'il trace ça et là des esquisses pleines de finesse et d'humour, c'est d'une main respectueuse et amie. Lorsqu'il enfonce le fer au milieu des plaies humiliantes et secrètes, on devine à la pointe cette goutte de baume qui peut guérir.

Le style du R. P. Sernin-Marie de Saint-André n'a pas la concision savante des *Maximes* ou des *Caractères*, la profondeur sombre des *Pensées*, l'originalité pittoresque des *Essais*; mais il est transparent, pur et harmonieux. C'est une tiède lumière de printemps qui pénètre l'âme, y remue la sève généreuse et y fait fleurir le germe de vertu et de beauté. Il fait mieux qu'éblouir et charmer; il console, il encourage, il instruit et il améliore les lecteurs de bonne volonté. Citons ce court extrait :

« Née du péché, épousée par l'homme-Dieu qui lui a ainsi communiqué une grandeur et une efficacité incomparable, la douleur, d'après l'enseignement chrétien, est essentiellement, par une participation des mérites de la grande Victime, une expiation qui élève et purifie, une dette payée avec profit pour le temps et surtout pour l'éternité. C'est cela qu'il faudrait apprendre de nouveau à la société pour la relever de ses décadences politiques et morales, et la guérir des haines qui la déchirent : la Croix ! la nécessité et les mérites de l'expiation ! La Croix brille toujours sur le monde; elle est debout, symbole auguste de notre salut; mais combien elle s'efface de nos cœurs ! Chez la plupart des chrétiens il y a des pratiques extérieures; le sérieux, le fond manque. Les habitudes de la vie quotidienne, les rapports entre époux, l'éducation des enfants, ne sont plus marqués au coin de l'austérité chrétienne. Aussi, aux heures tristes, quand l'épreuve fond sur le cœur, quelle faiblesse ! Quelle lâcheté ! Quant aux âmes qui ont perdu la foi, quant à ces pauvres travailleurs dont on a éteint les croyances et qui ne connaissent plus de la vie que ce qu'elle a de plus pesant et de plus grossier, qu'en dire ? Sisyphe roule son rocher sans arrêt, sans secours, sans espérance ! Lorsqu'il se sent trop las, il en appelle au revolver ou au réchaud ; il se tue !

» Il y a un art de souffrir connu seulement du vrai chrétien : le mettre en pratique est chose difficile. Savoir souffrir ! Oh oui, science rare faite de force d'âme et d'espérance céleste ! Combien dans leur malheur ne savent pas être malheureux ! Combien, trop pleins de leur moi souffrant, par leurs plaintes ou leur contenance, « prostituent en quelque sorte leur malheur aux passants ! » Leur douleur ressemble à la douleur païenne que nous avons dépeinte; elle paralyse leur volonté ou la jette hors d'elle-

même: elle est verbeuse, révoltée; on dirait une sorte d'énergumène qui dans sa folie heurte tout, les exigences de la raison et les lois de la divinité.

» C'est dans la vie des saints qu'il faut chercher le spectacle si réconfortant et si instructif de la douleur noblement supportée. Rien ne dépasse la beauté de ce spectacle. Le saint, en effet, ne se contente pas d'endurer patiemment la douleur: il la chérit comme une amie; il la considère comme le bienfait céleste désirable entre tous, et il nous est donné, grâce à lui, de voir, d'admirer ce fait étrange: le Thabor déserté et le Calvaire pris d'assaut! »

*
* *

Pèlerinage à Jérusalem avec arrêt en Égypte. — Un pèlerinage français partira pour Jérusalem au commencement de septembre.

Les Pèlerins s'arrêteront quelques jours en Égypte où ils iront visiter Le Caire, Matarieh et les Pyramides. — Ils visiteront aussi la Galilée, le Carmel, Nazareth, le Tabor, Tibériade, Cana, etc. — Retour à la fin de septembre.

Prix du voyage: 1^{re} classe, 916 fr.; 2^e classe, 740 fr.; 3^e classe, 492 fr.

L'arrêt en Égypte est facultatif et sera compté 70 fr. en plus. — Ces prix comprennent tous les frais de transport sur mer et sur terre, en chemin de fer, en voiture, à cheval, ainsi que la nourriture et le logement, de Marseille à Marseille.

Pour tous renseignements, prière de s'adresser, sans retard, à *M. le Secrétaire du Pèlerinage à Jérusalem*, 25, rue Humboldt, à Paris. On peut aussi demander des programmes à *M. Poupin*, 79, rue de Rennes, à Paris.

(On peut se faire représenter aux Saints Lieux, en offrant, en tout ou en partie, un billet pour un pèlerin pauvre.)

CALENDRIER

—
avec intentions de prières.

MOIS DE MARIE

Patronne du mois. — **La Très Sainte Vierge.**

Vertu „ — **La Foi.**

Une indulgence de 300 jours pour chaque jour du mois et une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires, sont accordées aux fidèles qui consacreront le mois de mai en l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie.

1. **Dimanche.** Troisième après Pâques. — Fête du Patronage de S. Joseph, Protecteur et Patron de notre Ordre. Première classe avec Octave. — *Indulgence plénière pouvant se gagner un des huit jours suivants.* — Intention: *Une grande dévotion à S. Joseph pour tous les membres de notre Ordre, spécialement pour ceux de la province de Brabant, dont S. Joseph est le titulaire.*
2. **Lundi.** — S. Athanase. = *Le succès de la célébration du mois de Marie.*
3. **Mardi.** — Invention de la Sainte-Croix. — *Indulgence plénière.* = *L'intelligence et l'amour de la Croix.*

4. **Mercredi.** — S^{te} Monique. = *Les mères chrétiennes, surtout celles qui ont à pleurer sur les désordres d'un de leurs enfants.*
5. **Jeudi.** — S. Ange, Martyr, de l'Ordre. = *Indulgence plénière.* = *Tout l'Ordre du Carmel.*
6. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré Cœur de Jésus.* — S. Jean devant la Porte Latine. = *L'extension de la dévotion au Sacré-Cœur.*
7. **Samedi.** — S. Stanislas, Martyr. = *Une foi ferme et héroïque pour tous les abonnés aux Chroniques.*
8. **Dimanche.** Quatrième après Pâques. — Octave du Patronage de S. Joseph. = *Sa Sainteté le Pape Léon XIII.*
9. **Lundi.** — S. Grégoire de Nazianze, Evêque et Docteur de l'Eglise. = *Tous nos jeunes religieux, étudiants en théologie.*
10. **Mardi.** — S. Antonin. = *Notre Mère la Sainte Église.*
11. **Mercredi.** — Le B. Aloïse Rabata, de l'Ordre. = *Plusieurs familles désolées.*
12. **Jeudi.** — Octave de S. Ange. = *Les âmes du Purgatoire.*
13. **Vendredi.** — S. Pie V. = *Les malades, plusieurs entre autres spécialement recommandées à nos prières.*
14. **Samedi.** — S. Nérée et ses Compagnons. = *Les missions des Carmes déchaussés.*
15. **Dimanche.** Cinquième après Pâques. — Du Dimanche. = *Les intentions de Notre Mère la Sainte Église dans la célébration des jours des Rogations.*
16. **Lundi.** — S. Simon Stock, de l'Ordre. = *Indulgence plénière.* = *Le zèle chez tous les Carmes pour remplir la mission qui leur est confiée par la Sainte-Vierge, de répandre la dévotion au Saint Scapulaire.*
17. **Mardi.** — S. Paschal Baylon, Protecteur de toutes les œuvres ecclésiastiques. = *Une grande piété envers le Très Saint Sacrement.*
18. **Mercredi.** — S. Venance, Martyr. = *Nos Supérieurs généraux.*
19. **Jeudi.** — **FÊTE DE L'ASCENSION.** = *L'amour et le désir du Ciel.*
20. **Vendredi.** — S. Bernardin de Sienna. = *Les âmes tentées et affligées.*
21. **Samedi.** — Translation de notre Père S. Jean de la Croix. = *Les Carmes et les Carmélites déchaussés.*
22. **Dimanche.** — Pendant l'Octave de l'Ascension. — S. Jean Népomucène. = *S. E. le Cardinal Gotti et ses travaux.*
23. **Lundi.** — Octave de S. Simon Stock. = *Tous ceux qui portent le Saint Scapulaire.*
24. **Mardi.** — Fête de Notre-Dame Auxiliatrice. = *Tous ceux qui recourent à la Très Sainte Vierge et leurs intentions.*
25. **Mercredi.** — S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi, de l'Ordre. = *Les Carmélites.*
26. **Jeudi.** — Octave de l'Ascension. = *Nos noviciats.*
27. **Vendredi.** — S. Grégoire VII. = *Les œuvres sociales.*
28. **Samedi.** — Veille de la Pentecôte. = *Le désir de recevoir l'Esprit-Saint.*
29. **Dimanche.** — **PENTECOTE.** = *Fidélité aux inspirations de l'Esprit-Saint.*
30. **Lundi.** — De l'Octave. = *La conversion des pécheurs.*
31. **Mardi.** = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus durant le mois de Marie.*

On recommande aux prières :

Sœur Jeanne Euphrasie de Saint-Stanislas, Carmélite, décédée au Carmel d'Aïre-sur-l'Adour (France).

DÉCRET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

Indes Orientales.

Indiarum Orientalium. Beatificationis seu Declarationis Martyrii, V. V. Servorum Dei P. Dionysii a Nativitate et Fr. Redempti a Cruce, Ordinis Carmelitarum Excalceatorum.

Quum in causa Venerabilium Servorum Dei P. Dionysii a Nativitate et F. Redempti a Cruce, Ordinis Carmelitarum Excalceatorum Rescripto Sacrorum Rituum Congregationis, diei 7 Maji 1895, paritum fuerit, instante Rmo. P. Dionysio a S. Teresia, Postulatore generali ejusdem Ordinis, Emūs et Rmūs Dñs Cardinalis Lucidus Maria Parocchi Episcopus Portuensis et Sanctæ Rufinæ et hujusce causa Relator in Ordinariis Particularibus Comitibus, subsignata die ad Vaticanum habitis et juxta decretum datum 14 Martii hoc vertente anno constitutis, sequens dubium discutendum proposuit " An constet de Validitate Processuum tam Apostolica quam Ordinaria Auctoritate Constructorum : Testes sint rite ac recte examinati, et jura producta legitime compulsata in casu et ad effectum de

Béatification ou déclaration du Martyre des Vénérables Serviteurs de Dieu, Père Denis de la Nativité et Frère Rédempt de la Croix de l'Ordre des Carmes déchaussés.

Comme dans la Cause des véritables serviteurs de Dieu le P. Denis de la Nativité et le F. Rédempt de la Croix il a été obéi au rescrit, daté du 7 mai 1895, de la Congrégation des saints rites, sur les instances du très révérend Père Denis de Sainte Thérèse, Postulateur général dudit Ordre, l'éminentissime et révérendissime cardinal Lucide Maria Parocchi évêque de Porto et de S^{te} Rufine rapporteur de cette Cause, a, dans les séances ordinaires et particulières tenues au Vatican au jour marqué plus bas et conformément au décret donné le 14 mars de l'année courante, proposé la discussion du doute suivant : Est-ce qu'il conste de la validité des procès instruits de par l'autorité apostolique et de celle des ordinaires ; Les témoins ont-ils été dûment et soigneusement examinés, les titres produits

quo agitur? Et Sacra Rituum Congregatio Particularis, omnibus mature perpensis auditoque voce et scripto R. P. D. Joanne Baptista Lugari Sanctæ Fidei Promotore, rescribendum censuit; *Affirmative* seu *constare*, sed prævia sanatione Processuum Porti-Novæ anno 1683, Malacæ anno 1683, Achen 1684 ob defectum jurisdictionis et facto quoque verbo cum Sanctissimo ob defectum extrinsecæ authenticitatis, id est non recognitionis sigillorum et subsignationis eorundem Processuum et Processus Goani anno 1639. „ Die 26 Aprilis 1898.

Quibus omnibus Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII per subscriptum secretarium relatæ Sanctitas sua resolutionem Sacræ Rituum Congregationis Particularis probavit et confirmavit; indulta etiam sanatione ab enunciatis defectibus.

Die 10 Maji eodem anno.

Sig. C. CARD. MAZZELLA,
Præf.

Sig. D. PANICI S. R. C.
Secretarius.

L. * S.

légitimement compulsés dans le cas et pour l'effet dont ils s'agit? La Sacrée Congrégation en séance particulière après avoir tout mûrement pesé, après avoir entendu le témoignage oral et par écrit du R. P. Jean-Baptiste Lugari, promoteur de la Foi, a cru devoir répondre *affirmativement*, c'est-à-dire *qu'il conste*; mais au préalable que soit accordée la sanation des procès de Porto Novo en l'année 1683, de Malacca en 1683, d'Achen en 1684 à cause du défaut de juridiction; puis qu'il en soit référé au Saint Père à cause du défaut d'authenticité extrinsèque c'est-à-dire à cause du manque de constatation du sceau et de la signature des mêmes procès ainsi que de celui de Goa en 1639.

28 avril 1898.

La relation de tout cela a été faite à Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII par moi, secrétaire soussigné et Sa Sainteté a approuvé et confirmé la résolution de la Sacrée Congrégation des Rites réunie en séance particulière et accordé aussi la sanation des défauts mentionnés.

Le 10 Mai de la même année.

Sig. Cam. CARD. MAZZELLA,
Præf.

Sig. D. PANICI S. R. C.
Secrétaire.

L. * S.

LE SACRÉ-CŒUR

d'après Bossuet.

I

On ne cite pas, que nous sachions, Bossuet au sujet du Sacré-Cœur. C'est une lacune. Antérieurement à toute manifestation publique, ratifiée par Rome, le Sacré-Cœur a été merveilleusement compris et goûté par cet immortel génie, qui était avant tout une âme de foi, et de foi exceptionnellement grande.

Dans les œuvres de Bossuet figure un tout petit traité intitulé : *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ* (1). Ce ne sont que quelques pages, mais dans lesquelles le génie ferme et lumineux du grand évêque s'est attendri jusqu'à l'onction la plus suave. Il s'en dégage une impression de sainteté. D'un bout à l'autre elles roulent sur la dévotion au Sacré-Cœur. Donnons-en une idée à nos lecteurs, afin qu'ils les lisent intégralement dans le texte, et que leur âme en profite.

II

L'agonie, remarque Bossuet, a essentiellement pour théâtre le cœur de l'homme qui se meurt : " ce qui s'appelle agonie, selon l'usage ordinaire, c'est cet intervalle de temps qui se passe depuis que l'âme, forcée de se séparer du corps, vient se retirer au cœur, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare effectivement par la mort. „

Jésus-Christ, voulant être en tout semblable aux hommes ses frères, " souffrit sur la croix cette agonie : ce fut dans les derniers

(1) Dans notre édition de Bossuet, nous ne trouvons rien qui nous indique à quelle époque précise fut composé ce petit traité. En tous cas, Bossuet étant mort en 1704, il est peu probable qu'il ait eu connaissance des révélations de la bienheureuse Marguerite Marie, au moment où il l'écrivit. Admettons qu'il ait eu connaissance de ces révélations, dont la première remonte à 1674, son opuscule n'en est que plus précieux comme approbation de la dévotion naissante par le plus beau génie de l'Église de France.

moments qui se passèrent entre la plus belle de toutes les vies et la plus précieuse de toutes les morts, qu'il éprouva le dernier effort de la nature : lorsque, ayant remis son esprit entre les mains de son Père, sa tête, pour donner passage à son âme vers son cœur, se baissa ; et son âme divine s'y étant en effet retirée tout entière, s'en sépara, pour s'y réunir au troisième jour par sa glorieuse Résurrection. „

Ainsi c'est dans le cœur de Jésus que se fit la séparation de son âme d'avec son corps ; c'est en ce sanctuaire et sur cet autel que le sacrifice de *la plus belle de toutes les vies par la plus précieuse de toutes les morts* se consumma pour la rédemption du genre humain tout entier.

Le Sacré-Cœur intervient comme moteur dans tous les actes sacro-saints de la vie humaine de Jésus-Christ ; en dernier lieu il concentre en lui-même cette vie d'un Homme-Dieu pour l'offrir en holocauste au Père céleste avec son dernier battement.

III

Les conséquences de ce fait indéniable sont d'une suprême importance.

Si nous devons prendre en nous-mêmes les sentiments et les dispositions de notre adorable Sauveur en tous ses états ; c'est un devoir capital de nous unir étroitement à ceux qu'il a éprouvés et revêtus dans son cœur sacré en sa très sainte agonie : car c'est à ce moment que s'est parachevée l'œuvre de notre salut.

L'agonie de Jésus-Christ a été triomphante. Alors le diable cherche, chose horrible à penser et à dire ! à inspirer au Sauveur, qu'il croyait purement un homme, des sentiments de désespoir ; et il crut avoir réussi, quand il l'entendit s'écrier : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Mais il se trouva vaincu tout à coup, dit Bossuet, « par un triomphe d'amour, de puissance, de sagesse, au moment où il se croyait victorieux. „ Il fut non seulement vaincu, mais désarmé (1), en ce sens qu'il perdit tout pouvoir de troubler et

(1) *Ecopolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.* (Col. II, 15.)

de bouleverser l'agonie des vrais enfants de Dieu, des vrais membres de Jésus-Christ. " Sa victoire a tiré la leur en conséquence : c'est pour eux comme pour lui qu'il a vaincu et triomphé, parce que c'est plutôt pour eux que pour lui qu'il a désarmé cet ennemi désespéré. „

Et non seulement Notre-Seigneur a vaincu Satan pour nous en ce triomphe, dont son cœur sacré a été essentiellement l'organe; mais encore il nous a associés à ce que Bossuet appelle les *emplois divins* de sa très sainte âme à ce moment suprême. Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de nos obligations et en supplément de ce que nous ne pourrions faire. " Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent, quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable; il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. „ Il nous donna dès lors communication si intime des dispositions très saintes qui étaient en lui, que nous pouvons dire véritablement qu'elles sont en nous, pourvu que de tout notre cœur nous nous tenions unis à lui.

Cette offrande de notre agonie unie à la sienne, ce transfert de ses mérites et de ses dispositions sur nos têtes coupables et dans nos âmes indigentes, cette étroite association de nous à lui pour le moment surtout de notre mort, ce sont des actes qui ont émané directement du cœur de Jésus, puisque seul il retenait alors une vie prête à échapper.

Comment dès lors n'être pas spécialement dévots à ce Sacré-Cœur, mais d'une dévotion qui consiste en une très intime union avec lui?

IV

En cet opuscule, dont nous donnons bien incomplètement les grandes lignes, Bossuet est ramené sans cesse à ce Cœur Sacré qui pourtant, à l'heure où il écrivait, ne devait pas être encore publiquement honoré dans l'Église.

" Le Sauveur, dit-il, s'était chargé non seulement des péchés, mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants et de ses véritables membres mystiques. Leur agonie, à la croix, était distinctement présente *aux yeux de son cœur*. „ Les yeux

de son corps se voilaient ; mais les yeux de son cœur étaient ouverts : il discernait notre agonie à chacun de nous, et l'unissait à la sienne.

Pour participer aux dispositions de Jésus-Christ, il suffit à la rigueur d'être uni à lui par la grâce sanctifiante (1). " Cependant, ajoute le grand évêque, il n'en est pas moins vrai que ces grands privilèges d'amour se communiquent aux âmes, avec des effusions plus riches et plus abondantes, à qui une union plus étroite d'esprit et de sentiment y donne plus de droit. Ce lien, qui est aussi un canal de communication, à mesure qu'il sera fort et qu'il sera grand, portera du *Cœur de Jésus-Christ* dans l'âme fidèle, des gouttes, des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde. »

Une grâce très spéciale qui en découle est la contrition de nos péchés et l'esprit de componction. " *Le Cœur Sacré de Jésus-Christ*, dit notre auteur, a été rempli dans sa Passion de la douleur de nos péchés ; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la faiblesse de la nôtre (2). »

En résumé, pour entrer dans l'esprit de la dévotion si nécessaire à l'agonie de Jésus-Christ, il faut " adorer tous les mouvements de son *Divin Cœur* en cet état, s'y consacrer, en implorer la puissance et la vertu, s'y unir de toute son âme par avance ; et, comme ces mouvements du *Sacré-Cœur de Jésus-Christ* sont renfermés et exprimés prophétiquement, pour la plupart, en mêmes termes qu'il les exprima sur la croix, dans les Psaumes 21 et 30, ce doit être l'application de l'âme de les prononcer souvent de cœur et de bouche, parce que le Sauveur l'a fait ; et si elle ne peut les dire tout entiers, d'en prononcer au moins les principaux versets. »

(1) " La vertu de Jésus-Christ, dit notre auteur, n'est bornée ni aux sacrements, ni aux ministres, ni à la connaissance de ceux qui y sont intéressés. Il nous fait du bien sans nous le dire, parce qu'étant le Verbe et la parole du Père, il nous le dira pour nous charmer durant toute l'éternité. Cependant, etc... »

(2) Nous mettons cette phrase à la seconde personne du pluriel, pour la commodité de notre résumé.

V

Est-ce assez recommander la dévotion au Sacré-Cœur? mais voici la conclusion de notre grand Bossuet, écoutons religieusement ces saintes paroles :

« Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir, et que le moment précieux qui sépara son âme très sainte de son corps adorable. Ce fut dans cet instant, fatal à l'enfer et infiniment favorable à l'Église que toute la vieille loi étant finie, et toutes les promesses du Testament étant confirmées, ce qui ne se pouvait accomplir que par l'achèvement du sacrifice du médiateur, tous les anciens sacrifices des animaux perdirent alors leur vertu; tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur: et, devenant des victimes, leur mort, qui n'aurait pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de sacrifice.

„ *Tout est consommé*, nous crie-t-il; et les dignes de *mon Cœur* étant levées, mon amour va répandre sans bornes, dans tout l'univers, la vertu de mon sacrifice. *Tout est consommé*; et la mort de mes membres mystiques, étant unie à la mienne, ne sera désormais que l'accomplissement de mes promesses et de mes desseins sur eux. *Tout est consommé*; et la consommation de leur vie, à leur dernier moment, doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait, qui rende hommage à toutes les perfections de la divinité. C'est dans ce sens que l'Apôtre l'a compris, quand il dit aux Hébreux que le Sauveur, *par une seule oblation, a consommé pour toujours ceux qu'il a sanctifiés*; c'est-à-dire que la mort des vrais chrétiens, consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait; et que, de son oblation et de la leur, il ne s'en est fait qu'une seule oblation.

„ Voilà le terme de la grâce des sacrements et de toute la religion. C'est donc là que toutes les agonies se terminent: c'est le grand sacrifice de Jésus-Christ qui en est le préparatif et, si on l'ose dire, le

pompeux appareil. Jésus-Christ en est le souverain Prêtre : n'y envisageons rien de naturel ; et un des grands emplois de sa sacrificature, jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice, non seulement dans le mystère de la sainte Eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles.

« C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le saint viatique. Le grand Pontife de la loi nouvelle se transporte dans son temple, c'est-à-dire dans le corps et l'âme du chrétien ; il y offre premièrement le sacrifice de lui-même, y étant en état de victime par le sacrement, et y représentant cette destruction, qui se fit sur le Calvaire, de sa vie naturelle.... (Puis) il prend possession de la victime (qui est le chrétien) (1), il consacre sa mort ; usant de ses droits sur une vie qui lui appartient, il se sert de la maladie comme du couteau et du glaive, avec lequel il égorge et immole cette hostie. Ainsi le chrétien s'unissant alors, non seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur ; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins ; voulant disposer de son être et de sa vie comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort ; et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avait été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie.

„ C'est ainsi que la vérité de ces paroles : *consummatum est*, s'accomplit dans les membres, comme en Jésus-Christ leur chef. „

L'Extrême-Onction, dans l'intention de l'Église, est instituée pour purifier la victime, afin, dit Bossuet, que le grand Prêtre Jésus, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, puisse la présenter toute pure à son Père par l'oblation, avant que de l'immoler par la mort.

VI

Comprenez-vous, ô chrétiens, à la lumière de cette belle et touchante théologie, que vous êtes destinés à vivre et à mourir dans le Cœur Sacré de Jésus ?

Parmi les organes de l'homme-Dieu, le Sacré-Cœur fut le dernier

(1) Ceci est abrégé légèrement.

mourant, comme on peut dire qu'il fut le premier vivant (1) : à ce titre, il mérite une dévotion particulière.

Il fut l'autel où Jésus-Christ consumma le sacrifice de sa vie intimement précieuse et l'œuvre de notre salut.

Il fut l'instrument par lequel il triompha *en lui-même* des puissances infernales, et les désarma.

Il est le canal par lequel se fait la communication de ses mérites et de ses dispositions très saintes, lesquelles nous étant appropriées changent en nature de sacrifice notre agonie et notre mort.

Il est nécessaire que nous fassions souvent acte d'union au Sacré-Cœur, que nous puissions en lui l'esprit de componction et d'adoration.

Pour l'honorer, il est à propos de réciter les psaumes 21 et 30, que Notre-Seigneur prononça sur la croix. Tous deux mentionnent le cœur. Le premier dit de l'Homme-Dieu : *Mon cœur est devenu comme une cire liquide, au milieu de mes entrailles.* (v. 15.) Voilà le Cœur divin qui expérimente l'infirmité. Le second s'adresse aux rachetés : *Que votre cœur soit réconforté, ô vous qui espérez dans le Seigneur !* (v. 25.) Cette infirmité du Cœur de Jésus produit la force dans notre cœur.

Voulez-vous maintenant une consécration au Sacré-Cœur ? En est-il une plus belle que cette prière du grand Bossuet (2) ?

PRIÈRE.

En union et hommage des trois heures de vos extrêmes langueurs, et des douleurs de la séparation de votre âme très sainte d'avec votre corps adorable, ô Jésus, je vous consacre ma dernière agonie et les douleurs de ma mort. Faites, mon cher Sauveur, que mon âme soit entre vos mains toute couverte de vos infinis mérites et de votre pré-

(1) Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant qu'il est acquis, physiologiquement, que le cœur est en nous le premier organe vivant, et celui qui contribue à la formation de tous les autres. Nouvel aperçu très riche de considérations sur le Sacré-Cœur, qu'il faudrait le génie de Bossuet pour explorer dignement.

(2) S'il fallait démontrer, par des arguments psychologiques, que Bossuet n'a jamais eu à aucun degré l'esprit janséniste, nous puiserions une preuve irrécusable dans l'opuscule que nous analysons et dans la prière que nous reproduisons. Qu'y a-t-il de commun entre la sèche piété du jansénisme, et l'onction pénétrante de ces pages ?

cieux sang ; que mon dernier instant honore le vôtre, et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre très saint et très pur amour. Je réitère de tout mon cœur la protestation que je vous ai faite tant de fois, que je déteste tous mes péchés, et tout ce qui vous déplaît ; que je vous aime par dessus toutes choses ; que je vous rends grâces de vos infinis bienfaits ; que je veux être à jamais uni à vous ; et que je mets en vous seul, et par vous en votre Père, toute ma confiance ; et que j'espère mon salut de son éternelle miséricorde, par vos souffrances et par votre mort. O Jésus, victime sacrée, seule digne de Dieu, daignez nous joindre et nous unir à votre sacrifice.

O Jésus, vous êtes le refuge et le salut des pécheurs, soyez le mien et dites à mon âme : Je suis ton salut. Mettez votre croix, votre mort et votre passion entre nous et vos divins jugements, afin de nous faire grâce et miséricorde. O divine Marie, ouvrez-nous votre sein maternel ; recevez-nous en votre protection toute puissante ; mettez-nous dans le *Cœur adorable* de Jésus-Christ votre Fils. O grand saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, tous les anges et saints, intercédez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen.

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

L'heure de la récompense allait sonner pour l'infatigable athlète. Mais plus approchait le terme de ses souffrances, plus celles-ci redoublaient et plus Jean de Jésus déployait de courage. C'était un miracle que de pouvoir supporter pareilles douleurs ; les forces de la nature n'y auraient pu suffire à elles seules ; et cependant jamais la patience, la résignation du Père ne défailirent un instant. Au contraire, il élevait sans cesse l'élan de sa reconnaissance vers le bon

Dieu, dont le souvenir ne quittait ni sa pensée ni son cœur. Le mal d'ailleurs était cuisant et pas le moindre signe de douleur ; il était long, et jamais la plus petite marque d'ennui ; aux crises qui revenaient fréquemment, s'opposait une invincible patience. Inévitablement bien des choses devaient lui manquer, les infirmiers le faisaient un peu attendre ; tout cela était pour lui l'occasion de pratiquer joyeusement la vertu. A l'entendre, il n'était que trop bien soigné, trop abondamment pourvu de tout, et on l'entourait d'égards trop attentifs et trop dévoués. Son visage toujours joyeux et son air angélique réjouissaient en même temps qu'ils édifiaient ceux qui l'approchaient. Son caractère propre était la reconnaissance. Avec quel cœur il remerciait des peines que l'on se donnait et des attentions dont il était l'objet, et puis, quand l'occasion s'en présentait, avec quel empressement il cherchait à rendre, à son tour, quelque service !

On sait que Dieu exerçait son serviteur par l'épreuve qui est la plus sensible aux justes, celle des anxiétés poignantes par rapport à sa prédestination et à son salut. Le P. Jean de Jésus réagissait en fortifiant en son cœur l'espérance ferme de pénétrer un jour dans le séjour éternel, et il gémissait que la porte lui en fût encore fermée ; il soupirait de ce que l'exil se prolongeât et il exhalait son ardent désir d'être au plus tôt délivré de la prison de son corps pour être uni au Christ.

Ces ardents désirs de son cœur éclataient quand il était seul, ou enfoncé dans la forêt, ou couché sur son lit de douleurs ; des cris s'échappaient de son cœur embrasé. Parfois cependant l'un ou l'autre l'entendit et fut ému jusqu'aux larmes de ses séraphiques accents.

Pour entretenir son ardente piété, il employait diverses méthodes naïves et ingénieuses. Il se figurait la béatitude éternelle comme un océan sans limites et dans ses eaux vivifiantes il voyait se plonger les élus de Dieu dès qu'ils avaient dépouillé leur enveloppe mortelle. Il aimait à faire sonder la profondeur des citernes et des puits, et quand il les trouvait bien pleines d'eau, il reportait son cœur, d'ordinaire si sec, vers les sources de la vie éternelle ; il demandait à briser la prison de son corps et à aller se perdre, lui, pauvre gouttelette de la rosée du matin, dans l'océan de la divinité, pour jouir du bonheur d'être éternellement en lui.

Sur la terre nous sommes en exil et celui qui aime Dieu ne pourra jamais y rassasier les désirs de son cœur, jamais il ne pourra jouir de la présence continuelle de l'objet de sa tendresse. C'est au ciel seulement qu'est réservé ce bonheur. Pour se dédommager, notre vénérable Père avait trouvé un moyen ; chaque aspiration, chaque respiration de son cœur ira dire à Dieu l'ardeur de son amour et l'immensité des désirs que forme pour la gloire de son maître le fidèle disciple. Ces désirs, il les divise en différentes catégories dont chacune est comparée par lui à un mets qu'il sait devoir plaire à la Majesté divine et qu'il lui présente avec transport. D'abord il accumule par la pensée toutes les richesses : les pierres précieuses, les diamants, l'argent et l'or, les revenus, les domaines, les états ; et alors il les offre à Dieu, c'est-à-dire qu'il en fait fi par amour pour Dieu. S'il les avait, il les distribuerait aux pauvres ; il se réduirait lui-même à la pauvreté la plus extrême, n'ayant pour ressource unique que la providence de Dieu et les aumônes des fidèles. Ensuite, il met ensemble les calomnies, les opprobres, les injures, les mauvais traitements ; puis, comme une offrande nouvelle, il réunit les maladies, les douleurs pénibles, les peines du cœur, les supplices, la mort, le martyre ; toutes ces choses, il est prêt à les accepter ; il les désire vivement, mais il en laisse à Dieu l'entière disposition.

Voici maintenant, en quatrième lieu, toutes les âmes capables de la béatitude éternelle ; pour les amener à la vérité et à la grâce, pour les arracher à l'infidélité et au péché, pour les embraser d'une nouvelle ferveur, il est prêt et il s'offre à tout entreprendre. Enfin, c'est le Cœur sacré de Jésus, celui de la bienheureuse Vierge, ce sont les cœurs de tous ceux qui, au ciel et sur la terre, sont blessés de ce très doux amour ; il enchaîne à tous ces cœurs, par le lien de la charité, son propre cœur vivement contrit de ses péchés, mais aussi embrasé d'une immense charité ; et alors il les offre pour la plus grande gloire du Seigneur, et l'accomplissement parfait du bon plaisir divin, sans songer pour ainsi dire au bien qui lui en reviendra à lui-même.

Ces oblations qu'il répète à chacune de ses pensées, de ses paroles, de ses œuvres, ont pour mission de payer au Maître souverain les tributs d'hommages qui lui reviennent ; la reconnaissance pour tous

les bienfaits naturels et surnaturels dont Dieu nous comble ; la satisfaction pour les péchés sans cesse commis contre la majesté du Seigneur ; sa supplication pour que toute créature se maintienne et persévère dans le bien ; l'adoration de la divine bonté et de la beauté par excellence.

Animé de toutes ces pensées, notre Vénérable faisait avec Dieu une convention d'amour ; chaque respiration, chaque aspiration de son cœur était une protestation de fidélité, une offrande nouvelle, une affirmation d'un dévouement filial qui ne voulait connaître ni bornes ni défaillance.

(*A suivre.*)

DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchaussé*,
de la mission de Bagdad.

(*Suite*)

Bassorah ou Basrah était le port le plus animé de tout l'Orient au temps des Califes de Bagdad ; la ville comptait alors ses habitants par centaines de mille : complètement déchuë de son ancienne grandeur, elle se relève avec une étonnante rapidité depuis le percement de l'isthme de Suez. Elle a aujourd'hui cinquante mille habitants, indépendamment des nombreux villages arabes qui l'entourent immédiatement et qui doublent sa population, laquelle, d'ailleurs, s'accroît chaque jour.

Il s'y fait un grand commerce de céréales et de dattes provenant des cent millions de dattiers, qui couvrent la rive du Chatt-el-Arab jusqu'au golfe Persique. L'exportation annuelle du port atteint annuellement huit cent mille tonnes.

Il est facile de prévoir l'importance toujours plus grande qu'il prendra dans l'avenir, si l'on fait réflexion qu'il est l'entrepôt naturel

où viennent s'accumuler les produits de la Mésopotamie et de la Susiane, pays d'une fertilité prodigieuse et dont la production actuelle deviendrait mille fois plus grande si les anciens canaux d'irrigation étaient remis en bon état et si des moyens de transports suffisants existaient. L'Euphrate, qui n'est pas navigable actuellement, n'exigerait que quelques mois de travaux pour voir les bateaux à vapeur le sillonner dans la plus grande partie de sa longueur. Les tracés du chemin de fer reliant l'Inde et la Perse à la Méditerranée par Bassorah, Bagdad, la vallée de l'Euphrate et celle de l'Oronte, sont préparés depuis nombre d'années. On comprend dès lors pourquoi l'Angleterre établit fortement son influence à Bassorah et y maintient ordinairement un ou deux stationnaires de guerre. La Turquie y a aussi trois petits avisos commandés par un amiral.

La Bassorah antique était plus dans l'intérieur des terres, dans un lieu très sain, situé près de l'endroit où s'élève actuellement, au milieu des sables, Zobéir. Cette ville, ainsi nommée d'un des plus fidèles compagnons de Mahomet, qui y fut enseveli, rappelle par son enceinte crénelée très bien conservée et par ses tours datant du moyen âge, la vieille cité de Carcassonne. Non loin de là, est un *tell* (amas de ruines), que les archéologues identifient avec la Térédon de Nabuchodonosor et d'Alexandre le Grand.

Les murs de Térédon étaient alors baignés par les eaux du golfe Persique. C'était le port méridional de l'empire assyrien, son débouché vers la mer des Indes, et Nabuchodonosor s'était emparé de Tyr, afin d'ouvrir au commerce de ses sujets un autre débouché au nord sur la Méditerranée. Alexandre, qui n'était pas seulement un grand capitaine, mais aussi un organisateur de génie, reprit la même politique. Il fit faire des travaux considérables pour rendre l'Euphrate navigable et unir le Karoun au Chatt-el-Arab : il rapprochait ainsi l'Inde et la Perse de ses possessions d'Europe par une grande voie commerciale traversant du nord-ouest au sud-est tout son vaste empire asiatique. C'est exactement ce que cherche à faire aujourd'hui l'Angleterre dans les mêmes contrées.

L'extrême chaleur de l'été à Bassorah (de 47 à 50° centigrades, à l'ombre, durant les deux mois de juillet et août), jointe à l'humidité du sol baigné par le Chatt-el-Arab et par de nombreux canaux, rend le climat de la ville très malsain.

Il n'est pas jusqu'aux enfants à la mamelle qui ne prennent la fièvre, et presque tous ceux qui naissent au commencement de l'été, meurent. Il serait facile cependant de rendre la ville plus salubre et surtout de mettre à la disposition des habitants une eau potable qui ne fût pas chargée de matières organiques.

* * *

La mission catholique à Bassorah a été créée par les Carmes-Déchaussés en 1823.

Plus de cinquante religieux ont trouvé la mort sous ce climat accablant et sont enterrés dans l'église ou dans l'ancien cimetière, sans compter ceux qui sont revenus mourir dans leur couvent d'Europe. Les plus vigoureux ne pouvaient résister plus de huit ou dix ans. J'ai sous les yeux les annales de cette mission et rien n'est touchant comme les expressions d'amour de Dieu et d'entière soumission à sa volonté sainte qu'y écrivent les uns après les autres tous ces Pères vénérables, se succédant à ce poste de danger comme les soldats qui s'avancent pour fermer la brèche que le canon a faite dans leurs rangs. Quand la fièvre fait trembler leur main et rend leur écriture presque illisible, convaincus alors que leurs forces les abandonnent, ils se retirent en exprimant leur douleur de quitter cette mission périlleuse où Dieu compensait sans doute abondamment par ses douceurs intérieures les sacrifices et les souffrances que leur imposait cette lutte contre un climat meurtrier. Des signes extraordinaires ont été vus fréquemment sur la tombe de plusieurs d'entre eux : la population veut y voir des témoignages de la sainteté de leur vie.

L'église est consacrée à Notre-Dame des Remèdes, *Salus Infirmorum* ; elle a été reconstruite il y a quelques années, ainsi que la résidence. Un tableau, apporté de Rome au commencement du xvii^e siècle et placé au-dessus du maître-autel, représente la Vierge Marie indiquant d'une main son Cœur sacré, tandis que l'autre main ouverte s'avance comme pour inviter à la prier. De nombreux prodiges ont récompensé le culte que, dès l'origine, nos chrétiens ont eu pour cette image miraculeuse. Près de l'église se trouve une école. Il est nécessaire de l'agrandir, comme aussi d'établir une chapelle de secours à l'autre extrémité de la ville, dont les maisons s'étendent

sur une longueur de plus de cinq kilomètres ; mais jusqu'ici l'impossibilité de faire face à ces dépenses nous a arrêtés. Les protestants américains y ont un établissement et un dispensaire. Une ordonnance de Louis XIV, datée de 1679, établit un consulat à Bassorah et nomme consul de France le supérieur des Carmes-Déchaussés et ses successeurs : onze de nos religieux ont occupé ce poste d'honneur.

* * *

Les bazars de la ville sont très animés ; les Bédouins viennent de fort loin s'y approvisionner.

On voit beaucoup de marchands de sauterelles étaler leur marchandise à terre par monceaux considérables : ils ont simplement jeté les sauterelles dans l'eau chaude avant de les mettre en vente. Leurs nombreux clients et tous les enfants qui passent en sont très friands ; aussi ne se font-ils pas faute de puiser dans le tas ; ils croquent ces insectes après leur avoir arraché les ailes et les pattes. J'ai voulu goûter aussi de ce mets qui faisait la nourriture de saint Jean-Baptiste : c'est fade, avec un arrière-goût de crevettes. Ces criquets sont gros et longs comme le petit doigt.

Il y a aussi, hélas ! un marché où l'on vend les esclaves, femmes et enfants.

(*A suivre.*)

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Amitié.

C'est folie et aveuglement dans le monde que de se croire tenu par vertu à garder la fidélité (comme on dit) à ceux qu'on aime, bien que cette amitié soit contraire à ce que nous devons à Dieu.

Vie, V.

Pour que l'amour soit vrai et que l'amitié soit durable, il est requis que ceux qui s'aiment soient d'une condition semblable.

Vie, VIII.

Les amitiés particulières entre personnes religieuses occasionnent aux communautés des dommages assez notoires, parce qu'elles ont rarement pour but l'émulation dans l'amour de Dieu. Et, pour ma part, je crois que le démon pousse à les commencer pour introduire des factions et des partis dans les Ordres.

Chem. de la Perf., VI.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE NOVEMBRE 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires . .	1	—	—	—	1
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph.	13	4	1	6	24
Saint Michel-lez- Cranganore . . R. P. Elie de Saint Joseph . .	13	16	14	10	53
Northern - Palli- port R. P. Alphonse de Marie des Angeles	1	—	1	—	2
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	3	2	3	2	10
Ernaculum . . . R. P. Boniface de Sainte-Marie.	1	1	—	1	3
Cottar R. P. Ubald	7	6	14	4	31
Vengotto . . . R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	1	—	—	—	1
	40	29	33	23	125

MALABAR

Archevêché de Vérapoly.

I. — LE R. P. BONIFACE DE SAINTE-MARIE, A ERNACULUM.

Le R. P. Boniface, Carme Déch. du Couvent de Bruxelles, Missionnaire Apost. à Ernaculum, capitale du royaume de Cochin, au Malabar, y fait un bien immense par ses predications et son zèle. Il s'occupe surtout de l'éducation chrétienne des enfants païens convertis, et de l'imprimerie du Carmel au Malabar. Dernièrement il a adressé une requête, avec plein succès, au Dewan (païen), premier ministre du roi (païen aussi), en faveur des prisonniers catholiques, détenus dans la prison centrale d'Ernaculum, demandant de les visiter et de leur administrer les sacrements. Voici les correspondances et actes officiels à ce sujet :

LETTRE DU R. P. BONIFACE AU PREMIER MINISTRE.

ORPHELINAT DE SAINT-JOSEPH.

Ernaculum, 9 décembre 1897.

Au Seigneur

Rajagopala Chary

Dewan de Cochîn.

Cher Monsieur,

Vous ne pouvez pas ignorer que les chrétiens croient, non sans fondement, à une félicité éternelle, et pour l'acquérir, ils doivent se sanctifier non pas seulement par une vie terrestre honnête et vertueuse, mais aussi par les moyens institués à cette fin par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Moi donc, qui ai l'honneur de m'appeler, quoique indigne, son ministre à lui, Notre Seigneur le Créateur, je désire ardemment procurer autant qu'il est en mon pouvoir, ces moyens de salut à mes semblables, et spécialement à ceux qui ne peuvent se les procurer à eux-mêmes.

Ces malheureux, nos frères qui par une passion violente, ou par méchanceté, se sont mis dans l'impossibilité physique d'employer ces moyens, sont les catholiques détenus dans la prison d'Ernaculum.

Connaissant votre noble cœur et vos efforts pour rendre justice à quiconque est sous votre juridiction, je prends la liberté de vous demander les faveurs suivantes, avec la ferme confiance que vous aurez la bonté de me les accorder :

- 1^o D'administrer les sacrements de notre Église dans la prison d'Ernaculum ;
- 2^o De célébrer une fois par mois la messe pour les chrétiens dans une chambre où ils seront réunis ;
- 3^o De leur prêcher et de les instruire de leurs devoirs religieux un fois par mois dans la même chambre ;
- 4^o De permettre à ceux, qui de leur propre gré veulent recevoir le baptême durant leur emprisonnement, qu'ils puissent assister à la messe et entendre l'instruction, ensemble avec les chrétiens.

Je promets de ne troubler en aucune façon l'ordre de la prison et de me conformer en tout à son règlement.

En soumettant cette pétition à votre bienveillante et sage considération, je vous prie de m'accorder une prompte et favorable réponse.

Je reste, cher Monsieur,
votre humble serviteur,

FR. BONIFACE,
C. D M Ap.

ACTES OFFICIELS DU DEWAN DE COCHIN

Branche judiciaire.

4. Lue de nouveau la requête du R^{ev}. Père Boniface au Dewan, datée 9 décembre 1897, pour la permission d'administrer les sacrements et célébrer la messe aux prisonniers catholiques, dans la prison centrale d'Ernaculum, une fois par mois.

2. Lettre du Dewan, en date du 13 décembre 1897, n° 527, envoyant une copie de la susdite requête aux juges (païens), visiteurs officiels de la prison, pour la faveur de leur opinion à ce sujet.

3. Lettre datée du 29 janvier 1898, de la part des visiteurs officiels, déclarant qu'ils n'avaient aucune objection à ce que la requête du R. P. Missionnaire soit accordée, pourvu que ses visites n'interviennent pas avec la discipline et les usages de la prison.

4. Ordre du Dewan, daté 14 février 1898 (se rapp. Bon. c. n° 527).

Le surintendant de la prison centrale peut laisser le R. P. Boniface administrer les sacrements et célébrer la messe, pour les prisonniers catholiques dans la prison, pourvu que cela n'intervienne pas avec la discipline et les usages de la prison.

(Signé) P. RAJAGOPALA CHARI,
Dewan.

5. N° 608. OFFICE DU DEWAN, ERNACULUM

Branche judiciaire.

11 mars 1898.

De la part du Seigneur

P. Rajagopala Chari,

Dewan de Cochin.

Au Rév. P. Boniface.

Monsieur,

En réponse à votre requête, datée 9 décembre 1897, par rapport à l'administration des sacrements aux prisonniers catholiques, dans la prison centrale d'Ernaculum, j'ai l'honneur de vous adresser ci-incluse une copie de mon ordonnance, en date du 14 février 1898 (se rapp. Bon. C. n° 527) à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
votre très obéissant serviteur,

(Signé) C. ACHYUTA MENON,
Secrétaire du Dewan,
pour le Dewan.

Le bon Père Boniface se disposa aussitôt à profiter de la faveur qui lui était accordée. Le jour de la fête de S. Joseph, le 19 mars dernier, de bon matin il se rendit à la prison, portant une petite valise qu'il avait reçue des Dames de l'Adoration perpétuelle et de l'Association pour les Églises pauvres de Bruxelles, contenant un petit autel portatif. Il fut bien reçu à la prison, et conduit dans une cellule vide, où il ouvrit sa valise, et disposa son petit autel.

Bientôt on lui amena tous les prisonniers catholiques. Les pauvres chrétiens, chargés de chaînes, furent d'abord tout confus en la présence de ce prêtre étranger. Mais ensuite, apprenant la faveur inattendue qui leur était faite, ils furent transportés de joie. Pour exprimer leur reconnaissance et leur dévotion, n'ayant rien pour orner la cellule, ils étendirent sous les pieds du missionnaire leurs pagens et leurs linges, en guise de tapis. Cette humble et naïve parure probablement fut aussi agréable à Dieu et à S. Joseph, que les riches ornements et les pompeuses décorations, dont on honorait le Seigneur, et son glorieux Père nourricier, en ce jour, dans les superbes églises

et chapelles dédiées en son honneur, dans toutes les contrées du monde. Ce fut probablement la première fois que les voûtes des prisons cellulaires des princes païens matabarais resonnerent de la prédication de l'Evangile, jamais probablement dans les siècles antérieurs ces murs n'avaient été sanctifiés par l'immolation de la victime du Calvaire. Bénis en soient Dieu et la Reine du Carmel, et notre glorieux Père S. Joseph !

II. — L'HÔPITAL DU CARMEL A MANHAMEL

Rapport des malades traités à l'hôpital Saint-Joseph des Carmes Déchaussés au Malabar en 1897. Cet hôpital est desservi par les Frères Carmes Tertiaires, médecins et pharmaciens avec diplômes de l'Université de Madras.

	Nombre de malades admis et traités en 1897.	Guéris.	Convalescents ou soulagés.	Morts.
Fièvres	1705	1547	140	18
Choléra	87	32	4	41
Diarrhée épidémique	716	567	125	24
Dysenterie	643	478	146	19
Erysipèle	5	3	1	1
Cancer et gangrène	61	52	8	2
Anémie. — Phtisie	2045	1222	800	23
Rhumatisme	1257	814	439	4
Maladies de la peau	1613	1409	192	12
Maladies du nez. — Polype, etc.	60	48	12	"
Maladies des yeux	52	30	22	"
Diabète	18	"	16	2
Hydropisie	13	1	11	1
Paralysie	16	3	11	2
Convulsions	42	24	13	5
Névralgie faciale	8	4	4	"
Syncope	5	4	1	"
Insanité	12	1	10	1
Hémorragie	9	9	"	"
Bronchite	129	63	62	4
Asthme. — Pneumonie. — Pleurésie	68	24	37	7
Coqueluche	45	31	11	3
Maladies des oreilles	91	73	18	"
Maladies de cœur	18	5	12	1
Maladies des lèvres	43	41	2	"
Maux de dents	88	84	4	"
Maux de gorge et de la langue	44	34	10	"
Maladies d'estomac	621	525	96	"
Maladies des intestins	297	277	20	"
Hernies	5	4	1	"
Hémorroïdes	83	62	21	"
Jaunisse	13	8	2	3
Ver solitaire	36	33	3	"
Piqûres et morsures de serpents, etc.	37	36	"	1
Brûlures	8	8	"	"
Fractures de membres	36	35	1	"
Lèpre	22	"	22	"
Maladies diverses	624	459	158	7
TOTAL.	10676	8050	2445	181

L'Athalie de Racine, à Bagdad.

Veillez, lecteur ami des *Chroniques du Carmel*, donner carrière à votre imagination, durant quelques instants et la laisser vous transporter, tout d'un trait, à Bagdad, la capitale des Califes, la ville des mille et une nuits, la perle de l'Orient. Traversez le Tigre, ce fleuve paradisiaque ; pénétrez dans le quartier chrétien : voici l'église latine, avec son dôme élevé, au centre des bâtiments de la mission, comme le cœur d'où part le mouvement et la vie. Permettez qu'on vous conduise en une grande salle du Collège des Carmes Déchaussés, où de gracieux enfants arabes, aux grands yeux pleins de feu et d'intelligence, vous introduiront avec la bonne grâce et la distinction que donnent, comme d'instinct, l'éducation chrétienne et la pureté du cœur. Entrez vite, car bientôt la salle sera comble.

La chaleur qui oscille durant les trois mois d'été entre 45 et 50° centigrades à l'ombre, ne permet pas de braver au dehors les ardeurs du soleil ; force est donc de reporter jusqu'à la fin d'août l'époque des vacances, ainsi que la séance de fin d'année d'études, à laquelle vous allez assister.

Le Collège est pavoisé d'oriflammes multicolores, parmi lesquelles le drapeau français flotte en place première. Le consul français préside la séance. Il a, à sa droite, un général turc, accompagné de plusieurs officiers supérieurs et du directeur de l'école militaire : ils sont venus témoigner, par leur présence, de quelle considération jouissent les Pères auprès du Gouvernement ottoman. A la gauche du consul est assis le R. P. Supérieur qui dirige depuis quarante ans la mission. Les anciens élèves du Collège devenus l'élite de la population de Bagdad, se pressent dans la salle. Au premier rang, a pris place M. Gabriel Asfar qui est, on peut le dire, une des gloires du Collège par la haute position que lui ont acquise sa grande intelligence des affaires et sa parfaite honorabilité. La séance est ouverte par son jeune fils, charmant enfant de douze ans, qui a repris sur les bancs du Collège la place qu'avait occupée son père. Il a nom Albert, ainsi l'ont voulu ses pieux parents, par dévotion pour le ravissant S. Albert, Carme de Sicile. Élevé dans l'intimité de Pères et l'amour de la France, il chante avec âme la délicieuse romance de Chateaubriand :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Un jeune élève lui succède et débite, avec un accent français irréprochable, *La chèvre de M. Seguin*, délicieux épisode des « Lettres de mon Moulin », d'Alphonse Daudet. Mais l'intérêt capital de la séance était l'*Athalie*, de Racine, que les élèves du Collège devaient interpréter.

Ozanam, encore étudiant à Paris, alla, avec un ami, faire visite à Chateaubriand,

dans sa retraite de l'Abbaye-aux-Bois. Au cours de la conversation, ils lui firent part de leur désir d'aller voir jouer *Polyeucte* au Théâtre français : « N'y allez pas, dit vivement Chateaubriand, vous seriez complètement déçus ! »

Comment, en effet, des comédiens, la plupart du temps gens sans foi ni mœurs, pourraient-ils rendre les sublimes beautés de *Polyeucte* ou d'*Athalie*? Talma, le grand tragédien que Napoléon 1^{er} ne se lassait pas d'entendre, fut invité un jour dans un salon du noble faubourg à débiter l'oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre. Il s'excusa sur la nécessité de se préparer pour dire du Bossuet et demanda huit jours. La réunion, comme bien on pense, fut plus nombreuse encore. Talma commença : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires... » il s'arrêta, éclatant en sanglots : écrasé par le sentiment de son impuissance à dire comme il convenait de si grandes choses.

Qui de nous ne s'est arrêté devant le discours de Thérémène, racontant la mort d'Hippolyte et ne s'est demandé comment rendre ce morceau si froid, en apparence ? Or, un jour, Lacordaire, dans une séance de l'Académie formée avec l'élite des élèves de Sorèze, demanda à l'un d'eux de débiter ce récit de Thérémène. Quand il eut achevé, Lacordaire le débita à son tour. Au quatrième vers, tous ces jeunes rhétoriciens étaient debout, montés sur les bancs, battant des mains et criant d'enthousiasme ! Quoi d'étonnant ? Lacordaire ne disait-il pas qu'à Notre-Dame, il soulevait ses auditeurs par les cheveux ? C'est qu'il faut sentir vivement, pour bien rendre. Il y a, sans aucun doute, une vie dans les mots, qu'il faut savoir trouver et exprimer ; mais, seul, l'homme animé d'une foi vive, pourra faire jaillir des vers de Racine, d'une si admirable facture, l'expression des sentiments sublimes qui y sont renfermés, comme des diamants dans un camée d'or le plus pur.

Aussi nos jeunes acteurs arabes, prévenus, avaient-ils fait précéder leur action publique d'une fervente prière et, animés par le désir de manifester leur foi, ils mirent dans leur débit un accent naturel et vrai, une véhémence sainte, j'oserais dire, qui saisit de suite ceux qui les écoutaient.

Cela parut surtout dans ces vers si connus, du grand prêtre :

*Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots ...*

et ceux dans lesquels il cherche à relever le courage d'Abner qui désespérait du salut d'Israël :

*Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles !*

Avec quelle justesse ces reproches s'appliqueraient aux catholiques de notre temps découragés par les épreuves de l'Eglise et de la France et que ne suffisent pas à ranimer les prodiges accomplis par Marie, sous leurs yeux, à La Salette et à Lourdes.

Ne pourrait-on pas leur dire encore avec Racine :

*Non, non ; c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher ...
 Tout l'univers est plein de sa magnificence ...
 Il sait quand il lui plaît faire éclater sa gloire,
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire !*

Le jeune et très pieux élève qui remplissait le rôle de Joas disait d'un accent pénétré les vers si touchants que Racine place sur ses lèvres :

*Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin ?
 Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
 Et sa bonté s'étend sur toute la nature.*

Et lorsqu' Athalie, pour l'engager à la suivre, lui dit :

*Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire ...
 J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
 Ce sont deux puissants Dieux.*

Joas répond :

*Il faut craindre le mien :
 Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.*

Le jeune interprète du rôle de Joas dit ces derniers mots avec un accent si convaincu, accentué par un geste si plein de noblesse et de sincérité, que l'auditoire, enlevé, applaudit vivement.

*O bienheureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur aime,
 Qui de bonne heure entend sa voix,
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !*

Mais qu'il convient d'ajouter :

*Mon Dieu, qu'une vertu naissante
 Parmi tant de périls marche à pas incertains !
 Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
 Trouve d'obstacle à ses desseins !
 Que d'ennemis lui font la guerre !*

Ah ! plaise au Seigneur qu'on ne puisse jamais dire d'aucun de ces enfants :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Le songe et l'imprécation finale d'Athalie, furent débités avec un si pur accent français que le Consul, arrivé depuis peu en Mesopotamie, ne cessait d'en exprimer son agréable surprise.

Une pièce comique, en arabe, composée par le professeur de seconde, vint dilater l'esprit des auditeurs et les faire rire aux larmes.

La séance était terminée. Le jeune fils de M. Gabriel Asfar s'avance et offre au Consul les hommages de la Mission et du Collège, maîtres et élèves.

Le Consul se lève alors et, dans un noble langage, rappelle la protection dont la France couvre les missionnaires catholiques dans tous les pays du monde et spécialement en Orient. C'est, dit-il fort justement, une des plus pures gloires de la patrie qui a produit S. Louis et Jeanne d'Arc. Après avoir loué les résultats obtenus par le Collège des Carmes et qu'il ne croyait pas être portés si haut, il assura aux Pères que son plus sympathique dévouement leur était acquis.

C'est une vérité universellement reconnue que l'influence française en Orient est presque totalement l'œuvre des missionnaires catholiques. L'Angleterre est l'ennemie de cette influence ; elle ne cache pas non plus ses vues sur la Mésopotamie et pour s'y préparer les voies, elle s'efforce de la protestantiser. Des pasteurs, avec des diaconesses, tous largement retribués et protégés, non seulement offrent l'instruction sans rétribution aucune, comme nous-mêmes, mais encore paient les parents pour avoir les enfants et donnent aux élèves, chaque jour, une petite rétribution. De là, nécessité absolue de maintenir notre Collège entièrement gratuit et de faire des dépenses considérables, auxquelles nous n'arrivons à suffire qu'avec beaucoup de peine. Nous avons aussi établi un Patronage afin d'arracher nos anciens élèves au Cercle protestant où les Méthodistes s'efforçaient de les attirer.

L'Église a confié à l'Ordre des Carmes de très intéressantes missions que nos Pères missionnaires évangélisent avec un zèle intense. Comment ne pas admirer, par exemple, le dévouement héroïque de nos Pères espagnols dans nos couvents de Cuba ? Ils se succèdent à ce poste de danger malgré les coups réglés que la fièvre jaune fait parmi eux ; tous sont atteints, sans exception, les uns après les autres ; sans cependant que nos religieux d'Espagne cessent de s'offrir aux Supérieurs, avec une simplicité sublime pour aller combler les vides et s'exposer au trépas.

Les Missions sont nécessaires à un Ordre religieux, même lorsqu'il est en majeure partie contemplatif, parce que l'esprit de sacrifice, sans lequel rien ne peut se fonder ni se soutenir dans l'Église de Jésus-Christ, y trouve l'occasion de s'exercer. On peut dire que Dieu ne bénit un Ordre et ne lui suscite des vocations, que dans la mesure où il y trouve cet esprit d'absolu dévouement à sa gloire et aux âmes. N'est-ce pas ce qui a porté les premiers Pères de la Réforme, notamment le vénérable Père Jean de Jésus-Marie, le Père Pierre de la Mère de Dieu, initiateur de la Congrégation de la Propagande, l'illustre Père Thomas de Jésus, et tant d'autres, à provoquer dans notre saint Ordre l'amour des Missions. Si donc, lecteur ami des *Chroniques*, votre situation ne vous permet pas d'aller vous y dévouer en personne, il vous est possible de contribuer à leur succès par une aumône qui sera reçue « comme marée en carême » et vous assurera d'abondants mérites devant le Seigneur.

Nous lisons dans le « *Petit Messager des Missions* » du diocèse de Nantes :

LITRE DU RÉVÉREND PÈRE PIERRE-MARIE DU SACRÉ-CŒUR, CARME DÉCHAUSSÉ (Joseph Bertaud, de Mauves). A M. L'ABBÉ NICOU, AUMÔNIER DE SAINT-JOSEPH DE LA PROVIDENCE.

Bagdad (Turquie d'Asie) 4 février 1898.

Cher Monsieur,

Que devez-vous penser de la fidélité de votre petit moine à remplir ses obligations ? Avant son départ pour les missions, il vous avait promis quelques détails sur son long voyage, et rien encore ! Pardon ! Le temps jusqu'ici m'a complètement manqué, mais aujourd'hui je suis à vous, tout à vous.

Considérée dans son ensemble, ma traversée a été délicieuse : ciel ravissant, mer superbe, santé parfaite et surtout... surtout durant ces quarante-deux jours de voyage, le saint sacrifice de la messe presque chaque matin. Et cela grâce à vous, cher Monsieur, grâce à ce bon Monsieur Robert, à nos généreux Nantais. Il a suffi de me présenter, et tout aussitôt comme par enchantement, s'est trouvé, et au delà, le petit trousseau de missionnaire que je convoitais si ardemment. (Je savais bien qu'à Nantes on ne demande pas en vain.) Merci, merci du fond du cœur à toutes les personnes qui ont bien voulu m'aider.

Après dix-sept jours de traversée, depuis mon départ de Marseille, j'étais aux Indes, à Bombay, entre les mains de trois canotiers noirs chargés de me conduire à mon nouveau bateau. J'arrive. D'un bond, on risque de me faire chavirer, dix nègres se sont précipités dans mon pauvre petit canot et sont là criant, gesticulant, grimaçant, en train de se disputer mes quelques bagages de missionnaire. Je défends, je menace, c'est en vain, mes colis n'en disparaissent pas moins de mains en mains jusque sur le pont du navire. Mais si l'on allait me voler ?... En toute hâte je fends la foule qui encombre l'escalier. Hélas ! Trop tard ! Une caisse contenant une aube, une nappe d'autel, une paire de candélabres et un Enfant Jésus attendu à Bagdad pour la fête de Noël a disparu. Et personne ne me comprend. Le médecin du bord, à qui je m'adresse par hasard pour expliquer mon embarras, veut me tâter le pouls et m'examiner la langue. C'était bien de consultation qu'alors il s'agissait ! Je lui parle de caisse et lui de me répondre : peste... peste... Bombay... Il parle, parle beaucoup ; de mon côté j'en fais autant, mais nous ne nous comprenons ni l'un ni l'autre. Cependant voici le capitaine, celui-là comprendra peut-être quelque chose. Ah ! cette fois c'est encore mieux, s'il est permis de parler ainsi. Pendant ce temps-là mes voleurs jouaient des jambes ; de son côté le bateau levait l'ancre. C'en était fait ; mes essais dans la langue des signes n'avaient pas été heureux. Vous dire combien je fus affecté de la perte de cette caisse serait impossible ! Mais continuons.

Après quelque jours de voyage, me voici à Kurrachi ; j'y dois rester trois jours en attendant un nouveau bateau, et le chef de la douane arrive me demander à ce que je comprends, si je n'ai avec moi ni armes, ni fusils, ni munitions ; sur ma réponse négative il continue sa ronde. Cependant un rassemblement s'est fait autour de mes bagages. La malle qui m'accompagne attire tout particulièrement l'attention. On va, on vient, on

se fait part de mille et une réflexions. Evidemment on en veut à cette malheureuse caisse, mais qui m'expliquera ce qu'on lui reproche ? Le douanier qu'on est allé de nouveau quérir en toute hâte, considère à son tour, soupèse, tourne et retourne ; plus de doute le colis est suspect. N'a-t-il pas lu et relu dix fois l'adresse ainsi conçue : « A M. Asfar, armateur à Marseille ; pour remettre au P. Pierre M. du S.-C. » C'est clair : on m'a demandé tout à l'heure si j'avais des armes, le mot *armateur* qu'on vient de souligner devant moi a tout dit ; c'est une caisse de munitions que je vais faire passer aux mains des Indiens révoltés, il faut la confisquer. Mais heureusement que déjà j'ai fait des progrès dans l'art de la mimique ; on comprend et on me laisse en paix.

J'en profite pour descendre aussitôt et mettre mes bagages à la douane, puis précédé d'un nègre, me voilà en quête d'un hôtel.

— (A suivre.)

FAITS DIVERS

L. (France), 17 mai 1898.

Mon révérend Père,

Soyez assez bon de faire connaître aux amis de l'Enfant Jésus de Prague ce témoignage de remerciements que la paroisse de L. (diocèse de Valence) (France) offre à ce divin petit Roi.

Le jour de la 1^{re} communion de nos enfants, Jésus de Prague a été reçu solennellement dans notre église et accueilli par tous avec une joie indicible.

Les jeunes communiantes et communiantes qui déjà avaient tant à remercier Jésus, ont offert au Nouveau venu un magnifique petit cœur où leurs noms, la date de leur 1^{re} communion seraient renfermés. Ils ont voulu donner un témoignage d'affection au cher Enfant, et s'assurer ainsi de la persévérance du souvenir du plus beau jour de leur vie, en confiant au cœur tout aimable du petit Jésus, le soin de garder et leurs résolutions de communiantes et de communiantes et leur avenir sur lequel notre petit Roi voudra bien veiller.

Et depuis, Jésus, sur son humble trône, est entouré de l'affection de ces chers enfants, qui à ses pieds déposent fleurs, prières, offrandes et supplications.

Mais la venue du petit Roi dans notre paroisse a été trop entourée par tous de grande joie pour que ce divin petit monarque n'ait pas offert, lui aussi, comme le don de son avènement joyeux parmi nous.

Il est roi : peut-il laisser aux princes de la terre seuls, le privilège du don de joyeux avènement sans que lui-même ne puisse faire à ceux qui le reçoivent un présent qui contenterait leurs besoins et s'harmoniserait avec les exigences de leur dévotion ?

Nous n'avions pas d'ostensoir convenable pour notre pauvre église. Nos ressources bien minimes et déjà bien appauvries par des charges no nbrauses, ne nous laissaient que le lointain espoir d'offrir à Jésus-Eucharistie un trône digne de lui.

Le trône de notre cher Enfant de Prague était décoré et orné de fleurs et de dentelles ; le trône de Jésus-Eucharistie serait donc moins beau que le trône où son enfance pleine de tendresses et d'amabilités serait représentée ?

Nous demandions à notre cher Enfant les ressources qui nous permettraient de faire face aux dépenses de l'ostensoir qui, en son honneur, était pour nous l'objet de nos désirs et le regret de nos volontés liées.

Et la veille du jour, où Jésus de Prague devait être présenté aux hommages de nos enfants, nous recevions un magnifique ostensoir, don généreux d'une personne qui a voulu garder elle-même le silence sur son nom, mais que le divin Enfant a vue comme pour lui grandir son mérite.

Nous ne saurions assez remercier notre petit Jésus de ce don si agréable et si en harmonie avec nos désirs.

Qu'il daigne montrer à la paroisse qu'il est là au milieu de nous pour nous aider, pour continuer ses grâces déjà sensibles, pour nous assister, pour nous bénir et enfin pour nous exaucer.

Agréez, mon révérend Père, l'hommage de mon religieux respect.

FR. M. RAPHAËL DE L'ASSOMPTION,
Tertiaire de N.-D. du Mont-Carmel.

*
* *

GRACES OBTENUES

Carmel de S. Georges l'Agricol, le 4 mai 1898.

Que notre cher petit Maître en soit béni et remercié à jamais.

Depuis que la statue du saint Enfant Jésus de Prague a été installée dans notre petite chapelle, nous avons ressenti les heureux effets de sa présence parmi nous.

Une de nos religieuses voyait avec une peine extrême sa vue s'affaiblir, et les trois médecins qu'elle a consultés se sont accordés à lui dire qu'elle avait la cataracte, et qu'une opération était indispensable quand elle serait mûre.

Alors elle s'adresse en toute confiance au petit Grand et, après plusieurs neuvaines, sa vue s'est améliorée ; à partir du 25 novembre, sur la promesse d'insertion, elle n'a plus ressenti de souffrances.

Gloire en soit rendue à l'Enfant Jésus de Prague.

*
* *

Une autre de nos Sœurs souffrait à la gorge d'un mal très douloureux ; obligée cependant, par son emploi, de parler beaucoup, elle se voit réduite à ne pouvoir plus se faire comprendre, et l'on jugeait que cet état durerait plusieurs jours. Cette religieuse ayant une grande confiance au petit Grand, demande qu'une bougie soit brûlée devant la chère statue ; au moment où la bougie s'achève, la malade se sent subitement soulagée et peut mêler sa voix à celles de quelques jeunes enfants qui priaient alors pour leur maîtresse. Cette intervention si visible du divin Roi a produit un tel effet dans ces jeunes âmes qu'à la moindre difficulté elles s'adressent avec une confiance étonnante à l'Enfant Jésus.

Mille fois merci au bon Jésus pour les grâces que je viens de spécifier et pour un grand nombre d'autres dont il nous a favorisées depuis que nous possédons sa statue. O Jésus, protégez-nous toujours.

UNE ABONNÉE.

*
* *

Mon révérend Père,

Depuis onze mois, je n'avais pu me transporter à l'église de la paroisse, qui n'est qu'à vingt mètres de notre communauté ; j'ai prié beaucoup le petit Grand pendant le Carême, lui promettant de le faire insérer dans les *Annales*, si je pouvais aller à la messe à Pâques ; il m'a exaucée ; j'y suis allée depuis.

Je vous en prie et supplie, mon révérend Père, veuillez être assez bon pour me recommander aux prières.

Une tertiaire du Carmel,
Sœur JEAN DE LA CROIX.

*
* *

Notice abrégée sur la statue miraculeuse de l'Enfant Jésus Roi,
honorée dans la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois (rue de Sévres, 16).

On lit dans l'*Histoire générale des Carmes déchaussés* que, parmi les ornements d'église dont le couvent des Pères Carmes de la Rote fit présent à S^{te} Thérèse, se trouvait cette petite statue de bois, représentant l'Enfant Jésus. S^{te} Thérèse la confia à sa compagne, la Mère Anne de S. Barthélemy, alors Tourière et Pourvoyeuse de son monastère, l'assurant qu'avec ce saint gage, elle ne manquerait jamais de rien. La Mère Anne, pleine de foi en la parole de sa sainte Mère Prieure, passait, chaque jour, plusieurs heures en prière devant la douce image, et recourait à l'Enfant Jésus quand elle se sentait pressée de quelque nécessité, lui disant, par exemple, que ses épouses n'avaient pas de quoi se nourrir ; que, puisqu'il était leur Epoux et Seigneur, c'était à lui à les pourvoir, *au nom de sa chère épouse Thérèse* ; et l'Enfant Dieu, roi et souverain de tout l'univers, la secourait avec une telle abondance, qu'elle le nomma, à très juste titre, le *Fondateur* et le *Pourvoyeur de son monastère*. Parfois, dit la légende, la statue miraculeuse descendait elle-même de son humble retraite ; et, marchant devant la religieuse, lui indiquait du doigt le lieu où elle trouverait l'argent nécessaire pour le besoin présent ; mais le plus ordinairement, la Bienheureuse avait à peine achevé sa prière qu'elle trouvait, aux pieds même de l'aimable Enfant, la somme qu'il lui fallait.

On rapporte encore différentes merveilles de ce Jésus miraculeux ; en voici une entre autres : Un jour, la Tourière avait oublié de fermer la porte de la cour du couvent, qui donnait sur la rue ; mais, durant son sommeil, elle ouït une voix qui l'appelait par son nom ; s'étant éveillée en sursaut, tout effrayée, elle aperçut, près de son lit, son petit Jésus tout éclatant de lumière, qui lui apportait ses clefs, après avoir fermé la porte, et, en les lui donnant, il lui dit : « Regarde, ma fille, comme tu avais laissé ma maison ouverte !... »

Quoi qu'il en soit de cette pieuse légende, cette statue fut apportée en France par la

Mère Anne de S. Barthélémy, lorsqu'elle vint y établir l'Ordre des Carmélites, et léguée, par elle, au Couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. Le 23 août 1807, le R. P. Téléphore de S. Dominique, procureur du dit couvent, fit présent de la miraculeuse statue à notre communauté, dont il était lui-même chapelain, et où elle est honorée depuis.

ÉCHOS DE PARTOUT

Un ami qui se trouvait à Lourdes, le 18 avril dernier, nous écrit : Je viens d'assister à une cérémonie si touchante, au Carmel de Lourdes, que je pense vous être agréable, mon Révérend Père, en vous envoyant cette relation, qui permettra à vos lecteurs de respirer le suave parfum dont nous avons été embaumés.

Ce jour du 18 avril, 24^{me} anniversaire de la pose de la première pierre du monastère, fête de l'Adoration perpétuelle et de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, une des fondatrices du Carmel en France, avait aussi été choisi pour la vêtue d'une jeune novice.

La chapelle provisoire, trop petite pour contenir la nombreuse et sympathique assistance, était magnifiquement parée : sur l'autel étincelant de lumières, des églantines blanches formaient, avec des gerbes d'or, un mélange des plus gracieux et du meilleur goût. A 8 heures, au moment de la grand'messe, un frémissement d'émotion parcourut l'assemblée, lorsqu'on vit apparaître, sous son costume de fiancée, celle qui allait ensevelir dans le cloître les charmes de sa jeunesse et changer une existence que tant de jeunes filles auraient enviée, pour les sombres austérités du Carmel. Elle était appuyée sur le bras de son père, le comte des Courtis, qui cherchait à dissimuler sous un calme énergique sa violente émotion. Deux sentiments dominaient en lui, son cœur saignait en face de cette douloureuse séparation, mais son âme de grand chrétien tressaillait de joie de pouvoir offrir à Dieu un sacrifice d'un aussi haut prix. Elle, radieuse, s'avancait avec douceur et simplicité, un sourire du ciel, reflet de ses pensées, illuminait sa physionomie. Elle n'était plus de la terre, les plaisirs de ce monde n'avaient d'ailleurs jamais eu d'attrait pour elle. Elle souffrait sans doute et beaucoup de quitter sa famille, ses amis, venus, en très grand nombre, assister à ses célestes fiançailles, mais Dieu avait parlé à son âme et encore dans tout l'épanouissement de ses vingt ans, elle avait soif de solitude.

La famille des Courtis n'est pas inconnue à Lourdes; déjà le 16 juillet 1883, le jour où l'on posait la première pierre de l'église du Rosaire, alors que son père se dévouait au service des malades de la grotte, Renée des Courtis, âgée de 5 ans, remplissait l'office d'ange dans cette même chapelle du Carmel à la vêtue d'une religieuse.

La messe terminée, je ne vous dis rien des chants, tous les pèlerins sont à même de se prononcer sur ces belles voix pyrénéennes qui donnent tant de relief aux cérémonies de la basilique et de la grotte. M. l'abbé Theas, vicaire général de Tarbes, monta en

chaire, et après avoir dit que nous sommes tous appelés à nous sauver, mais qu'il y a une infinité de voies qui mènent au ciel et que Dieu, de toute éternité, a assigné à chacun une de ces voies, un de ces états avec ses grâces spéciales, se tourna vers la novice et s'adressa particulièrement à elle : « C'est aujourd'hui, ma chère fille, que vous faites » vous-même votre entrée solennelle dans l'état que Dieu vous a destiné de toute éternité. Vous dites adieu au monde et à ses séduisantes espérances, vous échangez la » parure brillante qui convient à votre naissance et à votre fortune contre les sévères » livrées de la pénitence et de la pauvreté. Vous vous éloignez d'une famille bien chère, » d'une parenté bien recommandable. Vous ensevelissez, sous un nom nouveau, et qui » restera inconnu des hommes le nom glorieux reçu des ancêtres, nom consacré par de » nobles services rendus au pays et à l'Eglise, par de nobles dévouements dans la » milice religieuse, en particulier dans celle du Carmel. Vous quittez une position » douce et commode pour une vie de retraite et d'austérité. A ce spectacle, sans doute, » la nature saigne chez tous et s'attendrit. Elle en a le droit. Et à Dieu ne plaise que je » la condamne ! Tout au plus voudrais-je verser sur sa blessure un baume consolateur. » Quant au monde hostile et impie, s'il était témoin de votre démarche, assurément il » ne lui épargnerait pas ses critiques amères. Mais qu'importe les jugements passion- » nés du monde ? Ne savons-nous pas que trop souvent indulgent pour les égarements » du vice, il s'attaque avec prédilection à la vertu et à la sainteté ? »

Le prédicateur a établi ensuite qu'en suivant sa vocation, on fait la volonté de Dieu, on remplit son devoir, on agit conformément à la raison et à la sagesse ; qu'en particulier, la vie religieuse est une véritable vocation et la plus belle de toutes ; que la vie religieuse assure à celle qui l'embrasse de précieux avantages, par exemple, les joies les plus pures et une sécurité profonde à l'endroit du salut éternel ; que cette vie, tout éloignée qu'elle est du monde, est cependant pour lui une source de bénédictions et de grâces, selon cette parole de Notre-Seigneur à S^{te} Thérèse, « que deviendrait le monde sans les religieux ? »

Après cela, M. le vicaire général s'est adressé à la famille à peu près en ces termes : « Famille pieuse et tendre, permettez que je vienne à vous, en finissant, non pour vous » défendre de pleurer, de regretter celle qui faisait le charme de votre foyer, car ces » regrets sont trop légitimes ; mais pour vous dire que Dieu vous rendra au centuple » dans cette vie, et dans l'autre, ce qu'il vous enlève en ce jour. Heureuse famille qui, » hier encore, dans la personne de son chef, prêtait généreusement sa vaillante épée » pour la défense du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et qui aujourd'hui, par un de » ses membres les plus jeunes, donne à la cause de Dieu et de son Eglise, une arme » autrement efficace, la prière de Moïse sur la montagne. Aussi le ciel ne peut-il que » vous prodiguer ses bénédictions les plus précieuses et les plus abondantes. Oui ! » parents chrétiens, éminemment chrétiens, votre angélique fille, votre angélique sœur » appellera sur votre tête plus de grâces célestes du fond de sa retraite, que sa douce » présence au milieu de vous ne vous eût offert de ressources ici-bas ! Et ces grâces, je » l'espère, je le souhaite de tout mon cœur, seront pour tous le gage et le prélude de » la vie éternelle ; *centuplum accipiet et vitam eternam possidebit.* » Ces paroles si

vraies touchèrent profondément l'auditoire. Les larmes coulaient de tous les yeux, et lorsque M^{lle} Renée des Courtis quitta la place d'honneur qu'elle occupait dans le sanctuaire, près de l'autel, pour se rendre à la porte conventuelle, l'émotion fut à son comble. La foule s'écarta avec respect pour la laisser passer ; deux petites filles en blanc, couronnées de roses, la précédaient ; l'une portait un cierge orné de lys et de fleurs blanches, l'autre un bouquet. Sa mère, sa sœur, ses frères en pleurs, ses parents, amis, formaient un cortège bien émouvant. Les prêtres, très nombreux, qui avaient assisté à la messe, se laissèrent gagner par l'émotion ; ils ne purent que difficilement chanter le *Magnificat* en descendant de la chapelle à la porte claustrale. Ce fut avec une grande satisfaction que j'aperçus parmi eux un Révérend Père Carme déchaussé. Il prit l'initiative de mettre fin aux adieux qui devenaient trop déchirants ; seule la novice conservait son calme, il lui donna son scapulaire à baiser et la bénit au nom de l'Ordre. Les Carmélites, couvertes entièrement de voiles noirs, attendaient de l'autre côté de la porte, leur nouvelle sœur, qui désormais n'aura d'autre nom que celui de Sœur Louise de Jésus. Elle s'agenouilla sur le seuil, baisa le Christ d'une immense croix qu'une religieuse lui présenta, fit un pas, et la lourde et mystérieuse porte se referma. Quelques instants après, on la vit reparaitre dans toute la majesté de son costume de fiancée derrière la grille du chœur. Elle répondit d'une voix ferme et claire aux questions d'usage qui lui furent adressées par M. le vicaire général, et fut ensuite, conduite par la Révérende Mère Prieure, revêtue des livrées du Carmel. Quelle transformation !... La cérémonie s'acheva à son retour à la grille du chœur, puis la foule se retira pensive et recueillie pour se réunir de nouveau à 5 heures, à l'issue des Vêpres, qui furent chantées avec entrain et piété par les orphelins, dont les voix fraîches et pures étaient soutenues par un organiste de talent.

Le R. P. Marie Amand de S. Joseph, Carme déchaussé et Sous-Prieur du Couvent de Bagnères de Bigorre, monta en chaire et développa avec beaucoup d'onction et de science cette parole de la sainte Écriture : *Quid est homo quod memor es ejus aut filius hominis quoniam visitas eum* ? Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez vous souvenir de lui ; qu'est le fils de l'homme pour que vous daigniez le visiter ? Tel fut le texte de son discours sur les *Visites de Dieu*. Il nous parla non pas des visites particulières que Dieu fait aux âmes, mais des visites publiques et officielles du ciel à la terre, du créateur à la créature. Dieu nous visite, dit-il, par la création, par la loi écrite, par l'Incarnation et par l'Eucharistie. Ces visites sont comme la graduation de l'amour de Dieu, s'efforçant, par ces rapprochements successifs, de conquérir le cœur de l'homme. Il nous montra la dernière visite plus parfaite que les autres, par son intimité, son étendue et sa durée, en attendant celle du ciel, qui sera la plus auguste, la plus belle et la plus longue. Dans le courant du sermon, le R. P. Marie Amand fut amené à faire une allusion à la cérémonie de vêture et s'écria : « Si Dieu a promis toutes les splendeurs de son ciel à quiconque donnera un verre d'eau froide en son nom, que ne fera-t-il pas en faveur de cette si chrétienne et héroïque famille, qui lui offre, en ce jour, le plus pur de son sang, sa joie et sa couronne, sa fille bien-aimée. » Cette pensée si touchante renouvela toutes les suaves et saintes émotions du matin.

La bénédiction fut des plus solennelles; un ecclésiastique et plusieurs chanteurs d'élite de la ville avaient tenu à honneur de mêler leurs voix harmonieuses aux graves accents de l'église. Le *Te Deum* clôtura cette belle journée éclairée par un ciel radieux, bien que la veille un orage effrayant ait éclaté sur plusieurs points et donné des craintes pour le lendemain.



Une trouvaille.

Les Carmes et Carmélites, surtout ceux de Belgique, seront heureux d'apprendre que j'ai eu la bonne fortune de trouver un manuscrit de la plus grande importance en général et pour les provinces belges en particulier,

En faisant certaines recherches au Musée britannique je suis tombé sur le manuscrit add. 17988, volume in-folio d'environ 400 pages écrit en 1752. Dans une courte préface l'auteur anonyme dit qu'il a entrepris cet ouvrage par ordre de ses supérieurs. Ensuite il donne environ vingt pages d'additions et corrections au 2^d volume de l'Histoire générale de la Congrégation de S. Elie des PP. Isidore de S. Joseph et Pierre de S. André, d'où l'on peut tirer la conclusion que le volume en question forme la continuation de cette œuvre gigantesque mais incomplète.

Viennent ensuite les Annales de la Province belge depuis 1609 jusque 1681, avec une lacune déplorable de 1658-1675. L'histoire des fondations de couvents tant de religieux que de religieuses est presque complète, celle des couvents de religieuses contient toujours la série complète des Prieures jusqu'à 1732. Les notices obituaires permettront de reconstituer le personnel entier de la Province jusqu'à 1681. Sont à remarquer surtout les nombreux documents pontificaux insérés dans le récit, ainsi que les actes des chapitres généraux et provinciaux et autres.

Les événements qui eurent pour conséquence l'immigration des Vénérables Mères Anne de Jésus, Anne de S. Barthélémy, et de leurs compagnes, et des communautés d'Ypres et de Lille sont traités d'une manière détaillée. A la fin se trouve une histoire complète de la fondation de Bruxelles écrite par une autre main. Il serait à désirer que les Provinces belges fissent des démarches pour mettre le volume à la portée des amis du Carmel.

Possédant en notre bibliothèque deux exemplaires du 1^{er} volume de l'*Historia generalis* susdite nous serions heureux d'en échanger l'un contre un exemplaire du 2^e volume du même ouvrage,

Londres ce 6 mai 1808.

FR. BENEDICTUS MARIA A S. CRUCE.

CALENDRIER

avec intentions de prières.

Ce mois de juin est consacré au Sacré-Cœur de Jésus.

Sa Sainteté Pie IX. par un décret de la Sacrée Congrégation des indulgences du 8 mai 1873, a accordé à tous les fidèles qui, pendant le mois de juin, en public ou en particulier, feront dévotement et avec un cœur contrit, des prières et des exercices de piété en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus : Une indulgence de 7 années une fois durant le jour; une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.

1. **Mercredi.** — *Quatre-Temps.* — De l'Octave de la Pentecôte. Intention : *Le Souverain Pontife.*
2. **Jeudi.** — De l'Octave. = *Nos Supérieurs généraux.*
3. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré Cœur de Jésus.* — *Quatre-Temps.* — De l'Octave. = *Tous les Supérieurs provinciaux et locaux.*
4. **Samedi.** — *Quatre-Temps.* — De l'Octave. = *L'extension de la dévotion au Saint-Esprit.*
5. **Dimanche. Premier après la Pentecôte.** — FÊTE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ. = *Notre Mère la Sainte-Église,*
6. **Lundi.** — S. Norbert. = *Le succès du mois du Sacré-Cœur.*
7. **Mardi.** — S. Philippe et S. Jacques (du 1^{er} mai). = *Les missionnaires.*
8. **Mercredi.** — Apparition de S. Michel, Archange (8 mai). = *La lutte contre la franc-maçonnerie.*
9. **Jeudi.** — FÊTE-DIEU. = *Une grande dévotion au Très Saint-Sacrement.*
10. **Vendredi.** — De l'Octave. = *La réparation des outrages commis contre le Très Saint-Sacrement.*
11. **Samedi.** — De l'Octave. = *La réparation des communions sacrilèges.*
12. **Dimanche. Deuxième après la Pentecôte.** = *La splendeur et le succès des processions de la Fête-Dieu et leur rétablissement là où elles ont été supprimées.*
13. **Lundi.** — De l'Octave. = *La conversion de ceux qui manquent à la Messe le dimanche.*
14. **Mardi.** — De l'Octave. = *L'extension de l'assistance quotidienne à la messe.*
15. **Mercredi.** — De l'Octave. = *L'extension de la fréquente communion.*
16. **Jeudi.** — Octave de la Fête-Dieu. = *La fidélité à la visite au Très Saint-Sacrement.*

17. **Vendredi.** — FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. = *Les progrès constants de la dévotion au Sacré-Cœur.*
18. **Samedi.** — Fête de Notre Père S. Elisée, Prophète (du 14 juin). = *Tout l'Ordre du Carmel.*
19. **Dimanche.** Troisième après la Pentecôte. — Fête du Cœur très pur de la Sainte-Vierge. = *Une inébranlable confiance dans le Cœur maternel de Marie.*
20. **Lundi.** — S. Barnabé, Apôtre (du 11). = *La conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles.*
21. **Mardi.** — Octave de S. Elisée. = *Les noviciats du Carmel.*
22. **Mercredi.** — S. Louis de Gonzague. = *Nos jeunes religieux.*
23. **Jeudi.** — S. Basile (du 15). = *Les âmes du Purgatoire.*
24. **Vendredi.** — Nativité de S. Jean-Baptiste. = *Les familles chrétiennes, plusieurs en particulier.*
25. **Samedi.** — S. Guillaume. = *Des personnes fort éprouvées.*
26. **Dimanche.** Quatrième après la Pentecôte. = SS. Jean et Paul. = *Trente malades.*
27. **Lundi.** — De l'Octave de S. Jean-Baptiste. = *Plusieurs affaires très importantes.*
28. **Mardi.** = S. Léon II, Pape. = *Le Cardinal Gotti et ses travaux.*
29. **Mercredi.** — S. Pierre et S. Paul, Apôtres. = *La réunion à l'Église romaine des sectes séparées.*
30. **Jeudi.** — Commémoration de S. Paul. = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus du Sacré-Cœur pendant ce mois.*

AVIS. — M. Blanc, mouleur-statuaire, 3 et 5, place Monprofit à Angers France, Maine-et-Loire, exécute un magnifique groupe représentant le prophète Élie debout au moment où il va être enlevé au ciel, et à ses pieds son disciple l'écouter pendant qu'il lui laisse son double esprit. Ce groupe, d'une hauteur de 70 centimètres, coulé en plâtre durci blanc, tout emballé, 25 francs; en couleurs, 45 francs. Ce serait un très beau cadeau à offrir pour la fête de notre Père S. Élie.





NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

ET

NOTRE PÈRE SAINT ÉLIE

Le mois de juillet est un beau mois pour les enfants de l'Ordre du Carmel; il ramène, en effet, la fête et l'octave instituées en témoignage de la reconnaissance et de la sujétion à Marie dont se glorifie notre famille religieuse, et même la piété d'un grand nombre consacre ce mois tout entier à la dévotion de Notre-Dame du Saint-Scapulaire.

Pendant l'octave, le 20, nous célébrons aussi la fête de celui que, avec la liturgie sainte, nous appelons notre chef et notre Père, le Prophète S. Élie. Il fallait que notre Revue, s'inspirant de ces souvenirs, entretint ses lecteurs et de Notre-Dame et du grand Prophète. Voilà pourquoi nous empruntons quelques pages au livre que vient de publier le T. R. P. Albert du Saint-Sauveur ex-Provincial de la province d'Avignon. Leur charme plein d'édification fera comprendre que toute bibliothèque d'enfant ou d'ami du Carmel doit posséder cette histoire du sanctuaire, berceau sacré de notre famille.

Élie leur dit alors : " Saisissez-vous des prophètes de Baal, et qu'il
" n'en échappe pas un seul. Et le peuple s'étant saisi des prêtres des
" faux dieux, Élie les fit conduire sur les bords du Gison, où ils furent
" tous massacrés. Puis s'adressant à Achab : Montez, lui dit-il,
" mangez et buvez maintenant, car j'entends d'ici le bruit d'une
" grande pluie. Achab s'en alla pour manger et pour boire, et Élie
" monta sur le sommet du Carmel. Là, se penchant vers la terre, il mit
" son visage entre ses genoux et dit à son serviteur : Va et regarde
" du côté de la mer. Le serviteur obéit et revint dire : Il n'y a rien...
" Élie reprit : Retourne au même endroit jusqu'à sept fois... et la
" septième fois, il parut un petit nuage, grand comme la trace que
" laisse sur la terre humide le pied d'un homme : *quasi vestigium*
" *hominis*. „ Les saints Pères et les interprètes des saints Livres
s'accordent à dire que dans cette petite nuée, s'élevant des profon-

deurs de la mer. Élie vit la Vierge Marie qui devait venir au septième âge du monde pour enfanter le Sauveur. Jean XLIV*, patriarche de Jérusalem, affirme qu'en ce moment Élie eut connaissance des quatre grands mystères qui devaient s'accomplir plus tard et concernaient l'auguste Vierge Marie, savoir son Immaculée Conception, l'époque où elle devait s'accomplir, le vœu de chasteté par lequel la Mère de Dieu devait se consacrer dans le temple, enfin l'incarnation du Verbe par l'opération du Saint-Esprit, dans le très chaste sein de Marie. Cependant Jézabel, ayant appris de la bouche même d'Achab comment le prophète de Jehovah avait traité les prêtres de Baal, entra dans une grande colère et lui envoya ce message : « Que les dieux me .. traitent dans toute leur sévérité si demain, à la même heure, je ne .. vous ôte pas la vie, comme vous l'avez arrachée à chacun de .. ces prophètes. » En entendant ce message, Élie fut épouvanté, dit l'Écriture; il prit la fuite et alla jusqu'au mont Horeb d'où il revint sur le Carmel. Réunissant alors ses disciples devant la grotte qui lui servait de demeure, il leur dit la vision dont Dieu l'avait favorisé après le sacrifice solennel qu'il lui avait offert sur la montagne. Il éleva en ce même endroit un petit oratoire, où il les réunissait souvent, leur racontait sa vision prophétique sur la Vierge-Mère et les excitait à s'unir à lui pour honorer en esprit celle qui devait être l'aurore du « Soleil de Justice », et la Mère du Messie tant désiré. *Sacra adicula in monte Carmelo erecta ab ipso Elia Virgini paritura.* C'est ainsi que, d'après un ancien auteur, les ermites du Carmel s'appliquèrent, dès le commencement de leur institution, à honorer d'un culte supérieur la Vierge Mère de Dieu. *Nam ii, ab exordio institutionis, Dei genitricem semper maximo honore et reverentia sunt prosecuti!*

.....

D'après une tradition qui repose sur des données très sérieuses, la Sainte Famille, au retour d'Égypte, se reposa dans la synagogue des Prophètes, dans la petite grotte formant réduit à gauche de l'entrée. Après la descente du Saint-Esprit, et lorsque les apôtres se furent

(1. *Le Sanctuaire du Mont-Carmel*, par le Père Albert du Saint-Sauveur, p. 46 et suiv.

dispersés sur la terre pour prêcher l'Évangile, la Très Sainte Vierge se retira quelque temps à Nazareth. De là elle se rendit fréquemment au Carmel, où elle s'entretenait familièrement avec les ermites, les consolant et les animant comme ses propres enfants. Elle habita même quelque temps auprès de la synagogue avec un certain nombre de vierges consacrées à Jésus-Christ, et qui l'accompagnaient partout. Durant son séjour, elle se retirait fréquemment dans l'École des Prophètes pour y vaquer à la prière et se livrer à la contemplation. Elle laissa aussi en ce lieu un certain nombre de vierges, ses compagnes, qui se réunirent en communauté pour mener ensemble la vie religieuse. Ce monastère existait au iv^e siècle, du temps de saint Jacques de Porphyre. Ce qui le prouve d'une façon absolue, c'est que ce grand serviteur de Dieu, qui appartenait à l'Ordre du Carmel, ayant un jour été sollicité au mal par une femme de mauvaise vie, la convertit par ses remontrances et ses exhortations, et la fit entrer dans ce couvent, où elle fit pénitence le reste de ses jours (1).

Si vous demandez à l'Arabe qui monte gravement les pentes difficiles par où l'on aboutit au couvent du Carmel, ce qu'il va faire sur les hauteurs de la Sainte Montagne, il vous répond sans hésiter qu'il va vénérer S. Élie dans son sanctuaire.

Élie, en effet, est en grande vénération en Orient. Catholiques, Schismatiques, Juifs, Arabes et Turcs, visitent fréquemment la grotte où il vécut, et y viennent même en caravanes de pays éloignés. Ils font souvent des vœux au Prophète, et lui apportent des ex-voto en si grand nombre que sa statue en est presque couverte. De même que leurs ancêtres voulaient qu'après leur mort, leurs ossements reposassent auprès de la caverne du grand Thaumaturge des temps bibliques, les catholiques de nos jours s'engagent fréquemment, par vœu, à faire baptiser leurs nouveau-nés, ou à faire couper les premiers cheveux de leurs petits enfants dans la grotte de S. Élie. Nous avons été témoin plus d'une fois de cette intéressante cérémonie. Lorsque l'enfant consacré au Prophète a atteint l'âge de quatre à cinq ans, quelquefois avant, les parents et les amis sont conviés à

(1) *Le Sanctuaire du Mont-Carmel*, p. 137 et suiv.

une fête solennelle. Les pèlerins revêtent leurs habits les plus beaux. Ils se réunissent et arrivent sur le Carmel au son d'une sorte de cornemuse qui les précède. Tout le monde chante et de nombreuses décharges de mousqueterie annoncent, longtemps à l'avance, l'arrivée des pieux visiteurs. Lorsque le moment de la cérémonie est arrivé, l'époux — c'est le nom qu'on donne à l'enfant dans cette circonstance — est soutenu sur un cheval que deux hommes à pied conduisent par la bride. On se forme en procession, les hommes en avant, les femmes ensuite, et le cortège se met en marche et fait neuf fois le tour du couvent. On avance lentement, et, sur tout le parcours, les hommes et les femmes font entendre un chant monotone, mais fortement rythmé. Sur le front de la procession, cinq à six cavaliers, élégamment vêtus, font des prodiges d'habileté. Armés de pistolets et de fusils, ils viennent, rapides comme l'éclair, le décharger aux oreilles de l'époux. Enfin, sur la demande du chef, les portes du sanctuaire s'ouvrent, l'enfant est conduit dans la grotte d'Élie, au pied de l'autel du Prophète. Là un Père du Carmel récite les prières d'usage sur le jeune époux et lui coupe les cheveux en forme de croix. Le père de l'enfant le saisit aussitôt dans ses bras et entonne une hymne de reconnaissance. Tous les assistants le suivent, un cierge à la main, et on le conduit à la citerne de S. Élie. L'enfant est élevé un instant au-dessus de l'ouverture. Le cortège reprend sa marche avec le même chant cadencé, et l'on souhaite au jeune héros de la fête toutes sortes de prospérités temporelles : une belle épouse, de nombreux enfants, des troupeaux nombreux, beaucoup de richesses, etc. Puis, l'enfant est remis entre les bras de sa mère. La joie déborde du cœur de cette femme, qui le témoigne en dansant, entourée de ses compagnes, pendant qu'on asperge l'enfant avec de l'eau de rose. Pendant ce temps, les hommes ont apprêté leurs armes et font parler la poudre, sans quoi il n'y aurait pas de fête complète pour l'Arabe. La cérémonie terminée, on accorde à l'enfant la première faveur qu'il demande.

Le 20 juillet, jour de la fête de S. Élie, l'affluence est grande et le nombre des pèlerins s'élève à environ trois mille. Latins, Maronites, Grecs catholiques ou schismatiques, Druses et Turcs sont tous confondus. Ils arrivent ordinairement par caravanes, la veille de la solennité. Sans tenir compte des fatigues d'une longue marche, ils

commencent aussitôt à chanter sur leur rythme cadencé, accompagné de battements de mains, en tournant autour du couvent. Toute la nuit, on n'entend que chants et coups de fusils. Le pèlerinage se termine, le jour de la fête, par une brillante fantasia où les chefs tiennent à montrer leur habileté à manier un cheval, à l'arrêter instantanément au milieu d'une course folle, et à le faire tourner sur lui-même sous la plus rapide allure. D'avril en octobre, il ne se passe pas de semaine où il n'arrive des pèlerins. Ils viennent rarement isolés, le plus souvent groupés par familles ou en caravanes. La dévotion des Turcs pour S. Élie est basée sur la crainte. Une multitude de légendes, que l'on se transmet d'âge en âge dans le pays, contribuent à entretenir l'opinion que S. Élie inflige des châtimens terribles à ceux qui le méprisent ou refusent de l'honorer. D'après ces récits, le Prophète aurait apparu dans maintes circonstances, tantôt pour reprendre, tantôt pour châtier (1).

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(Suite)

Il paraît hors de doute que, même avant de quitter Rome, notre vénéré Père avait connaissance du jour et des circonstances de son trépas. Cette connaissance lui fut donnée plus clairement encore après son arrivée au couvent de S. Sylvestre. Il lui échappait parfois de ces mots qui trahissaient son secret. Un jour, par exemple, il dit au frère Jean Jérôme : « C'est vous qui serez thuriféraire à la messe de mon enterrement le jour de l'Ascension. » Et, en effet, ce frère remplit cette fonction, non qu'il l'eût demandée, mais parce qu'elle lui avait été donnée sur le tableau des offices le samedi précédent.

(1) *Le Sanctuaire du Mont Carmel*, p. 103 et suiv.

Ce fut surtout quand les médecins l'eurent averti du danger de mort où il se trouvait qu'il doubla d'élan vers le ciel. Il approchait de la patrie; maintenant que la prison de son corps allait tomber en dissolution il allait voir l'époux vers lequel son âme soupirait depuis si longtemps. Vers lui il étendait les bras de son amour; ses désirs étaient et plus ardents et plus doux, puisque son Dieu qui l'appelait semblait pouvoir l'entendre le plus près.

Pour soutenir avec lui les derniers combats, il désira avoir comme aide le Père Dominique de Jésus-Marie, avec qui il avait été toujours très lié; un même zèle, un même amour pour l'Ordre, ainsi qu'une ardeur égale dans la piété avaient uni étroitement leurs cœurs. En outre le P. Jean de Jésus avait soumis à de sérieuses épreuves l'esprit du P. Dominique et il l'avait hautement approuvé.

A l'appel de son père bien-aimé, le P. Dominique accourut de Rome. Il était alors Définiteur et Procureur général de la Congrégation d'Italie. On raconte qu'il prit pour compagnon le P. Gabriel du Saint-Sacrement. A mi-chemin, le Vénérable P. Dominique fut ravi en extase, et le P. Gabriel lui ayant demandé ce qui s'était passé : « J'ai vu, répondit-il, Jean de Jésus mort. » — « Hé quoi! est-il déjà mort? » — « Pas encore, mais il est certain qu'il ne se relèvera pas de cette maladie. » L'arrivée du père Dominique fut une immense consolation pour notre Vénérable. C'est que le frère dévoué qu'il avait demandé pour l'assister à son heure dernière ne quittait pas son chevet, il l'entourait de tous les soins les plus charitables, surtout il l'enflammait, par ses paroles, du plus ardent amour pour Dieu, il lui suggérait les actes des plus héroïques vertus; jusqu'à ce que, après avoir reçu les sacrements des mourants avec les sentiments de la plus tendre piété notre Vénérable, le regard fixé sur une image de Marie, rendit son âme très pure à Jésus qui pour nous était monté triomphalement au ciel. On était, en effet, au jour glorieux de l'Ascension de Notre-Seigneur, 28 mai 1615.

Ce fut le P. Dominique qui célébra les obsèques, chanta la messe de l'enterrement et, pour consoler l'immense douleur des religieux, raconta les vertus de celui en qui notre Congrégation pleurait un père et un maître incomparable. Mais bientôt il put affirmer que le P. Jean de Jésus s'était montré à lui revêtu de la gloire des saints et

qu'il lui avait joyeusement annoncé qu'il jouissait de la gloire éternelle. D'ailleurs, bien souvent dans la suite, le P. Jean de Jésus revint converser avec son ami et même réciter avec lui les heures canoniales.

Une religieuse de notre Ordre, en Pologne, souffrait en son âme d'horribles afflictions, et dans les angoisses qui la torturaient était tentée de se jeter dans l'abîme du désespoir; elle se souvint que notre Père Jean de Jésus-Marie avait passé par ces mêmes épreuves; immédiatement elle se recommande avec larmes à sa puissante protection. Bientôt elle croit voir le Vénérable Père resplendissant de la gloire des saints; son âme fut toute consolée et délivrée pour toujours de l'affreuse tentation.

Le fait que nous allons raconter est célèbre chez nous. Un de nos religieux, grand serviteur de Dieu, était un jour en oraison dans l'oratoire du noviciat à Rome. Tout à coup, ravi en extase, il vit un autel magnifique, et sur cet autel, mises en tas, des guirlandes de fleurs d'or, des diadèmes, des couronnes tressées avec des fleurs variées et émaillées d'or, des diamants, des pierres précieuses. A gauche de l'autel se tenait le Vénérable Père Jean de Jésus, il était facilement reconnaissable à la modestie et à la gravité de son maintien; il avait la main droite étendue en signe de protection. En même temps une voix venant du ciel disait dans l'intime du cœur au religieux favorisé de cette vision : Voici celui qui garde les couronnes des novices.

Le Vénérable avait été inhumé dans un lieu humide, tout infiltré des eaux découlant d'une montagne voisine. Deux ans après, pour une cause urgente, son sépulcre fut ouvert. Le corps du Père apparut couvert de moisissure et de salpêtre. Mais quand on eut enlevé les vêtements qu'avait rongés l'humidité et nettoyé un peu le corps lui-même, celui-ci fut trouvé sans corruption, entier, vivant. Les assistants versaient des larmes de dévotion et glorifiaient Dieu qui est l'inaltérable beauté de ses saints.

Le Père Dominique de Jésus-Marie était alors Préposé général; ayant appris cette nouvelle, il se rendit à Tusculum. Avant tout il rendit gloire à Dieu, auteur de ces merveilles, puis il fit mettre le corps dans un sarcophage en bois sculpté qui fut placé le long de l'oratoire.

Le P. Isidore de S. Joseph, historien du vénérable pere, ajoute ces détails : « Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort du Vénérable : quand, à cause de la restauration du bâtiment, je fus chargé par le Père Philippe de Sainte-Catherine, prieur du couvent de S. Sylvestre, de retirer du sepulchre et de garder avec soin et fidélité la sante dépouille. Je pus donc contempler à l'aise et admirer tout ému la prodigieuse conservation de ce tabernacle d'une âme très pure. A l'intégrité du corps et de la chair rien ne manque ; seule une phalange du petit doigt de pied a été enlevée ; un homme pieux vint, un jour, paraît-il, comme pour baiser le pied, mais au lieu de cela il prit entre les dents un petit orteil et l'arracha violemment. Les extrémités du nez et des lèvres sont un peu abîmées, c'est la faute de celui qui a voulu reproduire comme vivants la figure et les traits d'un mort. D'ailleurs son visage est plein de vie et de beauté. La couleur de la peau ressemble à celle des dattes quand elles sont séchées pour être transportées d'Orient en Occident. Ni la chair ni la peau ne sont dures comme le cuir ; elles ne résonnent pas comme une peau de tambour ainsi qu'il arrive, comme je l'ai remarqué souvent, dans les cadavres de phtisiques. La chair est au contraire molle, elle cède à l'empreinte du doigt et d'elle-même reprend sa forme première. Le corps est aussi léger qu'une plume, on l'habille et on le déshabille avec la plus grande facilité et il suffit d'y appuyer un peu la main pour qu'il se tienne debout. »

Ce récit que nous fait l'annaliste du Carmel atteste ce qui existait en 1635 et 1636. En 1650 le Rév. Théophile Raynaud de la Compagnie de Jésus écrivait de son côté (1) : « Le corps du R. Père Jean de Jésus-Marie se conserve depuis tant d'années jusqu'à ce jour dans une parfaite intégrité et sans la moindre trace de corruption. Moi-même, récemment, je l'ai vu de mes yeux et touché de mes mains, non sans éprouver un profond sentiment de dévotion, car cette miraculeuse conservation atteste la toute-puissance de Dieu ; cette toute-puissance a particulièrement éclaté dans le fait suivant : un ongle du pied avait été détaché avec une partie de la chair par un gentilhomme de Vellétri qui voulait le conserver comme une relique.

(1) Au tome XIII de ses œuvres.

„ Après l'avoir soigneusement enveloppé dans un linge, il l'emporta
 „ chez lui. Mais quels ne furent pas sa surprise et son chagrin,
 „ lorsque, voulant examiner son cher trésor, il s'aperçut qu'il n'y
 „ avait plus rien dans le linge. S'étant rendu au couvent de S. Syl-
 „ vestre, il trouva que l'ongle avait repris sa place primitive au pied
 „ du Vénérable. „

De pareils larcins ne seraient plus possibles à l'heure présente. Le corps de Jean de Jésus est gardé avec trop de précautions et pour les religieux de l'Ordre, tant supérieurs que sujets, une défense expresse sanctionnée par une excommunication *lata sententiæ* interdit de prendre quelque parcelle, si minime qu'elle soit, du corps du Vénérable.

En 1872, le P. Berthold Ignace écrivant la biographie du P. Jean de Jésus-Marie afin de la mettre en tête de sa traduction de l'*Instruction des novices*, prit des informations précises sur l'état actuel du vénérable corps; il reçut une déclaration authentique dans laquelle il est attesté “ que le corps de notre Vénérable Père Jean de Jésus-Marie
 „ lequel repose dans une châsse vitrée, près du chœur de l'église, se
 „ conserve dans un état d'incorruption qui est expressément signifié
 „ au procès-verbal fait le 19 avril 1850 sur l'ordre de Son Éminence
 „ le Cardinal Mattei, évêque de Frascati, par Monseigneur Marino
 „ Marini, son vicaire général, lors de la reconnaissance du vénérable
 „ corps; que l'on remarque seulement sur la face et dans les join-
 „ tures des mains et des pieds quelques traces de moisissure causée
 „ certainement par l'humidité du lieu où le corps a été retrouvé. „

C'est dans cet état que le contemplèrent quelques Pères du Chapitre général tenu à Rome en 1881. Avec quelle émotion ils tombèrent à genoux devant cette sainte déponille respirant la modestie, la piété, qui ont brillé dans ce Vénérable Père. Après sa mort, Jean de Jésus prêche toujours qu'il faut soumettre la chair à l'esprit afin que la chair elle-même repose dans l'espérance de l'éternité et puisse enfin refleurir en Dieu au jour de la glorieuse résurrection.

(A suivre.)

DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchausse*,
de la mission de Bagdad.

(Suite)

L'aspect de Bassorah rappelle celui de Venise. Les maisons baignent leurs assises inférieures dans les eaux des canaux dérivés du Chatt-el-Arab ; il faut souvent employer les embarcations pour communiquer d'un point à l'autre de la ville. Ces barques, appelées *bélem*, ont de huit à dix mètres de longueur et servent indifféremment au transport des voyageurs ou des marchandises. L'avant a la forme recourbée comme les gondoles. Le gouvernail a été supprimé à l'arrière ; il est remplacé par une palette large et courte que tient le *ballam*, ou batelier, et avec laquelle il rame à droite ou à gauche de la barque, selon la direction qu'il veut lui donner. Le *bélem* peut ainsi aller en avant ou en arrière, sans avoir à tourner. On est frappé de la ressemblance de forme de ces *bélem* avec les bateaux assyriens figurés dans les bas-reliefs du palais de Khorsabad, conservés aujourd'hui au Louvre, d'autant plus qu'on ne trouve qu'à Bassorah des embarcations ainsi disposées. Que le même mode de construction se soit conservé à travers tant de siècles, cela ne doit pas étonner dans cet immobile Orient.

* * *

Les grands vapeurs pourraient remonter le Tigre jusqu'à Korna, au confluent de ce fleuve et de l'Euphrate ; mais ils s'arrêtent tous à Bassorah, qui est devenu comme l'entrepôt central du commerce d'importation et d'exportation pour le tiers de l'empire turc. Les huit cents kilomètres qui séparent Bassorah de Bagdad sont franchis en quatre jours par de petits vapeurs anglais, dont le pont très large repose sur une quille plongeant à peine de un mètre et demi dans le fleuve. Le grand déplacement d'eau de ces bateaux larges et presque plats, leur permet de recevoir un fort chargement ; ils ont cependant des difficultés à remonter le Tigre à l'époque des sécheresses ; ils s'ensablent souvent. Le gouvernement turc entretient aussi deux vapeurs à faible tirant d'eau, pour faire le même service.



Nous partons de Bassorah pour aller à Bagdad et le vapeur anglais sur lequel nous sommes montés atteint bientôt l'embouchure de la Kerkha, cours d'eau qui se jette dans le Chatt-el-Arab au-dessus de Bassorah, après avoir arrosé l'ancienne Susiane, contrée rivale de la Mésopotamie pour son extrême fertilité. C'est à Suse qu'ont vécu Esther et Daniel.

La route historique qui réunit la Perse à la Mésopotamie, d'Ecbatane à Babylone ou, si l'on veut, de Téhéran et Hamadan en allant à Bagdad, celle que suivirent tant de conquérants et en particulier Alexandre, à son retour de Perse, traverse les montagnes persanes de l'Elvend, puis descend de contrefort en contrefort dans la vallée de la Kerkha, par un défilé bordé de montagnes à pic, d'aspect formidable, où les parois, s'exhaussant les unes au-dessus des autres, jusqu'à plus de quatre cents mètres de hauteur, ne laissent pénétrer qu'une faible lumière : c'est le défilé de Behistoun ou Bisoutoun, fameux dans l'histoire de l'archéologie.

Sur une des parois, à plus de cent mètres de hauteur, se trouve une grande inscription en caractères cunéiformes, gravée sur une surface de rocher de quarante-cinq mètres de largeur sur trente mètres de hauteur, polie de main d'homme. Darius, fils d'Hystaspe, y raconte, cinq siècles avant Jésus-Christ, les fastes de son règne, dans les trois langues parlées par ses sujets : l'ancien perse, l'ancien mède et le babylonien ou l'assyrien, car la Chaldée et l'Assyrie employaient la même langue. C'est ainsi que, de nos jours, le gouverneur ou waly de Bagdad publie ses ordonnances en trois langues : le turc, l'arabe et le persan. Ce que la pierre bilingue de Rosette avait été pour le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens par Champollion, la triple inscription du rocher du Bisoutoun le fut pour le déchiffrement de l'écriture cunéiforme pour les assyriologues. L'anglais Rawlinson parvint à copier les inscriptions de Bisoutoun, et le déchiffrement de l'écriture assyrienne commença : ce qu'on savait déjà du vieux persan et de l'ancien mède aidant à reconnaître les caractères cunéiformes. Après de persévérants efforts, le savant français, M. Oppert, et d'autres assyriologues ont ouvert à l'histoire de nouveaux et immenses horizons.

Les Assyriens ne se servaient pas de papyrus, comme les Égyp-

tiens, ni de peaux préparées, comme les habitants de Pergame, les Grecs et les Romains : mais, ayant autour d'eux de l'argile en abondance, ils en faisaient des tablettes sur lesquelles ils gravaient leur écriture avec un stylet triangulaire; chaque coup de stylet produisait un trait ressemblant à un clou ou à un coin (en latin, *cuneus*), d'où le nom d'écriture cunéiforme. On faisait cuire ensuite les tablettes, comme on fait des briques, et l'écriture était fixée d'une manière durable. Les tablettes d'argile écrites étaient numérotées comme les feuillets d'un livre, et on écrivait au bas de chaque tablette les premiers mots de la suivante, ce qui fut aussi en usage aux premiers temps de l'imprimerie. La bibliothèque du roi Sargon, père de Sennachérib, dans le palais de Khorsabad, près de Mossoul, découvert par le consul français, Botta, possédait environ dix mille tablettes cunéiformes. Leurs récits, dont plusieurs sont antérieurs à Moïse, et même à Abraham, sont venus confirmer d'une manière admirable la vérité des faits rapportés par l'Écriture sainte et confondre ainsi l'exégèse rationaliste.

* * *

Notre vapeur, dépassant la Kerkha, atteint Korna, où l'Euphrate et le Tigre se réunissent. Cette jonction du Tigre et de l'Euphrate a fait naître la version populaire, soutenue par Rawlinson et quelques savants, qui veut placer à Korna le lieu du paradis terrestre ; mais cette opinion paraît peu fondée et n'a point renversé celle qui le place en Arménie, selon les plus grandes probabilités.

Nous remontons le Tigre et nous traversons une vaste plaine marécageuse appelée par les indigènes Oum-el-Bak, " la mère des moustiques ". En effet, leur nombre est incalculable, au point d'obscurcir l'air, vers le coucher du soleil ; c'est un véritable exerce-patience. Les Arabes Montéfik, qui vivent dans ces parages, n'arrivent à se soustraire aux piqures de ces myriades d'insectes, pendant les nuits d'été, qu'en s'enduisant le corps d'une couche de boue, qu'ils font durcir en s'exposant aux rayons du soleil couchant.

Nous laissons sur la gauche le prétendu tombeau d'Esdras, en grande vénération parmi les juifs de la Mésopotamie ; les ruines de Mugheir qui s'élèvent sur une haute butte artificielle et que les découvertes de l'assyriologie ont fait reconnaître comme la patrie d'Abraham, *Ur Chaldeorum* de la Genèse. Du même côté est Souk-

ech-Chioux (le marché des cheiks), intéressant par sa colonie de Sabiens (et non Sabéens), disciples de saint Jean-Baptiste, si nombreux encore au commencement du siècle et réduits aujourd'hui à un millier. Plusieurs Sabiens qui se trouvent avec nous sur le vapeur, viennent nous saluer. Nous voudrions attirer leurs enfants à notre école d'Amara; mais ils craignent le gouvernement turc, qui les traite avec dureté, comme non musulmans. Leur rite principal consiste dans le baptême par immersion qu'ils renouvellent chaque semaine dans l'eau du fleuve. Ils célèbrent ainsi jusqu'à leurs mariages.

Des pélicans sillonnent le fleuve de distance en distance.

Il fut un temps assez rapproché où des lions parcouraient ce pays. Un des officiers du bateau nous a montré la photographie de trois grands lions qu'il avait tués à coups de fusil dans une île que le fleuve avait formée en inondant la plaine. Le navire avait stoppé; mais l'un des lions, après sa première blessure, s'élança à l'eau pour attaquer le vapeur.

C'est encore dans ces contrées qu'on chasse le héron à aigrettes, recherché pour les deux faisceaux de longues et belles plumes qui ornent ses épaules en été et que les modistes d'Europe achètent plus cher que leur poids d'or.

* * *

La voie fluviale que nous remontons longe cette région de l'ancienne Chaldée, la Basse-Mésopotamie, comprise entre le Tigre et l'Euphrate jusqu'au-dessus de Bagdad, et si célèbre par sa fertilité qu'elle surpassait, au dire d'Hérodote, celle du delta du Nil. Il n'en est plus ainsi de nos jours assurément. Mais on ne peut se défendre d'un réel étonnement, lorsqu'on voit l'Arabe écorcher à peine le sol avec un bâton recourbé en guise de charrue, semer le grain sans même prendre la peine d'arracher les mauvaises herbes, lâcher son troupeau sur ce champ dès que les premières pousses paraissent; puis, abandonnant le tout à l'aventure, revenir récolter quatre mois après: chaque grain a donné trente et jusqu'à cinquante pour un, malgré ce procédé informe de culture! Il est, dans les environs, un domaine impérial, mieux cultivé, qui a reçu le nom caractéristique de *Taghar-mya*, c'est-à-dire: qui rend cent mesures pour une de semence.

Si les canaux d'irrigation qui traversaient autrefois la contrée, étaient remis en état, quelles richesses ne sortiraient pas de ce sol

inépuisable, formé par les alluvions des deux fleuves, pénétré par les infiltrations souterraines et fécondé par un soleil brûlant ! D'après Hérodote, Strabon et Plin, le millet et le sésame y atteignaient une hauteur incroyable ; le froment y produisait deux cents et jusqu'à trois cents pour un ! On voit encore les débris des gigantesques travaux de canalisation entrepris autrefois pour irriguer cette plaine et la fertiliser. Le canal de Nabuchodonosor, qui allait de Hit, sur l'Euphrate, un peu plus haut que Bagdad, jusqu'au golfe Persique, n'avait pas moins de huit cents kilomètres de longueur, sur une largeur qui atteint parfois quatre-vingts et cent mètres !

Dans les plantureux pâturages de Saklaviyad, à l'ouest et auprès de Bagdad, les chameaux et les chevaux arabes, célèbres dans tout l'Orient, passent par dizaines de milliers ! Les herbes sont si épaisses et si élevées qu'un cavalier a de la peine à s'y frayer un passage. On se demande ce que deviendrait un tel pays si un système régulier d'irrigation et de culture lui était appliqué et si, assurant la sécurité des chemins, on le pourvoyait de moyens de transports suffisants correspondant à de nombreux débouchés commerciaux ? Il est vrai que cette terre privilégiée ne possède point le figuier, l'olivier ni la vigne ; mais le palmier peut la dédommager de la privation de tous les autres arbres.

« Au palmier, dit Humboldt, a été attribué le prix de la beauté. » Son fruit est délicieux et très nourrissant. Les chameaux mangent les noyaux broyés. On fait à l'arbre une incision et il en coule une liqueur qui remplace le vin. L'eau-de-vie de dattes est excellente. On en tire encore un très bon vinaigre. La couronne des arbres stériles, c'est-à-dire des palmiers mâles, étant bouillie, sert de nourriture aux pauvres, ainsi que les fibres de l'écorce et la moelle, qui ont un goût agréable. Avec les feuilles, on fait des nattes, des corbeilles et cinquante autres objets domestiques ; avec le tronc, des colonnes, des toits ; creusé, il tient lieu de canal ; le reste sert comme combustible. Cet arbre *béni*, disent les musulmans, se contente de tous les terrains, pourvu qu'il soit arrosé suffisamment. Les racines sont peu encombrantes ; il donne du fruit chaque année. Autrefois, la Chaldée était couverte de grandes forêts de palmiers ; quelle différence avec l'état présent !

Les Arabes Montéfik, qui vivent sur le cours inférieur du Tigre,

sont bien déchus de leur ancienne puissance : corrompus, paresseux, écrasés d'impôts et exploités par l'usure, ils croupissent dans une véritable misère. Les jeunes gens et les enfants sortent des tentes et courent sur le passage du vapeur en tendant les mains aux voyageurs pour mendier un morceau de pain. Après Amara, nous voyons des villages arabes assez bien bâtis et entourés de champs où la culture est plus soignée.

* * *

En continuant à remonter le cours sinueux du Tigre, nous arrivons à la hauteur de deux villes célèbres dans l'Islam, Kerbela et Nedjef, dont nous entendons parler sans cesse depuis le commencement du voyage. Elles sont situées de l'autre côté de l'Euphrate, à une trentaine de lieues environ. C'est là que l'on apporte, non seulement de la Babylonie, mais encore de la Perse et de l'Inde, et jusque de Bombay, les cadavres des musulmans chiïtes, par les bateaux à vapeur anglais du golfe Persique, dont les cercueils forment une bonne partie de la cargaison.

Les mahométans sont divisés en deux sectes ennemies acharnées : les Sunnites, qui dominent en Turquie et en Afrique, reconnaissent Aboubekr et Omar comme successeurs de Mahomet ; les Chiïtes de la Perse et de l'Inde n'accordent d'autorité qu'à Aly et à Housseïn, derniers descendants en ligne directe du faux prophète, et ils reprochent à l'autre parti de s'être débarrassé d'Aly et de Housseïn par le meurtre. C'est en exploitant habilement cette division intestine de l'Islam, que les Anglais parviennent à se maintenir dans l'Inde, malgré ses cinquante millions de musulmans peu soumis. Aly est enterré à Nedjef, et Housseïn à Kerbela, où il fut assassiné.

Les Chiïtes croient être assurés du bonheur éternel s'ils se font ensevelir auprès des tombeaux d'Aly et surtout de Housseïn. La Perse seule envoie chaque année plus de douze mille cadavres. Nedjef et Kerbela sont deux immenses cimetières : à Kerbela, les maisons elles-mêmes servent à enterrer les morts et les habitants font de cela leur principal trafic. Souvent les corps sont apportés de fort loin, en caravanes, et comme ils ne sont recouverts que d'un tapis ou d'une natte, ils répandent une odeur infecte : la chaleur les décompose sur la route et les réduit à l'état de débris informes. On comprend quel danger en résulte pour la santé publique. L'usage des cercueils de

bois tend cependant à se généraliser. Toutefois, il est établi que la peste, lorsqu'elle est importée du Kourdistan, ou elle est à l'état endémique, a toujours son foyer d'expansion dans les deux villes soi-disant saintes de la Basse-Mésopotamie.

* * *

Sur les quarante dernières épidémies, vingt-deux y ont pris leur origine, ou s'y sont développées avec fureur. Il en fut ainsi pour la grande peste de 1773, qui ravagea la Mésopotamie et où six Pères Carmes Déchaussés périrent en secourant les pestiférés, quatre à Bagdad et deux à Bassorah. L'évêque de Babylone, Mgr Emmanuel, Carme, succomba le premier. La mission demeura sans prêtre, et il fallut appeler au plus vite un de nos Pères de Mardin. La peste de 1831, qui dura trois années, fit perdre à Bagdad les trois quarts de ses habitants, la mortalité s'éleva à deux mille personnes par jour. La peste de 1877 fut aussi très meurtrière.

Outre les pestes terribles de 1773, de 1831 et de 1877, Bagdad fut encore décimé par deux grandes épidémies de choléra en 1846 et en 1889. Les familles chrétiennes parlent encore du sacrifice héroïque par lequel le P. Alphonse, Carme Déchaussé, supérieur de la mission, obtint du ciel la cessation du fléau. Le choléra avait fait son apparition au commencement du mois d'août : la grande chaleur accélérât ses ravages ; les habitants mouraient par milliers, la panique devenait générale. Le P. Alphonse se multipliait auprès des mourants ; mais, le cœur désolé par le spectacle lamentable qu'il avait sous les yeux, il supplia instamment Notre Seigneur d'accepter le sacrifice de sa vie pour sauver celle de tant d'infortunés. Le 30 septembre, à la fin de sa messe, il se retourna vers les assistants, le visage rayonnant, et leur dit : « Mes Frères, reprenez courage, le choléra va prendre fin. Il mourra encore une personne bien connue à Bagdad ; ce sera la dernière victime. » Le lendemain, il était frappé et il mourait le 2 octobre, quarante-huit heures après sa prédiction. Il fut, en effet, cette dernière victime : l'épidémie disparut complètement. La mémoire du P. Alphonse est encore vénérée par les chrétiens de Bagdad comme celle d'un saint.

(A suivre.)

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, AU MOIS DE DÉCEMBRE 1897.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires . .	7	3	—	1	11
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph.	17	15	7	8	47
Saint Michel-lez- Cranganore . . R. P. Elie de Saint Joseph . .	6	6	6	9	27
Ernaeculum . . . RR. PP. Elisée et Boniface de Sainte-Marie . . .	1	—	1	1	3
Cottar R. P. Ubald	1	2	11	2	16
Vengotto. . . . R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	1	—	—	—	1
	33	29	33	23	105

MALABAR

Diocèse de Quilon. — Orphelinats du Carmel.

I. — LA RETRAITE DES JEUNES FILLES, A TRIVANDRUM.

L'on nous communique la lettre suivante, écrite en bon français, par une de nos religieuses carmélites tierçaires indiennes du Malabar, nous la publions textuellement :

Trivandrum, Couvent des SS. Anges, 28 Mars 1898.

... Sur l'invitation du R. P. Jean de la Croix, Carm. Déch., Curé de Trivandrum, Capitale du Royaume, le R. P. Elie de S. Joseph, Carm. Déch., Miss. Ap., au diocèse de Vérapoly, était venu prêcher une Mission, aux Catholiques de cette première ville, notre chère Mère Prieure a saisi cette occasion pour lui demander de nous accorder la

même faveur pour nos élèves. La retraite, commencée jeudi dernier, s'est terminée ce matin par la communion générale des **enfants** et le chant du « Te Deum » ... Nous avons eu deux sermons en Malayalam, par jour : un, à neuf heures du matin, et l'autre, à quatre heures du soir. Le prédicateur de la retraite, le R. P. Elie, est espagnol, et il ne peut pas s'exprimer bien en anglais, mais il parle le malayalam comme un natif (1) : il s'exprime si bien, si clairement, avec tant d'onction et tant de persuasion, qu'il touche les âmes et les enlève d'assaut. En un mot, c'est surprenant la facilité avec laquelle il s'exprime dans une langue étrangère. On tremble, en l'écoutant parler de l'enfer, des mauvaises confessions, etc. On croit être dans le Ciel, lorsqu'il en dépeint les délices. L'attention de nos enfants était remarquable ; pendant deux heures de temps, que durait parfois le sermon, elles ont montré une attention si parfaite, si soutenue, malgré l'extrême chaleur, que nous en étions émerveillées. Quatre prêtres entendaient les confessions dans notre chapelle, après les sermons. Ce matin, il y a eu environ 140 communions, et pendant la retraite, 220 confessions. Que nous étions heureuses de voir nos chères élèves si recueillies et si joyeuses ! Beaucoup d'entre elles disaient que ce jour était pour elles comme celui de leur première communion.

Puissent le bon Dieu et la *St* Vierge leur accorder la grâce de persévérer dans ces bonnes dispositions, et les faire croître de plus en plus, dans l'amour de Dieu et de la Religion !

*
* *

II. — PIÉTÉ DES JEUNES FILLES CHRÉTIENNES NOUVELLES CONVERTIES A MOULOUGAMOUE.

La supérieure de cet orphelinat écrit à ce sujet les détails édifiants qui suivent :

Moulougamoue 24 avril 1898.

Orphelinat de l'Enfant Jésus de Prague.

.. Le jeudi saint, nous avons eu la preuve des sentiments de piété qui animent nos chères orphelines, et nous avons été si heureuses. La veille, nos jeunes travailleuses avaient fait merveille, afin de pouvoir passer auprès du *S. Sacrement* toute la belle journée du jeudi saint. Et pourtant c'est un travail fatigant que le leur : piler le riz, l'émonder, etc..., pour la nourriture de plus de 150 personnes ; — c'est à peine si nos enfants peuvent y suffire... Mais que ne peut pas la volonté, mue par un bon sentiment ? Nos fillettes ont déployé toutes leurs forces, elles se sont surpassées, et le soir du mercredi saint, elles accouraient, radieuses pour me dire : « Mère *tout* le travail est fini pour deux jours !.. Nous pourrions prier toute la journée demain, avec vous !.. » Je leur ai témoigné ma vive satisfaction de les voir si désireuses d'honorer le *T. S. Sacrement*, et je leur ai bien recommandé de ne pas oublier, le lendemain, de prier beaucoup pour tous leurs bienfaiteurs d'Europe.

L'heureuse journée que celle du jeudi saint ! Ah ! si nos bienfaiteurs avaient vu ces chers enfants refuser sans cesse de quitter Notre Seigneur, lors de l'échange des groupes ;

(1) Indigène.

s'ils avaient vu la piété sincère de plus d'une orpheline : ils auraient été bien consolés de savoir combien les sacrifices qu'ils s'imposent produisent de fruits sur cette lointaine terre du Malabar. Sans doute, les plus jeunes ne comprenaient pas trop ce qu'elles répétaient à Notre Seigneur ; mais il me semble que le divin Maître devait être bien content quand même de voir à ses pieds ces petits enfants naïfs, encore incultes, mais pleins de bonne volonté. Les enfants qui travaillent à la tuilerie étaient desolés de ne pouvoir venir prier avec nous ; les braves fillettes ont pris leurs repas en quelques minutes pour venir nous rejoindre une heure au moins.

Récemment, nous avons eu l'occasion de voir combien nos enfants se plaisent à l'orphelinat, et combien la foi est déjà ancrée dans ces jeunes âmes. Deux de nos chères orphelines, toutes deux bien jeunes encore, étaient fortement sollicitées de rentrer dans leurs familles (l'une protestante, l'autre païenne), mais elles ont résisté énergiquement à toutes les sollicitations, et elles sont restées ici malgré tout. — Pour ne pas être longue je ne donnerai de détails que sur une seule de ces enfants, notre jeune Adeltrude. Cette fillette, âgée de 12 ans, n'est à l'orphelinat, et n'a reçu le baptême que depuis un an. Il y a un mois environ, Adeltrude avait obtenu la permission d'accompagner sa grande sœur (chrétienne aussi et orpheline) chez son oncle, protestant, où habite, je crois, son frère. La permission s'étendait à deux jours seulement y compris le dimanche. Mais voilà qu'on veut forcer notre enfant de se rendre au temple protestant, et qu'on se heurte à un refus invincible. La petite est réellement pieuse, et se distingue parmi toutes les orphelines de son âge, par son obéissance, son amabilité, son zèle même pour rendre les autres meilleures. Voyant bien que la foi de l'enfant était sincère et vive, la famille protestante voulut l'empêcher de revenir à l'orphelinat. Mais on comptait sans la volonté énergique de cette enfant de douze ans. Chaque jour elle revint à la charge, pour obtenir son retour. Enfin, comprenant qu'elle n'obtiendrait rien, la fillette résolue s'enfuit un beau matin, et nous arriva vers 9 heures. Comme elle était heureuse de se retrouver auprès de nous !.. Et comme j'étais heureuse moi-même, car j'avais été bien inquiète, pendant cette absence insolite !.. « Jamais ; jamais plus je ne quitterai l'orphelinat, répétait l'enfant. Je veux mourir ici. » Et depuis, notre Adeltrude redouble de piété, de docilité, comme si elle voulait remercier le bon Dieu de son retour. Puisse la chère enfant persévérer dans ses bonnes dispositions, et continuer à les communiquer aux autres orphelines !..

*
* *

LETTE DU RÉVÉREND PÈRE PIERRE-MARIE DU SACRÉ-COEUR, CARME DÉCHAUSSÉ (Joseph Bertaux, de Mauves). A M. L'ABBÉ NICOU, AUMÔNIER DE SAINT-JOSEPH DE LA PROVIDENCE (Suite).

Au bout de cinq minutes, j'étais en train de gesticuler devant un immense comptoir qui m'arrivait au menton, et derrière lequel se tenait le grand hôtelier de l'endroit. Il s'agissait de lui faire comprendre que je voulais une chambre pour trois jours. Comment faire ? Le signe de la fourchette et de l'oreiller renversa la première difficulté, mais le prix, le prix, voilà qui ne fut point facile à arranger, surtout avec de l'argent

français. Pourtant avec du temps, de la patience, beaucoup de gestes et de grimaces, toutes les difficultés finirent par s'aplanir, et j'eus une belle chambre toute en roseaux avec quatre portes, dont aucune n'avait même de loquet, et deux fenêtres, dont trois vitres étaient brisées et cinq autres en bois. L'intérieur était à l'avenant : ni chaises, ni tables ; une natte de jonc dans un lit et trois caisses composaient l'ameublement. Sans défense aucune, on pouvait la nuit me tordre le cou, sans même que mon hôte en eût connaissance. Aussi jugez si j'étais heureux, au bout de trois jours, de gagner mon nouveau bateau.

Je me présente donc, mais voici qu'on refuse de me recevoir ; point d'argent du pays, point de place. J'insiste, le caissier est inexorable. Je m'adresse au capitaine. Celui-là, plus humain, consent enfin à me garder. Douze jours après, j'étais en face de Mohamerah sur la frontière persane. Encore dix jours de canot et j'arrive à Bassorah, sur le terrain de notre mission, déjà par conséquent en pays connu, quel bonheur ! Me voici donc au bout de mes peines ! Avec quelle joie je m'installe dans un canot avec mes bagages. Deux forts gaillards, le fusil sur l'épaule comme tous les gens du pays, rament avec un courage qui fait plaisir à voir, et dix minutes après nous voici à terre. Mais n'aurais-je pas été compris ? Bassorah !... je répète : Bassorah !... C'est en vain, mes deux canotiers attachent la leur bateau et malgré mes menaces disparaissent à toutes jambes. Où vont-ils ? Ne vont-ils point me laisser là ? De fait, un quart d'heure se passe, puis un autre, puis un troisième, et je suis là debout dans ma barque, dans quel état, vous le devinez. Pendant ce temps-là, une vingtaine d'hommes en guenilles et armés jusqu'aux dents comme tous ceux que j'ai déjà vus, se sont réunis autour de moi et cherchent à me parler, mais point de réponse en arabe ou en persan comme ils le désiraient ; ce qui les fait rire, causer et chuchoter entre eux. Ah ! certes, j'étais bien loin de Nantes !... Pourtant, tous les saints du Paradis que j'invoquais tour à tour ne pouvaient me laisser longtemps encore dans cet embarras.

Survient un jeune homme qui me regarde et me dit en riant : « Où allez-vous donc comme ça mon Père ? » Je n'en pouvais croire mes oreilles. C'était un ancien élève de nos Pères de Bagdad, à qui par conséquent ni la langue française, ni mon costume n'étaient inconnus. Quelle providence pour moi ! « Il est bien tard maintenant pour partir, me dit-il ; la nuit vous surprendrait sur le fleuve et ce n'est guère prudent. Puis, aux prises avec les douaniers du pays, que deviendriez-vous ? Restez plutôt ici. Dès ce soir, je vais écrire un mot à Bassorah afin qu'on vous envoie chercher ; puis, comme je m'absente, je vais vous placer dans une des trois familles chrétiennes de l'endroit où si l'on ne vous parle pas français, vous serez, du moins, bien reçu. » Pouvais-je résister à de si bons conseils ? Je restai donc et quand mes deux canotiers qui étaient allés, paraît-il, à la ville, à une lieue de là pour acheter de quoi manger pendant le voyage, arrivèrent, on leur fit comprendre que je n'avais plus besoin de leurs services. Grâce à une petite compensation, tout s'arrangea pour le mieux.

Cependant mon bon jeune homme me conduisait chez un des chrétiens dont il m'avait parlé et qui me reçut à bras ouverts. Ce digne homme paraissait ravi et ne savait comment me témoigner sa reconnaissance ! Le soir il vint me trouver et me fit

signe de le suivre. J'obéis et me voilà au divan entouré d'une quinzaine de chrétiens qui viennent me souhaiter la bienvenue. On présente les cigarettes, le café selon l'usage du pays, puis la liqueur d'araqah ou eau-de-vie de dattes, enfin les bonbons. Une chose m'étonne, c'est que chacun de nous a une fourchette ? Evidemment pour s'en servir ; aussi je pique dans un joli petit bonbon vert. Mais imaginez ma déception. Cette sucrerie d'un nouveau genre, après la liqueur, n'était qu'un affreux petit cornichon d'une force à vous emporter le palais !! Ce n'était là que le prélude ; jugez du reste.

Une immense serviette est étendue à terre. Tout autour sont disposées quinze assiettes. On apporte d'abord un immense plat de riz bouilli qui en contient bien un demi-boisseau, puis un second, puis un troisième de même grandeur. Viennent ensuite trois plats de ragoûts de viande et de pommes de terre, auxquels on ajoute deux poulets rôtis, un gros paquet de navets crus et un bol de crème. Voilà le menu du festin. Mais je me trompe. J'allais oublier le principal, le roi de la fête, un superbe mouton rôti en entier. Tout cela pour quinze personnes !!!

Donc la table est servie, il faut prendre place. Comme les autres je m'accroupis sur mes talons et la cérémonie commence. Le maître de la maison m'offre d'abord une jolie moitié de navet cru et garde l'autre. Au moins ne vais-je point faire quelque brioche ? Voyons comment cela se mange et à quelle sauce. Du coin de l'œil, j'examine mon homme qui mord dedans à belles dents. Ce n'est pas plus difficile ! J'en fais autant, mais sans y trouver, je crois, le même plaisir. Je préfère le mouton dont on vient de me couper une superbe tranche à faire envie à une famille tout entière.

Cependant quelque chose de tout à fait nouveau pour moi vient attirer mon attention. Le maître de maison, après m'avoir servi, prend le fameux mouton entre les deux mains et l'élève au-dessus de la table. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, chacun des convives tend la main, et tire qui une cuisse, qui une poignée de côtes, qui un morceau quelconque au milieu des cris, des bravos et des éclats de rire. On se jette les uns sur les autres pour se voler les meilleurs morceaux. C'est une vraie scène de cannibales ; mais tout se passe néanmoins gentiment et avec la plus parfaite cordialité.

Après le mouton, c'était le tour du riz, des ragoûts, des poulets, de la crème : tout cela, bien entendu, sans cuiller, ni fourchette autre que celle du père Adam.

Comme vous le pensez bien, la vue seule d'une pareille goinfrerie m'avait coupé l'appétit ; c'est le moins que je puisse dire. Et un pareil repas se faisait sans boire ! L'eau, ici unique boisson, n'avait point paru sur la table ; on la réservait sans doute pour la toilette, à la fin du dîner, et de fait ce fut alors une vraie lessive du visage et des mains ; mais ne crions pas trop, on en avait fameusement besoin. Pour moi, je n'eus qu'à me retirer ; chacun en fit ensuite autant.

Trois jours après, trois longs jours d'attente, mon conducteur attendu était là et je prenais la route de Bassorah, accompagné d'un jeune chrétien qui portait le dîner, un dîner princier qu'enviaient mes canotiers : des galettes, des dattes et un gros paquet de navets crus. Au bout de sept jours, j'étais enfin à Bagdad entre les bras de nos Pères. Quelle joie pour moi d'être enfin au terme d'un si long voyage ! On m'attendait comme le Messie, mais on attendait aussi avec impatience les belles choses que je devais

apporter dans ma caisse. Hélas ! cette caisse avait été volée en route !... Rien, rien, que ma bonne volonté qui ne suffit pas pour faire quelque chose de rien. Ce fut une grande déception surtout parmi nos enfants. Figurez-vous que nous avons trois cents garçons dans l'école dirigée par nos Pères, où nous sommes deux Nantais, le Père *Emmanuel* (du Loroux) et moi. Cinq cents filles fréquentent l'école tenue par les religieuses, dont deux Nantaises également, la supérieure et une autre sœur. On avait annoncé à tous ces enfants que je leur apportais un bel Enfant Jésus, et que je leur ferais *une crèche comme à Paris*. Mais il a fallu se contenter d'un pauvre petit Enfant Jésus, sans nez, ni pieds, ni mains. La table sur laquelle il repose est recouverte d'une humble garniture d'autel, mise à l'envers, parce que c'est encore le meilleur côté. C'est vraiment plus pauvre qu'à Bethléem !... Que d'autres choses nous seraient encore nécessaires ou utiles pour les besoins du culte, car en Orient surtout si on veut faire du bien aux âmes, il faut frapper les sens par l'éclat des cérémonies et des ornements. Mais nous sommes si pauvres nous-mêmes ! Permettez-moi donc, cher Monsieur, de m'adresser à vous et à Monsieur l'abbé Robert, le zélé directeur du *Petit Messager*, afin de demander par votre entremise à nos bonnes familles nantaises, de vouloir bien nous envoyer quelques secours. *Une crèche, comme à Nantes*, avec bergers et mages, ferait tant de plaisir à nos enfants. Nous aurions besoin aussi de costumes violets de choristes... etc., etc. Merci à l'avance, cher Monsieur, pour toute la peine que vous allez vous donner pour cela. Je vous promets en retour des détails sur Bagdad.

Votre tout affectionné et reconnaissant,

P. PIERRE-MARIE DU SACRÉ-COEUR,
Carme déchaussé.

FAITS DIVERS

Dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

GRACES OBTENUES

Lyon, 28 avril 1898.

Mon révérend Père, je viens remplir une promesse faite au divin petit Jésus de Prague. Ma belle fille vient d'avoir un petit enfant pour lequel nous avons beaucoup prié le petit Jésus. Ma belle-fille s'est trouvée pendant plusieurs heures dans un état effrayant et notre petit enfant a paru mort pendant un quart d'heure.

On a beaucoup prié, il s'est ranimé et maintenant lui et sa mère sont à merveille. Vous pouvez publier cette grâce presque merveilleuse, seulement je vous demande de ne pas mettre notre nom.

Je demande maintenant d'autres grandes grâces au divin Enfant et j'espère vous récrire bientôt encore en action de grâce.

Veillez, mon Père, etc.

Lyon, 16 juin.

Mon révérend Père,

Une nouvelle grâce vient de nous être accordée par l'Enfant Jésus. Il nous fallait trouver une somme importante en quelques jours. Dans notre embarras nous nous sommes adressés à lui, la somme a été trouvée sans difficulté, au jour voulu, et nous est arrivée d'un côté où nous n'avions rien à espérer. Veuillez signaler cette faveur dans la publication de l'Enfant Jésus de Prague comme nous le lui avons promis.

Je me permets de demander des prières pour la santé d'une mère de famille souffrante, trois positions, une vocation religieuse, un mariage, tous les intérêts spirituels et l'union d'une famille, un petit enfant.

Veuillez agréer, etc.

*
* *

Trait du saint Scapulaire

Un ministre protestant, appartenant à une famille qui haïssait jusqu'au nom et la vue d'un catholique, avait été envoyé comme pasteur dans un petit village d'Irlande. Là il fit la connaissance d'une famille catholique avec laquelle il entra en relations suivies et à laquelle il désira bientôt s'unir par les liens d'un mariage. Il fut refusé comme protestant et comme ministre, et bientôt après il quitta le village. Six ans se passèrent sans qu'on n'eut aucune nouvelle de lui, quand tout à coup il reparut disant qu'il avait cherché à s'éclairer et qu'il étudiait notre sainte religion. Il se mit en rapport avec un jésuite et sous sa direction continua ses recherches pendant deux ans. Cependant la chose essentielle manquait : il n'avait pas la lumière, le don de la foi ne lui était pas donné, de sorte qu'il se trouvait dans une position très pénible ; ayant abandonné sa religion et ne croyant pas encore à celle des catholiques. Ce fut alors que la R. M. Prieure du Carmel de Lourdes entendant parler de lui eut pitié de son triste état, et lui envoya un scapulaire de N.-D. du Mont Carmel qu'elle trempa dans l'eau miraculeuse de la Grotte et fit bénir par le R. P. Prieur de Bagnères, confesseur extraordinaire de sa communauté. Or, à peine l'ardent jeune homme avait-il porté quelque temps ce scapulaire avec révérence et dévotion que subitement ses yeux s'ouvrirent et la Foi, notre sainte Foi pénétra et envahit son âme comme une douce rosée tombe sur une terre desséchée. Il n'hésita pas un instant bien qu'il sut que sa conversion allait amener une rupture complète de la part de sa famille, et partit de suite pour Londres où le 25 mars, fête de N.-D. de l'Annonciation, il fut reçu dans le sein de notre sainte Eglise par le Supérieur des Oratoriens assisté d'un Père jésuite. Le jour de Pâques, il eut le bonheur de faire sa première communion et ceux qui étaient présents s'accordent à dire qu'ils ont rarement vu un catholique si humble et si fervent. Depuis lors il est plein de joie et de contentement. Louanges et actions de grâces à Notre-Dame du Mont Carmel.

*
* *

Trait de protection de N.-D. du Mont-Carmel.

Au mois d'août 1874, une famille de Jaffa venait se prosterner aux pieds de la Madone, et lui offrait une lampe avec des cierges et de l'encens. C'était un hommage de

reconnaissance pour une grâce obtenue. Comme nous insistions pour connaître à quelle faveur répondaient ces témoignages d'actions de grâces, on laissa entre nos mains, pour être conservé dans les archives du couvent, le rapport signé de la mère et du fils. « Nous sommes revenus au Carmel pour accomplir un vœu que j'avais fait dans le courant de l'année 1870, à l'occasion d'une grave maladie de mon fils alors âgé de neuf ans et quatre mois. L'enfant était atteint d'une fièvre typhoïde des plus graves et les médecins avaient perdu tout espoir de le sauver. Il y avait dans la chambre occupée par l'enfant deux images : l'une de la Vierge d'Ancône et l'autre de Notre-Dame du Mont Carmel, que mon fils avait emportée du sanctuaire deux mois avant sa maladie, lors de notre premier pèlerinage à ce saint lieu. Un jour, comme j'étais seule avec l'enfant, il se tourna vers moi et me dit : « Mère, as-tu des fleurs pour en mettre sur les images et en offrir à cette Dame qui est là près de moi ? » Je crus que mon enfant était dans le délire et je me mis à pleurer. Je conjurai Notre-Dame du Mont Carmel de me garder mon fils, lui promettant de le lui amener ici, dans son sanctuaire, si elle me le conservait. Mon enfant reprit : « Quelle est cette Dame tout habillée de blanc qui reste là assise ? — Mon fils, nous sommes seuls ; il n'y a personne que nous ici. — Comment, mère, tu ne vois pas cette Dame vêtue de blanc et qui porte un grand voile ? » L'endroit que mon fils indiquait était tout à côté de l'image de Notre-Dame du Mont Carmel. Je compris alors que l'enfant était favorisé d'une vision et que Notre-Dame du Mont Carmel opérait un miracle en sa faveur. En effet, dès cet instant la maladie cessa, et grâce à la bonne Madone, l'enfant s'est remis et jouit maintenant d'une bonne santé. Nous ne pourrions oublier ce miracle, et mon fils se souvient toujours de la belle Dame qui lui apparut pendant sa terrible maladie. »

Le Sanctuaire du Carmel, page 216.

*
* *

La pieuse quêteuse protégée par saint Joseph.

Les Congrégations de la très sainte Vierge furent toujours le parterre où Jésus cueillit, comme de belles fleurs, ses épouses les plus ferventes. Encore aujourd'hui sa main s'étend souvent pour arracher quelque fleur qu'elle transplante sur le sol béni de la vie religieuse. Les enfants de Marie qui n'ont pas elles-mêmes ce bonheur, se plaisent à aider les pauvres que Dieu veut à son service, soit en fournissant le trousseau, soit en complétant la somme qui tient lieu de dot, ou qui remplace pour les parents le produit du travail. Une jeune fille, membre de la Congrégation établie à l'ouvrier du Sacré-Cœur, avait depuis l'âge de douze ans le vif désir de se consacrer à Dieu. Ses parents, pauvres cultivateurs que des malheurs successifs avaient forcé d'abandonner leur petite terre, vivaient dans l'indigence. Pendant que la mère tissait, Marie, en sa qualité d'aînée, veillait sur les cinq petits enfants qui la suivaient. Active et laborieuse, elle contribuait encore par son travail à la subsistance de la famille. Avant de faire une petite retraite, elle abrégea son sommeil pendant quelques semaines, pour gagner ce qu'auraient rapporté à ses parents les trois journées qu'elle voulait donner à la prière. Aussi sa mère ne pouvait-elle entendre parler pour elle de vie religieuse. Cependant, la supérieure de la communauté lui disait nettement : « Je ne

vous recevrai qu'après que vous aurez obtenu le consentement de votre mère, et qu'elle sera décidée à vous amener elle-même. » Cette condition semblait irréalisable à la pauvre enfant, lorsque sa mère, après mille refus, lui jeta comme un défi : « Donne-moi quatre cents francs, et je te le laisse partir. » Quatre cents francs ! c'est une fortune à faire pour Marie, qui ne possède pas un centime, et qui ne peut rien prendre sur son travail accoutumé, qu'elle prolonge déjà trop avant la nuit. Mais la fervente congréganiste ne se décourage pas : je tendrai la main ! s'écria-t-elle.

On était au mois de mars : la jeune fille reçoit au Sacré-Cœur une statuette de saint Joseph, renfermant sa première aumône. Le lendemain, elle va communier en l'honneur de saint Joseph, pour se mettre sous sa protection, et la voilà qui commence sa quête. Avec des rebuts et des affronts elle recueille bientôt 60 francs, 100 francs, 200 francs. Une enfant de Marie éleva d'un seul coup son petit trésor de 300 francs. Le mois de mai approche, et c'est sous les auspices de Marie que la pieuse Congréganiste voudrait faire son entrée en religion. Toujours accompagnée de son puissant protecteur, elle frappe encore : mais sa délicatesse ne lui permet pas de se présenter dans les maisons qui l'ont bien accueillie une première fois, et partout ailleurs elle ne reçoit que des humiliations. Regardant alors sa petite statue : « mon bon Saint, lui dit-elle, c'est bien pour moi, mais cela ne remplit pas ma bourse ! » Enfin elle rencontre une de ses premières bienfaitrices, qui lui demande combien il lui faut encore — « Hélas ! Mademoiselle, 70 francs ! — Eh bien, les voici : portez ce billet au Sacré-Cœur. » Marie ne se possède plus de joie, déjà elle est aux pieds de la supérieure, et bientôt Jésus-Christ la compte au nombre de ses épouses.

*
* *

Le Carmel en Irlande.

Le Saint-Père, heureux d'avoir reçu un exemplaire du livre intitulé : *Le Carmel en Irlande*, présenté par son Eminence le cardinal Gotti, le 26 mai dernier, a envoyé sa Bénédiction apostolique à l'auteur de cet ouvrage important, le Père Patrice Rushe de l'Ordre des Carmes déchaussés.

ÉCHOS DE PARTOUT

Les Carmélites de Compiègne. — Circulaire adressée aux Carmels de France.

En reproduisant ces récits nous déclarons une fois de plus que, conformément au décret d'Urbain VIII, nous déclarons nous soumettre entièrement en ces matières, comme en toutes les autres, au jugement de la Sainte Église.

Ma Révérende Mère,

Il y a deux ans à pareil jour, je remis à S. E. le Cardinal Richard la demande officielle pour obtenir la constitution du Tribunal, qui devait faire le procès informatif de l'Ordinaire dans la Cause de Martyre des Seize Carmélites de Compiègne.

Saint Joseph nous a visiblement protégés. Je suis heureux de le proclamer bien haut en vous disant le point où nous sommes arrivés.

Grâce au zèle et au dévouement des membres du Tribunal, des vingt-trois témoins et des Carmélites de Compiègne, le procès était terminé en moins de deux ans, et le 1^{er} mars dernier, la copie authentique, qui renferme plus de quinze cents pages in-folio, était remise en double au secrétariat de la S. Congrégation des Rites. C'est un ensemble de dépositions pleines d'intérêt sur l'histoire du Martyre, la diffusion de sa renommée, sa transmission jusqu'à nous.

Pendant que les sessions se tenaient à Paris, à Compiègne et à l'abbaye anglo-bénédictine de Stanbrook, on ne cessait d'invoquer nos chères Martyres et les grâces obtenues par leur intercession les faisaient rapidement connaître jusqu'en Amérique et dans les pays les plus éloignés de l'Orient ; les demandes de prières et de neuvaines affluaient à Compiègne et dans bien d'autres monastères.

Je ne saurais assez remercier le zèle des différents Carmels et leur fidélité à signaler les grâces remarquables dues à l'invocation des Martyres. Ça été un élément précieux pour la Cause.

Le fait historique consigné avec admiration par les historiens de la Révolution, s'était transmis comme un trésor de famille dans les différentes maisons religieuses, on le racontait avec émotion dans les Carmels. Dès que la constitution du Tribunal a été connue, on a voulu lire le récit plus détaillé de la persécution et les circonstances si touchantes du sacrifice ; on aime à considérer dans les petites images la scène de l'échafaud, les malades les regardent avec confiance, les appliquent sur leurs maux. Beaucoup ont été soulagés ou guéris et bientôt on pourrait écrire un volume sur les faveurs de toutes sortes qui ont été obtenues en moins de deux ans.

A un professeur du séminaire de Brive, en grand danger à la suite d'une longue maladie que la science et le dévouement des médecins n'ont pu combattre efficacement, un de ses amis, M. le chanoine Bordes, aumônier du Carmel de Tulle, envoie une image et le prévient qu'une neuvaine est commencée pour lui au Carmel de Tulle et qu'elle se terminera le 7 mars 1897, il ajoute : « Unissez-vous à la neuvaine, on assure qu'il n'y a pas de meilleur moyen d'intéresser la Sainte Vierge à votre cas que de lui députer les Martyres de la Révolution française. »

Il est difficile, je crois, d'être plus près de la mort que n'a été M. l'abbé Roussarie, alors professeur de rhétorique au petit séminaire de Brive et maintenant curé-doyen de Correze ; il m'écrivait, quelques jours avant de venir déposer devant le Tribunal :

« La lettre de M. l'aumônier des Carmélites me frappa et malgré la faiblesse où j'étais, si je ne m'associai guère aux prières, j'y songeai pourtant deux ou trois fois pendant les huit jours qui suivirent. Le 4 mars, une seconde opération, jugée indispensable, mais qu'on différait dans la crainte que ce fût pour moi le coup de la mort, fut cependant tentée. C'était un jeudi. Le vendredi, le mal empira à tel point qu'on n'attendait que le dernier soupir. Je ne pouvais plus faire aucun mouvement : on avait porté les Saintes Huiles pour l'Extrême-Onction, et, quand le médecin me quitta le soir, il ne put s'empêcher de dire que c'était la fin. Cependant le samedi je

» vivais encore, mais de plus en plus haletant : le hoquet s'était déclaré vers neuf heures du matin et à quatre heures du soir je ne parlais plus. J'entendais très distinctement les religieuses parler de la disposition du lit, du rochet et du camail qu'on me donnerait, du retard que mettait ma mère à revenir. A dix heures du soir, le médecin essayait de me faire dire oui ou non, me demandant par tous les signes si je le connaissais, et je ne pouvais même pas faire le moindre geste pour le rassurer ni prouver que j'entendais. L'état comateux, avec le hoquet de plus en plus strident, se poursuivit jusqu'à trois heures du matin. A ce moment, j'eus un sommeil pénible, un cauchemar peuplé de fantômes, d'images funèbres. La sœur garde-malade épiait mon souffle, attendant le dernier soupir, quand, tout à coup mu comme par un ressort, je me suis redressé sur mon séant, sans effort, sans fatigue, sans fièvre. Il me semblait que tout était nouveau autour de moi : ma chambre, mes meubles, le coin du ciel que j'apercevais et surtout je me sentais un homme nouveau. L'impression que j'ai eue, je la ressens encore à l'heure où je vous parle, aussi fraîche, aussi intense que je l'ai éprouvée, mais je renonce à essayer de la traduire. Ce fut une heure ineffable, je n'imagine pas qu'un mort sortant du tombeau puisse jouir plus que j'ai fait. La sœur était là, muette d'admiration, mais se demandant si ce n'était pas le dernier effort de la nature. Ceci se passait vers six heures et demie ou sept heures du matin, probablement à l'heure de la communion des Carmélites.

» Le médecin, M. Pomarel, ne pouvait pas en croire ses yeux. Ma pauvre mère, qui avait déjà fait toutes les démarches pour me faire enterrer chez elle, se demandait si elle était victime d'un cauchemar, car la journée fut pour moi un enchantement. Je n'aurai plus pareille fête. Ce fut tout le jour une joie intérieure et une vie débordante. On ne voulut pas me laisser quitter le lit ce jour-là, mais le lendemain, 8 mars, lundi, je me levai et quand je montrai au docteur Pomarel la lettre du chanoine Bordes, il me répondit : « Mon cher ami, je puis répéter en vous l'appliquant le mot d'Ambroise Pare : Je le pensai, Dieu le guérit ! » Et chaque fois que l'occasion s'en est présentée, il a affirmé bien haut que je devais remercier Dieu. »

*
* *

» La guérison obtenue au Carmel des Vans, le 1^{er} décembre 1897, n'est pas moins saisissante et contribuera puissamment à augmenter la confiance dans l'invocation des Martyres de Compiègne. Les détails sont extraits des relations qui m'ont été envoyées, après avoir été soumises à Mgr l'Evêque de Viviers. Le certificat du médecin a été publié *in-extenso* dans la *Semaine Religieuse* de Viviers, le 21 janvier 1898.

» La R. Mère Prieure écrit : « Notre chère Sœur Marthe de Saint-Joseph (du voile blanc, âgée de vingt-sept ans) tomba malade à la suite d'un refroidissement qui fut suivi d'un dégoût rendant toute nourriture impossible. Installée à l'infirmerie, elle fut visitée le 25 juillet 1896 par notre bon docteur qui, après une longue consultation, ne nous cacha pas que l'état était grave et ordonna des remèdes qui furent exécutés ponctuellement, mais, il faut le dire, sans résultat... Il venait tous les huit jours, quelquefois plus souvent et ne nous a jamais donné d'espoir : vers le

» milieu de l'année dernière, il nous dit même qu'il ne croyait pas qu'elle passât l'hiver. »

D'après le certificat du docteur, Sœur Marthe de Saint-Joseph était atteinte :

« 1^{re} De tuberculose pulmonaire, deuxième degré, avec foyer au sommet du poumon droit se traduisant, etc., etc.

» 2^e De laryngite chronique tuberculeuse. Cette affection a marché de pair avec l'affection pulmonaire et s'est progressivement aggravée avec elle... Aphonie presque complète .. En dernier lieu, le degré de dysphagie était tel que la malade ne pouvait prendre que des aliments liquides : lait, bouillon, et leur déglutition était-elle encore douloureuse :

» 3^e D'un abcès froid siégeant à la partie latérale et externe de la cuisse droite... L'incision de l'abcès a donné lieu à une sécrétion abondante et l'exploration au stylet a permis de constater que la poche de l'abcès était longue environ de 12 centimètres et large de 5 centimètres. Du moment de l'ouverture de l'abcès... la sécrétion s'est maintenue abondante et de mauvais aloi. L'exploration au stylet, répétée plusieurs fois, montrait que les parois de la poche ne s'accolaient pas et que l'abcès n'avait aucune tendance à la guérison. »

C'est vers cette époque que la pauvre malade, venue, non sans difficulté, à la récréation, et, installée dans un coin aussi commodément que possible, assistait à la lecture de la circulaire relatant la faveur obtenue au Carmel d'Hanoi.

« La lecture finie, raconte la R. Mère Prieure, subitement inspirée, je me tournai vers elle : « Ma Sœur Marthe de Saint-Joseph, lui dis-je, vous avez entendu ? » Elle me répondit par un signe de tête, ne pouvant pas parler. « Eh bien, mon enfant, si vous avez la foi, invoquez ces bonnes Mères, je vais vous donner une image et vous ferez une neuvaine ; ayez confiance, et, si vous le voulez, vous serez guérie. » La première neuvaine fut sans résultat ; à la seconde, elle était si mal que nous crûmes que nos Mères Martyres viendraient la chercher, »

Laissons maintenant parler la sœur infirmière. Après avoir décrit le triste état où se trouvait alors la malade et les soins pénibles et délicats qu'exigeait la plaie de la jambe « plus douloureuse et plus infecte que jamais », elle continue : « Ma Sœur Marthe était à la fin de sa seconde neuvaine, je lui dis, après l'avoir pansée : « Dites à nos vénérées Martyres que si elles ont quelque pouvoir, elles le montrent, et qu'il faut qu'un de ces jours je trouve la plaie fermée et la jambe guérie. »

» C'est ce qui arriva.

« Le 1^{er} décembre 1897, deuxième jour de la troisième neuvaine, étant entrée le matin dans l'infirmerie, je trouvai ma Sœur Marthe radieuse, elle avait bien dormi ; ayant découvert la jambe, je trouvai les linges propres, la plaie était cicatrisée !... Mais, comme pour m'assurer de ce que je voyais cependant de mes yeux, j'essayai d'introduire le stylet ; impossible, la plaie était bien fermée !... notre Sœur Marthe était guérie ! Notre chère Sœur était radieuse, et dans ses yeux, où se lisait un bonheur indicible, roulaient de bien douces larmes. Pour moi, un frisson me saisit tout entière, et, à la vue de cette merveille, je remerciai Dieu dans mon cœur.

» Un autre abcès, qui se formait au-dessus de celui déjà ouvert, avait complètement disparu; plus de douleurs nulle part, plus de toux, plus de fièvre, plus de crachements de sang... Nos bien-aimées Martyres n'avaient pas fait les choses à demi. »

» Voulant m'assurer de la chose, continue la Mère Prieure, j'envoyai chercher M. notre Docteur, dont je ne peux décrire l'émotion. »

Voici le récit qu'il a donné dans son certificat :

« A peine la neuvaine était-elle terminée que, soudain, le 1^{er} décembre, la malade se déclare complètement guérie et demande à reprendre les exercices et la règle de la Communauté. Je fus appelé par M^{me} la R. Mère du Carmel, à examiner Sœur Marthe de Saint-Joseph et je pus constater, à mon grand étonnement, qu'à la cuisse la fistule qui, quelques jours auparavant, avait encore toute sa profondeur et laissait échapper du pus en abondance, s'était oblitérée, qu'il n'était plus possible d'introduire un stylet dans la plaie, entièrement cicatrisée. La malade ne tousse plus, les signes traduisant l'affection pulmonaire et l'intoxication de la malade n'existent plus. Sœur Marthe de Saint-Joseph qui, depuis assez longtemps déjà, gardait le lit, s'est levée, et elle, qui ne pouvait avaler le lait qu'avec peine, prend la même nourriture que ses sœurs en religion et accomplit les mêmes devoirs. Invité par M^{me} la R. Mère du Carmel des Vans à témoigner de ce que j'avais pu constater d'extraordinaire et d'extra-naturel dans cette guérison aussi rapide qu'inattendue, je le fais avec plaisir et conformément à la plus exacte vérité.

» Signé : D^r A. ROCHE. »

« Depuis, atteste elle-même la Sœur Marthe de Saint-Joseph, je mange comme tout le monde, je ne tousse plus, je suis très bien, je fais sans fatigue tout mon travail. J'ajoute que ce sont les seules prières que j'ai faites pour ma guérison. Dès le commencement de ma maladie, je m'étais abandonnée entre les mains du bon Dieu; ce n'est que parce que notre Mère, qui est bien bonne, l'a voulu, que j'ai fait ces neuvaines. »

Daignez agréer, ma Révérende Mère, la nouvelle assurance de mon profond respect et de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

R. DE TEIL,

*Aumônier des Sœurs de Saint-Charles,
Vice-Postulateur de la Cause des Seize Carmélites de Compiègne
et de la Vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin.*

*
* *

Extrait de la *Semaine religieuse* de Paris, 18 décembre 1897 :

Faveur obtenue par l'intercession des Carmélites de Compiègne.

Le fait qui s'est passé au Carmel d'Hanoï et que nous avons rapporté, a été l'occasion d'une nouvelle faveur due également à l'intercession des Carmélites de Compiègne. En voici la fidèle relation extraite de deux lettres de la R. Mère Marie de l'Enfant-Jésus, prieure du Carmel de la Nouvelle-Orléans (États-Unis) :

« Je suis heureuse de vous apprendre la guérison de notre petite Sœur du voile blanc, Sœur Claire-Joseph du Sacré-Cœur de Jésus, malade depuis cinq ans.

» Cette guérison a été obtenue au mois d'août dernier par une neuvaine aux seize Carmélites martyres de Compiègne. La neuvaine fut faite après que j'eus reçu la carte, sur laquelle se trouvait collée la petite pousse de lierre venant du lieu de leur sépulture, avec la circulaire racontant les grâces étonnantes obtenues par leur intercession au Tonkin.

» Après avoir lu la circulaire, je me suis mise à genoux, j'ai demandé à nos martyres une preuve de leur pouvoir et j'ai promis d'étendre leur culte si elles obtenaient la guérison de notre Sœur, dont l'état était désespéré. Elle a trente et un ans. Quand je me suis relevée, je suis entrée à l'infirmerie pour dire à la Sœur de commencer une neuvaine à nos saintes Vierges martyres. Elle me répondit avec un triste sourire : « Bien, » ma mère, puisque vous le voulez, je ferai la neuvaine avec la communauté, mais j'ai » abandonné tout espoir de guérison, je suis prête à partir et j'attends que l'heure ait » sonné. »

» Sœur Claire-Joseph était très malade à ce moment-là et avait été confinée à l'infirmerie depuis le lundi de Pâques. La veille du *Corpus Christi* (16 juin), nous la considérions mourante et le jour suivant elle recevait les derniers sacrements. Le jour de la fête du Sacré-Cœur (23 juin), elle resta plusieurs heures sans connaissance dans une syncope, que le docteur crut devoir se terminer par la mort avant minuit. Cependant, il lui fit une injection de strychnine au bras et je priai le Sacré-Cœur de l'épargner. Pendant quelques jours elle sembla revivre un peu, mais de plus dangereux symptômes se développèrent en juillet et en août. Le médecin, le docteur S.-L. Théard, nous dit plusieurs fois, ainsi qu'au père de la malade, M. Patrick Everett, qui réside à la Nouvelle-Orléans, qu'il n'y avait pas de chance de guérison et qu'il ne pouvait par les remèdes que soulager les douleurs cruelles et aiguës.

» Elle avait été malade pendant cinq ans d'un ulcère à l'estomac, qui depuis un an s'était transformé en cancer. Pour employer l'expression d'un médecin qui l'avait soignée plusieurs années, « elle était malade de la tête aux pieds », car toutes les fonctions naturelles avaient cessé d'être régulières depuis longtemps.

» Pendant la neuvaine, elle fut encore plus mal jusqu'au septième jour, où une amélioration sensible se produisit, et le neuvième jour toute trace du mal avait disparu : il n'y avait plus d'enflure, les vomissements avaient cessé, le corps avait repris ses fonctions régulières. Elle put manger n'importe quoi, dormir naturellement et un jour ou deux après, elle commença ses dix jours de retraite, faisant tous ses exercices parfaitement et sans fatigue, quoique avant la guérison sa tête fût dans un tel état que de lire ou d'essayer tout effort mental lui était insupportable. Enfin, des souffrances de tout genre avaient parfois altéré son esprit, et le docteur avait dû la garder sous l'influence de la morphine, pendant plusieurs jours de suite. Nous ne pouvions la laisser seule ni jour ni nuit, pendant trois mois et probablement, si le docteur ne nous avait pas assuré qu'elle ne pouvait vivre au delà d'octobre ou de novembre au plus, nous aurions sérieusement pensé à la placer en traitement dans une maison de santé.

» Depuis sa guérison, tout cela a disparu, et elle est aussi bien d'esprit et de corps que lorsqu'elle prit le saint habit.

» Que le nom du Seigneur en soit béni ! Ne voulez-vous pas chanter un *Te Deum* pour remercier le bon Dieu ?

» Le médecin a affirmé plusieurs fois que la guérison avait été obtenue par des prières, par une puissance au-dessus de la science ; il ne réclame aucune part dans cette remarquable guérison.

» La semaine dernière, après avoir lu avec beaucoup d'intérêt la brochure française sur les Carmélites martyres, il a dit en venant ici que, s'il tombait malade, bien certainement il demanderait à Sœur Claire-Joseph de faire une neuvaine pour lui aux seize Carmélites de Compiègne. »

*
* *

Autun (France).—Sûrement, mon Révérend Père, vous savez qu'à Rome on s'occupe activement de plusieurs causes de béatification qui intéressent plus spécialement le Carmel en France. Je veux parler de la Vénérable Sœur Marguerite du S. Sacrement, Carmélite de Beaune, si favorisée par le S. Enfant Jésus ; puis, de notre Vénérable Mère Thérèse de S. Augustin (M^{me} Louise) et enfin des 16 carmélites de Compiègne qui ont confessé si généreusement leur foi et leur dévotion au Sacré-Cœur de Jésus en mourant sur l'échafaud en 1794.

Nous savons, par le zélé et dévoué Vice-Postulateur de ces deux causes qui s'en est occupé à Rome il y a peu de temps, que le S. Père s'y intéresse beaucoup lui-même.

Ce que l'on désire et demande beaucoup surtout maintenant ce sont des miracles ! Un grand nombre très authentiques ont déjà été obtenus ; mais il en faut encore.

Veuillez donc prier vous-même, mon Révérend Père, et faire prier à cette intention. L'attouchement seul de l'image des chères martyres, invoquées avec confiance, a obtenu des guérisons instantanées.

SOEUR S. THÉRÈSE DE JÉSUS.

*
* *

Nous demandons instamment pour la gloire de Dieu et du Carmel de France, qu'on adresse prières et neuvaines à la Vénérable Mère de S. Augustin (Madame Louise de France), et qu'on sollicite par son intercession, des grâces et des guérisons, afin de hâter sa béatification.

Dans le cas où l'on obtiendrait des guérisons miraculeuses, nous prions qu'on nous en avertisse tout de suite. — La communication des grâces reçues peut aussi contribuer pour notre saint ordre au succès de la cause dont on s'occupe en ce moment.

Carmel de Saint-Denis transféré à Versailles.

VARIÉTÉS

MADELEINE ET JÉSUS

Quand, dénouant vos longues tresses,
Vous essuyiez de vos cheveux,
Et couvriez de vos caresses
Les pieds bénis du Roi des cieux,
Dont la charité plus qu'humaine
Vous entraînait, ô Madeleine,
Remarquiez-vous le ris moqueur.
Le dédain superbe de l'hôte
Qui, s'estimant pur et sans faute,
S'indignait contre le Sauveur ?

Non ! ces mépris, ô sainte femme,
Vous sont restés inaperçus :
Un objet captivait votre âme,
Et cet objet c'était Jésus.

Lorsque, vous mettant à l'école
De Jésus, vous passiez le jour
A ses pieds, buvant la parole
Qui dé coulait en flots d'amour
Dans votre âme toute haletante,
Entendiez-vous, ô pénitente,
Les reproches de votre sœur
Sainte Marthe, par trop active,
Qui contre vous, contemplative,
Excitait l'aimable Sauveur ?

Non ! ces reproches, sainte femme,
Vous sont restés inaperçus :
Un objet captivait votre âme,
Et cet objet c'était Jésus.

Lorsque plus tard à Béthanie
Pleine de noirs pressentiments,
Devinant la sombre agonie
De Jésus et ses longs tourments,
Vous l'inondiez d'un parfum rare.
Entendiez-vous, sœur de Lazare,

Gronder les indignations
De l'apôtre tenant la bourse,
Qui cherchait à tarir la source
De vos saintes profusions ?

Non ! ces murmures, sainte femme,
Vous sont restés inaperçus :
Un objet captivait votre âme,
Et cet objet c'était Jésus.

Au Golgotha, toute brisée,
Sans couleur, sans force et sans voix,
Dessous la sanglante rosée
Qui pleuvait de Jésus en croix ;
Quand vous fixiez ses traits livides,
Entendiez-vous les déicides
Vomir l'insulte contre lui ?
Sentiez-vous s'ébranler la terre ?
Voyiez-vous pâlir la lumière
Et le ciel rentrer dans la nuit ?

Non ! ces prodiges, sainte femme,
Vous sont restés inaperçus :
Un objet captivait votre âme,
Et cet objet c'était Jésus.

Lorsqu'éclata la gloire immense
De Jésus vainqueur de l'enfer,
Dans votre amoureuse démente
Devant le sépulcre entr'ouvert,
Ne comprenant pas le mystère,
Et cherchant au sein de la terre
Celui qui planait dans les cieux :
Avez-vous entendu les anges
Venant entonner les louanges
Du Rédempteur victorieux ?

Les anges mêmes, sainte femme,
Vous sont restés inaperçus :
Un objet captivait votre âme,
Et cet objet c'était Jésus.

NÉCROLOGIE

Le 18 mai est pieusement décédé au Couvent des Carmes de notre ville, administré de tous les sacrements de notre Mère la Sainte-Eglise, le Frère Bruno du Saint-Rosaire. Il naquit à Bruges, le 20 mars 1859, de parents sincèrement chrétiens. Dieu l'avait doué des qualités qui font le bon religieux. Ayant eu le rare bonheur de l'approcher, nous avons pu admirer la foi, la piété qui le distinguaient. Jointe à un cœur d'or, ce fut cette piété solide qui lui fit supporter avec une patience admirable les assauts d'une de ces maladies qui ne pardonnent jamais. Si du côté de la foi rien ne lui manquait, la nature l'avait, elle aussi, pourvu de dons que le monde ne méprise point. Sous la bure du Carmel se cachait un artiste et un musicien. Comme artiste, notre phalange musicale l'*Orphéon sonégien* lui doit la transcription en tableau de son règlement. Comme musicien, les membres de la maîtrise savent qu'il aimait à donner son concours pour rehausser les cérémonies du culte. C'est après trente-huit ans passés dans une vie ignorée, mais précieuse aux yeux de Celui pour qui rien n'est caché, que ce saint religieux est allé recevoir la récompense de sa piété, de son humilité et de son dévouement.

R. I. P.

CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — **S. Élie, Prophète.**

Vertu „ **Zèle et ferveur au service de Dieu.**

1. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré Cœur de Jésus.* — Octave de S. Jean-Baptiste. — Intention : *L'extension de la dévotion au Sacré-Cœur.*
2. **Samedi.** — Jeûne de l'Eglise. — Visitation de la Très Sainte Vierge. = *Tous les serviteurs de Marie.*
3. **Dimanche.** **Cinquième après la Pentecôte.** — Fête du Très Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ = *La conversion des pécheurs.*
4. **Lundi.** — Sixième jour de l'Octave des Saints Apôtres. = *Notre Mère la Sainte Eglise.*
5. **Mardi.** — SS. Cyrille et Méthode, Evêques. = *Les Eglises orientales.*
6. **Mercredi.** — Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul. = *Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII.*
7. **Judi.** — Sixième jour de l'Octave de la Visitation. — Premier jour de la Neuvaine préparatoire à la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. = *La grâce de bien faire la Neuvaine.*
8. **Vendredi.** — S^{te} Elisabeth, Veuve. = *Les pauvres et indigents.*
9. **Samedi.** — Octave de la Visitation. = *Les Missions catholiques.*
10. **Dimanche.** **Sixième après la Pentecôte.** — Les Sept Freres Martyrs. = *Les malades, plusieurs recommandés.*

11. **Lundi.** — B^{re} Jeanne Scopelli, de l'Ordre. = *Nos Sœurs Carmélites.*
 12. **Mardi.** — S. Jean Gualbert, Abbé. = *Nos Pères qui se dévouent au saint ministère.*
 13. **Mercredi.** — Translation de notre Mère Sainte Thérèse. = *Le développement de l'Archiconfrérie Thérésienne.*
 14. **Jeudi.** — S. Bonaventura, Évêque et Docteur de l'Église. = *Nos étudiants Carmes.*
 15. **Vendredi.** — S. Henri. — Vigile de Notre-Dame du Mont-Carmel. = *L'extension du culte de Notre-Dame du Saint-Scapulaire.*
 16. **Samedi.** — FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, Patronne et Titulaire de tout l'Ordre. = *Tous les membres de notre saint Ordre, vivants et décédés.*
On peut gagner une indulgence plénière pendant l'Octave (les membres de l'Archiconfrérie peuvent en gagner une seconde aujourd'hui). De plus, depuis les premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil, le jour de la fête, indulgence à l'instar de la Portioncule, dans toutes les églises de l'Ordre.
 17. **Dimanche.** Septième après la Pentecôte. — Deuxième jour dans l'Octave. = *Les Noviciats de l'Ordre.*
 18. **Lundi.** — Troisième jour dans l'Octave. = *Son Éminence le Cardinal Gotti.*
 19. **Mardi.** — Quatrième jour dans l'Octave. = *Les confréries de Notre-Dame du Mont-Carmel et leurs membres.*
 20. **Mercredi.** — Notre Père S. Élie, Prophète, Chef et Père de l'Ordre du Carmel. — *Indulgence plénière une fois dans l'Octave. = L'esprit de prière et de mortification pour tous les membres de l'Ordre du Carmel.*
 21. **Jeudi.** — Sixième jour dans l'Octave. = *Les Missions des Carmes et les Missionnaires.*
 22. **Vendredi.** — Septième jour dans l'Octave. = *Tous les abonnés aux Chroniques.*
 23. **Samedi.** — Octave de Notre-Dame du Mont-Carmel. = *Les âmes du Purgatoire.*
 24. **Dimanche.** Huitième après la Pentecôte. — S. Camille de Lellis, C. = *Les agonisants, et tous ceux qui ne veulent pas recevoir les Sacrements.*
 25. **Lundi.** — S. Jacques, Apôtre. — *Jour consacré à honorer le Saint Enfant Jésus. = La jeunesse chrétienne.*
 26. **Mardi.** — S^{te} Anne, Mère de la Très Sainte-Vierge. = *Les écoles catholiques.*
 27. **Mercredi.** — Octave de S. Élie. = *Notre Très R. P. Général et nos Supérieurs généraux.*
 28. **Jeudi.** — SS. Nazaire et ses Compagnons, Martyrs. = *Les causes pendantes de canonisation et de béatification dans notre Ordre.*
 29. **Vendredi.** — S^{te} Marthe, Vierge. = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Sainte-Thérèse.*
 30. **Samedi.** — S. Vincent de Paul. = *Diverses intentions recommandées aux abonnés des Chroniques.*
 31. **Dimanche.** Neuvième après la Pentecôte. — S. Ignace. = *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*
-



UN PORTRAIT DE LA SAINTE VIERGE

ET

UN BOUQUET A LA SAINTE VIERGE

de saint Ambroise

Recueillons-nous un instant devant Marie, et contemplons son portrait sorti de la main et du cœur de saint Ambroise. Ce n'est pas un simple buste ; c'est un portrait, et un portrait en pied. Jamais le pinceau des maîtres ombriens et toscans n'a été mieux inspiré, plus suave et plus délicat.

Nous donnons une *copie* bien imparfaite ; nous prions nos lecteurs de recourir à l'original.

Saint Ambroise s'adresse aux vierges. (*De virg. lib. II, c. 2.*) Écoutons-le.

« La vie de Marie, leur dit-il, fait ressortir à vos yeux la virginité dans sa forme la plus pure ; en ce miroir vous voyez resplendir la chasteté dans tout son éclat, la vertu dans toute sa perfection. Il faut prendre là un modèle pour toutes vos actions ; Marie est une maîtresse accomplie, qui vous enseignera par ses exemples ce que vous devez corriger, ce que vous devez éviter, ce que vous devez pratiquer.

„ Et d'abord l'ardeur du disciple s'enflamme en proportion de la noblesse du maître. Or, qui donc égale en noblesse la Mère de Dieu ? Qui donc surpasse en splendeur celle qui revêt la Splendeur éternelle ? Où trouver chasteté comparable à celle de la Vierge qui est devenue mère sans intéresser sa virginité ? Parlerai-je de ses autres vertus ? Elle était vierge non seulement de corps, mais aussi d'esprit, elle dont les affections sincères n'étaient entachées d'aucune arrière-pensée trompeuse : humble de cœur, grave en paroles, prudente en sa conduite, réservée en ses discours, avide de lectures, elle mettait son espérance non dans l'incertitude des richesses, mais dans la prière du pauvre ; attentive à son ouvrage, modeste en sa conversation, elle prenait Dieu seul, et non pas le monde, pour arbitre de

ses pensées ; elle ne froissait personne, souhaitait le bien de tous, honorait les personnes âgées, n'enviait rien à ses compagnes, fuyait la jactance, se rendait à la raison, aimait la vertu. La vit-on jamais manquer au respect des parents, fût-ce par un regard ? Entrer en dissension avec ses proches ? Mépriser les humbles ? Se rire des infirmes ? Éviter les pauvres ? Si elle se trouvait dans une assemblée avec des hommes, c'est que la compassion l'y attirait, sans que la pudeur lui commandât de passer outre. Ses regards n'avaient rien de louche, ses paroles rien de provocant, sa tenue rien d'immodeste ; elle n'affectait pas des gestes languissants, une démarche efféminée, une voix insolente. Tout son extérieur portait le reflet de son âme, et c'était un miroir de pureté ! Une maison honorable se reconnaît dès le vestibule ; en y entrant, on s'aperçoit tout d'abord qu'elle n'a rien d'un repaire ténébreux. Ainsi une âme sainte ne se cache pas tellement sous la trame de son corps, que, pareille à une lampe ardente, elle ne projette au dehors un doux rayonnement.

„ Dirai-je maintenant avec quelle rigueur elle mesurait ses aliments, elle qui ne comptait jamais avec le devoir ? Elle excédait la nature, tout en n'accordant presque rien à la nature. D'un côté jamais un moment perdu ; de l'autre des journées doublées par le jeûne. Lui fallait-il restaurer son corps, elle prenait de la nourriture juste de quoi vivre, sans y chercher aucun plaisir. On ne pouvait dire qu'elle se livrait au sommeil, elle y succombait ; et alors même que son corps reposait, son esprit veillait : tout en dormant, elle repassait ce qu'elle avait lu, elle poursuivait par la pensée l'ouvrage interrompu, elle faisait ce qu'elle avait projeté, elle projetait ce qu'elle avait à faire.

„ Elle n'acceptait de quitter sa demeure que pour se rendre à des réunions saintes, et toujours en compagnie de ses parents et de ses proches. Laborieuse dans le secret de la maison, au dehors toujours escortée, elle n'avait pas toutefois de meilleure gardienne qu'elle même : sa démarche et son abord inspiraient une telle vénération, qu'on eût dit qu'à chacun de ses pas elle montait d'un degré dans la vertu. Elle acceptait volontiers d'avoir des gardiens de sa pudeur, elle seule était la gardienne de son âme : si elle se soumettait extérieurement aux avis de plusieurs, au dedans elle s'instruisait elle-même en ayant les vertus pour maîtresses ; et ses moindres actions étaient un

exemple pour tous. Elle déférait avec empressement aux conseils de ceux qui l'entouraient ; et en même temps elle remplissait tous ses devoirs avec tant de perfection, qu'elle était vraiment maîtresse et non pas disciple.

„ Telle elle nous est montrée dans l'Évangile (*Luc.*, I, 27), telle elle a été visitée par l'Ange, telle elle a été choisie par l'Esprit-Saint. A quoi bon s'arrêter à dire qu'elle était aimée de ses parents, louée par les étrangers, quand Dieu l'a jugée digne de devenir mère de son Fils ? Aux approches de l'Ange, elle se trouvait à la maison dans une chambre retirée, sans société d'aucune sorte, pour ne pas être distraite ou dérangée par le bruit dans son application à Dieu ; elle ne désirait pas d'avoir des compagnes, elle qui vivait en compagnie de saintes pensées. Bien plus, elle se croyait d'autant moins seule, qu'elle était plus solitaire. Comment la dire seule, quand il y avait à ses côtés tant de saints livres, tant d'archanges, tant de prophètes ?

„ Gabriel vint la trouver, là où il avait coutume de la visiter ; à la vue de l'ange revêtu d'une forme humaine, Marie eut un moment de frayeur ; à sa conversation, elle le reconnaît bien vite. Elle se trompa sur l'apparence humaine de l'ange, non sur l'ange lui-même ; en quoi nous pouvons remarquer combien ses oreilles étaient religieuses et ses yeux pudiques. Saluée elle se tut, interpellée elle répondit ; et, se remettant de son trouble, elle promit entière obéissance.

„ L'Écriture nous apprend ensuite sa religion envers ses proches. (*Luc.*, I, 45.) Se sachant l'Éluë de Dieu, elle n'en devint que plus humble : sans délai, elle gagna les montagnes pour visiter sa cousine, non certes qu'elle voulût s'assurer par ses yeux de la vérité de l'oracle angélique ; elle y avait ajouté foi tout d'abord, suivant cette parole : *Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru !* (*Ib.*, 56.) Et trois mois durant, elle demeura près d'Elisabeth. En un si long espace de temps, elle ne cherchait pas à rassurer sa foi, mais à montrer son bon cœur. En avait-elle besoin, après que l'enfant tressaillant dans le sein maternel eut salué la Mère du Seigneur, la dévotion prévenant en lui la nature ?

„ Et ensuite, après tant de prodiges, une stérile qui enfante, une vierge qui devient mère, un muet qui recouvre la parole, les Mages qui adorent, Siméon qui est dans l'attente, les astres qui annoncent le

nouveau Roi, Marie, dont la pudeur s'alarmait vite, dont la foi ne s'ébranlait jamais, Marie, est-il dit, *conservait toutes ces choses dans son cœur.* (*Luc., II, 19.*) Toute Mère du Seigneur qu'elle était, elle désirait s'instruire des préceptes du Seigneur : elle qui avait enfanté Dieu, elle avait soif de connaître Dieu (1).

„ Que dirons-nous de ce que tous les ans elle allait à Jérusalem pour la solennité de Pâques, et toujours en société de Joseph ? Une vierge doit mettre toutes ses vertus sous la sauvegarde de sa pudeur ; celle-ci est la compagne inséparable de la virginité, puisque sans elle il n'y a point de virginité. Marie n'allait nulle part, pas même au Temple, sans avoir avec elle le gardien de sa pudeur virginale.

„ Voilà le modèle accompli de la virginité. Telle fut Marie, que sa vie à elle seule est l'enseignement de tous. Si une telle maîtresse ne nous déplaît pas, rangeons-nous à ses leçons ; en sorte que quiconque souhaite une part à sa récompense prenne à tâche d'imiter ses exemples. Que de vertus différentes brillent en une seule Vierge ! La pudeur la tient cachée, la foi lui met aux mains son étendard, la dévotion la presse au service de Dieu ; Vierge aimant la retraite, elle devient au temple la mère et la maîtresse de ses compagnes. „

(*A suivre.*)

Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie

3^e préposé général des Carmes déchaussés

(*Suite et fin*)

A l'exemple de l'historien de notre Vénérable Père Jean de Jésus nous terminons notre travail en donnant, comme résumé court mais substantiel de tout ce qui a été dit, l'éloge que les religieux de Saint-Sylvestre ont laissé inscrire dans leurs annales en l'honneur du vénérable père.

(1) Pensée magnifique, sujet de méditations inépuisables !

Le Père Jean de Jésus-Marie de Calahorra a fondé, de concert avec six autres peres pleins de mérites, notre congrégation de Saint-Élie. C'est lui qui le premier est venu en Italie.

Quel homme de valeur et de mérite il fut durant la vie, les vertus éminentes qu'il a pratiquées l'ont surabondamment prouvé.

Ce qui brillait en lui d'un éclat singulier, c'étaient la bonté et cette douceur de l'âme qui sont une preuve certaine de sa piété intérieure. Elles lui gagnaient tous les cœurs, elles lui conquéraient, dès le premier abord, l'amour de chacun. Elles étaient d'ailleurs tempérées d'une gravité et d'une modestie qui donnaient à son regard silencieusement baissé et à tout son visage quelque chose de mystique et de céleste : de sorte qu'à sa vue les hommes, même les plus graves, se sentaient encore coupables de légèreté et de manque de tenue.

Doué d'une rare intelligence, il excella aussi dans l'art de la parole. Il composa de nombreux ouvrages, tous pleins d'érudition et de chaleur. La hauteur des pensées leur mériterait le nom de célestes, l'ardeur de la charité, qui de l'âme de l'auteur se répand en celle des lecteurs, les fait appeler séraphiques et divins.

Sa prudence fut admirable. Malade, épuisé par des infirmités de tout genre, il remplit les charges les plus élevées et sut gouverner avec éloge la Congrégation tout entière.

Il était scrupuleux observateur des moindres observances. Par exemple, étant Préposé général, quand le silence était sonné, il écrivait plutôt que de donner de vive voix les avertissements nécessaires.

Nul ne l'égalait en patience. Ses souffrances corporelles étaient très pénibles, mais les désolations intérieures lui étaient des tortures bien autrement cruelles. Il supportait tout avec un courage invincible; personne, même ses plus intimes, ne surprirent jamais le moindre signe d'impatience. Loin de défaillir au milieu de tant de douleurs, il y en ajoutait de nouvelles; et son petit corps déjà épuisé il le flagellait sans pitié.

La chasteté, la pureté intérieure étaient l'objet de ses soins attentifs, il évitait les entretiens avec les personnes du sexe et chaque jour avant de célébrer, il se purifiait des moindres souillures.

Son humilité sembla dépasser toutes bornes. Ses relations avec les

personnages distingués comme les cardinaux et les prélats lui étaient pénibles; il les écartait autant que le lui permettaient les convenances. Être mis au rang des frères convers fut l'objet de ses sollicitudes répétées; et quand il était Préposé général souvent il entraît dans la cellule d'un frère et avec le respect et la tendresse qu'il eût mis à baiser les traces du Christ, il en embrassait le pavement.

Rien de plus beau que les montagnes du Tusculum, il en parcourait les profondes forêts, et il s'enfonçait dans les solitudes perdu tout entier dans la contemplation de choses éternelles et déplorant à haute voix et avec des sanglots sa trop longue captivité, et le trop douloureux délai de la vision béatifique.

Les œuvres complètes de Notre Vénérable Père furent d'abord éditées à Cologne, en 1648, chez l'imprimeur Josse Kalceven, par les soins du P. Paul de tous les Saints, religieux Carme déchaussé de la province du Très Saint-Sacrement en Germanie.

Plus tard, en 1771, le P. Ildephonse de Saint-Louis, carme déchaussé de Toscane, en donna une édition plus complète et mieux coordonnée. Les imprimeurs furent Jh. Stecchi et Antoine-Joseph Pagari. Trois volumes in-folio forment cette édition afin de diviser en trois catégories distinctes les matières traitées par l'auteur.

Le premier donne les œuvres scripturistiques : 1^o la paraphrase du livre de Job; 2^o le commentaire du Cantique des Cantiques; 3^o l'interprétation des Lamentations de Jérémie et celle de quelques psaumes; 4^o le livre de la Prudence des Justes qui n'est qu'un tissu de textes de la Sainte-Écriture, et enfin une contre-exposition du Cantique des Cantiques. Le deuxième, les œuvres purement ascétiques : 1^o le Chemin de la vie; 2^o l'École de Jésus-Christ; 3^o du Bon Emploi et du mépris des honneurs, des richesses et des voluptés; 4^o l'Art de vivre spirituellement; 5^o l'Aiguillon de componction; 6^o une Lettre de Notre-Seigneur à l'homme, sa créature; 7^o l'Art d'aimer Dieu; c'est l'ouvrage que cite S. François de Sales dans son *Traité de l'Amour de Dieu*; 8^o la Recherche de la paix, puis après quelques petits traités sur des sujets propres à la vie spirituelle; 9^o l'Art de bien mourir; 10^o l'Amour et le Culte de la Reine du Ciel suivi de différents opuscules. Le troisième tome renferme les œuvres qui ont trait au gouvernement et à l'éducation des religieux comme à la discipline

monastique, la discipline claustrale, l'instruction des novices, celle du Maître des novices ou bien à l'histoire, telle l'histoire des missions. Ce sont des traités mixtes comme l'instruction des princes, l'art de gouverner, celui de prêcher, ou encore la vie de Notre Mère sainte Thérèse et la biographie du Rév. P. Pierre de la Mère de Dieu, etc., etc.

Nous sera-t-il permis de déposer un double vœu en ces dernières lignes consacrées à une mémoire si sainte et si chère? Le P. Ildephonse raconte que Benoît XIV poussait vivement nos pères à travailler à la béatification du Père Jean de Jésus-Marie. Ce vœu du grand et savant pontife qui se connaissait en hommes est celui de nos cœurs. Si tous nous disions, chaque jour, un *Ave Maria* à cette intention, n'obtiendrions-nous rien du ciel? Le second souhait est celui-ci : ah ! quand verrons-nous rééditées ces grandes œuvres des Jean de Jésus, des Thomas de Jésus, des Philippe de la Sainte-Trinité et de tant d'autres, trésor sacré, mais enfoui pour le moment dans notre Carmel bien-aimé.

SUR LA CRÉDIBILITÉ DE LA FOI

Suite (1).

Suarez montre qu'il faut toujours trouver dans celui qui croit une évidence extrinsèque, soit immédiate, soit médiate. Les savants arrivent à la première; les enfants et les ignorants peuvent avoir la seconde et la posséder avec une certitude morale. Alors si l'opération intérieure divine y concourt, comme il arrive en effet, il se fait que ceux-ci mêmes atteignent l'évidence nécessaire pour baser la Foi. Et même, d'après saint Thomas, la vocation interne seule peut compléter ce qui manquerait à cette espèce de crédibilité. Il peut se faire que la lumière de la foi contribue à procurer l'évidence " de la crédibilité „. Saint Thomas affirme que la lumière de foi fait voir qu'il faut croire les objets de la foi. Cependant Suarez montre que la crédibilité ne doit pourtant nullement être comptée parmi les actes de foi, tant

(1) Voir les *Chroniques*, mois de mai, page 158 et suiv.

parce qu'elle n'a pas été révélée, que parce qu'elle n'est pas obscure et qu'enfin parce que le jugement de crédibilité n'est pas aussi certain que l'assentiment de la foi, et par conséquent ne peut provenir de la lumière de la foi. Saint Augustin, à son tour, dit ceci : " On adhère avec raison à ces articles " de foi, „ même si la vérité ne se manifeste pas encore tout à fait à découvert! „ Sans la pieuse disposition et le commandement de la volonté, nous croyons ce qui nous est proposé, comme évidemment croyable et en même temps évidemment vrai : mais point ce qui ne nous est proposé que comme évidemment croyable, sans être en même temps évidemment vrai. L'objet de la foi pris d'une façon concrète est d'une telle certitude qu'il ne peut aucunement être faux. " Toutes ces réflexions sont de Perrone. „

Voyons maintenant ce que dit Franzelin, le célèbre Jésuite, plus tard Cardinal, p. 509 : " Dans le cas d'une certitude non-évidente, l'intelligence demeure par elle-même indéterminée entre l'assentiment ferme, la négation et l'assentiment simplement certain. L'assentiment surnaturel en lui-même doit être certain objectivement, même par la manière dont s'est faite la manifestation de la vérité ; c'est-à-dire que, ou bien la vérité doit être évidente pour l'esprit élevé surnaturellement, ou bien, doit être évidente la gravité des raisons qui sollicitent la fermeté de l'assentiment. Parfois donc, le mode surnaturel de l'acte supplée *per accidens* à ce qui manque au mode de la manifestation objective, pour constituer la certitude. „

CONCLUSIONS.

1. Mgr Waffelaert montre que dans les cas douteux la volonté peut commander un assentiment ferme.

2. Plusieurs affirment, et nul ne nie, que par l'acte de foi on donne un assentiment plus ferme que les raisons ne le demanderaient.

3. Quelques-uns disent qu'on a l'évidence de la vérité, de la révélation; d'autres disent le contraire.

4. Quelques-uns ajoutent, mais les autres nient, que l'évidence de la révélation est incompatible avec la liberté de la foi.

5. La plupart des auteurs assurent qu'il y a une certitude, au moins

objective, de la révélation; quelques auteurs l'appellent morale. Schouppe, et surtout Lugo, et peut-être Franzellini, par morale, entendent une certitude morale, dans le sens large du mot; à savoir: un souverain degré de probabilité, qui exclut une crainte prudente du contraire.

6. Souvent les auteurs ne distinguent pas suffisamment, surtout entre la crédibilité et la vérité de la révélation.


7. Pourtant, comme le remarque Mgr Waffelaert, autre chose est une opinion probable de la vérité, et autre chose la certitude de la probabilité de la vérité.

8. Car, quant à cette dernière, tous enseignent qu'il faut toujours l'évidence de la crédibilité et de la crédence de la vérité, c'est-à-dire que telle vérité mérite d'être crue et qu'il y a obligation de croire.

9. La certitude de la force probante des arguments de foi n'est pas la même pour tous les hommes. En effet, quoique tous doivent juger qu'ils doivent croire, ils n'ont ordinairement point l'évidence du fait de la révélation, et leur certitude — je ne parle pas de l'assentiment qui soit l'acte même de foi — correspond aux motifs de crédibilité, lesquels ne sont pas les mêmes en tout temps et par rapport à chacun.

Ainsi, quoique par la suite des temps s'accroisse toujours davantage la force de certains motifs de crédibilité, comme de celui tiré de la perpétuité de l'Église, il y a aussi des objections qui croissent, comme celle tirée du petit nombre des catholiques, et de nouvelles objections naissent aussi de quelques spécieuses apparences des sciences naturelles.

Nota. — Nous ne voulons pas discuter ici la chose plus à fond ou plus en détail. Mgr Waffelaert touche cette question dans ses *Meditationes theologicae*, qui paraissent dans les *Collationes Brugenses*, spécialement au mois de février dernier (tome III, n° 92 sqq., p. 65 sqq.). Le Père Raphaël, Carme déchaussé, traite aussi la question de la certitude de la foi, d'une façon très claire, dans le second chapitre de son lumineux traité *De locis theologicis*, pp. 15 à 34.



DE BOMBAY A BAGDAD

PAR LE

R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, *Carme-Déchaussé*,
de la mission de Bagdad.

(Suite et fin)

Nous arrivons à Bagdad, le Dar-es-Salam des musulmans, c'est-à-dire : la Demeure de la paix.

Cité antique, tant de fois ruinée et rebâtie; centre de commerce entre la Mésopotamie et la Perse, le Turkestan, l'Arabie; capitale de l'empire arabe pendant cinq siècles : elle n'a presque rien gardé de l'ancienne splendeur où l'avaient élevée ses califes. On ne sait même plus où était le palais du fameux Haroun-ar-Rachid, qui sollicita l'alliance de Charlemagne, et il ne reste de cette grande époque que les murs dépouillés du tombeau de Zobéïde, la femme préférée de Haroun.

Le climat est assez salubre, quoique la température se maintienne à 47° centigrades à l'ombre, durant les mois de juillet et août : mais c'est une chaleur sèche. La population se répartit en quatre-vingt-dix mille musulmans, cinquante mille juifs et six mille chrétiens.

On voit dans la ville quelques mosquées d'une architecture assez remarquable. Une caserne monumentale s'élève sur le bord du fleuve.

Un pont de bateaux, de construction grossière, relie les deux rives du Tigre au milieu de la ville. Un stationnaire de guerre anglais est ancré en aval du pont, affirmant les prétentions britanniques sur la Mésopotamie. L'établissement d'un consulat français à Bagdad remonte à 1741 et le premier consul de France, nommé par le roi Louis XV, fut le P. Emmanuel de Saint-Albert, Carme-Déchaussé, depuis évêque de Babylone : il géra le consulat durant trente-un ans.

Le voyageur peut encore admirer dans plusieurs anciennes maisons quelques spécimens de l'art arabe ; mais, il faut le reconnaître, sa déchéance est aujourd'hui absolue. L'art de bâtir, la charpente, la

menuiserie, la serrurerie, l'ornementation, tout est à l'état d'enfance. Cela provient de l'oubli des anciennes règles, ainsi que du défaut d'études mathématiques préliminaires et de connaissance du dessin : presque tous les ouvriers indigènes ignorent les méthodes d'Europe et font tout à l'œil, par à peu près. Les menuisiers n'ont pas d'établis ; ils travaillent à terre, en maintenant la pièce de bois avec le pied : le reste est à l'avenant. Toute trace de l'ancienne civilisation arabe est aujourd'hui perdue : on peut juger l'islamisme à ses fruits.

* * *

Aussi avons-nous entrepris de transformer une partie de notre collège en ce qu'on appelle en France une école d'arts et métiers. Une autre considération importante nous y incline encore. Les élèves que nous avons formés depuis quarante ans remplissent aujourd'hui toutes les administrations de l'État et les maisons de commerce de la Basse-Mésopotamie, de Bagdad à Bassorah, et nous observons que les jeunes gens des dernières promotions ne trouvent plus qu'assez difficilement des places d'employés ou de comptables : il nous semble donc bon de tourner leur activité du côté des arts et métiers, afin que nos chrétiens prennent également sur ce point le premier rang. Il faut former nos élèves à la géométrie, au dessin linéaire et d'ornement, avec des notions de mécanique, de menuiserie artistique, d'architecture et de sciences physiques, de telle sorte qu'ils puissent occuper les places lucratives de mécaniciens sur les bateaux à vapeur ou dans les usines qui commencent à fonctionner dans ce pays, ou bien dans les diverses professions se rattachant au bâtiment, au rétablissement des anciens canaux dont le gouvernement turc commence à s'occuper, etc.

Nous sommes dans un pays d'avenir et d'ailleurs le missionnaire, qui ne cherche en réalité que le salut des âmes, ne peut laisser tant de jeunes gens chrétiens exposés aux dangers qu'entraîne l'oisiveté. Il faut ouvrir de nouveaux débouchés à leur activité : l'influence catholique et française ne peut qu'y gagner.

Presque tout ce qu'il y a eu d'hommes marquants dans la Basse-Mésopotamie depuis quarante ans a été formé par notre collège, et pour ne parler que de ce qui regarde la religion, il en est sorti : deux

religieux Carmes-Déchaussés, deux Dominicains, un Lazariste, un évêque chaldéen, Mgr Joseph Khaïat, deux prêtres chaldéens, trois prêtres syriens, deux prêtres grecs-catholiques ou melchites. Nous ne disons rien de ceux de nos élèves devenus médecins distingués, agents consulaires, etc.

Notre collège, dédié à saint Joseph, compte, cette année, deux cent vingt élèves de sept à dix-sept ans, divisés en huit classes, avec trois Pères Carmes professeurs; deux professeurs étrangers pour le turc et l'anglais : le professeur de turc est un capitaine très distingué, qui enseigne avec la permission du commandant de corps d'armée; il y a en outre dix autres professeurs-adjoints indigènes. Un des Pères Carmes, originaires de Bagdad et savant arabisant, fait le cours supérieur de littérature et de poésie arabe. Un autre Père fait le cours supérieur de français et de sciences appliquées pour préparer des hommes de métiers, ainsi qu'il a été dit. L'arabe et le français sont obligatoires pour tous, depuis les plus basses classes : les élèves apprennent, durant les deux dernières années, le turc ou l'anglais à leur choix. Tel est l'effet de cet enseignement, qu'on rencontre, dans toutes les classes de la société, quantité d'hommes parlant le français.

* * *

La mission a, de plus, établi une école primaire pour les enfants chrétiens les plus pauvres, et cette école compte quatre-vingt-dix élèves, avec deux professeurs. C'est donc plus de trois cents enfants qui reçoivent de nous l'instruction et l'éducation.

Le collège et l'école sont absolument gratuits et, vu les circonstances, il est impossible qu'il en soit autrement. La mission doit consacrer encore un grand local au patronage qui réunit les anciens élèves et contribue à les maintenir dans la vie chrétienne; les Pères leur font des instructions religieuses et des conférences sur divers sujets littéraires ou scientifiques; ils y trouvent aussi une bibliothèque choisie, d'honnêtes distractions.

Un de nos Pères dirige une fanfare, qui est nombreuse; tous les exécutants sont d'anciens élèves. Un dispensaire, que tenait depuis trente ans un de nos Pères Carmes-Déchaussés de la mission, le P. Damien Batailley, docteur en médecine de la Faculté de Paris,

mort l'année dernière en odeur de sainteté, est maintenant dirigé par un de nos anciens élèves, devenu docteur-médecin de la même Faculté. Médecin et remèdes, tout est gratuit pour les malades.

La mission a dû rebâtir à Bagdad l'église et le convent qui menaçaient ruine, agrandir le collège et construire l'école primaire; reconstruire à neuf l'église, la résidence et l'école de Bassorah, qui, après plus de deux siècles et demi d'existence, ne tenaient plus debout; bâtir et entretenir l'école d'Amara, centre populeux sur le Tigre, entre Bassorah et Bagdad; enfin, il faut le nécessaire pour cinq Pères missionnaires et tout cela doit se faire avec les sept mille francs de la Propagation de la Foi, les honoraires de nos messes et rien de plus; deux fois seulement depuis quarante ans, en 1895 et 1896, le Gouvernement français nous a accordé un maigre secours de cinq cents francs, et c'est tout!

Sans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous le disons hautement, nous n'aurions pu continuer à vivre, ni soutenir nos œuvres. Plusieurs fois nous avons tenté d'établir dans la mission cette Œuvre, mais il a fallu y renoncer aussitôt, vu les circonstances particulières de lieu et de personnes au milieu desquelles nous nous trouvons; mais nous ne désespérons pas d'y arriver un jour.

* * *

Permettez-moi, en terminant, de vous raconter une petite anecdote, dont le Père vénéré qui préside depuis quarante et un ans à notre mission est le héros, mais qui vous peindra bien notre situation.

Un médecin italien de Bassorah, ami de la mission, rendait un jour visite à notre digne Supérieur et, remarquant l'extrême simplicité et pauvreté de tout ce qui l'entourait, il se mit à lui remontrer la nécessité, suivant lui, de frapper l'esprit des indigènes et des autorités turques par le déploiement d'un certain faste et d'une certaine grandeur extérieure propres à leur imposer; " une vie humble et des procédés trop modestes, disait-il, ne pouvaient qu'exciter le mépris des Orientaux. „

Le Supérieur lui répondit :

" Ecoutez, docteur. Dans un des deux voyages que j'ai faits en France, afin d'y quêter pour la construction de notre église, il

m'arriva, à Paris, de prêcher à Notre-Dame des Victoires, à la réunion de l'archiconfrérie. Avant de monter en chaire, on m'avertit que la règle établie était de ne jamais dépasser la demi-heure. J'y parlai de Bagdad et de nos œuvres avec tout le zèle dont j'étais capable ; je racontai aussi mon voyage dans le désert que je venais de traverser, et, tout à coup regardant l'horloge, je me tournai pour descendre de chaire en avertissant l'auditoire qu'il ne m'était pas permis d'y rester plus d'une demi-heure, lorsque le vénéré et très regretté abbé Dumax, élevant la voix, me dit :

« — Père, cette règle n'est pas pour vous : continuez de parler sans vous préoccuper de l'heure. »

« Lorsque j'eus fini, je donnai l'adresse de notre couvent de Passy, ajoutant que je me tenais à la disposition de quiconque désirerait avoir d'autres renseignements sur la mission.

« Le lendemain, je fus avisé par le frère portier qu'une personne demandait à me parler. C'était une jeune ouvrière de seize à dix-huit ans, très modestement vêtue.

« — Mon Père, dit-elle, je vous ai entendu prêcher hier à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Je veux, moi aussi, contribuer à votre mission ; je vous apporte mes économies ; ce n'est pas beaucoup ; mais c'est tout ce que j'ai et je vous le donne de bon cœur ; veuillez seulement prier pour moi. »

« Et en même temps elle mettait dans mes mains un vieux porte-monnaie. Je l'ouvris par curiosité : il contenait... *quatorze sous* ! Pendant que je faisais le compte, elle tira encore de sa poche un petit couteau et me le remit, ajoutant :

« — Tenez, mon Père, prenez aussi ce couteau ; je puis m'en passer. Je n'ai plus que mes ciseaux ; mais ils me sont nécessaires dans mon état de couturière. »

« Je la regardais, interdit, les larmes aux yeux. Faisant effort pour dominer mon émotion, je lui dis :

« — Ma pauvre enfant, ce serait un crime à moi que d'accepter ; je me le reprocherais toute ma vie : reprenez cet argent... Et si vous tombiez malade ou que le travail vînt à vous manquer ?

« — Mon Père, répliqua-t-elle, je vous en supplie, ne refusez pas

„ mon offrande : Dieu pourvoira à tout : il ne m'a jamais abandonnée ! „

“ Et, se dirigeant vivement vers la porte, elle se retira.

„ — Et vous voudriez, docteur, dit notre Supérieur en redressant sa haute taille et sa tête bronzée par le soleil d'Orient, vous voudriez que j'emploie l'aumône du pauvre, les quatorze sous de l'ouvrière, l'argent de la Propagation de la Foi recueilli sou par sou, vous voudriez que je l'emploie à me procurer mes aises ou à faire le grand seigneur : jamais ; je regarderais cela comme une sorte de sacrilège ! „

“ — Bravo, Père Préfet, s'écria le docteur, bravo ! Je comprends maintenant votre conduite et j'y applaudis ! „

FIN

Avec ce numéro des *Chroniques du Carmel*, finit l'intéressante narration du voyage „ de Bombay à Bagdad „ par le R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, Carme déchaussé. Le mois prochain nous commencerons la publication d'un autre opuscule écrit aussi par un de nos Frères et intitulé „ Les saints déserts dans l'Ordre du Carmel ; publication qui a déjà paru dans la Revue „ *Stimmen Von Berghe Karmel* „ et dans laquelle l'auteur nous retrace en quelques mots l'historique de ces pieuses retraites qui furent de tout temps la gloire de l'Ordre du Carmel.

Et à ce propos, nous nous permettons de renouveler cette demande faite déjà autrefois : de bien vouloir nous communiquer les traits de protection de la Sainte Vierge d'us spécialement au saint Scapulaire, de même les traits de protection de notre bon père saint Joseph et nous ajouterons, en général tout ce qui concerne notre saint Ordre, afin de les communiquer à nos lecteurs. Nous serions si heureux, par exemple, de faire sortir de l'oubli bien des faits intéressants se rattachant à nos différents monastères disparus dans la tourmente du siècle dernier.

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Amitié (suite).

Si ce n'est avec les personnes qui peuvent nous aider à acquérir les biens véritables désirer nouer une amitié particulière est un grand aveuglement.

Quelle amitié meilleure peut avoir Dieu pour nous que de nous vouloir ce qu'il a voulu par lui-même à savoir la Croix.

Non certes ! il ne nous refusera pas son amitié celui qui pour nous a voulu répandre tout son sang et donner sa vie.


Chemin de la Perfection, passim.

Aides humains.

Qu'il ne vous vienne jamais dans la pensée de vous procurer à l'aide d'artifices humains de quoi vivre, parce que vous mourrez de faim et avec raison. Tenez les yeux fixés sur votre époux, c'est lui qui doit vous nourrir. Tâchez de le satisfaire ; dès lors ceux qui vous sont le moins affectionnés s'empresseront malgré eux de subvenir à vos besoins, comme vous en avez l'expérience.

Chemin de la perfection.





MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSES

AU MALABAR

LE PREMIER CONGRÈS EUCHARISTIQUE AUX INDES

Dans une revue mensuelle intitulée *l'Eucharistie et le Prêtre*, rédigée en anglais et éditée à Ernaculum, sous la direction du P. Gaspar, carme déchaussé, professeur au séminaire de Puttempaly et directeur général pour l'Inde de la Ligue des Prêtres adorateurs, nous lisons l'article suivant :

La première semaine du mois d'août 1898 sera une semaine mémorable dans les annales de la Ligue des Prêtres adorateurs aux Indes, car le premier Congrès Eucharistique aux Indes se célébrera le 2, le 5 et le 4 août prochains, dans la ville de Madras, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr Joseph Colgan, archevêque de cette ville.

Tout le clergé de l'Inde, mais spécialement les membres de la Ligue des Prêtres adorateurs sont invités à prendre part à cet événement dont l'importance est si grande vu le bien spirituel qui doit en résulter pour tout le clergé et le peuple catholique. Bien que l'époque ne soit pas favorable, nous espérons qu'un grand nombre de prêtres se feront un devoir d'assister au Congrès. Ce Congrès, en effet, ne sera pas une pure cérémonie, une manifestation passagère de foi, ce sera un travail sérieux dont le succès et les fruits seront obtenus à la sueur du front. Plusieurs rapports seront lus et discutés afin de produire des résultats pratiques. Le but principal sera de promouvoir la dévotion au Très Saint-Sacrement parmi les prêtres comme parmi les fidèles, et ainsi par le moyen de cette dévotion, la plus noble de toutes, de procurer à notre peuple bien-aimé les trois grands biens dont le monde a le plus besoin à l'heure présente, à savoir : la lumière, la force et l'amour.

Notre siècle est fier de ses grands progrès dans la science, il a répandu dans le peuple la civilisation et l'éducation classique et malgré cela, quelles ténèbres enveloppent encore l'intelligence ! Quelles hésitations ! Quelles variations incessantes ! et dans ces graves questions dont dépend le bonheur du monde, quels préjugés provenant des incertitudes désolantes ! La raison humaine laissée à elle-même est impuissante à dégager la pure vérité des systèmes, des sophismes et des erreurs.

L'Eucharistie est un foyer de lumière pour tous ceux qui vont à elle ; elle nous assure la présence continuelle et réelle du divin conseiller ; celui qui illumine tout homme venant en ce monde est toujours à notre portée : l'Eucharistie nous garantit l'assistance certaine et mutuelle de ce Maître divin qui nous enseigne toute vérité. Oui, celui qui est la vérité même, la sagesse incréée est seul à même de dissiper les ténèbres de notre esprit et de nous fixer au sein de toutes nos incertitudes. Nous parlons d'expérience,

celui qui prie au pied de l'autel est à même de résoudre les plus grandes difficultés ; il trouve toujours de nouvelles ressources ; il élargit toujours son horizon. Rien qu'une heure passée à écouter attentivement le Divin Maître parlant de son tabernacle, une heure devant le « Mémorial des merveilles de Dieu » répand sur nous plus de lumière que les livres des plus grands savants, que les congrès les plus sublimes des enfants des hommes. Approchez-vous de Lui et vous êtes éclairés. Oh, oui ! vous tous qui cherchez la lumière et qui desirez la vérité, approchez, venez au Dieu de l'Eucharistie, la lumière et l'ardeur du Divin Sauveur vont resplendir de la lumière et de la chaleur du soleil divin.

Si le monde a besoin de lumière, il a encore plus besoin de force. N'entend-on pas retentir semblable à un gémissement ce cri de détresse ? Où trouver encore des caractères ? Où sont les hommes vaillants, les femmes fortes ? Où sont les volontés d'airain ? Où sont les hommes sachant souffrir pour le bien ? En face des difficultés que la fidèle soumission au devoir entraîne avec elle, ce qui triomphe trop souvent c'est la faiblesse, l'insouciance et la crainte du sacrifice. De là que de négligences dans l'accomplissement du devoir, que de défaites morales, que de couardise et que de péchés d'omission !

Pour celui qui veut apprendre encore à l'homme la science de plus en plus rare du sacrifice, qui l'armera contre ses passions, qui augmentera en lui la force de résistance, qui le fortifiera pour le travail et le combat : c'est Jésus au Très Saint-Sacrement, le Dieu de gloire dans l'Eucharistie. Car il est le pain dont le Psalmiste a dit : « Ce pain fortifie le cœur de l'homme. » Il est le pain cuit sous la cendre que mangea le prophète Elie et qui lui donna l'énergie de gravir la montagne de Dieu.

Enfin notre siècle a besoin surtout d'amour et de paix. Nul ne peut le nier ; en dépit de tout ce qu'on dit et de tout ce qu'on fait pour établir des relations et une certaine fusion entre les différentes classes de la société, voire même pour l'union fraternelle des peuples, la société humaine est dans un état de fermentation qui n'annonce guère la paix et le bonheur. Ceux qui travaillent et qui gémissent sous le poids de leurs fatigues réclament le repos et le plaisir, et ceux qui jouissent déjà de des satisfactions et des biens de ce monde n'aiment pas d'admettre qu'ils doivent renoncer à quelque chose pour le bien de leurs frères.

Qui résoudra ce problème de la question sociale ? Qui écartera les maux qui nous menacent ? Où trouvera-t-on le remède ? Dans la science ? Dans la liberté ? Dans les pouvoirs publics ? Non. Où donc ? Dans la charité, et l'Eucharistie est l'inextinguible foyer de l'amour, sa source inépuisable. Dans la Sainte Eucharistie, dans la Sainte Communion, nous apprenons la véritable égalité, la vraie fraternité. En vain la société veut unir ses membres par ses institutions de bienfaisance et ses associations mutuelles. L'union ne peut exister qu'à la condition qu'on se sacrifie les uns pour les autres ; et cette abnégation n'est possible qu'à l'amour véritable, irradiation de cet éternel amour que donne l'homme dans l'immolation du Calvaire et de l'Autel. *La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme... Tout était commun entre eux...* Et comment cela ? *C'est que tous persévéraient dans la commune union de la fraction du pain et de la prière.*

L'Eucharistie proclame que tous les hommes sont les enfants d'une même famille ; elle met fin à toutes les inimitiés, elle affirme l'égalité de tous, elle promulgue une loi nouvelle que n'ont connue ni les juifs ni les païens, et elle invite à un même banquet tous les enfants d'Adam. Ah ! que tous puissent connaître *ce don de Dieu* et alors quelle heureuse transformation ! Chercher les moyens de faire mieux connaître le présent divin, répandre dans notre peuple si cher la lumière, la force et l'amour, voilà bien pourquoi nous nous assemblons à Madras. Peut-il avoir un but plus noble, un congrès, plus grandement utile ? Que d'autres s'assemblent pour résoudre les grandes questions de la science et de l'art, de l'industrie ou du trafic, nous les louons, car tous ces buts sont dignes de l'attention et des efforts de l'homme, mais combien plus sublime est notre but à nous : Dieu, notre Dieu bien-aimé de l'Eucharistie.

Nous travaillons, chers confrères, en l'honneur d'un maître bon, généreux, grand et large de cœur. Notre-Seigneur et Maître n'oublie rien, il est reconnaissant d'un verre d'eau donné à un pauvre en son nom. Sûrement donc il admettra dans sa gloire du ciel celui qui l'honorera présent dans son Eucharistie. Prêtant notre concours à toute œuvre eucharistique mais surtout à celle du Congrès, nous nous constituons les défenseurs de ses autels, nous formons la garde d'honneur du tabernacle et chacun de nous le gardien de son Seigneur ayant droit à la gloire promise.

Mais afin que tous ces biens soient les fruits de notre Congrès nous devons y apporter : 1° l'esprit de désintéressement et d'intention pure ; 2° l'esprit d'union et de charité ; 3° l'esprit de zèle et d'initiative. Au-dessus de tout, la pure intention et le désintéressement sont de toute nécessité si nous voulons plaire à Dieu et obtenir les copieuses bénédictions qui assurent la réussite du Congrès. Notre œuvre est trop sainte, son but est trop sublime pour admettre le mélange de pensées terrestres et de vues égoïstes. Poursuivre les intérêts de Notre Seigneur Jésus-Christ et le bien de nos frères, telle doit être l'unique volonté de tous et de chacun de nous à Madras ; sans cela se vérifieraient pour nous les paroles de l'Écriture : « Maudit soit celui qui fait frauduleusement l'œuvre de Dieu. »

Il faut cependant que nous apportions au Congrès l'esprit d'union et de charité, un congrès catholique doit être animé de cet esprit qui est la marque distinctive des disciples de Notre-Seigneur.

Finalement l'esprit de zèle et d'initiative est exigé. C'est lui qui a distingué toujours jusqu'à présent les congrès eucharistiques. Leur ardente ferveur, leur admirable persévérance ont trouvé de magnifiques moyens de développer le culte de l'Eucharistie. C'est en réalité aussi intéressant que consolant de suivre dans le monde le mouvement inspiré par les différents congrès eucharistiques. A nous, chers confrères, — c'est une affaire d'honneur, — à suivre le même sentier dans nos Indes bien-aimées.

Un dernier mot. Tous nos associés sont engagés à recommander tout spécialement le succès de notre premier Congrès Eucharistique au Saint-Sacrifice et dans leurs prières ainsi que dans leurs heures d'adoration. Ils auront soin de demander des prières à tous ceux dont ils connaissent l'amour envers le Très Saint-Sacrement.

Voici le programme du Congrès :

Le 2 août, à 6 1/2 heures du soir, à la cathédrale : Litanies de la Sainte Vierge ; Souhaits de bienvenue aux congressistes et bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Mercredi 3 août, à 7 1/2 heures. Messe pontificale par Sa Grandeur Mgr Colgan, archevêque de Madras et président du Congrès. De 10 à 12 heures, première séance : 1^{er} rapport sur le Tabernacle et les laïques par Mgr l'évêque Mayer; 2^e rapport : l'Eucharistie et le prêtre, par le P. Gaspard, carme déchaussé et discussion des deux rapports. De 3 à 5 heures de l'après-midi, deuxième séance, 3^e rapport : l'Eucharistie est le mémorial de la passion, par Mgr Balanader, et quatrième sur le jour de l'Adoration perpétuelle, par le P. Polycarpe, carme déchaussé. Discussion. A 6 1/2 heures, procession du Très Saint-Sacrement. Sermon par Mgr l'évêque Mayer Bénédiction

Le mercredi 4 août, à 7 heures. Messe pontificale par Mgr Bernard de Jésus, carme déchaussé, archevêque de Verapoly et vice-président du Congrès. Sermon par Mgr Tylée. De 10 à 12 heures, 5^e séance. 5^e rapport : Moyens de propager la dévotion au Très Saint-Sacrement, par le R. P. Fernandez, vicaire de l'église de l'Assomption à Madras. Discussion du rapport. De 3 à 5 heures, discussion des conclusions des rapports et recommandation du Congrès au clergé et aux fidèles (avant cette séance une réunion spéciale sera tenue par les évêques, leurs représentants et le directeur général pour rédiger ces recommandations). A 6 1/2 heures, procession du Très Saint-Sacrement. Sermon par le T. R. P. Polycarpe, carme déchaussé.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la nouvelle suivante : Sa Sainteté approuve le Congrès et lui envoie sa bénédiction.

A ce premier Congrès Eucharistique qui commencera mardi aux Indes, les *Chroniques du Carmel* envoient leurs respectueux hommages et leurs vœux les plus ardents.

Si ce Congrès peut se tenir à Madras, c'est grâce à l'extension magnifique qu'a prise en ces contrées la dévotion au Très Saint-Sacrement, surtout parmi les prêtres indigènes. La Ligne des Prêtres adorateurs y compte de trois à quatre cents membres. Ainsi enflammés de l'amour de l'Eucharistie ces prêtres en font passer le souffle brûlant dans les cœurs des fidèles et le Congrès qui va avoir lieu ne pourra que donner une force nouvelle à ce feu que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et dont il désire voir embrasés tous les cœurs.

FAITS DIVERS

Dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

Reconnaissance à l'Enfant-Jésus de Prague.

« Une jeune enfant se trouvait à toute extrémité : le docteur n'avait plus aucun espoir. La mère voyant tout secours humain impuissant et inutile, demanda à l'Enfant-Jésus de Prague la guérison de son cher enfant, et promit l'insertion dans la *Guirlande*. Une image du saint Enfant ayant touché la statue miraculeuse, fut placée dans le berceau. L'enfant s'est parfaitement remis, et il est maintenant très bien portant. Reconnaissance au saint Enfant-Jésus de Prague ! »

Trait du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

La glorieuse fête de Notre-Dame du Mont-Carmel qui vient de se célébrer avec tant d'éclat dans tout le monde chrétien, nous a remis devant les yeux les admirables prérogatives attachées par la Sainte Vierge au saint Scapulaire... Il sera pour ceux qui le portent, disait Marie au Bienheureux Simon en lui donnant le scapulaire, une sauvegarde dans les périls, et Marie vient de prouver une fois de plus combien elle est fidèle à ses promesses.

Il y a quelques jours à peine, dans un petit village du centre, des cultivateurs terminaient joyeusement la fenaïson. Une jeune fille s'était, selon la coutume conservée en maint endroit, hissée au sommet du lourd véhicule, quand tout à coup, à un heurt trop brusque, la malheureuse enfant est précipitée à terre. Une personne charitable, témoin de l'accident, rencontrant par hasard le curé de la paroisse, lui dit : Oh ! monsieur le curé, courez vite ! La fille du fermier N... vient d'être précipitée sous le chariot de son père et une roue a passé sur son corps. Le prêtre de la bouche duquel nous tenons ce récit, se presse pour porter ses consolations aux infortunés parents et remplir les devoirs de son ministère auprès de la victime. Mais quel n'est pas son étonnement en voyant la jeune fille se présenter elle-même pour le recevoir. Mon enfant, lui dit-il tout ému, on vient me dire qu'il vous arrive un si grand malheur. Comment donc se fait-il ? Et la jeune fille souriante : Eh ! monsieur le curé, et mon scapulaire ! Heureuse enfant, d'avoir eu confiance dans les promesses de sa divine Mère.

*
* *

On ne peut ouvrir un journal sans y rencontrer quelqu'accident dû au pétrole : explosion de lampe, incendie, mort de la victime. Or, la semaine dernière, un fait, dont nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le côté merveilleux, s'est passé à Bruxelles. Une dame de cette ville, malade depuis quelque temps, se vit dans la nécessité de passer d'une chambre à une autre et pour s'éclairer, saisit une lampe allumée. Mais pendant ce court trajet, une attaque soudaine frappe la malade. Au bruit de la chute, la servante effrayée accourt, relève sa maîtresse dont les vêtements sont tout imprégnés de pétrole et voit avec horreur la lampe gisant à terre, réduite en pièces par le poids du corps ; la mèche toutefois était éteinte.

C'est votre scapulaire, Madame, qui vous a sauvée, ne cessait de répéter la pauvre fille. Cette dame, en effet, portait le scapulaire et depuis peu seulement.

*
* *

Trait de la protection de saint Joseph.

Mon Révérend Père,

« J'accomplis en vous écrivant une promesse faite au glorieux saint Joseph en reconnaissance de sa miséricordieuse protection. Pendant le carême, un de mes parents, mon ami d'enfance, allait mourir sans recevoir les derniers sacrements. J'en reçus la nouvelle deux jours avant la fin d'une retraite prêchée dans le pays, et qui devait

décider de l'éternité du pauvre jeune homme. D'une part, en effet, des répulsions invincibles, quoique très injustes, l'empêchaient de s'adresser au curé de la paroisse ; de l'autre, la mort avançait rapidement, il n'y avait donc pas une minute à perdre : si le malade refusait les secours du Père missionnaire, c'en était fait de lui pour toujours. J'eus recours aux moyens que vous indiquez, mon Révérend Père, dans votre lettre, pour mettre saint Joseph dans nos intérêts : la prière en particulier et en commun, les promesses acquittées d'avance autant que possible, de plus, les petits sacrifices que peut s'imposer une âme consacrée à Dieu. Saint Joseph fut prompt à se laisser toucher : deux jours après, le pauvre enfant mourait en très bonne disposition. « J'ai demandé à sa famille quelques détails sur ces derniers moments ; je vous les transmets tels quels, en y ajoutant quelques lignes sur sa vie passée, afin de faire mieux apprécier la protection puissante du saint Patriarche. » V. P. *** perdit sa mère dès le bas âge et fut presque aussitôt abandonné de son père entre les mains d'un oncle heureusement fervent chrétien ; toute sa première éducation semblait donc lui présager un bon avenir. A dix-huit ans, il embrassa la carrière militaire ; mais sa complexion délicate ne put résister à des travaux si pénibles, non plus que son naturel doux et faible à toutes les séductions des plaisirs. Après quelques années, il revint dans sa famille brisé par la phthisie, et l'âme souillée d'une incrédulité qui allait parfois jusqu'au cynisme ». Deux ans se passèrent : la souffrance du corps et celle de l'âme augmentaient de jour en jour. Tout ce qu'on pouvait lui dire avait été jusque-là inutile. Enfin arriva le jour où il comprit que la mort était à la porte. Il ne pouvait plus se tenir debout, sa voix était presque éteinte, et toujours il refusait de se confesser. C'est alors que nous eûmes recours à saint Joseph. Je dois dire que j'étais plein de confiance. Le Révérend Père, maître des novices, à qui je parlai de mon affaire, me répondit : « Soyez certain qu'il reviendra à Dieu avant de mourir. » A ce moment-là même, probablement le pauvre prodigue se confessait avec de grands sentiments de repentir. Ensuite, jusqu'à sa mort, il ne cessait pas de se réjouir d'être enfin rentré en grâce avec le bon Dieu ; il faisait volontiers le sacrifice d'une vie inutile pour le bien de ses frères, ne se plaignant en aucune manière de son père qui l'abandonnait ainsi à son dernier moment, jouissant du bonheur de sa pieuse famille, ne témoignant aucune inquiétude et ne laissant échapper aucune plainte jusqu'à son dernier soupir.

» Voilà, mon Révérend Père, une nouvelle preuve de la bienveillance de saint Joseph envers ses serviteurs.

» Agréez, etc.

ÉCHOS DE PARTOUT

Établissement d'un couvent de Carmes Déchaussés à Jemeppe s Meuse.

Comme la plupart des lecteurs des *Chroniques* ne l'ignorent pas, les Carmes Déchaussés possédaient en Belgique, jusqu'à la Révolution française, un très grand nombre de couvents dont l'ensemble constituait quatre provinces alors très florissantes.

L'une d'elles s'appelait la province wallo-belge ; elle était placée sous le vocable de S. Charles Borromée, et circonscrite, quant à son territoire, au pays de la principauté de Liège. Un des quatre couvents dont elle était composée, se trouvait à Jemeppe-sur-Meuse, localité fort peu distante de la ville de Liège. C'est l'origine de ce couvent qu'on se propose ici de faire connaître, à l'aide d'un manuscrit latin, œuvre d'un père carme, qui vivait à l'époque des événements qu'il raconte.

Le commencement des négociations eut lieu sous le pontificat d'Innocent XI. L'empereur Léopold tenait le sceptre de Charlemagne, et le siège épiscopal de S. Lambert était occupé par le prince-évêque Maximilien-Henri de Bavière. Ce pieux et illustre prince ayant appris que nous avions l'intention d'entreprendre une nouvelle fondation dans ses terres, nous laissa complètement libres de choisir l'endroit que nous jugerions le plus convenable et le plus conforme à l'esprit de notre institut. Seulement il manifesta le désir de nous voir nous établir sur les rives de la Meuse, et non loin de la ville de Liège ; il nous proposa Tilleur, Jemeppe ou Flémalle. Dans une lettre datée de Cologne, 7 février 1685, le prince-évêque nous assura de sa haute bienveillance et daigna libérer la future fondation de toute charge et impôts. Quelques jours plus tard, c'est-à-dire le 17 février 1685, le chapitre de la cathédrale de S. Lambert ajouta son consentement à celui du prince-évêque.

Après avoir pris connaissance de ces deux lettres, nous nous mîmes aussitôt à examiner les lieux dont Sa Grandeur nous avait parlé dans sa missive. Après bien des recherches, nous nous décidâmes enfin pour Jemeppe, et nous en informâmes le prince-évêque. Prévoyant le bien immense que nous étions appelés à produire dans ce pays, Sa Grandeur approuva avec bonheur notre résolution, et expédia des lettres patentes, en grande forme, nous autorisant à faire la fondation. Ces lettres sont datées de Cologne, du 19 juillet 1685. Aussitôt après, le Révérend Père Maurice de S. Matthieu se mit à la recherche d'un emplacement pour le nouveau couvent, lequel devait être bâti à l'abri du tumulte des séculiers et du bruit du monde. Après une minutieuse inspection, son choix tomba sur un terrain situé entre Tilleur et Jemeppe. On l'acheta et on en paya le prix, grâce à la générosité de la dame Catherine Lairesse, laquelle mérita ainsi le titre de fondatrice. On possédait le terrain, mais il manquait la maison. Par bonheur il s'en trouvait une à côté du terrain acquis, et qui appartenait au sieur Gaurelle. Il nous la loua pour cinq ans, en même temps que le jardin, auquel elle touchait. On l'aménagea aussi bien qu'on put, et quand tout fut prêt, le Révérend Père Elisee de S. François en prit possession. Ce père remplissait alors la charge de Provincial, par suite du départ du Père Provincial pour le chapitre général tenu à Rome, auquel il devait assister avec deux autres pères de sa province, les Pères Fabien de la Résurrection et Denis de l'Assomption.

On fit la prise de possession le mardi de la Pentecôte, 8 juin 1685. Le P. Elisée, vicaire-provincial, chanta une grand' messe solennelle durant laquelle le Saint-Sacrement fut exposé à la vénération des fideles. L'affluence de ceux-ci était très nombreuse. Beaucoup de Pères Carmes relevèrent la solennité par leur présence ; entr'autres on voyait les Pères Paul-Simon de Jésus-Marie et Bénigne de S. Jean l'évang., l'un et

l'autre définiteurs, le Père Grégoire de S^t Marie, prieur du couvent de Liège et le Père Florent de S. Gilles, prieur de notre couvent de Namur.

On nomma comme premier supérieur de la fondation le Révérend Père Maurice de S. Matthieu. Il eut ainsi la gloire, après avoir mené cette fondation à si bonne fin, d'en jeter les premières bases, en compagnie du Père Materne de S. Joseph et de deux frères lais, les Frères Bonaventure de S. Alexis et Augustin de la Croix.

Dans ce temps, le Père Jean de la Croix, natif de Liège, et Supérieur de notre province wallon-belge était rentré de son voyage de Rome. Après s'être accordé quelques jours de repos, il voulut visiter la fondation de Jemeppe et s'y rendit. En l'apercevant il se réjouit beaucoup, il lui semblait voir un autre Durvélo. En effet, les religieux qui l'habitaient, s'efforçaient avec ardeur à marcher sur les pas de leurs premiers parents, par l'imitation de leurs exemples, de leur ferveur dans l'observance, de leur zèle, de leurs austérités et mortifications.

Aussi la divine Providence ne leur fit pas défaut. Quoique vivant dans le plus complet dénuement ; ne possédant rien, n'ayant d'autre soutien qu'une femme leur fondatrice, cependant, grâce aux secours extraordinaires qui leur vinrent de bienfaiteurs généreux, ils purent achever, en l'espace d'un an et demi leur modeste couvent, vraie arène spirituelle où les nouveaux soldats du Christ et de Marie vont s'adonner à la pratique des héroïques vertus. Disons d'abord quelques mots de leur ferveur dans l'observance régulière.

Nos premiers Pères de la Réforme eurent à endurer de grandes privations à Durvélo, berceau de l'Ordre ; mais nous pouvons dire que les peines qu'eurent à souffrir les premiers Pères de Jemeppe ne furent pas moins grandes. Comme les religieux de Durvélo, ceux de Jemeppe supportèrent avec un courage invincible la faim, la soif, le froid, la privation de nourriture et toutes les autres incommodités de la nature. Ils le supportaient avec joie, s'estimant heureux de souffrir tout cela pour le nom de Jésus, à l'exemple de notre Père S. Jean de la Croix, auquel le couvent était consacré. Sans parler de beaucoup d'autres faits de ce genre, il arriva fréquemment que le poisson, les œufs, le fromage, le beurre manquaient aux repas et parfois on ne disposait pas même d'un seul morceau de pain pour réparer les forces corporelles. Dans cette extrémité, ils mettaient leur confiance en Dieu se rappelant la parole du psalmiste : « *Repose-toi sur Dieu de ton souci, lui-même te nourrira.* » La divine Providence se plut toujours à récompenser leur confiance, en leur procurant le vêtement et la nourriture indispensables, et des secours inattendus, quand ils étaient pressés par la faim et dans la nécessité.

Leurs cellules étaient très pauvres et si étroites qu'on avait peine à s'y mouvoir ou à s'y tenir debout. Le toit en était percé de trous, de sorte qu'il arrivait assez souvent que le froid causé par la neige et la pluie tombée sur eux pendant le repos qu'ils prenaient sur le bois, les réveillait de leur sommeil. Chose admirable, quoique raidis par le froid, ils se levaient au premier coup de la cloche pour chanter le saint Office. Ainsi le feu de l'amour divin, qui les dévorait, dissipait le froid de leurs corps.

Il y avait des religieux, qui, au milieu de l'hiver, n'employaient pas de couvertures, la

nuit ; ils se couchaient sur la planche nue, pendant un temps très long, quelquefois plus de quinze jours, alors qu'il gelait très fort et que le vent du nord soufflait avec violence.

D'autres occupaient des cellules mal éclairées, enveloppées nuit et jours de ténèbres, et semblables à un tombeau.

Cependant, il y en avait un qui brillait parmi tous les autres, dans la pratique de toutes les vertus, c'était le Supérieur de la maison, le Père Maurice.

Pour encourager ses religieux à supporter avec courage la pauvreté et les privations, auxquelles ils étaient assujettis, il leur disait souvent. *Souvenez-vous, mes enfants, souvenez-vous que vous habitez un nouveau Durvelo ; ainsi faites voir par vos vertus que votre vie et votre courage ne sont pas indignes de la vie et de la ferveur de nos premiers pères.*

Il leur prêchait en parole, mais il n'omettait pas la prédication plus fructueuse de l'exemple. Il ne commandait jamais rien qu'il n'eût pratiqué d'abord lui-même. Ainsi il était souvent obligé de se rendre à Liège pour des affaires urgentes. Il revenait fatigué, épuisé par le chemin qu'il faisait à pied, parfois mouillé par la pluie. Il était à peine rentré que sans prendre le temps de se reposer ou de se restaurer, il se rendait devant le Très Saint-Sacrement et y priait pendant longtemps. Ou bien quand les frères étaient occupés à chanter les louanges divines, il allait au chœur chanter avec eux.

Il n'est pas étonnant qu'une vie si pénitente et si fervente n'ait attiré sur les religieux de Jemeppes les bénédictions divines, dont les habitants de l'endroit eurent une large part, puisque c'était dans le but de travailler au salut des âmes que nos pères ont voulu s'établir dans ces parages.

*
* *

B. P. Angleterre, 22 juillet 1898.

La procession de Notre-Dame du Mont-Carmel à Londres.

C'était fête dimanche dans Hatton Gardens, le quartier général de la colonie italienne à Londres et de tous ces artistes qui jouent de l'orgue de Barbarie, qui confectionnent des glaces à un sou ou qui colportent des figures en plâtre et en terre cuite.

Notre-Dame du Mont-Carmel est la patronne de tous ces braves gens qui célèbrent sa fête par une belle procession et le soir par de brillantes illuminations. Lorsque le 16 juillet tombe un jour de la semaine, la cérémonie est remise au dimanche suivant.

Dimanche donc, à 4 heures, la procession sortait de l'église Saint-Pierre, dans l'ordre suivant : En tête, six « gardes de la Ligue de la Croix », Société de tempérance dont les membres, revêtus de larges écharpes vertes frangées d'or escortent le cortège et lui donnent un aspect semi-militaire.

Puis venaient la croix entre deux acolytes, et un thuriféraire. 500 enfants des écoles catholiques suivaient portant des bannières, les filles étaient vêtues de blanc et voilées. A la suite marchaient les différentes confréries, chacune avec sa bannière, entre autres celles du Très Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur.

Un groupe de femmes italiennes portant leur pittoresque coiffure et leur costume

national aux brillantes couleurs, précédait la statue de Notre-Dame du Mont Carmel, qui émergeait d'un lit de fleurs. Le clergé de la paroisse, revêtu de ses ornements sacerdotaux, fermait la marche.

La procession parcourut les rues suivantes : Hatton Garden, Cross Street, Leather Lane, Eyre Street Hill, Great Bath Street, Farringdon Road et Cross Street, lesquelles étaient décorées avec beaucoup de goût. On remarquait entre autres décorations, des statues de la Madone devant lesquelles brûlaient des lampes en verres de couleur.

Plusieurs milliers de catholiques, auxquels s'étaient mêlés de nombreux curieux, se pressaient sur le parcours de la procession. Tous avaient une attitude respectueuse, et la plupart se découvraient sur le passage de la statue de Notre-Dame, et sur celui du clergé.

VARIÉTÉS

LES MARTYRES DE COMPIÈGNE

17 juillet 1794.

I

L'ère de liberté. La honte et la souffrance
Ont élu leur séjour dans le cœur de la France,
Qui tout entière en proie à l'indicible horreur,
Frémit au souffle impur de l'atroce Terreur.

Non loin du vieux Paris, où règne l'hydre
[immonde,
Des Filles de Thérèse, oubliées du monde,
Fidèles à leur Règle, éprises de la Croix,
Servent, sans se troubler, le Maître d'autrefois.
En vain leur a-t-on dit :

« Rentrez dans vos familles !

Le péril est pressant : Fuyez ! »

Les nobles Filles

Savent que, si jamais il fut temps d'exier,
C'est bien en ce moment, où le pays entier
Râle sous l'attentat des plus horribles crimes.
Puis un étrange espoir remplit ces cœurs

[sublimes :

S'enfuir ! Lorsque la mort par un baiser vermeil
En fermant leurs regards pour le dernier sommeil
Peut, en quelques instants, lever l'unique obstacle
Qui fait languir l'Épouse auprès du Tabernacle !
Oh ! monter à Jésus cette couronne au front ! —
Le martyre les tente.

II

Et résumant les chefs de l'accusation,
Il les taxe d'avoir, dans leur rébellion,
Compté sur le retour d'un pouvoir tyrannique :
« Les preuves, je les tiens : les cœurs et le can-
[tique. »

— « Je vais, dit la Prieure, éclaircir chaque
[point... »

Mais laissant retentir la table sous son poing :
« Tais toi, rugit Fouquier, tu n'as plus la parole ! »
Puis, sommaire et brutal dans son horrible rôle,
Il poursuit :

« Ton Carmel a livré les secrets
Du perfide complot. Ne niez point des faits !
Vous livreriez de cœur au prêtre sanguinaire
La liberté, nos droits, la République entière !
Si le juge m'en croit, toutes jusque là bas
Vous pourrez répéter l'hymne de vos sabbats. »
A ces cruels discours que l'usage consacre,
Un jury forcené réclame le massacre.
Au nom de la justice, au nom même des lois,
L'avocat du Carmel élève alors sa voix,
En vain de Montarlet, pour sauver l'innocence,
Se consume en efforts : que peut son éloquence
Contre l'atrocité du crime triomphant,
Sourd aux pressants appels du droit et du talent ?

Plein d'un farouche instinct d'inexorable haine,
Qui d'excès en excès fatalement l'entraîne,
L'unique tribunal de suprême ressort
Prononce son arrêt :

« Nous statuons la mort. »

Des murmures confus accueillent la sentence ;
Mais, tandis que s'ouvraient les rangs de l'assis-
[tance,

Les Victimes, louant, bénissant le Seigneur,
Reportaient leur pensée au jour, où leur ferveur
Leur avait inspiré la sublime entreprise
D'offrir leur vie à Dieu pour l'Etat et l'Eglise :
Encor quelques instants et la paix des Elus,
Pour l'holocauste offert au doux Cœur de Jésus,
Dans la gloire des cieux sera leur récompense.
O peuple, verras-tu luire ta délivrance ?

III

Au pied de l'échafaud, les regards rayonnants,
La paix du Christ ancrée en tous leurs cœurs
[vaillants,

Les Filles du Carmel entourent une Mère,
Qui, calme et résolue à partir la dernière,
Va leur donner, avec le rendez-vous en Dieu,
Sa bénédiction et le baiser d'adieu.
Maîtresses dans la voie et l'art du sacrifice,
Comme au banquet de vie elles vont au supplice,

IV

Sur sa robe de bure

Quinze fois rejaillit la chaude éclaboussure
Et le sinistre éclair du couperet fatal.
Quinze fois pénétra dans son cœur virginal
Le glaive que la mort des êtres que l'on aime
Plonge au cœur des vivants à cette heure suprême,
Et son Christ de laiton plus fort à chaque fois
Sur d'angéliques fronts avait tracé la croix.
Ce n'est plus une mère aux faiblesses de femme !
Ces coups, qui vont brisant les fibres de son âme,
Ont fait d'elle un héros des premiers temps chré-
[tiens.
La mort tardera-t-elle à rompre ses liens ?

Seule elle vit encore... Attend-elle sa grâce ?
Envue en sa faveur, l'ardente populace
Va-t-elle tout à coup envahir l'échafaud ?
La rendra-t-elle libre ? . . .

Oh ! non.

Les yeux en haut.

Son Maître pour soutien, à son rang de victime
Elle s'offre aux bourreaux.

Et tandis que le crime
Achevait son labeur, les Anges dans les cieux
Chantaient l'hymne nouveau, l'hymne mélodieux
Dont parle le saint Livre. Et les sphères jalouses
Montaient pour l'écouter. Et les Vierges Epouses
Menaient, en répétant l'Hosanna des Elus,
Les martyres, leurs Sœurs, jusqu'au trône. Et

[Jésus,

Après un tendre accueil, se pencha vers la terre, —
Et le neuvième jour l'odieux Robespierre
Portait à l'échafaud son système vaincu.
La France respira, car l'hydre avait vécu.

O Vous qui, sans nul doute, entrâtes dans la gloire,
Lis et roses au front et palmes à la main,
Pour goûter à jamais les fruits d'une victoire
Remportée en un jour sur le même chemin ;

O Martyres, vers Vous vole notre espérance !
Avec nous priez donc le Cœur de notre Dieu
De darder ses rayons sur le monde en souffrance
Et de l'embraser de son feu !

Qu'il triomphe ce Cœur, le salut de la terre.
Dont Vous chantiez jadis le charme tout-puissant !
Qu'il triomphe ! Ce fut votre instantane prière
Et Vous avez scellé ce vœu de votre sang.

Puissiez-vous obtenir au siècle prêt à naître,
Du haut de nos autels, l'ère du vrai bonheur.
Le règne universel du Christ, l'unique Maître.
O Martyres du Sacré-Cœur !

Une Carmélite de Marienthal (Alsace).

NÉCROLOGIE

J. M. J. T.

MA RÉVÉRENDE ET TRÈS HONORÉE MÈRE.

Paix et très humble salut en Notre-Seigneur.

Nous vous avons fait part, le 3 avril, du douloureux sacrifice que Dieu a imposé à nos cœurs, en appelant à Lui notre très honorée et bien chère Mère Marthe-Fanny-Marie de Jésus, professe de notre Communauté, dans la 79^{me} année de son âge et la 48^{me} de sa vie religieuse.

Il nous reste à vous faire le récit, ma Révérende Mère, des victoires de la grâce en son âme et des vertus dont elle nous a donné l'exemple.

Elle naquit à Tarascon, la ville de sainte Marthe, où brillait plus que jamais la foi transplantée de Judée en notre chère Provence. Sa famille, honorable et chrétienne, benie du Ciel par une couronne de huit enfants, offrait l'image du bonheur et des plus douces affections ; la note joyeuse était toujours celle qui vibrait dans cet heureux foyer. Un ancien fermier, se trouvant un jour en ce milieu charmant, s'écriait : « Quelle couvée ! tout ça est vôtre ? » — « Oui, tout ça est mien, lui répondit le père, et c'est un trésor dont je suis fier ! »

Mais le parfait bonheur ici-bas n'est pas longtemps sans mélange : si vite surviennent les séparations. Fanny eut pour marraine l'aînée de la famille, et un mariage honorable éloigna du pays natal cette sœur qu'elle aimait à l'excès ; c'était au moment où elle allait entrer à la Visitation pour se préparer à sa première communion. Sous le coup de cette séparation, la clôture lui apparut comme un épouvantail, ajoutant à sa peine au point que ses parents renoncèrent à tenter cette épreuve pour ne pas briser sa nature sensible. Une autre de ses sœurs, plus âgée qu'elle de cinq ans et qui ne l'a précédée que de trois mois dans la tombe, fut chargée de son instruction religieuse ; elle lui fraya les voies de Dieu et l'accompagna plus tard au Carmel.

Guérie de sa peur du cloître, Fanny n'entrevit pas de sitôt les charmes de la solitude ; au contraire, l'antipathie qu'elle en concevait ne fit que s'accroître. Quand elle passait près de ce même monastère de la Visitation : « Les pauvres mesquines, disait-elle, comment peuvent-elles se trouver heureuses entre ces quatre grands murs ? » Elle rêvait indépendance, liberté, grand air, espace ; elle aimait la campagne où elle pouvait prendre ses ébats, courir avec ses frères, partager leurs jeux et au besoin leurs parties de chasse.

Cependant, ma Révérende Mère, les bonnes œuvres et les pratiques de la religion avaient dans cette vie heureuse la place que la bienséance leur assigne. Elle faisait partie de la Congrégation et du chœur de chant de la paroisse, qu'elle édifiait par son exactitude et sa bonne tenue. Traversant le monde sans prendre part à ses plaisirs, elle ne laissait pas d'y avoir les succès qui accompagnent d'ordinaire les avantages exté-

rieurs. Aussi son cœur ne fut pas complètement insensible aux vaines espérances mondaines. Pendant ce temps, sa mère, femme forte et pratique, l'élevait en véritable maîtresse de maison. Elle lui apprit avant tout les différents genres de couture qui servent à entretenir l'ordre dans le vestiaire et la lingerie domestique, et cultiva ses remarquables aptitudes pour les soins du ménage, dont elle eut bientôt la direction. Ce ne fut qu'à titre de distraction qu'elle s'occupa de broderies et autres ouvrages délicats dans lesquels elle excella toujours.

Une de ces amitiés que la Sainte-Écriture compare à un trésor sans prix, fut donnée à Fanny, en celle d'une honorable famille très liée à la sienne ; là elle trouva un second foyer, où les parents la traitaient comme une fille, et les enfants, au nombre de trois, comme une sœur aînée. Ces affections la suivirent au Carmel par des aumônes, qui, bien des fois, nous aidèrent à secourir des malheureux, quand une absolue nécessité ne les réclamait pas pour la Communauté.

Elle aimait à nous raconter comment elle dut à ses amies ce qu'elle appelait sa conversion ! « J'allais souvent à leur campagne peu éloignée de la nôtre, nous disait-elle. Le 18 septembre 1846, nous partions toutes quatre en voiture. Pendant le chemin, l'une d'elles, Rosalie, s'excusa de m'avoir invitée sans réfléchir que le jeûne des Quatre-Temps ne nous permettait pas de goûter : « Comment ! répondis-je, aller à la vigne et » ne pas manger de raisin ! vous n'y pensez pas ? » — « Mais nous sommes obligées au » jeûne ! » — « Ma santé m'en dispense. » — « Non, non, tu te portes bien ; n'auras-tu » pas le courage de te priver d'un fruit pour l'amour de Jésus ? » — Par convenance, je ne pouvais pas plus loin mes objections ; mais, intérieurement, combien je me sentais révoltée contre cette religion qui contrariait mon caprice et ma sensualité ! J'étais résolue à la braver, quand, dans sa miséricordieuse bonté, Dieu daigna faire naître le remords dans mon cœur. Rentrée à la maison, je me contentai d'une légère collation à la place d'un confortable. » Bientôt, se trouvant seule dans sa chambre, Fanny se livra à un sérieux examen de conscience, et peu à peu une profonde émotion envahit tout son être. Ses impressions eussent été plus vives encore si elle s'était doutée qu'à l'heure même où sa fervente amie l'engageait à la pénitence et au jeûne, la Sainte-Vierge descendait sur la montagne de la Salette pour recommander ces mêmes lois à l'univers entier.

En attendant, une de ces touches divines qui transforment les âmes avait pénétré son cœur. Elle recourut aux livres pieux, trop longtemps dédaignés, et rencontra providentiellement les œuvres de notre sainte Mère Thérèse, que lisait celle de ses sœurs dont nous parlions tout à l'heure. — « Dès que je pouvais m'emparer de ces livres, je les dévorais, et je me sentais changée au point de ne plus me reconnaître. Moi si orgueilleuse, si boudeuse, à qui l'on ne pouvait faire la moindre observation, je n'éprouvais plus que douceur, soumission, humilité. Mes défauts de caractère, parfois poussés à l'excès, ma tiédeur, l'éloignement de la sainte communion que mes confesseurs me reprochaient, tout cédait à l'empire de l'amour qui me subjuguait. » Dès lors, elle ne cessa plus de tendre vers Dieu : tout le lui rappelait, toutes les créatures lui parlaient de Lui, comme autant de révélations de ses desseins sur son âme.

Un jour, gardant une petite chèvre sur la colline qui domine la maison de campagne de sa famille, elle faisait une lecture souvent interrompue pour louer le Seigneur et admirer les merveilles de la création qui se déroulaient à ses pieds. Elle aperçut au loin, sur le chemin poussiéreux, un être qui se mouvait, paraissant et disparaissant. — « Qui sait, se dit-elle, c'est peut-être Jésus qui vient à moi dans la personne de quelque malheureux ? » A cette pensée son cœur s'émut : elle descendit le coteau, prit la fermière avec elle et courut se rendre compte de sa vision. Elle reconnut une pauvre vieille femme, pâle, toute déguenillée, appuyée sur un bâton, tombant de faiblesse. Elle la releva et lui demanda où elle allait. — « Chercher un précipice pour m'y jeter et mourir, lui répondit l'infortunée ! » Hélas ! elle est si malheureuse ! Chez sa fille on l'accable d'injures, ses petits enfants la maltraitent, elle meurt de faim, on lui refuse tout, même un peu de tabac dont elle ne peut se passer. Fanny la raisonne, lui parle de Dieu, du salut de son âme. Elle ne veut rien entendre et veut en finir avec une vie si misérable !... L'exhortation continue avec douceur, patience et tendresse. Enfin, vaincue par tant de bontés, la pauvre vieille lui dit : « Vous êtes un ange ; soyez bénie, je vous devrai mon salut. » Pendant plusieurs années, Fanny lui continua ses bienfaits, puis on la fit entrer dans un hospice où elle mourut chrétiennement.

Une autre fois, elle rencontra un petit Savoyard mourant de misère, martyr d'un patron inhumain qui le condamnait à un travail excessif et l'accablait de coups, tout en lui refusant le pain nécessaire à la vie. L'enfant raconta sa triste histoire : il n'avait pas encore fait sa première communion, quoiqu'il eût déjà plus de douze ans. Fanny l'amena chez elle où lui furent prodigués les soins les plus empressés. Elle l'instruisit et, sa première communion faite, l'aidera à regagner son pays. Quelque temps après, elle reçut de lui une lettre si naïve que toute la famille en fut attendrie. C'étaient les adieux ; l'enfant avait trop souffert, il mourut peu après.

Combien de fois encore, ses œuvres de miséricorde, autant que l'aménité de son caractère, lui méritèrent dans le monde comme en religion ce qualificatif d'ange que lui avait donné sa vieille protégée !

Fanny avait vingt-huit ans ! Pendant trois années encore, elle lutta contre elle-même et contre les appels divins, qui, dans ses pieuses lectures et ses heures d'oraison, se renouelaient sans cesse sous mille formes.

Les textes de la Sainte-Écriture et les psaumes qui ont trait à la vie religieuse, étaient pour elle autant de voix mystérieuses qui l'appelaient dans la solitude du cloître.

Le cantique d'*Israël captif sur les rives du fleuve de Babylone* exprimait sa souffrance intime ; mais quand elle élevait ses regards confiants vers Sion, et se surprenait entonnant par avance le *Lætatus sum* du Carmel, alors, transportée en esprit au pied de la montagne sainte, elle en contemplait les sommets dans une sorte d'extase. La vue du banquet spirituel préparé aux âmes d'élite excitait toutes ses ambitions ; mille goûts divins enflammaient son amour dans la lecture du *Cantique des Cantiques* ; néanmoins loin de courir à l'odeur des parfums de Jésus, comme les cerfs alterés vers des fleuves limpides, elle s'attardait indécise au bord du ruisseau de la vallée, sans remonter à la source qui allait être pour son âme la fontaine d'Élie.

La perpétuelle abstinence de notre Saint Ordre faisait frémir sa nature ; elle trouvait déjà si longs et si durs les deux jours par semaine que la Sainte Eglise imposait alors ! Puis, on lui disait qu'au Carmel l'unique remède à tout malaise était l'eau bouillie à la sauge ou à l'ail, dont la vertu chez nous n'est guère appréciée que des pauvres ! Elle en essaya et la trouva incipide ! Qui lui eût dit que ce pauvre aliment serait un jour son préféré, en santé comme en maladie ?

Dieu allait obtenir d'elle un sacrifice plus beau et plus complet, le sacrifice de tout son être par la vie religieuse. La mort prit un de ses frères au moment où ses succès à l'École polytechnique lui ouvraient une brillante carrière militaire. Il n'eut pas le temps de se reconnaître ni de recevoir les derniers sacrements. Désolée de ce malheur, elle se préoccupait encore de l'âme de son père qui ne pratiquait pas. Le confesseur auquel elle confiait ses angoisses, qui bientôt après se fit jésuite, lui répondit : « Le Bon Dieu veut l'une de vous religieuse pour le salut de ces âmes ! » Il s'agissait d'elle ou de celle de ses sœurs dont nous avons déjà parlé. La conversion de son père suivit de près le sacrifice qu'il fit de sa fille ; il vint la voir novice blanche, mais ce fut le dernier adieu ; bientôt une mort très chrétienne acheva pour lui l'œuvre de la grâce.

Notre future Carmélite vint frapper à la porte de notre monastère à l'âge de 29 ans, le jour de la Présentation de la Sainte-Vierge ; mais son entrée, quoique décidée, n'eut lieu que l'année suivante en la même fête. Le Bon Dieu réservait ce sujet distingué pour consoler notre Carmel et combler le vide profond creusé depuis peu par la mort prématurée de notre vénérée Mère Marie de Saint-Pierre.

Brisée de douleur en quittant sa famille, notre chère postulante, désormais sœur Marie de Jésus, n'éprouva pas moins de bonheur à faire ses premiers pas au Carmel à la suite de Marie au Temple. Double coïncidence ! Que de sublimes enseignements n'y puisa-t-elle pas, elle qui trouvait des trésors providentiels de célestes lumières et d'éternel amour en tout et partout ! Marie fut son étoile, son phare, sa boussole ; elle l'interrogea dans toutes ses démarches comme dans tous ses rapports avec le prochain. Elle reçut d'elle des leçons de douceur, de charité, d'amabilité, de modestie et d'humilité ! Dieu seul sait à quel point nous l'avons vue fidèle à les suivre. Cet amour pour Marie se traduisait parfois extérieurement en des traits d'une naïveté touchante. Elle garda pendant plus de trente ans une petite statue de la Sainte-Vierge, serrée entre l'annulaire et le petit doigt de la main droite. Si nous la plaisantions à ce sujet : « Je la porte, disait-elle avec un fin sourire, pour qu'un jour elle me porte au Ciel. » Nous lui ouvrimmes les mains pour les saintes onctions, sans nous apercevoir qu'elle la tenait encore. Ce ne fut que sur son lit funèbre que, de ses doigts raidis par le froid de la mort, la chère statue passa dans nos mains.

Il était écrit dans les desseins éternels que les dix premières années de vie religieuse de notre bien-aimée sœur seraient remplies par les plus durs labeurs : son dévouement sans bornes, sa capacité, son expérience, tout fut mis tour à tour en œuvre pour exercer sa vertu.

Quoique le rétablissement de la Communauté remontât déjà à un quart de siècle, nos Mères étaient loin d'avoir réalisé la restauration du monastère, qui n'était encore

qu'une ruine, lorsqu'elles en firent l'acquisition. Ce n'était même qu'à force de travail et de privations qu'elles parvenaient à continuer les réparations urgentes. Ma sœur Marie de Jésus embrassa avec un courage admirable la pauvreté de cette demeure. Elle se fit l'aide infatigable de nos sœurs du voile blanc, son lot était toujours le plus onéreux. Sa devise, dans la lutte qu'elle eut à soutenir contre sa nature lente et très peureuse, était : Se prendre à rebours... Réformer son caractère par son caractère, dire en toute rencontre : Oui à la grâce, non à la nature, c'est la victoire quotidienne des saints. C'est ainsi que l'entendait notre chère sœur Marie de Jésus : « Vivant sur la montagne de la Circoncision, disait-elle, comment ne pourrais-je pas me livrer tout entière aux immolations de l'Oboissance. »

Notre maison, maintenant grillée et barricadée comme une forteresse, n'avait alors pour toutes fermetures au rez-de-chaussée que de simples châssis vitrés. C'était là qu'une fois la semaine cette chère sœur restait seule après matines, pour préparer le levain du pain de la Communauté qu'elle pétrissait le lendemain, bien avant l'heure du lever réglementaire. Elle éprouvait, en ces heures isolées où tout dormait à l'étage supérieur élevé de sept mètres, un saisissement d'angoisse inexprimable. Elle ressentait les mêmes frayeurs chaque matin, en se rendant à l'étable pour traire les vaches. L'empressement qu'elle mettait à se rendre à la peine et le plaisir qu'elle semblait y trouver ne laissaient soupçonner cette épreuve à personne, et Dieu n'attendait qu'un nouvel effort pour la rendre victorieuse.

La Mère Prieure étant morte, le soir des funérailles ma sœur Marie de Jésus, alors infirmière, avait tout fermé dans son office, afin de se retirer dans sa cellule en même temps que la Communauté, après matines. Comme elle allait se mettre au lit, on frappa à sa porte; la Mère Sous-Prieure en proie à un violent mal de tête réclamait un bain de pieds, et il fallait passer par l'infirmierie et descendre à la cuisine. Pour comble de malheur, lorsqu'elle se trouva devant la cellule de la morte, sa lampe s'éteignit. Tremblante de peur, inondée d'une sueur froide, elle ne savait que devenir. Tout à coup, reprenant courage elle se dit : La charité avant tout et périsse ma lâcheté ! Sur ce, elle alla prendre de la lumière et revint sur ses pas; mais, ô douce surprise ! au même moment ses vaines terreurs s'évanouirent et elle ne les éprouva jamais plus.

Un combat bien autrement sérieux s'engagea dans son âme, à l'occasion d'un événement qui déconcertait sa raison autant que sa charité. Après bien des luttes, n'en pouvant plus, elle se réfugia au pied du Saint-Sacrement criant vers Jésus : « Voyez l'orage qui gronde dans mon âme; faites-le cesser : je ne puis rien sans vous. A vous donc de me faire vouloir ce que je ne veux pas, de me faire aimer ce que je n'aime pas; je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez accordé cette grâce. » Elle fut exaucée; la personne, objet de son antipathie, devint pour elle l'intermédiaire de Dieu et rien n'altéra dans la suite la vénération et l'amour qu'elle lui voua.

Rien n'ébranlait sa confiance en Dieu. « L'amour divin, disait-elle, augmente à mesure que la confiance devient de plus en plus vive, au milieu des ténèbres et des plus grands périls. » A ce propos nous aimions à la plaisanter, lui disant : « Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. »

(A suivre.)

CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — S. Joachim.

Vertu „ L'amour de la Sainte Vierge.

1. **Lundi.** — S. Pierre-aux-Liens. — Intention : *La liberté et le triomphe de la Papauté.*
2. **Mardi.** — S. Alphonse de Liguori, Évêque et Docteur. — *Indulgence de la Portioncule.* = *Les théologiens, en particulier ceux de notre saint Ordre.*
3. **Mercredi.** — Invention de S. Étienne, premier Martyr. = *Les Evêques et le Clergé des diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*
4. **Jedi.** — S. Dominique, Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. = *Les prédicateurs, et particulièrement ceux de notre Ordre.*
5. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — Dédicace de Notre-Dame-aux-Neiges. = *La grâce de la conservation de l'innocence des jeunes gens pendant les vacances.*
6. **Samedi.** — Transfiguration de Notre Seigneur. — *Premier jour de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption.* = *L'extension de notre saint Ordre.*
7. **Dimanche.** Dixième après la Pentecôte. — S. Albert, de notre Ordre. — *Aujourd'hui on bénit solennellement en l'honneur de saint Albert, de l'eau d'une grande efficacité contre la fièvre.* = *Tous nos Juvénats.*
8. **Lundi.** — S. Cyriaque et ses Compagnons. = *Nos Supérieurs.*
9. **Mardi.** — S. Jérôme Émilien (20 juillet). = *L'extension à la dévotion de la Sainte Eucharistie.*
10. **Mercredi.** — S. Laurent, Martyr. = *La force pour confesser la foi.*
11. **Jedi.** — S^{te} Marie-Madeleine (22 juillet). = *La conversion des pécheurs.*
12. **Vendredi.** — S^{te} Claire. = *Les religieuses cloîtrées.*
13. **Samedi.** — S. Apollinaire, Évêque et Martyr (23 juillet). — *Jeûne de l'Église.* = *La conservation de la foi dans nos pays respectifs.* — *Vigile de l'Assomption.*
14. **Dimanche.** Onzième après la Pentecôte. — Octave de de S. Albert. = *La préservation par S. Albert des maladies épidémiques,*
15. **Lundi.** — **L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.** — *Indulgence plénière aujourd'hui ou un des jours de l'Octave.* *Absolution générale pour les Tertiaires.* = *La grâce d'une bonne mort pour tous les abonnés ou lecteurs des Chroniques.*

16. **Mardi.** — Bienheureux Ange Augustin, de l'Ordre. = *La grâce de pardonner les injures.*
17. **Mercredi.** — Octave de S. Laurent. = *Les défunts de notre saint Ordre.*
18. **Jeudi.** — S. Émigde, Martyr. = *Les agonisants.*
19. **Vendredi.** — S. Gaétan (7 août). = *Les malades confiés aux soins de nos Pères et ceux de notre famille religieuse.*
20. **Samedi.** — S. Bernard. = *Les âmes affligées ou tentées.*
21. **Dimanche.** Douzième après la Pentecôte. — S. JOACHIM, Père de la Sainte Vierge. — *Indulgence plénière.* — S^{te} Jeanne-Francoise de Chantal, Veuve. = *Toutes nos communautés de Carmélites.*
22. **Lundi.** — Octave de l'Assomption de la Très Sainte Vierge Marie. = *Le Souverain Pontife.*
23. **Mardi.** — S. Philippe Bénéti. = *Les Missions des Carmes déchaussés.*
24. **Mercredi.** — S. Barthélemi, Apôtre. — *Anniversaire de la fondation du Couvent de Saint-Joseph d'Avila.* = *Les Carmes et les Carmélites déchaussés.*
25. **Jeudi.** — S. Louis, Roi de France. — *Jour consacré à honorer l'Enfant-Jésus.* = *Le Carmel de France.*
26. **Vendredi.** — S. Hyacinthe (16 août). = *Les pauvres.*
27. **Samedi.** — Transverbération du Cœur de notre Mère sainte Thérèse. — *Indulgence plénière.* = *L'extension de l'esprit de sainte Thérèse dans l'Ordre du Carmel.*
28. **Dimanche.** Treizième après la Pentecôte. S. Augustin. = *La conversion de l'Afrique et en particulier du Congo.*
29. **Lundi.** — S. Jean-Baptiste. = *La prospérité de notre Revue : Les Chroniques du Carmel.*
30. **Mardi.** — S^{te} Rose de Lima. = *Nos abonnés et leurs familles.*
31. **Mercredi.** — Dédicace de toutes les églises de l'Ordre. = *Actions de grâces pour les bienfaits obtenus pendant le mois.*



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSE

23, Place St^e Gudule

BRUXELLES

STATUES DE L'ENFANT JÉSUS

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
„ riche . . .	„ 18.00
„ extra riche . . .	„ 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
„ riche . . .	„ 12.00
„ extra riche . . .	„ 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON STIERNON

15, rue Marcq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{gr} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	6.00
pièce . . .	0.08
en coco, la grosse . . .	8.00
pièce . . .	0.10
en maillechort, la grosse . . .	15.00
pièce . . .	0.20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	3.00
splendides chromos . . .	5.00
double . . .	6.00
phototypie (nouveau triage) . . .	3.00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse . . .	2.00
en cuivre argenté, la grosse . . .	2.75
en maillechort, la grosse . . .	12.00
en argent, la grosse . . .	8.00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest

MAISON V^{ve} J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifique chromo pour propagande. le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large	port compris	fr. 2.25
Le même en petite image	selon dimensions, le cent	„ 4 et 5
Le même sur gélatine	le cent	„ 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille	la grosse	„ 5.50
En coco avec médaille	„	8.50
Médailles en cuivre argenté	„	2.00
en argent	la douz.	5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, de différentes grandeurs et prix.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EYCKELOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE D'ÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE
Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES

(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE

DECRET DE LA SACRÉE CONGREGATION DES INDULGENCES

Burgi S. Donnini

Varia solvuntur Dubia circa formam, adscriptionem et impositionem scapularium.

Huic sacrae Indulgentiarum et SS. Reliquarum Congregationi sequentia dubia dirimenda sunt proposita :

I. Utrum in adscribendis Christifidelibus Sodalitati B. Mariæ Virginis a Monte Carmelo adhiberi licite et valide possint scapularia quæ quamvis ex lana confecta, cooperiuntur tamen ex una parte tela serica vel gossypio, ex altera vero, imagine quæ totum vel fere totum cooperit scapulare, ita ut pannus penitus, aut quasi penitus non appareat?

II. Quid tenendum quando unum scapulare refert imaginem B. Mariæ Virginis de Monte Carmelo, alterum, quod vitta coniungitur, Imaginem B. Mariæ Virginis Perdolentis, SSmi Rosarii vel etiam SSmi Cordis Iesu?

III. Utrum nomina adscriptorum Confraternitati, necessario ad viciniorem Confraternitatem mittenda sint, vel potius liberum sit ea transmittere Moderatori cuiuslibet Confraternitatis?

IV. Utrum in adscriptione plurimum, formula unica in numero plurali, quæ ex Decreto S. C. Indulg. die 18 Aprilis 1891 adhiberi potest, dicenda sit antequam incipiatur impositio vel potius dum primò fit impositio?

V. Utrum in casu supra exposito, cum generatim adscribendi sint viri et mulieres, conveniens sit dicere : “ Accipite viri et mulieres, vel simpliciter accipite „ hunc habitum „ prout est in

Burgo S. Donnino (1)

Solution de différents doutes concernant la forme, l'inscription et l'imposition des scapulaires.

Les doutes suivants ont été proposés à la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques pour être résolus :

I. Pour l'imposition aux fidèles du scapulaire de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel, peut-on se servir de scapulaires, qui, bien que faits d'étoffe de laine, sont brodés d'un côté en soie ou en coton et de l'autre recouverts complètement ou presque complètement d'une Image, de telle sorte que l'étoffe ne soit plus ou presque plus visible?

La Sacrée Congrégation, après avoir entendu le rapport d'un des consultants, a répondu ainsi :

A la première question : non.

II. Que faire quand un scapulaire porte l'image de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel et l'autre, relié par le cordon, celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, du Très Saint Rosaire ou même celle du Sacré-Cœur de Jésus?

A la seconde question : La variété des Images ne peut nuire en rien à la valeur du scapulaire, pourvu que l'on puisse y retrouver la forme, la couleur et l'étoffe qui sont considérées comme choses essentielles ; excepté cependant pour les scapulaires de la Très Sainte Trinité et de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ dans lesquels les images qui leur sont propres sont nécessaires.

III. Les noms à inscrire dans la Confrérie doivent-ils être envoyés à l'association la plus proche ou

(1) Evêché au duché de Parme.

formula breviiarii approbati in Decreto S. R. C. die 24 Iulii 1888?

Porro S. Congregatio, audito unius ex Consultoribus voto, relatis dubiis respondendum mandavit.

Ad 1^{um}. Negative.

Ad 2^{um}. Nihil officere valori scapularis Imaginum varietatem, dummodo in scapulare appareat color, forma et pannus, quae uti substantialia sunt retinenda, exceptis tamen scapularibus SS^mae Trinitatis et Passionis D. N. I. C. in quibus imagines propriae sunt necessariae.

Ad 3^{um} Negative ad 1^{am} partem; affirmative ad 2^{am} partem.

Ad 4^{um} Formulam in casu dicendam esse, immediate antequam scapularia imponi incipiantur, eaque sacerdote in manibus tenente.

Ad 5^{um} si viri a mulieribus facile segregari possint. et duplici actu functio peragi possit, quod certe foret convenientius, tunc, prout de more, adhiberi posset formula longior, mutatis mutandis. Si vero unico actu promiscue viri cum mulieribus sint aggregandi, tunc ad praecavendam cacofoniam, formula brevior melius adhiberetur, dicendo tantum "Accipite hunc habitum etc."

Datum Romae ex secretaria eiusdem S. Congregationis die 18 iunii 1898.

Fr. Hieronymus M^a Card. GOTTI,
Praef.

L * S.

Ant. Arch. ANTINOEN....
Secrarius.

est-on libre de les envoyer au directeur de l'une ou l'autre Confrérie?

A la troisième : non, pour la première partie; oui, pour la seconde.

IV. Pour la réception de plusieurs à la fois, la formule unique, au pluriel, qui d'après un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 18 avril 1891 peut être employée, doit-elle être dite avant que commence l'imposition, ou plutôt quand elle se fait au premier?

A la quatrième : la formule dans ce cas doit être dite immédiatement avant que commence l'imposition des scapulaires que le prêtre tient en mains.

V. Dans le cas exposé ci-dessus, comme hommes et femmes sont reçus en grand nombre, convient-il de dire : "Accipite viri et mulieres", ou simplement "Accipite hunc habitum", comme dans la formule abrégée approuvée par le décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 24 juillet 1888?

A la cinquième : Si les hommes peuvent être facilement séparés des femmes, et que la cérémonie puisse se faire en deux fois, ce qui certainement serait plus convenable, alors on peut, selon la coutume, employer la formule la plus longue, en changeant ce qui est à changer. Mais si dans une seule cérémonie, hommes et femmes doivent être agréés ensemble, pour éviter la cacophonie, il vaudrait mieux employer la formule la plus courte, en disant seulement "Accipite hunc habitum etc."

Donné à Rome, au secrétariat de la dite Sacrée Congrégation, le 18 juin 1898.

Fr. Jérôme-Marie Card. GOTTI,
Præf.

Ant. Arch. ANTINOEN,
L * S. *Secrét.*

UN PORTRAIT DE LA SAINTE VIERGE

ET

UN BOUQUET A LA SAINTE VIERGE

de saint Ambroise

(Suite)

Il est intéressant de réunir les différents noms que saint Ambroise donne à Marie la Reine des vierges, et de faire un bouquet de toutes ces fleurs.

Vierge Immaculée. (*Epist. ad Sir., n° 4.*)

Vierge par grâce, pure de toute tache de péché. (*In Ps. CVIII, Sermo 22.*)

Vase descendu du ciel. (*De Inst. Virg., c. V.*)

Porte de justice. (*Ibid. ad Sir.*)

Modèle de la virginité. (*De Virg., lib II, c. VI.*)

Maîtresse de la virginité. (*De Inst. Virg., c. VI.*)

Temple de la pudeur. (*Ibid., c. V.*)

Sanctuaire d'immaculée chasteté. (*Ibid., c. XVII.*)

Temple du Saint-Esprit. (*In Luc., lib. II, n° 6.*)

Temple de Dieu. (*De Spir. S., lib. III, n° 35.*)

Temple corporel de Dieu. (*Epist. LXIII, n° 33.*)

Palais royal. (*De Inst. Virg., c. XII. — In Luc., lib. X, n° 133.*)

Palais des célestes mystères. (*De Inst. Virg., c. VII.*)

Type de l'Église (*In Luc., lib. II.*)

Donnons tout le passage afférent à cette dernière citation : il ouvre des aperçus d'une profondeur et d'une richesse inexprimables.

* Marie est vraiment mariée, et elle est vierge : en quoi elle est le type de l'Église, laquelle est immaculée tout en étant épouse. Vierge, l'Église nous conçoit du Saint-Esprit, Vierge elle nous enfante sans gémissement. Et c'est pourquoi, sans doute, nous croyons Marie fécondée par l'Esprit-Saint, alors qu'elle est mariée à Joseph : car c'est la grâce de l'Esprit-Saint qui donne leur fécondité aux Églises, alors que pour l'extérieur et temporellement elles sont unies à un évêque. » (*In Luc., II.*)

Quelle harmonie dans tout ce passage ! Quelle fluidité dans la pensée ! Quelle grâce merveilleuse dans l'expression elle-même !

Marie et l'Église, ce sont les deux organes de la vie divine. Marie, fécondée par l'Esprit-Saint, engendre Jésus ; l'Église, fécondée par ce même Esprit, engendre les membres de Jésus. Et toutefois il intervient des deux côtés un époux ; et cet époux, qui n'est pas le principe de la fécondité de l'épouse, est le gardien de la virginité. Pour Marie, c'est Joseph ; pour l'Église, c'est le corps épiscopal dont l'unité vivante est le Pape. Nous ne savons vraiment si jamais l'amour de Marie a inspiré des pensées si profondes, nous dirions volontiers si enchanteresses.

Et notez que de ces deux unions du Saint-Esprit, l'une avec Marie, l'autre avec l'Église, la première est le *type* de la seconde. L'Église tout entière n'est qu'un épanouissement de Marie, de même que tout le corps pastoral, dans son office d'époux-gardien, n'est que la reproduction de saint Joseph.

Les relations intimes de Marie et de l'Église, de l'Église avec Marie, avaient tellement frappé l'esprit du saint Docteur, qu'il nous dit quelque part :

“ Beaucoup de choses ont été prophétisées de Marie sous la figure de l'Église. „ (*De Inst. Virg. 14.*)

* * *

Disons en finissant un mot des effets que produisaient les brûlantes exhortations de saint Ambroise à l'amour de Marie, et par suite à l'amour de la virginité. Les mères cachaient leurs filles, et les empêchaient d'assister aux sermons du saint. Mais ces divines semences, transportées de tous côtés et même au delà des mers sur l'aile des anges, faisaient lever partout des moissons de vierges.

Écoutons notre saint avouer ingénument cette merveille :

“ Quelqu'un me dira : chaque jour vous nous chantez les louanges des vierges. A quoi bon, en effet, répéter chaque jour le même refrain, alors que je n'aboutis à rien ? Mais ce n'est pas de ma faute. De la contrée de Plaisance, il me vient des vierges à consacrer, il m'en vient de la contrée de Bologne, il m'en vient de la Mauritanie, pour recevoir le voile ici même. Voilà bien une grande merveille, c'est

ici que je prêche, et c'est là-bas que je persuade. S'il est ainsi, j'irai prêcher ailleurs pour vous persuader. Étrange chose, que ceux qui ne m'entendent pas me suivent, que ceux qui m'entendent ne me suivent pas ? Car je sais que beaucoup de filles voudraient m'entendre, et leurs mères les retiennent de force à la maison. Vos filles voudraient aimer un homme, elles pourraient, de par les lois, choisir qui bon leur semble. Alors qu'il leur est permis de choisir un homme, on leur interdit de choisir un Dieu. » (*De Virg., lib. I, c. X.*)

Un peu plus loin le saint s'écrie :

« On me fait un crime de persuader la chasteté. Celui qui se formalise de cela, montre bien ce qu'il est. — Vous enseignez la virginité, s'écrie-t-il, et vous la persuadez à plusieurs. Plaise à Dieu que je sois convaincu d'un tel crime, plaise à Dieu qu'on puisse le prouver par des faits irrécusables ! » (*De Virg., c. V.*)

Prêcher Marie, c'est faire germer des vierges ; et la germination des vierges est le salut du monde.

Amour à Marie, la Reine des vierges !

SENTENCES DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

Amour.

L'amour qui ne doit durer qu'autant que la vie présente, pour une âme en qui Dieu a déjà répandu la vraie sagesse, n'a pas plus de prix qu'il n'en mérite en réalité, au contraire encore moins.

Chemin de la Perfection, VI.

La force de l'amour fait qu'on sent peu ce que l'on souffre pour l'objet aimé. Il rend possible ce qui naturellement est impossible.

Château de l'âme, IV.

L'amour est tellement puissant quand il est parfait qu'il nous fait oublier nos propres satisfactions pour plaire à celui que nous aimons.

Fondation, V.

Celui qui aime véritablement aime totalement : il pense toujours à ce qu'il aime. Rien n'est impossible à qui aime.

Ibidem.

Servir celui que l'on aime grandement n'a rien de pénible : ici la fatigue est un repos.

Sentences, V.



RÉFLEXIONS

SUR LA

FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

Il se rencontre dans la vie, — l'expérience est là pour nous le montrer, — des biens et des maux qui ne sont le partage exclusif ni des bons ni des mauvais ; mais qui arrivent indistinctement à tous, bons ou mauvais. Ne mettons donc point sur le compte seul de la piété ce qui est le triste apanage de l'humanité tout entière, et l'inévitable fruit du premier péché : telles que les faiblesses de l'enfance et les défaillances de la vieillesse ; les douleurs du corps causées par les maladies et les peines de l'âme que nourrissent les revers. Chacun sait que la perte des parents, l'ingratitude ou la défection des amis, le renversement de la fortune, le dépérissement de la santé et la mort enfin, sont des accidents qui arrivent indifféremment à tous, justes ou pécheurs : seulement, ce qui n'est qu'une épreuve pour le juste devient une punition par l'effet des dispositions mauvaises du pécheur, lequel change, contre les desseins de la divine Providence, l'expiation méritoire du crime en châtimement. Pareillement après avoir distingué les événements fâcheux auxquels tous sont exposés, nous remarquerons également les événements favorables qui peuvent aussi s'offrir à tous. Or, à l'exception de quelques exemples, ou par une disposition de la Providence, nous voyons quelquefois les justes éprouvés, spécialement à cause de leurs vertus, ce qui arriva pour Job et Tobie ; il est vrai de dire que les amis de Dieu peuvent prospérer comme les hommes du siècle. La délicatesse de leur conscience leur ferme, il est vrai, bien des voies où les hommes du siècle ne font pas difficulté d'entrer ; mais en ne considérant que les lois générales et non les exceptions, nous devons dire que si la Providence, pour mieux assurer notre liberté, n'a pas voulu que le crime fût toujours heureux, elle n'a pas voulu non plus que la vertu fût toujours malheureuse.

Toutefois, il ne faut pas s'étonner de voir, de quelque côté que l'on

se tourne, la croix se dresser devant nous, quand elle ne pèse pas sur nos épaules; car s'il a fallu au peuple juif, peuple choisi de Dieu, la nuée lumineuse pour le conduire à travers le désert et la vue du serpent d'airain pour le guérir des terribles morsures, il nous fallait à nous, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, la croix pour nous guider au sein des ténèbres de ce monde et la croix encore pour nous guérir parfois et nous préserver toujours des morsures du péché : la croix, autrefois objet d'horreur et d'ignominie, exaltée aujourd'hui qu'elle est devenue l'instrument glorieux de notre rédemption.

Hélas ! nous dit la voix plaintive de l'admirable auteur de l'*Imitation* : « Jésus compte beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais très peu de disciples résignés à porter la croix. — Beaucoup qui désirent ses consolations, peu ses souffrances. — Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence (1). » Oh ! oui, combien voudraient comme les fils de Zébédée, être assis à ses côtés dans son royaume pour jouir de sa gloire et de son triomphe, mais il est petit le nombre de ceux qui aiment la croix et seraient disposés à boire le calice de sa passion. Et pourtant c'est à ceux-là seuls à qui le Père céleste accordera la récompense. Du reste, nous ne voyons pas toujours bien clair dans les événements qui constituent la trame de notre vie. Bien souvent nous ne comprenons pas les desseins de Dieu et alors nous sommes dans la tristesse. Heureux encore quand nous ne murmurons pas trop fort, accusant Dieu d'être injuste à notre égard ! Puissions nous, dans les circonstances pénibles de notre vie, nous souvenir de ces paroles du divin Maître : « Ce n'est pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur, qui sera sauvé : mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans mon royaume (2). » Lui-même du reste nous en a laissé un magnifique exemple : puisque c'est pour accomplir la volonté de son Père, qu'il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms. Et nous aussi, dit l'Apôtre,

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, chap. XI.

(2) *Math.*, VII. 21.

nous devons être glorifiés dans la croix de Jésus-Christ, en elle nous trouverons le salut, la vie et notre résurrection. C'est par elle que nous serons sauvés, comme c'est par elle que nous avons été rachetés.

O CRUX, AVE !

LES SAINTS DÉSERTS

dans l'Ordre des Carmes déchaussés.

ÉTUDE HISTORIQUE D'APRÈS DES SOURCES INÉDITES,

PAR

LE R. P. BENEDICTUS MARIA A S. CRUCE.

1. Le Saint Désert de Marlagne près de Namur.

La vie du vénérable P. Thomas de Jésus a été écrite par le P. Berthold de S. Ignace au second volume de sa Vie de la vénérable Mère Anne de Jésus (p. 344) et il y est raconté tout au long par quelles circonstances le vénérable Père fut amené à introduire des Déserts. Lui-même fut Prieur du désert de Las Batuécas et il conservait une telle affection pour les ermites qu'il leur dédia plusieurs de ses ouvrages, surtout les six livres sur la contemplation qui furent composés et imprimés à Bruxelles en 1619. Après un séjour de deux ans à Rome, le Père reçut la mission d'établir des monastères de notre ordre en Belgique et il arriva à Bruxelles en 1610. Entre cette date et le printemps de 1623 où il revint à Rome, il n'établissait pas moins de dix couvents de Carmes et six de Carmélites. Un religieux qui était tellement pénétré de la nécessité de la vie érémitique semblerait devoir s'occuper de prime abord de la fondation d'un Désert.

Mais telle n'était pas l'opinion du vénérable Père Thomas. Il lui parut que la province était encore trop jeune et que les religieux n'étaient pas suffisamment avancés pour qu'on pût espérer des fruits abondants de l'établissement d'un couvent d'ermites. C'est seulement en 1617 qu'il changea d'opinion. Il revenait du chapitre général de Rome, et en descendant le Rhin il remarqua l'extrême recueillement de ses deux compagnons malgré les beautés ravissantes de la nature. Il se mit à réfléchir, et puis à prier pour savoir la volonté de Dieu, et pendant la sainte messe la conviction lui vint que Dieu demandait la fondation d'un Désert. Cependant des affaires imprévues retardaient l'exécution de son plan et ce ne fut qu'au mois de septembre de l'année suivante (1618) qu'il put faire les premières démarches.

D'abord on chanta des messes dans tous les couvents, on dit des prières, et l'on se mortifia pour obtenir la bénédiction divine. Puis le Père se mit en route pour chercher un emplacement. Il avait entendu parler des alentours de Namur et s'imaginait qu'il y trouverait ce qu'il fallait. Mais il n'en fut pas ainsi. A tel endroit il manquait une chose, à tel autre une autre chose, de façon que l'un de ses compagnons de voyage dit qu'il vaudrait mieux retourner au couvent puisqu'on ne trouvait pas une place satisfaisante. En cela il connaissait mal l'énergie du vénérable Père. Nous sommes venus, dit celui-ci, non pas pour chercher mais pour trouver, et nous ne retournerons qu'après avoir réussi. Et en effet, après quelques jours de plus on trouva un domaine qui plus tard fut connu sous le nom de Marlagne et qui jeta un si grand lustre sur la province belge. Il fit chanter des messes d'action de grâces. On lui représentait que pour avoir trouvé l'emplacement on ne possédait pas encore le Désert. Mais lui qui connaissait et la volonté et le pouvoir de Dieu savait bien à quoi s'en tenir. Au mois d'octobre il avait audience chez l'archiduc Albert. Le comte d'Agnover le prévenait que l'archiduc promettrait tout et que le Conseil de finance ne tiendrait rien. Mais le Père Thomas était sûr de son affaire. Il dit à l'archiduc que tant qu'il n'y avait pas de Désert l'Ordre des Carmes déchaussés était un corps sans vie, puisque c'était dans la solitude la plus complète qu'on puisait les eaux vives de l'âme, et il lui fit une peinture de ce que c'est que la vie érémitique.

A l'infante Isabelle il rappelait les belles journées d'Aranjuez, quand Philippe II son père avait fondé le premier Désert de Bolarque et se proposait de le visiter avec sa fille Isabelle. Malheureusement la visite n'avait pas été possible, mais les ermites avaient envoyé au roi un dessin de leur Désert. Tous les deux, l'archiduc et l'infante furent ravis et mirent la question entre les mains du Conseil des finances, et souvent ils s'entretenaient de la fondation. Le Conseil fut peu encourageant. D'abord il évalua la propriété à une somme beaucoup trop élevée, et puis avisa l'archiduc de ne pas aller à des extrêmes. Il fallut faire une nouvelle évaluation qui ne donna que 60,000 florins au lieu de 80,000, somme à laquelle se montait la première. Puis les voisins se plaignaient que les Carmes ne les laisseraient point abattre et emporter du bois. Ensuite la ville de Namur se montrait mécontente. Malgré tout cela le comte d'Aguover put remettre au mois de décembre, l'acte de fondation au Père Thomas qui fut même autorisé à élargir les limites, ce qu'il fit d'une manière trop modeste. Le territoire se composait, avec quelques acquisitions ultérieures, de 42 arpents et demi, soit plus de 60,000 mètres carrés. De suite on procéda à la bâtisse. Une ferme voisine fut arrangée pour le logement de quelques pères chargés de surveiller la construction du monastère. Au commencement de l'année suivante, 1619, la première pierre fut posée par l'archiduc et l'infante. Ils arrivèrent avec une suite nombreuse de leur château de Mariemont; d'autre part l'évêque de Namur ne manqua pas. Il dit la messe et fit les cérémonies prescrites pour une occasion semblable. Les princes parcoururent tout le parc, et acceptèrent quelques rafraîchissements. On avait envoyé des mets recherchés de Mariemont, mais l'infante préféra déjeuner à l'ermitage, en mangeant du poisson, des légumes, des fruits et en buvant de la bière. A la fin du repas, le Père Thomas accompagna leurs Altesses et leur demanda humblement de se faire aussi fondateurs du monastère, en contribuant aux frais de construction (les aumônes recueillies et la recette d'une vente de bois n'étant pas suffisantes) et de pourvoir à l'entretien de vingt-quatre ermites. Si ceux-ci recevaient du pain et de la bière, les étangs, les jardins et les fruitiers suffiraient pour tout le reste. Un nouvel acte fut dressé (avec les protestations d'usage de la part du Conseil des finances) et cent cin-

quante muids de froment et de seigle furent assurés. Le monastère par contre s'engagea à dire tous les jours deux messes pour leurs Allesses, et cinq cents messes après le décès de l'un et de l'autre, ainsi que des *Requiem* solennels les jours anniversaires (1) : à faire chaque jour deux heures d'oraison au chœur à leur intention, d'ajouter des collectes spéciales à toutes les prières et dans toutes les messes, etc. Pour que ces engagements ne tombassent jamais dans l'oubli ils furent gravés sur une plaque de fer incrustée dans le mur de l'église.

La construction approcha de sa fin vers l'automne de 1620 et le 14 septembre de cette année le saint Désert fut solennellement inauguré. La communauté se composait de dix Pères, six étudiants et cinq Frères convers, dont un novice. Le matin on chanta une grand'messe ; après vêpres il y eut conférence spirituelle, à la fin de laquelle la clôture fut prononcée et la vie régulière et érémitique commença pour continuer pendant plus de cent cinquante ans, avec seulement deux interruptions de courte durée. *(A suivre.)*

(1) L'archiduc décéda le 13 juillet 1621 et l'infante le 1^{er} décembre 1632. Les messes furent dites et chantées ainsi qu'il était convenu.

Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie

5^e préposé général des Carmes déchaussés d'Italie

Les voies de Dieu sont admirables et c'est dans la conduite qu'il tient envers ses saints que le Seigneur fait briller son adorable sagesse.

Sur le point de mourir, le Père Jean de Jésus-Marie avait appelé à son chevet, pour l'assister à ses derniers moments, un saint religieux alors Procureur et Définiteur général, dont les vertus et la science lui avaient inspiré un grand respect et une affection profonde. Ce religieux était le vénérable Père Dominique de Jésus-Marie dont nous commençons l'intéressante biographie. Mais quel contraste entre la vie de ces deux hommes, si éminents d'ailleurs en sainteté ! Le Père Jean de Jésus, c'est le saint aux vertus cachées non seulement dans les profondeurs d'une humilité incomparable, mais aussi dans le calme d'une existence que rien d'éclatant ne signale à l'attention des peuples. Sans doute dans son passage au gouvernement de l'Ordre tout entier il aura laissé une trace profonde par la sagesse de ses lois et la multiplicité des couvents fondés en tous pays grâce à son initiative ; en outre, écrivain distingué, il a laissé un grand nombre d'ouvrages bientôt répandus dans l'Europe entière, mais ses œuvres et ses écrits connus et admirés d'un petit nombre seront ignorés de la foule. Dieu lui-même se plaît à tenir son serviteur dans cette obscurité. Rien de merveilleux dans la vie de Jean de Jésus. Il ne s'agit pas pour lui de ravissements ni d'extases ; rien que l'aridité la plus pénible, les délaissements, du moins apparents, du Seigneur. La vie de Dominique, au contraire, c'est une suite ininterrompue de merveilles. Enfant, il commence ses prodiges, il les multipliera jusqu'à ses derniers jours. L'Europe entière sera le théâtre de ses hauts faits ; les princes se disputeront son amitié, les peuples l'acclameront ; l'ardeur de son zèle et la force de son initiative lui feront entreprendre ou suggérer de grandes œuvres qui subsistent encore.

Et en même temps Dieu l'élèvera aux communications les plus intimes et les plus hautes, il le favorisera de grâces surnaturelles qui exciteront l'admiration de tous. C'est pourquoi plus que jamais *nous nous faisons un devoir de déclarer que nous nous soumettons sans réserve au jugement de la Sainte Église romaine et d'affirmer que notre volonté est de nous conformer entièrement aux décrets du pape Urbain VIII.*

Notre humble travail ne comporte pas cette indication des sources que requiert la juste sévérité de la critique moderne; il nous suffira donc d'affirmer que tous les détails de cette biographie proviennent de documents incontestables et de Vies de saint Dominique écrites par des témoins oculaires.

L'Espagne fut la patrie du vénérable. Au royaume d'Aragon, en la province de Saragosse, se trouve une ville importante, Calatayud. Baignée par le Jalon et la Jiloca qui fertilisent sa plaine et les vallées latérales, ceinte de rochers et dominée par un château gothique elle est d'un aspect très imposant. Déjà elle vit naître en son sein plusieurs hommes célèbres. C'est elle qui eut l'honneur de donner le jour à Dominique. En 1589, parmi les familles si franchement et si profondément chrétiennes de la cité espagnole, se distinguait celle de Michel Ruzola et de Hiéromyme Lopez. Riches, appartenant même à la noblesse, ces deux époux jouissaient d'une réputation grande et méritée de vertu. Le ciel avait béni leur union par la naissance d'un fils et d'une fille. Il ne paraît pas, en effet, qu'ils aient eu d'autres enfants, car le vénérable ne nous parle que de sa sœur dont par mortification il refusait les caresses. Dominique naquit le 16 mai, jour béni où le Carmel célèbre la fête de saint Simon Stock, l'heureux privilège de Notre-Dame du Mont Carmel. Des choses étonnantes avaient précédé sa naissance. Sa mère qu'aucune douleur n'avait fait gémir avait bien souvent entendu le chant des anges, elle avait vu apparaître à ses yeux quelques rayons de leur beauté. Durant un songe elle crut voir son enfant jeter sur l'univers un immense filet et elle comprit qu'il arracherait aux flots du péché et à l'océan de l'infidélité des âmes en grand nombre.

Quelques jours après sa naissance, Dominique fut régénéré dans les eaux du baptême et il y reçut le nom dont l'Espagne était fière,

puisque'un de ses fils, l'illustre fondateur de l'Ordre des Frères prêcheurs, l'avait entouré de tant de gloire. Il n'est pas besoin de dire qu'il lui fut donné une éducation éminemment chrétienne, c'est-à-dire forte et pieuse. La crainte de Dieu fut mise en son âme comme le commencement et la base de cette sagesse qui devait être la compagne de sa vie. Un détail que les historiens nous citent comme en passant, mais qu'ils nous donnent tous, c'est qu'il reçut la confirmation étant encore tout jeune; c'est vers l'âge de 7 ans — ainsi du moins peut-on le conjecturer — que Dominique reçut ce sacrement qui répand en l'âme une abondance spéciale des dons et des fruits de l'Esprit Saint, aussi les grâces dont Dieu l'avait prévenu dès son enfance prirent-elles des développements qui frappèrent d'admiration tous ceux qui le connaissaient.

Tout d'abord sa piété rappelait celle des anges. Par un mystérieux instinct ce fut tout de suite vers l'Eucharistie qu'il sentit son cœur se porter. Petit enfant, il allait à l'école mais il avait soin de partir assez tôt pour entrer à l'église et entendre la messe. Bientôt assister au saint sacrifice ne suffit plus à ses désirs, il voulut à tout prix servir la messe. Hélas, il était si petit et si faible; il lui était impossible de transporter le livre d'un côté de l'autel à l'autre, ou même d'allumer les cierges. Il est à croire qu'un autre eut la bonté de suppléer à sa faiblesse, car il se mit bien vite à servir non pas une mais plusieurs messes; le plus possible. Et il le faisait avec une modestie incomparable; il avait les yeux baissés ou attentifs aux cérémonies. Sa piété lui obtint une faveur bien touchante. Plusieurs fois, au moment de l'élévation, il vit apparaître dans l'hostie sainte l'Enfant Jésus rayonnant de beauté. Rien d'étonnant si à cette piété envers Notre-Seigneur s'unissait dans le cœur de Dominique une filiale tendresse pour Marie. Deux prières surtout lui étaient chères. L'*Ave Maria* d'abord; il le récitait très lentement et les yeux de l'âme fixés sur le mystère, puis le *Salve Regina* qu'il méditait souvent et qu'il redisait avec une particulière dévotion. Il avait souvent aussi sur les lèvres cette oraison jaculatoire : ô Mère de Dieu, souvenez-vous de moi. Nous verrons en maintes circonstances qu'elle se souvint de lui comme une tendre mère se souvient d'un fils spécialement aimé.

Ses relations avec son ange gardien étaient délicieusement intimes.

Dominique avait en l'esprit céleste préposé à sa garde cet ami fidèle qu'au dire de la Sainte Écriture nous sommes si heureux de posséder, mais il était de son côté docile aux inspirations de son bon ange. Il lui avait demandé de lui rappeler souvent le souvenir de Dieu et son gardien ne manquait pas de suggérer cette pensée que l'enfant recevait avec reconnaissance.

Pendant le repos de la nuit l'ange n'interrompait pas ses bons offices. Jamais il ne laissait passer plus de deux ou trois heures sans réveiller le petit qui tout de suite, ainsi que Samuel, répondait à la voix qui l'appelait, puis se jetait à genoux et faisait sa prière.

En même temps que sa piété envers Dieu et les saints était née dans le cœur de notre Vénérable une grande compassion pour les pauvres. En en contant les détails on ne peut s'empêcher de rappeler le mot du saint homme Job : *La pitié* (pour l'indigent) *a grandi avec moi*. Donner l'aumône fut pour le petit Dominique, dès sa tendre enfance, un impérieux besoin. Mais que donner en cet âge si tendre ? Le cher petit eut bien vite trouvé. Il se privait de son déjeuner et de son goûter, et quand il allait en classe il se faisait une joie de le distribuer aux pauvres qu'il rencontrait sur son chemin ou à ses condisciples moins fortunés. Cela ne lui suffisait pas ; il priait alors ses frères de faire comme lui ; et quand on le lui accordait, vite il prenait leur portion et la portait en hâte aux pauvres ; il arriva même souvent qu'il l'avait enlevée quand les autres ne savaient même pas qu'ils la lui avaient donnée. Bientôt il arriva à se priver de ce qu'il y avait de meilleur dans son dîner, et parfois du dîner tout entier ; alors, joyeux, il portait tout aux pauvres de l'hôpital. Il s'adressa ensuite à ses parents et à sa sœur, ainsi qu'aux gens de la maison, dans le but d'obtenir qu'une ou même plusieurs fois l'année ils abandonnassent leur dîner aux indigents. Avec quelle joie alors il portait le tout à ses pauvres si chers ! Sa charité grandissait à mesure que ses desirs se trouvaient exaucés. Que de fois en voyant avec quel bonheur il allait porter ce qu'il recevait pour les pauvres, on lui donna pour eux de l'argent ou de la nourriture ! Dieu lui-même, touché de tant de charité, lui fit connaître souvent les pauvres les plus nécessiteux et lui révélait des misères cachées afin qu'il leur vint en aide.

Voici un détail touchant qui ne peut s'expliquer que par le grand

esprit de foi qui animait les chrétiens d'Espagne au xvi^e siècle. Notre cher petit avait obtenu de ses parents la faveur de recevoir chaque jour un pauvre à la table de famille et de le servir, lui, comme s'il avait servi Notre-Seigneur en personne. Heureux de cette permission, il allait tous les jours au sortir de la classe, chercher un malheureux qui lui paraissait plus indigent et plus pieux afin de l'emmener avec lui. Parfois il en rencontrait plus d'un ; alors il avertissait celui qu'il n'avait pu prendre de se trouver le lendemain à l'heure du diner sous le portique de l'église Saint-Jacques, qu'alors il le conduirait diner chez lui. Il arrivait aussi qu'il y en avait plusieurs, il suppléait en ce cas par de larges aumônes à l'impossibilité où il se trouvait de les amener chez ses parents. Il voulait donc les servir lui-même. Trop petit encore pour arriver à la hauteur de la table, il se faisait approcher une chaise tout près du pauvre et il montait dessus. Alors, à genoux comme devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, il leur avançait les viandes, il les servait en tout, leur parlait avec respect et après le repas, les reconduisait à la porte avec grande déférence. Dieu voulut récompenser l'admirable enfant. Sous le dehors des pauvres, ce furent des anges du ciel qui, quelquefois, furent reçus à sa table. Lui les reconnaissait à une splendeur céleste qui rayonnait en eux ; aux bons conseils qu'il en recevait. Alors il ne voulait pas les laisser partir, afin de goûter plus encore leurs délicieux avis. Ce fut un jour saint Jacques lui-même qui, sous le portique de son église, se présenta à Dominique et qui l'accompagna jusque chez lui ; après une sage exhortation il se découvrit à lui et se déroba à sa vue.

(A suivre.)



MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

AU MALABAR

Fête malabaraise.

L'an passé, deux religieuses des Dames Augustines d'Ypres, Dame Louise et Dame Ursule, désirant vivement consacrer leur vie à l'éducation chrétienne des nombreux enfants païens convertis dans les Missions du Carmel, au Malabar, Mgr Ferdinand, Carme déchaussé, évêque de Quilon, leur confia la direction de l'orphelinat de l'Enfant Jésus de Prague, à Moulougamoude, et nomma Dame Louise supérieure de l'établissement. C'était sa fête patronale, le 21 juin. Dame Louise raconte elle-même, très élégamment, comment elle fut célébrée par les jeunes Malabaraises, dans sa lettre à Dame Madeleine, sa plus jeune sœur, aussi religieuse Augustine, à Ypres.

Moulougamoude, le 20 juin 1898.

Ma très chère Madeleine,

... Je vous donne en toute hâte quelques détails sur ma fête, célébrée hier par nos enfants; — puisque ces détails vous intéressent, je tâcherai d'avoir bonne mémoire.

Pour que le travail ne fût pas interrompu, nous avons anticipé d'un jour... Dame Ursule avait été chargée d'organiser la fête, par notre Père Directeur, le R. P. Donatien, Carme déchaussé, Missionnaire apostolique du Couvent d'Ypres, et elle s'en est donnée à cœur joie!... Vous savez combien facilement elle menait son petit troupeau de la classe des Anges; or, tous les Indiens sont des *enfants*, de sorte qu'on peut les traiter de la même façon que nos *petits* enfants d'Europe. Depuis trois semaines donc, Dame Ursule s'éclipsait de temps en temps, et j'entendais au loin des pas comptés, des ordres brefs, qui me faisaient ressouvenir des leçons de gymnastique données à Ypres, dans la grande salle... Ici, il va sans dire que tout cela se fait en plein air... Mais voici la veille de la fête... Nos enfants n'en peuvent plus, à force de se taire, et leur secret se trahit à chaque instant... L'une vient me dire : « Mère, c'est bientôt votre fête, n'est-ce pas?... Nous avons toutes communie pour vous hier (fête du Sacré-Cœur) », « Tchoumma!!! » crie une des plus grandes (Taisez-vous!!!) Un moment après, Adeltrude qui est en train d'epousseter, me regarde avec une petite figure empreinte d'un sourire mystérieux... et finit par n'y plus tenir : « Mère, si vous saviez comme c'est beau à l'étage!... C'est si beau, si beau!... Dame Ursule y a tant travaillé!... C'est demain un si beau jour!... » Dame Ursule est prête à gronder notre indiscrete petite Adeltrude, mais je demande grâce pour la fillette, qui ne pèche que par excès d'impatience. D'ailleurs, il faudrait gronder un peu tout le monde, car l'une se trahit

en ceci. l'autre s'oublie en cela, et il est temps, bien sûr, que le grand jour arrive!... C'est que nos pauvrettes n'ont jamais rien vu, et que, pour elles, notre *grenier* (si pompeusement décoré du nom de 3^e étage), tout récemment plafonné, orné sur toutes ses faces avec un goût charmant est, pour nos enfants, rien moins que le vestibule du paradis, si pas le paradis lui-même!... Songez donc, des feuilles de cocotier, de nos magnifiques feuilles de cocotier, artistement placées entre toutes les fenêtres, et des fleurs, et de minuscules oriflammes sans nombre, placées dans cette belle et fraîche verdure... Et puis, plus haut, de grandes et belles oriflammes (celles de la procession), que les enfants dévorent des yeux... Et quatre inscriptions, allant d'un mur à l'autre : un chronogramme flamand et un anglais ; une inscription latine et une tamoule. Je vous demande s'il y a de quoi abasourdir nos petites indiennes ! Je me confonds, en pensant qu'on s'est donné toute cette peine pour moi, et je voudrais échapper à toutes ces belles choses honorifiques, hélas ! si peu méritées!... Sans cesse je répète au bon Dieu que je veux faire retomber sur lui tout ce qu'on fera pour moi, puisque l'obéissance exige que je subisse tout cela. Mais j'anticipe, en vous introduisant déjà dans notre charmante salle de... réception. Il fallait vous dire d'abord, que nous avons eu, le matin, la sainte messe dans notre chapelle. Il me semble que je n'ai jamais été si heureuse dans la sainte communion!... mais aussi toutes nos enfants priaient pour moi, avec plus de ferveur que jamais. . Notre action de grâces s'est prolongée longtemps, vous le devinez. . Bien, bien sûr, il est beaucoup plus facile de prier ici, qu'ailleurs ; nous le redisons sans cesse. Peut-être est-ce la solitude. peut-être, nos nombreux besoins, peut-être, la benediction attirée par les prières des pauvres et des orphelins. . Je ne sais .. Mais il est certain qu'ici, nous sommes *heureuses, heureuses*, toutes les fois que nous pouvons prier ! D'ailleurs, nous ne savons pour qui ni pour quoi prier d'abord!...

L'action de grâces achevée, il faut déjeuner ; si je vous en dis le menu, vous me croirez à peine. Mais vous comptez sans notre cuisinière, passée maîtresse en fait de pâtisserie... et sans Dame Ursule, qui a donné ordre d'oublier un peu la pauvreté, pour ce jour-là. Que ne puis-je vous inviter toutes à goûter notre chocolat et notre café (récoltés dans notre jardin), nos gâteaux de tout genre : un délicieux pudding, un gâteau tout orné de fleurs, des tartelettes à la noix de coco sucrée, de la crème à la vanille, sans compter les biscuits d'Ypres, reçus dans les dernières caisses... Qu'en dites-vous ?

Après le déjeuner, c'est la... séance!... Moment redouté, mais impossible à éviter... Courage donc, puisqu'il faut y passer... Les enfants sont déjà rangés autour de la grande salle, si jolie ! si jolie!... On oublie tout à fait qu'on se trouve sous les tuiles... La joie est peinte sur toutes ces bonnes petites figures brunes, et tous les yeux sont fixés sur moi, comme autant de points interrogatifs, « Est-ce beau ? » a-t-on l'air de me dire . Il ne m'est pas difficile de témoigner qu'on a raison, car l'on a fait cent fois plus qu'il ne fallait... Nos petits Louis et Joseph, revêtus de leur plus jolies petites robes, dernièrement envoyées d'Ypres, m'apportent le programme. Impossible à nos petits enfants d'Europe d'imiter la grâce charmante et toute naïve de ces pauvres petits

Indiens. Ils se mettent à genoux et me tendent, avec un charmant et doux sourire, le papier que leurs petites mains brunes n'ont eu garde de salir... Chers petits orphelins!... Comme je les aime!... Tous les jours je m'attache davantage à ces chers petits, et je dois prendre garde de ne pas gâter les plus jeunes.

A défaut de musique, on commence par l'offrande des vœux. Quoique je fusse prévenue et que je fisse les plus violents efforts sur moi-même, impossible de ne pas éclater de rire... La fillette de 8 à 9 ans, qui était chargée de lire la longue adresse en tamoul, se mit à crier, crier, tellement que, bien sûr, on devait tout comprendre d'en bas.. Que n'avions-nous un téléphone capable de vous faire entendre ce modèle de débit .. indien!... J'ai pu cependant me dominer, et rester sérieuse jusqu'à la fin, mais en gardant les yeux obstinément baissés... N° 3 du programme : gymnastique indienne; — c'est l'espèce de danse gracieuse dont je vous ai parlé à la Noël. N° 2, offrande d'une couronne en feuilles d'or : sur chaque feuille se trouvait le bouquet spirituel d'une ou deux enfants. C'était tout à fait joli. Et nos enfants ont été généreuses! Le tout fait d'avance, car nos fillettes sont scrupuleuses quant aux promesses de prières. C'est beau, n'est-ce pas ? Nos deux petites postulantes indiennes m'ont remis cette couronne sur un beau coussin reçu autrefois des Carmélites de Mons. Elles étaient suivies par toutes les enfants qui avaient des fleurs à offrir, douze au moins. Les pauvrettes ! Elles n'ont rien, en fait d'argent, mais elles avaient supplié Dame Ursule de pouvoir dépenser quelques centimes reçus de leurs familles ; qui 1 centime, qui 2, qui 6 centimes (maximum !) et la chère Dame Ursule n'avait pas eu le courage de refuser. On avait donc acquis force guirlandes de fleurs (cela se vend ici à vil prix), une croix garnie de fleurs et trois petits bouquets. Quelle odeur délicieuse ! C'est un jasmin de Virginie, blanc ou rose, dont les jolies fleurs s'enfilent sur des lianes, et forment des guirlandes dont nous n'avons pas d'idée en Europe... Tout a été pour le Sacré-Cœur, et la chapelle est devenue jardin après la fête, — tout embaumée ! — Suivait une lettre anglaise, lue par Mary ; puis, l'offrande de tous les premiers ouvrages de nos enfants : une pale, avec dentelle torchon faite par Mary : par elle aussi, une dentelle pour nappe d'autel, une jolie pièce de dentelle faite par Geneviève, proprette petite fille, si pieuse et si bonne. Était-elle fière de sa dentelle et des rubans de faveur qui l'attachaient ? Une paire de bas blancs tricotés par Marie-Marguerite, une bande de tricot, premier essai de la petite Maria, des pièces de couture avec boutonnieres, etc. Quand on pense que nos enfants n'avaient jamais tenu une aiguille pour la plupart, on s'étonne de ce qu'a obtenu Dame Ursule, surtout que tout notre petit monde avait, pour la circonstance, une petite jaquette cousue par les enfants, les grandes faisant celles des petites après les leurs. Étaient-elles fières de leur jaquette rouge (due à la générosité de M^{me} Fraeys). Enfin, gymnastique à l'euro-péenne ; compliment *flamand*, dit par cœur par tout notre troupeau, et chœur *tamoul*. Gare aux oreilles européennes ! Mais pour moi, tout est beau qui vient de nos enfants aimés...

Pour tout dire, je dois ajouter que Dame Ursule avait volé un petit paquet arrivé ouvert d'Europe, pendant que j'étais à la lessive, et qu'elle l'avait réservé pour la fête.

Voilà donc une des postulantes qui m'apporte un charmant petit paquet, entouré d'une faveur bleue. Je ne pouvais m'imaginer ce qu'il contenait. C'était un envoi délicat et si aimable des demoiselles B..., corporaux, purificateurs, garnitures d'étoles, le tout en si fine toile, garni de si jolies dentelles, cousu avec un tel soin, qu'on n'avait pas eu le courage de me le remettre avant la fête, tant on désirait s'en servir pour rehausser les autres offrandes. Vous eussiez été émue comme moi, si vous aviez pu voir toutes ces fillettes souriantes, agenouillées autour de moi, tendant avec une indicible satisfaction leurs petits ouvrages. J'étais réellement heureuse de leur bonheur.

La fête finie, nous sommes descendues, pour orner la chapelle de toutes les belles fleurs reçues. Longtemps, nous avons causé avec les enfants, qui auraient voulu rester là jusqu'au soir.

Après le dîner, distribution de petites croix (dues à la chère tante Romanie (1), toujours si bonne), des petits chapelets de l'Enfant Jésus (j'y avais travaillé jusque 10 1/2 heures, la veille au soir), des petites poupées (il m'en restait huit, pour nos plus jeunes enfants, garçons et filles). Ah ! que tout ce petit peuple a été heureux ! Les croix en aluminium surtout ont tant réjoui les grandes, et les petits et les petites ont apporté leur poupée au salut, mais bien emballée dans le coin de leur toile, où elles dormaient. C'étaient de ces petites poupées à 10 ou 15 centimes, mais un trésor pour nos enfants. Un sifflet de 3 centimes, la plus vilaine vieille toupie, un chiffon de couleur, un fil, quelques perles, tout cela rend nos orphelins *plus, beaucoup plus heureux*, que ne le sont bien des enfants à qui l'on donne des jouets de 100 francs en Europe.

Quel long récit ! vous avez voulu tous les détails, vous voilà bien obéie, ma sœur ; j'ai cependant oublié un détail, *digne de mention* ; et qui nous a tant fait rire : notre cuisinière m'a fêté la toute première (ce qui lui a valu les reproches de Dame Ursule) et m'a apporté une assiettée... (devinez !) *d'oignons et de pommes de terre*. C'est un luxe ici, car on ne peut les trouver à Moulougamoude. Avec un gigot de chèvre et une bonne soupe, nous nous sommes crues en Europe pour le dîner. (La viande de chèvre est très bonne ici, et nous la mangeons sans répugnance.) Comme Dame Ursule objectait à notre cuisinière qu'elle ne devait pas arriver avant les autres, notre bonne Viagulum a répondu tout naïvement : « Mais notre Mère doit les manger demain, je devais donc les apporter aujourd'hui ». Vous voyez que tout le monde s'est mis en frais, et que le bon Dieu est *trop bon, trop bon* pour nous. Oh ! priez, que nous l'aimions encore mille fois plus !

Adieu ! ma Madeleine.

MARIE-LOUISE

(1) M^{lle} Romanie De Meester, à Roulers, tante de Dame Louise et généreuse bienfaitrice.

FAITS DIVERS

Dévotion à l'Enfant Jesus de Prague.

Péritonite et appendicite.

Depuis l'âge de trois ans et demi, le jeune Xavier M... s'était plaint nombre de fois d'une douleur au côté droit : il était souvent fatigué, et son état de santé le rendait mélancolique et lent au travail. Il s'y appliquait pourtant avec grande bonne volonté.

Le 25 mars il souffre de son point habituel ; la nuit suivante, les douleurs deviennent très aiguës, et Xavier, si dur pour lui-même, pousse des cris déchirants. Le docteur, très inquiet, dit que l'état est grave : c'est une crise de péritonite causée par une appendicite, l'opération sera sans doute nécessaire.

Pour soulager immédiatement le malade, le docteur lui fait une application de sangsues, et les grandes douleurs diminuent. Pendant dix jours nous espérons que la guérison s'opérera, sans l'intervention du chirurgien : Xavier est très patient et docile. Nous lui suggérons d'offrir ses souffrances pour la conversion des pécheurs ou les âmes du Purgatoire, variant les intentions. Il redit souvent son chapelet et celui de l'Enfant Jésus à qui il a été consacré.

Notre espoir ne se réalise pas, et il faut nous résoudre à l'opération. De nombreux et pieux amis prient avec nous. Au sanctuaire de l'Enfant Jésus à Bruxelles fervente neuvaine... Un Carmel tout dévoué s'unit à nos intentions et nous donne grande part du mérite de ses prières et pénitences. Nous faisons le pèlerinage de Notre-Dame de la Treille, la miraculeuse Vierge vénérée à Lille et le 2 avril nous abandonnons complètement notre cher malade à cette Mère miséricordieuse.

Notre intention à tous est la même : nous demandons cette guérison pour la gloire de Dieu et à condition que cet enfant soit toujours pur et pieux.

L'heure arrive, Xavier est confessé et se laisse endormir sans résistance. L'opération pratiquée avec grand talent réussit à merveille ; le chirurgien retire une grande quantité de pus. Ensuite, contrairement à notre attente, le pauvre enfant ne va pas mieux, la fièvre persiste et indique qu'il se forme un nouvel abcès. L'état s'aggrave, et le mercredi-saint le chirurgien nous dit que le lendemain il tentera une nouvelle opération. Quelle angoisse, Xavier est si faible et le succès de cette tentative bien incertain : où siège le mal.

Je prie de toutes mes forces, demandant d'abord que cette opération n'ait pas lieu si elle doit être inutile, puis un signe qui éclaire les docteurs.

Le religieux qui visite chaque jour son jeune élève avec une si grande bonté, nous propose de lui faire faire sa première communion. C'était mon ardent désir et j'avais demandé à Marie cette faveur pour son enfant avant sa mort. Il avait toujours été bien pieux et savait son catéchisme.

Monsieur le doyen de la paroisse accueille favorablement la demande et l'annonce lui-même au petit malade, qui répond : « Je serais bien content mais je ne puis pas, je

n'ai pas dix ans. (Il a huit ans et 9 mois.) — Mon enfant, Notre-Seigneur veut bien venir à toi, parce que tu es malade. Que faisait-il sur la terre en allant les visiter ? — Il les guérissait, ... » dit Xavier tout heureux. A partir de ce moment, la crainte disparaît et l'enfant redevient confiant, son regard est transformé. Il annonce lui-même à tous cette grande nouvelle et voyant les larmes de son père : « Papa est si content que je fasse ma première communion, qu'il pleure de joie ! — La cérémonie est fixée au jeudi-saint à 7 heures du matin et la seconde opération à 9 heures le même jour.

Le mercredi saint au soir, l'enfant se confesse, il est dans les meilleures dispositions. Le religieux lui laisse son crucifix qu'il ne quitte plus. A 9 heures nous préparons le petit autel ; tout à coup une sorte de craquement se fait entendre ; à l'instant Xavier est suffoqué, il râle et crache, c'est du pus. Les docteurs, rappelés en hâte, constatent qu'un nouvel abcès s'est ouvert dans les poumons et cause une broncho-pneumonie infectieuse. L'état est tout à fait désespéré, et l'un d'eux va lui-même demander le prêtre : on ne peut attendre jusqu'au lendemain.

Cette solennelle première communion a lieu à onze heures. Malgré ses angoisses et ses souffrances, le cher petit est très recueilli, et nous lui laissons, avant l'Extrême-Onction, le temps de faire son action de grâce. — Minuit, il souffre de plus en plus, et nous tâchons que ce soit avec mérite : il entrevoit la mort comme le salut et demande de temps à autre : Encore combien de temps ? — Un peu de patience et ce sera le ciel, courage !

L'agonie commence, et plusieurs fois nous croyons qu'il a rendu le dernier soupir. Plus aucun médicament, on ne lui fait boire que de l'eau de S. Ignace. Il dit encore « Jésus » en baisant le Christ indulgencié, et nous sommes surpris de lui voir gagner du temps. Il reçoit le premier l'indulgence « *in articulo mortis* » accordée par le Souverain Pontife aux élèves du Collège Saint-Joseph.

A 4 h. 1/2 du matin, son père se décide à le quitter pour aller communier. Au moment où le pauvre père accepte son sacrifice et l'offre à Dieu de nouveau, Xavier est plus mal, il semble mourir et est presque inanimé. puis brusquement il se ranime. Dans la matinée les docteurs sont surpris de retrouver leur malade en vie.

L'angoisse se prolonge pendant de cruelles journées. Dans la nuit du vendredi au samedi-saint, nouvelle crise : à tout instant il semble qu'il prend son vol pour la patrie. — Nous lui faisons demander sa guérison à condition qu'il restera toujours bien fidèle à Dieu.

Nous sentons si bien que Dieu seul peut tout ; nous ne nous laissons pas abattre, voulant, si Dieu le demande, lui rendre généreusement l'enfant qu'il nous a confié. Il a toujours ses trésors sous son oreiller : une relique de la vraie croix, une autre de S. François-Xavier, la médaille qui a touché à la statue miraculeuse de Notre-Dame de la Treille, une parcelle du voile de la Sainte Vierge et ses chapelets. — Voici Pâques ; l'état est toujours aussi désespéré. Pendant le pansement on découvre à la poitrine un nouvel abcès venu du foie ; on l'ouvre sans endormir le pauvre chéri, qui se plaint sans se défendre...

... Il a suffi pour lui faire accepter tous les médicaments et souffrances de lui proposer un motif surnaturel. « Xavier, le petit Jésus était bien plus mal encore sur la croix .. » et il obéissait. — Pourtant la fièvre ne tombe pas, et le lundi de Pâques il semble que Dieu va enfin récompenser celui qui a souffert pour lui. C'est l'heure de la résignation et d'une nouvelle acceptation du sacrifice.

Mais Dieu a trouvé l'épreuve assez longue, et le mardi l'espoir renaît. Le chirurgien reedit plusieurs fois : « Mon enfant, tu pourras dire que c'est Dieu qui t'a guéri ; » et encore : « avec cet enfant je ne dis plus rien, je suis surpris chaque jour. » Le mieux s'accroît, notre grand désir est de ramener notre malade à la campagne. A la fin de mai, répondent les docteurs. Mais l'Enfant Jésus est là, et je commence une novaine, demandant de pouvoir rentrer chez nous pour le 1^{er} mai. — Je ne suis pas déçu, et le 30 avril le voyage s'effectue sans aucune fatigue.

Depuis lors les progrès ont été bien rapides ; Xavier a retrouvé sommeil, appétit et gaieté. Le jour de la Pentecôte, le cœur plein de reconnaissance, il a pu assister à la messe.

Notre petit Xavier est deux fois l'enfant du bon Dieu, qui a attendu que tous les moyens humains soient déclarés inutiles pour montrer sa toute-puissance.

Nous l'élèverons dans ce souvenir. L'enfant de Marie ne peut périr, aussi avons-nous la ferme confiance que la Sainte Vierge fera de son petit miracle un généreux serviteur de son divin Fils.

..

Saint Joseph, pourvoyeur des pauvres.

Nous lisons dans une revue consacrée à saint Joseph :

« Je viens m'acquitter d'une promesse et remplir en même temps un devoir bien doux à mon cœur, en vous priant de vouloir bien insérer dans votre chère revue nos sentiments de reconnaissance envers saint Joseph.

L'ayant choisi pour patron de notre communauté naissante, nous avons ressenti, plus d'une fois, les effets de sa bonté et de sa puissante protection.

Je pourrais vous en dire plusieurs traits, mais je me bornerai à vous en citer un seul, si vous le permettez, bien que ce ne soit pas le but principal que je me propose en vous écrivant cette lettre.

C'était au début de notre fondation. Nous étions à peine connues dans cette ville ; nous habitions une toute petite maison provisoire où nous avions souvent le bonheur d'éprouver les conséquences inévitables de la pauvreté. Un jour, l'huile de notre petite lampe du sanctuaire vint à manquer. Sans argent pour en acheter, nous nous disposions à envoyer notre Sœur tourière en quête, lorsqu'un vieillard respectable se présente à la porte du couvent et lui remet cent francs, en lui disant : Je sais que vous n'avez plus rien à faire brûler devant le Saint Sacrement ; voilà de quoi y subvenir. Grande surprise de la chère Sœur (car nous n'avions encore eu occasion d'en parler à personne). Elle prie ce bienveillant inconnu de lui laisser son nom. — « Non, reprend celui-ci : Dieu seul le sait, cela suffit ! » Et il disparaît. — Notre bonne Sœur avança

la tête pour apercevoir encore une fois ce vénérable vieillard, dont l'aspect de dignité et de bonté l'avait frappée, mais elle ne vit plus personne dans la rue, et nous nous crûmes autorisées à croire que c'était notre glorieux Père saint Joseph. Mais ce que nous tenons à proclamer bien haut, c'est le secours vraiment merveilleux dont ce puissant protecteur nous a aidées pour la construction d'un monastère plus vaste et d'une chapelle.

Nous n'avions d'autres ressources que celles de la Providence. De graves difficultés s'élevaient de divers côtés; ce fut dans le mois de mars qu'elles furent aplanies, et par une coïncidence remarquable le même jour, bien qu'à deux années différentes, que nous eûmes l'espérance de pouvoir commencer et achever l'entreprise.

A l'heure présente, nos espérances sont réalisées, nos dettes acquittées, et notre digne prélat lui-même ne peut s'empêcher de reconnaître en cela une intervention miraculeuse.

Agréez, etc.

ÉCHOS DE PARTOUT

Vérapoly. — Sa Sainteté Léon XIII vient d'honorer du Pallium Mgr Bernard de Jesus, carme déchaussé, archevêque de Vérapoly. La cérémonie solennelle de l'imposition du Pallium a eu lieu le 10 juillet dans la cathédrale de Vérapoly. C'est Mgr Ferdinand de Sainte Marie, carme déchaussé, évêque de Quilon, qui fut délégué du Saint-Siège pour imposer le Pallium à Mgr Bernard. Tous les séminaristes de Putenpally y étaient présents, le chant fut admirablement bien dirigé par le Père Gaspard des trois Rois, carme déchaussé.

*
* *

Le Congresso Mariano de Turin, 4-8 septembre 1898.

Il est difficile de traduire en français la dénomination du Congrès qui va s'ouvrir à Turin dans quelque jours et qui sera consacré à honorer la vierge Marie, tout comme les Congrès eucharistiques ont pour but de glorifier le divin Sacrement de nos autels. Sous la présidence de Mgr Richelmy, archevêque de Turin, cette pieuse assemblée rendra certainement à la Reine du ciel les hommages qui lui sont dus, et le récit de cette fête constituera une belle page de l'histoire ecclésiastique du Piémont.

Il est à regretter que parmi les dévotions qui figurent au programme l'on ne parle pas du scapulaire.

*
* *

Extrait du *Nouvelliste* de Bordeaux.

Ainsi que nous l'avons annoncé, le R. P. Pierre de la Mere de Dieu, carme déchaussé et missionnaire apostolique à Bagdad, a donné jeudi, à quatre heures, en l'église Notre-Dame, un sermon de charité en faveur des œuvres de sa mission.

Le R. P. Pierre est d'une taille au-dessus de la moyenne; son visage orné d'une longue barbe blanche, est empreint d'un grand air de distinction et d'austère douceur. C'est au milieu de la plus grande attention qu'il est monté en chaire. Un auditoire d'élite l'a écouté avec un extrême plaisir. Les premières paroles du vénérable religieux lui ont valu la sympathie de l'assistance.

« Mon cœur d'Espagnol est brisé, a-t-il dit, par les tristes nouvelles venues de Santiago de Cuba. L'épouvantable catastrophe dont viennent d'être frappés les valeureux soldats et marins de ma chère patrie m'enlève toute force. Parlerai-je ?

..... » Comme il s'agissait d'intéresser la générosité bordelaise aux missions lointaines auxquelles il consacre sa vie, le R. P. Pierre a parlé et l'a fait en missionnaire dévoué. Il a d'abord tracé à larges traits l'histoire de la Mésopotamie et de la mission fondée à Bagdad depuis plusieurs siècles par les carmes déchaussés. Il a prouvé le bien réalisé par ces religieux. Le R. P. Pierre a cité de nombreuses anecdotes qui montrent que les catholiques ne perdent pas leur temps et leurs peines en s'intéressant au sort des populations encore plongées dans les ténèbres de l'erreur. »

Le vénérable prédicateur a terminé en adressant un chaleureux appel à la générosité des fidèles bordelais. Cet appel a été entendu. .

NÉCROLOGIE

(Suite)

Simple comme la colombe, souvent d'une naïveté d'enfant, elle vécut dégagée de tout intérêt personnel, cherchant Dieu, ne désirant que sa gloire.

Sa vie était toute d'oraison, et rien ne troublait son calme extérieur.

Elle fut élue Sous-Prieure, et dans cette charge ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat. Surtout son humilité se manifesta en toutes rencontres, elle s'effaçait pour mettre en relief l'autorité et concentrer sous son influence les esprits et les cœurs, unis dans un même sentiment d'amour et de foi.

Ce fut elle, ma Révérende Mère, qui donna l'idée de la fervente croisade de prières par laquelle tous nos Carmels en général se liguerent avec le plus grand empressement pour le succès du Concile du Vatican.

Nous terminions à peine les joyeuses licences des élections qui nous la donnèrent pour Prieure, lorsqu'éclata la guerre de 1870: quel vaste champ s'offrait à son zèle et à son amour de la France ! Il fallait pourvoir nos jeunes soldats d'objets pieux, pour les préserver sinon de la mort du moins des dangers spirituels auxquels ils allaient être exposés. Chaque jour nos sœurs tourières allaient à la gare de notre ville sur le passage des troupes faire des distributions toujours bien accueillies. Chose remarquable, aucun de ceux qui reçurent l'image de saint Raphaël ne resta sur le champ de bataille. La communauté, secondant son zèle, était heureuse de partager les pénitences et les longues veilles que notre Mère Prieure s'imposa pour le salut de la patrie.

La Mère Marie de Jésus désirait vivement une fondation de Carmes dans notre ville, et il en fut sérieusement question au début de son premier priorat. La Providence n'exauça ce vœu que dix ans plus tard, non pas à Arles, mais à Tarascon, dans un gracieux château que l'inépuisable charité de M^{re} de Crèvecoeur offrit au noviciat de nos Reverends Pères, expulsés de Montélimar à la suite des décrets de 1880. Elle en éprouva une satisfaction d'autant plus grande que son beau-frère, dont le dévouement à notre égard se signalait en toute occasion, fut encore l'instigateur et l'intermédiaire de cette nouvelle charité.

Nous retrouvâmes notre vénérée Mère Marie de Jésus, à son troisième triennat, aimante et dévouée comme à l'ordinaire pour sa communauté, à laquelle elle savait procurer de précieux trésors spirituels, par l'heureux choix des prédicateurs de retraites et des confesseurs.

En 1890, sa forte santé succomba aux atteintes de l'influenza, et à dater de cette époque elle ne put suivre la Communauté que par intervalles. Elle entra ainsi dans une vie de retraite embaumée du parfum des fleurs spirituelles, qu'elle avait su cueillir par faisceaux pendant les années de force et de santé.

Elle aimait à recommander à Dieu et à Marie les grands intérêts de l'Eglise et de la Patrie.

La perspective du triste avenir des enfants élevés sans principes chrétiens la désolait : elle plaçait tous ces petits êtres sous la protection de la divine Enfance du Sauveur.

Le danger imminent se manifesta le 1^{er} avril à une heure du matin ; aussitôt commencèrent les prières de l'agonie que cette vénérée Mère paraissait comprendre. De son côté, M. l'Aumônier arriva en toute hâte, juste à temps pour lui administrer l'extrême-onction et lui donner l'absolution, après laquelle s'exhala paisiblement son dernier soupir. Il était trois heures du matin ; nous l'entourions, assistée de la Mère Sous-Prieure et d'une grande partie de la Communauté.

Un de ses cousins officia aux funérailles, auxquelles voulut bien assister tout le Clergé de la ville, ainsi qu'un de nos Révérends Pères Carmes et le Révérend Père Provincial des Mineurs Franciscains, qui prêchait la Station à la Primatiale. Notre religieuse gratitude n'oubliera jamais ce témoignage de dévouement à notre chère défunte.

Quoique nous ayons la douce confiance que notre bien-aimée Mère Marie de Jésus partage déjà le bonheur des Saints, les jugements de Dieu nous étant inconnus, nous vous prions, ma Reverende Mère, de vouloir bien ajouter aux suffrages déjà demandés une communion de votre sainte Communauté, l'indulgence du *Via Crucis*, des six *Pater*, et toutes celles encore que votre charité pourra vous suggérer à son intention pour les âmes du Purgatoire, en faveur desquelles elle avait tout abandonné dans le cœur de Marie.

C'est en unissant notre reconnaissance à la sienne que nous avons la grâce de nous dire en Notre-Seigneur,

Ma Révérende Mère,

De Votre Révérence

La très humble sœur et servante.

Sœur ANNE DE JÉSUS

c. d. ind. Prieure.

Bagdad. — *Le T. R. P. Marie-Joseph de Jésus, de l'Ordre des Carmes déchaussés.*

— Nous recevons par télégraphe la nouvelle d'une mort qui intéresse vivement tous les amis du Carmel.

Le R. P. Marie-Joseph de Jésus, supérieur de la mission des Carmes de Bagdad, est décédé, à Bagdad même, le 12 août.

Ce vénérable religieux, qui s'appelaït dans le monde M. Gustave Cancel, était né en 1850, à Lamagistère, dans le diocèse de Montauban. Il avait fait ses études au petit séminaire d'Agen; mais dès qu'il eut atteint l'âge requis par les constitutions apostoliques il alla frapper à la porte du noviciat des Pères Carmes du Broussey, pour y embrasser la vie religieuse. Plus tard il fut envoyé au couvent de Carcassonne afin d'y vaquer aux études scolastiques. C'est de là qu'il partit, après son ordination sacerdotale, pour les missions de Turquie, en 1856.

Il demeura d'abord quelque temps au monastère du Mont-Carmel en Syrie, puis passa, en 1858, de cette résidence à celle de Bagdad.

Il est resté dès lors toujours là, travaillant sans cesse avec un grand zèle apostolique.

Depuis 1870, il était supérieur de cette mission, dont l'importance est considérable.

Ses rares talents et ses hautes vertus lui avaient gagné l'estime et l'affection des populations de la Mésopotamie. Fidèles et infidèles, tous l'avaient en grande vénération.

Sa figure était certainement l'une des plus belles de l'album des missions catholiques à notre époque.

Ce vaillant missionnaire, gloire de son Ordre et aussi des diocèses au sein desquels il a vécu comme paroissien, séminariste, religieux et prêtre, vient de finir sa sainte carrière sur l'arène où il a lutté pendant quarante ans pour la gloire de Dieu, l'honneur de la France et le salut des âmes !

(Nous attendons pour plus tard, une plus longue notice.)

BIBLIOGRAPHIE

Encore une nouvelle publication destinée à exalter l'Enfant Jésus de Prague.

Il santo Bambino miracoloso di Praga : Tel est le titre d'un charmant opuscule, orné de gravures et écrit en langue italienne, que les RR. PP. Carmes déchaussés de Savone en Italie viennent de faire paraître. La pensée qui a présidé à cette nouvelle publication mérite d'être mentionnée : on sait avec quelle expansion de zèle l'Ordre entier du Carmel propage, à l'heure présente, *la dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague* ; déjà, cette excellente dévotion s'est fortement répandue en Allemagne, en Belgique, en France, etc... L'Italie n'avait pas encore son foyer de propagande proprement dit. Les RR. PP. Carmes déchaussés de Savone concurent le louable dessein

d'étendre dans leur pays le culte de ce divin Enfant. A cette fin, ils exposèrent, avec l'expression de la plus fervente piété, dans leur église, la statue de l'Enfant Jésus de Prague (1) ; la pieuse population de Savone fit merveilleusement écho à leur zèle.

Ils propagèrent en outre les petits chapelets, les images, les médailles, etc., du divin Enfant. Ces premiers efforts furent tellement bénis du Ciel que la nécessité d'étendre dans un plus vaste rayon l'efflorescence d'une si touchante piété ne tarda pas à se faire vivement sentir : il fallait à cette fin aux RR. PP. Carmes déchaussés de Savone un joli opuscule, orné de charmantes gravures, relatant d'une manière aussi instructive qu'agréable dans la langue de leur pays d'origine, les progrès et l'efficacité de la dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague.

L'original d'un tel opuscule fut bientôt trouvé : la Maison Paillart, d'Abbeville, en France, possédait dans ses collections une charmante petite brochure illustrée et intitulée : *Le saint Enfant Jésus miraculeux de Prague*, qui répondait parfaitement aux vues des zélés Pères. Cette petite brochure était déjà portée à la 153^{me} édition, ce qui représente un chiffre d'environ un million d'exemplaires. Par leurs soins, elle fut bientôt traduite en italien et livrée à l'impression à un nombre considérable d'exemplaires. Nous souhaitons à cette première édition italienne le même succès qu'aux éditions successives parues en France.

Pour que rien ne manque à l'extension du culte de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague en Italie, les RR. PP. Carmes déchaussés de Savone tiennent dans leur couvent le dépôt de ces petites brochures, ainsi qu'un bel assortiment d'images, de médailles, de petits chapelets, de photographies de ce divin Enfant.

P. G.

*
* *

Le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Un livre utile à tous les fidèles, mais surtout précieux pour ceux qui portent le scapulaire, vient de paraître. Il a pour titre : **Le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel**, quelques considérations, les unes sur la *Communion des Saints*, les autres sur la *Dîme*, terminent le volume.

M. J. T. SAVARIA, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal, en est l'auteur.

Ce livre se vend au profit des religieuses Carmélites de Montréal.

C'est un traité sérieux, mais néanmoins agréable et d'une simplicité telle que le plus humble paysan peut le lire avec profit et intérêt.

Les premières pages de l'ouvrage reportent à la fondation de l'Ordre qui eut pour berceau les grottes du Mont Carmel.

A mesure qu'on avance dans la lecture, on voit se dérouler des traits frappants, des faits historiques merveilleux qui nous amènent insensiblement au Scapulaire donné par la très sainte Vierge au bienheureux Simon Stock.

(1) Cette statue, avec sa couronne et son socle, a été fournie par le R. P. Eugène, Prieur des Carmes déchaussés de Soignies (Belgique). Dans le même couvent se trouve un dépôt de ces mêmes statues représentant parfaitement la statue miraculeuse de Prague.

Viennent ensuite les privilèges admirables du Scapulaire : savoir — 1^o L'exemption de l'enfer pour quiconque meurt pieusement revêtu du Scapulaire. — 2^o La prompte délivrance du purgatoire, moyennant certaines conditions requises. — Quelques questions qui se rapportent au Scapulaire, telles que : l'existence du purgatoire, la rigueur des peines qu'on y endure, les indulgences, la communion des Saints sont traitées de manière à satisfaire le lecteur tout en ne le détournant pas du sujet principal.

Le livre se termine par une étude sérieuse et approfondie sur la *Dîme*. Voici l'appréciation que fait de ce dernier point, la *Dîme* ou dernier traité, le digne évêque de Sherbrooke :

« Ce travail, quant au fond, me paraît irréprochable. Je n'hésite pas à dire qu'il a même une très grande valeur. Rappeler et prouver directement, comme vous le faites, l'origine divine de la dîme ; mettre en relief le caractère du prêtre qui, en la recevant, ne fait qu'exercer le droit du Maître absolu des biens de la terre dont il est le représentant et comme l'agent autorisé, c'est là, assurément, un moyen très efficace d'amener les fidèles à apprécier la dîme comme elle le mérite, à la considérer non pas tant comme un fardeau que la justice impose, que comme une jouissance réclamée par la foi et la piété.

» Si votre travail est lu sérieusement, il ne saurait manquer de produire une salutaire et profonde impression sur les catholiques. Etc., etc.

† PAUL, év. de Sherbrooke.

Evêché de Sherbrooke, 27 déc. 1897.

Des traits édifiants et des exemples frappants dispersés à propos dans le cours de l'ouvrage viennent reposer le lecteur tout en lui faisant mieux comprendre la doctrine expliquée.

Le tout forme un joli volume in-8^o de 366 pages qu'on peut donner avec avantage comme prix. C'est un livre à conserver dans chaque famille.

Les lettres approbatives dont cet ouvrage est enrichi disent quelle estime NN. SS. les Evêques du Canada font de cet excellent livre.

INDICATION DES PRIX :

Broché : le cent	fr.	30.00
» : la douzaine.		4 00
» : le livre		0.40
Demi-reliure en toile : la douzaine		5.00
» » : le livre.		0 50
Pleine reliure en toile : la douzaine		5.50
» . » . le livre		0.60

Les frais de port ne sont pas compris dans les prix ci-dessus mentionnés.

On peut se procurer ce livre au *Monastère des Carmélites*.

Avenue du Carmel, en haut de la rue Saint-Denis, Montréal.

*
* *

Le prophète Élisée.

La lecture des livres saints est de plus en plus délaissée. Des chrétiens vivant de la foi se mettent peu en peine de lire ces livres divins, où se trouve cependant la règle de nos devoirs et de nos mœurs. Saint Jérôme, écrivant à saint Paulin de Nole qui le

consultait sur l'étude des Saintes Ecritures, lui disait : « Je vous avoue que cette étude fait toute ma passion. » Les Peres de l'Eglise recommandent aux fideles de repasser dans leur esprit, nuit et jour, les divines Ecritures. Saint Augustin nous dit : « Lisons les livres saints avec le même empressement qu'aurait un homme qui recevrait des lettres de son pays dont il serait éloigné depuis longtemps. Lisons-les, méditons-les, pour voir quelles nouvelles elles nous apportent du ciel, qui est notre véritable patrie. » L'esprit d'indifférence s'est emparé du monde, et des hommes qui font profession de christianisme, passent leur vie sans avoir jeté jamais un regard sur une des pages de ces livres inspirés. Ils courent à la recherche du bonheur et de la paix ; ils discutent sans fin des questions sociales pour y trouver la solution de leur rêve, et ils arrivent à la fin de leur vie ayant quelquefois amassé un peu d'or, mais n'ayant jamais trouvé le bonheur et la paix.

La lecture et la méditation des livres de la Bible peuvent donner à l'homme ce qu'il cherche avec tant de soin et d'avidité. Que l'homme conforme sa vie et sa conduite aux instructions renfermées dans chacune de ces pages écrites sous l'inspiration de l'Esprit Saint, et il aura la réponse à cette demande qu'il se pose souvent à lui-même : Jusqu'à quand remplirai-je mon âme de l'inquiétude de tant de desseins différents et mon cœur sera-t-il chaque jour dans la douleur. (Ps. XII, 2.)

L'Eglise fait tous les jours, dans son office, mention de la fête de quelques saints ; mais ces saints appartiennent presque exclusivement au Nouveau Testament. L'Ancien Testament a aussi ses saints, et les grands serviteurs de Dieu qui ont vécu avant la venue du Sauveur ont droit aux hommages des chrétiens.

Dieu même a inspiré à certaines âmes d'honorer d'un culte spécial quelques-uns des saints personnages qui ont brillé dans l'ancienne loi. Dans ce nombre, nous signalerons spécialement les deux saints prophètes dont l'Ordre du Carmel honore la gloire : Elie et Elisée.

Nous n'avons pas l'intention de rappeler la gloire et les hauts faits du saint prophète Elie. Des circonstances particulières nous ont amené à nous occuper plus spécialement de son grand disciple le prophète Elisée.

En plusieurs occasions, nous avons recouru à son intercession et nous avons obtenu des grâces très précieuses. C'est donc un acte de reconnaissance que nous croyons devoir remplir.

Nous rappellerons les faits merveilleux que nous a conservé de lui l'Ancien Testament ; nous reproduirons l'office que lui a consacré l'Ordre du Carmel ; nous donnerons enfin quelques prières et des litanies que nous a suggérées la lecture dans le texte de la Bible de la merveilleuse histoire du saint Prophète.

Sur les seize grands miracles racontés par l'Ecriture Sainte comme opérés à son intercession, presque tous ont été faits en faveur de personnes de condition aisée. C'est pour ces personnes que nous écrivons spécialement cet opuscule, afin de leur faire voir la vie et les miracles du saint Prophète et les amener ainsi, dans les moments d'épreuves, à invoquer celui dont l'*Ecclesiastique* dit : *Nul n'a été plus puissant que lui.* (Ch. XLVIII, 14.)

C'est le texte sacré lui-même que nous allons transcrire en le faisant suivre, pour

mieux en apprécier la beauté et les effets, de quelques commentaires tirés en majeure partie des écrits du célèbre bénédictin Dom Calmet.

Une expérience de dix années, pendant lesquelles nous n'avons cessé d'invoquer pour nos amis et pour nous-mêmes ce grand Prophète, nous donne l'assurance que ceux qui l'invoquent avec foi et persévérance ne le trouvent pas sourd à leur voix. — Il ne fait pas languir ceux qui espèrent en lui. — Ce sont dans l'ordre des choses naturelles, des secours inattendus et comme une abondance de faveurs qu'il laisse tomber du ciel.

L'auteur fait suivre son récit et l'office de saint Elisée de sept suppliques à adresser au saint Prophète pour les différents états de vie. Et il termine par un appendice donnant sur le tombeau et les reliques de saint Elisee, des détails qu'il a trouvés dans *Vie des saints de l'Ancien Testament*, par Baillet, prêtre, mort en 1706, à l'âge de 57 ans.

« Le miracle de la résurrection du corps mort jeté sur celui d'Elisée, ne pouvait manquer de rendre glorieux le tombeau de ce saint Prophète. Les révolutions arrivées depuis à la ville de Samarie, n'empêcheront point qu'il ne se conservât toujours avec soin et vénération, ce qu'il ne serait pas difficile de croire quand même il ne s'y ferait point de miracles, vu la piété naturelle et purement humaine des peuples d'Orient pour les morts. L'on mit dans le même tombeau le corps du prophète Abdias, l'un des douze, qui était plus jeune que lui d'un siècle entier. L'on y porta aussi longtemps après celui de saint Jean-Baptiste, décollé à Macheronte, au delà du Jourdain. Mais alors la ville avait changé de nom. Elle avait perdu depuis quarante ou cinquante ans celui de Samarie, qui resta à la province dont elle avait été autrefois la capitale, entre celles de Judée et de Galilée. Hérode, en la retablisant par des réparations et des embellissements, le lui avait changé pour lui faire prendre celui de Sébaste, en l'honneur de l'empereur Auguste.

Les trois corps saints furent conservés encore, sinon dans le même sépulcre, au moins l'un près de l'autre et peut-être sous le même monument jusqu'au temps de l'empereur Julien l'Apostat. Mais les païens animés par les exhortations et l'autorité de ce prince, ouvrirent ce tombeau et brûlèrent les os qu'ils y trouvèrent vers l'an 362. Ces furieux, croyant venger leurs dieux, portèrent l'excès de leur zèle encore au delà des intentions de cet empereur apostat dans ces violences sacrilèges, si l'on s'en rapporte au témoignage de ce prince. Les reliques d'Elisée furent traitées comme celles de saint Jean-Baptiste et l'on doit avoir la même opinion de ce qui arriva à celles du prophète Abdias, quoique l'histoire ne le spécifie pas si expressément. La malignité des idolâtres alla jusqu'à mêler ces saintes reliques avec des ossements de bêtes qui se trouverent épars dans les champs et de les brûler ensemble pour éluder la pitié des chrétiens qui auraient voulu recueillir leurs cendres.

Quoi qu'on n'ait point remarqué de celles d'Elisée et d'Abdias ce qu'on a dit de celles de saint Jean-Baptiste, que quelques moines et d'autres chrétiens s'étaient glissés parmi les païens qui ramassaient les os des saints, pour en sauver ce qu'ils pourraient, il est à présumer que tout n'aura pas été perdu. Mais, puisque l'exception n'en a pas été faite pour ces deux prophètes, nous aimons mieux dire qu'il faut entendre d'un

cénotaphe, c'est-à dire d'un tombeau vide, ce que saint Jérôme a rapporté plusieurs années apres du sépulcre d'Elisée, d'Abdias et de saint Jean-Baptiste, que sainte Paule, dame romaine, alla visiter vers l'an 386, avant de se renfermer dans Bethleem. Lorsque cette sainte fut arrivée à Sébaste, dit saint Jérôme, et qu'elle se vit sur le lieu où sont les corps des prophètes Elisée et Abdias et de saint Jean-Baptiste, elle se trouva saisie de frayeur et consternée par les merveilles que Dieu y faisait paraître. Car elle y entendait les démons hurler dans les énergumènes qui s'y rendaient pour obtenir leur guérison. Elle voyait beaucoup de ceux qui en étaient tourmentés aboyer comme des chiens et imiter le rugissement du lion, le sifflement des serpents, les cris de différentes sortes d'animaux; d'autres marcher sur la tête les pieds en l'air. Saint Jérôme, suivant un langage assez ordinaire, a pu donner à des tombeaux le nom des corps qui y avaient été renfermés, et ce n'était pas une chose nouvelle ni fort surprenante que les tombeaux vides des saints opérassent des miracles, comme saint Grégoire de Naziance a remarqué que cela arrivait quelque fois.

On rapporte que des reliques d'Elisée ayant été sauvées avec quelques-unes de saint Jean-Baptiste, sous Julien l'Apostat, avaient été envoyées à Alexandrie par un abbé de Jérusalem, nommé Philippe, qui les donna à saint Athanase. Rufin, qui le dit de celles de saint Jean-Baptiste, ne parle point de celles de notre saint Prophète. Cependant, les Coptes et les Abyssins, c'est-à dire les chrétiens d'Egypte et d'Ethiopie, joignent toujours Elisée à saint Jean Baptiste lorsqu'il s'agit de ces reliques transportées à Alexandrie et de leurs miracles, et font la fête de leur invention et translation au second jour de leur mois d'auni, répondant au 27 de notre mois de mai. Théophane, Cedrène et d'autres Grecs témoignent que celles d'Elisée ne furent transportées à Alexandrie qu'en la septième année du règne de l'empereur Léon, et l'an 463 de Jésus-Christ, cent ans et plus après la dissipation faite sous Julien l'Apostat. Quelques auteurs modernes ont écrit que ces reliques passèrent ensuite de la ville d'Alexandrie à celle de Ravenne, en Italie, l'an 718, où l'on garde encore aujourd'hui la tête du prophète Elisée dans l'église de Saint-Apollinaire de cette ville. »

Sur ces indications, nous nous sommes adressé au curé de l'église Saint-Apollinaire, à Ravenne, le priant de nous renseigner sur ce qui est dit des reliques de saint Elisée.

A la date du 20 juin 1898, nous avons reçu la lettre suivante :

« Le corps de saint Elisée, prophète, par l'ordre de l'empereur Théodose, fut transféré à Ravenne et déposé dans l'église Saint-Laurent, martyr (détruite environ en 1555).

» Un certain frère, nommé Salimbene, dans sa *Chronique*, raconte avoir transporté lui-même, avec le consentement de l'archevêque du lieu, le sacré corps dans l'église des Freres Mineurs de Parme, excepté la tête, qui est conservée et vénérée dans l'église de Saint-Apollinaire-le-Neuf, dans cette ville de Ravenne, dont je vous envoie une particule suivant votre désir.

» Donné à Ravenne, le 20 juin 1898.

» JEAN BALDANI, curé. »

Cette précieuse relique a été exposée par nous à la vénération des fidèles, dans l'église de l'Immaculée-Conception de Toulouse.

CALENDRIER

avec intention de prières.

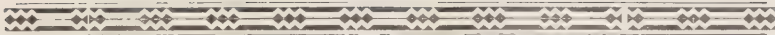
Patron du mois. — **S. Michel, Archange.**

Vertu „ **Zèle pour la gloire de Dieu.**

1. **Jeudi.** — S. Joseph. Calasanz (27 août). — Intention : *La propagation de la Foi.*
2. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S. Brocard, Confesseur de l'Ordre. = *La prospérité et l'extension de notre saint Ordre.*
3. **Samedi.** — S. Raymond Nonnat, Confesseur (31 août). = *Les religieux et religieuses dévoués aux soins des malades.*
4. **Dimanche.** Quatorzième après la Pentecôte. — S. Anaclel, Pape et Martyr. = *La conservation de notre Saint Père Léon XIII.*
5. **Lundi.** — S. Laurent-Justinien, C. = *Nos abonnés aux Chroniques.*
6. **Mardi.** — S. Alexis, Confesseur (17 juillet). = *Les malades.*
7. **Mercredi.** — Octave de la dédicace de nos églises. = *Réparation des profanations et des blasphèmes qui se commettent dans nos églises.*
8. **Jeudi.** — Nativité de la Très Sainte Vierge. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* = *Les vocations au Carmel.*
9. **Vendredi.** — S. Étienne, Confesseur et Roi (2 août). = *Les œuvres sociales.*
10. **Samedi.** — S. Nicolas de Tolentino, Confesseur. = *Les Missionnaires.*
11. **Dimanche.** Quinzième après la Pentecôte. — Le Saint Nom de Marie. = *Les pécheurs.*
12. **Lundi.** — Cinquième jour de l'octave de la Nativité de la Très Sainte Vierge. = *Toutes les institutions ou associations mises sous le vocable de la Sainte Vierge.*
13. **Mardi.** — B. Jean Soreth, Confesseur, de l'Ordre. = *Les Missions du Carmel.*
14. **Mercredi.** — Exaltation de la Sainte Croix. = *La rénovation des vœux de nos religieux et de nos religieuses.*
15. **Jeudi.** — Octave de la Nativité de la Sainte Vierge. = *Les âmes du purgatoire.*
16. **Vendredi.** — SS. Corneille et Cyprien, Martyrs. = *Les agonisants.*
17. **Samedi.** — Impression des stigmates de S. François d'Assise. = *Les Évêques de Belgique et ceux des diocèses où " les Chroniques " comptent des abonnés.*
18. **Dimanche.** Seizième après la Pentecôte. — Les Sept Douleurs de la Sainte Vierge. = *Les âmes affligées et tentées.*

- 19. Lundi.** — S. Janvier et ses Compagnons, Martyrs. = *La conversion des infidèles.*
- 20. Mardi.** — S. Eustache et ses Compagnons, Martyrs. = *Son Eminence le Cardinal Gotti.*
- 21. Mercredi.** — S. Matthieu, Apôtre et Évangéliste. — *Quatre-Temps. Jeûne de l'Église.* = *Son Eminence le Cardinal Parochi, protecteur du Carmel réformé.*
- 22. Jeudi.** — S. Thomas de Villeneuve, Confesseur, Pontife. = *Nos supérieurs généraux.*
- 23. Vendredi.** — S. Lin, Pape et Martyr. — *Quatre-Temps. Jeûne de l'Église.* = *Notre Mère la Sainte-Eglise.*
- 24. Samedi.** — Notre-Dame de la Merci. — *Quatre-Temps. Jeûne de l'Église.* = *Les ordinands de ce jour.*
- 25. Dimanche. Dix-septième après la Pentecôte.** — S. Gérard, Evêque et Martyr, de l'Ordre. — *Jour consacré à honorer l'Enfant Jésus.* = *Les intentions recommandées au petit Jésus en ce jour, dans notre église de Bruxelles.*
- 26. Lundi.** — Commémoration des SS. Anges. = *La jeunesse chrétienne.*
- 27. Mardi.** — SS. Côme et Damien, Martyrs. = *Les intentions de nos abonnés et leurs familles.*
- 28. Mercredi.** — S. Wenceslas, Martyr. = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus pendant le mois.*
- 29. Jeudi.** — S. Michel, Archange. = *L'Ordre du Carmel.*
- 30. Vendredi.** — S. Jérôme, Confesseur et Docteur. = *Les étudiants en écriture sainte et en particulier ceux du Carmel.*





Voici comment un savant religieux de l'Ordre des Prémontrés apprécie les œuvres de S^{te} Thérèse :

“ S^{te} Thérèse, réformatrice du Carmel, composa dans son couvent d'Avila d'admirables poésies lyriques. Son inspiration c'est l'amour, mais l'amour de Dieu; aussi Thérèse, appuyée sur l'espérance et la foi, ouvre-t-elle en souriant les régions célestes aux regards de l'homme : elle en raconte les joies, elle en répand autour d'elle le calme et la sérénité; ou, si, par moments, elle songe aux rigueurs de la justice divine, c'est pour s'abandonner aux sentiments que lui inspire la charité chrétienne et plaindre, avec une pitié compatissante, tous les damnés, et le démon même, plus malheureux encore que ses victimes : “ *L'infortuné*, dit-elle, *il ne saurait aimer!* „ Son poème à Jésus crucifié est un chef-d'œuvre. “ Suivez S^{te} Thérèse, disait Louis de Léon; elle a vu Dieu face à face et maintenant elle vous le montre. „ Chez elle, l'amour de Dieu est porté au plus haut degré dont soit capable le cœur humain, nous en avons le précieux témoignage dans ses *Lettres*, dans sa *Vie* et dans ses ouvrages : *Le Chemin de la perfection* et *Le Château de l'âme*. Née en 1515, elle mourut en 1582, après avoir vu son Institut s'étendre en France, en Italie, au Mexique et aux Pays-Bas. „

Extrait de l'*Histoire abrégée de la poésie*,
par le R. P. SERVAIS TIMMERMANS.

BONHEUR !

Voilà le mot magique vers lequel tendent toutes les aspirations de l'humanité. Considérez toutes les générations passant sur la terre depuis le commencement jusqu'à la fin des temps et vous ne rencontrerez pas un homme qui ne ressente en lui-même d'ardentes aspirations vers la possession d'un bien que ni la science, ni le travail ne peuvent donner. Et pourtant l'intérêt suprême de toute notre vie est là : le bonheur à tout prix. Hélas ! la conception du bonheur complet,

tel que nous le rêvons dans nos heures de folie et qui comprend nécessairement l'exemption de toute peine et la jouissance de tout bien, est une vraie chimère, puisque la demeure de l'homme, dit l'Imitation, doit être dans le ciel et que cette terre n'est pas le lieu de son repos. La vie humaine, en effet, n'est point ainsi faite : curieux mélange de biens et de maux, elle devient ainsi l'héritage de tout homme entrant dans ce monde. Heureux celui à qui tous les biens échoient, malheureux au contraire s'il n'a que les maux en partage. Mais nulle vie n'est exempte de toute peine, comme aussi nulle vie n'est déshéritée de tout bien. Il est des moments pour l'homme le plus heureux où son cœur se serre et se brise, et le plus pauvre d'entre les pauvres n'a-t-il pas ses heures délicieuses où il oublie ses misères et où son cœur s'épanouit dans l'allégresse. La vie donc, après tout, n'est qu'un triste héritage qu'un moment de plaisir viendra peut-être égayer pour permettre à l'homme de se préparer à d'autres souffrances ! Et le secret du bonheur consistera dès lors, si la chose est possible, à diminuer nos peines et à enrichir nos joies ; ou tout au moins, à enlever quelque amertume à nos douleurs et à ajouter quelque douceur à nos joies. Serait-il possible et l'homme pourrait-il y arriver ?

O vous tous qui cherchez le bonheur, levez les yeux vers la séraphique vierge d'Avila ; parcourez l'histoire de sa vie et vous saurez bientôt si l'homme peut être heureux. Vous la suivrez tout le long de son douloureux calvaire et vous la verrez heureuse et souriante. Partout et toujours, ses yeux, vrais miroirs de son âme, refléteront même sur ses traits l'inaltérable joie dont son cœur est rempli. Et non contente de la crier tout haut cette joie à son Époux bien-aimé, elle veut la faire rejaillir jusque dans le cœur de ses compagnes. Aux jours de grandes fêtes, dit un de ses biographes, la sainte Mère aimait à récréer ses filles d'une manière spirituelle et leur composait des cantiques de circonstance où la dévotion la plus aimable s'alliait aux profondes pensées de la foi. Devant la crèche, elle chantait la pauvreté, la divine faiblesse du Tout-Puissant devenu petit enfant ; elle se réjouissait avec les pasteurs et leur donnait raison de laisser là leurs méchants troupeaux pour aller garder l'innocent Agneau. Puis venaient encore d'autres solennités : on chantait le bonheur des pro-

fessions, la gloire de l'humble novice, petite bergère devenue reine ; on chantait les délices du cloître, les douceurs de la pénitence, la tendresse de Jésus " qui nous met en prison „, disait notre sainte Mère, " pour nous délivrer et pour nous conduire par une vie heureuse à une bienheureuse éternité „. Ainsi, de fête en fête, les jours passaient vite pour les solitaires de Saint-Joseph. Ce petit monastère, dira leur naïf chapelain, était bien la maison de récréation, la demeure de consolation du souverain Roi. Il n'avait nulle part d'âmes plus fidèles, plus pures et plus aimables et le divin Maître fait entendre à Thérèse ces inoubliables paroles : " C'est ici mon paradis de délices „. Une fête de l'Église, dit encore son historien, était fête de famille dans ses couvents ; on la célébrait non seulement par des offices plus solennels, mais même par des récréations plus joyeuses, accompagnées de couplets de dévotion, car Thérèse aimait le chant, la poésie, et l'on chantait beaucoup au Carmel. Elle voulait trouver dans ses filles la même piété joyeuse expansive. Un jour de Pâques ou de Pentecôte, elle pria l'une de ses religieuses de chanter un cantique devant la communauté ; la sœur s'excusa : " Oh ! ma Mère, chanter en un si beau jour ! Ne vaudrait-il pas mieux retourner à l'oraison ? Allez, allez, ma fille, répondit Thérèse, allez contempler dans votre cellule et laissez vos sœurs se réjouir avec le bon Jésus „. Une pénitence suivit la réprimande et la pauvre sœur comprit mieux ensuite l'esprit de sa sainte Mère et celui de son Ordre, très austère en apparence, très suave et très large au fond (1). Sans doute, ô Thérèse, l'ardeur de ton amour te fit surnommer la vierge séraphique, mais ta douceur inaltérable et ta gracieuse amabilité te mérite avec non moins de justice, le titre de vierge aimable, car tu nous apparais, nouvelle Esther, parfaitement gracieuse et aimable aux yeux de tout le monde. Et pouvait-il en être autrement, puisque le divin Époux de ton âme a dit : " Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure (2). „ Alors le royaume de Dieu est au dedans de nous (3) et le royaume de Dieu c'est la paix, c'est la joie, c'est le principe et la source du vrai bonheur, du seul bonheur que l'homme puisse goûter ici-bas.

(1) *Histoire de sainte Thérèse*, d'après les Bollandistes, etc., par une de ses filles.

(2) S. Jean, XIV, 22.

(3) S. Luc XVII, 12.



LE BON DIEU

I. CONNAISSANCE ET AMOUR

Saint Augustin, dans ses *Soliloques*, soupirant après une connaissance de Dieu parfaite et sans ombre, s'écrie : " Parce que je vous connais peu, Seigneur, je vous aime peu : parce que je vous aime peu, je me réjouis peu de vous. „ *Quia parum cognosco, parum diligo; quia parum diligo, parum de te gaudeo. (Sol. I.)*

Saint Grégoire le Grand, dans ses Homélies sur Ezéchiel, expliquant comment la longueur de la cité sainte répond à sa largeur en sorte qu'elle forme un carré parfait, prononce cette sentence mémorable : " La mesure de la connaissance est la mesure de l'amour. „ *Mensura cognitionis est mensura amoris. (Hom. in Ezech.)*

Il importe donc souverainement de connaître bien, pour aimer bien ; de connaître beaucoup pour aimer beaucoup.

Sans doute, le cœur, prévenu par des passions mauvaises, se refuse trop souvent à aimer la beauté spirituelle ; et la grâce, d'après saint Augustin, consiste non tant à éclairer l'intelligence, qu'à toucher le cœur, pour lui faire aimer et accomplir ce qu'il connaît. Toutefois notre thèse générale demeure intacte ; et nul ne niera que plus les amabilités d'un objet nous sont clairement révélées, plus nous sommes excités à l'aimer.

Appliquons-nous donc à connaître Dieu, la Beauté infinie, pour l'aimer d'un saint amour. Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, et ne souhaite point passionnément de le connaître mieux pour l'aimer davantage, il se trompe lui-même, et son amour n'est pas vrai.

II. UNE PAGE DU PÈRE FABER

Nous avons trouvé, dans *Tout pour Jésus* du Père Faber, une page qui répond trop bien à nos pensées pour ne pas la consigner ici. Le célèbre auteur pose comme un axiome incontestable, que l'esprit de l'homme, étant fait pour connaître Dieu, doit tendre de

toutes ses forces à cette connaissance ; et il n'hésite pas à déclarer que, si nous disputons à Dieu notre cœur, c'est que nous ne le connaissons pas tel qu'il est.

Voici ses paroles : « De même que Notre-Seigneur, mis en évidence et élevé de terre, a, suivant qu'il l'avait annoncé, attiré à lui toutes choses ; ainsi, quand la majesté divine apparaîtra clairement aux yeux des hommes, une multitude d'entr'eux sentiront leurs cœurs attirés vers elle, et remplis de sentiments d'adoration et d'amour. »

Le même auteur constate ensuite que Dieu est très peu connu, et par suite que la religion de bien des personnes glisse à côté du vrai chemin, pour se perdre en quantité de sentiers sans issue.

« C'est un fait digne de remarque, dit-il, qu'un très petit nombre de personnes méditent sur les attributs de Dieu. On semble s'imaginer que sur un pareil sujet on ne saurait connaître, dire ou penser que peu de chose ; ou tout au plus qu'il offre une matière aux sublimes contemplations, mais non aux humbles méditations d'une âme qui fait son entrée dans la vie spirituelle. Si l'on devait négliger pour s'y appliquer les mystères de l'humanité de Jésus-Christ, ce serait, selon sainte Thérèse, une illusion très dangereuse, mais en réalité, il est presque de toute nécessité que la méditation de la sainte humanité de Notre-Seigneur, pour porter des fruits, soit accompagnée de la méditation des attributs de Dieu. »

Et il conclut ainsi : « Les hommes ne se font pas une idée de la grandeur et de l'excellence de l'œuvre qu'ils accomplissent, toutes les fois qu'ils développent tant soit peu dans l'esprit d'un autre la connaissance de Dieu. Ce n'est pas à un péché seul qu'ils ont mis obstacle, mais à des centaines de péchés. Ce n'est pas à une seule grâce qu'ils ont servi de canal, mais à des milliers de grâces. Ce n'est pas une seule dévotion qu'ils ont enseignée, mais toutes les dévotions : car toutes découlent de celle qui fait naître une connaissance de Dieu plus parfaite. Cette science est le fondement du royaume de Jésus-Christ dans nos âmes. Combien d'hérétiques ne retourneraient-ils pas à la foi, s'ils voulaient seulement se donner la peine de lire ou de méditer sur Dieu ! Combien de catholiques, au lieu de faire des progrès dans la vie spirituelle, restent stationnaires, parce qu'on ne leur annonce pas les perfections divines, ou qu'ils ne s'en instruisent pas !

Combien d'autres serviraient Dieu par amour, s'ils voulaient étudier son essence et ses attributs ! »

« Je crois, dit en terminant notre auteur, je crois qu'une simple lecture du traité *de Deo*, malgré la sécheresse et la dureté de son langage technique, contribuerait plus à la conversion des âmes, qu'une demi-douzaine de livres spirituels choisis parmi ceux qui sont écrits avec le plus de sentiment et d'onction. »

Ainsi parle le Père Faber, et cette page est peut-être la plus profonde qui soit sortie de sa plume. La connaissance de Dieu est donc la base qui porte tout l'édifice de la vie spirituelle ; en dehors d'elle, on se flatterait vainement de connaître Notre-Seigneur, car Notre-Seigneur est Dieu avant que d'être homme. Par suite, il faut enseigner aux fidèles les attributs divins, les perfections divines, *Dei constanter ingerenda cognitio est*, dit saint Hilaire. Il faut leur inculquer le traité *de Deo*, fût-il hérissé de termes d'école.

Ce sera l'objet de ce petit travail, dans lequel toutefois nous éviterons, autant que possible, la sécheresse et la dureté du langage technique. Puisse-t-il atteindre le but qu'indique le Père Faber : diminution des péchés, affluence des grâces, conversion des âmes ! Puisse-t-il surtout persuader aux chrétiens qu'il faut *servir Dieu par amour* !

III. QU'EST-CE QUE DIEU ?

Un jour saint Louis demanda à Joinville : Sénéchal, qu'est-ce que Dieu ?

— Sire, répondit Joinville, c'est chose si bonne, que meilleure ne se peut.

— Vraiment, fit saint Louis, c'est bien répondu ; cette réponse est écrite dans le livre que voici :

Le *Coder*, que saint Louis tenait alors dans ses mains royales, pouvait être de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Bernard ou de saint Thomas encore vivant. Car tous ces grands docteurs ont approuvé et commenté la définition du bon sénéchal.

Elle se trouve, d'ailleurs, dans la bouche de tous les hommes. Tous, quand ils nomment le *bon* Dieu, parlent comme Joinville.

Seulement il importe de s'entendre sur le mot *bon* et *bonté*. La plu-

part, en parlant du bon Dieu, comprennent que Dieu est souverainement bienfaisant : ce qui est une grande vérité, mais non pas toute la vérité. Quand Joinville disait que Dieu est chose si bonne que meilleure ne se peut, il entendait que Dieu renferme en lui tout le bien, toutes les perfections possibles ; et ce sens est certainement plus élevé, plus vrai que le premier.

Dans la définition ainsi comprise est contenue en germe toute la connaissance de Dieu. Elle exprime à merveille la première notion de Dieu, telle qu'elle entre tout d'abord dans l'intelligence humaine. L'enfant, qui commence à connaître Dieu, le connaît comme chose si bonne que meilleure ne peut être. Ne pas connaître Dieu ainsi, c'est l'ignorer tout à fait.

IV. LA PREMIÈRE AUBE DE LA CONNAISSANCE DE DIEU

Il est souverainement intéressant de se rendre compte comment la connaissance de Dieu pénètre dans notre âme, et s'y développe peu à peu, jusqu'à devenir une grande et pleine lumière. Pour cela prenons un enfant, examinons ce qui se passe en sa raison : nous y verrons la connaissance de Dieu poindre comme l'aube, grandir comme l'aurore, et devenir enfin le plein jour.

« Il y a dans l'homme, dit saint Thomas, une inclination naturelle vers le bien qui lui convient selon sa nature raisonnable : par suite, il est porté par sa nature même à connaître la vérité sur Dieu, comme à vivre en société. » (*Princ. sec. q. XCIV, 2.*) Ces quelques paroles demanderaient tout un volume de commentaires.

L'homme est une créature de Dieu, et une créature intelligente : par suite, il y a entre Dieu et lui une sorte d'affinité. Saint Paul, s'appropriant le mot d'un païen, ne craint pas de dire : nous sommes de la race de Dieu, *ipsius et genus sumus* (*Act., XVII, 28*). Etant de race divine, ayant en elle une étincelle céleste, notre âme est douée d'une propension magnifique à connaître son créateur ; et ce mouvement, qui part des profondeurs de sa nature intelligente, ne lui est pas moins naturel que l'instinct de vivre en société.

Par suite, quand l'intelligence s'éveille, elle cherche Dieu, comme l'œil cherche la lumière et l'objet lumineux. Le trouve-t-elle, sans qu'il

lui soit présenté? Nous ne le croyons pas. Dans l'état de faiblesse où l'a mise le péché originel, notre raison a besoin d'être enseignée. Mais, aussitôt qu'on lui présente la notion de Dieu, et qu'elle est assez forte pour la recevoir, elle se l'assimile, comme l'estomac s'assimile un aliment fait pour lui. Et encore cette comparaison ne dit-elle pas assez : car ce n'est pas la connaissance de Dieu qui est faite pour l'âme, c'est l'âme qui est faite pour recevoir cette connaissance.

Assurément, nous ne prétendons pas lever le mystère qui cache la première pénétration de la pensée de Dieu dans l'âme humaine. Dieu est la lumière vraie, qui illumine tout homme venant en ce monde. (*Joan* , I, 9.) Quelle est, dans cette initiation de l'âme à la connaissance de Dieu, la part de l'illumination divine? Quelle est la part de l'instruction humaine? Quelle est le rôle du maître intérieur, celui du maître extérieur? Quel est le jeu de la raison elle-même, s'appropriant cette connaissance? Le dernier mot de tout cela n'a pas été dit. Toutefois, nous croyons pouvoir affirmer deux choses :

1^o La première notion de Dieu, qui prend possession de notre âme, est certainement celle du bon Joinville : Dieu est chose si bonne que meilleure ne se peut. L'enfant conçoit Dieu comme étant au-dessus de tout, et n'ayant rien au-dessus de lui.

2^o Cette notion pénètre dans l'âme, d'autorité; antérieurement à tout raisonnement, elle emporte avec elle une invincible certitude. L'enfant n'est pas plus porté à douter de l'existence de Dieu, que de l'existence de son père et de sa mère. Aucune hésitation ne s'élève en lui. Il croit à Dieu, comme il croit à la lumière, comme il croit à la vie et au bonheur.

Etant si naturellement cherchée et si naturellement reçue, la notion de Dieu se grave au fond de l'âme humaine; et les erreurs qui s'y superposent ne la détruisent pas totalement. Elle se fait jour par des exclamations instinctives : Grand Dieu! mon Dieu! Ce qui faisait dire à Tertullien que l'âme humaine est naturellement chrétienne; car elle est d'accord, dans ses élans, avec ce que la foi nous enseigne de l'unité et de la bonté de Dieu.

Saint Augustin explique dans ses *Confessions*, avec la clarté supérieure qui le caractérise, comment, étant enfant, il concevait Dieu. " Etant enfant, dit-il, nous avons rencontré, Seigneur, des hommes

qui vous priaient, et ils nous ont appris qui vous êtes; et nous pensions, comme nous pouvions, que vous étiez quelqu'un de grand, qui pouviez, quoique invisible, nous exaucer et nous secourir. » (*Conf. lib. I, 1.*) Cet effort d'une âme enfantine, pour démêler les traits entrevus du visage de Dieu, a de quoi nous ravir. Bientôt l'aube va se changer en aurore; et l'enfant deviendra un Augustin.

De tout ce que nous avons dit ressort l'abominable et monstrueuse iniquité des hommes, qui veulent isoler l'enfance de la connaissance de Dieu, qui conçoivent et appliquent un plan d'éducation en dehors de cette base. D'après la donnée lumineuse de saint Thomas, il n'est pas moins dans la nature de l'homme de tendre à cette connaissance, que de vivre en société. Que dirions-nous, si nous voyions un enfant condamné à une séquestration absolue de ses semblables? Que dirions-nous, si nous le voyions mutilé dans un de ses membres, ou comprimé dans sa croissance par des procédés violents? Nous crierions au crime, et presque au sacrilège : car l'enfant est une chose sacrée. Eh bien, ceux qui l'isolent de Dieu commettent un crime, un sacrilège, sans comparaison plus grand : ils le compriment dans un élan qui part du fond de sa nature, ils l'atrophient dans son âme, ils le tuent dans sa vie morale, ils préparent à la société un monstre qui se vengera sur elle du traitement odieux qu'elle l'a condamné à souffrir.

Faisons une conclusion pratique. Dieu étant la Bonté même, il faut éviter soigneusement de représenter aux enfants, comme toujours prêt à les punir, celui qu'on leur nomme le bon Dieu. Il ne faut pas transformer Dieu en une sorte d'épouvantail, nous allions dire un autre mot.

Il faut, au contraire, travailler à leur donner de Dieu les idées les plus douces, les plus nobles.

Voient-ils quelque chose de beau? dites-leur : Dieu est bien plus beau, bien autrement beau, que cette fleur, que ce diamant, que ce spectacle, que la lumière du jour.

Aiment-ils quelque chose, quelqu'un? dites-leur : Dieu est bien autrement bon et aimable. Aussi, devez-vous l'aimer plus que tout, plus même que votre papa et votre maman.

En parlant de la sorte, on aide l'âme de l'enfant à se former sur

Dieu la seule notion vraie; il s'habitue à comprendre qu'en Dieu, et en Dieu seul, sont renfermés tout bien, toute beauté, toute amabilité. Et il apprend tout doucement à l'aimer, à l'aimer par dessus tout, et à aimer tout en lui.

(*A suivre.*)

LES SAINTS DÉSERTS

dans l'Ordre des Carmes déchaussés.

ÉTUDE HISTORIQUE D'APRÈS DES SOURCES INÉDITES,

PAR

LE R. P. BENEDICTUS MARIA A S. CRUCE.

Le saint Désert de Marlagne fut donné à la Province wallonne lors de la première division des provinces belges en 1665 (1), et à la seconde division en 1681, il constituait avec les couvents de Liège, Huy, Mons et Namur la Province gallo-belge de S. Charles Borromée. Il faut donc corriger le catalogue des Bollandistes et celui de la *Collectio Scriptorum* qui comptent Marlagne, Mons et Namur parmi les couvents de la Province gallo-belge de la Sainte-Vierge et de S. Joseph.

(1) En 1665, en effet, les couvents de Flandre (qui formaient la sixième province érigée en l'année 1617) furent divisés en deux provinces : la Flamingante et la Wallonne, disent les *Annales des Carmes déchaussés de France*. La première, dédiée à S. Joseph, comprenait dix couvents, et la seconde, appelée la Flandre wallonne, et érigée sous le titre de Marie, Joseph, en contenait onze :

Douai, au diocèse d'Arras, dédié à S. Joseph, fondé en 1615.

Isle (Lille), au diocèse de Tournai, dédié à S. Joseph, fondé en 1616.

Liège, évêché, dédié à S. Joseph, fondé en 1617.

Désert de S. Joseph — Marlagne — au diocèse de Namur, fondé en 1619.

Namur, évêché, dédié à S. Joseph, fondé en 1623.

Tournai, évêché, dédié à S^{te} Thérèse, fondé en 1624.

Saint-Omer, évêché, sous le Vocable de l'Annonciation, fondé en 1626.

Huy, au diocèse de Liège, dédié à S. Domitian, fondé en 1641.

Mons, dédié à S. Joseph et S^{te} Thérèse, fondé en 1647.

Cambrai, archevêché, dédié à S. Joseph et S. Léopold, fondé en 1652, et Valenciennes.

Il paraît que l'on possède encore une peinture du Désert (1), mais n'ayant pu l'obtenir, je dois baser ma description sur des notices semées çà et là dans la chronique. L'église et le chœur, ce dernier avec trois autels, furent consacrés le premier dimanche après Pâques, 1633, par l'évêque de Namur, Mgr Engelbert Des Bois. L'église était excessivement simple, même pauvre, mais au xviii^e siècle elle fut ornée de peintures, de sculptures, de reliquaires, de boiseries. Au-dessous de l'église il y avait un caveau avec plusieurs rangs de *loculi* (2), servant de sépulture pour les religieux, et on disait les prières après le diner au-dessus de ce caveau. Dans un portail, soit de l'église, du monastère ou de la porte extérieure, il se trouvait un oratoire dédié à S. Joseph, qui fut presque démoli par un tremblement de terre le 18 septembre 1692, et restauré en 1706 aux frais des magistrats de Namur.

Le monastère proprement dit était construit à la façon des Chartreuses. Les quatre côtés du cloître entouraient un préau; ils étaient dédiés respectivement à S. Joseph, S. Michel, S. Jean de la Croix et au Calvaire. Les vingt-quatre cellules étaient de petites maisonnettes adossées au cloître, et chacune d'elles possédait un petit jardinet. Il est fait mention de la bibliothèque, du réfectoire, de la cuisine, de la sacristie, de la garde-robe, de l'officine des sandales et de plusieurs autres, de l'hôtellerie, qui ne comprenait qu'une ou deux cellules, et de la loge du portier. Une maison séparée servait à la fois pour vacherie, moulin, brasserie et logement des domestiques. Plusieurs fois elle fut agrandie et réparée. En 1739 deux frères, MM. Henri et Nicolas Bivort (bourgeois de Namur), achetèrent le droit de construire sur le territoire du Désert une maison qui, après leur décès, devait servir d'hôtellerie et d'infirmerie. Le dernier survivant, l'excellent M. Henri Bivort, décéda le 2 juillet 1753 et fut enterré dans le caveau du monastère. Il avait payé 428 florins par an pour sa pension. Tout le territoire du Désert était entouré d'une muraille percée de plusieurs portes. Celle de Namur, surtout, appelée la Porte royale, fut gracieuse-

(1) Il existe à Gand, au couvent de nos Pères, une gravure représentant le désert de Marlagne, mais le dessin en est presque entièrement effacé, et au couvent de Bruges, un plan de ce même désert gravé sur cuivre.

(2) Case pour recevoir un cercueil.

sement ornée en 1721. Près du Désert se trouvait une colline du haut de laquelle les enfants du village et les chevriers s'amusaient à déranger les ermites par leurs cris et leurs chansons. Pour obvier à cet inconvénient, Charles II d'Espagne en fit don à la communauté, qui s'engagea en retour à dire deux cents messes. Le mur de clôture, surmonté des armoiries royales, fut continué autour de la colline, sur une longueur de 1800 pieds, et l'on planta une croix énorme au sommet de cette colline.

L'eau ne manquait pas au Désert. Outre le ruisseau appelé La Jardrie, le canal de Sainte-Catherine traversait le Désert d'un bout à l'autre. Ensuite il y avait les viviers et étangs du moulin, de Saint-Onuphre, de Saint-Albert, de Saint-Étienne, et les trois sources de Saint-Bernard. En 1740 on creusa l'étang aux carpes. Sur les canaux et le ruisseau on construisit des ponts en pierre, l'on installa des jeux d'eau, des grottes avec des dauphins, etc. (1760).

A part le monastère proprement dit, il existait un grand nombre d'ermitages séparés, se composant chacun d'une petite chapelle complète avec clocher, et d'une cellule. Du côté de Nannur, nous trouvons les ermitages de Saint-Michel, de Saint-Jacques, de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Bernard; au pied de la colline susdite, ceux de Saint-Albert et de Saint-Jean, et dans la forêt ceux de Sainte-Thérèse et de Saint-Joseph.

Pour nous faire une idée de ce qu'est la vie érémitique, nous n'avons qu'à consulter les instructions des ermites. Lorsque le Vénérable Père Thomas de Jésus fonda le premier Désert à Bolarque, il traça lui-même les lignes sur lesquelles se réglerait la vie des ermites. Plus tard il écrivit une instruction pour les ermites, et qui est insérée parmi ses œuvres imprimées. Cette instruction traite presque exclusivement des exercices de la vie spirituelle, de la marche à suivre pour arriver à une entière pureté d'esprit et à la contemplation surnaturelle. Lorsqu'il fit la fondation de Marlagne, il écrivit une nouvelle instruction, insérée dans la chronique manuscrite dont nous nous servons. Cette instruction se rapproche beaucoup de l'instruction imprimée en ce qui concerne le commencement et la fin, c'est-à-dire les dispositions que doivent avoir ceux qui sont élus pour vivre au Désert, et les règles à suivre par ceux qui, du saint Désert, retournent

aux couvents ordinaires. Tout le reste se rapporte au règlement de la vie et des exercices spirituels. Et quand le Vénérable Père prit part à la rédaction définitive de nos Constitutions (en 1623), on ne peut nier qu'il ait eu la parole décisive pour la composition des chapitres 9 à 13 de la seconde partie, qui concernent les Déserts. Nous remarquerons que ces chapitres mitigent un peu l'extrême rigueur que l'on rencontre dans les instructions de Marlagne, qui sur ce point sont calquées sur celles d'Espagne. Ceci est le développement de cette institution importante. Sans aucun doute l'expérience de presque trente années avait démontré que les mesures extrêmes ne se maintiennent qu'avec difficulté et pendant peu de temps.

Pour les lecteurs qui ne sont pas bien au courant des affaires de notre Ordre, je dois ajouter ici que les Déserts sont loin d'être des maisons de correction pour des religieux réfractaires, mais au contraire un séjour de plus grande solitude pour les plus réguliers, les plus pieux et les plus fervents.

(*A suivre.*)

Biographie du Vénérable Père Dominique de Jesus Marie

5^e préposé général des Carmes déchaussés d'Italie

Un jour Dominique cherchait selon sa coutume un pauvre à emmener dîner chez lui, quand il rencontra un homme d'assez bonne mine qui lui parut être ce qu'il fallait. Il l'invita. Mais à peine étaient-ils en route que le prétendu pauvre commença à lui dire qu'il voulait lui apprendre beaucoup de choses nouvelles pour lui. Entre autres il lui conseilla de ne plus se priver de nourriture, comme lui et d'autres le faisaient, afin de la donner aux pauvres; agir ainsi, disait-il, c'était se tuer soi-même: tout au moins pour lui, c'était empêcher sa croissance et ruiner sa santé. Il ajoutait qu'il ne devait pas charger sa conscience en faisant faire l'aumône par d'autres, vu qu'il ignorait quelle intention auraient ceux-ci en la faisant. Il lui

conseillait ausside ne pas perdre son temps à lire des livres spirituels, mais de tâcher de s'instruire pour être apte à traiter avec toute sorte de personnes et faire du bien à tous, il l'engageait donc à lire des romans et d'autres ouvrages de ce genre ; il lui désignait en particulier Esope, dont il aurait tiré un grand profit. On arriva : mais à peine entré, le singulier hôte met toute la maison sens dessus dessous. Il froissait tout le monde par sa manière de parler de ceux qui ne lui plaisaient pas ; il voulait que tout fût à sa mode, et enfin comme il s'était mis à table pour manger, à une légère observation qui lui fut faite sur son manque de bienséance, il poussa violemment la table, la fit tomber avec toutes les viandes qui étaient dessus, et se levant en proie à une grande colère ou plutôt à une véritable rage, il se dirigea vers l'escalier. Le petit Dominique était tout saisi à la vue et de cette conduite et du déplaisir de ses parents. Dans son bon cœur il suivit néanmoins le méchant pauvre, voulant encore le consoler du mal qu'il croyait lui être arrivé. Mais quelle ne fut pas sa stupeur ! La porte de la maison était fermée et le pauvre était parti. Quand l'enfant rentra auprès de ses parents il en reçut de vifs reproches ; il fut même puni pour avoir occasionné tant de misères ; il reçut avec patience et humilité la correction qui lui était faite, mais ne pouvant pas laisser l'acte de charité qu'il aimait tant, il obtint de manger lui seul avec son pauvre ; de cette façon il évitait à sa famille les ennuis qu'elle venait de subir.

Le bon Dieu ne laisse jamais ses amis dans la tribulation, surtout quand c'est à cause de son amour qu'ils l'ont endurée ; il se hâte au contraire de venir le consoler bien vite. C'est ce qu'il fit cette fois en faveur de Dominique et de sa famille ; une grâce tout à fait extraordinaire vint dès le lendemain réjouir tous les cœurs. Le jeune enfant, au sortir de classe, cherchait un pauvre, comme toujours ; un pèlerin s'approcha, il était pauvrement vêtu, mais sa beauté était ravissante. Sa figure, sa barbe, sa chevelure à la nazaréenne, tout lui donnait l'aspect sous lequel on nous représente Notre-Seigneur. Ce pèlerin lui dit : " Mon fils, aujourd'hui ne cherchez pas d'autre pauvre, c'est moi qui serai votre convive. „ Dominique vit tout de suite qu'avec sa modestie pleine de grâce, ce pauvre tempérerait et même réparerait le mauvais effet produit par l'individu de la veille, il l'accepta donc

de grand cœur et tout heureux le conduisit à la maison. En effet, par sa conversation et son aimable modestie, le pèlerin eut bientôt gagné tous les cœurs. On ne se lassait pas de le regarder, il avait en lui quelque chose de divin. Ce fut lui qui bénit la table; après avoir mangé comme les autres, il se répandit en remerciements, entremêlant toujours ses paroles de pensées spirituelles, de sorte que tous furent édifiés et enchantés de toute sa conduite. Dominique surtout était heureux. Il eût voulu retenir ce bon pèlerin, mais celui-ci persistait à vouloir partir; alors le petit, désireux de jouir le plus longtemps possible des doux entretiens de son hôte, le reconduisit plus loin qu'il ne le faisait aux autres, et le tenant par la main, il le mena jusqu'à la porte de la ville; en route le pèlerin lui dit : " Mon fils, sache que celui que tu as mené hier dîner chez toi n'était autre que le démon, il était venu dans le but de vous ennuyer tous et de te détourner de la charitable hospitalité que tu exerces. Tout ce qu'il t'a dit, les conseils qu'il t'a donnés ne sont qu'une doctrine fausse complètement opposée aux conseils évangéliques, aussi dois-tu les mépriser et les avoir en horreur. „ On arriva ainsi à l'église paroissiale de Saint-Jacques. Le pèlerin voulut entrer un moment sous le parvis; là prenant l'autre main de Dominique : " Mon enfant, lui dit-il, je suis ton Créateur, ton Rédempteur, ce Dieu qui t'a comblé de tant de miséricordieux bienfaits; mais toi tu as toujours bien reçu et mis en pratique les bonnes inspirations que je t'ai envoyées avec tant d'abondance; pour te récompenser je veux faire de toi une merveille de ce monde; tous ceux que tu béniras, que tu toucheras de tes mains, même les objets dont tu te serviras ou que tu porteras sur toi auront la vertu d'opérer beaucoup de prodiges et de rendre la santé à beaucoup de malades. Tu auras une grâce particulière pour faire de grandes choses, pour opérer des miracles, pour convertir et pour conduire beaucoup d'âmes à la patrie céleste; je te donnerai aussi une grande puissance sur les démons; tu les chasseras des corps qu'ils tourmentent. J'exaucerai les prières que tu m'adresseras pour les autres, ou même ceux qui me prieront en ton nom. Souvent je me laisserai voir à toi, spécialement dans l'Hostie consacrée. Quand tu serviras ou que tu diras la messe, quand je te parlerai, je te ferai sentir ma divine présence, enfin je t'accorderai encore bien d'autres

faveurs, preuve d'une miséricorde spéciale. „ A ces douces paroles l'étranger ajouta quelques mots exhortant le petit à lui rester fidèle et à persévérer dans la voie qu'il suivait, puis il le bénit et à cette même place il disparut tout à coup. Et l'enfant restait là, le visage rayonnant, le cœur débordant de reconnaissance et d'amour pour le pèlerin venu du ciel; absorbé dans ces pensées, plein d'une joie surnaturelle, il retourna chez lui bien résolu de servir Dieu avec une ferveur nouvelle et par des actes encore bien plus généreux. Plus tard, quand il lisait dans nos saints évangiles que les deux apôtres allant à Emmaüs rencontrèrent le Sauveur se présentant à eux comme un pèlerin étranger et ne le reconnurent qu'à la fraction du pain, il se disait, l'âme tout émue, que lui aussi l'avait vu sous cette forme; ou encore, quand il entendait Notre-Seigneur donnant aux apôtres qu'il envoyait à la conversion du monde, le don de guérir les malades et la puissance sur les démons, il s'humiliait profondément devant Dieu et puis lui rendait grâces, car il avait reçu de lui semblable faveur.

Dans sa naïve candeur Dominique avait sans doute raconté ce qui s'était passé à sa mère et à sa sœur aînée. — Notre Seigneur ne lui avait pas ordonné d'en garder le secret. — Celles-ci se hâtèrent donc d'en faire l'expérience. La mère surtout qui savait ce qu'était son fils avait eu foi en cette nouvelle bonté de Dieu à son égard; aussi dès qu'elle éprouvait quelque douleur, n'importe où, à la tête, à l'estomac, elle saisissait la main de son enfant et pleine de confiance elle la plaçait sur le membre malade, tout de suite elle était soulagée, même guérie. Cela donnait lieu à des débats touchants. La mère disait que c'était à son enfant qu'elle était redevable de ces faveurs et de ces consolations; et le petit protestait; c'était à sa bonne mère qu'il devait tous ces bienfaits de Dieu. Sa sœur, qui l'aimait beaucoup, se faisait une vraie joie de prendre ses petites mains et de leur faire bénir ou simplement toucher les malades. Le soulagement ou la guérison qui survenait jetait tout le monde dans l'étonnement. Aussi toute sa famille, et son père tout le premier, rendait grâces à Dieu et entourait le jeune Dominique d'un véritable respect.

(A suivre.)

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSES

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES
DÉCHAUSSES, AU MALABAR, DURANT LES MOIS DE JANVIER ET FÉVRIER 1898.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires . .	1	5	1	5	12
Ile de Verapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph.	17	18	7	11	53
Saint Michel-lez- Cranganore . . R. P. Elie de Saint Joseph . .	6	6	1	1	14
Northern-Paliport R. P. Alphonse de Marie des Ange	2	1	2	1	6
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	6	14	13	10	43
Ernaculum . . . (Couvent)	—	—	—	1	1
Cottar R. P. Ubald	5	5	23	14	47
Carangatto . . . R. P. Elie de N.-D. du Carmel .	7	3	1	—	11
Vengotto . . . R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	29	16	32	17	94
	73	68	80	60	281

Les *Chroniques du Carmel* ont annoncé le Congrès Eucharistique qui s'est célébré à Madras dans les premiers jours du mois d'août. Elles en ont même donné le programme. Il est juste que maintenant elles fassent à leurs lecteurs le récit détaillé tel qu'il est donné par un journal de Madras : *La Sentinelle catholique*, numéro du 6 août.

Conformément au programme que nous avons publié à la fin de la semaine dernière, le Congrès Eucharistique s'est ouvert à la cathédrale, aujourd'hui (2 août) à six heures du soir. Il serait peut-être plus juste, comme le fait remarquer dans son allocution d'ouverture Mgr l'archevêque de Madras, d'appeler ce Congrès la réunion des membres de la Ligue Eucharistique des prêtres adorateurs aux Indes ; mais tandis que les seances ne sont pas réservées aux seuls membres de la « Ligue », le but du Congrès est de promouvoir, parmi les pasteurs et les ouailles, le culte et la piété envers le Très Saint-Sacrement de l'autel ; nous préférons donc lui garder le titre sous lequel il a été annoncé.

Quand on considère le petit nombre de prêtres de l'Inde, les longues distances qui

les séparent, l'immense difficulté qui en résulte pour les pasteurs de pourvoir aux nécessités spirituelles de leur troupeau pendant leur absence ; si, en outre, on se rappelle la très grande pauvreté des missionnaires et les dépenses que coûte un voyage si long, on comprend sans peine que les membres du Congrès ne pouvaient se compter par centaines. Aussi la présence de huit évêques et celle de près de soixante prêtres était, à mon avis, chose tout à fait magnifique, surtout si on se rappelle que seize de ces prêtres appartenant au rite syrien ont dû faire le trajet de la côte occidentale. Un autre détail est digne d'attention et il est de nature à réjouir grandement notre Saint Père le Pape, c'est qu'à part trois Frères carmes de Vérapoly, un prêtre italien venu de Hyderabad, deux prêtres portugais de Cochín et quelques prêtres européens demeurant à Madras et à Mylapore, tous les autres membres du Congrès étaient natifs de l'Inde.

Étaient donc présents Leurs Grandeurs Monseigneur l'archevêque de Madras, et Monseigneur l'archevêque de Vérapoly, Nos Seigneurs les évêques Pozzi, de Krisnagur, Barosso, de Mylapore, Mayer, évêque auxiliaire de Madras, Velvat, de Nagpur, Olivera, de Cochín et Organo, de Hyderabad. L'évêque de Quilon était représenté par son vicaire général, le révérend Père Martin, carme déchaussé. A 6 heures et demie la procession quitta le collège Sainte-Marie et se mit en marche vers la cathédrale ; le clergé était en surplis, les prélats avaient revêtu les ornements pontificaux. C'était un cortège solennel et vraiment imposant. Arrivés au Sanctuaire les évêques et les pères prirent leurs places respectives. L'archevêque de Madras monta au trône, assisté comme diacres d'honneur de Mgr Kroot et du Père Nuklanzie (récemment arrivé d'Europe). La cérémonie commença par le chant des litanies de la sainte Vierge ; puis, Monseigneur de Madras s'avança au milieu de l'autel et prononça l'allocution suivante :

Messeigneurs, mes très révérends Pères,

Conformément au programme qui doit vous servir de guide dans cet important Congrès Eucharistique, le premier qui se soit jamais tenu aux Indes, un devoir bien doux et cher à mon cœur m'est imposé ; je dois vous saluer et vous souhaiter la bienvenue, révérendissimes Seigneurs et révérends Pères, qui avez daigné accepter notre invitation, et, malgré le grand dérangement que cela vous causait, venir assister à notre assemblée. C'est un grand honneur que vous avez fait à mon diocèse et à moi, en choisissant notre cathédrale pour lieu de ce premier Congrès des membres de la Ligue Eucharistique des prêtres adorateurs aux Indes ; permettez que je vous offre les sincères remerciements que je vous dois, et daignez agréer l'expression de notre éternelle reconnaissance. Vous êtes venus de toutes les parties de l'Inde, vous avez affronté les ardeurs d'un soleil brûlant, vous avez fait un long et pénible voyage : quelle preuve plus convaincante du profond intérêt que vous portez à la Ligue Eucharistique, et de l'amour qui vous embrase pour notre divin Sauveur présent dans le très saint et très adorable Sacrement de l'autel ! Vous êtes venus proclamer en face du monde votre foi inaltérée et inaltérable en ce mystère d'amour, votre reconnaissance pour le plus grand entre tous les bienfaits divins, celui où il se donne à nous comme l'aliment et la

nourriture de nos âmes, selon que lui-même le déclare : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang habite en moi et moi en lui (1) » et encore : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement (2) ». Vous êtes venus faire réparation au divin maître demeurant dans nos tabernacles, pour les injures, les outrages dont l'abreuve un monde dépravé ; vous êtes venus enfin puiser toutes les grâces pour votre troupeau et pour vous, à cette fontaine des eaux vivifiantes, à cette source des remèdes qui donnent la vie et l'immortalité.

Quel est le but de ce Congrès que nous inaugurons ce soir et dont les travaux seront durant les deux jours qui vont suivre l'objet de votre zèle ? Oh ! c'est bien de faire connaître à un monde mauvais et corrompu que notre divin Sauveur est toujours présent dans le tabernacle de nos autels ; que sans doute il est caché à nos yeux, que, la plupart du temps, il est laissé seul dans nos sanctuaires, mais que sa tendresse pour nous, son désir d'être toujours au milieu de nous en a fait « le prisonnier de l'amour » enfermé dans nos tabernacles, partout où il y a un autel élevé en son honneur. Nous voulons aussi que l'amour infini de Notre Seigneur dans ce divin Sacrement, mémorial sacré de sa Passion, soit plus parfaitement compris, et que la dévotion des fidèles envers la sainte victime immolée pour nos péchés se répande de plus en plus. Tel sera donc durant notre Congrès l'objet de nos travaux. Quant à nos chères ouailles, nous les invitons à venir s'unir à nous en cette église matin et soir, dans les cérémonies religieuses ; ensemble nous offrirons à Notre Seigneur nos hommages d'adoration et de réparation. Ainsi d'un cœur unanime nous répéterons avec saint Paul : *Beni soit Dieu qui est le père de Jésus-Christ Notre Seigneur, lequel a répandu sur nous du haut des cieux toutes sortes de bénédictions spirituelles en Jésus-Christ à qui soit la gloire dans les siècles des siècles (3).* Ainsi-soit-il.

Immédiatement après son allocution, Sa Grandeur donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Le Congrès était commencé.

(A suivre.)

FAITS DIVERS

Dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

ET

Installation de l'Enfant Jésus de Prague à Louvain.

Depuis bien longtemps nous appelions de tous nos vœux le jour heureux où à notre tour, nous posséderions dans notre chapelle la douce image du saint Enfant Jésus de Prague. — De pieux et généreux bienfaiteurs vinrent nous donner cette consolation

(1) S. Jean VI, 56 et 57.

(2) Ib. 59.

(3) Ép. aux Éphésiens, 1-3.

et répondre à nos ardents désirs. L'installation solennelle eut lieu le 18 juillet ; quelle délicieuse journée ! Tout fut mis en œuvre pour donner de l'éclat et de la splendeur à la fête : la chapelle était toute ornée de guirlandes et festons de fleurs aux couleurs vives et variées ; l'autel et les statues des Saints avaient reçu leurs plus belles parures, mais naturellement tous les regards se portaient vers la si gracieuse statue du saint Enfant Jésus, dont le divin regard est d'une expression ravissante. Il est là à droite de la chapelle, sur un beau petit trône artistement sculpté, entouré d'un brillant luminaire et surmonté d'une banderole avec cette inscription : « Plus vous m'honorerez, plus je vous favoriserai. » A ses pieds un piédestal, richement orné, portait une magnifique corbeille d'or ; des plantes de verdure, des corbeilles de fleurs, tout cet ensemble charmait et formait un gracieux parterre au divin petit Roi, qui pouvait y lire l'amour des cœurs qui lui faisaient ces dons et cherchaient à le glorifier.

A 10 h. la cérémonie a commencé par la sainte Messe. Une société choisie remplissait la chapelle, trop petite pour contenir le monde accouru pour assister à cette pieuse fête. Le chant fut exécuté par les Dames et Demoiselles de la congrégation qui prêterent gracieusement le concours de leur talent musical pour la circonstance, afin de rendre leurs hommages à Jésus. Elles le prouvèrent bien, tant par le choix des morceaux, que par leur admirable exécution. Quelle expression ! quelle piété profonde ! Après la messe, le R. Père Etienne, carme de Bruxelles, dans une allocution toute de cœur expliqua la cérémonie qui allait suivre, faisant ressortir ces paroles de Notre-Seigneur : « Laissez venir à moi ces petits enfants, » disant la tendresse et l'amour de Jésus pour eux et s'adressant au groupe d'enfants qui entouraient le trône du divin petit Roi et formaient sa garde d'honneur. Puis eut lieu la bénédiction de la chère statue par notre T. R. P. Provincial, qui nous a fait l'honneur de présider cette touchante cérémonie ; ensuite sa Révérence bénit les enfants. Oh ! que cette bénédiction fit battre le cœur de leurs heureuses mères qui entendaient appeler sur ces êtres si chers, les grâces et la protection du divin Enfant ! Alors une petite fille de 9 ans, nièce d'une de nos Sœurs, prononça l'acte de consécration d'une voix ferme et si accentuée, si pénétrée du rôle qu'elle remplissait, qu'on en avait les larmes aux yeux. Enfin la cérémonie se termina par un charmant cantique au divin petit roi Jésus. Pendant ce chant une Dame parcourait les rangs, distribuant des chapelets, images et médailles du saint Enfant Jésus, car nos généreux bienfaiteurs n'avaient rien laissé manquer à la fête.

L'après-midi, notre R. Père Provincial chanta le salut solennel. Les Dames se retrouvaient à leur poste avec une ardeur infatigable et la chapelle revoyait, malgré la chaleur accablante, un auditoire choisi et plus nombreux encore que le matin. Le R. Père Etienne le tint de nouveau sous le charme de sa parole qui touche les cœurs et les élève irrésistiblement vers Dieu. Le silence et l'attention des fidèles disaient assez combien il était compris et goûté ; l'on ne sentait plus les brûlants rayons du soleil, en écoutant la parole ardente et si persuasive de l'éloquent orateur. Cette fois, sa Reverence prit pour texte : « Si vous ne devenez semblable à ce petit Enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » montrant l'humilité de notre Dieu, pour nous apprendre à abaisser notre orgueil, à devenir humbles à notre tour, afin d'entrer par cette porte étroite dans la céleste béatitude.

Un cantique devait alors clôturer la cérémonie, mais à la demande qu'on en fit, la petite fille redit d'abord l'acte de consécration : il avait tant touché les cœurs le matin qu'on voulait encore l'entendre. Enfin, de nouvelles louanges furent adressées au saint Enfant Jésus dans un chant magnifique et ainsi se termina cette solennité, qui laisse dans tous les cœurs le plus délicieux, comme le plus consolant souvenir, avec le seul regret de voir cette journée du ciel si tôt terminée.

*
* *

GRACES OBTENUES

Paris, 9 août 1898.

Mon révérend Père,

Ayant eu récemment de grandes inquiétudes au sujet d'une santé qui m'est très chère et étant découragée de n'obtenir aucune amélioration des traitements prescrits par les médecins, je me suis tournée vers le saint Enfant Jésus de Prague et j'ai mis toute ma confiance en lui. J'ai promis, si j'obtenais une amélioration et si cette amélioration se maintenait pendant tout le mois de juillet, de faire paraître dans les *Chroniques du Carmel* le témoignage de ma reconnaissance.

Ayant été pleinement exaucée, je viens vous prier, mon révérend Père, de vouloir bien m'aider à remplir ma promesse et je vous demande d'agréer l'expression de mes plus respectueux sentiments.

R. DE B.

Mon révérend Père,

Je viens vous prier de bien vouloir insérer dans vos *Chroniques* la grande faveur que j'ai obtenue grâce au petit Jésus de Prague et à l'intercession de Notre-Dame du Mont Carmel et du glorieux saint Joseph à qui j'avais confié mon désespoir à propos d'un examen très important que je devais subir et qui a été parfaitement réussi. Je demande encore à mes puissants protecteurs, en leur rendant hommage, une grâce importante.

*
* *

Trait de protection de notre Père saint Joseph.

Nous lisons dans une revue consacrée à saint Joseph.

Depuis plus d'un an déjà, nous avons une dette de reconnaissance envers l'auguste époux de Marie, et nous croyons accomplir un devoir en faisant publier la guérison extraordinaire de notre enfant due à son intercession. Au mois d'octobre 1896, notre fils aîné fut atteint d'une maladie mortelle, appelée Purpura. Il l'avait au degré le plus élevé. Tous les remèdes et prescriptions des médecins restèrent sans produire aucun effet. Loin de s'améliorer, son état empirait de jour en jour. Ce fut à tel point que nous résolûmes de tenter un dernier effort et d'aller avec le malade à la consultation des professeurs et des médecins de l'Université de Louvain. Le 19 novembre, je me rendais avec mon fils à Louvain et j'arrivais heureusement, mais avec peine, à

l'hôpital. Avant que le moment de se trouver en présence des médecins fût venu, le malade fut tellement indisposé que je craignis de ne plus pouvoir le ramener à la maison. L'un des professeurs qui, par hasard, s'en aperçut, le fit transporter à la salle de consultation et on en commença aussitôt l'examen. Un professeur et trois autres médecins examinèrent le malade chacun à leur tour et à différentes reprises : ils se consultèrent en même temps. Je m'aperçus bientôt que les médecins étaient très inquiets sur l'état de mon fils et qu'ils paraissaient n'avoir que peu d'espoir de le sauver. Enfin, M. le professeur me déclara que l'enfant était gravement malade et qu'ils ne pouvaient prescrire aucun remède ni rien faire pour le guérir s'il ne restait pas pendant quelque temps à l'hôpital. Quoique cela me parut bien pénible, je donnai cependant mon consentement à cette proposition. Rentrés à la maison et voyant que tout secours humain paraissait inutile, nous eûmes recours à saint Joseph. Nous commençâmes tous ensemble une neuvaine pendant laquelle nous faisions brûler une lampe. Nous informâmes également sans retard nos deux fils au pensionnat, où l'on s'unit à nous pour la neuvaine. Au Collège Saint-Joseph M. le professeur invita tous les élèves de la classe à prier saint Joseph pour la guérison de leur condisciple. Presque chaque jour quelqu'un de la maison ou de la famille allait le visiter à Louvain, et la maladie s'aggravait de plus en plus. Au bout de huit jours tout espoir de guérison était perdu ; à l'hôpital, on croyait que la mort pouvait arriver à chaque moment. Les médecins donnèrent à notre fils un garde-malade qui devait constamment rester auprès de lui pour le surveiller. C'était notre recommandation expresse, afin qu'on pût lui donner encore à temps les derniers sacrements. La nuit entre le huitième et le neuvième jour de la neuvaine on crut que réellement sa dernière heure était arrivée. Il avait perdu tout souvenir et toute connaissance, et, comme il le déclare lui-même, il ne savait plus rien de la vie. Le garde-malade, qui remarquait son état, se rendit aussitôt auprès des sœurs pour réclamer leur assistance. On essaya par toute sorte de moyens de le rappeler à lui, mais il fallut patiemment laisser la maladie suivre son cours. Vers le matin donc du neuvième jour de la neuvaine, le malade s'éveilla comme d'un sommeil bienfaisant et aussitôt son état commença à s'améliorer. Le médecin revint encore auprès de lui dans la matinée et il constata à la satisfaction des personnes présentes que le malade était sauvé et complètement guéri, et qu'il ne lui manquait plus autre chose que de rester encore quelques jours à l'hôpital pour rétablir ses forces. Sept jours après, il fut reçu avec une grande joie à la maison. Depuis lors il a pu suivre de nouveau ses classes au collège et, maintenant, il jouit d'une santé aussi florissante que jamais.

Honneur et reconnaissance à saint Joseph, son patron, dont nous réclamons encore une faveur avec la ferme confiance qu'il nous l'obtiendra.

UN ABONNÉ.

*
* *

Honneur et gloire à saint Joseph ! Il est bien le protecteur de ses enfants et de ses fidèles serviteurs en toute occasion. En voici une preuve nouvelle que je m'empresse de faire publier dans les *Chroniques du Carmel* pour stimuler plus encore leurs pieux lecteurs à mettre toute leur confiance dans la protection de ce grand saint.

Dans un des faubourgs de la capitale s'élève un magnifique établissement où la jeunesse chrétienne va chercher en même temps les principes des sciences humaines et les principes autrement précieux de notre sainte Religion. Malheureusement, les bâtiments, malgré la meilleure volonté des supérieurs, ne parvenaient pas à sortir de terre et cependant les enfants pauvres réclamaient à tout prix les classes qui devaient les abriter. Alors le supérieur, qui est un dévot serviteur de saint Joseph, eut recours à lui pour obtenir ce qu'il désirait, et il le fit d'une façon originale. Prenant une statuette de notre bien aimé Père, il s'en va silencieusement l'enfourer dans le sol où devait s'élever la nouvelle construction et lui dit en la recouvrant de terre : « Ah ça ! maintenant, c'est à vous de vous occuper de cette affaire. » O heureuse confiance ! Quelques jours après l'argent nécessaire était recueilli et bientôt un vaste bâtiment donnait abri aux enfants et à leurs maîtres dévoués.

Et saint Joseph, qui a été oublié dans sa cachette, à dessein peut-être, semble prendre à cœur la tâche qu'on lui a confiée, car l'école est à peine ouverte et déjà elle est très florissante.

. .

Voici un autre trait de protection merveilleuse de notre Père saint Joseph. Il y a quelques années, aux environs de Namur, un vénérable religieux de la même congrégation, atteint de surdité, traversait un passage à niveau du chemin de fer. A cause de son infirmité, il n'entendit point le train qui arrivait et fut projeté sur la voie. Mais ceux qui accouraient le relever ne furent pas peu surpris de le trouver sain et sauf. La poche seule de son habit, qui contenait une petite statuette de saint Joseph, avait été arrachée et fut retrouvée à quelques pas de lui. Sa dévotion à saint Joseph l'avait sans nul doute préservé d'une mort horrible. Ce bon religieux, sachant combien il était exposé au péril à cause de son état, s'était mis sous la protection spéciale de ce glorieux Père et portait sans cesse sur lui une de ses statuettes.

ÉCHOS DE PARTOUT

La Procession de Notre-Dame du Saint-Scapulaire.

Il y a quelques mois nous avons le bonheur de féliciter et de remercier les R. P. Carmes qui pour la première fois étaient sortis processionnellement de leur couvent et nous nous permettons d'émettre le vœu de voir souvent se renouveler ces pieuses et magnifiques cérémonies, qui, tout en rendant un juste hommage au Dieu de l'Eucharistie, ne manquent pas de réveiller dans tous les cœurs un amour plus vif pour notre sainte religion.

Encouragés par les témoignages de reconnaissance qui leur arrivaient de tous côtés, et persuadés que rien n'est plus propre à attirer aux pieds des autels cette nombreuse

population ouvrière à laquelle ils ont voulu apporter leur part de sincère et affectueux dévouement, les R. P. Carmes nous ont donné dimanche dernier la mesure de tout ce que l'on peut faire, quand on veut généreusement travailler à la glorification de Dieu et au salut des âmes.

Déjà la Procession de la Fête-Dieu avait provoquée sur tout son parcours une très légitime admiration et il semblait difficile, si non impossible, de faire mieux. Et cependant, il faut l'avouer, nous avons eu l'agréable surprise de constater que rien n'avait été épargné pour donner encore plus de splendeur à cette seconde procession.

En tête du cortège apparaît une nouvelle et magnifique bannière représentant la Sainte Famille de Nazareth, modèle des familles chrétiennes; elle précède la statue de Saint Albert, illustre fils de la grande famille du Carmel. Puis tout à coup le cortège change d'aspect : Voyez-vous tous ces gentils enfants? Comme ils sont fiers de faire escorte à leur divin petit Roi, l'Enfant Jésus de Prague, dont la statue miraculeuse émerge toute rayonnante de majesté de son trône de verdure entremêlée de roses! Pages et Rois Mages semblent se disputer l'honneur d'approcher de plus près Celui à qui chacun veut rendre son tribut d'hommages. Enfin, tout ce petit monde se comporte très sagement et fait vraiment excellente figure.

Derrière ce groupe, où sur tous les fronts brillent la joie et la fierté, marchent deux religieux revêtus de la dalmatique; ils portent un très joli reliquaire et présentent à la vénération des fidèles d'insignes reliques provenant de la Crèche, où naquit le divin Sauveur, ainsi que des pauvres langes, qui couvrirent son corps adorable.

La Mère de Dieu suit son Fils et c'est d'abord sous le nom de Marie, Mère de Grâce, qu'Elle vient pour ainsi dire solliciter de nouvelles et incessantes prières pour les âmes du Purgatoire. N'est-ce pas, en effet, un véritable appel à la généreuse et puissante intercession de la T. S. Vierge que toute cette série de bannières, qui lui forment cortège, tout en rappelant ses plus beaux titres de gloire.

Cependant c'est plus particulièrement à la Vierge du Carmel, à N.-D. du Saint Scapulaire que reviennent tous les honneurs de cette fête qui clôture d'une façon si grandiose la Neuvaine solennelle, célébrée avec tant de succès dans l'église provisoire des R. P. Carmes. Il est vrai que pour fêter et chanter leur commune Mère du Ciel, tous avaient eu à cœur de contribuer par leur présence à rehausser l'éclat de ces cérémonies : Plusieurs membres distingués du clergé de la ville et des environs, voire même de la ville d'Anvers qu'était venu représenter Mgr Solvyns, avaient daigné accepter la présidence de divers Offices religieux; des chantes dévoués, de véritables artistes, s'étaient fait un honneur d'apporter leur gracieux concours à l'excellente chorale. Sans dépasser les limites de la discrétion, nous croyons pouvoir affirmer que, grâce à la richesse et à l'ampleur de sa magnifique voix, M. l'abbé Eugène Suys, si magistralement accompagné par son frère, M. Ferdinand Suys, n'a pas manqué de charmer ses nombreux concitoyens, qui ont eu le bonheur de l'entendre. Il va sans dire que les habituées de l'église des R. P. Carmes ont pu, mieux que jamais en ces jours solennels, justement apprécier et goûter le talent musical et la jolie voix de ténor de M. Edmond Roland. Quant à l'assistance aux offices, elle ne pouvait être que très grande et elle le fut réellement, même tous les jours de la semaine.

Aussi quel empressement à se serrer auprès de la statue de Notre-Dame du Saint Scapulaire !

Pour bien rappeler à ses enfants l'importance du présent incomparable qu'Elle leur a fait en leur apportant du Ciel son Saint Scapulaire, Marie leur remet d'abord sous les yeux ses promesses formelles :

« Le scapulaire est un gage de salut, une sauvegarde dans les dangers, un gage de » paix et d'éternelle alliance, » puis, pour montrer que c'est à ses fils privilégiés du Mont Carmel qu'Elle a confié ce précieux trésor, c'est à l'ombre de leur bannière qu'Elle s'avance, si resplendissante de beauté qu'Elle arrache sur son passage cette naïve exclamation enfantine : « O maman, comme elle est belle, la Sainte Vierge des Carmes !

Des anges et de nombreuses jeunes filles vêtues de blanc et portant des lis éclatants de blancheur, accompagnent la Reine des Vierges, tandis que les pieuses congréganistes, formant la haie autour de leur Mère bénie, semblent vouloir se réserver pour elles seules toutes ses bénédictions. Mais du haut du splendide trône de gloire sur lequel l'ont élevée l'amour et la reconnaissance de ses pieux et généreux serviteurs, Marie répond à tous sans exception ; elle leur montre la voie du Ciel en leur annonçant le passage de Jésus.

En effet, tout dès lors nous introduit dans la Cour Céleste : La Foi, l'Espérance, la Charité, nous ouvrent les portes et nous assistons émerveillés au défilé des neuf Chœurs des Anges.

Du Paradis, où nous transportait ce délicieux spectacle, nos regards nous ramènent de nouveau sur la terre ; mais la vue de toutes ces corbeilles de fleurs, qui encadrent de leurs vives couleurs la gerbe de blé, la grappe de raisins, le calice, emblèmes de la Sainte Eucharistie, ainsi que le plaisir de jouir des accords harmonieux que la fanfare Gauthier ne cesse de faire entendre, si ce n'est pour permettre de temps en temps à la maîtrise, renforcée par les voix argentines de nos enfants des Écoles des Frères, de proclamer elle aussi, les louanges du Seigneur, tout cela est bien fait pour consoler nos cœurs et les préparer à recevoir dignement les grâces de Jésus-Christ.

Enfin, voilà les R. P. Carmes en manteaux blancs ; escortés d'un nombre vraiment respectable de courageux chrétiens, qui se font une gloire de porter des flambeaux sans crainte de se compromettre en affichant publiquement leur foi religieuse, les R. P. Carmes précèdent immédiatement le Très Saint Sacrement, que suit de près une foule nombreuse et recueillie.

Accompagné du R. M. Michel, curé de Neufvilles, notre cher et dévoué M. le Doyen préside cette magnifique manifestation religieuse ; c'est à lui que revient l'honneur de faire descendre à plusieurs reprises les bénédictions du Ciel sur ses bien-aimés paroissiens du populaire quartier des Carrières.

Deux reposoirs avaient été édifiés sur le parcours de la procession : l'un s'élevait sur le pavé d'Houdeng, à la hauteur de la maison occupée par la famille Lhoir ; plusieurs autres familles du voisinage avaient voulu également prendre part à l'érection de cet autel, qui témoignait bien haut de leur goût autant que de leur piété chrétienne :

l'autre était confié aux soins des excellentes Sœurs Franciscaines ; inutile de leur en faire nos compliments, ils ne sauraient suffisamment exprimer notre reconnaissance.

Quant aux habitations si nombreuses de ce quartier des Carrières, nous devons, à notre plus grande satisfaction, déclarer que, malgré le peu de ressources dont disposent nos chers amis, les ouvriers, rien ne laissait à désirer. Tous ont fait preuve de bonne volonté ; drapeaux aux couleurs nationales, statues et cierges, apparaissaient à presque toutes les fenêtres, et l'attitude calme, recueillie des curieux, laissait clairement voir que pour être nouveau parmi eux, le spectacle d'une procession religieuse n'en répondait pas moins aux secrètes aspirations de tous les cœurs. Ce n'est pas non plus sans un bien vif plaisir que nous avons remarqué que l'honorable famille Wineqz avait eu l'amabilité d'accorder aux organisateurs de la procession l'autorisation de comprendre dans le parcours le chemin privé, connu sous le nom de Drève de la Sucrierie.

Aussi sommes-nous très heureux de proclamer qu'aucune note discordante n'est venue troubler cette belle fête ; l'élan est donné ! Tous les cœurs se trouvent unis sur le vrai et solide terrain de la religion, sous l'étendard de la Croix. Nous avons la ferme conviction que Dieu bénira les efforts de tous ceux qui travaillent à Lui conserver l'amour de ses enfants, qu'il fécondera leurs travaux, et s'il se trouve quelques égarés parmi nos braves ouvriers des Carrières, nous osons espérer qu'ils ne tarderont pas à voir de quel côté sont leurs véritables amis.

*
* *

Nous lisons dans *La Semaine religieuse* du diocèse de Laval, 27 août 1898.

La Retraite ecclésiastique.

Pendant que le bon peuple de Laval et de la Mayenne se prépare à donner son nom à l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Prière, à commencer la grande croisade de supplications qui ne peut manquer d'être exaucée, le clergé se retrempe, lui aussi, dans l'oraison et l'audition de la parole divine.

Rien n'est édifiant comme une retraite ecclésiastique, et nous voudrions que tous ceux qui déblatèrent contre le clergé en fussent témoins. Là, ceux qui enseignent d'ordinaire écoutent, suspendus aux lèvres du prédicateur, dociles comme de petits enfants ; ceux qui, d'ordinaire, travaillent à la conversion des autres et à la destruction du péché dans le monde, ne sont plus occupés qu'à détruire dans leur propre conscience jusqu'à la dernière trace des infirmités humaines ; ceux qui, d'ordinaire, offrent le divin sacrifice, y assistent abîmés dans la prière. . . Que de sacrifices héroïques, que de renouvellements mystérieux, que d'œuvres extérieures même sortiront de ces retraites ! Que de rosaires, que de chemins de croix ! Et quoi de plus admirable que de voir suivies, sur la trace douloureuse, les traces du divin Maître par des vieillards, chargés d'ans et de mérites, qui peuvent à peine se relever après chaque station.

Le R. P. Elisée, carme déchaussé de Lyon, qui donne cette retraite, a été loué bien des fois dans *la Semaine*. Il suffira, pour faire son éloge, de dire que pour la troisième fois il évangélise le clergé de Laval, et que pour la troisième fois il l'émue et l'enthousiasme.

siasme : il y a en lui tout à la fois tant d'élevation et tant de tact, tant de savoir et tant de jugement pratique ! Sa physionomie mobile reflète si bien, tour à tour, la douce malice du moraliste expérimenté, qui sait donner les raisons et faire l'histoire des pratiques de la vie sacerdotale, fondées sur les besoins du cœur humain ; puis, dans des discours aux envolées sublimes, parler de l'oraison et de l'union à Dieu, comme un fils de sainte Thérèse qui en a connu les luttes douloureuses et les illuminations ineffables !

Monseigneur l'évêque s'est réservé d'entretenir lui-même ses prêtres, comme un père ses enfants, à la conférence de l'après-midi. Les conférences, les pèlerinages, les œuvres de zèle, les rapports de l'autorité ecclésiastique et de ceux qu'elle régit, sont tour à tour l'objet de ces entretiens d'une éloquence contenue et d'une familiarité très douce. Ces choses sont secrets de famille que le clergé doit garder. Mais on nous permettra bien de résumer sur ce point l'opinion de tous par ces paroles d'un vénérable prêtre, entendues pendant la récréation : Monseigneur parle en évêque et en saint évêque, c'est ainsi qu'ont parlé les saints, toujours.

La Providence a permis qu'en outre de l'éloquence du prédicateur et des encouragements de leur évêque, les prêtres de Laval eussent sous les yeux l'encouragement et l'exemple de l'héroïsme en la présence de Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackensie, qui a diné mardi au Séminaire. Le vénérable prélat a juridiction sur d'immenses régions glacées ; son territoire est le plus vaste vicariat du monde, et pour remplir les devoirs ordinaires du ministère, pour donner l'Extrême-Onction à un malade, il lui faut faire des trajets périlleux de plusieurs jours ! Un autre évêque passait en même temps quelques heures à Laval. Celui-là, Mgr Joulain, évêque de Jaffna, évangélise des régions brûlantes. Merveilleuse fécondité de l'Eglise : *Ad dexteram enim et ad lavam penetrabis*. Elle est partout, et elle est la même partout. Travaillons, prêtres et fidèles, à rester dignes d'elle.

VARIÉTÉS

Extrait des *Chroniques du Carmel de Douai*.

Une sœur converse de notre Ordre, professe du couvent d'Ypres, qui après la suppression des Pays-Bas s'était réfugiée chez les Carmélites de la rue Chapon à Paris, effrayée des troubles qui commençaient à agiter la France, désirant retourner au pays, obtint la permission des Supérieurs de s'incorporer à la communauté de Courtrai, rétablie depuis quelque temps. Elle partit de Paris à dessein de s'y rendre ; on lui donna une demoiselle pour l'accompagner dans sa route. Comme elle devait passer par Douai, la Reverende Mère la chargea d'une lettre pour la nôtre (qui était alors la Mère Marie Anne Therese), lui recommandant expressément de ne confier sa mission à personne, mais de la remettre en main propre : cette lettre contenait de petites images du Sacré-Cœur qui étaient bénites ; cette bonne Mère nous conseillait d'en porter

toutes sur nous, et d'en sceller à toutes les portes et avenues de notre maison, assurant que par ce moyen elles avaient été préservées de bien des insultes auxquelles plusieurs communautés avaient été exposées, que la protection avait même paru miraculeuse puisque pendant deux jours plus de cinq mille brigands assemblés autour de leurs portes et murailles, armés de haches et autres instruments propres à tout enfoncer ou abattre, n'en purent jamais venir à bout et ne firent pas même la moindre brèche. Ladite Sœur ne manqua pas à son arrivée de se faire conduire chez nous à dessein d'y remplir sa commission, mais comme ce jour-là la diligence, à cause de quelques retards, n'était arrivée que vers les onze heures de nuit, prévoyant bien qu'elle ne pourrait parler aux religieuses sans les déranger, elle se proposait au moins de donner sa lettre à nos tourières du dehors. Un homme qui se trouvait présent s'offrit à la conduire avec sa femme, outre la demoiselle qui l'accompagnait; mais arrivés à notre porte, ils eurent beau frapper, nos filles qui étaient déjà couchées n'osèrent se lever pour répondre, craignant que ce fût quelqu'un qui vint pour nous inquiéter; aussi malgré leurs coups et leurs instances, ne pouvant rien obtenir, la compagnie dit qu'il fallait s'en retourner. La bonne Sœur craignant de ne pouvoir accomplir sa commission parce qu'elle devait partir le lendemain de grand matin, ne pouvait se résoudre à les suivre; elle alla se jeter à genoux à la porte de notre chapelle qui était à quelques pas de là, et dit avec autant de simplicité que de confiance : « Eh ! quoi, Seigneur, permettez-vous que je m'en aille sans avoir pu exécuter la volonté de ma Supérieure ! » Au même instant on entend ouvrir l'autre porte contre laquelle on avait frappé et heurté inutilement pendant environ une demi-heure. Aussitôt on rappelle la Sœur et on se hâte d'entrer ensemble, mais on ne voit personne; on se persuade que celle qui avait ouvert s'étaient retirée promptement pour se vêtir et revenir ensuite. Mais tout au contraire, nos filles qui n'avaient pas seulement osé se remuer, entendant qu'on était entré dans la première place, s'imaginèrent qu'on avait forcé la porte dont elles avaient grand soin de tirer chaque jour les verrous et en furent saisies à en mourir. Cependant, ces bonnes gens ne voyant personne et s'ennuyant d'attendre, prirent le parti de sonner pour appeler les religieuses, malgré les instances que la Sœur leur faisait de ne pas nous déranger. Quelques-unes de nous étant éveillées vinrent avec notre Révérende Mère pour savoir ce que ce pouvait être; on répondit que c'était une Carmélite qui arrivait de Paris. La chose paraissait assez singulière, surtout à une heure aussi indue. On tira la sonnette pour appeler les servantes afin qu'elles pussent vérifier la chose, ne pouvant le faire nous-mêmes. Ces bonnes filles, comprenant que les religieuses étaient au tour s'affranchirent, et la plus résolue des deux se hâta de venir répondre. Dès qu'elle l'aperçut, la bonne Sœur voulut lui sauter au cou pour l'embrasser, la priant de l'excuser de ce qu'elle l'avait dérangée; mais l'autre la repoussant, tant elle était troublée, lui demanda brusquement ce qu'elle venait de faire et de quel moyen elle s'était servi pour ouvrir la porte. La pauvre religieuse intimidée répondit humblement qu'elle ignorait qui lui avait ouvert et qu'elle n'était venue à d'autre dessein que de rendre une lettre de sa Supérieure du Carmel de Paris. Pour conclusion on nous passa la dite lettre et la lecture en étant faite, tous les doutes

disparurent. On congédia les autres et on ouvrit la porte de clôture à cette vertueuse obéissante qui était comme une morte, tant à cause des impressions qu'elle s'était faites, que pour les fatigues du chemin, étant d'ailleurs assez malade. On s'efforça de la conforter du mieux qu'il fut possible ; elle reposa ensuite quelques heures. Le matin on vint la reprendre pour continuer sa route, mais avant de la laisser partir, on assembla la communauté afin que chacune eût la satisfaction de la voir et de l'embrasser. Elle nous entretint quelques instants et nous laissa très édifiée de sa candeur, de son humilité et surtout de sa parfaite obéissance qu'il avait plu au Seigneur de récompenser d'une manière aussi singulière. Jusqu'alors nous n'avions rien compris à la chose et elle ne nous fut connue qu'au moment où l'on ouvrit la porte de clôture pour sa sortie que notre servante vint l'embrasser et lui faire des excuses de l'avoir si mal reçue, l'assurant que Dieu avait fait un miracle en sa faveur, de quoi elle pouvait bien répondre, ainsi que sa compagne qui attesterait avec elle, s'il en était besoin, que la porte avait été bien fermée et que personne ne l'avait ouverte. Cette bonne Sœur ne fit d'autre réponse à cela et aux interrogations qu'on lui fit, sinon qu'elle bénissait Dieu de ce qu'Il lui avait accordé la grâce d'accomplir son acte d'obéissance. Cet événement arriva la nuit du 6 au 7 septembre 1791. Nous n'avions pas dessein de le rendre public, mais ceux qui en avaient été témoins le rendirent eux-mêmes ; ainsi la chose étant divulguée parmi la ville, beaucoup de personnes vinrent pour en être mieux éclairées et sachant que les petites images du Sacré-Cœur en avaient été le motif, chacun désirait en avoir ; quelques-unes de nos religieuses qui savent peindre s'y occupèrent avec plaisir et on les faisait bénir pour satisfaire leur dévotion. Il n'est pas croyable avec quelle ardeur on les demandait, offrant même de les payer si nous eussions voulu ; à peine avait-on le temps de les achever pour les faire bénir qu'elles étaient aussitôt distribuées, de sorte que depuis cette époque jusqu'au jour de notre sortie du couvent qui arriva le 17 septembre de l'année suivante, il s'en est distribué environ quinze mille, sans compter celles que d'autres communautés distribuèrent aussi à notre exemple.

Il paraît que le Seigneur voulut se servir de cet événement pour étendre la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie dans la ville de Douai et aux environs, comme Il s'est servi d'autres merveilles pour l'étendre dans toute la France et ailleurs. Qu'Il en soit béni éternellement !

NÉCROLOGIE

N.-D. de Laghet, 15 septembre 1898.

Mon Très Révérend Père,

Le 4 septembre, à quatre heures du matin, le R. P. Abel de sainte Thérèse s'éteignait doucement, après une longue maladie de neuf mois. Il avait fait souvent la sainte Communion et reçu deux fois l'Extrême-Onction, dans ce long intervalle de temps, où un mieux sensible lui avait permis de dire la sainte Messe, le 26 mars.

Le R. P. Abel, dans le siècle Jean Villeréal, était né en 1826, le 7 janvier, à Monferrand de Périgord, près du lieu qui avait donné naissance à S. Pierre Thomas, martyr et gloire de notre saint Ordre.

Ordonné prêtre et mis à la tête d'un collège ecclésiastique du diocèse de Périgueux, il avait tout abandonné à l'âge de 30 ans, pour entrer au noviciat du Brousey.

Bientôt ses talents, le mirent sur le chandelier, il fut supérieur en plusieurs couvents, prieur du noviciat de Lyon, vicaire à Laghet, prieur à Montpellier.

C'est en 1861, que le T. R. P. Général Noël de S^{te} Anne, le désigna pour diriger la communauté de N.-D. de Laghet, dont il devait être ainsi le premier supérieur français.

Là, ses talents pour la prédication brillèrent d'un assez vif éclat, à Nice, à Menton, etc.

Il était rigide observateur de la discipline régulière, et jusqu'à la fin de sa vie, il se distingua par son austérité.

Il écrivit avec beaucoup de soin la monographie de Notre-Dame de Laghet, créa et dirigea longtemps les *Annales du Carmel*, à l'époque memorable du 5^e centenaire de notre S^{te} Mère Thérèse.

Enfin, il a mis la clôture à tous ses actes de dévouement à notre saint Ordre et à la Vierge en demandant au Saint-Siège, le couronnement de Notre-Dame de Laghet.

Quelques jours après sa mort, nous recevions les meilleures nouvelles de Rome, et le décret pontifical va bientôt paraître.

Cette vie, pleine de mérites aux yeux de Dieu et des hommes, ne nous dispense pas de prier pour le repos de son âme. Il faut tant de pureté pour être admis à la vision éternelle de Dieu.

Veuillez donc, mon Très Révérend Père, recommander notre cher Supérieur aux prières de vos lecteurs et prier aussi un peu pour nous.

Votre très humble serviteur,

F. CYRILLE DE LA MÈRE DE DIEU



BIBLIOGRAPHIE

Calendrier du Saint Enfant Jésus.

La dévotion au saint Enfant Jésus miraculeux de Prague a pris, depuis quelques années, une merveilleuse extension.

Les revues, les livres de prières, les ouvrages pieux en l'honneur du divin **Enfant**, se sont multipliés de façon extraordinaire. Il manquait cependant aux âmes pieuses le calendrier qui chaque jour leur parlerait de Jésus. Désormais nous l'avons, ou, pour être plus exact, nous l'aurons pour l'an de grâce 1899 (car il ne sortira de presse que vers la fin du mois d'octobre).

Le calendrier de l'Enfant Jésus est fort heureusement conçu : chaque jour, on peut lire une sentence, une réflexion pieuse, un conseil suggéré par la divine Enfance du Sauveur ; chaque jour aussi rappelle un des mille faits qui ont illustré l'Ordre antique du Carmel.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que l'acquisition de ce beau calendrier sera en même temps une bonne œuvre bien agréable à l'Enfant Jésus ; car le produit de la vente sera affecté à l'érection d'une chapelle au saint Enfant dans l'église que les Peres Carmes, aidés de la charité catholique, se proposent de bâtir à Soignies, dès cette année.

Le calendrier du saint Enfant Jésus miraculeux de Prague aura deux éditions. Les personnes désireuses de se le procurer peuvent dès aujourd'hui s'adresser au couvent des RR. PP. Carmes Déchaussés de Soignies.

Prix de l'édition ordinaire : **0.75 fr.** Prix de l'édition de luxe : **1.50 fr.**

P. S. — Quoique le calendrier ne soit livré qu'au mois de novembre il est prudent cependant d'envoyer son adhésion le plus tôt possible.

*
* *

UN ALMANACH admirable, c'est un almanach de Marie qui vient bien à point pour le mois du rosaire. Nous venons de recevoir l'**almanach national belge de N.-D. de Lourdes pour l'an 1899.**

C'est un joli volume élégant de 128 pages de texte.

Histoires édifiantes, anecdotes amusantes, renseignements instructifs, conseils utiles, tout y est.

Il renferme une riche gravure coloriée, une quarantaine de phototypies et un morceau de musique.

Le prix est d'un bon marché incroyable : **10 centimes l'exemplaire** L'almanach

est un vaillant propagandiste populaire, il porte joie et consolation, parce qu'il parle des bienfaits de Marie.

Une édition flamande est sous presse. Une autre contient les jours et marchés de la Belgique.

Nous recommandons vivement ce charmant opuscule à tous les curés, directeurs ou présidents des conférences de Saint Vincent de Paul, de patronages, de cercles ouvriers, de confréries ou congrégations.

On est prié d'adresser les commandes à *Louvain, rue des Flamands, 4*.

L'exemplaire par la poste : **15** centimes. Réduction de prix par quantité. Le cent : **8** francs Le mille : **75** francs.

AVIS

Aux Amis de l'Archange saint Michel. — Une belle entreprise.

De vaillants chrétiens, à la tête desquels figurent le Cardinal-Archevêque de Paris et plusieurs Officiers généraux des armées de terre et de mer ont formé le projet de construire à Paris une église dédiée à saint Michel, patron de la France et de l'armée.

C'est sur le flanc ouest de la colline de Montmartre, au-dessous de la basilique du Sacré-Cœur, que s'élèvera cet édifice. Là se presse une immense population ouvrière de 70,000 âmes dont la future église sera le centre paroissial. Celle qui existait jusqu'à présent n'était que provisoire ; elle est trop petite et s'écroule.

Une souscription est ouverte.

Nous engageons nos lecteurs à seconder cette entreprise chrétienne et patriotique.

Ils pourront adresser leurs offrandes à M. Maurice HOUDART, président du Bureau du Comité, à Paris, 424, rue Legendre, ou à M. le Curé de Saint-Michel, 25, rue Lacroix, à Paris.

CALENDRIER

avec intention de prières.

*Ce mois est consacré à Notre-Dame du Rosaire et à Notre Mère
Sainte Thérèse.*

Patron du mois. — **Sainte Thérèse.**

Vertu „ **Esprit de foi envers l'Eucharistie.**

1. **Samedi.** — Troisième jour dans l'octave de S. Michel. — Intention : *Le triomphe de la Sainte Église catholique.*
2. **Dimanche.** Dix-huitième après la Pentecôte. — Fête du Saint Rosaire. — *L'extension de la dévotion au Rosaire.*
3. **Lundi.** — Les SS. Anges Gardiens. = *L'accroissement de la dévotion aux SS. Anges Gardiens.*
4. **Mardi.** — S. François d'Assise. = *Tous les Ordres religieux.*
5. **Mercredi.** — Septième jour dans l'octave de S. Michel. = *La conversion des pécheurs.*
6. **Jeudi.** — Octave de S. Michel. = *Le Souverain Pontife.* — *Aujourd'hui commence la neuvaine préparatoire à la fête de Notre Mère Sainte Thérèse.*
7. **Vendredi.** — Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus. — S. Bruno. = *Les Ordres contemplatifs.*
8. **Samedi.** — S^{te} Brigitte. = *Les veuves et orphelins.*
9. **Dimanche.** Dix-neuvième après la Pentecôte. — Fête de la Maternité de la Sainte Vierge. = *Les âmes consacrées à la Très Sainte Vierge Marie.*
10. **Lundi.** — S. François de Borgia. = *L'union à l'Église romaine de toutes les églises dissidentes.*
11. **Mardi.** — Commémoration de Notre Mère Sainte Thérèse. = *Son Éminence le Cardinal Gotti.*
12. **Mercredi.** — Commémoration de Notre Père S. Joseph. = *Les affligés, entre autres plusieurs familles dans la peine.*
13. **Jeudi.** — S. Édouard. = *La conversion de l'Angleterre.*
14. **Vendredi.** — S. Calixte. = *La prospérité des Chroniques.*
15. **Samedi.** — FÊTE DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE. — *Indulgence plénière, un jour de l'octave, au choix des fidèles.* = *Tous les fils et les filles de cette sraphique vierge.*

16. **Dimanche. Vingtième après la Pentecôte.** — Fête de la Pureté de la Sainte Vierge. = *L'extension de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel.*
17. **Lundi.** — S^{te} Hedwige, Veuve. = *Les pauvres.*
18. **Mardi.** — S. Luc, Évangéliste. = *Son Éminence le Cardinal de Malines et son diocèse.*
19. **Mercredi.** — S. Pierre d'Alcantara. = *Les prédicateurs.*
20. **Jeudi.** — S. Jean Cantius. = *Nos Missions.*
21. **Vendredi.** — S. Hilarion. = *Le Tiers-Ordre.*
22. **Samedi.** — Octave de Notre Mère Sainte Thérèse. = *L'extension de notre saint Ordre.* — *Les noviciats.*
23. **Dimanche. Vingt-unième après la Pentecôte.** — Fête du Saint Rédempteur. = *Nos Supérieurs généraux.*
24. **Lundi.** — S. Raphaël, Archange. = *Les malades et les agonisants.*
25. **Mardi.** — Commémoraison de Notre Mère Sainte Thérèse. — *Jour consacré à honorer l'Enfant Jésus.* = *Les intentions recommandées au petit Jésus en ce jour, dans notre Église de Bruxelles.*
26. **Mercredi.** — Translation de S. André Corsini. = *Les maisons d'études de l'Ordre.*
27. **Jeudi.** — Commémoraison du Très Saint Sacrement. = *L'extension de la dévotion à la Sainte Eucharistie.*
28. **Vendredi.** — SS. Simon et Jude, Apôtres. = *L'extension de la foi catholique.*
29. **Samedi.** — Commémoraison de la Très Sainte Vierge Marie. = *Les œuvres sociales.*
30. **Dimanche. Vingt-deuxième après la Pentecôte.** — S. Sérapion, de l'Ordre. = *Nos missionnaires.*
31. **Lundi.** — Commémoraison des SS. Anges. — *Vigile de la fête de la Tous-saint, jeûne de l'Église.* = *Actions de grâces pour les bienfaits reçus pendant le mois.*



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSÉ

23, Place St^e Gudule

BRUXELLES

STATUES DE L'ENFANT JÉSUS

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
„ riche . . .	„ 18.00
„ extra riche . . .	„ 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
„ riche . . .	„ 12.00
„ extra riche . . .	„ 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON TIERNON

15, rue Marcq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{sr} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	6.00
pièce . . .	0.08
en coco, la grosse	8.00
pièce . . .	0.10
en maillechort, la grosse	15.00
„ pièce. . .	0.20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	3.00
splendides chromos . . .	5.00
double . . .	6.00
phototypie (nouveau triage)	3.00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse . . .	2.00
en cuivre argenté, la grosse	2.75
en maillechort, la grosse . .	12.00
en argent, la grosse . . .	8.00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest

MAISON V^{ve} J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifiqu chromo pour propagande. . . le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large . . .	port compris fr. 2.25
Le même en petite image . . .	selon dimensions, le cent „ 4 et 5
Le même sur gélatine . . .	le cent „ 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille . . .	la grosse „ 5.50
En coco avec médaille . . .	„ 8.50
Médailles en cuivre argenté . . .	„ 2.00
en argent . . .	la douz. 5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, de différentes grandeurs et prix.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EYCKELOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE D'ÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE
Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES
(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE

LA DÉVOTION AUX SAINTS DE L'ORDRE DU CARMEL

(La Fête de tous les Saints du Carmel se célèbre le 14 novembre).

L'abbé Tritème dit « que l'Ordre du Carmel a produit tant de saints qu'on aurait de la peine à les énumérer tous ; et qu'on pourrait compter plutôt le nombre des étoiles du firmament que celui des saints de cet Ordre ».

Il eut pour fondateur le grand prophète S. Élie auquel succéda le prophète Élisée ; en outre, il compta dans l'ancienne loi un grand nombre de prophètes et de saints personnages. Le Carmel eut d'innombrables confesseurs tels que Cyrille et Albert ; beaucoup de martyrs célèbres comme Anastase et Ange ; un grand nombre de vierges telles que Euphrasie, Euphrosyne, Thérèse et tant d'autres ; il compte encore des souverains pontifes tels que Denis et Téséphore ; des patriarches comme Cyrille d'Alexandrie et Pierre-Thomas ; enfin il eut beaucoup d'archevêques et d'évêques. On peut donc dire :

Floret Carmelus, dat lætus candida rubris
Lilia mixta rosis, omnia flos et odor ;

c'est-à-dire : Le Carmel fleurit, il produit joyeusement les lys blancs des vierges et les roses rouges des martyrs : tout y est fleur et bonne odeur (1).

« Les saints et les saintes de l'Ordre étant plus nos frères et nos sœurs que ceux qui nous sont unis par les liens de la chair et du sang, ils ont pour nous une tendresse fraternelle si grande, qu'il n'y a pas d'objet au monde auquel ils soient plus attachés qu'à nous, dit saint Thomas, et qu'ils n'aient davantage le désir d'assister. »

Ne faut-il donc pas que nous les aimions réciproquement et que nous leur soyons dévoués plus qu'à tout autre, selon que la charité nous y invite ? Quelle confiance ne devons-nous pas avoir en eux, et quelle joie de nous voir si bien appuyés dans le ciel, ayant pour frères et pour sœurs, tant de milliers de saints et de saintes, et de si

(1) P. Philippe de la Très Sainte Trinité dans son *Decor Carmeli religiosi*. Prologue de la 1^{re} et 2^e partie.

grands saints, dont les uns sont martyrs, les autres vierges, ceux-là confesseurs, et tous gratifiés de très grandes et très signalées grâces de Dieu! *Major est fraternitas Christi quam sanguinis.* « La fraternité qui se fonde en Jésus-Christ est plus étroite que celle qui vient du sang, » dit saint Ambroise.

« Un autre motif que nous avons d'avoir une dévotion spéciale aux saints de l'Ordre, c'est qu'ils ont vécu dans la même famille, ont pratiqué les mêmes austérités, rempli les mêmes offices, supporté la plupart des mêmes difficultés, peut-être les mêmes croix, eu à souffrir les mêmes répugnances, les mêmes affections et les mêmes tentations, et par conséquent ils ont un cœur plus tendre à notre égard, sachant par expérience ce que nous sommes, nous qui tendons à la perfection et au salut des âmes d'après les mêmes Règles. »

« N'avons-nous pas sujet de nous exciter à une grande confiance en voyant que nous avons au ciel des saints qui ont été dans les mêmes peines que nous? Nous ne devons pas douter qu'ils ne nous assistent plus efficacement que les autres (1). » Ces soldats glorieux qui ont pu échanger ces durs travaux de la milice religieuse contre le doux repos de la félicité des anges, nous regardent du haut du ciel, nous soldats comme eux qui luttons ici sur la terre au milieu des armes ennemies et des mauvais esprits : au fort du combat crions vers eux et disons : Venez à notre secours afin que nous puissions nous réjouir de notre délivrance et que vous puissiez vous glorifier de la plénitude de votre victoire. « Considérons donc qu'ayant une dévotion spéciale aux saints de l'Ordre, selon que nous y invite notre qualité de frères, nous avons au ciel une armée de saints avocats et patrons qui plaident en notre faveur. Tous les martyrs de l'Ordre présentent leurs plaies à Jésus-Christ pour nous ; les vierges, les confesseurs et tous les autres lui présentent leurs travaux, et tous d'une voix intercedent puissamment pour nous. Qui doute qu'alors notre bon Sauveur, entendant les demandes de tous les amis pour ceux qui sont leurs frères, ne leur accorde ce qu'ils demandent (2)? »

Enfin, ces saints ont porté le même habit que nous ; ils ont suivi la même Règle de Notre-Dame du Mont-Carmel que nous : voilà pour-

(1) *La Journée dominicaine*, p. 177 et suiv.

(2) *La Journée dominicaine*, p. 179 et suiv.

quoi ils nous excitent fortement à marcher sur leurs traces. " Jetez souvent vos regards, dit notre Mère Sainte Thérèse, sur ces saints de qui nous descendons ; voyez combien de saints nous comptons au ciel, qui ont porté le même habit que nous. Et par une sainte présomption espérons devenir un jour ce qu'ils sont maintenant avec la grâce et le secours de Dieu. "

On le voit donc, la dévotion aux saints de l'Ordre nous procure de grands biens : appliquons-nous par conséquent avec toute l'ardeur possible à la pratique de cette dévotion : ayons soin de célébrer pieusement leurs fêtes ; d'honorer saintement leurs images, leurs statues et leurs reliques ; de lire attentivement leurs vies et même, selon nos moyens, d'écrire et de propager le récit de leurs actions ; tâchons de prouver par nos prières et par d'autres moyens la béatification et la canonisation des serviteurs de Dieu de notre Ordre. Faisons-nous des amis en honorant nos saints et en imitant leurs vertus ; afin qu'à l'heure de notre mort ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Nous ferons remarquer que ce ne sont pas seulement les religieux et les religieuses du Carmel ainsi que les tertiaires qui doivent spécialement honorer les saints de l'Ordre, mais encore tous ceux qui ont reçu et portent pieusement notre saint Scapulaire (et ils sont, grâces à Dieu, fort nombreux), car eux aussi ils appartiennent tous à la grande famille du Carmel.

Ce culte particulier, cette dévotion filiale, nous les devons surtout et avant tout à Notre-Dame du Mont-Carmel, notre Reine, notre Mère, notre Sœur, notre Patronne, notre Protectrice et Avocate spéciale, celle qui fut le modèle par excellence de toutes les vertus et de la perfection carmélitaine que nos saints ont généreusement imitée.

Puissions-nous marcher courageusement sur leurs traces afin d'aller les rejoindre un jour au ciel pour y célébrer avec eux les louanges et la gloire de notre auguste souveraine, la Bienheureuse Vierge Marie pendant l'éternité tout entière !



LE BON DIEU

V. L'AURORE DE LA CONNAISSANCE DE DIEU.

La notion de Dieu, déposée dans l'âme de l'enfant, y amène la notion de la fin dernière et de la responsabilité morale. Elle accélère la formation de la raison.

Quand celle-ci est suffisamment développée pour prendre le gouvernail de la vie, elle travaille par la réflexion sur la notion qu'elle a de l'existence d'un Dieu souverainement bon. Et alors une transformation se produit.

Cette notion élémentaire devient une connaissance raisonnée. Ce n'est pas que l'enfant mette jamais en doute si Dieu existe, pour ensuite se convaincre par la raison qu'il existe réellement : oh ! nullement. Cette mise en doute d'une vérité certaine, préconisée par certaine école philosophique, est absolument contre nature. Voici ce qui se passe dans la raison de l'enfant, que nous supposons bien instruite et bien dirigée : la certitude non raisonnée, et néanmoins très raisonnable, qu'il avait de l'existence de Dieu, devient insensiblement en lui une certitude raisonnée. Il y a passage, non de la certitude au doute et du doute à une nouvelle certitude, mais d'une certitude en quelque sorte instructive à une certitude réfléchie. Et ce passage a lieu comme il suit :

Quand la raison de l'enfant s'éveille, elle commence à comprendre la grande voix de tous les êtres, qui, selon saint Augustin, ne cessent de crier : Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, c'est Dieu qui nous a faits, *Ipsæ fecit nos et non ipsi nos*. Elle commence à comprendre que Dieu est pour quelque chose dans tout ce qu'elle voit. Et dès lors à ses yeux Dieu se trouve *démontré*.

Hâtons-nous de le dire, cette première démonstration de l'existence de Dieu a nécessairement quelque chose de vague et d'indécis. Écoutons ce qu'en dit saint Thomas, et comment il la dépeint :

“ Il y a une connaissance de Dieu commune et confuse, qui est plus ou moins en tous les hommes ; soit que l'existence de Dieu soit une

vérité évidente par elle-même, ainsi qu'il semble à plusieurs; soit, ce qui paraît plus vrai, que la raison de l'homme arrive d'emblée à une connaissance telle quelle de Dieu. Voyant en effet les choses naturelles se dérouler suivant un certain ordre, comme tout ordre suppose un ordonnateur, la plupart des hommes conçoivent qu'il y a un ordonnateur de tout ce que nous voyons. Mais quel est-il, de quelle nature, est-il même unique, c'est ce qui ne ressort pas immédiatement de cette considération confuse. Il en est de même, quand nous voyons un homme se remuer et agir, nous concevons en lui un principe d'opérations qui n'est pas dans tous les êtres, et ce principe nous le nommons âme, sans pour cela savoir ce qu'est cette âme, si elle est corporelle ou non, et en quelle manière elle agit. „ (*Sum. Cont. Gent., I. III, 38.*)

Ainsi l'enfant — et que d'hommes sont enfants! — ne se fait pas tout d'abord l'idée de Dieu créateur de toutes choses, ni de Dieu pur esprit; il l'entrevoit simplement comme régulateur du monde. Néanmoins, il le sent présent partout, et c'est un grand point: il conçoit que sans lui il n'y aurait pas d'ordre, et cela suffit pour que la conviction intime qu'il avait de Dieu soit passée à l'état de connaissance raisonnée, et par là même soit appropriée à sa nature d'homme.

D'ailleurs toutes ces notions confuses demandent à se préciser. L'enfant réclame de la lumière; il faut qu'elle lui soit donnée, à la fois mesurée et abondante. Peu à peu il comprend que Dieu n'est pas semblable à ce qui se voit et se touche; qu'il est plus grand, plus beau, plus parfait; que, quoique invisible, il nous voit, qu'il est tout puissant pour nous secourir; qu'il est l'auteur de notre vie; que sans lui il n'y aurait non seulement aucun ordre, mais absolument rien de tout ce qui existe. Et il entre ainsi, par des progrès insensibles, dans une sorte d'aurore de la connaissance de Dieu. Mais le grand point est qu'il se forme l'idée de Dieu pur esprit; alors seulement le jour se lèvera dans son âme. C'est ce dernier progrès que nous allons considérer et étudier.

VI. LE PLEIN JOUR.

Il ne faudrait pas penser que l'enfant conçoit Dieu comme un pur esprit, par cela seulement qu'on lui dit et qu'il répète que Dieu est un pur esprit. Cette expression lui donne à entendre, s'il y entend

quelque chose, que Dieu n'est pas semblable à ce qui se voit et se touche. Mais quant à pénétrer le sens, il ne pourra pas de si tôt, à moins d'une illumination spéciale.

Pourquoi est-il si difficile à notre âme de concevoir Dieu spirituellement ? Parce qu'étant unie à un corps, elle est comme plongée dans les sens ; elle a peine à s'élever hors de la sphère des choses corporelles ; jusque dans l'idée qu'elle veut se former des esprits, elle porte je ne sais quelles imaginations matérielles ; et ce sont comme des brouillards qui lui cachent la face du soleil.

Voyez quelles grossières imaginations les païens se faisaient de Dieu ! Ils se présentaient comme une sorte de géant monstrueux. Les anciens philosophes eux-mêmes, incapables, dit saint Thomas, de s'élever au-dessus de l'imagination, *imaginationem transcendere non valentes*, se le figuraient tantôt comme l'air, tantôt comme le feu. Saint Augustin témoigne que lui-même, jusqu'à trente ans, avant d'être catholique, n'était pas plus avancé qu'eux. « Je pensais bien, dit-il, que Dieu n'était pas renfermé en des membres comme nous ; mais je me le représentais comme un fluide indéfini, pénétrant toutes choses et animant toutes choses. Et le monde me semblait plongé en lui, comme serait une éponge dans la mer. » (*Conf., lib. XII.*)

Sans doute cette imagination est belle : que de chrétiens n'ont pas de Dieu une conception si relevée ! Mais il faut savoir que Dieu est autre chose, et chercher à concevoir cette *autre chose*.

Eh bien, nous le disons, la foi que nous avons reçue au baptême est le grand *ascenseur* qui soulève l'âme au-dessus des objets corporels, et qui lui donne de contempler Dieu comme un pur esprit. Elle la porte sans effort, là où les plus grands philosophes avaient peine à arriver, là où beaucoup n'arrivaient pas.

Comment se fait ce prodige ? D'abord la foi purifie l'œil de l'âme (*Act., XV, 9*) et l'habitue à contempler les choses invisibles (*Heb., XI, 1*) ; puis elle propose Dieu à notre adoration comme étant la souveraine VÉRITÉ. Par là, et comme d'un bond immense, nous arrivons à le concevoir comme un pur esprit ; car la Vérité n'a et ne peut avoir rien de corporel.

Mais écoutons saint Augustin nous parler divinement de Dieu Vérité. « J'entrai, dit-il, dans l'intime de mon âme, sous votre con-

duite et par votre secours, ô mon Dieu. J'y entrai, et je vis de l'œil quelconque de mon esprit, par-dessus mon esprit, je vis une lumière immuable; non pas une lumière comme celle qui éclaire les yeux de chair, ou seulement plus pure, plus vive, plus étendue encore; mais une lumière toute différente, d'une tout autre nature. Elle était au-dessus de mon esprit, mais non comme l'huile au-dessus de l'eau, ou comme le ciel au-dessus de la terre. Elle m'était supérieure, comme m'ayant fait; je lui étais inférieur, comme ayant été fait par elle. Qui connaît la vérité, connaît cette lumière; et qui la connaît, connaît l'éternité. » (*Conf., lib. VII.*)

Ce passage fameux nous retrace bien des phases que traverse l'âme, pour arriver à la connaissance *vraie* de Dieu. D'abord, sortant pour ainsi dire d'elle-même, elle trouve Dieu partout; mais l'aspect des objets sensibles la trouble, et l'empêche de le discerner, lui qui est un esprit. Pour concevoir Dieu spirituellement, il faut que l'âme rentre en elle-même, et chasse toute imagination corporelle. Elle discerne alors une lumière qui domine, illumine, et règle son esprit; cette lumière, c'est la Vérité; et la Vérité, c'est Dieu.

Trouvant ainsi Dieu en elle-même, l'âme est saisie tout à la fois d'une joie immense, et d'une terreur religieuse. Elle comprend la nécessité de se purifier pour voir Dieu, pour contempler cette Vérité sans ombre, qui rassasie éternellement Israël de son indéfectible clarté!

Et elle s'écrie, avec l'auteur de l'*Imitation* : O Vérité qui êtes Dieu même, faites-moi une même chose avec vous dans une charité éternelle! *O Veritas Deus, fac me unum tecum in charitate perpetua!*

Conclusion pratique. De même qu'il y a tout un travail pour faire comprendre à l'enfant que Dieu est la Bonté même, il y a toute une méthode pour lui faire entendre que Dieu est un pur esprit.

La méthode est de ne pas laisser l'esprit de l'enfant se reposer sur un objet corporel, mais de l'exciter à chercher Dieu *au dedans* des choses, et surtout au dedans de lui-même.

Ne lui dites jamais, en lui montrant le crucifix ou même le Saint-Sacrement : Vois-tu, c'est le bon Dieu! Il croira que le bon Dieu, c'est le crucifix ou l'hostie. Il s'imaginera qu'on peut voir Dieu des yeux du corps.

Il est nécessaire au contraire qu'il comprenne que Dieu ne se voit pas, ne peut pas être vu par les yeux du corps ; qu'il est totalement différent de ce qui se voit, de ce qui se touche.

On peut dire à l'enfant : Mon petit ami, vous avez une âme qui fait vivre votre corps ; vous ne la voyez pas, vous ne pouvez pas la voir. Eh bien, c'est Dieu qui fait vivre votre âme, et par elle votre corps ; vous ne pouvez donc pas le voir non plus.

Quand l'enfant est jeune, il est difficile d'aller plus loin que cette notion d'un être invisible, présent partout, et qui partout donne l'être, le mouvement et la vie. C'est celle que saint Paul proposait aux païens.

Quand l'enfant aura grandi dans l'atmosphère de la foi, un jour viendra où il comprendra que Dieu est la Vérité maitresse, illuminatrice, et régulatrice de son intelligence. Alors il saura ce que veulent dire ces mots : Dieu est un pur esprit. Et il entrera dans la joie de son Seigneur : car elle commence ici-bas dans la connaissance de Dieu.

LES SAINTS DÉSERTS

dans l'Ordre des Carmes déchaussés.

ÉTUDE HISTORIQUE D'APRÈS DES SOURCES INÉDITES,

PAR

LE R. P. BENEDICTUS MARIA A S. CRUCE.

Personne n'est envoyé au Désert à moins qu'il ne le demande lui-même, et encore faut-il le consentement du Provincial et du Supérieur du Désert et un témoignage attestant que le postulant a toutes les qualités requises. Parmi les ermites il en est un certain nombre, quatre ou cinq, qui demeurent au Désert à perpétuité pour servir de modèles et de guides aux autres. Le reste sont des religieux qui, par une faveur exceptionnelle, obtiennent la permission d'y demeurer un, deux ou trois ans afin de bien avancer dans la vie spirituelle et

pour reprendre après la vie ordinaire avec d'autant plus de ferveur et de profit. Lorsque quelqu'un reçoit la notification que sa demande d'aller au Désert a été agréée, il doit commencer par faire une confession générale afin de se connaître à fond et de pouvoir tracer le programme des vertus à acquérir et des fautes à éviter. Le moment venu il part pour le Désert et là tous les ermites se réunissent pour le recevoir. Après une demi-heure consacrée à la méditation, le Prieur présente le nouveau venu à la communauté et le recommande à ses prières; ensuite chaque ermite lui dit quelques paroles d'encouragement ou d'instruction, tirées de sa propre expérience. Puis le nouvel ermite est installé dans sa cellule, il se met tout de suite à remplir ses nouveaux devoirs. Il montre au Supérieur les effets qu'il a apportés et celui-ci retranche tout ce qui est superflu ou peu nécessaire. La plus grande ponctualité est la première obligation de l'ermite.

Pour avoir été en retard à l'office divin, à la messe, à la méditation ou à la conférence, il faut qu'il prenne son diner au milieu du réfectoire, et qu'il s'accuse lui-même en plein chapitre. Le silence est gardé avec la plus grande exactitude. Personne ne parlera à qui que ce soit, excepté au Prieur. S'il faut demander quelque chose, on le fait par signe, ou au besoin on le met par écrit, et encore évite-t-on cela pendant le silence solennel de Complices à Prime. Si l'on se rencontre dans le cloître, on ne lève pas les yeux et on ne sourit pas en signe de connaissance ou d'amitié. Jamais le silence n'est rompu, excepté aux conférences dont je vais parler tout à l'heure. L'obéissance doit être pratiquée à la perfection. Pour fixer un clou aux parois ou pour changer la table ou le banc de sa cellule d'un côté à l'autre, il faut en avoir demandé la permission; les occasions de pratiquer la sainte obéissance en des affaires importantes étant excessivement rares, on s'applique surtout à la pratiquer dans les choses de moindre importance.

Tous les jours l'ermite prie pour les fondateurs et les bienfaiteurs du saint Désert. C'est là un devoir de justice et de gratitude, et l'on pourrait même dire que l'avenir entier de l'Ordre en dépend.

L'ordre du jour est bien précisé. On se lève avant minuit pour réciter ou chanter les Matines. La récitation et le chant de l'office

divin sont beaucoup plus solennels et plus lents que dans les autres couvents, aussi les matines durent-elles jusqu'à une heure et demie, après quoi on fait une demi-heure de méditation. On se retire à deux heures, et on se rassemble de nouveau à cinq heures pour la méditation qui dure une heure. A six heures on récite Prime, suivie des messes basses. A neuf heures et demie on dit ou on chante Tierce; puis la messe conventuelle est dite à l'église. C'est en général une messe basse pendant laquelle la communauté doit être en méditation. Sexte et None suivent, et puis on va au réfectoire pour dîner. Au lieu de la récréation en commun, chaque religieux se retire dans sa cellule, pour s'y livrer à quelque travail manuel ou s'occuper dans son petit jardin. Les vêpres se disent à deux heures, et de cinq à six heures on fait de nouveau la méditation; après quoi on prend la collation, on dit les Complies et les prières du soir et on se retire en cellule à sept heures environ. Cependant en été on accorde une demi-heure de récréation que chacun prend en particulier et cela avant les Complies.

Dans sa cellule l'ermite s'applique à l'étude de l'Écriture Sainte et des saints Pères, ou bien à la lecture des Vies des saints ou à la composition de pieux ouvrages; mais pas à l'étude de la théologie dogmatique ou de la philosophie, pour ne pas fatiguer la tête. Tous les quinze jours, le dimanche généralement, il y a conférence spirituelle. On commence par une demi-heure de méditation, puis on se rend à quelque endroit choisi d'avance, soit l'un des ermitages ou bien le Calvaire, ou un pavillon dans la forêt. Le religieux qui a préparé la conférence traite du sujet en question (par exemple d'une vertu à acquérir, d'un passage de la Vie ou de la Passion de Notre-Seigneur), en un discours clair et simple, et les autres peuvent y ajouter quelque remarque. Cette conférence doit durer une heure, pas davantage. Ensuite le silence est rompu, et l'on s'entretient librement pendant une heure, mais il est défendu de se séparer en groupes de moins de trois, ou de débiter des histoires mondaines, de raconter les nouvelles du jour, de parler des questions de politique, etc. De temps à autre le Prieur propose à cette occasion un échange général des bréviaires, croix, chapelets, ou bien il fait changer les religieux de cellule, d'ermitage ou de jardinet, pour leur

faire pratiquer l'esprit de détachement, et le Vénérable P. Thomas ajoute que cela se faisait toujours à la grande joie de la communauté.

Quant aux repas, les instructions de Marlagne sont encore plus austères sur ce point que celles contenues dans nos constitutions. Nous avons vu que le Vénérable P. Thomas pensait que si les religieux avaient du pain et de la bière, les produits du Désert devaient suffire pour tout le reste. De la morue, des harengs, des légumes, des fruits, de la salade et du fromage, voilà le menu complet d'un repas d'ermite. Jamais on n'achètera du poisson recherché, on ne pourra même recevoir des truites, du saumon, de l'esturgeon, si l'on en donnait en aumône. Cependant on pouvait accepter d'autres poissons moins recherchés. Les œufs n'étaient permis que depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Les constitutions imprimées ont modifié ce dernier point. Les vendredis de toute l'année on ne mangera rien de chaud, seulement du pain, de la salade et des fruits, et l'on se mortifiera à l'endroit de la boisson. Au commencement de l'Avent et du Carême, et le jour de l'Ascension, le Prieur doit désigner ceux d'entre les ermites qui vont se séparer de la communauté pour vivre en anachorètes aux ermitages construits çà et là. Avant leur départ il se fait une sainte émulation entre les ermites et les cénobites pour savoir qui pratiquera le plus de mortifications. Les uns feront vœu de ne prendre rien de chaud pendant tout ce temps-là, à l'exception du dimanche. Les autres promettent de consacrer à la prière les heures qui s'écouleront entre matines et la méditation du matin, bien que d'ailleurs la prière soit presque ininterrompue. D'autres encore s'abstiendront de toute boisson autre que l'eau.

Pour assurer la plus absolue ponctualité et la plus grande ferveur, il est défendu au Prieur de jamais quitter le Désert, sinon pour se rendre au Chapitre provincial. Il doit s'abstenir de recevoir des hôtes, à moins que ce ne soient des personnes de marque : le portier, ou parfois le procureur, s'en occupe. Le Prieur sera toujours présent aux exercices du chœur et aux actes de la vie commune. Le Sous-Prieur n'a pour ainsi dire aucun pouvoir. Les petits offices de la maison ne changent point de semaine en semaine, mais d'année en année. Pour plus de régularité dans les sonneries, un seul frère en est chargé

pour une année entière. On ne désigne personne pour laver la vaisselle, chacun lave la sienne après chaque repas. Le balayage du couvent se fait deux fois par semaine, le thuriféraire de la semaine apporte l'eau pour arroser les cloîtres. Dans une maison aussi pauvre et aussi simple il n'y a rien qui puisse tenter la curiosité des gens du monde, aussi ne reçoit-on presque personne. Les religieux Carmes ne sont admis que s'ils sont munis d'une permission spéciale du Provincial; ceux des autres ordres peuvent être reçus, mais ils doivent se contenter d'une cuisine aussi frugale que celle des ermites eux-mêmes. On leur donne de la morue, des légumes, des fruits et de la bière, et pas autre chose. On ne leur permet pas de parler dans les endroits réguliers, mais seulement à la bibliothèque, dans un coin du cloître et à l'hôtellerie. Dans cette dernière se trouve un écriteau indiquant toutes les règles à suivre par les hôtes.

Puisque Marlagne était si près de Namur on pouvait facilement se dispenser de loger les étrangers; d'ailleurs en cas de maladie on y transportait les ermites eux-mêmes, le Désert n'étant pas commode pour le soin des malades, et le recueillement et le silence ayant à souffrir des visites du médecin et du service de l'infirmerie. Ainsi le premier Prieur du saint Désert, le Père Vincent-Marie de Saint-Ubalde se retira à Namur et y mourut pieusement le 29 mai 1624. D'autres Prieurs et Sous-Prieurs furent changés dès qu'ils n'avaient plus la force de faire l'observance entière, quoique souvent ils fussent à même de remplir des charges semblables en d'autres couvents moins austères.

(A suivre.)

Plus les choses de la foi paraissent naturellement impossibles, plus nous devons les croire fermement.

Sainte Thérèse, sa Vie, XIX.

Celui qui est bien affermi dans la foi ne pourra être trompé par le démon.

Ibidem, XXV.



Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie

5^e préposé général des Carmes déchaussés d'Italie

Modèle de piété et de charité notre Vénérable ne l'était pas moins par une mortification étonnante surtout dans un enfant de son âge. Comme disent les historiens ainsi que les témoins qui déposèrent du fait devant les tribunaux ecclésiastiques ce fut évidemment un instinct surnaturel qui le poussait à refuser le lait de sa mère les vendredis et les veilles de fête. Un trait semblable se lit dans la vie de S. Nicolas, évêque de Myre. A peine doué de raison Dominique se fait un devoir de s'imposer des privations de tout genre. Nous l'avons vu portant aux pauvres son goûter, puis son déjeuner; il mettait ainsi au profit de la charité ce que la mortification lui avait inspiré d'abord; son jeûne devenait, selon le mot de S. Léon, le repas de l'indigent. Il savait aussi prendre sur son sommeil; nous nous souvenons que quand son ange gardien l'éveillait en pleine nuit, Dominique se levait tout de suite et se mettait à genoux pour prier. — Et cela arrivait au moins toutes les deux heures. — Le matin il était levé de très bonne heure et comme chez lui la mortification ne faisait qu'un avec sa piété, il commençait par faire son oraison, et puis il allait à l'église servir le plus de messes possible. Or sa sœur aînée, Marie, l'entourait de tous les soins imaginables; elle faisait tout pour qu'il mangeât bien, qu'il fût convenablement vêtu, en un mot pour que rien ne lui manquât. En hiver, dans la crainte qu'il eût froid, elle chauffait son petit lit. Quel système de chaufferie employait-elle, l'histoire ne le dit pas, mais ce que celle-ci raconte, c'est qu'un jour, que la jeune fille avait quitté la chambre une étincelle jaillit du foyer sur le lit de Dominique et mit le feu aux couvertures. La chambre était déjà pleine de fumée quand on s'en aperçut. Vite les gens de la maison travaillèrent avec l'aide de quelques voisins à éteindre l'incendie qui menaçait l'habitation tout entière, et un des plus forts parmi eux, traversant la fumée, se précipita vers le lit de l'enfant. Le lit était consumé tout autour, mais le petit dormait paisiblement; il n'avait pas la plus légère brûlure. Son

ingénieuse mortification y trouva une occasion favorable d'interdire énergiquement à sa sœur ses soins trop délicats; il alla même plus loin, il lui défendit les caresses dont son affection de grande sœur l'accablait trop souvent.

Une grande épreuve vint frapper Dominique quand il n'avait que sept ans. Il perdit son père. En fils reconnaissant il ne prit aucun repos qu'il n'eût assuré le salut de ce père bien aimé, il pria, et offrit ses bonnes œuvres avec tant d'ardeur qu'après quelques jours il apprit par révélation que son père était sorti du purgatoire et entré au ciel. Mais ce douloureux événement vint donner un tout autre cours à la vie de notre Vénérable.

Un des oncles de Dominique, — un frère de sa mère — était prieur des carmes de Calatajud, il se nommait François Lopez. Voyant en son neveu de si belles dispositions tant pour la piété que pour les études, il voulut l'avoir en son couvent. L'enfant arraché ainsi aux douceurs et aux caresses de la famille, et élevé sous ses yeux pourrait plus aisément étudier la grammaire et se rendre apte aux autres sciences. Son conseil fut suivi, Dominique alla demeurer au couvent des Carmes. Il y entra l'âme encore toute remplie des amoureuses paroles que lui avait dites, quelque temps auparavant, le divin pèlerin. Dans son amour reconnaissant, il se faisait un devoir de mettre à exécution les bonnes pensées, les saintes inspirations qui lui montraient une perfection toujours plus grande. Dieu l'avait amené comme dans une solitude bénie pour lui parler au cœur avec plus de tendresse encore et d'efficacité. L'enfant n'avait plus autour de lui de mère et de sœur pour soigner sa santé; il en profita donc, et il se mit à infliger à son corps de sanglantes disciplines; il se mortifiait dans le boire, le manger, le dormir, en un mot, dans tous les points qui lui venaient à l'esprit. Tous les matins son occupation favorite était de servir le plus de messes possible; alors, durant la journée, il étudiait la grammaire selon que lui laissaient de loisir les occupations célestes de son âme. Pour apprendre à écrire il ne voulut pas des leçons d'un maître; à son avis c'était perdre du temps, car il saurait bien imiter et retracer les lettres que lui montrait un modèle. Le midi et le soir, après le repas, sa récréation consistait à copier au crayon ou à la plume les images qui lui paraissaient les plus belles et les

plus pieuses; il s'exerçait aussi à jouer du piano pour accompagner le chant des louanges du Seigneur.

La nuit, quand déjà les religieux étaient allés se coucher et que lui avait fini le travail assigné par son oncle, il descendait à l'église pour passer de saintes veilles et faire oraison. Près de la grand' porte il y avait deux chapelles bien dévotes. La seconde était dédiée à la Madone du Carmel; il y avait sur l'autel une belle image en relief de la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus sur le bras et très richement habillée. Dans la première était un grand et beau crucifix, également en relief. C'est dans ces chapelles que se retirait Dominique. Mais avant tout il avait eu soin d'offrir à Notre Seigneur présent au très Saint-Sacrement les hommages de sa piété. Il se rendait alors pour y passer la nuit dans ces sanctuaires d'autant plus chers à son cœur qu'ils étaient loin du couvent et que la grille en bois qui fermait la chapelle de la Madone lui permettait de s'y mieux cacher pour n'y être pas découvert. En même temps elles étaient remplies d'images si dévotes! Contemplons là ce vaillant petit chevalier. Tout d'abord il demande au divin crucifié et puis à la mère du Sauveur de vaincre la peur si naturelle d'ailleurs à son âge; il réclame aussi la victoire sur le sommeil. S'il donne un peu de repos à son corps fatigué, ce n'est que le strict nécessaire, et encore c'est debout, à moins qu'une trop grande lassitude ne le force à s'asseoir. Bien vite il a trouvé que c'est assez et le voilà qu'il va s'offrir à Jésus et à Marie, comme un serviteur indigne cependant d'être agréé. Il veut se donner tout entier à leur service et sa prière instante, sa prière pleine de ferveur sollicite la connaissance de leur volonté sainte et la force d'exécuter cette volonté adorable. Il ne veut, il ne désire en ce monde que leur bon plaisir à eux.

A la vue d'une telle persévérance dans un enfant d'un âge encore si tendre, le Dieu fidèle et bon ne put attendre longtemps; bien vite il combla de faveurs extraordinaires ce jeune héros. Tantôt c'est lui-même qui, Docteur de la sagesse céleste, va lui apprendre comment on aime sa majesté divine; tantôt c'est la chère Madone qui lui apparaît entourée d'un brillant cortège d'anges et de saints. Cela arrive souvent. Mère de Dieu, elle tient entre les bras Jésus son fils, elle le remet entre les bras de Dominique, alors elle apprend à

l'enfant à adresser à son Jésus des actes d'humilité et d'amour ; elle lui dit comment on l'adore, comment on le remercie ; elle lui met sur les lèvres la prière qui demande beaucoup de grâces et pour lui et pour les siens. Mère pleine de sagesse elle fait comprendre la grande science de l'amour. Toujours occupé de celui qu'il aime, le serviteur fidèle ne se contente pas de simples désirs, ni de paroles vaines, il veut des œuvres, il désire la souffrance ; souffrir, toujours de plus en plus pour l'objet de son amour. c'est un besoin insatiable de son cœur. L'Enfant Jésus, à son tour, va instruire Dominique ; et que va-t-il lui apprendre sinon comment on aime Marie ? O les nuits délicieuses ! Les saints désirs, les actes d'amour, les protestations de fidélité, le souvenir de la passion du maître, les joies des fêtes de la Madone, tout cela les fait passer rapides ; il semble à Dominique qu'elles durent à peine une heure.

Les démons ne purent voir sans colère tant de ferveur dans l'âme d'un si jeune enfant. Aussi firent-ils tous leurs efforts pour troubler Dominique, lui faire peur et du même coup lui faire abandonner ses dévotions, en particulier ses prières à l'église durant la nuit ; mais ils étaient toujours vaincus. Dans leur fureur, un matin tandis que Dominique servait la messe, ils firent tomber de la voûte une pierre qui devait le tuer dans sa chute. Dieu déjoua leur dessein ; pour sa gloire et pour celle de son petit serviteur, il permit seulement que la pierre blessât un peu le front de Dominique. Celui qui raconte ce fait, le P. Pierre de la Mère de Dieu, compagnon et confesseur de notre vénérable, ajoute ces mots : bien souvent le Père m'a montré la cicatrice qui lui restait au front.

(A suivre.)

Nous devons toujours affermir notre foi et nous humilier, si nous voyons que souvent dans la science de l'Esprit-Saint Dieu donne plus de lumière à une pauvre vieille qu'à beaucoup de gens lettrés.

Sainte Thérèse, sa Vie, XXXIV.

Si nous avons la foi, Dieu ne nous refuserait pas ce que nous désirons.

Chemin de la Perfection, XXXIV.

LE SAINT SCAPULAIRE

A propos du décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences sur le scapulaire, du 18 juin 1898.

Dans notre livraison de Septembre dernier (1) nous avons donné la réponse de la Sacrée Congrégation des Indulgences à quelques doutes proposés à la dite Sacrée Congrégation concernant la forme, l'inscription et l'imposition des Scapulaires. Or, « La Revue théologique française » (2), dirigée par M. le chanoine Planchard, vicaire général d'Angoulême, canoniste distingué, donne, à l'occasion de cette réponse, des explications pleines d'intérêt, que nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs. Nous y ajouterons quelques notes prises dans les « Collationes Brugenses » (3).

PREMIER ET SECOND DOUTE

Nous réunissons les deux premières questions, parce que la solution dépend des mêmes principes. Nous osons même dire que des décrets de la Sacrée Congrégation des Indulgences les avaient suffisamment éclaircis.

Une décision du 18 août 1868 rappelle l'origine des petits scapulaires portés par les fidèles, et en donne une bonne définition : ils ne sont autre chose que les scapulaires propres aux divers ordres religieux, diminués de grandeur pour plus de commodité : *Parva scapularia, quæ fideles gestare solent, in sui origine et institutione aliud non sunt quam scapularia variis ordinibus religionis propria, pro majori fidelium commoditate ad parvam formam redacta.*

C'est en partant de ce principe que l'on peut déterminer ce qui est essentiel à un scapulaire. S'il représente le scapulaire des religieux ou plutôt s'il n'est que le scapulaire d'un Ordre religieux, moins la grandeur, il doit être de même matière, de même couleur, de même forme.

a) De même matière : Cette matière est la laine, et non le coton ou la soie ; et même de la laine tissée ; une étoffe tricotée, brodée, ne peut servir.

b) De la même couleur : Le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel est brun ou noir, celui de la Confrérie de la Très Sainte Trinité est blanc, orné d'une croix rouge et bleue, comme l'habit des Trinitaires ; le scapulaire de l'Immaculée Conception est bleu ; celui de la Passion est composé de deux carres de drap rouge, reliés par deux filets de laine rouge, et portant l'un l'image du Sauveur crucifié, l'autre celles des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, conformément à l'apparition dont a été favorisée plus d'une fois une Sœur de la Charité, vers 1846.

(1) Voir *Chroniques du Carmel*, Septembre 1898, p. 393.

(2) *Revue théologique française*, 3^e année, n° 9, septembre 1898.

(3) Octobre 1898.

c) De même forme : Il faut que la forme du grand scapulaire religieux soit conservée, par conséquent qu'il y ait deux carrés d'étoffe reliés ensemble, et de telle sorte que l'un soit suspendu sur la poitrine et l'autre sur le dos

Voilà tout ce qui est requis essentiellement pour constituer le scapulaire, d'après sa nature même et son origine. Constatons en passant que la réponse de la Sacrée Congrégation au second doute contient la même doctrine.

« ... *Dummodo in scapulare appareat color, forma et pannus, quæ uti substantialia sunt retinenda, exceptis tamen scapularibus Sanctissimæ Trinitatis et Passionis D. N. I. C., in quibus imagines propriæ sunt necessariae.* » Ces principes suffisent pour résoudre les deux premiers doutes soumis à la Sacrée Congrégation. Des scapulaires où l'étoffe de laine est entièrement ou à peu près cachée sous un morceau de soie et une image, sont-ils valides et licites ? Non, parce que l'étoffe de laine ne paraît pas, et que l'on ne peut juger que sur ce qui paraît. Des scapulaires sur lesquels on a cousu des images diverses, par exemple de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Notre-Dame des Sept Douleurs, ou du Rosaire, même du Sacré-Cœur de Jésus, sont-ils valides et licites ? Oui, parce que l'image n'est point requise, et qu'il est parfaitement permis d'en ajouter une, pourvu toutefois que l'étoffe, avec sa forme et sa couleur, apparaisse comme partie prédominante.

On nous permettra de dire que ces solutions ne sont point nouvelles, nous les trouvons suffisamment contenues dans le décret du 18 août 1868, dont nous avons parlé au commencement de cet article. On y déclare, en effet, que le tissu de laine de la couleur prescrite peut porter des ornements brodés ou brochés, même d'une autre matière que laine *dummodo color præscriptus prævaleat*. S'il faut que la couleur prescrite prédomine, n'est-ce pas pour le motif invoqué plus haut ? On juge d'une chose par ce qu'elle paraît à l'extérieur. Aussi les auteurs ne s'y sont-ils point trompés. Le R. P. Beringer, par exemple, s'exprime en ces termes : « Toutefois, il est permis d'orner un peu le tissu de laine : ainsi, il n'est pas défendu d'y broder ou d'y brocher une image, une croix, etc. Il n'est même pas nécessaire que la matière qui sert à ces ornements soit de laine, ni de la même couleur que le scapulaire, pourvu que les ornements ne soient pas excessives : car il faut toujours que le scapulaire avec sa couleur prescrite, forme la partie principale et prédominante.

Qu'il nous soit permis d'intercaler ici une remarque tirée des « Collationes Brugenses » et qui répond à une question très souvent posée et diversement résolue. « Enfin on peut demander s'il est licite et valide de couvrir les deux carrés du saint habit ou — si on porte ensemble plusieurs scapulaires les petits morceaux de drap pendant sur la poitrine ou sur les épaules — d'une enveloppe d'une couleur ou d'une matière quelconque, de telle façon qu'on ne voie pas du tout ces carrés de drap... Cet usage qui est très commun, la Sacrée Congrégation des Indulgences ne l'a défendu, ni par le présent, ni par de précédents décrets. Nous le croyons licite. En effet, les ornements et les images dont il est parlé plus haut, affectent la matière même qui est constitutive du scapulaire : il est de leur nature de la changer plus ou moins. Tout au contraire l'enveloppe dont on parle ici recouvre rien qu'extérieurement le scapulaire déjà et parfaitement constitué,

comme le recouvrent également les vêtements de dessus. Or il n'est pas prescrit que le *scapulaire lui-même* soit apparent, mais que *dans le scapulaire* la couleur, la forme et le drap exigés soient visibles.

Aussi longtemps que la Sacrée Congrégation n'aura pas rejeté positivement cette manière de voir nous la trouvons parfaitement juste.

TROISIEME DOUTE

Pour bien comprendre ce troisième doute et en connaître toute la portée, il est nécessaire de savoir que quatre conditions sont requises pour qu'un fidèle puisse jouir des indulgences accordées aux membres des confréries du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il faut : 1° Que son premier scapulaire au moins soit béni par un prêtre qui en ait le pouvoir ; 2° Que le fidèle reçoive le scapulaire de la main d'un prêtre muni de la faculté nécessaire, en d'autres termes, que le prêtre le lui impose ; 3° Que ce fidèle soit reçu par le même prêtre dans la confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui a le scapulaire pour signe distinctif ; 4° Que son nom soit inscrit sur le registre de la Confrérie. Par un rescrit du 50 avril 1838, Grégoire XVI, sur la demande du R. P. Général des Carmes, avait formellement dispensé de cette quatrième condition la confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, mais elle seule. Cette concession a été révoquée le 27 avril 1887 ; le droit commun est applicable depuis cette époque, et tout fidèle qui reçoit maintenant le scapulaire d'un prêtre muni de la faculté requise, ne gagne pas les indulgences s'il n'est pas inscrit dans la confrérie. Or les confréries du scapulaire n'existent pas partout : aussi n'est-il point rare que des prêtres reçoivent du Général de l'Ordre le pouvoir de bénir et d'imposer le scapulaire ; mais ils sont avertis en même temps d'avoir un registre privé pour inscrire provisoirement les noms, et de transmettre ensuite ces noms au couvent ou à la confrérie la plus voisine.

C'est ce dernier mot que le doute troisième explique authentiquement. Y a-t-il vraiment obligation stricte de transmettre les noms au couvent ou à la confrérie la plus voisine, ou bien peut-on les adresser à n'importe quel couvent de l'Ordre ou à n'importe quelle confrérie ? La Sacrée Congrégation adopte cette dernière pratique. Les mots *ad confraternitatem viciniorem* ne doivent donc pas être entendus strictement : toutes les confréries sont égales sous ce rapport, et peuvent valablement recevoir les noms des fidèles enrôlés dans le scapulaire. Si on a inséré le mot *viciniorem* dans les documents qui mentionnent l'obligation, c'est plutôt pour la commodité de ceux qui ont à faire l'envoi.

QUATRIEME DOUTE

Il est bien certain maintenant que le prêtre qui donne le scapulaire à plusieurs fidèles, peut se borner à réciter une fois seulement les paroles : *Accipe, vir devote, hunc habitum, etc.*, pourvu qu'il impose à chacun le scapulaire. Deux décisions de la Sacrée Congrégation des Indulgences le disent positivement (1) : en outre la Sacrée

(1) S. C. ind., 5 febr. 1841, In Valentini, ad coll. Ratisb., num. 286 ; et 18 avril 1891.

Congrégation des Rites a approuvé le 29 juillet 1886 la formule à suivre par ceux qui ont le pouvoir de donner plusieurs scapulaires à la fois : or, cette formule contient une rubrique qui explique nettement que le prêtre impose à chaque fidèle le scapulaire mais ne dit qu'une fois, au pluriel : *Accipite habitum, etc.*

Seulement, à quel moment faut-il réciter cette formule ? C'est ce qu'on demande à la Sacrée Congrégation des Indulgences dans le quatrième doute : elle répond que ce doit être immédiatement avant d'imposer le scapulaire aux fidèles. On le comprend : il faut qu'il y ait union morale entre l'imposition des scapulaires et la récitation de la formule.

Nous ne pouvons pourtant ne pas dire que la Sacrée Congrégation des Rites, dans cette formule dont nous venons de parler tout à l'heure et qui sert pour imposer plusieurs scapulaires à la fois, a adopté une disposition toute différente : elle veut que le prêtre impose d'abord tous les scapulaires, et prononce ensuite la formule : *Sacerdos omnibus scapularia singillatim imponat, ac deinde formulam proferat super omnes simul : Accipite habitum, etc.* Cette divergence suffit à elle seule pour prouver que la validité n'est pas en cause ; dès lors, tant que les deux Congrégations ne se seront pas mises d'accord, chaque prêtre suivra la pratique indiquée par la formule dont il se sert.

Il sera difficile, sinon impossible, de remplir en certains cas la condition imposée par la Sacrée Congrégation des Indulgences. Elle veut que le prêtre, en prononçant au pluriel les paroles *Accipite, etc.*, tienne les scapulaires dans sa main. Comment le pourrait-on faire lorsque chaque fidèle a acheté son scapulaire et le présente à la bénédiction commune ? Nous pensons que, en pareil cas, il suffira que le prêtre, après la bénédiction, prenne en sa main le scapulaire du premier fidèle qui se présente à lui pour l'imposition, et prononce ainsi la formule : *Accipite, etc.*

CINQUIÈME DOUTE

Il y a peu à dire sur le cinquième doute. Il faut savoir pourtant que l'Appendice du Rituel romain contient maintenant deux formules pour la bénédiction et l'imposition des scapulaires : la formule connue depuis longtemps, et une autre plus courte, approuvée en 1888.

Entre autres différences, il faut noter celle-ci : lorsqu'il s'agit de l'imposition du scapulaire la formule ordinaire porte : *Accipite vir devote (vel mulier devota) hunc habitum benedictum* et la formule nouvelle : *Accipe hunc habitum benedictum*. C'est pour ce motif que la Sacrée Congrégation, ne voulant pas qu'on dise : *Accipite viri et mulieres*, conseille d'employer plutôt la formule plus brève, quand on impose le scapulaire à des hommes et à des femmes mêlés ensemble. Nous disons : conseille, parce que la décision se borne à dire : *adhiberi possent*, et que au fond, le résultat sera le même ; en effet, tout le reste du texte est le même dans les deux formules.

Les *Collationes Brugenses* font remarquer que toutes les formules approuvées expriment avec ordre, mais au singulier, les trois choses substantielles pour la validité

à savoir : a) la bénédiction, b) l'imposition de l'habit, et c) la réception dans la confrérie. Quand on reçoit plusieurs fidèles à la fois, il a toujours été admis qu'il est licite de dire une seule fois pour tous et en les mettant au pluriel les mots qui expriment la bénédiction de l'habit et la réception dans la confrérie. Quant à la formule de l'imposition du scapulaire de N.-D. du Mont Carmel, la réponse au cinquième doute dit à quoi il faut se tenir.

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

LISTE ABRÉGÉE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES DÉCHAUSSÉS, AU MALABAR, DURANT LES MOIS DE MARS ET AVRIL 1898.

DISTRICTS	ADULTES		ENFANTS DE 15 ANS ET AU-DESSOUS		TOTAL
	Hom.	Fem.	Garç.	Filles	
Ile de Magnamey . R. P. Prieur des Tierçaires . .	11	12	6	9	38
Ile de Vérapoly . R. P. Polycarpe de Marie Joseph.	10	14	2	10	36
Saint Michel-lez- Cranganore . . R. P. Elie de Saint Joseph . .	2	1	—	1	4
Cottayam . . . R. P. Léon de N.-D. du Carmel.	1	1	2	2	6
Cottar R. P. Ubald	2	3	15	11	31
Carangatto . . R. P. Elie de N.-D. du Carmel .	4	4	1	6	15
Vengotto . . . R. P. Elie de la Mère de Miséri- corde	8	2	4	4	18
	38	37	30	43	148

Congrès Eucharistique de Madras (Suite.)

Le lendemain, 3 août, à 7 heures du matin, eut lieu la messe pontificale par Monseigneur l'archevêque de Madras. Le P. Gaspard, carme déchaussé, y prêcha. Il rappela avec insistance la douce invitation que, dans l'Eucharistie, le Sauveur adresse à tous ceux qui sont accablés du poids de la vie ou qui gémissent sur cette terre.

« Venez », leur dit-il comme dans l'évangile, « et je vous soulagerai » ; puis il insista sur le sérieux devoir qu'ont les catholiques de tenir une attitude pleine de respect dans la Maison de Dieu. Ce sermon éminemment pratique fut écouté avec une religieuse attention par la foule qui se pressait autour de la chaire.

A 10 h. 1/2 première séance au collège Sainte-Marie. Monseigneur de Madras préside. Le P. Gaspard lit avant tout la lettre toute paternelle du Souverain Pontife qui approuve ce premier Congrès eucharistique des Indes, et qui envoie sa bénédiction apostolique à tous ceux qui y prennent part. Puis le Père donne connaissance des télégrammes par lesquels Son Excellence le Délégué apostolique, puis Sa Grandeur l'évêque de Galles et Monseigneur Cavadenc, évêque de Mangalore, expriment leurs regrets de l'impossibilité où ils se trouvent d'assister au Congrès et leur souhaitent le succès le plus magnifique. Sont ensuite communiquées à l'assemblée des lettres des directeurs généraux de la Ligue eucharistique en Autriche et aux Etats-Unis, celles de plusieurs évêques des Indes et enfin la lettre des membres de la Ligue eucharistique à Mangalore. Ces préliminaires posés on commence la lecture et la discussion des rapports. Le premier rapport intitulé : « Le tabernacle et les laïques » est présenté par le Dr Mayer, évêque de Madras. Le donner même uniquement en résumé est chose impossible. Nous en extrairons cependant un passage à cause de son importance spéciale pour les laïques. « Si nos chers frères, les laïques, sont convaincus que l'église est la Maison de Dieu, que la, le Christ, non pas mort, mais vivant, est réellement dans le tabernacle, ils seront nécessairement, me semble-t-il, remplis de zèle pour la beauté de la Maison que Jésus s'est volontairement choisie parmi les hommes. Quels sacrifices ne fait-on pas pour préparer un appartement à un ami que l'on estime ? Et au contraire combien rares sont les sacrifices que l'on s'impose pour le temple et les autels du Dieu vivant. L'église est la Maison sur cette terre de notre meilleur ami ; il ne faudrait donc épargner aucune peine pour aider les prêtres à tenir la Maison de Dieu dans un état convenable. Déjà du temps du prophète Aggée le Seigneur se plaignait de ce que le peuple se disait trop pauvre pour lui bâtir un temple. « Vous pouvez, vous, demeurer dans des maisons ornées de lambris, tandis que la mienne est dans la désolation. » C'est une erreur de croire que les prêtres ont seuls l'obligation de bâtir et d'entretenir les églises. Travailler pour la demeure du Roi devrait être considéré comme un honneur, et si nous avons un amour sincère pour Jésus qui, lui, fait ses délices à demeurer avec nous, nous serions dévorés de zèle pour la Maison de Dieu. Mais approchons plus près du tabernacle. Combien n'y a-t-il pas encore à faire pour l'autel sur lequel notre Maître et notre Roi a fixé son séjour ? Comme d'ordinaire les laïques sont lents à accomplir l'obligation qui leur incombe de travailler, en proportion de leurs moyens, à la beauté de l'autel sur lequel se trouve le tabernacle ; ce tabernacle ! à ses pieds tout chrétien devrait aimer à rester. Je ne m'entendrai pas sur la triste et desolante condition où j'ai vu bien des autels. Mais, j'en suis sûr, si notre peuple était animé d'une foi vive envers le miracle étonnant de la présence réelle, il n'en serait pas ainsi. J'ai toujours trouvé que les laïques, la jeunesse surtout, aime à assister, à travailler à l'ornementation de l'autel. Un petit encouragement suffirait,

venant du clergé il serait entendu. Pourquoi donc nos églises ne seraient-elles pas un honneur pour le Roi, un aimable lieu de réunions pour ses enfants. Saint Augustin enseigne (et très justement) qu'à l'aide des choses visibles nos esprits s'élèvent avec facilité à la contemplation des choses invisibles. Notre peuple a bonne volonté; il est prêt, mais il réclame une main qui le guide, un mot de sympathique encouragement de la part du clergé; donnons-le lui, et il en résultera une grande joie pour le cœur de l'Enfant de Bethléem qui réside dans le tabernacle pour le salut des hommes qu'il a aimés jusqu'au bout. »

L'archevêque de Vérapoly ouvrit la discussion de ce rapport en demandant que des conseils bien pratiques soient donnés aux fidèles au sujet de la décoration des autels.

Le P. Gaspard fait observer que le clergé entrerait dans la pensée du vénérable rapporteur en prêchant plus fréquemment la partie dogmatique de ce grand mystère et en faisant entrer profondément dans l'esprit de leurs ouailles l'obligation de contribuer généreusement à la décoration de l'autel.

Le Dr Mayer fait observer que, pour produire quelque fruit, le Congrès doit proposer des résolutions précises. Ces résolutions pourraient être communiquées sous forme de conseils. Ainsi les résolutions prises au Congrès seraient promulguées par une circulaire ou lettre pastorale adressée aux fidèles. Les évêques présents au Congrès ne s'opposeraient pas, espérait-il, à l'envoi d'une lettre de ce genre. Monseigneur le Président remarque que les observations du P. Gaspard s'adressent spécialement aux prêtres. A ceux-ci de faire comprendre que lorsqu'ils quêtent quelque chose pour l'église, ce n'est pas pour eux qu'ils demandent, mais pour Dieu. Les prêtres sont peut-être trop honteux de se faire mendiants.

(A suivre.)

BAGDAD

Séance de fin d'année scolaire. — Septembre 1898.

Lord Beaconsfield parlant, en un certain Congrès, de la protection de la France sur les chrétiens d'Orient, la qualifiait de « platonique ». Ce n'était qu'un jeu d'esprit déplacé : le vrai, c'est que les Orientaux, pleins d'imagination et de cœur, ont été gagnés par la générosité inépuisable de la France et le dévouement toujours renouvelé de ses missionnaires; ils se sont attachés à elle au point de considérer comme les touchant eux-mêmes tout ce qui intéresse notre patrie et sa glorieuse histoire.

Les enfants arabes, élèves de l'école des Pères Carmes de Bagdad, avaient interprété avec succès l'Athalie de Racine, dans la séance de fin d'année d'études 1897; dans celle de septembre 1898, ils ont joué, avec un brio remarquable, une tragédie française en cinq actes et en vers : *Jeanne d'Arc* !

La Pucelle était représentée d'abord en paysanne, écoutant ses voix; puis à Chinon, à la cour de Charles VII; à Orléans, qu'elle délivre; à Reims, où le roi est sacré; dans sa prison, enfin, d'où elle est conduite au bûcher.

L'intérêt croissant de ces tragiques scènes impressionna vivement les spectateurs ; mais leur émotion s'accrut encore à la vue d'une brillante apothéose où la Vénérable Jeanne d'Arc apparut au milieu de nuages étincelants, la tête entourée d'un nimbe céleste, ayant auprès d'elle l'archange saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine ; des anges l'environnaient, pendant qu'à ses pieds, le roi de France, les nombreux seigneurs de sa cour, l'archevêque de Reims, se tenaient debout ; la reine Isabeau était étendue à terre, comme terrassée par la virginale héroïne.

Il n'y eut pas une hésitation dans le débit ; tout était dit avec un naturel et une chaleur de sentiment qui ont soulevé dans l'assistance un véritable enthousiasme. Le vénérable archevêque de Bagdad, Mgr Altmayer, a voulu féliciter hautement les jeunes acteurs. On les avait habillés en costumes du temps, avec un respect entier de la vérité historique, aussi bien pour le roi et les généraux français, Richemont, Labire et autres, que pour les anglais Bedford, Talbot, etc. L'élève de troisième qui remplissait le rôle de Jeanne d'Arc était ravissant de grâce juvénile et de modestie. Le rôle de Charles VII a été joué à la perfection par Albert Asfar, enfant de cette famille bénie qui est une des formes de la Providence pour notre Mission.

J'ai ouï raconter que le Shah de Perse, conduit à l'Opéra, entendit jouer l'ouverture de Lohengrin. M. Faure lui demanda ce qu'il en pensait ! « Ah ! répondit-il, j'aimais mieux avant. » Avant ! c'était la cacophonie que faisaient les musiciens accordant leurs instruments ! Si l'anecdote est authentique, le Shah eût été mal à l'aise à notre pièce de Jeanne d'Arc. L'orchestre de l'école, qui compte trente élèves exécutants, a joué, aux applaudissements de l'auditoire, une dizaine de morceaux de musique des grands maîtres : le Chœur des soldats de Faust, le Chœur des chasseurs de Freyschütz de Weber, la marche pontificale de Gounod, la marche de la Normande Bellini, celle de l'Arlésienne de Bizet, des fragments de la Mireille de Gounod, etc. L'orchestre accompagna aussi les duos célestes entre Jeanne d'Arc et ses voix, les chœurs des guerriers et l'air du Sacre, morceaux que les acteurs ont chantés avec justesse et expression dans les différentes scènes de la tragédie. On entendit encore la Cigale et la Fourmi, fable de La Fontaine, en musique, et la Garonne, chansonnette, qui achevèrent la représentation ; elle se termina par un hommage lu à Mgr Altmayer. Toutes les personnes présentes n'ont eu qu'une voix pour exprimer leur étonnement sur la facilité avec laquelle ces jeunes enfants arabes parlaient le français, et de leur mimique si parfaite.

L'assistance était des mieux composée ; elle comprenait deux cent cinquante invités, choisis parmi les chrétiens les plus marquants de Bagdad. Sa Grandeur Mgr Altmayer présidait, ayant à ses côtés Sa Béatitudo Mgr Abd-Ichoue, patriarche chaldéen, M. Gustave Rouet, consul français, le consul russe et son chancelier, les prêtres chaldéens et syriens, dont plusieurs sortent de notre école, les membres de la colonie française et anglaise, et nombre de nos anciens élèves, négociants, médecins, avocats distingués.

Une exposition des travaux de nos élèves qui tapissait les murs de la salle de réception et de la grande cour de l'école, attirait tous les regards : c'était chose nouvelle et, de l'aveu de tous, cette exposition était vraiment remarquable. Les visiteurs se sont succédé, très nombreux, durant plusieurs jours pour l'examiner en détail. On y voyait

de superbes inscriptions, faites à la main, en grands caractères arabes persans et coufiques; de belles pages de calligraphie arabe, turque, française et anglaise; des dessins d'ornement et de tête; des dessins géométriques de grande dimension reproduisant des façades de monuments arabes célèbres et de maisons européennes, le plan d'ensemble d'un pont en fer et maçonnerie; de très grandes cartes de géographie en arabe et en français, etc., etc.

Rien ne vaut cette démonstration par les faits pour convaincre les esprits du point vrai où en est l'enseignement dans un établissement scolaire, et on ne peut que bénir Dieu des résultats obtenus par le labeur des Pères Carmes et des maîtres, leurs anciens élèves, devenus leurs dévoués auxiliaires.

Mais ce qui, sur toutes choses, nous remplit de consolation, c'est qu'une vraie et solide piété règne dans notre école. Les enfants qui ont fait leur première communion ne sont tenus de se présenter au confessionnal qu'une fois le mois; mais tous demandent, d'eux-mêmes, de plein cœur, la confession et la communion hebdomadaire; nombre d'entre eux communient encore un des jours de la semaine, s'il y a quelque fête spéciale. Ce résultat serait déjà louable en Europe, à combien plus forte raison s'il s'agit d'enfants arabes, externes, vivant au milieu des vices qu'engendre fatalement l'islamisme, et demeurant cependant si fervents et si purs qu'on n'entend jamais sortir de leur bouche la moindre parole contraire à la sainte modestie.

Une trentaine d'enfants seulement sont du rite latin; les autres appartiennent aux rites orientaux unis, chaldéen, syrien, arménien et melchite; il y a aussi une dizaine de schismatiques: les missionnaires carmes sont heureux de travailler pour leur part à la réalisation des grands desseins conçus par notre illustre Pontife Léon XIII pour renouveler la civilisation chrétienne en Orient par un enseignement élevé et une foi agissante. Deux de nos élèves sont entrés au séminaire en la présente année, l'un chez les Chaldéens, à Mossoul, l'autre chez les Syriens, au Mont-Liban: cinq autres de nos enfants se préparent à les suivre. Nous avons aussi cinq de nos élèves qui étudient en ce moment la médecine à la Faculté de Beyrouth et à celle de Lille.

Il est juste de rapporter cet état si prospère de la Mission et de son grand établissement scolaire, au vénéré Supérieur, Père Marie-Joseph de Jésus, que le Seigneur vient de rappeler à lui, plein de jours et de mérites; nous ne doutons pas qu'il ne continue, auprès de Dieu, à faire descendre d'abondantes bénédictions sur cette Mission de Bagdad à laquelle il a consacré quarante-et-une années de sa vie.

P. MARIE-JOSEPH DU SACRÉ-COEUR.

FAITS DIVERS

Dévotion à l'Enfant Jésus de Prague.

Nous lisons dans le *Messenger du saint Enfant Jésus de Prague* :

Une locataire incommode. — J'avais loué une maison à une jeune personne. J'appris bientôt qu'elle ne se conduisait pas bien. Ne pouvant pas lui donner un commandement de déguerpir, parce qu'elle était sans cesse absente et que je ne savais pas où elle allait, je fis écrire M. le Juge de paix en conciliation. En même temps je faisais une neuvaine au saint Enfant Jésus de Prague. Or, cette personne, la veille du jour où nous devions nous présenter au prétoire, vint payer les mois arriérés et signer un papier comme quoi elle consentait à quitter la maison.

Honneur, gloire et reconnaissance au petit Enfant Jésus de Prague.

*
* *

Bruxelles, le 7 août 1898.

Mon révérend Père,

Une famille étant dans une situation très malheureuse et certaine de se trouver sur le pavé, je fis part de la grande confiance que j'avais en l'Enfant Jésus de Prague. Je promis, étant abonnée, de faire publier moi-même cette grâce dans le *Messenger*, s'ils sortaient triomphants de cette épreuve et je commençai une neuvaine. Je suis heureuse d'accomplir ma promesse afin de remercier le saint Enfant Jésus qui a bien voulu exaucer nos prières. C'est la deuxième faveur que j'obtiens par son intercession. Je recommande en ce moment aux prières de tous les abonnés une famille bien désespérée et digne d'intérêt.

Puisse l'Enfant Jésus lui prouver que ce n'est pas en vain que l'on met sa confiance en lui !

Recevez, etc.

UNE ABONNÉE.

*
* *

Chenée, 1^{er} août.

Au commencement de juin, je me forçai le poignet en travaillant ; il devint comme paralysé et je fus incapable de continuer mon travail. On me disait : cela durera six semaines. Le fait est qu'au bout de quinze jours j'en étais toujours au même point, endurant de grandes souffrances. Las des remèdes, j'eus recours au saint Enfant Jésus de Prague et une neuvaine fut commencée. A mesure qu'elle avançait, mon mal s'en allait, si bien qu'au terme des neuf jours, après la troisième donc, j'étais guéri et pus reprendre mon travail.

GRACES OBTENUES

Gloire et reconnaissance à l'Enfant Jésus de Prague pour une grâce obtenue dans une situation très difficile. J'ai été exaucée au delà de tous mes désirs et je me fais un devoir de le publier. Que le Saint Enfant continue à m'assister dans une nouvelle carrière et nous couvre tous de sa chère protection.

M. S. à Saint-Leu d'Esserent (Oise) France

*
* *

Lyon, 10 octobre 1898.

Mon Révérend Père,

Si le Bulletin de l'Enfant Jésus de Prague continue à insérer les grâces obtenues par la prière à ce Divin Enfant, je vous serais reconnaissante de signaler les faveurs suivantes : une de mes élèves a passé avec succès un examen difficile où elle semblait avoir peu de chances de réussite. De plus, me trouvant cette année sans élèves, je me suis adressée avec confiance à ce Divin Enfant, il m'est arrivé d'excellentes leçons. Depuis que nous pratiquons et répandons autour de nous cette dévotion nous avons obtenu des grâces vraiment admirables dont nous ne pouvons assez remercier Dieu.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon profond respect.

X.

*
* *

Trait de protection de notre Père saint Joseph.

Guérison d'une dartre. — Gloire et reconnaissance à saint Joseph, notre céleste protecteur et le patron des causes désespérées !

Depuis le mois de juillet dernier, j'étais atteinte d'une dartre affreuse aux pieds et aux jambes. Ne pouvant plus marcher, j'étais obligée de rester continuellement au lit ou sur une chaise, ce qui rendait ma situation bien pénible. Malgré tous les remèdes, mon mal allait toujours en augmentant. J'ai eu recours également à la prière, mais sans obtenir la moindre amélioration. — Au mois de février, entendant raconter les faits relatés dans la *Revue du Culte perpétuel de saint Joseph*, je fus frappée des faveurs que ce grand Saint obtient à ceux qui l'invoquent avec confiance. — Immédiatement j'eus également recours à cet aimable protecteur, lui promettant de me faire inscrire dans l'Association de son Culte perpétuel, de faire brûler une lampe en son honneur et de relater dans la *Revue* la faveur obtenue, en cas de guérison. — Je ne l'eus pas plutôt promis qu'un mieux sensible se produisit. Aujourd'hui je suis complètement guérie et heureuse de remplir ma promesse. Puisse ce nouveau trait de la puissance et de la bonté de saint Joseph engager les autres à recourir aussi avec confiance à sa puissante protection !

J. B.

*
* *

Assistance accordée. — J'étais dans un grand embarras financier et je m'étais mise en route pour aller implorer l'assistance d'une personne. Je portais sur moi *la Revue du Culte perpétuel de saint Joseph*, et je me mis à la lire. Frappée de plusieurs grâces du même genre obtenues par l'intercession de saint Joseph, je me dis : j'aurai également recours à saint Joseph ; il m'exaucera. Aussitôt je promis de faire brûler une lampe en son honneur pendant une neuvaine. — Je ne fus pas trompée dans mon espoir. J'avais à peine formulé ma demande auprès de la personne en question que le secours réclamé me fut accordé. Une heure après, la somme demandée me fut remise. Gloire et remerciements à saint Joseph. qu'on n'invoque jamais en vain !

ÉCHOS DE PARTOUT

ERRATUM. — *Chroniques du Carmel.* — Octobre 1898. — ÉCHOS DE PARTOUT, page 351.

La Procession de Notre-Dame du Saint Scapulaire.

Nous avons découpé d'un journal local l'article ainsi intitulé, sans penser que bon nombre de lecteurs ne connaissent pas comme nous le champ d'action réservé par la Divine Providence à l'ardeur et au zèle de nos Pères. C'est à Soignies qu'a eu lieu cette belle cérémonie et c'est à nos Pères résidant dans cette ville du Hainaut que s'adressent les magnifiques éloges contenus dans ces lignes.

*
* *

Lyon. — La Société de géographie de Lyon, qui compte parmi ses membres des savants si distingués, consacre chaque année une séance solennelle à l'exposé des récentes explorations des missionnaires catholiques.

Dans sa conférence du 10 mars 1898, le rapporteur, M. Groffier, dont la compétence est notoire, a signalé, en la louant, la relation du voyage du Père Mario-Joseph du Sacré-Cœur, Carme déchaussé, missionnaire à Bagdad. « Les détails intéressants sur » les ports et la navigation du Golfe Persique, du Chatt-el-Arab et du Tigre y abondent », dit le rapporteur ; et il cite in-extenso un long passage de cette relation sur lequel il appelle l'attention « des personnes qui, par goût ou par profession, s'occupent de géographie commerciale. »

*
* *

Catholic Times, oct. 14.

Dimanche prochain l'église de Sainte-Thérèse, Dublin (Carmes déchaussés) sera réouverte après avoir subi une rénovation et une décoration parfaite.

La musique choisie est la « Missa Papae Marcelli » de Palestrina. Les chœurs seront

composés des élèves des écoles chrétiennes de Saint-Marys-Place assistés des sommités musicales de Dublin.

Sa Grâce l'archevêque de Dublin présidera. Le Lord Maire et la Lady Mairesse ont promis d'y assister.

*
* *

On nous écrit du Carmel de Meaux :

Mon Révérend Père,

Notre Carmel encore sous la douce impression des belles fêtes qu'il vient de célébrer vous serait très reconnaissant si vous vouliez bien en insérer le récit dans les *Chroniques*. Nous vous envoyons le compte rendu qu'en donne la *Semaine religieuse* de notre diocèse :

La cime du Carmel, royale protectrice des ondes méditerranéennes, tour à tour s'illumine des clartés radieuses de l'aube et s'empourpre paisiblement le soir des irradiations de l'astre du jour qui s'éteint. Ce contraste qu'offrait cette semaine le Carmel de Meaux, marquera parmi les souvenirs les plus saints et les plus heureux du monastère.

Le lundi 12 septembre, une novice de 23 ans à peine, Sœur Antoinette du Saint-Esprit, recevait des mains de Monseigneur de Briey le voile noir des professes, et le lendemain, une vénérable octogénaire, Sœur Célestine du Sacré-Cœur de Marie, professe du Carmel du Mans et l'une des six fondatrices de celui de Meaux, célébrait ses noces de diamant.

C'est un solennité bien rare qu'un jubilé de soixantaine. Cependant il semble que ce privilège envié soit devenu une sorte de patrimoine du Carmel de Meaux. Aumônier honoraire du monastère, M. le chanoine Marescot ne compte-t-il point déjà soixante-six ans de sacerdoce et soixante ans de canonicat ? Aussi, en ce jubilé, combien fut sensible à l'âme des pieuses filles de Sainte-Thérèse l'absence du prêtre vénéré, qu'une indisposition passagère, aujourd'hui heureusement dissipée, retenait depuis plusieurs jours en sa demeure.

Comme la veille. Sa Grandeur présidait la cérémonie, assisté de M. le chanoine Rousseau, aumônier du Carmel, de M. le Supérieur du Petit Séminaire, de M. l'abbé Cailloux, curé de Crouy (paroisse habitée par la sœur et la nièce de la jubilaire), et de plusieurs prêtres de la ville épiscopale.

Le chœur, dont les sombres voiles, par exception, sont tirés, apparaît inondé de lumière, gracieusement festonné de blanc et d'azur. Près de la grille est placé le siège qu'occupera Sœur Célestine, que ses compagnes, revêtues de leurs manteaux blancs, vont en procession chercher à sa cellule. Les plus jeunes religieuses portent un cierge allumé et orné de fleurs, un bâton et une couronne.

Arrivée à la cellule, la Prieure présente à la jubilaire le cierge ardent en lui disant : « Prenez en main cette lumière afin que par ce signe vous appreniez à fuir les œuvres de ténèbres, et à pratiquer les œuvres de lumière. »

L'antienne *Veni sponsa Christi* est entonnée, et au chant du *Lætatus sum*, la procession rentre au chœur, accueillie par Sa Grandeur qui, du sanctuaire, commence le *Veni Creator*, poursuivi à la tribune par un chœur invisible de voix, dont le timbre délicat et harmonieux sera dans tout le cours de la cérémonie un charme pour l'oreille et une édification pour le cœur.

La messe est célébrée par M. l'abbé Coutard, curé de Soultré, au diocèse du Mans, et neveu de la bonne Sœur Célestine.

Avant la rénovation des vœux de la jubilaire, le R. P. Henri de Sainte Thérèse, Carme déchaussé du couvent de Paris, s'inspirant de ces paroles du cantique : *Dilectus meus mihi et ego illi*, rappelle, en un langage où l'élévation des sentiments et des pensées s'allie à la plus substantielle doctrine théologique, " ce que depuis
„ soixante ans le Bien-Aimé des Vierges fit pour la chère Sœur Célestine, et ce que
„ depuis soixante ans la Sœur Célestine fit pour son Bien-Aimé. „

Le sermon terminé, le prélat, revêtu de superbes ornements pontificaux brodés à l'aiguille avec cette finesse exquise d'exécution qui distingue les travaux de nos Carmélites, s'avance vers la grille. Alors un touchant dialogue, selon le cérémonial du Carmel, s'engage entre le Pontife et la Jubilaire pour se terminer par la formule de la rénovation des vœux de religion. Le prélat bénit alors le bâton, merveilleusement fleuri et surmonté d'une croix, et la couronne de roses naturelles qu'il remet à la vénérable religieuse en disant : " Recevez, ma sœur, ce bâton
„ bénit, symbole de la croix de Jésus-Christ, soutien de votre vieillesse, dont vous
* pourrez désormais vous servir, moins pour soutenir vos forces corporelles que
„ pour triompher des ennemis invisibles et pour arriver à la vie de l'Éternelle
„ félicité. „ Puis lorsque la prieure pose la couronne sur la tête de la jubilaire :
„ Recevez, ma sœur, cette image de la couronne céleste qui vous attend après
„ avoir fidèlement combattu au service du Seigneur. „

Le *Te Deum* d'actions de grâces est entonné, et sur l'autel somptueusement paré, apparaît, pour bénir sa servante aimée, le Dieu du Sacrement.

Après le salut, Monseigneur adresse à la chère Sœur Célestine ces paroles empreintes d'une émotion à peine contenue qui pénètre suavement les cœurs et fait monter aux yeux de bien douces larmes. " Ma chère sœur, laissez ma vieille
„ voix unir ses actions de grâces à celles de vos vieilles années. Depuis soixante
„ ans vous avez été fidèle à votre Époux ; depuis soixante ans, que de changements,
„ que de ruines au dehors amoncelées..... Mais pour vous, Dieu n'a pas changé. Il
„ est toujours l'ami, l'époux de la première heure..... Il y a un instant, pendant la
„ messe célébrée par un prêtre qui vous est cher, il me semblait entendre, s'élevant
„ de l'autel, cette parole : *Qui donc pourra nous séparer de la charité du Christ ?*
„ Rien au monde, pas même le temps, impitoyable destructeur des choses
„ humaines..... Sans doute les années pourront incliner notre corps vers la ter-
„ restre poussière d'où il est sorti, mais notre cœur, notre âme, resteront toujours
„ jeunes ; notre cœur parce qu'il est embrasé de l'amour divin, notre âme parce
„ qu'elle vit de la vie de Dieu... Que ce Dieu vous bénisse, ma chère Fille, qu'il

„ bénisse vos sœurs bien-aimées, qu'il bénisse ce Carmel, le comble de ses
 „ faveurs spirituelles et temporelles et que sa bénédiction s'étende au loin sur
 „ l'antique diocèse de Meaux que nous voudrions tant ramener à la foi des
 „ anciens jours, que ces bénédictions divines nous soient comme un gage de
 „ l'éternel jubilé du ciel! „

A ce souhait exprimé, on le sentait, par le cœur de notre Évêque, si paternelle-
 ment, bon, la Communauté s'associe, et, avant de sortir du chœur, les sœurs vien-
 nent tour à tour embrasser la vénérée jubilaire en lui offrant les vœux d'usage.

Le soir, tandis que les cloches du monastère épandaient dans la plaine les der-
 nières notes de l'hymne de la reconnaissance tombée en ce beau jour de leurs
 lèvres de bronze, les religieuses du Carmel, elles aussi, chantaient :

„ Dix ans déjà passés nous faisons grande fête,
 Te souhaitant, ô sœur, de longs et heureux jours,
 Alors, comme aujourd'hui, c'était la joie parfaite,
 C'était le chant du cœur, faisant écho toujours.

* * *

Toute perdue en Dieu, bien chère jubilaire,
 Si tu ne vois plus rien que dans l'obscur lointain,
 Oh ! souviens-toi que tous ont droit à ta prière,
 Au delà de nos murs, le monde est bien vilain.

* * *

Il faut se taire enfin, ô chère octogénaire,
 Ne point te fatiguer par notre chant d'amour ;
 D'ailleurs ne sais-tu pas combien tu nous es chère,
 Avec quel vrai bonheur nous fêtons ce beau jour ?

* * *

Mais en nous écoutant n'entends-tu pas les anges
 Venant te convier aux délices du ciel ?
 Ah ! ne t'envole pas. Entre nos deux phalanges
 Laisse Dieu décider en faveur du Carmel.

* * *

Ici-bas c'est l'exil, là haut la jouissance,
 Ne regrette pas trop l'exil que tu subis.
 D'un autre jubilé, nous gardons l'espérance
 Le beau soleil couchant est teinté de rubis. „

Aux détails qui précèdent, nous nous permettons d'en ajouter quelques-uns plus intimes pouvant spécialement intéresser notre famille religieuse.

Si les *noces d'or* sont rares, combien celles de *diamant* le sont-elles davantage ? Nos cœurs le comprenaient ; aussi comptions-nous fêter le plus solennellement possible notre vénérée doyenne. Nous avions tout enguirlandé et décoré sur son passage, sa cellule était particulièrement délicieuse, c'était la virginale demeure de l'épouse du Seigneur. Qu'elle était belle et touchante notre procession pour la conduire au chœur !... Le chant du *Jubilate* retentissait comme un écho du ciel sous les voûtes de nos cloîtres transformés en parterres fleuris. Le soleil le plus brillant rehaussait les décorations et donnait à la fête une note encore plus joyeuse. Monseigneur ayant bien voulu dîner au Carmel entra ensuite dans la clôture accompagné de quelques ecclésiastiques. Sa Grandeur ne reconnaissait plus notre monastère dont l'aspect austère était complètement transformé ; rempli de paternelle bienveillance, notre évêque vénéré examina tout, voulut bien nous complimenter et passer familièrement avec nous à la salle de récréation. M. le curé de Soulitré, neveu de la jubilaire, entourait de prévenances et d'affection sa vénérée tante à laquelle il demandait presque une bénédiction que celle-ci de son côté réclamait avec instance. C'était un spectacle touchant. Tout finit ! C'est ainsi que cette belle journée a passé, mais en nous laissant d'ineffaçables et doux souvenirs, nous voulons même dire des espérances, notre chère jubilaire ayant retrouvé de nouvelles forces, une gaité, un entrain qui font présager ses noces de rubis.

Veuillez agréer, etc...

AVIS

Les Révérends Pères Carmes Déchaussés du Couvent de la Santa (maison où est née Ste Thérèse de Jésus, à Avila), ont résolu de constituer un Musée Thérésien en l'honneur de leur illustre réformatrice.

Ils prient les religieux et les religieuses du Carmel, ainsi que toutes personnes amies de leur Ordre de vouloir bien contribuer à la formation de ce Musée en leur envoyant les objets qui peuvent avoir quelque rapport avec Ste Thérèse, tels que tableaux, manuscrits, livres, etc.

On pourra adresser les envois au **Reverendo Padre Severino**, Convento de los Carmelitas, Avila (Espagne).

CALENDRIER

avec intention de prières.

Ce mois est consacré aux âmes du Purgatoire.

Patrons du mois. — **Tous les saints de l'Ordre.**

Vertu „ **Esprit de foi par rapport au Purgatoire.**

1. **Mardi. — TOUSSAINT.** — Intention : *Toutes les intentions du Souverain Pontife.*
2. **Mercredi.** — COMMÉMORAISON DES DÉPUNTS. = *Les chères âmes du Purgatoire et en particulier celles qui furent de nos abonnés ou lecteurs.*
3. **Jeudi.** — Deuxième jour dans l'Octave de la Toussaint. = *Notre saint Ordre, ses Supérieurs généraux et autres.*
4. **Vendredi.** — Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus. — S. Charles Borromée. = *Les âmes du Purgatoire qui ont été dévotes au Sacré-Cœur.*
5. **Samedi.** — S^{te} Françoise d'Amboise, Veuve, de l'Ordre. = *Les religieuses Carmélites et leurs noviciats.*
6. **Dimanche. Vingt-troisième après la Pentecôte.** — Patronage de la Très Sainte Vierge. = *Les amis et bienfaiteurs du Carmel.*
7. **Lundi.** — Septième jour dans l'Octave de la Toussaint. = *Le détachement des biens de la terre et le désir du Ciel pour tous nos abonnés et lecteurs.*
8. **Mardi.** — Octave de la Toussaint. = *La persévérance des novices.*
9. **Mercredi.** — Dédicace de la basilique du Saint-Sauveur à Rome. = *Les familles éprouvées.*
10. **Jeudi.** — S. André Avelin. = *La grâce pour nous tous de n'être pas frappés de mort subite et imprévue.*
11. **Vendredi.** — S. Martin, Evêque. = *La prospérité de l'Ordre du Carmel.*
12. **Samedi.** — S. Martin, Pape et Martyr. = *Toutes les œuvres sociales et ouvrières de notre pays.*
13. **Dimanche. Vingt-quatrième après la Pentecôte.** — S. Stanislas Kostka. = *Les jeunes religieux profès.*
14. **Lundi.** — La Toussaint de l'Ordre. = *Les causes pendantes de béatification et de canonisation concernant notre saint Ordre. — Absolution générale pour les Tertiaires. — Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de notre Père saint Jean de la Croix.*
15. **Mardi.** — S^{te} Gertrude. = *Commémoration des défunts de l'Ordre. = Tous nos défunts, surtout ceux qui sont morts pendant l'année écoulée.*

16. **Mercredi.** — S. Didace. = *L'Archiconfrérie Thérésienne et les écoles d'oraison. — Nos parents défunts.*
17. **Jeudi.** — S. Grégoire Thaumaturge, Evêque. = *Le don d'un grand esprit de foi.*
18. **Vendredi.** — Dédicace des basiliques des SS. Apôtres Pierre et Paul. = *L'âme la plus abandonnée du Purgatoire.*
19. **Samedi.** — S^{te} Elisabeth, Veuve. = *Toutes les veuves chrétiennes.*
20. **Dimanche.** **Vingt-cinquième après la Pentecôte.** — S. Félix de Valois. = *La conversion des pécheurs.*
21. **Lundi.** — PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. = *Le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de sainte Thérèse. — Tous ceux qui ont choisi Dieu pour la part de leur héritage.*
22. **Mardi.** — S^{te} Cécile, Vierge, Martyr. = *Nos missions et leurs zélateurs.*
23. **Mercredi.** — S. Clément, Pape et Martyr. = *Le retour des Anglicans selon les vœux et les désirs du Saint-Père.*
24. **Jeudi.** — NOTRE PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX. — *Indulgence plénière une fois durant l'Octave. = Les âmes affligées dont notre Père saint Jean de la Croix est au Ciel un consolateur.*
25. **Vendredi.** — S^{te} Catherine, Vierge, Martyr. — *Jour consacré à honorer l'Enfant Jésus. = L'enfance chrétienne.*
26. **Samedi.** — S. Josaphat, Evêque, Martyr. = *Son Éminence le Cardinal Gotti.*
27. **Dimanche.** **Premier de l'Avent.** — S. Sylvestre, Abbé. = *La préparation, selon l'esprit de la sainte Église, à la fête de Noël.*
28. **Lundi.** — Octave de la Présentation de la Très Sainte Vierge Marie. — *Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge. = L'extension de la dévotion à Marie.*
29. **Mardi.** — Sixième jour dans l'Octave de notre Père saint Jean de la Croix. = *Des ouvriers et des employés sans travail.*
30. **Mercredi.** — S. André, Apôtre. = *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*



LE
COLLÈGE INTERNATIONAL DES CARMES DÉCHAUSSÉS
A ROME

L'an dernier, les *Chroniques du Carmel* (1) publiaient une lettre de N. T. R. P. Général, annonçant la fondation d'un nouveau couvent de Carmes Déchaussés à Rome, couvent destiné à devenir résidence des Supérieurs Généraux, et Collège international pour les études de philosophie et de théologie. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner quelques détails sur ce nouveau monastère.

LA FONDATION

Le projet de cette fondation n'était pas nouveau; depuis longtemps on avait compris les avantages d'un Collège international à Rome. Et en effet, nul endroit de la terre n'est favorable aux études sacrées et à la formation ecclésiastique, comme la Ville Éternelle : c'est là que brille le flambeau qui éclaire le monde; c'est là qu'on respire une atmosphère toute imprégnée de la bonne odeur des martyrs, des pontifes, des confesseurs et des vierges; là jaillit la fontaine d'où s'échappent les flots abondants de la vérité qui se répandent sur les nations; et là, reposant sur le cœur de sa Mère bien-aimée l'Église, le fils apprend à la mieux connaître et à l'aimer davantage; en un mot, Rome est la plus grande école de la science naturelle et surnaturelle.

Avoir à Rome une maison d'études pour les sujets d'élite de l'Ordre, était donc chose grandement désirable, et depuis longtemps désirée. Mais, *l'homme propose et Dieu dispose*. Après avoir brillé d'un si vif éclat, l'Ordre du Carmel devait encore connaître des jours d'épreuve. Le Carmel subissait le sort de l'Église en France, en Belgique, en Allemagne, au commencement de ce siècle. En 1834 le

(1) Novembre 1897.

Carmel d'Espagne fut dispersé et détruit; depuis 1870 l'Ordre souffre persécution en Italie. Mais voici que le ciel s'est éclairci, la Providence a vu l'affliction de son peuple, *vidit afflictionem populi sui*, et semble lui avoir ouvert une ère de prospérité : en ces vingt dernières années, la Reine et Mère du Carmel a vu doubler le nombre de ses enfants. L'heure était donc venue d'exécuter l'œuvre projetée : notre dernier Chapitre Général (mai 1895) en chargea le Définitoire Général. Aussitôt commencèrent les plus actives démarches pour trouver un terrain à bâtir convenable. La chose n'était pas des plus aisées, d'autant plus que la bourse se ressentait beaucoup de la pauvreté religieuse.

Aussi quatre mois de laborieuses recherches n'avaient-ils amené aucun résultat. A la vérité, plus de trente propriétés avaient été présentées; mais le prix était trop élevé, l'air n'était pas assez salubre, la propriété était trop éloignée de la ville, le jardin n'était pas suffisant pour la récréation de la jeunesse estudiantine, etc. : bref, aucune offre ne réunissait toutes les conditions voulues. — Puis, on s'aperçut qu'avec le peu de ressources dont on disposait, on ne pouvait guère songer à bâtir tout de neuf.

Sur ces entrefaites, on mit en vente un vaste bâtiment à quatre étages, une de ces grandes maisons inhabitées comme il s'en trouve plus de trois cents à Rome depuis la crise du bâtiment en 1888. La situation de l'édifice était agréable, l'air y était pur; le terrain voisin (nos Supérieurs s'en étaient assurés) serait cédé à bon compte et ferait un spacieux jardin; la maison pouvait sans trop de frais se transformer en couvent; le prix de vente était en rapport avec la modicité des ressources qu'on avait : le marché était bon, on le conclut. Et ainsi s'établissait à Rome notre nouveau couvent avec ses 23000 m² de jardin. Les travaux de transformation commencèrent au printemps 1896, occupant jusque 180 ouvriers à la fois; et en moins d'une année, le nouveau monastère, comptant environ 150 places, était prêt à recevoir les Supérieurs Généraux qui, sans plus tarder, y élurent domicile. Outre les cellules et salles réservées aux Pères de la Maison Généralice, le Collège peut donner l'hospitalité à 80 étudiants, que petit à petit les différentes provinces de l'Ordre enverront faire leurs études à Rome. Si la divine Providence continue à nous donner la prospérité, ce ne sera plus une simple

Communauté, mais une véritable cité de Carmes Déchaussés qui, dans quelques années, habitera au *Corso d'Italia*. Il fallait donc songer à faire grand; aussi les bâtiments couvrent-ils un emplacement de 1600 m² environ (38 × 42), et le jardin ne mesure pas moins de 23,000 m².

LA SITUATION

La nouvelle Maison Généralice se trouve hors les murs, au nord de Rome, entre la *porta Salaria*, la *porta Pia* et la *porta Pinciana*. C'est ici que se trouvaient les jardins, jadis célèbres, de Salluste. Les Actes des saints Cyriacus, Largus et Smaragdus nous apprennent que ces trois martyrs eurent la tête tranchée près des jardins de Salluste, hors les murs de la ville, sur la *via Salaria*: *Decollati sunt via Salaria ad hortos Sallustianos extra muros Urbis*. Or la *via Salaria antiqua* (dont il est ici question), a été retrouvée avec son pavement parfaitement conservé, à la place même qu'occupe le couvent. Selon toutes probabilités donc, la propriété renferme l'endroit où les héros chrétiens, et vingt autres avec eux, subirent glorieusement le martyre. Et très certainement, elle fut traversée par un grand nombre de soldats du Christ, qui allaient cueillir les palmes de l'éternelle victoire; le Martyrologe romain signale 260 martyrs au 1^{er} mars, 262 au 17 juin, 23 au 5 août, 167 au 25 octobre, qui tous sanctifièrent la *via Salaria antiqua*. — Tout près d'ici encore, entre la *via Salaria nova* et la *via Salaria antiqua*, s'étend un large champ de catacombes dont les plus rapprochées et les plus remarquables sont celles de S. Pamphile, de S. Saturnin, des SS. Chrysanthé et Daria: là nous voyons l'antique et célèbre *ca meterium Priscillianum*, le *Clivus Cucumeris* si souvent mentionné par le Martyrologe romain, les catacombes de S. Valentin ainsi que les ruines d'une basilique, dédiée à ce saint martyr, et enfin les catacombes de sainte Agnès et le *ca meterium Ostrianum*, la plus ancienne des catacombes, celle où S. Pierre baptisa, *ubi Petrus baptizat*.

C'est au milieu de ces grands souvenirs d'un âge glorieux, qu'est érigé notre Collège international; en dehors de la superbe villa Borghèse, rien de profane dans le voisinage: *terra sancta est*.

Le Collège est situé dans une véritable solitude, et, après le Jani-

cule qui ne le dépasse que de quelques mètres, il occupe le point culminant de Rome. L'air qu'on y respire est d'une pureté rare; la température y est régulièrement quelques degrés moins élevée qu'en ville même. Ces avantages sont dus à la brise marine dont la bien-faisante influence ne se fait guère sentir dans les parties basses de Rome. — « Mais, vous avez ici l'air de Frascati! », s'écriait le cardinal Parocchi, lors d'une visite à nos Supérieurs Généraux : c'est à Frascati, dans les monts Albans, que les Romains vont jouir de la villégiature pendant les chaleurs accablantes de l'été.

LE PANORAMA

Suivez-moi... sur le toit. Je dis bien, *sur le toit*, je dirais mieux *sur la terrasse*; car, selon la coutume orientale, la maison est recouverte non d'un toit, mais d'une terrasse en asphalte d'une longueur totale de 160 mètres. Quel splendide panorama se déploie à nos yeux! L'horizon embrasse toute la campagne romaine jusqu'à la mer et jusqu'aux montagnes. Il est bien vrai que du sud et du sud-est de Rome on voit seulement Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, les habitations de Louis IV et la muraille que longe le Corso d'Italia. Mais la vue sur le nord et l'ouest est d'un intérêt vraiment captivant. A une lieue, on aperçoit le champ de bataille de 312 au *Pons Milvius*; plus loin, l'humble rivière l'Allia roule ses eaux à l'endroit où 390 ans avant l'ère chrétienne, les Gaulois infligèrent aux Romains une sanglante défaite; plus à l'ouest, nous voyons Mentana où, en 1867, Garibaldi donna la mesure de son courage... ou de sa lâcheté, et fut honteusement mis en fuite par les troupes pontificales. Sur la rive gauche du Tibre se dressent devant nous deux collines, qui portèrent jadis les villes étrusques de Fidène et Antenne, et, sur la rive droite, nous distinguons la place qu'occupa la puissante Véies. — Plus à l'est, à 541 mètres au-dessus de la mer, nous apercevons notre ancien ermitage de *Monte Virgine*, aujourd'hui noviciat de la province romaine. Aux pieds du mont Cimique, est assise Viterbe conservant précieusement les tombeaux de ses deux saintes enfants : Rose, et Hyacinthe Mariscotti. Voilà, au nord, le Soracte avec ses créneaux naturels; puis, ce sont les Apennins avec le Léonissa qui, pendant

huit mois de l'année est recouvert de neige. Au bas du Léonissa, s'étendent Cantalice, illustrée par la naissance de S. Félix de Cantalice, Léonissa où S. Joseph de Léonissa vit le jour, et Aquila qui vit mourir S. Bernardin de Sienne.

Ces montagnes si belles, si riches en oliviers, que nous découvrons là-bas, sont les Sabines. Au-dessus d'elles s'élance avec ses deux pics, le *Monte Velino*, jusqu'à une hauteur de 2847 mètres : c'est le mont le plus élevé qui soit visible à Rome, et il appartient déjà aux Abruzzes. Le panorama des montagnes se termine par le groupe des Albans : coteaux luxuriants et fort habités. Là se trouve Frascati, près de l'ancien Tusculum ; là aussi s'élève le Monte Compatri, et près de ce pic, nous voyons notre couvent de S. Sylvestre, gardien jaloux d'un bien cher trésor, le corps intact de notre vénérable Jean de Jésus-Marie. — L'emplacement d'Albe-la-Longue, Castel Gandolfo, la Grotta Ferrata, etc. ; d'un autre côté, l'antique Latium avec ses ruines d'Ardéa, Lavinium, Laurentum, Ostie : quel spectacle enchanteur pour un fervent de l'antiquité classique!...

Or, en voilà assez, trop, peut-être. Quittons, si vous le voulez bien, la terrasse, et rendons-nous à la modeste chapelle : à genoux devant notre Dieu, demandons Lui, par l'intercession de notre Reine et notre Mère, de bénir cette nouvelle maison, afin qu'elle devienne une pépinière de saints et de savants, et prions Le, par Marie, de maintenir toujours notre saint Ordre à la hauteur de ses antiques gloires.

LE BON DIEU (1)

VII. LA CONNAISSANCE DE DIEU, SOLEIL DE L'ÂME.

La connaissance de Dieu, en grandissant dans notre âme, fait grandir notre âme ; elle l'illumine et la féconde.

Toute la vie raisonnable sort, comme l'arbre du germe, avec des développements progressifs, d'une double notion fondamentale, la notion de cause et la notion de fin. Remonter des effets à la cause est

(1) Un ami du Carmel et des *Chroniques* nous a envoyé ces articles sur Dieu qu'il a extraits des *Annales de Notre-Dame d'Espérance*.

le propre de la vie intellectuelle ; agir pour une fin, et une fin bonne, est le propre de la vie morale.

Or, Dieu est à la fois la cause suprême de laquelle tout découle, et la fin dernière vers laquelle tout converge. En cette double qualité, il commande, du haut de sa majesté infinie, à tous les actes de notre vie intellectuelle et morale. Et sa connaissance est indispensable au développement des facultés de notre âme.

1^o Cette connaissance est le soleil de notre intelligence. A mesure que notre raison approfondit la cause universelle de tout être, elle se rend compte de l'harmonie du monde, des lois immuables qui le régissent, des relations entre les différents êtres qui le composent, de l'entraînement des causes secondes qui participent chacune dans une limite variable à l'activité productrice et infinie de Dieu.

2^o Elle est la boussole de la vie morale. Car Dieu, comme bonté suprême, est la fin de toute créature ; c'est à lui que doivent être rapportés tous les actes de notre vie ; c'est, par comparaison avec lui, que nous jugeons du degré de bonté de toutes choses.

Aussi ne faut-il pas nous étonner si saint Thomas nous dit : « La première chose qui se présente à l'homme atteignant l'âge de raison, est de penser à Dieu, comme étant la fin suprême à laquelle tout doit être ordonné. » (1^{re} 2^e, q. LXXXIX, a. 6, ad 3^m.) Qu'arriverait-il donc, si l'homme était vis-à-vis de Dieu dans un état d'ignorance absolue ? Il arriverait que, semblable aux animaux, il ne jouirait jamais d'une vie vraiment et proprement raisonnable. Car, qu'est-ce que l'homme agissant en être raisonnable, sinon l'homme prenant possession de sa vie et l'ordonnant à une fin ? Or, comment l'homme serait-il à même de déterminer un but à son existence, s'il ignorait Dieu, qui est la fin de tous les êtres ? En cet état, sa conscience resterait sans boussole et, quoique possédant une notion confuse du bien et du mal, il ne saurait discerner le vrai bien ni le vrai mal.

Il nous est difficile de sonder la profondeur des ténèbres où se mouvrait une âme qui ne connaîtrait pas Dieu, précisément parce que, nés dans une société chrétienne, nous nous sommes trouvés plongés, et même à notre insu, dans la connaissance de Dieu, comme l'œil en plein jour, par le fait même qu'il s'ouvre, est baigné dans la lumière. En pays chrétien, la notion de Dieu s'empare bon gré mal gré des esprits. Ceux mêmes qui, par une incroyable effronterie,

osent nier Dieu, ceux-là mêmes bénéficient dans leur intelligence des lumières qu'y fait pénétrer la connaissance de Dieu. Et s'ils n'étaient éclairés de Dieu, ils n'auraient pas seulement la faculté de le nier.

Mais jetons les yeux sur ces peuplades sauvages dont l'état d'extrême dégradation nous épouvante; nous y verrons le résultat d'un obscurcissement de la notion de Dieu. Et encore, remarquons-le, cette notion n'est pas disparue, mais seulement altérée, matérialisée. Ces hommes ont vaguement l'idée du Régulateur suprême, dont parle saint Thomas.

Pour concevoir ce que deviendrait l'homme absolument isolé de toute notion de Dieu, il faut donc descendre encore, et descendre presque au niveau de la brute. Car c'est la faculté de connaître et d'aimer son Créateur, qui forme la démarcation essentielle entre l'homme et l'animal. Celui-ci imite par son instinct les œuvres de la raison : mais il reste radicalement incapable de prier et d'adorer.

Au contraire, plus la connaissance de Dieu grandit et se dégage des erreurs grossières, plus elle devient spirituelle, plus l'homme s'élève et se rapproche de l'ange; plus aussi la société humaine entre en possession de la civilisation vraie et de la vraie liberté. Car il n'y a que la vérité qui rende libre, dit Notre-Seigneur.

De la sorte, l'état de civilisation d'un peuple correspond au degré d'élévation et de pureté de la connaissance de Dieu. C'est l'idée d'un Dieu unique, au nom incommunicable, qui a fait le peuple juif dont la vitalité est si prodigieuse. C'est l'idée d'un Dieu, Père des hommes, qui fait la société chrétienne, dont le lien est la charité.

Et non seulement cette idée chez les chrétiens est très pure, très élevée; mais elle est à l'état d'universelle diffusion. Ainsi l'avaient annoncé les prophètes comme caractère des temps évangéliques. " Les bêtes sauvages, dit Isaïe, n'auront plus puissance de nuire ni de tuer sur la montagne sainte, parce que la terre sera remplie de la connaissance de Dieu, comme des flots d'une mer débordée. " (*Is., XI, 91.*) " L'homme, dit Jérémie, n'aura plus besoin d'enseigner son prochain ou son frère, en lui disant : Apprends à connaître le Seigneur. Car tous, dit le Seigneur, me connaîtront, du plus petit au plus grand. " (*Jer., XXXI, 34.*) Voilà bien la connaissance de Dieu passée dans le domaine public et rayonnant dans tous

les esprits; et le fruit de ce rayonnement splendide est une sécurité universelle. Tel est le don que Notre-Seigneur a fait aux hommes.

Aujourd'hui, hélas! on veut leur arracher ce don. On prône l'instruction sans Dieu. On veut repousser l'humanité à l'état des brutes, duquel, d'ailleurs, on la prétend issue. Et remarquez l'habileté infernale de ces fauteurs d'athéisme. Ils ne se proposent pas tant de nier Dieu que de faire le silence autour de son nom trois fois saint. Ils traitent comme n'existant pas. Celui par qui tout existe! Conduite pire que le blasphème et plus dangereuse encore! Celui qui nie Dieu contribue à sa manière à entretenir la notion de Dieu dans les esprits; ne pas parler de Dieu est bien autrement redoutable. Par là on souffle sur la lumière, on l'éteint, on fait la nuit. A certaines gens, il faut la nuit pour opérer.

Heureusement pour les sociétés humaines, on ne souffle pas le soleil, on n'éteint pas Dieu.

Conclusion pratique. — O parents, ô maîtres chrétiens, ô prêtres de Jésus-Christ, réfléchissez à ceci, que l'enfant, parvenu à l'âge de raison, doit choisir Dieu comme sa fin dernière; qu'au moment où il prend possession de lui-même il doit se donner à Dieu.

Préparez, par vos instructions et vos exhortations, ce moment doux et redoutable. Que l'enfant apprenne de bonne heure à connaître Dieu comme le vrai Bien. Répétez-lui, dès qu'il pourra vous écouter, qu'il est créé et mis au monde pour connaître Dieu, l'aimer, le servir ici-bas, le posséder éternellement un jour. En un mot, dirigez de telle manière les élans de son âme, qu'il lui devienne tout naturel de se jeter dans les bras de Dieu, sitôt qu'il le connaîtra distinctement.

On exalte, et à juste titre, l'importance d'une bonne première communion. Qui donc fera ressortir l'importance de ce premier acte, par lequel l'enfant se donne à Dieu dès les premières heures de sa raison? Qui donc dira le retentissement de cet acte sur sa vie tout entière? Oh! heureux, heureux l'enfant qui entre dans la vie raisonnable par un acte d'amour de Dieu!

(A suivre.)

CHRONIQUES DU CARMEL

CHRONIQUES DU CARMEL

REVUE PÉRIODIQUE

paraissant le 1^{er} de chaque mois

DIXIÈME ANNÉE

1898



BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK

37, RUE DES URSULINES, 37



QUELQUES TRAITS DE LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

dans la Sainte Église catholique.

A la Très Révérende Sœur *** de la Congrégation de Marie, Mère de Miséricorde, au sujet de sa traduction en langue polonaise de la Vie du Père Augustin Hermann, Carme Déchaussé.

Très Révérende Sœur,

Votre désir s'est enfin accompli. Vous avez conduit à bonne fin l'édition polonaise de la Vie du P. Hermann, et vous même avez pris sur vous la tâche de cette traduction sans vous arrêter aux fatigues de l'entreprise et sans apporter le moindre préjudice à vos devoirs de religieuse. Vous n'avez pas épargné les forces d'une santé débile et avez survaincu les obstacles, qui survenaient. Clouée sur un lit de douleur, vous ne cessiez de soupirer, aspirant à servir le prochain, en faisant paraître votre œuvre. Dieu vous a exaucée, et votre traduction est dans les mains du public.

Un ardent désir de manifester la souveraineté de Notre Sauveur dans le Saint-Sacrement de l'Autel en fait de l'opération de la conversion du judaïsme à la Foi sainte, d'un artiste et homme mondain, faire connaître les voies d'abnégation et de pénitence de ce dernier dans la vie austère d'un ordre religieux sévère, vie unie en même temps à un sacrifice complet dans les œuvres du salut du prochain, entreprises en vertu de la sainte obéissance pour l'amour de Jésus-Christ, tels étaient les stimulants, qui vous poussaient à accomplir la traduction projetée. C'est ce qui nous encourage à nous permettre de vous faire part d'une petite esquisse du portrait de ce Père, tracée dans le même esprit, en quelques lignes par une personne religieuse aussi qui avait connu le Père Hermann et a eu l'ineffable bonté de jeter, à mon humble demande, les traits de cette intéressante esquisse, (à condition néanmoins de garder le silence sur sa propre personne), que nous reproduisons ici en entier :

“ Je mets au nombre des personnes réputées saintes, que j'ai

connues, le R. P. Hermann dont la conversion a remué, étonné le monde, le monde qui ne comprend rien aux coups de la grâce divine.

„ J'étais encore jeune quand je vis le Père pour la première fois. Ce n'était pas au lendemain de sa conversion, mais plusieurs années après : il avait déjà prêché dans les grandes églises, on connaissait le miracle de cette conversion. Dans les villes, où on ne l'avait vu, ni entendu, beaucoup ne concevaient pas, comment cet enfant gâté des cours, cet homme qui ravissait le monde par son art, cet homme qui enseignait tous les déportements du cœur et de l'esprit : athéisme, communisme, etc., on ne s'expliquait pas, dis-je, que ce juif terrassé par l'amour divin abandonnât richesses, plaisirs, gloire, pour celui qui l'avait charmé ; on ne s'imaginait pas qu'il osât paraître, revêtu de la robe de moine. [Ceci était bien entendu le jugement des ignorants, des incroyants, peut-être des indifférents].

„ C'était donc dans une ville du Midi, on avait annoncé le Père comme devant prêcher dans la principale église. Comme c'était une nouveauté, on s'y porta en foule, bien ou mal intentionné. L'église était comble au point que tout le monde dut rester debout. On attendait le juif converti. Chacun s'agitait, je me souviens d'avoir entendu dire non loin de moi, à des hommes considérés cependant : c'est un comédien qui a revêtu l'habit du moine pour gagner de l'argent et autres propos de ce genre.

„ Enfin le Père paraît, il monte en chaire, son attitude humble, calme impose. C'est un silence complet. Il est l'artiste de la chaire, sa conversion est son instrument, peu à peu on se suspend comme malgré soi, à ses lèvres, son éloquence est celle du cœur (aussi de l'imagination et parfois il a la phrase trop pompeuse, il réprimera cela plus tard), sa conviction est irrésistible (quand même l'artiste survit quelquefois dans la robe du moine).

„ Oh ! comme on voyait alors son âme éprise de son Dieu Eucharistie, qu'il semblait percevoir dans une espèce d'extase et qu'il eût voulu communiquer à tous dans sa folie d'amour. Déjà il avait creusé l'abîme de l'humilité, il ne voyait que son Jésus seul.

„ L'émotion avait gagné les cœurs, tous étaient disposés en sa faveur, ce n'eût été la sainteté du lieu, on aurait applaudi ; mais il y eut un frissonnement qui passa dans tout l'auditoire ; c'était de

l'admiration qu'on ne pouvait contenir ; aussi quand le Père passera dans les rangs pour quêter, personne n'osera refuser, et grand nombre lui donneront sans compter.

„ Quand vint le moment de la bénédiction du Saint-Sacrement, le Père se rendit à la tribune et bientôt on entendit retentir sa voix, qu'il accompagnait de l'orgue.

„ On était comme paralysé ; on croyait à des anges descendus du ciel ; ceux-mêmes qui avaient émis des opinions peu convenables auparavant, dirent : vraiment il ne peut être conduit à ce degré que par le seul amour de Dieu ; il y eut des larmes, on a dit aussi des conversions

„ Le R. Père partit quelques jours après laissant des regrets profonds à ceux qui l'avaient vu de plus près. Bien des années se passèrent, pendant lesquelles je le revis à Bordeaux, à Avignon, à Paris, mais en passant seulement. Il se dépensait corps et âme pour le salut des âmes ; on était toujours heureux quand on l'apercevait, surtout devant le tabernacle, alors on aimait à se placer non loin de lui pour obtenir un peu du feu d'amour, dont il était *fait*, pour ainsi dire. Je ne sais autrement exprimer l'attraction qu'il avait pour mener à Jésus ; aussi il opérait des conversions par cette puissance de conviction, que respirait toute sa personne. (On sait d'ailleurs tous ses travaux pour établir l'adoration nocturne.) Il excellait d'une sorte de simplicité d'en haut ; je ne sais comment qualifier cette simplicité : c'était en même temps un mépris de soi-même au plus haut degré ; dans la conversation il gardait toujours la plus grande amabilité : il donnait parfois le mot pour rire, alors un sourire (peut-être moqueur) effleurait ses lèvres ; il le réprimait à l'instant par bonté ; on l'aimait, on le vénérail.

„ Vint la terrible guerre franco-allemande, la Suisse devint le refuge d'un grand nombre de Français : les prêtres, les religieux s'y rendaient pour exercer leur ministère auprès de leurs compatriotes. Quel ne fut pas notre étonnement en trouvant à Montreux notre cher Père Hermann (qu'on disait parti pour l'Angleterre) que Mgr Mermilod de sainte mémoire y avait appelé.

„ La joie de se retrouver entre Français si elle ne cicatrisait pas la plaie que l'on avait au cœur, elle l'adoucissait du moins

un peu ; la présence du Père Hermann y apporta un baume bienfaisant ; le Père était donc un des nôtres, n'avait-il pas d'ailleurs changé d'origine depuis son baptême. Il avait la bonté de venir nous voir souvent. C'étaient de ces visites, où l'on était à l'aise, on pensait tout haut, on pleurait ensemble sur la patrie désolée, on priait, on voulait espérer des temps meilleurs. Le Père souriait, consolait ; mais son sourire était de la bienveillance de sa part ; on voyait au travers une peine cuisante, la guerre le faisait souffrir.

„ Avant son départ pour la Prusse il vint une dernière fois dîner avec nous, il demeura très longtemps, nous encouragea. C'était de part et d'autre comme un pressentiment, que nous ne nous reverrions plus. “ Oh ! les âmes ! „ s'est-il écrié à un moment, puis il baisse les yeux comme pour se recueillir ; nous n'avions que nos larmes pour réponse à tout ce qu'il nous dit. Le premier venu alors qu'il serait très bon n'aurait jamais le même pouvoir sur les cœurs.

„ C'est que nous sentions Dieu Jésus en lui : il était si beau de courage et de résignation ! Le lendemain il était à l'église avant nous, il voulait encore nous confesser, nous communier à sa messe, puis une dernière fois il accepta le déjeuner ; il partit après nous avoir béni avec une tendresse extraordinaire. Nous nous rendîmes à Genève, le Père écrivit plusieurs fois, ses lettres furent interceptées par les Prussiens, nous a-t-on dit : une seule qui contenait quelques lignes arriva à un prêtre de ma connaissance ; certainement nos lettres eurent le même sort que les siennes, elles ne furent pas remises ; l'ennemi n'a pas d'autres sentiments.

„ Un matin je me rendais à l'évêché, pour voir un Père Dominicain, ami du Père Hermann et fondateur d'un couvent de son Ordre à Jérusalem ; je vis alors le R. P. Collet, secrétaire de Mgr Mermillod, mort il y a quelques années, tous étaient tristes ; enfin le Père Dominicain me dit : un télégramme vient d'arriver cette nuit annonçant la mort du Père Hermann, prions ! et tous ensemble nous dîmes : c'est un saint de plus !

„ Je crois que, arrivé vers les dernières années de sa vie, le Père ne vivait plus qu'au ciel ; on voyait l'homme qui avait souffert, qui voulait souffrir encore, il ne respirait que son Jésus, Marie et les âmes, on voyait le saint en lui.

„ Je voudrais savoir exprimer autrement ce que je comprends quant au R. P. Hermann, il y a des intimités entre les âmes, qu'il est impossible de rendre, on le sait. Mais si je me souvenais d'autres choses, je le dirais avec plaisir, pourvu que jamais mon nom ne paraisse. „

(*A suivre.*)

Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie

5^e préposé général des Carmes déchaussés d'Italie

Dominique embaumnait déjà depuis près de trois ans le couvent de Catalayud, quand y arriva, pour en faire la visite, le P. Noël, Provincial de l'Aragon. Bien vite il fut au courant des vertus prodigieuses qui brillaient dans un si jeune enfant et ravi de ce qu'il voyait lui-même, il songea à assurer à son ordre un sujet de tant d'espérance. Il demanda donc au petit s'il ne voulait pas se faire religieux du Carmel comme son oncle et son frère. Bien que fortement incliné vers notre ordre, Dominique demanda du temps pour réfléchir. Il voulait consulter Dieu et la sainte Vierge. En effet, à peine le Père Provincial fut-il parti qu'à la première visite à la chapelle de Notre-Dame, il consulta la divine Mère et son Fils et demanda si c'était leur volonté qu'il entrât dans l'Ordre du Carmel. La réponse ne tarda pas, mais elle n'était pas précise. On lui disait que servir Marie dans son Ordre était une faveur bien grande dont il ne serait jamais assez reconnaissant, et qu'il devait pour cela devenir un grand saint. Mais peu de temps après, tandis qu'une nuit, passant selon sa coutume, par la chapelle du Crucifix il y faisait à genoux sa prière, une voix qui sortait de la bouche de l'image du Sauveur lui dit : „ Tu te feras religieux, tu iras servir ma Mère dans son Ordre du Carmel „. La voix était si forte que l'enfant, tout saisi d'épouvante, tomba par terre; il craignait que ce fût le démon. Mais la voix de nouveau : „ Leve-toi, lui dit-elle, et réfléchis. Tu penses que c'est une illusion: sache que cela ne peut pas être, puisque j'ai lu tes pensées dans ton cœur. „ L'enfant se releva plein d'énergie et de force. Sa résolution était

prise. Aussi quand, l'année écoulée, le Père Provincial revint pour la visite, Dominique lui dit qu'il était tout à fait résolu à prendre l'habit du Carmel pour servir la très sainte Vierge; alors à une question qui lui fut posée il répondit vaillamment qu'avec l'aide du Seigneur il voulait être un bon religieux, obéir en toutes choses, fallût-il se laisser égorger pour le Christ. Peu de jours après, le Père Provincial lui dit qu'il était sur le point de partir, et que si lui, Dominique, acceptait de l'accompagner sans en rien dire à ses parents, il lui donnerait l'habit au noviciat de Saragosse. Notre petit accepta de grand cœur; il obtint d'un ami de sa maison l'argent nécessaire au voyage et à son habillement, et il s'en alla secrètement avec le Père. Arrivé au noviciat il fut revêtu de l'habit du Carmel, de sorte que rien n'égalait son bonheur. Il était alors âgé de douze ans.

Son noviciat fut rude. Il avait pour maître des novices un homme de grande valeur; d'une vertu consommée qui faisait de lui un modèle, et d'une perspicacité de jugement qui lui donnait bientôt la connaissance intime des jeunes gens qu'il initiait à la vie religieuse. Ce Père, frappé des choses extraordinaires qui se passaient en Dominique, suivait cet enfant d'un œil spécialement attentif, et proportionnant les épreuves à la vertu qui se manifestait, il n'épargnait à son jeune novice aucune mortification. C'était surtout dans l'humilité et l'obéissance, infaillibles pierres de touche de la vertu solide, qu'il exerçait Dominique. Les offices les plus humbles, les plus vils étaient ceux qu'il lui donnait toujours; y avait-il un travail fatigant et pénible, c'était au petit qu'il le réservait constamment. Le jugement propre était particulièrement l'objet de sa vigilance et de ses épreuves. Nulle contradiction, nul mépris n'étaient épargnés à notre jeune héros. Celui-ci restait ferme. Avec quelle joie il acceptait ces travaux, se soumettait à ces humiliations et imitant son Sauveur il buvait avec délices le calice des souffrances!

Dieu avait cependant voulu qu'à ces épreuves du noviciat vissent s'en joindre d'autres, extérieures. Sa famille, le démon, des personnes étrangères s'unirent pour battre en brèche la fidélité de Dominique. Il venait d'arriver à Saragosse quand ses proches du côté maternel vinrent pour le voir. Ils avaient été fâchés de son départ secret, et, affirmant qu'il avait agi sans savoir ce qu'il faisait, ils voulaient,

disaient-ils, constater la sincérité de sa vocation. En réalité, c'était pour l'enlever. Car tout à côté de la porte de l'église un cheval était prêt, et dès que le petit aurait mis un pied au dehors on l'aurait emporté de force, on l'eût mis sur le cheval et puis au galop on retournerait à sa demeure. Mais l'Enfant-Dieu et sa sainte Mère veillaient sur Dominique; ils l'avertirent, et, lui, obtint de son Prieur la permission de se cacher. Il le fit si bien que toutes les recherches furent inutiles et les parents durent s'éloigner confus de leur insuccès.

Voici maintenant les tentations de tout genre. Un dégoût profond pour tous les exercices de la piété saisit son âme, les images du monde (que cependant il connaît à peine) passent devant ses yeux en un séduisant tableau; de plus une véritable antipathie pour la vie religieuse et surtout pour son ordre. Et comme tout cela ne fait pas d'impression, vient enfin un désir effréné de la solitude; il faut qu'il aille au désert, là il s'adonnera bien plus aisément à la contemplation, il sera tout à Dieu. Mais le vent de la tentation, si impétueux soit-il, ne fait qu'enraciner davantage dans le cœur du novice la volonté d'être toujours le fils de Notre-Dame du Mont-Carmel. Aussi vaincu de ce côté encore, l'ennemi inventera un nouveau stratagème.

Un gentilhomme de la cour d'Espagne mais attaché à l'ambassade d'Italie vint à passer par Saragosse. Il entendit parler de la beauté et de la modestie de Dominique, et, par curiosité, il alla le voir et l'admirer. Hélas! cette admiration fit bientôt place à une passion ardente et il résolut de tout entreprendre pour le faire sortir du couvent. Dominique servait la messe, aussitôt après le prince fit dire qu'il désirait lui parler et le petit arriva immédiatement dans la chapelle de Saint-Sébastien qui était assez retirée à l'écart. « Mon fils, lui dit ce grand seigneur, je suis un tel, je n'ai jamais eu d'enfants, je vis donc seul et désolé, et comme j'ai perdu tout espoir d'avoir un fils, j'ai résolu de me choisir un héritier. Vos bonnes qualités, l'amour que je vous porte ont fixé mon choix sur vous. Venez avec moi, et tout de suite par un acte authentique je vous fais propriétaire de mon immense fortune. » La tentation est forte, peut-être au tout premier moment a-t-elle impressionné le petit, mais bien vite il s'est remis et il répond qu'il s'est revêtu de cet habit pour servir Notre-Seigneur et la Madonne et qu'il entendait persévérer dans cette

volonté : que néanmoins il le remerciait de tout cœur de ses intentions si bienveillantes. " Mon bien cher enfant „ a répliqué le prince, " vos paroles augmentent l'estime et l'affection que je vous ai vouées. Mais réfléchissez encore. Demain je viendrai prendre votre réponse. L'offre était cependant bien séduisante, et le démon ajoutait cette pensée que grâce à cette immense fortune Dominique pourrait faire dans le monde un bien considérable. Heureusement la tendresse vigilante de la chère Madonne vient au secours du petit qui l'appelle. Elle-même daigne lui apparaître ; elle lui montre l'inanité de ces promesses, lui révèle l'état horrible dans lequel se trouve l'âme de ce malheureux prince, pécheur couvert de crimes, enfin elle lui annonce que bientôt la justice divine va éclater sur lui. En terminant elle lui dit : " Quand il reviendra demain, soyez tranquille, vous aurez sur les lèvres ce qu'il faudra lui dire. Le lendemain, le grand seigneur revint en effet. Dominique opposa d'abord à ses nouvelles instances un invincible refus et puis, avec une énergie et une autorité que son âge semblait lui interdire, il lui reprocha sa vie criminelle, lui prédit les châtimens dont le menaçait la justice divine et lui parla avec tant de force que le malheureux saisi de remords et de repentir fondit en larmes et alla demander à une confession sincère le pardon de ses innombrables péchés.

Les grandes luttes sont finies, pour le moment du moins ; le démon ne lâchera pas si facilement celui qui, choisi par le Seigneur comme un vase d'élection, va arracher tant d'âmes à l'enfer. En attendant ces combats nouveaux Dominique continue à avancer à grands pas dans le chemin de la vertu. Sa piété, son humilité, la charité pour tous brillent d'un éclat toujours plus prodigieux, et les faveurs divines viennent récompenser ses généreux efforts. Que de fois la divine Mère se montre à lui, elle porte entre ses bras et alors elle remet en ceux de Dominique Jésus-Enfant qui, à son aise, couvre de ses caresses son serviteur fidèle et daigne recevoir à son tour celles que lui prodigue le fervent novice.

(A suivre.)

MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

Congrès eucharistique de Madras.

Jusqu'ici nous avons donné quasi mot à mot l'article du *Journal des Indes* : comme le commencement était la partie la plus importante et que la suite contient une série de détails que l'on peut résumer, nous nous contenterons de dire en quelques lignes à nos lecteurs comment s'est continué et comment s'est terminé cet événement si important pour l'histoire religieuse des Indes et pour celle de la Mission des Carmes déchaussés au Malabar.

Une discussion sur la fréquente communion se termina par cette sage observation que c'est au confesseur à déterminer la fréquence des communions qu'il permet à son pénitent et que le confesseur doit pour cela s'inspirer de l'enseignement des théologiens plutôt que de la pratique individuelle d'autres confrères. Tous les points discutés longuement et avec chaleur vinrent se résoudre dans les résolutions suivantes : 1^o Les prêtres soigneront très attentivement le côté dogmatique de la prédication eucharistique. 2^o Ils encourageront beaucoup les visites au Saint Sacrement. 3^o Ils prêcheront l'utilité de la communion spirituelle. 4^o Ils recommanderont la fréquente communion sacramentelle sous la direction du confesseur. 5^o Ils instruiront les laïques du devoir qui leur incombe de concourir à l'érection des églises et à l'ornementation des autels. 6^o Les évêques présents au Congrès s'engagent à exhorter tous leurs prêtres à entrer dans la Ligue eucharistique des prêtres adorateurs. 7^o Deux points n'ont pu être suffisamment éclaircis pour donner lieu à des résolutions nettes et précises, mais ils s'imposent à l'attention de tous ; c'est d'abord la question des tracts populaires écrits en langue vulgaire et traitant de l'Eucharistie, et ensuite la fixation du jour de l'adoration perpétuelle dans chaque paroisse des diocèses des Indes.

Dans le cours de ces réunions, sur la proposition du P. Gaspard, carme déchaussé et Directeur de cette Ligue, Marie avait été acclamée, aux applaudissements enthousiastes de tous les membres, Patronne de la Ligue eucharistique des prêtres adorateurs aux Indes. Le protecteur sur la terre était désigné au choix des congressistes, c'était Sa Grandeur l'archevêque de Madras, Mgr Gogan, qui dut accepter ce titre glorieux que refusait son humilité.

Cette chère Eglise des Indes à peine née sous la parole du vicairé de Jésus-Christ qui, il y a douze ans, établissait en son sein la sainte hiérarchie, offre aux regards des hommes et des anges, aux regards de Dieu surtout, un ravissant spectacle. Elle se lève pleine de vie et de fécondité, ses évêques et ses prêtres s'assemblent en assises solennelles, pour chercher comment ils pourront honorer mieux le Dieu caché de nos tabernacles, entourer de plus de tendresse et de dévouement le Sacrement d'amour.

Et ce qu'on ne pourrait trop faire remarquer c'est que, ici, ce sont des prêtres indigènes, de vrais enfants de l'Inde, qui constituent ce Congrès; parmi eux, en effet, c'est à peine s'il y a treize Européens, tous les autres sont élèves du séminaire, érigé en 1866 à Putempally par les Carmes déchaussés qui, prévenant ainsi les desirs du Souverain Pontife, élevaient un séminaire pour donner aux fidèles du Malabar des prêtres de leur nation et de leur rite. Pieux, zélés, surtout fervents adorateurs de la très Sainte Eucharistie, ces prêtres, unis à leurs évêques, auront attiré sur eux dans ce Congrès, les bénédictions fécondantes qui obtiendront de plus nombreux ouvriers pour ravaler en cette vigne choisie de l'Eglise de Dieu.

*
* *

Une exécution capitale à Ernaculum.

Extrait d'une lettre du R. P. ...

Il y a à peine quelques heures que je reviens d'une exécution qui a eu lieu dans la prison centrale d'Ernaculum. Par l'expérience de ces choses que vous avez vous-même, vous devez comprendre quelle impression cela m'a fait. Je me hâte donc de vous en communiquer aussi brièvement que possible les détails, et je vous donne toute latitude de les faire publier dans les *Chroniques du Carmel* si cela peut contribuer en quelque manière à la gloire de Dieu, au bien des âmes et de nos missions. L'homme en question était un Choghen, âgé de 44 ans, de la ville de Cochîn; avec un sang-froid sans pareil il avait assassiné quelqu'un par pure inimitié. Il avait été condamné à mort par la cour d'assises d'Ernaculum et sa condamnation signée d'abord par le Résident anglais, a été confirmée par le roi de Cochîn il y a une semaine. Notez que les rois païens ne signent jamais pareilles condamnations, de peur de se polluer. Le roi de Cochîn délègue pour cet effet un Nayere, qui n'a d'autre occupation que de signer au nom du Roi les condamnations à mort; il touche pour cela un salaire de 75 roupies chaque mois. Depuis le mois dernier j'ai visité assez souvent le pauvre condamné dans sa prison, aussi m'avait-il promis de recevoir le saint baptême avant de mourir; mais corrompu par son entourage il résolut ne mourir en païen, et cette résolution il me la communiqua le jeudi soir (notez que sa condamnation à mort lui avait été intimée la veille). Alors, lui dis-je, c'est inutile de parler davantage. Il ne répondit pas. Eh bien! ajoutai-je, mettez-vous à genoux et récitez avec moi cette invocation: « Jésus, Marie, Joseph, je remets le salut de mon âme entre vos mains ». Il obéit, mais se releva aussitôt avec un sourire sur les lèvres, comme s'il avait fait une folie. Après qu'il m'eut promis de me faire appeler quand il serait disposé à recevoir le saint baptême, je le quittai. Mes orphelins commencèrent immédiatement un triduum en l'honneur du miraculeux Enfant Jésus de Prague dont, grâce au bienfaiteur d'Europe, nous possédons une statuette ici. Le lendemain, vendredi, deux catéchistes protestants allèrent faire deux sermons en règle devant notre pauvre condamné, pour le convertir au protestantisme. Mais grâce à la toute puissance de l'Enfant Jésus, il leur répondit: « Si jamais je veux recevoir le baptême, ce ne sera pas de vous mais du Père que j'ai renvoyé hier soir.

Comme l'exécution devait avoir lieu le lundi à 6 heures du matin, il n'avait plus que

trois jours à vivre : or, je ne pouvais retourner chez lui qu'à la condition qu'il m'appelât. Le samedi soir je récitais mon office, quand un policeman arriva chez moi pour m'annoncer que le condamné désirait me voir dimanche matin. J'y allai donc le lendemain, et dès qu'il me vit il m'annonça qu'il désirait recevoir le saint baptême. Cependant je n'ai pu le baptiser qu'à 5 heures de l'après-midi, à cause de la malveillance de son entourage qui n'était composé que de païens. Notez ici l'opération de la grâce de l'Enfant Divin. Jusque-là le condamné avait répété constamment que sa condamnation était injuste, parce qu'il était ivre quand il avait tué son ennemi. Mais le dimanche matin, il me dit sans que je le lui demandasse : Père, je suis coupable et ma condamnation est juste, je l'accepte en expiation du crime. Le dimanche matin sa femme et deux de ses enfants vinrent le voir pour la dernière fois, il les renvoya en disant : « Partez, je ne vous appartiens plus ; je veux me faire chrétien. » C'est le surintendant de la prison, seul témoin de cette entrevue, qui m'a raconté ce fait. J'ai donc eu le bonheur de baptiser ce pauvre condamné à 5 heures et je lui imposai le nom du *bon larron*, Dimas, après lui avoir demandé son consentement. Toute la nuit qui précéda son exécution, il ne fit que réciter des prières. Comme il ne savait pas lire, j'avais mis près de lui un homme qui lui faisait répéter les prières des mourants ainsi que les prières essentielles de notre sainte religion, comme le *Credo*, etc. Ce matin (lundi, 26 septembre) j'arrivai chez lui une heure avant l'exécution ; il était calme et résigné. Je lui donnai la bénédiction papale *in articulo mortis*, il la reçut avec grande dévotion. Suivirent les prières de la *Recommandation de l'âme*. Dix minutes avant 6 heures on vint briser les lourdes chaînes dont il était chargé. Cela fait, le bourreau lui lia les mains fortement sur le dos. Il se laissait faire avec grande résignation. Alors il me demanda de lui obtenir la grâce de voir son frère qui lui aussi était dans la même prison. Cette consolation lui fut refusée. En entendant ce refus, ses yeux lançaient des éclairs, mais lorsque je lui eus dit d'accepter encore cette grande épreuve en expiation des imperfections qu'il avait peut-être commises après le saint baptême, il redevint calme et me répondit : « Oui, Père, cette peine, je l'accepte aussi pour mes péchés. » Ce furent les dernières paroles qu'il m'adressa. Sur toute la route, ainsi que quand il monta les marches de l'échafaud, il ne faisait que répéter les prières jaculatoires que je lui suggérais. Lorsqu'il fut placé sur la trappe et que le bourreau lui mit la corde autour du cou, il changea subitement de couleur, je me hâtai de lui présenter la petite croix que Votre Révérence m'a envoyée l'année dernière, il la baisa avec empressement. Alors on lui lia les pieds et jusqu'au moment où on lui mit un voile devant la face, il ne cessait de répéter les prières jaculatoires que je prononçais, et de regarder la croix que je tenais devant lui. A ce moment, six heures sonnaient à la prison, la trappe tomba et notre bon larron s'en alla dans l'éternité. L'épine dorsale s'était brisée de manière que la mort fut instantanée.

Après avoir prie pour son âme je descendis de l'échafaud avec le bourreau, un mahométan, qui n'était pas plus impressionné que quelqu'un qui vient de faire une chose toute naturelle. Le surintendant de la prison, un païen, me remercia cordialement du grand service que je lui avais rendu en inspirant un tel courage au condamné ;

car, disait-il, tous les païens qui jusque maintenant ont été pendus ici, nous ont donné de grandes difficultés; ils crient ou ils s'évanouissent avant qu'ils soient placés sur la trappe. Pauvre homme, il ne savait pas que c'était la grâce du saint baptême qui avait donné un si grand courage à notre bon larron. J'ai encore oublié de dire que Dimas portait la livrée de Marie ostensiblement sur sa poitrine.

Grâces soient rendues au saint Enfant Jésus de Prague.

FAITS DIVERS

Dévotion au S. Enfant Jésus miraculeux de Prague. — Traits édifiants.

Actions de grâces à l'Enfant Jésus de Prague.

Une conversion en Angleterre.

Depuis plus de 20 ans, M^{me} B. demandait la conversion de son mari, excellent père de famille, mais protestant.

Homme droit, d'une intelligence supérieure, il exigeait que ses enfants à qui il avait fait donner une éducation chrétienne et catholique, fussent fervents, et ne craignait pas de se lever afin de les éveiller de bon matin pour aller servir la messe, leur rappelant qu'ils ne devaient pas s'en dispenser. Mais quoiqu'il estimât et respectât la religion catholique qu'il avait étudiée, il refusait de faire son abjuration et rien ne l'y pouvait résoudre.

On pria pour lui, et il y a quelques mois une personne de sa famille peu favorisée des biens de la terre, envoyait cependant la somme de cinq francs à un Carmel de France, pour l'Enfant Jésus de Prague, demandant instamment qu'on voulût bien prier pour M. B. atteint d'une maladie mortelle et ne voulant pas céder à la grâce. On lui envoya une image du saint Enfant Jésus de Prague, et une petite médaille. Il reçut la médaille avec respect, et voulut l'épingler lui-même sur ses vêtements, ne la quittant ni de jour ni de nuit.

Sa famille s'inquiétait, le mal augmentait au point de ne plus laisser un moment de repos au malade, qui cependant ne se plaignait jamais et montrait tant de résignation et de douceur dans la souffrance qu'on le surnommait le nouveau Job.

Un jour une dame, fervente catholique, lui propose de voir un prêtre, qui pourrait mieux l'instruire des vérités de la religion catholique; il accepte, mais reste toujours dans la même opposition quant à l'abjuration. Le prêtre lui-même se désole, et avoue que devant de si longues résistances, il n'espère plus qu'un miracle.

Le saint Enfant Jésus de Prague veillait au chevet du malade, son image qu'on avait encadrée avait la place d'honneur dans la maison. La dévotion au Cœur de Jésus, dont

on lui parle touche le malade, il avoue qu'il aime le Sacré-Cœur, mais éloigne toujours la pensée d'une abjuration.

Un matin Mme B. le trouve presque mourant : effrayée de son état elle s'approche et lui demande en tremblant s'il n'accepterait pas de voir un prêtre; il y eut un moment d'hésitation, mais quel n'est pas son étonnement, sa joie en l'entendant lui dire un instant après de l'envoyer chercher de suite.

Un Père Rédemptoriste est appelé; le malade en parfaite connaissance, se confesse avec tant de foi, que le Père est aussi ému qu'édifié, puis il reçoit le Baptême, demande l'Extrême-Onction, car sa maladie ne lui permet pas de recevoir l'Eucharistie, ne pouvant plus rien avaler.

A peine a-t-il reçu l'Extrême-Onction qu'il expire les regards fixés sur une statue du Sacré-Cœur et avec tant de résignation et de calme, que ceux qui l'entourent ne s'aperçoivent pas qu'il a rendu le dernier soupir.

L'Enfant Jésus l'appelait au ciel immédiatement après son baptême, n'était-ce pas la récompense du soin qu'il avait pris de faire instruire ses enfants et de sa sollicitude pour qu'ils pratiquassent avec ferveur leur religion. c'était aussi la récompense de sa charité qui avait été le trait caractéristique de sa vie.

Et Jésus n'avait-il pas eu pour agréable le denier de la veuve offert pour obtenir cette conversion, que depuis 20 ans on avait cessé d'espérer.

*
* *

H..., 30 octobre 1898.

Mon Révérend Père,

Voici un fait pouvant aisément figurer dans les *Chroniques du Carmel* et qui s'est produit récemment dans une grande ville du pays :

Un jeune homme qu'on avait tenté de mêler à une affaire scandaleuse, bien qu'il n'y fût pour rien, et ce dans le but de le déprécier à cause des services qu'il avait rendus à la cause catholique, implora la protection de saint Joseph, de saint Antoine de Padoue et de l'Enfant Jésus de Prague.

Comme par enchantement cette affaire, au lieu de lui être défavorable, tourna à son avantage.

Les promoteurs du scandale furent blâmés sévèrement, et la honte qu'ils avaient essayé d'exploiter tourna contre eux.

Veuillez agréer, Révérend Père, l'expression de mon respect.

J.

*
* *

Trait de protection de N.-D. du Mont-Carmel.

Carmel de M., juillet 1898.

Le neveu d'une de nos Sœurs voulut absolument s'engager comme mousse à bord d'un vaisseau en partance pour l'Amérique, vers le commencement de l'année 1896. Ses parents essayèrent par tous les moyens de le détourner de cette idée, mais ils furent

obligés de le laisser partir, le jeune homme ne voulant que de cette « vocation de marin », disait-il. Le meilleur moyen de l'empêcher de suivre cette carrière, était peut-être de lui laisser faire, lui-même, l'expérience de ce qu'elle était en réalité.

Sa pieuse mère, redoutant pour lui les dangers de l'âme bien plus encore que ceux du corps, le revêtit avant son départ du scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel, d'un Agnus Dei...

Quelque temps après son embarquement, la famille reçut de bonnes nouvelles, mais, peu après, elle eut la douleur d'apprendre que le jeune homme, ne pouvant supporter ce genre de vie et les mauvais traitements qu'il subissait à bord de ce vaisseau, s'était évadé du navire à l'aide d'une chaloupe avec quelques compagnons, un peu avant d'aborder. Dès lors, les pauvres parents passèrent par toutes les angoisses possibles, et, le temps s'écoulant, ils n'espéraient presque plus revoir leur fils. Cependant on avait demandé les prières les plus instantes de la Communauté en l'honneur de N.-D. du Mont-Carmel, pour obtenir le retour de cet enfant prodigue. Marie, qu'on n'invoque jamais en vain, devait une fois de plus se montrer la consolatrice des affligés. Quelle ne fut pas la surprise et la joie de ces pauvres parents, lorsque le 16 juillet 1896, à 6 heures du matin, leur fils rentrait à l'improviste à la maison paternelle, après un voyage plein d'incidents et durant lequel Marie l'avait protégé d'une manière toute particulière.

On fêta le retour du prodigue en bénissant la Vierge du Carmel.

Sr M. J.

*
* *

Guérison obtenue par la dévotion à S. Joseph.

Une personne souffrait depuis trois ans de douleurs rhumatismales dans les reins, à tel point qu'elle pouvait à peine marcher; il lui était tout à fait impossible de sortir. De plus elle ressentait dans le dos une impression continue de froid qui la glaçait, et contre laquelle elle avait essayé vainement de tous les remèdes. En désespoir de cause, elle recourut à saint Joseph. Elle fit une neuvaine. A la fin de cet exercice, un mieux se produisit déjà dans son état. Cependant ce sentiment de froid lui restait, et, durant les plus grandes chaleurs de l'été, elle dut recourir à des moyens pour se réchauffer. Elle promit alors une messe en l'honneur de saint Joseph pour être délivrée de cette incommodité. Sa prière n'est pas restée sans effet et, aujourd'hui, elle jouit d'une parfaite santé. Elle en remercie le bon saint.

S. H.

ÉCHOS DE PARTOUT

Notre-Dame de Laghet.

Mon révérend Père,

Le couronnement de N.-D. de Laghet est décidé au Vénérable Chapitre de S. Pierre.

C'est vous dire que ce sera un des plus solennels que l'on puisse voir. Nous allons nous mettre à l'œuvre pour préparer les fêtes du couronnement. Une petite revue mensuelle, « *L'Écho de N.-D. de Laghet* » nous paraît nécessaire.

Nous aurions besoin de collaborateurs zélés et pieux.

Votre Révérence sera peut-être trop occupée pour nous envoyer quelque article sur la dévotion à la Sainte Vierge, ou sur notre saint Ordre.

Nous lui en serions bien reconnaissants ; nous vous demanderons la permission de puiser dans les *Chroniques* de temps en temps, et puis la faveur d'annoncer l'apparition prochaine de notre « *Écho de N.-D. de Laghet*. »

Son but : Préparer le couronnement de la Madone, déjà fixé à l'année 1900 par Mgr l'évêque de Nice.

Son cadre :

- 1^o Un article de piété sur la Sainte Vierge ;
- 2^o La chronique du mois sur les pèlerinages à N.-D. de Laghet ;
- 3^o L'histoire du Sanctuaire ;
- 4^o Les échos de l'Ordre du Carmel ;
- 5^o Les échos de la catholicité.

Enfin l'ouverture d'une souscription pour les frais de ces grandes solennités.

Les noms des souscripteurs seront conservés par notre pieuse reconnaissance dans un Livre d'or, et la liste en sera déposée dans un cœur d'argent qui parlera sans cesse de leur générosité à Notre Mère du ciel.

Mais ils ne seront pas publiés.

Veuillez, mon Révérend Père, agréer nos plus vifs remerciements, pour tout ce que vous voudrez bien faire pour nous et notre bonne Mère. X.

*
* *

Vienne. — Nous annonçons, au mois de mars dernier, la prochaine fondation d'un couvent de Carmes Déchaussés à Vienne. Nous apprenons que la première pierre de la nouvelle église et du nouveau couvent vient d'être solennellement posée. La cérémonie a eu lieu le 14 octobre, aux premières vêpres de N. M. S^{te} Thérèse, en présence des plus hautes notabilités ecclésiastiques et laïques de la capitale autrichienne, de membres des diverses maisons religieuses de la ville, et des délégués de tous les couvents de la province austro-hongroise.

*
* *

Dublin (Irlande). — La réouverture solennelle de l'église de nos Pères Carmes déchaussés à Dublin a eu lieu, comme nous l'avons annoncé, le 16 octobre dernier. Un grand travail de restauration et de peinture avait dû être exécuté. Comme il se terminait pour la fête de notre scraphique Mère S^{te} Thérèse, cette fête fut célébrée avec une pompe vraiment extraordinaire. A la beauté nouvelle de l'édifice vinrent se joindre la splendeur d'une ornementation aussi riche que de bon goût et l'éclat d'une illumination féerique. Durant tous les offices la musique religieuse des grands maîtres ; de Palestrina, de Witt, de Handel avait seule été choisie ; à la grand'messe chantée à midi venaient se presser autour de Mgr Walsh, archevêque de Dublin, qui y assistait pontificalement, l'élite de son clerge et les représentants des différents Ordres religieux. On y remarquait spécialement la présence de Mgr Donnelly, évêque de Canea. Après l'évangile le T. R. P. Keating, Provincial des Jésuites, monta en chaire et fit de S^{te} Thérèse un éloquent panégyrique. Il commenta ce texte : Mieux vaut un homme patient qu'un homme fort et dominer son âme est mieux que conquérir des villes.

La cérémonie du soir ne le céda en rien à celle du matin. Une seconde fois l'église fut comble. Ce fut le P. Butler, dominicain, qui fit le sermon et exalta de nouveau l'héroïque Vierge d'Avila.

Que nos chers Pères d'Irlande, ceux de Dublin en particulier, reçoivent nos fraternelles félicitations et les souhaits que nous formons pour leur prospérité toujours croissante.

*
* *

Rome. — Un décret de la Sacrée Congrégations des Indulgences adressé à tout l'univers catholique (Urbis et Orbis), en date du 26 mai 1898, a révoqué toutes les indulgences, authentiques ou douteuses, de mille ans ou de plusieurs milliers d'années. Les conférences de Bruges donnent comme exemple d'indulgences révoquées celle de 60.000 ans et de 60.000 quarantaines concédée aux Confrères du Rosaire qui réciteraient le chapelet.

V A R I É T É S

Le Pèlerinage de Notre-Dame de Laghet.

Extrait du Feuilleton : *Sur la côte d'azur*. Journal *Le Monde* du 19 septembre 1893.

.....
.....

La Turbie est voisine d'un pèlerinage renommé. De toute la région, les regards se tournent, au moment du danger, vers la Vierge de Laghet. On la visite surtout aux fêtes de la Trinité et de la Saint-Pierre, et à celle de Notre-Dame du Mont-Carmel,

patronne du sanctuaire. On vient encore du Piémont, à Noël, pour la *Fête des bergers*. Le pâtre, chassé par la neige, descend alors de ses montagnes et, portant comme à Bethléem, une humble offrande dans ses mains, il adore le Dieu de la crèche. Il voue à la Vierge Marie le plus blanc de ses agneaux, emblème touchant de Jésus enfant appelé dans la liturgie l'*Agneau sans tache*.

La popularité du sanctuaire ne s'expliquerait qu'à moitié si l'on ne rappelait son histoire. Deux mots suffiront à ce dessein.

Au *xvii^e* siècle, les pèlerins de la Turbie prenaient déjà, le Vendredi-Saint, la route de Laghet, mais le reste de l'année, la ferveur n'était pas grande et la chapelle demeurait dans l'abandon. Divers miracles, entre autres une guérison subite obtenue en 1632 par un habitant de Monaco, Hyacinthe Casanova, réveillèrent le zèle. A la place de la statue que l'on honorait, un avocat de Nice, Antoine Fighiera, en offrit une tout autrement belle.

L'évêque de Nice, Mgr Palletis, le même qui devait, quelques années plus tard, si tragiquement périr sous les pierres de sa cathédrale, fit examiner par un comité d'ecclésiastiques et de laïques, où siégèrent des hommes de loi et des médecins, les faits miraculeux signalés à son attention. Il rendit ensuite un jugement canonique en faveur de la dévotion locale.

Ces faits se passaient en 1653. Bientôt après, Laghet recevait des honneurs extraordinaires. Un 25 mars, on voyait s'ébranler dans la direction du monastère la population presque entière de Nice, 15 ou 20,000 habitants conduits en procession par leur évêque et accompagnés de leurs consuls. Tous portaient des flambeaux et des offrandes. La commune érigea à Laghet une fontaine commémorative. En 1636 la chapelle fut convertie en église et le couvent terminé. Depuis lors, les personnages les plus considérables, le gouverneur de Villefranche, le marquis de Saint-Damien rivalisèrent d'ardeur pour orner le sanctuaire. Les princes de la maison de Savoie brillaient parmi les plus fervents. Le duc Charles-Emmanuel II, qui avait demandé à la Madone la guérison d'un de ses enfants, témoigna que cette grâce valait, comme on dit, son pesant d'or, et il apporta par reconnaissance un bambin coulé dans le précieux métal et égalant en poids le petit malade.

Le pèlerinage fut confié vers 1673 aux Carmes déchaussés, par l'évêque d'Arles qui appartenait à cet Ordre. Mais des événements douloureux se préparaient. On ne s'étonnera pas que Laghet ait été pillé et transformé par les armées de la Révolution, qui en 1792 transformèrent aussi le couvent des Carmes, à Saint-Pons, en hôpital militaire. On sera plus surpris d'apprendre qu'une première atteinte avait été portée aux richesses du monastère par un duc de Savoie, par Victor-Amédée II. Ce prince violent et tortueux, qui servit et trahit tour à tour la France et l'Autriche, ne montra pas plus de fidélité aux pieuses traditions de sa maison. Il battit monnaie, en 1704, avec les ex-voto, s'arrogeant le droit de reprendre ce que ses ancêtres avaient donné. Mais les déprédations furent plus graves en 1792.

Le général d'Anselme envahit au nom de la France le comté de Nice, qui prit le nom de département des Alpes-Maritimes. Les Carmes se réfugièrent en Piémont. Un chré-

tien courageux, dont l'histoire a conservé le nom, Louis Lanteri, cacha la Madone dans sa demeure, puis dans l'église de la Turbie. Elle fit, quelque temps après, une rentrée triomphale dans son temple. En 1811, un décret rendu sur les instances de l'évêque, Mgr Colonna d'Istria, et aussi d'un préfet, dont le nom est resté à une des grandes avenues de Nice, M. Dubouchage, remit la chapelle et les bâtiments du couvent confisqué au premier pasteur du diocèse. Peu d'années après, la chute de Napoléon ramenait Nice sous la domination du roi de Sardaigne. Les Carmes expatriés reprirent leur poste en 1813. L'église, le monastère, quelques terres avaient échappé à la vente révolutionnaire. Les religieux se contentèrent de la moitié de la maison d'habitation et laissèrent le reste à la disposition des pèlerins.

Nous ne rappellerons pas des épisodes plus récents, et en particulier cette fameuse loi d'incamération, rendue en 1853, et contre laquelle l'Eglise a vainement protesté. Les choses changèrent en 1860, quand le comté de Nice fut annexé de nouveau à notre patrie. Les Carmes français vinrent occuper la poétique Thébaïde et relevèrent de garde les Carmes italiens. Le concours des pèlerins ne s'est du reste jamais ralenti, quelles qu'aient été les vicissitudes de la géographie politique (1).

A l'imitation des bergers piémontais, mais avec moins de peine et de mérite, nous ferons nous aussi le pèlerinage. Vingt minutes suffiront. Au bout de cinq cents pas sur la route de Nice on prend la bifurcation signalée par une croix haute et blanche. Une inscription rappelle que Charles-Félix, roi de Sardaigne, fit construire la nouvelle voie en 1828. A cet endroit une chaussée tournoyante, dont la forte pente précipite nos pas, nous achemine à travers une nature desséchée, ou plantée de vignobles qui s'étagent en escaliers et d'oliviers qui déploient un feuillage blafard. On entrevoit à peine d'ici le val profond où s'élève le monastère. La voie est belle et n'a pas été gâtée par un sot projet formé dans ces derniers temps. Il avait été question de construire un abattoir sur l'emplacement qu'occupe le vaste entonnoir d'un four à chaux, riverain de la route. Une administration intelligente, s'inspirant des convenances des pèlerins, qui campent parfois dans un pays au nombre de dix mille, a conservé au site sa champêtre et paisible physionomie. Types curieux à noter : deux paysans italiens, le mari et la femme, cheminant à côté de nous. L'homme a une extrême finesse de traits et cette carnation d'ivoire des bergers adorateurs, peints par Van de Werf dans ses *Nativités*. Nous les retrouvons agenouillés dans la chapelle, où leur attitude sereine fait songer, non à des malheureux qui demandent une grâce, mais à des chrétiens reconnaissants de l'avoir obtenue.

Peu avant d'arriver, quand on a dépassé une nouvelle croix de pierre érigée par une pieuse donatrice et portant sur trois faces des versets de l'Ecriture, subitement le couvent se découvre. Bâti au centre d'un cirque pierreux, il a l'aspect d'un château-fort, défiant l'ennemi du haut de ses assises calcaires. Au-dessus du ruisseau qui le sépare encore de nous, nous verrions sans surprise se tendre un pont-levis. Le filet d'eau qui

(1) Voir pour de plus amples détails, *Hist. illust. des Pèlerinages franç. de la Très Sainte Vierge*, par M. A.-P. Drochon,

coule à vos pieds a donné son nom au pays, où il forme de ci de là un petit lac (*Laghetto*). En le traversant, jetez un regard par la longue fente du ravin. La gorge profonde est hérissée des saillies de terrain les plus étranges, coupée de plans et d'arrière-plans. Ce ne sont que massifs montagneux, tertres gazonnés, vallées secondaires. L'œil plonge jusqu'à Cagnes et à Vence. En suivant la rive droite du torrent, les voyageurs, qui ont hâte d'arriver, regagnent promptement Nice. Ils débouchent près du curieux village de la Trinité-Victor, dans la vallée du Paillon. Pour nous, nous ne quitterons pas la Corniche et, en attendant l'omnibus qui part sur le tard, nous aurons tout le loisir de visiter Laghet.

Nous faisons halte sur une place garnie de deux ou trois hôtels modestes. En face de nous s'ouvre un portique à arcades italiennes flanqué de galeries en promenoir; c'est le vestibule du couvent.

Malgré tout mon bon vouloir je ne puis louer les peintures qui décorent les murailles. Mais les ex-voto sont d'autant plus vrais de sentiment, d'autant plus touchants qu'ils n'empruntent rien à l'art. Quel musée pathologique, quel poème héroïque se déploient sous ces voûtes profondes! Ce ne sont que béquilles en croix, petits escarpins d'enfants estropiés, chevaux d'attelage arrêtés au bord d'un abîme, naufrages élevant la main au-dessus des flots. Tous ces drames qui se sont accomplis dans le cercle ignoré d'humbles existences, toutes ces épreuves qui n'ont eu que Dieu pour témoin et pour libérateur, couvrent d'immenses pans de mur et débordent presque dans la chapelle.

Je n'ai pas remarqué de trace du passage de François I^{er} venant, dit-on, à Laghet, chercher, après la défaite de Pavie, une consolation dans la prière. Mais un souvenir qui arrête longtemps l'attention est celui de Charles-Albert passant ici sa dernière nuit en terre italienne. Lorsque ce prince inconsidéré eut risqué et perdu son dernier enjeu sur le champ de bataille de Novare, il se condamna à un éternel exil et prit le chemin du Portugal. Un marbre placé à l'angle de la galerie d'entrée mentionne sa présence le matin du 26 mars 1849. Il demanda, dit le marbre, aux sacrements du chrétien la force de supporter sa royale infortune. Il renouvela le sacrifice de ses affections et de ses douleurs, pleura sur les malheurs publics, pardonna à ses ennemis et recommanda les destinées de l'Italie à la Vierge de Laghet.

Un monastère qui se réclame d'une longue histoire mériterait d'être exploré dans tous ses recoins. Malheureusement, quand nous sommes à la porte du cloître, le frère s'excuse de ne pouvoir, en l'absence du prieur, nous laisser pénétrer. Mais il nous conduit gracieusement à la chapelle souterraine qui est le cœur du pèlerinage. Cette chapelle simple et nue, dont les murs sont badigeonnés en couleur, porte une plaque indiquant que l'on est en un lieu témoin de prodiges et qu'on a trouvé en cet endroit la madone miraculeuse. Au-dessus de cette crypte, qui ressemble à une chambre de maison bourgeoise, s'élève dans le massif du bâtiment claustral une église de tonalité grise comme beaucoup de chapelles italiennes, et, à leur image aussi, surchargée de marbres, de sculptures et d'enjolivements en plâtre doré. Des tribunes latérales garnies de rideaux rouges suppléent aux dimensions restreintes de l'édifice, qui doit, aux jours de grande fête, se trouver bien insuffisant.

L'image qui surmonte le maître-autel, cachant sans doute la Vierge vénérée, a une physionomie d'icône byzantine. Dans l'ensemble, l'église est d'un bel aspect et l'impression est pénétrante. A la sortie, les visiteurs se hâtent vers un enfoncement vitré, où des moines distribuent des médailles, des chapelets, des vues photographiques. Le moment du départ a sonné.

NECROLOGIE

Bruxelles. — Le T. R. P. Vincent Ferrier de S. Joseph. — La mort vient encore de frapper dans nos rangs déjà si éclaircis par elle depuis quelques années. Cette fois c'est le doyen d'âge et de profession de notre province de S. Joseph du Brabant qu'elle vient d'enlever. Le P. Vincent était né à Sarrebruck (Prusse Rhénane), le 15 janvier 1851. Orphelin dès le bas-âge, il fut élevé par une sœur aînée qu'il vénéra toujours comme une mère. A l'âge de 19 ans, il quitta tout, famille et patrie, pour venir demander à la catholique Belgique la vie religieuse du Carmel. Il y passa près de 49 ans. Son esprit lucide et pratique fit que les Supérieurs lui confièrent à plusieurs reprises et pour de longues années l'enseignement de l'Écriture Sainte et la direction de nos conférences théologiques de chaque semaine. Ses élèves se rappellent avec quelle clarté et quel charme il leur dévoilait le sens de nos Saints Livres. Les évangiles et les psaumes surtout étaient dilucidés par lui d'une façon ravissante. Cette étude assidue de la sainte Écriture devait mettre en son âme une piété solide. Le P. Vincent fut, en effet, un modèle de cette piété vraie qui pleine de simplicité mais d'une inaltérable fidélité se montre dans la célébration recueillie du Saint Sacrifice et dans la récitation attentive et soignée de l'office divin. Envoyé à Bruxelles en 1864 pour y exercer son ministère au milieu des Allemands si nombreux ici, il conquit bientôt l'estime de ses compatriotes. Combien durant ces trois années trouvèrent en lui la consolation et la force ! Combien lui durent de rester fidèles, loin de la patrie, à la foi de leur berceau ! Combien furent ramenés par lui au bercail de l'église catholique ! Bon et gai de caractère le P. Vincent animait souvent nos récréations par ses réparties spirituelles et vives ou par les réponses topiques qui brisaient net le trait toujours aimable d'ailleurs que lui lançait un de ses confrères.

Malheureusement sa santé ne fut pas longtemps brillante. Il fut atteint, étant encore relativement jeune, de rhumatismes qui le firent souffrir jusqu'à la fin de sa vie. Nous espérons malgré cela le conserver encore longtemps et célébrer dans 15 mois ses noces d'or, le bon Dieu l'avait jugé digne de recevoir la récompense. Une maladie de cœur se déclara tout à coup, il y a dix-huit mois ; et la crise fut tellement aiguë que le danger semblait devenir imminent. Aides de la grâce de Dieu, les soins empressés et assidus du docteur parvinrent à en triompher. Mais après un calme relatif, au mois d'octobre

dernier, le mal empira de façon que tout espoir fut perdu. Une réaction puissante aurait bien pu être provoquée par la forte constitution du Père, mais ce fut la maladie qui triompha. Le P. Vincent était prêt. Il avait demandé chaque jour à notre bon Père S. Joseph de recevoir les sacrements en pleine connaissance. Il fut exaucé. Il reçut, en effet, les derniers sacrements avec toute la piété de son âme et fit à Dieu le sacrifice de sa vie. Le matin même de sa mort il disait à son infirmier : Je suis entre les mains de Dieu, je suis prêt pour quand il voudra. C'était le samedi 29 octobre. Le samedi, beau jour pour mourir ! et puis, deux jours avant la Toussaint et la Commémoration des fidèles défunts !

Lors de la restauration de la province du Brabant en 1895 le P. Vincent, qui déjà avait été Sous-Prieur à Bruxelles de 1891-1894, fut nommé Définitive-Provincial ; le chapitre tenu en 1897 le confirma dans cette dignité.

Nos prières ne manqueront jamais à notre cher défunt. Qu'il veuille se souvenir de nous aux pieds du bon Dieu !

*
* *

LE PÈRE MARIE-JOSEPH DE JÉSUS, CARME DÉCHAUSSÉ, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE BAGDAD.

La mort du Père Marie-Joseph de Jésus, Supérieur de la Mission de Bagdad, a pris les proportions d'un deuil public. Sa Grandeur Mgr Altmayer, archevêque de Bagdad, avait tenu à présider la cérémonie des funérailles, pour témoigner la haute estime en laquelle il tenait le défunt. Le patriarche chaldéen, l'archevêque syrien, leur clergé, les prêtres arméniens et grecs catholiques étaient présents, ainsi que les consuls français, russe, anglais, allemand, américain, la colonie européenne et tous les chrétiens de la ville. Il faut renoncer à dépeindre la désolation de ces chrétiens orientaux qui se jetaient sur le corps de celui qu'ils appelaient « leur Père » et ne voulaient pas s'en séparer : c'est, qu'en effet, le vénéré Père Marie-Joseph de Jésus avait été pour eux, pendant quarante et un ans, une véritable providence.

Né à La Magistère, dans le diocèse de Montauban, le 16 juin 1850, il était entré au petit séminaire d'Agen, puis au noviciat des Carmes déchaussés du Broussay. Dès que ses études théologiques furent achevées, il demanda à partir pour les Missions et nos supérieurs l'envoyèrent à Bagdad, où il arriva âgé à peine de vingt-huit ans. Il n'en voulut sortir que deux fois, pour aller quêter en France l'argent nécessaire à la construction d'une église. Il la fit grande et magnifique, avec une élégante coupole dominant la ville, acte d'audace qui témoigne de son courage autant que de sa foi ; car Bagdad est restée, après la Mecque, le plus grand centre de fanatisme musulman. Les chrétiens s'enhardirent et, à partir de ce moment, commencèrent à prendre leur place au soleil. Les Chaldéens, les Syriens et les Arméniens catholiques, suivirent son exemple et bâtirent aussi des églises. Le Père Marie-Joseph de Jésus augmenta les bâtiments de l'école et construisit la résidence des Pères missionnaires. Il avait trouvé la Mission logée à l'étroit dans une misérable maison menaçant ruines ; il la laisse

pourvue des locaux et du matériel nécessaires à ses œuvres. Le vénéré Père y a joint un dispensaire où quiconque se présente reçoit les soins et les remèdes gratuits. Tel était son amour pour les pauvres, qu'il se donna mille peines, pour établir une école primaire spéciale où sont recueillis les enfants des Telkefs — Chaldéens indigents qui viennent de la montagne à Bagdad gagner leur pain en y exerçant les métiers les plus humbles, comme les petits Savoyards ou Auvergnats en France. — Il ménagea même un local où il recueillait et pourvoyait de tout une douzaine de vieillards Telkéfiens abandonnés. Il était fier de ses pauvres : « Leurs prières, aimait-il à dire, voilà ce qui attire les bénédictions de Dieu sur la Mission. »

Il professait pour l'Oeuvre de la propagation de la foi et ses zélés directeurs une admiration et une reconnaissance si vive, qu'il la témoignait à toute occasion. Comme tous les hommes enflammés par la charité, il avait suscité autour de lui des dévouements qui lui survivront ; c'est ainsi qu'il avait trouvé dans la si chétive famille Hannoche et Gabriel Asfar, ce qu'il appelait « sa ressource assurée quand tout venait à lui manquer ».

La Mission de Bassorah doit aussi à ce vénérable Supérieur la reconstruction de son église et de sa résidence.

Le Gouvernement de la République, représenté à Bagdad par un consul des plus distingués, M. Gustave Rouet, s'est honoré lui-même en récompensant le zèle et le patriotisme de ce Français qui a maintenu hautement, en Mesopotamie, l'influence de notre pays, pendant près d'un demi-siècle, en y répandant largement l'usage de notre langue : les palmes académiques sont venues orner la loyale poitrine de ce modeste et vaillant missionnaire.

Le Perc Marie-Joseph de Jésus était un modèle de toutes les vertus. Jamais la malignité, si naturelle à l'homme, n'a pu trouver à formuler un reproche sur sa conduite. Son intégrité parfaite et son esprit juste et droit en avaient fait l'arbitre de tous les différends. La Propagande elle-même, qui avait appris à l'apprécier, le consultait confidemment en nombre de circonstances et des plus délicates.

Fidèle à la règle du Carmel jusqu'à la fin de sa vie, il était resté, parmi ses nombreux travaux, homme d'oraison : il y consacrait invariablement huit heures par jour, en présence du Saint-Sacrement. Sa vie était enveloppée d'une sévère mortification qui en a certainement avancé le terme. Durant plusieurs années, il ne mangea qu'une fois tous les deux jours.

Son courage ne reculait devant rien, dès qu'il y allait du service de Dieu. Dans les deux voyages qu'il fit à Rome et en France, désirant couper au plus court pour abrégier son absence, il traversa le grand désert de Syrie à dos de chameau, seul avec un guide, dans une course ininterrompue de quinze journées, n'ayant pour toute nourriture qu'un morceau de pain trempé dans l'eau, qu'il prenait sur le soir.

Sa foi lui faisait tout obtenir de Dieu par la prière. Sa confiance en Marie était sans bornes. Ainsi dans son premier voyage, il s'arrêta devant la tour de Babel, y déposa une médaille de la sainte Vierge qu'il avait à son chapelet et promit de la remplacer par une statue, si la protectrice du Carmel lui obtenait de ramener de France un Père-

missionnaire qui fût en même temps médecin. Peu de temps après, passant à notre couvent d'Agen, il vit venir à lui un jeune et savant docteur de la Faculté de Paris, interne des hôpitaux, entré depuis quelques années au Carmel et qui lui demandait de le suivre à Bagdad : la sainte Vierge se montrait libérale. Le P. Damien fut son coopérateur fidèle durant trente ans et le précéda de deux ans seulement dans la tombe. Il est mort à Bagdad, en odeur de sainteté, pleuré de tous les pauvres, chrétiens et musulmans, qu'il avait soignés dans leurs maladies et durant les épidémies, avec un dévouement vraiment admirable. Le Père Marie-Joseph de Jésus accomplit sa promesse dès son retour : il se fit hisser jusqu'au sommet des ruines de la tour de Babel et y plaça une statue de Notre-Dame des Victoires qu'il avait apportée de France.

Dans cette course rapide à travers le désert, pour arriver plus vite en France, le Père Marie-Joseph de Jésus avait dû payer d'avance son guide ; mais il lui avait promis un fort bakchiche s'il le faisait échapper aux bandes de Bédouins pillards qui sillonnent le désert. Il suffisait pour cela que le guide prit la précaution de n'arriver aux puits parsemés dans le désert, qu'en dehors des heures où les Bédouins y conduisent leurs troupeaux. Le troisième jour, le guide négligent le conduisit à un puits au moment même où une troupe de Bédouins armés y menaient boire leurs chevaux. « N'avais-tu pas pris l'engagement, s'écria le Père, de me faire éviter la rencontre des Bédouins ! » — Allah, répondit ce musulman, avait décrété que nous arriverions ici en même temps qu'eux ! » Les voleurs se saisirent du Père et lui demandèrent son argent. Comme on l'avait prévenu qu'il était dangereux de n'avoir rien sur soi pour satisfaire ces bandits, si on était arrêté par eux, il avait emporté un sac de gros sous, qu'il compta lentement devant eux, en se servant de sa connaissance parfaite de l'arabe pour les apitoyer sur son sort. Il fit si bien par son éloquence, et la protection de la sainte Vierge aidant, qu'ils relevèrent leurs longues lances dont ils voulaient le percer, lui rendirent son chameau, voire même son sac de gros sous et le laissèrent partir. On peut juger de sa reconnaissance pour la Reine du ciel ! Arrivés à Damas, le guide demanda le bakchiche convenu ; alors le Père de lui dire gravement : « De même qu'Allah avait décrété que nous arriverions au puits en même temps que les Bédouins, ainsi il a décrété que je ne te donnerais pas de bakchiche ! »

Le corps du vénéré Père Marie-Joseph de Jésus repose dans le caveau de la splendide église qu'il a construite à Bagdad, auprès du Père Damien, son ami et son émule dans sa charité ardente pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes, et, s'il faut dire avec le Docteur angélique, qu'on ne saurait trop honorer l'homme de bien, on ne peut que rendre hommage à cette vie pleine de mérites et qui reste comme un si bel exemple de toutes les vertus apostoliques pratiquées jusqu'à l'héroïsme.

PÈRE MARIE-JOSEPH DU SACRÉ-COEUR,
Missionnaire apostolique à Bagdad.

BIBLIOGRAPHIE

Calendrier du Saint Enfant Jésus. — Déjà il est paru et il se répand très bien. Il est charmant. Édité par la Maison Desclée et De Brouwer il ne pouvait qu'être beau, mais il a pour nous, enfants du Carmel, un charme particulier. Il nous parle chaque jour de l'Enfant Jésus que nous aimons tant, il nous donne aux jours de leurs fêtes les saints de notre Ordre, très souvent c'est une sentence empruntée à nos écrivains, enfin les éphémérides nous redisent un fait arrivé en notre famille religieuse. On le trouve dans les différentes maisons Desclée et chez les Pères Carmes de Soignies. Il y en a également en dépôt chez nous, à Bruxelles.

*
* *

Voici qu'on nous annonce l'apparition d'un livre attendu et désiré depuis longtemps : le **Manuale Juris Communis regularium et Specialis Carmelitarum Discalceatorum**. Il est dû à la plume savante du P. Ange du Sacré-Cœur, Carme déchaussé, Provincial de la province de Flandre.

Le prospectus nous dit que nos supérieurs l'ont examiné avec soin et non seulement l'ont approuvé mais y ont vivement applaudi. Nous n'en sommes nullement étonnés. Nous connaissons l'auteur et nous savons sa science ainsi que son ardeur à un travail sans relâche. Un spécimen nous est donné de l'index général par ordre alphabétique ; il donne si bien les détails que non seulement il fera trouver tout de suite la solution cherchée, mais qu'il pourra servir de résumé pour répéter les questions étudiées. Nous l'attendons avec impatience.

Il est édité à Gand chez Vanderschelden, rue Basse.

Il aura 2 volumes. (Nous en ignorons le prix.)

CALENDRIER

avec intention de prières.

Patron du mois. — **S. Jean l'Évangéliste.**

Vertu **La foi en Notre-Seigneur-Jésus-Christ.**

1. **Jeudi.** — Octave de notre Père saint Jean de la Croix. — Intention : *Notre saint Ordre du Carmel.*
2. **Vendredi.** — *Premier vendredi du mois, jour consacré à honorer le Sacré-Cœur de Jésus.* — S^{te} Bibiane. = *Le Souverain Pontife.*
3. **Samedi.** — S. François Xavier. = *Les Missions et les Missionnaires aux Indes.*
4. **Dimanche. Deuxième de l'Avent.** — S^{te} Barbe, Martyre. = *Une bonne mort pour tous ceux qui lisent les Chroniques du Carmel.*
5. **Lundi.** — S. Pierre Chrysologue, Evêque et Docteur. = *Nos Supérieurs généraux.*
6. **Mardi.** — Translation de S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi. = *Les Carmélites.*
7. **Mercredi.** — Veille de l'Immaculée Conception. — S. Ambroise, Evêque. = *Les universités et les collèges catholiques.*
8. **Jeudi.** — IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE. = *Le triomphe de Notre Mère la Sainte Église sur la franc-maçonnerie.*
9. **Vendredi.** — S. Nicolas, Evêque. = *Les Evêques des diocèses où pénètrent nos Chroniques.*
10. **Samedi.** — Translation à Lorette de la maison de la Sainte Vierge. = *Les familles chrétiennes.*
11. **Dimanche. Troisième de l'Avent.** — B. Franc, de l'Ordre. = *La conversion des pécheurs.*
12. **Lundi.** — S. Damase, Pape et Confesseur. = *Les noviciats de l'Ordre.*
13. **Mardi.** — S^{te} Lucie, Martyre. = *La persévérance des novices.*
14. **Mercredi.** — *Quatre-Temps, jeûne de l'Église.* — S. Spiridion, de l'Ordre. = *Les jeunes religieux de notre Ordre encore appliqués aux études.*
15. **Jeudi.** — Octave de l'Immaculée Conception. = *Un grand accroissement de la dévotion envers la Très Sainte Vierge.*
16. **Vendredi.** — *Quatre-Temps.* — La B^{te} Marie des Anges, de l'Ordre. = *Les causes de béatification et de canonisation dans notre Ordre. — Premier jour de la neuvaîne préparatoire à la Noël.*

- 17. Samedi.** — *Quatre-Temps.* — S. Eusèbe, Evêque et Martyr. = *Les ordinations qui se font en ce jour.*
- 18. Dimanche.** **Quatrième de l'Avent.** = *Toutes nos missions.*
- 19. Lundi.** — Attente de la naissance de Notre-Seigneur. = *Préparation à cette heureuse naissance.*
- 20. Mardi.** — De la Férie. = *Les affligés.*
- 21. Mercredi.** — S. Thomas, Apôtre. = *La grâce d'une foi vive pour nous tous.*
- 22. Jeudi.** — De la Férie. = *Les pauvres.*
- 23. Vendredi.** — De la Férie. = *Les ouvriers sans travail et les employés sans place.*
- 24. Samedi.** — Vigile de la Noël. = *Le Tiers Ordre du Carmel.*
- 25. Dimanche.** — **NOËL.** — *Jour consacré à honorer le saint Enfant Jésus de Prague.* = *Les enfants de nos familles chrétiennes.*
- 26. Lundi.** — S. Étienne, premier Martyr. = *Le don d'une charité vraie qui nous fait prier pour nos ennemis.*
- 27. Mardi.** — S. Jean, Apôtre et Évangéliste. = *L'extension de la dévotion au Sacré-Cœur.*
- 28. Mercredi.** — Les Saints Innocents. = *Tous les petits enfants.*
- 29. Jeudi.** — S. Thomas de Cantorbéry, Martyr. = *La conversion de l'Angleterre.*
- 30. Vendredi.** — Durant l'Octave de Noël. = *Les amis et bienfaiteurs du Carmel.*
- 31. Samedi.** — S. Sylvestre. = *Actions de grâces pour tous les bienfaits du mois et de l'année tout entière.*



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE

BILLAUX-GROSSÉ

23, Place St^e Gudule

BRUXELLES

STATUES DE L'ENFANT JÉSUS

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
„ riche . . .	„ 18.00
„ extra riche . . .	„ 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
„ riche . . .	„ 12.00
„ extra riche . . .	„ 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

MAISON STIERNON

15, rue Marcq 15, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M^{sr} DECROLIÈRE, évêque de Namur.

CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	6,00
pièce . . .	0,08
en coco, la grosse	8,00
pièce . . .	0,10
en maillechort, la grosse	15,00
pièce. . .	0,20

IMAGES

petites formules de dévotion, %	3,00
splendides chromos . . .	5,00
double . . .	6,00
phototypie (nouveau triage) . . .	3,00

MÉDAILLES

en cuivre, la grosse . . .	2,00
en cuivre argenté, la grosse . . .	2,75
en maillechort, la grosse . . .	12,00
en argent, la grosse . . .	8,00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest

MAISON V^{re} J. JUSTIN GEORGES

11, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifique chromo pour propagande. . . le cent fr. 6

CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large . . .	port compris fr. 2.25
Le même en petite image . . .	selon dimensions, le cent „ 4 et 5
Le même sur gélatine . . .	le cent „ 12.00

CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille . . .	la grosse „ 5.50
En coco avec médaille . . .	„ 8.50
Médailles en cuivre argenté . . .	„ 2.00
en argent . . .	la douz. „ 5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

Statuette en métal blanc : Enfant Jésus de Prague, de différentes grandeurs et prix.

MAISON SANDERS

FONDÉE EN 1850

RUE DE L'OFFRANDE, 74

ANVERS

Fournisseur de plusieurs hôpitaux et communautés religieuses

Beurre de provision garanti naturel au plus bas cours. En cas de non conservation il est repris et remplacé sans aucun frais pour l'acheteur.

J. EYCKELOSCH-LECLERCQ

Peintre-Décorateur

Spécialité de Peintures d'Églises et Statues religieuses

28, RUE D'ÉCOSSE, 28

SAINT-GILLES-BRUXELLES

FABRIQUE D'ÉTOFFES SPÉCIALES

POUR

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Draps, Bure, Serge, etc.

ADRIEN FOURNIER

19, Rue Mercière, 19, LYON

ATELIER DE SCULPTURE

Mobiliers Religieux et Civils

JOSEPH VAN TUYN

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

38, Rue Impériale, 38

SCHAERBEEK-BRUXELLES

(près la gare du Nord)

VINS DE LA GIRONDE

E. VILLENEUVE - BUTEL

BORDEAUX

MAISON RECOMMANDÉE

TABLES GÉNÉRALES

DES

CHRONIQUES DU CARMEL

10^e ANNÉE : 1898

TABLES DES ARTICLES

JANVIER

	PAGES
Sainte et heureuse année	5
Le saint prophète Élie à la fin des temps	6
La destinée des âmes	14
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	17
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	23
Missions des Carmes déchaussés	24
Faits divers	28
Échos de partout	32
Nécrologie	34
Avis	37
Calendrier	37

FÉVRIER

La Foi comme la donne l'Instruction des Novices.	41
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	45
La Fête de la prière de Notre Seigneur au Jardin des olives.	49
De Bombay à Bagdad	55
Missions des Carmes déchaussés	57
Faits divers	58
Échos de partout	60
Nécrologie	65
Bibliographie	66
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	72
Calendrier	73
Encore un petit mot à nos abonnés	74

MARS

Saint Joseph	77
Sur la vertu de foi	81
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	84
De Bombay à Bagdad	88
Sentence de Notre Mère Sainte Thérèse	92

	PAGES
Missions des Carmes déchaussés	93
Faits divers	98
Échos de partout	103
Nécrologie	105
Bibliographie	107
Calendrier	109

AVRIL

L'Apparition de Notre-Seigneur à la Sainte Vierge en sa résurrection bien-heureuse	113
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	118
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	123
De Bombay à Bagdad	124
Missions des Carmes déchaussés	129
Faits divers	131
Échos de partout	135
Nécrologie	139
Bibliographie	142
Calendrier	145

MAI

La Sainte Vierge et l'Eglise	149
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	153
Sur la crédibilité de la foi	158
De Bombay à Bagdad	162
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	164
Missions des Carmes déchaussés	165
Variétés	169
Faits divers	171
Échos de partout	174
Bibliographie	179
Calendrier	181

JUIN

Décret de la Sacrée Congrégation des Rites	185
Le Sacré-Cœur	187
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	194
De Bombay à Bagdad	197
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	200
Missions des Carmes déchaussés	201
Faits divers	210
Échos de partout	213
Calendrier	217

JUILLET

	PAGES
Notre-Dame du Mont-Carmel et Notre Père Saint Élie	221
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	225
De Bombay à Bagdad	230
Missions des Carmes déchaussés	237
Faits divers	242
Echos de partout	245
Variétés	252
Nécrologie	253
Calendrier	253

AOUT

Un portrait de la Sainte Vierge et un bouquet à la Sainte Vierge.	255
Biographie du Vénérable Père Jean de Jésus Marie	260
Sur la crédibilité de la Foi	263
De Bombay à Bagdad	266
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	272
Missions des Carmes déchaussés	273
Faits divers	276
Echos de partout	278
Variétés	282
Nécrologie	284
Calendrier	289

SEPTEMBRE

Décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences	293
Un portrait de la Sainte Vierge et un bouquet à la Sainte Vierge.	295
Sentences de Notre Mère Sainte Thérèse	297
Réflexions sur la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix	298
Les saints déserts dans l'Ordre des Carmes déchaussés	300
Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie	304
Missions des Carmes déchaussés	309
Faits divers	313
Echos de partout	316
Nécrologie	317
Bibliographie	319
Calendrier	325

OCTOBRE

	PAGES
Bonheur !	329
Le Bon Dieu	332
Les saints déserts dans l'Ordre des Carmes déchaussés (<i>Suite</i>)	338
Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie (<i>Suite</i>)	341
Missions des Carmes déchaussés	345
Faits divers	347
Echos de partout	351
Variétés	355
Nécrologie	358
Bibliographie	359
Calendrier	361

NOVEMBRE

La Dévotion aux Saints de l'Ordre du Carmel	365
Le Bon Dieu (<i>Suite</i>)	368
Les saints déserts dans l'Ordre des Carmes déchaussés (<i>Suite</i>)	372
Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie (<i>Suite</i>)	377
Le Saint Scapulaire	381
Missions des Carmes déchaussés	385
Faits divers	390
Echos de partout	392
Avis.	396
Calendrier	397

DÉCEMBRE

Le Collège international des Carmes déchaussés à Rome	401
Le Bon Dieu (<i>Suite</i>)	405
Quelques traits de la Vie de N.-S. Jésus Christ dans la Sainte Église catholique.	409
Biographie du Vénérable Père Dominique de Jésus Marie (<i>Suite</i>)	413
Missions des Carmes déchaussés	417
Faits divers	420
Echos de partout.	423
Variétés	424
Nécrologie	428
Bibliographie	432
Calendrier	433

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES

A

Abel de Sainte Thérèse, R. P. (Nécrologie), 358.

Affections, 23, 72.

Aides humains, 272.

Ames (La destinée des), 14.

Amis, 92, 164.

Amitié, 200, 272.

Amour, 297.

Anastase, Recours efficace à Saint, 31.

Apparition de N.-S. à la Sainte Vierge, 113.

Athalie à Bagdad, 205.

B

Bagdad, L'Athalie à Bagdad, 205. — Mort du R. P. Marie-Joseph de Jésus, 319.

Bagnères. Grâce obtenue du Saint Enfant Jésus, 59.

Bibliographie. Le sanctuaire du Mont-Carmel, par le R. P. Albert-Marie du Saint Sauveur, 66, 143. — Neuvaine en l'honneur du saint Enfant miraculeux de Prague, 68. — L'apostolat chrétien dans la famille et dans les relations, 69, 144. — Cours élémentaire d'apologétique chrétienne, par Mgr Rutten, 70. — Notices biographiques sur Saint Frédégant, 71. — Notice sur la vie et la mort de la Révérende Mère Thérèse-Marie du Saint Sacrement, 107. — Annales de l'Enfant Jésus et de l'Archiconfrérie de la sainte Enfance de Jésus, 107. — Les missions catholiques et protestantes au Congo, 107. — Carmel in Irland, 142. — Petit directoire pour la première communion et la confirmation, 144. — Conférences mensuelles sur l'imitation de Dieu, 145. — De l'inquiétude du cœur, 179. — Il santo Bambino miracoloso di Praga, 319. — Le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel, 320. — Calendrier du saint Enfant Jésus, 359. — Almanach national belge de N.-D. de Lourdes pour l'an 1899, 359. — Calendrier du Saint Enfant Jésus, 432. — Manuale Juris Communis regularium et specialis Carmelitarum Discalceatorum, p. 432.

Biographie du V. P. Jean de Jésus-Marie, 17, 45, 84, 118, 153, 194, 225, 260. — du V. P. Dominique de Jésus-Marie, 377, 413.

Bombay (de) à Bagdad, 55, 88, 124, 162, 197, 230, 266.

Bonheur, 329.

Boury, Grâce obtenue du saint Enfant Jésus, 29.

Broussey (France). Mort du R. P. Charles de Sainte Thérèse, 34.

Bruno du Saint Rosaire (Frère). Nécrologie, 253.

C

Calendrier-Éphémérides, 37, 73, 109, 145, 181, 217, 253, 289, 325, 361, 397, 433.

Carcassonne. Mort du R. P. Etienne, 106, 139.

Carmel (N.-D. du Mont) et notre Père Saint Elie, 221.

Carmes déchaussés (Missions des), 24, 56, 92, 128, 164, 210, 237, 273, 309, 305, 385, 417.

Charles de Sainte Thérèse (R. P.). Nécrologie, 34.

Chèremont. Mort du Frère Guillaume de Saint Elie, 65.

Collège (le) international des Carmes déchaussés à Rome, 401.

D

Décrets : De la Sacrée Congrégation des Rites, 185. — De la Sacrée Congrégation des Indulgences, 293.

Déserts (les saints) dans l'Ordre des Carmes déchaussés, 300, 338, 372.

Destinée (la) des âmes, 14.

Dévotion (la) aux Saints de l'Ordre du Carmel. 364.

Dieu (le bon), 332, 368, 405.

Dublin, 424.

E

Echos de partout. Soignies, 32, 351 — Milan, 33, 63, 135. — Calahorra, 62 — Bordeaux, 64, 316. — Vienne, 193 — Raab, 104. — Pamiers, 135. — Laval, 137, 174, 354. — Berlin, 176. Aire-sur-l'Adour, 177. — Lourdes, 213. — Les Carmélites de Compiègne, 245 — Autun, 251. — Jemeppe, 278. — Londres, 281. — Verapoly, 316. — Turin, 316 — Lyon, 392 — Dublin, 392. — Meaux, 393. Notre-Dame de Laghet, 423.

Elie (le saint Prophète), 6.

Enfant Jésus Miraculeux de Prague : Grâces obtenues : Gand, 28. — Bourg, 29. — Lyon, 29, 212. — Villefranche-Bagnières, 59. — Saint-Brieuc, 100. — Montpellier, 100. — Carmel de Saint-Georges l'Agricol, 211. — Paris, 349. — Fêtes à Lille, 98, à Lyon, 131. — Ins'allation à Louvain, 347.

Etienne R. P. (Nécrologie), 106, 139.

F

Faits divers : 28, 58, 98, 131, 171, 210, 242, 276, 313, 347, 391, 420.

Fête (la) de la prière de Notre-Seigneur, 49 — de l'Exaltation de la Sainte Croix, 298 — du saint Enfant de Prague, 98, 131.

Foi, 41, 81, 158, 263.

G

Gand, grâce obtenue du saint Enfant Jésus, 28

Grégoire de Saint Romuald (frère). Nécrologie, 1 5.

Guillaume de Saint Elie (frère). Nécrologie, 65.

J

Jean de Jésus-Marie (V. P.). Sa biographie, 17, 45, 84, 118, 153, 194, 225, 260.

Joseph (Saint). 77. Traits de sa protection : 31, 61, 101, 134, 172, 244, 277, 313, 349, 391.

L

Laval, 137, 174, 334.

Lille. Fête en l'honneur du saint Enfant Jésus de Prague, 98.

Lourdes, 213.

Louvain. Installation de la dévotion à l'Enfant Jésus, 347.

Lyon, 392.

M

Marie-Joseph de Jésus (R. P.). Nécrologie, 319.

Marie-Joseph de Jésus (R. P.). Nécrologie, 429.

Marie, Mère de Grâce, à Soignies, 32.

Marthe-Janny-Marie de Jésus (R. M.). Nécrologie, 319.

Meaux, 393.

Milan, 33, 63, 135.

Missions des Carmes déchaussés, 24, 56, 92, 129, 166, 201, 237, 273, 309, 345, 385, 417.

N

Nécrologie. R. P. Charles de Sainte Thérèse, 34. — F. Guillaume de Saint Élie, 63.

— F. Grégoire de Saint Romuald, 105. — R. P. Etienne, 106, 139. — F. Bruno

du Saint Rosaire, 253. — Mère Marthe-Janny-Marie de Jésus, 284, 317. — R. P.

Marie-Joseph de Jésus, 319. — R. P. Abel de Sainte Thérèse, 358. — Le T. R. P.

Vincent Ferrier de Saint Joseph, 428. — Le R. P. Marie-Joseph de Jésus, 429.

P

Pamiers, 133.

Paris. Grâce obtenue du saint Enfant Jésus, 349.

Plaisance. Mort du frère Grégoire de Saint Romuald, 185.

Poésies, 132, 169, 252, 282.

Procession en l'honneur de Notre Dame du Saint Sépulcre, 351.

Prophète (le Saint) Elie, 6.

Q

Quelques traits de la Vie de N. S. Jésus-Christ, 409.

R

Rome, 424.

S

Sacré-Cœur, 187,

Saint (le) Prophète Elie, 6.

Saint-Scapulaire (texte du) 30, 60, 101, 133, 172, 243, 277. — Le Saint Scapulaire, 381.

Sentences de notre Sainte Mère Thérèse. — 23, 72, 92, 164, 200, 272, 297, 380.

Soignies Mort du Frère Bruno du Saint Rosaire, 253. — Triduum en l'honneur de Marie Mère de Grâce, 32. — Procession de Notre Dame du Saint Sépulcre, 351.

T

Turin, 311.

V

Variétés. Ascension, 169. — Madeleine de Jésus, 252. — Les martyres de Compiègne, 282. — Notre Dame de Laghet, 425.

Véropoly, 316.

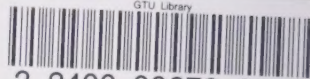
Vierge (la Sainte) et l'Eglise, 149. — Un portrait de la Sainte Vierge, 337, 293.

Vienne, 423.

Vincent-Ferrier de Saint Joseph (R. P.). Nécrologie, 428.



GTU Library



3 2400 00270 3084



Chroniques du Carmel

v.9-10

1897-

98

CBPaG

ISSUED TO

v.9-10

1897-

98

339305

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY

BERKELEY, CA 94709

